EUGENIO CORTI

LE CHEVAL ROUGE

ROMAN

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR FRANÇOISE LANTIERI

PRÉFACE ET PRÉSENTATION
DE FRANÇOIS LIVI

L'AGE D'HOMME

LE CHEVAL ROUGE

COLLECTION *AU CŒUR DU MONDE*

DOMAINE ITALIEN
DIRIGÉ PAR FRANÇOIS LIVI

Titre original :
IL CAVALLO ROSSO

EUGENIO CORTI

LE CHEVAL ROUGE

ROMAN

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR FRANÇOISE LANTIERI

PRÉFACE DE FRANÇOIS LIVI

SUIVI DE

DANS LE TOURBILLON DE L'HISTOIRE
PAR FRANÇOIS LIVI

L'AGE D'HOMME

Copyright © 1996 by Editions L'Age d'Homme, Lausanne, Suisse
pour la traduction française

PRÉFACE

Les « cas littéraires » sont nécessaires – semble-t-il – au bon fonctionnement de la société littéraire dans son ensemble : éditeurs, auteurs, critiques, médias, et, *last but not least*, public. Du moins font-ils partie de son rituel. Le monde littéraire italien n'est pas une exception, qui a régulièrement créé, au cours des dernières décennies, ses « cas ». Rappelons-en trois des plus connus, car ils ont vite franchi les frontières de la péninsule.

Dans les années cinquante, le « cas » le plus spectaculaire a sans doute été la publication du *Guépard* (1957). C'est dans la solitude que le prince Giuseppe Tomasi di Lampedusa, combattant des deux guerres, antifasciste, fin connaisseur des littératures européennes, mais étranger à l'establishment culturel italien, l'avait rédigé, en 1955-1956. Cette fresque admirable, ruisselante de pessimisme et de vérité, de la Sicile pendant l'épopée garibaldienne et dans les années qui suivent l'unification, ne trouva point grâce auprès d'Elio Vittorini, qui dirigeait alors chez Einaudi la collection « I Gettoni ». Éminence grise de la littérature italienne de l'après guerre, Vittorini estimait que ce roman historique arrivait avec quelque cinquante ans de retard. Tomasi di Lampedusa mourut en 1956, à l'âge de soixante ans, sans avoir vu son livre imprimé. C'est l'éditeur milanais Feltrinelli qui, suivant l'avis de Giorgio Bassani, le publiera l'année suivante. Le triomphe du *Guépard*, en Italie et dans le monde entier, fut un camouflet pour les néo-réalistes et les idéologues de la « littérature engagée ».

La perspicacité d'un autre éditeur milanais, Adelphi, ne fut assurément pas étrangère, en 1974, à la naissance du « cas » Guido Morselli. Il est vrai que la fin tragique de l'écrivain, qui s'était donné la mort le 31 juillet 1973, à l'âge de soixante et un ans, se prêtait à un transformation mythique de l'homme en « écrivain maudit » et de son œuvre romanesque, décidément trop dérangeante et anticonformiste, en superbe tombeau. Si Morselli avait réussi à publier ses essais, il avait essuyé refus sur refus pour ses romans. Accepté en un premier temps, l'un de ces manuscrits fut même imprimé, sur épreuves, avant d'être rayé des programmes éditoriaux. Tous ses romans – ironiques réécritures de l'histoire, réflexions désabusées sur les institutions, le mal –, paraissent donc, à partir de 1974, posthumes. Rappelons, pour mémoire, *Le Passé à venir* (1975), *Divertimento 1889* (1975), *Le Communiste* (1976), *Dissipatio* (1977).

Tous les « cas » ne sont pas liés au refus d'un manuscrit, à l'une de ces

erreurs d'appréciation – vite réparées dans les deux cas évoqués – qui jalonnent inévitablement l'histoire littéraire. Au début des années quatre-vingt, le « cas » Umberto Eco marque l'éclatante entrée d'un philosophe dans le domaine romanesque, le passage – savamment préparé et accompagné par une exceptionnelle campagne publicitaire – de la sémiotique au roman. En sémiologue averti, Eco déchiffre les signes des temps : le regain d'intérêt pour le Moyen Âge, dont une abondante production scientifique et de vulgarisation – essais, biographies romancées, etc. – ouvre les portes au tourisme de masse, l'inusable succès du roman policier, d'habiles concessions aux modes ambiantes. Bref, *Le Nom de la rose* (1980) est un produit parfaitement confectionné, qui relève autant – sinon plus – de la sociologie du goût que de la littérature. Le succès des deux autres romans confirme l'exceptionnelle aptitude de Umberto Eco, soutenue par une culture encyclopédique, à écrire des best-sellers.

Le « cas » Eugenio Corti, l'un des plus significatifs des années quatre-vingt, est sensiblement différent : le roman *Le Cheval rouge* (1983), publié – heureusement – du vivant de l'auteur, lance un défi à la culture dominante et, contre toute attente, l'emporte. Qu'un écrivain débute comme romancier à soixante-deux ans, en publiant un livre de plus de mille pages, qui lui a coûté onze années de labeur solitaire, peut faire réfléchir aux enjeux d'une telle entreprise. Certes, les débuts tardifs – et probants – dans le roman ne sont pas exceptionnels dans la littérature italienne contemporaine : songeons à Tomasi di Lampedusa et à Gesualdo Bufalino. Pour cerner la nature du « cas » Corti, autrement plus intéressant, un détour par la biographie s'impose.

Né le 21 janvier 1921 à Besana, en Lombardie, Eugenio Corti appartient à une génération qui a connu la guerre. Il est d'abord envoyé sur le front russe. Après la capitulation de l'Italie fasciste, Corti sait quel est son devoir : il s'engage dans le Corps de Libération italien qui, aux côtés de la V^{e} armée américaine, combat les Allemands en Italie. De son expérience de la tragique retraite de Russie, Eugenio Corti tire une chronique hallucinante : *La plupart ne reviennent pas. Journal de vingt-huit journées dans une poche sur le front russe, hiver 1942-1943.* Publié en 1947 par l'éditeur milanais Garzanti, traduit en plusieurs langues, *La plupart ne reviennent pas* a atteint, au début des années quatre-vingt-dix, la dixième édition. La campagne des soldats du Corps de Libération italien – ces laissés-pour-compte de l'Histoire –, inspire une autre chronique : *Les derniers soldats du Roi* (*I poveri Cristi*, 1951). En 1962, sa pièce *Procès et mort de Staline* est mise en scène par Diego Fabbri. Elle sera traduite, sous le manteau, en russe et en polonais.

Pendant les années soixante-dix, dans sa « haute solitude » de Besana, Eugenio Corti travaille au *Cheval rouge*. Ce roman historique lui a demandé un travail immense : ordonner ses souvenirs, en vérifier l'exactitude, s'appuyer, pour étayer le récit des événements dont il n'a pas été le témoin oculaire, sur une documentation fiable, de première main. Le livre dont l'épicentre se situe dans la campagne lombarde, comporte trois grands

volets, aux titres empruntés à l'Apocalypse de saint Jean : *Le Cheval rouge, Le Cheval livide, L'Arbre de la vie.* Le romancier suit l'histoire d'un groupe de jeunes gens du hameau de Nomana de 1940, date à laquelle l'Italie entre dans la Deuxième Guerre mondiale, à 1974, un tournant dans la société italienne. La guerre est le premier détonateur qui diversifie les destinées individuelles. Ambrogio, Michele, se retrouvent sur le front russe. Manno est en revanche envoyé en Libye, puis en Grèce. Après la débâcle, il s'engagera dans le Corps de Libération italien. Après le tournant de 1948 et l'échec du front populaire (communistes et socialistes) aux élections italiennes – dont la victoire aurait transformé l'Italie en une république socialiste –, le récit se ramifie en plusieurs directions, pour suivre l'évolution des destinées particulières, pour en déchiffrer les messages. Ce monde fourmillant de personnages, de drames, de grandioses scènes collectives – on songe en particulier à la défaite des troupes de l'Axe sur le front russe – baigne dans la complexe luminosité du vrai. Ce qui explique la multiplication des points de vue narratifs, l'absence de catégories et de clivages définitifs entre personnages « positifs » et « négatifs », ainsi que la lumière crue, nullement convenue, qui éclaire la guerre sur le front russe, sur les autres fronts, la résistance dans le Nord de l'Italie – les rivalités entre les différentes obédiences politiques –, l'histoire politique et sociale des premières années de l'Italie démocratique et républicaine, bref, des pages d'histoire trop souvent altérées par des demi-vérités, par un commode irénisme. Comme toile de fond, la perversion foncière des totalitarismes nazi et communiste, dont la racine, selon Eugenio Corti, tient au refus d'une notion spirituelle de l'homme.

L'auteur du *Cheval rouge* n'était donc rien moins qu'un inconnu. Il le redevient, pourtant, dès qu'il s'agit de trouver un éditeur pour ce roman. Car les grands éditeurs se dérobent. Moins effrayés par la « démesure » de ce livre, d'ailleurs imposée par l'ampleur des perspectives, qu'embarrassés par son profond anticonformisme culturel et littéraire : par sa dimension de témoignage irrécusable, par sa composante « prophétique », *Le Cheval rouge* heurte de front nombre de « vérités officielles » et de préjugés idéologiques de l'intelligentsia italienne, plus lents à s'effriter que le mur de Berlin. L'inspiration chrétienne de Corti ne fait qu'aggraver son cas.

Bref, la culture italienne, encore largement influencée par un marxisme plus ou moins délayé, réserve à Eugenio Corti – toute proportion gardée –, le même sort qu'elle assigne à Soljénitsyne : défiance, silence – dans toute la mesure du possible –, des traductions tardives. *Le Cheval rouge* paraît enfin, en mai 1983, chez Ares, une petite maison d'édition de Milan, dont le catalogue s'ouvre pour la première fois à littérature romanesque. Aucune campagne publicitaire ne peut accompagner la sortie du livre. Et c'est ici que le « cas » Corti commence et qu'il acquiert sa signification exemplaire.

Car, dès sa parution, et au fil des rééditions qui se sont succédé sans discontinuer depuis 1983 – déjà dix au début des années quatre-vingt-dix –, *Le Cheval rouge*, pourtant ignoré par une partie de la « critique officielle », a captivé un très large public. De quoi agacer, en 1986, les responsables du

supplément littéraire d'un quotidien turinois qui avait lancé une enquête sur le plus beau roman des dix dernières années. Eugenio Corti et *Le Cheval rouge* y occupaient une place anormalement bonne, distançant Sciascia, Morselli, Moravia... Les grands éditeurs volent enfin au secours de la victoire : en 1986 l'éditeur Mursia a adapté pour les lycées un large volet du roman. *Le Cheval rouge* a dépassé rapidement les frontières : il a déjà été traduit en espagnol et en lituanien ; la traduction anglaise va paraître en Amérique ; les traductions japonaise et roumaine devraient être prochainement publiées. Une adaptation à la télévision, en douze émissions, est actuellement à l'étude.

On peut s'interroger sur les raisons de cet étonnant succès de librairie d'un livre qui ne s'accorde aucune facilité et qui a su créer, entre son auteur et ses lecteurs, un formidable courant de sympathie. Le nombre exceptionnel de lettres reçues par Eugenio Corti l'atteste. Cela tient d'abord, au caractère de témoignage que revêt ce roman : non seulement les personnages historiques qui le traversent, mais tous les événements historiques relatés – de la campagne de Russie aux manifestations de la barbarie nazie, de la découverte du goulag communiste aux épisodes de la Résistance en Italie du Nord, à la vie politique des années cinquante et soixante – sont absolument et rigoureusement vrais. Cette force de la vérité est la charpente qui soutient *Le Cheval rouge.* Mais Eugenio Corti a écrit aussi un très grand roman. Son souffle épique, la variété des registres stylistiques, la vérité et la puissance des passions emportent le lecteur dès les premières pages. Sans doute destiné à résister à l'épreuve du temps, *Le Cheval rouge* fait songer à Manzoni, ainsi qu'aux grands romanciers russes, à Tolstoï en particulier.

Le « cas » Eugenio Corti montre en définitive que la passion de la vérité – fût-elle anticonformiste – peut encore gagner des batailles culturelles. La liberté d'esprit n'a pas totalement déserté la littérature : un auteur peut avoir confiance en l'intelligence des lecteurs et de son éditeur. Le message est réconfortant. Que Vladimir Dimitrijević ait voulu que la traduction française de cet admirable roman paraisse à l'Âge d'Homme, en est une éclatante confirmation.

François LIVI
Professeur à la Sorbonne

PREMIER VOLUME

LE CHEVAL ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

1

Fin mai 1940 ; avançant lentement l'un à côté de l'autre, Ferrante et son fils Stefano fauchaient le pré. Derrière eux, le poulain alezan attendait, attaché à la charrette. Il ne restait plus rien de la brassée d'herbes que Stefano avait posée devant lui au début du travail : le poulain l'avait entièrement mangée avec avidité, soulevant et agitant constamment la tête pour repousser le volumineux collier qui glissait le long de son col. A présent, sans bouger d'un pas, il avançait la bouche pour happer les feuilles du mûrier à l'ombre duquel on l'avait laissé. En même temps que les feuilles, il arrachait l'écorce des branches les plus tendres qu'on voyait alors apparaître – là où se joignaient ses lèvres – cassées et blanches comme des osselets.

De temps en temps Ferrante redressait l'échine et, après avoir fait parcourir un demi-cercle au long manche de sa faux, en posait la pointe par terre. De la sorte, la lame lui barrait la poitrine ; elle était bordée au fil d'une boue verte un peu mousseuse, l'humeur de l'herbe. Avec la pierre à aiguiser qu'il tirait d'une corne de bœuf attachée à sa ceinture, le paysan débarrassait d'abord la lame de son écume, puis se mettait à l'affûter, alternant rythmiquement le massage de la pierre sur les deux côtés du fil. Par respect, le fils cessait alors lui aussi de faucher et, tournant à son tour sa faux, entreprenait de l'affûter de la même façon.

« C'est un bon travailleur », pensa Ferrante en le regardant faire. « Il ne s'arrête pas sans raison, et jamais le premier ».

« Désormais je suis plus endurant que lui », se dit de son côté son fils Stefano, et il éprouva une sensation d'orgueil mêlée de regret. « L'an dernier encore c'était différent », se dit-il. Il jeta un coup d'œil sur son père : robuste, le cou planté comme un tronc entre les épaules, et avec ces moustaches couleur poivre qui lui couvraient presque la bouche, il n'était certes pas homme à inspirer la compassion. « Il a pourtant presque cinquante ans », se dit Stefano. Puis, voyant que son père avait remarqué son regard, le jeune homme, sans cesser d'affûter de la pierre le fil de sa faux, détourna lentement les yeux et les arrêta sur le chemin qui, depuis Nomanella leur ferme, montait jusqu'au village, Nomana.

Ferrante devina les pensées de son fils (il le connaissait bien). « Brave petit », pensa-t-il et, pour rompre le silence, il lui demanda – en dialecte bien sûr : « Qu'est-ce que tu as ? Tu attends quelqu'un ? »

– Oui père, répondit Stefano. Je n'en suis pas sûr, mais Ambrogio devrait arriver.

– Quel Ambrogio ? Riva ?

– Oui.

Ferrante s'étonna : « Nous sommes encore au mois de mai », dit-il. « N'est-ce pas le dernier jour de mai aujourd'hui ? »

– Si père.

– Et ton ami ne revient-il pas toujours du collège à la mi-juin ?

– D'habitude si. Cette année, même, à cause des examens, il devait revenir plus tard, à la mi-juillet ou en août. C'est du moins ce qu'il m'a dit à Pâques. Mais hier, Giustina a su par les demoiselles de l'usine qu'il rentrerait sans doute cet après-midi.

– Je vois, fit laconiquement Ferrante.

– C'est peut-être à cause de la guerre, à cause du risque de guerre, souligna Stefano.

Ferrante réfléchit un moment en silence. « Si vous saviez mes enfants, quelle saloperie c'est que la guerre », dit-il enfin, et il secoua plusieurs fois la tête, pensif. Des souvenirs lui revenaient en désordre en mémoire, dont un surtout s'imposait : la sensation indiciblement désagréable qu'il avait éprouvée plus de vingt ans auparavant aux paroles lugubres d'un fantassin compagnon de tranchée, alors qu'ils attendaient de sortir pour l'un de ces horribles assauts, toujours présentés comme déterminants et qui, en fait, ne déterminaient jamais rien. Aujourd'hui il avait oublié les paroles, mais il se souvenait bien de cette sensation si extraordinairement désagréable.

– Pauvres enfants, conclut-il, incapable d'exprimer pleinement sa pensée. Vous vous rendrez compte que... et il secoua la tête plusieurs fois avant de se remettre à donner de grands coups de faux.

– De toute façon nous ne sommes pas encore en guerre, fit observer Stefano, recommençant à son tour à faucher, et tant que nous n'y sommes pas, on peut toujours espérer.

Ferrante fit un signe d'acquiescement, mais il pensait : « Nous n'y sommes pas, non. Mais les autres y sont déjà : les Allemands, les Français et... enfin les autres. Et dans les villes, même à Milan, il y a ces salauds d'étudiants et toute cette canaille qui manifestent pour y être. En 15 déjà, tout a commencé ainsi ».

Il ne poursuivit pourtant pas la conversation et se força même à ne plus penser à la guerre, pour ne pas s'encombrer davantage l'esprit avec ça.

Ainsi, s'interrompant seulement de temps à autre pour affûter leurs faux, tous les deux continuèrent jusqu'à ce qu'ils eurent rasé entièrement le carré d'herbe qu'ils s'étaient assigné.

Quand ils furent au bout, ils firent demi-tour et revinrent ensemble vers la charrette d'où Ferrante sortit la bouteille d'eau que sa femme y avait mise, enveloppée dans des feuilles fraîches de figuier. Sans parler, le père d'abord, le fils ensuite, burent au goulot avec des soupirs de satisfaction. Puis ils tirèrent de la charrette leurs râteaux de bois et rassemblèrent l'herbe

fauchée à la bonne odeur verte, d'abord sur l'andain, puis en tas ; ce fut un travail assez long, au terme duquel tous les deux se trouvèrent pour la seconde fois au bout du rectangle rasé. De là, sur un signe du père, Stefano alla chercher le cheval qui attendait maintenant, la tête levée et les oreilles droites, et qui fit un bond en avant sitôt que le jeune homme eut saisi le licol.

On procéda au chargement : le jeune sur la charrette pour répartir et ranger avec sa fourche le tas d'herbe croissant, et le plus vieux dessous, qui y ajoutait toujours de nouvelles fourchées ; en fait, Ferrante gardait pour lui le travail le plus dur. Placé haut comme il l'était, Stefano jetait de temps en temps un coup d'œil vers la route qui menait à Nomana, pour le cas où son ami Ambrogio apparaîtrait. D'ici, il pourrait le voir parcourir la sente depuis le début, là où elle se détachait de la grand-route à l'entrée du village.

Au lieu d'Ambrogio, il aperçut tout à coup, petits sur le chemin, son frère et sa sœur, Pio et Isadora, qui revenaient de l'école en se tenant par la main. Pio, certainement, avait glissé ses sabots dans le petit panier du goûter et marchait pieds nus. « C'est une véritable manie chez lui », sourit intérieurement Stefano. Ce soir encore, la mère serait obligée de laver, et ses pieds, et le panier.

Derrière les deux enfants, en toile de fond, se découpait la clôture du jardin d'Ambrogio, ou plutôt du père d'Ambrogio, l'industriel fabricant de textiles qui, avant de devenir industriel avait été ouvrier. En avait-il fait du chemin celui-là ! C'était un jardin comme il en existe beaucoup en Brianza. De sa charrette, Stefano pouvait en voir quelques-uns, tant sur le versant de Nomana que du côté opposé, vers le Nord, au-delà des usines de Beolco, à l'endroit où le terrain vallonné – qui, ici, formait une ample conque peu profonde – remontait sur le fond des Préalpes. Il s'agissait de jardins de style dix-neuvième, plantés d'arbres à feuilles persistantes tels que ifs, lauriers, sapins, houx, magnolias, qui poussaient serrés les uns contre les autres, formant, en autant de traits verticaux, une unique tache de couleur d'un vert profond. Non moins que les usines, les vieux jardins étaient alors caractéristiques du paysage vallonné de la Brianza.

Enfin toute l'herbe fut chargée sur la charrette. Stefano y planta avec force sa fourche et, d'en haut, se laissa glisser sur l'un des brancards, faisant tressaillir le cheval ; de là il sauta à terre. Son père alors s'empara du licol de chanvre, et en avant ! A pas nerveux et décidés, le cheval tira la charrette depuis la terre meuble jusqu'au sentier de terre battue, juste à temps pour que se joignent au cortège Pio et Isadora qui se mirent aussitôt à trépigner pour qu'on les hisse sur la charrette. Ferrante arrêta le cheval et, sans mot dire, fit signe à Stefano de les contenter. Lancés plus que poussés sur le tas d'herbe, les deux enfants s'y installèrent tout heureux, assis l'un contre l'autre, leurs petites jambes à l'horizontale, leurs capuches rabattues jusqu'aux yeux, leur petit panier de collation à côté d'eux. Le cheval se remit en route au rythme de leur joyeux babillage et des cris d'encouragement de Pio. Stefano marchait derrière.

Un tintement inattendu le fit soudain se retourner. Ambrogio, à vélo, venait grossir la petite caravane. Comme son ancien camarde de classe, il avait dix-neuf ans ; il semblait tout excité. « Salut Face-de-tous-les-jours », cria-t-il en guise de bonjour à l'adresse de son camarade.

– Salut Brogio.

Ferrante, sans cesser de marcher près du cheval, sans lâcher le licol, se poussa un peu de côté pour faire au garçon un signe de bienvenue. « Celui-là au moins », pensait-il, « pour étudiant qu'il soit, n'est pas comme ces salopards qui réclament la guerre, loin de là... »

– Bonsoir *pa'Ferrando* [1], lui lança en retour Ambrogio. Puis il s'adressa aux deux enfants : « Salut Isadora, et toi Pio, petit brigand ! » Et à ce détail, à cette façon de s'intéresser à deux morveux comme ceux-là, Stefano nota une fois de plus qu'il n'avait pas le même comportement que les paysans. Ni même que les ouvriers. D'ailleurs tout le monde savait qu'il étudiait.

– Si Dieu le veut, Stefano, j'ai fini aujourd'hui ! Plus de collège pour le restant de mes jours. Tu te rends compte ? cria Ambrogio, tandis que, poussant sa bicyclette sur le sillon médian de terre battue, il suivait pas à pas la charrette. A la différence des paysans, il s'exprimait en italien.

– Mais... ces examens dont tu m'avais parlé ?

– Au diable les examens, s'exclama Ambrogio en écartant un seul bras à défaut de pouvoir écarter les deux (il devait lui être arrivé quelque chose de bien important pour qu'il fût devenu si expansif). Il est vrai... Écoute Stefano, je n'arrive pas à y croire moi-même. On était sur le point de commencer les dernières révisions – un travail de bête, de quoi craquer je t'assure – quand, tout à coup, on nous a annoncé que cette année les examens n'auraient pas lieu. Tu piges ? Ils délibèrent tout de suite à propos des notes, et puis tous en vacances avant le trente et un mai. Hein ? Quand on pense à ces malheureux qui l'an dernier ont sué sang et eau pour réussir leurs examens !

– Mais vous, pourquoi vous ne les passez pas ? C'est peut-être à cause de la guerre ? Je veux dire du danger de guerre ?

– Oui, dit Ambrogio, tout à coup moins euphorique, enfin je crois, ça ne peut être que pour ça.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? Alors nous sommes vraiment sur le point d'entrer en guerre ?

– Ça on n'en sait rien, répondit Ambrogio, moi j'espère bien que non. Il marqua un temps de pause, attitude qui, à l'évidence, lui était naturelle. C'est vrai que si la guerre éclate, observa-t-il, la chance d'aujourd'hui nous la paierons cher... Ils marchèrent un moment en silence.

– En tout cas, objecta Stefano, répétant ce qu'il avait dit précédemment à son père, pour l'instant nous ne sommes pas en guerre. Et tant que nous n'y sommes pas, il y a toujours de l'espoir.

[1] A l'époque où se déroule le roman, en Brianza, les paysans (et eux seuls) faisaient précéder le nom du père et de la mère de leur qualité.

– C'est sûr, il est inutile de crier avant qu'on ne nous écorche, d'autant plus que toi et moi n'y pouvons absolument rien. Un sourire éclaira son jeune visage.

– Tu sais, dit Stefano, que Igino et tous ceux du premier semestre de notre classe, Pierello, Giacomo de Contra, « Châtaigne », enfin tous, ont reçu ces jours-ci leur feuille d'appel, et qu'ils doivent se présenter au district demain ?

– Demain ? Oui en effet, on nous a parlé de cette feuille au collège. Nous les étudiants, ils nous laissent tranquilles. La moitié de la classe part, n'est ce pas ?

– Oui. Ils ont appelé le premier semestre de la classe 21.

– Igino et Pierello, répéta Ambrogio. Demain...

Stefano reprit : « Pierello ne travaille plus au village. Depuis six ou sept mois il travaille à la forge à Sesto, tu le savais ? »

– Oui, il me l'a dit à Pâques. Écoute, je pense à quelque chose : pourquoi ne l'accompagnerions-nous pas au district nous-mêmes en voiture ? Tu veux venir ?

– Demain ? Non, tu sais bien que demain je ne peux pas. C'est jour ouvrable.

2

La charrette entra dans l'aire de la Nomanella. C'était une petite ferme à deux étages articulée en fer à cheval, orientée au midi, c'est-à-dire vers Nomana.

Le bras ouest était occupé par l'étable et par la grange à foin à l'étage, le corps du milieu constituait l'habitation du propriétaire Ferrante qui avait loué le bras restant à une famille ouvrière. L'aire était délimitée sur le devant par une rangée d'arbres fruitiers : trois vieux cerisiers aux troncs immodérément robustes, et un figuier plus jeune et plus petit de couleur différente, qui gâtait l'harmonie de l'ensemble. Le chemin de campagne entrait dans l'aire en passant entre l'habitation de l'ouvrier et ce malencontreux figuier.

Le bruit des roues attira sur le seuil la grand-mère et la mère de Stefano, toutes deux vêtues de noir comme c'était alors l'usage chez les femmes du peuple, la tête couverte d'un mouchoir. La mère avait les mêmes yeux grands et bruns que Stefano.

Les deux enfants se laissèrent en hâte glisser de la charrette et coururent vers elle qui, tout en les accueillant par des caresses, échangea quelques mots de salut avec Ambrogio avant de se consacrer à eux. Elle s'exprimait en dialecte, seule langue alors pratiquée par le peuple : « Bon retour parmi nous, Ambrogio ».

– Merci. Et vous toujours en forme, *mamm Lusia* !

– Les études t'ont beaucoup fatigué ?

La grand-mère – elle intervenait, bouche édentée entrouverte – se toucha le front du doigt pour signifier que le travail de l'esprit, lui aussi, fatigue.

– Non. Et même, cette fois-ci, c'est allé plutôt mieux que je n'aurais cru : ils ont fait sauter les examens, vous le savez ?

– Sauter les examens ?

– Oui, une chance incroyable. Ambrogio désigna Stefano comme pour dire : j'ai déjà tout expliqué en détail à votre fils. Stefano approuva.

Lucia sourit, satisfaite. « C'est bien, je suis contente pour toi ».

La grand-mère, mère de Ferrante, qui s'était avancée, prit dans ses mains la main du jeune homme. Elle était visiblement ravie de sa visite et agissait chaque fois de la même façon. Elle n'en revenait pas que le fils de l'industriel vienne ainsi vers eux, cet industriel qui donnait du travail à tant de gens (on était en Brianza où, à l'époque, il n'y avait pas dans le peuple d'aversion pour les industriels). La petite vieille serra plusieurs fois la main d'Ambrogio, enhardie par sympathie, bien éloignée des façons délicates de la mère.

Pendant ce temps Ferrante, s'aidant de la voix, faisait reculer le cheval de façon à ranger la charrette près de la porte de l'étable. Puis il détacha l'animal qui, encore harnaché, alla s'abreuver à un baquet contre le mur. (De temps en temps il relevait son museau dégouttant d'eau pour respirer et regarder autour de lui). Une fois désaltéré, l'animal franchit la porte de l'étable et, toujours seul, rejoignit sa place, séparée de celle des vaches par une robuste cloison de bois. Ferrante et Stefano le regardaient faire, satisfaits, sans bouger.

– Alors ? dit finalement le père.

C'était la « seretta », pas encore le coucher du soleil, l'heure de la traite et des travaux du soir dans l'étable.

– Oui, répliqua le fils. Et, piquant avec son trident un gros tas d'herbe fraîche, il précéda l'homme à l'intérieur du local bas.

Ambrogio les suivit. Dans l'étable flottait une légère odeur agreste, de temps révolus, pas désagréable. Les deux vaches au manteau brun s'étaient écartées brutalement l'une de l'autre, et, le cou et la tête tendus en arrière vers l'herbe qui arrivait, tiraient de toutes leurs forces sur leurs chaînes. Stefano passa entre les deux bêtes et chargea l'herbe dans la mangeoire de fer devant l'une d'elles qui commença tout de suite à manger voracement, tandis que l'autre étirait vainement son mufle pour atteindre la nourriture. Le jeune homme revint aussitôt avec une deuxième énorme charge d'herbe sur sa fourche et la posa devant la seconde vache. Il continua ensuite d'aller et venir jusqu'à ce qu'il eût entièrement rempli la mangeoire. Il se mit alors à remplir celle – moins volumineuse et placée plus haut – du petit cheval que Ferrante avait entre temps attaché au râtelier. Il l'avait aussi débarrassé de son harnais que l'on voyait maintenant suspendu à deux bras de bois qui sortaient du mur.

Personne ne parlait. On entendait les trois animaux manger, le piétinement des deux paysans, et même, par moments, les à-coups et les mugisse-

ments de l'unique veau qui, attaché dans un coin, s'était dressé sur ses pattes et réclamait à son tour à manger. Il avait les membres excessivement longs, le pelage plus clair que celui des vaches (« propre, flambant neuf », pensa Ambrogio), et, sur son mufle, un panier d'osier qui l'empêchait d'engloutir le fourrage. Ambrogio savait qu'après la traite, Ferrante verserait pour lui une mesure de lait dans un seau, et qu'il le lui ferait sucer en lui mettant un doigt dans la bouche en guise de biberon.

Depuis le mur du fond – si sale qu'il était d'une couleur indéfinissable – saint Antoine, sur une vieille peinture qui le représentait suivi d'un porcin (« saint Antoine au porcelet », comme l'appelaient les gens), veillait sur la petite étable.

« Quelle atmosphère sympathique », pensa Ambrogio et pendant un moment il se laissa aller à rêver : « Voilà la vie que peut-être j'aimerais mener... » Mais, tout de suite, il objecta : « L'ennui c'est que ce travail ne permet pas de vivre comme il faut ».

La grand-mère entra dans l'étable avec deux seaux : l'un, petit et sombre, avec l'eau pour laver les pis des vaches, l'autre plus grand, à l'étamure luisante, avec le lait. Derrière elle se glissa aussi dans le local le petit Pio riant aux éclats. Il courait, ses pieds nus pleins de savon, ayant sans doute échappé aux mains de *mamm Lusia* en train de les lui laver. En effet, la mère parut. Empêché de fuir davantage, l'enfant, après quelques écarts, se laissa attraper. Du reste, la mère le saisit avec douceur ; elle le réprimandait plus par l'expression sévère de son visage que de la voix, et l'emporta dans ses bras en prenant soin de tenir éloignés d'elle les deux petits pieds fraîchement souillés. Depuis la porte, en revanche, la grand-mère ne manqua pas de gronder l'enfant : « Quelle honte, s'échapper les pieds pleins de savon. Il va falloir te les relaver... Ah, ta pauvre maman ! » Et : « Que va penser ce monsieur ? »

Pio ne parut pas impressionné par le monsieur qu'il connaissait depuis toujours ; au point que, passant près de lui, il essaya de l'atteindre à la poitrine avec l'un de ses pieds sales. Ambrogio eut juste le temps de s'écarter. Cette fois la mère flanqua à l'enfant qu'elle tenait sur son bras nu une tape sur le derrière et dit à son tour : « Quelle honte ! » A quoi le gamin répondit par un éclat de rire.

– Ah ces enfants ! soupira la grand-mère. Et, se tournant d'abord vers Ambrogio puis vers Stefano qui venait vers elle pour lui prendre les deux seaux : « Ces enfants ! » répéta-t-elle à dessein.

– Qu'est ce qui ne va pas, grand-mère ? s'enquit Ambrogio pour lui faire plaisir.

– C'est à cause de mon métier, dit Stefano avec un clin d'œil à son camarade. Tu le sais, tâche de ne pas lui tendre la perche.

– Bien sûr que c'est à cause de ton métier, fit la grand-mère, à cause de ton métier et pour ton bien.

– C'est-à-dire ? interrogea Ambrogio, continuant de lui complaire.

– Il s'obstine à vouloir être paysan. En ce moment, en bas, aux usines de

Beolco, ils recherchent des apprentis, mais lui, non, il veut être paysan. Ce n'est pourtant pas ce qui avait été convenu, les accords n'étaient pas ceux-là.

– Je sais, dit Ambrogio, vous aviez convenu qu'il aiderait à la ferme jusqu'à quatorze ou quinze ans, et qu'ensuite il entrerait à l'usine. Et il en a dix-neuf aujourd'hui.

– Presque révolus, souligna Stefano.

– Le métier de mécanicien est un métier noble, dit la grand-mère, évitant de lui confier les deux seaux pour le retenir encore un peu. Un métier qui a de l'avenir. N'est-ce pas monsieur Ambrogio ?

– C'est sûr, répondit Ambrogio, et il était clair que là il ne plaisantait pas.

– Tu vois ? Tu as entendu Stefano ? s'exclama la petite vieille triomphante, à qui l'assentiment n'avait pas échappé. Tu vois que même ton ami le dit ?

– Tout le monde sait que le métier de mécanicien est noble, dit Stefano, et il ajouta comiquement : « Moi je n'ai rien contre les mécaniciens ». Puis, redevenant sérieux : « Mais il s'agit d'autre chose. C'est que moi j'ai la passion de la terre. Vous le savez grand-mère. Allons, donnez-moi les seaux ».

– Mais c'est pour ton bien que je... que nous... et ton père le premier, te disons... un terrain de quarante-trois perches, cela te semble beaucoup ? Au lieu de lui confier les seaux, la grand-mère, que son âge portait à lanterner, regarda Ferrante en qui elle savait avoir un allié, mais celui-ci, comme chaque fois en présence d'étrangers, n'intervint pas.

Pendant ce temps, dans un trou du mur, près de l'image de saint Antoine au porcelet, un souriceau s'était montré. Ambrogio se souvint l'avoir déjà vu là lors de sa dernière visite. La bestiole jeta un coup d'œil à la ronde puis se retira, mais pas complètement : le bout de son petit museau demeurait visible, comme si elle avait décidé de rester, et de faire partie elle aussi de la compagnie. La vieille dame insistait : « Stefano, les temps ont changé. Tu sais bien que les jeunes d'ici, même fils de paysans, ne se font plus paysans : trop de travail et trop peu de rapport. C'est seulement le soir, une fois rentrés de l'usine, qu'ils aident quelquefois les plus vieux à exploiter leur peu de terre. Vois Giacomo de Contra, et Luigino de Brivio par exemple. Toi aussi, si tu as vraiment la passion de la terre, tu pourrais faire comme ça ». Elle se tourna vers Ambrogio : « N'est-ce pas qu'il pourrait faire comme ça ? »

Ambrogio approuva, souriant, tandis que Stefano, bien que respectueux, manifestait que ce discours avait pour lui assez duré. Alors la grand-mère, lui confiant les deux seaux, se détourna et, marmonnant à part soi contre un tel entêtement, quitta l'étable.

La traite commençait. Ambrogio qui, jusque là, se proposait d'y assister, éprouva tout à coup le désir de rentrer chez lui. « Eh bien salut Stefano », dit-il sans transition. « Ça m'a fait plaisir de te revoir, mais aujourd'hui je ne reste pas. Je viendrai peut-être demain ». Et au père : « Bonsoir, *pa' Ferrando* ».

– Comment ? Tu t'en vas déjà ? Le jeune paysan posa les deux seaux qu'il portait et fit de la tête un signe qui signifiait : « Je t'accompagne ».

Dehors l'air était frais, pur. Depuis l'ouest, le soleil maintenant bas, illuminait tout l'horizon au nord, délimité par le grand amphithéâtre des Préalpes. « Regarde », observa Ambrogio, « la belle couleur qu'ont les montagnes ce soir. Surtout les Grigne et le Resegone ».

– Quoi les montagnes ? Stefano hocha la tête : encore une réflexion d'étudiant. Tu veux savoir ? Moi je ne m'aperçois pas que les montagnes existent. Je n'y pense jamais.

– Parce que tu les as toujours devant les yeux, dit Ambrogio. Si tu étais obligé de vivre la plus grande partie de l'année dans un collège en ville, avec autour rien que des maisons, des murs et des tramways... Bah ! de toute façon désormais j'en ai fini moi aussi avec le collège, j'en ai fini pour toujours ! Et à cette constatation, plusieurs fois répétée dans le cours de l'après-midi, il eut une nouvelle sensation de bonheur. (A laquelle il ne prêta pas attention car le bonheur lui paraissait aller de soi, comme s'il lui était dû. Il ignorait que les moments de bonheur, peu fréquents, même dans les années de jeunesse, seraient ensuite, tout au long de sa vie, de plus en plus rares). Il dit à son ami :

– Tout de même, quelle libération !

Stefano sourit : « Bon, moi je retourne travailler, salut. »

– Salut.

Comme il se dirigeait vers sa bicyclette appuyée au mur : « Un moment », s'exclama Ambrogio, « attends : tu disais Igino et Pierello ? »

– Oui, ils partent demain.

– Tu sais à quelle heure ?

– Non, je ne leur ai pas demandé.

– Écoute, ce soir je vais voir Igino. Avant de manger... ou plutôt, c'est mieux, tout de suite après manger. Pourquoi tu ne viendrais pas ?

– Au village ? Ce soir ?

– Oui. Tout de suite après manger. Allez, on se retrouve à huit heures et demie chez Igino.

Stefano réfléchit un instant en se grattant la tête. (« C'est drôle, il a les mêmes façons que son père, et il ne s'en rend pas compte », notait Ambrogio) : « D'accord », dit-il enfin.

– Alors à plus tard.

– Très bien.

Ambrogio rejoignit sa bicyclette – un vélo de course léger de couleur bleue –, la souleva de manière juvénile d'une seule main et, la posant devant lui dans la bonne direction, l'enfourcha.

3

Pédalant lentement sur le chemin de campagne, il se dirigea vers chez lui. Dès le début, venant d'une étendue de blé, le chant intermittent d'une caille l'accompagna. Durant les pauses de ce chant solitaire, le silence du soir était ponctué d'autres voix agrestes, en général plus faibles, auxquelles le garçon prêtait l'oreille. Mon village, pensait-il, voilà mon village. Combien de fois, entre les murs opprimants du collège, était-il retourné en pensée dans ces lieux, dans cette atmosphère où il était né !

Du chemin de terre un bruit de pas vint tout à coup à sa rencontre, le bruit reconnaissable de deux sabots de bois. Il regarda intrigué devant lui, mais la ruelle – qui, à cet endroit, était flanquée de haies plutôt hautes de mûriers et d'aubépines – faisait une courbe qui l'empêchait de voir.

« Qui ça peut bien être ? » se demanda-t-il intrigué. « Qui peut venir à la Nomanella à cette heure-ci ? Peut-être quelqu'un en quête de lait frais. Sinon qui d'autre ? De toutes façons, on va bien voir ».

C'était Giustina, la sœur de Stefano, âgée de vingt ans, l'aînée des quatre enfants de Ferrante et de Lucia. Ambrogio et elle tombèrent nez à nez juste dans le virage. Il freina et mit un pied à terre : « Oh Giustina », s'exclama-t-il, « salut ! »

– Bonsoir, lui répondit Giustina en le regardant joyeusement, ne sachant si elle devait s'arrêter ou non. Elle portait le sarrau noir des ouvrières, ses cheveux châtains étaient retenus en chignon par un peigne sur la nuque, et elle avait les mêmes grands yeux que Stefano et *mamm Lusia.* Elle était chaussée de sabots de bois à talons qui affinaient encore sa silhouette déjà mince (peut-être même, à bien y repenser maintenant, trop mince).

– Comment va, Giustina ?

– On travaille, répondit-elle en dialecte, accentuant son beau sourire.

– Je vois. Tu rentres maintenant.

– On a fait une heure supplémentaire. La jeune fille fit mine de se remettre en route.

– Tu t'en vas déjà ? dit Ambrogio avec regret. Qu'est ce que tu as ? Tu as peur que je te manges ?

Giustina rougit jusqu'à la racine des cheveux. « Non » répondit-elle. « Je te connais. Je sais que tu es un chic garçon, et pas seulement en apparence, mais aussi au dedans ».

– Ça, c'est du don Mario craché, releva tout de suite Ambrogio, c'est une phrase de lui. Mais, dite par Giustina, je dois admettre qu'elle ne sonne pas faux.

La jeune fille lui sourit de nouveau : « Bonsoir » et elle se remit en route.

Avant d'entrer dans Nomana, le chemin de campagne – qui s'étirait sur un kilomètre environ –, longeait, on l'a dit, le jardin d'Ambrogio, ou plutôt du père d'Ambrogio, l'industriel en textiles. Comme le niveau du jardin surplombait de quelques mètres celui de la route, un vieux mur le contenait, surmonté en son centre d'une profusion d'arenaria et, partout ailleurs, d'une

longue haie de myrte d'où dépassaient çà et là de grosses branches d'arbres qui s'avançaient sur le chemin. Tandis qu'il pédalait en longeant le mur, Ambrogio l'examinait pensivement comme à son habitude : il remarqua de nouvelles infiltrations d'eau, peut-être à l'endroit où poussaient à l'intérieur les racines des arbres. « A bien y regarder, tout se consume, toute chose finit », se prit-il à penser « les vieux murs comme les moments qui se succèdent dans la vie des gens... » Mais sa propre vie – se dit-il aussitôt – n'en était qu'au début, et même n'avait été jusqu'ici que préparation : la vraie vie pour lui allait commencer maintenant, cet automne par exemple, avec l'Université, où, chose importante, il y aurait des jeunes filles... Il n'y avait pas de raison de penser à la fin ! La fin était imaginable pour... pour les... les vieux, enfin pour les autres, pas pour lui. La perspective de cette fin le fit même sourire tant elle était incommensurablement lointaine. Mais il ne s'attarda pas longtemps à de telles pensées parce qu'il n'était pas porté aux rêvasseries.

En revanche, il leva les yeux pour voir si, par hasard, l'un des siens était au balcon. Il n'y avait personne. « Normal. Ce n'est pas l'heure de contempler les montagnes ».

Ses frères et sœurs (six, tous plus jeunes que lui) devaient en ce moment être à la maison autour de leur mère : ceux qui étaient rentrés du collège étaient probablement en train de raconter des menus faits de leur vie de collégiens, et les deux plus petits étaient sans doute occupés à les écouter avec une grande attention. Ce soir, au repas de famille, il ne manquerait que Manno, leur cousin orphelin qui vivait depuis toujours chez eux. De deux ans plus âgé qu'Ambrogio et étudiant en architecture, Manno était en ce moment à Pesaro, à l'école des officiers d'artillerie. Ainsi, si la guerre éclatait, Manno se trouverait tout de suite au cœur de la mêlée.

Après avoir longé le jardin, le chemin rejoignait la grand-route qui, du nord, descend à Nomana. Au carrefour des deux voies, le mur du jardin formait un angle arrondi dans lequel était ménagée une niche avec une image de la Vierge du Rosaire, assise, l'Enfant dans ses bras, sur un fond de montagnes (on reconnaissait bien les deux Grigne et le Resegone). L'image était surmontée d'une inscription incurvée : « *Regina sacratissimi rosarii ora pro nobis* ». Ambrogio ébaucha une révérence en signe de salut et prit vers la gauche la route principale qui, juste à cette hauteur, était, en entrant dans le village, pavée de cailloux. Pédalant avec plus de force il longea la clôture ouest du jardin, puis un mur aveugle et, après un autre tronçon de clôture, il atteignit un endroit plus large entouré d'une courte grille en demi-lune : l'entrée du jardin.

De là, il pouvait voir entièrement sa paisible maison à trois étages, couleur jaune ocre, vieille d'au moins cent ans : elle présentait un aspect aisé, cossu même, et pourtant jusqu'à cinquante ans auparavant, ç'avait été une usine textile, puis moitié usine et moitié habitation. C'est seulement depuis une vingtaine d'années (depuis le mariage de son père) qu'elle avait été entièrement transformée en maison d'habitation. Enfant, Ambrogio avait eu

le temps de voir les derniers métiers à tisser manuels dans le grenier : un seul fonctionnait encore et aurait continué à fonctionner si le dernier ouvrier qui le manœuvrait ne s'était pas retiré, un retraité aux moustaches en crocs, patient avec les enfants et étonnamment simple (les gens devaient tous être comme ça autrefois – se dit Ambrogio), qui affirmait se rappeler le temps où, à Nomana, les femmes portaient encore sur la tête la coiffe argentée en éventail.

– Et les hommes ? Qu'est-ce qu'ils avaient sur la tête, les hommes ? lui demandaient les enfants, connaissant déjà la réponse.

– Les hommes, oh peut-être bien quelques poux, répondait-il. Et les enfants ne savaient pas si c'était vrai, ou s'il disait cela pour les faire rire.

4

Après le dîner, Ambrogio sortit à nouveau pour se rendre chez Igino. Il commençait à ressentir un peu de fatigue : sa journée, surtout du point de vue émotionnel, avait été plutôt intense.

Igino habitait à moins de cent mètres sur la même route irrégulière pavée de cailloux, la rue Alessandro Manzoni. Devant sa porte, Stefano était déjà là qui attendait. « Voyez-moi ça », se dit Ambrogio "Face-de-tous-les-jours" est déjà là, avec tout le travail qu'il lui restait encore à faire quand je l'ai quitté : il n'a pas dû mettre plus de cinq minutes pour dîner. Et, arrivé près de lui : « Ça fait un moment que tu es là, hein ? » s'exclama-t-il. « Voilà ce que c'est quand on a rien à faire. »

L'autre lui répondit par une moue de compassion, puis l'informa que Igino n'était pas chez lui.

– Ah ! fit Ambrogio désappointé.

– J'ai envoyé son frère le chercher. Mais nous on peut aller l'attendre sur la place.

– Oui, bien sûr.

Ils se mirent en route. « Sur la place », dit Stefano, « il y en aura peut-être d'autres qui partent demain. Ça te plairait de les voir, non ? »

– Et comment, dit Ambrogio.

Sur la route qui, après quelques virages, menait à la place principale où se trouvaient l'église et la mairie, ils n'étaient pas seuls. Il s'y trouvait même une affluence inhabituelle pour cette heure-là.

– Comment se fait-il qu'il y ait tant de monde ? demanda Ambrogio à Stefano.

– C'est parce que c'est l'heure de la bénédiction, lui répondit-il. Tu n'as pas entendu les cloches ?

– Ah oui, les cloches, dit Ambrogio. C'est vrai que c'est le mois de mai.

Stefano approuva. « C'est le dernier jour du mois aujourd'hui. »

Comme ils débouchaient sur la place – large, et, sur les côtés nord et ouest, ouverte comme un belvédère sur l'amphithéâtre des montagnes – ils

furent tout à coup accueillis par un formidable carillonnement. Ils s'arrêtèrent et levèrent les yeux vers le haut du clocher où, dans leur cage, les cloches s'agitaient frénétiquement, tournant presque sur elles-mêmes.

– Le sacristain est en veine ce soir, fit observer Ambrogio, à voix haute pour se faire entendre.

– Quoi ? cria en retour Stefano. Ambrogio haussa les épaules.

– C'est le troisième appel, dit en hurlant Stefano.

– Oui, le troisième, convint Ambrogio.

L'office commencerait donc dans cinq minutes et on avait tout le temps de rejoindre calmement l'église. Pourtant, investis par cette explosion sonore, les gens, sur les routes et sur la place même, pressèrent le pas. Les hirondelles qui, comme chaque soir, cherchaient leur subsistance en volant très bas sur l'ample pavage caillouteux de la place, filèrent comme des flèches dans une débauche de voltige.

Presque tous ceux qui passaient – des ouvriers pour la plupart – échangeaient un salut, en général un signe de tête, avec les deux jeunes gens.

Ici on se connaît vraiment tous, constata Ambrogio – sans plus besoin de crier, parce que le vacarme des cloches avait tout à coup cessé (il demeurait dans l'air un bourdonnement étouffé, comme le grondement dans la gueule de chiens après un aboiement furieux).

– Toujours les mêmes têtes, hein ? dit Stefano d'un air désapprobateur.

– Ben, pour moi... Ambrogio ne finit pas sa phrase. Il aurait voulu dire que pour lui, surtout lorsque, comme aujourd'hui, il revenait après une absence, ces têtes lui étaient chères et même agréables à voir, et qu'il s'en rendait compte justement à chacun de ses retours. Mais il craignait de paraître sentimental.

Il sortit de sa poche son paquet de cigarettes et en offrit une à son compagnon. D'autres gens continuaient de traverser la place. Là-bas au loin, on voyait arriver la silhouette familière de sœur Candida, qui avait été leur institutrice à la maternelle : un peu courbée, elle s'avançait en compagnie d'une jeune sœur converse. Derrière, comme les poussins derrière la poule, venait un groupe de fillettes.

D'un autre côté arrivait Romualdo, l'ivrogne communal, comme l'avait autrefois à juste titre baptisé la grand-mère de Stefano. Et, en effet, il était bien tel pour deux raisons : parce que c'était le plus grand buveur de la commune, et parce que, avec la commune, il avait en quelque sorte des rapports professionnels puisque c'était lui qui gardait le petit parc à bicyclettes qui se trouvait près de la mairie. En ce moment même, Romualdo marchait sans tituber – signe qu'il n'était pas soûl, ou en tout cas pas beaucoup – et l'air préoccupé – signe qu'il traversait l'une de ses fréquentes crises de repentir.

D'un pas pressé venaient aussi deux cousines étudiantes, Tea et Isa, un peu plus jeunes que les deux garçons. La première (au physique ingrat et au rire facile) fréquentait l'école normale, l'autre, Isa, l'école de comptabilité de Monza. C'était une grande pouliche au poil roux, très belle, un peu trop

monumentale toutefois pour son âge (et donc destinée – se disait Ambrogio chaque fois qu'il la voyait – à se faner vite, la pauvre). Toutes les deux les accueillirent avec des exclamations et des phrases de surprise joyeuse, mêlées à des commentaires sur la fermeture de leurs écoles – fermeture qui avait été elle aussi anticipée – et à des reproches, parce que les deux garçons se pavanaient sur la place au lieu d'entrer dans l'église.

Ils auraient bien aimé répliquer, surtout Ambrogio, mais ils supportèrent sans rien dire, tandis que Stefano secouait la tête avec désapprobation. Elles les quittèrent brutalement et se mirent à courir, l'une tirant l'autre par la main : « Allez, allez, sinon nous serons en retard nous aussi. » « Viens, partons. »

– Quelles langues bien pendues ! commenta Ambrogio. Stefano se contenta de marquer une nouvelle fois de la tête sa désapprobation.

Voici, en groupe, trois ouvriers de l'entreprise Riva : Costante, d'un blond d'étoupe, corpulent, le visage rougeâtre ; Tarcisio, grand et droit, frisé, les yeux et les cheveux noirs (Ambrogio se souvint que lors de la « grande guerre », il avait fait partie des troupes de choc) ; enfin, Ignazio, petit et un peu bossu, les vêtements toujours élimés et la tête bringuebalant, comme opinant à chaque pas. Tous trois montrèrent qu'ils avaient remarqué le retour prématuré d'Ambrogio, mais ils ne s'arrêtèrent pas pour autant. Ils échangèrent avec lui un signe de salut et continuèrent leur chemin d'un pas pressé : ils se rendaient à l'église comme s'ils étaient en retard au travail.

De la rue Manzoni, arriva également Marietta « des cannettes », elle aussi ouvrière chez le père d'Ambrogio. Sur la cinquantaine, toute petite, les jambes torses, c'était l'ouvrière la plus rustaude de toute l'usine. Elle avait des cheveux rares et frisés, hérissés, et une figure incroyablement large et jaune dans laquelle, qui sait comment, avaient atterri deux yeux noirs d'agnelle. L'aspiration suprême de Marietta était de passer inaperçue. Ambrogio, qui en était averti, la salua d'un signe de tête le plus discret possible, sans la regarder vraiment. Il savait que s'il lui avait adressé la parole elle lui aurait répondu de manière extravagante, ou inintelligible, ou en parlant trop vite, et que si par hasard il avait insisté elle se serait affolée.

Donnant la main à Marietta « des cannettes », venait aussi Giudittina, la plus petite des sœurs d'Ambrogio, âgée de cinq ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds ramassés en deux petites queues derrière les oreilles, qui salua son frère en lui criant joyeusement : « Coucou, coucou, coucou » et passa son chemin, tenant toujours par la main Marietta qui la réprimandait pour son exubérance par des murmures et des chuchotements mystérieux. Mais, une fois les deux jeunes gens dépassés, elle redevint tranquille : Marietta, avec les enfants, était à son aise.

Voici que s'avançait maintenant, l'air altier, la vieille madame Eleonora (Où es-tu monde perdu, où es-tu ? Avec des mots, hélas, on ne fait naître que des fantômes), madame Eleonora, disions-nous, vêtue de noir pailleté, à la mode du début du siècle, avec son petit chapeau surmonté de plumes

d'autruches et sa canne de promenade. Quel âge pouvait avoir la vieille dame, qui n'avait plus personne au monde et ne sortait de chez elle que pour se rendre à l'église ? Depuis qu'ils étaient au monde Ambrogio et Stefano l'avaient toujours vue ainsi, telle qu'en elle-même, comme à présent.

Mademoiselle Quadri Dodini, enseignante de première et deuxième années dans un lycée de religieuses de Monza, traversait également la place. D'âge moyen et boiteuse, avec des cheveux coupés « à la garçonne », elle s'appuyait elle aussi sur une canne et portait de grosses lunettes : « Celle-là » pensa Ambrogio « je parierais qu'elle est arrivée par le dernier train, et qu'elle vient ici après avoir englouti en vitesse un maigre repas ». Quelques enfants, entre treize et quatorze ans, la rejoignirent à grands bonds et la dépassèrent (impitoyables sans le vouloir), puis s'insinuèrent en toute hâte dans l'église devant elle.

– Tu as remarqué ? On en a vu deux avec une canne.

– Eh ! jamais deux sans trois.

– Qui sera le troisième ?

Ce fut Galbiati, employé de la Caisse d'Épargne et mutilé de la bataille du Piave : comme il lui manquait une jambe, il marchait lui aussi appuyé sur une canne. Un fils de ce Galbiati, qui s'appelait Giordano et qui finissait son droit, fréquentait en ce moment l'école des élèves officiers chasseurs alpins : si la guerre éclatait – pensa Ambrogio – Giordano aussi se trouverait tout de suite dedans jusqu'au cou.

Passèrent encore quelques retardataires et, le dernier, Carlaccio. Celui-ci, d'âge indéfinissable, avait été autrefois l'homme le plus fort du village : aucun obstacle ne lui résistait à l'époque où il exerçait son métier de charron. Malheureusement, au cours d'un travail de terrassement, il avait voulu se mesurer avec une pierre énorme qui ne voulait pas se laisser culbuter : « C'est toi ou c'est moi », avait-il proclamé, l'entourant de ses bras sous le regard admiratif de l'assistance. Hélas, c'était lui qui avait cédé, ou plutôt sa colonne vertébrale. Depuis lors il promenait une énorme échine comme si tout son corps était rentré en avant, tandis que ses bras pendaient vers l'arrière. Carlaccio salua les deux garçons avec son éternel sourire mélancolique qui signifiait : « Voyez-vous comme le destin est injuste ? » Les deux amis lui répondirent avec sympathie.

Lui passé, la place demeura vide. Seules les hirondelles continuaient à la traverser en volant.

5

Tout à coup, d'une rue qui débouchait sur la place, à quelques mètres de la rue Manzoni, se fit entendre la voix d'Igino alternant avec celle d'un autre conscrit, surnommé Châtaigne. Aussitôt, Ambrogio et Stefano allèrent à leur rencontre. C'était bien eux, Igino et Châtaigne ! Ils s'avançaient en

parlant fort, comme souvent, quand ils sont en public, font les Italiens, naturellement enclins à s'exhiber, à se donner en spectacle. Et ces deux-là ce soir-là encore plus, parce que, d'une certaine façon, ils étaient effectivement acteurs. Les précédant de quelques pas, le frère d'Igino, âgé de neuf ans, les escortait, se retournant à chaque pas pour les solliciter, à la façon dont il avait vu faire les femmes quand elles allaient récupérer leurs maris éméchés à l'auberge.

Bien avant de les rejoindre, Ambrogio les salua d'un « Quelle foire, mais quelle foire ! » à quoi Châtaigne s'arrêta et, levant sa grosse tête, écarta les bras en récitant le leitmotiv d'une chansonnette de conscrit : « *C'est le Vingt et un qui s'en va* » ; puis, comme s'il avait dit on ne sait quel trait d'esprit, il éclata d'un rire irrépressible. Artisan de profession, il était blond, rose et joufflu. Igino, ouvrier, avait en revanche le visage allongé et les cheveux sombres, peignés en arrière et tout hérissés ; il souriait, de son habituel sourire qui semblait toujours un peu forcé, même quand il ne l'était pas, comme en ce moment.

– Salut, dit Ambrogio quand ils furent à une distance convenable. Et, leur tendant la main : « Où étiez-vous ? Peut-être à l'auberge de la Pasqualetta ? »

– Tout juste, répondirent-ils.

Le frère d'Igino expliqua : « Je les ai trouvés là. Ils étaient avec les autres conscrits. »

– Avec les autres conscrits ? fit Ambrogio, surpris. Mais alors...

– Non, pas tous, dit Igino. On s'est trouvés là quatre ou cinq, comme ça par hasard, rien de préparé. Eh bien, pourquoi ne venez-vous pas vous aussi ?

– Moi je suis venu justement pour ça, déclara Châtaigne, pour vous emmener vous aussi à l'auberge, morts ou vifs. Et se tournant vers Stefano avant qu'il n'ouvrît la bouche : « Toi, ne dis pas non. »

– Bien sûr que je dis non, s'exclama Stefano. Moi ce soir, je n'en suis pas, je suis du second semestre vous le savez. Il pensait en réalité que le lendemain il devrait se lever tôt pour le travail. Châtaigne le savait très bien, et il lui répliqua : « Quel semestre ? Mais quel semestre ? Toi demain matin à cinq heures (*a cinch ur* – le dialecte de Nomana est à peu près le même que le dialecte milanais –) tu dois traire les vaches. Dis-le que c'est pour ça. »

– Oui, admit alors Stefano, c'est pour ça.

– Sale bête ! le réprimanda Châtaigne, haussant de nouveau la voix, comme s'il l'avait surpris à Dieu sait quel manquement. Après quoi il se mit à rire de cet autre trait d'esprit.

– On a déjà pas mal bu, hein ! se borna à constater Stefano.

– Alors, demanda Igino à Ambrogio, tu y viens ou pas, chez la Pasqualetta ?

Bien que tenté (c'était beau à cet âge-là de se retrouver ensemble, avec l'espoir et l'attente que chacun portait en soi !), Ambrogio ne pouvait dé-

cemment pas planter là Stefano après l'avoir fait venir au village. « Non », répondit-il donc. « Aujourd'hui je suis déjà assez fatigué et je n'ai pas envie de veiller. Je voulais seulement te demander quelque chose : à quelle heure devez-vous vous présenter au district demain ? »

Au lieu de répondre, Igino lui demanda : « Mais toi... comment se fait-il que cette année tu sois rentré en avance ? »

Ambrogio le lui expliqua.

– Alors si c'est comme ça, la guerre personne n'y coupera, murmura l'autre préoccupé.

– Penses-tu, fit Ambrogio. Bon, je ne veux pas vous faire perdre de temps, dis-moi seulement...

– Du temps nous en avons d'avance, affirma Igino. Venez, allons nous asseoir au moins un moment chez moi.

Ils s'y rendirent, à pas lents.

6

Dans la maison il n'y avait personne. La mère – dans ce village de « paolotti » c'est-à-dire de catholiques pratiquants – était, nul besoin de le dire, à la cérémonie de l'église. « Mon père, lui, est de service en bas[1] à Beolco », expliqua Igino en allumant la lumière.

– Ah bon, il y a des équipes de nuit maintenant à Beolco ? s'enquit Ambrogio.

– Oui, à l'usine oui, répondit Stefano à la place d'Igino.

– Ça ne serait pas aussi à cause de la guerre ? interrogea tout à coup Igino, qui, comme son père, travaillait à l'usine.

– Quelle guerre ? protesta Châtaigne : A l'usine vous faites des engrenages et des chaînes pour les bicyclettes.

– Et les bicyclettes des bersagliers ? Qu'est-ce que tu en fais de celles-là ? lui répliqua Igino à demi sérieux. Il se tourna vers les deux autres avec son sourire mitigé et, d'un signe de tête, désigna Stefano qui, au recrutement, avait été assigné au corps des bersagliers : « Les bersagliers qu'est-ce que tu en fais ? Allez, va, asseyons-nous un moment », conclut-il.

Les autres s'exécutèrent, prenant place autour d'une table recouverte d'un tapis de peluche synthétique aux tons changeants rouges et bleus. Bas sur la table pendait une lampe à abat-jour rond en tôle émaillée, avec, au-dessus, une poulie à boule qui en réglait la hauteur. Igino se dirigea vers le buffet, en ouvrit les portes vitrées, prit un plateau de tôle jaune, une bouteille d'amer Braulio et quatre petits verres : « Toi va jouer dehors » dit-il à son petit frère de neuf ans qui suivait l'opération avec apparemment plus d'intérêt que les autres.

[1] Dans cette région de collines, le discours en dialecte introduit souvent les expressions « en haut » et « en bas » (N.d.T.).

Oubliant la sagesse qu'il avait montrée jusque-là, celui-ci se mit à protester. Alors Igino – désapprouvant de la tête – ajouta un cinquième verre sur le plateau, et porta le tout sur la table.

Pour ne pas paraître pingre, il remplit les petits verres jusqu'au bord ; Ambrogio le remarqua, et les autres peut-être aussi, mais pour eux un tel comportement était prévisible : ils auraient même été étonnés que les choses se passent selon un rituel différent. Tout du reste était prévu et évident là-dedans : les meubles d'aspect vaguement moderne mais presque misérables, les deux images sur les murs représentant la Sainte famille et un cerf à la source, le poêle à bois qui – en l'absence de la traditionnelle cheminée – servait autant pour cuisiner que pour se chauffer. Il s'agissait en somme d'une très quelconque maison d'ouvriers. De façon moins prévisible peut-être, se trouvait, sur l'étagère du petit buffet, une statuette Liberty de femme, débraillée et mal bâtie, qui portait sur ses bras levés une coupe à fruits.

Quand il eut fini de verser le bitter (pour l'enfant moitié dose), Igino leva son verre : « Tchin tchin », proposa-t-il.

– Tchin tchin, firent les autres.

– Que le danger de guerre s'éloigne, souhaita Ambrogio, vraiment original. Mais c'était quand même bien ce que les autres attendaient de lui. Ils burent à petites gorgées, pensifs.

– Et si au contraire... s'il ne s'éloignait pas ? Si la guerre éclatait pour de bon ? dit tout à coup Stefano.

– Alors qui sait ce que nous verrons ? Personne ne peut savoir comment ça finira, dit Ambrogio. Ces temps-ci, il avait entendu plus d'une fois rappeler que vingt-cinq ans plus tôt la « grande guerre » avait été déclarée dans la certitude qu'elle serait vite terminée, et en revanche...

Le seul à rire était l'enfant : « Je vais vous dire la vérité, moi si la guerre arrive je serai content », déclara-t-il. Ses yeux brillaient.

– Toi va jouer dehors, lui répéta Igino.

Boudant un peu, il termina sa demi-ration de bitter, puis s'éclipsa, perplexe quant à la pusillanimité des grands.

Igino toutefois, n'était pas lui non plus d'accord avec Ambrogio. – Aujourd'hui ce n'est pas comme l'an dernier où l'on ne pouvait pas savoir qui serait le vainqueur, lui fit-il observer. Maintenant les Français et les Anglais se font battre et fuient d'un peu partout. Si nous entrons en guerre nous aussi, la victoire est certaine.

– Hum. Ambrogio fit avec la tête un signe de dénégation. Pour ces choses-là on ne peut jamais être certain, dit-il, confirmant sa position.

– Eh ! l'approuva cordialement Stefano qui se souvenait des avertissements paternels.

– Non, insista Igino, avec une inattendue pointe d'acrimonie : Maintenant mes amis la coupe est pleine. Cette fois c'est l'heure de vérité. L'Angleterre et la France doivent céder du terrain. Ils ne peuvent pas continuer à tout garder pour eux et nous priver d'un minimum de... de...

Ambrogio le regarda, surpris.

Châtaigne s'en aperçut : « N'est-ce pas qu'il parle comme Alfeo aux réunions de la préparation militaire ? » dit-il en clignant de l'œil, puis il se mit à rire de cette autre plaisanterie, hochant la tête avec satisfaction. (Alfeo, sous-officier en congé, était l'un des rares dans le village à croire au fascisme. A dire vrai, il y croyait avec une moitié de sa tête, l'autre moitié se ressentant de l'opinion dominante à Nomana et un peu partout en Brianza, selon laquelle le fascisme était quelque chose de tout simplement étranger : un phénomène dont les motivations, les développements et l'issue se trouvaient ailleurs, hors d'ici.)

Sans faire attention à Châtaigne, Igino continuait à fixer les deux autres, en particulier Ambrogio, comme s'il le mettait au défi de répliquer.

– Mais Igino... tu serais du côté des Allemands ? fit Ambrogio plutôt déconcerté. Avec les nazis ?

– Ça, ça m'est égal, dit Igino. Ce qui m'importe... eh bien, je vous l'ai déjà dit.

– Mais pourquoi on ne le nomme pas secrétaire du parti fasciste, celui-là ? continua à plaisanter Châtaigne.

– Dis-moi, qu'est-ce qui t'attire ? voulut savoir Ambrogio. Dis-moi la vérité : c'est l'esprit d'aventure, le désir de te mettre toi aussi à l'épreuve ? Je te le demande parce que moi aussi, à certains moments, je ressens ça.

Igino le regarda, perplexe. « Non. L'aventure ? Qu'est-ce que tu entends par là ? »

– L'esprit d'aventure, le goût du risque en somme.

– Non, Ambrogio, mais non ! Simplement c'est comme je le dis : que les nations riches cette fois doivent céder, parce que le moment est venu.

– Mais s'allier avec les nazis...

– Avec n'importe qui, même avec le diable s'il n'y a pas d'autre moyen.

– Ça alors ! s'exclama Ambrogio, regardant les deux autres.

– Ben, écoutez, il est inutile de discuter, fit avec beaucoup de bon sens Stefano : De toute façon, nous ne pouvons décider de rien.

Sur ce point Igino fut d'accord. « Encore un peu de bitter ? » proposa-t-il.

Châtaigne tendit son verre : « j'ai soif » dit-il.

– Alors il faut du vin, observa son hôte en se levant.

– Non, attends, objecta Ambrogio : C'est mieux que vous deux retourniez chez Pasqualetta, les autres doivent vous attendre. Nous nous sommes vus et salués, pour ce soir ça suffit.

– D'accord, mais on peut boire au moins un verre, dit Igino. Il alla vers le buffet, en sortit une bouteille de vin déjà entamée et quatre verres. D'un geste du coude il réajusta le battant vitré derrière lequel était fixée une vieille photo représentant le groupe écolier de la deuxième année à l'école primaire. En revenant vers la table Igino la désigna de la tête aux autres : « Si au lieu d'un semestre la levée avait concerné la classe entière, nous aurions pu organiser une réunion d'adieu aux filles. »

Les autres approuvèrent en souriant ; Ambrogio, se levant, s'approcha

de la photo qu'il se rappelait bien. Il avança la tête pour mieux la voir : « Regarde-les, Paolina avec ses boucles, Olga, Teresa Conti. Et Stellina,... pauvre Stellina. »

– Elle est restée naine, murmura Igino.

Ambrogio opina : « On ne s'en rendait pas compte alors. Elle nous paraissait seulement un peu plus petite que les autres. Elle non plus n'avait pas compris à ce moment-là. »

– Oui, dit Stefano. Après, pourtant, elle n'a plus grandi, elle est restée comme elle était, ou à peu près. »

Face à cela, Châtaigne lui-même secoua pensivement sa grosse tête.

– Elle aussi a eu droit aux volées que nous donnions aux filles aux récréations, vous vous rappelez ? Pour leur faire voir que nous étions plus forts qu'elles, dit Ambrogio. Quelles brutes nous étions, quand on y pense.

– Bah, fit Igino en versant à boire, c'était seulement des taloches d'enfants de huit ans.

– Mais à elles, aux filles, ça leur faisait mal, répliqua Ambrogio. Même que de temps en temps il y en avait une qui se mettait à pleurer, tu ne t'en souviens pas ?

– Surtout Iole c'est vrai, rappela Igino. Mais elle se révoltait aussi !

– Où est-elle, je ne la vois pas ? A la maigre lumière de la petite lampe Ambrogio la chercha sur la photo et finit par la reconnaître : « Ah, la voilà ici. »

C'était une toute petite fille en tablier noir, les bras croisés comme les autres, mais plus blonde, la seule d'un blond vraiment doré ; elle avait des traits singulièrement vifs, très intelligents.

– Quelle triste fin, la pauvre ! murmura Stefano.

– Elle est toujours... absente ? s'informa Ambrogio.

– Oui, bien sûr, dit Stefano. Qui sait si elle sortira jamais de l'asile.

– La même fin que sa sœur aînée, observa Igino.

Ambrogio revint vers la table, Igino poussa devant lui un verre plein.

– Même sans guerre, que de choses tragiques dans la vie, dit Ambrogio en prenant le verre.

– A ce que dit mon père, la guerre c'est encore pire, c'est sans comparaison pire, dit Stefano. Quelque chose qu'on ne peut même pas imaginer. Et s'il le dit lui, ajouta-t-il, on peut le croire.

Les quatre camarades se regardèrent. Au fond tout cela était neuf pour eux. Au bout d'un moment, Igino dit : « Eh bien nous, si nous devons retourner chez Pasqualetta, il serait temps de se décider. »

Après avoir rapidement vidé leurs verres, ils se levèrent tous les quatre et se dirigèrent vers la porte.

– Vous deux, si vous voulez, je vous accompagne demain au bureau militaire en voiture, dit au dernier moment Ambrogio. C'est de ça que je voulais vous parler. Comme il y aura encore une place on pourrait peut-être prévenir Pierello. Il est en bas chez Pasqualetta ?

– Non, répondit Igino.

– Bon, ça ne fait rien : je le préviendrai, moi, dit Châtaigne qui, comme Pierello, habitait le hameau de Lodosa.

– D'accord. A quelle heure on se retrouve ici ? demanda Ambrogio.

– Tu y tiens vraiment à nous accompagner ? dit Igino tout en ouvrant la porte.

7

Le lendemain, après avoir obtenu la permission de son père, Ambrogio arriva chez Igino en auto en début d'après-midi. Selon le programme, il devait ensuite passer avec son ami à Lodosa pour prendre Châtaigne et Pierello, mais ce ne fut pas la peine parce qu'ils étaient déjà là qui attendaient.

Châtaigne, un air vaguement inquiet sur sa large face rose, portait sous le bras un paquet attaché avec une ficelle. Pierello – qui venait de se débarrasser, en le posant sur une chaise, de son propre paquet – était un garçon d'aspect tout à la fois solide et doux, qui avait une tête ronde, des cheveux et des yeux brun clair. Il salua Ambrogio d'un sourire engageant : « Si tu me veux je suis là moi aussi (*se te me vöret sun chi an'mi*) », déclara-t-il, comme s'il n'avait pas été invité et, en réponse à la tape cordiale de son ami, il écarta les bras et leva les yeux au ciel, exactement comme Ambrogio s'y attendait. Pierello avait en effet cette singulière habitude : il écartait les bras à tout bout de champ et parfois sans raison, et il levait les yeux au ciel, dans l'attitude de quelqu'un qui s'en remet au destin.

Igino aussi était prêt : sa petite valise de fibre attendait près de la porte, verticale sur le sol. Pressé de partir, il se tourna vers sa mère pour prendre congé, mais celle-ci protesta : « Pourquoi cette hâte, Igino ? » dit-elle. « Quelqu'un est à vos trousses ou quoi ? Attends un moment, allez. » Elle se dirigea vers le buffet, en sortit un petit verre pour Ambrogio, le mit sur le plateau de tôle qui se trouvait sur la table avec la bouteille et quelques verres qui venaient de servir : « Un peu de bitter, Ambrogio ? Tu veux que je te serve ? »

– Allons, maman, je t'en prie, ne nous fais pas perdre davantage de temps, grommela Igino.

– Oui, merci, répondit au contraire Ambrogio et, à Igino : « Pourquoi es-tu si pressé ? Tu ne vas pas à la noce que je sache ! »

– Si justement, à la noce..., bougonna Châtaigne.

La mère versa la liqueur, remplissant avec soin le petit verre à ras bord. Puis elle se mit à l'écart et timidement sourit à son fils.

Mais Igino en avait assez. Avec un soupir d'impatience il versa ce qui restait de bitter – deux demi-rations – dans les verres de Châtaigne et de Pierello, puis il empoigna sa valise et s'approcha de sa mère : « Dis au revoir au père », lui dit-il. « Et quant à toi, tâche de ne pas te tourmenter sans raison : nous ne sommes pas encore en guerre. Tu entends ? Nous n'y sommes pas et nous n'y serons peut-être jamais. Allez, au revoir », conclut-

il. Et comme sa mère ne se résignait pas à lui tendre la main, il lui serra le poignet, se détourna et sortit de la maison.

La femme, alors, se couvrit le visage de ses mains et commença à pleurer silencieusement. Les autres, leur bitter englouti, la saluèrent embarrassés, sauf Châtaigne qui, avec la louable intention de sauver la situation de façon spirituelle, entonna un couplet qui lui était venu en tête à l'instant :

« Pleureront, pleureront ces cailloux
Et les filles de cette rue,
C'est le vingt et unième qui s'en va... »

Il fut tout de suite évident que ces paroles étaient déplacées. Châtaigne lui-même s'en aperçut, et, pour tenter de corriger l'effet produit, il exécuta en sortant de la maison une sorte de pirouette, bref il fit le clown. Ambrogio, avec indulgence, secoua la tête. Pierello, se retournant vers la femme, agita les doigts de la main droite devant son front pour signifier que celui-ci était un peu fou, puis, les yeux levés au ciel, il écarta les bras à sa façon.

Les trois conscrits s'installèrent dans l'auto, chacun avec son paquet sur les genoux. La mère les avait suivis sur la route et les regardait, la main appuyée sur sa bouche. Ambrogio mit tout de suite en marche et, en partie par l'émotion, en partie par maladresse (il n'avait son permis que depuis un an), démarra dans une embardée.

Ils coupèrent par le village. Trois mille cinq cents habitants : ce n'était pas un grand village ; les maisons, en général à deux ou trois étages, plutôt difformes, avaient été construites à des époques différentes autour et à l'intérieur d'un noyau plus ancien et plus uniforme. Ce noyau – qui, d'une certaine façon, caractérisait encore l'ensemble – comprenait quelques cours anciennes ou résidus de cours, avec des arcades formées de colonnes en briques et des coursives en bois. Occupées maintenant par des ouvriers et non plus, comme à l'origine, par des paysans, restaurées de diverses manières, elles avaient un aspect moitié campagnard et moitié banlieusard. Les garçons remarquèrent sur les murs quelques inscriptions fraîches à la chaux (elles avaient été tracées pendant la nuit) : *« Vive la 21^e^ classe de fer »* ou bien *« S'il s'en va le 21, par douleur – toutes les femmes se feront sœurs »*, et ainsi de suite. Ils les connaissaient déjà et se bornèrent à se les montrer avec un demi-sourire.

Comme ils passaient devant la plus grande cour du pays, la seule qui était restée paysanne, Ambrogio jeta un coup d'œil à l'intérieur, par l'entrée en arc brisé surmontée du sigle « A. D. 1777 ». Il aperçut, d'un côté, des charrettes agricoles pleines d'herbe, stationnées de différentes façons. Du côté opposé en revanche, se trouvaient des femmes assises sur des chaises, qui reprisaient et bavardaient. Entre les femmes et les charrettes courait une petite bande d'enfants et, à peu près à la même hauteur, mais à tire d'ailes, une nuée d'hirondelles.

– Je ne sais pas si vous l'avez remarqué mais dans la cour de Sansone,

dit-il en la leur indiquant de la tête et en rompant le silence, il y a toujours des hirondelles.

– Même l'hiver ? demanda Châtaigne, recommençant à faire de l'esprit.

Les deux autres qui – comme lui d'ailleurs – se sentaient le cœur serré de quitter pour la première fois leur village natal, sourirent par complaisance.

– Je voulais dire, poursuivit Ambrogio en se tournant en riant vers Châtaigne, qu'alors qu'il y a tant d'endroits où les hirondelles ne font pas leurs nids, quand parfois même les gens le voudraient, ici dans cette cour, elles les font chaque année en grand nombre.

– Ben, c'est sans doute à cause des moucherons, tenta d'expliquer Igino, intéressé à moitié, avec ces tas de fumier... »

– Chez moi, quelquefois, elles les font sous le petit porche où l'on entrepose le bois, continua Ambrogio, mais pas tous les ans, et même assez rarement.

– Pardi ! dit Igino, ton frère leur attache des rubans aux pattes, alors tu parles...

– Quoi ? des rubans aux pattes des hirondelles ? fit Pierello intrigué.

Ambrogio acquiesça. « C'est Pino. Une fois il les a pris dans leur nid, les parents et les petits, et ils les a marqués pour savoir si ce seraient les mêmes qui reviendraient l'année d'après. Il leur a mis deux centimètres de ruban rouge à chacune. »

– Et alors ? demanda Châtaigne, lui aussi intrigué, les hirondelles sont revenues ou non ?

– Tu parles. Pendant deux ans on n'en a plus vu une seule dans le dépôt à bois, ni de cette famille ni d'une autre.

Ils approuvèrent tous, en souriant.

En parcourant la rue Santa Caterina qui sortait du village vers le sud, ils passèrent devant « Les Dragons », la villa de la vieille madame Eleonora, celle-là même qui était toujours vêtue de noir pailleté et que Stefano et Ambrogio avaient vue sur la place la veille au soir. Sur la façade dix-neuvième siècle de l'édifice – serré entre deux anciennes cours de ferme – s'alignaient huit médaillons d'une pierre de grain fin, semblable à du grès, avec les profils et les noms des plus illustres Milanais du siècle passé ; quant au portail, il était, comme toujours, fermé.

Ce détail permit à Ambrogio de poursuivre la conversation :

– Moi, ce portail, je ne l'ai jamais vu ouvert, dit-il en l'indiquant de la tête, jamais. Et vous ?

– Moi non plus, lui répondit Igino. Il paraît qu'on ne l'ouvre qu'une fois par an pour faire entrer les charrettes de bois de chauffage.

– C'est exact. Mais autrefois ce n'était pas comme ça, dit Pierello. Quand j'étais petit, ma grand-mère racontait que de son temps les voitures entraient et sortaient sans arrêt par ce portail, parce qu'en ce temps-là, aux « dragons », c'était toujours la fête. Pauvre femme ! Elle nous racontait ces

choses comme on raconte des sornettes. (En lombard, on utilise le mot « sornettes » pour désigner les contes de fées).

– Bof. Dans le temps, grommela Igino avec désapprobation, les gens avaient une vie encore plus dure que maintenant. Si les paysans ne leur obéissaient pas, les patrons étaient capables de les frapper.

Ces mots rompirent l'enchantement qu'avaient amorcé ceux de Pierello. Ambrogio considéra du coin de l'œil Igino qui était assis à côté de lui. Comme toujours, il avait les traits tirés et les cheveux hérissés. « Il est de mauvaise humeur parce qu'il part à l'armée », pensa-t-il, « mais l'art de dire des choses désagréables, il l'a toujours eu, même petit ». De toute façon il était fait comme ça, il fallait le prendre ou le laisser, et lui n'était pas disposé à le laisser. Parmi ses anciens camarades d'école, Igino était son plus proche voisin et donc celui avec lequel, sans doute, il avait le plus joué quand il était petit.

– Ceux-là de toute façon, ne manqua-t-il pas de lui préciser, n'étaient pas des propriétaires terriens. Madame Eleonora était chanteuse quand elle était jeune. Il se tourna vers les autres : « Vous le saviez, non ? »

Seul Pierello était au courant.

– Par la suite, continua Ambrogio, une fois mariée, son mari qui était milanais comme elle, n'a plus voulu qu'elle chante : à cause des admirateurs, bien sûr...

– Oui, c'est vrai, approuva Pierello, ma grand-mère disait ça aussi. Il faut croire qu'ils devaient bien s'aimer tous les deux puisqu'elle a accepté.

– Mais c'est aussi comme ça qu'ils ont renoncé à pas mal d'argent, fit remarquer Igino, frottant l'un sur l'autre l'index et le pouce de sa main droite : et à cause de quoi ? De la jalousie. Bah ! Et de nouveau il désapprouva de la tête.

– Puis, continua Ambrogio, le mari est mort, et par la suite elle a perdu aussi un fils à la guerre. Son seul fils, pauvre femme.

– Il était officier, non ? dit Pierello.

Ambrogio acquiesça : « Oui, sous-lieutenant, de cavalerie je crois. Il avait à peu près vingt ans quand il est mort. » Il fit une pause, mais ce n'était pas parce qu'il était troublé par cette mort. Vingt ans serait bientôt leur âge, mais cet épisode était tellement lointain... Ambrogio était en train de se poser des questions d'un tout autre ordre : « Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, dit-il. C'est où la vieille peut bien trouver ces étranges vêtements qu'elle porte. Plus aucune couturière ni usine ne fabrique de tels vêtements. Où peut-elle bien les dénicher ? »

Cependant la noble villa au nom martial de « Les Dragons », était restée loin derrière. Comme la rue Santa Caterina, après un virage en épingle à cheveux, descendait vers la vallée, les quatre garçons, en regardant à gauche, auraient pu voir le vieux jardin s'étageant parmi les champs. Qui sait si la vieille dame, dont la vie avait été brisée deux fois, se promenait jamais dans ce jardin solitaire ? Pas un seul d'entre eux pourtant ne se posait la question. Ils étaient tous très jeunes : pour eux, madame Eleonora et son histoire douloureuse constituaient une composante du paysage, comme si

elles avaient toujours existé, comme les vieilles maisons, ou même les montagnes qui fermaient l'horizon de l'autre côté de Nomana.

8

La route continuait à descendre, non plus caillouteuse comme dans le village, mais couverte d'asphalte et tellement lisse qu'il vous prenait l'envie de courir rien qu'à la regarder. Ambrogio força l'allure et, rejoignant peu après la départementale, accéléra encore. La route, toute en montées et descentes, traversait un paysage de collines verdoyantes intensivement cultivées, riches d'arbres, surtout de mûriers.

A présent la Millecento allait vraiment bon train. Quel dommage – pensait confusément le garçon – que notre destination soit le district militaire. Comme c'eût été agréable s'il s'était agi d'une promenade sans but, comme il en avait fait l'été précédent pour s'entraîner à conduire... En dépit de sa bonne volonté, il ne parvenait pas à s'imprégner réellement de l'état d'âme des autres ; du reste – il essayait de se convaincre – on n'était pas en guerre, et on n'y serait peut-être jamais. En tout cas (cela au moins, il fallait l'espérer fortement) pas au cours de ces vacances... Car aujourd'hui – il ne fallait pas l'oublier – c'était son premier jour de vacances, des vacances différentes de toutes les autres, au bout desquelles l'attendait, non plus le collège mais l'Université, autrement dit de nouvelles expériences. Il remuait ces pensées confusément, sans pour autant cesser d'être attentif à la conduite, prêt à intervenir sur le volant ou sur le frein.

L'état d'esprit de ses trois compagnons était évidemment très différent ; en eux prévalait un fond d'incertitude et d'anxiété, assez bien dissimulé chez Igino, un peu moins chez Châtaigne et encore moins sur le visage doux de l'ouvrier des forges Pierello. Ce dernier, pour faire quelque chose, arrangeait de temps en temps sur ses genoux son paquet de vêtements attaché avec une ficelle. La vie militaire, le service ! Tous les trois en avaient entendu parler depuis l'enfance en termes déplaisants, sauf parfois en relation avec quelque plaisanterie peu compréhensible (où les personnes visées, si ça se trouvait, étaient précisément les recrues). Et quand il était relié à la guerre, le service était rappelé par les plus vieux comme quelque chose d'indiciblement tragique... D'accord, on n'était pas en guerre, du moins on n'y était pas encore (diable, ça oui c'était une bonne chose !). Restait quand même le fait que chacun d'entre eux allait se retrouver dans peu de temps et sans grade aucun, à la merci du premier venu en ayant un ; qui plus est, pour la première fois de sa vie, hors de son milieu natal, dans un monde inconnu.

Laissant sur la droite le hameau Raperio de Nomana, la route descendit vers une large dépression recouverte de bois touffus où courait le Lambro et, après avoir franchi le fleuve sur un long pont en ciment armé à deux seules arches imposantes, regagna le niveau de la plaine. De là, celle-ci

s'étend, – et les quatre garçons le savaient – sur des kilomètres et des kilomètres, bien au-delà de Monza et de Milan, jusqu'à la chaîne des Apennins, si lointaine qu'on ne peut l'apercevoir de Nomana que par temps clair.

L'un après l'autre, les villages de la plaine de Brianza – en partant d'Incastigo, situé tout de suite après le pont – défilèrent un à un, avec leurs maisons anciennes ou nouvelles et leurs verts jardins, et avec leurs très nombreuses usines, petites ou moyennes. La campagne les cernait et leur envoyait des ondées d'herbe comme si elle voulait endiguer et recouvrir les blessures infligées au beau paysage.

Un peu avant Monza où avait commencé le mur du parc royal (celui, pour le situer, où ont lieu les courses automobiles), la route devint plus large et se transforma en une avenue ombragée par deux files ininterrompues d'énormes platanes, puis elle longea pendant un ou deux kilomètres le mur du parc pour finalement passer devant la grande villa des vice-rois autrichiens. Tout de suite après apparurent les rues de la ville parcourues par de petits autobus pimpants, différents de ceux de Milan. Un peu plus loin ils retrouvèrent le Lambro, qui, limpide sous le grand pont d'Incastigo avec ses longues algues vert émeraude inclinées dans le sens du courant, était ici d'une couleur sale et paraissait de plomb. Ils le suivirent jusqu'au petit bâtiment du district militaire, situé sur l'autre rive du fleuve et relié à leur route par une anguleuse passerelle de fer. C'est à cette hauteur qu'Ambrogio stoppa et arrêta le moteur. Ils descendirent tous les quatre.

Des garçons de leur âge formaient des groupes sur les trottoirs. Certains arpentaient la passerelle, d'autres étaient rassemblés dans la cour du district. Tous avaient une petite valise à la main ou un paquet sous le bras.

– Quel boucan, mais quel boucan ! grommela Igino, déjà de mauvaise humeur. Puis il se tourna vers Ambrogio : « Eh bien merci et salut. » Il montrait la même hâte qu'à Nomana quand il avait pris congé de sa mère.

– Attends, lui dit Ambrogio que cette hâte même retenait. J'ai aperçu un bar sur la route. Vu que moi je ne pars pas, faut que je vous paye à boire, non ?

– Laisse tomber, fit Igino, en souriant d'un air contraint.

– Oui, ça vaut mieux, laisse tomber, renchérit Pierello qui préférait lui aussi ne pas attendre davantage.

Châtaigne, à dire vrai, aurait bien accepté l'offre, mais devant le refus des deux autres il ne voulut pas avoir l'air d'un soiffard et s'abstint d'intervenir.

– Non, un moment, écoutez..., insistait malgré tout Ambrogio, mais il fut interrompu par un appel à voix haute et désagréable qui venait de la passerelle : un gradé, flanqué d'un soldat, la traversait vers la route ; le gradé s'était mis à brailler : « En avant, en avant, bande d'empotés. Qu'est-ce que vous faites là ? Vous vous tripotez ou quoi ? Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on a du temps à perdre ? Ou que peut-être le train va vous attendre ? »

– Sale planqué, lui répliqua à voix basse Igino qui, pourtant, avait un

instant plus tôt blâmé le désordre des recrues. C'est sûr que vous, les planqués des districts, vous avez du temps à perdre. Qu'est-ce que vous avez d'autre ?

Ambrogio lui-même regarda avec irritation le braillard : « Si je deviens un jour officier », se promit-il, « le premier qui se permettra de me parler de cette façon crasse, je lui en ôterai l'envie. La peau du dos je lui ôterai ! » Il se tourna vers ses compagnons et sourit : « A ce qu'il semble, la vie militaire a commencé », dit-il.

Igino lui serra la main et, se joignant à d'autres, s'engagea sur la passerelle. Châtaigne riait parce que dans sa caboche en forme de marmite avait germé une idée qui l'amusait. Avant de s'engager à son tour sur la passerelle, il se tourna vers la route et cria : « Entrez messieurs entrez, plus il y aura de gens, plus il y aura de bêtes ! » Les recrues qui étaient près de lui eurent un sourire condescendant pour cette plaisanterie usée et archiconnue. Le gradé le dévisagea d'abord hargneusement, puis ricana à son tour d'un air faraud : signe que – comme d'ailleurs ses allusions sexuelles le laissaient présager – il était facile à contenter. Pierello, les mains dans le dos de Châtaigne, le poussa vers la passerelle, tandis que l'autre faisait des mimiques de clown. Tournant la tête vers Ambrogio, Piero le salua d'un clin d'œil et leva même un instant les yeux au ciel, pour signifier l'inconscience de son compagnon.

Les deux militaires regroupèrent toutes les recrues présentes et les firent entrer dans la cour de la caserne. Ambrogio (que pendant un moment les deux hommes avaient tenté de faire se joindre aux autres) demeura seul sur la route.

9

Il alluma une cigarette.

Que faire ? Rester là en attendant que ses trois camarades ressortent et aillent prendre le train ? Ils connaîtraient alors leur destination et sauraient s'ils étaient affectés ou non au même régiment. Mais il allait sans doute lui falloir attendre des heures.

Le Lambro roulait ses eaux couleur de plomb par delà le parapet de la route. « Comme il est sale », pensa Ambrogio, et il y jeta l'allumette éteinte qu'il avait gardée entre ses doigts. Il la vit se poser légèrement sur la surface et commencer tout de suite à dériver vers l'embouchure. « Comme ça je contribue moi aussi à salir l'eau », se dit-il. « Pauvres poissons ». Parce que, même si l'eau était sale, il y avait des poissons là-dedans, et d'ailleurs, un peu plus en aval, là où le fleuve, par une courbe artificielle, passait sous le pont du chemin de fer de Nomana, se trouvaient à coup sûr ces pêcheurs amateurs (en général de vieux retraités) qui occupaient leur temps (le peu de temps qu'il leur restait) courbés sur leur ligne. A chaque fois ou presque qu'il passait en train, Ambrogio les apercevait.

Il soupira involontairement. Alors que faire ?

De la cour du district lui parvinrent quelques voix de commandement puis, tout à coup, un piétinement accompagné d'un son métallique assourdi : une trentaine de conscrits, en file à peu près ordonnée, s'engageait sur la passerelle et se dirigeait vers la route. Ils portaient tous une couverture sur l'épaule et une gamelle à la main, et c'était de ces gamelles que provenait le léger tintement métallique. Un seul militaire en uniforme suivait le groupe.

Ambrogio attendit que la tête du détachement ait rejoint la route, puis il se mit à côté d'une des premières recrues, un rouquin qui avait la figure sérieuse des ouvriers. « Dis-moi, où allez-vous ? » lui demanda-t-il en dialecte.

– Mantoue, infanterie, lui répondit l'autre en continuant d'avancer.

– Vous faisiez partie de ceux qui sont entrés dans le district tout à l'heure ? demanda encore le jeune homme. Je veux dire, il y a une dizaine de minutes ?

– Non, lui répondit le rouquin, et il prit un air qui signifiait : tu parles ! Nous sommes prêts depuis au moins deux heures. Maintenant on va au train.

– Salut, lui dit Ambrogio.

L'autre hocha la tête et répondit de la main à son salut. Ambrogio s'arrêta.

Les recrues, toutes de sa classe et même de son semestre, s'éloignèrent vers la gare avec leur petit barda, suivies de ce militaire en guise de chien de berger, sur le trottoir qui longeait le Lambro. Il continua à les observer. Tous ces garçons, avec leur encadrement approximatif, lui rappelaient d'autres groupes semblables, des compagnons de collège allant prendre l'autocar pour quelque partie de football ou de tennis, qui le sac sur l'épaule, qui bras dessus bras dessous, suivis d'un pion ensoutané. Mais ceux-ci à présent – et c'était là la grande différence – ne partaient pas jouer au football ou au tennis, ils s'en allaient vers une caserne inconnue où les attendaient des armes alignées dans des entrepôts : fusils, mitrailleuses, mortiers...

Soudain le jeune homme eut la sensation que quelque chose de nouveau et de solennel, qu'il ne connaissait pas, venait de commencer.

En proie à l'émotion il jeta sa cigarette dans le Lambro sans en observer cette fois la trajectoire ; puis, absorbé, il traversa la route, monta dans la Millecento et démarra.

10

Quelques jours plus tard, l'Italie entra en guerre.

C'était le 10 juin 1940. Depuis le matin la radio avait annoncé – et, tout au long de la journée, de manière insistante et répétée – que dans l'après-midi, à dix-huit heures, le duce parlerait « aux Italiens et au monde ». Les gens étaient invités à se grouper sur les places, où seraient installés des haut-

parleurs et où les fascistes des différentes organisations se réuniraient avec leur encadrement. Les ouvriers eux-mêmes devaient, si possible, se rendre en colonne, depuis leurs usines, sur les lieux de rassemblement.

Au début de l'après-midi, le secrétaire du parti fasciste de Nomana (le sieur Cereda : un brave garçon, un peu craintif de nature, dont le seul titre politique était celui d'ancien combattant), avait appelé à son bureau Gerardo, l'industriel en textiles, père d'Ambrogio : « Alors monsieur Riva, vous avez sans doute entendu la radio. »

– Oui, j'ai entendu.

– Voilà, je voulais seulement m'en assurer. Ici à Nomana il est convenu que nous nous réunirons devant la mairie. Tandis qu'il parlait, passant, après les premiers mots en italien, au dialecte, il entendait distinctement, dans le téléphone, battre les métiers de l'usine.

– Mais que se passe-t-il, monsieur Cereda ? lui avait demandé Gerardo, lui aussi en dialecte. Ce n'est quand même pas la déclaration de guerre ?

– Je crains bien que si, avait répondu d'une voix franchement préoccupée le secrétaire politique. Il savait que Riva n'était pas fasciste (personne ou presque – on l'a dit – n'était fasciste à Nomana, pas même lui, le secrétaire du parti). Riva cependant, avait fondé, alors qu'il était encore jeune chef technicien, le premier noyau de l'Action Catholique du village, et, par la suite, la section du parti populaire : c'était par conséquent un « paolotto » de choc, et le secrétaire politique tremblait de l'entendre se fâcher au téléphone.

Mais Gerardo ne s'était pas fâché, il s'était contenté de dire : « Que Dieu nous ait en Sa Sainte Garde ! » avec une telle intonation que ses paroles, bien loin de paraître un lieu commun, avaient résonné comme une véritable invocation à Dieu.

– A quelle heure avez-vous décidé de fermer l'usine ? lui avait demandé, après une pause, le secrétaire politique.

– A quelle heure ? Je peux fermer à cinq heures et demie comme d'habitude. Une demi-heure est plus que suffisante pour se rendre sur la place, non ?

– Disons cinq heures, avait alors dit le secrétaire. Fermez à cinq heures ; et il avait pris congé en expliquant : « Je dois encore téléphoner aux autres usines. »

Tandis qu'il reposait le récepteur, Gerardo s'était mis à penser à Manno, son neveu orphelin qu'il avait élevé sous son toit comme son propre fils : en ce moment même Manno se trouvait à l'école d'officiers. Qu'allait-il advenir de ce garçon ? Et Ambrogio son aîné, qui avait désormais lui aussi l'âge d'être militaire... Pensif, l'industriel s'était adressé à un employé : « Faites s'il vous plaît le tour des ateliers et prévenez qu'aujourd'hui nous fermons à cinq heures. Et que tous, hommes et femmes, une fois sortis d'ici, doivent se rendre en rang devant la mairie. »

– Et ceux qui font des heures supplémentaires ? avait demandé l'employé, un type scrupuleux. Je dois leur dire de revenir ici après la réunion ?

Un instant Gerardo avait hésité : on attachait ici une telle importance au travail que la question ne lui avait pas du tout semblé hors de propos. « Non », avait-il enfin répondu. « Après la réunion ils auront bien autre chose en tête. Pour aujourd'hui pas d'heures supplémentaires. »

A cinq heures la sirène de l'usine sonna donc l'arrêt du travail, et pour beaucoup, ce signal à une heure insolite sembla différent jusque dans le son, comme mystérieux et de mauvais augure.

Quelques minutes plus tard, Gerardo sortit du bureau avec son petit groupe d'employés. Des entrepôts sortaient aussi les quelque trois cents ouvriers qui étaient – il s'agissait d'une industrie textile – en majeure partie des femmes. Une fois franchi le portail, ils se mirent en route vers la place, Gerardo au milieu des autres. Près de lui marchait son fils Ambrogio. A l'évidence, l'inquiétude était le sentiment commun.

« Cette fois c'est vraiment la déclaration de guerre », disait quelqu'un.

« Jusqu'à maintenant nous avions réussi à rester en dehors de ça (*« rester en dehors des ennuis »* était l'expression en dialecte), mais à force, eh bien nous y voilà nous aussi... »

Personne ne semblait approuver le pas irrévocable qui allait être franchi ; les hommes d'âge moyen – dont deux mutilés de la guerre précédente – se sentaient désemparés à l'idée qu'il allait falloir s'allier aux Allemands. Comment était-ce possible, après que tant des nôtres soient morts en les combattant ? Les femmes aussi, en grand nombre, y avaient perdu des membres de leurs familles, et le souvenir en était encore douloureux. Mais comme à Nomana, en pratique, le fascisme n'existait pas – du moins sérieusement – personne ne songeait à s'en prendre à lui.

Sauf Gerardo : « C'est une responsabilité folle que celle que les fascistes prétendent assumer : conduire l'Italie à la guerre contre la volonté de tous », pensait-il en marchant. « Qui peut ignorer que partout en Italie, comme à Nomana, personne, riche ou pauvre, ne veut la guerre ? La guerre aux côtés des nazis, qui plus est ! » Il pensa au ministre des Affaires étrangères Ciano, à ses efforts – unanimement approuvés – pour maintenir la nation en dehors du conflit : « Même parmi les fascistes, il y en a qui ne veulent pas la guerre, et malgré ça... » Pendant qu'il avançait, ses années lointaines de militantisme politique au sein du parti populaire lui revenaient en mémoire, et aussi ses cuisantes déceptions d'alors. « Les voilà les résultats de ces querelles sans fin, de ces luttes immondes entre partis démocratiques qui, en 22, ont conduit la nation à la paralysie et à un tel besoin d'ordre qu'elle est tombée comme une pomme pourrie dans les mains des fascistes... » Lui et les militants de base n'avaient rien pu faire contre ces querelles irresponsables des dirigeants.

Les ouvriers avançaient, investissant la rue : les hommes dans leurs vêtements modestes, les femmes presque toutes vêtues de leurs tabliers noirs imperceptiblement maculés de chanvre. Ces gens, il les connaissait pratiquement un par un, avec leurs qualités et leurs défauts ; il connaissait aussi beaucoup de leurs préoccupations secrètes, parce qu'ils venaient eux-

mêmes les lui soumettre, parfois pour un conseil, parfois pour une aide économique. Quel serait leur sort demain ?

Il n'avait bien sûr pas « mis en rang » les ouvriers, comme le prescrivait la radio (« les stupidités des fascistes ! ») ; il était tout simplement avec eux, et ils lui en savaient gré. Cela se voyait à leurs regards, à leurs attitudes. « Parce que, Dieu merci, les stupidités des autres, des rouges – qui avaient été en fait la cause première de tout désordre et donc de la montée du fascisme – les stupidités des rouges donc, n'ont pas de prise sur ces gens-là ». Il précisa à part soi : « N'ont pas de prise sur nous. Pourquoi serais-je différent de tous ceux-là ? » Il ne se sentait pas différent parce que maintenant il était industriel, lui qui avait commencé par être ouvrier, puis qui avait été un certain temps technicien. Et quant au niveau d'études il s'était arrêté à l'école primaire, comme eux tous. Ainsi – comme celle de presque tous les industriels de la région – sa tournure d'esprit restait populaire et chrétienne, à l'instar de celle du reste de la population. (C'était précisément cela, le fait que les industriels fussent de souche populaire, qui, dans les décennies précédentes, avait permis à la culture chrétienne du peuple de fleurir et de s'affirmer dans tous les domaines. Tant que les propriétaires terriens, d'organisation libérale et maçonnique comme dans le reste de l'Italie, avaient prévalu ici aussi, les orientations culturelles du peuple qui remontaient à Saint Charles et à la réforme catholique, n'avaient pu s'exprimer qu'à un niveau subordonné. Mais depuis que l'importance des propriétaires terriens avait été battue en brèche, puis carrément éliminée par celle des industriels d'origine ouvrière, le climat de la Brianza était devenu uniformément « blanc ». Mais de tout cela, Gerardo l'autodidacte n'avait pas conscience. – et il n'était pas le seul.)

Près de lui son fils Ambrogio remuait des pensées tout à fait différentes : il évoquait ceux qui se trouvaient en ce moment sous les drapeaux, son cousin Manno surtout qui était pour lui comme un frère, et ses deux camarades Pierello et Igino. Où seraient-ils dans quelques heures ? Les jetterait-on tout de suite dans la fournaise qui se formerait sans doute à la frontière française ? Car il lui paraissait évident que dès demain, et peut-être même dès ce soir, il s'établirait à la frontière avec la France un terrible front de combat, analogue à celui qui avait existé avec l'Autriche lors de la précédente guerre.

Tandis que le jeune homme ruminait ces pensées il croisa le regard d'un ouvrier, le mécanicien Luca, de deux ans plus âgé que lui et donc de l'âge de Manno, avec lequel ce Luca était précisément très lié depuis la petite école : Ambrogio fit instinctivement à Luca un signe de salut et d'inquiétude tout à la fois.

Le mécanicien, qui marchait quelques pas devant, s'arrêta et l'attendit : c'était un beau garçon aux épaules robustes, avec une mèche de cheveux sur le front. « Et Manno ? » demanda-t-il dès qu'il fut à sa hauteur : « Qu'est-ce qu'il va devenir maintenant ? »

– J'étais justement en train de me le demander, répondit Ambrogio.

– J'ai bien peur qu'il se trouve tout de suite dans le bain.

– En ce moment il est au cours des officiers qui devrait se terminer en août. Tu crois vraiment qu'ils l'enverraient sur le front ?

– Bah, dit Luca, je n'en sais rien. Il est à Pesaro, n'est-ce pas ? Ambrogio acquiesça : « Oui. Mais dis-moi, et tes frères ? »

Le mécanicien écarta les bras d'un air préoccupé : « Eux aussi si ça se trouve. »

– Où sont-ils en ce moment ?

– Tous les deux au-dessus de Bolzano.

– Chasseurs alpins, n'est-ce pas ?

Luca fit signe que oui, puis précisa : Angiolino (*« El me Angiulin »* : « mon Angiolino ») est artilleur de montagne.

Gerardo, qui avait suivi la conversation en silence, fit à Luca un signe de sympathie. Il savait à quel point il était ami avec son neveu Manno, il se rappelait même avoir beaucoup approuvé, à l'époque, que ses fils (et donc aussi Manno) continuent de fréquenter, une fois devenus collégiens, leurs ex-compagnons d'école ouvriers. « Cela vous aidera à garder les pieds sur terre », aimait-il à dire alors.

Aux fenêtres des maisons étaient apparus des femmes et des enfants qui regardaient tous ces gens passer. Sur le seuil de son officine il y avait le pharmacien, Agazzino, en blouse blanche. Il salua Gerardo d'un signe de tête. L'industriel lui répondit courtoisement en soulevant le bord de son chapeau ; il se souvenait que le pharmacien – originaire de Plaisance – avait lui aussi été dans son village un militant actif du parti populaire. « Pour ce que ça a servi... », pensa-t-il.

Ils étaient presque parvenus sur la place quand Ermanno Ghezzi, magasinier, qui marchait lui aussi à côté de Gerardo, crut bon de rappeler un épisode de la guerre. « Mon père, à la grande guerre, était sergent des convois de ravitaillement », commença-t-il. « Vous savez quel homme était mon père, il ne fallait pas plaisanter avec lui. Une fois, un conducteur de mules, pour ne pas faire un bout de chemin sous le feu de la mitraille... » Il se lança dans une histoire embrouillée. L'assistance – y compris Ambrogio – aurait préféré ne pas être dérangée dans ses pensées, mais finit par lui prêter attention.

11

Sur la place pas mal de monde attendait déjà. Tous regardaient l'électricien du village, qui était aussi plombier, se démener autour des haut-parleurs qu'on avait installés de façon plutôt rudimentaire sur la façade de la mairie.

Le flux des ouvriers (qui avait sensiblement diminué parce que, durant le parcours, un bon nombre de mères de famille s'en étaient détachées pour rentrer chez elles) s'arrêta derrière les gens en attente. De temps en temps monsieur Cereda, le secrétaire politique, apparaissait à l'une des fenêtres de

la mairie ; tout à coup il appela, en agitant la main, l'un des trois ou quatre hommes en chemise noire qui attendaient eux aussi dans un groupe à l'écart. L'homme – il s'agissait d'Alfeo, chef de la préparation militaire – s'empressa d'accourir sous la fenêtre et, après que le secrétaire lui eut dit quelques mots, se dirigea à pas énergiques vers la foule : « Ceux qui sont devant doivent former une ligne droite », prescrivit-il. Et comme les gens le regardaient et ne se décidaient pas à se ranger, il entreprit lui-même de les aligner : « voila, là et là... c'est ça... », comme il faisait avec ses élèves. Les autres alors se placèrent eux-mêmes.

Le secrétaire surveillait et approuvait depuis la fenêtre. Derrière la ligne délimitée par Alfeo, les gens continuaient à s'agglutiner, mais le secrétaire ne s'en inquiétait pas. « Ils sont contre la guerre, pensait-il, j'en suis convaincu. Qui pourrait être assez stupide pour vouloir la guerre ? En tout cas une chose est sûre : sur le front, ces gens de la Brianza (*brianzö*) ne joueront peut-être pas les héros, mais ils feront leur devoir, même dans les situations les plus inhumaines. A la différence sans doute de ces minables étudiants qui aujourd'hui crient : « Vive la guerre ». Il savait ce qu'il disait, ayant pris part au conflit précédent. « Que pourrait donc vouloir encore de moi le parti ? » conclut-il à part soi. Il se retira de la fenêtre ; Alfeo revint vers son petit groupe.

Gerardo, Ambrogio et Luca étaient parvenus à côté d'un groupe où pontifiait en dialecte un type d'aspect désagréable, qu'ils connaissaient seulement de vue : monsieur Pollastri, employé de la Présidence Sociale à Incastigo. Celui-ci, pour se faire entendre d'un auditeur éminent comme Gerardo, avait haussé un peu le ton : « Les Allemands sont désormais sûrs de l'emporter, soutenait-il. Vous vous rendez compte ? Il y a à peine un mois – et même, il y a exactement un mois, d'après le journal, c'est-à-dire le 10 mai – ils ont attaqué la Belgique et la Hollande et sont passés comme dans du beurre, et toute la première ligne française a même dû céder. Et les Anglais ? Ceux qui ont pu se sauver l'ont fait en fuyant comme des lièvres. »

Il faisait allusion à Dunkerque ; Ambrogio savait qu'il disait vrai, et ça lui paraissait d'autant plus insupportable. Comme les autres jeunes gens élevés dans les écoles catholiques *d'élite* [1] de Milan, il connaissait le jugement répété du pape Pie XI – milanais lui-même, et même originaire de la Brianza – aux visiteurs les plus avertis de son ex-diocèse de Milan : les nazis, leur disait-il, étaient vraiment des antéchrists au sens évangélique du terme. Que le nazisme puisse maintenant dominer tout d'un coup l'Europe – comme les éclatantes victoires militaires du moment le laissaient craindre – était, bien que confusément, une perspective si intolérable pour Ambrogio et pour ses compagnons de classe, qu'ils n'osaient même pas l'envisager.

– Et cette autre attaque des Allemands qui a commencé il y a quelques

[1] En français dans le texte (N.d.T).

jours ? continuait Pollastri. Vous n'avez pas lu le journal ? Ils ont déjà démantelé toute la nouvelle ligne française, et maintenant ils marchent sur Paris : personne ne peut plus les arrêter. Vrai ou pas ?

Il semblait bien que ce fût vrai, malheureusement. « Et c'est pour ça que nous tomberions nous aussi sur la France ? » lui opposa mentalement Ambrogio. « Comme ont fait les Russes avec la Pologne l'an dernier, quand elle était déjà à genoux ? »

Quelle honte ! C'était une perspective tellement ignoble que le jeune homme finit par tourner le dos à Pollastri. De ce côté-ci un groupe d'ouvriers de l'entreprise observait avec un intérêt croissant les tentatives de l'électricien-plombier pour mettre en fonction ses deux appareils : « Regardez Pirovano Oreste, regardez-le. »

– Il ne s'en sort pas.

– Mais non.

– Oreste, fais attention de ne pas tomber de l'échelle.

– Regardez-moi ça, il tape sur le haut-parleur pour le faire marcher.

– Alors Oreste, ça marche ou ça marche pas ?

– Essaye de taper plus fort.

Ces railleries déplaisaient à Tarcisio, l'électricien de l'entreprise (cet ouvrier grand et frisé – qui avait fait partie des troupes de choc lors de la précédente guerre et que, dix jours plus tôt, Ambrogio et Stefano avaient vu traverser la place et se diriger vers l'église pour la bénédiction). Il était très ami avec Pirovano Oreste. « Ce sont des appareils qui ne sont pas utilisés souvent », essayait d'expliquer Tarcisio à ceux qui étaient près de lui. « C'est pour ça qu'Oreste a du mal à les faire marcher. Quand ont-ils servi pour la dernière fois ? Peut-être au temps des sanctions[1] ? »

– Oreste, cria alors l'un des plaisantins, fais gaffe, si tu n'arrives pas à les faire marcher, Alfeo t'infligera les sanctions.

A cette boutade, même Luca, qui était un garçon habituellement sérieux, se mit à rire de bon cœur. Tarcisio lui-même ne put s'empêcher de rire, désapprouvant tout de même de la tête.

Pendant ce temps d'autres gens arrivaient sur la place et se plaçaient derrière les autres. Le curé, à son tour, sortit de l'église avec don Mario, son assistant, et se mit lui aussi à attendre sous le portique en marchant de long en large entre les colonnes de granit d'un air préoccupé.

Tout à coup un terrible grondement éclata dans l'air, qui se prolongea avec des hausses et des baisses de volume jusqu'à ce que Pirovano Oreste eût réglé ses appareils ; alors le grondement devint les acclamations de la foule romaine aux paroles du duce. Le secrétaire politique, accouru à la fenêtre de la mairie pour voir ce qui se passait, s'empressa de descendre sur la place devant les gens. Le commentateur de Rome décrivait avec exaltation les étendards, les manipules, la foule « océanique » (qualificatif qui,

[1] Mesures de contrainte que pouvait prendre la Société des Nations, en cas de guerre ou de menace de guerre, à l'encontre des états responsables. Ces mesures furent appliquées à l'Italie (18 nov.1935 – 25 juil.1936), durant la guerre d'Ethiopie (N.d.T.).

comme l'autre : « les masses », idéologiquement opposé mais non moins déshumanisant, tapait sur les nerfs à plus d'un) ; les commentaires étaient entrecoupés de morceaux de musique martiale. Finalement on comprit que Mussolini, acclamé par de nouveaux grands cris, était apparu au balcon du Palazzo Venezia.

Ayant obtenu le silence (sans doute par l'un de ses gestes résolus) il commença à parler : « Combattants de terre, de mer et d'air. Chemises noires de la révolution et des légions, hommes et femmes d'Italie, de l'empire et du royaume d'Albanie, écoutez. Une heure mémorable emplit le ciel de notre patrie, l'heure des décisions irrévocables. » De nouveau des cris bruyants et des acclamations se déversèrent des haut-parleurs, puis le silence revint : « La déclaration de guerre a déjà été notifiée aux ambassadeurs... » un grondement de joie interrompit le discours : « aux ambassadeurs », reprit Mussolini, « de Grande Bretagne et de France... » D'autres hurlements de jubilation l'interrompirent à nouveau, ainsi que des sifflets à l'adresse de ces nations.

Ici à Nomana, personne ne participait. Alfeo et quelques autres s'y étaient bien essayés, mais à mi-voix, et ils avaient cessé tout de suite.

L'important c'était que – désormais il n'y avait plus de doute – la guerre commençait, la plus terrible des calamités collectives des temps modernes. Tous ces hommes et femmes du peuple se rappelaient l'invocation de leurs prêtres qui s'était particulièrement affirmée ces dernières semaines : *« A fame, a peste, a bello, libera nos Domine. Libera nos... Libera nos »*. Le Seigneur n'avait pas écouté la prière, voilà tout. C'était le signe que les péchés des hommes avaient grandi au point de L'en empêcher. Depuis longtemps don Mario l'expliquait bien comme ça : « Faites attention : il est vrai que Dieu est amour, mais Il ne peut continuer à traiter les hommes comme des enfants irresponsables... » Qui les avait commis ces péchés ? Où avaient-ils été commis ? A Nomana aussi, oui, il était inutile de le nier : « Regardez en vous-mêmes, ne cherchez pas plus loin », répétait don Mario, et il avait raison si l'on y réfléchissait un peu. A présent il ne restait plus qu'à se retrousser les manches et à affronter le terrible pétrin dans lequel on se fourrait, un pétrin où beaucoup périraient. Combien dans le village seraient touchés, et qui précisément ?

Le discours continuait : « Quarante-cinq millions d'âmes... » mais désormais les gens d'ici ne l'écoutaient que d'une oreille ; ils savaient ce qui les intéressait vraiment : que les ennuis avaient véritablement commencé. Mussolini conclut : « Peuple d'Italie, cours aux armes (« Oui, oui », criait la foule. « Écoutez-les ces Romains », murmura quelqu'un à voix basse avec irritation) et montre ta ténacité, ton courage, ta valeur. »

Une fois le discours fini, le secrétaire politique se tourna vers les gens : « Je vous recommande de bien observer les consignes de black-out », dit-il en homme avisé. Puis il leva tout à coup le bras et salua à la romaine : « Camarades de Nomana, saluons le duce. »

– Présents ! crièrent Alfeo et quelques autres.

– Le rassemblement est fini, dit le secrétaire, et il entra dans la mairie. La foule commença à se disperser.

12

Ce soir-là, chez lui, Gerardo dit son rosaire avec plus d'attention que de coutume. Les femmes – Giulia, la mère, et les deux filles aînées, Francesca et Alma, âgées de dix-sept et treize ans – étaient émues, et à cause de cela, Giudittina qui n'avait que cinq ans s'efforçait de prier avec dévotion, ouvrant grands ses jolis yeux bleus pour que le sommeil ne les lui fermât pas traîtreusement comme cela n'était pas rare pendant cette prière.

« Aujourd'hui nous dirons le rosaire pour Manno et pour notre patrie », avait annoncé la mère au début. Les jeunes garçons n'entendaient pourtant pas se laisser impressionner : « Tu as compris ? Donc pas pour toi », avait murmuré malicieusement à l'oreille d'Ambrogio son jeune frère Fortunato. Acceptant la plaisanterie, Ambrogio avait écarté les bras : « Ça veut dire que pour moi vous prierez dans quelques jours, quand je serai à mon tour sous les drapeaux. » Mais, contrairement à Fortunato qui montrait déjà, à seize ans, une mentalité laïque et toute tournée vers les affaires, Ambrogio s'était ensuite dédié à la prière avec la même attention qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait. Avec les autres garçons, y compris Pino, quinze ans, et Rodolfo, sept ans, il avait fait les répons en marchant de long en large dans la pièce, comme chaque soir ; les femmes, elles, qui d'habitude priaient assises, s'étaient au contraire agenouillées. Déjà un peu fanée à quarante-cinq ans (elle ne s'était jamais beaucoup souciée de son apparence), la mère mettait dans la prière toute l'intensité et l'ardeur dont elle était capable. Elle était profondément croyante et en communion avec l'Esprit Saint et, en la voyant prier – à l'instar de certaines femmes du peuple – on avait l'impression que la principale et la plus vraie des réalités n'était pas pour elle la terrestre et visible, mais bien l'autre, la transcendante. Francesca et Alma s'efforçaient de suivre son exemple : de tempérament calme, la première avait des cheveux châtains enroulés autour de la tête avec, contrastant, des yeux bleus dans un visage légèrement allongé et très expressif ; la seconde, Alma, (âgée de treize ans, comme on l'a dit) était toute châtain avec des traits plus réguliers, vraiment parfaits, et cependant si dénués d'expression qu'on aurait dit une petite statue. (Ses frères l'appelaient d'ailleurs « la statuette », ou, plus souvent, « le petit chat de marbre ».)

Les invocations égales du rosaire se succédèrent. Dans l'esprit de Giulia (et par ricochet dans celui des autres) elles étaient pareilles à un toc toc, sur la porte de l'Au-delà, conformes aux préceptes de l'Évangile : frappez, ne vous lassez pas de frapper, on vous ouvrira.

Pour sa part, Ambrogio demandait avec ferveur à notre mère commune, celle que le Christ en croix nous a laissée, d'aider l'Italie « qui aujourd'hui

est enrégimentée d'une façon tellement irréfléchie avec les nazis : Mais toi, tu ne peux pas abandonner un peuple comme le nôtre qui, au-delà des inepties qu'il fomente, a toujours eu, et a toujours pour toi, un amour authentique... » Il pria aussi plus particulièrement pour le salut de son cousin Manno et de ses quelques connaissances qui se trouvaient sous les drapeaux, en les citant mentalement un par un ; enfin il lui demanda de protéger tous les soldats italiens, et il lui sembla prier un peu pour lui-même, qui sans aucun doute, avant quelques jours, serait enrégimenté.

Comme bruit de fond à la prière commune, la pendule, sur le meuble le plus long de la salle (un dessus de radiateur à bandes de cuivre tressées) scandait les secondes de façon monocorde ; et, dans le soir tranquille, on aurait dit le bruit du temps qui s'écoulait.

13

Les jours suivants bien des feuilles de route tombèrent sur Nomana, et Stefano, à son tour, reçut la sienne, pas directement toutefois puisque ce fut sa mère qui accueillit le facteur. Chin, bien connu pour la sotte émotivité qui le faisait sans cesse outrepasser son rôle et intervenir dans les affaires qui ne le regardaient pas – avec lesquelles il n'était en relation que pour des raisons administratives – se surpassait ces jours-ci : comme il savait que la remise d'une feuille de route en temps de guerre peut être le commencement d'une tragédie, il se sentait obligé de faire quelque facétie chaque fois, ou presque, qu'il en consignait une. Si par exemple c'était l'intéressé lui-même qui la recevait, il lui palpait un biceps, en manifestant, pour le mettre en confiance, une admiration vraie ou simulée. D'autres fois – surtout lorsque, à la fin de sa tournée, il était excédé et las – il agitait avec insistance la main droite devant le visage de l'interlocuteur perplexe, pour lui signifier qui sait quels ennuis. Si c'étaient les parents qui recevaient la feuille, il proclamait même qu'il n'était pour rien dans l'appel, que ce n'était pas sa faute, ou d'autres bêtises du genre. Tout ce qu'il obtenait c'était pas mal de rebuffades de la part des gens exaspérés.

A *mamm Lusia,* qui était apparue sur le pas de la porte en entendant tinter sa bicyclette dans l'aire de Nomanella, Chin – qui peu de temps auparavant s'était fait vertement rabrouer par un appelé – tendit la carte rose sans dire un mot, d'un geste bref, si lapidaire qu'il intimida un peu la pauvre femme. Elle n'avança pas tout de suite la main pour saisir le feuillet, mais l'essuya d'abord nerveusement à son tablier : l'arrivée du facteur l'avait surprise alors qu'elle lavait la salade, et quelques bribes vertes adhéraient encore à ses doigts.

Elle signa le reçu en silence, puis le remercia d'une voix qui s'efforçait de rester calme : « Merci Chin. » Le facteur lui répondit en chassant rapidement le remerciement de la paume de la main, pour signifier qu'il savait bien ne pas le mériter dans les circonstances présentes. Puis il glissa le reçu

dans le gros sac de cuir bourré de correspondance qu'il portait en bandoulière, salua en portant à hauteur de sa visière les doigts unis de sa main droite, à la mode militaire (c'était sa façon habituelle de saluer) et, tournant sa bicyclette, continua dignement sa tournée. Dignement, mais pas au-delà des limites que lui consentait sa fichue émotivité, si bien qu'à peine hors de portée de l'aire il se retourna rapidement, tordant le cou, pour juger de l'effet de sa visite.

Mais Lucia, qui était rentrée dans la maison, ne s'en était pas aperçue. Du reste elle s'en serait moquée. Assise sur une chaise à côté des fourneaux éteints, le feuillet rose dans les mains, elle lut attentivement, lentement, quelques mots çà et là : il n'y avait pas de doute, c'était bien l'ordre d'appel militaire de Stefano, celui qu'on attendait. Elle fut tout à coup contrariée d'être seule à la maison en la circonstance : s'il y avait eu Giustina, ou Ferrante, ou au moins la grand-mère... Ils étaient tellement habitués à tout partager ! Mais même ça, même le fait d'être seule, était au fond secondaire et insignifiant, face à cette réalité bien plus grande, bien plus grave : que son fils, son Stefano, doive partir pour la guerre. D'innombrables souvenirs lui revinrent en mémoire, qui se mélangeaient entre eux : Stefano petit, avec son costume à jupette (*la vestinèta)* qui, la main tendue vers elle, balbutiait ses premiers mots ; et plus petit encore, à quelques mois, lorsque, trempé de sueur par cette terrible fièvre, il avait failli mourir ; puis, quand il avait peut-être huit ans et que, devenu vigoureux, il courait comme un taurillon dans l'herbe haute, riant à cause du vent qui lui venait dans la figure ; et enfin Stefano encore, quelques jours plus tôt seulement, jeune homme sérieux, qui lui enlevait des mains les fagots : il avait voulu couper lui-même le bois pour la polenta : « Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé, maman ? Vous savez que je ne veux pas que vous fassiez des travaux pénibles. » Son Stefano ! Se mêlant à ces souvenirs, ce qu'elle avait entendu raconter par Ferrante et par d'autres à propos de la guerre lui revenait en tête. Cette histoire d'un mort autrichien et d'un mort italien qui avaient été ensevelis ensemble dans la même fosse, si bien que jamais au grand jamais leurs parents n'avaient pu distinguer leurs restes. Et... et tant d'autres choses confuses, grandioses, terribles, qui s'étaient passées qui sait comment en réalité. En même temps, ces noms de machines de mort, la mitrailleuse surtout – savoir comment elle était faite ! – et ce n'était pas la seule, il y avait d'autres noms comme celui-là, particulièrement odieux pour une mère. Et voilà que bientôt son fils, son Stefano, se trouverait mêlé à de telles atrocités.

Il allait être parmi les bersagliers, qui sont des soldats exposés. Certes, il ne ferait pas le fanfaron de propos délibéré et il ne rechercherait pas le danger, mais – et cela la mère le sentait avec certitude – il ne resterait pas non plus en arrière. « Malheureusement il est de ceux qui agissent et pas de ceux qui parlent », pensa-t-elle avec ce sens critique irraisonné qui n'appartient qu'au peuple. Et alors, parmi toutes ces occasions de mort... Cette perspective la remplit d'angoisse. Son émotion devint telle qu'elle sentit le souffle lui manquer. Elle chercha du regard l'effigie de la Vierge sur le mur : une

gravure populaire où dominait le bleu, couleur du ciel serein. Le visage aimé de la mère de Dieu et aussi cette couleur eurent le pouvoir de la calmer un peu. Elle commença alors à remuer les lèvres, à prier, se reprochant de ne pas l'avoir fait plus tôt. De qui espérer réconfort sinon de Celui qui, pouvant nous demander n'importe quoi, ne nous demande avant tout qu'amour, pitié et bienveillance pour nos semblables ? Que Celui-ci existât, non moins l'expérience de toute sa vie que l'Église le lui avaient enseigné : nous ne sommes pas seuls, il y a réellement Quelqu'un qui s'intéresse à nous, et parfois, dans les moments les plus décisifs pour nous-mêmes ou pour ceux qui nous sont chers, nous Le sentons intervenir. C'est une réalité qu'il nous arrive de percevoir avec beaucoup de clarté, même s'il est difficile ensuite de la restituer aux autres avec des mots. Pourtant, ce n'est pas toujours qu'Il intervient, seulement quelquefois... Une carte postale glissée dans un coin du tableau sacré attira son regard : elle représentait un groupe en marbre de la Vierge avec le Christ mort sur ses genoux ; la légende disait que la statue se trouvait à Saint-Pierre de Rome, et c'est de Rome justement que Giustina avait reçu cette carte, expédiée par sœur Candida durant un mémorable pèlerinage, quelques années plus tôt. Cette image rappela avec terreur à la mère que la présence du surnaturel dans les choses humaines ne préserve pas de la douleur, et que la Madone elle-même avait eu son fils adorable tué.

14

Deux jours plus tard, dans l'après-midi du quatorze juin, Stefano partit. Ambrogio ne l'accompagna pas en voiture au district, parce que maintenant on ne se servait de la voiture – et avec beaucoup de parcimonie car l'essence était fortement rationnée – que pour les besoins de l'usine. D'ailleurs comme, en sa qualité d'étudiant, il resterait sans doute chez lui malgré la déclaration de guerre, il aurait eu un peu honte d'accompagner ceux qui partaient. Stefano gagna donc seul la gare de Nomana, où il trouva quelques autres conscrits qui se préparaient à prendre le train : contre toute attente en effet la mobilisation se faisait de façon graduelle, et s'il y avait des départs presque tous les jours, il n'y avait pas de départs massifs.

Comme il était un peu en avance, le jeune homme se mit à attendre à côté des autres sur l'unique trottoir intérieur, les bras croisés, involontairement dans la pose importante de l'homme actif qui se retrouve tout à coup sans rien avoir à faire. Il avait à ses pieds la petite valise de fibre, en forme insolite de parallélépipède, que sa sœur Giustina avait achetée la veille au village avec ses propres économies. De temps en temps, avec une méfiance toute paysanne, Stefano s'assurait du coin de l'œil qu'elle était toujours là. En plus du linge de rechange et des quelques objets pour la toilette, la petite valise contenait un gâteau, une tarte « paysanne » que la mère avait préparée de ses propres mains. « Maman ! » pensa le garçon en secouant

tout à coup la tête, ému. « De quoi se préoccupent les femmes ! Elle a voulu à tout prix me confectionner cette tarte. » Il se souvint que la tarte « paysanne » était le gâteau préféré de son ami Ambrogio et qu'il l'avait entendu la vanter plus d'une fois : « et il a raison, c'est vrai, elle est délicieuse », se dit-il. Ambrogio, ces jours-ci, est un peu vexé parce que nous partons et qu'il reste chez lui... Il ne comprend pas qu'il faut se réjouir de toutes les chances, même de celle-là. Eh bien moi, je suis content pour lui.

D'une plate-bande proche du trottoir, un buisson fleuri de lilas répandait alentour sa bonne odeur. A défaut d'autre chose, Stefano finit par s'intéresser à l'arbuste et s'en approcha. Il remarqua qu'à sa base poussait une petite foule de pensées, d'un pied de haut, de couleurs très vives, pimpantes ; il se pencha pour les examiner avec un intérêt quasi professionnel. Voyant cela, un conscrit qui se trouvait à quelques pas de lui s'avança : « Qu'est-ce que tu regardes ? »

– Ces fleurs. Nous, on ne pense jamais à cultiver des fleurs. Et pourtant ça ne demanderait pas beaucoup de travail.

– Quelquefois les femmes y pensent.

– Oui, mais trois fois rien, quelques œillets ou géraniums, et d'habitude dans des vases, pas comme ça en pleine terre.

L'autre changea d'expression et le regarda avec curiosité : « Hé, tu te sens peut-être comme un riche, maintenant que tu n'as rien à faire, qui ne pense qu'à planter des parterres de fleurs ? » Il se tourna vers un troisième conscrit qui attendait en dansant d'un pied sur l'autre tout en regardant nerveusement à droite et à gauche : « Écoute ça Giovannino. Stefano, là, maintenant qu'il n'a rien à faire, se prend pour un riche et ne pense qu'à planter des fleurs, tu vois ? » Il ajouta : « Eh bien moi, non. Moi, tiens, si j'avais seulement quelques mètres de terre en plus, rien qu'un mètre même, j'y planterais des oignons au contraire. Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ? »

Giovannino, garçon boulanger, qui avait une figure pâle comme enfarinée (il travaillait la nuit et, le jour, quand il faisait soleil, il dormait) s'approcha : « Vous autres, bande de culs-terreux, vous ne pensez qu'à la terre », dit-il. « On est là sans savoir ce qu'on va devenir, si ce soir on dormira à l'abri ou sur la paille, et vous, vous pensez fleurs et oignons. »

Stefano éclata de rire, amusé. Giovannino reporta son attention sur son bagage. « Qu'est-ce que tu as là, dans cette valise carrée ? », demanda-t-il. « En plus des chaussettes sales, je veux dire. »

– Il y a une tarte « paysanne», lui répondit Stefano. Pour moi et pour les amis.

– Ah ! voilà un discours sensé, approuva Giovannino, qui s'y entendait particulièrement en tartes, étant boulanger. Mais déjà il recommençait à regarder autour de lui avec nervosité.

Stefano lui-même finit par regarder alentour. Aussitôt après les deux doubles rangées de voies, c'était, pour délimiter la gare, l'une de ces palissades en béton faites en série qui protégeaient alors presque partout les lignes de chemin de fer à l'intérieur des agglomérations. Tout de suite après

la palissade se dressait un petit édifice, une tréfilerie, dont tout le monde savait qu'elle avait fait faillite deux fois, et qui se trouvait maintenant dans un état de semi-abandon, avec quelques carreaux cassés et de l'herbe qui poussait dans la cour. Les mêmes mauvaises herbes – prêle et autres – poussaient aussi entre les voies : et cela, le fait que la verdure ne cède pas facilement, que la vie, même quand elle avait été repoussée, s'imposait à nouveau pour occuper au moins les espaces non piétinés, rencontrait l'approbation instinctive du jeune paysan. Au-delà de la tréfilerie commençait la grande cuvette verte qui s'élargissait à perte de vue vers le Nord, et donc vers chez lui et vers Beolco, et, plus avant, vers l'amphithéâtre des montagnes. Lesquelles à cette heure – Stefano le remarqua – étaient magnifiques à voir, avec le soleil qui les éclairait par le travers et qui en faisait ressortir les rides et les reliefs : « C'est ça la belle vue dont parlait Ambrogio », se dit-il.

Une sonnette électrique se fit entendre soudain avec insistance, puis une autre, et le jeune homme les chercha des yeux : elles étaient accouplées sur la façade de la gare, sous un petit toit en tôle où les guêpes avaient accroché leur nid. Dérangés par ce double son, les insectes voletaient avec colère autour des deux sonnettes : « A chacun ses ennuis », pensa le jeune homme. Un employé de chemin de fer sortit d'une porte, et manœuvra sans les regarder, avec des gestes d'automate, des leviers de fer qui dépassaient du marchepied. « Il ferme les passages à niveau. Mais pourquoi tous les deux ? Il y a peut-être deux trains qui arrivent ? »

15

Ils étaient bien deux : l'un (celui que les recrues attendaient), en provenance du Nord, c'est-à-dire de Lecco, l'autre du côté opposé, de Monza : deux « autorails » qui se croiseraient justement en gare de Nomana.

Le premier à arriver en carillonnant fut celui du Sud, d'où sortirent six à sept personnes qui paraissaient agitées. L'une d'elles, un homme plutôt âgé, qui avait l'air d'un commis voyageur, s'arrêta devant les villageois qui attendaient sur le quai : « Vous avez entendu ? Vous savez ? Ou vous ne savez pas encore ? »

– Quoi ?

– Qu'est-ce que nous devrions savoir ?

– Voilà. Ils ne le savent pas encore, dit avec satisfaction le bonhomme à ceux qui étaient comme lui descendus du train. Et à ceux qui attendaient : « Les Allemands ce matin sont entrés dans Paris. Ils l'ont dit à la radio il y a un quart d'heure. »

– Dans Paris ? fit à mi-voix quelqu'un. Dans Paris ?

– Oui, dit-il. C'est un grand pas en avant. La guerre est sur le point de finir maintenant.

Un voyageur qui le suivait, plus jeune et plutôt gras, l'air peu intelligent,

s'adressa aux recrues qui étaient là, désemparées, avec leurs paquets sous le bras : « Où allez-vous vous autres ? A la caserne ? Qu'est-ce que vous allez y faire maintenant ? Vous n'avez pas entendu ? La guerre est sur le point de finir. »

– Nous à la caserne on y va quand même, lui répondit, se reprenant rapidement, la recrue Giovannino Face-enfarinée qui, à peu de frais, releva la balourdise : « On y va ne serait-ce que pour faire fondre notre bedaine avec les marches à pied », précisa-t-il, faisant lourdement allusion à l'adiposité de son interlocuteur.

A quoi les porteurs de l'importante nouvelle n'ajoutèrent rien, et se dirigèrent vers la sortie, se bornant à chuchoter entre eux.

Franchissant le portillon resté grand ouvert, une recrue fit mine de monter dans le train. Promptement Giovannino le saisit par un pan de sa veste : « Qu'est-ce que tu fais, Tito », s'exclama-t-il, tirant en arrière veste et recrue. « Qu'est-ce que tu fais ? Tu veux aller à Lecco ? Peut-être faire un tour de barque sur le lac ? Le diable t'emporte. Tu crois vraiment que la guerre est finie ? »

Le dénommé Tito regarda autour de lui d'un air effaré. « Ce n'est pas notre train celui-là ? » balbutia-t-il. Avant ce jour, dans toute sa vie, il avait pris le train peut-être une ou deux fois. Les autres se mirent à rire, alors lui-même finit par rire aussi.

– Tito, si tu te trompes de la même façon quand tu portes la croix dans les processions, tu vas finir par conduire les gens à l'auberge de la Pasqualetta plutôt qu'à l'église.

Tous, et même Tito rirent à nouveau, bien que le porte-croix dans les processions ne fût pas lui, mais son frère Giacomo, son aîné d'au moins dix ans. Tito et Giacomo habitaient dans l'une des fermes les plus éloignées de la périphérie de la commune, au-delà du hameau Lodosa, et ils étaient cousins de Pierello.

Stefano suivait la scène sans y participer vraiment, parce que son attention était comme aimantée par mademoiselle Quadri Dodini qui, s'appuyant sur sa canne, boitait en queue de la file des voyageurs qui se dirigeaient vers la sortie. Il l'avait vue tant de fois à l'église (il l'y avait vue entrer quelques semaines auparavant encore, le soir où, avec Ambrogio il se trouvait sur la place et attendait Igino) : « C'est une femme pieuse, ce n'est pas pour rien qu'elle enseigne aux religieuses de Monza », pensait-il. « On dit même qu'elle fait ça très bien. Si je l'arrête, une femme comme elle ne devrait pas me répondre mal... »

Son regard alla et revint plusieurs fois du conscrit Tito – qui maintenant tâchait en plaisantant de faire oublier ses maladresses – à mademoiselle Dodini qui était sur le point de sortir de la gare ; il finit par se décider et, empoignant sa petite valise, il rejoignit l'enseignante en quelques bonds : « Mademoiselle excusez-moi. »

– Qu'y a-t-il ? La femme s'arrêta et leva sur lui deux yeux qui paraissaient encore plus ébahis que d'habitude derrière ses grosses lunettes ; elle

ne semblait même pas s'apercevoir que ce garçon, avec sa petite valise à la main, partait faire son service : un moment important dans la vie d'un villageois.

– Cette nouvelle de Paris ? C'est la capitale de la France, n'est-ce pas ? Est-ce que vous savez si après ça... A propos de la guerre je veux dire, pensez-vous que... Il s'interrompit, voyant que la femme détournait de lui son regard et le reportait ailleurs : il vit son visage s'empourprer, ses yeux se mouiller.

– Mais Mademoiselle qu'avez-vous ? murmura le jeune homme. Je... peut-être que vous ne vous sentez pas bien ?

– Ce n'est rien, ce n'est rien, balbutia mademoiselle Quadri Dodini, et elle fondit en larmes. Elle sortit rapidement un mouchoir de son sac, le pressa sur sa bouche et, tout en s'éloignant gauchement : « Pauvre France, pauvre culture ! » murmura-t-elle d'une voix affligée et si basse que Stefano l'entendit à peine.

Le garçon demeura là, stupéfait, brandissant sa bizarre valise, regardant l'enseignante des religieuses s'éloigner en pleurant à cause de l'entrée des Allemands dans Paris.

Il se retourna : il se demandait si cela valait la peine de rapporter l'étrange épisode aux autres pour essayer d'y comprendre quelque chose, quand, dans un joyeux bruit de ferraille, arriva le deuxième « autorail ». Il se hâta alors avec les autres vers la portière et, une fois dans le wagon, ne pensa plus qu'à trouver une bonne place.

Quatre heures plus tard, il montait, en gare de Monza, dans un autre train, plus long et plus gros, à destination de Milan. Il était « chef de groupe », pas moins, d'une douzaine de recrues engagées dans le troisième régiment des bersagliers, c'est-à-dire l'un des régiments les plus prestigieux de l'armée. Détail qu'il ignorait, et qui du reste en ce moment ne l'aurait pas intéressé, parce qu'il était suffisamment sollicité par quelque chose d'autre : faire en sorte que les onze garçons dont les noms étaient inscrits sur le « laissez-passer » que lui avait confié le district (« Pourquoi justement moi ? Qu'est-ce qui lui est passé par la tête à cet adjudant ? ») arrivent tous ensemble en bon ordre à la caserne des bersagliers.

16

Pour ceux qui étaient restés à Nomana, la vie continua presque sans changement. Il y avait bien la carte de ravitaillement, mais, avec ou sans carte, ici à la campagne, on pouvait trouver de tout. Les véhicules circulaient les phares cachés et, le soir, il fallait respecter les consignes de black-out. Toutefois, la France étant maintenant à genoux et l'Angleterre plongée dans un océan de difficultés, aucun avion ennemi ne venait bombarder Milan.

Pour ce qui était d'Ambrogio, il ne lui restait plus qu'à continuer ses

vacances ; il consacrait pourtant ses matinées à s'initier au travail dans l'usine paternelle.

« C'est une chose de connaître les différentes fonctions pour les avoir vues exécuter par les subordonnés, au besoin assis dans un fauteuil », aimait dire Gerardo à ses fils, « et c'en est une autre de les exécuter soi-même. »

C'est pour cela que, depuis les précédentes vacances déjà, le garçon avait adopté son propre système : il se mettait méthodiquement à côté des employés – en commençant dans chaque bureau par celui qui avait les tâches les plus élémentaires – et, sous son contrôle, le remplaçait dans le travail autant de jours qu'il lui était nécessaire pour bien s'en rendre maître. Il finissait même souvent par remplacer les absents, et cela le faisait apprécier de tous.

Il commença en outre, au cours de ces vacances du temps de guerre, à accompagner son père dans ses visites aux clients.

« Voilà un apprentissage qui pour te former tout à fait te demandera des années », le mit en garde plus d'une fois son père. « Avec le temps tu te rendras compte que la chose la plus difficile dans notre travail n'est pas de produire mais de vendre. »

Gerardo ne tenait toutefois pas à ce que son fils se laissât prendre, au-delà d'une certaine limite, dans les engrenages du travail à l'usine : il savait que dans ce cas il aurait pu facilement négliger ses études au point de ne pas les terminer. Trop de fils d'industriels de ses relations avaient fini de la sorte, et lui – qui avait eu une enfance et une adolescence faites de privations, ou peu s'en fallait – redoutait plus que tout pour ses fils l'interruption de leurs études. Il leur répétait : « Jusqu'au diplôme, votre *vrai* travail est l'étude, ne l'oubliez pas. » Et aussi : « Le diplôme, quoi qu'il puisse vous arriver ensuite dans la vie, vous procurera toujours le pain. » Il voulait dire le pain quotidien et n'en parlait pas du tout au sens métaphorique ; il se souvenait trop avoir vu, certains jours, dans les yeux de sa mère veuve, la terreur de ne pas pouvoir donner de pain à ses enfants.

Les bureaux administratifs et techniques de l'entreprise se trouvaient dans les mêmes bâtiments que ceux où s'exerçait le travail : un ensemble d'édifices avec des toits « *a shed* », coupés de cours irrégulières où poussaient de courtes rangées de tilleuls. Le bureau des payes – où Ambrogio faisait en ce moment son apprentissage – avait les mêmes fenêtres à châssis de fer et à petits carreaux que les salles contiguës pour la fabrication. Le vacarme assourdi des métiers et des autres machines textiles traversait les murs, et accompagnait le travail des employés tout au long de la journée.

Un matin où le chant des ouvriers s'était mêlé à ce bruit, le garçon, levant la tête des tableaux de paye, s'était laissé aller à l'écouter. D'habitude – comme ce matin précisément – les ouvriers chantaient des chansons populaires (des chants de montagne, *Quel mazzolin di fiori* et autres), mais parfois aussi des chants sacrés en italien et en latin, les litanies du rosaire surtout qui, singulièrement, s'accordaient par leur rythme avec le rythme toujours égal des métiers. « Qui sait pourquoi ils ne chantent jamais les

chansonnettes en vogue ? » se demanda tout à coup Ambrogio. « Bah, c'est sans doute qu'elles leur demeurent toujours étrangères, puisqu'ils ne les entendent pas... Allons, essayons de ne pas nous laisser distraire ». Il s'était replongé dans ses tableaux, mais lorsque, après une demi-heure le chant eut cessé, il eut l'impression que quelque chose lui manquait.

Les feuilles de paye une fois remplies, il s'était levé : « Je vais jeter un coup d'œil à l'usine », avait-il dit aux deux employés.

Il poussa une petite porte intérieure qui, à peine entrouverte, répandit dans le bureau une onde soudaine de rumeur plus forte. Aussitôt après son passage, mue par un mécanisme à ressort, la porte se referma vivement derrière lui. Il se trouva alors devant les métiers d'où venait le vacarme : ils étaient disposés en rangées parallèles et actionnés par des poulies situées au-dessus d'eux, dont les courroies de transmission en cuir tournaient très vite. Sous l'œil attentif des tisseuses, les navettes allaient et venaient rapides comme l'éclair et leur mouvement alternait avec celui des caisses mobiles qui, après chaque passage de la navette, battaient avec plus ou moins de force sur la trame, une ou deux fois, suivant la compacité à donner au tissu.

Ambrogio commença sa tournée d'inspection. En différents endroits, la rangée des métiers était interrompue par d'autres machines : renvideur, ourdissoir aux innombrables fils horizontaux, doubleuse-assembleuse, retordeuse, cantres. Des manutentionnaires en salopette kaki veillaient à alimenter toutes ces machines, et poussaient dans les allées des chariots aux roues cerclées de fer chargés de fil, soit en quenouille, soit enroulé sur de grosses ensouples ; presque tous ces manutentionnaires avaient un air concentré, sérieux. Le garçon allait lentement, promenant son regard du tissu d'un métier à celui d'un autre, s'arrêtant quelques instants pour observer un travail plus intéressant et saluant de temps à autre, d'un signe de tête, un ouvrier ou une ouvrière qui avaient été ses camarades de classe ou que, pour une raison quelconque, il connaissait bien.

Au fond, sur une double rangée de grands métiers, travaillait Giustina, la sœur de Stefano. Comme les autres tisseuses elle avait mis un tablier noir et ses cheveux étaient ramassés dans une résille. Avant d'arriver à sa hauteur, Ambrogio dépassa une zone de petites machines, les canetières, où Marietta « des cannettes », avec sa large face jaune toujours un peu épouvantée, enseignait du matin au soir (é-ter-nel-le-ment, semblait suggérer le rythme des métiers) à des jeunes filles qui venaient d'être engagées, la première et la plus élémentaire des opérations textiles : celle, précisément, de confectionner les cannettes. Ambrogio, pour ne pas la mettre dans l'embarras, évita de regarder de son côté. A peine l'avait-elle senti près d'elle en effet, que Marietta, comme d'habitude, avait commencé à s'agiter et à inciter sans raison, avec force gestes et murmures, ses jeunes filles à mieux faire, à accomplir avec plus de précision encore leurs petites tâches.

Parvenu à la hauteur de Giustina, Ambrogio la salua d'un signe de tête. Même les rares fois où il lui arrivait de s'arrêter pour observer le tissu qui insensiblement descendait de ses deux métiers, le jeune homme, à l'usine,

évitait de lui adresser la parole, et de son côté Giustina, de la même façon, se montrait neutre. Cette fois, elle parut au contraire embarrassée. Pourquoi donc ? Ambrogio se souvint que la dernière fois qu'il était passé par là – quelques jours auparavant – il avait déjà remarqué chez la jeune fille un certain embarras. « Il y a peut-être quelque défaut dans le tissu », s'était-il dit alors. « Poursuivons donc notre chemin sans nous arrêter ». Tout de suite après pourtant il avait vu – à demi-agenouillé, occupé à contrôler le mécanisme du métier de Giustina – le mécanicien Luca, ce garçon du même âge que son cousin Manno avec lequel il s'était retrouvé sur la place le jour de la déclaration de guerre. Il avait fait à Luca un cordial signe de salut et l'autre s'était relevé : « Ambrogio j'ai l'impression que pour moi c'est imminent », lui avait-il dit.

– Mais... tu n'as pas déjà deux frères sous les drapeaux ?

– Oui, mais... Luca, sa mèche de cheveux châtains sur le front, le visage sérieux comme toujours, s'était rapproché de lui pour se faire entendre dans le vacarme : « Mais maintenant il paraît que ma belle-sœur, la femme de mon frère aîné, est enceinte. » Il soulignait ses paroles en agitant un tournevis qu'il tenait à la main. « Nous attendons d'en être tout à fait sûrs, et si c'est comme ça je... » il avait fait un geste qui signifiait : il faudra que je parte. Puis, précisant mieux : « Il faudra que je parte à la place de mon frère. »

– Cela déplaira beaucoup à papa, avait fait observer Ambrogio, tu le sais.

Luca, en guise de réponse, après avoir écarté les bras dans le geste habituel à Pierello, était retourné à ses engrenages. « Voilà pourquoi Giustina est embarrassée », avait pensé Ambrogio en continuant son chemin. « C'est à cause de ce contretemps dans le fonctionnement du métier. »

Quelques jours auparavant, sans doute, mais à présent ? Comment se faisait-il que même aujourd'hui la jeune fille paraisse gênée ? Le garçon ne savait que penser, quand, par un passage étroit entre les métiers, il vit une nouvelle fois surgir Luca. « Ce serait donc à cause de Luca ? Mais pourquoi tant de problèmes ? » A ce moment-là Giustina – dont le regard allait du principal au mécanicien – s'aperçut qu'un fil avait cassé dans la chaîne d'un de ses métiers. Du coup, reprise par son travail, elle arrêta la machine d'un mouvement si brusque qu'elle fit tomber une petite boîte de cannettes mal installée et que quelques-unes roulèrent par terre. Ambrogio fut sur le point d'aider la jeune fille à les ramasser, mais il devina que Giustina n'aurait pas apprécié une telle attention et passa son chemin. Ce ne fut pas le cas de Luca qui se précipita sur les cannettes. A ce geste, en lui-même insolite (étant donné que le matériel tombé n'était pas lourd), et encore plus à l'expression du visage de Luca, Ambrogio crut comprendre que le garçon était amoureux de Giustina. « Ah », se dit-il, « tout devient clair à présent. C'est donc ça ! » Et, tandis qu'il continuait sa tournée d'inspection : « Qui sait comment Stefano, *mamm Lusia* et tous ceux de Nomanella prendront la nouvelle ? » Il pensa qu'ils en seraient heureux parce que Luca était un brave garçon, l'un des plus braves du village. Ainsi, s'il ne se trompait pas,

il y aurait bientôt du nouveau à Nomana : Luca demanderait la main de Giustina. « Il faut que je dise à Francesca de l'écrire à Manno. Mais quand pourront-ils se marier ? » Puisque Luca devait remplacer son frère sous les drapeaux : « Ça aussi il faut l'écrire à Manno... De toute façon, quoi qu'il arrive, la guerre ne sera pas éternelle. »

17

Bien que s'employant à l'usine le matin, l'après-midi Ambrogio profitait librement de ses vacances.

Il passait surtout de longues heures à lire dans le jardin. Il s'asseyait d'habitude sur une chaise longue sous un figuier, qui avait poussé spontanément au bord du pré ; tout autour c'était l'herbe avec ses fleurs sauvages : renoncules jaunes, marguerites, myosotis, et d'autres dont il ignorait le nom. Souvent aux heures de plein soleil, il n'y avait à part lui personne dans le jardin, sauf, quelquefois, son petit frère et sa petite sœur, Rodolfo et Giudittina (les autres étaient partis à la montagne) qui s'attardaient, penchés sur la terre, à faire des pâtés. Les deux enfants portaient des bérets blancs rabattus sur la nuque et jusque sur le cou, leurs gestes étaient lents, engourdis. Ainsi penchés, on aurait dit que, d'en haut, le grand soleil les plaquait de toute son ardeur contre le sol.

A ces heures-là il ne parvenait pas à Ambrogio d'autre bruit que le bourdonnement des insectes, le pépiement des moineaux sur le toit de la maison, qui s'enflait parfois en de soudaines querelles, aussitôt résolues (les moineaux qui, de tous les oiseaux, sont les plus proches des hommes, semblent aussi être les plus bagarreurs) et, de temps en temps, depuis les arbres, la phrase bien modulée de la fauvette : un ramage, à peine quelques notes délicatement variées qui, pour lui, finissait par constituer la voix même de l'été en Brianza. Si la phrase se répétait avec plus d'insistance, le jeune homme interrompait sa lecture pour l'écouter ; alors il lui arrivait de s'évader en rêve, le regard perdu dans le feuillage du figuier au-dessus de sa tête, ou bien dans les nuages qui naviguaient très haut dans le ciel. Il pensait à une foule de choses : par exemple à la jeune fille inconnue qui deviendrait un jour sa femme et qui devait bien exister quelque part, et il cherchait parfois à se la représenter ; ou bien à ce qu'allait devenir son pays, inconsidérément entraîné dans cette guerre même si, pour l'heure, il semblait y participer bien peu. Il pensait aussi à son propre sort, quand ils l'auraient appelé sous les drapeaux. Alors il revenait sur terre et reprenait sa lecture.

De temps à autre il se levait, jetait le livre sur la chaise longue (« Ivanhoé » ou « Ilia e Alberto » ou « Les frères Karamazov ») et se dégourdissait les jambes dans les allées du jardin et du potager. Il y avait entre les arbres, les jours les plus chauds, une fraîcheur sensible. Ces arbres étaient de hauteurs différentes, certains – quelques sapins en particulier – dépassaient les vingt mètres. Des buissons et des arbustes de toutes espèces poussaient entremêlés à eux, sauf aux endroits les plus touffus où s'enracinait seulement le lierre qui recouvrait le terrain de façon uniforme. A l'en-

droit où s'ouvrait dans les branches quelque fenêtre de lumière, des touffes de fougère poussaient parmi le lierre, et aussi une herbe étrange, mystérieuse, aux fleurs irrégulières d'une couleur profonde ; sur les pentes exposées au Nord, la mousse remplaçait le lierre, végétation mineure et spontanée, peu différente de celle qui poussait dans les bois de la campagne.

Les mains derrière le dos, Ambrogio flânait au hasard des petites allées bordées par l'herbe folle de la vallée : si son frère Pino, qui avait quinze ans, n'était pas parti à la montagne, il l'aurait sans aucun doute rencontré ici, parmi les arbres, car il avait l'habitude d'occuper ses vacances, du premier au dernier jour, à piéger les oiseaux avec son Flobert[1]. Mais Pino était loin à présent, et les oiseaux sur les arbres jouissaient d'une trêve.

Outre la lecture, Ambrogio passait ses après-midi en promenades, souvent avec le camion puisqu'il ne pouvait plus se servir de l'auto pour ça. Maintenant le camion de l'entreprise effectuait plus souvent qu'avant des transports à distance, surtout à Turin ou à Gênes, et dans leurs environs, où de nouveaux clients travaillaient pour les arsenaux (plusieurs des anciens aussi avaient commencé à produire pour l'armée et pour la marine). Non seulement le jeune homme, qui n'oubliait pas les origines ouvrières de sa famille, ne trouvait pas inconvenant de voyager en camion, mais il aurait même volontiers aidé le chauffeur à conduire si celui-ci l'avait désiré. Mais ce dernier (qui s'appelait Celeste et qui – comme Gerardo – était père d'une nombreuse famille), bien qu'appréciant visiblement la compagnie et la conversation du garçon, ne voulait absolument pas être aidé par lui ; « Je ne suis pas un petit vieux qui a besoin d'aide », disait-il.

– Mais tu ne vois pas que, comme ça, tu me fais voyager comme un touriste ? lui objectait Ambrogio, ni plus ni moins.

– Et tu te plains ? lui répondait le chauffeur. Il souriait de ses yeux bleus couleur du ciel, qui lui avaient valu de la part de ses parents d'être appelé Celeste.

Bien plus souvent qu'en camion, Ambrogio faisait aussi des promenades à bicyclette : sur les bords des petits lacs voisins de la Brianza par exemple, ou au lac de Côme, ou bien dans la campagne bergamasque, agréablement rustique, où les maisons paysannes aux singulières coursives de bois étaient totalement différentes d'ailleurs.

Ainsi, jour après jour, passa-t-il à ces menues choses le reste de ce fatal mois de juin, puis le mois de juillet.

18

Au mois d'août, sur les injonctions précises de son père, (« Décide-toi, va faire provision d'un peu de soleil, tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve. – Papa c'est peut-être une cure intensive d'Afrique que ça me réserve – eh

[1] Fusil de chasse pour jeune garçon (N.d.T.).

bien, même en Afrique on peut attraper des rhumatismes ») Ambrogio partit à la mer, à Cesenatico.

Pendant le voyage en train il avait eu le temps de réfléchir aux préoccupations de son père qui lui avait pratiquement imposé ces vacances. « Lui qui n'en prend jamais et qui trouve cela incompréhensible. Le plus drôle c'est que presque tous dans l'entreprise finissent par penser comme lui... » Avec ce beau résultat que sur trois cents employés seules les demoiselles du bureau prenaient des vacances, et que si d'aventure l'un des hommes décidait d'en prendre au lieu de se les faire payer en travaillant, il avait l'impression d'accomplir une action peu virile. « C'est de la bêtise en tout cas, et c'est même injuste », avait résolu le jeune homme. « Quand je serai moi aussi dans l'entreprise, sur ce plan-là les choses devront changer. Je crois que les jeunes au moins – Luca par exemple – me donneront raison ». Il n'en était pourtant pas tout à fait sûr, tant cette coutume était enracinée à Nomana.

Au fur et à mesure qu'on s'était rapproché de la côte le ciel était devenu plus limpide, plus lumineux, comme si l'énorme miroir de l'eau s'y reflétait. Le paysage lui-même s'était fait sensiblement plus clair, et ces couleurs, ainsi que certaines autres particularités du lieu, avaient peu à peu réveillé dans l'âme du jeune homme des sensations oubliées depuis longtemps, sensations qu'il avait éprouvées dans les années lointaines de l'enfance, à l'occasion des premiers voyages à la mer. Mais il n'était pas du genre à s'attarder à de telles choses et il avait donc laissé ces impressions s'évanouir (du reste, elles se seraient évanouies malgré lui) : nous ne pouvons retrouver du passé que de rares bribes parfois, et seulement le temps qu'elles se défassent à nouveau.

A la gare de Cesenatico il avait hélé un fiacre, y avait chargé sa valise, et s'était fait conduire à deux ou trois pensions qu'il se souvenait avoir vues l'année précédente, quand il était ici, dans la colonie de vacances de son collège. La dernière des trois, la pension Iris, presque neuve, propre, entourée d'un petit jardin sablonneux qui donnait directement sur la plage, lui avait semblé la plus adaptée et il avait sans problème pu y retenir une chambre. Cette facilité à trouver de la place à la mer au mois d'août, ainsi que la présence de militaires en maintes gares traversées, avaient été les seuls faits à rappeler ce jour-là la guerre en cours.

Après s'être un peu reposé et rafraîchi, il était descendu dans la salle à manger, juste à temps pour le dîner. De la salle venait un léger bruit de conversations qui s'atténua brusquement à son entrée et cessa presque : les yeux des pensionnaires assis à table – une trentaine de personnes – se fixèrent sur lui.

– Bonsoir à tous, dit-il avec une aisance un peu forcée, et il alla prendre place à une table libre.

Quand il se fut assis, les conversations reprirent. C'était maintenant à son tour de passer les autres en revue ; il les examina discrètement. « Après tout », pensait-il, vaguement intimidé, « cette société ne m'intéresse pas. J'ai

ici à portée de la main la maison de vacances du collège et je suis venu à Cesenatico pour ça ».

La société qui ne l'intéressait pas était essentiellement constituée de mères et d'enfants, de quelques pères de famille, de jeunes gens d'âges variés, et de trois ou quatre jeunes filles. Tout naturellement c'est sur elles qu'il finit par reporter son attention, jusqu'à ce qu'il estimât les avoir examinées suffisamment. « Assez », s'admonesta-t-il, « ça suffit ». Mais même après cette résolution, alors qu'il mangeait la fade soupe de légumes qu'on lui avait apportée (encore une chose qui rappelait la guerre), il se remit à les observer malgré lui. Plus exactement, il n'en observait qu'une, la plus jolie, assise avec sa famille à une table voisine.

Elle était de taille moyenne et bien proportionnée, avec des cheveux courts d'un blond doré, des yeux gris, et une particularité au niveau de la bouche : quand elle riait, ses deux canines dépassaient légèrement les autres dents, ce qui donnait à son visage un air vaguement félin, à tout prendre pas désagréable. « Une petite tigresse, voilà ce qu'elle est, c'est une petite tigresse », déclara Ambrogio. « Mais jolie. Je dois reconnaître qu'elle est jolie ».

La petite tigresse s'aperçut vite que le jeune homme l'observait de temps à autre, et elle l'examinait à la dérobée à son tour pour voir s'il continuait à s'intéresser à elle. La chose amusa Ambrogio et, en même temps, le détermina à contrôler ses propres regards.

19

Le lendemain matin le jeune homme descendit du petit jardin de la pension jusque sur la plage. Il était en tenue de bain et portait un baluchon avec un maillot de rechange.

La plage de Cesenatico – très grande et, cette année-là, peu peuplée – s'étendait vers la droite à perte de vue : de ce côté-ci, au-delà d'une certaine limite, elle n'était plus fréquentée par les baigneurs, et apparaissait tachetée par endroits d'une maigre végétation et de festons de débris déposés par les vagues. Vers la gauche, c'est-à-dire vers le centre de la petite ville, le vieux port chenal poussait ses deux môles dans la mer. De ce côté-là, les parasols colorés et les chaises longues étaient plutôt nombreux et rapprochés, de même que les cabines de bois qui, sur une certaine distance, formaient une file continue ; mais cela n'empêchait pas qu'il y eût ici aussi beaucoup d'espace.

Ambrogio remarqua, près des parasols les plus proches, différents hôtes de la pension, assis dans les chaises longues ou allongés sur le sable, et, parmi eux, la « petite tigresse » qui chaussait une énorme paire de lunettes noires, et qui portait au sommet de sa tête blonde un petit chapeau pointu. Certains levèrent les yeux vers lui : peut-être auraient-ils apprécié qu'il prît place à côté d'eux. Mais – cette fois encore, en adolescent qu'il était, ce fut

la timidité qui l'emporta – il résolut qu'il serait bien de passer cette première matinée sur les plages réservées au collège.

Il se dirigea vers la droite pour les rejoindre. Il en connaissait bien l'emplacement et, du reste, elles étaient faciles à trouver, tant était incomparable leur atmosphère ecclésiastico-ambrosienne (joyeuse, au sens un peu plat où les Milanais entendent la joie chrétienne, et surtout concrète et respirant le bon sens.) De plus, un petit drapeau bleu aux armes du collège les indiquait – des armes presque olympiques, constituées par trois anneaux enlacés, les anciennes armes de saint Charles Borromée – qui s'agitaient joyeusement elles aussi au sommet d'un mât. Arrivé à la hauteur de ce mât, le garçon quitta la fraîche ligne où se brisaient les vagues qu'il avait suivie d'un pas sûr (le pas de la jeunesse) et, coupant obliquement la plage, alla droit vers les parasols. Il dut, pour les rejoindre, traverser deux équipes adverses de garçons occupés à jouer en criant au volley-ball avec un zèle et une rage qui, hier encore, étaient les siens : il en reconnut plusieurs, tous plus jeunes que lui, et certains, bien que demeurant plus attentifs au jeu qu'à sa visite, le saluèrent. Assis dans les chaises longues à l'ombre ou au soleil, il trouva le vice-recteur du lycée et trois ou quatre professeurs qui, agréablement surpris de sa venue, l'accueillirent avec des exclamations cordiales. Ils étaient en peignoirs ou en maillots de bain au lieu d'être en soutanes, mais ils ne perdaient pas pour autant leur autorité. « A la rigueur, là où ils y perdent terriblement », constata le jeune homme, « c'est sur le plan esthétique ». Et il se répéta une résolution déjà formulée d'autres fois : « Quant à toi, rappelle-toi : pour ce qui est de se balader en maillot de bain, jusqu'à trente ans mais pas au-delà, pas un an de plus ». Il s'assit avec eux, se mêla à leurs conversations estivales, très différentes de celles du temps de classe, plus détendues surtout.

Il se baigna ensuite avec les élèves, quand le maître nageur – un romagnol aux cheveux noirs et frisés, celui-là aussi une vieille connaissance – signala d'un coup de sifflet que l'heure en était venue : toutes affaires cessantes, les jeunes gens se précipitèrent en courant dans la mer en poussant des cris stridents : « Au bain ! Au bain ! » Ambrogio poussa jusqu'au large avec un petit groupe de compagnons plus jeunes que lui mais non moins habiles à la nage, et même meilleurs, un surtout qui nageait le crawl remarquablement et qui était fier de montrer ses capacités. Après le bain il fit comme tout le monde la queue derrière les cabines pour la douche d'eau douce, et s'allongea avec les autres sur le sable pour se faire sécher au soleil.

Mais durant toutes ces activités : la baignade, la douche, le bain de soleil, une silhouette n'avait cessé de le hanter, celle de la petite tigresse telle qu'il l'avait vue près du parasol, avec son petit chapeau pointu sur sa tête blonde, et sa combinaison à raies blanches et bleues.

Ce fut le vice-recteur qui le réveilla, petit et noir (à cause de sa carnation sombre les lycéens l'appelaient « Clergé Indigène »), en s'approchant de lui noyé dans un grand peignoir blanc : « Riva, Riva, ne m'oblige pas toi aussi à faire la mère poule » (comme il connaissait bien les inflexions de cette

voix : il les avait entendues tant d'années durant !) « tu es grand maintenant. » Le vice-recteur lui tendit le pot de crème contre les brûlures qu'il tenait à la main : « La jugeote, où l'as-tu mise ta jugeote ? C'est le premier jour, tu veux être cuit par le soleil ou quoi ? »

Le jeune homme prit le pot d'un air peu convaincu : « Ces vaselines sont bonnes pour les femmes, les enfants et les vice-recteurs, dit-il, mais va, pour cette fois merci quand même. »

– Misérable, hurla Clergé Indigène. Langue de vipère, mauvais sujet ». C'était sa façon habituelle de s'exprimer quand il plaisantait. Pour Ambrogio et pour les autres garçons, cette façon de faire était conforme à leur nature et ce n'était pas par hasard si le vice-recteur – comme d'ailleurs les autres éducateurs du dernier recrutement – avait emprunté leur langage.

Ambrogio se tartina sommairement les épaules et les bras puis rendit, avec un « merci Don Vaseline », le pot de crème au prêtre qui, petit et noir dans son grand peignoir blanc, repartit tout agité vers sa chaise longue, en égrenant un chapelet d'interjections du genre : « tas de canailles, jeunes voyous » et autres. A quoi « Géronte » (un vieux prélat aux cheveux roux, professeur de grec) pinça les lèvres avec désapprobation. Quant à Ambrogio, le silence étant un peu revenu, il se remit à penser à la petite tigresse.

Il la revit à midi, au déjeuner, et la trouva encore plus charmante.

Après quoi, durant toute la pause de la sieste, avec le soleil qui battait chaudement sur les persiennes closes de la chambre, il ne parvint pas à s'endormir : cette fille ne voulait pas lui sortir de l'esprit. Il finit par se lever, et, faisant les cent pas dans la pièce, se contraignit à un vif examen de conscience.

Que lui arrivait-il ? Cette fille lui plaisait, c'était entendu. Était-ce une chose répréhensible ? Non, ce n'était pas une chose répréhensible, c'était tout simplement une chose naturelle : la plus naturelle des choses. Jusqu'ici, d'accord, poursuivons. Mais dans quel sens poursuivre ? Dans quelle direction ? (En se tenant ce discours, le jeune homme ne plaisantait pas du tout : il était déterminé à faire suivre l'analyse par l'action.) Le fait est que ça me prend un peu trop la tête, voilà ce qui cloche. Je l'ai vue hier soir pour la première fois, je ne lui ai pas encore parlé, je ne sais même pas comment elle s'appelle, si elle est intelligente ou si c'est une oie, je n'ai pas la plus petite idée de son monde intérieur. Et en plus elle me plaît, c'est vrai, mais pas au point de l'épouser : parce que ce n'est pas mon type, en tout cas pas tout à fait... Raisonnements entrecoupés de rêveries. Car, élevé selon les critères de la morale d'alors, à l'écart des filles, il donnait malgré lui à cette rencontre avec l'une d'elles une importance très grande. Quant à la perspective d'une banale aventure, elle ne s'inscrivait d'aucune façon dans ses projets.

Il se promena à travers la pièce une dizaine de minutes, et finit par conclure avec naturel que « faire d'abord connaissance » avec cette jeune fille ne lui était pas interdit, et donc qu'« à l'occasion » il le ferait.

Il descendit plus tard sur la plage et, ayant loué un petit bateau à voiles, prit la mer ; mais il avait du mal à le contrôler et comme il s'était promis de visiter entièrement le port chenal il dut, à sa grande honte, en sortir à la rame. Il rentra à la pension assez tard.

20

Après le dîner, Ambrogio se demanda ce qu'il allait faire. Sortir se promener tout seul, ou aller rejoindre la bande du collège ? Avec le collège, non, pour aujourd'hui assez. Il allait et venait, indécis, dans le hall de la pension, quand, assise dans l'ombre dans un renfoncement, il découvrit la petite tigresse. Elle était pomponnée et prête à sortir, un châle en laine blanche en guise d'étole et son petit sac sur les genoux. De toute évidence elle attendait que quelqu'un de sa famille descende, peut-être sa mère. A côté d'elle se trouvait un fauteuil « incroyablement » vide : le jeune homme s'en approcha vivement. « Bonsoir Mademoiselle », dit-il en s'y installant.

– Bonsoir.

– Étudiante ?

– Oui.

– Très bien. Alors nous pouvons même nous tutoyer, parce que je suis étudiant moi aussi. Où étudies-tu ?

– A Rho.

– A Rho ? C'est fou comme le monde est petit.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? La petite tigresse le regarda en écarquillant ses yeux gris : ils étaient vraiment beaux à voir comme ça, de près, ils paraissaient striés d'or. Moi je ne t'ai jamais vu à Rho.

– A Rho ? Bien sûr que tu ne m'y as jamais vu : j'ai dû y aller à peu près deux fois dans ma vie. Comment aurais-tu pu m'y voir ? Le garçon se demanda s'il allait ajouter quelque chose à propos de ces si beaux yeux, mais il n'osa pas. La petite tigresse se mit à rire : « Et alors pourquoi disais-tu que le monde est petit ? »

– Pourquoi ? Eh bien parce que tu viens de mon coin, enfin du milanais. Et ici malgré tout on est plutôt loin de Milan, non ?

– Si, mais beaucoup des vacanciers sont des milanais.

– C'est vrai.

La petite tigresse rit à nouveau ; à présent, c'était elle qui l'observait : elle cherchait à le comprendre, si évolué en apparence, si évidemment solide, et en même temps si maladroit.

– Comment t'appelles-tu ? lui demanda Ambrogio.

– Patrizia.

– Moi, Ambrogio. D'ailleurs excuse-moi, je ne me suis pas encore présenté. Il se leva, lui tendit la main et dit son nom : « Riva. »

– Malinverni, gazouilla la petite tigresse en tendant la main à son tour, et elle rit de nouveau. Dame, que de cérémonie, commenta-t-elle.

– Un peu de formalisme ne fait pas de mal, de temps en temps, fit le garçon sentencieusement. Il était enchanté de l'impression que lui avait fait la main de Patrizia : une impression qu'il qualifia sommairement « d'ordre esthétique » ; il n'aurait jamais cru qu'une main – une simple main, fût-elle avec des ongles laqués – puisse être aussi agréable. « Bon sang », pensa-t-il, « quels chefs-d'œuvre que les femmes ! »

– Continuons l'examen, poursuivit-il. Tu as dit que tu étais étudiante : en quoi ? Et en quelle année ?

Mais Patrizia qui s'était redressée, regardait maintenant par-delà le jeune homme, vers les escaliers ; Ambrogio lui-même tourna la tête : dûment habillée pour sortir, ses cheveux ramassés en chignon sur le sommet de la tête, sa mère descendait l'escalier. C'était une dame entre quarante et cinquante ans, assez bien conservée, et en ce moment même, elle se déplaçait avec une étrange solennité comme si tout le monde avait les yeux braqués sur elle, alors que – nota Ambrogio – pas une des rares personnes présentes ne la regardait. Qui sait, peut-être était-ce elle-même qu'elle contemplait mentalement.

– Maman, je suis ici, l'avertit la jeune fille en agitant la main. La mère devint aussitôt plus naturelle et, ayant descendu l'escalier, vint vers eux. Ambrogio se leva et se présenta, avec le formalisme requis, pour reprendre sa propre expression. La femme lui serra la main d'une façon toute maternelle : « Milanais ? Étudiant, hein ? Je vois, je vois. C'est très bien... » elle se comportait maintenant précisément comme – selon lui – l'on s'y attendait de la part d'une dame qui venait de Rho.

– Tricia et moi allons chez le marchand de glaces : celui qui se trouve au coin de la grande place, vous voyez où c'est ? Mon mari et les petites nous attendent là. Nous sommes déjà en retard, vous venez vous aussi ?

– Oui, merci, avec plaisir. Et instinctivement, pour se ménager une éventuelle porte de sortie : Je devais justement aller de ce côté.

Tandis qu'ils marchaient sur le trottoir de terre battue, planté de pins maritimes, parmi la foule qui s'épaississait peu à peu, Ambrogio aurait aimé parler avec Patrizia, ou plutôt Tricia, comme il venait de l'entendre appeler par sa mère. Mais la dame qui marchait entre eux (c'était lui qui, par correction, avait changé de place pour la laisser au milieu !) parlait sans arrêt, et il n'y avait donc rien à faire.

Les dernières lueurs du jour éclairaient les choses : on distinguait encore, bien que faiblement, les couleurs vives des vêtements de plage, la forme des manteaux d'été des femmes, et leurs longs châles plus ou moins colorés ; pour les hommes, c'était bizarrement les chaussures qui ressortaient, moitié blanches et moitié sombres, selon la mode de l'époque. Bientôt, pensa Ambrogio, le soir tomberait tout à fait ; les gens ne renonceraient pas pour autant à se promener à la lueur des étoiles qui émettent une lumière très faible mais suffisante (comme la plupart d'entre eux le découvraient en ces temps de black-out) pour marcher la nuit. Peut-être que sous les étoiles – rêva le garçon – le petit casque d'or des cheveux

de Tricia brillerait comme une lampe...

Parvenu devant le marchand de glaces, il se rendit brusquement compte qu'il n'avait pas le cœur à se soumettre également à la cérémonie de présentation au père, le « docteur » comme l'appelait la mère, et, prétextant un empêchement plutôt confus, prit congé des deux femmes.

– On se voit demain, hein ? lui dit Tricia gentiment.

– Oui demain, lui répondit le jeune homme. Sur la plage.

21

Le lendemain, quand Ambrogio sortit du petit jardin de la pension pour aller sur la plage, Tricia était déjà là – en maillot rouge cette fois, mais toujours avec son petit chapeau pointu sur la tête – qui prenait un bain de soleil étendue près de son parasol. Elle le salua joyeusement en agitant la main. Le jeune homme lança le baluchon qui contenait son maillot de rechange sous le parasol, et s'assit sur le sable à côté d'elle.

– Salut. Je vois que tu es plutôt matinale, dit-il.

– Ben, j'ai toujours aimé me lever tôt.

– Brave petite, fit Ambrogio, singeant la voix du vice-recteur Clergé Indigène, que pourtant, bien sûr, elle ne connaissait pas : brave et vertueuse petite.

Tricia sourit : « Je pense seulement que ce serait bête de ne pas profiter du soleil du matin. Tu n'es pas d'accord ? »

– Si bien sûr. A propos, tu me fais penser qu'hier soir je n'ai pas fini mon interrogatoire. Où en étions-nous restés ? Ah oui, nous parlions des études. Continuons donc : quelles études fais-tu ?

– Pour le moment le lycée. J'ai fini la terminale.

– Où ? A Rho ?

– Non, à Milan. Au Berchet.

– Ah, pas à Rho, heureusement, il me semblait bien.

– Pourquoi ? demanda-t-elle perplexe. Tu as quelque chose contre Rho ?

– Bien sûr, lui répondit-il. Tu le demandes ? Quelle âme bien élevée n'aurait rien contre Rho ?

Tricia rit. Ils continuèrent à parler sur le même ton. Le garçon prenait de temps en temps dans sa main une poignée de sable et la laissait s'écouler lentement entre ses doigts repliés. « Nous sommes comme le sable », pensait-il, comme s'il pressentait les aventures auxquelles il était sur le point de prendre part ; en réalité il n'en n'était rien, mais la compagnie de la jeune fille le faisait s'élever au-dessus de la platitude habituelle. La plage, pendant ce temps, se peuplait peu à peu, d'autres parasols s'ouvraient. Les deux petites sœurs de Tricia arrivèrent elles aussi : elles avaient cinq à six ans et, après avoir très sérieusement salué Ambrogio, par une sorte de rond de jambe qui, dans leur esprit, était une révérence, se mirent à jouer avec application : creusant avec leurs petites pelles, elles se mirent à remplir de

sable mouillé des moules en fer-blanc, vivement colorés, en formes d'animaux et de pantins.

« Bientôt », pensait le jeune homme, « le père et la mère arriveront aussi. Il faudrait trouver le moyen de déguerpir avant. Qu'est-ce que je pourrais proposer ? Une balade en pédalo ? Où en bateau à voiles ? » Puis il se souvint du Rubicon.

– Écoute Tricia, il me vient une idée lumineuse.

– Oui ?

– Tu es déjà allée au Rubicon ?

– Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux dire ? Elle était un peu surprise. Qu'est-ce que c'est que cette métaphore ?

– Quelle métaphore ? Maintenant c'était au tour du jeune homme de ne pas comprendre. Puis il réalisa : Ah tu crois que je parle au sens figuré, par métaphore ? Mais non, il n'y a pas de métaphore, je te parle au sens propre. Disons plus ou moins dans le style réaliste de Giovanni Verga. Vous l'avez déjà étudié Giovanni Verga ? Où peut-être êtes-vous un peu en retard, au lycée Berchet ?

Tricia secoua la tête, amusée. En effet, parler avec une jeune fille rendait Ambrogio plutôt spirituel.

– Le Rubicon, continua-t-il, pour commencer, tu dois déjà savoir que c'est un fleuve.

– Merci, jusque-là je suis, dit Tricia, même à Berchet, jusque-là on peut suivre.

– Bon, dit Ambrogio, ça je ne vous en croyais pas capables, bravo. Donc c'est un fleuve : jusque-là très bien. Il se tut, regarda Tricia droit dans les yeux : « Eh ! Tu n'es pas en train de te moquer de moi ? »

– Pourquoi devrais-je me moquer de toi ? s'étonna-t-elle.

– Tu ne sais pas que le Rubicon est ici à deux pas ? Il indiqua avec le bras : Là dans le fond, à quelques kilomètres ? Ou plutôt tu le sais très bien ?

– A quelques kilomètres ? Ah oui bien sûr, dit-elle. C'est vrai que c'est du côté de Rimini, je me souviens. Donc tu dis que c'est là au bout ?

Le garçon prit l'air rassuré : Bien, je vois que tu n'es pas tout à fait ignorante sur le sujet. Mais pour mieux le posséder quelques révisions ne te feraient pas de mal. Que dirais-tu d'y faire une descente ? Hein ? On y va ?

– Tu veux faire une promenade ?

– Si tu veux, appelons ça comme ça, une promenade. Le fleuve n'est pas loin, on peut y arriver en une heure à peu près.

– Et qu'est-ce qu'il y a à voir ?

– D'abord le Rubicon, c'est-à-dire un cours d'eau qui se jette dans la mer, ça te semble peu ? Et d'un. Puis il y a les dés. Et de deux. Il se souvint d'une plaisanterie du temps du collège : « Les dés de César, tu comprends ? »

– Les dés de César ?

– Oui, les dés qu'il a jetés quand il a dit : *alea jacta est.* On voit bien que

César aussi était réaliste, il ne parlait jamais par métaphore : c'est pour cela qu'il a réellement jeté les dés.

– Et ils seraient là maintenant, après deux mille ans ?

– Oui ils sont là. Je parle sérieusement. Grands, parce que César était grand. Lui grand, les dés sont grands.

– Allons donc !

– On parie ? Écoute Tricia : si au Rubicon, on ne trouve pas les dés...

– Mais où sont les dés maintenant ?

– Là par terre, à côté du Rubicon, comme si de rien n'était. Donc, si on ne les trouve pas, je t'offre un livre. Si au contraire on les trouve, si on les trouve...

– Eh bien ?

Ferme sur ses principes chastes, Ambrogio repoussa la tentation soudaine qui lui était venue, de dire « alors tu me donneras un baiser » : « Alors dans ce cas je te paierai seulement une glace. Allez, partons. »

Tricia se décida : « D'accord. Je ferai volontiers un peu d'exercice. » Elle se leva, épousseta le sable de son maillot rouge, l'examina de plus près et réfléchit : « Attends-moi, je suis prête dans un instant. »

Elle alla dans la cabine et en sortit peu après, vêtue, au lieu du maillot rouge, de la combinaison à raies blanches et bleues qu'Ambrogio lui avait vue le matin précédent.

« Mon Dieu qu'elle est charmante », pensa le garçon, et sans crainte d'être monotone, il se répéta la considération qu'il avait déjà faite : « Quels chefs-d'œuvre que les femmes ! »

– Eh bien allons, dit-il tout heureux au chef-d'œuvre.

– Oui, répondit le chef-d'œuvre ; et se tournant vers les deux fillettes : « prévenez maman que je suis allée faire une promenade. » Et comme celles-ci ne semblaient pas faire attention à elle : « C'est à vous que je parle : vous m'avez entendue ? »

La plus grande leva alors la tête de son jeu : « On t'a entendue, on t'a entendue, ça va », répondit-elle ; puis d'un air tout à coup espiègle : « Est-ce qu'on doit dire à maman que tu es partie en promenade toute seule ? »

– Qu'est-ce que c'est que cette bêtise ? s'exclama Tricia d'un ton sévère. Pourquoi devriez-vous lui dire des mensonges ?

– Ah coquine, coquine, insista, bien qu'un peu indécise la petite, et elle agita un index réprobateur. Sans lever la tête, la plus petite prit elle aussi un air malin.

– Eh, vous deux, sauterelles, intervint Ambrogio. Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? Faites-moi plutôt la révérence puisque je m'en vais. Allez, hop, dépêchons-nous.

Les deux fillettes se levèrent d'un air ennuyé, refirent cette espèce de rond de jambe par lequel elles l'avaient salué en arrivant, puis retournèrent à leurs pâtés.

– Alors, qu'en dis-tu ? Marchons tout *au long du rivage de la résonnante mer* [1] ? proposa Ambrogio. Tricia approuva, secouant encore la tête et souriant de l'aplomb de sa petite sœur.

22

Ils s'acheminèrent donc *tout au long du rivage de la résonnante mer* où le sable était frais et compact, l'un près de l'autre, jeunes, confiants dans la vie qu'ils avaient devant eux intacte.

Ils furent rapidement à la hauteur de la colonie du collège, indiquée par le petit drapeau aux trois anneaux olympiques qui flottait joyeusement en haut de son mât. Comme la veille beaucoup de garçons étaient occupés à une partie acharnée de volley-ball. Cette fois pourtant, comme Ambrogio n'était plus seul mais avec une jolie fille, contrairement au jour précédent, tout en continuant à courir et à crier, ils eurent tous ou presque un regard pour lui, pour eux.

Après les garçons, de la chaise longue dans laquelle il était enfoncé, le professeur de grec, roux et chenu, vit lui aussi passer les deux jeunes gens côte à côte, et s'en réjouit secrètement : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère », cita-t-il mentalement, « pour suivre sa femme ». Ce ne fut pas le cas de Clergé Indigène, le jeune vice-recteur au langage pittoresque, qui bougonna : « Regardez-moi ce bougre d'âne. Il n'est pas encore sorti du collège qu'il s'adonne déjà à la dissipation. Où sont passés tous nos enseignements ? Mais à la première occasion il aura affaire à moi, le vaurien ! »

En tout cas la colonie fut vite dépassée et, assez rapidement, le reste de la plage fréquentée, personnes, parasols, cabines. Les deux jeunes gens rencontrèrent encore quelques groupes, puis rien que des individus isolés qui vaguaient, absorbés dans leurs pensées. A la fin ils ne rencontrèrent plus personne.

La bande de sable léchée par l'Adriatique s'étendait devant eux vers le sud, vierge, à perte de vue. C'est seulement très loin qu'elle paraissait finir en une confuse tache blanchâtre à peine visible : certainement Rimini. Ce qui donnait au lieu sa tonalité, plus encore que le ciel, c'était l'immense étendue de la mer, séparée ce jour-là en deux couleurs, comme Tricia le fit remarquer à Ambrogio : vert sable près de la côte, transformé peu à peu, au large, en un turquoise toujours plus intense. Elle était calme, et sa voix était faible, rythmique : un bruissement et un silence, un bruissement et un silence, encore, infatigablement, un bruissement et un silence : presque un jeu, mais – n'eût été cette extraordinaire constance – le jeu d'un géant.

D'ailleurs, par quelques touches, le géant paraissait vouloir s'amuser

[1] Citation d'Homère (N.d.T.).

avec eux : « Regarde Tricia : on dirait que la mer joue avec les empreintes que nous laissons. Tu vois ? » Ils s'arrêtèrent : les traces parallèles de leurs pieds nus se dessinaient à perte de vue imprimées dans le sable humide ; et la mer, tantôt les laissait comme elles étaient, sans les toucher, tantôt les léchait à peine, en les déformant un peu, ailleurs les couvrait d'un voile d'eau ; là, quand elle se retirait, les traces étaient à demi-effacées, puis réduites à un infime signe comme certains souvenirs lointains, enfin tout à fait effacées.

Ils se remirent à marcher. Ambrogio, depuis que Tricia lui en avait fait remarquer la couleur, promenait de temps en temps son regard sur la surface de la mer, et chaque fois en éprouvait un sens d'immensité qu'il n'aurait su exprimer avec des mots. Il essaya, dit une ou deux fois : « Tout de même, quand on y pense, comme la mer est immense », puis laissa tomber. Chaque chose du reste, mer comprise, ne constituait en ce moment pour lui qu'un fond sur lequel se mouvait Tricia qui marchait près de lui, vive, si charmante dans sa combinaison à raies blanches et bleues, avec son petit chapeau sur sa tête blonde.

Encore plus que par la mer, les yeux d'Ambrogio étaient instinctivement attirés par la jeune fille, mais il se contraignait à ne jamais arrêter son regard sur elle. « Je suis un homme, je dois savoir me dominer », pensait-il. Les enseignements du vice-recteur, et plus encore ceux de ses parents, avaient encore une solide emprise sur lui. (Du reste, cette emprise – bien que de façon moins prononcée – il la conserverait toute sa vie).

Tricia marchait sans problème ; elle avait dix-huit ans, un an de moins qu'Ambrogio, mais à cet âge, étant femme, elle était plus adulte que lui. Même si également inexperte.

Après quelque trois quarts d'heure de marche, l'embouchure du Rubicon s'annonça, grâce aux dés justement : des cubes en béton massifs, d'un mètre de côté, entassés le long des deux rives, dessinant les levées du fleuve. Quand ils furent assez près pour pouvoir les distinguer, Ambrogio les montra à Tricia : « Regarde, tu les vois ? Voilà les dés. »

– Les dés ?

– Oui, les dés de César. A partir de maintenant, tu dois apprendre à me croire sur parole.

– Mais ce ne sont pas des dés... enfin, si peut-être, mais pas à jouer. Personne ne pourrait les déplacer.

– De nous, Tricia. De nous, personne ; mais tu ne sais pas la force qu'avait César.

Tricia rit : « Mais ceux-là... ceux-là sont au moins grands comme ça », montra-t-elle avec ses mains.

– Plus, dit Ambrogio. Ils te semblent comme ça parce que nous sommes encore loin. Mais ils ont exactement un mètre de côté ; ce sont des dés en béton d'un mètre cube chacun. Avec mes camarades de collège, nous les avons mesurés : à l'empan, bien entendu.

– Tu vois bien ! Et en plus ils sont en ciment. Personne ne pourrait les

lancer.

– Oui, mais César... Ambrogio insista : « Tricia, tu n'as pas la plus petite idée de la force de César. »

Tricia sourit : « Eh bien tu as sans doute gagné ton pari », convint-elle. « Après tout, les dés sont là. Allons, tu peux te borner à me payer la glace. »

Tandis qu'ils continuaient d'avancer, Ambrogio écarquilla les yeux : « Eh ! qu'est-ce qu'il y a là ? »

Tricia regarda, indécise : « Qu'as-tu vu ? »

– Ces... machins. Rien de spécial, mais autrefois, pour autant que je m'en souvienne, ils n'étaient pas là.

– Mais quoi donc ?

– Ces piquets. Tu les vois ces poteaux ?

– Je ne vois rien.

– Là devant les dés. Et même au milieu, on dirait.

Ces piquets et poteaux se révélèrent bientôt supportant un grillage qui entourait une partie de la levée la plus proche du fleuve.

On était en guerre, eh oui. Ambrogio s'en souvint tout à coup, et, avec Tricia à ses côtés, il éprouva une certaine honte de n'être pas lui aussi sous les drapeaux, d'être en vacances de la sorte, comme un petit garçon.

– Regarde-moi ça, dit-il, surmontant la désagréable sensation, ils doivent avoir installé un poste d'observation, ou quelque chose dans le genre.

Un petit toit de ciment émergeait des blocs entourés, peut-être une casemate, peut-être seulement un abri. Non loin de là, à demi caché entre les blocs, se trouvait un soldat qui, les coudes appuyés sur l'un d'eux, observait la mer à travers des jumelles.

Quand Ambrogio le découvrit, il le montra à Tricia : « C'est bien ça, c'est un poste d'observation, dit-il, de là ils surveillent la mer pour repérer d'éventuels sous-marins ou des avions. »

La jeune fille accueillit l'explication comme si elle lui était donnée par un spécialiste en affaires militaires. Et le jeune homme se résolut à penser, quoique confusément : « Au fond, je n'ai pas de raison d'avoir honte : si je ne suis pas soldat maintenant, je le serai certainement d'ici peu. Donc... » Il finit carrément par éprouver pour l'autre soldat, le vrai, un sentiment confraternel : « Tricia, il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est que celui-ci, au lieu de regarder la mer avec ses jumelles, ne te regarde pas, toi ».

Comme s'il l'avait entendu, le soldat – répétant une manœuvre qu'il avait déjà faite plus d'une fois auparavant sans que les deux jeunes s'en aperçoivent – pointa sur eux sa lunette et il était sur le point de la reporter sur la mer quand, cette fois, il revint en arrière, les regardant avec insistance. Ils étaient plutôt près, maintenant ; le soldat parut s'animer sensiblement, appeler quelqu'un.

– Ah, dit Ambrogio, nous y voilà ! Qu'est-ce que je disais !

Deux autres soldats apparurent à côté du premier : bien qu'ils pussent voir à l'œil nu, ils voulurent aussi regarder chacun à leur tour dans la lunette, sans doute pour mieux voir Tricia. Ambrogio se rendit compte

qu'ils faisaient entre eux des commentaires, peut-être même grossiers ; l'un disait quelque chose aux autres, insistant à tracer dans l'air avec son pouce, sans équivoque possible, le dessin d'un corps de femme.

– Regarde, fit alors Ambrogio un peu mortifié, pour distraire la jeune fille, sur le grillage, tu vois cet écriteau ? Et là aussi il y en a d'autres. Le plus proche était lisible, il portait la mention : *Zone militaire – Accès interdit*.

– Eh bien, je crois que maintenant, il vaut mieux s'en retourner » proposa après un temps le jeune homme, et il ajouta : pour éviter aussi de donner trop de spectacle à ces pauvres affamés.

Docilement Tricia tourna le dos au Rubicon, et commença avec lui le chemin en sens inverse, vers Cesenatico. Elle n'attachait aucune importance au comportement des trois soldats que, du reste, elle avait à peine remarqués. Ambrogio était au contraire mortifié (parce que « quand une chose est arrivée, même Dieu ne peut plus l'effacer ») et irrité : quand le moment serait venu, il veillerait à régler leur compte aux soldats qui se comportaient ainsi.

Petit à petit, le Rubicon avec ses blocs de béton, ce grillage de quatre sous et ces soldats de même valeur, restèrent en arrière. L'immensité du lieu absorba de nouveau les deux jeunes gens : la longue plage déserte, l'étendue interminable de la mer à présent investie par moments de bouffées soudaines de vent qui, çà et là, par endroits, la ridaient et la faisaient vibrer. Et, petit à petit, la sérénité ambiante gagna de nouveau Ambrogio.

23

Son mois à la mer terminé, la famille de Tricia se préparait à partir. On était à deux jours de la mi-août.

Le matin Tricia avait fait en compagnie d'Ambrogio une baignade interminable : elle n'arrivait pas à se résoudre à sortir de l'eau, comme si cela impliquait pour elle l'abandon, non seulement de la mer, mais aussi de tant d'autres choses inexplicables.

Pendant le déjeuner, le garçon qui, de sa table, avait sous les yeux les cinq membres de la famille, fut effleuré tout à coup par l'idée que peut-être il ne les reverrait plus jamais. Certes, il n'avait pas l'intention de mettre fin à son amitié avec Tricia. Pour ce qui était de Tricia donc, ça allait. Mais les autres ? Les reverrait-il jamais ? Le docteur pour commencer : avec lui, il avait échangé peu de mots, on peut même dire qu'il ne le connaissait pas... A bien l'observer, avec ces yeux ressortis comme certains poissons, il semblait (Ambrogio s'en rendait compte maintenant pour la première fois) toujours un peu effrayé. Et la mère ? Le soir du premier jour, elle avait descendu l'escalier de cette façon étrange, se contemplant elle-même avec des airs évaporés, puis pourtant, elle avait montré qu'elle était une femme sensée : son seul défaut était sa langue, « l'incontinence verbale » (« Eh mon Dieu.... ! ») Et les petites, ces deux sauterelles ? Bronzées, gracieuses, elles

étaient assises poliment à leurs places et mangeaient calmement. Avec le temps elles deviendraient deux belles jeunes filles, comme Tricia ; non pas blondes comme elle cependant, avec ces cheveux châtain coupés en frange... Qui sait s'il les reverrait jamais ces gens-là. Et Tricia elle-même, la reverrait-il, finalement, elle aussi... Ils avaient convenu de se rencontrer à l'Université quand elle y serait à son tour : pas cet automne donc, mais le suivant. Dans plus d'un an, et il y avait la guerre ! Qui sait où il serait, lui, dans plus d'un an...

Après le repas il assista à leur départ, et les aida même à charger les bagages sur les deux fiacres qui allaient les emmener à la gare. Il était maintenant dans un état d'esprit plutôt dépressif. Tricia s'en aperçut et le regarda fixement dans les yeux quelques instants, comme pour mieux le sonder, mais quelque chose la laissait perplexe. Ce furent les habituelles poignées de main, les échanges de salut, les invitations à ne pas s'oublier mutuellement, les souhaits de bon voyage. Finalement les deux fiacres partirent. Ambrogio rentra seul dans le jardin de la pension Iris et alla s'asseoir sur un banc.

24

Le soir du même jour, à l'heure du dîner, son cousin Manno lui téléphona de Nomana : « Je suis ici, je suis à la maison, depuis hier soir ; j'ai une permission en attendant ma nomination. Les examens du cours ? Ben, ça a été, pas trop mal. Ton père veut maintenant que je prenne le soleil, que je me gave même de soleil, tu t'imagines ! »

– Ça, c'est devenu une véritable fixation chez papa, ne put s'empêcher de faire remarquer Ambrogio.

– Une véritable quoi ? Fixation ? Exact, lui répondit en riant son cousin. Alors, est-ce qu'il y a des chambres disponibles là où tu es ? Oui ? Eh bien retiens-m'en une, j'arrive demain comme un boulet de canon. Quel train je prends ? Ça dépend, ils sont tous bien. Toi, quel train tu as pris ?

Ambrogio le renseigna. « Je l'ai noté, il m'ira bien aussi », dit Manno. « Et maintenant je te passe maman (c'est ainsi que Manno appelait Giulia) qui veut te dire bonjour ».

Le lendemain, veille du quinze août, Manno arriva ponctuellement à Cesenatico ; il ne portait pas l'uniforme et, à la gare, il ne prit pas de fiacre. Du petit jardin de la pension Iris, Ambrogio le vit arriver à pied, vêtu pour le « plein été », sa valise hissée sur une épaule, en sueur, à pas énergiques.

« Le voilà qui commence déjà avec ses fantaisies », pensa-t-il dans un élan de sympathie. Cette fantaisie-là devait probablement être en relation avec les sarcasmes ponctuels de Gerardo sur la facilité des « jeunes d'aujourd'hui » à se fatiguer. Il sortit à la rencontre de son cousin, lui tendit la main. Manno qui avait la sienne occupée à tenir la valise en équilibre sur son épaule, lui donna la gauche. Ils se regardèrent joyeusement. Plus grand qu'Ambrogio, élancé, les yeux bleus et les cheveux clairs (blond Titien

disaient les femmes de la famille, expliquant par-dessus le marché : « sa mère était vénitienne, de Vicence »), Manno, étudiant en architecture, ne ressemblait en rien à son cousin, même pas par le caractère qu'il avait extraverti.

– Quand on pense, dit-il en hochant la tête, que c'est la vie militaire qui est inconfortable, et non notre vie bourgeoise.

– Tu peux me dire pourquoi tu n'as pas pris un fiacre ? lui demanda Ambrogio.

– Parce qu'il y avait la cohue devant les fiacres.

– Et oui, c'est le quinze août.

– J'aurais dû faire la queue, attendre mon tour. Imagine-toi, j'ai déjà assez fait la queue pour le rata et le reste.

– Il va falloir que tu m'expliques exactement comment ça se passe à l'armée.

– D'accord. Tu verras quel enchantement.

– Donne-moi la valise.

– Mais non. Pourquoi ?

Ambrogio la lui ôta de l'épaule. Ils entrèrent ensemble dans le petit jardin de la pension. Malgré la sueur qui l'inondait, Manno avait, à première vue, un aspect décidément plus distingué que son cousin.

– Combien de jours penses-tu rester ? lui demanda Ambrogio.

– Une quinzaine, disons le temps que tu y restes toi-même. J'ai exactement un mois de permission et je voudrais passer la deuxième moitié en famille, parce que je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où ils vont me flanquer après. En plus, hier, don Mario m'a fait *'na capa tanta* (une tête comme ça) pour que je donne quelques-unes des leçons habituelles aux garçons de l'oratoire, et je ne voudrais pas le décevoir, le *poveromo.*

Dans la bouche de son cousin, les deux expressions non lombardes firent à Ambrogio une certaine impression. « On dirait que tu deviens polyglotte », murmura-t-il.

25

A la fin août, les deux jeunes gens s'en revinrent ensemble à Nomana, où Ambrogio reprit sa vie d'avant : il passait la matinée à se perfectionner dans l'entreprise, et, l'après-midi, il lisait ou il se promenait à bicyclette.

Un jour, il décida d'aller rendre visite à un camarade de collège domicilié en Brianza, qui comme lui devait s'inscrire à l'Université catholique de Milan. C'était un type intéressant, qui depuis l'école élémentaire voulait être écrivain, pas moins : Michele Tintori de Nova, fils unique d'un grand invalide de la précédente guerre.

Tout en pédalant vers Nova, en début d'après-midi, il se remémorait la personnalité originale de son camarade. Sans doute son penchant pour l'art lui venait-il de son père qui, bien que de culture très modeste (tailleur de

pierre de profession il avait plus ou moins le niveau du certificat d'études), avait en son temps sculpté quelques bas-reliefs dramatiques, à présent dispersés dans différentes églises de la région. D'autres camarades de collège aussi – Ambrogio se le rappelait – voulaient être écrivains ou poètes, et en effet certaines de leurs poésies (« mais pourquoi toutes si hermétiques ? Bah ! ») apparaissaient de temps en temps dans le bulletin du collège. Ambrogio sourit : le si méprisé bulletin du collège ! C'est seulement *obtorto collo* et parce qu'ils n'avaient pas de meilleur espace où publier leurs œuvres, que les futurs poètes se résignaient à les voir figurer parmi les sermons du recteur et les chroniques de l'académie scolastique. « En tout cas, sur aucun des autres je ne parierais une lire, mais sur Michele Tintori en revanche... » Celui-là était comme fait d'une pâte spéciale. « C'est vrai que lui aussi a publié plus d'une poésie dans le bulletin, mais seulement quand il était dans les classes primaires, pas au collège ni au lycée comme les autres. » Ambrogio se rappelait bien ce détail : Tintori avait commencé à écrire des poésies en primaire. Bien sûr, il lui manquait alors toute notion de métrique, et il ne s'agissait pas d'authentiques vers, mais d'enfantines compositions rimées, comme Tintori lui-même le lui avait dit ensuite. Puis, tout à coup il avait eu l'intuition (« Finalement c'est là que réside sa force, dans l'intuition ») de ne pas être sur la bonne voie et, tout enfant qu'il était, avait résolument cessé d'écrire des poésies, même celles que le bulletin (à cet âge là pas si méprisé que ça) lui aurait imprimées. Ambrogio se le rappelait aussi plus tard, quand, au commencement des cours au collège, on avait distribué l'œuvre d'Homère au programme. Il est probable que jusque-là, Tintori, comme les autres élèves, avait ignoré l'existence d'Homère ; mais dès qu'il avait eu ces pages dans les mains, il s'y était laissé prendre au point que, désormais, il ne s'en détacherait plus. C'était incroyable ce que cette poésie l'attirait... Ambrogio continuait à se remémorer toutes ces choses anciennes, tandis qu'il pédalait avec énergie parmi les champs de chaume azurés par les derniers bleuets, entre Seregno et Desio. « Combien de fois l'ai-je vu, aux heures d'« étude », se libérer en hâte des autres matières pour se saisir du livre d'Homère ! » Tout jeune qu'il fût, Tintori découvrait ce nouveau domaine exaltant, la joie véritablement peinte sur son visage et, – chose inédite dans leur milieu – paraissait ennuyé quand la sonnette électrique de la récréation l'obligeait à se détacher du livre. « Puis, à moitié collège, il a commencé à écrire des romans... » Ambrogio sourit : les « romans », comme les appelaient leurs camarades, étaient en réalité des récits fantastiques, généralement situés aux époques qui faisaient l'objet de leurs cours d'histoire. Durant ces cours, pendant que le professeur parlait, la fantaisie de Michele Tintori se donnait libre cours : chaque épisode ou fait nouveau, les illustrations du texte, et jusqu'aux noms obsolètes contenus dans les résumés chronologiques, constituaient pour lui des occasions d'aventures imaginaires, d'histoires qui se succédaient fiévreusement dans son esprit. Il avait commencé à mettre par écrit ces fantasmagories, remplissant des cahiers petit à petit. Puis, le

temps de l'étude ne lui suffisant plus, il s'était mis à écrire aussi durant les heures de cours. Le résultat était que l'un ou l'autre des professeurs finissait par le prendre sur le fait et par lui confisquer son « roman ».

Ainsi, un jour, le professeur Zaroli : « Pourquoi ne suivez-vous pas le cours, Tintori ? Qu'êtes-vous en train d'écrire ? Faites voir. » Il avait feuilleté le cahier : « Les Phéniciens ? Que viennent faire ici les Phéniciens ? Nous sommes en train d'étudier la période romaine ? Quoi ? Un bateau phénicien assailli dans l'Atlantique par... par des pirogues indigènes ? Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? »

Tintori, un peu vexé, avait tenté de se soustraire aux explications : « Je vous demande pardon. Veuillez m'excuser. »

– Mais qu'êtes-vous en train d'écrire ? On peut savoir ?

– Je me suis laissé prendre par...

– Par quoi ?

– Je ne sais pas.

La classe entière, qui jusqu'alors s'était contenue, avait tout à coup explosé : « Monsieur le professeur, c'est un roman. » « Un roman historique. » Le professeur de mathématiques lui aussi lui en a confisqué un. « Celui-ci est le troisième qu'on lui trouve. » « Le premier était une histoire de Grecs anciens qui exploraient le Caucase. » « Oui, avec des armes en bronze et une colonne de mulets, comme les *upozughia*[1] de Xénophon, et... » « Donc les mulets te plaisent, hein ? » avait dit, à bon compte sarcastique, le professeur Zaroli. « Réponds. »

Tintori avait fini par se rendre : « Oui, les mulets, et les bateaux, et... tout ce qui existe me plaît », avait-il répondu en substance. Ce qu'Ambrogio se rappelait maintenant c'était qu'à cette occasion, le mot mulets, le mot bateaux, avaient, dans la bouche de son camarade, revêtu une sorte de charme étrange.

Après l'avoir blâmé d'un coup d'œil qui se voulait le plus sévère possible, le professeur avait repris son cours. Le manuscrit ne serait rendu au romancier qu'à la fin de l'année scolaire, quand seraient restitués les canifs, les sifflets, les balles de ping-pong et les autres corps étrangers confisqués au cours des leçons.

Diable ! Il semblait à Ambrogio qu'il avait déjà tant de souvenirs, à dix-neuf ans !

26

Le village de Nova s'annonçait, avec ses routes vertes, droites, de plaine (Nova est située à l'extrémité sud de la Brianza), et enfin le portail qui donnait dans la cour de son camarade. Devant la maison de l'invalide, il y avait en effet une clairière entourée d'un mur, d'où émergeait une touffe de bambou. Ambrogio connaissait bien le lieu pour y être venu en visite plusieurs

[1] En grec ancien : bêtes de somme (N.d.T.).

fois. Il descendit de bicyclette et, tandis qu'il ouvrait le portail, réfléchit un instant : il allait parler à des gens – père et fils – chez qui il avait déjà puisé plusieurs fois matière à réflexion importante, points d'appuis qui avaient ensuite constitué pour lui de véritables références.

Il trouva la petite cour partiellement inondée d'eau savonneuse, ce qui le détermina à se remettre en selle pour la traverser sans salir ses chaussures.

– C'est ça, tu as raison Riva. C'est la femme de ménage qui a fait ce lac, lui expliqua son camarade en le voyant faire. Il s'était levé du fauteuil où il était assis à l'ombre des bambous. « Elle vient juste de jeter l'eau de la lessive. Que veux-tu, c'est une impulsive. » Il tenait un livre à la main et fit quelques pas vers le visiteur : « Allons viens ici à l'abri sur la terre ferme. » Et finalement lui serrant la main : « Bonjour. C'est bien que tu sois venu me voir. »

– Salut Tintori. On peut savoir ce que tu fais ici, « vautré » dans la paix, alors que – comme dirait Zaroli – Hannibal est à nos portes ? lui répondit Ambrogio.

L'autre plissa le front : « Je crains que ce soit nous qui soyons aux portes des autres, que ce soit nous les Hannibal », murmura-t-il. Il était sensiblement plus grand qu'Ambrogio, et avait les yeux et les cheveux noirs.

– Ton père, qu'en dit-il ? Comment a-t-il pris ça ? demanda Ambrogio.

Tintori secoua la tête : « Si possible, avec lui, essaie de ne pas parler de la guerre », l'avertit-il en baissant la voix. « Il lui en a fallu du temps pour se calmer. »

Ambrogio serra, comme pour signer un accord, le poignet de son camarade : « Tu as bien fait de m'avertir. »

– Eh bien, fit l'autre, tu veux entrer dans la maison, ou tu préfères t'asseoir ici, *patulàe sub tégmine bàmbui* ?

– *Bàmbui* ?

– C'est le génitif de bambou, non ? dit Tintori.

– Ah bon, *bàmbui* alors, répondit Ambrogio. Je me mets moi aussi volontiers sous les *bàmbui*. Lesquels *bàmbui* étaient plutôt mal entretenus, de même que les fauteuils en osier décrépis auxquels ils faisaient de l'ombrage, de même que la petite cour et que la maison, qui était une sorte de ramification d'une ancienne maison bourgeoise transformée en logement populaire. « Mise à part la pauvreté, on voit bien qu'il manque une femme ici », pensa Ambrogio, sans beaucoup d'originalité. Il se souvint que la femme du grand invalide – une modeste infirmière – était morte en donnant le jour à son camarade Michele. « Mais attends, laisse-moi d'abord ranger ça. »

Suivi pas à pas par son ami, il alla mettre comme il le faisait à chaque visite, sa bicyclette sous un petit porche ; là étaient fixés au mur au moyen de grosses agrafes, deux bas-reliefs de marbre : les seuls – Ambrogio le savait – qui soient restés au sculpteur tailleur de pierre du temps où il pouvait produire.

Cette fois encore – ne fût-ce que par courtoisie – il s'attarda un peu à les contempler : chargés de figures dramatiques en fort relief, ils représentaient,

l'un la lutte entre l'archange Michel et Lucifer (le sujet préféré du singulier sculpteur), l'autre la montée du Christ au calvaire.

– Je ne me risquerai pas à faire des commentaires, mais tu sais qu'ils me plaisent, dit-il par courtoisie à son camarade. Comme d'ailleurs ils plaisent à mon cousin Manno qui s'y connaît un peu plus que moi. Ce n'est pas pour rien qu'il est inscrit en architecture.

Son camarade approuva. « Je me souviens de ce qu'a dit Manno quand il est venu ici. Cette fois-là, pas comme aujourd'hui, tu t'étais risqué à commenter ces sculptures. »

– Je n'ai jamais fait ça, plaisanta Ambrogio, ou bien je devais être très jeune.

Mais Tintori ne plaisantait pas : « Il y a deux ans de ça. Tu avais dit que ces sculptures étaient *naïves* [1]. Tu te rappelles ? »

– Si tu le dis.

– Manno t'a repris : « Pourrais-tu dire *naïves* les œuvres des maîtres cômasques ? » a-t-il dit. « Non. C'est vrai qu'elles sont ingénues et tout ce que tu voudras, mais elles sont aussi objectivement tout autre chose que ce que l'on entend aujourd'hui par *naïf* ». Selon moi, a-t-il dit, ces sculptures découlent en ligne directe du même moule culturel qui a produit les œuvres de Côme. Parce qu'elles sont, de la même façon, un produit spontané de notre peuple, de son monde intérieur, sans influence ou apport étranger. « Pour moi », conclut Tintori tandis qu'ils traversaient la petite cour en sens inverse, « ce fut l'un de ces discours qui laissent des traces, c'est pourquoi je m'en souviens presque mot à mot. En un certain sens, ça m'a ouvert les yeux sur l'art de mon père. » (Il était sur le point d'ajouter : « Et aussi sur le mien » vu que pour lui, comme pour les cômasques, il était incontestable que l'art se transmettait de père en fils ; mais il laissa tomber.)

Ils s'assirent dans les fauteuils près de la touffe de bambou, au pied duquel poussait une bande de minuscules muguets, modestes comme l'herbe. (« C'est ma mère qui les a plantés », avait autrefois expliqué Tintori. Bien que personne ne s'en occupât, les petites plantes continuaient de reparaître, année après année, tenaces – malgré leur fragilité – comme certains souvenirs délicats qui, même si nous les négligeons, s'obstinent à nous revenir en mémoire.)

– Et où se trouve ton cousin maintenant ? demanda Tintori, toujours à Pesaro ?

– Non, ces jours-ci il est à Nomana, en permission en attendant son grade de sous-lieutenant ; il doit retourner sous les drapeaux le quatorze septembre. Tu sais que j'ai passé avec lui deux semaines à la mer, à Cesenatico ?

– C'est un garçon sensé comme il n'y en a pas beaucoup. Ça me plairait d'avoir son opinion sur l'armée.

– C'est vrai, il est intéressant. Tu aurais dû entendre, à Cesenatico, les commentaires de Clergé Indigène. Enfin maintenant, Manno est chez nous.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Si tu veux tu peux venir un de ces jours, un après-midi, tu verras aussi mes frères et sœurs qui sont rentrés de vacances.

Tintori était déjà allé plus d'une fois à Nomana, et connaissait à peu près toute la famille.

– Un de ces après-midi ? Non, maintenant je suis dans une phase de paresse, répondit-il.

– N'en parlons plus alors. Les deux amis se sourirent cordialement.

– Dis-moi un peu, fit Ambrogio, je me demandais quelque chose, en venant ici : tu n'as plus écrit de romans ?

– Quels romans ?

– Comment : quels romans ? Ceux que tu écrivais au collège, tu ne te rappelles pas celui que le professeur Zaroli t'a confisqué ?

– Ah quand nous étions encore en troisième... Qu'est-ce que tu vas donc déterrer ? Non, de toute façon, répondit Tintori, et il cita en dialecte : « Courges et melons à leur saison » (*Zucche e meloni alle loro stagioni*). C'est depuis ce temps-là, depuis la troisième, que je n'en écris plus.

Ambrogio le regarda d'un air interrogateur.

– Tu veux savoir pourquoi ? fit Tintori. Allons, comment fait-on pour écrire si l'on n'a pas d'abord fait l'expérience de la réalité, l'expérience de la vie ? Maintenant nous avons dix-neuf ans, il est trop tôt pour écrire.

Voilà une autre des caractéristiques de Tintori, pensa Ambrogio, le sens des limites du jeune âge, un sens typiquement issu de Côme, que peu de jeunes avaient au collège. Au mépris de fortes impulsions il n'avait jamais voulu se vieillir, tendant même à se rajeunir à l'occasion.

27

Dans un fauteuil roulant poussé par un soldat du service de santé, Tintori père sortit de la maison.

Le jeune homme se leva respectueusement ; l'invalide lui sourit en le saluant d'un signe de la main et se fit accompagner à la touffe de bambou. Une fois encore Ambrogio remarqua à quel point il remuait la tête difficilement. Son corps – un peu flasque – donnait l'impression de pivoter à l'endroit où la colonne vertébrale avait été touchée. Son fils lui demanda avec sollicitude : « Tu sors faire ton tour au village, papa ? »

– Oui. Mais d'abord, laisse-moi saluer ton ami. Il s'exprimait en dialecte et serra la main d'Ambrogio : Cher Riva, qui est venu voir Michele, mon Michele archange. Il fit une pause, examinant le visiteur avec sympathie. Je ne vous demande rien à propos de l'issue des cours. Je sais qu'en mai, vous avez tous été reçus sans examens.

– Oui, mais alors qu'à ce moment-là ça me paraissait une grande chance, dit Ambrogio, maintenant, et il baissa tout à coup la voix, depuis que la guerre a éclaté... (« Quelle gaffe, mon Dieu », pensa-t-il. « J'ai tout de suite dit ce que je n'aurais pas dû dire ! »)

– Eh bien c'est toujours une chance, dit avec naturel Michele. Pense à ceux qui l'an dernier ont dû se farcir les examens et qui maintenant, par rapport à la guerre, sont dans la même position que nous.

Ambrogio eut un sourire gêné : « C'est vrai. »

– Pour moi, de toute façon, continua Michele, la chose la plus importante est d'un autre ordre, c'est que cette année je ne serai plus un poids pour lui pour les frais du collège, dit-il en montrant son père. Notre collège coûtait cher, c'est l'un des plus chers de Milan. L'Université coûtera moins, beaucoup moins. Il hocha la tête plusieurs fois.

Le soldat accompagnateur, un bon diable à lunettes, à l'aspect doux, qui dans l'intervalle avait pris place dans l'un des fauteuils, eut un petit rire, plutôt pour participer.

L'invalide, presque sans bouger la tête, promena son regard de lui à son fils. « Il coûtait cher, c'est vrai, mais c'était aussi l'un des plus sûrs. » Il se tourna vers Ambrogio : « N'est-ce pas ? »

– Eh, approuva vaguement le jeune homme, incertain du sens que l'autre donnait au mot « sûr » en dialecte. Avec des professeurs comme ceux-là – certains d'entre eux du moins – qui écrivent des manuels qui seront ensuite adoptés par d'autres écoles (Nangeroni par exemple : on peut dire que la moitié de l'Italie étudie la géographie par ses textes, et Mazza, et Consonni) eh bien, avec de tels professeurs, une école coûte forcément cher.

L'invalide ne dit ni oui ni non.

– Mais en attendant, continua Ambrogio qui suivait son idée, toi et moi avons eu l'enseignement le meilleur qui soit.

Il y eut une pause ; l'invalide continuait à se taire.

– Ce n'est pas pour ça, expliqua alors Tintori fils. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais ce n'est pas pour ça que mon père m'a fait étudier pendant dix ans dans un collège qui lui engloutissait les deux tiers de son revenu mensuel. C'est surtout parce qu'il estimait que c'était l'école la plus sûre sous l'angle moral.

– Bien sûr, confirma l'invalide, c'est pour ça.

– Eh ! dit alors Ambrogio avec l'air de faire une découverte. Vous voulez le savoir ? Je n'y ai jamais pensé, mais dans le choix de mon père il devait bien entrer une considération semblable. Il fit un clin d'œil entendu à son camarade.

L'invalide remarqua le geste : « Vous êtes jeunes », dit-il, « vous plaisantez là-dessus parce que vous ne vous rendez pas compte de ce que représente pour un père le risque de perdre son fils. Et qu'alors ce fils est aussi perdu pour Notre Seigneur. Avec toutes les idées et les façons de penser fausses qui circulent aujourd'hui. »

– Mais papa, je ne suis pas un enfant, protesta Michele. J'aurais su me protéger, non ? Me défendre. Tu sais bien qu'en matière de *forma mentis* je suis peut-être plus fervent que toi.

– Maintenant oui, tu es bien solide (*franch*), parce que tu t'es formé de la

bonne façon, dit le père, et je remercie toujours Dieu pour ça. Mais quand tu étais petit ?

– Avec toutes les petites jeunes filles qui circulent, lança le soldat de santé, qui avait suivi à moitié.

– Oh, ça va, souffla Michele.

Il y eut une pause. « Vous êtes deux braves garçons » dit l'invalide en guise de conclusion. Et au soldat : « Alors Piero ? On le fait notre petit tour ? »

Après s'être de nouveau levé et lui avoir serré la main, Ambrogio le regarda s'éloigner à travers la fange de la petite cour, cloué à son fauteuil dont les roues ressemblaient à des roues de bicyclettes.

– Tu l'as toujours vu comme ça, n'est ce pas ?

– Je ne l'échangerais contre aucun autre père au monde, répondit Tintori fils.

– A l'école on nous a appris la raison de la douleur, son rôle dans l'économie du salut de tous, etc. Mais quand on est dedans je ne sais pas, fit Ambrogio.

Tintori continuait d'approuver : « Quand on est dedans, ces explications ne suffisent pas », dit-il. Et, baissant un peu la voix : « Ce ne sont pas des raisons humaines celles-là : à l'école ils nous ont tout simplement transmis ce que le Christ a enseigné avant de se livrer aux bourreaux pour être mis en croix. Mon père lui, aide le Christ » – tout à coup ses yeux se mouillèrent – : « il souffre la passion du Christ, et il est conscient de le faire. »

Après avoir prononcé ces mots, il se calma, changea de conversation. Ils continuèrent à deviser une bonne heure, assis à l'ombre des bambous et, au bout d'un moment, tandis qu'ils formaient des plans pour leur prochaine vie universitaire, ils avaient recommencé à plaisanter, de belle façon même, comme c'est naturel chez deux jeunes gens.

28

Au cours des quinze jours qu'il passa à Nomana avant de retourner sous les drapeaux, Manno – comme il l'avait promis à don Mario – consacra quelques soirées aux garçons de l'oratoire.

Il reprit, là où il les avait interrompues, certaines de ses leçons sur l'art. « L'art, s'il est authentique, nous conduit à Dieu ». (Que le lecteur ne s'étonne pas de rencontrer, tout de suite après Michele Tintori, un autre jeune homme passionné par Dieu : après tout, nous nous trouvons en Brianza, dans la Brianza d'alors). « Cela, je vous l'ai dit des tas de fois avant de partir, c'est le postulat qui est à la base de nos rencontres, vous le savez. »

Les garçons, assis devant lui sur les chaises paillées de l'oratoire, l'écoutaient attentivement. Ils savaient qu'à la différence de ses cousins, Ambrogio et Fortunato, Manno n'avait pas l'intention de devenir industriel

(d'ailleurs il n'en avait pas le profil : du moins pas celui de l'industriel de Brianza, lequel, comme on l'a dit, est presque toujours de souche populaire. Manno avait des manières différentes, plus raffinées et plus désinvoltes). Il devait tout de même avoir des raisons bien importantes, pensaient les garçons, pour refuser l'opportunité que la vie lui offrait.

– Écoutons Carlino, dit-il, tentant d'interroger le jeune homme. Pourquoi est-ce que je dis et répète que l'art nous mène à Dieu ? Tu t'en souviens ou tu ne t'en souviens plus, et est-ce qu'il te semble que je le dis seulement parce que nous nous trouvons à l'oratoire ?

L'interpellé, se levant, eut du mal à répondre : « Parce que dans l'art, il y a le particulier, c'est-à-dire, non, l'universel. Euh, je ne m'en souviens pas très bien. »

Les autres garçons ricanèrent, mais de façon contenue : ils avaient tous une certaine difficulté à se rappeler ces concepts abstraits que leur détaillait avec tant de patience Manno, étudiant en deuxième année d'architecture.

– L'art, dit le jeune homme, c'est « l'universel dans le particulier », c'est ce que tu voulais dire, ce que nous avons dit tant de fois. (En répétant l'antique définition qui a orienté les artistes des siècles où l'Italie était vraiment grande en art, Manno n'éprouvait pas le moindre scrupule envers les esthétiques nouvelles, toutes plus ou moins en contradiction entre elles, dont sont aujourd'hui pleines les têtes et les revues spécialisées.) Mais que signifie, en d'autres termes, cette phrase ? Essaie de l'expliquer avec des mots à toi.

– Ça veut dire que l'art est... est une espèce de..., s'efforçait de se souvenir Carlino Valli, dix-sept ans, apprenti jardinier.

– Bien. Je vois qu'il est nécessaire de faire une révision générale. Essayez d'être attentifs, parce que ces choses pourront servir à tout le monde : autant à ceux d'entre vous qui seront ouvriers, parce que ça leur enrichira l'esprit, qu'à ceux – surtout ceux-là –, qui tailleront le bois ou battront le fer, ou seront dessinateurs industriels, tous travaux auxquels nous, en Brianza, sommes très enclins. C'est si vrai que notre petite école professionnelle de Nomana, toute du soir qu'elle est, réussit chaque année à placer quelque concurrent dans les concours provinciaux et même nationaux. Comme ton frère Umberto, hein Giacinto ? qui, il y a trois ans, a obtenu le grand prix national de dessin.

– Maintenant Umberto est soldat à Udine, déclara Giacinto satisfait.

– Je sais, dit Manno.

« Giacinto, ne dérange pas » intervint don Mario. « Le fait que ton frère se trouve maintenant à Udine plutôt qu'à un autre endroit, n'a rien à faire avec le propos. » Le jeune prêtre – cheveux en brosse, figure d'enfant à lunettes cerclées de fer très fin – était toujours présent avec les garçons : « Je veux apprendre moi aussi », soutenait-il.

En son absence les garçons plus petits qui n'étaient pas autorisés à assister aux leçons de Manno, se retrouvaient donc sans surveillance dans la cour, et quelquefois ils en profitaient.

Par exemple pour franchir le portail et jeter des pierres contre quelque panneau dans la rue, ou même contre un piquet métallique, ou bien, s'ils

l'avaient à portée de tir, contre quelque pauvre chien errant qui traînait dans les parages à la recherche de nourriture. Les Italiens – comme cette guerre elle-même allait le démontrer – ne sont pas sans amour pour le prochain ; ils sont pourtant sans pitié pour les animaux, et les gens de Nomana, les enfants en particulier, ne faisaient pas exception à la règle.

Un soir justement, quelques gamins qui étaient à la porte de l'oratoire (« De toute façon aujourd'hui il y a la conférence pour les grands, et don Mario ne s'aperçoit pas que nous mijotons quelque chose ») poursuivirent un petit chien errant. « Regardez, hé, regardez », s'exclama l'un d'eux, « c'est le chien de l'aubergiste, celui dont l'aubergiste ne veut plus. »

– Il n'en veut plus, non, parce que maintenant il a un nouveau chien.

– On peut lui faire ce qu'on veut.

– Eh, toi, Fido, l'appela en se dirigeant vers lui l'un des enfants. Fido, viens ici, pauvre Fido, et, sortant son mouchoir de sa poche, bien serré dans son poing de façon que la bête ne voie qu'un peu de blanc, il le lui tendit comme si c'était un morceau de pain ; « Tiens Fido, tiens, prends. »

L'animal, complètement affamé, éreinté, l'une de ses petites pattes si terriblement blessée qu'il ne la posait pas par terre pour marcher, s'était arrêté : il leva son pauvre museau, essayant de flairer : il se trouvait à une douzaine de mètres des gamins.

– Tiens Fido, tiens, tiens, prends.

Le chien montrait une peur évidente (il avait peur de tout désormais), mais la faim le poussait aussi vers cette fiction de pain. C'était un petit bâtard de couleur indéfinie, auquel, du jour au lendemain, son patron avait refusé la nourriture et le logis, lui fermant la porte sur le museau : « Va-t'en, et que je ne te revoie plus. Hors d'ici. » Comme l'animal, des jours durant, ne s'était pas éloigné de la maison, cherchant la moindre occasion pour y rentrer à nouveau, l'homme, qui ne se sentait pas le courage de le tuer, l'avait durement battu, jusqu'à ce qu'il s'enfuît en hurlant. « Voilà » et il jurait : « maintenant il aura enfin compris. » Malgré cela le chien n'avait pu se résoudre à s'éloigner vraiment. Où aurait-il pu aller ? Depuis d'innombrables générations, les animaux de son espèce ont désappris à se procurer leur nourriture tout seuls : par volonté de l'homme, c'est de l'homme lui-même qu'ils reçoivent leur subsistance et, en échange, ils lui accordent leur compagnie, leur joie et une totale dévotion. Il jappait à cause de la faim, surtout la nuit, la faim le faisait même trembler et, une nuit que tremblant ainsi, il s'était glissé sous le porche où autrefois était son écuelle, le patron, furieux – attiré par les grondements du nouveau chiot – lui était tombé dessus et l'avait frappé avec force coups de pieds dont un avait estropié irrémédiablement l'une de ses pattes. Depuis, le bâtard errait dans Nomana et ses alentours, léchant continuellement sa patte endolorie et se tenant avec terreur à l'écart de la maison de l'aubergiste. Il fouillait dans les boîtes à ordures, parfois quelqu'un lui jetait un morceau de pain ; mais si l'animal essayait de se fixer dans une cour on l'en chassait : « Encore ici, non, pas ici, va-t'en. Va-t'en sale bête ». Il n'avait littéralement plus que la peau et les

os, et il était dans cet état quand les garnements de l'oratoire l'avaient appelé feignant de lui tendre de la nourriture. Les yeux implorants et la queue basse, il s'était laissé approcher, puis prendre.

« *El gh'è ! El gh'è* ! (Ça y est ! ça y est !) », avait crié en le saisissant par la peau du cou celui qui était allé à sa rencontre, le mouchoir serré au creux de la main : « Je l'ai pris, ça y est. »

– Fais attention à ne pas le laisser s'échapper.

– Attention. Oui, fais bien attention.

Les enfants l'avaient entouré : « Fais gaffe qu'il ne te morde pas. »

– Que veux tu qu'il morde, moche comme il est ?

Ils jubilaient : « Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on lui fait ? »

– Une boîte. Allez, attachons-lui une boîte à la queue.

– Oui, une boîte.

– Oui, oui, allez.

Sitôt dit sitôt fait. Il avait dans la poche la ficelle nécessaire à l'opération et la sortit. Mais la boîte il fallait aller la chercher, et aucun des garnements ne voulait s'éloigner de la prise. « Regardez comme il tremble. »

– Sale trouillard.

– Là dans le virage il y a des boîtes : Allez, Gino, toi, va en chercher une.

Gino ne voulait pas y aller ; alors la petite troupe tout entière se déplaça, avec le chien auquel on avait enroulé la ficelle autour du cou en guise de laisse. Par terre il y avait effectivement quelques boîtes rouillées, ils en choisirent une et l'attachèrent à la queue de la bête. Puis ils la lâchèrent en la chassant : « Va-t'en d'ici, va-t'en sale bête. Ouste. »

– Allez ! Va-t'en !

Aussitôt le chien tenta de s'éloigner et de fuir, ce qui fit rebondir la boîte sur le pavé et la fit battre contre ses pattes de derrière. Le pauvre animal se tourna un instant, incertain quant à la nature de ce nouveau tourment : il vit les enfants lui courir après en criant et se mit alors à courir à son tour tandis que la boîte rebondissait et crissait, et battait toujours plus souvent, parfois avec le bord coupant du couvercle, la patte blessée qu'il était maintenant obligé de poser par terre. L'animal commença à hurler de douleur, il courait et hurlait, et les enfants derrière lui applaudissaient : le divertissement ne pouvait pas être plus grand.

Le long de la rue de l'oratoire venait en sens inverse Aristide del Ghemio, un idiot d'une cinquantaine d'années, à la peau rougeâtre, au visage et au cou déformés de façon caractéristique par son mal, qui était très prononcé, au point de ne lui consentir – surtout quand il était énervé – qu'un parler haché.

Objet lui aussi parfois – s'il n'y avait pas d'adultes présents – des agaceries et des moqueries de la marmaille, l'innocent se rendit compte que les gamins étaient en train de tourmenter le chien et se porta instinctivement à son secours, ouvrant les bras pour leur barrer la route ; en même temps il émettait des cris convulsifs de reproche. Le chien passa près de lui et se

sauva. Quand il eut disparu de la place, on n'entendit plus ses cris ni le bruit de la boîte.

Les enfants s'étaient arrêtés : ils considérèrent l'idiot, d'abord avec peur, puis avec un désappointement grandissant. Les plus hardis, sans trop s'approcher de lui, commencèrent à l'insulter et, très vite, tous se mirent à se moquer de lui.

– Aristide n'est capable d'attraper personne, cria celui qui avait capturé le petit chien, et ramassant par terre un caillou, il le balança et le lui lança dessus.

– Froussard qui s'échappe, cria un autre.

Comme il y avait des détritus contre un mur, ils en ramassèrent et se mirent à les lancer sur le malheureux qui – frappé tout d'un coup au visage – n'osait plus s'avancer. Incapable qu'il était de prononcer les mots en entier, il grognait à sa manière étrange en agitant les bras de façon désordonnée, cependant que les gamins hurlaient encore plus que lui : ils avaient trouvé un nouvel amusement.

Du portail de l'oratoire don Mario sortit en courant, suivi par d'autres : « Que faites-vous ? Quelle honte ! » cria-t-il. Au début les gamins ne semblaient pas vouloir lâcher prise, mais les garçons plus grands qui étaient sortis avec don Mario les attrapèrent rapidement par la peau du cou ; quelques taloches volèrent, quelques-uns d'entre les petits se mirent à pleurnicher.

– Méchants. Quelle honte, disait don Mario. Il semblait au bord des larmes. Emmenez-les tous dans la pièce du billard, j'arrive.

Le prêtre alla vers l'idiot qui, adossé à un mur, ne se calmait pas. Il sortit son mouchoir de sa poche et entreprit d'essuyer les traces de détritus, tout en lui parlant avec affliction et pitié. Enfin, le prenant d'abord par la main, puis passant un bras sous le sien, il le persuada de se laisser conduire chez lui, au fond de la même rue.

S'ensuivit une réprimande aux garnements dans le local du billard (ils étaient tous plus ou moins en larmes à cause de la façon vigoureuse dont les plus grands leur avaient tiré les oreilles), puis une solennelle réprimande à tous les garçons de l'oratoire sans exception. Pour ce soir la conférence – interrompue à son début – n'eut pas lieu : « Rentrez tous chez vous et essayez de vous rendre compte de la gravité de ce qui est arrivé », dit don Mario. « Ou vous vous en rendrez compte, ou l'oratoire est inutile, et alors moi aussi je suis inutile. »

Manno crut bon de raccompagner le prêtre qui ne parvenait pas à se calmer. « Tu as vu ce qu'ils ont fait ? » répétait-il. « Tu as vu cette méchanceté ? »

– Oui, calmez-vous don Mario, lui disait Manno, calmez-vous. C'était les plus petits, on n'a pas encore eu le temps de les éduquer, de les former.

– Oui. Cet âge-là, dit le prêtre en s'arrêtant et en ouvrant grand sur le jeune homme ses yeux d'enfant derrière ses lunettes, et l'âge précédent aussi, sont peut-être les pires. C'est le temps où ils découvrent la sexualité et... que de péchés, quels saligauds, si tu savais.

– Mais après, un peu plus tard, vous savez bien qu'ils se corrigent. Essayez de ne pas être trop pessimiste. N'est-ce pas un fait que la plupart des jeunes hommes de Nomana, pour ne rien dire des filles, arrivent vierges au mariage ? Vous trouvez que c'est une petite victoire ça ? Vous savez bien comment ça se passe ailleurs.

– Oui, on arrive à les éduquer, relativement, presque tous. Mais avec quels efforts. Que de prières devant le tabernacle !

Ils s'étaient remis à marcher. Le prêtre s'arrêta de nouveau : « Pourquoi est ce ainsi ? Pourquoi, petits, sont-ils si difficiles ? »

– Il faut croire que les enfants ne naissent pas naturellement bons. Voilà encore un fait qui nous le rappelle.

– C'est un âge, dit le prêtre, où parfois se décide le sort d'une âme.

Ils recommencèrent à marcher. Du petit chien dont ils avaient eu vent aussi, ils ne parlèrent pas du tout. (Anticipons un peu : trente ans plus tard, sous l'influence laïco-humanitaire de la télévision et des idées nouvelles, les jeunes de Nomana n'agiront plus de la sorte : ils tourmenteront moins les animaux, ne tourmenteront plus publiquement les innocents, et il est vrai que ce sont deux pas en avant. Mais ils commenceront – comme cela ne s'était jamais vu dans l'histoire du village – à haïr des groupes sociaux déterminés et, en outre, aucun d'entre eux, ou presque, n'arrivera plus vierge au mariage. Tant l'être humain est limité : il acquiert d'un côté, il perd ponctuellement de l'autre et, à cela, il semble qu'il n'y ait pas de remède. Qu'on pense, en dernier ressort, aux incroyables boîtes pour la nidification des étourneaux installées sur les baraquements d'Auschwitz, par les bourreaux qui avaient le cœur tendre pour les oiseaux).

Quand ils arrivèrent à la maison de don Mario et que le prêtre fut sur le point d'ouvrir la porte, il se souvint tout à coup : « Les parents d'Aristide del Ghemio ! Je ne suis pas entré chez eux pour leur expliquer, pour m'excuser. J'avais surtout en tête les garçons et... Il faut que j'y aille tout de suite. Salut Manno, nous nous reverrons à ton prochain cours, mardi. »

Manno lui serra la main, puis le regarda s'éloigner d'un pas pressé dans le soir tombant, voûté dans sa soutane qui lui donnait l'air encore plus fragile.

– Cher don Mario ! murmura-t-il.

29

A quelques jours de là, à la mi-septembre, le jeune homme partit pour sa nouvelle destination, Plaisance. Les cousins et les oncles qui lui tenaient lieu de parents l'accompagnèrent au train.

Grand et blond, dans son nouvel uniforme de sous-lieutenant, avec ceinturon et bottes, Manno faisait, il faut bien le dire, bel effet. Mais on devinait surtout qu'il serait un vrai officier.

Pendant le retour, pas à pas, vers la maison, la conversation roula sur la guerre, cependant que les plus petits écoutaient attentivement. A dire vrai, il

y avait eu peu d'opérations militaires italiennes au cours de ces trois premiers mois. Les humiliants combats avec la France, déjà réduite à merci par les Allemands, n'avaient duré que deux semaines, et des rumeurs confuses avaient même circulé, d'après lesquelles les nôtres n'avaient réussi à progresser que dans quelques secteurs limités : l'armée – selon ces rumeurs – s'était révélée peu préparée. Mais l'armistice avait été de suite décrété et l'on ne pouvait pas juger. Il y avait eu aussi deux échanges de canonnades entre notre flotte et la flotte anglaise dans les eaux de Punta Stilo et de Capo Spada, avec un résultat douteux : plus que des batailles comme celles rapportées dans les livres d'histoire, où une flotte gagne et l'autre perd, elles avaient paru des essais, des débuts de batailles. Il y avait eu une facile avancée italienne en Afrique orientale, ça oui, mais seulement des escarmouches en Libye. Dernièrement, en septembre, les nôtres semblaient être décidés, tout d'un coup, à prendre le canal de Suez ; ils s'étaient toutefois arrêtés bien avant d'y arriver et, depuis quelques jours, la radio et les journaux apostrophaient avec arrogance ceux qui s'interrogeaient sur les raisons de ce retard. Se poser de telles questions – avertissaient-ils – constituait un signe de méfiance envers nos glorieuses forces armées. « Ce qui signifie », fit remarquer Gerardo, « que les journalistes du régime eux-mêmes se rendent compte de l'étrangeté de la situation ».

– Oui. Je ne comprends vraiment pas pourquoi, avant de commencer la guerre, nos chefs n'ont pas au moins préparé l'occupation de Malte et du canal de Suez qui, semble-t-il, étaient peu défendus, dit Ambrogio, comme me le rappelait Tintori il y a quelques jours. Et peut-être aussi l'occupation de Gibraltar, avec quoi ils auraient tiré profit de leurs précédents efforts en Espagne. Vous vous rendez compte qu'il aurait suffi de ça pour chasser les Anglais de la Méditerranée ? Il n'y aurait alors eu aucun besoin de bataille navale.

– Ce sont des questions que les fascistes eux-mêmes se posent, mon camarade Mazzotti de Milan me l'a dit, rapporta Fortunato. Son père, qui est l'un des responsables au parti, ne s'explique pas cette inertie. Ni comment il se fait que nous sommes en train de retirer, sans les avoir vraiment utilisées, les forces aériennes que nous avions transportées en Belgique pour bombarder l'Angleterre.

– Pour moi, en tout cas, la chose la plus étonnante c'est que les usines continuent à travailler toutes ou presque à un rythme de peu supérieur à la normale, dit Gerardo. C'est-à-dire que l'industrie n'ait pas encore été soumise à un grand effort. Cela signifie que si nous sommes vraiment entrés en guerre sans préparation, nous continuerons à le rester. Aucune affaire civile ne serait conduite d'une telle façon.

Conversant ainsi, perplexes, ils avaient parcouru le grand boulevard ombragé de chênes (l'unique boulevard du pays) qui de la gare monte à la place de Nomana. Arrivés là, Giulia proposa d'entrer un moment dans l'église : « prier pour notre Manno, afin que le Seigneur le protège. » Giulia n'avait pas pris part à la conversation parce que, depuis le départ de son

neveu, elle avait obstinément en mémoire, à demi effacés, les lointains départs de ses deux frères durant la guerre précédente, dont l'un – l'oncle Francesco – n'était pas revenu.

Dans l'église, ils distinguèrent dans la pénombre don Mario agenouillé sur un banc, qui priait tout seul, la tête entre les mains. Dans la grande niche sous le maître autel, le crucifix était découvert et illuminé comme dans les jours solennels, sans doute à la demande des parents de quelque soldat du village qui se trouvait en grand danger (cette fois – expliqua Ambrogio – il devait s'agir de Roberto Beretta, classe 1920, embarqué sur un sous-marin qui, ces jours-ci, n'était pas rentré à la base). Giulia ajouta alors Roberto à ses prières.

Puis toute la compagnie sortit de l'église et se sépara : Gerardo et Ambrogio se dirigèrent vers l'usine, les autres vers chez eux.

Au cours des semaines suivantes, la guerre continua à se traîner de la même façon. On n'en voyait pas de signes, ou presque. On voyait même beaucoup de jeunes gens en civil, qui vaquaient à leurs occupations habituelles, exactement comme si l'on n'était pas en guerre. Il est vrai qu'il fallait respecter les consignes de black-out, que les véhicules circulaient tous phares cachés et les garde-boue vernis de blanc, mais en compensation les avions ennemis continuaient à ne pas donner signe de vie.

Sauf une nuit où il en arriva un, tout à fait isolé ; radios et journaux en parlèrent comme d'une sérieuse tentative anglaise de bombarder Milan. L'avion lâcha une seule bombe dans la région de Monza, touchant par hasard un petit chalet en construction non loin de la grande route qui longe le parc royal.

Ambrogio crut bon d'y faire un tour en bicyclette ; il fut surpris de l'insignifiance des dégâts : deux maçons, avec de la brique et de la chaux, les répareraient en quelques heures. Ils étaient donc de cette importance les dommages que l'aviation pouvait causer ? Le jeune homme rentra chez lui perplexe.

30

Cette atmosphère stagnante fut bouleversée à la fin octobre par une nouvelle vraiment inattendue et presque paradoxale, au point de paraître au début incroyable : la nouvelle de notre agression contre la Grèce.

– La Grèce ? Pourquoi la Grèce ? Qu'est-ce qu'on en a à faire de la Grèce ?

La radio et les journaux entreprirent encore une fois de peser sur les esprits : mais en quelques jours leur ton, de triomphant et enthousiaste, se fit plutôt prudent, puis – pour qui était en mesure de comprendre – presque inquiet.

Les choses sur le front grec avaient subitement mal tourné pour nous attaquants. Les intolérants au fascisme en jouissaient en cachette, certains

même en parlaient ouvertement : « Quel piètre individu », « Quel crétin ce Mussolini », « Il a cru qu'il recommencerait la promenade faite l'an dernier en Albanie, et il a attaqué sans même préparer les forces nécessaires. Maintenant il fait rire le monde entier. Ce n'est pas pour me déplaire ! »

Il restait entendu que les forces en question seraient tout de suite dépêchées et que notre conquête, après cette déculottée initiale, serait rapide ; il n'était même pas pensable que les choses pussent se dérouler autrement.

Et pourtant elles se déroulèrent autrement. Après des semaines et des semaines de combats se profila précisément le danger pour nous de perdre l'Albanie et d'être jetés à la mer. Au-delà des explications de la radio et des journaux – qui n'expliquaient rien – et en dépit de leur insistance à sur quelque succès local, il filtrait du front des nouvelles inexplicables : les nôtres n'en pouvaient vraiment plus, les seuls qui tenaient étaient les chasseurs alpins de la division Julia. La rumeur commença à circuler que tous les chasseurs alpins disponibles seraient envoyés en Albanie.

Ces jours-là, don Carlo Gnocchi, aumônier de la division Tridentina, se trouvait en permission à Nomana, chez sa mère ; il portait la soutane et aidait à l'église. Un matin, les Riva le virent arriver en uniforme avec une petite valise : « Je suis parti un peu plus tôt pour venir vous saluer ».

– Mais, don Carlo... Vous ne deviez pas retourner aux armes la semaine prochaine seulement ?

– Si, en effet. Mais j'ai reçu ce matin un télégramme m'ordonnant de rentrer immédiatement.

Ils le firent asseoir au salon, Francesca s'empressa de téléphoner à l'usine pour avertir son père et Ambrogio qui parurent peu après.

– Que se passe-t-il don Carlo ?

– Qui le sait. Il souriait doucement ; il avait un visage fin et un front haut, d'intellectuel.

– Ils vous envoient en Albanie ?

– Peut-être, je ne sais pas. Du reste s'ils y envoient mes chasseurs...

– Mais vous êtes content d'y aller ? demanda Alma, la petite statue. Ils étaient tous assis autour de lui. Rodolfo, âgé de sept ans, ne parvenait pas à détacher ses yeux du chapeau alpin avec la plume et les galons dorés, posé sur le divan à côté du prêtre.

Don Carlo répondit : « Content petite Alma ? D'aller à la guerre ? Mais là où sont les soldats doit être aussi leur aumônier. Tu ne crois pas ? »

– Ils nous ont mis dans un beau pétrin ceux d'en haut, fit observer Fortunato. Est-il possible d'être inconscient à ce point ?

Don Carlo écarta ses mains consacrées et ne dit rien.

– Pourquoi croyez-vous qu'ils l'ont fait ? Je veux dire : pourquoi selon vous ont-ils attaqué la Grèce ? demanda Ambrogio.

En temps de paix don Carlo écrivait dans le quotidien catholique, ses avis étaient recherchés ; mais maintenant il était clair qu'il n'avait pas envie de se prononcer, et il ne répondit pas.

– Pourquoi veux-tu qu'ils l'aient fait ? répondit à sa place Gerardo, répé-

tant devant don Carlo sa propre opinion déjà exprimée d'autres fois. Mussolini en a eu assez d'être l'éternel second par rapport à Hitler, alors il a voulu épater le monde avec une entreprise personnelle. Voilà tout.

– Et il l'a effectivement épaté, murmura don Carlo.

Rodolfo s'était penché sur le chapeau alpin pour mieux l'examiner ; l'aumônier le lui mit sur la tête. L'enfant poussa un cri de joie et aurait couru dehors si sa mère ne l'avait pas attrapé par un bras.

– C'est vrai que les chasseurs alpins sont les seuls qui tiennent en Albanie ? demanda Ambrogio. Vous savez quelque chose vous ? Vous avez entendu parler de ces deux compagnies de la division Julia qui ont réussi seules à tenir le front abandonné par une division ordinaire ?

– J'ai entendu parler de ça, dit don Carlo. Mais qui sait comment ça s'est passé réellement. En temps de guerre, on raconte tant d'histoires.

– Celle-là j'ai l'impression que ce n'est pas une histoire.

– Allez savoir, fit l'aumônier. C'est sûr de toute façon qu'on peut compter sur les chasseurs alpins. Je les connais : ce sont les moins bellicistes de tous les soldats, mais ce ne sont pas des gens qui se sauvent, ça jamais.

Il n'appréciait pas trop de parler de la guerre, et en cela aussi il était semblable à ses chasseurs. Il changea de conversation, parla de l'époque où Gerardo présidait l'Action Catholique de Nomana : « J'étais enfant alors mais je m'en souviens un peu » ; puis il parla de Manno pour lequel il avait beaucoup d'estime : « C'est un garçon qui fera beaucoup de bien. Vous le saluerez pour moi. »

Enfin il se leva : « Je ne peux pas m'attarder davantage », s'excusa-t-il auprès de Gerardo, « je suis vraiment désolé d'avoir interrompu votre travail en pleine matinée. »

– Mais que dites-vous don Carlo !

A la fin l'aumônier s'adressa à Giulia : « Ma mère... j'espère que vous lui tiendrez un peu compagnie. » Il la regarda dans les yeux : il fut évident que c'était là la chose à laquelle il tenait le plus, le principal motif de sa visite.

– Partez tranquille, dit Giulia. Il n'y a même pas à y penser. Nous sommes au monde pour nous entraider, non ? (*Sèmm al mund per vûtass*) Du reste ce sera pour moi un plaisir.

Don Carlo approuva avec gratitude : « Merci. »

Après quoi Francesca s'adressa à Rodolfo : « Allez, rends à don Carlo son chapeau. »

Mais Rodolfo ne voulait rien savoir ; don Carlo prit l'enfant par la main : « Accompagne-moi au portail, tu le garderas jusque-là. »

Ils l'accompagnèrent tous au portail.

Une semaine plus tard, sa mère recevait de l'Albanie les premières nouvelles de son fils.

Les chasseurs alpins et les autres renforts avaient arrêté l'avancée grecque. Vint l'hiver qui paralyse tout déplacement dans ces montagnes abruptes. On s'habitue à tout : les Italiens s'habituèrent à l'idée d'un front statique avec la Grèce. La vie continua comme avant.

31

En novembre les cours commencèrent à l'Université et Ambrogio commença à les suivre. Il partait de la gare de Nomana par le train de sept heures, pour arriver à Milan, après de nombreux arrêts, vers les huit heures. De la gare centrale babylonienne (par le style architectural et le mouvement de la foule), il rejoignait l'Université catholique après une autre demi-heure de parcours en tram. Chaque fois qu'il y entrait, il trouvait l'Université très belle, centrée comme elle l'était sur deux grands cloîtres de Bramante aux colonnes de granit élancées. Tandis qu'il la traversait vers la faculté des Sciences Économiques, il regardait constamment autour de lui avec intérêt, en bon provincial. Au seizième siècle ce complexe avait d'abord été un couvent, puis il était devenu une caserne et c'est seulement depuis une dizaine d'années que les catholiques italiens l'avaient racheté pour y installer leur Université : leur première Université après deux siècles de bouleversements positivistes... L'événement était encore présent dans la mémoire de tous les fidèles d'âge moyen, et donc dans celle de Gerardo, à qui il arrivait encore d'y faire allusion avec un enthousiasme inchangé. A Ambrogio tout semblait nouveau, même les deux cloîtres de la Renaissance, si particuliers qu'il remarquait à peine tout le reste et que rien ensuite ne lui en restait en mémoire. « Eh bien, il n'y a pas à dire, Gemellone a su y faire, ce damné », se répétait-il avec satisfaction.

Il lui arrivait parfois de rencontrer Gemellone en personne (*alias* père Gemelli), frère franciscain, fondateur et actuellement grand recteur de l'Institut : grand il l'était vraiment, imposant même, haut d'environ deux mètres et d'aspect rude. Les premières semaines de l'année académique, le recteur avait en effet l'habitude de circuler dans les cloîtres et les couloirs, l'air dédaigneux, les mains enfilées dans les manches de son froc, parmi les nouvelles recrues de l'Université. Il était professeur de psychologie et psychologue renommé – pas seulement en Italie –, et il s'estimait capable de comprendre quelqu'un d'un seul coup d'œil ; c'est pourquoi il essayait de découvrir parmi les nouveaux disciples, qui étaient légion, s'il se trouvait quelque chose de bon pour l'église ou pour la science à extraire du trou-peau. De temps en temps – mais rarement – il s'arrêtait et demandait à quelqu'un : « Toi, comment t'appelles-tu ? » et pendant que celui-là, un peu intimidé, lui répondait, il passait déjà son chemin sans plus paraître s'occuper de lui. Lorsque Ambrogio le rencontrait, il ne pouvait pas s'empêcher, à cause de l'opinion que son père avait de ce religieux, de lui manifester de la sympathie en levant le bras pour le salut romain alors de rigueur. Le recteur remarquait la sympathie et, en réponse, découvrait un peu les dents.

Finalement le garçon arrivait dans le couloir de sa faculté. Il n'entrait pourtant pas toujours dans la salle où la leçon du premier cours allait commencer, salle en général fréquentée par deux ou trois cents étudiants. C'est

que, après tant d'années de collège, il lui paraissait incroyable d'être libre de ses mouvements, de pouvoir par exemple – sans que personne lui dise rien – sécher le cours ; et, de temps en temps précisément, il le séchait pour se prouver qu'il pouvait le faire. Dans ces cas-là, après une heure et demie de voyage pour arriver à l'Université, il se mettait à se promener bêtement de long en large entre couloirs et cloîtres, parfois en compagnie de quelque autre nouveau en retard lui aussi, c'est-à-dire après que les portes de la salle – une fois les professeurs entrés – avaient été refermées.

Celui qui l'accompagnait le plus souvent dans ce vagabondage (en général, non pas parce qu'il était arrivé en retard, mais parce qu'il voulait lui aussi jouir de cette liberté) était son ancien camarade de collège Michele Tintori de Nova, le futur grand espoir de la littérature italienne. Lui s'était inscrit à la faculté de Droit.

– Pourquoi en droit, on peut savoir ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? lui avait demandé Ambrogio quand Michele le lui avait dit.

– Eh, lui avait répondu l'autre, évasif, eh.

– Non, je suis curieux, explique-moi : pourquoi t'es-tu inscrit en droit ? Ce n'était pas plus logique que tu t'inscrives en lettres ?

– Les lettres, allons donc ! avait plaisanté Tintori. On sait déjà quelque chose sur les lettres, après le lycée classique. Le reste est tout dans les textes et on peut toujours aller en bibliothèque potasser tant qu'on veut. Au contraire, la loi, le droit, c'est... c'est quelque chose dont je n'ai pas la plus petite idée. Bien que l'apport de Rome soit une composante essentielle de notre civilisation. Parce que, avec la philosophie et l'art grec (que nous avons étudié pendant des années) c'est bien le droit romain qui a réellement fait entrer l'homme dans la civilisation. Même si maintenant plus personne ou presque ne s'en rend compte. Bah, un jour ou l'autre nous pourrons en parler en connaissance de cause.

– Mais pour étudier le droit il faut y être enclin, tu comprends ? Il y faut la mentalité, – comment disent-ils ? – juridique, que sais-je, le goût des chicanes, et...

– Allons, cesse de faire des chicanes toi-même, laisse tomber, avait coupé court Tintori.

Le fait qu'il se fût inscrit en droit avait du moins entraîné pour Ambrogio une plus grande facilité pour le rencontrer, car les salles et les séminaires de leurs facultés étaient contigus.

Au cours de leurs pérégrinations indolentes, les deux garçons finissaient souvent par s'éloigner ; ils allaient en général vers le secteur des lettres et de l'École normale supérieure, où il y avait beaucoup plus de jeunes filles.

– Qui sait si aujourd'hui Apollonio donne son cours ? disait alors parfois Tintori. Un jour Ambrogio lui fit observer : « Comment "qui sait" ? Je t'ai déjà entendu dire ça. C'est pourtant facile de le savoir : il suffit de jeter un coup d'œil là, sur le tableau d'affichage. »

– Eh ! c'est vrai.

– Allons voir alors. Ambrogio l'entraîna vers le tableau. Le professeur

Apollonio ne faisait pas cours ce jour-là. « Mais il fait un cours demain, et même deux : l'un à dix heures et l'autre à onze. Tâche de t'en souvenir. »

– A dix heures et à onze heures hein ? dit Tintori, distrait. J'ai lu la semaine dernière l'un de ses articles dans « L'Homme » : quelle intuition, tu n'imagines pas ! Il n'y a sans doute pas en Italie un autre critique littéraire qui puisse lui être comparé. Dommage qu'il écrive de façon hermétique, ça me déplaît, dommage.

– Donc, rappelle-toi : demain à dix heures, ou à onze heures. Tu pourrais même te tenir prêt dans l'amphi, fais voir, ah ! voilà : salle Salvadori, et à onze heures salle Saint-Augustin. Tu veux qu'on le note ?

– Noter quoi ? Qu'est-ce que je vais aller y faire moi à son cours ? Si, c'est vrai, une fois, juste une, on peut y aller : au moins pour l'apercevoir puisque je ne l'ai jamais vu.

– Tu sais que tu es bizarre ? S'il t'intéresse, qu'est-ce que tu voudrais faire d'autre, dis-moi, qu'aller à son cours ?

– J'aimerais parler avec lui librement. Lui dire : « Il y a ce problème, je vois ces solutions. Qu'en pensez-vous ? » Je voudrais apprendre directement par lui, c'est tout. En plus il est aussi écrivain, ce n'est pas seulement un grand critique. Ce serait bien de pouvoir faire comme au Moyen Âge, quand on avait à peine inventé les Universités.

– Le Moyen Âge ? Encore ! Nous y revoilà ! Tu fais une espèce de fixation sur le Moyen Âge : à Nova aussi, quand je suis venu te voir, les maîtres de Côme et toutes ces histoires.

– Oui, et alors, pourquoi pas ? Tu as quelque chose contre le Moyen Âge ? Regarde un peu autour de toi. Michele montra au-delà des fenêtres : « Vois les bâtiments de cette Université. Ils ont été construits plus ou moins à cette époque-là. Compare-les au reste, aux constructions faites après – par exemple cette construction moderne –, et dis-moi si les gens savaient mieux construire à l'époque ou aujourd'hui. » Il souffla : « Ce n'est même pas comparable. »

– Bon, ça d'accord, j'en conviens, dit Ambrogio, mais depuis le Moyen Âge, il en est passé du temps.

– Et puis ? Mais ça n'a rien à voir avec Apollonio, je parlais seulement de ça pour me faire comprendre.

– Bon. Tu sais quoi ? fit Ambrogio, j'ai l'impression qu'avant d'aller écouter Apollonio, si jamais tu y vas, tu veux rêver là-dessus à ta manière, un peu comme tu faisais au collège avec les Phéniciens et tout le reste. Voilà ce qu'il y a.

Michele s'arrêta un instant et le regarda, étonné : « Eh ! » dit-il, « il se pourrait bien que tu aies raison. »

Les couloirs des lettres étaient le royaume des filles. En ce moment, c'était pourtant un royaume désert puisque elles étaient toutes sans exception dans les salles, derrière les rangées de portes fermées : « A accueillir le verbe la bouche ouverte comme autant d'oies », suggéra charitablement Tintori.

Quant à eux, non. Eux deux, hommes libres et sans préjugés, ne passaient pas leur temps dans les salles de cours : ils le passaient à marcher de long en large dans les couloirs, traînant les mains dans les poches, en attendant que les portes s'ouvrent.

Elles s'ouvrirent finalement quand retentit une sonnerie : les étudiantes commencèrent alors à sortir en bandes, mêlées à une infime minorité d'étudiants. Elles se mirent à passer de part et d'autre des deux garçons qui s'étaient immobilisés dans le couloir comme des rochers et, tout en passant, elles commentaient les cours qui venaient de finir, les discutaient, approuvaient ou désapprouvaient, se pressant parfois à trois, quatre ou cinq autour des rares garçons.

– Tu les vois ces malheureux ? les désigna – toujours charitablement – Tintori. Ils se sont inscrits en lettres parce qu'ils sont convaincus, dans leur for intérieur, d'être des poètes. Autrement ils ne l'auraient pas fait, avec la perspective d'un salaire de misère. Mais combien d'entre eux sont vraiment des poètes ? Tu t'imagines l'amer réveil dans quelques années ? La déception ? Pauvres crétins », conclut-il avec un fond de regret sincère. « Et on ne peut rien faire pour leur ouvrir les yeux. »

Ambrogio l'examina : la pensée qu'il pourrait demain se trouver dans la même situation qu'eux ne l'effleurait même pas ; Ambrogio finit par rire en secouant la tête.

Les filles portaient toutes le sarrau noir à petit col blanc, comme le prescrivait le règlement. La plupart d'entre elles étaient laides, hélas, défaites par trop d'heures passées sur les livres. Les passables étaient rares, et seules quelques-unes étaient vraiment belles. Pour l'instant ces dernières ne paraissaient toutefois pas attacher d'importance à la chose. Avec les laides et les passables, elles parlaient de façon animée de sémantique, de philologie romane et – comme le dit encore Tintori dans son langage charitable – d'autres inepties. Pourtant, si ces deux étudiants étrangers en suivaient une des yeux suffisamment longtemps, elle finissait par se tourner à demi pour les examiner à son tour, portait parfois la main à ses cheveux pour les remettre en ordre, ou à son col ou à la ceinture de son tablier, pour les ajuster. Chose qui n'échappait pas aux deux garçons et qui les amusait.

L'une d'entre elles pourtant, qui avait déjà attiré leur attention, ne fit pas du tout mine de s'arranger. Ils la connaissaient de vue depuis un certain temps : brune, le front bombé, elle parlait en dialecte émilien et portait, bien en évidence sur son sarrau noir, l'insigne de l'Action Catholique Féminine (« Celle-là doit tenir aux insignes », avait fait observer Ambrogio quelques jours auparavant.)

Cette fois ils entendirent prononcer son prénom par une compagne : « Nilde, eh, Nilde, attends-moi. »

– Quoi Nilde ? demanda Tintori en se tournant promptement vers la dite compagne. Leonilde ? Ou, à Dieu ne plaise, Brunilde ? Ou quoi d'autre ?

La compagne ne lui répondit pas ; Nilde, par contre se retourna, lui jeta

un coup d'œil hautain, et, au lieu de lui répondre directement : « Il y a des gens », dit-elle à sa camarade, « qui ne se contentent pas de perdre leur temps : ils veulent aussi le faire perdre aux autres. »

– Eh ! dit Ambrogio à Tintori, pas mal envoyé ! A ce qu'il semble, Nilde en sait long.

– Nilde est une redresseuse de torts, reconnut Tintori.

Sur ces quelques répliques, leurs tentatives d'approche furent cependant interrompues par l'apparition d'un frère, grand et beau, qui à la différence des autres étudiants en lettres – tous plutôt réservés, même quand ils étaient inspirés – était sorti d'une salle de cours en se comportant de telle façon qu'il attirait décidément l'attention. Il avait à sa suite une troupe d'étudiantes qui : « Père Bertrando, père Bertrando » lui disaient : « Vous avez écrit quelque chose d'autre ? Voulez-vous nous le lire ? C'est une autre poésie patriotique ? »

Dans leurs tentatives de se dépasser l'une l'autre pour arriver jusqu'au frère, les étudiantes avaient contraint les deux garçons étrangers à se pousser contre le mur.

– Poésie patriotique ? demanda Ambrogio à son compagnon, quand le troupeau fut passé. Qu'est-ce qu'elles veulent dire ? J'espère que ce frère n'écrit pas d'odes sur Mussolini.

– Je crains fort que si, répondit l'autre, qui paraissait maintenant absorbé dans ses pensées. Du moins s'il s'agit du frère dont j'ai entendu parler. Père Bertrando, oui, ce doit être lui.

– Mais, un frère... Il lui manque une case ou quoi ?

– C'est tout simplement quelqu'un qui aime se donner en spectacle. Tu n'as pas vu ?

On le voyait encore du reste : tandis qu'il avançait le long du corridor, le jeune frère vaniteux ne cessait en effet de gesticuler, lançant de temps à autre autour de lui des coups d'œil de prophète.

– Poésies sur Mussolini, un frère ! Tu sais que ça me paraît impossible ?

– Et pourtant.

– Pas mal comme taré, conclut Ambrogio.

Tandis qu'ils se remettaient à déambuler, Tintori sortit de sa poche un crayon et un feuillet déjà annoté, et griffonna quelque chose.

– Qu'est ce que tu as écrit ? Que celle-là s'appelle Nilde ?

– Hein ? Nilde ? Non, j'ai écrit autre chose. Dis-moi : t'es-tu jamais demandé comment se résoudra dans l'au-delà le problème des filles laides, et même, plus généralement, le problème de tous les êtres humains qui sont laids ?

– Écoutez-moi ça !

– Puisque dans l'au-delà nous ressusciterons avec notre même corps, cela pose un problème. Fais un peu attention s'il te plaît, et aide-moi à le résoudre. Je ne plaisante pas.

Ambrogio secoua la tête : « Eh bien, dis. »

– Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un de laid, et encore plus de très laid,

ne pourra pas le demeurer dans l'au-delà. J'entends quelqu'un qui obtient son salut. Parce que la laideur serait pour lui un motif de trouble continuel, et d'ennui. Et pour l'éternité. Mais alors l'éternité du paradis ne serait plus pour lui une béatitude. Et, à bien y réfléchir, elle ne le serait pas non plus pour ceux qui l'entoureraient.

– Où veux-tu en venir ?

– Voyons : quand nous disons que l'homme est fait à l'image et ressemblance de Dieu, pour moi il est sûr que cela ne fait pas seulement référence à l'esprit de l'homme, mais aussi à son corps, pour autant du moins que la matière puisse représenter l'immatériel. Tu es d'accord avec ça ?

– Bof.

Tintori continua tout de même : « Chacun de nous reflète Dieu sous un angle particulier, disons sous l'angle qui lui est propre. C'est justement pour ça que nous ne sommes pas tous égaux, imagine l'ennui que ce serait ! C'est aussi de ce fait, je crois, que découle notre individualité. Je veux dire qu'on est d'autant plus soi-même qu'on restitue davantage – pour nous exprimer à peu près – cette facette particulière de Dieu qui se reflète en nous. Qu'on progresse davantage vers cette restitution, c'est clair ? Bon. Mais je m'aperçois qu'on sort du sujet, à savoir de quelle façon quelqu'un qui est laid dans ce monde peut devenir beau dans l'autre, tout en demeurant le même. Voilà. Mais je sors du sujet ».

– Ben non, fit Ambrogio qui, dans l'intervalle, avait eu sa propre petite idée lumineuse. Puis-je donner moi aussi mon humble avis, ou dois-je rester seulement à écouter ta brillante cervelle bourdonner ?

– Dis, au contraire.

– Écoute bien : j'ai un cousin que je vois rarement, qui ressemble de façon extraordinaire à sa mère, même si à première vue ce n'est pas évident. Si tu le regardes bien pourtant, tu vois qu'il a les mêmes yeux, le même front, la même bouche... Avec tout ça, tandis qu'elle est laide à n'y pas croire – un vrai désastre – lui en revanche est un beau garçon. Ça s'est passé un peu comme tu disais : lui a réussi à... aller jusqu'au bout de ses propres caractéristiques, alors qu'elle non. En somme ce que je comprends, c'est que tout en ayant les mêmes traits, il est possible d'être ou très laid ou très beau.

– Ah, nous y sommes peut-être ! Tintori sortit de nouveau de sa poche le morceau de papier et le crayon : « Cousin de Riva » écrivit-il. « Nous pourrions poser ça comme ça », proposa-t-il euphorique : « Ici-bas le physique de quelqu'un peut facilement être déformé par les misères de toutes sortes qui l'entravent depuis la naissance, et même avant ; mais une fois dans l'au-delà où de telles misères n'existent pas, il reflétera Dieu sans plus de déformation : il le reflétera complètement. Je veux dire que, par exemple, une figure médiocre ici, ressuscitera là-haut selon son propre modèle, c'est-à-dire se combinera nécessairement de la manière appropriée, tout en restant la même. Oui, peut-être que nous y sommes. »

– Et ceux qui sont déjà plutôt beaux ici-bas, ceux-là, qu'est-ce que tu en

fais ? Alida Valli par exemple, ou encore, que sais-je, l'Apollon de Leocare ? Ceux-là – du moins leurs corps – ne devront pas faire beaucoup de chemin vers la perfection je suppose, vu qu'ils sont déjà assez avancés dans ce sens.

– Pas beaucoup, ne plaisante pas s'il te plaît. Alida, essaie de la voir comme la peindrait, que sais-je, Fra Angelico par exemple ; telle qu'elle est maintenant elle pourrait bien servir de modèle pour une madone, non ? Eh bien elle ressuscitera je crois, comme elle était au temps de sa plus grande beauté.

– Et Nilde ? Dans l'au-delà, elle aura encore le front aussi prononcé ? Ou est-ce qu'il sera un peu réduit ?

– Pourquoi ? Je ne crois pas, le front bombé est très bien il me semble : ce pourrait être une espèce d'instantané de Dieu-intelligence. Non, Nilde ne devrait pas avoir besoin de changer beaucoup : à condition qu'elle mérite sa petite place au paradis, naturellement.

32

Un jour – on approchait maintenant de Noël – les deux garçons s'engagèrent dans l'un des couloirs des lettres juste au moment où, venant de la partie opposée, là-bas au fond, s'y engageait aussi père Gemelli, le recteur. « Voilà le Grand », avertit à voix basse Ambrogio.

– Oui, c'est bien lui, dit Tintori. Et nous nous dirigeons droit sur lui.

Ils auraient eu le temps de faire demi-tour et de s'esquiver, mais ça n'aurait pas été très digne, à présent qu'ils étaient citoyens libres et non plus collégiens.

Ambrogio proposa un compromis : « Vers le milieu du couloir, à gauche, il y a l'entrée de la bibliothèque, nous pourrions entrer là. »

Mais cela aussi était peu digne. « Finalement », dit Tintori, « que veux-tu que ça lui fasse, à Gemellone, que nous perdions notre temps ? Du reste, nous pourrions tout simplement être arrivés en retard. »

– Ce n'est pas ça, dit Ambrogio, c'est que nous sommes dans le secteur des lettres.

– Et alors ?

– L'avertissement... Tu n'as pas vu l'avertissement en bas, sur le panneau d'affichage ? Celui des « raisons qui ne sont pas à leur honneur » ?

– Qu'est ce que tu racontes ? « A leur honneur » ? Ah oui, c'est vrai !

L'« avertissement » auquel Ambrogio faisait allusion était en quelque sorte un « savon » par écrit de la part du grand recteur : *Je me suis aperçu que les étudiants des facultés de sciences économiques et de droit fréquentent, pour des raisons qui ne sont pas à leur honneur, les couloirs ou les salles des facultés de lettres et les amphis...* Ils les fréquentaient parce que les jeunes filles étaient – comme on l'a dit – presque toutes concentrées dans ces facultés. A partir de maintenant, prévenait sévèrement l'affiche, si quelqu'un était pris en flagrant délit, il serait immédiatement expulsé de l'Université.

– Tu sais qu'ils ont vraiment expulsé Baget ? dit Ambrogio de plus en plus inquiet. (Il s'agissait d'un de leurs camarades de collège, qui était aussi et surtout le neveu d'un important prélat de la Cure).

– Oui, je sais, hier, répondit Tintori, et il secoua la tête en souriant. Sur ce plan-là, Gemellone en est vraiment resté au Moyen Âge.

– Ce qui devrait te plaire, dit Ambrogio.

– Pourquoi pas ?

– Belle affaire.

Cependant la présence du recteur s'affirmait de façon impressionnante. Les mains enfilées dans les amples manches de son habit de franciscain, il venait à grands pas sur ses grands pieds.

– Tu crois qu'il va nous arrêter ? murmura Ambrogio.

– Peut-être, répondit Tintori en baissant la voix, impressionné malgré lui à son tour par cette présence encombrante. L'un des premiers jours, il m'a demandé comment je m'appelais. Mais je ne crois pas qu'il ait compris parce que, au lieu de m'écouter, il s'est tourné pour engueuler une pauvre fille qui avait du rouge à lèvres.

– Deux choses désagréables en une seule fois, commenta Ambrogio avec humeur.

Sur ce ils se turent, s'efforçant de continuer d'avancer avec des visages indifférents. Quand ils furent à la hauteur du recteur ils levèrent ensemble le bras pour le salut romain, qui était – on l'a vu – obligatoire.

Le recteur, qui les tenait à l'œil, examina de haut en bas d'abord l'un, puis l'autre : « Salut Tintori », dit-il enfin d'une voix claire, et il passa son chemin.

Les deux garçons s'arrêtèrent et se regardèrent, abasourdis. « Ça alors », dit à mi-voix Tintori, « quel diable d'homme ! Il y a plus d'un mois que je lui ai dit mon nom, et de cette façon en plus... Comment fait-il pour s'en souvenir ? »

Ils considérèrent sans bouger le recteur qui s'éloignait d'un air trop désinvolte pour n'être pas conscient d'avoir fait son effet.

– C'est un diable oui, dit Ambrogio. Mais à moi il m'a toujours plu. Il pensait aussi, et fut sur le point de le dire : « S'il t'a remarqué à ce point, tu vois bien que tu es hors du commun. Peut-être que tu deviendras vraiment un écrivain important, qui sait... » Mais comme il était opposé à l'emphase, il dit au contraire : « S'il t'a enregistré de cette façon dans sa caboche, tu verras que tôt ou tard il te fera appeler. Tu peux y compter. Pour te conseiller, ou quelque chose comme ça. »

Ils avaient recommencé à déambuler. « A éviter », dit Michele Tintori, qui à dire vrai était très flatté par l'épisode. Il redevint sérieux, presque pensif : « C'est plutôt quelqu'un d'autre que j'aimerais suivre ici, comme un disciple suit son maître. Il s'agit...

– Du professeur Apollonio.

– Ouais.

– Tu l'as vu au moins ? Tu as assisté à une de ses leçons ?

– Pas encore. Mais bientôt...

La sonnerie qui annonçait le changement des cours retentit dans le couloir désert.

– Ah, voilà : bientôt. Tu iras bientôt. J'avais raison.

Tintori ne répondit rien.

– Bien, maintenant essayons de profiter de cette espèce de laissez-passer que Gemellone nous a donné, et de finir en beauté notre premier trimestre, au moins pour ce qui concerne les inspections dans le secteur des lettres.

– Finir en beauté ? Eh, qu'as-tu l'intention de faire ?

– Je ne sais pas. De nous deux l'imaginatif ce devrait être toi.

– Je n'ai jamais abordé une fille de ma vie, confessa le futur grand écrivain.

Les portes des salles s'étaient ouvertes les unes après les autres, et les étudiantes commençaient à sortir.

– En fait, tu te souviens de ton succès la fois où tu as essayé avec celle-là, comment s'appelle-t-elle déjà ?

– Laquelle ?

– L'émilienne, celle qui a le front bombé et qui en sait long.

– Ah, Nilde. Oui. Qui sait si elle s'appelle Brunilde ou Leonilde, dit Tintori.

– On pourrait essayer de le lui demander maintenant.

Mais Nilde, cette fois, n'était pas là. En tout cas ils ne réussirent pas à la retrouver.

– Si on faisait plutôt en sorte de ne pas sécher de cours ? proposa tout à coup l'imaginatif. Le fait est que cette promenade insipide lui convenait moins que d'habitude après l'appréciation du recteur.

Ambrogio se déclara d'accord. Ils se dirigèrent donc d'un bon pas vers leur secteur. A la fin ils couraient presque.

– Tiens-moi au courant si Gemellone te fait appeler, dit en hâte Ambrogio tandis que, laissant son camarade, il se faufilait dans sa propre salle de cours qu'un étudiant allait refermer.

L'autre opina de la tête en se mettant à galoper.

Ils n'eurent pas la possibilité de suivre beaucoup d'autres cours. Parce que, tout de suite après les vacances de Noël le GUF (c'est-à-dire le Groupement des Universitaires Fascistes) demanda pour tous les étudiants de la classe 1921 le « privilège » d'être appelés aux armes en qualité de simples soldats. Et le « privilège » fut accordé.

DEUXIÈME PARTIE

1

A Nomana, le jour (brumeux, de début février) du départ d'Ambrogio arriva en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Sa mère se leva de table avant le café :

– Je te prépare la valise à sangles, Ambrogio ?

– On a le temps, maman. Je pars à trois heures. Reste tranquille, assieds-toi.

Ambrogio se souvint de l'agitation de la mère d'Igino au moment du départ de son fils. C'était maintenant le tour de la sienne. Il remarqua que ses sœurs aussi s'étaient levées et placées près de leur mère qui le regardait, attendant son verdict, comme si vraiment le choix de la valise avec laquelle partir avait de l'importance pour la réussite de sa vie militaire. Alma, la petite statue, souriait comme d'habitude, de son même sourire, mais, intérieurement, elle aussi était émue et Ambrogio le savait.

Il se souvint des paquets attachés par une ficelle avec lesquels étaient partis Pierello et Châtaigne, ainsi que de la valise de fibre d'Igino. « Non maman, pas celle avec les sangles. Il vaut mieux la petite en toile verte. »

« Justement, est-ce qu'elle n'est pas un peu petite ? Enfin, tu le sais mieux que moi. Ça ira. » Et à ses filles : « Allons, venez. »

Elles montèrent à l'étage. Noemi, la domestique, qui était entrée dans la salle avec le café, déposa en hâte le plateau sur la table et suivit elle aussi les autres femmes à l'étage ; c'était une femme de quarante-cinq ans à qui le sort n'avait pas permis de fonder une famille et qui s'efforçait donc de partager, autant que faire se pouvait, la vie de celle-ci.

Au bout d'un moment Ambrogio la vit descendre rapidement l'escalier, la valise de toile verte à la main ; Giudittina la suivait, ses petites tresses sautant sur son col et ses yeux bleus pleins de larmes.

– Où allez-vous ? demanda le jeune homme.

– Chez le sellier, faire changer la serrure, répondit Noemi, parce qu'on ne trouve plus la clé.

– Changer la serrure d'une valise ? Mais laisse tomber, peu importe. Il n'y a pas besoin de clé. Ne...

Mais Noemi, agitant une main pour lui faire signe de ne pas se soustraire à cette attention, était déjà partie, toujours talonnée par Giudittina.

A l'heure habituelle, le père quitta la salle à manger – où flottait, depuis la Noël, une faible odeur de calycanthe – pour retourner à l'usine. Rodolfo sortit à son tour : « Je vais au dépôt de bois m'occuper des oiseaux de Pino, je reviens de suite », dit-il. Ambrogio resta assis à sa place et, dans le silence,

ponctué par l'impassible tic-tac de la pendule, toujours merveilleusement égal, il entreprit de lire le journal : c'étaient toujours les mêmes nouvelles, rien qui éclairât sur le cours de la guerre. De toute façon lui n'était pas inquiet, et il était même plutôt émoustillé. Si cela avait dépendu de lui, c'est sûr, il n'aurait pas demandé à partir ; mais comme ça... A vingt ans la compétition, même une compétition terrible comme pouvait s'avérer celle-ci, l'attirait. N'étant pas hypocrite il ne se le dissimulait pas, et ce que sa mère disait craindre par-dessus tout hier soir, que dans cette épreuve il se trouvât mêlé à de mauvais sujets débridés, du côté ennemi ou du nôtre – chose bien possible en temps de guerre – ne le troublait même pas. « Pourquoi donc le devoir de tenir la bride haute aux mauvais sujets serait-il toujours laissé aux autres ? Pourquoi devrais-je le laisser à des personnes peut-être moins préparées que moi ? Ou plus indispensables à leurs familles ? »

Il finit par refermer le journal, qui ne l'intéressait plus, et monta dans la chambre qu'il partageait avec Fortunato (celui-ci, depuis le début janvier, se trouvait au collège à Domodossola ; Pino lui aussi était au collège, mais à Milan). Méthodique comme toujours, il s'appliqua à remplir son nécessaire[1], y rangeant une chose après l'autre. Il s'aperçut qu'il avait peu de lames de rasoir et chargea Giudittina – qui entre temps était rentrée – d'aller lui en acheter : nouvelle sortie précipitée de la fillette qui maintenant ne pleurait plus, et même commençait à s'amuser de ce jeu.

Elle revint vite, tout excitée, avec les lames : « Le marchand, monsieur Ravasi, m'a dit de te souhaiter bien des choses, et qu'il n'y a pas de danger, parce que même son beau-frère est sous les drapeaux. »

Enfin tout fut prêt et la valise déposée sur la chaise la plus proche de la porte d'entrée. La vieille maison elle-même, bien protégée contre l'assaut du brouillard extérieur, semblait maintenant attendre qu'Ambrogio prît congé. Francesca, la sœur aînée, se dirigea, presque sur la pointe des pieds, vers le téléphone dans le vestibule. « C'est l'heure d'appeler la voiture », dit-elle. « Qui sait si Celeste est au garage ? Malheureusement nous n'avons pas pensé à l'avertir hier ; il est peut-être sorti avec le camion. »

– Si Celeste est parti, Massimino m'accompagnera, ne t'inquiète pas, lui dit Ambrogio en souriant.

– Massimino est maigre comme un hareng, intervint Giudittina.

– Ne dis pas de bêtises, toi, la gourmanda Alma, qui sentait elle aussi battre son cœur.

Il n'y avait de toute façon pas lieu de s'inquiéter parce que juste à ce moment-là – avec un faible bruit sur le gravier mouillé – arrivait la Millecento ; devant la porte de la maison Celeste en descendit, coiffé du béret à visière qu'il ne portait que dans les grandes occasions.

– Ah, papa y avait pensé, murmura Francesca en s'écartant du téléphone.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

– Salut la compagnie, dit Ambrogio. Essayez de vous dire que je ne pars pas pour le front et que bientôt, s'ils ne m'envoient pas à Bari ou à Palerme, je trouverai le moyen de faire un saut à la maison. Allons, haut les cœurs !

Il embrassa sa mère puis ses sœurs, dont les yeux s'emplissaient de larmes ; il embrassa aussi Noemi, qui était chez eux depuis qu'il était enfant ; enfin il souleva à bout de bras Giudittina, laquelle, doublement émue, se mit là-haut à pleurer à chaudes larmes.

– Vous m'obligez à m'échapper, vous me faites vraiment fuir, s'exclama Ambrogio, d'une voix elle aussi voilée par l'émotion. Eh bien salut à tous. Et, faisant avec le bras un geste circulaire d'adieu, il saisit la valise de toile verte avec sa serrure d'une nouvelle couleur, et sortit.

Une fois la valise installée sur le siège arrière de la Millecento, il se mit au volant ; Celeste, qui semblait tout pénétré du moment, prit place à côté de lui. Maintenant les femmes étaient sur le seuil et la mère saluait son fils en s'efforçant de sourire ; elle finit par presser une main sur sa bouche, exactement comme l'avait fait, quelque temps auparavant, la mère ouvrière d'Igino.

– Saluez Rodolfo de ma part, cria Ambrogio, qui sait où il s'est encore fourré.

– Il doit être avec ses oiseaux, tu sais bien comment il est, dit Francesca dont les yeux mouillés semblaient des étoiles.

Alma, la belle petite statue, continuait à agiter sagement la main en signe d'adieu, en souriant.

Ambrogio mit le moteur en route et fit de la main un dernier geste tandis que la voiture démarrait. Une fois hors du jardin, ils traversèrent très vite Nomana jusqu'à l'usine dont le portail était grand ouvert. Ils s'arrêtèrent devant les bureaux où Ambrogio entra d'un pas rapide pour prendre congé de son père.

Celui-ci attendait son fils, assis à son poste de travail. En même temps, il lisait attentivement une feuille dactylographiée. D'autres feuilles étaient posées devant lui, en partie dans des paniers de fibre, en partie entassées sur le bureau ; mélangés aux feuilles, il y avait des échantillons de tissu et des échevettes de fil.

Un cadre en bois d'un modèle ancien émergeait de tout cela. Il contenait une photographie de la mère de l'industriel, assise entre ses deux belles-filles, Giulia et la défunte mère de Manno. Aux jupes invraisemblablement longues des deux jeunes femmes s'accrochaient les premiers petits enfants, Manno, Ambrogio et Francesca, encore bébés. Le bruit des métiers parvenait sans cesse à travers les murs, faisant légèrement vibrer chaque chose, et en particulier une image du Crucifix pendue au mur, ce même crucifix qui était vénéré dans l'église de Nomana.

– Papa, je suis venu te dire au revoir.

Son père approuva : « Oui », dit-il.

Les deux ou trois employés qui se trouvaient dans le local s'étaient levés ; ils échangèrent avec le jeune homme quelques phrases de salut

aimables, lui serrèrent la main, et sortirent discrètement. Le père ne disait rien, mais à bien l'observer il n'était pas moins ému que la mère tout à l'heure. « Du reste il est plus émotif qu'elle », pensa le jeune homme, et il ajouta, toujours pour lui-même : « Cher papa ».

– C'est par cette étape que tu deviens un homme, dit finalement Gerardo. Pour l'instant tu n'as pas idée de ce que cela signifie, tu le découvriras petit à petit. Le destin, même celui des autres, pourra certains jours dépendre de toi, de ton comportement, de tes décisions : c'est une affaire qui n'est pas drôle, tu verras. Il fit une pause, sembla vouloir ajouter qui sait quoi d'autre ; Ambrogio, en face de lui, souriait confiant.

– Eh bien que Dieu te protège, trancha Gerardo, et il fit de la main un signe de croix, pour le bénir.

Puis le père et le fils se serrèrent la main. « Dès que cela me sera possible, demain peut-être, je vous téléphonerai ma destination », dit le garçon.

– Entendu. Que Dieu t'assiste, répéta son père.

Ambrogio sortit.

En l'attendant, Celeste avait tourné la voiture, soulevé le capot, et il était en train d'examiner le moteur. Outre chauffeur, il était mécanicien des véhicules de la société, et il avait la passion des moteurs : dès qu'il le pouvait, il les contemplait. Près de lui se trouvait maintenant aussi Luca, qui visiblement attendait Ambrogio. Comme celui-ci apparaissait, Celeste referma le capot qui fit un bruit sourd et Luca s'avança : « Je suis ici pour te souhaiter moi aussi bonne chance. »

– Merci, lui répondit Ambrogio en le prenant familièrement par le coude.

– Et aussi pour te dire que je vais te suivre de près. Je pars à mon tour.

– Ah.

Luca poursuivit : « J'ai finalement reçu la feuille hier. Je dois me présenter à Merano lundi. Comme ça mon frère pourra rentrer de Grèce et retourner à la maison. »

– Tu vas à Merano ? Eh oui, tu es chasseur alpin. Tu es *d'in somm.*

– Oui, dit Luca en souriant.

D'in somm était une expression dialectale plaisante qu'on usait à Nomana pour signifier « des sommets » c'est-à-dire montagnard. En réalité Luca était né et habitait à trois kilomètres de Nomana ; mais dans la province de Côme, donc en terre de recrutement alpin.

– Alpins, double gamelle, commenta Celeste.

– Et double peine aussi, ajouta Ambrogio.

Luca n'ajouta rien, il souriait, sa crâne touffe de cheveux sur le front ; il échangea une poignée de main avec Ambrogio puis recula de quelques pas pour assister au départ.

La voiture franchit le portail et traversa Nomana vers le sud. Comme elle passait devant la cour de Sansone, froide, partiellement boueuse et sans vols d'hirondelles, Ambrogio se souvint des paroles échangées avec Igino, Pierello et Châtaigne la dernière fois qu'il était allé au district.

On passa aussi devant « Les Dragons », l'aristocratique villa au portail toujours fermé. Dans quel état d'esprit pouvait être en ce moment la vieille Eleonora, dont le fils était parti à la guerre précédente comme lui aujourd'hui, mais pour ne plus revenir, le jeune homme ne se le demanda pas et ne pensa même pas à elle. Il écoutait avec intérêt Celeste, qui, en 26, avait été le chauffeur attitré, rien de moins, du général Badoglio. Autrefois, quand Ambrogio était petit, Celeste racontait souvent cette expérience, il la racontait même à ceux qui n'en avaient rien à faire ; puis, petit à petit, il n'en avait plus parlé. Maintenant son histoire, certains détails surtout, paraissaient à Ambrogio nouveaux, intéressants ; Celeste n'en revenait pas de le sentir aussi attentif. Ils parlèrent des automobiles qu'on utilisait à l'époque à l'État Major, et donc de Luca, de la chance de son frère qui grâce à lui pouvait rentrer de Grèce, ils parlèrent aussi des dimensions de la gamelle alpine. Tout en devisant, ils arrivèrent sans s'en être aperçus au district de Monza.

Ambrogio descendit, sortit de la voiture sa valise à serrure neuve, salua Celeste : « Salut Badoglio », et s'engagea d'un pas décidé sur la passerelle au-dessus du Lambro.

Quelques heures plus tard il la traversait en sens inverse et, avec une vingtaine d'autres étudiants, se dirigeait vers la gare, destination Crémone, arme : artillerie. Le jeune homme ne connaissait pas un seul de ses nouveaux compagnons. Pendant les heures d'attente, il s'était pourtant découvert, avec un étudiant ingénieur au visage boutonneux, une connaissance commune : un marchand d'emballage de Turro, fournisseur occasionnel de la fabrique Riva, duquel l'étudiant ingénieur était un peu parent.

2

Il faisait nuit noire quand la troupe d'étudiants débarqua du train en gare de Crémone. Devant la gare, sur la place, il y avait de longs tas de neige sale, vitreuse. Et tandis que, leur petite valise à la main, ils passaient entre un tas et un autre, tous ces garçons – sommairement mis en colonne par un caporal du district – éprouvaient en leur cœur un extraordinaire dépaysement. Aussi, lorsqu'ils aperçurent un bar encore miraculeusement ouvert, ils proposèrent au caporal d'entrer boire quelque chose (« Quelque chose de chaud, hein ? C'est nous qui te l'offrons ») pour tenter de lier amitié avec lui qui, d'une certaine façon, représentait la vie militaire, et pour dissiper la gêne. Le caporal – un pauvre hère mal vêtu, au parler laborieux – ne se le fit pas dire deux fois : il entra dans le bar, et les étudiants s'entassèrent avec lui dans le modeste local ; certains alors se mirent à lui offrir des verres et des paquets de cigarettes. Ils étaient de familles aisées, sauf un qui était pauvre et en avait l'aspect, mais qui ne se laissait pas surpasser par les autres dans l'acte d'offrir, parce qu'il était encore plus dépaysé qu'eux. A la fin le caporal décréta dans son parler

confus que c'en était assez, qu'ils ne devaient pas exagérer ni gaspiller leurs sous pour lui qui, le lendemain, retournerait à Monza ; à quoi certains ricanèrent, tandis que d'autres, faisant la sourde oreille, s'obstinaient à vouloir offrir. Ils finirent par ressortir tous à l'air froid.

Près d'Ambrogio se tenait – comme durant le voyage en train – le parent du fabricant d'emballages : ce peu, ce rien de connaissance commune leur paraissait un lien. Ils parcoururent en file désordonnée un long morceau de la rue Campi, la rue principale de Crémone, déserte et sombre, puis quelques rues secondaires pavées encore plus noires, avant d'arriver devant une caserne. Le caporal frappa au portail.

On entendit de l'autre côté un bruit de pas traînants et un judas s'ouvrit : l'intérieur était faiblement éclairé. Un garde demanda qui ils étaient, d'où ils venaient et le caporal le lui dit. Le garde, après s'être fait répéter deux fois la réponse (« Et parle plus clairement, nom de... ») referma le judas.

S'ensuivit un moment d'attente.

– Pourquoi il n'ouvre pas celui-là ? demanda l'un des étudiants au caporal.

– Du calme. Il est allé en rendre compte à l'officier de permanence.

A l'intérieur, on entendit tout à coup les pas de deux personnes, puis un bruit de clés, et un portillon s'ouvrit dans le portail : l'officier de service, un beau garçon au visage décidé, l'écharpe bleue en bandoulière, sortit dans la rue.

– Bureau militaire de Monza, vous avez dit ?

– Oui chef, lui répondit le caporal, et il lui tendit une feuille : voici le laissez-passer.

– Garde-le. Il vous faut aller un peu plus loin. Il avança de quelques pas sur le pavé : « Tu vois cette rue ? La première à droite. »

– Oui chef.

– Bien. Vous devez la prendre jusqu'au bout. Compris ? Jusqu'au bout. La rue conduit à un portail : c'est là, derrière ce portail, que vous devez aller.

– Ah, ouais, au « dépôt des quadrupèdes ».

L'officier se fit répéter la phrase prononcée de façon peu intelligible et opina : « Oui, je vois que tu connais. Autrefois c'était en effet le dépôt des quadrupèdes. Allons, ne restez pas là à prendre froid. »

Portant sa main gantée à son calot, il répondit au salut du caporal, puis se retira.

La section se remit en marche, s'engagea dans la rue indiquée, pavée elle aussi et sans éclairage, et parvint au portail dont l'officier avait parlé. Portail qui n'était pas surveillé par un service de garde, mais par un simple planton, lequel accourut après des coups répétés de plus en plus forts tapés sur le bois ; en même temps il vociférait en dialecte lombard : « J'arrive, j'arrive, oh, *san furmentu*[1] qu'est-ce que c'est que ces manières ? »

[1] Saint Froment (un saint inexistant) (N.d.T.).

Il les fit entrer et les guida, à travers une courette, jusqu'à une pièce meublée de peu, dont le sol était recouvert d'un tas informe de gamelles qui portaient encore des traces de ferblanterie, et d'une pile de couvertures de casernement. Il les laissa là pour aller – comme il disait – chercher *« el sergent magiur'.* »

3

« El sergent magiur'», un vieux au visage excessivement ridé, arriva avec son uniforme mal boutonné, et s'assit en bâillant sur un tabouret devant une table exagérément longue, au-dessus de laquelle pendait l'unique lampe allumée. Il saisit le laissez-passer que le caporal lui tendait et lut, en l'écorchant, le premier nom de la liste : « Acosio ».

– Arosio, présent, cria l'un des étudiants. Sans parler, parce que trop occupé à bâiller, le sous-officier lui fit signe de prendre une gamelle dans le tas, et, dans la pile, non pas une mais deux couvertures (deux, deux, indiquaient l'index et le médius de sa main). L'étudiant pensa que ce deux signifiait deuxième opération : première opération, prendre une gamelle, deuxième opération une couverture. Tout en surveillant le laconique sergent major, il prit donc d'abord une gamelle puis une couverture dans les tas respectifs. « Deux couvertures, deux », grommela l'autre, et il commenta : « Les bleus, ah, les bleus ! » Après que le jeune homme se fut exécuté, il pointa son nom sur le laissez-passer et lui fit signe de se mettre là, dans ce coin, en attendant les autres, puis il passa au nom suivant.

Ambrogio observait attentivement, essayant de prendre chaque chose au mieux, mais il se sentait perplexe : l'ambiance militaire, à ce premier contact, ne lui faisait pas une excellente impression ; pourtant, objectif comme il l'était, il s'imposa d'attendre avant de tirer des conclusions. « Je veux déjà juger, et je n'ai encore rien vu... Je ne pourrai tirer de conclusions qu'après avoir effectivement vu quelque chose. »

Et il vit tout de suite quelque chose : précédée du pacifique *San furmentu* une nouvelle vague d'étudiants – pas moins d'une soixantaine – entra dans la salle avec de grands éclats de voix. Après avoir annoncé qu'ils étaient arrivés – via Plaisance – par le train de Rome, ils se déclarèrent toscans, napolitains, romains, ombriens, et issus de bien d'autres lieux encore. Ambrogio les observa avec curiosité ; il ne savait pas reconnaître leur provenance d'après leur parler, seule la vie militaire le lui enseignerait. Ils lui paraissaient – et ils étaient – dans l'ensemble moins empruntés que lui et que ses camarades lombards, plus extravertis, plus expansifs : sauf peut-être ce petit groupe là-bas (il s'agissait des Ombriens, mais il l'ignorait) qui avait un air tranquille et noble (« on dirait des gros chats de marbre ») : ceux-là étaient peut-être encore plus empruntés que les Lombards.

Quand la section de Monza fut servie, le sergent major passa aux nouveaux arrivants. Le premier d'entre eux dont il lut le nom – un blond au

crâne pointu – fit un pas en avant et déclara : « Je me permets de vous faire remarquer que ce soir nous autres Toscans n'avons pas mangé. Et ceux qui viennent d'encore plus loin » – il indiqua le groupe – « n'ont même pas mangé à midi. »

« Ça alors », pensa Ambrogio surpris. « Ça alors ! Aucun de nous n'aurait soulevé pareille question. » A vrai dire il ne lui paraissait pas bien viril de se lamenter pour un repas sauté : il ne l'aurait même pas fait chez lui ; et pourtant, c'est vrai, une protestation pouvait aussi être le début d'une remise en question des choses.

Le sergent major regarda d'un air incrédule le jeune Toscan, le scruta mieux, puis s'adressa à *San furmentu* et : « Ce sont vraiment des bleus ! » Il souffla : « Qu'est-ce qu'on peut y faire ? »

San furmentu se mit à rire : « Vous n'avez pas vu dans les gares les points de restauration pour militaires ? » demanda-t-il au garçon. « C'était écrit dessus, non ? Pourquoi vous n'êtes pas entrés vous faire donner le rata ? Vous n'avez pas compris qu'ils sont là pour ça ? »

Le blond à la tête pointue expliqua, en s'adressant surtout au sous-officier : « C'est à cause des horaires. Pendant les arrêts de notre train ce n'était jamais l'heure de la soupe. »

– Mais qu'est-ce que tu voudrais maintenant ? lui demanda le sergent major en secouant la tête. Réveiller les cuisiniers pour qu'ils vous préparent le rata ? Il se tourna vers *San furmentu* : « Tu l'aurais cru, toi, qu'il existait encore des empotés comme celui-là ? »

A ces mots le jeune Toscan, après avoir regardé autour de lui comme pour chercher de l'aide, commença à jurer, d'une manière incroyablement obscène.

– Eh, toi ! Ton nom. Comment t'appelles-tu ? fit alors durement le sous-officier. Comment tu t'appelles, j'ai dit ? Il consulta le laissez-passer à la recherche du nom que lui-même avait prononcé un instant auparavant.

A la grande surprise d'Ambrogio cela suffit pour que l'autre, cessant de jurer, montrât soudain de la peur, et prît l'air d'un chien qui a vu le bâton.

– Quelle race de merde, estima pesamment le sergent major.

Ambrogio passait par diverses réactions. Il avait d'abord considéré le caporal « accompagnateur » du district de Monza : « Pourquoi, à la gare de Milan, ne nous a-t-il pas emmenés prendre la soupe, comme c'était son devoir ? Rien que pour ne pas s'embêter sans doute, parce que lui, sa soupe, il l'avait certainement mangée avant de quitter le district. Voilà pourquoi. Une bonne punition le déterminerait à faire son devoir... »

Et puis les blasphèmes entrecoupés d'obscénités du Toscan l'avaient choqué : « Combien sommes-nous ici à croire en Dieu ? » avait-il pensé avec indignation. « A l'aimer autant que notre père et que notre mère ? Pourquoi cette bouche de porc l'insulte-t-il ? De quel droit ? Bon, quand on sera entre nous, si celui-ci fait mine de blasphémer, j'insulte sa mère : nous verrons si ça lui plaira. » Et, menaçant : « Et nous verrons aussi comment ça finira. » Mais quand il le vit devenir tout à coup peureux, prêt à ramper,

l'indignation l'abandonna, et il sentit le dégoût l'envahir : « Dire qu'un tel individu deviendra peut-être officier ! »

Le sergent-major pointa le nom sur le laissez-passer et fit signe au peureux de prendre la gamelle et les deux couvertures, puis il passa à la recrue suivante : le premier ne l'intéressait déjà plus. Mais quel genre d'homme – se demanda Ambrogio – était en fin de compte ce sergent-major ? Et pour commencer, que signifiaient les deux rubans qu'il avait sur la poitrine ? Il s'adressa à celui qui se trouvait près de lui : « Tu sais ce que signifient ces deux rubans ? »

– L'un me paraît être la campagne d'Afrique de 36. L'autre je ne sais pas.

– Eh, il serait donc dans l'armée depuis ? Depuis 36 ? Et peut-être même avant, depuis 35 ou 34 ?

– Ben, à le voir ça se pourrait.

– Et l'autre ruban qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire ? Ambrogio, intrigué, essaya de le demander au demi-parent du fabriquant de Turro, puis à un gars de Monza aux cheveux en brosse qui se trouvait près de lui : mais ni ces deux-là, ni les autres ne le savaient.

– Peut-être, lança spirituellement le demi-parent, peut-être que cela signifie qu'il a participé à la première guerre punique.

Ils se mirent à rire. Le sergent-major s'en aperçut, les regarda d'un air suspicieux, puis ordonna à *San furmentu* de les expédier : « Vire-moi ces incapables du district de Monza. Envoie-les dormir au *grand hôtel* ». Et tandis qu'ils s'éloignaient : « Vous pouvez toujours la demander aux domestiques en livrée, la soupe, tas d'incapables de l'Université ! »

4

Traversant – à la suite de *San furmentu* – deux cours sombres, les vingt recrues entrèrent au *grand hôtel*, une ancienne écurie (« C'était à parier ! ») assez éclairée, où dormaient déjà d'autres recrues allongées sur la paille. Malgré la fatigue et les nombreuses émotions par lesquelles il était passé, Ambrogio, à la vue d'une telle installation, éprouva un vague sentiment d'aventure, pas désagréable.

– Voilà : là, et là aussi..., leur indiqua aimablement *San furmentu* en montrant le sol. La paille – et il la désigna également, entassée en bottes – est là. Il y en a autant que vous voulez.

Quelques-uns, dont Ambrogio, déposèrent sans ambages leur barda et commencèrent à ouvrir les bottes de paille. D'autres, après un moment de perplexité, les imitèrent ; mais certains semblaient ne pas s'y résoudre. L'un d'eux demanda au planton : « Ils dorment tous dans la paille, les soldats, à Crémone ? »

– Non, répondit-il. A la caserne, on dort dans des lits de camp.

– Et alors ?

– Oh, *san furmentu !* C'est que vous, vous arrivez ici alors que personne

ne vous attendait. C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Mais ne t'inquiète pas : tu verras que dans quelques jours tu l'auras toi aussi ton bon lit de camp.

– Ah, merci beaucoup, dans quelques jours.

– O garçon ! Dis-toi bien qu'après tout ici tu es à l'abri, que la paille est propre, sans un seul pou, et que tu as même des couvertures. C'est déjà quelque chose, c'est moi qui te le dis. En Albanie, nous... Ben, ici au moins, on ne souffre pas du froid.

Ambrogio cala sa petite valise contre le mur en guise de coussin, disposa devant une bonne couche de paille, puis s'étendit sous les deux couvertures. A côté de lui s'allongea le demi-parent du fabricant d'emballages de Turro. Ils durent par la suite manœuvrer ensemble à plusieurs reprises, surtout pour se faire avec la paille un autre ersatz de coussin, car les valises, même avec les manteaux pliés dessus, étaient décidément bien inconfortables.

San furmentu était sorti pour aller chercher les autres et le caporal du district était sorti avec lui : « Celui-là, il se le trouvera sûrement son lit de camp », pensa vaguement Ambrogio.

Il essaya de se détendre et s'enfonça peu à peu dans une semi-torpeur, mais le sommeil ne venait pas. Il s'aperçut que d'autres, même parmi ceux qui étaient arrivés dans le courant de la journée, ne dormaient pas non plus. Certains parlaient à voix basse. Tout à coup, à côté de lui, le demi-parent se mit lui aussi à parler doucement : il disait à quel point étaient dures les études d'ingénieur à l'Institut Polytechnique de Milan. Par moments, on aurait dit qu'il s'adressait à lui-même plus qu'à Ambrogio, et qu'il essayait d'appliquer à ses difficultés présentes la confiance qu'il lui avait fallu pour surmonter les difficultés d'alors.

On entendit du bruit dehors. Précédés de l'habituel *San furmentu,* la bonne soixantaine de recrues laissée dans la pièce-entrepôt entra. A la vue de la paille les nouveaux venus commencèrent qui à rire, qui à jurer avec colère qui – sans souci de ceux qui dormaient – à faire du tapage pour le plaisir de faire du tapage. Une fois étendus sur la paille, les Toscans se mirent, dans leur parler brillant, à échanger à haute voix des quolibets obscènes. Pour certains, c'était à qui commanderait le mieux, à d'hypothétiques employées du *grand hôtel,* le dîner et autres prestations. Les images les plus lubriques étaient suivies de crises de rire générales. A la fin ils se mirent à chanter en chœur une chanson estudiantine qu'Ambrogio et les Lombards n'avaient jamais entendue, et qu'ils trouvèrent d'une obscénité inimaginable pour eux jusque-là.

Le jeune homme passait par de nouveaux moments d'indignation. « Pas la peine d'aller chercher le milieu militaire ! Bien avant ça il y a notre milieu civil, une véritable honte ! Comment le militaire pourrait-il être valable, composé de gens semblables ? » Il s'adressa d'une voix dure au demi-parent : « Maintenant je ne m'étonne plus que les Grecs nous administrent la pâtée. Trop d'entre nous se comportent comme s'ils avaient leurs parties génitales à la place de la cervelle. »

– Heureusement qu'en Italie il n'y a pas que des brasseurs d'air comme ceux-là, marmonna le demi-parent, lui aussi indigné.

La recrue (l'un des soixante) qui venait de prendre place de l'autre côté d'Ambrogio, intervint à ce moment-là : « Moi non plus je ne les approuve pas ces grossiers personnages », dit-il, avec un incroyable accent du midi.

– D'où arrives-tu, toi ? lui demanda Ambrogio.

– Des Abruzzes.

– Ah. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un des Abruzzes.

– Eh bien maintenant c'est fait, dit la recrue, toujours avec le même calme. Quoique je regrette qu'il n'y ait pas ici, pour représenter ma terre natale, quelqu'un de plus digne que moi.

Ambrogio éprouva pour son fier voisin un élan de sympathie. Il se souleva sur un coude et le dévisagea : il avait un visage long aux lignes verticales, plutôt anguleux, et des yeux marrons. Tout en s'allongeant à nouveau, après lui avoir fait un signe de tête cordial, Ambrogio se demanda où diable il avait déjà vu un visage comme celui-là : « Parce que je l'ai déjà vu quelque part, il n'y a pas de doute. »

Les étudiants toscans n'arrêtaient pas de faire du chahut : « Quelle honte, ça me dégoûte ! » se répétait Ambrogio ; mais désormais c'était la figure de son voisin qui l'intéressait davantage. « Où diable ai-je déjà vu ce genre de figure ?... » Finalement, il se souvint : « Ah voilà, dans le livre d'histoire des premières années du lycée ! Oui, cette illustration, la tête du guerrier de Capestrano... » Localité qui se trouve justement dans les Abruzzes. Il se mit à rire : « Eh, Abruzzais » dit-il à son voisin : « au fond tu es une sorte de Samnite, hein ? Ou un Osque, ou quelque chose comme ça. »

– Non, lui répondit son voisin, toujours sérieux et calme. Les Samnites sont beaucoup plus à l'intérieur, ils se trouvent au midi des marses. Moi, comme j'habite dans la province de Chieti, je suis plutôt un Marrucino[1].

– Hein ? Quoi ? Ambrogio se dressa de nouveau sur un coude pour le regarder en face. Il n'arrivait pas à savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement ; mais l'autre ne riait pas du tout.

« Ou il plaisante, pensa le Lombard, ou vraiment je n'y comprends rien ». « Écoute, on en reparlera demain, hein ? » dit-il.

– Je suis à ta disposition, lui répondit courtoisement le Marrucino.

– Comment tu t'appelles ?

– Virgilio De Lollis.

– Moi Riva.

– Enchanté, dit poliment le Marrucino.

– Penses-tu, tout le plaisir est pour moi, dit Ambrogio.

[1] Ancienne population italique asservie par Rome au cours de la 2e guerre samnite (312 av. J.C.) (N.d.T).

5

Le lendemain d'autres étudiants affluèrent, le jour suivant d'autres encore – tous siciliens ceux-là – et ce furent les derniers. Dans l'ensemble, quelque deux cent quarante recrues se trouvèrent réunies dans le « dépôt des quadrupèdes » (depuis des années sans quadrupèdes et qui servait surtout d'entrepôt).

L'instruction commença tout de suite : ordre serré, règlements, services, présentation des matériels. Dans les intervalles entre une instruction et une autre (parfois longs parce que, comme on le sut plus tard, les officiers n'avaient pas d'idées claires quant à la future affectation de ces recrues), et dans les pauses après l'ordinaire, les étudiants se promenaient dans les cours, ou encore s'asseyaient par terre sur les espaces les plus abrités, là où poussait déjà la première herbe nouvelle. Dans ces moments-là, s'il avait eu davantage d'imagination, Ambrogio aurait pu se représenter les quadrupèdes qui jadis peuplaient ce décor : chevaux isolés ou en couples, attelages à l'allure débonnaire, files de mulets aux silhouettes solides et patientes, avec la bonne odeur du foin et celle de l'avoine, en somme la vie d'autrefois. Tout ici l'évoquait, les rangées d'anneaux rouillés aux murs, les fenêtres en demi-lune des écuries, les longues cuves pour l'abreuvement laissées à l'abandon. Mais Ambrogio n'était pas porté à la rêverie.

Il ne cessait en revanche d'acquérir des connaissances ; ses expériences se succédaient, s'ajoutant à celles du premier soir, les confirmant ou les modifiant quelque peu. Ainsi, son opinion à propos de la grossièreté des Toscans persistait (et ne le quitterait plus tout au long de sa vie), alors que son envie de chercher querelle au blasphémateur au crâne pointu l'avait par contre tout à fait abandonné, depuis qu'il s'était rendu compte de la pusillanimité et de la nullité mentale de celui-là. Lequel, loin de constituer l'élément fort du groupe toscan, avait été affublé par les siens du surnom de Geppetto, et était considéré par eux aussi comme un inconsistant grincheux. D'ailleurs Ambrogio remarqua – et ce fut encore une découverte – que les Toscans ne formaient pas davantage un groupe à part que les étudiants des autres régions. Ce qui s'installait, c'était plutôt, entre tous, une sorte de tacite émulation, analogue à celle qui était alors habituelle à l'école. Plus tard Ambrogio constaterait avec surprise que, même dans le cadre de l'armée, des groupes se forment, mais qu'ils rassemblent des garçons déjà solidaires dans la vie civile, comme le sont en particulier les montagnards.

Quant à lui, dans ses moments de liberté, il se retrouvait le plus souvent avec le demi-parent du fabricant d'emballages de Turro : non pas qu'il y eût entre eux tellement d'intérêts communs, mais par une sorte d'hommage implicite à leur milieu de provenance.

Le demi-parent était ces temps-ci exaspéré par le qualificatif de volontaires qu'on collait parfois aux étudiants : il ne pouvait vraiment pas le supporter. « Depuis quand », répétait-il à Ambrogio, « quelqu'un qui se trouve sous les drapeaux parce qu'on l'a appelé à coups de feuilles de route répé-

tées, est-il un volontaire ? » Ambrogio en convenait avec lui. L'autre se plaignait aussi de l'incertitude de leur devenir : « Les GUF voudraient qu'on soit engagés comme simples soldats mais, à ce qu'il paraît, des simples soldats il y en a trop. Certains soutiennent – tu l'as entendu toi aussi – que l'autorité militaire voudrait au contraire nous former comme officiers : mais il semble que les cours normaux fournissent également bien assez d'officiers. Alors on se demande pourquoi ils nous ont appelés ! »

– Eh bien, lui objecta une fois Ambrogio, c'est tout simplement parce que l'Italie est en guerre, et que tous ceux de notre classe sont à l'armée. Ça n'aurait pas été décent de rester chez nous sous prétexte que nous sommes étudiants.

– Et les étudiants de la classe 20 alors ? et ceux de la classe 19, et des classes 18, 17, 16 ? Pourquoi nous ont-ils appelés nous de la classe 21, et pas eux ? Ça te paraît juste ça ? Ambrogio se borna à écarter les bras.

Il recherchait souvent aussi la compagnie du Marrucino, dont il appréciait le sérieux et la correction. Il avait en outre décelé chez lui un sentiments religieux caché (« comme il ressemble finalement aux nôtres de la Brianza, celui-là ! »). Il se demandait vaguement si tous les Abruzzais étaient comme ça.

– Chez nous, lui expliqua le Marrucino quand il le questionna, on est sincèrement religieux, les gens du peuple surtout, là il n'y a pas de doute. Peut-être que ça te surprend ? Il ne s'étendit pas sur le sujet. Du reste, parce que, comme Ambrogio, c'était un garçon peu bavard, il lui arrivait souvent de lui tenir simplement compagnie en se promenant avec lui, sans parler.

Le matériel assigné pour l'instruction aux deux « batteries universitaires » où les étudiants avaient été affectés, se réduisait à deux vieux canons de 75 millimètres modèle 1911, aux roues cerclées de fer, autour desquels les jeunes gens étaient obligés de se disposer en groupes trop nombreux. Commença aussi l'habillement, mais par bribes : quelques dizaines de recrues à la fois étaient chaque jour accompagnées par un gradé à la caserne principale, où leur étaient consignés avec une étrange parcimonie l'uniforme et les seules pièces d'équipement indispensables. C'est pourquoi le soir, quand ils avaient quartier libre, on voyait déambuler dans les rues de Crémone bourrées de soldats (la ville comptait plusieurs casernes), des étudiants en uniformes aux chaussures encore jaunes tant elles étaient neuves, pêle-mêle avec d'autres en vêtements civils de jour en jour plus chiffonnés.

Jusqu'au jour où le demi-parent porta à Ambrogio et au Marrucino une grande nouvelle : « Vous le savez ? *En haut lieu* c'est la thèse des commandements militaires et pas celle des GUF qui l'a emporté. Une circulaire est arrivée hier à la caserne ordonnant de nous donner la même instruction que celle qui est dispensée dans les écoles d'officiers. La circulaire précise même que d'ici à quarante jours aura lieu un premier examen et que tous les reçus seront promus caporaux. »

– Caporaux ? demanda Ambrogio.

– Ben, c'est comme ça. Je l'ai su par un secrétaire du commandement.

– Alors, fit observer doucement le Marrucino, plus qu'une victoire en haut lieu, c'est plutôt une espèce de compromis, non ?

– Appelle-le comme tu veux. L'important c'est qu'ils nous donnent la formation d'officiers.

A partir de là, les deux batteries de candidats au grade de caporal furent transférées du dépôt des quadrupèdes à la caserne principale, et logés non plus sur la paille mais dans des chambres normales avec des lits de camp, des matelas et des draps. Alors pour Ambrogio et les autres commença une vie nouvelle, intermédiaire entre celle de l'élève officier et celle du soldat ordinaire.

6

Les autres soldats ne voyaient pas les étudiants d'un bon œil et ils les avaient plutôt mal accueillis à la caserne. « Les voilà ces abrutis qui criaient vive la guerre. – Regardez-les ces salauds. – Vous les volontaires ils auraient mieux fait de vous laisser par terre sur la paille. – Maintenant qu'on est en guerre, vous êtes contents, hein ? – Regardez-moi ces "rempilés". »

Les étudiants avaient bien sûr été très déçus par cet accueil, surtout ceux – et c'étaient finalement les plus nombreux – qui n'avaient pas participé aux chahuts interventionnistes. Certains – au nombre desquels le demi-parent – trouvaient particulièrement intolérable cette épithète de « rempilés », jamais entendue auparavant et désignant à l'armée ceux qui (généralement parce qu'ils étaient au chômage) souscrivaient en temps de paix à la demande de prolongation du service.

– Rempilés : tu as entendu Riva ? Rempilés, à nous, répétait le demi-parent consterné.

– Tu t'en fais pour si peu ?

– Eh, disait-il, bien sûr que je m'en fais. Il se donnait beaucoup de mal, avec certains autres, pour convaincre les soldats de leur erreur. Entre tous ces garçons, étudiants ou non, qui avaient à peu près le même âge, les malentendus ne pouvaient de toute façon pas durer bien longtemps et, à force de répéter qu'ils se trouvaient sous les drapeaux parce qu'ils y avaient été appelés par feuilles de route, comme les autres, les étudiants réussirent à les dissiper.

Au lieu de penser à ces querelles, Ambrogio essayait de se rendre compte de la situation de l'armée.

Le régiment ne se trouvait pas à la caserne – grande et formée de constructions homogènes à un ou deux étages séparées par de grandes cours –, il combattait en Albanie. C'était pratiquement comme s'il était sur une autre planète, parce que personne n'avait la plus petite idée de ce qu'il devenait. Il n'y avait, en apparence du moins, aucun échange entre le régiment et son dépôt, et jamais aucun des présents, même parmi les officiers, n'en parlait ou n'y faisait allusion.

Un autre régiment était pour l'instant en préparation et aurait pu être

prêt depuis longtemps si le matériel nécessaire n'avait pas fait défaut. Il manquait en particulier les camions et les tracteurs, qui arrivaient certes, mais comme délivrés au compte-gouttes. Tout le monde s'y était tellement habitué qu'on plaisantait à ce propos ; on avait même composé une chansonnette :

« Artillerie motorisée
Dzin boum boum badaboum
Les moteurs tu ne les vois pas
Il faut donc que t'ailles au pas,
Dzin boum boum badaboum
Dzin boum boum bada... »

Les étudiants eux-mêmes l'avaient adoptée.

En plus du régiment bis, on comptait, à la caserne, environ mille recrues ordinaires encadrées dans des batteries d'instruction, ainsi que certains détachements affectés aux services. Ces derniers étaient composés d'éléments plus anciens, généralement fatigués de la vie militaire, lassés surtout – disaient-ils – des appels à répétition qui avaient sans profit interrompu continuellement leurs occupations civiles durant les six ou sept années précédentes. De ceux-là faisait partie *San furmentu*, le vieux sergent-chef qui ne communiquait pratiquement que par gestes, et les quelques autres vieux harassés auxquels Ambrogio avait eu affaire au dépôt des quadrupèdes. Ceux-là aussi étaient maintenant revenus dans la caserne principale, où ils tâchaient mollement de tuer le temps ; il arrivait parfois au jeune homme de voir l'un d'eux traîner dans les parages, occupé seulement à ne pas se trouver entre les pieds des supérieurs.

A la caserne, se pressant autour de deux vieux canons, les étudiants faisaient aussi leur « apprentissage du matériel » tandis que dans d'autres cours les hommes du régiment bis continuaient à répéter les mêmes exercices à blanc autour de leurs pièces, et que les recrues des batteries d'entraînement étaient occupées – plus qu'à de véritables exercices militaires (pour lesquels on manquait de matériel) – à d'interminables jeux sportifs. Ils couraient sans arrêt en tous sens, en bras de chemises et en sueur, les visages en feu. Ils donnaient à qui les voyait un sentiment aigu d'insouciance, l'insouciance de ces garçons qui jouent impétueusement dans les cours des patronages de village et avec lesquels, n'eussent été les baudriers d'artillerie, les pantalons bouffants et les guêtres martiales, on aurait pu par moments les confondre.

Personne ne semblait penser au cours de la guerre. Ambrogio (surtout dans les moments où il traînait avec les autres les canons aux roues cerclées de fer – parfois en chantant *« les moteurs tu ne les vois pas – il faut donc que t'ailles au pas » –)* se demandait si l'opinion de ceux qui pensaient que l'entrée en guerre de l'Italie était entièrement basée sur un *bluff*[1], n'était pas

[1] En anglais dans le texte (N.d.T).

fondée. Où étaient les engins nécessaires ? Comment se faisait-il que les responsables qui depuis des années, depuis toujours même, exaltaient la guerre, n'aient pas consacré à l'armement un soin au moins égal à celui qu'ils avaient consacré aux routes, aux ponts, ou aux établissements scolaires ? Et pourquoi ne faisaient-ils rien pour les produire, au moins maintenant, ces engins nécessaires ? Tout jeune qu'il était, cette réalité l'inquiétait parce que, pensait-il, « la confrontation avec les Anglais est une confrontation avec des gens sérieux ».

Au cours de ces mois-là il reçut plusieurs cartes postales et lettres militaires (« en franchise » couleur cendre pâle) de ses amis sous les drapeaux, c'est-à-dire de Stefano, Igino, Pierello, de son cousin Manno, et de Michele Tintori de Nova. Ce dernier l'avait tout de suite informé qu'il se trouvait dans la ville proche de Mantoue, où il fréquentait un cours analogue au sien, mais dans l'infanterie (*« l'arme qui plus que n'importe laquelle te donne le moyen d'être en contact avec le peuple »*, assurait-il, et plus tard, dans une autre brève lettre : *« L'infanterie ne sera certes pas enthousiasmante, mais, quand on y pense bien, dire infanterie revient à dire Italie. »)* Entre temps les jours passaient. Au moment prescrit par la circulaire, Ambrogio et les autres universitaires furent promus caporaux, puis – à six mois environ de leur appel aux armes et après un examen sélectif assez dur – sergents.

7

La campagne de Grèce s'était terminée en avril grâce à l'intervention décisive des Allemands, qui avaient auparavant occupé sans combattre la Roumanie et la Bulgarie, et – avec seulement douze jours de très violents combats – la Yougoslavie, aidés pour cette dernière par les Italiens. Ils continuaient pourtant à piétiner devant l'Angleterre, alignés le long de la Manche, comme s'ils avaient l'intention de s'en emparer par la famine, au moyen de la guerre sous-marine.

Inopinément en juin – toujours de cette année 1941 – ils s'étaient par contre jetés avec le gros de leurs forces sur l'Union Soviétique. Aussitôt Mussolini avait déclaré qu'un corps d'expédition italien participerait à cette nouvelle campagne.

A partir de ce moment-là Michele Tintori était entré dans un état de grande agitation : il voulait aller en Russie à tout prix. Il écrivit à Ambrogio, non pas une fois mais deux, qu'il avait fait une demande d'affectation à l'un des régiments d'infanterie en partance ; il lui demandait imprudemment si son père n'était pas par hasard en mesure d'« appuyer » cette demande.

Un dimanche après-midi Ambrogio le vit même débarquer à Crémone : « Je suis ici pour cette histoire d'affectation aux unités qui partent pour le front russe. »

– Ah bravo. Mais dis-moi, on peut savoir ce qui t'a pris ? Quel genre de bellicisme t'a tout à coup possédé ? Qu'est-ce que ça signifie, tu peux me le dire ?

L'autre était resté bouche bée. « Comment ça, bellicisme ? Ah parce que tu crois que je... Mais si j'ai là, chez moi... » Il faisait allusion à son père, cloué par la précédente guerre sur un fauteuil roulant. « Non Riva, non, tu te trompes complètement. Ah elle est bien bonne ! C'est sûr qu'une fois là-bas, je n'ai pas l'intention de jouer les embusqués, ça va de soi. Mais c'est pour une toute autre raison que je veux aller en Russie. C'est parce que je veux me rendre compte, tu comprends ? C'est pour voir. »

– Pour voir ?

– Oui. Il faut que je voie ce qu'ont réellement fabriqué les communistes. Voilà pourquoi il faut que j'y aille tout de suite, avant que les Allemands ne changent la réalité des choses. Est-ce que je m'explique bien ?

– En somme tu voudrais ensuite en parler dans un livre ?

Ambrogio était toujours assez perplexe.

– Ça je ne le sais pas encore. Mais les communistes ont tenté une expérience unique, tu ne t'en es jamais rendu compte ? Ils ont tenté – ou, si tu veux, ils sont en train de tenter – une rédemption de l'homme et de la société en dehors du Christ et du christianisme, et même contre le Christ. Et pour faire ça – cette terrible tentative – ils se sont isolés du reste du monde. Pour nous chrétiens c'est très important de se rendre compte de ce qu'ils ont réellement manigancé. Il paraît qu'il y a eu des millions de victimes, tu le sais, mais beaucoup disent que ce n'est pas vrai, que c'est seulement de la propagande fasciste et capitaliste. Mounier, par exemple, cet auteur catholique français...

– Je ne le connais pas.

– Eh bien lui soutient de toutes ses forces les communistes russes. Bien qu'il soit chrétien, tu comprends ?

– Je comprends, oui, dit enfin Ambrogio, et il se mit à rire. Ouais, de ta part j'aurais bien dû m'attendre à quelque chose de ce genre.

– Je veux parler avec les Russes ordinaires, les ouvriers, les paysans, avec tous. C'est là une occasion exceptionnelle, unique. Michele répéta, presque pour lui-même : « Je veux tout voir de mes propres yeux, je ne veux pas m'en tenir à ce qu'on raconte ».

– Bien. Mais je crains que mon père ne puisse t'être d'aucune utilité. Je ne vois pas de quelle façon il pourrait t'aider.

Ils se promenèrent une bonne heure de long en large sur la rue Campi, comme ils le faisaient dans les couloirs de l'Université quand ils séchaient les cours. Tintori, qui ne s'était pas procuré de permission pour sortir de sa garnison, était en civil et devait être de retour à la caserne à l'heure de la retraite. Ils n'eurent pas le temps de parler de leurs récentes expériences. Le peu de temps disponible fut employé presque entièrement à une analyse réaliste, de la part d'Ambrogio, des possibilités qui s'offraient à son camarade de trouver des recommandations pour le front russe. Ils étaient tous les deux tellement peu au fait des choses militaires, qu'ils finirent par reporter tous leurs espoirs sur ce général en retraite qui était professeur de culture militaire à l'Université catholique. Tintori décida qu'il demanderait une

permission spéciale dimanche pour aller lui rendre visite.

Ils marchaient vers la gare. Comme eux, de nombreux soldats parcouraient la rue Campi, ainsi que quelques officiers qui étaient obligés de répondre continuellement au salut des soldats. Plus d'une fois Tintori, lui aussi, fut sur le point de porter la main à son front, bien qu'il fût, on l'a dit, en vêtements civils.

– Il y a autant de militaires dans les rues de Mantoue ? lui demanda Ambrogio.

– Peut-être même encore plus, répondit l'autre. La solde est faible. Que veux-tu que nous fassions, nous autres soldats, sinon nous promener et traîner ?

– A propos, je ne t'ai rien offert, fit remarquer Ambrogio. Quel mauvais hôte je suis !

– Que voudrais-tu donc m'offrir ?

Ce fut finalement, au bar de la gare, un verre de cognac qu'ils durent boire rapidement, parce que le train avait déjà été annoncé.

En dépit de l'intervention, pleine de bonne volonté, du général en retraite (qui avait du reste honnêtement averti : « mes possibilités sont très modestes, n'y croyez pas trop »), les trois divisions du corps d'expédition italien partirent pour la Russie sans le caporal Michele Tintori.

Lequel, après avoir essayé en vain de les rejoindre en se recommandant à tel ou tel autre, en vint à se recommander essentiellement à Dieu. Il le faisait systématiquement chaque matin en sautant sur ses pieds à l'appel du clairon, l'implorant avant les prières habituelles : « Seigneur ne me prive pas de cette extraordinaire expérience, je t'en prie. Tu sais que toute ma vie je ne veux être que ton instrument, et donc... Tu sais infiniment mieux que moi l'importance – pour un écrivain moderne – d'une expérience comme celle-là. Je te supplie donc, je te supplie... » Et tandis que, priant de la sorte, il se dirigeait en hâte vers les lavabos, sa serviette de toilette sous un bras, l'anxiété le prenait parfois à la gorge. « Seigneur Dieu, s'il te plaît, ne me fais pas la blague de me laisser en dehors de tout cela. Tu as dit : « Frappez et on vous ouvrira. » Et me voici, qui frappe à m'en écorcher les doigts. Tu ne m'entends pas ? »

Avec le recul, nous pouvons dire aujourd'hui que Dieu l'entendait et qu'il avait l'intention de l'exaucer. Mais à ce moment-là il n'en donnait aucun signe et (souriant peut-être à part soi), il le laissait prier.

8

Nommés sergents en juillet, Tintori et Ambrogio furent envoyés dans de classiques écoles d'officiers d'où, après six autres mois d'instruction plus dure et relativement plus réglementaire, ils devaient tous les deux sortir sous-lieutenants.

Ambrogio avait rejoint depuis peu son école quand la nouvelle lui par-

vint par téléphone, d'abord de l'imminent, puis de l'effectif départ de son cousin Manno pour le front libyen. Pendant ses classes il allait aussi apprendre, en décembre, la grave nouvelle de l'entrée en guerre de l'Amérique. Le fait fut salué par Mussolini avec enthousiasme parce que – comme il le déclara – il confirmait l'une de ses lointaines prévisions, à savoir que cette guerre serait une « guerre de continents ». La réflexion avait laissé les élèves officiers plutôt perplexes.

Tintori apprit qu'à la fin de la section les élèves ayant obtenu le meilleur score seraient en droit de choisir leur régiment d'affectation. Il entrevit tout de suite la possibilité de rejoindre le front russe, et dès lors travailla avec un zèle extraordinaire. Pour ce qui était des manœuvres, des études, des horaires, la vie au cours était véritablement très dure : certains la définissaient reliquat de barbarie médiévale, ce qui provoquait la colère du jeune homme – voilà bien les habituelles couillonnades de la culture des lumières ! – Immanquablement il intervenait pour soutenir la civilisation du Moyen Âge, supérieure disait-il à celle de l'âge moderne. (En réalité il n'aimait pas entendre dire du mal de cette époque, parce que c'est à elle qu'il faisait directement remonter sa religiosité et celle des gens de la Brianza, et même la religiosité catholique en général. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il découvrirait qu'elle doit plutôt être rattachée à la réforme de l'Église – authentique réforme de toute façon – entreprise bien après le Moyen Âge par saint Charles et le Concile de Trente, et opiniâtrement poursuivie au cours des siècles par d'innombrables personnes, en général peu connues parce que modestes comme les apôtres et les disciples au temps de Notre Seigneur). Mais revenons au cours des officiers : bien que n'ayant pas de goûts militaires prononcés, Tintori était intelligent et doté d'une mémoire enviable, ce qui lui permit d'être très bien noté dans toutes les matières théoriques, y compris celles qui étaient le moins conformes à sa nature comme « Règlements et discipline ». A la fin il se trouva dans la première dizaine du classement, ce qui lui donnait le droit de choisir son régiment d'affectation. Comme il devait, sur une feuille appropriée, en indiquer trois par ordre de préférence, il choisit trois des quatre régiments d'infanterie en opération sur le front russe. C'est ainsi qu'il fut affecté au dépôt de l'un d'entre eux, le quatre-vingt-et-unième de la division Turin, à Parme.

Ambrogio, lui, ne fut pas dans les dix premiers du classement, même si, sans se l'être proposé, il s'en approcha de très près. Il fut affecté à un dépôt de Casale Monferrato.

Après la permission d'un mois, dite « d'attente de nomination » (leur première permission), les deux jeunes gens regagnèrent leurs dépôts respectifs. On était en février 1942. Ils arboraient désormais – comme Manno en son temps – des uniformes à passepoil neufs, couleur vert-de-gris, avec ceinturons et bottes, très élégants. Tintori s'efforçait de ne pas penser à la terrible inquiétude qu'il avait lue, en quittant Nova, dans les yeux de son père, depuis toujours tenu au courant de ses demandes d'affectation sur le front russe.

9

Les semaines, puis les mois, avaient toutefois recommencé à couler sans que survînt rien de nouveau pour lui. Le front russe – qui s'était stabilisé après l'énorme avancée allemande de 41 et la retraite limitée devant Moscou au cours de l'hiver – était maintenant statique, mise à part une gigantesque bataille isolée par laquelle les Allemands avaient récemment fait obstacle à un gros retour offensif de l'ennemi dans la région de Kharkov. Mais les divisions italiennes n'avaient pas été impliquées dans cette bataille, et n'avaient donc pas besoin de renforts.

Tintori – qui n'avait jamais tout à fait cessé de prier – recommença de plus belle, d'autant qu'au dépôt, une vingtaine d'autres sous-lieutenants – poussés par le patriotisme et l'esprit d'aventure – avaient également demandé à partir pour le front russe. « Mais pourquoi donc n'avez-vous pas plutôt demandé à être affectés aux régiments déployés sur la Côte d'Azur ou sur la Riviera ? » pensait-il parfois en les observant avec inquiétude. « Pourquoi n'êtes-vous pas allés à la mer au lieu de venir ici me créer des problèmes ? » Il savait qu'il n'était pas très logique, cependant la perspective d'être oublié quand parviendrait enfin une demande de renforts pour le front, l'énervait.

Mais il ne fut pas oublié. Peut-être le vieux colonel qui commandait le dépôt – un homme posé et ironique – s'était-il rendu compte de son anxiété, ou peut-être, qui sait, ce fut Dieu lui-même qui en décida. Le fait est que, vers la mi-mai, il fut appelé au commandement avec cinq autres officiers, et averti de se tenir prêt à partir.

Dès qu'il en eut la possibilité, le jeune homme se rendit chez lui pour annoncer, dans les formes, la nouvelle à son père. De Nova – réalisant tout à coup qu'il pourrait aussi bien ne pas revenir du front – il prévint aussi par téléphone le seul autre membre de famille qu'il possédait, une sœur de sa mère qui vivait avec son mari à Monza. Et, puisqu'il se trouvait dans la cabine publique, il eut l'idée d'appeler Nomana, pour que les parents d'Ambrogio pussent l'avertir dès que possible.

Ce fut madame Giulia qui prit l'appareil : « Ambrogio sera ici, à Nomana, dimanche prochain », lui dit-elle, « dans trois jours. Vous serez chez vous dimanche ? »

– Oui. Du moins je l'espère. Ce soir je dois retourner au dépôt mais, si je ne suis pas de service ou si je ne pars pas avant, je compte justement passer chez moi la soirée de samedi et la journée de dimanche. »

– Eh bien pourquoi ne feriez-vous pas un saut jusque chez nous ? Dimanche après-midi par exemple. Vous pourriez passer quelques heures ici en compagnie d'Ambrogio.

– Venir à Nomana ? L'idée me tente. Oui, je pourrais faire un saut d'une heure ou deux... Mais, comme je vous le dis, je ne peux rien vous promettre.

– Eh bien, en tout cas nous préparerons de la crème glacée ; je sais que vous aimez ça, ne dites pas non. Si vous pouvez venir, nous vous accueillerons à bras ouverts.

10

C'est ainsi que le dimanche suivant, à la mi-mai, traversant la campagne en plein renouveau, le sous-lieutenant Michele Tintori se rendit à bicyclette à Nomana. Afin de voyager en bras de chemise il ne portait pas l'uniforme mais une tenue civile, et tout en pédalant il rêvait à son autre et prochain grand voyage.

Dans les villages qu'il traversait il remarqua comme toujours beaucoup de jeunes dans les rues. « Il n'y a pas grande différence par rapport au temps de paix », se disait-il à chaque fois. Et même, quels signes réels y avait-il de la guerre ? « Pas beaucoup, vraiment pas beaucoup. Il faut que je demande à Ambrogio si du moins les usines, le système de production, sont soumis au rendement »

Ils l'étaient, oui, mais faiblement : c'est ce que lui expliqua à peu de temps de là monsieur Gerardo auquel, comme il l'en avait prié, Ambrogio avait posé la question : « pour cause de compétence : parce que c'est ton domaine, papa. »

– Je ne comprends pas, dit Tintori. Comment se fait-il que les fascistes, et en général les responsables, même actuellement, ne se remuent pas davantage ?

Ils étaient assis en cercle devant la maison, sur des chaises et de petits fauteuils en fer, dans un ombreux bosquet de charmes, le berceau, comme ils l'appelaient.

Gerardo leva la tête et serra les lèvres : « J'entends répéter que nous n'avons pas de matières premières. En effet pendant l'autre guerre elles nous arrivaient d'Amérique, alors que maintenant... »

– En attendant, à l'armée, le matériel ils le distillent au compte-gouttes, dit Tintori. Votre fils a dû vous le dire. Espérons que sur le front au moins les choses se passent mieux.

– Ce n'est pas seulement une question de quantité, c'est aussi une question de qualité, de modèles, dit Ambrogio, au moins dans l'artillerie. Savez-vous (il s'adressait surtout à son père et à son frère Fortunato, cependant que sa mère écoutait elle aussi attentivement), savez-vous que maintenant encore ils continuent à fabriquer surtout des canons modèle 1911 ? Les 75/27 modèle 1911. L'entrée en guerre a été une surprise pour les responsables de l'armement eux-mêmes, ça me semble évident.

– Très bien, dit Tintori, admettons la surprise. Mais comment se fait-il qu'ils ne bougent pas plus que ça, à présent que nous sommes en guerre ?

Ils furent tout à coup distraits de leurs préoccupations par le brouhaha causé par les enfants les plus jeunes qui, proclamant : « On veut nous aussi faire partie de la compagnie », sortaient de la maison avec l'appareil à faire

la glace (glace qui, semblait-il, avait de la difficulté à se former). Ils l'installèrent sur l'une des chaises de fer et, avec force commentaires, recommencèrent à en tourner la manivelle.

– C'est la faute à Pino si la glace ne prend pas, proclama le petit Rodolfo, âgé de neuf ans, à l'intention des adultes. Il n'arrête pas de soulever le couvercle pour voir si elle se forme ou pas, alors le froid s'échappe tout le temps !

– Tais-toi donc, répliqua Pino, dix-sept ans, qui, sa tête blonde en sueur (encore plus blonde que celle de Giudittina), était en train de tourner la manivelle. Tais-toi sinon en plus du froid c'est toi qui vas t'échapper, tu vas voir.

– D'après moi, cria Giudittina, sept ans, la glace ne peut pas se former parce que vous n'arrêtez pas de tourner ce machin. Il faudrait au contraire la laisser reposer, au moins un peu.

– Je vais t'en donner, moi, du repos, dit Pino, si tu n'arrêtes pas de dire des bêtises.

– Vous voulez de l'aide ? demanda Ambrogio.

– Non, vous, les deux militaires, aujourd'hui vous êtes les héros de la fête, lui répondit Pino avec sympathie. Vous ne devez pas travailler.

Fortunato qui avait dix-huit ans et qui était assis avec les adultes allongea un pied vers l'appareil : « Ce truc-là doit avoir au moins deux siècles », dit-il.

– Alors il irait bien comme matériel pour l'armée, fit observer en riant Tintori, hein Ambrogio ?

Ambrogio approuva amusé.

– Il faut deux heures de manivelle pour produire à peine deux kilos de glace, continua Fortunato, c'est absurde, ridicule.

– Entendez-moi ce grand industriel qui calcule les temps, dit Rodolfo, celui qui venait de parler du froid qui s'échappait.

En effet, tout jeune qu'il fût, Fortunato avait tendance à tout évaluer, ou presque, en termes de production, ce qui étonnait parfois même son père.

– Je suis désolé, fit Michele Tintori, d'être en quelque sorte la cause de tout cette gêne.

Tous réagirent vivement, surtout les deux filles aînées (« Mais non, tu n'y penses pas ? » « Tu plaisantes ? »). En attendant la glace, elles avaient sorti de la maison et posé sur la petite table en fer du berceau un plateau avec de grands verres et quelques rafraîchissements, et elles avaient commencé la distribution.

– Il ne faut pas dire ça, protesta à son tour Giulia. Vous savez bien que les enfants plaisantent, c'est naturel.

– Oui bien sûr, mais si involontairement j'ai...

– Allez Tintori, laisse tomber, dit Ambrogio.

Francesca, s'apercevant que leur hôte avait déjà à moitié vidé son verre, revint vers lui avec la carafe toute embuée à l'extérieur, pour le resservir : « C'est assez frais n'est-ce pas ? Bien que cette semaine la glace soit arrivée dans le village en retard, seulement hier soir. » (Il n'existait pas de

réfrigérateurs à l'époque.)

L'autre sœur, Alma, âgée de quinze ans, celle qu'on surnommait « petite statue de marbre » et qui suivait Francesca en portant une autre boisson, s'exclama tout à coup : « Qui sait si aujourd'hui Manno a suffisamment à boire, là-bas dans le désert ? Qui sait même si en ce moment, ils pensent à boire, ou s'ils sont en train de tirer ? »

Francesca lui lança un coup d'œil de reproche, qui signifiait : « Qu'est-ce qui te passe par la tête ? Tenir de tels propos devant maman ! »

Pour éviter que la conversation ne s'enlise, Ambrogio intervint promptement : « A propos, Tintori, tu sais que Manno a écrit d'Afrique ? La routine, dit la lettre. Elle est arrivée hier. »

– Il écrit à la maison toutes les semaines, précisa Gerardo.

– Vous savez exactement où il est ? demanda Tintori.

– En ce moment non, lui répondit Ambrogio. Mais il y a un mois il était dans la région de Bir Hakeim, en dessous de Tobrouk, on l'a su par un soldat venu en permission. Il est possible qu'il y soit encore.

– En tout cas, ses lettres sont toujours intéressantes, dit Fortunato. Manno a un sens de l'observation remarquable.

– Je veux bien te croire. Manno est vraiment très doué, affirma Michele Tintori avec chaleur.

– C'est un bon fils, oui, dit Giulia, qui lui était reconnaissante pour cet élan si sincère. Elle poussa un soupir.

– Stefano aussi vient d'écrire chez lui, à Nomanella, dit Francesca réagissant à ce soupir, lui aussi va bien.

– Stefano est un camarade de classe à moi, ici au village, expliqua Ambrogio à Tintori. Depuis janvier il est en Russie avec le Troisième Régiment des bersagliers.

– Au fait, intervint Pino en levant la tête de l'appareil à glace, peut-être qu'en Russie tu auras l'occasion de rencontrer Stefano ?

– La Russie est grande, fit observer Tintori. Et se tournant vers Ambrogio : « Mais pourquoi appelez-vous ce Stefano par son prénom alors que moi vous m'appelez par mon nom ? »

– C'est vrai, pourquoi ? s'interrogea à son tour Ambrogio. Eh, sans doute parce que, au collège, entre camarades, on s'appelait par nos noms, alors qu'ici, à l'école du village, on s'est toujours appelés par nos prénoms.

– A la façon des bourgeois là-bas et à la façon populaire ici, lui fit remarquer Tintori en souriant.

Ambrogio opina : « C'est vrai. Eh bien, c'est peut-être le moment de t'appeler par ton prénom. »

– Oui, il me semble.

– Mais bien sûr, dit Giulia. Vous auriez même dû y penser plus tôt.

– Et si vous me disiez tu ? lui proposa alors Tintori.

– Oui, d'accord. Qu'il est gentil !

Une grande paix régnait alentour. Dans un parterre, à quelques pas du berceau, fleurissaient en compositions charmantes des fleurs de diverses

formes et couleurs, telles que verveine, bleuets, gueules de lion, pétunias, myosotis et rêches zinnias. De temps en temps les yeux du visiteur se posaient sur ce parterre. Alma s'en aperçut. Comme elle participait à la culture des fleurs, elle les considérait un peu de sa compétence. Elle vint près de leur hôte (« Comme elle est devenue mignonne », pensa-t-il, « quels traits réguliers, parfaits. Elle est tellement jolie qu'elle semble irréelle »). « Ce parterre-là », lui expliqua la petite, à mi-voix pour ne pas gêner la conversation des autres, « est fait tout entier de plantes annuelles. Le jardinier les fait naître dans les serres puis il les transplante dans les parterres. Moi, quand je ne suis pas à l'internat, je l'aide. »

Le jeune homme sourit : « C'est un beau parterre », dit-il, « le regarder réjouit la vue. »

Almina fit signe que oui, qu'elle était d'accord, et elle paraissait ne vouloir rien ajouter.

– Dis-moi un peu, lui demanda Michele, lui aussi à mi-voix, je me suis déjà posé la question : que veut dire annuelles ? Que chaque année, quand vient l'hiver, les plantes meurent ?

– Oui, dit Alma, elles durent à peine un an, pauvres petites plantes.

Une telle pensée devait la chagriner même si, comme toujours, elle n'en montrait aucun signe extérieur.

– Eh bien c'est qu'à elles, un an suffit. Les papillons aussi du reste, dit le jeune homme et il y a tant d'autres petites créatures qui durent très peu de temps. Mais nous ne devons pas avoir de la peine pour ça, parce que eux n'en savent rien, ils ne s'en rendent pas compte, donc ils ne souffrent pas.

– Eh, soupira Almina. Elle ne paraissait pas d'accord. Mais son beau visage continuait à ne pas laisser transparaître ses sentiments. « Pourtant au-dedans, sous ce sourire de petite statue, elle doit être sensible, peut-être extraordinairement sensible », réfléchit le futur écrivain. « Sinon, à cet âge-là, elle ne se préoccuperait pas comme ça des autres, et des plantes qui plus est. »

Pendant ce temps la glace n'était toujours pas décidée à prendre, bien qu'à peu près tous se fussent relayés à la manivelle, à l'exclusion pointilleuse des deux militaires. Finalement, Giulia, n'y croyant plus, envoya en toute hâte sa fille aînée Francesca chez le boulanger voisin : « Va chez les Erba. Entre dans l'arrière boutique et vois s'il ne leur reste pas une de ces tartes "paysannes" qu'ils avaient en vitrine ce matin quand nous sommes passés pour aller à la messe. »

Francesca revint peu après avec une magnifique tarte à la croûte brune et craquelée. Ambrogio descendit alors à la cave et en remonta avec quelques bouteilles de vin blanc : la glace fut ainsi remplacée par la tarte.

« Elle est bonne », commentait un peu tout le monde en la mangeant. Et Pino : « Qui a dit que chez les Erba il n'y a que Giovannino, le commis, celui qui a toujours la figure enfarinée, qui sache faire les tartes ? Giovannino est maintenant soldat, et pourtant je n'ai jamais mangé une tarte de chez les Erba aussi bonne que celle-ci. »

11

La tarte consommée et l'appareil à glace piteusement rapporté en cuisine (« Essayez de mettre des glaçons aussi sur le couvercle », dit Gerardo, « si ça se trouve elle va prendre ») les deux enfants les plus jeunes, âgés de sept et neuf ans, se détachèrent du groupe, enfourchèrent leurs bicyclettes, et se mirent à faire la course dans les allées du jardin.

Sous le berceau – on alluma quelques cigarettes – la conversation devint plus réfléchie. « C'est sûr que tu vas en voir du monde... Qui sait où tu seras dimanche prochain », dit Ambrogio à Michele.

– Peut-être encore ici en Italie, lui répondit l'autre.

– Dans ce cas, dit Pino, il faut absolument que tu reviennes à Nomana : tu verras que dimanche la glace sera prête.

– C'est vrai, renchérit Giulia mortifiée. Tu dois me donner l'occasion de tenir la promesse que je t'avais faite.

– Merci, non. Je te remercie toi aussi Pino, mais je ne peux pas, sourit Michele.

– Et pourquoi ? lui rétorqua Ambrogio. Moi je ne serai pas là, mais si tu te trouves à Nova, tu peux bien venir.

– Toi non plus ? Pourquoi ? Tu dois venir toi aussi, objecta Pino à son frère.

– Vous savez que je ne peux pas venir à la maison quand ça me plaît, que chaque fois je dois demander une permission. Pour lui, par contre, c'est différent parce qu'il est sur le point de partir. Et puis il est possible que moi... Ah oui, j'avais presque oublié – il s'adressait surtout à Michele, comme pour lui demander un avis : « Demain, à neuf heures tapantes, je dois me présenter au colonel : il m'a convoqué moi et trois autres. » (Sa mère devint aussitôt attentive). « Qui sait ce qu'il peut bien vouloir, je n'en ai pas la moindre idée. Le mois dernier il en a envoyé deux à Florence chercher du matériel optique : ils sont restés là-bas une semaine entière. »

– A vous il veut peut-être seulement passer un savon pour quelque raison que vous n'imaginez même pas, dit Michele Tintori.

– Eh, ça se peut bien, admit Ambrogio.

– Ça ne serait pas pour vous envoyer en zone d'opération ? demanda Gerardo.

– Où veux-tu qu'ils nous envoient, papa ? Au régiment en Grèce ? Non, les unités complémentaires, aussi bien les officiers que la troupe, ils les ont envoyées le mois dernier : trois pelés et un tondu d'ailleurs. Et puis, avec tous les officiers qui sont disponibles, ils n'enverraient pas des débutants à peine sortis du cours comme nous.

Peu après Alma et Pino se détachèrent eux aussi du groupe et sur le pré, non loin du berceau, se mirent à se lancer, au moyen de petits tambours, un plomb orné d'une touffe de plumes.

Tam, tam, tam, faisaient les tambours. La conversation avait des blancs.

Ambrogio pensait à sa prochaine entrevue avec le colonel, qui lui était sortie de l'esprit depuis qu'il avait quitté Casale. Michele à son père et à son départ imminent. Gerardo aurait aimé se retirer, comme toujours les après-midi de fête pour lire quelques pages des « Fiancés » (il ne lisait pas d'autre livre, en revanche il connaissait celui-là presque par cœur). Giulia pensait à son neveu Manno, qui était comme un fils pour elle. Qu'était-il réellement en train de vivre ? Francesca était un peu anxieuse parce que la glace n'avait pas été réussie. (« On n'a pas eu l'air malin. Et dire que l'été dernier on l'avait faite deux fois sans problème ! ») La petite Alma, tout en jouant au tambour, regrettait vaguement de ne pas savoir tenir compagnie au soldat en partance pour le front : « Après, quand il sera parti, on se souviendra de lui comme on se souvient de Manno ; et maintenant qu'il est ici, je ne sais même pas quoi lui dire. »

Par moments le soldat en partance l'observait : « Quelle grâce, même pour se mouvoir... Pendant qu'elle joue on ne dirait pas du tout une petite statue, je dirais plutôt que c'est, quoi ? eh bien, une agnelle, voilà, une petite agnelle qui sautille sur le pré. Quinze ans ! Quelle créature hors du commun. C'est vraiment une de ces femmes que l'on contemple, comme celles du Moyen Âge. Eh... » L'idée le frappa : il réalisa que, compte tenu de sa tournure d'esprit, il n'aurait pas pu faire de la jeune fille un éloge plus grand... Il ressentit alors le désir de mieux l'observer. Mais le moment des au revoir et de son départ à Nova vint couper court à ses débuts de rêvasseries.

Le lendemain matin Michele trouva à la caserne sa feuille de route. Il devait le jour même rejoindre Bologne, qui était une sorte de terminus des trains militaires ordinaires en provenance et à destination du front russe. Il prit tout de suite contact avec les autres rares partants, se concerta avec eux pour l'horaire puis, après avoir pris congé de ses collègues et des soldats de sa compagnie, entra dans le cercle des officiers, prit une feuille et une enveloppe (toutes les deux portant l'emblème du régiment et la devise « *Fide ac virtute* »), et entreprit d'écrire brièvement à son père.

Alors qu'il était en train d'écrire, assis à une petite table, le téléphone sonna derrière lui : il entendit – au début sans bien saisir – le serviteur en veste blanche, qui avait soulevé le récepteur, dire son nom : « De Casale Monferrato ? Un message pour le lieutenant Tintori ? Il est ici en personne... Oui, par hasard, il est ici par hasard. Je vous le passe ? »

Michele, surpris, avait tourné la tête. « On vous demande, mon lieutenant », lui dit le soldat serviteur, en lui tendant le récepteur.

A l'autre bout du fil c'était Ambrogio : « Je ne pensais vraiment pas te trouver », fit-il satisfait. « J'avais l'intention de te laisser un message. Eh bien, raconte un peu, où en es-tu ? »

– Je dois rejoindre Bologne dans la journée. De là je partirai avec le premier train militaire. Demain je suppose, ou après-demain.

– Bien. A peine arrivé tu peux retenir une place pour moi aussi.

– A peine arrivé où ?

– En Russie.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Que j'y vais moi aussi.

– Où ça ? En Russie ?

– Oui. Pourquoi ? Tu veux être le seul à y aller ? Ambrogio se mit à rire. C'est pour ça que le colonel m'avait appelé au rapport, expliqua-t-il.

– Quand ?

– Ce matin, il y a deux heures. Hier je t'ai bien dit que ce matin j'allais au rapport, non ? On en a parlé à Nomana.

– Ah oui, en effet. Michele fit une pause : Et maintenant comment vas-tu t'y prendre pour l'annoncer à ta famille ? Comme ça, je veux dire, brutalement ?

– Je suis justement en train de me le demander.

TROISIÈME PARTIE

1

La principale base de départ des trains militaires pour le front russe était, nous l'avons dit, Bologne, et, en juin 1942, quelques semaines après Michele, Ambrogio partit à son tour de là. La ville (ville de plaisir, laïque, et donc non conforme à sa nature – bien qu'il fût assez insensible à ces choses) lui parut, pour le peu qu'il en put voir, confusément désagréable. Son dialecte lui-même – pacifique en apparence, en réalité dur, de sorte qu'il lui donnait un peu l'impression de n'être pas sincère – sonnait à ses oreilles désagréablement. Il n'apprécia pas davantage, dans la gare, les adieux qu'étaient venues leur faire ces « femmes fascistes » bolognaises, représentées par trois ou quatre petites vieilles en uniforme – et leur façon d'arpenter le train trahissait leur état chancelant – qui distribuaient aux militaires en partance de misérables présents (deux ou trois cigarettes attachées avec un ruban tricolore, quelques biscuits, de petits drapeaux en papier et autres). Eux les regardaient si perplexes que les femmes, par quelque calembour improvisé sur la « mauvaise tête » de leur chef, par ailleurs « grosse tête » régionale du parti (mais seuls ceux qui comprenaient le dialecte pouvaient rire) s'efforçaient de dissiper cette atmosphère. A la fin elles y parvinrent quand il fut évident pour tous qu'il ne s'agissait pas là, dans cette gare, d'adieux officiels, mais bien plutôt des adieux des pauvres diablesses elles-mêmes, un peu maladroites sans doute mais somme toute maternelles, qui se trouvaient dans cette galère, d'abord parce qu'elles n'avaient pas réussi à l'éviter, mais peut-être aussi parce qu'elles éprouvaient pour les soldats une réelle sollicitude.

Avec ce train (court, six ou sept wagons en tout), partaient aussi des unités complémentaires de différentes spécialités : une soixantaine de fantassins, une quarantaine de bersagliers, un noyau de sapeurs lance-flammes avec leurs insignes spécifiques, des escouades de chauffeurs militaires ou autres, ainsi qu'une quinzaine d'officiers subalternes non incorporés dans des unités. Dans l'ensemble une belle jeunesse, pas enthousiaste, mais qui ne répugnait pas non plus au départ. Dans les propos de quelques-uns Ambrogio crut même déceler une attente mal dissimulée, le goût juvénile de l'aventure.

Tandis qu'il vaquait sur le quai, prenant appui tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre, les vers d'une chanson de la guerre précédente, plutôt importuns, lui revenaient en tête :

« le train militaire qui part de Turin
ne s'arrête plus à Milan
mais il va tout droit au Piave
mais il va tout droit au Piave,
cimetière de la jeunesse... »

Heureusement, cette guerre – il essayait de se convaincre – n'était pas (« du moins pour nous Italiens ») meurtrière comme la précédente. Heureusement !...

Il se décida enfin à monter dans le wagon. Une fois gravies les raides marches, il entra dans le compartiment de troisième classe où, avec sa propre caisse d'ordonnance, étaient installés sur le porte-bagages celles des trois autres sous-lieutenants de son dépôt, affectés comme lui au Huitième Régiment d'artillerie Pasubio. Il s'assit avec ses collègues, échangea quelques phrases avec eux, puis se levant de nouveau, se mit à la fenêtre : en même temps, d'un thermos fraîchement acheté qu'il avait pris sur le porte-bagages, il se versait à boire.

La grande gare de Bologne, avec ses nombreuses voies, libres ou occupées par de longs convois vides, paraissait ignorer le court train militaire, ses quelques soldats, et les quatre « femmes fascistes » qui chancelaient devant, sur le quai. Un très long train civil arrivait, qui venait de Rome, bourré de monde. Comme le jeune homme se penchait pour mieux le voir, le thermos lui échappa des mains et alla se briser sur les cailloux crasseux qui bordent les traverses de chemin de fer, faisant gicler un peu de café fumant. Ambrogio eut en un éclair – et en même temps la repoussa – la sensation d'un présage funeste. Il se retira de la fenêtre désappointé. « Je n'ai pas le temps d'acheter un autre thermos », réfléchit-il, et tout de suite il conclut : « Eh bien, dame Armée, je m'en passerai ». Il tenait toujours dans la main gauche le verre en plastique au bord ciselé : « Ça, ça peut me servir. » Il but les quelques gorgées qu'il contenait, le rangea sur le porte-bagages à côté de sa caisse d'ordonnance, et retourna à la fenêtre.

2

Vers la fin de l'après-midi du même jour, longeant la route Mestre-Postumia, le train passa lentement devant l'immense ossuaire de Redipuglia où sont réunies, sur le lieu même des terribles combats pour Trieste, cent mille dépouilles de victimes de la Première Guerre mondiale. Tous s'étaient amassés aux fenêtres ou aux portillons des wagons pour regarder : la toile de fond du Karst, plus pierreux que vert, formait une sorte d'énorme amphithéâtre. Depuis les derniers contreforts de l'Adriatique, le soleil, déjà déclinant, illuminait de biais l'affreux cimetière, et mettait en relief ses moindres détails.

_ Bon sang, se disait Ambrogio, bon sang. Quel avertissement ! C'est

arrivé quand ? Il y a moins de vingt-cinq ans... Heureusement que la guerre ne se passe plus de cette façon désormais, qu'elle ne se solde pas par autant de morts...

Ses trois jeunes collègues étaient comme lui penchés à la fenêtre : « Quelle boucherie », murmura l'un d'eux.

– Tu parles d'une plaisanterie, marmonna un autre.

Le troisième ne disait rien ; c'était un garçon venète, à l'âme simple, au caractère cordial, qui observait en silence le terrible spectacle, le front soucieux.

« Qu'est-ce qu'il peut bien penser ? » se demanda Ambrogio. « Il se dit peut-être qu'aucun de nous, qui sommes en ce moment aux fenêtres, ne sait avec certitude s'il reviendra jamais. Parce que, c'est sûr, pour un certain nombre d'entre nous, ce sont ici les dernières heures de vie en Italie. Heureusement qu'on ne sait pas pour qui. » Il sourit d'un air engageant au garçon venète, qui lui répondit à son tour par un sourire.

« C'est un type sympathique, il faut que j'essaie de m'en faire un ami », se promit Ambrogio.

Passé Monfalcone et ses fumeux chantiers navals, sur les deux côtés de la voie ferrée qui s'enfonçait dans le Karst, et dans les bas fourrés, des tentes militaires commencèrent à apparaître, qui se firent petit à petit plus nombreuses. Debout ou assis aux abords des tentes, on découvrait des soldats d'infanterie qui, rencontrant le regard des hommes accoudés aux fenêtres, échangeaient parfois avec eux un signe de salut.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le sous-lieutenant venète, qui se nommait Bonsaver. Cette espèce de déploiement qui n'en finit plus ?

– Ça ne peut signifier qu'une chose, lui répondit l'un des autres, que la région est infestée de partisans. De toute évidence les soldats sont là pour protéger la voie ferrée.

– Mais on est encore en Italie.

– C'est vrai. Mais c'est probablement une région habitée par des slaves.

– Les journaux n'ont jamais parlé de partisans par ici ; je ne le soupçonnais vraiment pas, dit Ambrogio.

A Postumia, non loin de la frontière, où le convoi militaire fit une longue halte, on entendait tirer de temps en temps. De la fenêtre le jeune homme vit quelques fascistes, en uniforme ou simplement arborant la chemise noire, marcher avec circonspection sur la route autour de la gare, les armes à la main ; l'un d'entre eux brandissait un fusil mitrailleur Breda. Il les désigna aux autres sous-lieutenants : « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ici ceux-là ? » demanda-t-il.

– Bof.

Dans l'enceinte de la gare personne ne semblait attacher d'importance à la chose. Pourtant on entendait même, par intervalles, des rafales de fusils-mitrailleurs. Le personnel civil et militaire préposé aux services bâillait. C'était presque le crépuscule. Le convoi repartit sans que les quatre sous-

lieutenants aient réussi à se faire une idée de ce qui se passait juste aux abords de la gare.

Au milieu de la nuit le train fit de nouveau halte. Ambrogio, qui dormait profondément, fut réveillé par l'arrêt imprévu du bruit rythmique des roues et des vibrations du wagon. Il lui fallut quelques instants pour réaliser qu'il était étendu sur un siège de bois, plutôt dur en vérité. Au-dessus de lui, dans la niche du porte-bagages, Bonsaver continuait de dormir. Sur l'autre siège et dans l'autre niche dormaient les deux autres sous-lieutenants, tous leurs bagages entassés par terre dans l'espace entre les deux sièges. Le tout s'entrevoyait à peine parce que les rideaux tirés empêchaient la lumière d'entrer.

En revanche, comme la vitre de la fenêtre était baissée, le bruit du dehors pouvait pénétrer. C'étaient les rumeurs ordinaires que l'on entend la nuit dans les stations ferroviaires : un pas solitaire sur le quai, des bruits de pas plus lointains, quelques voix, de soudains échos de musique provenant peut-être d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme.

A bien prendre garde pourtant, il ne s'agissait pas des bruits ordinaires et, même à demi assoupi, Ambrogio finit par s'en apercevoir. Les pas provenaient tous en effet de souliers pesants, cloutés. Quant aux voix... oui, quant aux voix, si l'on s'y attardait, pas une n'était une voix de femme. Où s'était donc arrêté le train ?

Le jeune homme se mit sur son séant, en chaussettes sur la banquette, dos appuyé à la fenêtre et, se tournant à demi, il écarta un coin du rideau. La gare était fortement éclairée, on pouvait lire son nom sur une plaque qui se trouvait juste en face de lui : Ljubljana.

Intrigué, il explora l'endroit du regard : il ne découvrit que des militaires italiens, et encore bien peu, à cause de l'heure. Quelque soldat descendu du convoi traînait, nonchalant et ensommeillé, comme en Italie. Mais à côté d'une porte vitrée éclairée – peut-être le commandement d'étape, ou le commandement militaire de la gare – se trouvait un groupe armé (infanterie ? milice fasciste ? Il ne parvint pas à distinguer) étrangement discipliné et même martial : ce détail, il le nota bien.

« Ici il faut qu'ils soient efficaces », se dit-il, « ils ne peuvent plus se laisser vivre ni prendre les choses en riant ou à la va-vite comme en Italie, parce que là c'est leur peau qui est en jeu ». Il se souvint de la désapprobation de son père et de tant d'autres, et même de la sienne, quand cette ville non italienne avait été annexée à l'Italie. Quelle bêtise ! Mais à présent il n'était plus question de jugements ou d'opinions : à présent qu'on se trouvait ici – avec les partisans qui certainement pullulaient –, qu'on était dans la réalité et non plus dans des discours abstraits, il fallait se tirer d'affaire comme on le pouvait, pour son propre compte ; il fallait faire son possible pour sauver sa peau et aussi pour empêcher (« de quelque côté que vienne la responsabilité de la situation ») que les civils s'entr'égorgent.

« Mieux vaut encore le front qu'une pareille vie », décréta-t-il.

3

Le lendemain matin les quatre sous-lieutenants s'éveillèrent alors que le soleil était assez haut. Le lourd convoi parcourait à vive allure les dernières vallées slovènes, entre des bois touffus. Puis, sans formalités bureaucratiques, il entra dans la plaine hongroise, en apparence immense : « premier aperçu de la plaine russe », se dit Ambrogio. Depuis la fenêtre il découvrait au loin des troupeaux au pâturage, sombres, comme autant de petits points noirs à peine visibles. Parfois, aux abords de quelque fleuve, traversant des régions fortement marécageuses, le train militaire faisait s'envoler quantité d'oiseaux aquatiques : canards de diverses espèces, vanneaux, bécassines, foulques et autres, qui, après avoir effectué dans l'air de brèves paraboles, fondaient de nouveau au milieu des roseaux. Puis la plaine sèche – et son horizon dilaté, hors d'atteinte – reprenait, avec, de temps en temps, une petite gare ornée de quelque arbuste de lilas chargé de fleurs, qui rappelait ponctuellement à Ambrogio le lilas de la gare de Nomana.

Après la Hongrie le convoi s'avança entre les montagnes couvertes de sapins de la Slovaquie. Le lendemain matin, comme les quatre jeunes gens s'éveillaient, il parcourait résolument la Pologne méridionale. Il y avait, dans l'infatigable progression du massif convoi, quelque chose d'inéluctable et comme fatal ; on aurait dit que son vacarme monotone ne s'arrêterait jamais.

Ambrogio et Bonsaver, assis l'un en face de l'autre près de la fenêtre, contemplaient la campagne polonaise, ses champs, cultivés de façon moins intensive que notre plaine du Pô mais semblables à elle par bien des aspects, les chemins de terre battue, ici tout comme en Italie bordés de ronces. A certains carrefours, au lieu de nos petites chapelles champêtres, de grandes croix supportaient des Christs, très réalistes dans le supplice.

Devant l'un d'eux, tout proche de la voie ferrée, Bonsaver fit machinalement le signe de la croix. Dans le même temps, il rencontra le regard d'Ambrogio : « *Sta matina no go ancora dito le orazion* (ce matin je n'ai pas encore dit mes prières) », expliqua-t-il, sans la moindre gêne. Ambrogio fit alors lui aussi le signe de la croix : « Moi non plus je ne les ai pas encore dites. »

– Et pourtant, on en avait du temps pour les dire, sourit Bonsaver.

Ambrogio en convint. « Je vois que tu es toi aussi un "paolotto", hein ? »

Bonsaver ne comprenait pas : « un quoi ? »

– Un paolotto. Un catholique pratiquant.

– Oui, fit alors l'autre, j'en suis un. Il avait un visage rude, sanguin, très venète, et des cheveux blonds coupés en brosse.

– Tu fais des études d'ingénieur, si j'ai bien compris, s'informa encore Ambrogio.

– Oui, répondit Bonsaver.

– Ça se voit. Tu as bien la figure terreuse de l'ingénieur. (« figure de boue » avait-il littéralement dit en dialecte).

L'autre l'examina avec un demi-sourire. « Parce que toi, de quelle faculté tu es ? »

– Sciences économiques.

– Quelle horreur.

Ils parlèrent encore ainsi un moment, comme des étudiants qui se retrouvent en terrain connu. Ils se remirent à regarder dehors. Quel problème terrible que celui des Polonais ! Catholiques – donc leurs frères – tenus sous le joug des Allemands nazis.

A un passage à niveau que le train longea très lentement, ils virent des paysans arrêtés, hommes et femmes, sur des charrettes agricoles à quatre roues. Ils regardaient passer le convoi sans parler.

– Quand je pense, murmura Bonsaver en dialecte, que nous aidons les Allemands... Et de quelle façon nous tenons ces pauvres gens en esclavage !

Tout à coup les paysans s'animèrent et se mirent à faire des signes de salut aux soldats du convoi. « Tiens, ils nous ont reconnus, ils ont compris que nous sommes italiens », s'exclama Bonsaver ; il pencha tout son buste hors de la portière pour répondre à leurs saluts.

– Quels braves gens, les Polonais, commenta Ambrogio.

– Pour eux l'Italie c'est le pape, c'est l'église catholique qui leur donne du courage, commenta l'autre dans sa langue savoureuse. Pour elle ils supportent et ils pardonnent tout.

– Oui, dit Ambrogio. Quand on pense que nous au contraire... Bah, il vaut mieux laisser tomber. Il secoua la tête. Il se prit à désirer que l'Italie ne soit plus une nation aussi phraseuse, qu'elle n'ait pas un poids militaire aussi modeste ; il éprouva de façon poignante le désir juvénile que sa patrie fasse preuve de bravoure et qu'elle dépense sa force pour le bien : non seulement son propre bien mais aussi celui des autres peuples. Conception chevaleresque de la guerre, qui parfois refait surface chez le catholique...

Le lendemain dans l'après-midi, le train militaire traversa les dernières terres polonaises vers l'ancienne frontière avec la Russie. C'étaient de lentes ondulations boisées que la ligne de chemin de fer coupait obliquement, et que le train parcourait avec lenteur, en un effort apparemment inexplicable. On découvrait quelques villages, tous faits de petites maisons misérables avec des façades de couleurs vives, bleues ou rouges, et d'autres couleurs encore qui heurtaient le regard. Entre deux villages il n'y avait, sous le ciel omniprésent, aucun mouvement, à part, de temps à autre, quelques vols de corbeaux qui s'élevaient d'un point pour aller se poser en un autre, non loin de là, et qui demeuraient oscillants au sommet des arbres, chaque volatile ressemblant alors à un lambeau de vêtement de deuil.

Sur une petite route parallèle au chemin de fer, les quatre officiers aperçurent enfin les derniers paysans polonais, parmi lesquels un enfant qui avait sur la tête la *boudionnaïa* [1], le sinistre béret à pointe verticale de la révolution bolchevique. Les soldats – ainsi qu'ils le faisaient désormais systéma-

[1] De Boudienny, général soviétique de la révolution (N.d.T.).

tiquement – les saluèrent du train en se faisant reconnaître et, comme les autres, ces paysans-là s'animèrent et répondirent au salut des Italiens ; un adulte, peut-être le père, dit quelque chose à l'enfant qui, aussitôt, ôta son couvre-chef et le jeta par terre. Les soldats acclamèrent ce geste ; alors, sous leurs acclamations de plus en plus fortes, le garçon ramassa le couvre-chef et le lança à nouveau par terre, encore et encore, jusqu'à le piétiner.

4

Ce fut enfin l'entrée en Union Soviétique, annoncée par des rangées de barbelés qui s'étendaient à perte de vue dans la campagne, et par des rangées non moins longues de barrages antichars en fer ; derrière elles on découvrait de lourdes casemates en ciment, tachées de noir par les lance-flammes, et, çà et là, des chars de combat frappés de l'étoile rouge, mélancoliquement abandonnés.

Tous les quatre regardaient chaque chose avec intérêt, allant sans relâche d'une fenêtre à l'autre, du compartiment au couloir. En peu de temps ils eurent l'impression d'être entrés non pas dans un monde mystérieux ou d'hécatombe, mais plutôt dans un monde incroyablement arriéré et presque pétrifié. En effet, si, à mesure qu'on progressait vers l'est, la Pologne s'était faite de plus en plus pauvre, l'impression, au-delà de la frontière, était encore plus sensible. Les masures étaient ici tout à coup recouvertes de paille et la campagne n'était plus parcourue de routes ou de chemins, mais rayée de simples pistes. Ni dans les villages ni même dans les villes que le train militaire traversait on ne voyait une seule route goudronnée.

Ce détail surtout attira l'attention des quatre jeunes gens. « Comment est-ce possible ? Ils ne connaissent pas l'usage de l'asphalte ici en Russie ? » demandait de temps en temps, perplexe, l'un d'eux qui était géomètre.

– C'est très étrange, oui, renchérissaient les autres.

Puis apparurent les Russes : au physique assez semblable aux Polonais, ils étaient davantage négligés dans leur habillement, plus dépenaillés, et ils avaient tous – quand on les voyait de près – des visages extrêmement usés, comme des personnes qui ont été longtemps maltraitées. (L'aspect des Russes sous Staline, qui ne sortirait plus jamais de la mémoire d'Ambrogio.)

– On dirait qu'ici il ne s'agit pas seulement d'asphalte, fit observer Bonsaver, la nuit venue, et pas seulement de pauvreté non plus, ni d'arriération. Il ajouta en dialecte : Ici il y a quelque chose qui cloche. Vous ne trouvez pas, vous autres ? Moi je flaire un sale truc. Ça sent le roussi.

Les autres approuvèrent, sans pourtant réussir à mieux exprimer cette sensation avec des mots. Le train, ses lumières fortement voilées, avançait infatigablement et assez vite dans le noir. Ambrogio se souvint des paroles de Michele Tintori. « Était-ce à ce "truc" qu'il faisait alors allusion ? Il est sûr que ces pauvres gens doivent avoir vécu une expérience terrible. On

dirait qu'on les a soumis à des manipulations contre nature. Quand je reverrai Michele, il faudra que je l'écoute mieux ».

L'horizon s'ouvrait de plus en plus au jour qui allait naître. De temps à autre la surface du terrain apparaissait parfaitement plane et demeurait telle des heures durant, avec, çà et là, quelque signe du passage de la guerre : un char de combat abandonné, petit et dérisoire dans cette immensité ; ou bien un tracteur agricole en ruine, encore plus petit ; ou encore, dans l'herbe, difficilement reconnaissable, quelque avion réduit à rien.

Vers la fin du voyage, quelques jours plus tard, dans le bassin minier et industriel du Donets, la présence humaine devint plus évidente. Ambrogio qui, accoudé à la fenêtre, essayait de ne rien laisser échapper, vit d'énormes usines à moitié dévastées, grises, à côté de pyramides de résidus de charbon. Entre une usine et une autre se dressait quelque masure, parfois une ébauche de casernement d'une tristesse déprimante ; autour, les mêmes maisonnettes ou isbas, mais en assez petit nombre. « Où vivent, où dorment les ouvriers ? » se demandait-il. « Dans ces maisons-là il ne pouvait y en avoir qu'une faible partie... » Il remarqua, à intervalles, des zones identiques couvertes d'un étrange bric-à-brac : il finit par s'apercevoir qu'il s'agissait d'innombrables baraques de fortune adossées tant bien que mal les unes aux autres. C'étaient les quartiers ouvriers... « Voilà donc où étaient contraints de vivre les travailleurs ! Pauvres malheureux ! Et de surcroît, ils étaient sûrement tenus d'avoir l'air content... » Connaissant la mentalité ouvrière, il n'avait aucun doute quant à leur rébellion intérieure. « Du reste, qui ne se rebellerait, vivant dans de semblables conditions ? »

Comme pour laisser reprendre le souffle et reposer l'œil, aussitôt après la dernière usine ou la dernière étendue de baraques de ces foules industrielles, chaque fois venait la steppe. Elle s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres avec son herbe rare et fleurie.

De temps en temps, on découvrait depuis le train, sur les routes proches de la voix ferrée, un étrange fourmillement de civils, hommes et femmes, lesquels – tantôt en rangs serrés, tantôt très fluides – allaient et venaient avec des charges sur les épaules ou poussant des véhicules rudimentaires en tous genres. Les militaires ne parvenaient pas à comprendre ce qu'ils pouvaient bien faire. En fait, il s'agissait d'habitants des villes venus à la campagne pour troquer les objets les plus divers, ou qui en revenaient avec leur petite – parfois tragiquement minuscule – cargaison de céréales. Ces processions hors normes étaient l'indice de la famine dans les villes, mais les quatre garçons ne s'en rendirent pas compte.

La destination finale du convoi fut une agglomération industrielle à l'arrière du front, Yassinovataïa, de quelques dizaines de milliers d'habitants.

En Pologne on avait ajouté au court convoi un wagon civil allemand, occupé seulement à moitié par des militaires de la *Wehrmacht* qui avaient invité les Italiens à disposer librement de l'autre moitié. Et la première chose qu'il fut donné à Ambrogio de voir, à peine débarqué du train, fut

une pénible scène entre un officier italien et un cheminot allemand. Ce dernier accusait l'officier d'être un voleur, parce que, sur son bagage déchargé du wagon, s'étalait dans toute sa splendeur un coussin de velours à raies des chemins de fer allemands. L'officier rejetait la responsabilité sur son ordonnance qui, pour l'aider, feignait d'être stupide et soutenait qu'il ne comprenait rien à ce que disait l'Allemand.

Ni à la gare ni en ville ne se trouvait de véhicule de la Huitième artillerie. Après avoir inutilement cherché un moyen de rejoindre leur régiment, les quatre sous-lieutenants décidèrent de passer la nuit, comme les autres nouveaux arrivants, dans une masure attenante au commandement d'étape. C'est là qu'ils montèrent les lits de camp et c'est là que le lendemain à l'aube, Ambrogio dut constater la disparition de ses chaussures de rechange. Ses compatriotes les lui avaient volées dans son bagage pendant qu'il était sorti se laver.

5

Le lendemain, les quatre jeunes hommes rejoignirent le P.C. de leur régiment, situé à une vingtaine de kilomètres plus à l'est, avec le camion qui venait deux fois par semaine à Yassinovataïa pour chercher le courrier. Accueillis paternellement par le colonel commandant, ils furent immédiatement affectés par lui à différents groupes, si bien qu'Ambrogio dut se séparer de Bonsaver et des autres.

Après avoir chargé son bagage sur une vieille Millecento de reconnaissance que son nouveau commandant de groupe lui avait, avec civilité, envoyée de la ligne, il partit le jour même pour le village de Kamenka.

Le chauffeur, un caporal, conduisait avec beaucoup d'habileté sur la piste de terre irrégulière et, en même temps, il répondait avec attention et sérieux aux questions que le nouvel arrivé lui posait. « Oui c'est l'automobile personnelle du commandant, je suis son chauffeur. » « Oui, le groupe se trouve à Kamenka depuis le mois de novembre. » « Refuges antiaériens ? Non, nous n'avons pas pu en creuser, parce que le terrain était alors gelé, dur comme de la pierre. Les canons sont placés, on peut dire, en plein dans le village, qui est plutôt éparpillé, vous allez le voir. Nous, nous avons passé tout l'hiver dans les maisons avec les civils, il n'y a que quelques mois que nous sommes sous les tentes. »

– Ils ont dû pousser un beau soupir de soulagement, les civils, fit observer Ambrogio, quand vous avez déménagé ?

– Non, pourquoi ? répondit l'autre. Certains peut-être. Mais dans l'ensemble ils étaient désolés, les femmes surtout. Il sourit. Puis redevenant sérieux : « Les autres aussi. Les Russes et les Italiens, on s'aime bien, vous verrez. »

– Ils ont de quoi manger ?

– Pas beaucoup, les pauvres, au moins dans cette zone du front. Quand

c'est l'heure de l'ordinaire il y en a toujours un certain nombre – surtout des enfants, et des vieux – qui vient avec un bidon dans les mains réclamer la soupe. Les cuisiniers essaient de leur en garder, et nous-mêmes on partage un peu notre gamelle avec eux, mais... bah, ce n'est pas une chose très gaie, vous verrez. Ici, à l'arrière, à Yassinovataïa par exemple, il doit bien y avoir de temps en temps des gens qui meurent de faim.

Kamenka était un village de mineurs. On y découvrait quelques pyramides noires de résidus de charbon : « Ces mines étaient déjà là avant la révolution », expliqua le chauffeur.

– Comment le sais-tu ?

– Tout le monde le sait. On le voit notamment d'après le cimetière. Qui, entre parenthèses, est comme les autres cimetières russes, c'est-à-dire très négligé, avec des croix presque toutes en bois, et des vaches qui paissent au milieu ; parce que les Russes s'en foutent de la mort. Mais il y a aussi de vieilles tombes faites comme chez nous, avec les inscriptions et les noms en français : ce sont celles des techniciens des mines d'autrefois.

Dans les rues du village on voyait parfois passer quelque artilleur en bras de chemise, avec ses guêtres martiales. Une batterie de canons – de 100 millimètres, donc de petit calibre – était placée au-delà d'une rangée de masures : les quatre pièces, en ce moment muettes, étaient toutes recouvertes de leurs filets de camouflage. Derrière les pièces, on découvrait plusieurs camions abrités entre les maisons et, regroupées sous des arbres ou alignées dans les potagers parmi les tournesols, diverses tentes.

Les tentes militaires italiennes ! En les voyant Ambrogio ressentit une étrange émotion, comme s'il retrouvait un morceau de patrie. Et en vérité, qui pourra jamais, après y avoir passé des jours et des nuits, les oublier ? Elles étaient différentes de celles de toutes les autres armées, formées de toiles imperméables carrées, chacune de deux mètres de côté. Chaque militaire recevait une de ces toiles, qu'il pouvait utiliser de plusieurs façons : comme capote contre la pluie s'il l'endossait en enfilant la tête dans une ouverture pratiquée au milieu ; ou comme matelas si, après l'avoir pliée en deux et attachée, il la remplissait de paille ou d'herbe ; ou bien encore comme couverture pour protéger le matériel le plus précieux, surtout les munitions ; enfin – et c'était l'usage le plus approprié – comme élément pour composer la tente de l'équipe. Elles avaient, ces toiles éclectiques, une coloration rigoureusement mimétique, rationnelle. Et pourtant les tentes qu'on en tirait (à section triangulaire pour celles des soldats, en forme de cubes pour celles des officiers) étaient, de façon inattendue, d'un dessin ancien et harmonieux, au point de transformer en une sorte de tableau le lieu où elles apparaissaient, en l'occurrence le misérable environnement de Kamenka avec sa poussière noirâtre, ses pauvres et rares maisons populaires qui alternaient avec les isbas, et ses scories de charbon.

Le chauffeur arrêta la Millecento devant une isba : « Voilà, mon lieutenant, nous sommes arrivés », dit-il. « C'est ici le P.C. de groupe. »

– Où ici ?

– Dans cette maison.

Comme ils entraient, les quelques officiers présents entourèrent le nouvel arrivé, lui souhaitèrent la bienvenue et, avec des plaisanteries, se mirent à l'accabler de questions sur l'Italie. « Nous en sommes privés depuis dix mois », disaient-ils.

Mais l'aide de camp – un lieutenant à moitié chauve, au visage long et étroit – intervint. « Un moment », dit-il, « laissez-moi d'abord le présenter au commandant. Viens avec moi ; comment tu as dit que tu t'appelles ? »

– Riva.

– Vous le voyez l'employé de banque, fit observer le lieutenant médecin. Il veut d'abord lui faire remplir le bordereau[1].

– Qui parle de bordereau, dit l'aide de camp en secouant la tête. Allez, Riva, viens, et il le précéda vers le bureau du commandant. Toi attends un moment pour décharger le bagage, dit-il au chauffeur.

Le commandant Casasco était assis à une table de camp. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux longs et gris, aux manières raffinées ; il sourit au garçon hésitant qui s'était arrêté au garde-à-vous devant lui, se leva et lui tendit la main ; puis retournant s'asseoir, il tâcha de le cerner un peu, l'interrogeant sur ses compétences et ses éventuelles préférences.

L'aide de camp aussi le scrutait. « C'est un Milanais comme toi », dit tout à coup le commandant à Ambrogio en le lui désignant ; et il plaisanta : « Milanais, et par-dessus le marché employé de banque, tu vois le désastre. » A quoi l'aide de camp, surnommé « Cheval fatigué » à cause de son long visage un peu chevalin, sourit satisfait. Ambrogio fut affecté à l'une des batteries, la troisième et dernière, comme « officier des pièces » : « Mais tu rejoindras ton unité après avoir dîné avec nous, parce qu'il faut d'abord que tu nous donnes des nouvelles de l'Italie. »

A la batterie (effectif : quatre officiers, six sous-officiers, cent dix hommes), située non loin de là et commandée par un sec lieutenant, un ingénieur originaire des Marches, l'accueil cordial des officiers se renouvela. Pour leur part, les soldats examinaient avec attention le nouvel arrivant et, après que le commandant lui eut sommairement montré la ligne des pièces (« Au cas où il faudrait tirer cette nuit... Et puis, demain, je te ferai voir tout ça tranquillement »), plusieurs l'entourèrent en groupe : ils voulaient eux aussi des nouvelles de l'Italie, savoir comment ça se passait là-bas en ce moment, ils étaient sans nouvelles – répétèrent-ils – depuis dix mois. Presque tous étaient en bras de chemise, en tenues plutôt moins protocolaires qu'à la caserne, certains chaussaient des pantoufles ou des sabots. Dans l'ensemble ils lui firent bonne impression. Il ne sentait pas en eux d'inimitié, seulement quelque réserve qui – il l'espérait – cesserait quand ils le connaîtraient mieux. « Nous nous entendrons bien », se promit Ambrogio. « C'est à moi de leur inspirer confiance, même si je suis un

[1] En français dans le texte (N.d.T).

novice. Je m'arrangerai, ils finiront par se rendre compte qu'ils peuvent raisonnablement compter sur moi ». Fort de son expérience avec les ouvriers, il savait à quel point la confiance réciproque était importante.

Plus tard, dans l'isba aux murs tors où avait été installé le P.C. de la batterie, le lieutenant-commandant lui donna quelques renseignements sur la situation : « Le front, ici, est en sommeil depuis un bout de temps, à l'état major de groupe on te l'a sûrement déjà dit, je pense. Le dernier vrai combat nous l'avons soutenu à Noël, quand les Russes ont essayé de percer les positions des bersagliers, là sur la droite. » (« La bataille de Noël en effet », se souvint Ambrogio. « Stefano est venu ici en Russie juste après cette bataille, en janvier, sans doute avec les effectifs destinés à compenser les pertes. Face-de-tous-les-jours ! Qui sait où il se trouve en ce moment ? »)

– Tu me demandes quelles pertes nous avons subies jusqu'à ce jour ? En batterie un mort, un seul depuis le début de la campagne. Dans le reste du groupe, quatre ou cinq autres ; presque tous dans les combats pour la traversée du Dniepr en automne. Tant que les choses se déroulent bien et qu'on avance, l'artillerie n'a presque pas de pertes. Pour l'infanterie par contre, c'est différent : en contact comme ils le sont avec l'ennemi, les fantassins essuient toujours plus ou moins des pertes. Il y a toujours quelques morts... Devant nous se trouve le soixante-dix-neuvième régiment d'infanterie : il est aligné à peu près à trois kilomètres d'ici, dans les tranchées. Si tu voyais certaines tranchées, on peut dire qu'elles sont carrément creusées dans le charbon, qui affleure au milieu de l'herbe tellement cette région en est riche. Avec ça, comment les gens d'ici trouvent encore le moyen d'être aussi misérables, c'est pour moi un mystère.

Ambrogio lui avait rapporté le vol des chaussures. « Anecdotes de l'arrière », le rassura le lieutenant-commandant. « Sur la ligne l'ambiance n'est pas crapuleuse. Non seulement elle est meilleure que celle des arrières qui (j'ai bien connu ça en Albanie) est partout dégueulasse, mais elle est meilleure que celle des casernes en Italie. Ici il y a de l'ordre et... comment dire ? Tu le verras toi-même, chacun s'intéresse à l'autre. Il y a aussi un certain climat de patience, et même une certaine gaîté. »

– Je m'en suis déjà un peu rendu compte, dit Ambrogio, intimement soulagé.

Il alla dormir, très fatigué, dans la tente des officiers qu'on avait rapidement allongée en y ajoutant trois toiles, afin de lui ménager une place. De la campagne environnante parvenait, étouffé, le chant nocturne des cailles. Tandis qu'il cherchait le sommeil tout lui revenait en mémoire : le voyage maintenant à son terme et qui avait duré une semaine... l'officier qui, à Yassinovataïa, avait essayé de voler le coussin allemand... la gare de Bologne avec les ridicules femmes fascistes... sa maison, sa mère... A Nomana, dans la pièce où il dormait depuis tout petit, il y avait un vers du bois qui, en pleine nuit, quand tout était silencieux, n'arrêtait pas de faire entendre son bruit : il insistait tant que lui, enfant, finissait par se demander si par hasard ce son n'était pas dans sa tête et que parfois il se bouchait les

oreilles pour voir s'il cessait ou non. Il y avait des années qu'il n'avait plus entendu ce son, au point qu'il l'avait oublié. Ce soir pourtant il lui revenait en mémoire et il lui semblait s'être transformé en ce chant lointain et incessant des cailles. Qui sait si Stefano (« Face-de-tous-les-jours ») entendait lui aussi les cailles en ce moment ? Et Michele Tintori ? Mais il s'endormit rapidement.

6

Le front – arrêté, on l'a dit, depuis l'automne – bougea de façon inattendue à quelques semaines de là, au début de juillet. Depuis plusieurs jours les communiqués allemands parlaient de grandes batailles engagées par les forces armées de la *Wehrmacht,* plus au sud. « Nous y voilà, ils veulent chasser les Russes de leurs puits de pétrole », commentait-on à Kamenka. Très vite pourtant on n'eut plus le temps de se perdre en considérations ou commentaires, parce que l'ordre d'avancée avait également été donné au corps d'expédition italien.

Tout le front sud – constitué d'à peu près une centaine de divisions – se mit en mouvement vers l'orient, c'est-à-dire vers Stalingrad et le cours inférieur de la Volga. Les trois divisions italiennes (Pasubio, Turin et Celere, comprises dans la partie septentrionale de l'énorme appareil) se mirent en route, l'une derrière l'autre, avec, en avant-garde, la meilleure, la Celere, composée de bersagliers. Sous leur poussée l'ennemi – désormais débordé au sud par les blindés allemands – commença, après un début de résistance, à se retirer, se bornant à s'opposer vivement à leur entrée dans certaines localités. Derrière les militaires, les civils des agglomérations urbaines, hommes et femmes, se mirent aussi en mouvement et, munis de toutes sortes de sacs et d'objets divers, commencèrent à envahir les pistes à la recherche de vivres.

Avec les bersagliers de tête se trouvait Stefano, le paysan de la Nomanella, dont la compagnie participa à plus d'un combat.

La première fois ce fut après seulement quatre jours d'avancée, à proximité d'Ivanovka (un des nombreux Ivanovka de l'immense terre russe). Les camions qui transportaient le bataillon avaient fait halte dans un ravin boisé parce que, devant eux, les avant-gardes à moto, parties en éclaireurs, étaient tombées sur une ligne de résistance ennemie. Tandis que les bersagliers descendaient rapidement des camions, ils entendaient égrener le tir des mitraillettes des motards, et celui, différent et plus nourri, des fusils et de la mitraille lourde ennemie. On était en milieu de matinée : le terrain – plutôt bosselé dans cette région – était composé de grands bois aux feuilles rendues luisantes par une récente averse, çà et là entrecoupés de prairies.

Portant les armes sur leurs épaules, les hommes de la compagnie s'étaient avancés dans le bois en direction des avant-gardes, le long de la piste qu'ils avaient suivie jusque-là en camion. De temps en temps ils pou-

vaient apercevoir, à droite entre les arbres, une autre compagnie du bataillon qui avançait de la même manière. Dans les pauses de la fusillade, une tourterelle solitaire se mettait à chanter dans le bois.

Stefano, qui jusque-là n'avait participé qu'à quelques escarmouches de peu d'importance dans les tranchées, se sentait très ému ; il était aide-tireur à une mitrailleuse, et marchait en portant sur ses épaules le lourd trépied de l'arme. Au bout d'un certain temps, la compagnie fit halte : les motos d'une des équipes venues en éclaireur étaient arrêtées hors de la piste sur leurs béquilles. Un motard accourut pour informer le capitaine qui, aussitôt, laissant la compagnie sur place, le suivit vers la ligne des avant-gardes, toujours invisible, d'où partaient de temps à autre des rafales déchirantes de mitrailleuses.

Quand il eut posé son trépied par terre, Stefano décontracta les muscles de son dos et de ses épaules. Il entendait à intervalles rapprochés tictaquer contre les troncs et les branches des arbres les balles ennemies, mais personne ne paraissait y faire attention. Le capitaine revint au bout d'un moment et, le suivant alors en silence, la compagnie continua d'avancer jusqu'à prendre position aux confins derniers du bois, sur la même ligne que les avant-gardes. Les hommes eurent l'ordre de creuser en hâte des abris de fortune.

La ligne russe s'étendait à trois cents mètres à peine dans un pré, formée de fortins de troncs avec les meurtrières au niveau du terrain herbeux : sans doute les fortins étaient-ils reliés entre eux par une tranchée qui n'était cependant pas visible.

Alors que les avant-gardes et les ennemis continuaient à échanger périodiquement des rafales, les bersagliers qui venaient d'arriver avaient l'ordre péremptoire de ne pas tirer.

– Qu'est-ce qu'on attend ? demanda Stefano à son chef d'armes, étendu comme lui dans un trou sommaire derrière la mitrailleuse.

– Que nos mortiers soient prêts, je crois, ainsi que l'artillerie sans doute.

Dans les pauses du tir recommençait à roucouler, solitaire, la tourterelle. « Il faut qu'elle soit bien en pleine période des amours, celle-là, pour ne pas s'arrêter de chanter, même dans des moments pareils », pensa Stefano.

Le sous-lieutenant-commandant de la section – un Turinois nommé Acciati – vérifia une ou deux fois d'un coup d'œil prudent la disposition des siens, pour contrôler la disposition des armes et la profondeur des trous. « Allez toi, secoue ta flemme », disait-il aux uns et aux autres, « de toute façon qu'est-ce que tu as d'autre à faire ? Amuse-toi au moins à creuser, non ? » Il parlait toujours de cette façon, mi-sérieuse mi-blagueuse, et Stefano s'y était désormais habitué.

A midi l'ordinaire – biscuits et conserves distribuées le soir précédent – fut consommé sur place. Un sous-lieutenant d'artillerie arriva tout de suite après avec cinq ou six artilleurs chargés de coffres radio et d'instruments divers ; il observa attentivement la position de l'ennemi, d'abord d'un certain endroit, puis d'un autre, échangeant quelque plaisanterie avec le com-

mandant de la section (c'étaient tous les deux des étudiants d'une vingtaine d'années), et finit par conclure qu'on pourrait mieux conduire le feu depuis le point où se trouvait le capitaine. Même si comme ça, à ras de terre, la vue n'est pas fameuse non plus. « Mais allons-y », décida-t-il tourné vers ses hommes.

– Tu verras, marmonna l'un des artilleurs à un autre qui portait sur l'épaule un long étui cylindrique (celui du goniomètre), tu verras que cette fois encore le lieutenant finira par monter sur un arbre, comme l'autre fois à Petrikovka.

– Du moment qu'il y va tout seul et qu'il ne nous y entraîne pas ! répondit l'autre.

7

Un peu plus tard, Stefano entendit, assez indistincte, la voix d'un opérateur radio de l'artillerie transmettre des informations. Tout de suite après un sifflement traversa l'air et, avec une fumée noirâtre, grande – évalua Stefano – à peu près comme un drap, un obus alla exploser à proximité d'un fortin ennemi. Du bois, tous regardaient : lentement ce peu de fumée se dissipa. Il y eut ensuite d'autres informations et d'autres coups mais peu nombreux, parce que, une fois la fourchette obtenue sur le fortin, le tir fut suspendu.

Alors, avec des modalités à peu près similaires, on procéda à l'ajustement des mortiers. Leurs mines « à grande capacité » explosaient avec un fracas qui ressemblait à celui d'énormes marmites se brisant, et faisaient fortement vibrer le terrain. Les Russes répondaient par des tirs continus d'armes automatiques, en rafale sur le bois.

Soudain, ce fut bel et bien la tourmente. Se hissant sur les genoux et recommandant son âme à Dieu, Stefano ne pensa plus qu'à introduire les chargeurs dans la gueule de sa mitrailleuse qui, comme toutes celles des bersagliers, tirait maintenant sans répit, battant continuellement les meurtrières des fortins ennemis. Tous les fusils mitrailleurs sans exception tiraient aussi, synchrones avec les mitrailleuses, ainsi que les petits canons d'accompagnement des bersagliers ; les mortiers avaient recommencé à lancer avec furie leurs marmites mortelles, cependant que l'artillerie investissait continuellement la ligne ennemie par des salves de douze coups chacune. La couverture de l'un des fortins russes s'affaissa tout à coup et, d'un autre fortin, de la fumée sortit.

A l'ouverture générale du feu les Russes avaient repéré le front des bersagliers et ils avaient à leur tour commencé à le frapper avec les armes automatiques dont le tir pourtant se réduisit rapidement. Malgré des préparatifs non négligeables, la ligne ennemie ne devait pas être défendue par beaucoup de gens, peut-être seulement par quelques troupes de couverture.

Enfin le feu italien fit une pause ; tous, amis et ennemis, sentaient – ils le sentaient surtout dans leur sang et dans leur gorge – que l'assaut était sur le point d'avoir lieu. Et voilà que là-bas, entre fortin et fortin, on vit des

ennemis sortir de terre et fuir : on les voyait zigzaguer furieusement, se jeter de temps en temps dans l'herbe puis se remettre à courir. Quelque fusil mitrailleur les suivit de ses rafales, mais plus d'un bersaglier s'interposa : « Laisse-les aller. Ce n'est pas mieux qu'ils s'échappent ? » Mais ils n'eurent pas le temps de réfléchir : sur la droite, du côté du capitaine, retentit tout à coup le cri : « Neuvième bataillon, en avant ! » suivi d'autres commandements et hurlements comme « Savoia ! Savoia ! » Les hommes étaient désormais, tous sans exception, entrés dans un état de tension terrible. « Allez », hurla, après le capitaine, le lieutenant Acciati : « Dehors ! » et il s'élança : « Savoia ! » cria-t-il à peine découvert en se mettant à courir comme un fou vers les fortins : « Savoia ! Savoia ! » Ses bersagliers, courant encore plus vite, s'efforçaient de le rejoindre pour ne pas le laisser exposé. Le bataillon entier était sorti du bois et se jetait sur l'ennemi : à droite, le capitaine, avec le reste de la compagnie, courait courbé comme les autres, entre les cris et les coups. Les hommes d'une autre compagnie – la plus à droite de toutes – avaient baïonnette au canon.

Stefano et son chef d'armes qui ne pouvaient pas courir, suivaient à pas pressés le gros du bataillon en traînant leur mitrailleuse. D'autres, munis d'armes d'accompagnement, procédaient de la même façon : il s'agissait de ceux qui n'avaient pas reçu l'ordre de soutenir l'attaque et qui étaient restés sur leurs positions de départ. A gauche, où opérait une autre compagnie, l'assaut paraissait bloqué : quelques bersagliers rebroussaient chemin, mais les plus nombreux, se jetant dans l'herbe, rouvrirent le feu avec leurs mitrailleuses et leurs fusils mitrailleurs. On entendait hurler des blessés de façon impressionnante, mais pour Stefano dont les oreilles bourdonnaient à cause de la pression de son sang, tout ce qui ne se passait pas dans son voisinage immédiat était sans intérêt.

Là devant, la résistance ennemie ne paraissait pas trop forte : il voyait de temps en temps un Russe en uniforme kaki sortir de terre et fuir à grands bonds, d'autres devaient être morts ou blessés, d'autres peut-être attendaient, blottis dans le fond des tranchées, de se constituer prisonniers. Oui, c'était bien ça : comme le jeune homme arrivait avec sa pesante mitrailleuse sur la ligne des fortins, quelques hommes de sa compagnie étaient précisément en train de regrouper les prisonniers.

Ils avaient tous le crâne rasé, des faces terreuses et épouvantées, des uniformes de toile, et ils faisaient terriblement penser – comme aucune autre troupe au monde – à de la viande de boucherie.

« Pauvres gens, pauvres diables », se dit en les voyant le paysan de la Nomanella : « Eux aussi ont femmes et mères à la maison, qui ont besoin d'eux ». Il cligna de l'œil vers un Russe au visage grêlé, vraiment laid, qui le regardait la bouche entrouverte, lui, son chef d'armes et la mitrailleuse qu'ils portaient. « De quoi as-tu peur, vilain ? » lui demanda Stefano en dialecte. « Que nous vous tirions dessus avec ça ? On n'est pas des bêtes. » Il lui sourit même : « Allons courage ! »

Quelques morts russes gisaient autour des fortins et de la tranchée atte-

nante, d'autres gisaient à l'intérieur. Dans la zone de la compagnie, Stefano évalua les morts ennemis à une dizaine ; quant aux prisonniers, toujours dans la même enceinte, ils étaient à peine plus nombreux. « Qu'est-ce que ça signifie ? Que le gros de la troupe s'est échappé ? » se demanda le jeune homme. « Comment se fait-il que je ne m'en sois pas aperçu, que je ne l'ai pas vu ? » Certains devaient s'être enfuis sans armes, parce que plusieurs fusils gisaient dans la tranchée, abandonnés. Deux étranges fusils mitrailleurs aux chargeurs à rondelle horizontale avaient aussi été abandonnés. Le sous-lieutenant Acciati en avait un dans les mains et l'examinait. Le tir, de la part de l'ennemi en déroute, s'était fait intermittent.

« Se rassembler immédiatement et avancer sur Ivanovka » fut l'ordre émanant du commandant de bataillon. « Ne pas donner à l'ennemi le temps de se réorganiser. »

L'avancée continua à pied sur trois colonnes, une par compagnie. La fatigue commençait à se faire sentir, mais Ivanovka fut tout de suite en vue. C'était l'une des nombreuses et désordonnées agglomérations industrielles du bassin du Donets, desservies par le chemin de fer et parcourues de routes en terre battue bordées d'orties. On y découvrait quelques pyramides de scories, des machineries de mines et, outre les isbas habituelles, un quartier chaotique de baraquements, en apparence désert, évacué.

En même temps que les bersagliers à pied, les équipes motorisées entrèrent dans le village, alors que du côté opposé s'en éloignaient les dernières arrière-gardes ennemies.

8

Quelques jours plus tard, dans l'après-midi, le groupe d'artillerie d'Ambrogio arriva sur les lieux. Il fit halte juste dans le bois d'où était partie l'attaque : batterie par batterie, les camions, les tracteurs et les canons furent parqués sous les arbres tandis que les soldats dressaient rapidement les tentes. Certains se mirent en quête d'eau, en dénichèrent dans une ravine. Alors commencèrent, de la ravine aux batteries, des allées et venues d'hommes portant divers récipients (les chauffeurs se servaient des seaux de toile des véhicules). L'un des premiers à revenir avec l'eau fut l'ordonnance d'Ambrogio, Paccoi, paysan de l'Ombrie. Il était en sueur, le calot posé un peu de travers sur sa tête ronde (chose qui lui arrivait relativement souvent), et il tenait des deux mains une cuvette qu'il s'était procurée à Kamenka, auprès des civils, en échange de miches de pain. Il l'installa sur un tabouret contre la roue d'un camion, et annonça satisfait : « L'eau est prête, mon lieutenant. »

Ambrogio – qui venait de finir d'installer entre les arbres les remorques avec les munitions dont il avait la responsabilité – le remercia et, ôtant sa chemise et son maillot de corps, entreprit de se laver. Les soldats eux aussi se mirent à se laver, débarrassant enfin leurs têtes, leurs bras et leurs dos de

la poussière du voyage. On entendait dans le bois chanter les tourterelles.

Avant que la toilette fût achevée, l'un des artilleurs qui étaient allés chercher de l'eau revint avec cette nouvelle que juste à la sortie du bois se trouvait une ligne de fortins avec des morts et des armes abandonnées. « C'est là, de ce côté. Certainement il y a eu un début de bataille. »

– Moi, les morts, je n'ai aucune intention de les voir, déclara un caporal courbé sur sa cuvette, la tête pleine de savon. Certains abondèrent dans son sens. D'autres, au contraire, décidèrent d'y faire une descente puisque juste à la sortie du bois ils pouvaient encore se considérer à portée de voix (personne en effet ne pouvait, sans permission, s'éloigner de sa batterie au-delà de cette limite). Leurs ablutions terminées, ceux-là prirent donc leurs mousquetons, enfilèrent leurs cartouchières et s'acheminèrent en petits groupes, ou même seuls.

– Je vais moi aussi jeter un coup d'œil, si tu n'as rien contre, dit Ambrogio au lieutenant-commandant qui était en train de se raser devant un petit miroir appuyé au flanc poussiéreux d'un camion.

– Si j'ai rien contre ? Penses-tu ! Va et amuse-toi bien, dit le lieutenant.

Ambrogio se mit en route. Comme il marchait le long de la piste, deux soldats le rejoignirent, ainsi que le sergent Facchi, chef de pièce de la première pièce, un brescian affable, petit et trapu, aux cheveux en brosse. « Je suis vraiment curieux de voir ce qui est arrivé », dit le sergent à Ambrogio, avec un sourire qui, tout ensemble, exprimait et cherchait la sympathie ; « C'est les bersagliers hé ? »

– Je pense que oui, répondit Ambrogio. Du moins si l'on en croit ce qu'a dit « radio-bidasse ». L'autre, toujours marchant, le regardait d'un air interrogateur, la bouche entrouverte (comme tous les servants de pièces, après tous ces mois de campagne il était devenu un peu dur d'oreille). « "Radio-chaussure" l'a dit », répéta Ambrogio en haussant la voix, « qu'ici, dans la région d'Ivanovka, il y a eu un combat. »

Des actions par lesquelles les bersagliers de la division Celere ouvraient la route au corps d'armée italien tout entier, les troupes de seconde ligne des divisions Pasubio et Turin ne recevaient que des nouvelles très vagues.

– Ça ne peut pas être les Allemands ? demanda l'un des deux soldats. Vous savez qu'ils font tout pour arriver avant les bersagliers et que quelquefois même ils se sont tirés dessus entre eux.

Cette nouvelle aussi avait été diffusée par « radio-chaussure ». A l'entrée d'un village – mais qui sait lequel et qui sait où – les temps prescrits n'avaient pas été respectés et bersagliers et Allemands avaient ouvert le feu les uns sur les autres ; il en était résulté un ou deux morts.

– De toute façon ça a du se passer un peu plus sur la droite, dit l'officier, la où notre zone d'opération et celle des Allemands se touchent ; ça n'a pas dû arriver par ici.

Voici, à la limite du bois, le pré traversé par la ligne des fortins : l'herbe, grâce aux averses des derniers jours, était non seulement verte mais aussi toute parsemée de fleurs, et le soleil au déclin la recouvrait d'or. Du bois

montait le chant des tourterelles et des prés le chant choral des cailles : « Que le monde est beau parfois, même en Russie ! » dit le trapu sergent Facchi.

L'officier approuva sans parler.

Le long de la ligne abandonnée se trouvaient déjà quelques artilleurs en exploration. Les quatre hommes se dirigèrent vers le fortin le plus proche ; sur le terrain jouxtant ses meurtrières (en tronçons, ébréchées et fracassées par les coups des armes automatiques italiennes), il y avait des munitions éparses et, de loin en loin, quelque fusil russe abandonné, portant parfois encore sa longue baïonnette affilée. A l'intérieur du fortin on entrevoyait également des objets abandonnés.

– Si au moins il y avait un fusil mitrailleur... il pourrait nous servir en batterie, dit Ambrogio plein d'espoir ; mais il n'y avait que des fusils ordinaires.

– Eh regardez ici, appela tout à coup l'un des soldats qui s'était éloigné le long de la tranchée ; il montrait quelque chose dans l'herbe tandis que de l'autre main il se bouchait le nez. Le sergent Facchi le rejoignit : « Mon lieutenant, c'est un Russe mort », communiqua-t-il.

Ambrogio et l'autre soldat s'avancèrent à leur tour : le cadavre (en uniforme de toile kaki, le calot encore sur la tête – c'était la première fois que Ambrogio avait l'occasion de voir l'uniforme ennemi –) avait les jambes écartées et était horrible. Gonflé par la putréfaction en cours, il exsudait par la toile tendue une coulée qui, dans quelques cavités, s'était figée en pourriture. Une foule dense de mouches le parcourait en tous sens avec une étrange et insolite violence. La puanteur qui en émanait était atroce.

– Voilà à quoi se réduit un homme quand ça se gâte pour lui, fut alentour la pensée unanime.

C'était aussi celle d'Ambrogio qui, (il s'en rendit compte) faisait en ce moment même sa première vraie rencontre avec la guerre. « C'est vrai, se dit-il, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut se laisser gagner par la peur ». « Ne jamais baisser les bras, ni en temps de guerre, ni en temps de paix. Sinon on devient vite la tête de Turc du premier venu qui a un peu de cran, on cesse d'être un homme. Pour rester un homme je dois être même prêt à mourir, oui, même à finir de cette horrible façon. »

Du reste le Russe mort (sans doute un pauvre bougre semi-analphabète) était là pour proclamer, dans sa tragique horreur, que lui, son rôle, il l'avait joué, qu'il n'avait pas cédé. « Vraiment, ce n'est pas facile d'être un homme », réfléchit Ambrogio, « mais ça je l'ai toujours su. » A ceux qui l'accompagnaient il se borna à dire : « Pauvre diable, quelle fin ! »

– Pauvre diable ! murmurèrent à leur tour les autres.

Ils s'éloignèrent du cadavre, progressant le long de la ligne. Tous éprouvaient un peu moins d'attrait pour la beauté de l'endroit et de l'heure, et ils avaient tous aussi beaucoup moins envie de continuer l'exploration. L'officier voulut toutefois chercher à comprendre – avec le scrupule qui le caractérisait – la technique selon laquelle avaient été construits les fortins :

« Parce que, à nous aussi il pourrait arriver de tomber sur quelque chose de semblable ». Enfin, il rassembla, puis consigna aux soldats qui le suivaient, deux fusils russes et quelques paquets de munitions. Il avait aussi noté que la plupart des morts ennemis avaient déjà été ensevelis dans la tranchée, et que seuls quelques-uns demeuraient çà et là non enterrés. Sur le moment il ne prit pas de dispositions à leur égard, mais une fois revenu à la batterie et après avoir consulté le commandant, il envoya quelques hommes avec des pelles, des pics et des cordes, pour qu'ils procèdent à l'ensevelissement.

9

L'avancée dura des semaines. L'artillerie progressait généralement par bonds, alternant les journées de marche avec des haltes de parfois plusieurs jours. Le groupe progressait avec, à sa tête, le détachement de reconnaissance et la vieille Millecento du commandant. Derrière, en file, suivaient les trois batteries (camions tout aussi vieux, tracteurs, canons, une moto). Durant les premiers jours, seule la boue fut un obstacle. A cause des pluies intermittentes elle transformait parfois les pistes en marais (« Une chance que nous ne soyons pas obligés d'avancer à tout prix, comme en automne », commentaient les soldats ; et il est vrai que pour les bersagliers de tête ça ne devait pas non plus être un divertissement.) Quand les pluies eurent cessé, ce fut la poussière : chaque véhicule, voyageant toujours et uniquement sur des pistes de terre battue parce qu'il n'existait pas d'autre route, en soulevait un long panache, si bien que la colonne se déplaçait en permanence dans un tunnel de poussière. Pour se protéger, les artilleurs se couvraient le visage avec un mouchoir, jusqu'aux yeux. Les camions en colonne laissaient derrière eux l'habituel fourmillement de civils en quête de vivres, et – même si ce n'était pas souvent – rejoignaient et dépassaient parfois des colonnes de fantassins à pied. En bras de chemises, en sueur, alourdis par les havresacs, par les fusils mitrailleurs et par les longs fusils modèle 91, les fantassins marchaient dans l'herbe au bord des pistes, et, dans cette immensité, on aurait dit qu'ils n'avançaient pas du tout. Pour éviter de les couvrir de poussière la colonne motorisée réduisait chaque fois sensiblement sa vitesse et même, quand c'était possible, sortait carrément de la piste, s'enfonçant dans l'herbe ou les blés. Mais ce n'était pas toujours possible, et les insultes des fantassins accompagnaient alors régulièrement le passage de l'artillerie. De leurs camions et des tracteurs, les artilleurs – se sentant vaguement en faute – riaient et essayaient de plaisanter avec les fantassins. Certains répondaient aux plaisanteries, d'autres s'irritaient encore davantage. Question poussière, de toute façon, c'était sans doute pire pour les artilleurs que pour eux, surtout pour ceux qui étaient assis dans les caisses des camions et qui finissaient par en être tout à fait recouverts : les calots, les mouchoirs sur les visages, les sourcils et les cils.

Quand il lui arrivait de voir un sous-lieutenant d'infanterie marcher en

tête de sa section, Ambrogio se demandait : « Qui sait si Michele est lui aussi en train de crapahuter de cette façon ? Ou si au contraire il se prélasse en camion ? » Mais jamais, durant l'entière avancée, il ne lui arriva de rencontrer des unités de la division Turin à laquelle son ami appartenait.

10

En réalité, Michele n'était ni en train de crapahuter, ni de se faire transporter : après une semaine d'avancée en effet, il avait été laissé avec une poignée d'hommes dans un village perdu de la plaine, pour garder un stock de matériel. Ce matériel (que la relative rareté de véhicules obligeait à faire avancer par étapes) était entassé dans une grande étable constituée de paille et de piquets de bois. Comme il comprenait aussi des explosifs, les fantassins de Michele devaient le surveiller à tour de rôle, de jour comme de nuit. L'officier n'avait en pratique d'autre devoir que la surveillance de ce service.

Un autre à sa place aurait probablement fait de grands sommes. Lui au contraire – préoccupé comme il l'était de n'avoir pas réussi encore, depuis son arrivée en Russie, à parler utilement avec les gens – s'était avec fermeté proposé de cueillir cette occasion pour commencer sa prise de contact.

Il avait la chance de disposer d'un interprète : un garçon russe d'une quinzaine d'années du nom d'Alessandro, adopté l'année précédente par la compagnie pour aider aux cuisines, et qui lui avait ensuite été laissé justement comme cuisinier. Cet Alessandro, que les soldats appelaient habituellement *malenko* (en russe « petit »), était un type étrange ; pour ce qui était de cuisiner il n'avait jamais rien appris, mais en revanche il avait, apparemment sans effort, appris à parler l'italien. Il était incroyablement négligé dans sa tenue, au point qu'il déformait rapidement jusqu'à les rendre sordides les pièces de vestiaire militaire en assez bon état qu'on lui donnait de temps en temps. Qui plus est, il n'y avait pas moyen de lui faire lacer ses chaussures. Comme il n'avait aucun problème d'alimentation, étant aux cuisines, tout son intérêt semblait se concentrer sur le tabac. Quand il fumait – il avait quinze ans – il prenait souvent des attitudes canailles. « Je suis un *besprizorni* », déclarait-il parfois, à la fois arrogant et amer.

– Que signifie *besprizorni* ? avait demandé Michele dans les premiers jours de son arrivée.

– Ça signifie sans famille, avait-il répondu, sans papa ni maman. Et d'une voix atone il avait ajouté : « Les communistes quelquefois, les *besprizorni* ils les fusillent. »

– Ils les fusillent ?

– Oui, ils les font *caput.*

– Les communistes fusillent les orphelins ? Mais qu'est-ce que tu dis ? Ce n'est pas possible.

Le garçon avait douloureusement fait signe que si, « si » avec la tête, sans fournir d'explications ; c'est en vain que Michele avait insisté pour qu'il en dise davantage. (C'est seulement plus tard qu'il apprendrait que les *besprizorni* constituaient une catégorie particulière d'orphelins, en cela que c'étaient des enfants de victimes des vagues de violence qui se succédaient dans la société soviétique, des morts de la guerre civile d'abord, puis des diverses « répressions », des disettes, et des déportations toujours renouvelées. Après chaque nouvelle explosion de ces fléaux, il se formait dans les villes russes des nuées d'enfants qui vivaient de vol et d'expédients. Les communistes les recueillaient parfois pour les éduquer et les récupérer, mais parfois les bandes d'enfants rendus sauvages étaient trop nombreuses et importunes, et il y avait effectivement de bestiales fusillades en série.)

Cela de toute façon, pour l'instant, Michele l'ignorait. A dire vrai, la seule chose dont il s'était jusque-là rendu compte clairement, c'était que de toutes les calamités de la période communiste, celle qui aujourd'hui émouvait le plus les gens en Ukraine (au moins les paysans – il n'avait pas eu de contact avec d'autres classes sociales) c'était la disette qui avait suivi la collectivisation de la terre, dix ans auparavant : en dépit de l'accablant fatalisme russe, ils s'en souvenaient tous avec une incroyable épouvante. Le jeune homme entendait donc se faire avant tout une idée claire sur cette disette.

Comme lieu d'habitation, il avait choisi, aux confins du village, une isba de laquelle, par les fenêtres il pouvait contrôler le dépôt du matériel (en artiste qu'il était, ce qui avait déterminé son choix – si étrange que cela puisse paraître – c'étaient certains ornements en bois des fenêtres de l'isba, qui lui avaient plu, et aussi les deux petits troncs sculptés de manière rustique qui soutenaient le fronton de l'entrée : bien que tout cela fût très usé et déformé). Le soir même de son arrivée il avait sans tarder, en compagnie de l'interprète, rendu visite à la famille de ses hôtes involontaires. Ceux-ci étaient encore dans la cuisine après le repas du soir : il s'agissait d'un homme d'âge moyen, de deux femmes, d'une jeune fille qui avait à peu près dix-huit ans et de quelques enfants.

Le chant éperdu des cailles entrait dans l'isba par les fenêtres grandes ouvertes. Venant de l'horizon entier, il paraissait la voix même de l'immense plaine russe. Après qu'on l'eut fait installer, et après quelques civilités auxquelles ses hôtes avaient répondu de façon hésitante, quand il eut offert une cigarette au chef de famille et au *malenko,* le jeune homme était entré décidément *in medias res.*

– Oui, ils disent qu'ici aussi, il y a dix ans, il y avait la famine, lui traduisit le garçon. Il était assis à ses côtés, ses jambes aux pieds mal chaussés allongées devant lui, et il aspirait avec une évidente satisfaction la fumée de sa cigarette.

Et cela avait été vraiment terrible ?

– Oui, bien sûr, ça a été terrible.

Qu'est-ce qui était arrivé concrètement ?

– Il dit qu'une fois finis les vivres ils ont mangé les chiens, puis la... comment ça s'appelle ? la peau des plantes, tout, en somme.

Y avait-il eu des morts de faim dans le village ?

– Bien sûr, forcément, traduisit le *malenko*. Comme dans tous les autres villages. Il ajouta : Ils disent que tout le monde sait ça.

– Mais pourquoi, selon eux, y a-t-il eu la famine ? Qu'est-ce qui l'a causée, ou qui ?

A cette question les paysans se regardèrent inquiets, presque épouvantés ; le garçon ajouta lui-même quelques mots, peut-être pour mieux formuler la question. « Ceux-là, je crois bien », dit-il ensuite au sous-lieutenant, « font dans leurs frocs » (il utilisait à l'évidence les expressions habituelles entre soldats) « Je ne sais pas s'ils répondront. »

La jeune fille – gracieuse, avec ses cheveux blonds comme les blés – fut sur le point de dire quelque chose, mais l'homme le lui interdit impérieusement. Se tournant vers le *malenko*, il se mit à vociférer. « Il dit qu'ils étaient paysans "médians" », traduisit celui-là imperturbable (il voulait dire "moyens" mais il s'agissait de toute façon d'une catégorie inconnue de Michele), « et que lui n'a jamais été inscrit au parti. »

– Dis-lui que je ne pense pas le moins du monde qu'il ait là-dedans la moindre responsabilité, que je ne le crois pas du tout. Dis-lui que je suis un universitaire et que je veux seulement comprendre comment les choses se sont passées.

Peut-être que cela dépendit du terme dont le garçon se servit pour traduire le mot universitaire, certainement peu clair pour lui : le fait est que les paysans prirent peur encore davantage. « Je suis quelqu'un qui travaille et c'est tout », répétait l'homme, et bien que l'officier essayât de s'expliquer mieux, il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose.

– Très bien, trancha alors courtoisement Michele, dans le but de ne pas compromettre de futures occasions, dis-lui que s'ils ne veulent pas parler de la disette ça ne fait rien. Je serai leur ami tout de même.

Les Russes écoutèrent attentivement la traduction de la phrase et demeurèrent interdits. La femme la plus âgée – mère ou belle-mère de l'homme – était tellement troublée qu'elle se tourna vers un coin du local où était suspendue une pauvre icône de la Vierge, en bois et en carton-pâte doré, et fit plusieurs fois le signe de la croix : à la façon orthodoxe, avec trois doigts réunis et les deux autres repliés.

« Comme elle est effrayée la pauvre », se dit Michele, et il jugea préférable de passer à des questions neutres : « Demande-lui comment il se fait qu'il y ait tant de champs de millet. »

– Ça je peux vous l'expliquer, moi, lui répondit le garçon. C'est pour la *kacha*. Nous autres Russes, nous mangeons tous la *kacha* .

Michele se demanda en hâte de quoi diable il pourrait bien parler pour créer un peu de détente. Du dehors, le chant glorieux des cailles continuait à entrer dans l'isba. « Demande-lui si tous les ans il y a autant de cailles que cette année. »

– *Da,* répondit l'homme, *da* (oui, oui), et il regardait fixement l'officier italien. Où voulait donc en venir cet étranger, qui après ses précédentes terribles questions se mettait à parler des cailles ? « Il a vraiment parlé des cailles ? » s'assura-t-il auprès de l'interprète.

« Quel beau succès », conclut Michele à part soi. « Je peux vraiment être fier de moi ». Et au garçon : « Dis-lui que je le remercie, que je ne veux pas les déranger davantage, qu'à présent je vais dormir. »

Le *malenko* traduisit.

– Dis-lui que s'ils en ont envie, nous pourrons parler encore demain. Si au contraire ils ne veulent pas, ça ne fait rien. Je resterai leur ami même sans parler.

Les paysans écoutèrent, toujours indécis, la traduction. La perspective de civilité et de tolérance qu'évoquaient malgré tout les paroles de Michele ne sembla faire quelque impression que sur la jeune fille.

11

Le lendemain matin, pour faire avancer son enquête, le jeune officier emmena de nouveau avec lui le *malenko* – qui le suivit en bras de chemise, comme d'habitude, avec ses pantalons gris verts déformés et ses chaussures attachées avec un peu de ficelle –, et alla rendre visite au *starosta* [1], ou chef du village. Qui avait nommé cet homme chef du village – les Italiens ou les Allemands – le sous-lieutenant l'ignorait. Il savait seulement qu'il existait un nouveau chef, peut-être provisoire, allez savoir.

Le *starosta* habitait au milieu du village, entièrement fait d'isbas couvertes de paille et peu distantes les unes des autres : c'était un vieux de stature plutôt supérieure à la moyenne, osseux et le visage creusé. Il le reçut dans la cuisine qui visiblement lui servait aussi de bureau ; il paraissait vivre seul.

Après avoir pris place sur la chaise qui lui avait été offerte, Michele eut soin d'amorcer la conversation d'une façon plus adéquate que la veille. « Au lieu de vous envoyer chercher », expliqua-t-il, « j'ai préféré venir parce qu'en ce moment je pense que vous êtes plus occupé que moi. » Il sourit. « Et aussi parce que », ajouta-t-il sérieusement, « vous êtes plus âgé que moi et que j'ai du respect pour l'âge. »

L'autre le remercia par une digne inclinaison de tête.

Le jeune homme en vint alors aux questions qu'il avait eu soin de préparer pour rendre plausible sa visite : au cas où il viendrait à avoir besoin pour son matériel – dit-il – d'une certaine étable qui se trouvait dans la partie opposée du village, pourrait-il l'occuper ? A moins que cette construction ne fût réservée aux civils ?

Le *starosta* répondit que l'étable appartenait au *kolkhoz,* et qu'on pouvait donc la considérer, comme toutes celles qui servaient déjà aux Italiens,

[1] Sorte de maire (N.d.T.).

comme étant à la disposition des troupes d'occupation. « Pour le moment en tout cas. »

– Pourquoi pour le moment ?

L'autre expliqua que – à ce qu'il avait entendu dire – tous les *kolkhoz* seraient le plus tôt possible remis en fonction par les Allemands. Bizarrement, la chose paraissait le contrarier, et de belle façon.

– Vous trouvez que ce n'est pas une bonne décision ? s'informa Michele.

– Ce que je pense, et d'ailleurs ce que nous pensons tous, nous autres Russes, n'a pas d'importance, lui répondit le *starosta.*

Michele le considéra, interdit. « Peut-être qu'il est un de ceux auxquels les communistes ont pris leur terre », se dit-il, « un de ceux qui ne leur ont jamais pardonné. Qui sait s'ils ne l'ont pas fait *starosta* justement pour ça ». Il lança : « Il se peut que les responsables n'aient pas l'intention d'effectuer de grandes réformes pendant le cours de la guerre. Mais après, c'est sûr que la terre ne restera pas collectivisée. »

Le vieux écouta attentivement la traduction que fit le *malenko* de ces paroles. « Espérons », se borna-t-il à commenter sèchement.

– La collectivisation de la terre, ici en Ukraine, a dû être une vraie tragédie, le sonda alors Michele, essayant de relancer la conversation qui lui tenait à cœur.

L'autre fit signe que oui avec une souffrance évidente.

– J'ai entendu dire que cela a provoqué une grande disette, c'est vrai ?

L'autre fit encore signe que oui.

– Qu'il y a eu beaucoup de morts ?

Encore une fois l'autre opina : « *Da, da* (oui, oui) un nombre terrible de morts », répondit-il à voix basse.

L'officier fut sur le point de dire : « Seriez-vous disposé à me raconter ce qui s'est réellement passé ? » Mais se rappelant l'accueil qui avait été fait à ses questions le soir précédent, il ne s'y résolut pas.

Quelqu'un frappa à la porte. Le *starosta* se leva, s'excusa, traversa la cuisine et le petit vestibule qui – comme dans beaucoup d'isbas russes – la séparait de la porte d'entrée et, sur le seuil, échangea quelques mots avec de nouveaux visiteurs : sans doute leur dit-il d'attendre. Mais quand il revint dans la pièce il trouva l'officier – et à sa suite le *malenko* interprète – debout.

– Je vois que quelqu'un a besoin de vous, dit Michele ; le vieux fit signe que oui. Bien, je ne veux pas vous retenir davantage. Mais j'aimerais parler calmement avec vous de ces choses. Pourquoi ne venez-vous pas me trouver au *kolkhoz* ? Aujourd'hui ou demain par exemple ? Nous pourrions boire un verre de cognac ensemble.

L'autre approuva, évasif. « Merci. Aujourd'hui ou demain ce n'est pas possible, peut-être plus tard. »

« Celui-là non plus ne semble pas disposé à parler », pensa Michele. « Très bien, d'accord », lui répondit-il, beau joueur. « Quand vous voudrez. Du reste je n'entends pas vous y obliger. »

Le Russe resta perplexe devant tant de disponibilité. Il fut sur le point de dire quelque chose, se retint, et finalement, toujours debout, se mit à parler : phrase après phrase, l'interprète traduisit ses paroles. « Quand vos troupes sont arrivées, nous les avons accueillies à l'entrée du village avec du pain et du sel », dit le Russe. « C'étaient des soldats à cheval » (« En effet : de la Cavalerie Savoie, qui avance avec la Celere », confirma mentalement Michele.) « L'officier commandant a accepté le pain et le sel, et nous a répondu très poliment, en vrai *gospodin* (monsieur). Nos cœurs s'étaient ouverts à l'espérance. Mais maintenant il nous arrive sans arrêt de mauvaises nouvelles de Vorochilovgrad, notre chef-lieu : les Allemands sont en train de fusiller par milliers nos compatriotes. Ils remplissent de fusillés la grande fosse antichar creusée devant la ville ; vous êtes au courant ? »

Michele, sincèrement stupéfait, dévisagea le *starosta* : « Ce n'est pas possible », murmura-t-il.

– Il n'y a pas qu'à Vorochilovgrad que les Allemands tuent les civils, ajouta le *starosta* qui avait noté sa sincérité. Et nous qui vous avions accueilli avec le pain et le sel ! Il secoua la tête et précéda les deux hommes vers la sortie.

Pris de court : « Écoutez », dit Michele, tendant la main au Russe avant de sortir, « j'essaierai par tous les moyens de me renseigner sur ce qui se passe à Vorochilovgrad. Je vous attends au *kolkhoz*, venez sans faute. »

Le *starosta* lui serra la main et le laissa partir sans ajouter un mot. « Quels conquérants de merde ! » pensait-il. « Ils ignorent que pendant la guerre civile les rouges ont dépeuplé les armées blanches simplement en distribuant la terre aux paysans. Au lieu de faire la même chose avec les armées de ce chien galeux de Staline, ils se mettent à fusiller ceux qui n'ont pas fui, ceux qui sont restés là à les attendre. Je me suis vraiment trompé quand j'ai fait confiance à de pareilles merdes, rien que parce qu'ils combattaient les communistes. »

La nouvelle des fusillades à Vorochilovgrad et ailleurs – qui semblait ne pas troubler le *malenko* – troubla profondément Michele. Il marcha à travers le village en la remâchant, absorbé, sans faire attention à ce qui l'entourait : aux poules qui grattaient tranquillement la terre devant les isbas, aux grandes fleurs jaunes des tournesols dans les potagers, à une femme occupée à puiser de l'eau au moyen d'un rudimentaire balancier de troncs, dans un puits à ras de terre, au bord de la route poussiéreuse. Et s'il s'agissait seulement de blagues ? De rumeurs que la propagande ennemie aurait fait circuler ? Pourtant non, quelque chose en lui disait que non : on pouvait vraiment s'attendre à de pareilles choses de la part des nazis. Ce n'était pas la peine de persister dans l'erreur de mettre sur le même plan, de façon simpliste, les nazis et les fascistes, comme si le nazisme était simplement un fascisme allemand. Les bruits qui circulaient à l'Université catholique de Milan lui revenaient en mémoire : le jugement du pape Pie XI, selon lequel les nazis devaient être carrément considérés comme de vrais antéchrists, selon la configuration évangélique. Et en effet... *C'est à*

leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Maintenant, allez savoir, les SS étaient peut-être en train d'exterminer les juifs de Vorochilovgrad, cette ville essentiellement faite d'isbas mais aussi étendue que Florence ou Bologne, qu'il avait traversée quelques jours auparavant. Peut-être qu'il se passait vraiment cela : ils étaient en train d'assassiner les juifs... A cette époque aucune nouvelle n'avait encore filtré à propos des camps d'extermination nazis (qui, du reste, avaient commencé à fonctionner depuis peu, depuis quelques mois à peine) : mais à ce moment-là déjà, si quelqu'un s'interrogeait sur le sort des juifs dans les territoires peu à peu occupés par les Allemands nazis, il éprouvait un sentiment d'horreur.

« Quoi qu'il en soit, à Vorochilovgrad et ailleurs, il s'agit de juifs ou d'autres prisonniers, et si je veux vraiment avoir une idée des fruits auxquels l'éloignement du christianisme conduit aujourd'hui », réfléchit Michele, « je ne dois pas seulement m'intéresser aux entreprises des communistes : il faudra aussi que je m'intéresse à celles des nazis. Oui, je dois m'efforcer d'enquêter, tâcher de savoir », se proposa-t-il douloureusement.

Le *malenko* réclama tout à coup son attention : « Mon lieutenant, regardez, c'est Beniamino » (à la mode russe il appelait les gens par leur prénom, non par leur nom). Sur la route poussiéreuse du village venait un fantassin, avec l'air ennuyé de quelqu'un qui est obligé de perdre son temps à courir derrière ces désœuvrés de supérieurs. En apercevant l'officier il « rectifia » un peu la position, et alla droit sur lui : « Mon lieutenant, quatre camions de matériel sont arrivés. Où doit-on les décharger ? »

– J'arrive tout de suite, dit Michele en accélérant le pas.

12

Dans l'après-midi de la même journée – très chaude – alors qu'étendu sur son lit l'officier essayait de mettre de l'ordre dans ses résolutions, il entendit un inattendu vrombissement de moto. Il alla à la fenêtre : le véhicule était en stationnement à côté de la sentinelle.

Deux militaires arborant les écussons du génie la montaient, et ils étaient en train de demander si c'était bien ici que se trouvait le dépôt de matériel du quatre-vingt-et-unième régiment d'infanterie.

– Ici c'est un dépôt provisoire de matériel, leur répondit la sentinelle. Mais en ce moment, sauf moi qui suis de garde, tout le monde dort.

– Ah bien. Nous sommes du génie, expliqua le sapeur qui était assis sur la selle arrière. Nous sommes cantonnés non loin d'ici, à Fedorovka. Tu sais où c'est ? A une dizaine de kilomètres d'ici.

– Et alors ? dit la sentinelle.

– Alors on aurait besoin de toute urgence de manchons pour les lampes, et notre capitaine nous a envoyés voir si vous en aviez.

Là, la sentinelle indiqua Michele à la fenêtre : « C'est à lui qu'il faut le demander, au lieutenant », dit-il.

Rapidement, les deux hommes du génie tournèrent la moto et se postè-

rent sous la fenêtre de l'isba. Celui qui était assis à l'arrière refit les présentations et représenta la requête. « Le matériel dont nous avons besoin est peu de chose », expliqua-t-il, « il s'agit des manchons pour les lampes Petromax. On n'en a plus parce qu'un camion a sauté sur une mine et qu'ils ont été brûlés. »

– Ils ont brûlé alors qu'ils étaient à incandescence ? dit Michele.

– Oui, alors qu'ils étaient à incandescence, lui répondit en souriant le sapeur, lequel, à la différence de son compagnon portait un uniforme parfaitement en ordre, avec la cravate réglementaire et tout le reste. Ça paraît peu de chose, mais pour nous qui devons travailler le soir à la table à dessin, c'est la merde, spécifia-t-il.

– C'est bon, dit Michele. Je ne sais pas si nous avons des manchons, mais on peut voir.

Après avoir enfilé ses bottes et bouclé son ceinturon muni du pistolet, il sortit en bras de chemise de l'isba et entra avec les deux hommes dans la grande étable où était entassé le matériel.

– Tu es étudiant ? demanda-t-il à celui dont l'uniforme était en ordre.

– Oui mon lieutenant, en architecture.

– Où, ce ne serait pas à Milan par hasard ? demanda-t-il, espérant vaguement qu'il s'agissait d'un camarade de Manno.

– Non, à Rome.

– Ah, je vois.

L'étable où ils étaient entrés était, comme toutes celles du *kolkhoz*, formée d'une charpente à peine dégrossie de poteaux de bois, installés en double pente et recouverts de paille. Elle n'avait pas de fenêtre, la lumière et l'air entraient par l'un des côtés, complètement ouvert.

– Regardez-moi dans quel genre d'étable ils gardent les animaux, fit observer le sapeur étudiant, en bois et en paille, les pauvres.

– Pauvres qui ? les animaux ou ceux qui les gardent ? demanda Michele. Aidé de l'autre sapeur, il était en train d'ouvrir une caisse.

– Les gens d'ici je veux dire.

– Ah. C'est vraiment des pauvres gens, approuva Michele.

– Vous savez qu'ils en sont venus à se manger entre eux ? dit le sapeur étudiant.

L'officier releva vivement la tête et le regarda : « Quoi ? »

– Oui mon lieutenant : ils en sont venus au cannibalisme.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ?

– Je vous assure. Pas par ici non, mais à Fedorovka, où nous sommes cantonnés, à une dizaine de kilomètres... Il se tourna vers l'autre sapeur : « Hein ? Dis-le toi aussi. »

L'autre, qui d'après ses manières paraissait un ouvrier, confirma : « Oui, c'est vrai. A Fedorovka tous les civils le disent. »

– Mais..., répéta Michele, interrompant ses recherches et les regardant en face tous les deux... Qu'est-ce que vous dites ?

– Dans le village, à trente mètres à peu près de l'isba de notre comman-

dement, continua le sapeur ouvrier, habitait une femme qui a fait cuire un enfant mort, pour le donner à manger à... oui, en somme, à ses autres enfants.

Michele, qui sentait la peau de ses bras et de son dos se hérisser, continuait à les regarder d'un air interrogateur.

– Elle est raide, hein ? dit le sapeur étudiant. Mais entendons-nous, ce n'est pas arrivé ces temps-ci : c'était pendant la famine d'il y a une dizaine d'années, quand ils ont collectivisé la terre, c'est alors qu'à Fedorovka les gens ont mangé les morts. Cette femme, son fils était mort de faim et comme elle en avait d'autres qui allaient mourir aussi, elle l'a fait cuire et le leur a donné à manger. Dans le village ils ont senti l'odeur et sont accourus, pensant que dans cette isba on faisait cuire un rôti : c'est comme ça qu'ils ont découvert la chose, vous me suivez ?

– C'est ça, confirma l'autre sapeur.

– Et maintenant, demanda Michele, cette pauvre malheureuse... Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle en parle ?

– Elle habite à côté du commandement de la compagnie, je vous l'ai dit. Non, c'est normal qu'elle n'en parle pas. Ce sont les autres qui en parlent.

– Au début, quand la rumeur a couru, il y a quelques jours, dit l'étudiant, vous savez comment ça se passe, tous les soldats voulaient la voir : elle, alors, se mettait à pleurer, et courait se cacher dans son isba. Parce qu'il y en avait aussi qui lui disaient des bêtises pour faire les intéressants, vous savez comment ils font. Et puis le capitaine a donné un ordre formel : arrêter de l'embêter.

– Notre capitaine est un de ceux qui ne plaisantent pas, dit le sapeur ouvrier.

– Il y a eu d'autres cas de cannibalisme à Fedorovka, si j'ai bien compris ?

Oui, il y en avait eu d'autres, c'est ce que soutenaient les gens. Les deux hommes n'étaient pourtant pas en mesure de dire, même approximativement, combien.

Ils purent s'en aller avec une boîte de manchons. En d'autres circonstances, le sous-lieutenant eût peut-être éprouvé une petite gloriole pour avoir été en mesure – lui de la « croulante » infanterie – de fournir des pièces de rechange à ces messieurs du génie ; mais cette fois, il avait bien autre chose en tête : les chroniques de Flavius Josèphe lui étaient revenues en mémoire, la réprobation adressée aux dieux par les Romains durant le siège de Jérusalem en 70, quand ils avaient appris que, dans la ville, les juifs mangeaient leurs morts. « Voilà que nous sommes retournés deux mille ans en arrière, deux mille ans », se répétait le jeune homme abasourdi.

Le sapeur étudiant lui confia – après l'avoir complété au stylo – un reçu déjà muni du timbre et de la signature de son capitaine. « Capitaine Carlo Cipolla » lut Michele.

– Oui, il est de Milan, dit le sapeur.

« De Milan ? Je pourrais peut-être aller le voir », pensa le sous-lieute-

nant. « Par lui j'aurai sans doute d'autres détails... mais quand aller le voir ? Je ne peux pas m'éloigner d'ici. »

Plus tard, à la soupe du soir, il éprouva le besoin impérieux de rapporter l'aventure à ses fantassins, d'en parler avec eux, ne fût-ce que pour s'en décharger au moins en partie. Mais les commentaires des soldats furent, à l'évidence, tout à fait inadéquats.

13

Il fallut au jeune homme quelques jours pour digérer la nouvelle. Il en parla tout de suite par lettre à Ambrogio, l'invitant à recueillir à propos du cannibalisme des informations partout où cela lui serait possible. Pendant ce temps ses recherches dans le village demeuraient pourtant lettre morte. Le *starosta* ne s'était pas montré et semblait avoir autre chose en tête que de satisfaire sa curiosité.

Une nuit Michele se réveilla, et tout de suite ces terribles faits – le massacre de désarmés à Vorochilovgrad et le cannibalisme – lui tombèrent dessus. « Mais pourquoi dois-je, moi seul, me tourmenter pour ces choses ? » se demanda-t-il tout à coup ; et il essaya de les repousser avec une sorte de colère.

Le devoir immédiat, voilà, essayons de penser à ça. Voyons... Il se mit sur son séant : depuis qu'il était dans le village il n'avait pas fait une seule inspection nocturne au service de garde. Il s'habilla, détacha lentement de la tête du lit le ceinturon avec le pistolet et s'en ceignit, puis prit de dessous le coussin une petite torche électrique qu'il avait rapportée d'Italie, l'alluma et sortit.

La sentinelle était à son poste, le dos appuyé à une paroi de la grande étable de paille. Le fantassin, un cœur simple – un paysan –, était en train de penser à son pays natal en Italie du sud et à la jeune fille à laquelle, avant de partir, il n'avait hélas pas osé se déclarer ; il se le reprochait pour la centième fois. Quand l'officier parut, il eut un peu de mal à revenir sur terre ; ils échangèrent quelques mots.

Dans l'ombre, l'interminable voûte du ciel, incroyablement chargée d'étoiles, s'incurvait sur le village russe et sur l'immense plaine ; l'air pur était traversé un peu partout par le chant agreste des cailles.

« Comme elle est belle la création de Dieu », pensa Michele en regardant autour de lui, et il inspira profondément. « Oui, elle est belle ! Comment est-il possible que nous, humains, ponctuellement, à chaque génération, la transformions en cauchemar dantesque ? »

Il salua pensivement la sentinelle : « Eh bien, salut Califano », et revint lentement sur ses pas vers l'isba.

Mais il n'entra pas. Il se mit au contraire à se promener devant, respirant à pleins poumons l'air magnifique de la nuit. Il était et se sentait jeune, ouvert et sensible à la beauté : pénétrons-nous donc de la beauté des

choses, respirons-la dans l'air pur de la nuit. Les cailles continuaient à chanter inlassablement. « Elles chantent par amour », se souvint le jeune homme, « et quelle ardeur elles y mettent, ces petites bacchantes ! »

Il sentit naître à son tour en lui une soudaine envie d'amour physique, envie qui est toujours prête à surgir chez les jeunes gens, et donc chez lui qui était si plein – en dépit de sa sévérité morale – d'exubérante vitalité et d'imagination. La jeune fille de l'isba lui revint à l'esprit : il la rencontrait plusieurs fois par jour.

– Eh, un moment, s'imposa-t-il tout de suite. Cette fille n'était pas pour lui, elle était destinée à un autre. Et lui ne devait participer en aucune façon au désordre : « Parce que c'est justement à partir de là que commencent les dégâts qui s'étendent ensuite à tout ce qui est créé et le transforment en cauchemar... Oui c'est bien là que ça commence. »

C'était aussi une question de correction envers sa future femme. Eh oui. Savoir où elle était en ce moment ? Il essaya de se représenter – sans cesser d'aller et venir devant l'isba – la femme qui serait la compagne de sa vie. Qui sait quel visage elle avait... Elle était probablement très jeune, et très certainement il ne l'avait jamais vue. A moins que... Tout à coup son imagination lui fit revoir la figure énigmatique et souriante de Almina, la petite sœur d'Ambrogio, ce fruit vert de quinze ans : « Ce jour-là à Nomana, quand elle sautillait sur le pré, on aurait dit une agnelle... », se souvint-il. Quelle créature hors du commun, vraiment unique ! Voilà, c'est à elle qu'il pourrait bien penser ! Il commença par s'en extasier : ce pourrait bien être elle, oui, la compagne de sa vie... « Bien sûr. Comment ne m'en suis-je pas rendu compte avant aujourd'hui ? C'est une créature... parfaite ! »

Le joli souvenir de Alma l'aida peu à peu à sublimer ses pensées et à sortir de la tentation charnelle. La beauté de ce qui l'entourait continuait à affluer et à monter en lui, mais plus au sens physique : cela tendait plutôt maintenant à se transformer en poésie. Il se rappela soudain ces deux vers admirables qui l'avaient toujours enchanté : *« Seigneur qui voulez créer – pour moi cet amour lointain... »* et il ressentit, grandissant, un besoin impérieux d'écrire à son tour des vers, de chanter ce possible amour naissant, magnifique.

« Chants pour Alma », pensa-t-il, et, passant tout de suite aux choses pratiques : « Mais comment puis-je écrire ? A la lueur de la torche électrique ? » Dans sa chambre il n'y avait même pas une table. Bah, il s'arrangerait.

Il entra dans l'isba, prit une feuille et un crayon dans la caisse d'ordonnance, les posa sur le coussin. Puis, ayant éteint la torche, il se mit à arpenter la pièce où, par la fenêtre grande ouverte, ne parvenaient que quelques rayons de lumière. Les mots et le rythme de son chant commencèrent à prendre forme en lui, l'exaltant toujours davantage.

Tout à coup il eut la sensation que quelqu'un s'affairait au dehors. Il fut brutalement ramené à la réalité : on était en guerre et... Comme il tenait toujours la torche à la main, il la pointa vers la porte et l'alluma : la porte

s'entrouvrait tout doucement, poussée furtivement par la jeune fille russe, qui finit par entrer et la referma derrière elle. Elle était en chemise, pieds nus, ses cheveux blonds couleur de blé noués en une unique grosse tresse : sous la lumière blafarde de la torche elle regardait le jeune homme avec un mélange d'effronterie et de honte.

« Oh Dieu, quelle épreuve ! » Le jeune homme craignit vraiment de ne pas pouvoir la surmonter. « Macha », murmura-t-il avec difficulté, à voix basse. « Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce... qui t'est passé par la tête ? »

La fille, qui ne comprenait pas ses paroles, désigna du doigt, d'abord lui puis elle-même, de nouveau lui puis elle-même ; son invite était on ne peut plus claire.

Michele se sentit envahir par une émotion si violente que l'émotion poétique qui l'occupait jusque-là, et qui lui avait semblé si forte, lui parut peu de chose en comparaison. Pire, celle-là paraissait envahir celle-ci, se rassembler en elle. Hébété, il abaissa la torche vers le sol : « Je ne peux pas, je n'ai pas le droit, je ne dois pas céder ! Je ne dois absolument pas céder ! » « Macha », dit-il le plus fermement qu'il le put, s'adressant autant à lui-même qu'à elle : « Non. Ce n'est pas possible. »

La jeune fille ne semblait pas vouloir bouger et continuait à le regarder : même dans cette faible lumière elle était terriblement attirante, attirante au-delà des mots. Jamais, au cours de sa vie, Michele – qui pourtant se faisait un devoir de ne pas la regarder – n'avait éprouvé une attirance aussi forte, quelque chose qui le bouleversât autant.

– *Nié dobro* (ce n'est pas bien), dit-il, se servant d'une des rares expressions russes qu'il connaissait, et il répéta : *« nié dobro. »*

La fille poussa un petit soupir et haussa les épaules avec désappointement, mais elle ne bougeait toujours pas.

Le jeune homme alla vers la porte, l'ouvrit en ayant soin de ne pas faire de bruit : Macha secoua la tête, soupira de nouveau (comme elle était féminine dans ces attitudes !) et finalement se détourna et sortit. Michele referma la porte.

Il avait repoussé la tentation comme la morale le lui prescrivait. Mais l'émotion ne le quittait pas pour autant. « C'est Dieu qui me le commande », se répéta-t-il, s'efforçant de se dominer tout à fait : « ce Dieu en qui je crois, dont je suis résolu à suivre l'enseignement ». Il essaya même de s'exposer, en vrac, des arguments d'ordre rationnel : « Cette Macha peut être vierge, et il est de toute façon certain qu'un jour elle épousera un pauvre diable. Je ne dois pas, je ne veux pas, ôter à ce pauvre diable son droit à la première nuit, je n'ai pas l'intention de le priver de ce bien. Et justement cette nuit, la nuit où était en train... où est en train – peut-être – de naître mon amour pour Alma : si bien que, en plus du reste, le souvenir de cette abjecte incohérence m'aurait suivi toute ma vie ». Paroles saintes, et pourtant... Tandis que, négligeant désormais papier et crayon, il continuait à arpenter la pièce, d'innombrables pensées se succédaient dans son esprit, l'agitant violemment. Il n'avait pas la fermeté de son ami Ambrogio, la capacité

qu'avait Ambrogio de se détacher des choses par la force de la volonté. C'est pour cela que pas mal d'arguments contraires se présentaient : pour commencer, les vantardises insistantes d'un de ses soldats qui – envié par les autres – affirmait avoir déjà eu des rapports intimes avec une femme du village ; et les récits, entendus avant l'avancée, de ces collègues et soldats qui avaient passé l'hiver dans les isbas avec les civils, vivant en concubinage ; et pourtant les femmes russes des campagne n'étaient pas corrompues, elles avaient même de vraies pudeurs (les militaires discouraient grossièrement là-dessus avec insistance : certains semblaient ne pas savoir parler d'autre chose)... Mais ce contre quoi il dut sans doute lutter le plus fut sa propre imagination qui – s'interposant dans ses raisonnements positifs ou négatifs – lui faisait entrevoir tout à coup, par traîtrise, les images de ce qui serait arrivé s'il n'avait pas repoussé la jeune fille.

Il dut, pour en sortir, recourir ardemment à la prière ; et ce qui lui vint en aide, plus que tout autre chose, ce fut cette pratique constante de la pureté, cultivée depuis l'enfance au prix de tant de luttes et de tant de recours au surnaturel. Il lui fallut des heures pour se calmer et pour pouvoir dormir.

Les jours suivants, avec la jeune fille devant lui qui, tout en le regardant de temps en temps dans les yeux, se comportait – en vraie fille d'Eve – avec désinvolture, comme si rien ne s'était passé, la tentation lui revenait plus forte que jamais. Ce fut un bien pour lui que, brutalement, l'ordre de lever le camp lui parvînt.

Cet ordre lui fut apporté par un officier de la section de soutien, arrivé sur les lieux avec suffisamment de camions pour charger tout le matériel. En même temps l'officier lui donna d'importantes nouvelles : « Trois divisions d'infanterie arrivent d'Italie, c'est-à-dire un autre corps d'armée, destiné à opérer avec nous. Ce n'est pas tout : un corps d'armée de chasseurs alpins arrive aussi, mais celui-là, je crois, ne sera pas employé ici mais dans quelque région montagneuse, qui sait, peut-être le Caucase. Quoi qu'il en soit, à l'arrière, on parle beaucoup de ces arrivées qui ont déjà commencé. Notre force en Russie est en train de tripler, nous passons de un à trois corps d'armée. »

– Comment fera tout ce monde pour arriver jusqu'ici ? Les lignes ferroviaires, à partir des anciennes positions, ont toutes leurs voies démolies, sans exception : je l'ai vu en pas mal d'endroits.

– Elles avaient, tu veux dire, elles avaient leurs voies démolies, affirma l'officier. Et en certains points elles les auront peut-être encore. Mais le génie allemand travaille partout à les rétablir.

14

Pendant ce temps, l'avancée du front méridional tout entier continuait : les avant-gardes allemandes étaient en train de rejoindre la Volga à Stalingrad. Plus au sud, d'autres avant-gardes allemandes s'approchaient à grands pas du Caucase et commençaient déjà à l'escalader avec, comme

objectif, les zones pétrolières et la frontière de la Perse.

Le groupe d'artillerie d'Ambrogio avait depuis un certain temps laissé derrière lui la région industrielle du Donets qui n'était plus désormais qu'un souvenir. Longtemps ensuite, pendant d'exaltantes semaines, il avait parcouru une immense bande de territoire plantée de blé et de tournesols, avec des champs tellement étendus que parfois on n'en voyait pas les limites. Il s'était ensuite enfoncé dans un territoire tout aussi immense mais plus sauvage, où les cultures alternaient souvent avec des morceaux de steppe herbeuse, inculte.

On n'apercevait plus de processions de civils sur les routes. Les camions voyageaient sur des kilomètres sans traverser un village et sans que les soldats entendissent une voix ou pussent découvrir d'autres présences humaines que les leurs. Ils voyaient en revanche se courber démesurément sur la terre démesurée un ciel toujours renouvelé. « Où allons-nous ? » se demandaient-ils et se demandait aussi parfois Ambrogio : ils avaient par moments l'étrange sensation d'être arrivés au bout du monde.

Des combats – rares d'ailleurs – par lesquels les bersagliers ouvraient plus avant la route, continuait à ne leur parvenir aucun bruit, et ils n'en avaient quelques nouvelles que par des rumeurs incontrôlables. Comme elles ne leur arrivaient pas directement, ils tendaient à les sous-estimer. Du reste les bersagliers ne devraient soutenir de combats vraiment durs que plus tard, à la fin de leur longue avancée lorsque, à proximité du Don, les Russes en repli essayeraient en vain – en employant même des chars de combat – de sauver quelques têtes de ponts (comme celle de Serafimovitch) en deçà du grand fleuve. Lequel entra finalement en vue des avant-gardes.

Cette région n'appartenait plus à l'Ukraine, elle faisait partie des terres des Cosaques. Les trois divisions italiennes s'alignèrent l'une à côté de l'autre sur la rive du Don, le front orienté au nord. Stalingrad était distante d'à peine cent cinquante kilomètres de l'extrémité orientale de leur alignement.

15

A quelques semaines de là, la première des divisions en provenance d'Italie qui s'était alignée sur le Don, à droite de la Pasubio, fut inopinément attaquée par les Russes et abandonna ses positions. S'ouvrit ainsi une brèche large d'environ trente kilomètres, vers laquelle fut dirigé, tant bien que mal, le peu de réserves italiennes disponible. Parmi elles le régiment de cavalerie Savoia se distingua particulièrement, effectuant à cette occasion la célèbre charge d'Izbouchtchenski, c'est-à-dire la dernière charge de la cavalerie italienne. Mais ce furent deux bataillons de chasseurs alpins qui venaient de débarquer du train qui poussèrent le front en avant.

Passèrent pour Ambrogio des jours terribles ; son groupe était requis par d'incessantes demandes de feu, non seulement de la part des observateurs ordinaires sur le Don, mais aussi de celle de quelques observateurs postés

en toute hâte à l'est, sur le flanc droit de la Pasubio, à la frontière de la brèche ouverte par l'ennemi. Le groupe de Bonsaver fut même transféré dans cette brèche, si bien que le jeune sous-lieutenant dut participer, comme officier observateur, à une série frénétique de conduites de feu, à distance rapprochée.

A l'instar des autres militaires impliqués dans les combats – dont les obligations immédiates étaient excessives – ni Bonsaver, ni Ambrogio, ni Michele Tintori lui-même (arrivé lui aussi sur les lieux avec une colonne de prompte intervention) ne pensaient à se poser les questions les plus importantes. Comment il se faisait, par exemple, qu'une entière division italienne ait abandonné ses positions sans opposer de véritable résistance, et comment deux seuls bataillons de chasseurs alpins avaient ensuite rapidement résolu une situation qu'une dizaine de bataillons ordinaires avaient eu de la difficulté à résoudre. De telles questions, s'ils se les étaient posées, les auraient orientés vers une meilleure connaissance de leurs compatriotes sous l'aspect militaire, qui est une des manières les plus probantes de connaître un peuple sur tout le reste.

La situation rétablie, le front se figea à nouveau ; après un excès de mouvement, l'immobilité et l'attente ; l'été continuait.

Les quatre canons de la batterie d'Ambrogio étaient placés à environ trois kilomètres du Don, près de l'entrée d'une longue dépression naturelle du terrain, en forme de vallon. De ce lieu on n'apercevait pas d'autres installations militaires, pas même le commandement de batterie qui, avec les véhicules et les cuisines, était installé non loin de là, à l'intérieur boisé du vallon. A l'est et au sud – c'est-à-dire à droite et derrière la ligne des pièces (à gauche s'étendait la dépression) – le terrain s'élargissait en une des habituelles et interminables landes aplaties de ces endroits. Devant, au contraire, après une courte montée, il descendait en faux-plats légers vers le fleuve, dont les soldats – s'ils se postaient sur le sommet devant les pièces – pouvaient entrevoir quelque petit segment bleuté, là-bas au loin, entre les verts replis herbeux. Ils apercevaient alors aussi, sur le bord opposé, la petite ville cosaque de Vechtchenskaïa, apparemment déserte, toute de toits de paille, au milieu desquels émergeait – comme un berger entre ses moutons – la masse d'une église rustique avec son toit à coupole.

Autour des quatre canons il n'y avait pas un arbre, le terrain était réduit à l'état de steppe, c'est-à-dire d'herbe inculte et rare, si bien que la tente d'Ambrogio et celles de ses quelque cinquante artilleurs, installées à peu de distance des canons, étaient, de l'aube au crépuscule, exposées au grand soleil de la fin août. Désormais le seul officier présent était précisément Ambrogio Riva, parce que les deux autres subalternes de la batterie étaient partis pour l'Italie « en permission d'examen » (l'armée se permettait de tels luxes !) et que le lieutenant-commandant ne bougeait jamais de son poste dans le vallon.

La chaleur étouffante planait pesamment. L'odeur de terre, d'herbe piétinée et de métal chaud entrait dans la tente, se mélangeant à l'odeur de

sueur des hommes qui ne pouvaient quitter leur formation ni de jour ni de nuit, bien que les demandes de feu de la part des observateurs leur parvinssent avec une fréquence toujours moindre. Le sous-lieutenant avait pris l'habitude de lever le matin l'une des parois de sa tente en forme de cube, et de la fixer en position horizontale au moyen de deux poteaux obliques ; à l'ombre de cette aile ou auvent, il passait ensuite la plus grande partie de la journée à lire, ou à bavarder avec quelque soldat, ou à réfléchir.

Parfois – souvent à la tombée du soir – quatre ou cinq artilleurs, ou dix, ou davantage, faisaient cercle devant sa tente et, assis dans l'herbe les jambes en tailleur, ils parlaient de tout et de rien avec lui, assis de la même façon.

Aujourd'hui, on pourrait penser que l'état d'esprit de ces soldats était, d'une certaine façon, influencé par les orientations qui ont ensuite prévalu dans l'opinion publique italienne autour de la guerre sur le front russe : influencé par exemple par l'idée qu'une victoire sur ce front n'aurait apporté à l'Italie aucun droit utile et que, même, l'augmentation de la puissance allemande se serait transformée pour nous en désastre ; ou bien influencé par l'immoralité de cette avancée de conquérants en territoire étranger (mais peu de temps auparavant les Russes eux-mêmes étaient entrés de la même façon en Pologne, en Lituanie, en Lettonie, en Estonie et en Finlande...) En réalité cependant, rien de tout cela. De telles questions ne se posaient pas du tout aux soldats, le centre de leurs intérêts étant au contraire – outre les problèmes du moment – leur maison lointaine, leur petite amie (s'ils en avaient une), la santé et le travail de leurs parents, en un mot la famille. Quant au fait que le sort de chaque famille fût lié à celui de la communauté nationale, ils ne s'en rendaient compte que confusément, et de toute façon avec détachement. En substance, les soldats – qu'ils fussent du Nord ou du Sud et au-delà des incessantes et éternelles polémiques que, de ce fait, ils entretenaient – avaient tous avec la communauté organisée, c'est-à-dire avec l'État, un rapport analogue à celui qu'on a avec la nature : on y est né, et, périodiquement, elle nous soumet malheureusement à des cataclysmes auxquels il faut faire face, par la force des choses. Il y a ceux qui les affrontent avec plus ou moins de courage ou de décence – ou même d'indécence –, ceux, surtout s'ils sont chrétiens, qui les affrontent avec plus ou moins d'altruisme, et ceux, nombreux, qui n'en ont pas le moindre. Un point c'est tout. Des batailles et de la guerre chacun se souviendrait ensuite comme d'autant de cataclysmes.

De cela le sous-lieutenant se rendait de plus en plus compte et parfois, au lieu d'attendre leur visite, il allait lui-même trouver les soldats dans leurs tentes, distantes de la sienne d'un jet de pierre. Il passait la tête entre les toiles de l'une ou de l'autre, un peu soulevées à la base en cette saison, pour que l'intérieur fût aéré : « Je peux ? » demandait-il, « ou je dérange ? »

Les soldats montraient qu'ils appréciaient ses visites, ils en étaient flattés : « Je vous en prie mon lieutenant, installez-vous. »

– Même si ce n'est pas vraiment un palais.

– Ma foi, ici au moins nous sommes en compagnie, répondait parfois l'officier, entrant courbé dans la tente à section triangulaire (qui, composée de six toiles, abritait six artilleurs, et composée de huit en abritait neuf c'est-à-dire l'escouade entière). Il s'installait au milieu d'eux, assis ou allongés sur les paillasses. Les habituelles conversations se ranimaient alors, avec peut-être un peu plus d'exhibitionnisme de la part de quelques-uns : le village lointain, les femmes, la vie (bien souvent idéalisée) sans contrainte au village, le père et la mère, les problèmes de l'existence, les femmes encore. Sur le problème des femmes, première des préoccupations à vingt ans, chacun se sentait devoir faire de l'esprit ; toutefois ils ne le faisaient pas tous de la même façon. Il y en avait, malgré le ton plaisantin, qui parlaient des femmes avec confiance et espoir, d'autres qui en parlaient avec incertitude tout en tâchant de ne pas le montrer ; d'autres encore qui s'exhibaient, se vantant immanquablement de quelque lointaine bonne fortune que tous connaissaient déjà jusqu'à la nausée ; certains, enfin, usaient à ce sujet d'un langage stupidement pornographique, un langage « de porcs » comme on le disait avec réalisme.

Le jeune Moioli, vingt ans, de Bergame, pointeur de la première pièce, était de ceux qui en parlaient avec confiance. « Quelle belle chose que l'amour ! » disait-il parfois en conclusion de ses divagations, avec beaucoup d'ingénuité. Un jour Ambrogio, qui était justement en visite sous la tente de la première pièce, lui demanda : « Mais dis-moi un peu, toi l'amour tu en as déjà fait l'expérience ? »

Sur le moment Moioli demeura embarrassé. « Pour être sincère non, mon lieutenant », répondit-il enfin. Au risque de faire mauvaise figure devant ses compagnons, il n'était pas disposé à mentir, en bergamasque honnête qu'il était. Il venait d'avoir vingt ans. (Est-il permis à l'auteur de te saluer Moioli ? Tu allais bientôt mourir, comme beaucoup d'autres. Ton visage de brave garçon resurgit ici pour quelques instants seulement, avant d'être à nouveau englouti par le temps, qui ravit et emporte tout.)

– Voilà pourquoi il en parle comme ça, dit alors sentencieusement le caporal Costanzo, un conducteur de tracteur qui avait dépassé la trentaine. Maintenant je comprends pourquoi tu ne me crois pas quand je te dis que les femmes, quand on les connaît bien, sont toutes des putains. C'est pour ça, c'est parce que tu ne les connais pas.

– Toutes des putains, eh bien ! fit Ambrogio.

– C'est vrai, mon lieutenant. On l'a bien vu même ici, en Russie, cet hiver à Kamenka, quand on était dans les maisons avec les civils. Combien y en avait-il dans la batterie à ne pas mener une vie de couple ? Dix pour cent peut-être, vingt tout au plus.

– Surtout ceux qui étaient venus là-haut à l'école des prêtres dans les oratoires, comme moi, expliqua calmement le trapu sergent Facchi, chef de pièces, originaire de la campagne bresciane.

– Et elles, les femmes, parlaient tous les jours de leur mari *« na frontie »* (au front), et elles faisaient même le signe de la croix, comme ça, continua

Costanzo, mettant ses doigts en pointe, à la façon dont se signent les orthodoxes. « Et puis la nuit elles venaient dormir avec nous, sans même le lui demander. Voilà ce que c'est que les femmes : toutes des putains. » Costanzo avait laissé chez lui une femme très jeune, et personne ne savait si, à tort ou à raison, il en était furieusement jaloux.

La plupart des présents semblaient de toute façon plus intéressés par le contenu de l'affirmation de Moioli, qui finit par devenir tout rouge. Ambrogio se rendit compte qu'il l'avait exposé devant les autres. Il dit alors : « Eh bien moi non plus je n'ai pas encore connu l'amour physique jusqu'à présent. »

Quelques-uns s'étonnèrent : « Mais... que dites-vous ? »

– Mon lieutenant c'est... c'est impossible.

– C'est tellement impossible que c'est vrai, dit Ambrogio. Et si Dieu m'y aide je n'ai pas l'intention de le connaître avant mon mariage.

– Vous aussi pour des motifs religieux, hein ? dit, tout content, le sergent Facchi.

– Oui. Ambrogio fut sur le point d'ajouter : « et de loyauté » et d'expliquer pourquoi, mais, dans cette ambiance, ç'aurait été un discours trop prêcheur ; il valait mieux se borner à témoigner.

– Moi, mon lieutenant, je ne vous crois pas, s'exclama, avec un certain retard, tant il avait été pris au dépourvu, le ligurien Campanini, beau parleur, affecté aux pièces. « C'est... impossible ! » C'était l'un des soldats qui appréciaient le plus Ambrogio. On peut même dire qu'il le vénérait à cause de son efficacité milanaise, qui s'était peu à peu imposée. Cette affirmation le frappait beaucoup.

Le sous-lieutenant le regarda bien en face, remarqua son trouble et se mit à rire en secouant la tête. Pendant quelques instants ce fut le silence, puis les conversations reprirent, on changea de sujet.

A travers des rencontres comme celle-là, Ambrogio s'efforçait de comprendre toujours mieux chacun de ses soldats. Et de se faire toujours mieux comprendre d'eux. Il n'oubliait pas que la compréhension réciproque serait très importante si survenaient des heures difficiles.

16

Un après-midi (après s'être rapidement annoncé par téléphone : « Je compte venir te voir dans la semaine ») Bonsaver vint lui rendre visite.

Il trouva Ambrogio plongé dans la lecture, sous l'auvent relevé de la tente. Bonsaver s'arrêta à quelques pas de lui (il était en calot, bras de chemise et bottes avachies ; il avait sous le bras un livre gros comme un dictionnaire) : « Sous-lieutenant Ambrogio Riva », s'exclama-t-il d'une voix impérieuse.

– Hein ? Ambrogio sauta sur ses pieds. Ah, Bonsaver ! Il s'ébroua en riant : « Sacré farceur ! Salut, c'est chouette que tu sois venu. » Il lui tendit

la main : « Viens, installe-toi. »

– Salut Riva, comment ça va ? commença Bonsaver (il s'exprimait en dialecte). Il regarda autour de lui. Ici à ce qu'on dirait, on vit dans un isolement aristocratique, hein ? On fait la guerre facilement ici, pas vrai, loin de l'odeur des pauvres chiens, et loin de ceux qui les commandent, ajouta-t-il dans son langage imagé.

– C'est pour ça que le P.C. de la batterie est à peine à deux cents mètres, dans le vallon, indiqua Ambrogio. Et l'état-major de groupe un peu plus loin, toujours dans le vallon. »

« Je sais, je les ai vus en passant, dit Bonsaver.

Ambrogio lui offrit son propre tabouret. « Allez, assieds-toi », dit-il. Tu n'imagines pas le plaisir que j'ai à te voir.

Lui-même s'assit sur le petit lit de camp qui occupait presque la moitié de la tente cubique de deux mètres de côté.

Bonsaver, une fois assis, lui tendit le livre : « Je t'ai apporté ça à lire », reprit-il. « Il s'appelle "reviens", je te le prête seulement, c'est clair ? »

Ambrogio prit le volume et en examina le titre avec curiosité : – Ah, dit-il « Le Don paisible » de Cholokhov. Au téléphone tu ne m'en avais pas parlé.

– Je l'ai reçu il y a une quinzaine de jours par la poste. C'est un livre qui fait la propagande pour les communistes, on le sait. Mais même si je n'ai pas encore tout lu – il désigna l'épaisseur impressionnante – je le trouve assez bon. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il parle justement des endroits où on est : Vechtchenskaïa, Yagodnoïé, Meskov, et... enfin tous ces endroits.

– Ah ! fit Ambrogio intéressé. Il ouvrit le volume au hasard, le feuilleta un peu : Oui en effet, regarde ici : Vechtchenskaïa, c'est ça.

Puis il s'aperçut qu'à la page du frontispice il y avait une dédicace, tracée d'une écriture de toute évidence féminine. « Eh, eh, qu'est-ce que c'est que ça ? » Il la lut avec une ostensible attention : « Quoi ? Cenzina à son héros lointain ? Et ça serait qui ce héros lointain ? Toi ? Ah oui ? Mais voyez-moi ça ! »

– Arrête, fit l'autre. C'est ma marraine de guerre qui me l'a envoyé. Il plaisanta en dialecte : Il fallait bien qu'elle mette deux mots. Les femmes il faut toujours les laisser faire.

– Mais bien sûr, tu parles. Et c'est qui cette marraine de guerre ? Une qui a des moustaches, je suppose.

– Non, tu te trompes. Bonsaver devint sérieux : « C'est cette fille que tu connais toi aussi, que je t'ai déjà dit. Je t'ai bien dit qu'elle s'appelle Vicenza, non ? Eh ben c'est elle. »

– Ah, dit Ambrogio celle que tu... enfin que tu essaies de ramener au bercail ; un peu comme le prophète Osée. Oui, je m'en souviens en effet.

– C'est qui ce Osée ?

– C'est quelqu'un de l'Ancien Testament, un prophète qui avait épousé une délurée.

– J'en ai jamais entendu parler, dit Bonsaver, plutôt mal à l'aise dans ce

genre de conversation.

– Je me rappelle seulement ça : que c'était un prophète et qu'il avait épousé une fille très légère : pour la convertir, s'entend. Mais dis-moi, comment ça se fait qu'elle est devenue ta marraine de guerre ?

– C'est une idée à elle. Peut-être pour m'envoyer des livres et des choses à manger sans me gêner. Sais pas, c'est une idée à elle.

– Et toi pendant ce temps tu continues à lui faire des sermons, hein ? Par lettre, maintenant que tu ne peux plus de vive voix ? ajouta-t-il moitié en dialecte.

Bonsaver secoua la tête en signe de commisération devant une si monumentale inconscience. Il était sur le point de répondre quand le téléphone, installé sur une petite caisse au chevet du lit de camp, sonna. « Ligne des pièces », dit Ambrogio en portant le récepteur à son oreille : « Oui, tout de suite. » Il posa le livre, saisit le mégaphone posé par terre à côté de la caisse et, se précipitant à l'entrée de la tente, le porta à sa bouche : « Servants, aux pièces ! » hurla-t-il.

Il se retourna, souleva de la main gauche, sans quitter le mégaphone, la caisse et le téléphone, et transporta le tout à l'extérieur de la tente. « Il y a bien quatre jours que nous ne tirons pas », dit-il à Bonsaver. « Il a fallu que tu arrives, toi le héros lointain, pour nous redonner un peu de vie. »

A son ordre les soldats étaient immédiatement sortis de leurs tentes et accouraient aux pièces. En quelques instants ils les libérèrent de leurs filets de camouflage, ôtèrent les gaines de cuir des volets et des culasses, ouvrirent les obturateurs ; les pointeurs découvrirent les longues-vues et chacun s'installa à son poste. Les quatre chefs de pièces – derrière leur pièce respective – ayant tiré de leur poche un petit bloc et un crayon, levèrent chacun le bras droit pour signifier de se tenir prêt.

Le téléphoniste de la ligne des pièces, couché dans l'herbe, lui aussi avec un petit bloc et un crayon à la main, était également prêt. Les instructions pour le tir commencèrent à arriver de l'observatoire sur le Don : « Directions 34 et 20 ». Ambrogio les répéta en criant, tenant de la main gauche le récepteur contre son oreille et, de la droite, le mégaphone devant sa bouche. « Hausse 124, charge deux. »

Chaque chef de pièces répéta les instructions à ses hommes, les notant en même temps, puis : « Troisième pièce, prêt ! » « Première pièce, prêt ! » « Quatrième... Deuxième pièce, prêt ! » crièrent-ils à l'officier, superposant presque leurs voix.

– Pièce directrice, chargez, ordonna Ambrogio. Il y eut de l'agitation autour de la troisième pièce, celle du caporal Zanini, qui leva enfin le bras en regardant l'officier.

– Pièce directrice, feu ! cria Ambrogio.

– Feu ! ordonna Zanini. Le canon eut un sursaut : tandis qu'il projetait en avant une violente fumée, la bouche de feu glissa en arrière avec force sur son berceau. Une déflagration formidable retentit, qui fit vibrer le terrain tout autour, puis la bouche de feu glissa de nouveau en avant. Dans

le silence que tous observaient on entendit le sifflement de l'obus qui s'éloignait, fendant l'air vers l'objectif.

– *Te saludo* (Je te salue), dit Bonsaver, maintenant debout à côté d'Ambrogio.

Après dix ou douze secondes parvint, très étouffé, l'écho de l'explosion.

– Hausse plus 24, direction moins 2, hurla Ambrogio, répétant les instructions reçues de l'officier observateur et, à mi-voix à Bonsaver : « Qui sait sur quoi nous sommes en train de tirer. »

– Il ne te l'a pas dit ? demanda Bonsaver.

Ambrogio fit signe que non de la tête. « Après, je le lui demanderai », dit-il.

Les mêmes opérations se répétèrent. La pièce directrice tira – avec d'autres successives petites variations de hauteur, en plus ou en moins – huit coups en tout. L'entière batterie tira ensuite, avec les dernières corrections, six coups. Vingt-quatre coups au total, qui partirent en crépitant vers l'objectif.

De l'observatoire parvint l'ordre : « Suspendez le tir » ; et quelques minutes plus tard : « Cessez le feu ».

Comme Ambrogio répétait cet ordre dans le mégaphone, les hommes rompirent leur disposition autour des pièces qu'ils commencèrent à recouvrir avec les gaines et les filets de camouflage.

– Eh, Bellei, dis-moi, on peut savoir sur quoi tu nous as fait tirer ? demanda à ce moment-là Ambrogio à l'officier observateur. Il écouta la réponse, hocha la tête. Il souriait. « Salut » conclut-il. Et, reposant le combiné, à Bonsaver : Ils ont vu du mouvement dans un bois au-delà du Don, à un endroit où il y a un ravin. Ils ont pensé qu'une patrouille russe était en train de préparer un coup. Rien de sûr, mais ceux de l'infanterie leur ont demandé d'ouvrir le feu. Ils disent que, d'après les déserteurs, il y aurait dans ce ravin un état-major de compagnie.

– Ici aussi, dans votre secteur, il y a beaucoup de Russes qui désertent ?

– Beaucoup, oui, répondit Ambrogio. Même si, à ce que j'entends dire, ils sont moins nombreux que l'année dernière. Ce n'est même pas comparable, il paraît.

Le téléphoniste de la ligne des pièces souleva caisse et téléphone et les rapporta à leur place à l'intérieur de la tente. Ambrogio posa le mégaphone à côté et retourna s'asseoir sur le lit de camp, Bonsaver se remit sur le tabouret sous l'auvent relevé de la tente.

17

La conversation reprit où elle s'était interrompue. « Donc, héros lointain, nous étions en train de parler de cette fille », dit Ambrogio. « Ne t'imagine pas avoir déjà fini de me renseigner. »

– Toi tu te fous de moi, dit l'autre, arrête. Il devenait évident qu'il

n'avait pas envie de plaisanter davantage sur le sujet.

– Comprenons-nous, fit alors Ambrogio, qui ne savait s'il devait continuer sur le mode de la plaisanterie. Après tout tu pourrais peut-être arriver à lui remettre les idées en place. Il avait repris le livre de Cholokhov et le feuilletait. Le frontispice avec la dédicace lui retomba sous les yeux et il sourit à nouveau : « C'est sûr que convertir une belle fille est une perspective alléchante... du point de vue apostolique, j'entends. J'espère seulement que tu ne t'attendras pas ensuite à ce que le Seigneur considère cette entreprise comme un mérite. Particulièrement tes excès de zèle. »

Bonsaver secoua la tête. Il aurait pu aborder le sujet avec son ami, mais pas de cette façon. « Les filles sont des êtres plus faibles que nous », se borna-t-il à dire, « plus fragiles. Si un imposteur profite d'un moment où l'une d'entre elles se trouve sans défense... Tu voudrais après la laisser continuer sur une mauvaise voie ? Mais ce sont des choses dont il faudrait parler sérieusement. »

Ces paroles suffirent pour rendre à Ambrogio son sérieux habituel : « N'en parlons plus », fit-il, et il posa la paume de la main sur le genou de son ami, en manière de confirmation. « Écoute, il y a une chose que j'avais dans l'idée de te demander. »

– A propos des filles ? dit Bonsaver en dialecte.

– Mais non, pas des filles, répondit Ambrogio sur le même ton. Ces dernières semaines, il me semble, tu t'es trouvé en pleine fiesta.

– Eh ! approuva Bonsaver. Un sale pétrin dans lequel nous a fourrés la "Tchikaï" ! ("Tchikaï" était le nom que tout le monde, désormais, donnait à la division qui avait abandonné le front : en ukrainien, *tchikaï* signifie « s'enfuir »).

– C'est ça, et ce que je n'ai pas compris c'est que vous ayez eu tant de mal à rétablir la situation. Les Russes avaient vraiment l'intention de continuer la percée ?

– Je ne sais pas. Au début peut-être qu'ils ont seulement tenté un des assauts habituels, dit Bonsaver mais quand ils ont trouvé la voie libre, ils s'y sont jetés d'une façon... Il commença à exposer, à expliquer ; pas mal de détails étaient nouveaux pour Ambrogio, ceux surtout qui étaient relatifs au comportement – incroyablement contrasté – des diverses formations italiennes envoyées pour colmater la brèche. C'est pour cela qu'il posait d'autres questions, qu'il voulait d'autres précisions. Mais l'autre n'était en mesure d'être précis que lorsqu'il s'agissait d'événements auxquels il avait participé en personne. Événements qui n'étaient, de toute façon, ni négligeables, ni de peu d'intérêt.

Il y avait peut-être une demi-heure qu'ils bavardaient, quand Ambrogio se fit un instant attentif à quelque chose d'étranger à la conversation : par delà la tête de Bonsaver, au loin, en direction du Don, était apparue dans l'air une nuée de petits points noirs : une formation aérienne. « Ça ne peut être que des Allemands », se dit-il.

– Et dis-moi un peu : toi, comment tu te débrouillais à l'observatoire

quand le front devait se replier ? Je veux dire avec la ligne téléphonique. A moins que ces jours-là tu ne te sois servi que de la radio ?

– Non. Tant que je le pouvais, je me servais du téléphone, répondit Bonsaver, et il recommença à expliquer. Derrière sa tête, on apercevait toujours ces petits points noirs.

– Là-bas au fond, au-delà du Don, il y a des avions, dit tout à coup Ambrogio.

Bonsaver se retourna sur son tabouret : « Où ? Ah, je vois. » Il observa attentivement, une main à l'horizontale au-dessus des yeux pour réduire la lumière. « Ils doivent être une douzaine », dit-il, « c'est sûrement des Allemands. »

– Oui, approuva Ambrogio. Je le crois moi aussi. Ils doivent rentrer de quelque mission. Des avions russes ici on en voit bien peu, on en entend surtout la nuit.

– La « motocyclette » hein ? sourit Bonsaver.

– Oui, presque chaque nuit, et jusqu'au-dessus de nos têtes, cette casse-pieds ; mais nous ne l'entendons presque jamais décrocher. Il fit une pause : « Ceux-là », dit-il, « viennent vers nous. »

Il se leva et sortit de la tente pour mieux voir, Bonsaver sur ses talons. Là-bas, vers le Don, les points dans l'air avaient considérablement grandi.

– Ils volent très bas, dit Ambrogio, ils sont à deux cents, peut-être cent mètres, pas plus.

Quelques artilleurs des lignes de pièces, debout entre les tentes, étaient eux aussi en train d'observer en faisant des commentaires.

Pendant ce temps les avions grandissaient rapidement : une moitié environ étaient des bimoteurs, les autres, monomoteurs, constituaient probablement leur escorte.

– Regarde les chasseurs, je veux dire les plus petits, fit Ambrogio. Que peuvent bien signifier leurs pirouettes ? Je n'ai jamais vu les chasseurs allemands faire ça.

– Ce doit être à cause de la vitesse, dit Bonsaver. Peut-être que les chasseurs sont trop rapides pour pouvoir rester en formation avec les autres, avec les bombardiers.

– Et si c'étaient des Russes ? se demanda tout à coup Ambrogio. Et s'ils nous attaquaient ? Il lança un coup d'œil au déploiement : les quatre canons, distants les uns des autres d'une vingtaine de mètres, étaient bien visibles sur le terrain nu, en dépit des filets de camouflage. Sur les côtés et derrière chaque pièce il y avait de petits emplacements en tranchée, eux aussi bien visibles d'en haut ; un peu plus en arrière, sa tente en forme de cube et les tentes triangulaires des soldats, bien que couvertes de dessins de camouflage, ressortaient sur l'herbe. Aux deux extrémités du petit déploiement, sortant de trous circulaires pratiqués dans le terrain et profonds d'environ la hauteur d'un homme, affleuraient les deux mitrailleuses confiées à la batterie, installées en position de défense antiaérienne, c'est-à-dire sur un trépied monté « en chandelier ». Ambrogio chercha des yeux

celle qui était la plus proche et Bonsaver suivit son regard : elle était distante d'eux d'à peine une douzaine de pas.

Les avions, avec des ronflements croissants de moteurs, étaient entre temps arrivés à la hauteur du déploiement, mais à un kilomètre environ plus à gauche, au-dessus du vallon qui s'étirait parallèlement au Don ; là, tout à coup, ils lâchèrent toutes les bombes dont ils étaient chargés : la terre vibra et tressauta sous les pieds des hommes comme sous l'effet d'un séisme. Alors, surpassant de beaucoup le ronflement des moteurs, le fracas des explosions investit toute chose et courut impétueusement sur la plaine.

Dans le déploiement, des cris d'alarme s'élevèrent : tandis que les artilleurs couraient précipitamment des tentes jusqu'aux tranchées des pièces, Ambrogio et Bonsaver sautèrent presque en même temps dans le trou de la mitrailleuse la plus proche. Cependant les avions exécutaient un virage pour retourner vers leurs lignes : dans quelques minutes ils seraient précisément au-dessus d'eux.

– Tu connais la Fiat 35 ? demanda Ambrogio tandis que, fébrilement, il ôtait la gaine de sa mitrailleuse et en actionnait la crosse, introduisant la première cartouche.

– Un peu, répondit Bonsaver.

– Aide-moi à faire sortir la bande, lui cria Ambrogio et il ouvrit le feu ; il sentait son cœur battre tumultueusement, malgré le calme qu'il s'efforçait de garder.

– Très bien, fit l'autre, faisant ce qui lui était commandé.

Avec un vrombissement incroyablement assourdissant les dix ou douze avions passèrent au-dessus du déploiement, à quelque cent mètres de hauteur. A si peu de distance ils paraissaient tous énormes. Haletant doucement, Ambrogio tirait sur les carlingues, sur les pilotes qu'il entrevoyait par moments, passant d'un objectif à un autre selon ce qui surgissait devant lui. Les avions tiraient eux aussi avec leurs armes automatiques. Beaucoup de leurs projectiles heurtaient le terrain autour du trou de la mitrailleuse, soulevant des giclées de poussière.

– C'est comme au cinéma, cria Bonsaver très impressionné.

– Hein ? Quoi ? cria Ambrogio.

– Ça va, tire, cria Bonsaver.

Ambrogio s'exécuta. Il avait maintenant un bimoteur dans sa ligne de mire, et tandis que la formation s'éloignait vers le Don, il continua à tirer sur celui-là jusqu'à ce que tous les avions fussent hors de portée ; alors il cessa le tir. Il regarda Bonsaver, secoua la tête ; le cœur continuait à lui battre dans la gorge. « Ça a bardé », dit-il, « tu as vu ? » Il était mortifié. Il examina le chargeur à bande de la mitrailleuse, se rendit compte qu'il y avait eu peu de coups tirés et que tout s'était en fait déroulé en quelques secondes.

– En tout cas les coups tu les as tous bien placés, dit Bonsaver, cherchant à le consoler. Et si le pilote n'a pas été touché, ou un point vital du moteur...

– Je me suis comporté en crétin, dit Ambrogio en vrai crétin. Je ne devais pas passer d'un avion à l'autre de cette façon : j'aurais dû tirer sur un seul, toujours sur le même. Voilà où je me suis trompé. Quel idiot j'ai été ! puis tout à coup il se demanda : « Mais l'autre mitrailleuse ? » Il sauta hors du trou pour contrôler : l'autre mitrailleuse, de l'autre côté du déploiement, n'avait pas tiré du tout : elle était encore revêtue de sa gaine de toile.

– Vassena, hurla Ambrogio, Vassena. Où es-tu ?

Le caporal-chef Vassena qui commandait l'équipe des mitrailleuses (une petite équipe qui se réduisait à lui et à un autre homme seulement) était en train de sortir d'une des tranchées.

– Je suis ici, dit-il surpris. Qu'y a-t-il ?

– Pourquoi tu n'as pas tiré ? lui cria Ambrogio.

– Pourquoi ? murmura Vassena. Il ne savait que répondre.

Pendant ce temps les avions avaient repassé le Don. Ambrogio et Bonsaver, lui aussi sorti du trou, continuaient à les suivre du regard : ils apparaissaient de nouveau comme une nuée de petits points noirs dans le ciel.

Et voici que se produisit l'inattendu : quelques-uns d'entre eux, un, deux, trois, firent tout à coup demi-tour : ils revenaient ! Ils se remirent à grandir, il s'agissait de trois chasseurs.

– Ils reviennent, s'exclama Bonsaver, fais gaffe, ils reviennent.

– Je vois, dit Ambrogio. Et au caporal-chef Vassena : « Attention, ils reviennent. Cette fois-ci tu dois tirer ou... gare à toi. »

Vassena se mit à courir vers la seconde mitrailleuse, suivi de son aide. Ambrogio et Bonsaver sautèrent de nouveau à pieds joints dans le trou, les autres artilleurs dans les tranchées.

Les trois chasseurs étaient encore hors de portée de tir mais déjà Ambrogio, les mains sur la poignée, les pouces sur la détente, l'œil droit dans la ligne de mire, surveillait attentivement celui du milieu. En même temps : « Ceux-là se figurent qu'ils peuvent s'amener sans risque », disait-il tout bas, haletant doucement, le cœur battant à nouveau follement. « Ils s'imaginent qu'ils vont venir ici, dans le vallon, nous mitrailler, nous, nos pièces et toute notre camelote, sans courir aucun risque. » Il hochait la tête.

A sa droite, à quelques pouces de distance, la bouche entrouverte, ses yeux clairs vaguement souriants, les mains levées pour soutenir le chargeur, Bonsaver – qualifié de « héros lointain » et pourtant, en ce moment, terriblement présent – clignait de l'œil.

– Venez, disait encore Ambrogio aux avions, venez, ve... Ses paroles furent couvertes par le fracas de la mitrailleuse dont il avait pressé la détente et qui s'était mise à tirer en vibrant avec violence sur le trépied vertical, bien que maintenue pointée vers l'objectif par les mains nerveuses du sous-lieutenant. De l'autre côté du déploiement, Vassena lui aussi ouvrit le feu. Et les trois avions russes, avec toutes leurs armes, ouvrirent le feu à leur tour. Assis dans son habitacle transparent, le pilote du chasseur du milieu était visible de la tête aux pieds. Il s'était parfaitement rendu compte que ces deux-là, en bas, dans le trou, Ambrogio et Bonsaver, tiraient sur lui, et à

son tour il tirait sur eux négligeant tout le reste. Il piqua soudain tout droit sur la position de la mitrailleuse, tandis que les deux autres baissaient un peu la tête et se pelotonnaient instinctivement sans pourtant cesser de tirer. Le terrain tout autour du trou était comme parcouru de coups de fouets.

Bonsaver cria au pilote, en dialecte : « Du raffut t'en fais, mais tu vises comme un pied ! »

L'avion se cabra, immense à si peu de distance, et Ambrogio lui tira dessus, encore et encore. Puis, suivi des deux autres, il pointa de nouveau vers le Don où Ambrogio continua à le mitrailler même après qu'il fut hors de portée. Les trois avions rapetissèrent, passèrent le fleuve en formation rangée, sans donner le moindre signe d'avoir été touchés.

– Merde alors, grommela Ambrogio merde... est-il possible que je ne l'aie pas touché ! Comment a-t-il fait pour en réchapper ?

Bonsaver était maintenant aussi mortifié que lui. « Bordel de merde », murmura-t-il, « si j'avais été à ta place je n'aurais pas fait autrement. »

– En attendant, il est parti, dit Ambrogio. Tu veux que je te dise ? Moi, la mitrailleuse comme arme antiaérienne je n'y crois plus. Basta.

Ils sortirent du trou. Les artilleurs sortaient à nouveau des tranchées : « Quelqu'un a-t-il été touché ? » cria Ambrogio.

Personne n'avait été touché.

– Chefs de pièces, contrôlez les pièces, ordonna le sous-lieutenant. Enlevez les filets et examinez-les centimètre par centimètre.

– Comme si c'étaient de belles femmes, cria le caporal Costanzo, celui qui avait l'habitude de débiter des cochonneries.

De l'autre côté du déploiement, un artilleur ajouta : « Alors vous devez surtout contrôler entre les... »

Mais Ambrogio l'interrompit : « Vicari, ne dis pas de saletés. » Et à Bonsaver, continuant la conversation interrompue : « C'est à n'y pas croire, vraiment, à n'y pas croire. »

– Écoute, dit Bonsaver, en juillet, pendant l'avancée, j'ai vu un avion russe abattu. Tu me croiras si tu veux, il était criblé d'au moins cinquante ou soixante trous qui lui avaient été faits par les missions précédentes, et qui avaient été un à un refermés avec des petits morceaux rouges de mastic. Cinquante ou soixante trous, tu te rends compte ! Il ajouta en dialecte : « Si le pilote n'est pas touché, ou quelque chose de vital, ils ne tombent pas. T'as pigé ? »

Pendant que les artilleurs libéraient les pièces de leurs filets de camouflage, dans la tente en forme de cube d'Ambrogio le téléphone sonna. « Qu'est-ce qu'ils veulent ? » maugréa le jeune homme en se hâtant vers l'appareil. « Ils ne vont pas demander que l'on tire maintenant ! »

Ils ne demandaient pas que l'on tire ; c'était simplement le commandant de la batterie qui voulait savoir s'il y avait eu des pertes ou des dégâts.

– Aucune perte, lui répondit Ambrogio, tirant avec un pied le tabouret près de la petite caisse qui servait de support au téléphone, et s'asseyant. Quant aux dégâts je ne sais pas encore, nous sommes en train de vérifier.

Dès que l'inspection des pièces sera terminée, je te rappelle. Dans quelques minutes.

– Appelle seulement si vous découvrez quelque merde, répondit le lieutenant-commandant, sinon pas la peine de me déranger.

– D'accord, dit Ambrogio, et en même temps il remuait avec la pointe de sa botte quelque chose de vaguement brillant qui était par terre. Et de votre côté, pas de dégâts ? Et au commandement de groupe ?

– Il semble que non, répondit le commandant ; les bombes ont toutes atterri sur les unités de renfort de l'infanterie qui sont en bas, dans le vallon. Là il y a eu des morts ; combien exactement, je ne saurais te dire. Allez, salut.

Ambrogio reposa le récepteur sur le téléphone, puis se pencha pour ramasser par terre le petit objet brillant : c'était un projectile non éclaté de mitrailleuse, de quelque vingt millimètres, encore chaud. Il l'examina attentivement, puis regarda le plafond et les parois de la tente, pour voir s'ils avaient été troués ; ils paraissaient intacts. « Qu'est-ce que ça signifie ? » se demanda-t-il. « Un projectile non éclaté posé par terre ? Pourquoi ne s'est-il pas enfoncé ? »

Bonsaver, qui était dehors, entra dans la tente. Ambrogio lui montra le projectile : « Regarde ça », lui dit-il. Puis il lui indiqua l'endroit où il l'avait trouvé et lui posa la question qui le préoccupait. Bonsaver examina attentivement le plafond et les parois de la tente, déplaça plusieurs fois son regard du point que lui avait indiqué son ami aux possibles positions des avions attaquants (« on voit bien », dit Ambrogio, « que tu fais des études d'ingénieur, tu m'épates ») et finit par conclure que le projectile devait avoir été tiré de loin, puisqu'il avait sans doute rebondi plusieurs fois avant d'atterrir là.

– Justement dans ma tente ? s'étonna Ambrogio. Il le lui tendit : « Eh bien, garde-le en souvenir de l'aventure d'aujourd'hui », lui dit-il. « Vous autres, héros lointains, vous devez tous avoir la caisse réglementaire pleine de grenades non éclatées, de poignards rouillés et de choses de ce genre, je suppose. »

Mais Bonsaver, après l'avoir une nouvelle fois examiné, le lui rendit : « Il a fini chez toi, ça signifie qu'il t'était destiné ». Il posa le projectile sur la caisse du téléphone, comme on pose un bibelot. « Vois comme il fait bien là » dit-il.

Les quatre chefs de pièces arrivèrent, trois gradés et le sergent Facchi ; ils rapportèrent eux aussi qu'ils n'avaient pas eu de dégâts : « deux coups seulement sur l'écusson de ma pièce... hein ? Comment ? » s'interrompit le sergent. « Qu'est-ce que vous avez dit, mon lieutenant ? »

– Je n'ai rien dit, lui répondit Ambrogio, et il était sur le point de lui demander : « Qu'est-ce qui te prend ? » quand il se souvint que les quatre hommes étaient tous plus ou moins sourds, après tant de conduites de feu, et que Facchi l'était particulièrement. Allons, continue, lui dit-il d'une voix un peu plus forte. Tu dis deux coups sur l'écusson ?

– Oui mon lieutenant, deux belles bosses, mais pas de dégâts.

– Tant mieux, murmura Bonsaver.

– Hein ? lui demanda Facchi en se retournant.

– Il a dit tant mieux, lui cria Ambrogio, et il secoua la tête en souriant.

Les quatre chefs de pièces rirent à leur tour ; avec leurs bandoulières de cuir à l'oblique sur le torse, ils paraissaient massifs : on les aurait dit plus corpulents que les autres artilleurs, comme si la différence d'autorité comportait aussi une différence de volume.

– Maladie professionnelle, dit Bonsaver à Facchi en se touchant une oreille, et il se mit à rire.

– Oui, fit le sergent mais par chance c'est une chose qui ne dure pas. Une fois qu'on a quitté la ligne des pièces, ça passe en quelques mois : ils le disent tous.

– En effet, c'est ce qu'ils disent, confirma un autre chef de pièces.

– Vous avez bien examiné les cylindres du frein hydraulique et des récupérateurs ? demanda Ambrogio. Il ne faut pas qu'ils perdent de liquide.

– Soyez tranquille mon lieutenant. C'est la première chose que nous avons vérifié, répondit Facchi.

– Vous aussi ? s'assura l'officier en s'adressant tour à tour aux trois autres qui confirmèrent en souriant.

Ambrogio eut un élan de sympathie pour ces quatre garçons dignes et fidèles, à peine plus âgés que lui et que la responsabilité semblait avoir précocement mûris.

Eux remarquèrent sa sympathie et ils y répondirent par leurs sourires.

– Très bien, conclut Ambrogio.

– Nous pouvons recouvrir les pièces ? demanda alors le caporal-chef Zanini, celui de la pièce directrice.

– Oui, sauf celle de Facchi. Je veux donner un coup d'œil à l'écusson. Puis, comme les quatre hommes étaient sur le point de s'éloigner, encore à Facchi : « Tiens », dit-il en lui tendant le minuscule obus, « montre-le à qui tu voudras. Il a atterri dans ma tente. Si par hasard quelqu'un a ramassé quelque chose de semblable, dis-lui de me le faire voir. »

18

Bonsaver resta dîner avec Ambrogio. Il avait l'intention de repartir avec les camions du service des munitions qui, en fin de soirée, devaient passer d'abord par ce groupe, puis par le sien.

De la cuisine – située comme on l'a dit dans le vallon – l'ordonnance d'Ambrogio, Paccoi, porta le dîner dans deux gamelles et dans deux assiettes creuses, celles-ci recouvertes par deux autres renversées et réunies dans une serviette, dont il retenait les coins d'une main ; il apportait aussi, sous le bras, un tabouret supplémentaire, et improvisa une sorte de petite table sur la caisse du téléphone, entre les deux tabourets. Auparavant il avait installé sur la caisse, en guise de nappe, la serviette aux coins chiffonnés dans laquelle il avait transporté les assiettes, en expliquant sentencieu-

sement, satisfait et évasif que : « il faut ce qu'il faut. »

Il leur avait réservé une petite surprise, ajoutant à la viande de l'ordinaire deux croquantes portions de frites : « hommage », récita-t-il, « du caporal de cuisine au lieutenant qui a failli se faire tuer pendant l'attaque aérienne, alors qu'il était en visite. »

– Auquel cas, renchérit Ambrogio, j'aurais dû payer ça de ma poche, parce que la ligne des pièces n'est pas assurée contre les dommages causés à des tierces personnes.

Toujours un peu emprunté, le paysan-ordonnance assista au repas, prêt à intervenir : il essayait de se comporter comme, selon lui, se serait comporté un vrai maître d'hôtel. En réalité il ne pouvait faire autre chose que de retirer, d'abord les gamelles, puis les plats, chaque chose bien nettoyée, et il le fit donc de la façon la plus stylée possible. Personne ne l'obligeait à agir de la sorte, mais il était désormais très dévoué à Ambrogio dont il appréciait le sérieux et le sens du devoir, et il entendait donc faire tout ce qui était en son pouvoir pour que l'officier étranger ait de lui la meilleure impression.

Après le repas, les deux sous-lieutenants s'assirent sur les tabourets devant la tente, pour goûter la fraîcheur du soir. Le soleil déclinait ; deux sentinelles, le fusil à l'épaule, commencèrent leur service de garde, faisant les cent pas le long du déploiement des pièces. Les soldats eux aussi étaient dehors devant leurs tentes, assis en cercles sur l'herbe : quelques-uns bavardaient, et le sujet de conversation obligé était l'attaque aérienne de l'après-midi, d'autres en revanche écoutaient de stridentes chansons sortant de petits gramophones à manivelle. Les voix et les sons parvenaient aux deux officiers.

– Si ça te dit, proposa Ambrogio, au lieu de rester ici, nous pouvons aller nous asseoir dans l'herbe avec les soldats. Ils ont sûrement très envie de parler avec toi : tu comprends, ici ils voient toujours les mêmes têtes.

– Tu sais bien t'y prendre avec les soldats, hein ? dit Bonsaver. Tu te sens à l'aise avec eux !

– Oui.

– Je m'en suis aperçu.

– Je connais maintenant à peu près tout de chacun d'eux, et même de leurs parents. J'ai appris avec mon père à m'intéresser à eux.

– Pourquoi ? Ton père fait comme ça avec ses ouvriers ?

Ambrogio fit signe que oui. « Pour lui c'est naturel. Je t'ai déjà dit qu'avant d'être industriel il était ouvrier ? »

– Je ne m'en souviens pas, dit Bonsaver en se levant. Eh bien allons, rendons-leur visite.

Mais juste à ce moment-là, le téléphone sonna. Ambrogio entra rapidement dans la tente ; il en ressortit presque aussitôt, le mégaphone au poing : « Chefs de pièces », cria-t-il dans l'instrument, « au rapport. Au rapport les chefs de pièces ! » Puis, tourné vers la tente la plus proche, il appela sans mégaphone : « Borghi ! »

– Présent, cria l'interpellé depuis sa tente.

– Dépêche-toi, viens toi aussi.

– Tout de suite.

– Maintenant, dit Ambrogio à Bonsaver, tu peux te rendre compte par toi-même à quel point vous êtes assommants, vous autres observateurs, quand vous donnez l'alarme à l'heure d'aller dormir.

Les cinq hommes qu'il avait appelés arrivèrent en courant. Ils ne portaient plus les bandoulières comme dans l'après-midi, deux étaient même en savates.

– Toi, Borghi, dit Ambrogio à l'artificier de la ligne des pièces, allume tout de suite le point de repérage. Vous dit-il aux autres, tenez-vous prêts avec les pièces à faire feu.

– Prêts ? lui demanda le caporal-chef Zanini.

– Oui. Ce n'est pas sûr que nous tirerons. Mais s'ils nous le demandent, nous devons être prêts à le faire immédiatement. Donc, ôtez les filets et les gaines des pièces, obturateurs ouverts, et que les hommes soient tous avertis et prêts à agir sitôt qu'on les appellera.

– Oui mon lieutenant, dirent ou murmurèrent les chefs de pièces. Avant de s'éloigner, le sergent Facchi (qui, comme on l'a dit, était le plus sourd des quatre) dit en aparté à Ambrogio : « Dans notre tente, il y a Colombo, celui qui a la belle voix. Il est venu en visite depuis le P.C. de batterie. »

– Mm.

– Jusqu'à présent il n'a pas voulu chanter. Mais si c'est vous qui le lui demandez, il chantera. Il montra Bonsaver à la dérobée pour indiquer que ce serait chic d'offrir à leur hôte un tel traitement.

Ambrogio approuva d'un signe de tête, mais dit : « Après, quand nous aurons mené à bien cette conduite de feu. » Les quatre hommes saluèrent et se dirigèrent en hâte vers leurs tentes.

Quelque cent mètres en arrière du déploiement, il y avait, profondément enfoncée dans l'herbe, une balle de bois à raies horizontales blanches et rouges, le point de repérage, sur lequel étaient pointées jour et nuit les longues-vues panoramiques des canons. Comme, de nuit, il n'aurait pas été visible, il portait, solidement attachée à mi-hauteur, une petite lanterne rouge. C'est elle que l'artificier Borghi alla allumer, et la présence dans le noir de cette minuscule lumière suffirait à avertir chaque artilleur de se tenir prêt.

Maintenant Ambrogio ne pouvait plus s'éloigner du téléphone. Au-dessus et tout autour du déploiement, l'énorme ciel sans lune commença à se bigarrer d'étoiles. Peu à la fois, et d'une manière de plus en plus drue.

– C'est dommage de ne pas les connaître, les étoiles, fit observer le jeune homme, de ne pas savoir leurs noms, ni le nom des... comment ça s'appelle ? de leurs regroupements.

– Les constellations, tu veux dire ? fit Bonsaver.

– C'est ça, les constellations. Autrefois les gens connaissaient ces choses. Plus d'une fois j'ai pensé que si nous les connaissions nous aussi, les étoiles nous tiendraient compagnie quand nous devons veiller.

– C'est le cas, dit Bonsaver. C'est tout à fait vrai.

– Pourquoi ? Tu ne vas pas me dire que tu connais les étoiles ?

– *Un éclat* (un peu) si, dit Bonsaver dans son beau parler. Il continua sur le même ton : « Je m'y suis toujours intéressé, depuis l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. »

– Ça alors. Ambrogio s'anima : « Les ressources de ces héros lointains ! Eh bien, allez, commence tout de suite à me dégrossir. » Il leva les yeux : « par exemple, comment s'appelle ce petit groupe d'étoiles, là, presque au-dessus de nos têtes ? »

– Celle-là, c'est la Lyre. Mais si tu veux retenir quelque chose, tu ne dois pas apprendre les noms, comme ça, au petit bonheur. Il faut un minimum de système. Fais bien attention : Tu dois toujours te référer – toujours, je dis bien – à l'étoile polaire. Celle-là tu sais la reconnaître, non ?

– Ben, ne serait-ce que pour s'orienter. Il ne faut pas exagérer.

– Eh bien voilà. D'abord il faut toujours se rappeler que le ciel tourne, je veux dire qu'il semble tourner, autour d'un axe qui passe par nos deux pôles et par l'étoile polaire... Il continua un peu, tant que l'ordre d'ouvrir le feu ne parvenait pas de l'observatoire. Guidé par lui, Ambrogio identifia l'une après l'autre les principales constellations qui parcourent le ciel d'été et, parmi elles, les quelques étoiles de première grandeur ; il essaya de bien se pénétrer des formes et des noms, les répétant plusieurs fois.

Cette espèce de chaise, ou de petite échelle qui, pendant la nuit – lui expliqua Bonsaver – faisait pratiquement un demi-tour autour de l'étoile polaire, était Cassiopée. Qui sait pourquoi les anciens lui avaient donné le nom d'une princesse. Puis, toujours dans la zone qui se trouvait à l'est de l'étoile polaire, se trouvait le grand carré de Pégase, le cheval ailé. Avec, entre Pégase et Cassiopée, la longue et tremblante queue du cheval : deux minces fils d'étoiles qui ont – étrangement – le nom d'une autre princesse, Andromède.

Passant de la partie est du ciel à la zone qui se trouvait au-dessus de leurs têtes, on distinguait sur le fond phosphorescent de la voie lactée une croix de grandes étoiles : le Cygne, aux ailes déployées et, proche du Cygne, mais séparée et distincte, la Lyre, un petit tas d'étoiles dominé par la luminosité bleutée de la plus brillante d'entre elles, Vega qui – comme Bonsaver le fit remarquer – était l'astre le plus lumineux de tout le ciel d'été.

Vers le sud, dix ou douze étoiles de deuxième grandeur formaient l'Aigle. « Moi, à vrai dire, cette constellation je l'appelle Zambon », dit Bonsaver, « parce que, comme tu vois, elle ne ressemble pas du tout à un aigle ; elle ressemble plutôt au machin avec lequel le plombier de mon village, un certain Zambon (un ivrogne, je ne te dis pas à quel point !) taraude les conduites d'eau. »

– Alors, fit observer Ambrogio, je devrais l'appeler Pirovano, vu que le plombier de Nomana s'appelle comme ça. Il lui revint en mémoire l'épisode de cet aigle de Pirovano Oreste qui, lors du rassemblement pour la déclaration de guerre, ne parvenait pas à faire fonctionner ses haut-parleurs

appliqués sur la façade de la mairie. « C'est bon », dit-il, « Constellation Pirovano. »

En tournant le regard depuis Pirovano vers l'ouest, on découvrait – tellement bas qu'il touchait presque l'horizon – le Bouvier – c'est-à-dire le guide des bœufs – qui, en réalité, faisait plutôt penser à l'un de ces cerfs-volants avec lesquels jouent les enfants : le point d'attache de sa queue flottante était constitué par une grosse étoile rougeâtre, assez grossière, Arcturus.

Au fur et à mesure qu'Ambrogio distinguait les convois d'étoiles qui lentement parcouraient l'immense ciel nocturne, celui-ci lui paraissait déjà plus compréhensible, moins inaccessible. Il est vrai – comme ne manqua pas de l'en avertir Bonsaver – que ces convois d'étoiles sont en réalité fictifs, parce que si l'une des étoiles qui les composent est distante de nous – disons – de quelques années lumière, les autres peuvent être distantes d'une infinité d'années lumière, et, comme chacune suit sa propre route à une vitesse incroyable, peu à peu leur dessin s'estompe et il s'en forme d'autres. Il n'en demeure pas moins que dans le bref laps de temps d'une civilisation – quelques milliers d'années – leur effondrement est à peine visible.

Pour nous, donc, les étoiles se regroupent en ces silencieux cortèges qui – si nous les observons attentivement – nous fascinent et nous font rêver, même si l'on en plaisante parfois.

– Sauf les constellations les plus proches de l'étoile polaire, qui se voient toute l'année, les autres changent avec le changement des saisons, lui répéta encore une fois Bonsaver. Tu dois faire attention, là, à l'horizon à l'est et au sud-est : c'est de là qu'elles surgissent pour monter dans le ciel pendant la nuit. Quand tu verras affleurer Orion, le grand chasseur, qui remplira toute cette partie du ciel, alors sois bien attentif, dit Bonsaver, qui finissait par se laisser impressionner un peu lui-même : « c'est signe que l'hiver arrive. »

Le terrible hiver russe ! A cette idée, exposée de cette façon, Ambrogio sentit les poils de ses bras se dresser. « Que le diable t'emporte », grommela-t-il. « Qu'est-ce que tu racontes ? Pour savoir que l'hiver arrive, on n'aura pas besoin de regarder les étoiles. »

Dans la tente, le téléphone sonna. Ambrogio sauta sur ses pieds et se mit à rire, et Bonsaver à son tour. « Misérable », dit-il, « tu as rompu le charme. » « Tu vois un peu les tours que nous ménagent les étoiles », ajouta-t-il en dialecte. Tout en soulevant le récepteur, l'autre acquiesça.

Il ne s'agissait pas d'un ordre de tir. Le sergent-fourrier communiquait que les camions de munitions étaient arrivés. Ambrogio le pria de lui passer le lieutenant-commandant et il rappela à celui-ci que la ligne des pièces était toujours sur ses gardes et en attente ; le lieutenant ordonna qu'elle continue à se maintenir ainsi. Ambrogio consulta sa montre : il s'était écoulé une heure et demie depuis l'alerte, et donc pendant une heure et demie, il avait parlé d'étoiles avec Bonsaver.

Ce dernier, averti de l'arrivée des camions, se leva de son tabouret. « Eh bien, Riva, le moment est venu de prendre ses jambes à son cou et de s'en

aller », dit-il dans son parler fleuri, « les vacances sont finies. » Il serra cordialement la main d'Ambrogio ; ce jour avait marqué un notable progrès dans leur amitié. Précédé par un artilleur muni d'une torche électrique, le visiteur s'achemina donc vers le P.C. de batterie sur une piste tracée dans l'herbe.

19

Sur le terrain, le temps continuait à passer avec lenteur. Plus d'un soldat – après s'être mis d'accord avec un compagnon pour qu'il l'appelle en cas de feu – se retira dans sa tente et, sans se déshabiller, s'étendit sur sa paillasse.

Ambrogio demeura une autre demi-heure à se balancer sur son tabouret, puis se fit remplacer à côté du récepteur par le téléphoniste, et alla s'asseoir dans l'herbe avec les autres artilleurs. A son arrivée, fatalement, la conversation reprit autour de l'attaque aérienne de l'après-midi, laquelle à cette heure – étant donné la fatigue – commençait à apparaître à tous plutôt lointaine, comme si elle avait eu lieu dans les jours précédents. Puis quelqu'un demanda à l'officier s'il connaissait la raison de l'actuel état d'alerte, et s'il avait une idée du possible objectif. Il répondit que non ; il ajouta toutefois : « il doit probablement s'agir de quelque chose de mobile, de camions par exemple. Peut-être qu'à l'observatoire ils ont entendu des moteurs, ou bien qu'ils ont vu des phares hors de la ligne de tir : quelque chose comme ça. Sans doute veulent-ils être prêts à faire feu au cas où les camions ou (mais espérons que non) les chars de combat, arriveraient sur une zone où le réglage du tir a déjà été effectué. »

– Le réglage du tir ?

– Oui. Mettons par exemple qu'ils arrivent à un croisement, ou sur un tronçon de route sur laquelle nous avons déjà tiré : pour lesquels nous avons donc la hauteur, la direction etc.

– Chars de combat, mon lieutenant ? lui demanda un artilleur au bout d'un moment, assez inquiet. Et un autre : « Vous croyez qu'il y en a vraiment devant nous des chars de combat ? »

– Depuis quand ?

– Des chars d'assaut ? Il y a des chars d'assaut ? Qui l'a dit ?

Ambrogio comprit qu'il avait mis le doigt sur la plaie. Il est vrai qu'arrêter les chars était le travail de la première ligne, c'est-à-dire de l'infanterie, mais tout le monde savait – et surtout sentait intimement – que l'infanterie italienne n'était pas équipée pour cette tâche. « Mais non, quels chars de combat ! » dit-il donc : « c'était une hypothèse, seulement un exemple ». Je n'ai pas dit qu'ils étaient là. J'ai même dit : « Espérons qu'ils n'y sont pas. »

C'était un discours sans entrain, un peu tiré par les cheveux, il s'en rendait bien compte. Mais il fut suffisant pour dissiper l'inquiétude des soldats. Depuis qu'on était en Russie, finalement, on n'avait fait qu'avancer : pour-

quoi donc se mettre martel en tête ? Surtout au moment d'aller dormir...

Même autour de l'officier, la conversation finit par s'éparpiller. A la fin l'un des soldats qui possédait un gramophone fit entendre une chanson qui avait été en vogue quelques années auparavant ; la voix du gramophone était basse et métallique, le disque très usé, ils l'avaient entendu tant de fois, et pourtant, là, ils finirent tous sans exception par se taire et par l'écouter :

Si tu pouvais avoir
mille lires par mois,
tu serais, sans exagérer
tout à fait sûr de trouver
le bonheur !...

Quand, sur une plainte grinçante, la chanson du bonheur à bon marché fut terminée, il s'éleva, le temps que le soldat change le disque et remonte l'instrument à la manivelle, celle du « violon tzigane » – toujours basse et au timbre métallique.

Oh tzigane passionné à l'air alangui
toi qui rêves à ta douce terre de Hongrie...
Peut-être que tu penses toi aussi
à l'amour au loin
sous le ciel lointain ?
Oh violon tziga...
Oh violon tziga...
Oh violon tziga...

On savait qu'à cet endroit-là le disque était rayé, mais le soldat ne s'était pas donné la peine d'intervenir à temps pour pousser l'aiguille au-delà de l'obstacle. Finalement il le fit, quelqu'un émit quelque trait d'esprit, le disque put finir.

Alors le caporal Colombo (le ténor populaire que Facchi aurait voulu faire entendre à Bonsaver) se mit tout à coup à chanter, et attaqua, de sa voix non pas affectée mais vive et humaine *O mia bèla Madunina* (oh ma belle petite Madone) en dialecte milanais. C'était son propre dialecte, si bien que sa diction était impeccable, parfaite. Colombo chantait vraiment bien. A la fin les soldats, Ambrogio compris, applaudirent à tout rompre, avec enthousiasme.

Après une brève pause, Colombo attaqua une deuxième chanson, puis une troisième. La ligne des pièces tout entière s'était rassemblée en cercle, assise dans l'herbe devant lui. Au bout d'un moment ils n'applaudirent même plus, se bornant à approuver par des signes chaleureux ou à écouter absorbés, ravis par son beau chant. Au loin, dans la grande obscurité qui recouvrait la steppe, continuait à briller la petite lampe rouge du réglage de tir. Les deux sentinelles elles-mêmes s'étaient approchées et, debout hors du

cercle, écoutaient attentivement.

– Qu'est-ce qui peut bien nous émouvoir à ce point ? se demanda tout à coup Ambrogio. Si elles étaient dites au lieu d'être chantées, les paroles de ces chansons porteraient presque à rire. Pourtant, chantées comme ça, elles bouleversent : c'est qu'elles prennent alors un sens indéfinissable. En tout cas elles ne font pas du tout rire, ce serait même stupide d'en rire. Qu'est-ce qui peut bien provoquer cette transformation ? Mais ce n'était pas le moment d'analyser («...je n'approfondirai pas cette fois non plus : les choses que nous ressentons le plus souvent sont celles que nous analysons le moins... ») Il se souvint des critiques à propos des chansonnettes à succès qu'un peu tout le monde se sentait obligé de faire, et qu'il avait lui-même faites tant de fois. Eh bien, à présent, il préférait reconnaître l'émotion que lui procuraient ces chansonnettes. De toute façon – pensa-t-il confusément – avec leurs limites et leurs défauts, c'étaient bien celles-là les chansons de sa jeunesse, et pas d'autres. Comme, pour son père et pour les plus âgés, certaines vieilles rengaines (qu'il n'avait entendues qu'en disque : « *sous l'avant-toit de la vieille tour – une hirondelle amie – à l'éclosion de l'amandier est revenue...* »), se rattachaient au souvenir de leurs jeunes années, celles-ci, pour lui, étaient liées aux siennes et les lui rappelleraient toujours, plus que tout autre chose peut-être.

Pendant ce temps, Colombo avait attaqué « Triste villa » une chanson assez en vogue alors. Dans l'épaisse obscurité environnante, sa voix magique dessinait une villa séculaire, romantique, que chacun des présents avait l'impression d'avoir déjà vue ou entrevue, Dieu sait où dans la lointaine Italie :

Derrière l'ombre des volets
tant de choses sont restées :
les questions, les réponses,
la robe que vous revêtiez
la chanson que vous chantiez
les mensonges que me disiez...
Toujours en haut du charme
La brise sanglotera
Chaque étoile est une larme
Que personne n'essuiera.
Triste villa.

Loin de la patrie, la chanson devenait si touchante qu'elle serrait le cœur.

Le chanteur fit une pause. Pour se donner une contenance, il dit alors quelque chose de semi-professionnel à propos de la musique. Lui comme les autres se sentait pourtant dérangé par cette parenthèse non chantée ; il avertit que le prochain morceau serait le dernier et attaqua une vieille chanson napolitaine, *Signorinella*, qui était son cheval de bataille :

Signorinella pâle,
Douce voisine d'en face, au cinquième étage,
Il n'est pas une nuit
Où je ne songe à Naples
Ça fait vingt ans que j'en suis parti...
Il neige sur mon pays
Le clocher de l'église est blanc
Tout le bois est devenu cendre...

C'était l'expérience d'un autre, non du chanteur ou de son public, et pourtant, rapportée ainsi, elle paraissait concrétiser la nostalgie de tous : celle qui habitait le cœur du modeste chanteur, celle d'Ambrogio et celle des autres soldats, un par un.

La chanson terminée Colombo se leva au grand regret de tous, et prit congé de l'officier. Ce dernier, conscient de lui faire plaisir, le remercia avec une certaine solennité. A la lueur des étoiles le naïf ténor se mit ensuite en route seul, sur le chemin tracé dans l'herbe qui conduisait au dépôt de véhicules de la batterie.

Les autres aussi s'étaient levés.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le sergent Facchi à Ambrogio.

– On va tous dormir, décida l'officier, prêts, naturellement, à bondir en quelques secondes. Et sans couvrir les pièces, bien entendu, ni éteindre le réglage de tir.

– Oui mon lieutenant.

Tous entrèrent ensommeillés dans les tentes.

Cette nuit-là, il n'y eut pas d'appels.

20

Les jours de l'été s'écoulèrent. Comme, de la part des observateurs, parvenaient de moins en moins de demandes de feu, les quatre pièces restaient muettes, parfois des semaines entières, à l'abri de leurs filets de camouflage.

Quand il n'était pas occupé à des tâches de service, Ambrogio restait assis sous l'auvent de toile de sa tente à lire le gros volume de Cholokhov que lui avait apporté Bonsaver. Il lui arriva plus d'une fois d'interrompre sa lecture, de se saisir de la longue-vue, et d'aller se poster à une centaine de mètres devant les pièces, sur le haut du terrain d'où il pouvait apercevoir la petite ville de Vechtchenskaïa. Divers épisodes du livre s'y déroulaient. D'ici, il n'avait pourtant pas la possibilité de distinguer les divers endroits qui jalonnaient sa lecture, et il finissait chaque fois par s'arrêter sur le rustique temple où Cholokhov avait situé le serment des recrues cosaques. Sa coupole était maintenant ébréchée en divers points par des passages d'obus. « C'est nous qui lui avons fait ça, malheureusement, mais... on

dirait bien que là-dessus il y a un poste d'observation russe, et donc... C'est une chance qu'il s'agisse d'obus de petit calibre. »

A ses pieds, tout autour, il y avait l'herbe rare de la steppe, parsemée de fleurs sauvages diversement colorées. En les observant, le jeune homme eut un jour une idée : il en cueillit quelques-unes, les mit dans une enveloppe et, avec quelques lignes, les expédia à Rho, à Tricia.

« Laquelle probablement, ces jours-ci », se dit-il, changeant d'humeur à peine après avoir glissé son pli dans la boîte au bureau administratif, « n'est même pas à Rho, mais quelque part à la mer ou à la montagne, peut-être en train de se laisser courtiser par un autre... » Il se demanda avec une sorte d'irritation : « Et pourquoi ne devrait-elle pas se laisser courtiser par un autre, vu que moi, je n'ai aucune intention de lui faire la cour ? Pourquoi donc la chose devrait tant me déplaire ? » Illogique et critique envers lui-même, encore adolescent.

Il n'acheva pas de lire le roman de Cholokhov qui, mis à part ses mille cinq cents pages, lui semblait en bien des points plein de contradictions, et qui, de plus, lui était réclamé par le lieutenant-commandant qui désirait à son tour le lire. Il ne lui resta plus que deux textes universitaires apportés d'Italie ; il les ouvrait cependant de mauvaise grâce : comment aurait-il pu avoir le cœur à l'étude ?

Il ne pouvait toutefois pas trop s'éloigner des lignes de pièces. Parfois, pour occuper son temps, il observait à la jumelle les petits faucons bigarrés de la steppe. Si la vue depuis sa tente était – comme on l'a dit – partiellement obstruée vers le front, c'est-à-dire vers le nord, vers l'est et le sud-est, elle embrassait en revanche une immense lande que les faucons, seuls êtres en mouvement, parcouraient une grande partie du jour. Ils volaient de façon isolée, lents, infatigables, leurs petits yeux durs pointés vers l'herbe, à la recherche de proies. Par moments ils restaient immobiles sur leurs ailes vibrantes, prêts à descendre à la verticale, en piqué : l'observateur retenait alors son souffle, la jumelle traquant les moindres détails.

Parfois, quelque artilleur intrigué demandait au sous-lieutenant la permission de les observer à son tour à la jumelle. L'officier lui passait volontiers l'instrument, écoutait les remarques et les plaisanteries de l'autre, plaisantait à son tour.

Comme chacun sait, le moment de la distribution du courrier est, au front, l'un des plus attendus. A la batterie, la correspondance arrivait une ou deux fois par semaine, apportée par le camion « des provisions », et, sur ordre du lieutenant-commandant, était distribuée sans retard par le sergent-fourrier. Celui-ci avait l'habitude, lors de la distribution, de suivre un petit cérémonial : debout devant la tente d'administration, après avoir scandé une seule fois, à voix haute, le mot « courrier », il attendait que (« Courrier ! courrieer ! ») les soldats en garnison dans le vallon accourent, et il leur distribuait alors les missives qui leur étaient destinées. Après quoi, le visage sérieux – comme il pensait que l'importance de son devoir le requérait –, il empoignait le paquet de celles qui étaient encore à distribuer et se dirigeait

à grands pas vers la ligne des pièces. D'habitude, il trouvait là les artilleurs déjà regroupés qui l'attendaient.

Ainsi, un après-midi de début septembre. La nouvelle de son arrivée s'était répandue et, parmi les artilleurs, il trouva aussi Ambrogio. Le sergent-chef salua militairement l'officier puis commença la distribution, sans sourire à une seule des plaisanteries dont les soldats l'accompagnaient ; à la rigueur – tout le monde le savait – il s'accorderait de sourire après, une fois la distribution terminée.

C'était un homme presque chauve, doté par la nature d'un cou de taureau, et qui bombait toujours le torse à cause de la conformation de sa colonne vertébrale ; à un aspect si important (« malheur à lui si les Russes le prennent », pensait parfois Ambrogio en l'observant) correspondait chez le sous-officier une âme des plus modestes. S'il craignait d'une manière excessive ses supérieurs, par contre, de toutes petites acquisitions le rendaient heureux : par exemple, une rame de papier ou un ruban pour sa machine à écrire. Mais de cela, les soldats ne se rendaient pas vraiment compte.

– Missori Aristide.

– Présent.

– Sergent Facchi.

– Me voici.

– Giovanni Paccoi.

– Présent.

– Aristide Missori.

– Encore lui ! commentèrent les soldats. Dis donc, combien de fiancées as-tu laissées en Italie, pour recevoir tant de courrier ?

– Maialetti Vito.

Après chaque nom, le fourrier tendait à l'intéressé (ou, si par hasard l'intéressé n'était pas présent, à son chef de pièces) la missive.

– Lieutenant Riva.

Une deuxième fois : « Lieutenant Riva. » Le fourrier, après avoir cherché des yeux l'approbation de l'officier, remit les deux lettres à l'ordonnance Paccoi qui était devant lui, en première ligne.

– Eh, mon lieutenant : ça ne serait pas que vous aussi vous ayez laissé plein de fiancées là-bas ? plaisanta Costanzo, celui qui prétendait que toutes les femmes étaient des filles de rue (mais qui en ce moment – à la façon dont il attendait lui aussi le courrier – paraissait en quelque sorte se démentir.)

– Costanzo Alfredo.

Les soldats ricanèrent.

« Ottone Aldo » « Reginato » « Valcarenghi Giacomo » « Gola » « Gimondi » « Moioli » « Campanini Giuseppe » « Medici » « Dal Cero Paolo » « Ugo Meddiolaro » « Paoli Antonio » « Lieutenant Riva » (« Et de trois », se dit Ambrogio, « aujourd'hui c'est vraiment le jour ») « Caporal-chef Giuseppini... »

La distribution terminée, le fourrier sourit enfin à tous, ébaucha une révérence vers l'officier et, après avoir salué militairement, exécuta une

volte-face et s'en retourna vers le vallon.

Tous ceux qui avaient reçu du courrier s'isolèrent pour le lire.

– Regardez-les ! s'exclama avec dépit le caporal-chef Zanini qui n'avait rien reçu, on dirait des animaux, ni plus ni moins, des animaux qui auraient pris entre les dents leur morceau de viande et qui se retireraient pour le manger tranquilles.

– Pourquoi ? lui demanda doucement l'autre chef de pièces, Facchi. Tu voudrais qu'on te fasse lire ce qu'on nous a écrit ? A quoi ça te servirait ?

Ambrogio sourit à ces mots, bien qu'il trouvât que la comparaison de Zanini n'était pas tout à fait sans fondement. Il prit tout de même les trois lettres que lui tendait Paccoi – visiblement content pour lui (jamais l'officier n'avait reçu autant de courrier à la fois) –, et se retira pour le lire sous le toit de toile de sa tente.

Les expéditeurs étaient sa sœur Alma, Michele Tintori et Igino. L'officier ouvrit en premier la lettre de Alma. De son écriture si féminine, sa sœur lui donnait des informations sur les dernières anecdotes de la maison et de Nomana. Elle s'exprimait comme d'habitude d'une manière ingénue et – sans le vouloir – savoureuse, parfois même imprudente : *« Samedi il y a eu une averse de grêle qui a fait beaucoup de dégâts dans les champs : je ne sais pas si au camp vous en avez entendu parler. »* Ambrogio eut envie de rire. *« Dimanche, après la messe »*, continuait la lettre, *« le curé et papa en ont parlé sur le parvis (j'y étais moi aussi) et le curé a dit une espèce d'épigramme que je te rapporte : « La toute-puissance du ciel nous envoie la tempête, la toute-puissance de la terre nous ôte ce qu'il reste, et nous, entre ces deux puissances, demeurons bien impuissants. » Qu'est-ce que tu en dis ? Toujours le même notre curé, pas vrai ? »* Avant de continuer sa lecture, Ambrogio reprit l'enveloppe et en examina les deux faces, puis il examina le feuillet lui-même, pour voir si l'une et l'autre portaient le timbre de la censure. Non, la censure, par chance, avait laissé passer la lettre sans la contrôler.

« Il faudra que dans ma réponse je dise à Alma d'être plus prudente. Sacré petit chat de marbre ! » Puis il se mit à rire de la boutade du curé : elle lui plaisait.

Il passa ensuite aux deux autres lettres. Il lut d'abord celle d'Igino, qui provenait d'une localité imprécise et probablement très méridionale des Balkans : *« Cher Ambrogio, je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour toi. J'ai reçu ton adresse des miens, c'est ta sœur Francesca qui la leur a donnée. Je suis tout près de »* – le nom de la localité avait été effacé par la censure d'un trait de plume indélébile à l'encre de Chine – *« L'endroit où nous nous trouvons actuellement est vraiment minable. Les gens restent assis toute la journée devant leurs maisons, ou plutôt leurs masures, et ne font même pas l'effort de chasser les mouches de leurs visages. Il n'y a que les partisans qui se démènent un peu, mais de nous, ils se fichent pas mal ».* Et plus loin : *« Ici il y a des vautours, si bien que quand un animal, par exemple un mulet des convois de ravitaillement, tombe dans un ravin et qu'on y va le lendemain pour récupérer, je ne dis pas lui, mais au moins la viande, on le trouve déjà à moitié mangé. Ou alors quelquefois les trois quarts ont déjà été*

pris par les partisans. Ces partisans, si radio chaussure dit vrai, et je crois que oui, combattent plus entre eux que contre nous parce que les communistes veulent commander les autres, et de temps en temps on en trouve qui sont morts, ou même des parents à eux, des civils tués avec une grande barbarie. Et tout ça dans toute l ».... suivait, de la part de la censure, un deuxième trait de plume à l'encre indélébile. De quelle région s'agissait-il ? de la Macédoine ? De l'Albanie ? Pas du Monténégro étant donné ce « toute » féminin. Mais peut-être qu'un peu partout dans les Balkans il arrivait des choses semblables. La lettre concluait : « *Au milieu des mouches, des poux et des partisans, je regrette un peu Nomana, mais j'essaie de ne pas y penser et ton camarade Igino te salue.* »

Michele Tintori – avec lequel il avait précédemment échangé deux ou trois lettres – lui écrivait d'une localité du Don dont il ne disait pas le nom, située probablement à quelque quatre-vingts kilomètres vers l'ouest. Après l'avoir informé avec gratitude que Fortunato et Pino étaient allés gentiment rendre visite à son père à Nova, il continuait : « *En ce qui me concerne, le temps que le service me laisse libre (peu malheureusement) se passe en enquêtes sur la vie de ces villages avant notre arrivée. Il est certain qu'ici les maîtres à bord (maîtres absolus, sans les limitations qu'il y a en Italie) ne s'attendaient pas à ce que quelqu'un entre chez eux de cette façon, ils étaient même sûrs du contraire. Par moments il me semble explorer la face cachée de la lune... Ici aussi, sur le Don, ce qui choque le plus les gens c'est le souvenir de la grande famine de 33, provoquée par la collectivisation forcée de la terre, avec les morts de faim et le cannibalisme, et tout ce dont je t'ai déjà parlé dans mes précédentes lettres : une affaire à propos de laquelle, du reste, tu dois avoir recueilli des informations toi aussi (j'y compte bien). J'ai l'impression que les choses les plus atroces, survenues dans les époques passées, celles qui nous impressionnaient tant quand nous étudions l'histoire, n'ont jamais atteint en puissance meurtrière et en horreur celles des temps modernes. Tu n'es pas d'accord ? Mais je ne veux pas te parler encore et toujours de ça. Passons donc à un autre sujet : ici, chez les cosaques, il me semble à certains moments remarquer quelque chose que je n'imaginais même pas avant. Je voudrais justement avoir ton avis : Est-ce que tu as eu l'occasion de bien les observer ces gens ? Les Cosaques sont différents des Ukrainiens et, pour tout te dire, à moi ils me font penser à la Grèce antique* » (« Cela, Cholokhov ne l'écrit pas, n'y pense même pas », réfléchit Ambrogio amusé. « Quel drôle de type ce Michele ! ») « *Les Cosaques – et peut-être les Russes en général, jusqu'à l'avènement du communisme – seraient-ils des épigones de la Grèce ? Je ne peux pas t'exposer les raisons qui m'y font penser dans ce bref billet (ça ne me va pas d'être sommaire), mais essaie de les observer toi aussi et quand nous nous reverrons, nous comparerons nos impressions.* » (« A quoi donc fait-il allusion ? » se demanda Ambrogio. « Peut-être à leur caractère, disons excessif ? A vrai dire, il y a bien, dans les Cosaques décrits par Cholokhov, un aspect, comment l'appeler ? bachique, et en un certain sens ça pourrait faire penser aux personnages d'Homère. C'est peut-être ça que veut dire Michele ? »)

La lettre continuait : « *Même les villages sont différents de ceux qu'on voyait jusque-là, chacun possède une église importante (transformée, d'habitude, en entrepôt), et on y respire – je crois que tu seras d'accord – un air différent. En somme,*

après avoir vu ces gens, je ne m'étonne plus que dans les siècles passés ils soient arrivés jusqu'en Alaska, et même au-delà, presque en Californie. Mais ça n'a rien à voir avec leur côté classique. Je me rends compte que je suis en train de mélanger deux propos complètement différents, nous tâcherons d'en parler d'une manière un peu moins confuse quand nous nous reverrons. » La lettre s'achevait sur l'espoir que cette rencontre puisse avoir lieu bientôt pour – répétait-il – « *confronter et faire le point sur nos expériences du milieu.* »

« Mes expériences ? Qu'est-ce que je connais, moi, des gens d'ici ? Nous, en plus, nous n'avons pas un interprète en batterie, comme il a, lui », pensa Ambrogio, la lettre toujours entre les mains. « Nous, les gens, on les voit plus ou moins comme les voient les touristes, c'est-à-dire d'une manière tout à fait superficielle, voilà la vérité. Lui au contraire... Tout de même, quel type ! » Il se souvint du temps où Michele affirmait supplier Dieu chaque jour pour obtenir la grâce d'être affecté au front russe. Et comment il y était arrivé grâce à son classement au cours des officiers. « Quel phénomène ! Le recteur Gemellone lui-même s'en était bien rendu compte à l'université... » Ambrogio sourit à ce souvenir : « Michele est quelqu'un qui n'en démord pas, qui suit son chemin, il n'y a pas à dire. Oui, je le reverrai vraiment avec plaisir. » Pas pour mener une conversation intellectuelle cependant : cette perspective ne l'attirait pas du tout.

Avec le courrier de la semaine suivante parvint aussi à Ambrogio une lettre de son cousin Manno, du front libyen, et même – comme cela se précisait dans la lettre – de l'Égypte : « *L'été ici n'est pas une rigolade et n'a pas l'air de vouloir finir.* » Manno était actuellement observateur d'artillerie et : « *Que je me trouve à l'observatoire* », écrivait-il, « *– d'où, si tu enlèves le sable et les pierres il y a bien peu à observer – ou que je sois au repos dans mon trou étouffant, recouvert d'une toile de tente, j'ai devant moi, en cette période d'attente, des heures et des heures pour réfléchir, et je réfléchis en effet, et je médite continuellement.* » Il ne précisait pas sur quoi il méditait, il disait seulement : « *Il me semble maintenant comprendre le sens de certains détails de la vie civile en Italie, qu'avant je ne comprenais pas du tout.* »

Il rappelait ensuite, avec une curieuse nostalgie, quelque événement lointain du temps où il était à Nomana. La lettre – plutôt brève – s'achevait sur une note d'inquiétude explicite : « *On en aura des choses à se raconter quand on se reverra. Si du moins la situation qui, dans le ciel, est en train de se retourner, me permet de te revoir bientôt.* »

Que voulait dire Manno par ces derniers mots ? Peut-être que les Anglais étaient sur le point d'avoir la suprématie aérienne ? Ambrogio les relut plusieurs fois : ces mots ne pouvaient signifier rien d'autre. « Une perspective vraiment peu réjouissante », se dit-il perplexe. A la vérité il arrivait aussi d'Italie des nouvelles de plus en plus fréquentes de bombardements aériens sur les villes. « Mais... et avec ça ? Peut-être que Manno a simplement écrit dans un moment de découragement », essaya de s'expliquer Ambrogio. « L'aviation anglaise a peut-être réussi quelque gros coup, et lui, pendant qu'il écrivait, était encore sous cette impression : voilà ce que

ce doit être... » Mais, les jours suivants, la phrase énigmatique lui revenait de temps en temps en mémoire.

La même semaine, Ambrogio reçut aussi un billet de Stefano, son ancien compagnon d'école de la Nomanella : non par le biais de la poste celui-là, mais de la main à la main, par le chauffeur des « provisions de bouche » : « *Cher Ambrogio, je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour toi. Excuse les pattes de mouche mais je dois me dépêcher parce qu'une voiture de ma compagnie est sur le point de partir pour Doubovi, où vous faites vous aussi vos courses, si du moins ce n'est pas un bobard. Pour te faire savoir qu'avec mon bataillon on est cantonné à Rassinaïa, qui est à peine à sept kilomètres de Doubovi. Ton cher ami Stefano Giovenzana.* » Stefano, en substance, se trouvant cantonné non loin de lui, lui demandait d'aller le voir.

Ambrogio pensa tout de suite qu'il ne devrait pas laisser passer l'occasion. Il sonda le commandant de batterie qui se déclara disposé à lui accorder une journée de permission, à condition qu'il trouve un autre subalterne capable de le remplacer à la ligne des pièces pendant son absence.

La recherche, tout de suite commencée, se révéla assez laborieuse ; il y eut ensuite une autre perte de temps à cause d'une indisposition de l'officier qui avait accepté de le remplacer ; c'est seulement une dizaine de jours après avoir reçu le billet de son ami qu'Ambrogio put partir.

21

Il enfourcha l'unique moto demeurée à la batterie, une vieille Alce Guzzi qui avait fait la campagne de Yougoslavie et, durant celle de Russie, la très dure avancée dans la boue à l'automne 1941 ; c'était l'une des quelques rares motos encore en état de marche dans l'enceinte du régiment. Le sergent affecté aux véhicules de la batterie, un certain Feltrin, à qui l'on devait – grâce à ses soins et à son zèle – que la moto eût survécu à tant d'adversités, la lui avait réglée quelques jours auparavant.

Le vieux moteur fonctionnait encore bien, avec des explosions cadencées, lentes, impétueuses. Se détachant de l'aire de stationnement de la batterie, le sous-lieutenant s'engagea dans une espèce de vallon, dépression naturelle du terrain aux parois presque verticales de terre nue. Il en avait vu un grand nombre de semblables dans la plaine russe ; ces incisions nettes du terrain étaient de longueurs variables, profondes en général de quelques mètres et deux ou trois fois aussi larges. Il avait appris que c'étaient les eaux du dégel printanier qui les creusaient, par un processus qui lui demeurait obscur. Celle-ci, avant de descendre vers le Don, courait sur plus d'un kilomètre en direction de l'ouest, c'est-à-dire parallèlement au fleuve, boisée en certains endroits, en d'autres endroits recouverte sur le fond par l'habituelle herbe rabougrie de la steppe.

En quelques minutes, après de modestes virages, le jeune homme se retrouva à la hauteur de l'état-major de groupe : une dizaine de tentes et

cinq ou six camions, avec la Millecento de reconnaissance du commandant, le tout installé sous les arbres en un point où la dépression s'élargissait sensiblement. L'une des tentes, à section carrée, était plus longue que les autres : il devait s'agir du Q.G. Non loin s'en trouvait une plus petite, à section triangulaire, où aboutissaient beaucoup de fils téléphoniques, sans doute le central de groupe. Un peu plus loin, de l'autre côté, il découvrit la tente de l'infirmerie devant laquelle piétinaient quelques artilleurs (il s'agissait des « portés pâles » du jour) dont un – qui était de sa batterie – le salua en agitant la main.

Plusieurs centaines de mètres plus loin apparurent le parc de stationnement et le commandement de la deuxième batterie puis, tout de suite après, ceux de la première et dernière : les lignes de pièces de ces deux batteries étaient disposées à peu près de façon rectiligne le long de la paroi nord de la dépression qui, ici, n'était plus à pic mais formait – en raison d'anciens éboulements – une pente herbeuse très irrégulière.

La piste – réduite à deux raies de poussière dans l'herbe – continuait pendant un certain temps à ciel ouvert en direction de l'ouest puis, de la même façon que la dépression, se divisait en deux. Juste avant la bifurcation il y avait à nouveau des arbres, ainsi que les baraquements et les tentes de l'infanterie. C'était là, sur ce campement en partie découvert – comme l'officier le savait – que les avions russes avaient, quelques semaines auparavant, lâché leurs charges de bombes avant d'exécuter le virage qui devait les amener au-dessus de sa propre ligne de pièces. Bon nombre de signes témoignaient encore du bombardement : des branches cassées, une baraque en ruines, des cratères et des trous noirâtres dans le terrain. En s'approchant du point de bifurcation, le sous-lieutenant ralentit l'allure jusqu'à s'arrêter presque, et jeta un coup d'œil circulaire : le cours principal de la dépression s'incurvait vers la droite pour descendre en direction du Don, et paraissait à la fois s'élargir et devenir plus profond. A gauche, la dépression recevait ce qu'on pouvait appeler un affluent mineur, qui provenait de la plaine du sud-ouest vers laquelle Ambrogio se dirigeait. Il s'engagea donc le long de cet affluent qui – ainsi que les soldats des « provisions de bouche » l'en avaient averti – diminuait peu à peu de profondeur tout en continuant sur quelques kilomètres et en s'élargissant de temps en temps, parfois de façon considérable, pour recommencer à se resserrer jusqu'à quelques mètres, avec de nouveau ses parois de terre nue à pic.

Dans l'un des derniers élargissements, il tomba sur un campement de Cosaques : des vieux, des femmes, des enfants, qui, ayant dû abandonner leur village sur la rive du fleuve, s'étaient réfugiés ici. Sans s'arrêter, le jeune homme tâcha pourtant de les observer : ils avaient creusé leurs abris dans les parois désormais peu profondes de la dépression, les recouvrant de feuillage. Les hommes – dont plus un seul n'aurait eu l'âge d'être militaire – étaient de stature supérieure à celle des autres Russes et portaient généralement de grandes barbes blanches et pointues, longues parfois jusqu'à la ceinture.

Eux aussi le regardaient passer, avec leurs yeux bleus et leurs têtes droites et graves. Ce dernier détail rappela à Ambrogio ce que lui avait écrit Michele dans sa dernière lettre. « Il dit que les Russes seraient les continuateurs de la Grèce antique, les cosaques surtout lui donnent cette impression. Et c'est vrai qu'ils ont quelque chose de classique, hors du commun. Mais je ne pense pas que Michele a écrit ça en se référant seulement à leur aspect extérieur... »

Il s'efforça de les observer mieux, d'une manière qui fût compatible avec la conduite de sa moto : « C'est vrai qu'ils ne ressemblent pas aux autres Russes, à ceux de Kamenka par exemple : ils ne paraissent pas aussi découragés et déçus, aussi marqués. Pourtant ceux-ci doivent avoir souffert encore plus que les autres du communisme et, maintenant, ils souffrent probablement davantage de notre occupation. Ce ne sont certainement pas des gens qui se fichent bien que leur terre soit envahie. Ma foi », résolut-il, « il faudra que je sache ce qu'en pense Michele. »

Un peu après le campement cosaque, la dépression affleurait la campagne. La piste continuait entre de grandes étendues de champs de froment, en parties moissonnés, en partie non, et des rangées de tournesols morts et rabougris. De temps en temps le jeune homme découvrait au loin quelque tracteur agricole abandonné (ces grands tracteurs russes à chenilles, avec des échappements verticaux semblables à des cheminées, au dessin démodé, qui ponctuaient alors la plaine et dont on s'apercevait, de près, qu'ils étaient tous recouverts de rouille et à moitié démolis). En revanche, il n'y avait pas âme qui vive. La vieille moto, avec son crépitement régulier et puissant, continuait à laisser derrière elle des mètres et des mètres de piste ; enfin elle déboucha sur une route. Celle-ci différait de la piste par une plus grande largeur et par son fond relativement plus poussiéreux ; en outre, elle était flanquée d'une interminable file de poteaux télégraphiques. En continuant vers le sud, le sous-lieutenant finit par atteindre un village aux isbas très distantes les unes des autres qui avaient toutes des toits de paille et des murs de guingois. Là, il retrouva enfin un peu de monde, des femmes surtout, comme d'habitude vêtues de noir et la tête couverte, qui tenaient des enfants par la main. Au milieu du village il y avait un croisement au centre duquel surgissait, insolite, un poteau télégraphique aux fils cassés et pendants. A diverses hauteurs – presque jusqu'à ras de terre – des flèches de bois de différentes tailles y étaient clouées, portant des sigles ou des numéros de détachements, certaines même des noms de localités. Le jeune homme prit vers Doubovi, où il arriva après une autre demi-heure de voyage, plutôt poussiéreux parce qu'il lui avait fallu doubler une colonne de camions qui venait de la ligne.

Il y avait dans ce village plusieurs installations militaires, surveillées par des sentinelles ou des plantons. Ambrogio savait que s'y trouvait aussi le RMV (*reparto munizioni e viveri* : section munitions et vivres) de son groupe. C'était en effet ici que, deux fois par semaine, le camion de sa batterie venait « s'approvisionner » et retirer le courrier. Il le chercha du regard

mais ne le découvrit pas. Haussant son poignet gauche à hauteur de son visage, il regarda sa montre : l'aiguille dépassait un peu le dix. Il continua en direction du sud-ouest sans s'arrêter.

Le moteur tournait merveilleusement bien. Le milieu environnant restait inchangé et pourtant le jeune homme s'aperçut tout à coup qu'il était entré dans le secteur d'une autre division. D'ailleurs, voici qu'apparut sur la route un petit groupe de bersagliers avec leur fez rouge vif sur la tête ; puis, dans un vallon boisé, des files de chevaux attachés, en bivouac. Peut-être un détachement de la cavalerie Savoia ? Ce régiment qui, à peine un mois plus tôt, en août, avait fait la charge d'Izbouchtchenski ? A moins qu'il ne s'agît du Novara ? « Quoi qu'il en soit, j'ai changé de secteur », pensa joyeusement le garçon, « je suis entré dans le secteur Celere, même si sur la route je n'ai pas vu de borne qui l'indiquait, comme en Italie ». A présent Rassipnaïa, le village où était cantonné le bataillon de Stefano, ne devait plus être très loin : « Je n'arrive pas à croire que je vais bientôt revoir "Face-de-tous-les-jours" » se dit-il. Il commençait à se sentir nerveux.

Il ne le revit pas ; du moins pas tout de suite. Comme, entrant dans le village, il arrêtait sa moto à la hauteur du premier bersaglier qu'il rencontra et lui demandait, en criant presque pour couvrir le bruit du moteur, de lui indiquer le cantonnement du neuvième bataillon, il s'entendit répondre jovialement que le neuvième était retourné en ligne depuis quelques jours. « Maintenant c'est nous, ceux du huitième, qui sommes à sa place. »

Déception.

Mais les bersagliers sont hommes de ressource ; Ambrogio en eut immédiatement la preuve. « Vous voulez aller au neuvième bataillon ? Venez avec moi, mon lieutenant », lui dit en effet celui-là.

– Où veux-tu me conduire ?

– Au commandement de ma compagnie. C'est là, tout près.

– Bien. Monte avec moi.

Le bersaglier monta derrière lui sur la moto et le guida jusqu'à une sorte de petite clairière entre deux isbas qui semblaient sur le point de s'effondrer sous le poids de leurs toits de paille, volumineux et déformés. L'impression était renforcée par les châssis et par les vitres des petites fenêtres, qui n'étaient pas verticales mais sensiblement inclinées. Tandis que le bersaglier descendait, Ambrogio arrêta la moto et éteignit le moteur, puis il descendit à son tour et, ayant installé le véhicule sur sa béquille, suivit son guide dans l'une des isbas.

22

Là, aux petites pièces d'ameublement russes (quelques chaises, un poêle maçonné à niches et, dans un coin, les icônes sacrées avec leur petite veilleuse) se mêlait un peu de mobilier militaire italien : une table, recouverte d'une couverture vert-de-gris, qui provenait du matériel de caserne-

ment, quelques tabourets, deux petites caisses ou coffres cloutés, vert-de-gris également. Un lieutenant en bras de chemise, la tête découverte et les cheveux courts, était assis à table, occupé à nettoyer son pistolet d'ordonnance démonté devant lui ; les pièces les plus petites étaient immergées dans un peu d'essence sale contenue dans un couvercle de gamelle. Il leva les yeux sur le bersaglier qui, après l'avoir salué militairement, lui indiqua l'officier étranger. « Le lieutenant cherche le neuvième bataillon », dit-il, « il pensait le trouver encore ici, au village. »

L'officier regarda Ambrogio : « Je suis désolé », fit-il, « Le neuvième est retourné sur la ligne depuis quelques jours. C'est nous, du huitième, qui sommes ici à sa place. »

– Oui, répondit Ambrogio, c'est ce qu'on m'a dit. Il avança de quelques pas et, « rectifiant la position » comme le règlement et la courtoisie le lui prescrivaient, se présenta : « sous-lieutenant Riva, du huitième régiment d'artillerie Pasubio. »

– Galimberti, se présenta à son tour le lieutenant. Je suis en train de faire un travail intellectuel, comme tu vois, et je ne peux pas te serrer la main parce que la mienne est sale. Mais si tu veux bien on se serre la main en pensée, hein ? Il sourit.

– D'accord. Ambrogio sourit à son tour.

– Moi, si vous permettez, je m'en vais, dit à Ambrogio le bersaglier qui l'avait accompagné ; et, à son officier : « Je voulais seulement vous rappeler que la fourgonnette militaire de Della Valentina n'est pas encore partie pour la ligne. » Il fit mine de s'en aller.

– Attends, l'arrêta l'officier ; et, se tournant vers Ambrogio : « Ce n'est pas pour être indiscret, mais pour quelle raison cherches-tu le neuvième bataillon ? »

– Il y a un bersaglier de mon village dans la deuxième compagnie : un de mes amis et camarades de classe, qui s'appelle Giovenzana.

Galimberti n'avait pas l'air de le connaître. « Je voulais seulement lui rendre visite. »

– Donc il ne te faut pas plus de deux heures... Mais tu ne serais pas de Côme avec cette *nèna* (intonation), du côté du canton du Tessin ?

– Non, je suis de la province de Milan, bien qu'à la frontière avec Côme. Toi aussi tu sembles avoir un parler milanais.

– En effet. Il sourit : « Un peu moins campagnard que le tien tout de même. Je suis de la ville, de la porte Vercellina. »

– Eh là ! dit Ambrogio. Et, en dialecte milanais, il récita sentencieusement : « *Se méfier du soleil et du givre, et de ceux de porte Vercellina* ».

Le lieutenant, en souriant, fit avec la tête un signe de dénégation, et corrigea :

– *Et de ceux du dehors de porte Vercellina.*

– Ah oui, c'est ça, reconnut Ambrogio, qui avait modifié par plaisanterie le vieux dicton milanais.

– Donc tu es de la Brianza, lui dit Galimberti, on peut savoir de quel vil-

lage ?

– De Nomana.

– Ah, j'y suis passé. Belle région. Il se tourna vers le bersaglier : « La fourgonnette militaire, tu as dit ? »

L'autre confirma.

– Écoutez, intervint Ambrogio, je ne veux pas vous déranger. J'ai ma moto ; si vous me donnez quelques indications, je peux aller sur la ligne tout seul. Et se tournant plus particulièrement vers le lieutenant : « Si tu crois que la chose est faisable. »

– Oui, bien sûr que c'est faisable. Pourquoi ça ne le serait pas ? D'ailleurs sur la route ils te prendront tous pour l'un de nos artilleurs. Mais si tu y vas avec la fourgonnette, c'est mieux. Ils doivent rester là-bas à peu près une heure ou deux, le temps qu'il te faudrait. Et au bersaglier : « Tu es sûr qu'il n'est pas encore parti ? »

– Il y a quelques minutes il était encore arrêté devant le commandement de bataillon.

– Très bien. Va voir Della Valentina. (Il éprouva le besoin de renseigner Ambrogio : « c'est le chauffeur. ») Dis-lui qu'avant de partir pour la ligne il repasse par ici. Avec le tacot, ça va de soi.

Le soldat claqua les talons, salua militairement et s'apprêta à sortir.

Attends, lui dit Ambrogio, laisse-moi au moins te remercier. Tu as été bien complaisant.

L'autre se retourna, inclina sa tête coiffée du fez, l'air content, et sortit.

– Ne me dis pas qu'ici tous les gens sont aussi efficaces ! dit Ambrogio.

– Ma foi, il n'y a pas à se plaindre, lui répondit le lieutenant. Puis il réfléchit : « Vraiment il n'y a pas à se plaindre. Au troisième ce sont tous des garçons comme ça ; et qui se dépensent. Donc tu es de Nomana, hein ? Oui, j'y suis passé deux ou trois fois. »

Dans la pièce contiguë le téléphone sonna. « Merde... » s'exclama l'officier en se levant. « Même pendant ces quelques jours de repos, ils ne te fichent pas la paix. » En même temps il cherchait des yeux, autour de lui, quelque chose avec quoi s'essuyer les mains. Ambrogio lui aussi jeta un coup d'œil alentour et prit, d'une rame sur la table, une feuille de papier blanc qu'il lui tendit ; Galimberti s'en saisit et se hâta vers l'autre pièce où le téléphone continuait à sonner.

Ambrogio s'approcha d'une fenêtre. Sa moto était dehors : devait-il la laisser là pendant ses quelques heures d'absence ? Ne valait-il pas mieux insister pour aller sur la ligne avec, et ainsi demeurer indépendant ? Mais l'idée d'éprouver l'hospitalité des bersagliers l'attirait... Il était en train de peser le pour et le contre quand, par la porte donnant sur la rue, entra une vieille femme russe, la tête couverte d'un linge noir : elle traversa le local vers une porte intérieure ; quand elle passa devant les icônes sacrées elle fit une révérence et le signe de la croix.

– *Dasidania jinka* (bonjour femme), la salua à la touriste le jeune homme, dans le russe très approximatif des soldats. La vieille se tourna et lui répon-

dit par une demi-révérence et un « *Dosvidania* » à peine murmuré.

« La pauvre », pensa Ambrogio quand elle eut disparu. « Quels malheureux tout de même que ces paysans. D'abord la révolution, puis les expropriations de leurs champs et la grande famine, et à présent la guerre. » Il regarda les icônes sacrées dans le coin : elles étaient deux, en bois peint, très pauvres, deux petites tablettes vermoulues ; qui sait, pensa-t-il, avec quelle peine et ténacité la vieille les aura défendues des sarcasmes et de l'impatience des *politrouki* semi-analphabètes, qui, du haut de leurs « connaissances scientifiques » – certainement ici aussi – se moquaient des vieilles croyantes. (C'était l'une des plaintes les plus répandues des paysannes : tellement répandue qu'Ambrogio lui-même en était informé).

Il n'eut cependant pas beaucoup de temps pour réfléchir : par la fenêtre il vit arriver et s'arrêter devant l'isba, en un téméraire « christiania », une fourgonnette de bersagliers ; au même moment, le lieutenant – sa communication téléphonique terminée – entrait à nouveau dans le local.

– C'est le fourgon, dit-il, allons-y.

Il accompagna Ambrogio dehors et, au chauffeur qui sortait de l'habitacle sa tête couverte du casque à plumes : « Tout va bien ? Vous êtes prêts à partir ? »

– Oui mon lieutenant.

– Bien. A Ambrogio : « Si tu veux bien t'installer dans la cabine. » De nouveau au chauffeur : « Tu accompagneras le lieutenant au commandement de la deuxième compagnie du neuvième bataillon. Au retour, passe le reprendre et ramène-le ici. C'est clair ? »

– Oui, mon lieutenant, très clair. Il se tourna vers Ambrogio : « Je vous en prie, installez-vous. »

– Merci, dit Ambrogio. Il eut un instant d'hésitation : « La moto... »

– Ne t'inquiète pas, je m'en occuperai, dit le lieutenant. Allons, ne perdez pas de temps, salut.

Il alla vers la moto, la poussa hors de sa béquille, puis vers la maison ; on voyait tout de suite qu'il en avait l'habitude, plus encore même qu'Ambrogio. Ce dernier, un peu surpris par l'étroitesse de l'habitacle, était entre temps monté dans le fourgon.

Dès qu'il fut assis, le chauffeur Della Valentina démarra et s'engagea vivement sur la route de terre battue, sans toutefois (par égard pour l'invité, ou parce qu'il était sous les yeux de son propre officier) y entrer en « christiania » comme il en était sorti en arrivant.

23

Durant le parcours, tous les deux conversèrent un peu. Della Valentina – cheveux et moustaches noires, accent émilien, corpulence plutôt robuste – parlait volontiers. Il commença par avertir Ambrogio que le lieutenant Galimberti n'était pas le commandant mais le vice-commandant de la compagnie, ajouta qu'il avait été décoré de la médaille d'argent pour les com-

bats du mois d'août dans l'anse de Serafimovitch. Il lui parla un peu de ces combats, de quelques épisodes particuliers auxquels il avait participé. Il voulut ensuite qu'Ambrogio lui expliquât pourquoi l'artillerie de campagne était si empruntée quand elle avait affaire à des chars de combat ; lui-même l'avait constaté deux fois. Ambrogio lui expliqua que les obus ordinaires ne peuvent pas grand-chose contre les chars parce qu'ils agissent sur leur blindage à la manière de coups de poings, non de lames ; en outre, à cause de l'impérieuse nécessité d'économiser les munitions, les pointeurs, en général, n'étaient pas entraînés à faire feu sur des objets en mouvement, si bien qu'ils n'avaient de savoir-faire que théorique. Comme d'habitude le discours sur la défense contre les chars laissa les interlocuteurs interdits : si en effet les chars ennemis ne tombaient pas par hasard sur l'une des pièces antichars italiennes (de 47 millimètres, semblables à des jouets, efficaces seulement à des distances très rapprochées), il n'était pas possible de les arrêter. Dans l'armée italienne il n'existait pas d'armes antichars de tranchée, comme des lance-fusées ou des lance-roquettes, que toutes les autres armées possédaient. (« Les descendants de Leonardo », pensa Ambrogio, « qui ne disposent même pas des moyens techniques les plus élémentaires... » Vraiment pour ce qui était de l'armement, le fascisme n'avait rien fait d'autre que bavarder !)

Della Valentina finit par conclure, en bon bersaglier, qu'on pouvait toujours balancer contre les chars ennemis des mines à main nue. Il affirma qu'en Afrique les bersagliers l'avaient fait plus d'une fois, et, qu'en l'absence de mines, ils avaient même détruit des chars avec de simples bouteilles d'essence. On ne peut tout de même pas – objecta Ambrogio – préconiser une telle défense de la part de toutes les troupes et, même de la part des bersagliers, on ne peut pas prétendre qu'elle soit normale. Alors l'autre lui rétorqua que, bien sûr, il y avait bersagliers et bersagliers : à ceux de son régiment on pouvait demander n'importe quoi, ce qui n'était pas le cas de ceux du Sixième, l'autre régiment de la division Celere qui, tout bien considéré, était constitué de demi-empotés. Ambrogio fut surpris par cette affirmation. Il essaya de savoir s'il s'agissait d'une des habituelles, biologiques manifestations de l'« esprit de corps » (comme il était porté à le croire), ou si réellement les deux régiments étaient d'une efficacité dissemblable ; il posa quelques questions dans ce sens, mais ne parvint à rien de concluant.

Ils approchaient de la ligne tenue par la division Celere sur le Don. Le paysage était toujours le même, fait d'énormes, monotones ondulations couvertes d'interminables champs de blé, en partie moissonnés, en partie non. Dans les vallonnements les plus marqués poussaient des bois à larges feuilles qui, avec leur vert intense, dessinaient les vallonnements eux-mêmes et leurs contreforts respectifs. Ils traversèrent quelques villages d'isbas, où se trouvaient des commandements et des entrepôts, tous de bersagliers ou de la Cent-vingtième artillerie. A la lisière d'un village, ils découvrirent au milieu de potagers, un déploiement de canons.

– Pour ceux-là, dit Ambrogio, le problème des abris hivernaux ne se

pose pas. Ils n'ont pas besoin d'en construire à coups de pelles et de pioches comme nous, ils peuvent s'installer dans les isbas.

A proximité du Don, ils s'engagèrent dans une large dépression boisée qui les amena près du fleuve. Après qu'ils eurent laissé derrière eux quelques ramifications de la dépression et de la piste, Della Valentina ralentit l'allure et commença à regarder autour de lui entre les arbres : « La deuxième devrait être de ce côté », répétait-il. Il finit par s'arrêter à la hauteur de deux bersagliers qui marchaient côte à côte, le mousqueton à l'épaule ; l'un d'eux portait dans une main une grappe de gourdes aux feutres dégouttant d'eau.

– Eh, vous, s'il vous plaît : le commandement de la deuxième compagnie ?

– C'est notre compagnie, déclara l'un des deux hommes.

– Le commandement est sur la ligne, juste sur la ligne, dans un bunker (*nu buncher*), expliqua l'autre en italo-sicilien.

– On peut y arriver en voiture ?

– Bien sûr qu'on peut y aller. Le bersaglier fit avec sa main libre un geste qui signifiait : écoutez-moi bien (*talia a mia),* puis il expliqua, toujours en sicilien : « Tu vas tout droit sur cette route. En entrant dans le bois tu trouveras un parc de stationnement, plutôt petit. D'accord ? »

– Oui, dit Della Valentina. Je m'en souviens, en effet.

– Bon. Au parc, c'est pas la peine de t'arrêter pour demander : la route qui est sur la droite et qui grimpe *porta a u cumanno* (mène au commandement) de la compagnie.

– A quelle distance du parc de stationnement se trouve le commandement ?

– A trois cents mètres à peu près (*'nu triciantu metri).*

Le premier bersaglier intervint : « Peut-être même un peu plus. »

– Bien reçu, je vous remercie, fit Della Valentina en redémarrant. Ambrogio remercia lui aussi les deux hommes d'un signe cordial.

A l'endroit du parc il y avait peu de véhicules, certains avec le couvercle du moteur relevé et des mécaniciens au travail tout autour. Là le vallon se séparait en deux et l'une de ses ramifications – parcourue par une piste plus petite – grimpait décidément vers la droite. La camionnette s'y engagea, dépassa, en avançant péniblement, une cuisine de camp installée dans un endroit plus large (sans doute celle de la deuxième compagnie : à bois, avec deux grosses marmites que les cuisiniers étaient en ce moment même en train de rincer) et, finalement, les arbres se faisant plus rares, affleura derrière un long sommet recouvert de prairie.

Sur ce sommet courait la ligne, bien reconnaissable à ses fortins, dont les coupoles herbues – distantes l'une de l'autre d'une cinquantaine de mètres – émergeaient du terrain en file ininterrompue. La piste s'arrêtait dans un évasement, un peu avant l'un de ces fortins : là se trouvaient quelques tentes cubiques et une camionnette stationnée. Il s'agissait de toute évidence du commandement de la compagnie.

Della Valentina n'en douta pas : « Nous sommes arrivés », annonça-t-il,

et il arrêta son véhicule près de la camionnette.

Un sergent-chef sortit d'une tente, sans doute le fourrier.

– Sur ordre du lieutenant Galimberti, j'ai accompagné jusqu'ici le lieutenant d'artillerie, lui dit le chauffeur. Je passerai le reprendre dans deux heures environ.

– Ah, le lieutenant Galimberti, murmura le sous-officier, et il fit un salut à Ambrogio qui, entre temps, était descendu du fourgon. Je vous en prie. Je regrette que le capitaine ne soit pas là.

– Ça ne fait rien, lui répondit Ambrogio. Je n'ai pas besoin de parler avec lui.

– Il est allé à la troisième section, expliqua le sergent-chef en montrant la ligne vers la droite, où cette nuit nous devrons renforcer les barbelés.

D'une autre tente – où l'on entendait chuchoter – sortit un bersaglier avec, sur les bras, quelques sacs bosselés (ils contenaient des miches de pain) ; il les jeta à la va-vite dans la camionnette de la compagnie, puis retourna dans la tente, bien évidemment pour en chercher d'autres.

– Je suis venu rendre visite à l'un de mes compatriotes, expliquait pendant ce temps-là Ambrogio au sous-officier, le bersaglier Stefano Giovenzana. Vu le temps dont je dispose, je préférerais aller le trouver tout de suite.

– Giovenzana ? Il fait partie de la première section, dit le sous-officier en désignant vaguement la gauche du campement ; il parut réfléchir : « Nous sommes justement sur le point de distribuer le repas aux sections : si vous voulez, vous pouvez y aller avec la corvée. »

– Ça me semble une bonne idée.

Della Valentina, satisfait, fit faire demi-tour à sa fourgonnette et repartit en agitant joyeusement la main en guise de salut.

Le bersaglier préposé à l'ordinaire sortit de nouveau de la tente-entrepôt avec d'autres sacs de pain sur les bras ; cette fois un deuxième bersaglier le suivait, portant quelques petits bidons de métal qui contenaient le vin et qui, à la différence du pain, furent installés dans le fourgon avec un certain soin. Il ne fallut ensuite que quelques allers et retours pour compléter le chargement.

Après quoi le sergent-chef fit installer Ambrogio dans la cabine. L'un des deux bersagliers s'installa au volant, l'autre s'accroupit dans la caisse, et le véhicule s'ébranla. Pour ne pas soulever de poussière il avançait lentement, le long d'un tracé qui se déroulait à l'abri du sommet, distant des fortins de quelques dizaines de mètres. De temps en temps le fourgon faisait une halte, généralement à la hauteur d'un fortin où se trouvaient déjà quelques bersagliers en attente (s'il n'y en avait pas, le chauffeur donnait un petit coup de klaxon et, aussitôt, quelqu'un apparaissait) : l'homme qui était dans la caisse lui tendait alors des récipients pleins et reprenait les vides.

– Ce n'est pas dangereux d'actionner le klaxon sur cette ligne ? demanda Ambrogio au chauffeur.

– En fait, c'est plutôt interdit, lui répondit l'autre, hilare, mais vous savez

comment c'est, mon lieutenant, le klaxon fait gagner du temps et économiser de la fatigue.

Avançant ainsi par étapes, la camionnette continua vers la gauche, en se maintenant toujours derrière le sommet, jusqu'à l'arrière de la première section où le tracé s'achevait. Là se trouvaient deux bersagliers qui reçurent sur les bras l'ordinaire restant ; Ambrogio descendit. Le fortin du P.C. de la section était désormais tout proche. Les deux hommes y guidèrent l'officier en suivant un sentier qui s'encaissait graduellement jusqu'à se transformer en boyau, ou mieux en tranchée. A l'arrivée cette tranchée se séparait en deux, allant d'un côté vers les fortins de droite et le commandement de la compagnie et, de l'autre, vers les fortins de gauche. Elle était large de moins d'un mètre et profonde d'un mètre et demi environ.

L'un des bersagliers qui portait les vivres prit à gauche, l'autre déposa son chargement à terre et annonça : « La soupe ! A la soupe ! » Aussitôt, de toutes parts, des soldats commencèrent à affluer, leurs gamelles à la main. Ambrogio entra dans le fortin.

24

Il se trouva dans une excavation de quelque trois mètres sur trois, creusée en pleine terre, dont la couverture était faite de petits troncs d'arbres surmontés d'une couche de mottes herbeuses. Du côté tourné vers l'ennemi, il y avait d'amples meurtrières délimitées elles aussi par des troncs d'arbres. Devant celle du milieu – un peu plus grande que celles des côtés – était placée une mitrailleuse Breda, le chargeur enclenché, prête à faire feu. Près de la mitrailleuse, assis sur une petite caisse de munitions vide, un sous-lieutenant était occupé à scruter l'horizon à la jumelle, par la meurtrière. De l'autre côté de la mitrailleuse était assis un caporal, sûrement le mitrailleur. Lui aussi regardait attentivement dehors. Comme ils sentirent la présence d'un étranger, tous les deux se tournèrent simultanément vers lui, qui :

– Vous permettez ? demanda-t-il.

– Certes, lui répondit le sous-lieutenant.

– Je viens en visite. Et, à vrai dire, je me trouve un peu gêneur, de me promener comme ça, *en touriste*[1] sur le front.

– Gêneur ? lui répondit le sous-lieutenant. Il ne faut pas dire ça, camarade, même pour plaisanter. Quiconque rend visite aux vieux de la vieille, sur le terrain, fait œuvre de miséricorde militaire, tu ne sais pas ça ?

Il avait un fort accent piémontais et un visage étroit et long, irrégulier. Ambrogio estima qu'il devait être de son âge, et étudiant comme lui.

Merci, lui dit-il et, lui tendant la main, il se présenta : « Riva, du huitième régiment d'artillerie Pasubio. »

– Acciati, se présenta l'autre à son tour, en se levant à moitié de sa caisse et en lui serrant cordialement la main. En effet je vois que tu n'as pas les

[1] En français dans le texte (N.d.T).

galons de notre artillerie.

– Nous sommes postés devant Vechtchenskaïa, à une quarantaine de kilomètres d'ici, sur la droite.

– Ah, bien. Alors dis-moi camarade : quel bon vent t'amène ?

Manno, à sa place – pensa Ambrogio – aurait su lui répondre de la même manière frondeuse, peut-être même par quelque citation classique tournée en plaisanterie. « Pourquoi pas moi ? » se demanda-t-il. Mais le seul fait de chercher une citation l'empêcha d'en trouver une. Coutumier comme il l'était de la linéarité en toutes choses il n'insista pas, renonça – fait qui lui arrivait assez souvent – à être brillant, et dit tout bêtement : « Je suis venu rendre visite à mon compatriote, le bersaglier Stefano Giovenzana. »

– Giovenzana est ton ami ? « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es », dit sentencieusement Acciati. Tu as une bonne référence, Giovenzana est un garçon en or. Il fit une pause : « En or, je te dis. Dis-moi, vous n'étiez pas camarades de classe au village ? Tu es toi aussi de 21, hein ? »

– Oui.

– Moi aussi. Bien. Je le fais appeler tout de suite. Il réfléchit : « A moins que tu ne préfères voir la bête dans son repaire ? »

– C'est ça, plutôt dans son repaire.

– D'accord.

Acciati se tourna vers l'entrée : « Polito, eh, Polito », appela-t-il.

– Me voici mon lieutenant, lui répondit son ordonnance Polito, entrant dans le fortin avec deux gamelles dans une main et, dans l'autre, deux timbales ; les premières contenaient de la soupe et de la viande, les secondes du vin. Il portait, en plus, serrées dans ses bras contre ses côtes, deux miches de pain.

– Qu'est-ce que tu fais, tu arrives ici en force ? lui demanda Acciati. Non mais regardez-le !

– J'ai eu une idée de génie, dit Polito qui, de toute évidence, avait adopté la façon de parler de son supérieur, je me suis dit : si les officiers sont deux, toi Polito, c'est deux repas que tu dois apporter.

– Ça oui, c'est une idée de génie, approuva Acciati. Bravo Polito qui m'a battu de vitesse. C'est comme ça qu'il faut faire.

– Mais moi je ne suis pas d'accord, intervint Ambrogio avec une certaine résolution. Vous voulez rire ! Avec tout le dérangement que je vous donne déjà ! Et puis, écoutez, ce n'est pas la peine, j'ai déjà mangé.

– Non, dit Acciati, en secouant lentement sous son nez l'index de sa main droite. Non artilleur, tu ne vas pas en faire accroire aux bersagliers, faut pas nous raconter de salades... Comment peux-tu avoir mangé si tu viens de quarante kilomètres de distance ?

– Mais... je vous assure... Allez, je t'en prie.

– Non. Il te faut t'asseoir à la table du pauvre et te taper une belle ventrée de « bouillon à la viande ». Tu vas voir, quel chic !

A ces derniers mots, le caporal mitrailleur et Polito se mirent tous les deux à rire.

Ambrogio fut contraint d'accepter ; il le fit avec une pointe d'authen-

tique gêne qu'il aurait moins ressentie si les bersagliers avaient été au repos, et donc bien approvisionnés en nourriture. Il prit la gamelle que Polito lui tendait, et la timbale : « La miche, ce n'est pas la peine », dit-il, tentant de résister encore. Il pensait que le pain était certainement compté ici aussi. Acciati le comprit : « Tu vas l'accepter au contraire, même si ma fidèle ordonnance la porte sous les bras, comme faisaient les Tartares avec la viande qu'ils gardaient sous la selle de leur cheval pour l'attendrir. »

A cette sortie le caporal mitrailleur rit de nouveau, mais pas Polito. Ambrogio le libéra en souriant de ses miches de pain, et en tendit une à Acciati : « Je te remercie Polito », dit-il, et à Acciati : « Vous êtes des gens hospitaliers, vous autres bersagliers. »

– Asseyez-vous mon lieutenant, dit le caporal mitrailleur en lui cédant sa propre caisse près de la mitrailleuse.

Ambrogio s'assit sans se faire prier davantage. Comme il se trouvait devant la meurtrière, il regarda instinctivement dehors : une grande partie du front s'étendait devant lui.

« Ah » ne put-il se retenir de s'exclamer à voix contenue : « Fichtre ! »

Le long talus herbeux sur lequel courait la ligne italienne surplombait le Don presque à pic : le grand fleuve le léchait quelques dizaines de mètres plus bas. A cet endroit le cours d'eau n'était pas très large. « Plus ou moins comme le Pô à Crémone », évalua Ambrogio. La rive opposée, aux mains de l'ennemi, était plate et boisée, et donc en nettes conditions d'infériorité par rapport à celle-ci. Au-delà de ses bois riverains s'élargissait vers le nord l'habituelle campagne interminable, où l'on découvrait – bleuis par la distance – deux ou trois villages aux toits de paille avec, au milieu, leurs grandes et tristes églises déconsacrées.

Acciati remarqua le regard d'Ambrogio : « Ce village qui est juste devant nous, c'est... Et cet autre là-bas, avec son église à bulbe... Et celui-là, plus loin, qui se voit à peine, c'est... », lui expliqua-t-il.

– Où se trouve précisément la ligne russe ?

– Normalement elle suit l'autre rive du fleuve, au moins les avant-postes. On les repère quand ils tirent de nuit. Il ajouta : « Il y a aussi des "tireurs d'élite" sur la rive du fleuve, en général sur les arbres. On est justement en train d'essayer d'en repérer un qui nous casse les pieds. » Il posa par terre la gamelle que Polito lui avait donnée, prit sa jumelle et, pendant un moment, scruta la ligne ennemie. « Ce matin il a chatouillé l'un de mes bersagliers, à peine taquiné, il lui a arraché la moitié de l'oreille. » Il pouffa, se retint de rire. « Il n'y a pas de quoi rire », se morigéna-t-il. Il pointa avec attention sa jumelle sur le feuillage d'un arbre, continua à scruter, puis secoua la tête. Il posa la jumelle et reprit sa gamelle. « Ce soir. Ce soir peut-être nous le choperons. J'ai l'intention de préparer un mannequin avec le casque sur la tête, et de le faire bouger un peu dans la tranchée à l'heure propice : s'il tire, il ne nous échappera pas. »

– A l'heure propice ?

– Oui. Tu n'es jamais allé à l'observatoire, toi, pas vrai ? Je veux dire quand il commence à faire nuit, quand on y voit encore, mais qu'on com-

mence aussi à voir la langue de feu qui sort du fusil : la petite flamme, qui ne se voit pas de jour. S'il ne s'aperçoit pas de notre ruse et qu'il tire, dans la perspective de finir sa journée sur une bonne action, nous le localiserons et... Il posa la main droite sur la mitrailleuse, comme sur le dos d'un chien en attente : « C'est nous qui lui raccourcirons les oreilles, alors. »

Ambrogio ne répondit rien.

– Mais quelle conversation sinistre, au fait, releva alors Acciati. Et dire que c'est notre vie ça. Allons, bon appétit, dit-il en levant sa timbale.

Ils se concentrèrent sur le repas. Entre temps quelques autres bersagliers étaient entrés et, assis sur des caisses ou par terre, adossés aux murs, avaient eux aussi commencé à manger. Acciati lançait de temps à autre quelques phrases, en bon hôte, évoquant des choses de l'époque où il était civil. On sut qu'il était alors inscrit à la faculté de chimie, à Turin. Ambrogio, conscient qu'il devait lui aussi, même s'il était moins brillant, soutenir la conversation, leur parla des réfugiés cosaques qu'il avait vus le matin dans le vallon devant Vechtchenskaïa, décrivit ensuite leurs églises colossales qu'on apercevait justement parfois, là-bas, dans les villages au-delà du fleuve ; enfin il évoqua Cholokhov, l'écrivain communiste (plus tard prix Nobel) qui, selon lui, décrivait les Cosaques de façon incohérente.

Vers la droite, c'est-à-dire vers l'est, au loin, retentirent quelques coups de fusil isolés. Du même côté, un mitrailleur fit s'égrener une brève rafale ; les bersagliers ne semblaient pas s'en soucier. De temps en temps Acciati jetait instinctivement un coup d'œil dehors, vers la rive du fleuve. Parfois Ambrogio suspendait la conversation et l'imitait. On n'apercevait aucune trace des ennemis et de leurs positions. Le fleuve, d'une couleur entre le vert et le grisâtre, courait paresseusement dans la lumière de midi. Les bois qui recouvraient les tranchées adverses étaient tous luxuriants, très feuillus. Plus loin la plaine bleue semblait même s'embrumer dans la chaleur étouffante, « les dernières grosses chaleurs de l'année », pensa Ambrogio. A la différence de la ligne russe, la ligne italienne était bien visible tant sur la droite que sur la gauche, à cause des fortins qui ponctuaient, aussi loin que pouvait aller le regard, le profil du talus.

Quand ils eurent fini de manger, Ambrogio sortit un paquet de bonnes cigarettes, de celles qu'il avait reçues de chez lui, et en offrit une à chacun : tous sans exception l'acceptèrent et se mirent à fumer avec satisfaction, sans plus rien dire.

Finalement Acciati résolut : « Camarade, nous t'avons séquestré pour goûter un peu ta compagnie, mais je comprends que tu n'étais pas venu ici précisément pour ça. Allons, trêve de compliments. »

Ambrogio se leva : « Votre compagnie est bien intéressante, je ne vous le dis pas par politesse, mais de tout cœur. Je commence à connaître les bersagliers. Mais à présent, oui, il est temps de m'en aller. »

L'ordonnance Polito se leva à son tour prestement. « Oui », lui dit Acciati, l'approuvant de la tête.

Les deux officiers se serrèrent la main par-dessus la mitrailleuse. « Fais

attention aux tireurs », lui rappela Acciati, « je parle sérieusement, je ne plaisante pas. »

Ambrogio acquiesça : « Avant de repartir, je repasserai ici prendre congé et te remercier encore pour le repas. » Cela dit, il sortit du fortin précédé par Polito, qui s'était mis sur l'épaule droite un mousqueton, canon en bas.

25

Ils entrèrent dans le boyau-tranchée de gauche, qui était en zigzags peu accentués. Pour ne pas être vus par l'ennemi, tous les deux avançaient courbés, pas assez toutefois pour que leurs têtes et même leurs épaules n'en émergent pas, presque continuellement. Ils dépassèrent différents refuges creusés dans la paroi en amont de l'ennemi. Ambrogio y entrevit – au-delà des toiles de tente qui en constituaient la façade – des grabats formés d'autres toiles de tente installées en matelas, une couverture, des havresacs, des casques, quelque vareuse accrochée à la paroi de terre. Les bersagliers étaient, dans ces refuges, soit allongés en train de faire la sieste, soit assis sur des caisses vides aux points où la tranchée s'élargissait. L'un d'entre eux montait la garde, debout, les yeux à hauteur du terrain, la tête protégée par des touffes d'herbe ; près de lui se trouvait son court mousqueton et, dans une niche creusée dans la paroi, quatre ou cinq grenades.

Pendant quelque temps le boyau-tranchée continua sans refuges. Puis, au bout d'un moment, ils en rencontrèrent d'autres avec un autre petit groupe de bersagliers et une autre sentinelle, postée, celle-là, devant une meurtrière faite de troncs d'arbres où était placé un fusil mitrailleur Breda. Un peu plus loin se trouvait un fortin.

« Comme elle est ténue, la ligne ! » pensait Ambrogio tout en marchant, « un voile... ». Ce qu'il avait entendu dire, à savoir que la ligne Celere tenait plus de cinquante kilomètres de front, devait correspondre à la vérité. Il fit un rapide calcul : « Ici sur la première ligne », estima-t-il, « il doit y avoir à peu près un homme tous les dix mètres. »

Devant lui Polito continuait d'avancer courbé, rapidement. Un autre fortin apparut, puis d'autres refuges, enfin un fusil mitrailleur russe au lourd chargeur à roues : il était placé devant une meurtrière couverte mais non gardée. Un peu plus loin, un bersaglier faisait le guet dans une niche de la tranchée ménagée à cet effet : debout, immobile, il regardait par-dessus le bord herbeux d'un air attentif. Quand il le vit Polito eut un instant d'hésitation, puis il se tourna vers l'officier et lui sourit d'un air entendu ; alors Ambrogio reconnut à son tour Stefano. Sous le casque à plumes le cou du jeune homme semblait encore plus mince que dans son souvenir. « C'est fou », ne put s'empêcher de penser l'officier, « il a le même cou que sa mère et que Giustina. »

Stefano tourna un instant son regard vers les deux arrivants, reconnut Polito, fixa à nouveau son attention au dehors. Polito le dépassa de

quelques pas, s'arrêta et se tourna vers Ambrogio. Le sous-lieutenant se prit au jeu, arriva à la hauteur de son ami et : « Salut Face-de-tous-les-jours », dit-il en lui posant une main sur l'épaule.

Stefano se retourna brusquement, soulevant vivement le mousqueton dont il tenait l'embouchoir de la main droite : « Oh, Ambrogio, toi ! »

– Comment va, Stefano ? le salua l'autre, partagé entre la joie et l'émotion. Le bersaglier appuya le mousqueton au mur et lui tendit la main ; Ambrogio la lui serra, puis l'embrassa.

– T'es donc vraiment venu me trouver, dit Stefano.

– Tu n'imagines pas à quel point ça me fait plaisir de te voir, dit l'officier.

Stefano se tourna vers le fond de la tranchée : « Sergent Bellazzi, eh, chef d'équipe », appela-t-il. En même temps sa physionomie prit une expression particulière, qu'Ambrogio connaissait pour l'avoir tant de fois remarquée chez les ouvriers de Nomana, quand il lui arrivait de les interpeller alors qu'ils étaient occupés à une tâche qui ne pouvait pas être interrompue.

Le sergent-chef accourut tout de suite : « Giovenzana, qu'est-ce qu'il se passe, qu'est-ce qu'il y a ? »

– Pas une attaque, dit Stefano, seulement une visite pour moi.

– Où sommes-nous, à la caserne ou au collège, pour recevoir des visites ? grommela le sergent, blondasse et hirsute. Puis il remarqua le grade d'Ambrogio et fit le salut militaire.

Le sous-lieutenant lui tendit cordialement la main : « Je suis venu voir mon ami Giovenzana. Avec l'autorisation du lieutenant Acciati », souligna Polito.

– Oui, bien sûr, dit le sergent Bellazzi, je fais tout de suite relever Giovenzana. Il se tourna vers l'endroit d'où il était venu : « Biondolillo, eh, Biondolillo. » Il attendit quelques instants puis, secouant la tête : « Biondolillo », appela-t-il encore, et par pure exubérance, il ajouta : « Que le diable t'emporte. »

– Me voici, dit alors une voix.

– Viens armé.

– J'arrive.

Biondolillo arriva en effet immédiatement. Il avait les cheveux noirs et deux yeux noirs et brillants comme du charbon, dans un visage méridional bien dessiné.

– Tu t'appelles peut-être Lillo mais on ne peut pas dire que tu sois blond, dit le sergent, usant d'une plaisanterie qui avait servi qui sait combien de fois et qu'il ressortait maintenant tout exprès pour Ambrogio. Le seul à en rire fut Polito.

– Je ne suis peut-être pas blond, mais je plais quand même aux femmes, lui répondit Biondolillo ; et là non plus il ne devait pas s'agir d'une plaisanterie nouvelle.

– Bien, fit le sergent, mais comme des femmes ici il n'y en a pas, en attendant tu vas relever Giovenzana.

– Prêt. Il entra dans la niche pour les sentinelles et, après avoir regardé

un instant au dehors : « Tu as des consignes ? » demanda-t-il à Stefano. L'autre lui fit signe que non de la tête.

Biondolillo se remit à scruter l'horizon : « Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut parier trois clopes qu'avant la fin du tour je découvre le tireur ? »

– Eh non, dit Polito, celui-là c'est nous qui allons lui régler son compte ce soir avec la « lourde ». Ça paraissait une chose décidée. Puis il se tourna vers Ambrogio : « Mon lieutenant, si vous le permettez, je m'en retourne. »

Ambrogio le congédia après l'avoir remercié. Puis, précédé de Stefano et suivi du sergent, il continua dans la tranchée.

– Viens par ici, lui disait Stefano en dialecte, il y a une espèce de clairière où l'on peut se mettre à son aise.

Il en était bien ainsi. A cet endroit la tranchée avait été sensiblement élargie et un peu plus creusée, et elle était même couverte d'une couche de branchages, désormais flétris et secs, mais tout de même capables de faire de l'ombre. « C'est l'endroit le meilleur quand il fait chaud », expliqua Stefano. Le sergent Bellazzi confirma : « C'est notre *hall* », dit-il.

Sur trois côtés du *hall* courait le long des murs de terre un banc irrégulier, qui avait été fabriqué avec les planchettes des caisses de munitions. En ce moment même, trois ou quatre bersagliers y étaient assis, qui se levèrent par respect pour l'officier.

– Je vous en prie, ne vous dérangez pas, leur dit celui-ci.

– Je vais ranger ça et je reviens tout de suite, dit Stefano, montrant le mousqueton et le casque qu'il avait ôté de sa tête.

– Où ça ? dans ton refuge ?

– Oui, c'est à quelques pas d'ici.

– Alors fais-moi voir.

– Viens, tu verras ce luxe, fit Stefano.

Un peu après le *hall*, il y avait dans les murs de la tranchée quelques refuges semblables à ceux qu'avait déjà dépassés Ambrogio, fermés par des toiles de tente.

– Tout ça a été fait de nuit, expliqua Stefano en s'arrêtant ; comme à son habitude il s'exprimait en dialecte. Tu n'as pas idée de ce que nous avons dû trimer le mois dernier, surtout pour la tranchée. Enfin, maintenant c'est fait ; puis il reprit : « Mais après il faudra de nouveau tout transformer pour l'hiver. Bah. » Il écarta l'une des toiles qui fermaient l'entrée du refuge, découvrant l'intérieur : on y voyait quelques paillasses, pour l'heure inoccupées, des havresacs, un mousqueton avec un casque accroché au canon par la jugulaire, quelques musettes, quelques caisses à moitié vides, une photographie de l'actrice Alida Valli fixée par un clou dans le mur de terre et, fixée de la même manière par un autre clou, une photographie du Crucifix de Nomana, identique à celui qui se trouvait dans le bureau de Gerardo, mais plus petit, format carte postale. Stefano laissa tomber mousqueton et casque sur la paillasse surmontée du Crucifix.

– Je vois que tu as ici Notre Seigneur de Nomana, dit Ambrogio.

L'autre, sérieux, acquiesça d'un signe de tête.

– Personne ne se fiche de toi pour ça ?

– A la caserne ils ont essayé, mais ici non.

La même chose, à peu près, était arrivée à Ambrogio, avec le petit Crucifix de bois que sa mère avait mis dans sa valise le jour de son départ pour l'armée. « Je vois », conclut-il. Puis il changea de sujet, considéra la couverture du refuge, faite de tôles, de planches et de terre : « Et quand il pleut, qu'est-ce qui se passe ? »

– Tout est fait dans les règles de l'art, il ne faut pas croire, dit Stefano, on ne le dirait pas, mais il n'entre même pas une goutte.

– Nous aussi avec les tentes, on a appris à faire des miracles, reconnut Ambrogio.

– Oui, hein ? Comment ça va pour vous ?

– Eh bien, l'artillerie n'est pas aussi près des Russes ; nous sommes plus abrités, on a davantage de répit.

– La guerre est toujours la guerre, affirma Stefano. Quand j'entends les obus de leur artillerie passer là-haut – il indiqua d'un signe de tête le ciel au-dessus de lui – dirigés vers la nôtre, eh bien dans ces moments-là je suis content de me trouver ici.

Ambrogio réfuta : « Non. Vous êtes beaucoup plus exposés, il n'y a pas de comparaison. Mais dis-moi : quelles nouvelles as-tu de Nomana ? »

– Giustina m'écrit toutes les deux semaines, sans jamais *se démarquer* une seule fois, dit Stefano dans son parler savoureux, elle me tient au courant de tout. Question santé, à la ferme ils vont bien, c'est vrai que mon père a beaucoup de travail, il doit faire aussi le mien, ça je le comprends, même si dans les lettres Giustina ne le dit pas. Mais il ne faut pas se plaindre : en fin de compte, le père est encore alerte, et Giustina apporte son mois à la maison. Donc.

– Oui, approuva Ambrogio, il n'y a que toi, dans la famille, pour donner des soucis.

Stefano sourit : « C'est juste. Et les tiens ? »

– Eux aussi vont bien. Enfin, ces jours-ci Giudittina a les oreillons.

– Je le sais. Tu penses bien que Giustina me l'a écrit. Stefano se tut un instant : « Tu sais qu'à Beolco, le mois dernier, ils ont eu peur pour Luca ? »

– Pour Luca ? Le mois dernier ? Qu'est-ce que tu dis ?

– Oui. Ils l'ont cru disparu parce qu'un gars du Cinquième régiment de chasseurs alpins, pas de sa compagnie pourtant, l'avait écrit à la maison sans bien se renseigner, et dans le village la rumeur a aussitôt couru. Imagine-toi ma sœur : elle devenait folle. En réalité il ne s'agissait pas de lui, de Luca, mais d'un autre Sambruna, un qui avait le même nom en somme.

– Bien malheureux celui de Beolco. Disparu ! Disparu, ici, ça signifie mort.

– Tu le penses toi aussi, hein ?

– Oui, dit Ambrogio. Du moins j'ai bien peur que oui. C'est une sale histoire, mais c'est comme ça.

– Parmi nous aussi beaucoup sont convaincus que les Russes achèvent

tous les prisonniers qu'ils font, dit Stefano. Il se pencha, introduisit une main dans son havresac, en tira quelques briquets d'aluminium, parut sur le point d'en choisir un et, au contraire, les mit dans sa poche.

– Eh bien, mais ne restons pas ici debout, dit-il. Viens, retournons là-bas, dans le *hall*. Si tu veux, on peut aussi aller un peu plus loin, à notre « belvédère » : un endroit d'où, même assis, on voit le panorama.

– Quoi ? Le panorama ? dit Ambrogio.

– Oui. Tu veux jeter un coup d'œil ?

Ils s'acheminèrent. Tandis qu'ils marchaient le long de la tranchée, Ambrogio fit observer : « Les Russes, ou plutôt les communistes, tournent tout en politique, voilà ce qu'il y a ; et nous ils nous voient en substance comme des ennemis du communisme. Tu sais qu'ils tuent sans rémission les ennemis intérieurs, quand ils en découvrent, ou même qu'ils croient en découvrir. Imagine-toi ce qu'ils feront de nous. »

– Oui, dit Stefano. Mais on ne peut rien dire avec certitude. Parfois j'y pense. C'est comme la mort, personne n'est jamais revenu pour raconter ce qui s'y passe. C'est pour ça qu'on ne peut pas savoir avec certitude si les Russes détiennent ou non des prisonniers. Mais ils étaient déjà arrivés : Stefano montra de la main : « Voilà le "belvédère". »

26

A cet endroit-là, le talus finissait. Le terrain descendait en effet presque à pic pour laisser la place, à l'embouchure du Don, au grand vallon boisé qu'Ambrogio avait parcouru avec le fourgon de Della Valentina. La tranchée elle-même finissait là, après s'être élargie pour former une sorte de plate-forme peu profonde d'où la vue s'étendait en direction du nord-ouest. Le long de la paroi, en amont de la plate-forme, se trouvait un siège grossier semi-circulaire, fait de gros troncs de bois et de terre. Sans penser aux tireurs, les deux compatriotes y prirent place. En dessous d'eux, au premier plan, ils avaient l'étendue des sommets des arbres qui remplissaient le vallon.

– Eh, s'exclama Ambrogio, ces cimes-là me rappellent les petites cuvettes (lui aussi parlait en dialecte) qu'il y a près de chez toi, du côté de Beolco.

– Et à moi donc, dit Stefano, et il devint tout à coup pensif. Chez moi !

– La Nomanella, dit Ambrogio avec sympathie, tandis qu'il tirait de sa poche cigarettes et allumettes.

– Qui sait si nous, je veux dire si moi..., murmura Stefano, et il s'interrompit.

– Qui sait quoi ?

– Si je le reverrai jamais mon chez moi.

Ambrogio lui donna un coup de coude énergique : « Qu'est-ce que tu racontes comme conneries ? »

Stefano regarda son ami et, l'espace d'un instant une ombre passa dans ses yeux, une ombre dure, douloureuse qu'Ambrogio ne lui avait jamais vue. Toute sa physionomie en fut modifiée.

« Qu'est-ce que ça peut être, un pressentiment ? » se demanda l'officier, et il donna à son ami un autre coup de coude. « Allez, "Face-de-tous-les-jours" » dit-il. A quoi Stefano se détendit et sourit.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu as parfois des crises de mélancolie ? demanda Ambrogio.

L'autre fit signe que non. « C'est bien rare. Presque jamais. »

– Alors c'est moi qui t'ai apporté ça.

– Eh ! Ça se peut bien. Stefano rit. A me parler de chez moi !

– Écoute bien ce que je vais te dire. Ambrogio prit, à cause de l'émotion, un air de prophète qui lui convenait assez peu : « Quand les nouvelles cerises seront mûres sur les plants de la Nomanella, nous serons là tous les deux, comme toujours, pour les cueillir. »

– Alors en juin de l'an prochain ? Stefano approuva : Bien sûr, pourquoi pas ?

L'officier lui offrit une cigarette et en prit une pour lui.

– Attends, lui dit l'autre. Il sortit de sa poche les briquets qu'il y avait mis précédemment : ils étaient en aluminium, faits à la main. Il en choisit un et le lui donna : Prends ça, c'est moi qui l'ai fait. Je te l'offre.

– C'est toi qui l'as fait ? Et depuis quand ? Ambrogio essaya le briquet qui s'alluma tout de suite, du premier coup. « Et il marche en plus ! »

– Bien sûr, qu'est-ce que tu croyais ? fit Stefano en lui donnant à son tour un coup de coude. Il approcha la cigarette de la petite flamme. Ambrogio y alluma aussi la sienne, puis éteignit le petit instrument et le ralluma plusieurs fois. « Voyez-moi ça ! ça ne rate pas une seule fois. Tu veux que je te dise ? Ta grand-mère a raison quand elle soutient que tu devrais être mécanicien. Mince alors ! On peut savoir qui t'a appris à les faire ? »

– C'est un de la section. L'aluminium on le prend sur un avion, une carcasse qui est en bas, dans le vallon. Et les pierres, lui se les fait envoyer de chez lui. On fabrique les briquets et on les vend.

– Eh ben, quel commerce. Alors celui-là il faut que je te le paye.

– Je n'ai pas dit que je te l'offrais ?

Ambrogio approuva. « D'accord. Je te remercie. »

Ils tirèrent quelques bouffées en silence, après quoi ils se dévisagèrent et sourirent. Ils étaient contents de pouvoir rester un peu ensemble.

– Et comme ça, on se retrouve à une belle distance de chez nous, hein « Face-de-tous-les-jours » ? répéta Ambrogio.

– Sur un banc, comme quand on était à l'école, dit Stefano. Si notre maîtresse Camatini nous voyait !

– A propos, tu as de ses nouvelles ?

– Oui. Ça va. De temps en temps elle m'envoie le bonjour par ma sœur Isadora.

– Donc, allez, raconte-moi tout. Tout ce que Giustina t'a écrit.

Stefano entreprit de lui rapporter, en les mélangeant si le propos s'y prêtait, des nouvelles toutes fraîches et d'autres, moins récentes. Certains faits étaient déjà connus d'Ambrogio, d'autres pas, et il demandait des précisions que son ami était parfois en mesure de lui donner, et parfois non. Ils faisaient alors des hypothèses ensemble. Le sous-lieutenant rapporta ensuite à son tour quelques nouvelles qui lui étaient parvenues de chez lui. Ils bavardèrent ainsi presque une demi-heure.

En regardant sa montre l'officier se rendit compte qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps : alors, tous les deux se levèrent et, revenant sur leurs pas, allèrent s'asseoir dans le *hall* de la tranchée, où le sergent Bellazzi et une dizaine de bersagliers attendaient, sans le dire, le visiteur étranger (ils espéraient pouvoir échanger avec lui quelques mots : voir, en réalité, un autre aspect des choses, différent de celui – toujours le même – qu'ils connaissaient jour et nuit).

Ils commencèrent donc – et Ambrogio le premier – par parler du fusil mitrailleur russe, pris à l'ennemi, et que la brigade tenait en position. Ils furent d'avis que c'était une arme grossière, avec ce chargeur circulaire, mais efficace. A la question d'Ambrogio, le sergent répondit, après avoir réfléchi, que, selon lui, elle valait mieux que notre Breda 30 : « Parce qu'elle s'enraye moins. »

S'ensuivit une discussion à propos de la fréquence des enrayages de l'arme italienne : un caporal-chef, qui était reconnu par les autres comme sachant très bien l'utiliser, soutenait que, si l'on savait y faire, les enrayages étaient rares, même avec la nôtre, et que, de toute façon, il s'agissait d'une arme délicate en raison, précisément, de sa perfection. A quoi tous les autres bersagliers, Stefano y compris, réagirent, rappelant des épisodes qui avaient eu lieu au cours de l'hiver : à l'occasion d'une attaque russe, un seul sur les cinq fusils mitrailleurs placés sur une portion de ligne – Ambrogio l'apprit – avait été en mesure de tirer sans interruption. « Le Breda 30 », conclut le sergent Bellazzi, « ne tire pas, en Russie à cause du froid, en Libye à cause du sable ; en somme c'est une arme qui, pour fonctionner, à besoin d'être sur la Riviera. » Ils parlèrent ensuite d'autres armes, russes spécialement, et, parmi elles, des « katiouchas », qui étaient encore une nouveauté. Là, le sous-lieutenant put faire montre de ses connaissances, puisqu'il en avait vu plusieurs abandonnées dans le village de Tarassovka, au cours de l'avancée. Les chars allemands en avaient démoli quelques-unes, mais d'autres étaient intactes, dont certaines avec leurs seize fusées bien en place et prêtes au lancement. L'officier les décrivit. Il rapporta aussi l'une de ses petites découvertes personnelles, à savoir que les camions sur lesquels ces armes étaient montées n'étaient pas les habituels camions russes ancien modèle (« type Ridolini », précisa un bersaglier), mais qu'ils avaient une ligne moderne, aérodynamique ; en les examinant bien, il s'était rendu compte qu'ils étaient américains, de la marque Dodge.

Des armes de l'ennemi, la conversation passa à l'ennemi lui-même, à ses éventuelles possibilités de victoire.

Sous-lieutenant et soldats furent d'accord pour estimer qu'elles étaient à peu près nulles. Même si maintenant les Russes ne désertaient plus en masse comme l'année précédente et si les avancées allemande et italienne rencontraient davantage de résistance, il y avait tout de même encore beaucoup de désertions et aussi des sabotages lors du ravitaillement en munitions. Il n'était pas rare en effet que leurs grenades n'explosent pas, signe qu'elles avaient été sabotées par les ouvriers qui les avaient fabriquées. En outre, les Russes donnaient l'impression de n'avoir plus d'armes en suffisance, puisque – selon certains déserteurs – pour monter la garde, ils se passaient le fusil l'un l'autre.

– Du reste, dit le sergent, comment pourraient-ils rivaliser avec nous, et à plus forte raison avec les Allemands, s'ils sont aussi arriérés ? Ils évoquèrent les maisons aux toits de paille et, encore une fois, le fait qu'en Russie personne n'avait vu une seule route goudronnée.

– Quant à l'équipement, fit observer un bersaglier, ils ont de bonnes armes (rudimentaires, oui, mais ce peut être un avantage) et s'ils ont, hélas, de bons chars de combat, ils n'ont pas de véhicules adaptés. Comment pourraient-ils, avec ces camions type Ridolini, avancer jusqu'à Berlin ?

– Des camions, les Américains peuvent toujours leur en donner, objecta quelqu'un.

– Tu sais combien il en faudrait ? lui opposa un autre. Les Américains doivent d'abord penser à leur propre armée.

Cette observation parut convaincante. Ces soldats n'avaient encore aucune idée de l'extraordinaire capacité productive des Américains, dont, à peu de temps de là, les combattants revenus de Tunisie apporteraient les premières nouvelles en Italie.

– Et puis, plus que de moyens, en guerre il est question d'état d'esprit, intervint, en bon bersaglier, un garçon du midi au visage émacié et joyeux : « Ils viennent presque toujours ivres à l'attaque, vous l'avez vu. Ça, d'après moi, ce n'est pas bon signe pour eux. » Tous en convinrent. Ambrogio se rendait de plus en plus compte que la polémique entre septentrionaux et méridionaux – si commune dans le reste de l'armée – était ici presque absente : peut-être – il se le demandait – cela dépendait-il du fait que, parmi les bersagliers, il y avait beaucoup de méridionaux efficaces.

Mais l'heure du rendez-vous avec Della Valentina approchait. Après avoir consulté une ou deux fois sa montre, l'officier se leva, imité par tous, et prit congé.

Stefano, le casque à plumes sur la tête et le mousqueton pendu, canon en bas, à l'épaule droite, l'accompagna pas à pas le long de la tranchée, jusqu'au commandement de la section, où tous les deux apprirent que Acciati se trouvait au commandement de compagnie. Ils continuèrent donc dans cette direction où il avisèrent, d'assez loin, deux fourgonnettes arrêtées. Peut-être s'y trouvait-il celle de Della Valentina ? Oui, elle y était. Et, assis à sa place du chauffeur, Della Valentina en personne les attendait : « Il m'a fallu un peu moins de temps que prévu », leur expliqua-t-il quand ils furent

près de lui.

– Je vois. Il y a longtemps que tu m'attends ?

– Oh non, répondit le bersaglier avec un geste d'insouciance.

– Il me semble que si, au contraire, dit Ambrogio. Allons, partons tout de suite.

Stefano sortit de sa poche l'un de ses briquets : « Est-ce que je peux te faire un cadeau ? » demanda-t-il à Della Valentina.

– Et pourquoi ? répondit celui-ci.

– Pour le plaisir de le faire.

– Non, laisse tomber. Ça n'a pas de sens.

– Ces briquets c'est moi qui les fabrique. Ils ne me coûtent rien. Allez, prends-le.

Della Valentina le regardait, perplexe.

Stefano actionna le mécanisme, la petite flamme s'alluma : « Tu vois qu'il marche ? » dit-il, et, indiquant de la tête Ambrogio : « Lui pensait que mes briquets ne fonctionnaient pas. »

Della Valentina sourit, prit le briquet : « Mais pourquoi ? Eh bien, puisque tu insistes, je te remercie. » Il l'alluma à son tour : « Il fonctionne, et comment ! »

– Eh ! fit Stefano.

– C'est l'heure d'y aller, dit Ambrogio. Je salue le lieutenant Acciati et je suis prêt.

Quelques minutes plus tard, il sortit du fortin de la compagnie où il avait pris congé de l'officier, serra la main à Stefano et monta dans la fourgonnette. Après avoir fait lui aussi un cordial signe de salut à Stefano, le chauffeur repartit et s'engagea, avec une petite « christiania », sur la piste vers le vallon. Le bersaglier de Nomana resta là, à regarder le véhicule s'éloigner. Ambrogio le voyait pour la dernière fois. Au cours des longues années à venir, il devrait se le rappeler souvent comme il était à ce moment-là, souriant, avec son casque à plumes sur la tête, son cou mince et son fusil pendant à l'épaule, canon en bas.

27

Le voyage de retour fut sans incident. A Rassipnaïa Ambrogio prit congé du lieutenant Galimberti et enfourcha sa moto. Il eut de nouveau autour de lui l'immense campagne où la moto voyageait solitaire, minuscule tache apparemment immobile. Les étendues de tournesols morts lui donnaient maintenant, avec l'approche du crépuscule, un opprimant sentiment de tristesse. Comme à l'aller, le sous-lieutenant ne rencontrait pas âme qui vive. A un moment donné il arrêta le véhicule et, sans en descendre, stoppa le moteur. Parce qu'il n'y avait pas trace de brise il se trouva alors dans un silence total, incroyable. Jamais auparavant il n'avait eu l'expérience d'un silence aussi complet. Et jamais, se dit-il, il n'aurait pu l'avoir dans son pays,

sinon peut-être au sommet des montagnes les plus hautes. Il ressentit le besoin d'entendre un bruit quelconque et, plus encore, le besoin d'une présence humaine. Mais seule l'entourait la foule des tournesols morts, fragiles, qui, semblables à de petits squelettes aux crânes pesants courbés vers la terre, paraissaient s'appuyer les uns aux autres, pour se soutenir mutuellement avant de s'écrouler pour toujours. D'un coup de pied énergique il remit le moteur en marche et repartit.

Dans leur vallon, les réfugiés cosaques avaient allumé des tas de petits feux et ils étaient maintenant en train de dîner. Chaque noyau familial – Ambrogio le remarqua – était assis à une table étrange, formée d'une bordure de terre, précisément aux dimensions d'une table, autour de laquelle, en angles nets, avait été creusée une fosse pour donner de la place aux jambes des convives. La moto passa lentement à côté d'un groupe composé d'un homme très vieux et ratatiné (peut-être le bisaïeul) assis au bout de la table, d'un autre vieillard, celui-ci gigantesque et vigoureux qui portait une barbe très blanche, et, les entourant, de quelques femmes et enfants. Une des femmes venait de poser sur la table en terre une marmite de soupe, sans doute de millet : le bisaïeul, après avoir – de façon vraiment inattendue pour Ambrogio – levé la main pour tracer sur la nourriture un signe de croix, commença la distribution en la versant dans les écuelles déformées des convives dont les yeux bleus allaient alternativement de leur écuelle à l'officier étranger qui passait près d'eux à moto.

Il parcourut jusqu'à la fin le long vallon boisé sans qu'il fût besoin d'allumer le phare. Quand il atteignit le P.C. de la batterie, la lumière du soleil n'avait pas encore tout à fait disparu. Au vrombissement de la moto, le lieutenant-commandant sortit de sa tente : « Ne descends pas », lui dit-il en tendant le bras, « va tout de suite sur la ligne des pièces, une demande de feu arrive. »

Ambrogio fit immédiatement faire demi-tour à sa moto et décrivit une courbe sur le pré. Feltrin, le sergent préposé aux véhicules, était également apparu et il considérait sa vieille Alce, déplorant qu'un petit supplément de travail lui soit demandé.

Ambrogio arrêta de nouveau la moto et fit signe à Feltrin de monter : « Viens », lui dit-il avec un sourire, « comme ça tu la ramèneras tout de suite. » L'autre prit promptement place sur le siège arrière.

28

A quelques semaines de là, ce fut Ambrogio qui reçut une visite : il s'agissait de Luca, le mécanicien de l'entreprise avec lequel il avait assisté au rassemblement, sur la place de Nomana, lors de la déclaration de guerre.

Sur les arrières du front de Vechtchenskaïa, des colonnes et des colonnes de chasseurs alpins, de mulets, de trains de montagne, avaient commencé à défiler sur les pistes dans le sens est-ouest. C'était l'entière

division Tridentina qui se déplaçait. Après avoir, comme on le sait, colmaté la brèche ouverte dans le front en août – et ce, à peine débarquée des trains –, elle avait été maintenue sur la zone. Maintenant elle se déplaçait vers ce qui constituerait ses positions hivernales, toujours sur le Don mais plutôt plus à l'ouest, au-delà de la grande anse, où déjà les deux autres divisions alpines l'avaient précédée.

De la ligne des pièces d'Ambrogio, on découvrait parfois l'une de ces colonnes en mouvement, longues files de petits points noirs, à peine perceptibles dans la plaine. Vus de près, les chasseurs alpins paraissaient plus massifs que les autres soldats (« nos chars de combat » ainsi que les définissait un slogan du moment). Ils marchaient méthodiquement, d'un pas qui paraissait broyer la route, leurs pesants paquetages sur les épaules avec, par-dessus, horizontal, le long fusil 91. Très souvent leurs chapeaux au dessin ancien (médiéval, d'après ce que soutenait Michele) étaient, en ces jours encore chauds, retenus en arrière sur la nuque, de façon à laisser les fronts suer tranquillement. Ils avançaient en file indienne, échangeant de rares paroles, généralement quelques observations ou quelque bon mot, mais toujours avec parcimonie. Parmi eux, avec un comportement et un style qui semblaient par bien des aspects leur avoir été empruntés, avançaient les mulets.

De temps à autre les colonnes faisaient halte. Les hommes se regroupaient alors et posaient par terre leurs gros havresacs. Si la marche durait depuis longtemps, ils s'asseyaient eux-mêmes par terre, le dos appuyé à leurs sacs. Il s'en trouvait pourtant toujours un – quand l'arrêt n'était pas une simple halte horaire – qui, poussé par un excès d'énergie ou par une invincible curiosité, se mettait à flâner et à explorer ce qu'il était possible d'explorer alentour.

Ainsi, parfois, sur le terrain du déploiement, près du vallon. Ils examinaient les canons, les deux mitrailleuses, les positions, toute chose. Aux artilleurs qui leur adressaient la parole ils répondaient volontiers, s'attardant à quelque bavardage pacifique, avec tantôt une jambe et tantôt l'autre supportant le poids du corps, dans des poses qui faisaient penser aux gens des villages de montagne les jours de fête ; ils engageaient rarement la conversation les premiers.

Ambrogio lui aussi échangea quelques mots avec eux : il essaya de leur demander encore comment les choses s'étaient réellement passées en août, quand ils avaient colmaté la brèche ouverte dans le front. Mais, comme tous les autres soldats, les chasseurs ne savaient rapporter que les épisodes limités auxquels ils avaient participé personnellement. Maintenant, plus que tout autre chose, ils paraissaient désolés de ne pas se trouver en montagne : « Si la "Tchikaï" n'avait pas cédé », disaient-ils en brescian, « on serait déjà arrivés depuis longtemps sur les montagnes, c'est-à-dire le Caucase, qui serait bien mieux que cette plaine. »

D'abord, ces soldats arboraient le numéro 6 sur l'insigne de leurs chapeaux, c'est-à-dire qu'ils appartenaient au Sixième régiment. Après ceux du

Sixième, ceux du Cinquième commencèrent à passer. A chacun de ceux-là Ambrogio demandait à quel bataillon ils appartenaient : « Est-ce que par hasard tu es du Morbegno, toi ? » « Non, du Edolo. » « Non, du Tirano. » « Le Morbegno a les pompons blancs. »

Ceux qui avaient les pompons blancs arrivèrent les derniers.

– Est-ce que vous connaîtriez un certain caporal Sambruna ? Luca Sambruna, de Beolco ?

– Je le connais oui, bien sûr que je le connais, déclara finalement quelqu'un. Il est mitrailleur dans ma compagnie : caporal-chef Sambruna Luca, de Beolco. Sûr. Il s'exprimait en dialecte de Côme, avec cet accent qu'à Nomana on qualifie *d'in somm'* (des sommets), mais qui est aussi propre aux populations les plus rudes des collines, au sud du lac de Côme.

– Ils l'ont donc fait caporal-chef. Est-ce que tu pourrais le prévenir qu'il y a ici l'un de ses compatriotes ?

– C'est possible.

– Dis-lui : le lieutenant Riva, de Nomana.

– Ah, vous êtes de Nomana, vous ? Ça alors. Moi je suis du Roncio.

Le Roncio était une poignée de petites maisons habitée par cent, peut-être deux cents âmes, sur une route secondaire et boisée qui, de Nomana, conduisait au lac de Pusiano, qu'on appelait l'Eupili au dix-huitième siècle.

– Alors, dit Ambrogio, il s'en faut de peu que nous soyons nous aussi compatriotes.

– Il ne doit pas y avoir plus de dix kilomètres du Roncio à Nomana, évalua le chasseur, toujours dans son dialecte sauvage.

– Oui, à peu près. Ambrogio poursuivit : « Donc le Roncio est terre de chasseurs alpins. »

– Eh, fit l'autre en secouant la tête avec désapprobation, c'est une terre de chèvres. Puis, précisant mieux : « De chèvres, de chasseurs alpins, d'ornières et de nids de poules. »

Il avait une silhouette solide, un visage plein de taches de rousseur et des petites moustaches fauves : il portait avec arrogance le chapeau tourné à cent quatre-vingts degrés, si bien que l'insigne et le bord se trouvaient derrière, sur la nuque.

Ambrogio arrêta son attention sur ce chapeau et eut soudain envie de rire : du temps où il était recrue à Crémone, il y avait avec lui à la caserne une autre recrue qui venait aussi du Roncio, un paysan aux oreilles en feuille de chou avec une tête grosse et ronde comme une marmite. « D'une manière ou d'une autre vous êtes peu ordinaires, vous du Roncio », pensa-t-il.

– N'importe comment, conclut l'alpin au chapeau tourné, si vous voulez voir Luca, *ça ne fait pas d'ennui.* Dans moins d'une heure il sera là, devant vous, sûr – et il montrait sur le terrain devant Ambrogio le point exact où Luca se trouverait.

Le plus beau c'est que les choses se passèrent effectivement comme ça.

Une heure ne s'était pas écoulée que Luca arriva, en compagnie d'un chasseur inconnu : tous les deux venaient à pas décidés sur la piste incertaine qui, de la plaine sud, conduisait aux pièces ; tous les deux portaient la barbe. Ils s'arrêtèrent au début du déploiement pour demander un renseignement au premier artilleur qu'ils rencontrèrent. Mais Ambrogio qui les avait déjà repérés accourut. Il serra la main de Luca, puis celle du chasseur que Luca lui présentait : «...il est de notre coin, de Monticello, il s'appelle Tremolada ». Puis, prenant les deux hommes par le bras, l'un à droite et l'autre à gauche, il les guida vers sa tente.

Ils s'assirent tous les trois sur des tabourets et des caisses sous la portion de tente relevée en aile. Luca et Ambrogio étaient tellement contents de se rencontrer que la joie éclatait sur leurs visages. A voir Luca – avec sa touffe châtain en travers du front après qu'il eut ôté son chapeau, sa barbe nouvelle, rousse par contre, et cette gravité particulière qui lui venait à présent de la fréquentation des gens de la montagne – on avait l'impression d'une tour solide. Ce n'était pourtant pas qu'il fût très grand.

Sans perdre de temps, Ambrogio lui raconta sa récente visite à Stefano. Puis ils parlèrent de Nomana et de Manno, le cousin d'Ambrogio qui était ami de Luca et qui avait son âge. Luca avait justement reçu de lui, quelques semaines auparavant, une lettre d'Afrique. Puis Ambrogio demanda des nouvelles du sous-lieutenant Giordano Galbiati, fils du mutilé employé à la Caisse d'Épargne de Nomana (« Je le vois plutôt rarement », expliqua Luca, « parce qu'il n'est pas de ma compagnie, mais je sais qu'il va bien ») et de don Carlo Gnocchi. « Celui-là au moins tu le vois ? » demanda Ambrogio.

– Oui, parce que don Carlo vient toutes les semaines dans les bataillons, bien qu'il soit aumônier de régiment.

– Ah c'est vrai, vous autres, chasseurs, vous avez un aumônier par bataillon.

– Nous, nous avons plus d'aumôniers que les autres, et la gamelle plus grande, plaisanta Tremolada.

Luca, tout en souriant, désapprouva de la tête : selon lui ce n'était pas un sujet de plaisanterie. « Don Carlo est une espèce de saint », dit-il, « nous l'aimons tous beaucoup (*'n ben de l'anima*). »

Mais ce qui semblait l'intéresser plus que tout était la visite que venait de faire Ambrogio à Stefano. Quand il s'en rendit compte Ambrogio la lui raconta de nouveau, plus en détails. « Ton futur beau-frère », rapporta-t-il, « reçoit toutes les deux semaines une lettre de sa sœur Giustina. Et toi ? »

– Moi aussi, à dire vrai, répondit Luca, baissant la voix par pudeur instinctive. Quelquefois elle ne sait même plus quoi écrire dans ses lettres, la pauvrette, et elle met sur le papier les paroles du prêtre à l'église.

– Bon sang, vous lui donnez bien du travail à cette pauvre fille.

A ces mots Tremolada de Monticello rit comme à un véritable trait d'esprit. C'était un garçon des plus simples et cordial, tout content lui aussi d'avoir rencontré, en Ambrogio, un quasi compatriote.

Les deux chasseurs alpins restèrent à déjeuner. L'ordonnance Paccoi,

qui durant le dîner avec Bonsaver s'était efforcé de se montrer impersonnel, faisait cette fois moins attention aux formes et davantage au contenu. Il était donc assez angoissé de ne pas pouvoir mettre sur la table – ou plutôt sur la caisse qui en tenait lieu – une ou deux bouteilles de vin. Surtout après que le chasseur de Monticello eut raconté à l'appui d'une affirmation d'Ambrogio (« Les chasseurs sont des gens sérieux... ») une sérieuse cuite, véritablement homérique, qu'avait prise l'entière compagnie le jour du départ d'Italie.

Luca, calme comme d'habitude, confirmait l'anecdote. « Il fallait les voir : même après qu'on les a faits monter dans le wagon ça n'était pas fini, il fallait leur courir derrière et les récupérer l'un après l'autre, parce qu'ils descendaient de l'autre côté, parfois à quatre pattes. »

– C'est vrai, à quatre pattes, souligna avec enthousiasme Tremolada.

– Pour les rares qui n'étaient pas du tout bourrés, les rassembler a été tout une affaire, dit Luca.

– Et dire qu'ici nous n'avons pas de vin, murmura Paccoi à part soi, pressant avec dépit son poing droit sur la paume de sa main gauche, nous n'avons pas de vin !

Ambrogio se rappela alors avoir dans sa caisse d'ordonnance deux bouteilles de cognac, qui lui étaient arrivées d'Italie par la poste. « Sors-les », dit-il à Paccoi ; ce que l'ordonnance s'empressa de faire, tandis qu'un certain soulagement se peignait enfin sur son visage.

Vers la fin du repas, les quatre chefs de pièces et quelques autres artilleurs s'approchèrent, pour faire la connaissance des deux chasseurs. A eux aussi naturellement, comme à Paccoi, on offrit le cognac, si bien que les deux bouteilles furent vidées en un clin d'œil.

Tandis que Tremolada de Monticello, qui avait bu plus que tout le monde, tenait des harangues à l'auditoire, les entretenant d'histoires d'auberges, de mulets incroyablement rétifs, de gueuletons au pays sous la ramée, et de pieds plus ou moins gelés en montagne selon la manière dont étaient mis les bandeaux qui les enveloppaient, Ambrogio et Luca, se détachant du groupe, firent un moment quelques pas, derrière les canons, parlant de nouveau de leur lointain village, des gens qu'ils y avaient laissés, et même de l'entreprise et des problèmes qu'elle devait en ce moment affronter.

Enfin, en secouant la tête avec une désapprobation indulgente, Luca appela l'autre chasseur qui se leva de son banc, le chapeau repoussé en arrière pour permettre à son front de respirer. Une fois qu'il se fut dépêtré du banc, Tremolada redevint toutefois sérieux et prit congé d'Ambrogio ainsi que – comme il le dit – « de l'artillerie entière » avec une gentillesse toute paysanne. Les deux hommes partirent d'un pas décidé, en dépit du cognac, en se dépêchant parce que le temps de halte de leur détachement était presque passé. Là-bas, au loin, on voyait déjà les silhouettes à peine perceptibles des hommes et des mulets se détacher de la masse noire du gros du bataillon à l'arrêt, et se mettre en route. Vers quel destin ?

29

Vint l'automne. Du nord-est (c'est-à-dire de la Sibérie), un vent de plus en plus froid commença à souffler par intermittence. Petit à petit il devint si mordant que, de leur propre initiative, les artilleurs creusèrent des trous à l'intérieur des tentes, de façon à pouvoir dormir abrités de son souffle.

Pendant ce temps – comme les soldats de tous les autres corps – ils avaient commencé à se construire, sur le terrain, de vrais refuges hivernaux. Sur le tas de terre qui recouvrait chaque refuge ils appliquèrent quelque vantail, ou au moins un cadre de verre, qu'ils avaient, par chance, récupérés, la nuit, dans les villages abandonnés sur la rive du Don. Les portes furent fabriquées avec le bois des caisses de munitions, les futurs poëles creusés dans des bidons d'essence : chaque bidon, découpé par moitié, en donnait deux.

Depuis sa tranchée, haute sur la rive du fleuve, Stefano pouvait voir, au-dessous, le bois changer de couleur, de jour en jour. Avant de tomber, les feuilles – en une sorte de fête d'adieu à leur existence si brève – se paraient des teintes les plus belles : l'or et le rouge, ou le jaune délicat, ou le rouille et brun, chacune selon son espèce. Venant du nord-est, c'est-à-dire de la direction même du vent, apparurent aussi et se succédèrent – haut dans le ciel – des bandes de canards migrateurs : ils volaient en formation en V ou en simples lignes obliques, avec des cris insistants. Le jeune homme les observait avec le dépit du chasseur contraint malgré lui à ne pas tirer sur la proie (on avait tout de suite diffusé des ordres péremptoires à ce sujet). Ces cris rauques, qui résonnaient à l'improviste de jour et de nuit, lui paraissaient aussi être comme un au revoir : les animaux s'en allaient, abandonnant ces lieux où l'hiver était si inclément...

Après le passage des canards il assista à un autre passage, vraiment imprévu : celui des araignées. Sur les saillies des fortins, sur les longues lignes de téléphone du camp, sur chaque tige sèche ou au sommet des herbes les plus hautes, apparaissaient des files de toiles d'araignées qui s'épaississaient de plus en plus. Au début personne n'y faisait attention, puis, une nuit, une sentinelle s'aperçut, en levant les yeux vers la lune, que d'innombrables fils naviguaient dans l'air. Il appela à mi-voix deux de ses compagnons, qui vinrent voir. En entendant leurs exclamations de surprise, d'autres bersagliers sortirent de leurs refuges, et parmi eux Stefano qui vit alors ceci : dans l'air, au-dessus de la tranchée, des myriades de fils – longs comme la main et parfois comme le bras – s'étendaient horizontalement, parallèles entre eux, transportés par la brise, et, sur chaque fil voyageait une minuscule araignée.

– Je n'ai jamais vu un spectacle comme celui-là.

– Moi non plus.

– Moi non plus.

– Comment ça ? dit au contraire l'un d'entre eux. Cela arrive même en

Italie. Dans mon village, à cause de ça, l'été de la Saint-Martin on l'appelle l'été des araignées.

– Allons donc.

– Je t'assure.

Il n'y avait pas de vent – rien qu'un peu de brise – il ne faisait donc pas froid. Les bersagliers s'attardèrent un moment dans la tranchée éclairée par la lune pour observer la migration des araignées.

– A propos, s'exclama l'un d'eux, vous avez remarqué qu'on n'entend plus chanter les cailles ?

– Ah oui, c'est vrai, je ne m'en étais pas aperçu, mais c'est un fait.

– Bien sûr que c'est vrai, ça fait des semaines maintenant qu'on ne les entend plus.

– Les cailles ? Qu'est-ce qu'on en a à faire ? On n'est pas des chasseurs de cailles nous !

– Elles ont peut-être elles aussi reçu l'ordre de déménager, jeta spirituellement un caporal, comme ceux de la division Pasubio.

– Oui, vous avez entendu dire ça ? La bonne blague !

– Quelle saloperie !

– Du jour au lendemain ils ont dû laisser tomber leurs refuges, qui étaient pourtant prêts, dit Biondolillo pensif. Pourvu que ça ne nous arrive pas à nous aussi !

– Non. A nous non. Le lieutenant Acciati en est sûr, affirma le sergent Bellazzi. Il me l'a encore dit ce soir quand il a fait son tour d'inspection.

– Tu parles d'une vie militaire si à chaque fois il fallait repartir à zéro, hein ?

– Mais où vont-ils, ceux de la Pasubio ?

– Ici, à notre gauche, juste après la Torino. On restera encore ensemble comme l'hiver dernier, une division à côté de l'autre.

– C'est mieux comme ça. Parce que moi, après le bordel qui a eu lieu en août, je ne m'y fie pas beaucoup aux nouveaux arrivants d'Italie.

– L'ennui, dit Bellazzi, c'est que les plus anciens de la Pasubio et de la Torino sont sur le point de déguerpir. Ceux qui ont déjà passé un hiver en Russie retournent tous en Italie, vous le savez : ils seront remplacés dans les prochaines semaines.

– Et nous ?

– Vous savez bien ça aussi, non, nous on sera relevés après eux.

– Ouais, qui sait quand.

– Et alors ? qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? répliqua le sergent Bellazzi.

Stefano n'avait pas parlé. Il savait que lui, arrivé en janvier, n'était pas près d'être relevé.

– Bah, dit quelqu'un, s'ils ne nous font pas le coup de nous déplacer, nos refuges sont prêts en tout cas. Au moins nous ne souffrirons pas du froid.

Pour ce qui était de la tenue du front, personne ne se faisait de souci. Jusque-là on n'avait fait qu'avancer, de quoi donc s'inquiéter ?

Ces jours de l'automne 1942, en effet, représentèrent la période de plus grande expansion des armes allemandes, et par suite, d'une certaine façon, des armes italiennes. Des Pyrénées au Cap Nord, et jusqu'en Crête, l'Europe était pratiquement tout entière aux mains des Allemands. Ici à l'est, leur immense front partant de la mer glaciale arctique descendait sur des milliers de kilomètres vers le sud, jusqu'à Voronèje et au cours supérieur du fleuve Don. Il suivait ensuite le cours du fleuve en direction de l'est, c'est-à-dire vers Stalingrad. Là seulement, à la pointe la plus avancée du front, on combattait terriblement et, plus au sud, on combattait sur les contreforts inaccessibles du Caucase, au-delà desquels se trouvaient les puits de pétrole ennemis. Mais, autant dans le secteur de Stefano que dans ceux d'Ambrogio, de Bonsaver, de Luca et de Michele Tintori, on n'avait de ces combats que de faibles échos, apportés par quelque journal déjà vieux, ou encore par les communiqués de guerre que, le soir, certains standardistes du régiment prenaient la peine de faire entendre aux détachements en ligne. A l'heure où le journal radio était transmis en Italie, certains d'entre eux avaient en effet l'habitude d'appeler les téléphonistes des détachements et, après leur avoir annoncé : « Communiqué », d'installer leur propre récepteur devant un de ces appareils radio civils, qui en général ne manquaient pas dans les états-majors. Alors, non seulement les préposés au téléphone qui le désiraient, mais aussi d'autres soldats, se mettaient à écouter, massés autour du récepteur que le téléphoniste tenait soulevé en l'air. Souvent, cependant, ils le faisaient davantage pour entendre une voix connue provenant d'Italie (qui rappelait la radio qu'on allumait à la maison, et la famille réunie à l'heure des repas), que pour suivre les nouvelles. Parce que, en guerre, ce qui préoccupe vraiment le soldat, ce qui l'absorbe au point de le laisser presque indifférent à tout ce qui arrive d'autre, c'est la situation de son secteur.

C'est ainsi que le commencement des ennuis sérieux les prit au dépourvu.

QUATRIÈME PARTIE

1

L'incroyable nouvelle qu'il fallait abandonner les positions sur le Don parvint à Ambrogio alors qu'il se trouvait à l'observatoire. En effet, depuis la relève et le départ pour l'Italie des vétérans de son groupe, il ne se trouvait plus en batterie mais faisait fonction d'officier observateur.

Enveloppé dans l'une de ces courtes capotes doublées de peau de mouton qui avaient été distribuées à tous les soldats, avec son passe-montagne qui ne lui laissait que les yeux de libres, il était en train, cet après-midi là comme d'habitude, de scruter patiemment avec ses jumelles la zone ennemie en deçà des positions italiennes. De temps en temps il posait son instrument et tapait l'une contre l'autre, pour les réchauffer, ses mains enfouies dans des gants de laine. Il jetait aussi un coup d'œil sur le téléphone qui était près de lui et qui ne fonctionnait plus depuis plus d'une heure parce que, sur le secteur des batteries, la ligne avait été interrompue. « Ils n'ont pas encore réussi à la réparer, ces deux-là », se disait-il. « Combien de temps va-t-il leur falloir ? »

C'est ce qu'il était en train de se demander quand le sous-lieutenant d'infanterie responsable de cette portion de ligne entra dans la logette de planches qui formait l'observatoire. C'était un garçon vénitien, pâle de visage, avec un grand front d'intellectuel.

– Eh, Valorzi, le salua Ambrogio.

– Tu as reçu l'ordre, toi ? s'informa rapidement l'autre.

– Quel ordre ? A propos de quoi ? lui répondit jovialement Ambrogio.

– L'ordre de se retirer.

– De quoi ? s'exclama Ambrogio, haussant involontairement le ton et se tournant d'un coup vers son interlocuteur.

– Je vois que tu n'es pas au courant. Eh bien, il y a ordre de ficher le camp. On doit tous s'en aller.

– Mais, mais...

– Mon section doit abandonner ses positions à deux heures précises. Il indiqua sa montre d'un mouvement du poignet puis contrôla effectivement l'heure, plissa le front et serra les lèvres : « Il ne reste pas beaucoup de temps. »

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Qui t'a dit une... une... sottise pareille ?

– J'arrive du commandement de la compagnie : ils nous y ont convoqués exprès pour nous donner cet ordre.

– Ah ! Et moi qui suis sans liaison avec le groupe depuis plus d'une heure ! Mes standardistes sont partis tous les deux pour voir d'où vient la panne.

– Eh bien, dit Valorzi, en tout cas, moi je t'aurai informé ; et il sortit.

– Eh, un moment, essaya de le retenir l'autre qui voulait des détails ; mais il avait déjà refermé la petite porte et ne revint pas.

Ambrogio fixa de nouveau l'appareil téléphonique, se pencha, essaya et réessaya de faire son appel en tournant la manivelle : dans le voyant le papillon blanc apparaissait toujours, signe que la ligne était encore interrompue. « Va au diable », murmura-t-il. « Mais qu'est-ce qui se passe donc ? » Il sentait l'angoisse monter en lui.

Il récapitula : on était le 19 décembre ; trois jours auparavant, sur sa droite, une attaque ennemie avait forcé quelques bataillons de la division à abandonner leurs positions. La ligne avait cependant tout de suite été reconstruite dans la neige, quelques kilomètres en arrière, par des réserves de « chemises noires » et d'Allemands (« Pauvres malheureux, avec ce froid mortel ! »). Par la suite, sur la droite, il n'y avait plus eu de tirs importants. « Le danger ne peut donc pas venir de là. » De gauche alors ? Il y avait bien eu, à gauche aussi, quelques reculs du front de la Pasubio, mais pas de véritable rupture. Encore plus à gauche peut-être... ces rumeurs diffuses de « Radio-bidasse », à propos d'une percée dans le secteur de la division Ravenne devant Bogoutchar, au-delà du déploiement de la 298e division allemande... ? « Mais puisqu'ils ont dit ensuite qu'il s'agissait de bobards ? » Et pourtant, durant des jours et des jours, là-bas, loin vers la gauche, il y avait eu une sacrée bamboula. « Ils n'arrêtaient pas un instant de tirer. C'est seulement depuis... depuis quand ? Seulement depuis hier matin qu'ils ne tirent plus. » Tout à coup ce brusque silence s'associa dans son esprit à la perspective de colonnes et de colonnes ennemies avançant silencieusement dans la neige derrière lui ; il en fut extrêmement troublé. « Eh, il ne serait pas, par hasard, en train de se passer une saloperie de ce genre ? »

Il se leva et sortit de la logette. Dans le froid (qui dehors, à l'air libre, était encore plus démentiel : « Il doit faire douze ou treize degrés en dessous de zéro », se dit-il ; personne ne le savait avec précision, il n'y avait aucun thermomètre sur la ligne), il parcourut une brève portion de tranchée et rejoignit le refuge de la patrouille : là, où la température était rendue supportable par un poêle, se trouvait seulement son caporal observateur qu'il avait relevé une demi-heure auparavant. Il sommeillait dans le noir sur une paillasse, enveloppé dans sa capote et dans des couvertures.

– Eh, l'appela Ambrogio, eh, toi, tu m'entends ?

– Qu'est-ce que tu veux ? grommela l'autre. Va te faire f... Puis il reconnut l'officier qui, pour y voir plus clair, tenait relevée, de la main et de l'avant-bras gauche, la toile de tente qui fermait l'entrée du refuge, faisant ainsi entrer un souffle d'air glacé. Il se mit sur son séant : « Ah, c'est vous mon lieutenant ? » Il parlait avec un accent du Midi.

– Vite, reprends tout de suite ton service à l'observatoire, il y a du nouveau. Dépêche-toi. Dans quelques minutes je reviens moi aussi.

– Il y a du nouveau ? Oui mon lieutenant.

– Si entre temps les deux qui sont dehors, Mazzoleni et Piantanida, appellent avec le testeur, dis-leur de rester en liaison permanente, de ne pas bouger d'un pas sans m'avoir d'abord parlé : c'est important.

– Oui, très bien. La voix du caporal s'était faite inquiète.

– Allez, active !

L'officier s'éloigna du refuge de la patrouille et, quelques pas plus loin entra, en se baissant sensiblement, dans un refuge voisin de l'infanterie, plus grand, qui abritait environ une douzaine d'hommes.

Les fantassins étaient déjà en train de se préparer. A la lumière d'un unique petit éclairage au gas-oil creusé dans une boîte de sardines, la plupart étaient occupés à débarrasser leurs havresacs et leurs musettes des choses les moins utiles, y mettant à la place des grenades et des chargeurs pour fusils. Certains, sur les pulls et les culottes de laine qu'ils portaient déjà, mettaient d'autres pulls et d'autres culottes ; deux ou trois autres, ayant enlevé chaussures et chaussettes, s'enduisaient les pieds d'une pommade antigel, et se les frictionnaient. En même temps ils échangeaient entre eux des phrases inquiètes.

– Cette fois-ci je crois qu'on est en plein dedans.

– Qui sait comment ça finira cette fois.

– Où est-ce qu'on peut aller, dans la neige, avec vingt ou trente degrés au-dessous de zéro ?

– Ben, commençons par ne pas nous faire encercler, et puis on verra bien.

– Tu sais que moi, avec ce froid, quand c'est la fin du service de garde, j'ai chaque fois l'impression que je n'arriverai pas au bout ? Il me semble que je ne pourrais pas résister dix minutes de plus.

– Amedeo, qu'est-ce que tu crois que je dois faire : remplir mon havresac ou pas ? Et avec quoi ?

– C'est maintenant que tu y penses ? Tu pensais à quoi ces jours-ci ? A Caroline ?

– Pourquoi ? Tu le savais peut-être, toi, qu'on devait se tirer ?

– Bon écoute : plein. Il vaut mieux plein d'après moi. De munitions et de vivres naturellement. Et fourres-y toutes les affaires de laine que tu as.

– Moi j'emporte au moins une couverture dans le paquetage, qu'est-ce que tu en dis ? Parce que, la nuit, il faudra bien qu'on dorme.

– Et les vivres ? Ils nous les donneront ou pas, les vivres ?

– Bien sûr qu'ils doivent nous les donner. Sinon...

– Et où ?

– Où ? Au commandement de la compagnie. Quand on arrivera là, tu verras qu'ils nous donneront quelque chose.

– Tu crois qu'ils ont des vivres en réserve à la compagnie ?

– Bien sûr. Comment ils appellent ça ? Les « provisions intangibles ». Tu ne le sais pas ? Biscuits et boîtes de conserve : ils les gardent exprès pour ces sortes d'emmerdes.

– Intangibles ? Alors tu peux être sûr qu'ils n'y toucheront pas. Ils les laisseront plutôt aux Ivan.

Le sous-lieutenant au front d'intellectuel entra dans le refuge. Il avait fini d'inspecter ses positions et maintenant il devait se préparer à son tour.

– Ah, toi, lui dit Ambrogio. Je voudrais savoir pourquoi... Est-ce que tu peux me dire, en gros, ce qui se passe ? Pourquoi devons-nous abandonner nos positions ? Qu'est ce qu'ils t'ont dit à la compagnie ?

L'autre regarda à la dérobée autour de lui dans la pénombre ses fantassins qui s'étaient faits à leur tour attentifs, puis il se tourna vers Ambrogio et secoua la tête : « Je n'en sais rien. Ils m'ont seulement dit que les sections devaient être là avant deux heures et quart, parce que à deux heures et quart, la compagnie, avec ou sans nous, se dirigera en colonne vers l'état-major de bataillon. » Il jeta un autre coup d'œil autour de lui, à ses hommes : « quant à ce qu'on raconte d'autre », ajouta-t-il, « ça peut tout aussi bien être des bobards, parce que personne n'a l'air de savoir quelque chose de précis. »

Ambrogio, qui aurait voulu insister, se retint ; il ne se résolvait pourtant pas à s'en aller. L'autre commença à se préparer : il introduisit calmement dans une musette une douzaine de grenades et des chargeurs pour fusil. De temps en temps il soupesait la musette en plissant le front. Puis il la passa à son ordonnance : « Tiens, mets-y aussi quelques trucs en laine, vois toi-même. Et n'oublie pas mon journal de bord. Tu as compris ? Le journal. »

– Oui mon lieutenant.

Puis il se tourna vers Ambrogio : « Toi, qu'est-ce que tu fais ? »

– Pour l'instant ma situation m'écœure, lui répondit-il. Je n'ai plus de liaison, et j'ai deux hommes à l'extérieur, le long de la ligne téléphonique.

L'autre eut un sourire fatigué. En l'observant mieux, Ambrogio remarqua l'expression inquiète de son visage, son air totalement découragé : ce jeune officier d'infanterie ne se faisait pas d'illusions quant à ce qui allait se passer. Quand il croisa de nouveau le regard de Ambrogio, il ne cacha pas son propre découragement : « Bon, maintenant je dois m'occuper de la "lourde" », déclara-t-il (il voulait dire la mitrailleuse). « Celle-là nous devons l'emmener avec nous à tout prix. »

De dehors quelqu'un passa la tête dans le refuge : « Le lieutenant d'artillerie est là ? Ah le voilà. » Il ressortit la tête de la toile et se retourna : « Oui, il est ici », annonça-t-il à l'extérieur.

Le caporal observateur se montra alors : « Mon lieutenant, la ligne fonctionne. »

– J'arrive, dit Ambrogio en se précipitant.

Tous les deux rejoignirent en courant la logette d'observation. L'officier se saisit du récepteur et, s'asseyant : « Oui ? Qui est à l'appareil ? » demanda-t-il.

– Lieutenant Riva ? Ah enfin. Ici le standard de groupe. Restez en ligne s'il vous plaît, je vous passe l'adjudant-chef.

L'adjudant-chef vint au bout du fil, ce lieutenant au long visage chevalin – employé de banque de son métier – qui avait accueilli Ambrogio à son arrivée à Kamenka en juin. En dépit de son surnom de « Cheval Fatigué » il semblait en ce moment déborder d'énergie : « C'est toi, Riva ? Plie tout de suite bagage et viens ici au groupe. »

– Avec tout le matériel ?

– Le matériel ? Tu es au courant ou pas de ce qu'il y a de nouveau ? Il trancha : « Pour le matériel, fais comme bon te semble. L'important c'est que vous reveniez tout de suite : dans une heure vous devez être ici. »

– Attends, écoute, juste pour que je sache... pour savoir ce que nous devons emporter : de l'essence et du gas-oil vous êtes allés en chercher, non ?

– Non, lui répondit l'adjudant-chef.

Ambrogio ressentit un grand trouble intérieur. Il lui sembla que ses intestins se mettaient à se liquéfier.

– Qu'est-ce que tu as dit ? murmura-t-il.

– On ne peut pas parler de ça par téléphone, lui rappela l'autre. Mais tu m'as posé une question et la réponse est : non. Avec ça débrouille-toi. Il ajouta : « Ça sous-entend que cette fois je n'envoie pas le camion vous chercher. »

– Ce n'est pas... pour le camion, dit Ambrogio. Ça ce n'est rien.

– En effet, reconnut l'adjudant-chef. Il changea de ton : « Tu sais que j'étais sur le point de t'envoyer deux hommes avec l'ordre de rentrer ? L'un d'eux est ton ordonnance, comment s'appelle-t-il ? »

– Paccoi.

– C'est ça, Paccoi. Ça fait une demi-heure qu'il tourne en rond près du baraquement de l'État-major. Et si je n'avais pas décidé de te l'envoyer, pour te sauver, il serait de toute façon venu de sa propre initiative.

– C'est un peu ma mère poule, dit Ambrogio, saisissant l'occasion de surmonter son trouble. Il dut pourtant avaler encore sa salive. Mais la fidélité de Paccoi lui faisait du bien.

– En tout cas c'est une chance que vous ayez réussi à rétablir les liaisons dit l'adjudant-chef. C'est tout. Maintenant grouille-toi, salut.

Ambrogio, s'efforçant toujours de dominer son trouble, fut quelques instants en silence sans reposer le récepteur. Puis il l'approcha de nouveau de sa bouche et demanda : « Eh, toi, Piantanida, tu es en ligne ? »

– Oui, mais je suis Mazzoleni, lui répondit une voix dans le récepteur.

– C'est pareil, dit Ambrogio, tu as écouté la conversation ?

– Oui, mais pas exprès. C'est le caporal qui m'a dit de rester en ligne, de ne détacher en aucun cas le « testeur » des fils.

– Tu as bien fait de rester en ligne. Piantanida est là avec toi ?

– Oui.

– A quelle distance vous trouvez-vous de nous ? Je veux dire de l'observatoire ?

– Nous devons être à trois kilomètres à peu près.

– Alors vous êtes plus près de la position des batteries.

– Certes, beaucoup plus près. La voix se fit d'un coup soucieuse : « Justement, c'est ce qu'on disait, Piantanida et moi : c'était à eux, à ces canailles du standard (« *ces gueules de raie* », dit en dialecte la voix de Piantanida dans le fond) et non pas à nous de réparer cette panne : parce que c'est plus près d'eux. »

– Laisse tomber, dit Ambrogio et écoute bien ce que je vais te dire : Rentrez maintenant tous les deux au groupe en suivant la ligne téléphonique. Tout de suite, tu as compris ? Au groupe, et pas ici.

– Au groupe ? Oui mon lieutenant.

– Bien. C'est tout. Je te passe un moment le caporal : s'il y a ici, à l'observatoire, quelque chose qui vous intéresse, dites-le-lui, il vous l'apportera.

– Comment : si on a quelque chose... ?

– Dis-le aussi à Piantanida.

– Oui mon lieutenant.

Il passa le récepteur au caporal. Pendant que celui-ci se mettait d'accord avec les deux autres, Ambrogio jeta un coup d'œil au dehors par les meurtrières d'observation.

Dans le *no man's land* situé en contrebas, entre la ligne et le fleuve, on ne percevait pas le moindre signe de vie, pas plus que sur le grand fleuve lui aussi gelé, ou dans l'arrière-pays ennemi. On ne voyait que des arbres nus recouverts de givre, rigides comme s'ils avaient été de verre, et d'interminables étendues de neige. Au loin, les espaces immenses étaient voilés de brouillard, mort, glacé. « Voilà dans quel milieu nous allons devoir nous déplacer, marcher... » A côté de lui, sur une des parois de bois, étaient inscrites au crayon les températures maximum et minimum des derniers jours, communiquées par téléphone depuis l'état-major de groupe :

11 déc.	-10° -24°
12	- 4° -16°
13	- 4° -15°
14	0° -7°
15	0° -3°
16	-15° -35°
17	-12° -32°
18	-14° -27°

Celles d'aujourd'hui n'étaient pas encore arrivées. Il allait falloir marcher par de telles températures ! « Pendant combien d'heures, ou combien de jours ? » se demanda le sous-lieutenant. « Pendant des semaines peut-être, qui sait ? Et, dans ce cas, qui pourra résister ? »

Il sentit de nouveau ses viscères en révolution. De plus, comment était la situation derrière eux ? Étaient-ils encore libres ou sur le point d'être encerclés ? A moins qu'ils ne le soient déjà, qu'ils soient pris dans une poche ? A sa connaissance personne, jamais, même un Russe, n'avait réussi à sortir des terribles poches allemandes. « Même le fils de Staline n'a pas pu y échapper, et à l'époque c'était l'été... » Il repoussa avec force ces considérations épouvantables, terribles. « Essayons plutôt de nous concentrer sur les tâches du moment. »

Il dit au caporal : « Eh bien, alors ? »

– Ils veulent trop de choses ces deux macaques, se fâcha le caporal qui, pour méridional qu'il fût, utilisait à l'occasion, avec pertinence, des expressions du nord : « Est-ce que je dois leur dire qu'ils viennent ici se les chercher ? »

– Non, on n'a pas le temps. S'il le faut je t'aiderai à les leur porter. Allons, maintenant assez : dis-lui que tu dois raccrocher.

Le caporal ne se le fit pas répéter deux fois et dit : « Mazzoleni, j'ai l'ordre de raccrocher, salut. » Et ajoutant : « Va te faire f... », reposa le récepteur.

– Pressons, dit Ambrogio préparons les affaires qu'il faut emporter. Puis, avec la pioche, on mettra en pièces les instruments qui restent ici : le goniomètre et le téléphone pour commencer.

– Le goniomètre ? s'exclama le caporal abasourdi.

– Oui, pourquoi ? Tu voudrais le laisser en cadeau aux Ivan, le goniomètre ?

Le caporal regarda Ambrogio avec des yeux tout à coup effrayés : il commençait à se rendre compte de ce qui était sur le point d'arriver.

– Remercions le ciel de pas avoir aussi les coffres radio ici. Allons, ne perdons pas de temps.

Un peu plus tard ils évacuaient la position à la queue du section de fantassins, chargés autant qu'eux de *barda.* A la hauteur du commandement de compagnie – toujours le long de la ligne – se trouvaient déjà des groupes en colonnes, prêts à se mettre en marche. C'est là que Ambrogio et le caporal, ayant pris congé du sous-lieutenant d'infanterie et de ses hommes, s'engagèrent sur une piste qui se dirigeait vers le sud.

Ils dépassèrent un détachement de porteurs de mortiers à l'arrêt. Comme tous les autres soldats, ceux-là aussi revêtaient les capotes vert-de-gris doublées de peau de mouton, à col rond, et ils avaient sous leur bonnet un passe-montagne de couleur gris clair : ils emmenaient avec eux – pour le moment posés par terre – leurs pesants mortiers, chaque arme étant divisée en deux charges à porter sur les épaules ; ils emportaient aussi plusieurs caisses de mines. « Pauvres bougres, devoir marcher avec tout ce poids ! » Plus loin ils rencontrèrent un autre détachement et des noyaux épars d'infanterie, déjà résolument en marche vers le sud. Bien que ces présences humaines fussent un réconfort dans la solitude de ce lieu démesuré, elles donnaient pourtant aux deux hommes un indicible désir de courir, de ne

pas rester en arrière. Quoique chargés ils accélérèrent le pas et atteignirent le déploiement des batteries une heure environ après avoir quitté l'observatoire.

2

Les trois batteries du groupe étaient presque alignées l'une à la suite de l'autre, à la lisière d'un bois nu et blanc de givre. Derrière les pièces, dans le soir tombant, on devinait les refuges des hommes grâce à leurs toitures, des tas oblongs de terre enneigée d'où sortaient de précaires conduits de fumée. On entrevoyait çà et là, sous les arbres, quelque camion patiné par la glace.

Ambrogio et le caporal entrèrent dans la formation et se dirigèrent vers l'état-major de groupe, situé plus profondément dans le bois. Ils se trouvèrent là au milieu d'une remarquable effervescence : plusieurs tracteurs avaient été mis en route, et certains tournaient en rond dans la neige, leurs moteurs furieusement emballés, en tirant derrière eux d'autres tracteurs ou camions qui, par contre, avaient du mal à démarrer. L'un d'eux, sa pièce d'artillerie en remorque, la tirait lentement hors de la plate-forme, tandis que les servants s'affairaient tout autour et que le chef de pièces donnait les ordres. Quelques officiers réunissaient çà et là des noyaux d'hommes aux visages blêmes de froid, et leur faisaient distribuer par les magasiniers des munitions pour leurs fusils, ou des grenades, et aussi – remarqua Ambrogio – quelques provisions de bouche. Un sous-lieutenant se démenait avec quelques soldats pour charger un camion qui semblait un monument au gel, sans doute avec l'intention de le mettre ensuite en route. Un sergent-chef s'employait à doter une mitrailleuse Fiat (d'artillerie, et donc privée de bandoulière) de ceinturons empruntés à des capotes, afin de la rendre transportable à dos d'homme. Plusieurs soldats allaient et venaient sur les courtes pentes de terre gelée qui descendaient aux portes des refuges. (Que d'efforts – se souvint Ambrogio – avait coûté la construction de ces refuges ! A peine les travaux commencés le gel était survenu et la terre était devenue tout à coup dure comme pierre. Dans les mains frénétiques des hommes comme dans les siennes, les manches de bois des pioches ne résistaient pas plus de quelques heures et il fallait sans arrêt en changer : au point qu'il avait fallu affecter une équipe à la fabrication des manches.)

Ce qui leur plaisait le plus pour l'instant, à lui et au caporal, c'était indubitablement le fracas des moteurs et il se reprit malgré tout à espérer : « Peut-être que Cheval Fatigué ne m'a pas tout dit. Ou peut-être que le carburant est arrivé après le coup de fil... Sinon pourquoi se donneraient-ils tant de mal pour mettre les véhicules en route ? »

Il passait maintenant parmi les refuges de la troisième batterie, celle qui, jusqu'à l'automne, avait été la sienne : les quelques soldats de ce temps-là qu'il rencontrait s'animaient à sa vue et le saluaient avec sympathie : « Bonjour mon lieutenant. » « Comment c'était à l'observatoire ? » « Qu'est-

ce qui se passe ? » « Que fait l'infanterie en ce moment ? » « Mon lieutenant, comment tout ça va-t-il finir ? »

L'officier répondait en saluant familièrement de la main, disait aussi des phrases comme : « Haut les cœurs » ou « Tâchons de garder le moral », mais il continuait son chemin sans s'arrêter. Jusqu'à ce qu'il rencontrât, très affairé, le sergent Feltrin, le préposé aux véhicules qui, en septembre, avait préparé la moto en vue de sa visite à Stefano. Il lui fit signe de s'approcher et, s'arrêtant, lui demanda à mi-voix : « Où en êtes-vous à la batterie en ce qui concerne le carburant ? »

– Où on en est ? lui répondit Feltrin surpris ; puis il fixa les bagages dont Ambrogio et le caporal étaient chargés. Ils arrivent de l'observatoire, c'est clair qu'ils ne sont pas au courant, pensa-t-il. « Malheureusement nous sommes... c'est une catastrophe, une véritable catastrophe, mon lieutenant » répondit-il d'un ton découragé. « On n'a dans les réservoirs que les quelques litres qui y étaient restés après le dernier transfert en octobre. Vous y étiez vous aussi. A la batterie nous n'avons rien d'autre. »

– Combien y a-t-il de litres à peu près par véhicule ?

– Je ne sais pas : peut-être trois ou quatre, je ne crois pas qu'on arrive à cinq litres à chaque fois.

– Quoi ? Quatre litres ?

« Vous savez bien que pour les transferts, ils donnent juste ce qu'il faut d'essence. Mais il est possible que pour quelques tracteurs il y ait sept ou huit litres. »

Ambrogio demeura quelques instants muet. Puis : « Vous n'avez pas pensé à rassembler le peu de carburant que vous avez ? » demanda-t-il. « A le mettre par exemple dans un seul véhicule, ou dans deux ? »

– Voilà, vous le dites vous aussi. C'est précisément ce que j'ai proposé au nouveau capitaine : il semblait de cet avis et je crois qu'il a téléphoné à ce sujet à l'état-major de groupe ; mais après il a dit non : « Laisse tomber, Feltrin, qu'il m'a dit. »

Ambrogio ne posa pas d'autres questions.

– Si le repli dure encore seulement quelques heures, conclut le sergent, nous serons obligés de tout abandonner. – Il fit un signe de désapprobation avec la clef anglaise qu'il tenait à la main. – Du reste, avec ce froid, il n'y a que les moteurs à essence qui partent ; on ne réussit pas à mettre les diesels en route, ou bien peu. C'est pour ça qu'à partir de maintenant on va devoir abandonner une grande partie du matériel.

– Quelle joyeuse perspective, hein ? dit Ambrogio, puis il prit congé. Eh bien, bonne chance Feltrin.

– A vos ordres ! lui répondit le sergent sans la moindre ironie, en saluant militairement.

Ambrogio s'éloigna, suivi maintenant – plutôt qu'accompagné – du caporal qui, après avoir écouté attentivement la conversation, avait un air de chien battu. Ils poursuivirent leur route à travers le bois gelé jusqu'à l'état-major. « Tout le matériel ! » répétait à part soi l'officier chemin

faisant : « Abandonner tout le matériel, c'est facile à dire, canons, munitions, instruments et... tout quoi, tentes, vivres, couvertures, tout. C'est complètement fou, c'est... » Un hurlement du caporal l'interrompit : il avait aperçu un autre caporal de sa région qui, par hasard, venait à leur rencontre sur la piste parmi les arbres : et, par ce cri, il rompait inconsciemment, ou essayait de rompre, sa propre tension nerveuse.

L'autre caporal lui répondit aussitôt, hurlant des paroles triviales et faisant des gestes obscènes ; et à mesure que la distance entre les deux hommes diminuait, la vociférération entre eux augmentait. Quand ils furent face à face ils échangèrent de joviales insultes dans un dialecte méridional incompréhensible pour l'officier. C'était, pour le caporal observateur, une telle libération, et ce tapage soulevait en lui des réminiscences si réconfortantes, qu'il glapissait carrément certains mots. Tous les deux éclatèrent enfin de rire sans plus savoir quoi dire.

Les laissant derrière lui, Ambrogio parvint à une clairière dans le bois, bordée d'autres tas oblongs de terre. Il découvrit, sur un côté, un petit baraquement neuf, en bois non verni, monté depuis peu et qu'il voyait pour la première fois. Plus loin, entre les arbres, étaient parqués les six ou sept véhicules de l'état-major de groupe, au nombre desquels l'ambulance et la vieille Millecento décapotable du commandant. Le jeune homme les observa attentivement et s'aperçut vite que pas un seul n'avait été mis en route. « Il est vrai », se dit-il, « que la Millecento est trop esquintée et que les camions et l'ambulance fonctionnent au gas-oil ».

En revanche les chauffeurs et l'un des nouveaux officiers – un type qui devait être compétent en matière d'automobiles – se démenaient autour des capots ouverts. Par terre, sous les moteurs, rougeoyaient de maigres feux alimentés par des chiffons imbibés de gas-oil. « Espérons qu'ils parviendront à les réchauffer sans les incendier », pensa le jeune homme. « De toute façon... »

Il remarqua qu'une équipe de soldats était déjà entrée dans la clairière.

3

Sans s'arrêter, il rejoignit le refuge des deux patrouilles d'observation qu'il commandait, descendit la courte rampe glacée qui y conduisait et, ayant poussé du pied la grossière porte, entra en se tenant de guingois à cause des deux musettes gonflées qui encombraient ses flancs. Il se trouva dans une longue fosse aux parois de terre, couverte d'un lourd plafond fait de troncs d'arbres et de branchages.

L'endroit – merveilleusement tiède – était presque noir, éclairé par une seule fenêtre (un pare-brise de camion encastré dans le plafond), et par un feu rougeâtre qui brûlait dans le poële de fortune. A peine s'était-il arrêté, regardant autour de lui, que le plus élevé en grade des soldats présents, un sergent arrivé depuis peu d'Italie, donna l'ordre : « Chambrée, garde... à...

vous ! » ; et tandis que les soldats – une vingtaine – se levaient de leurs grabats et se mettaient au garde-à-vous, il courut vers lui et le salua en faisant claquer ses talons : « Première et deuxième patrouilles OC de groupe », présenta-t-il.

– Repos, dit Ambrogio.

– Repos, ordonna le sous-officier. Puis il fit encore quelques pas en avant et aida Ambrogio à se débarrasser de son paquetage. L'ordonnance Paccoi, un air de soulagement peint sur le visage (« Ah, enfin, vous êtes arrivé mon lieutenant ! »), s'empressa de le décharger. Les autres soldats, certains déjà revêtus de leur capote, s'approchèrent à leur tour et entourèrent l'officier qui remarqua la présence de Mazzoleni et de Piantanida, les deux hommes affectés à la ligne téléphonique auxquels il avait donné l'ordre de rentrer. « Vos affaires », leur dit-il, indiquant l'une des musettes : « le reste c'est le caporal qui l'a. » Puis s'adressant un peu à tout le monde et au sergent en particulier : « Où en êtes-vous ? Quels ordres avez-vous reçus ? »

– Nous devons nous tenir prêts pour trois heures, dit le sergent et – il leva le poignet qui portait sa montre – il sera trois heures dans quelques minutes.

– Et vous êtes prêts ?

– Oui, et même depuis une demi-heure. C'est pour ça qu'en attendant votre arrivée, j'ai ordonné à tout le monde de s'allonger pour faire – comme vous dites quelquefois – provision de repos ; et aussi de chaleur tant qu'on peut.

– C'est une bonne idée. Et de quelle façon vous êtes-vous préparés ?

– J'ai donné l'ordre de mettre dans les musettes toutes les munitions pour les mousquetons et toutes les grenades disponibles. Pour le reste chacun fait comme il l'entend.

– Combien de projectiles avez-vous ? Il regarda autour de lui.

– Moi quatre chargeurs et trois grenades. « Moi six chargeurs et pas de grenade » « Moi trois et trois » déclarèrent quelques-uns des soldats.

– Au dépôt, on ne vous a pas distribué d'autres chargeurs ?

– Non mon lieutenant.

– Et des vivres ?

– Pas de vivres.

– Bien. C'est-à-dire mal, se corrigea le sous-lieutenant. On va voir tout de suite à présent ce qu'on peut nous donner. Il continua à s'informer : « Et les ordres de destruction ? »

– Quelle destruction ? murmurèrent plusieurs d'entre eux.

– Des radios, pour commencer.

– Nous n'avons pas reçu d'ordres, dit le sergent.

– Bon. Je vais chez le commandant prendre les ordres. Pendant ce temps, vous autres, disposez dehors, devant le refuge, les coffres radios, le goniomètre de la deuxième patrouille, les téléphones et le reste du matériel : tout ce qui vaut quelque chose et qui ne doit donc pas finir aux mains

de l'ennemi. A ces mots le vague brouhaha cessa et tous regardèrent l'officier avec inquiétude.

– Eh bien ? fit celui-ci. Qu'est-ce qu'il y a, vous voulez peut-être emporter tout ça sur vos épaules ? Hein ? Allons, courage plutôt. Tout en parlant il se sentait beaucoup plus résolu qu'il ne l'avait été jusque-là, tant donner l'exemple aux autres le stimulait lui-même. « Souvenez-vous que des retraites il y en a eu dans toutes les guerres : à présent si notre tour est venu, eh bien, c'est ça l'armée ! » Puis il se tourna vers son ordonnance : « Paccoi, pendant que je vais chez le commandant prépare ma musette s'il te plaît : enlève les affaires inutiles et mets-y l'antigel et... enfin ce qui peut servir, mais sans trop la remplir. Puis fais un saut au dépôt et fais-toi donner un mousqueton et dix chargeurs pour moi. »

– Un mousqueton ?

– Et dix chargeurs.

– Oui mon lieutenant. Paccoi paraissait déconcerté. Les autres soldats fixaient également en silence leur commandant : depuis quand un officier d'artillerie allait armé d'un mousqueton comme ceux de l'infanterie ?

« Nous allons être privés de canons, vous ne vous rendez pas compte ? » pensa Ambrogio en écho. Mais il valait peut-être mieux plaisanter : « Ah, Paccoi », dit-il, « j'oubliais la chose la plus importante : prépare-moi aussi une paire de culottes de laine pour qu'à peine de retour je les enfile sur celles que j'ai déjà. Comme ça, après, si elles me gênent, on pourra toujours les utiliser comme manches à vent. »

Les soldats sourirent. Personne pourtant ne renchérit sur la plaisanterie comme ce serait certainement arrivé dans des circonstances normales. Ambrogio fit signe au sergent : « N'ordonne pas le garde-à-vous, de toute façon je reviens de suite. » Il fit demi-tour et, suivi du même sous-officier, sortit du refuge.

Le froid les assaillit tout de suite et les enveloppa. Comme tant d'autres fois, Ambrogio eut l'impression qu'il ne pourrait s'occuper de rien d'autre – tout le temps qu'il serait dehors – que lutter contre le froid. « Allons, essayons de penser à quelque chose de plus gai », s'imposa-t-il, livide. Tout en traversant la clairière vers la baraque en bois (le sergent était sorti tout exprès pour la lui indiquer : « Maintenant le commandement se trouve là, dans cette baraque »), il parcourut du regard les véhicules entre les arbres. « Ils en sont encore au même point », se dit-il, « pas un seul n'est parti. »

C'était la même remarque que se faisaient les soldats déjà rassemblés dans la clairière, la même que se faisait le commandant, debout devant la baraque, flanqué du vieux lieutenant adjudant-chef Cheval Fatigué (qui, comme lui, n'avait pas encore été relayé), et du nouveau et très jeune lieutenant topographe à peine débarqué d'Italie. Ces deux derniers sourirent à Ambrogio et le saluèrent d'un signe de tête. Ambrogio s'arrêta devant le commandant et lui fit le salut réglementaire.

Le commandant Casasco fixa sur lui deux yeux absents, il semblait à peine le reconnaître : « Ah, Riva », dit-il. « Et l'infanterie ? »

– A cette heure-ci ils devraient tous avoir quitté la ligne. Quand je me suis mis en route, il y a une heure, les compagnies se mettaient en colonnes. J'ai rencontré aussi des détachements déjà en mouvement.

– Oui, approuva le commandant, et il se remit à regarder du côté des véhicules. Il conservait son habituel aspect particulier : seul parmi tous il portait, au lieu de la courte capote à fourrure, un long pardessus en gabardine, de garnison ; il était cependant extraordinairement pâle.

Ambrogio s'adressa à Cheval Fatigué qui, comme d'habitude, pour mieux l'entendre, mit à l'oblique sa longue tête et tendit une oreille vers lui : « Pour la destruction du matériel, quels sont les ordres ? »

– Il n'y a pas d'ordre, lui répondit Cheval Fatigué, et il écarquilla les yeux, indiquant de la tête le commandant pour signifier : « Fais gaffe, il ne veut rien savoir ».

– Mais, dit Ambrogio, mais... Cheval Fatigué et l'officier topographe eurent le même geste pour écarter les bras : « Qu'est-ce qu'on peut y faire, nous ? » Après un instant d'hésitation, Ambrogio s'adressa directement au commandant : « Mon commandant. »

L'autre le gratifia du même regard absent qu'un instant plus tôt.

– Je suis en train de faire réunir le matériel des patrouilles : les radios, les goniomètres, les téléphones et tout le reste, et je voudrais savoir si je dois les détruire tout de suite.

– Non, lui répondit le commandant d'une voix étrangement altérée.

– Au moment de partir alors ? demanda Ambrogio perplexe, et : « je ne dois pas non plus oublier les deux camions des patrouilles ; s'il n'y a pas d'essence pour les brûler, nous pourrions au moins tirer dans les moteurs. »

– Tu ne feras rien de tout cela, lui dit le commandant d'un ton agressif.

Le jeune homme demeura bouche bée. Le commandant se tourna avec colère vers Cheval Fatigué : « Encore ce genre de discours ? » demanda-t-il la bouche frémissante d'excitation. « Je ne me suis sans doute pas expliqué assez clairement à ce sujet ? »

– Si bien sûr, répondit Cheval Fatigué prenant un air de circonstance. En effet, j'ai transmis l'ordre aux batteries. Et à tous ceux qui me l'ont demandé j'ai répété : aucune destruction. C'est seulement que Riva était absent, il était à l'observatoire.

Le commandant Casasco se tourna de nouveau vers Ambrogio : « Si nous détruisons tout » lui dit-il « que trouverons-nous quand nous reviendrons ici ? Hein ? Comment tiendrons-nous la ligne ensuite ? »

Ambrogio comprit tout à coup que le commandant se refusait à admettre la réalité. Il en fut très inquiet : « Peut-être que ce qui est en train de se passer », se dit-il, « lui a dérangé la cervelle... Oui, ce doit être ça. » C'était là l'explication de la mimique de Cheval Fatigué et de l'autre. « Eh bien, il ne manquait plus que ça, le commandant absent dans une situation pareille ! » Il jeta un coup d'œil interrogateur à l'adjudant-chef qui, cette fois, feignit de ne pas remarquer son regard. A nouveau, son estomac se noua et il éprouva en même temps un sentiment de peine, comme l'éprou-

verait un fils face à la détérioration de son père. Car, de même qu'il attendait, de la part de ses propres subordonnés, non seulement du respect mais aussi de la compréhension humaine, il en accordait spontanément à chacun de ses supérieurs pourvu qu'il lui en parût digne.

Après avoir attendu une réponse en le regardant droit dans les yeux, Casasco, comme s'il l'avait oublié, s'était replongé dans la contemplation des camions.

L'officier spécialiste des moteurs s'approcha en secouant la tête et en lui faisant signe que non de la main.

Le sous-lieutenant topographe (un Napolitain au visage singulièrement classique, où le nez continuait le profil du front, à la grecque) se tourna alors vers Cheval fatigué : « *Che facimm* ? (qu'est-ce qu'on fait ?) On ne peut plus attendre », lui dit-il à mi-voix. Cheval Fatigué consulta sa montre : « Mon commandant », dit-il, « d'après les ordres, le groupe devrait déjà être en marche depuis quelques minutes. Si vous permettez, je donne l'ordre de se mettre en colonnes. »

Le commandant le regarda fixement sans parler, puis se tourna de nouveau vers l'officier préposé aux véhicules qui s'avançait.

– Dépêchons, s'exclama alors d'une voix résolue Cheval Fatigué, à l'adresse du topographe et de Ambrogio. Vous, faites mettre en colonnes le détachement du commandement, moi je téléphone aux batteries. Il se tourna vers les soldats : « Rassemblement ! » cria-t-il et il répéta en hurlant : « Dépêchons-nous, dépêchons-nous, rassemblement. »

Puis, après avoir dit au commandant : « Je téléphone aux batteries et je reviens de suite », il entra dans la baraque du commandement.

Ambrogio rejoignit en courant le refuge de ses patrouilles, y entra, ordonna aux soldats d'abandonner le matériel là où il se trouvait et de se mettre tout de suite en colonnes. Puis il cria à Paccoi : « Vite, passe-moi les culottes de laine » et il commença à se déshabiller.

Il sortit du refuge peu après les soldats, sa capote pas encore entièrement boutonnée, enfilant en bandoulière le mousqueton que l'ordonnance – déjà harnachée pour la marche – lui tendait.

Dans la clairière, les quelque cinquante hommes du secteur de commandement étaient en train de se disposer par trois, une équipe derrière l'autre, selon les prescriptions de l'officier topographe qui, ses traits de statue grecque crispés par l'attention, s'affairait autour du tronçon de colonne. Près des camions il n'y avait plus personne.

Ambrogio rejoignit sur le seuil de la baraque l'adjudant-chef qui surveillait maintenant du coin de l'œil les préparatifs de départ, sa bienveillante mâchoire chevaline pointée en avant.

– Eh, fit-il à voix basse.

– Oui ? lui répondit Cheval Fatigué sur le même ton.

– Je sais que ce ne sont pas des questions à poser, dit Ambrogio mais pour avoir l'essence, vu que... – et il montra le commandant – lui n'est pas

bien, est-ce que tu as essayé de téléphoner là où sont les bidons, je veux dire au... comment ça s'appelle ? au dépôt divisionnaire du carburant ?

L'adjudant-chef fit signe que non de la tête : « Pour communiquer avec ce dépôt on est obligé de passer par le standard de l'état-major de division, mais là-bas les téléphones sonnent et personne ne répond. Ces deux dernières heures j'ai appelé plusieurs fois, et d'autres ont aussi essayé de joindre l'état-major de régiment : mais tout est inutile. Tu es satisfait ? »

– Depuis..., dit Ambrogio, depuis deux heures ?

– Exact, répondit l'autre, et ne me demande pas pourquoi. Si l'état-major de division s'est déjà tiré ou pas, je n'en sais rien. Tout ce que nous savons c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre parce que nous sommes sur le point d'être encerclés.

Ambrogio resta muet.

– Ça te suffit ? lui demanda Cheval Fatigué. Puis il changea de ton et se remit à lui sourire avec sympathie : « Écoute, j'essaie comme toi de faire en sorte de sortir de cette merde, dans la mesure du possible. Touchons du bois. » Il s'exécuta, effleurant de son gant la crosse de son pistolet, puis s'adressant au commandant : « Est-ce que je peux donner l'ordre de départ ? » demanda-t-il.

Le commandant acquiesça : « Oui, merci », répondit-il. Et, à mi-voix : « Je prends place en tête de la colonne. »

– Oui mon commandant, dit l'adjudant-chef. Il haussa la voix : « Les officiers en tête du détachement avec le commandant. Le sous-lieutenant Riva ferme la colonne. En avant. »

4

Le détachement de commandement se mit en route. En tête venaient le commandant Casasco avec l'adjudant-chef et les autres officiers, trois ou quatre (au nombre desquels le lieutenant médecin, très perturbé de devoir abandonner l'ambulance et tous les aménagements chirurgicaux). Suivaient les divers noyaux dont le commandement se composait, avec leurs sous-officiers respectifs dans les rangs. En dernier venaient les deux patrouilles et, en queue, fermant la marche, leur commandant Ambrogio. A l'exception du chef d'escadron qui arborait, comme on l'a dit, un pardessus en gabardine, tous étaient vêtus de la capote courte à col rond, doublée de peau de mouton. Beaucoup portaient aussi sur leurs épaules une couverture de laine qui contribuait à les défendre du froid torturant. Dans son ensemble la courte colonne apparaissait grise et floue, tandis qu'elle arpentait le bois sur lequel la nuit commençait déjà à tomber. En cette saison en effet, l'heure légale étant fixée de sept à quinze, la lumière du jour ne durait que huit heures. Chacun des hommes en marche se demandait avec appréhension quelle serait l'issue de cette étrange progression sans moyens de locomotion, et quel serait aussi son propre destin ; plus d'un se figurait le tourment de ses proches si... si...

Ambrogio comme les autres. Quand il avait reçu l'ordre de fermer la colonne, il n'avait même pas voulu que son ordonnance Paccoi l'accompagnât (Paccoi s'était donc mis en queue des patrouilles, juste devant lui). Au bout d'un moment, émergeant de ses sombres pensées, il s'aperçut pourtant qu'il avait près de lui, de chaque côté, deux artilleurs.

– Eh bien, et vous ? demanda-t-il.

Il s'agissait de Mazzoleni et de Piantanida. Tous les deux avaient une couverture sur les épaules et les visières déformées de leurs calots en position irrégulièrement horizontale, le rabat postérieur non moins irrégulièrement abaissé sur la nuque.

– Eh, soupira Mazzoleni.

– Eh, soupira Piantanida.

– Qu'est-ce que vous formez ? Une république à part, vous deux ?

– La république de l'observatoire ? proposa Mazzoleni conciliant.

Ambrogio secoua la tête. Ils marchèrent un moment en silence. La neige – qui, avec l'approche de la nuit, durcissait sensiblement – crissait sous leurs souliers.

– C'est vrai que vous deux, dit l'officier au bout d'un moment, vous partez désavantagés, avec dans les jambes ces heures de trotte le long de la ligne téléphonique.

– Eh, reconnut Mazzoleni.

– Eh, dit Piantanida. Mais vous aussi... Drôle de service, hein, *sciur tenent* ? (mon lieutenant)

Dans le passé, Ambrogio avait plus d'une fois jugé ces deux-là fainéants et égoïstes, deux « tire-au-flanc ». C'est ainsi d'ailleurs que les considéraient aussi leurs compagnons. Mais là, plongés comme ils l'étaient dans une aventure tellement plus grande qu'eux, ils apparaissaient avant tout maintenant comme deux garçons angoissés ; et qui plus est s'intéressant à lui finalement, puisque – à l'encontre des ordres reçus – ils étaient restés en arrière pour être à ses côtés. « On est tous dans la panade jusqu'au cou », se dit-il.

Piantanida parut deviner ses pensées : « La vie n'est pas drôle, hein mon lieutenant ? » dit-il en dialecte avec des inflexions de la région de Busto Arsizio[1] (comme Mazzoleni il était lombard, et comme lui de la plaine de l'Olona).

L'officier fit un signe d'assentiment.

– *Misère de misère, quelle vie de chien* ! murmura Mazzoleni en lombard.

Sur l'emplacement du secteur des batteries, il ne restait maintenant que quelques canons abandonnés sur leurs plates-formes, parmi les autres plates-formes vides. Il s'était formé sur la piste qui sortait du bois une petite colonne de tracteurs – dont les remorques supportaient les pièces d'artillerie – et de camions bruyants, tous moteurs allumés. De la vapeur s'échappait de chaque véhicule. Derrière la colonne motorisée venaient trois tronçons

[1] Petite ville industrialisée de la plaine de l'Olona dont les habitants sont réputés très frustes.

de colonnes à pied, constitués par les hommes des trois batteries qui n'avaient pas pu trouver de place sur les véhicules.

Parvenu à leur hauteur le commandant s'arrêta et, derrière lui, la courte colonne du commandement de groupe fit également halte. A un appel de l'adjudant-chef : « Officiers au rapport », aussitôt répercuté çà et là, tous les officiers des batteries se rassemblèrent en courant, et s'arrêtèrent en cercle devant le commandant.

Mais celui-ci, après leur « présentation » par le plus élevé en grade (le capitaine de la première batterie), ne prit pas la parole. Il se borna à faire un signe à l'adjudant-chef qui parla à sa place : « Je vous rappelle rapidement les ordres du commandant que, du reste, je vous ai déjà transmis par téléphone », dit-il. « Les formations à pied doivent suivre en bon ordre, chacune avec ses propres officiers en tête, le détachement du commandement de groupe. Par contre, la colonne motorisée, sous la menée... » Ici il tenta pour la dernière fois : « ...du commandant... »

– Non, intervint le commandant d'un air courroucé, je reste avec la troupe à pied.

– Bien, reprit Cheval Fatigué. La colonne motorisée, commandée par le capitaine de la première batterie, précédera à pas d'homme la troupe à pied. Il s'adressa directement au capitaine : « Comme je l'ai déjà communiqué, si une allure aussi lente se révèle insoutenable pour les véhicules, ou si quoi que soit d'autre intervient, la colonne motorisée devra de toute façon rejoindre le bourg de Meskov. »

– C'est celui d'où part la grande piste, vers le sud, intervint un officier de la deuxième batterie, qui connaissait la localité.

Cheval Fatigué, contrarié par l'intrusion, ferma les yeux et pencha sa longue figure vers la terre ; un moment ce fut le silence.

« Pour un employé de banque », pensa Ambrogio, « il ne se débrouille pas trop mal dans l'organisation militaire. »

Cheval Fatigué releva la tête et regarda en l'air : « Les véhicules », reprit-il, « devront de toute façon rejoindre le village de Meskov – c'est à soixante kilomètres d'ici environ ; rappelez-vous bien son nom, Meskov, Meskov. Là les véhicules stationneront dans un endroit adapté, à la lisière sud du village, je répète : à la lisière sud, en nous attendant, nous qui sommes à pied. Pour le moment c'est tout. Des questions ? »

Il n'y eut pas de questions mais une précision : « Seuls les véhicules qui auront assez d'essence pour y arriver pourront stationner à Meskov », souligna en effet, avec un réalisme désagréable, le capitaine de la première batterie qui devait commander la colonne motorisée, « c'est-à-dire bien peu. » Il fit une pause : « Bien, nous pouvons y aller ? »

L'adjudant-chef regarda le commandant d'un air interrogateur et celui-ci acquiesça. Le capitaine donna alors l'ordre de garde-à-vous et présenta de nouveau les officiers au commandant, qui murmura : « Repos. » Bien qu'il en saisît toute l'ironie, le capitaine répéta l'ordre d'une voix claire : « Repos. » Tous les officiers, main au calot, se raidirent dans le salut puis

retournèrent en hâte à leurs postes. La portion de colonne du commandement se plaça devant celles des trois batteries et tous, véhicules et hommes, se mirent en marche.

5

Il ne s'agissait pas d'une difficulté limitée à un secteur restreint : c'était le front sud tout entier qui s'en allait en morceaux. Quarante kilomètres environ à gauche de la Pasubio, – la division de Ambrogio – l'ennemi avait, trois jours auparavant, effectivement percé le front de la division Ravenne devant Bogoutchar, et il progressait avec deux armées (la Première blindée, avec treize brigades pour un ensemble de sept cent cinquante-quatre chars, et la Sixième d'infanterie, avec dix divisions ordinaires et quatre brigades motorisées). Ces immenses forces étaient en train de marcher en direction du sud-est derrière la formation italienne, pour s'unir à d'autres forces russes imposantes qui venaient de l'est à leur rencontre, après avoir ouvert de grosses brèches dans le front de la Troisième armée roumaine.

Pour éviter l'encerclement, toutes les divisions comprises entre les deux mâchoires de la tenaille russe (c'est-à-dire, en partant de la gauche, la 298e division allemande, la Pasubio, la Torino, la Celere de bersagliers, et enfin, la plus à l'est de toutes, la division Sforzesca que les soldats italiens en Russie avaient coutume d'appeler *Tchikaï*, « la fugitive », à cause de son soudain fléchissement au mois d'août) abandonnaient donc le Don et se dirigeaient vers l'unique grande piste encore libre – celle, précisément, de Meskov. Mais à présent, outre la *Tchikaï*, toutes ces divisions étaient en train, elles aussi, de devenir des « fugitives ».

Au-delà de la Sforzesca, entre les Italiens et Stalingrad, quelques restes de la Troisième armée roumaine demeuraient en ligne et continuaient à lutter, dans la double et désespérée tentative de colmater sur son front les brèches ouvertes par l'ennemi, et de s'opposer à droite et vers l'arrière aux innombrables forces adverses, blindées ou non. Celles-ci, ayant laissé derrière elles Stalingrad encerclée, tentaient – en dépit de la pression des forces blindées allemandes – de déborder vers l'occident et donc vers la Roumanie. Conscients de l'horreur qui menaçait leur patrie, les Roumains – bien que mal armés – combattaient avec la ténacité du désespoir et un extraordinaire courage dont il ne resterait ensuite même pas le souvenir.

La situation de la division Celere, alignée juste devant le bourg de Meskov où était installé son commandement, était, elle, assez particulière.

Au cours des jours précédents, cette efficace division de bersagliers avait été très éprouvée par la pression de l'adversaire qui, tout en continuant à l'ouest à se déverser à travers la brèche ouverte à Bogoutchar, avait ici commencé à exercer une pression frontale, avec l'intention de rejoindre à son tour le nœud routier de Meskov sur lequel une partie de ses forces entrées à Bogoutchar était en train de converger, par mouvements tournants.

Bien qu'elle fût d'effectifs plus réduits et moins lourdement armée que les autres divisions, on s'était fié – nous l'avons dit – à sa bravoure pour confier à la Celere un front de cinquante kilomètres au moins, c'est-à-dire relativement plus important que ceux des autres, déjà excessivement étendus. A l'aube particulièrement glaciale du 17 décembre, sur une portion d'un de ces fronts, tenus par trois compagnies du Sixième régiment et par une compagnie du Troisième (celui de Stefano), une entière division russe, formée en pataras à angle très ouvert, précédée et entourée de nuées chimiques de camouflage, avait commencé à exercer une poussée. La disproportion entre les forces en présence (trois régiments contre quatre compagnies) était grande, et pourtant les Russes n'avaient pas réussi, en trois jours, à renverser le front des bersagliers. Le Troisième n'avait pas cédé une seule tranchée. La tête du pataras ennemi était malgré tout constituée d'êtres de chair, et le tir des mitrailleuses italiennes, pour rare qu'il fût, avait transpercé cette chair, arrêtant – certes, avec difficulté – l'énorme monstre qui tentait d'avancer, entouré de nuages chimiques. En revanche, sous la terrible pression, un nombre toujours plus important de compagnies du Sixième avaient dû se replier mais, au moins au début, elles l'avaient fait lentement et en contre-attaquant continuellement, si bien que là aussi les Russes n'avaient avancé en deux jours que d'une dizaine de kilomètres. Dans l'après-midi du 19, quand commença la retraite générale, Meskov, bien que menacée, était toujours aux mains des Italiens.

Précisément, l'après-midi de ce jour-là, l'état-major de division avait ordonné au Troisième bersagliers de reculer à la nuit tombée d'une dizaine de kilomètres, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur du Sixième, et de prendre position à l'intérieur et autour du village de Kalmykov pour défendre les routes qui, du nord-ouest, conduisaient à Meskov. Pour le lendemain était prévu un second recul des deux régiments jusqu'au bourg pour la défense duquel les lointains commandements avaient entre temps envoyé d'urgence en renfort une formation choisie de SS, le « groupe Schuldt », aussitôt aligné devant Meskov.

Dans le bourg, regroupé près de l'état-major de division, se trouvait le parc automobile tout entier. Le carburant ne manquait pas. Aussi, toujours le 19, en prévision de l'énorme afflux de véhicules des autres divisions, le commandement de la Celere avait ordonné que ce parc soit transféré dans une localité plus au sud. Une colonne de plus de six cents véhicules s'était formée : camions, tracteurs, fourgonnettes, moyens de transport spéciaux qui, s'engageant sur la « grande piste », avaient commencé en bon ordre le transfert. A l'improviste cependant, durant une étape aux abords du village de Vertchakovski, la colonne avait été surprise par une grande formation de chars russes provenant de la brèche de Bogoutchar. Les chars avaient rapidement coupé la piste en avant et en arrière de la colonne tandis que le gros des troupes lui était tombé dessus en faisant feu avec toutes les armes de bord. Sans cesser de tirer, les chars avaient ensuite renversé ou écrasé au sol les véhicules qui s'étaient alors révélés, face à eux, étonnamment petits

et fragiles. Çà et là quelques chars s'acharnaient avec férocité à broyer le véhicule qu'ils tenaient sous leurs chenilles, pivotant alternativement à droite et à gauche, à droite et à gauche. Si des corps humains se trouvaient parmi la ferraille ils étaient, de la sorte, réduits en bouillie. Les chauffeurs italiens ne disposaient pour se défendre que de pistolets et de mousquetons et plus d'un avait tenté de fuir en lançant l'engin hors de la piste, mais il s'était empêtré dans la neige vierge, ses roues tournant follement à vide. D'autres, descendus à terre, avaient tenté de fuir à pied, suivis dans la neige par les rafales des mitrailleuses ennemies. D'autres encore, s'abritant derrière les véhicules, avaient fait feu de façon répétée avec leurs mousquetons, essayant d'atteindre les meurtrières, mais ils avaient été renversés. Certains enfin – se rappelant qu'ils étaient des bersagliers – s'étaient précipités à corps perdu sur les chars ennemis, grenades au poing, avec l'intention de les enfiler dans les meurtrières, mais ils avaient été rejoints par les bouffées des lance-flammes ou investis par les rafales des mitrailleuses qui avaient concentré leur tir sur eux.

En l'espace de six ou sept minutes la grande colonne avait été anéantie. Un dixième à peine de ses six cents véhicules avait pu échapper à la destruction, se cachant entre les masures de paille de Vertchakovski, ou parvenant à s'échapper sur quelques petites pistes secondaires.

La nouvelle du désastre – dans l'après-midi de cette funeste journée du 19 – était arrivée depuis peu au commandement de division, quand une autre vint s'y ajouter, non moins alarmante : la poussée de l'infanterie russe contre le Sixième régiment avait tellement augmenté dans les dernières heures qu'elle était irrépressible ; on avait constaté en plus d'un point de grosses infiltrations.

Les deux graves nouvelles avaient dû parvenir aussi aux soldats du groupe SS Schuldt qui, après les avoir évaluées, abandonnèrent le front devant Meskov sans même avertir les Italiens, et s'en allèrent en colonnes. La nuit était maintenant tombée et les colonnes en repli des autres divisions marchaient déjà vers le bourg. En toute hâte, en passant par les états-majors supérieurs, celui de la Celere fit avertir tous ceux qui étaient encore en mesure de recevoir la communication que Meskov allait être abandonnée et que la « grande piste » était sillonnée par des formations de chars ennemis. Dans le même temps, il donna l'ordre au Sixième régiment, désormais démantelé, de rompre le contact avec les Russes et de se replier sur Kachary, à soixante kilomètres au sud de Meskov. Il tenta de donner le même ordre au Troisième, mais n'y parvint pas car tous les contacts avec ce régiment s'étaient entre temps interrompus.

6

C'est ainsi que dans la nuit du 19 au 20, tandis que les autres divisions – et depuis peu le reste de la Celere – se repliaient frénétiquement, le Troisième régiment s'était déployé à Kalmykov. Il y était arrivé tard dans la

nuit après avoir calmement quitté ses tranchées sur le Don. Sûrs de leur propre valeur, les bersagliers avaient bâti tout autour de ce village silencieux des embryons de lignes et des tranchées de neige dans lesquels ils avaient placé un certain nombre d'armes automatiques, de canons antichars et de mortiers. A côté des armes, dans le froid meurtrier, les hommes de la compagnie chargés de la surveillance s'étaient installés en sentinelles ou en bivouac. Tous les autres s'étaient entassés dans les maisons et dans les étables du village qui regorgeaient, ou bien s'étaient pressés contre leurs murs extérieurs pour tenter de dormir.

En même temps que le Troisième régiment des bersagliers, était apparue à Kalmykov la « Légion croate », unité composée de nationalistes Oustachis en uniformes fascistes. En réalité ces hommes se souciaient peu du fascisme et n'avaient à cœur que leur patrie croate qu'ils espéraient, par leur jeu d'alliance, conserver indépendante des Serbes. Le commandement du Troisième régiment leur avait assigné une partie du village et un secteur à défendre ; on pouvait distinguer leurs positions de celles des Italiens par les nombreux feux qu'ils avaient allumés dans la neige.

Le section de Stefano s'était pour moitié entassé dans une isba avec des soldats d'autres sections, et pour moitié installé dehors en bivouac. Il était entendu qu'au bout de quatre heures les deux moitiés s'échangeraient. Le sous-lieutenant Acciati était couché dans la neige parmi les hommes restés dehors. Par un froid démentiel comme celui-là il ne tentait même pas de dormir. Allongé sur une toile de tente, le casque sur la tête, son long visage irrégulier presque entièrement recouvert par le passe-montagne (seuls les yeux demeuraient libres), le col rond de sa capote relevé contre le bord postérieur du casque, ses mains recouvertes de gants enfilées dans ses poches, un peu hébété, il laissait paresseusement errer ses pensées. Jusqu'à présent tout s'était à peu près bien déroulé pour sa compagnie. Elle n'avait pas été directement concernée par l'attaque russe de deux... non..., de combien de jours avant ? Oui, de deux... deux jours auparavant. Même après, quand le Troisième régiment avait déclenché des assauts répétés sur le flanc droit des Russes – lequel, agissant comme un bras de fer, contraignait petit à petit le Sixième à se replier (et, il l'ignorait, à s'effriter) –, même alors, sa compagnie n'avait pas été appelée. « Jusqu'à présent ça s'est bien passé, il n'y a rien à dire. » Bien sûr, qui sait ce que réservait l'avenir... mais ce n'était pas le moment d'y penser. « De toute façon à quoi ça servirait ? Quand les ennuis arriveront on se les farcira. D'ailleurs c'est déjà bien assez de devoir en ce moment se farcir ce froid de bête. Heureusement que je passerai au moins une moitié de la nuit dans la maison au chaud... » Le chaud ! C'était quelque chose d'aussi attirant que la vie même, quelque chose d'indiciblement vital. Peu de gens s'en rendent compte en temps normal. Son refuge chauffé, sur la rive du Don, qu'il avait dû abandonner quelques heures auparavant, lui revenait en mémoire. « Allons, assez. Il est inutile d'y penser. Pense à l'Italie plutôt, au bon temps qui devra bien revenir, à Turin. » Ah oui, Turin, comme disait l'autre « *la ville propice aux plaisirs* ». Son Turin

lui revenait en mémoire, non pas *by night* pourtant, mais bien plutôt estival, chaud, avec ses allées plantées d'arbres pleines de soleil. « Turin est la ville du soleil », pensa paradoxalement Acciati. D'ailleurs, comparée à ces endroits... Même à la faculté de chimie, à l'Université – qu'il avait fréquentée seulement quelques mois – il y avait toujours du soleil : un soleil à n'en plus finir qui entrait, il s'en souvenait, jusque dans les amphis, inondant de chaleur au passage les cimes des arbres sous les fenêtres.

A quelques mètres de lui, de l'autre côté du mur de l'isba, Stefano dormait par terre, serré par les autres qui y étaient littéralement entassés. Comme chaque soir avant de s'endormir, il avait, après s'être allongé, fait le signe de la croix (en dépit de la difficulté, dans cette presse, de bouger le bras). Puis, comme il était très fatigué, il avait dit les prières courtes, c'est-à-dire un requiem pour les morts de ces derniers jours et un *Agnus Dei* pour lui-même. Le fait de prier lui avait automatiquement évoqué l'image douce de sa mère, comme s'il y avait entre les prières et elle un rapport inséparable. Et, en un certain sens, c'était bien le cas en effet, c'était comme ça. Ah ! Qui sait ce que faisait, en ce moment même *mamm Lusia,* là-bas à la Nomanella, au-delà des immenses plaines de neige dont la traversée demandait une semaine entière de train ... A cette heure-ci, sans doute, elle dormait. Le jeune homme crut voir, dans l'ombre de la chambre parentale, les yeux bruns s'ouvrir et le regarder avec bonté et fatigue : « Dors toi aussi Stefano : tu as dit tes prières, c'est bien, maintenant dors, tu sais que dans quelques heures il te faudra retourner dehors. » Sa mère ! Après avoir secoué la tête avec une tendresse muette, Stefano avait obéi à l'imaginaire conseil maternel et s'était rapidement endormi.

Tous à l'intérieur de l'isba, les bersagliers comme les quelques habitants russes effrayés, étaient eux aussi maintenant enveloppés dans le sommeil comme dans une couverture extraordinairement pesante. L'air était empli de leurs souffles et, de la petite porte mal fermée d'un grand poële en maçonnerie, sourdait avec un ronronnement paisible un peu de lumière rougeâtre et ondoyante.

Dehors également, parmi ceux qui étaient allongés en plein air dans le gel horrible, certains avaient fini par s'endormir. Pas le sous-lieutenant Acciati toutefois qui, toujours étendu sur sa toile de tente, attendait que ces heures pénibles s'écoulent, et que son tour arrive enfin d'entrer dans la maison. De temps en temps il entrouvrait les yeux et, une fois ou deux, il lui sembla remarquer là-bas, loin à l'est, des reflets de lumière sur la neige. Il était évident que les Russes ne dormaient pas, qu'ils s'affairaient. Mais que diable étaient-ils en train de trafiquer ? Il tendit un moment l'oreille et resta à l'écoute mais, dans le silence épouvantablement gelé, il ne put percevoir aucun son. « D'ailleurs, ce ne sont pas mes oignons », se dit-il avec une sorte de satisfaction, et il chercha à nouveau à se détendre. « Il y a ceux qui sont de service, les vigiles et les autres gardes : c'est à eux de surveiller. »

Il s'employa à fixer ses pensées sur quelque chose de pacifique, de non oppressant : encore Turin et le soleil si possible. Peu à peu il y parvint et

son esprit entra de nouveau dans une sorte de somnolence : désagréable certes, à cause du froid qui ne lui laissait pas de répit, mais cependant pas tout à fait consciente. Les heures passaient, interminables.

7

Tout à coup le sous-lieutenant sentit qu'on lui secouait l'épaule. – Hein, quoi ? grommela-t-il en écarquillant les yeux. Il vit le visage de son capitaine penché sur lui.

– Acciati lève-toi, lui dit celui-ci à mi-voix.

– Oui, bien sûr. Le jeune homme se mit vivement sur son séant puis debout, faisant crisser en plus d'un point sa capote glacée. Tandis qu'il se rajustait un peu, regardant son supérieur d'un air interrogateur, il remuait à l'intérieur de ses gants ses doigts engourdis. Il éprouvait aussi un grand besoin de taper des pieds dans la neige.

–C'est dommage que tu ne les aies pas passées dans la maison ces quelques heures, fit observer le capitaine.

– Bah, fit le sous-lieutenant mon tour viendra après. Pour vous aussi du reste...

– Non malheureusement, parce que maintenant tu dois sortir de patrouille.

– Ah.

– Prends tout de suite cinq ou six de tes hommes et suis-moi à l'état-major de régiment.

– Oui mon capitaine.

– Tu veux un coup de main ?

– Non, ce n'est pas la peine.

Le sous-lieutenant se dirigea vers la porte de l'isba et la poussa pour l'ouvrir. Comme il s'y attendait il rencontra de la résistance : de l'autre côté des hommes dormaient par terre jusque contre la porte. Il se mit alors à la pousser fortement, des deux mains, en s'arc-boutant, et de temps en temps il appelait à mi-voix : « Bellazzi. Sergent Bellazzi. »

Finalement, de l'intérieur, Bellazzi répondit : « Oui, mon lieutenant ? »

– Essayons d'abord d'ouvrir la porte.

– Bon sang de bon sang ! C'est déjà le moment de la relève ? Tout de suite.

Un moment après Acciati était dans l'isba. Devant lui le sergent Bellazzi, les cheveux en bataille et les yeux pleins de sommeil alluma une allumette-bougie et la haussa pour éclairer l'intérieur : sauf quelques hommes près de la porte qui s'étaient assis – et certains protestaient encore et juraient – tous les autres gisaient en tas sur le sol et continuaient à dormir. L'allumette s'éteignit tout de suite.

– C'est déjà l'heure de la relève ? recommença à demander Bellazzi.

– Non, du moins je ne crois pas, mais il ne s'agit pas de ça. Laisse-moi quand même vérifier : craque une autre allumette s'il te plaît, dit le sous-

lieutenant et, en même temps, il découvrit son poignet gauche de façon suffisante pour pouvoir lire l'heure. Bellazzi alluma une autre allumette de cire et l'approcha de son poignet.

– Il est presque deux heures, dit Acciati. Il regarda mieux : « Oui, presque deux heures. La relève n'est que dans une heure. Écoute, laisse dormir les autres et fait lever cinq des hommes de ton équipe ; nous devons sortir de patrouille. Qu'il n'y manque pas Giovenzana et l'autre dégourdi à moustaches. »

– Biondolillo ? Oui mon lieutenant.

– Allons va, je te fais de la lumière. L'officier sortit son briquet de sa poche et en actionna la molette : une petite flamme jaune s'éleva, qui dura une dizaine de secondes, suffisantes pour que le sergent Bellazzi réveillât et fît lever quelques-uns de ses hommes. Pour trouver les autres il s'aida de ses allumettes. Enfin : « Mon lieutenant, tout le monde est là », annonça-t-il.

– Alors allons-y. Acciati précéda le petit groupe à l'extérieur.

Dehors – tandis que certains soldats qui s'y trouvaient se précipitaient dans la maison pour occuper les places laissées libres – il fit aligner ceux qui avaient été désignés. Il les vit frissonner, agressés par le froid atroce. Il vérifia d'un coup d'œil l'armement de chacun. Puis il s'aperçut que les hommes qui étaient sortis de l'isba derrière Bellazzi n'étaient pas cinq mais six : sans dire un mot en effet, son ordonnance Polito s'était joint aux autres.

– Polito, s'exclama Acciati en lui lançant dans l'ombre un coup d'œil qui se voulait réprobateur. Qui t'a appelé ? Qu'est-ce que tu fais là ?

– Qui, moi ? dit Polito, et il n'ajouta rien. Il se tenait là, digne et frigorifié, en bon paysan tout simple qu'il était.

Acciati sentit vaguement la noblesse du geste. « Le diable t'emporte, Polito ! » dit-il enfin.

Sa brève inspection terminée le capitaine se mit en route, disant : « Allons, dépêchons. » La patrouille lui emboîta le pas, Acciati en tête et Bellazzi derrière.

Le commandement du régiment se trouvait dans une isba au centre du village. Les deux officiers y entrèrent, tandis que les autres restaient dehors à attendre.

L'aide de camp du commandant, un capitaine aux cheveux argentés, était assis à une table et fumait d'un air pensif. Dans un coin, allongé sur un matelas, quelqu'un dormait à l'abri d'une toile de tente qui, suspendue à une ficelle, servait en quelque sorte de cloison. Acciati se demanda s'il s'agissait du colonel qui commandait le régiment.

– Ah te voilà, l'accueillit à voix basse l'aide de camp dès qu'il le vit. Le jeune homme claqua instinctivement des talons. « Chut », fit l'autre, en lui faisant en même temps, avec les doigts qui tenaient la cigarette, signe de s'approcher : « Viens ici, essayons de ne pas déranger le chef qui aura bien assez à faire demain. »

Acciati regarda de nouveau en direction du dormeur : il n'en voyait que les pieds, couverts de chaussettes montantes grises. « Oui, il aura de quoi

faire demain », pensa-t-il, et reportant les yeux sur l'aide de camp : « Heureusement que tu es là toi aussi, mon petit vieux. » A la différence de son aide, en effet, le colonel était nouveau. Il était arrivé d'Italie trois jours auparavant à la tête du dernier convoi de renforts, et il avait été retenu provisoirement sur le front parce que le précédent commandant avait été blessé. On disait que lui aussi était un bon commandant mais que, par la force des choses, c'était un novice ; comme d'ailleurs étaient novices beaucoup des bersagliers des autres bataillons : « Pas ceux du neuvième par chance », se dit Acciati. Le neuvième, comme on sait, était le sien.

– Eh bien ? lui demanda l'aide de camp, la chaleur ne te pèse pas trop ?

Acciati fit signe que non, en souriant.

Une carte topographique était dépliée sur la table. « Regarde ici », dit l'autre, toujours à voix basse, « tu vois ces deux routes à l'est de Kalmykov ? » Il s'interrompit : « Kalmykov est le village où nous nous trouvons, tu le sais, non ? »

– Eh ! lui répondit Acciati.

– Donc, continua l'aide de camp, sur ces deux routes à l'est... Regarde-les bien : celle-ci, la plus proche, se trouve à quelque quatre kilomètres à vol d'oiseau, tu vois ? et celle-là, derrière, à six ou sept. Eh bien il paraît que dans cette zone ça bouge. Si c'est réellement le cas, ça ne peut être que l'ennemi. « Ces halos lumineux que j'ai vus moi aussi », pensa Acciati, sans pour autant l'interrompre. L'autre continuait : « Les sentinelles, particulièrement celles qui sont ici dans le secteur est, aperçoivent des lueurs de temps en temps : je suppose qu'il s'agit de phares de véhicules. Quoi qu'il en soit votre devoir est d'aller vérifier. Il faut que vous alliez vous rendre compte de ce dont il s'agit réellement : c'est peut-être des camions, à moins qu'il ne s'agisse.... d'autre chose de moins drôle. »

– De chars, vous voulez dire ?

L'aide de camp aux cheveux grisonnants acquiesça, regarda en direction du colonel, tira une longue bouffée de sa cigarette et baissa un peu le ton : « Exact, camions ou chars », dit-il tandis que la fumée filtrait de sa bouche. « Nous devons de toute façon tâcher d'avoir une idée de leur nombre, de leur quantité. Et savoir aussi s'il y a des troupes à pied et si elles sont nombreuses. Je m'explique bien ? »

– Oui mon capitaine.

– Votre devoir est de rejoindre la première route et ensuite, si vous en avez le temps, de vous approcher de la deuxième. Je ne dis pas d'atteindre celle-là aussi, parce que vous devez être de retour avant le jour. Vous pourrez peut-être quand même arriver à jeter un coup d'œil à la deuxième route, de loin. Enfin, essaie de faire au mieux.

– Oui mon capitaine.

– Fais bien attention : dans cette autre direction, vers le sud, tu vois ici, le long de la route qui conduit à Meskov – celle que nous devrons prendre demain – une patrouille croate vient de sortir avec la mission de l'explorer. Vous qui allez vers l'est ne devriez pas la rencontrer. Mais c'est quand

même bien que vous le sachiez. C'est une patrouille de sept ou huit hommes elle aussi.

Acciati fit un signe d'acquiescement. Il avait abaissé jusque sous son menton la partie inférieure de son passe-montagne, découvrant tout à fait son visage ovale, irrégulier et sympathique.

– Le mot de passe, intervint alors le capitaine commandant de compagnie, d'une voix tout d'abord trop forte, si bien que les deux autres regardèrent instinctivement en direction du colonel, c'est « Milan », la confirmation : « Cours d'Italie ».

– Milan, cours d'Italie, répéta Acciati, l'adresse de notre caserne.

– Comme ça vous le retiendrez sans peine, dit le capitaine commandant.

– Tu as la boussole ? demanda l'aide de camp.

– Oui. Acciati la sortit de sa poche et la lui montra.

– Bien, fit l'autre. Il regarda sa montre : « Il est deux heures. Vous avez deux heures pour aller, une autre pour bien observer, et encore deux pour revenir : vous devez être là avant le jour, je répète avant le jour, c'est-à-dire avant sept heures. Sinon, à part le danger pour vous, votre exploration ne représentera rien, c'est bien clair ? Parce que le régiment ne vous attendra pas. » Il fit de la main un geste de congé : « Allons, exécution. » Puis se ravisant il fit signe d'attendre encore et se tourna vers le commandant de compagnie : « Pour ce feu, ce feu de camp dont parlait le colonel, il est bien entendu que c'est toi qui t'en occupes. »

– D'accord.

– Alors partez, salut.

– Salut.

– A vos ordres.

Les deux officiers sortirent dans le gel atroce. « Je vous accompagne jusqu'à la ligne », dit le capitaine.

Acciati qui, la boussole dans le creux de sa main, avait profité de la lumière du commandement pour la consulter, se mit en marche à la tête de la patrouille. Le capitaine se tenait à ses côtés.

Partout, autour des maisons et le long des murets de pierre sèche couverts de neige qui séparaient les potagers, on apercevait des silhouettes sombres d'hommes au bivouac. Pas un ne leva la tête vers eux qui passaient. Ceux qui n'avaient pas réussi à s'endormir étaient trop occupés à lutter contre le froid pour se soucier d'autre chose. Ils parvinrent, au-delà des dernières isbas, aux tranchées de neige. Là, debout, quelques bersagliers veillaient, d'autres étaient assis sur les caisses de munitions, d'autres encore étaient recroquevillés contre quelque point d'appui, leurs mains gantées enfouies dans leurs poches ou serrées sous leurs aisselles. Tous avaient le casque à plume empoussiéré de givre sur la tête. Il fallut une ou deux fois échanger le mot de passe.

– Il y a par ici une grosse meule de paille, répétait le capitaine. Elle devrait se trouver plus ou moins là, vers la gauche. Enfin ils l'aperçurent, masse sombre, longue de quelque vingt mètres, au-delà des tranchées. Le capitaine s'arrêta et la leur montra. « Vous voyez cette meule ? Vous voyez

bien où elle est ? Eh bien à six heures, c'est-à-dire dans quatre heures, nous y mettrons le feu. Pour vous aider à retrouver votre chemin, au cas où cela serait nécessaire. C'est clair ? »

– Oui mon capitaine, répondirent quelques voix.

– J'ai dit à six heures. Alors bonne chance et courage. Le capitaine serra la main de Acciati. « Rappelle-toi », lui dit-il, parlant intentionnellement à voix haute devant les soldats, vous devez à tout prix éviter de chercher querelle. Pour nous, ce qui importe c'est d'avoir des informations, ce n'est pas de réduire de quelques individus le nombre des Russes. »

– D'accord, lui répondit Acciati, qui était reconnaissant à son supérieur d'avoir soin de lui fournir à l'avance d'éventuelles justifications de prudence.

Le capitaine était un beau garçon d'une trentaine d'années, aux épaules carrées, à l'allure athlétique et d'une taille relativement inférieure à celle du sous-lieutenant. Il retint un instant sa main dans la sienne, comme pour lui transmettre de la fermeté.

– Nous vous rapporterons les informations, n'en doutez pas », dit Acciati. Et, après l'avoir salué militairement, il se tourna vers son équipe : « Le mot de passe, vous l'avez déjà entendu, c'est "Milan", la confirmation : "Cours d'Italie". C'est compris ? Milan, cours d'Italie : mettez-vous bien ça dans la tête. Allons, partons » et il se mit en route.

– Mot de passe « Milan, cours d'Italie 56, deuxième chambrée » répéta d'un seul trait derrière lui l'ordonnance Polito.

– Mettez-vous bien ça dans la tête, parce que c'est l'adresse d'un sacré bordel, appuya Biondolillo le moustachu, qui portait autour du cou, en guise d'écharpe, la large ceinture réglementaire qui normalement ceignait le ventre.

Il y eut des rires.

– Brigade de minables, bougonna en revanche avec désapprobation le sergent Bellazzi, revêche, qui marchait en queue de la file. Il n'aimait pas que l'on plaisante avec l'adresse du régiment : ça lui paraissait aussi déplacé que de plaisanter avec le drapeau.

Laissant derrière eux les dernières sentinelles – les plus avancées – les huit hommes poursuivirent leur route le long d'une piste de neige battue qui se prolongeait vers l'est. Il y eut encore quelques railleries, puis plus personne ne parla ; on n'entendait plus que le grincement rythmique de leurs souliers dans la neige glacée.

8

Rapidement, le terrain – qui tout autour de Kalmykov formait une conque – se fit accidenté. La piste traversa quelques bois nus, sombres malgré leur blanc revêtement de givre. Çà et là, dans les vallonnements, on entrevoyait des bancs de brouillard immobiles, morts. Aux endroits les plus

élevés, l'un ou l'autre des hommes regardait instinctivement en arrière : au début le village était reconnaissable par les feux des Croates, qui bien vite rapetissèrent jusqu'à disparaître tout à fait. Comme on ne voyait pas d'étoiles, Acciati adopta le système de s'arrêter tous les quarts d'heure environ pour contrôler la direction sur sa boussole. Polito savait comment éclairer rapidement le minuscule cadran avec une allumette de cire masquée par ses mains ; pour cela il enlevait chaque fois ses gants de toile imperméable doublés de flanelle, les laissant pendre à une ficelle qui lui passait derrière le cou (les bersagliers avaient appris des Allemands à porter les gants de cette façon). Instantanément il avait la sensation que ses mains nues se congelaient ; c'est pour cela qu'à peine terminée la lecture de la boussole, il enfilait rapidement ses mains dans les poches de ses culottes, près de son corps, au chaud, pour que se rétablisse la circulation de son sang ; après seulement, il renfilait ses gants.

Stefano marchait à mi-patrouille : lui aussi, comme Bellazzi, bien que pour d'autres raisons, avait été choqué par la réflexion de Biondolillo au sortir des lignes : « Retenez ça parce que c'est l'adresse d'un sacré bordel. » Il s'était dit que toujours, mais spécialement quand on est en train d'affronter la mort, il est bon de n'avoir dans la bouche et à l'esprit que des « choses propres » pour reprendre les termes de don Mario, là-bas, à Nomana. Bien qu'il fût, comme les autres, terriblement tendu, le jeune homme n'avait pas vraiment peur. Bien sûr cette mission était très risquée et il en était conscient mais, tout bien considéré, elle n'était pas plus risquée que d'autres qui avaient semblé impossibles et qui, malgré cela, avaient été heureusement menées à bien. En outre, il avait confiance en Acciati, il nourrissait envers l'officier cette confiance illimitée, semblable à la foi sous certains aspects, qu'il n'est pas rare de trouver pour leur commandant chez les soldats des détachements, quand il s'agit d'un bon commandant. Il faut dire aussi que les précédentes heures de sommeil dans l'isba l'avaient retrempé : il se sentait physiquement bien, chaud dans tout le corps. Le froid terrible qui l'assaillait de toutes parts ne réussissait pas à l'entamer.

Bien qu'il ne se fût pas reposé depuis le matin précédent, Acciati avançait d'un pas rapide, entraînant derrière lui la patrouille. Au début sa principale crainte était que l'ennemi eût poussé en direction de Kalmykov quelque noyau d'exploration, peut-être une grosse patrouille, sur laquelle ils auraient pu tomber sans s'en apercevoir. Il scrutait donc l'obscurité devant lui et tendait l'oreille, mais sans s'arrêter pour écouter mieux parce que le temps dont il disposait ne le lui permettait pas. Après environ trois quarts d'heure d'une longue marche il se retrouva à un carrefour qui le laissa interdit. Il examina soigneusement la boussole : le tronc principal de la piste virait inexplicablement vers le sud-est, donc *grosso modo* vers Meskov, alors que dans la précédente direction, vers l'est, continuait une piste plus petite, à peine plus qu'un sentier de neige, presque pas foulée aux pieds, qu'on ne pouvait emprunter qu'en file indienne. Celle-là semblait se diriger vers une dorsale informe qui fermait l'horizon.

– Je regrette, finit-il par dire après un temps de réflexion, mais nous devons continuer tout droit.

– Continuons, rien ne nous arrêtera, dit, en plagiant Mussolini, son ordonnance Polito qui, l'allumette éteinte, avait déjà enfilé les mains dans ses poches.

Acciati tourna la tête : « Tu te marres bien, hein ? »

– Ma foi, lui répondit, involontairement à propos, Polito. Acciati se mit à rire : « Allez, va, *procedamus* », conclut-il, et il s'engagea sur la piste mineure.

Ce *procedamus* était une réminiscence de lycée, une expression habituelle de son professeur de religion. Acciati se rappela un instant son visage mélancolique et rit doucement, comme il faisait toujours quand il rencontrait des personnes ou des choses ayant un rapport avec la religion. « Pourquoi ? » se demanda-t-il soudain. Eh bien, peut-être parce que depuis qu'il était enfant il avait vu son père faire ça, et puis tant d'autres, dans le milieu des bersagliers aussi. « Ce n'est pourtant pas une raison bien valable », se dit-il, toujours confusément. Mais lui, en fin de compte, était-il croyant ou non ? Il s'aperçut qu'il s'agissait d'une question avec des implications de taille : le problème de l'au-delà... Il y a ceux qui y croient et ceux qui n'y croient pas, autant parmi les gens habitués à réfléchir que parmi ceux qui ne réfléchissent jamais, parmi les gens cultivés et parmi les incultes. « Et moi ? Mais... le sais-je vraiment moi-même... » Il fut tenté d'approfondir, au moins cette fois, de ne pas rester comme ça en surface. « Et c'est maintenant que je devrais approfondir ? Avec cette tâche qui m'incombe, et ce froid ? Il ne manquerait plus que ça... » A la fin il renonça à poursuivre l'investigation, comme cela s'était produit tant d'autres fois. Il y a des gens – même parmi les plus généreux dans l'accomplissement de leurs devoirs civils – qui ne parviennent jamais à trouver un peu de temps pour approfondir sérieusement les choses les plus déterminantes pour leur propre destin.

Ils arrivèrent plus tôt que prévu au pied de la grande dorsale (« Et voilà », pensa Acciati, « comme d'habitude le manque de lumière m'a fait mal évaluer la distance »). Là, la piste exiguë tournait tout à coup à gauche, c'est-à-dire vers le Don.

– Et merde..., murmura le sous-lieutenant en s'arrêtant interdit. Il se tourna vers Polito : « Allumette. Fais attention, ici, à bien cacher la lumière. » Il sortit la boussole de sa poche, l'examina avec attention, puis éteignit d'un souffle rapide l'allumette de Polito. « Nous n'avons pas le choix », murmura-t-il ; et, abandonnant la piste, il entra résolument dans la neige vierge et commença à remonter la dorsale. Ils s'enfonçaient tous jusqu'aux chevilles. La marche devint infiniment plus lente et plus fatigante.

Bien avant d'avoir atteint le sommet, ils entendirent un bruit indistinct de moteur. Ils voyaient aussi, par moments, d'étranges reflets de lumière. Acciati, secrètement très troublé, ne put s'empêcher, au mépris de la fatigue, d'accélérer l'allure tout en se demandant encore une fois (comme le faisaient les autres derrière lui) s'il s'agissait de camions ou de chars de

combat. Quand ils purent voir au-delà du sommet ils s'arrêtèrent : par chance, il ne s'agissait pas de chars mais c'était néanmoins une vision décourageante qui s'offrait à eux : là en bas, sur une large route de neige battue qui courait au pied de la dorsale, une colonne d'hommes et de camions, apparemment sans début ni fin, était en marche.

L'officier fit signe aux bersagliers, qui maintenant étaient à sa hauteur, de se taire, de ne pas faire le moindre bruit. Puis, en se courbant prudemment, ils s'avancèrent tous pour observer le fier spectacle, tapis dans la neige. Les Russes marchaient en silence, leurs camions progressaient phares camouflés ou, pour la plupart, carrément éteints.

A cette vue les bersagliers sentirent leur respiration se bloquer. « Ça... ça ne pourrait pas être les nôtres, ceux du Sixième, qui sont en train de se retirer ? » demanda l'un d'eux à mi-voix.

Acciati fit de la tête un signe de dénégation. « Ce ne sont pas des bersagliers. »

– Et si c'était l'infanterie... ?

– Ouais, si c'était !

Tout à coup un faisceau de lumière illumina quelques instants un morceau de la colonne : un camion avait, pour une raison quelconque, allumé ses phares, évidemment découverts. « C'était donc ça ces étranges lumières, voilà de quoi il s'agissait », murmura Acciati. « Qui l'aurait cru ? Nom d'un chien, comme ils sont sûrs d'eux ! »

Qu'il s'agît des Russes, il n'y avait maintenant plus de doute : les camions qui précédaient immédiatement celui qui avait allumé ses phares étaient de la vieille marque connue « à la Ridolini »[1] ; ce qui, dans le moment présent, n'était en aucune façon amusant. Les silhouettes des hommes elles-mêmes étaient du reste apparues sans équivoque ; on avait pu distinguer leurs bonnets à poils aux oreillettes abaissées, et leurs longues capotes.

– Ceux-là s'ils nous découvrent ici en train de les surveiller, le moins qu'il puissent faire c'est nous châtrer », déclara Biondolillo. Il observait la colonne, très inquiet, sa large ceinture de tissu clair autour du cou comme une tache lumineuse.

« Si on finit entre leurs mains », pensa Stefano, « et si d'aventure ils ne nous tuent pas, ils nous prendront nos capotes, nos passe-montagnes et tout le reste pour se les mettre, et ils nous laisseront là tout nus dans la neige. » Il éprouva une sensation d'effroi, celle que ressentaient tous les combattants italiens en Russie quand ils envisageaient de finir aux mains de l'ennemi (et non sans raison, comme la suite le prouva).

Biondolillo résolut : « Moi en tout cas ils ne me prendront pas vivant : la dernière grenade sera pour moi. » Un instant il s'imagina en train de frapper

[1] Ridolini était le nom italien d'un acteur comique américain dans les années 30. Par la suite, on disait « à la Ridolini » pour parler de choses démodées ou dépassées (N.d.T.).

sur son front la grenade dégoupillée : et cette perspective non plus, décidément, n'était pas réjouissante.

Stefano par contre pensait : « En tout cas nous ne sommes pas encore entre leurs mains, nous sommes libres et armés, et de plus nous sommes bersagliers. »

Restait que la situation générale était beaucoup plus critique que le régiment ne se le figurait. Comment se faisait-il que ce torrent pût rouler vers Meskov sans être dérangé ? Pourquoi ne rencontrait-il pas d'opposition ? Pourquoi, même là-bas, en tête, n'entendait-on pas de bruits de combats ?

– Essayez de vous reposez un brin les gars, dit Acciati à mi-voix en haletant légèrement : « Nous avons dix minutes de repos avec frisson gratis et puis il nous faudra trotter de nouveau. » Il ajouta : « Si les Ivan nous en donnent la possibilité, bien entendu. »

9

Les Ivan la leur donnèrent. Le sous-lieutenant avait remarqué qu'il y avait de temps en temps des vides dans la colonne, parfois importants, entre un détachement et un autre, et il se mit à scruter, pour autant que l'obscurité le lui consentait, les abords de la route. A la fin, les dix minutes de repos écoulées, il se leva, recula de manière à se trouver hors du champ de vision de l'ennemi et, toujours suivi en silence de la patrouille, parcourut un demi-cercle jusqu'à un point où il avait vu partir du sommet et s'allonger vers la route un affaissement accessible et boisé.

Ils descendirent entre les arbres et les arbustes avec une extrême prudence et allèrent se poster à douze ou quinze mètres de la route, dans une portion du bois faite de ronces inextricables et de buissons enneigés. Pendant un temps qui leur parut interminable, ils restèrent là presque immobiles, le cœur battant la chamade. Certains d'entre eux, oppressés par la tension terrible, avaient de nouveau des difficultés à respirer. Les moins solides nerveusement bataillaient entre deux impulsions opposées et presque irrépressibles : celle de s'enfoncer dans la neige jusqu'à y disparaître, et celle de sauter sur leurs pieds et de se mettre à courir, à courir loin, à fuir, et tant pis pour ce qui arriverait... Les yeux fermés, toutes les fibres de leur être tendues, ils attendaient que les plus solides reprennent l'initiative.

Tout à coup il se produisit un blanc dans la colonne ennemie. « Foncez », dit entre ses dents l'officier et, se courbant, il se jeta en avant. Les autres, groupés autour de lui, traversèrent en courant la route de neige battue qui leur parut – au moment où ils la foulaient – singulièrement étrangère et hostile. Puis, toujours courbés, ils s'enfoncèrent le plus rapidement possible dans les méandres du plateau découvert, de l'autre côté. Ils n'avaient pas parcouru cent mètres que, sur la route, le flux inexorable des ennemis s'était rétabli.

Peu à peu ils réduisirent l'allure et continuèrent à marcher péniblement dans la neige vierge, en file indienne, au prix d'une fatigue épuisante. Au bout d'un moment ils ne pensèrent plus au danger qu'ils venaient d'encourir : il leur en restait encore l'agitation dans le sang, mais ils se tournaient déjà en esprit vers la prochaine route à explorer, soucieux de ne pas se trouver dans le champ visuel de l'ennemi sans s'en apercevoir.

A nouveau, de temps en temps, Acciati les faisait s'arrêter, pour reprendre souffle et consulter la boussole.

– Cette nuit ça nous servirait bien d'avoir des tenues blanches, fit observer l'un deux, durant l'une de ces haltes.

– Ça serait déjà pas mal si on pouvait marcher comme ça sur une piste et pas dans la neige, dit un autre.

De la queue du section, le sergent Bellazzi s'adressa à Acciati : « Mon lieutenant. »

– Quoi ? Parle doucement.

– Je crois qu'on devrait se relayer pour ouvrir la route.

– Laisse tomber, lui répondit l'officier, c'est à moi d'être devant. A chacun son rôle.

– Non, insista le revêche sous-officier, et même, je vous le dis tout net, ce n'est pas seulement pour vous, mais aussi pour nous que vous devez économiser vos forces. Pour mener la mission à bien, et pour qu'on puisse ramener nos couennes à bon port.

Tout le monde fut de cet avis et certains n'hésitèrent pas à renchérir.

– Sans blague ? dit Acciati. Voyez-moi ça. Vous avez tous l'air d'une page du « Cœur » de De Amicis.

– Le cœur ? Quel cœur ? demanda Biondolillo.

– C'est un livre. Les femmes n'ont rien à y voir, dit Acciati en se remettant en marche.

Après quelques pas Polito informa l'auditoire : « Moi, à vrai dire, des livres dans ma vie, j'en ai lu qu'un seul : Pinocchio. »

– Et qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse ? commenta celui qui était derrière lui.

– Tu l'as vraiment lu ? demanda en revanche un autre.

– Non, c'est la maîtresse, à l'école, qui nous l'a lu.

– La maîtresse ? demanda Biondolillo.

– Notez bien qu'elle avait au moins soixante ans, dit Acciati, haletant un peu à cause de la fatigue.

Les autres se mirent à rire.

– Qu'est-ce que vous en savez, vous ? lui rétorqua mentalement Biondolillo.

– Toi, du Molise, tu l'as lu Pinocchio ? demanda quelqu'un à l'unique « bleu » de la patrouille, un garçon solide, arrivé depuis peu d'Italie, que Bellazzi avait choisi précisément pour sa robustesse. Mais le Molisan était un garçon peu bavard et il ne répondit pas.

– Alors, mon lieutenant ? insista Bellazzi depuis le fond, en s'adressant à l'officier.

– Tu n'en démords pas, hein ? Très bien, consentit Acciati. On peut se relayer tous les quarts d'heure. On fera tête-queue, d'accord ?

– Oui, dit Bellazzi, oui mon lieutenant. Donc, si vous voulez, commençons.

Acciati s'arrêta. Ils s'arrêtèrent tous. La marche reprit avec les positions inversées, Bellazzi en tête.

Le terrain se plissait à nouveau en collines basses, boisées pour la plupart. Une petite heure après la traversée de la route suivie par l'ennemi, la distance parcourue était très médiocre, à peine deux kilomètres. « A présent si on ne trouve pas une piste », se répétait mentalement Acciati, « on ne fera plus rien de bon. »

Quand, au terme d'une rude ascension, ils eurent atteint un passage entre deux collines, le sergent Bellazzi qui se trouvait en tête à ce moment-là, s'arrêta brusquement, et tous s'arrêtèrent derrière lui. Autour d'eux la neige était étrangement piétinée, il s'y trouvait aussi un grand nombre de douilles d'armes portatives qui ne semblaient pas italiennes.

Sans parler, Bellazzi scrutait l'obscurité, la tête penchée en avant. « A terre », dit-il enfin à voix basse, joignant le geste à la parole. Tous s'agenouillèrent, à nouveau extrêmement tendus, et enlevèrent en hâte les fusils de leurs épaules. Acciati, se courbant, remonta la file et rejoignit le sergent en quelques bonds. « Qu'y a-t-il Bellazzi ? » demanda-t-il à voix basse.

– Regardez, là.

10

Au-delà du passage le terrain descendait vers un étroit plateau, traversé par une rangée d'arbres nus. Au pied de ces arbres se trouvait... quelque chose.

– Vous, restez là, dit Acciati dans un souffle. Il fit signe au contraire à Bellazzi de s'avancer avec lui et tous les deux, avec d'extrêmes précautions, gagnèrent un endroit d'où ils pouvaient observer mieux.

Il semblait qu'il y eût au pied des arbres une longue crête artificielle de neige ; derrière elle on découvrait des corps sombres.

– Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? murmura l'officier. Il ajouta au bout d'un instant : « On dirait une tranchée de neige... si c'est le cas elle doit être des nôtres, vu que le terrain descend devant vers le nord, tu le vois ? Vers le Don. »

– Oui, reconnut à mi-voix Bellazzi. Et, après un silence : « C'est bien à nous, oui. Regardez : elle est installée pour couper la route que nous cherchons. Vous la voyez la route ? Là devant, qui monte vers la tranchée ? »

– C'est une route ça ? murmura Acciati. On ne voit pas bien. Comme ça dans le noir, on ne peut pas dire.

Bellazzi le dévisagea. Il tenait à son idée et même, bien que très basse, sa voix se fit pleine d'espoir : « Les choses ne vont peut-être pas si mal ; il se peut que nous soyons sur le point de prendre contact avec quelque détachement du Sixième », dit-il. « Nous pourrons même alors rapporter de bonnes nouvelles. »

Acciati continuait à scruter fixement. « Cette histoire ne me dit rien qui vaille », murmura-t-il. « Pourquoi sont-ils arrêtés ? Tous immobiles ? »

– Ils dorment peut-être ?

– Installés comme ça ? Et puis quelque sentinelle, au moins... Eh bien, il ne nous reste plus qu'à aller voir. Il se tourna vers le sous-officier : « Vas-y toi, Bellazzi, avec un autre. Faites bien attention, parce que si vous tombez sur les Russes, on ne pourra pas faire grand chose pour vous. Tu as entendu l'ordre du capitaine ? Faites bien attention. »

– Oui mon lieutenant, dit Bellazzi.

Les deux hommes rejoignirent les bersagliers qui les attendaient, agenouillés. « Giovenzana », appela le sous-officier, toujours à voix basse. « Tu veux venir ? »

Stefano, qui n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il fallait aller, s'avança sans un mot. Il écouta attentivement le plan d'approche que le lieutenant et le sergent ébauchaient ensemble, puis il se mit en route avec le sergent, tandis que les autres, sans faire de bruit, prenaient position dans la neige, fusils braqués.

Avec d'infinies précautions, les deux explorateurs gagnèrent la tranchée de neige par un détour assez compliqué, sans se faire voir. Disons plutôt que si quelqu'un avait été posté dans cette tranchée il ne les aurait pas vu arriver, tant leur manœuvre fut prudente. Mais il n'y avait personne de garde.

La tranchée ne contenait que des morts, pour la plupart encore dans des postures de combat, étendus ou agenouillés, le fusil à bout de bras, en position de tir. Certains n'avaient même plus leur fusil, d'autres gisaient carrément sur le flanc dans la neige, avec encore, pourtant, cette attitude de pointer une arme, rigides statues de glace que l'ennemi, en entrant dans la tranchée après le combat, avait dû renverser d'une poussée ou d'une dernière fusillade. Toutes les statues portaient le casque à plumes et étaient recouvertes de givre.

– Ce sont des bersagliers, tous des bersagliers..., répétait Bellazzi effaré.

Il se pencha sur un casque pour en lire le numéro et dut pour cela libérer du givre l'insigne peint, en le frottant avec son gant. Aidé de Stefano, il lui fallut même craquer une allumette. « Six », lut-il enfin. « Ils sont du Sixième... Bon sang, vois comme ce casque est criblé de balles ! »

Tous les casques, et pas seulement celui-là, étaient criblés de projectiles, et aussi, – comme ils s'en rendirent compte – les corps des hommes, leurs armes, ainsi que les arbres aux pieds desquels avait été construit le refuge de neige. Plusieurs de ces arbres, fendus par les rafales, chancelaient à l'oblique ou s'étaient fracassés par terre.

– Putain de misère. Ils ont tout réduit à une passoire, à une passoire ils ont tout réduit ! répétait Bellazzi. Quelle sacrée boucherie. Qui sait à combien ils leur sont tombés dessus à ces pauvres bougres ?

Stefano, consterné, ne disait rien. Devant et derrière la tranchée, la neige avait été piétinée comme par le passage d'une grande foule. Mais à présent il n'y avait plus personne, rien que des morts.

– Viens, dit Bellazzi d'une voix angoissée, essayons de nous faire une idée de leur nombre, puis retournons avec les autres.

Ils parcoururent lentement toute la tranchée, longue d'une centaine de mètres : ils découvrirent, entre autres choses, un mortier de 81 et, au croisement avec la piste en montée, un petit canon antichar près duquel gisaient les servants morts. Là, au centre de la tranchée, les cadavres, l'arme et tous les objets étaient encore davantage criblés de projectiles et d'éclats.

Devant un tel massacre Bellazzi sentait la fureur l'envahir. Il marchait, sombre, en reniflant de temps en temps, de plus en plus déterminé – si l'occasion s'en présentait – à payer l'ennemi de la même monnaie. Il jurait maintenant tous les deux pas, ou crachait quelque mot rageur. Stefano, lui, hébété par l'horreur, continuait à ne rien dire.

Parvenus à la fin de la tranchée, ils revinrent sur leurs pas jusqu'à la hauteur du canon d'infanterie auprès duquel gisait un capitaine, le commandant du détachement exterminé. Il portait en bandoulière le sac topographique de celluloïd : ils le lui ôtèrent avec quelque difficulté parce que sa longue courroie de cuir était aussi raide que si elle avait été de fer, et que les membres du mort étaient aussi rigides que ceux d'une statue. « Il pourra peut-être nous servir pour identifier le détachement », dit Bellazzi en le confiant à Stefano qui, sans commentaires, se le mit en bandoulière.

Ils avaient aussi repéré parmi les cadavres – au total plus de quatre-vingts – ceux de deux officiers subalternes, pourtant privés de leur sac de reconnaissance.

Le sergent, de temps en temps, scrutait la zone au-delà du glacis. « Et les morts russes, où sont-ils ? Est-il possible qu'ils les aient déjà emportés ? » finit-il par dire.

Perplexe, il se pencha sur le canon et en examina le secteur de tir : « Ces deux piles de troncs, là devant, devaient les gêner », murmura-t-il. « Comment se fait-il qu'ils ne les aient pas utilisés pour renforcer la défense ? »

– Attends un moment, fit alors Stefano. Il franchit le glacis enneigé et – ses semelles grinçant dans le silence gelé – s'approcha de la plus proche des deux piles : elle n'était pas faite de troncs mais, il s'en était douté, de cadavres ennemis. Comme les bersagliers, les morts russes apparaissaient tous incrustés de givre. « Ce ne sont pas des troncs, ce sont eux », communiqua-t-il d'une voix atone au sergent. « Ils ne les ont pas emportés. »

– Ah, s'exclama alors Bellazzi : il y est donc resté aussi des leurs, hein ? Stefano revint lentement vers la tranchée. « Quelle horrible boucherie ! » se répétait-il. Il était et se sentait présent pour les tâches immédiates, mais

quant à trouver une signification, un quelconque sens à ce qu'il voyait !... Son esprit était comme bloqué. Il se rappelait vaguement les blâmes affligés de don Mario, là-bas, à Nomana, et aussi certaines paroles de son père à propos de la guerre : « Si vous saviez, mes enfants, quelle vacherie c'est que la guerre... » Mais il ne devait pas y penser maintenant, pas maintenant.

Quand il eut rejoint Bellazzi, celui-ci lui fit remarquer qu'il y avait plusieurs de ces tas sur le côté de la piste. « Là aussi en bas, tu les vois ? Ils l'ont payé cher, ces maudits fils de putes. »

– Ouais, dit Stefano.

Le sergent resta muet un long moment. « Allez », dit-il enfin, « partons », et il se mit en route.

Avec difficulté, tant ils étaient commotionnés, ils firent leur rapport à Acciati qui, s'efforçant à son tour de dominer son sentiment d'horreur, voulut qu'on lui expliquât mieux certains détails, demandant avec insistance si la route où la tranchée avait été construite en barrage était importante ou pas, et s'il pouvait s'agir de celle qu'ils cherchaient.

Le sergent n'était maintenant plus d'avis que ce fût celle-là. « Non, elle m'a paru trop secondaire. Bien qu'une chose soit certaine : c'est de là qu'est venue une flopée de gens. » Stefano se contenta de serrer les lèvres.

A la fin l'officier consulta sa montre : « Il est plus de cinq heures », dit-il, « et nous avons l'ordre d'être rentrés pour sept heures. Il ne nous reste plus qu'à faire demi-tour et à crapahuter, parce que pour traverser cette route, là derrière... » Il fit de la main un geste qui signifiait : qui sait le temps que ça demandera.

Ils regardèrent tous une dernière fois, avec angoisse, du côté de la tranchée pleine de morts, puis se remirent en marche.

11

Le retour, grâce à la piste qu'ils avaient eux-mêmes ouverte, fut dès le début moins fatigant que l'aller. Les pensées de chacun naviguaient entre l'horrible tranchée des morts et la route parcourue par les colonnes ennemies, qu'il allait falloir traverser à nouveau. Comme ils arrivaient en vue de celle-ci, Acciati fit halte. On voyait de nouveau des phares voilés avancer dans le noir, lucioles glacées et lointaines, à peine mobiles.

– S'approcher comme ça à découvert, c'est sûr qu'on ne peut pas, ce serait vraiment imprudent, dit à mi-voix l'officier qui essayait de maintenir le moral de sa patrouille, de ne pas la laisser sombrer dans l'horreur.

– Eh ! approuva Bellazzi.

– C'est pourquoi, reprit le sous-lieutenant, il faut filer de ce côté vers le sud : on avancera parallèlement à la route jusqu'à ce qu'on trouve un bois, ou un vallon, ou n'importe quel machin qui nous permette de nous dissimuler. Allons.

Ils piétinèrent de la neige intacte assez longtemps, péniblement. Ils avaient recommencé à faire tête-queue toutes les dix minutes. Tous étaient accablés de fatigue.

– Le plus beau, dit l'un d'eux pendant une brève halte, c'est qu'à peine arrivés, il nous faudra nous remettre à trotter avec le régiment.

– Oui, belle perspective, bougonna un autre.

– Pense à ta peau, toi, pas à la perspective, fit Bellazzi.

Certains rirent. Stefano ne disait rien ; il portait en bandoulière le sac de celluloïd du capitaine mort, avec les cartes topographiques et peut-être parmi elles, sait-on jamais, quelque document utile. De temps à autre il s'assurait du bout de son gant qu'il ne l'avait pas perdu. Qui sait de quelle compagnie du Sixième il s'agissait, de quel bataillon... Peut-être que ces cartes apporteraient des éclaircissements sur les dernières vicissitudes de ces morts ? Qui sait aussi ce que ces garçons, avant le massacre, alors qu'ils attendaient l'ennemi, avaient dit et pensé... « Probablement qu'ils discutaient et plaisantaient comme nous maintenant... » Il sentit un frisson lui parcourir l'échine. C'est impossible qu'il nous arrive la même chose... à nous. Mais une voix au-dedans de lui murmurait : « Pourquoi est-ce impossible ? Réponds : pourquoi ? »

Enfin ils trouvèrent une fissure dans le terrain : le cours d'un torrent gelé qui zigzaguait vers la route. Ils le suivirent d'abord en le longeant, puis ils entrèrent dans son lit et continuèrent sur la glace parmi des bouquets désordonnés de saules appesantis par le givre, des aulnes fantomatiques et des touffes de cannes palustres brûlées par le gel. A un moment donné, à proximité de la route, Acciati fit s'accroupir tout le monde parmi les cannes, et continua suivi du seul Polito jusqu'à un enchevêtrement de ronces où ils firent prudemment affleurer leurs têtes. La route – qui surmontait le cours d'eau sur un petit pont haut de quelque deux mètres – était à un jet de pierres : en ce moment même, des soldats à pied la parcouraient, tellement près qu'on pouvait presque sentir leur odeur. Un homme s'arrêta sur le pont pour uriner, on entendit un appel courroucé : « *Davai, davai* (en avant, en avant) » accompagné d'une phrase incompréhensible qui provoqua quelques rires.

« Jusqu'à quand va durer cette revue ? » se demandait Acciati en haletant doucement. En même temps, il essayait d'évaluer l'armement de l'ennemi. Ils étaient tous plus ou moins chargés, avec de gros havresacs sur le dos et des armes individuelles – fusils, parabellum, fusils mitrailleurs à chargeurs circulaires – portés de diverses façons. De loin en loin, l'un d'eux traînait derrière lui, sur une luge, une mitrailleuse Maxim avec bouclier, d'aspect archaïque – chose rare pour les armes russes.

Le défilé semblait ne devoir jamais finir. « Mais peut-être », se dit Acciati, toujours haletant et cherchant à dominer sa propre anxiété qui, par moments, l'oppressait au point de l'empêcher de respirer, « peut-être que c'est moi qui le ressens comme ça. Ces minutes, c'est bien connu qu'elles paraissent des heures. » Il commença à craindre une halte horaire. « Si la

colonne s'arrête, quelqu'un pourrait descendre sur la grève du torrent et... Eh bien pour nous il pourrait y avoir du vilain. »

Par chance il n'y eut pas de halte horaire. En revanche des interruptions eurent lieu dans la colonne et, enfin, une plus longue : « Vite, Polito », ordonna l'officier, « appelle les autres. »

– Oui mon lieutenant. Polito s'était à peine déplacé que les autres étaient déjà là.

– Allez ! ordonna Acciati sans quitter son poste d'observation. Filez sous le pont. Attendez-moi à l'abri une centaine de mètres plus loin, c'est compris ? Vite.

Tous s'exécutèrent. Seul Polito demeura près de l'officier.

– Allez ! répéta celui-ci dès qu'il vit le dernier des hommes franchir l'arche sombre, c'est à nous.

Ils passèrent à leur tour sous le pont. Puis ils s'en éloignèrent à pas rapides, en suivant le lit glacé du torrent parmi les arbustes et les cannes, désormais plus préoccupés de faire vite que d'être prudents. Il leur sembla entendre des voix derrière eux. Sans s'arrêter l'officier se retourna et il lui parut que oui, il y avait bien quelqu'un sur le pont, immobile près du parapet. Les battements de son cœur augmentèrent jusqu'à le faire presque éclater.

Le maudit (ou béni ?) petit pont finit par rester en arrière dans le noir. Les bersagliers étaient accroupis entre les arbustes. « En avant », ordonna le sous-lieutenant avant même de les avoir rejoints. « Bellazzi, toi, conduis la file. »

Il avait à peine fini de parler que du pont partit une flamme fulgurante et le fracas d'une fusillade. On entendit même des cris, peut-être d'alarme, peut-être d'intimidation.

– P... de ta mère, souffla Polito en réponse, sale p... de ta mère.

Les bersagliers se remirent à avancer rapidement, comme si leur pénible marche venait seulement de commencer.

Pendant un moment il n'y eut plus de fusillade. La distance entre la patrouille et le pont augmentait.

– Comment ça se fait qu'ils ne tirent plus ? demanda quelqu'un d'une voix mal assurée.

– Qu'est-ce qu'ils font ? Ils nous suivent peut-être, ces fils de pute ? demanda un autre et, à une telle perspective, ils sentirent leurs cheveux se dresser sur leurs têtes.

– Épargne ton souffle toi, dit Bellazzi d'une voix étranglée.

Tout à coup une lueur éblouissante couleur de chaux vive s'épanouit dans le ciel presque au-dessus de leurs têtes.

– Stop, siffla le sous-lieutenant en s'immobilisant. Pendant quelques secondes la fusée illumina tout comme en plein jour, puis elle commença à descendre en se balançant cependant que sa lumière décroissait, puis s'éteignait.

– Courez, ordonna Acciati. Il y a un bois là devant, il nous faut y arriver.

Ils s'étaient à peine introduits dans le bois – ou plutôt un enchevêtrement désordonné de saules, de cannes et de ronces – que, du pont, une deuxième fusée s'élança vers le ciel poussée par une longue queue en spirale d'étincelles : parvenue au sommet de sa trajectoire elle développa sa très blanche et oscillante lumière qui se maintint quelques secondes, tandis que l'engin chancelait dans l'air.

– Merci, fit Acciati, mais maintenant ça peut suffire : la dorsale que nous cherchons est là, je l'ai vue. Dépêchons-nous, dans un fouillis comme celui-là ils ne peuvent pas nous voir.

La marche continua à un rythme soutenu. Pendant ce temps une mitrailleuse s'était mise à tirer de la route ; ils entendirent les balles siffler autour d'eux et cogner çà et là, peu nombreuses.

– Ils tirent au hasard, fit Bellazzi, c'est clair.

– Quels corniauds, dit Acciati. Il faut que ce soit un gamin à peine sorti de l'école des officiers pour donner un ordre pareil.

Comme si les Russes avaient compris leurs critiques le feu cessa. C'était une bonne chose qu'ils pussent au moins continuer un moment à marcher dans les taillis où leurs traces se perdaient un peu.

Parvenue au pied de la dorsale, la patrouille entreprit de la remonter, avançant encore une fois – à grand-peine – dans la neige vierge. Au sommet commença la descente sur l'autre versant, par déplacements progressifs vers la droite, vers le nord, à la recherche de l'étroite piste ouverte à l'aller. Enfin elle fut en vue : les bersagliers l'empruntèrent et, en la suivant, débouchèrent sur la piste à proprement parler, celle qui conduisait à Kalmykov. Depuis qu'ils avaient laissé la dorsale derrière eux, Acciati avait recommencé à s'arrêter de façon pointilleuse, toutes les dix ou quinze minutes, pour contrôler la direction sur la boussole.

– Mon lieutenant, regardez là, dit tout à coup Polito. Ce doit être la meule de paille.

On apercevait au loin, entre quelques plis de terrain, un vacillant halo rougeâtre.

– Oui, je crois que oui, confirma l'officier ; il ralentit l'allure, consentant à lui-même et aux autres un peu de trêve. Ils y ont mis le feu, ils nous attendent.

– Et en même temps ils se réchauffent, les malins, dit Biondolillo.

Ils atteignirent la tranchée de neige devant Kalmykov un peu avant sept heures. Deux hommes de liaison du commandement de régiment les attendaient sur la piste en tapant des pieds à cause du froid. « Vite », dirent-ils. Vous êtes tous là ? Les explorateurs croates sont déjà rentrés depuis une heure. Ils ont perdu un homme au cours d'une rencontre avec un détachement russe. »

Les deux hommes, se rangeant aux côtés de la patrouille qui ne rompit pas sa formation, la guidèrent jusqu'à l'isba du commandement : « Il y a une réunion en cours, avec tous les commandants de bataillon », avertirent-ils.

Déjà, un peu partout dans le village, d'autres détachements étaient en train de se mettre en rang dans le noir. Du secteur des Croates parvenaient des hennissements de chevaux. Sur la route principale, solitaire, une fourgonnette réchauffait son moteur.

Les huit rescapés de la dangereuse mission se sentaient fiers d'avoir accompli, pour tous, un devoir aussi difficile. Ils firent halte devant l'isba du commandement et Acciati entra faire son rapport.

12

Debout autour de la table à laquelle était assis maintenant le colonel qui commandait le Troisième régiment de bersagliers, il trouva les commandants des trois bataillons ainsi que celui de la légion croate.

Il remit à l'adjudant-chef le sac de reconnaissance du capitaine mort, dont les cartes topographiques, aussitôt examinées sommairement, s'avérèrent ne porter aucune indication utile à l'identification du département : seul le timbre du Sixième régiment y était apposé. Le récit du sous-lieutenant fit à chacun des hommes (pour employer un langage sportif, relativement courant chez les bersagliers) l'effet d'un coup de poing à l'estomac, mais la plupart d'entre eux encaissèrent sans commentaires. On pria l'officier de mieux préciser certains détails, puis on le congédia.

Après son départ le colonel se leva d'un air pensif et fit les cent pas dans le local. « Dire qu'il n'y a même pas ici un seul appareil radio pour demander des informations à la division ! » murmura-t-il. « C'est incroyable... » Il réfléchit encore un peu, hochant la tête, puis retourna s'asseoir à la table.

– Il y a des chances que tous les nôtres soient encore à Meskov, dit-il. Ça ne me parait pas possible qu'ils soient partis sans nous avertir. Il fit une pause. Mais peut-être que vous, qui avez davantage l'expérience de ce front que moi, vous croyez possible qu'ils soient partis ? J'aimerais connaître votre opinion.

– Il se peut que le village soit encore aux mains des nôtres, que les Russes n'y soient pas encore entrés, mais qu'ils se regroupent pour l'investir, proposa l'un des commandants de bataillons. Dans ce cas il serait important de savoir s'ils ont déjà tracé, ou non, la piste qui conduit d'ici à Meskov, celle que nous devons emprunter.

– Quant à ça, je peux y répondre, fit le commandant croate (il parlait assez bien l'italien), vu que ma patrouille, il y a quelques heures, s'est justement heurtée sur cette piste à l'un de leurs détachements.

Les autres hochèrent la tête et, pendant quelques secondes, personne ne parla.

– Et s'ils étaient déjà entrés dans Meskov ? suggéra le colonel. Comme vous le savez, l'autre piste, la grande, celle qui a été choisie comme axe principal de dégagement des divisions en repli, part du bourg vers le sud. Et les divisions sont toutes en marche pour y affluer. Si par hasard les Russes

sont déjà entrés dans Meskov et qu'ils encombrent les accès de la piste, nous devons à tout prix trouver le moyen de les déloger.

Les autres en convinrent. Mais disposaient-ils de forces suffisantes ? C'était là la question. Si le Sixième régiment des bersagliers, l'artillerie divisionnaire, le groupe Schuldt et les autres troupes chargées de protéger Meskov avaient dû se replier, cela signifiait que l'ennemi devait être bien prépondérant. (Ce détachement du Sixième criblé de balles, dont avait parlé l'officier de patrouille...)

– En théorie, avança le colonel, nous avons aussi une alternative : nous pourrions essayer, en nous déplaçant vers la droite, de prendre contact avec la division Torino qui, comme vous le savez, est la plus proche de nous, puis de marcher sur Meskov ensemble.

– Non, s'exclama impétueusement le commandant du neuvième bataillon (celui auquel appartenait Stefano), qui était très jeune et résolu. A part le temps précieux que nous perdrions, il ne faut pas se faire d'illusions. Mon colonel je ne sais pas comment les choses se passent sur les autres fronts, mais j'ai l'expérience de ceci : il ne faut pas s'imaginer que nous ferons, avec des troupes ordinaires, même nombreuses, ce que nous ne sommes pas en mesure de faire, nous bersagliers.

Le colonel tourna la tête vers l'adjudant-chef qui était derrière lui, debout près de la chaise : « C'est ce que tu dis toi aussi », remarqua-t-il. L'adjudant-chef aux cheveux argentés se contenta de faire un signe d'assentiment.

– Si c'est ainsi, conclut le colonel, nous n'avons pas le choix : nous devons à tout prix arriver à libérer les accès à la piste.

Les autres acquiescèrent avec gravité.

– Il faut réussir, dit d'une voix atone le Croate, sinon, pour nous Croates, il n'y aura pas de salut. Mes hommes le savent et sont décidés à se tuer plutôt que d'être faits prisonniers.

– Notre sort à nous ne serait pas beaucoup plus gai, murmura l'un des commandants de bataillons.

– Alors allons-y, ne perdons pas de temps, conclut le colonel. Que chacun fasse pour le mieux dans son secteur. Il fit un signe de congé et tous se mirent au garde-à-vous.

13

La lumière du jour permettait désormais d'y voir clair lorsque, un peu plus tard, le Troisième régiment de bersagliers et la légion croate sortirent de Kalmykov vers le sud, sur la piste qui conduisait à Meskov.

On était le 20 décembre : les bancs de brume blafarde que Acciati et ses hommes avaient entrevus çà et là dans la nuit, s'étaient maintenant étendus et voilaient un peu l'horizon.

Précédés par un noyau d'exploration, les Croates marchaient à l'avant-garde en colonne compacte. Certains de leurs détachements étaient à che-

val, et plusieurs poulains transis suivaient leurs mères. De temps à autre, tout à coup, on les voyait caracoler et l'on se demandait alors, si l'on y prenait garde, s'ils agissaient de la sorte pour se réchauffer ou parce que quelque chose les avaient effrayés, ou encore, simplement, parce que c'était dans leur nature. Les uniformes fascistes souvent portés en Italie par des gens vifs et nerveux, semblaient ici, endossés par les cavaliers et par les hommes qui venaient à pied derrière eux – pour la plupart des individus lourds, taillés massivement – étrangement déplacés. Et ils l'étaient : parce que, comme on l'a dit, aucun de ces hommes n'avait de cœur au fascisme.

Derrière les Croates, sur quelques camions, venaient le commandement du Troisième puis, à peine détachés l'un de l'autre, les trois bataillons dont le régiment se composait, tous les trois bien en ordre. Ils étaient pourvus de nombreuses luges et charrettes russes traînées par des chevaux qui avançaient avec les hommes, suivis de leurs trains respectifs (la partie, du moins, qui n'avait pas été transférée à l'arrière les jours précédents, auprès de l'état-major de division : celle-là désormais – sans qu'on le sache ici – n'existait plus.) Tous les bersagliers, ou presque, marchaient ou conduisaient les véhicules, leur casque à plumes sur la tête, expéditifs et résolus. Encadrés par leur compagnie, les huit hommes qui venaient de rentrer de l'exploration progressaient en silence et ne se distinguaient absolument pas des autres.

Près d'un petit pont, à mi-chemin environ entre Kalmykov et Meskov, gisait, recroquevillé sur la piste, le Croate du détachement d'exploration, tué lors de la rencontre nocturne avec la patrouille russe. Les siens le ramassèrent et le chargèrent sur une luge. De l'ennemi pourtant – à part celle de ses pas, assez mal reconnaissables dans la neige – on ne découvrait nulle trace. Beaucoup trouvaient surprenant qu'il ne se manifeste pas, ne fût-ce que par quelques coups de mortier. Il était en effet peu probable qu'une colonne comme celle-ci puisse avancer sans être vue.

Cachés dans les plis du terrain, derrière de nombreux glacis construits en hâte dans la neige, les soldats russes, devant Meskov, attendaient l'arrivée des ennemis. Parfaitement dissimulés, ils avaient investi la partie la plus haute d'une longue colline qui cachait le bourg ainsi que les sommets de quelques hauteurs qui flanquaient les deux côtés de la piste, dans le dernier tronçon avant la colline. Ils escomptaient que les Italiens viendraient d'eux-mêmes se jeter dans le piège. Derrière eux, dans les affaissements du terrain, toute une minutieuse et sinistre population de mortiers, leurs bouches rondes gelées pointées vers le ciel, était déployée et prête à faire feu.

Trois de ces soldats – qui appartenaient au Mille cent quatre-vingtième régiment d'infanterie – étaient dans un trou juste au sommet de la colline la plus éloignée, si bien qu'en se retournant ils pouvaient voir, en bas derrière eux, l'agglomération de Meskov, relativement étendue et formée de maisons tantôt amassées, tantôt éparses, entrecoupées d'esplanades et de jardins potagers. C'étaient : le caporal Nikitenko de Vorochilovgrad,

ouvrier, le fantassin Soukhoroukov, kolkhozien de la campagne de Vologda sur la Volga et le lieutenant Laritsev, de Leningrad, peintre de profession (autrefois, quand il était encore en mesure de peindre, c'est-à-dire non seulement avant la guerre, mais aussi avant une dramatique déportation aux travaux forcés survenue durant l'« infâme » année 1937). Ils étaient dans leur trou, consumés par le froid, malodorants à cause de la sueur figée dans leurs linges et surtout sous les bras, ensommeillés, l'air hébété.

Le lieutenant était le seul à se tourner de temps à autre vers le bourg où se formaient en hâte deux autres lignes défensives : la plus proche – à la lisière voisine de Meskov – se prolongeait même, à droite et à gauche, hors de l'agglomération, le long des hauteurs vitreuses de quelques routes ; l'autre était en cours de préparation deux kilomètres environ en arrière, le long de la rive opposée du fleuve Tichaïa qui, avec sa large grève blanche, coupait le bourg par le milieu. A la différence du lieutenant, Nikitenko et Soukhoroukov ne s'intéressaient d'aucune façon à ce qui se passait derrière eux. Soukhoroukov tirait de temps en temps d'un immonde petit sac de toile un poisson fumé qu'il se mettait dans la bouche. Forcé de se moucher sans arrêt parce qu'il était enrhumé, il le faisait sans mouchoir : habituellement, comme tant de paysans russes, il était très fort pour projeter sa morve par terre sans se souiller les doigts, mais maintenant, avec le rhume... « Bah, ça ne fait rien (*nitchevo)* ». Il mastiquait ses petits poissons, arêtes comprises, avec une lenteur accusée.

Même pour les Russes, cette immobilité à quinze, vingt degrés au-dessous de zéro, était torturante. Elle rappelait avec insistance au lieutenant Laritsev l'appel sur l'esplanade, au *lager* sibérien, certaines aubes d'hiver, alors que les gardes à moitié analphabètes se trompaient sans cesse dans le compte. Quel cauchemar que ces jours-là ! Maintenant il était tenu de bien se comporter, et même plus que bien, parce que sa peine avait été seulement suspendue : sa peine de dix ans (l'habituelle « dizaine ») pour un délit politique non commis. « Quelle vie de merde !... » Cette attente à l'air libre lui remettait aussi en mémoire certaines compagnies qui, les jours précédents, en vue de l'actuelle offensive, avaient été transférées au-delà du Don sous les lignes italiennes et mises en position d'attente, parfois quarante-huit heures avant l'assaut. Quand ensuite était venu le moment d'attaquer, certaines n'existaient plus, détruites presque jusqu'au dernier homme par le froid et par les coups de mortier délirants d'un ennemi épouvanté. « Mon Dieu », se souvint le lieutenant, « quelle mortification pour moi que ces coups, et je ne faisais pourtant que regarder depuis notre ligne... » La quasi totalité des soldats russes avait par contre vécu la chose avec son habituel fatalisme foncier. De la même façon – pensa le lieutenant – qu'ils acceptent tous avec fatalisme, depuis des années, les incessantes et arbitraires déportations, dont ils sont parfaitement au courant. « Mon pauvre peuple, habitué à être maltraité et massacré, depuis toujours ! » Et bien que, naturellement, il ne les approuvât pas, il finissait par comprendre les réactions de révolte sauvage, vraiment terrifiantes, qui se produisaient parfois.

Avec le jour qui grandissait il parvenait à mieux distinguer les hommes au travail, là-bas dans Meskov, sur les deux lignes qui étaient en train de se constituer (seulement à l'aide des jumelles, bien sûr, pour celles qui se trouvaient le long de la rive du fleuve) : il les voyait occupés surtout à creuser la neige avec leurs petites pelles... Postés parmi les plus lointaines isbas du village, il avait en outre repéré quelques chars de combat : combien étaient-ils ? Il aurait voulu le savoir. Pendant ce temps, le long de la piste venant du nord-est, c'est-à-dire du Don (la même que Acciati et ses hommes avaient traversée dans le courant de la nuit), arrivait une autre troupe, canalisée maintenant vers la ligne défensive la plus lointaine, celle qui se trouvait sur le fleuve. « Mais où les envoie-t-on ? Pourquoi ne les met-on pas ici avec nous, en renfort ? Il est vrai qu'ici nous sommes déjà nombreux... »

Dans cette inertie forcée (les hommes postés sur les collines avaient l'ordre catégorique de ne sortir des abris sous aucun prétexte) le caporal Nikitenko, lui aussi, laissait vagabonder ses pensées. Il voyait son voisin Soukhoroukov mastiquer avec lenteur ses petits poissons secs, et en cracher les restes les plus hérissés d'arêtes sur le bord de la tranchée qui en était tout parsemé. Cette grosse bête de Soukhoroukov ! pensait Nikitenko : hier encore, à la distribution des vivres, il avait soutenu une discussion avec le magasinier de la compagnie pour un petit bout de poisson sec, une discussion à n'y pas croire pour un résidu de poisson... Comment pouvait-on gagner la guerre avec de pareils combattants ? A vrai dire, lui-même, Nikitenko, jusqu'à quelques mois auparavant, n'aurait pas souhaité gagner la guerre. C'était un ouvrier et donc, en théorie, dans le pays qui se proclamait le pays des ouvriers, un privilégié. Pourtant, bien qu'inculte, il savait que ceux qui faisaient le même travail que lui dans n'importe quel pays occidental, percevaient un salaire de beaucoup supérieur au sien. C'était autre chose que le vol, que l'« appropriation capitaliste de la plus-value » dont continuaient à parler les bonimenteurs aux heures d'endoctrinement obligatoire. Pire encore que le salaire de misère, il y avait cette incertitude permanente quant à son propre sort, le danger continuel d'être emmené par les tchekistes, la peur programmée, cette bête maléfique qui depuis des années accompagnait chaque Russe jour et nuit... Autrefois, se souvint-il, quand il était encore enfant, ceux qui étaient déportés (en réalité, qu'on avait fait mourir : « réprimés scientifiquement » expliquaient les propagandistes, mais bah !...) c'étaient seulement les « ex », c'est-à-dire ceux des classes ex-exploitantes, tels que bourgeois, nobles et prêtres ; puis on avait éliminé les « petits bourgeois », (on n'avait pas bien compris qui ils étaient, ils étaient si nombreux). Enfin, il y avait dix ou douze ans de cela, il y avait eu cette énorme déportation des *koulaks*, les petits paysans propriétaires : la plus grande de toutes les « répressions » avec qui sait combien de millions de morts. Vraiment, qui sait combien de millions et, parmi eux, deux de ses oncles, frères de son père, entassés dans des chars à bestiaux avec leurs femmes et leurs enfants, et même la vieille grand-mère à moitié moribonde, et personne ensuite n'avait su ce qu'ils étaient devenus.

Ces gens-là étaient – lui le savait avec certitude – de pauvres diables, des malheureux, malgré le peu de terre qu'ils possédaient. Encore plus pauvres que son père qui avait été un grand malin d'abandonner dès le début son petit bout de champ – lequel de toute façon ne suffisait pas à nourrir tout le monde – et d'aller s'installer en ville comme ouvrier. Depuis lors, depuis l'extermination des *koulaks,* une fois épuisé le cheptel des ex, les communistes n'avaient pas cessé de déporter et de tuer les gens ordinaires et parfois même ceux qui étaient inscrits au parti : ils en avaient déporté une tripotée, vraiment une infinité. Nikitenko pensa qu'il n'existait peut-être pas un seul Russe dont au moins un membre de la famille n'avait été tué ou déporté par les communistes. Lesquels, dans le même temps, n'arrêtaient pas de tenir leurs beaux discours humanitaires pour exalter le peuple. Voilà pourquoi, quand les Allemands avaient envahi le pays, la majorité des Russes, lui comme les autres, avait souhaité qu'ils continuent d'avancer, qu'ils voient une fois pour toute la peste communiste... mais les Allemands n'avaient rien compris, en enfoirés qu'ils étaient. Ils avaient le meilleur allié qui se puisse imaginer, le peuple russe lui-même, et ils s'étaient mis eux aussi à le massacrer. A un point tel qu'au-delà des lignes les gens ne voulaient pas y croire. Pour quelle raison auraient-ils commis les massacres insensés et les crimes – vraiment pires que ceux qu'avaient perpétré les communistes – dont continuaient à les accuser la radio et les journaux ? Il devait forcément s'agir d'inventions de la propagande rouge... Mais, avec le temps, de plus en plus de gens avaient afflué depuis l'autre côté des lignes, et tous, plus ou moins, en avaient parlé. Alors il avait bien fallu se convaincre que, pour une fois, autant la radio que les journaux avaient dit vrai. Pourquoi les Allemands – contre leur intérêt le plus élémentaire – commettaient-ils de telles bestialités, cela restait pour Nikitenko et pour tout le monde incompréhensible. Comme était d'ailleurs incompréhensible cet autre fait que les communistes – sans y avoir été contraints par personne – continuaient à massacrer et à déporter les travailleurs et les gens du peuple, inscrits ou non au parti. Dans quel monde pourri est-on contraint de vivre ! Si au moins il avait pu parler de ces choses avec le lieutenant Laritsev ! Avec son air tranquille ce devait être un intellectuel des plus fins... Mais le caporal Nikitenko savait que jamais au grand jamais il n'aurait pu parler avec le lieutenant ou avec quiconque de tels sujets qui, en Union Soviétique, étaient dangereusement tabous.

De toute façon, tout cela maintenant ne constituait que la toile de fond. Lui, depuis plusieurs mois, était surtout préoccupé par les massacres que ces ordures criminelles de nazis avaient commis durant l'été à Vorochilovgrad, sa ville. La nouvelle lui en était parvenue de deux sources différentes, toutes les deux sûres : un énorme fossé antichar creusé pour protéger la ville avait été rempli de cadavres de gens fusillés... Qui étaient ces fusillés ? Pour commencer les juifs, bien sûr ; bon, d'accord (à l'exécution des juifs – engeance qui s'entendait depuis toujours avec les communistes, et qui peut-être même avait inventé le communisme – le peuple devait avoir assisté

comme à un spectacle). Mais les seuls juifs ça ne faisait pas le compte : il s'agissait de trop de milliers de fusillés. Qui étaient les autres ? C'était là la question. Qui sait si parmi eux – c'était affreux d'y penser – il n'y avait pas l'un ou l'autre de ses deux fils ? Peut-être Androucha, le plus jeune ? Sûr qu'il fallait les effacer de la terre, les balayer, ces envahisseurs déments, et arriver à Vorochilovgrad en personne, pour voir, pour se rendre compte, pour...

– Baissez la tête, prévint tout à coup le lieutenant Laritsev, les *pétoukhi* (petits coqs) arrivent.

Nikitenko sursauta, comme s'il se réveillait. Soukhoroukov cracha les arêtes qu'il faisait tourner dans sa bouche ; mais aussitôt, il y enfila distraitement un autre petit poisson puant et se remit à le mastiquer.

Là-bas au fond en effet, sur la piste qui venait de Kalmykov, la jumelle permettait au lieutenant de distinguer l'amorce d'un grouillement, comme on voit quelquefois à l'entrée d'une fourmilière. Très lentement, il en sortit un section à cheval. A cheval ? Cela signifiait en tout cas qu'il ne s'agissait pas des *pétoukhi* lesquels – Laritsev le savait – ne montaient pas à cheval.

Le section s'avançait isolé, d'un bon pas. Derrière lui on apercevait, toujours petits comme des fourmis, d'autres soldats et d'autres chevaux qui s'avançaient aussi. Et, derrière ceux-là, d'autres soldats encore, et les plus éloignés – oui les plus éloignés si la jumelle ne trompait pas – devaient être précisément des *pétoukhi*, parce qu'aucun autre soldat au monde n'a comme eux cette incroyable touffe de plumes sur le casque. Qui étaient alors les cavaliers à l'avant-garde ? Des Allemands peut-être ? Ça n'avait pas l'air d'être des Allemands.

14

Le noyau de reconnaissance croate, qui précédait la colonne de trois ou quatre cents mètres, arriva au pied de la colline de Meskov et se mit à la remonter.

En même temps, obéissant à des ordres rapidement donnés par le colonel commandant, des équipes se détachèrent des trois bataillons de bersagliers, entrèrent dans la neige vierge des deux côtés de la piste et allèrent prendre position en des points adaptés du fond de la vallée, où ils placèrent un certain nombre de petits canons de 47 et de mortiers de 81, ainsi que quelques mitrailleuses lourdes de 20 millimètres.

Les officiers préposés à ces armes se mirent tout de suite à explorer la colline à la jumelle. Ils examinaient attentivement les bords de la piste qui, en obliquant vers la gauche, la remontait jusqu'à un petit col où se trouvait le passage ; et ils s'arrêtaient en particulier sur certains longs signes artificiels dans la neige qui se trouvaient en avant de ce passage. Selon toute probabilité il s'agissait de tranchées. Construites par qui ? Vraisemblablement par les nôtres, par des défenseurs italiens et allemands de Meskov dans les jours précédents.

C'est ce qu'espérait du fond du cœur, ardemment, le sous-lieutenant croate commandant l'avant-garde. Maintenant il distinguait bien ces tranchées à l'œil nu. Mais pourquoi n'étaient-elles pas occupées par les défenseurs ? Il se demanda s'il ne devrait pas envoyer une équipe en éclaireur mais pensa aussitôt que cela aurait constitué une perte de temps pour tout le monde. Alors il continua avec courage.

La piste que lui et ses hommes remontaient coupait obliquement une tranchée de neige quelques centaines de mètres avant le passage. Comme les cavaliers de tête arrivaient au point d'intersection, ils se trouvèrent tout à coup au milieu de deux rangées de soldats russes postés de part et d'autre qui les regardaient en silence, leurs armes brandies. Le sous-lieutenant n'eut le temps de lancer ni la fusée de signal convenue ni même un cri : il fut investi avec ceux de tête, par une salve si meurtrière qu'elle les cribla littéralement et les jeta à terre, des parties de leurs corps emportées par les balles. Ceux qui les suivaient essayèrent de faire faire demi-tour à leurs chevaux, mais ils furent à leur tour immédiatement rejoints par la mitraille. En l'espace de quelques dizaines de secondes il ne resta plus sur pied qu'un poulain, qui se mit à dévaler la colline vers les chevaux de la légion toujours en mouvement. Puis il s'arrêta, revint en arrière par bonds affolés jusqu'à sa mère qui gisait moribonde dans la neige, et se mit à la renifler, museau contre museau, en hennissant doucement.

Du fond de la vallée retentit le premier coup de canon : avec un sifflement, l'obus de 47 alla frapper la tranchée au point où elle coupait la route et y explosa avec une petite fumée. Un, deux, trois autres coups de canon partirent et explosèrent dans la tranchée et tout autour. Puis, avec un sifflement différent, parvint la première mine de mortier, du type « grande capacité », qui fit se volatiliser un pan du glacis. Du côté des Russes, le tir qui partait non seulement de la colline du fond mais aussi des collines latérales se généralisa rapidement. Fort heureusement pour les hommes en mouvement, il était toutefois imprécis à cause de la distance.

Nous ne décrirons pas la manœuvre d'accostage à la colline, exécutée au pas de course, pas plus que les combats par lesquels les deux unités de tête (légion croate et septième bataillon de bersagliers) avançant dans la neige sur les deux côtés de la piste, s'ouvrirent la route afin de rejoindre le passage. A leur droite, le huitième bataillon remonta la colline de front, vers le sommet. Le bataillon restant – le neuvième, auquel appartenait Stefano – suivit à peu de distance le septième avec l'ordre péremptoire de pas s'engager dans la bataille.

Stefano, Acciati, Bellazzi, Biondolillo et les autres qui avaient participé à l'exploration nocturne, montèrent donc la pente sans combattre, serrant les dents à cause de la fatigue (depuis combien d'heures cavalaient-ils désormais ?) mais s'exaltant aussi petit à petit pour le succès qui s'annonçait. Ils se rendaient confusément compte de chaque nouveau combat qu'engageaient les troupes de tête parce que, par ondées subites, leur parvenaient les cris italiens (« Savoia ! Savoia ! ») et ennemis (« Hurrah ! Hurrah ! » qu'ils

traduisaient : « Tués ! Tués ! »), et parce qu'alors les explosions des grenades s'intensifiaient. Plusieurs fois aussi ils durent s'arrêter et attendre que, devant eux, la route soit ouverte. En traversant le théâtre de quelques-uns de ces combats, ils avaient vu, dans les tranchées de neige défaites et alentour, plusieurs morts encore chauds, italiens et russes, beaucoup pointant une arme, exactement – se souvint Stefano – comme les bersagliers du Sixième, là-bas, dans la terrifiante tranchée que le sergent et lui avaient explorée pendant la nuit (comme cette aventure paraissait déjà lointaine !). Il y avait aussi des blessés incapables de marcher, autour desquels – ennemis compris – s'affairaient les brancardiers et le personnel sanitaire du septième bataillon.

Dans le dernier tronçon de la montée le sergent Bellazzi avait été touché au flanc par une balle venue probablement de loin, d'une des collines de gauche. Stefano l'avait vu faire quelques pas chancelants, mais le sous-officier était pourtant resté debout : ouvrant sa capote et glissant une main entre ses vêtements, il l'avait retirée tachée de sang : « Baptisé », avait-il dit durement en continuant à marcher d'une manière presque normale, « ils m'ont baptisé. »

Acciati s'était tourné vers lui : « Où ? »

– A la hanche.

– Arrête-toi et fais-toi soigner, lui avait ordonné l'officier. Puis, se tournant vers un bersaglier ex-assistant sanitaire : « Bordegato, arrête-toi avec le sergent ».

Mais Bellazzi avait répondu en faisant plusieurs fois signe que non de sa main ensanglantée.

Une fois le passage franchi, le septième bataillon et la légion croate avaient fait halte un moment. Un peu plus loin derrière eux, les bersagliers du neuvième bataillon s'étaient donc arrêtés aussi, se disposant à terre compagnie par compagnie. Malgré les pertes subies par le bataillon frère, tous éprouvaient une extraordinaire exaltation pour le succès – vraiment superbe – remporté en perçant le piège ennemi, et ils avaient un intense désir de continuer à avancer. Chacun avait l'impression de pouvoir, avec des compagnons comme ceux-là, arriver au bout du monde, réussir n'importe quelle entreprise.

15

Le capitaine qui commandait la compagnie de Stefano (ce garçon aux épaules carrées d'une trentaine d'années qui, dans la nuit, avait fait sortir la patrouille) vint en courant au section pour se rendre personnellement compte de la gravité de la blessure de Bellazzi.

Il s'allongea dans la neige à côté du sous-lieutenant Acciati : « Attention, d'ici peu ils vont recommencer, c'est peut-être une question de minutes »,

l'avertit-il. « A peine le huitième bataillon sera-t-il sur la ligne de faîte, que ça recommencera. Mais dis-moi : qu'est-il arrivé à Bellazzi ? Tu as pu voir s'il s'agit de quelque chose de sérieux ? »

Acciati ne répondit pas ; il gisait – en avant de ses soldats – à plat ventre dans la neige, le front sur un avant-bras. Comme des balles venant des collines latérales où l'ennemi n'avait même pas été dérangé continuaient à passer dans l'air en sifflant de diverses façons et que, de temps en temps, quelqu'un s'enfonçait dans la neige avec un bruit mat, le capitaine s'alarma. « Eh, Acciati, je te parle, qu'est-ce qui t'arrive ? » Il le heurta de la main plusieurs fois. Alors le sous-lieutenant bougea un peu la tête, ouvrit péniblement un œil : « Hein ? » grommela-t-il. Graduellement il se rendit compte de la présence de son supérieur à ses côtés. « Je me suis endormi », balbutia-t-il et, pour chasser le sommeil, il secoua violemment sa tête couverte du casque, puis ouvrit et referma plusieurs fois les yeux.

– Je n'aurais pas dû te réveiller, dit le capitaine, mais je voulais savoir comment va Bellazzi.

– Ah, Bellazzi..., fit Acciati. Hum... il est là ; et il l'indiqua d'un mouvement de la tête. Une quinzaine de mètres en retrait le revêche sergent – assis dans la neige, capote, vareuse et pantalons ouverts malgré le froid terrible – se faisait panser par l'ex-aide infirmier Bordegato.

– Je vois, dit le capitaine.

– Il s'est décidé à se faire soigner, hein ? grommela Acciati.

– Je vais jeter un coup d'œil. Gêné, le capitaine s'interrompit : « Je suis navré de t'avoir réveillé, le moindre somme est précieux pour toi qui n'as pas dormi cette nuit. »

– Ça ne fait rien, mon capitaine.

– De toute façon c'est fait. Ah, il faut que tu saches, pour pouvoir t'organiser toi aussi : dès que le huitième bataillon aura atteint le sommet (il ne devrait pas en être loin maintenant), le septième et les croates fonceront de nouveau. Et nous, nous les suivrons, en restant toujours en deuxième position.

– Encore de réserve ? murmura le sous-lieutenant surpris.

– Oui, c'est ce que m'a communiqué le commandant. Mais une fois entrés dans le village, dès que le colonel en donnera l'ordre, nous, du neuvième bataillon, devrons passer en première ligne. Il faudra alors foncer comme des dingues et rejoindre le plus vite possible le pont sur le fleuve. C'est là, sur le pont, que commence la grande piste, en plein milieu du village. Nous devrons occuper le pont et la zone alentour : ce sera notre tâche.

– On peut le voir le pont, d'ici en haut ?

– Depuis les positions du septième on le voit, je viens d'aller jeter un coup d'œil. Il se trouve à trois cents mètres environ après l'église, qui est grande et construite sur un relief. Souviens-t'en : l'église pourra te servir de repère. Du reste il suffira que pendant l'avancée tu ne me perdes pas de vue. Il fit un signe de tête : « Eh bien salut Acciati. »

– A vos ordres.

Le commandant de la compagnie se releva en hâte et rejoignit Bellazzi sur lequel il se pencha. Tous purent le voir dialoguer avec lui en même temps qu'il lui posait une main sur l'épaule : ainsi pouvaient-ils mesurer en quelle estime il tenait le sergent. Puis ils le virent prendre congé et s'en retourner, courbé et rapide, à son poste de commandement.

Bellazzi – surtout maintenant qu'il savait qu'il n'était pas gravement blessé (la balle, bien qu'entrée et ressortie, n'avait pas touché les anses intestinales) – se sentait secrètement plus satisfait de l'intérêt du commandant qu'angoissé par sa blessure. Sur le moment il avait répondu à son supérieur par des paroles banales, l'assurant qu'il n'abandonnerait pas son poste dans le section. Mais dès qu'il fut parti, la devise du régiment lui revint en mémoire : « *Seul celui qui meurt peut se reposer* », et il regretta terriblement de ne pas l'avoir prononcée. « Quel idiot je suis ! voilà ce que je devais dire au capitaine. Je n'aurais même dû dire que ça. Quel crétin j'ai été ! »

16

Avant que les bersagliers ne se jettent de nouveau en avant, quelques grosses formations russes vinrent à l'attaque de façon inopinée, sortant tout à coup (« Hurrah ! Hurrah ! Hurrah ! ») des plis du terrain juste en dessous de la crête. Il s'agissait de détachements frais envoyés en renfort sur la colline, lesquels – n'étant pas arrivés à temps pour le combat – avaient bloqué leurs compatriotes en retraite et les poussaient à nouveau vers l'ennemi. Comme ils surgissaient devant les bersagliers, le feu se rouvrit violemment, à très petite distance.

Il n'est pas dans notre intention de décrire la bataille qui s'ensuivit, non plus que celle qui s'engagea ensuite, quand les bersagliers et les Croates, poursuivant leurs ennemis sur la pente de la colline, se heurtèrent tout à coup à la deuxième ligne russe, postée de façon inattendue à la limite la plus proche de Meskov. Il suffira de dire que la percée de cette deuxième ligne – pour laquelle fut également requis, sans économie, le neuvième bataillon – infligea aux bersagliers des pertes cruelles, non moins cruelles que celles qu'ils avaient infligées à leurs adversaires, et qu'elle leur coûta aussi du temps.

Italiens et Croates réussirent péniblement à passer et à progresser entre les maisons et les jardins. En quelques points pourtant, là où les maisons n'étaient pas faites de boue et de paille mais construites en dur – ce qui offrait protection aux défenseurs –, ils ne purent avancer ou n'y parvinrent qu'après des efforts terribles et répétés. Le front d'attaque prit peu à peu une allure irrégulière, inquiétante. Prenant en main ses propres troupes et tablant résolument sur la conquête du pont, le commandant du neuvième bataillon se jeta alors à l'assaut à travers les zones de faible résistance et, grâce à la valeur décidément peu commune des bersagliers, il surmonta des obstacles qui auraient été insurmontables même pour des troupes plus nombreuses. Toutefois il ne parvint pas à prendre l'église aux murs impo-

sants située, on l'a dit, sur un relief, et transformée en fortin par l'ennemi. Laissant là l'une de ses trois compagnies, le commandant la contourna alors sur la droite et, avec les deux autres, rejoignit le fleuve et le long pont de bois construit durant l'été par le génie italien, pont qu'il tenta tout de suite de franchir. Mais il fut arrêté par le tir de barrage – d'une incroyable intensité – de la troisième ligne russe qui s'étendait le long de la rive opposée du fleuve.

Cela signifiait clairement la fin. Il fallait pourtant, contre toute logique, trouver le moyen de passer. Pour l'impossible assaut il fallait réunir sur la rive toutes les forces disponibles sans exception. Mais pour ce faire, et pour donner ensuite au train de véhicules le moyen de passer, il était indispensable d'éliminer l'éperon de l'église, particulièrement défendu. Le chef de bataillon envoya l'un de ses officiers à l'arrière, porter les informations au colonel commandant et l'avertir que, pendant ce temps, il tenterait de prendre l'église. Puis, avec une héroïque abnégation, à la tête de la compagnie qu'il avait laissée près du monument, il se lança à l'assaut. Mais il fut gravement blessé sans que ses hommes parvinssent à entrer.

Les heures restantes du jour furent employées à consolider l'irrégulière disposition du pataras italien – particulièrement irrégulière à la hauteur de l'église –, à ramasser en différents endroits les blessés et les prisonniers toujours plus nombreux, mais surtout ces quelques heures de lumière furent employées à des assauts répétés sur les remparts de l'église, conduits tour à tour par les compagnies italiennes et croates. L'édifice, défendu avec un acharnement extraordinaire par l'ennemi – humilié par la façon dont les choses s'étaient déroulées jusque-là – fut partiellement mis à feu. De ses massifs murs noircis et de ses souterrains, une partie resta aux mains des Russes, le reste à celles des bersagliers.

A la tombée de la nuit, ordre ayant été donné, côté italien, de suspendre l'assaut, le commandement russe déclencha à son tour, au moyen de forces qu'il avait fait venir des collines, une très violente attaque sur le flanc droit de notre déploiement, et parvint ainsi à rejoindre l'église. Là, l'avant-garde italienne – composée d'éléments des deux compagnies du neuvième bataillon qui étaient arrivées jusqu'au fleuve, ainsi que de noyaux mineurs – resta isolée.

17

Stefano se trouvait sur la rive du fleuve, posté derrière un tronçon de digue. Comme les autres il était terriblement accablé par la fatigue, et encore plus par les insoutenables émotions. Par moments – à cause également du froid qui, avec la tombée de la nuit, s'était fait encore plus meurtrier à rester ainsi immobile – il divaguait presque. Après les féroces pertes subies dans les combats pour arriver jusqu'ici, et dans la vaine tentative de dépas-

ser la grève, son bataillon avait été soumis à un bombardement sans pitié de mortiers et de « katiouchas », dont les terrifiantes roquettes de 130 millimètres avaient plus d'une fois explosé l'une à la suite de l'autre en longues files, soulevant d'apocalyptiques crinières de fumée, tandis que la terre tremblait comme sous l'effet d'un séisme. Puis les chars de combat s'en étaient mêlés : venus à découvert au nombre de trois ou quatre sur une anse surélevée de la grande piste au-delà du village et après avoir vérifié qu'à cette distance les obus des petits canons italiens de 47 étaient pour eux inoffensifs, les chars avaient tiré sans désemparer, s'acharnant entre autres sur la levée derrière laquelle était disposé le section de Stefano. Leurs très rapides obus aux trajectoires rectilignes, prompts à atteindre la cible, avaient donné à ceux qui les voyaient de part et d'autre la sensation d'une force brutale absolument irrépressible. Des chars de combat ! Où diable étaient-ils allés les dénicher, les Russes, tous ces engins, eux qui durant l'été paraissaient à bout de ressources ?

Préparée par le bombardement, une attaque ennemie soudaine s'était ensuite développée sur le flanc droit du bataillon. Certains des sections épuisés déployés le long du fleuve avaient alors été dirigés en toute hâte dans cette direction, à l'exception de quelques hommes et de quelques armes automatiques. Ainsi, Stefano et le Molisan qui, seuls de leur équipe, étaient restés sur place sur ordre de Acciati, séparés de lui, de son ordonnance Polito, et de tous les autres amis de confiance, se trouvaient Dieu sait où en ce moment : étaient-ils avec le régiment de l'autre côté de l'infiltration ennemie, ou réduits à l'état de cadavres dans l'espace submergé par les Russes ? (Quant à Biondolillo il gisait sans vie à côté d'un pylône du pont, avec au cou sa ceinture de toile toute ensanglantée. Bellazzi, blessé une seconde fois avant midi, avait été emporté sur une civière et depuis lors on n'avait plus rien su de lui.)

Maintenant, tandis que beaucoup de maisons et d'isbas continuaient à brûler, éclairant lugubrement le bourg massacré, les trains hors d'usage et les cadavres italiens et russes éparpillés un peu partout, les hommes encerclés sur la rive du fleuve avaient un peu de répit, un peu de temps pour réfléchir, et ils s'efforçaient de le faire tout en continuant, chacun à grand-peine, à surveiller l'espace devant sa position. Non loin de Stefano un bersaglier blessé, appartenant à une autre équipe, un certain Laiolo, proférait sans arrêt des phrases comme : « Saloperies de rouges, bande d'enfoirés ! Le Duce, vous verrez, leur fera payer cher la mort de tant de bersagliers... salauds de communistes ! » et ainsi de suite. Comme il était notoirement fasciste, Laiolo pensait qu'il était de son devoir de parler de cette façon, peut-être aussi divaguait-il à cause de tout le sang qu'il avait perdu. Il n'avait pas voulu être accompagné à un « poste de secours » qui pourtant existait dans un sous-sol, là derrière, et il était comme tassé sur lui-même dans une couverture dont l'avait enveloppé un ami. Les autres s'efforçaient de réfléchir. Ils savaient qu'ils étaient isolés mais, encore marqués par l'avancée, ils comptaient sur une prochaine action des leurs qui aurait rétabli la liaison.

Après quoi, tous ensemble... Mais qu'auraient-ils pu faire, même tous ensemble, épuisés comme ils l'étaient ? Combien se trouvaient encore réellement en état d'attaquer ? Face à une telle perspective, les plus conscients commençaient à éprouver secrètement un cruel sentiment d'impuissance, à envisager la fin. Parce que, même si le régiment et les Croates avaient réussi à ouvrir la route jusqu'ici, il était trop évident qu'ensuite, ensemble, il n'aurait été en aucune façon possible de percer la ligne sur le fleuve, extrêmement défendue, et de s'engager sur la grande piste qui conduisait au salut. A moins que... A moins que, comme ils étaient bersagliers, ils ne réussissent l'impossible. Dans le trouble du moment plus d'un le pensait vraiment : après tout, n'étaient-ils pas arrivés jusqu'ici en s'ouvrant une route à travers des obstacles en apparence insurmontables ?

Le colonel commandant qui, dans le noir, étudiait la situation derrière un pan de mur sur la nouvelle ligne qui s'était formée à la hauteur de l'église, remuait, lui, des pensées bien différentes. Par terre près de lui, deux bersagliers étaient postés avec un petit mortier d'assaut. L'un d'eux avait la tête bandée.

L'infiltration russe qui avait isolé ses troupes de choc n'était pas large. Il aurait certes pu la couper, en y engageant toutefois davantage d'hommes que ceux qui l'attendaient de l'autre côté – une centaine peut-être entre bersagliers et Croates. Oui, mais ensuite ? La ligne ennemie qui se trouvait sur le bord opposé du fleuve était terriblement défendue, sans commune mesure plus défendue à présent que les deux qu'il avait fallu franchir, au prix de tant de pertes, au cours de la journée. Et ses soldats étaient maintenant épuisés, ivres de fatigue : personne ne s'en rendait mieux compte que lui, parvenu à son tour à la limite de la résistance psychique. C'est sûr que si, après avoir concentré le gros des forces sur la grève, il avait donné l'ordre d'attaquer, les bersagliers n'auraient pas manqué de foncer encore une fois. Mais c'était presque sûr aussi qu'ils n'auraient pas pu rompre la ligne ennemie si bien défendue. Et même si, par pure hypothèse, ils avaient réussi à y ouvrir une brèche, combien seraient arrivés de l'autre côté encore efficaces et en mesure de combattre ? Et puis pour quoi faire ? A quoi auraient servi, demain, sur la grande piste, des détachements en petit nombre et, de surcroît, inévitablement tenus sous le contrôle des chars de combat ? Certainement pas à protéger le reflux des autres divisions en retraite ! Et le reste du régiment, les blessés, les trains de munitions ? Dieu, quelle impasse !... Assez, essayons de prendre une décision. La reddition à l'ennemi était impensable : le colonel tenta de se l'exposer seulement parce que c'était l'un des deux partis possibles qui lui restaient. Non, la reddition aurait signifié le massacre par un coup dans la nuque de tous les combattants croates sans exception. Peut-être pas des Italiens, mais une fois aux mains d'un tel ennemi, ceux-là seraient de toute façon, pour la plupart, morts en captivité... Dans quelle proportion ? Quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pour cent ? Quelle perspective folle ! Pendant un instant l'officier réfléchit qu'il n'avait pas d'éléments objectifs sur lesquels fonder de telles

hypothèses, qui découlaient simplement des suppositions de ses officiers. Mais pouvait-il lui, nouveau sur ce front, négliger l'opinion de ceux qui avaient davantage d'expérience ? (Aujourd'hui, la guerre finie, nous savons qu'il se trompait quant au sort des Croates, mais pas quant au pourcentage des pertes en captivité : mais ce n'est qu'avec le recul que nous le savons). La reddition était donc impensable. Il ne restait que l'autre solution : se replier jusqu'à Kalmykov et le plus tôt possible, le lendemain, aux premières lueurs du jour, se mettre en marche vers l'ouest pour prendre contact avec la division Torino pour tâcher ensuite avec elle d'ouvrir une autre route.

Et si en ce moment la piste pour Kalmykov était bloquée ? En ce cas – épuisés ou non – il fallait la rouvrir en combattant. Il valait mieux d'ailleurs mourir dans les combats que d'un coup de pistolet dans la nuque, les mains liées derrière le dos... ou bien dans un camp de prisonniers, couverts de poux, après être passés par toutes sortes d'abjections : en être réduits, peut-être, par la faim, à manger la chair de leurs propres morts comme l'avaient fait sur ces terres les civils russes eux-mêmes, dix ans auparavant.

Le colonel prit douloureusement sa décision : il se retirerait à Kalmykov avec le reste du régiment et de la légion croate.

Il quitta son poste d'observation, rejoignit un local souterrain voisin où se trouvait à présent son poste de commandement et donna à l'adjudant-chef les ordres pour le décrochage.

A peine les ordres étaient-ils donnés qu'il aurait voulu les retirer. Ses idées se brouillaient. Debout dans le local mal éclairé par un fanal accroché en oblique sur le mur (il n'y avait pas de chaise ni rien d'autre où s'asseoir, et il ne se serait jamais assis par terre), il ferma les yeux. Sa responsabilité était vraiment terrible. Ne s'accuserait-il pas un jour d'avoir eu peu de foi en des soldats aussi courageux que les siens ? Quel était son devoir ? Quel était-il ? L'idée le tenta pendant un instant – vu que désormais les ordres étaient donnés – de prendre un fusil et de sortir à découvert contre l'ennemi... c'était une idée séduisante, qui aurait tout résolu. Mais... et les autres ? Avait-il le droit de donner aux autres des ordres que lui le premier n'était pas disposé à exécuter ?

Il rouvrit les yeux : dans la lumière tremblante du falot le capitaine adjudant l'observait, inquiet.

– Vous avez transmis les ordres aux bataillons, capitaine ?

– Oui mon colonel. Les estafettes sont déjà parties.

– Très bien. Préparons-nous, nous aussi.

18

Le froid continuait à s'acharner sur les hommes encerclés au bord du fleuve. Malgré le mortel épuisement qu'il ressentait, Stefano battait de

temps en temps avec insistance ses mains entre elles et ses pieds dans la neige pour les empêcher de geler. Tout à coup ceux qui étaient le plus près de lui le firent taire parce que, du côté du régiment, un bruit confus de moteurs leur parvenait. Très amorti, il est vrai, mais si l'on prêtait bien l'oreille on l'entendait. Les bersagliers postés dans la neige – pareils à des momies, engoncés dans leurs capotes, avec leurs gestes lents – se regardèrent les uns les autres et commencèrent à s'animer : « Ça y est, vous entendez ? Ils se mettent en colonnes pour venir ici. »

Personne ne parla plus, quelqu'un invita Laiolo – qui, inconscient de ce qui se passait, avait recommencé à lancer des invectives – à se taire. Tous se mirent à l'écoute, tendant l'oreille : le vrombissement des moteurs était difficilement perceptible mais indubitable. L'un des hommes se leva et se posta quelques mètres en arrière pour mieux entendre.

Les bruits durèrent à peu près une vingtaine de minutes, puis – fait étrange – parurent progressivement s'affaiblir. « Ils essaient de ne pas se faire entendre alors qu'ils se préparent à donner l'assaut. Vous comprenez ? » « Eh ! Sûr !.. » Enfin on n'entendit plus aucun bruit de moteurs : l'attaque des nôtres devait être imminente.

Mais le temps continua à passer sans qu'elle ait commencé.

Nous ne décrirons pas la désolation de ces hommes quand ils se rendirent compte qu'ils avaient été abandonnés, ni leur surexcitation pendant que l'ennemi – qui lançait de temps à autre des fusées éclairantes – ratissait, maison après maison, la zone évacuée par le régiment. Il essaya même d'étendre l'occupation et de s'avancer dans le petit îlot encerclé, suscitant une réaction furibonde de la part des bersagliers. Alors il n'insista pas ; en revanche – avec la lenteur qui lui était habituelle – il se mit en colonnes pour suivre le régiment, augmentant toujours plus ses effectifs, ajoutant des hommes aux hommes, des engins aux engins – avec leurs éternels phares voilés – sur la piste qui, à cet endroit, remontait la colline vers Kalmykov.

Le premier bataillon du Mille cent quatre-vingtième régiment russe d'infanterie, dont faisaient partie le lieutenant Laritsev de Leningrad, le caporal Nikitenko de Vorochilovgrad et le fantassin Soukhoroukov de la campagne de Vologda, n'avait participé que de façon marginale aux combats, par des tirs d'enfilade le matin même, sur les bersagliers du huitième bataillon qui remontaient la colline. Tout de suite après, au moment de la tumultueuse contre-attaque russe sur la ligne de faîte, l'ordre était parvenu au bataillon de se tenir prêt à entrer en action. Le lieutenant Laritsev était alors sorti de son trou étroit et, en chancelant un peu à cause de ses jambes où le sang avait du mal à circuler, il avait fait le tour des positions du section. La plupart de ses soldats l'avaient regardé avec des figures hagardes, les habituelles pauvres figures des êtres humains quand ils sont appelés à affronter la mort. « Tenons-nous prêts », avait-il répété. « Dès que l'ordre arrivera nous nous jetterons sur les "petits coqs". Il avait même ajouté : « Vous le voyez vous-mêmes : ils ont beau redresser la crête, ce ne sont que des petits

coqs déplumés, trop peu nombreux pour passer. Plus vite nous les liquiderons, plus vite nous serons chez nous. » A ces mots, depuis la tranchée, son ordonnance, le paysan Balandine, lui avait souri avec sympathie, peut-être à cause de la comparaison agreste, peut-être sans motif particulier et, ce faisant, il avait exhibé comme d'habitude l'étrange dentier de fer moulé, pareil à une minuscule balustrade, qu'il avait dans la bouche. « Dans quel état ils mettent nos tronches », avait comme tant d'autres fois pensé Laritsev, « et après ça ils nous demandent de mourir pour le système ! »

Cependant l'ordre d'aller à l'assaut n'était pas venu, ni à ce moment-là, ni après que les bersagliers, ayant repoussé la contre-attaque russe, furent descendus investir le village. Laritsev avait été surpris de la bravoure des « petits coqs ». « Et dire qu'il y en a qui prétendent que les soldats italiens ne valent rien », avait-il pensé. « Qu'est-ce qui leur fait dire ça ? Ce sont des soldats formidables, on ne peut pas le nier. »

Par la suite il s'était attendu à ce que le bataillon soit transféré derrière les *pétoukhi,* de manière à les prendre entre deux feux. Mais cet ordre-là non plus n'était pas venu. En revanche, après une longue attente, l'ordre fut donné de descendre dans une petite vallée latérale. D'autres bataillons avaient également été peu à peu rassemblés depuis les collines, dans ce lieu soustrait à la vue de l'ennemi. Les hommes étaient restés là, en colonnes désordonnées dans la neige, tandis qu'à Meskov le combat se poursuivait furieusement. C'est seulement dans l'après-midi que les autres bataillons – mais pas celui de Laritsev – étaient partis, après un détour compliqué, renforcer les positions sur la grève, de façon à rendre cette ligne absolument infranchissable pour les forces adverses désormais exténuées.

Les hommes qui étaient restés dans la vallée avaient continué à attendre. Ils avaient l'ordre de ne pas allumer de feux, pour lesquels, du reste, le bois manquait. Repliés sur eux-mêmes, muets, ils avaient laissé s'écouler le temps avec fatalisme, luttant contre le froid, heure après heure. Même après la nuit tombée, même après que se fut propagée la rumeur du repli des Italiens (on n'entendait en effet presque plus tirer) eux continuaient stoïquement à souffrir du froid. Seul l'un d'eux avait commencé à grommeler, apathique : « Si les *pétoukhi* ont foutu le camp, qu'est-ce que le commandant attend pour nous faire entrer au village, à l'abri ? »

Plus tard, la soudaine réaction provoquée par la tentative russe de ratisser la zone encerclée les avait quelque peu désorientés : « Alors ce n'est pas vrai que les "petits coqs" ont foutu le camp. Alors c'étaient des bobards... Mais le commandement, qu'est-ce qu'il fait ? Il nous a oubliés ? » Plus tard encore s'était répandue la rumeur que les détachements russes étaient en train de se mettre un par un en colonne et qu'il allait falloir marcher sur Kalmykov. C'était une perspective vraiment terrible, après tant d'heures passées dehors par cette température. Finalement, vers minuit, l'ordre de se mettre en marche leur était parvenu : pas vers Kalmykov toutefois, mais bien vers Meskov, où il faudrait se déployer pour protéger les « katiouchas » qui, à ce qu'il semblait, resteraient donc. Cet ordre fut accueilli par Laritsev

avec un authentique soulagement, parce qu'il consentirait aux soldats de passer une partie de la nuit au chaud dans les maisons – si toutefois il restait des maisons où se réfugier – ou au moins autour de feux. Ce qui, en l'occurrence, éviterait à beaucoup d'être gelés.

19

Stefano pendant ce temps s'était endormi dans la neige, à l'abri du remblai. Serré contre lui, sous une capote qu'ils avaient ensemble ôtée à un mort, s'était aussi endormi son seul compagnon d'équipe restant, le « bleu » du Molisan, qui s'était révélé des plus courageux au cours de cette terrible journée. Ils étaient passés ensemble de la demi-veille éprouvante à un sommeil profond, un sommeil d'enfants atrocement fatigués qui, avant de pouvoir faire quoi que ce soit d'autre, ont absolument besoin de dormir.

L'ennemi ne tirait presque plus et ne lançait plus de fusées éclairantes. La lointaine lueur de leurs phares voilés et le ronflement confus des moteurs n'étaient pas suffisants pour interrompre un sommeil comme celui-là. Au fil des heures les autres bersagliers s'endormirent aussi, de la même façon, çà et là, dans les emplacements glacés, et plus d'un parlait ou criait dans son sommeil, ou encore gémissait, en proie à des cauchemars. Certains délirraient bien qu'éveillés, plusieurs, délirants ou conscients, finirent au cours de la nuit par abandonner leurs positions pour se mettre en quête d'un refuge quelconque. Mais Stefano et le Molisan, murés dans leur sommeil de plomb, ne s'en aperçurent même pas.

Ils furent réveillés un peu avant l'aube, par un bersaglier inconnu qui était venu se placer sur leur droite.

– Qu'est-ce... Qu'est-ce qui se passe ? marmotta le paysan de la Nomanella, en écarquillant les yeux. Il lui fallut quelques instants pour reconnaître le lieu : il se rappela alors la situation désespérée, sans issue.

– Ils ont donné l'alarme, il y a l'alarme, lui répondit l'inconnu.

– L'alarme ? Stefano et le Molisan, repoussant la capote toute incrustée de givre qu'ils avaient sur eux en guise de couverture, se mirent à genoux, puis en quelques mouvements difficiles, se postèrent en frissonnant dans leurs précédentes niches derrière le terre-plein, à cet endroit haut de moins d'un mètre. Bien que lorgnant du côté de l'ennemi, ils ne virent rien d'autre qu'une étendue plate de glace et de cannes palustres gelées, encore noyées dans l'obscurité ; à gauche seulement, vers l'est, le ciel commençait tristement à s'éclaircir.

Stefano – qui ressentait l'éprouvante et indicible sensation que ses membres commençaient à geler – se dressa sur ses genoux et essaya d'explorer également, aussi loin que pouvait aller son regard, la ligne italienne. Bien des choses avaient dû changer pendant qu'il dormait : à droite en effet, les bersagliers ne semblaient pas être les mêmes que la veille ; à gauche,

derrière le Molisan, il n'y avait plus de bersagliers, mais des soldats croates. Même, l'unique petit canon de 47 rescapé avait été placé plus près du terre-plein, et, en ce moment, ses servants se pressaient autour.

Il s'adressa à son nouveau voisin : « Dis-moi, est-ce que tu sais pourquoi ils ont donné l'alarme ? »

_ A cause du bruit, lui répondit l'autre.

– Quel bruit ? le jeune homme tendit l'oreille : il perçut un lointain ronflement de moteurs. « Peut-être que les nôtres reviennent » se dit-il vaguement, en une soudaine et absurde lueur d'espoir ; mais non, et puis le bruit venait de la partie opposée.

– Ils sont en train de réchauffer les moteurs des chars, lui expliqua l'autre : « c'est ce qu'a dit le lieutenant. »

– Le lieutenant ?

– Oui. Son voisin fit un geste imprécis vers la droite : « Il est passé il n'y a pas longtemps le long de la ligne. »

Stefano remarqua que son interlocuteur ressemblait vaguement à Giovannino de Nomana, ce conscrit avec lequel, deux ans et demi plus tôt, il était parti pour le district militaire : celui qui était pâle de visage, qui était boulanger et qui semblait toujours enfariné.

– Dis-moi, tu sais pourquoi maintenant ici, au terre-plein, il y a encore des Croates ?

– Parce que tous ceux qui sont décidés à vendre cher leur peau, bersagliers ou Croates, sont venus ici sur le terre-plein.

– Tous ? Mais... et le reste de la ligne autour de la zone encerclée ? Qui s'en occupe ?

– Il n'y a plus de ligne, lui répondit l'autre. Nous sommes trop peu nombreux pour pouvoir la tenir. Tu dormais ces dernières heures ? Tu ne t'es aperçu de rien ?

– J'ai dormi, répondit Stefano.

– Tant mieux pour toi.

– Moi et mon ami – Stefano désigna le Molisan qui acquiesça – nous avons passé la nuit précédente en patrouille à crapahuter.

– Ah, voilà. Eh bien ceux qui sont décidés à ne pas se faire tuer comme des rats, sont tous venus ici sur le terre-plein, ces dernières heures.

– Et les autres ?

– Certains dorment dans les abris souterrains, d'autres sont au poste de secours avec l'idée que là, au moins, quand les Russes arriveront, il y aura le drapeau blanc.

Ah ! Dans quelle terrible situation se trouvait-on, mon Dieu ! Quel renversement dément ! Et c'était arrivé en l'espace d'un jour à peine... Stefano cessa de parler, et se levant avec décision commença à taper dans ses mains, à se frapper le corps, et à piétiner : il en éprouvait le besoin invincible parce qu'il continuait à avoir la sensation d'être sur le point de geler.

Ainsi avait commencé l'attente terrible de quelque chose qui, en tout état de cause, ne pouvait être que la mort.

Aucun de ces hommes torturés qui avaient choisi de « bien mourir », n'acceptait en réalité de mourir : de même qu'on ne peut pas tenir la main sur un fer rouge, aucun d'entre eux, en effet, ne pouvait arrêter sa pensée sur la perspective qu'il serait bientôt un cadavre. Certes, puisqu'ils n'étaient pas disposés à devenir des êtres misérables et pleurnicheurs qui, probablement, seraient tués de toute façon, il ne leur restait qu'à mourir en combattant ; mais ce n'était pas pour autant qu'ils l'acceptaient. L'homme, même quand il se porte à la rencontre de la mort, n'accepte jamais de mourir. Les minutes passaient, insoutenables.

Tout à coup un bersaglier, hébété, incapable de résister plus longtemps à cet état de tension, abandonna le terre-plein. L'instant d'après un autre l'imita puis, quelques minutes plus tard, un autre : ils s'en allaient par petits groupes, ne sachant eux-mêmes où, en tout cas loin de l'ennemi et de la mort. Mais l'ennemi et la mort les cernaient de toutes parts... Le seul officier restant n'intervenait pas, il laissait partir ceux qui n'en pouvaient plus de rester. Mais certains des bersagliers les plus résolus se mirent en colère : « Qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici ? » disaient-ils rageusement. « Foutre la pagaille ? » Tout à coup deux d'entre eux rattrapèrent un fuyard et, avec force bourrades, le ramenèrent au remblai ; après quoi personne ne bougea plus.

Stefano lui, de toutes façons, ne serait pas parti : où aurait-il pu fuir, encerclés comme ils l'étaient ? Et puis, si modeste qu'il fût, il n'avait jamais été de ceux qui s'échappent. Les plus résistants s'étaient rassemblés ici, sur le terre-plein, pour combattre jusqu'à leur dernier souffle ; lui aussi jouerait donc son rôle, comme toujours dans le cours de sa vie. D'autres, Russes, Allemands, Italiens, et d'autres peuples, s'étaient trouvés dans une situation semblable, et ils avaient joué leur rôle sans pleurnicher ni faire de tapage ; maintenant c'était à son tour. Alors, s'efforçant de repousser l'horrible angoisse qui par moments semblait sur le point de le submerger, il se mit à prier silencieusement, à demander pardon à Dieu de ses péchés.

20

Le vrombissement des moteurs augmenta tout à coup. Les bersagliers virent alors un char – peut-être un T 34 – apparaître prudemment sur la grève : pas vraiment devant eux, mais un peu vers la gauche, là où se trouvait le pont pour lequel on avait tant combattu. Dans la poitrine de chaque homme, le cœur se mit à cogner. Le premier coup du canon italien retentit dans l'air sombre, le combat avait commencé.

Tandis que le fracas devenait épouvantable, Stefano, agenouillé comme les autres derrière le terre-plein, tirait coup après coup avec parcimonie, essayant de ne pas gaspiller de munitions, comme un paysan ménage son

bien. Ces munitions, combien de temps dureraient-elles ? Combien de minutes ? Il eut l'énorme surprise de voir le char s'arrêter entre les cannes de la grève. Le petit canon des bersagliers ne cessait de tirer sur lui l'atteignant presque à tous les coups, et le char répondait avec ses canonnades bien plus puissantes. L'une d'elles frappa finalement la pièce, écrasant les servants ; alors le char se mit à reculer, à reculer tant bien que mal, avec difficulté, et s'arrêta de nouveau dans un épais taillis.

Ce que voyant, certains se mirent à crier des phrases insensées comme : « Vous ne nous avez pas encore pris, hein ? » « Le Troisième est un dur à cuire » et d'autres choses du même genre. Mais plus loin, à droite comme à gauche, beaucoup d'ombres hostiles – à la suite de quelques chars – avaient dépassé la grève du fleuve et se trouvaient maintenant parmi les maisons de la zone encerclée. A gauche où se tenaient les Croates, l'ennemi était sensiblement plus près qu'à droite ; et les Croates, disposés en angle dans la neige, tiraient à présent dans cette direction, en hommes courageux qu'ils étaient. Tout à coup, sans souci de la sarabande des coups russes, l'un d'eux se leva, suivi peu après d'un autre, puis d'un autre encore. Stefano pensa qu'ils avaient épuisé leurs munitions. C'est alors que survint un fait atroce : certains se mirent à demander de façon pressante quelque chose à l'un de leurs sous-officiers armé d'un pistolet, lequel d'abord refusait et tergiversait ; puis il finit par consentir : pointant le pistolet sur la tempe d'un soldat, il fit feu et l'abattit. Tout de suite, d'autres s'avancèrent, demandant à être tués. Un autre gradé sortit son pistolet. Stefano, horrifié, cessa de regarder du côté des Croates mais, dans la fusillade générale, il distinguait les coups de pistolet méticuleux par lesquels ils se donnaient la mort l'un à l'autre. Tout à coup il entendit crier un de leurs officiers et il regarda de nouveau dans leur direction. L'officier, un sous-lieutenant, s'efforçait de les faire changer d'avis, mais les soldats insistaient convulsivement. L'homme paraissait les inviter – perdus pour perdus – à tenter de fuir, il semblait vouloir les guider lui-même. Deux seulement firent alors mine de le suivre : les autres, désespérant de tout salut, recommencèrent à se tuer entre eux. Impressionné, bouleversé (« Pas ça... Pas ça... Vous ne vous rendez donc pas compte, malheureux, que vous êtes sur le point de vous présenter devant le tribunal de Dieu ? Vous êtes catholiques vous aussi, non ? ») Stefano détacha son regard de ce suicide collectif, s'imposant de ne voir que l'ennemi. Il y parvint. Trop d'émotions désormais l'assaillaient. Ses munitions étaient sur le point d'être épuisées : il avait introduit l'avant-dernier chargeur, il lui restait douze coups, et là, en face de lui, l'infanterie ennemie, à en juger par les éclairs de ses armes automatiques, avait repris sa progression. Soudain, frappé alors que, debout, sans plus se ménager, il répondait avec son fusil, le lieutenant italien tomba sous le feu roulant des projectiles. Puis le Molisan, dans un hoquet, s'affaissa à son tour. Stefano, épouvanté, se pencha sur lui : il avait le front transpercé. Ainsi son dernier compagnon d'équipe s'en était allé à son tour ! Le jeune homme faillit crier mais parvint à grand-peine à se dominer. Le bersaglier qui était à sa droite tourna un instant vers eux sa

figure pâle qui rappelait celle de Giovannino de Nomana, puis recommença à tirer avec application ; sans doute avait-il encore des munitions.

En s'efforçant de réprimer sa terrible agitation intérieure, Stefano se courba sur le terre-plein pour viser l'une de ces ombres invisibles qui avait eu raison de son compagnon. Mais il ne put tirer : un choc, comme un coup de poing en pleine poitrine, lui en ôta la possibilité, l'empêcha d'accomplir quelque autre effort : il s'affaissa lentement derrière le terre-plein. « Ils m'ont touché au cœur », pensa-t-il. Tout autour le combat qui l'avait requis jusqu'ici continuait mais lui, désormais, n'avait plus rien à y faire : d'autres choses, différentes et qui se mélangeaient, occupaient ses derniers instants : cet élancement implacable du côté du cœur, la terreur – plus que de la mort – du mystère qui la suivait, et la pensée de sa mère. Mais surtout la douleur... cette insupportable douleur dans la poitrine : « Aïe... Aïe... » Giovannino face-enfarinée se tourna vers lui et, blême, annonça : « J'ai fini les munitions » puis il fixa la baïonnette à son fusil. Mais Stefano ne l'entendit pas, il se plaignait doucement : « Aïe... Aïe... » Gueule-enfarinée vit se rougir de sang le gant que le jeune homme pressait sur sa poitrine, il entendit la plainte. Stefano gisait, tassé sur lui-même, contre le glacis : l'autre, déposant un instant son mousqueton, se pencha sur lui et le mit sur le dos. Dans la poitrine de Stefano la douleur diminua un peu, il cessa de gémir ; mais il n'ouvrait toujours pas les yeux. Il les tenait fixés sur sa mère, assise là-bas, dans la cuisine de leur maison, à sa place habituelle. Et sa mère, de sa chaise le regardait, le regardait les yeux écarquillés. Stefano l'invitait : « Parlez, allez, dites quelque chose vous, parce que moi avec cette blessure au cœur, je ne peux pas parler... et il n'y a plus beaucoup de temps, maman, il n'y a plus beaucoup de temps. » Le visage de sa mère flottait jusqu'à devenir indistinct, il se dissipait ; « Maman ! Maman ! » hurla Stefano.

« Celui-là aussi », pensa Gueule-enfarinée, « lui aussi ! Au dernier moment ils appellent tous leur mère ! »

Il se pencha de nouveau sur Stefano, qui cette fois ouvrit les yeux et vit ce fantôme de visage au-dessus de lui. « Giovannino de Nomana... », pensa-t-il comme dans un nuage. Puis : « Non, non... » se dit-il. « C'est... c'est le visage de la mort ! » et, dans un effort suprême, il leva les deux bras pour la repousser.

Son âme abandonna son corps. Comme au temps où, enfant, dans la cour de la Nomanella, mains et ventre appuyés sur l'un des brancards de la charrette, Stefano poussait les jambes en l'air et la tête en bas pour jouer à voir le monde à l'envers, ainsi maintenant, autour de lui, un grand renversement se produisit.

21

Au même instant à Nomana – à trois mille kilomètres de distance – un tic tac sur une vitre de la chambre à coucher réveilla *mamm Lusia* qui poussa

un cri : « Stefano est mort ! Oh pauvre de moi, pauvre de moi, pauvre de moi. »

Ferrante s'éveilla en sursaut : « Comment ? Quoi... Qu'est-ce que tu dis ? »

– Notre Stefano est mort, il est mort.

– Calme-toi Lucia. Ferrante tendit un bras, chercha la poire électrique, en pressa le bouton. Une lumière jaunâtre éclaira la tête ébouriffée de la malheureuse mère qui s'était assise dans le lit, les yeux remplis d'angoisse, ses doigts comprimant sa bouche de façon spasmodique au point de déformer les traits de son visage. Tout autour c'était pourtant l'habituelle pièce humble et l'aspect tranquille des choses de toujours.

– Calme-toi Lucia. Tu as sûrement rêvé.

– Non, non, Ferrante. Ce n'est pas ça, cette fois-ci. Je le sens cette fois, oh ! Stefano est mort ; et la pauvre Lucia, incapable de s'expliquer, se mit à sangloter.

– Écoute, si tu as rêvé que Stefano mourait – tu le sais bien non ? – tu lui as allongé la vie. Mais Ferrante lui-même demeurait perplexe. Il avait rarement vu sa femme dans un tel état.

– Le carreau de la fenêtre, s'exclama-t-elle, en l'indiquant de la main. Je l'ai entendu taper au carreau. Peut-être... peut-être qu'il l'a cassé ?

– Qui ? Qui a cassé le carreau ? Ferrante hésita un peu, puis, avec un soupir sortit les jambes du lit, enfila ses pieds dans deux pantoufles usées et se leva. Dans la pièce non chauffée il faisait froid. D'un pas d'abord incertain, l'homme alla vers la fenêtre, ouvrit les volets intérieurs, examina une à une, à la lueur faible de l'ampoule, les vitres émaillées de givre (dehors il faisait encore nuit et les contrevents étaient fermés), puis referma les volets.

– Les carreaux sont intacts, dit-il, et personne ne peut les avoir touchés parce que les contrevents sont fermés. Peut-être que tu as entendu craquer la glace. Lucia, calme-toi ; tu as rêvé et...

– Je te dis que non. Je ne rêvais pas à Stefano ; tant d'autres nuits, oui, mais pas cette nuit. C'est lui qui m'a réveillée, en passant par ici : son âme. Son âme, tu comprends ? Elle parlait avec exaltation, pour un peu elle se serait mise à crier.

– Ce ne sont pas des choses à dire. Demain... enfin aujourd'hui, quand il fera jour, tu pourras en parler avec don Mario, et il te le dira lui aussi. Tu verras, ce que tu dis c'est, comment appellent-ils ça ? de la superstition, voilà tout. Il fixa les doux yeux bruns de sa femme et s'efforça de sourire : « Une femme de foi comme toi, croire à la superstition ! Hein ? Depuis quand ? »

– Oh non, ce n'est pas ça, dit Lucia, non... et elle se remit à pleurer tout bas. Ferrante regarda le gros réveil sur la commode : il marquait sept heures et quart. Involontairement il l'enregistra : si l'épouvante de sa femme était fondée, la mort de leur garçon devait avoir eu lieu cinq minutes plus tôt, à sept heures dix. « Mais... quel genre de raisonnement suis-je en train de

faire ? » se gourmanda-t-il. « Est-ce que je perds la tête moi aussi ? » « Tu veux quelque chose Lucia ? » demanda-t-il à sa femme. « Tu veux que je te fasse réchauffer un peu de café ? »

La femme, sans cesser de pleurer, fit signe que non de la tête. Puis : « Excuse-moi Ferrante », murmura-t-elle.

– Courage, lui dit l'homme, tu dois avoir du courage. Là, debout, ne sachant trop quoi faire, il s'acharnait à remettre de l'ordre dans ses moustaches couleur poivre. « Essaie de te dominer et... enfin tâche d'avoir du courage. Allez ! Tu sais ce que je vais faire moi ? Je vais me remettre au lit ». Disant cela il entreprit de joindre le geste à la parole. « Toi aussi remets-toi sous les couvertures, voilà, voilà, comme ça ; et maintenant, si tu veux, bien au chaud, disons ensemble une dizaine du rosaire, pour que notre fils revienne sain et sauf en dépit de tes rêves. »

Lucia fit signe que non, que non, en secouant la tête sur son coussin : « Ce n'était pas un rêve », murmura-t-elle.

Ferrante éteignit la lumière.

Dans la neige de Meskov le jeune bersaglier n'avait laissé que son corps, près duquel se développa un dernier lambeau de bataille quand les ennemis parvinrent au terre-plein. Ce fut un violent désordre assez semblable à celui dans lequel, avec un même désespoir, se débattent les damnés de l'au-delà. Toute résistance fut brisée et Meskov entièrement submergée. Seuls le lieutenant croate et ses deux légionnaires que Stefano avait vus s'éloigner dans la neige réussirent à fuir et à rejoindre plus tard – après d'incroyables péripéties – la colonne du Sixième régiment de bersagliers en retraite.

C'est par eux, et par eux seulement, que les Italiens eurent des nouvelles de la bataille de Meskov. Il leur fallut, pour en avoir d'autres, attendre la fin de la guerre et le retour, quelque trois ans plus tard, des quelques bersagliers du Troisième, rescapés de la capture à Kalmykov et de l'épouvantable captivité en Russie[1].

[1] Par la suite, sur la base des témoignages recueillis, on fit une reconstitution officielle de la bataille de Meskov à laquelle nous aurions souhaité nous en tenir, pour rester fidèles à notre méthode. Il nous a pourtant fallu quelque peu nous en détacher pour ne pas omettre l'épisode des hommes encerclés dans le village. Car, sur ces derniers – et sur leur fin – il n'est resté d'autres témoignages que ceux rapportés quelques jours plus tard par les Croates. A nous-mêmes, l'épisode fut raconté fin janvier (c'est-à-dire quelques semaines après qu'il fut advenu) par des officiers du Sixième régiment de bersagliers qui avaient parlé avec les trois Croates, et depuis lors il a constitué à nos yeux une composante importante du tableau. C'est pour cela que nous l'avons introduit même si, à trente années de distance, nous ne sommes pas parvenu, en dépit de nos tentatives, à obtenir plus de précisions sur ce point (sauf une confirmation trouvée dans les mémoires du colonel Carloni commandant du Sixième régiment des bersagliers : *Italianzy caputt'*, éd. CEN, Rome 1959). Entre autres, nous n'avons pas réussi à identifier à quel bataillon appartenaient les hommes qui étaient restés encerclés dans Meskov. C'est pour cela que dans le roman nous avons donné aux bataillons qui formaient le régiment de Stefano un numéro différent de celui qu'ils avaient en réalité, un numéro de notre invention. (Note de

CINQUIÈME PARTIE

1

A l'heure de la mort de Stefano la colonne dont Ambrogio faisait partie filait en direction du sud, une vingtaine de kilomètres à peine à l'ouest de Meskov.

C'était une colonne très longue, formée des divisions d'infanterie Pasubio et Torino, des restes des deux légions de « chemises noires » Montebello et Tagliamento, d'unités de corps d'armée ainsi que de la 298e division allemande (incomplète) : dans l'ensemble vingt-cinq mille Italiens et cinq à six mille Allemands. Au cours de la nuit précédente (la première de la retraite), ces unités avaient trouvé toutes les routes qui, de l'ouest, conduisaient à Meskov, barrées par l'ennemi, et elles avaient fini, en se mettant en colonne les unes derrière les autres, par confluer sur une unique piste qui se dirigeait vers le sud.

Devant marchaient les Allemands : à gauche les hommes, en uniformes blancs rembourrés, à droite les véhicules (camions, tracteurs, canons, remorques en tous genres) tous peints ou maculés de blanc. Avec les hommes progressait un certain nombre de luges et de charrettes agricoles traînées par de petits chevaux russes au pelage incrusté de glace. Chaque équipe allemande disposait, pour ses armes individuelles et ses munitions, d'au moins un de ces grossiers moyens de transport qui permettaient aux hommes de marcher libres. Massifs dans leurs uniformes de camouflage, indéniablement martiaux, impassibles malgré la température extrêmement rigoureuse de la nuit, ils avançaient avec énergie.

Procédant par à-coups le long de leur colonne et de la colonne italienne qui suivait, patrouillaient huit ou neuf chars de combat, rescapés – à ce qu'on disait – d'une bataille d'arrêt désespérée engagée peu de temps auparavant dans la zone de Bogoutchar par quelques dizaines de chars allemands contre des centaines de chars russes (des années plus tard seulement, on apprendrait que les chars ennemis entrés à Bogoutchar, et maintenant en mouvement derrière la formation italienne, étaient plus de sept cent cinquante, tous de type lourd). Comme les Italiens avaient déjà eu l'occasion de le constater pendant les haltes, les Allemands continuaient – en dépit de la situation – à afficher une satisfaction toute germanique vis-à-vis de la puissance de leurs moyens (pourtant bien insuffisants confrontés à

l'Auteur.)

l'effroyable nécessité !), ainsi que de la confiance en eux-mêmes et un fier mépris de l'ennemi.

Les Italiens qui marchaient derrière eux ne formaient pas de la même façon une double colonne, mais une seule énorme file d'hommes et de véhicules mêlés. Leurs uniformes n'étaient pas blancs mais vert-de-gris, si bien que dans le noir leur colonne – sans comparaison plus longue que l'allemande – évoquait un frénétique torrent sombre, courant entre les deux bords de neige de la piste.

Au début, il y avait eu, parmi eux aussi, d'innombrables camions, tracteurs et canons, mais maintenant – à la fin de la deuxième nuit de retraite – il n'en demeurait qu'un nombre restreint, tous les autres étant restés le long de la route par manque de carburant.

Tout en marchant d'un pas pressé, Ambrogio se remémorait les premières heures de cette retraite dont personne désormais ne pouvait imaginer quand elle finirait. Depuis le début, pour les troupes ordinaires, les choses s'étaient passées différemment que pour les bersagliers : le jeune homme revoyait en pensée, à l'arrière immédiat du Don, les bords de la piste parsemés d'innombrables objets, tels que pièces d'équipement et de vestiaire, masques anti-gaz, caisses et coffres de munitions, sacs, paquets de toutes sortes, et aussi tubes et plaques de mortiers, fusils mitrailleurs et mitrailleuses, dont les soldats s'étaient débarrassés après les avoir portés sur leurs épaules pendant quelques kilomètres. A quelques heures de marche des lignes cet impressionnant tableau de désordre s'était graduellement évanoui pour faire place à un autre, plus impressionnant encore, fait de camions et de tracteurs avec leurs canons en remorque, abandonnés toujours plus nombreux sur la piste. On distinguait les engins à l'arrêt depuis plusieurs heures (ils appartenaient aux détachements de l'arrière qui étaient partis vers midi) de ceux qui étaient arrêtés depuis peu à la patine de glace semblable à du verre qui les recouvrait entièrement. Au début il n'y avait personne sur les véhicules abandonnés, puis Ambrogio, avec horreur, avait remarqué que sur quelques-uns d'entre eux se trouvaient des blessés. Les malheureux, s'apercevant de son intérêt, s'étaient mis à hurler en réclamant du secours et le jeune homme, à l'instar d'autres officiers, s'était alors empressé de les transborder sur les véhicules encore en marche. Pendant un certain temps la chose avait été possible, mais par la suite, faute de place, il avait dû, comme les autres officiers, renoncer à l'entreprise. C'est ainsi que les hommes qui n'étaient pas en mesure de marcher – de plus en plus nombreux sur les véhicules à l'arrêt – avaient été laissés à leur destin qui serait sans doute de mourir gelés avant même l'arrivée affreusement redoutée de l'ennemi.

– Qui sait, se demandait par moments Ambrogio, combien de ces malheureux abandonnés hier soir sont encore en vie ? C'était une question angoissante.

Grâce aux plissements du terrain il entrevoyait de temps en temps, loin devant, le dernier tronçon de la colonne allemande semblable à un serpen-

tin incertain, couleur blanc sale, qui se perdait dans l'obscurité : juste devant lui au contraire, et derrière à perte de vue, ondulait la sombre colonne italienne. Son ordonnance, le paysan Paccoi, qui marchait à ses côtés, fixait avec insistance un fragment de l'horizon à gauche, vers l'est, où un modeste halo rouge, par moments ondoyant, teintait silencieusement le ciel bas. C'étaient les derniers frémissements de la bataille pour Meskov, mais personne ici ne le savait. « Qu'est-ce que ça peut bien être ? » finit par demander Paccoi.

Le sous-lieutenant émergea de ses pensées. « De quoi parles-tu ? De cette couleur rouge ? »

– Oui.

– Que veux-tu que ce soit ? C'est un incendie.

– Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? dit l'officier topographe d'une vingtaine d'années, qui, comme tous ses compagnons, avait, sur son passe-montagne, devant son nez à la grecque, un petit masque de glace : « C'est un feu de joie », dit-il en dialecte. « Ces feux-là, on n'en a pas beaucoup vu ces deux dernières nuits, mon cher Paccoi. »

Ambrogio eut une ombre de sourire et se tourna pour jeter un coup d'œil à ses soldats : son groupe (lui-même se trouvait maintenant en tête avec les autres officiers du détachement de commandement) continuait à se maintenir en assez bon ordre. Il est vrai que les véhicules – s'il y en avait encore en marche – ne se trouvaient plus avec les hommes à pied mais étaient encastrés quelque part dans la colonne. Les hommes – qui l'après-midi précédant, durant un long arrêt dans le village de Popovka, s'étaient égaillés à la recherche de nourriture et d'abri dans les isbas – avançaient maintenant de nouveau encadrés, batterie par batterie. Les deux autres groupes du régiment avançaient de la même façon ; le colonel et l'état-major de régiment venaient en tête.

Depuis qu'ils avaient quitté Popovka, huit heures plus tôt, ils n'avaient pas arrêté de marcher. Le commandant Casasco affichait maintenant, bien qu'il s'efforçât avec dignité de ne pas le montrer, un air de souffrance tel qu'il semblait véritablement à bout de forces. « Pour lui le souvenir du désordre d'hier doit être encore plus pénible que pour nous autres qui sommes jeunes », pensa Ambrogio. « C'est un vrai miracle si hier soir nous avons pu reformer les détachements. Sans doute était-ce à cause de cette étrange rumeur selon laquelle on devait rejoindre les lignes amies après quelques heures de marche. Comme s'il pouvait vraiment exister des lignes amies !... » La tendance à la dispersion que les unités italiennes avaient montrée déconcertait encore le jeune homme. « Il est vrai qu'on ne peut pas distribuer les vivres, et puis il y a ce froid démentiel qui donne à chaque instant l'impression qu'on ne pourra pas résister davantage, et aussi ce besoin, durant les haltes, de bouger pour ne pas geler. Mais comment chacun ne se rend-il pas compte que le désordre est, entre toutes, la chose la plus dangereuse ? Je ne comprends pas... Le point crucial c'est que chez nous, Italiens, on ne compte jamais sur les autres, qu'ils soient supérieurs, inférieurs, ou de

même grade : voilà le vrai problème, c'est que nous n'avons pas confiance les uns dans les autres. »

L'aube s'approchait, incertaine. La piste s'était mise à grimper de manière constante, si bien qu'Ambrogio pouvait maintenant mieux distinguer, au-delà de ses compatriotes de tête, le long serpentin blanc de la colonne allemande qui se perdait dans le noir. D'habitude, avec l'approche de l'aube, le froid se faisait de plus en plus impitoyable : cela se voyait aux masques de glace et de givre qui s'étendaient sur les passe-montagnes devant les nez. Très peu parlaient. Pourtant, au lieu de s'atténuer, la vaine conviction que la colonne fût maintenant proche de sortir de la poche avait augmenté au cours de la marche, et si d'aventure quelqu'un parlait, c'était de ça. Des nouvelles circonstanciées se répandaient même en quelques tronçons de la colonne : la ligne amie était à dix kilomètres ; non, seulement à cinq ; non elle était au bout de la longue montée qu'on était en train d'effectuer. Là devant il y avait (chose bien vraisemblable, même si le manque de lumière ne permettait pas de la voir) une ligne de faîte : eh bien, la nouvelle ligne s'étendait justement sur ce sommet.

– Qu'en dites-vous, mon lieutenant ? demanda Paccoi à Ambrogio. Avec tout ce terrain découvert devant, ils l'ont bien installée, vous ne trouvez pas ?

– Quoi ?

– La nouvelle ligne.

– Certes, lui répondit Ambrogio, s'il y a réellement une nouvelle ligne.

– Pourquoi ne devrait-elle pas y être ? murmura Paccoi. Tout le monde le dit qu'elle y est.

– Alors c'est bien, conclut Ambrogio.

Paccoi demeura interdit : après s'être bercé de cette perspective il ne lui était pas facile d'y renoncer, ou même seulement de la voir mise en doute. Il se tourna vers un soldat qui marchait deux rangs en arrière : il s'agissait du caporal observateur qui avait quitté l'observatoire sur le Don en même temps qu'Ambrogio. Celui-là était en train d'expliquer à mi-voix à l'un de ses voisins qu'il ne s'agissait pas seulement d'une ligne mais, pour être précis, de deux lignes opposées, une russe et une des nôtres.

– Eh, lui demanda Paccoi, la nouvelle ligne dont tu parles, tu es sûr qu'elle existe vraiment ?

Le caporal leva vers lui un regard irrité. Toutefois il lui répondit calmement : « Qu'elle existe tout le monde le dit. C'est seulement maintenant que tu le découvres ? »

– Excuse-moi, mais c'est pour en être sûr. Toi, de qui le tiens-tu ?

Question pertinente. Le caporal observateur fouilla dans sa mémoire, soucieux avant tout de ne pas faire piètre figure. « La nouvelle vient des Allemands » affirma-t-il enfin d'un ton détaché. « Moi je l'ai su hier soir par l'un de mes compatriotes de la troisième batterie qui parle allemand. »

– Ah voilà, fit Paccoi, sincèrement soulagé. Heureusement !

Le caporal aurait voulu se réjouir de la même façon, mais il ne le pouvait pas. Il était en effet en train de se demander – bien que cela fût déjà loin dans sa mémoire – si ce compatriote (avec lequel la veille il avait effectivement échangé quelques mots à propos des lignes amies) connaissait l'allemand ou non. Ce qui était sûr c'est qu'il était étudiant et qu'il était donc bien possible qu'il le connaisse. Restait quand même qu'il ne lui avait pas dit avoir parlé avec les Allemands... « Va te faire f... », conclut mentalement le caporal pour écarter le problème, et il reporta ses pensées sur quelque chose de moins fatigant.

La marche continuait.

2

La montée conduisait effectivement à un sommet, ou plutôt à une sorte de longue ligne de faîte. A l'endroit où la piste la coupait on découvrait maintenant quelques masures aux toits de pailles. Quand Ambrogio y parvint il se rendit compte qu'elles constituaient le début d'un village plutôt étendu, aux constructions assez disséminées ; il y avait la plaque avec le nom : Posdniakov.

Là les Allemands avaient fait halte et se préparaient à prendre position aux limites de l'agglomération, comme s'ils craignaient une attaque ennemie et qu'ils n'aient pas la moindre idée de l'endroit d'où elle partirait. Leurs chars colossaux, par contre, prirent place au milieu du village, aux principaux carrefours, et ils y demeurèrent, moteurs allumés.

Les troupes italiennes continuaient à affluer. Des rumeurs découragées commençaient à circuler maintenant parmi les soldats : on se laissait dire qu'on n'était pas du tout en dehors de la poche et que même on se trouvait dans une zone plus dangereuse que la précédente parce qu'infestée de chars ennemis. Ambrogio l'entendit affirmer d'abord par un, puis par deux, puis par d'autres soldats et même par le très jeune officier topographe napolitain. La rumeur s'était à peine répandue qu'il en circula une autre, opposée : les lignes amies étaient en réalité très proches : à peine en dehors du village, là-bas, au-delà de ces plissements de terrain. Ambrogio ne parvenait pas à s'y retrouver : qui répandait de telles rumeurs ? De quelle façon se formaient-elles ? Et sur quelle base ?

Comme les Allemands avaient fait halte, le début de la colonne italienne s'était lui aussi arrêté. Le régiment d'Ambrogio également, avec ses trois groupes l'un derrière l'autre et, en tête, le colonel commandant qui allait à pied comme tout le monde. Comme leurs compatriotes ils se tenaient pour l'instant en colonnes sur la piste.

Derrière, par contre, le long de la pente qui montait au sommet et au village, le gros de la colonne – des dizaines de milliers d'hommes comme on l'a dit – ne s'était pas arrêté. Il continuait à monter, la partie la plus proche par à-coups et en poussant.

Ambrogio cependant regardait autour de lui : le village, pour ce qu'il pouvait en voir, était, bien que très étendu, misérable, entièrement fait de maisons aux toits de paille. À en juger par la neige piétinée entre une maison et une autre, il devait être passé là, et probablement avoir fait halte, beaucoup de monde. « Les nôtres de l'arrière peut-être ? » se demanda-t-il. Mais son attention fut attirée par une, deux, puis une infinité d'empreintes de chenilles qui rayaient la neige entre les isbas. Étaient-ce les chars allemands qui les avaient laissées ? Non, les empreintes étaient trop nombreuses. « Combien sont-ils, bon sang ! C'est autre chose que ceux de notre arrière... Qui sait combien de chars russes sont passés par ici... Sûrement qu'ils venaient de cette direction, de Bogoutchar. C'est sûr qu'ils devaient venir de là, sinon d'où ? Et maintenant où peuvent-ils être ? »

Au-delà de Posdniakov – le jour augmentant – son œil arrivait à embrasser assez loin l'horizon vers le sud et l'ouest, et il ne découvrait rien d'autre que des étendues de neige désolées, voilées de brouillard par endroits, inhospitalières, sans un signe de vie.

De temps à autre, maintenant, il entendait crier derrière lui. Des ordres étaient répétés : « Halte » « Arrêt. » « Halte, halte. » De toute évidence les officiers s'efforçaient d'empêcher les soldats de se dépasser entre eux.

A deux pas de Ambrogio, Cheval Fatigué, tout contracté dans sa capote à fourrure, parlait à voix basse avec le commandant : « Nous ne pouvons pas rester arrêtés de cette façon », disait-il. « Ceux-là derrière, avec l'obsession qu'ils ont de sortir de la poche, personne bientôt ne pourra plus les retenir : ils nous arriveront dessus et adieu le bon ordre. »

– Et alors ? répondait le commandant, l'air sombre.

– Nous devrions nous déplacer hors de la route. Sur ce terrain, là au bout, par exemple. Peut-être même que d'autres détachements nous imiteront. De toute façon les autres font comme ils l'entendent : nous, nous devons garder le groupe en ordre, et puis on verra.

– Tu oublies que maintenant nous sommes encadrés dans le régiment ? lui objecta le commandant. C'est le colonel qui doit donner l'ordre.

– C'est vrai. Mais s'il ne le donne pas...

Au bout d'un moment, tandis que les cris derrière eux augmentaient : « Il n'y a plus de temps à perdre », insista Cheval Fatigué, « mettons-nous hors de la route. Mon commandant, j'en prends la responsabilité, si vous voulez : s'il le faut on dira que j'ai donné l'ordre de ma propre initiative, mais ne perdons pas davantage de temps. »

– Non. Ça aussi ce serait du désordre, dit le commandant Casasco.

Pendant ce temps, derrière, la confusion augmentait.

– Fais plutôt quelque chose d'autre, résolut tout à coup le commandant. Va voir le colonel, et demande-lui s'il lui semble opportun de déplacer le régiment tout entier.

– Moi ? Aller voir... Vous laisser ?

– Oui, va. Va.

– Il n'y a peut-être plus le temps, mais je vais essayer, dit Cheval Fatigué. Une hésitation, un doute passa dans ses yeux. J'y vais et je reviens de suite. De suite, répéta-t-il. Vous entendez.... ? Il se détacha comme à regret du commandant et se dirigea à pas pressés vers la tête de la colonne.

De derrière à présent les soldats avançaient, bien que lentement, comme un torrent qui déborde. Il n'était pas question pour eux de demeurer sur la piste en montée, loin de la protection des armes allemandes ; pas plus qu'ils n'entendaient rester en deçà des lignes amies, si d'aventure de telles lignes existaient vraiment. Désormais l'avant-garde du flot arrivait. Derrière le détachement du commandement de groupe, l'énergique capitaine de la première batterie et ses subalternes s'étaient mis à crier, s'efforçant de conserver leurs hommes encadrés. Ambrogio lui-même ainsi que le sous-lieutenant topographe sortirent alors de la file et, tournés vers les artilleurs du détachement de commandement se mirent à hurler : « Halte, arrêtez. Ne bougez pas. Restez en ordre, en ordre » exactement comme, plus loin derrière, les autres officiers avaient auparavant hurlé sans résultat.

Et, exactement de la même manière, ces ordres demeurèrent vains. Nombre de soldats se comportaient en effet comme s'ils ne les entendaient pas, ou comme s'ils ne les comprenaient pas et, au lieu de se serrer activement dans les rangs, demeuraient inertes. Certains qui, ce faisant, rencontraient le regard de leurs officiers, ne répondaient pas à ces regards, ils faisaient mine de penser à autre chose, parce qu'ils ne voulaient absolument pas rester en arrière. Il faut dire que pour beaucoup l'immobilité dans ce froid commençait à être physiquement insupportable, et que plusieurs aussi étaient attirés par la possibilité, pourtant improbable, de trouver – une fois les lignes rompues – un peu de nourriture dans les masures environnantes...

C'est ainsi que la portion de colonne constituée par le groupe, rejointe et dépassée par la multitude d'hommes qui arrivait, se démantibula lentement et y fut engloutie.

Ambrogio, qui jusqu'au dernier moment s'était efforcé de maintenir l'ordre, baissa les bras, désolé devant un tel spectacle de démantèlement. Un peu par défi, il ne bougea plus de l'endroit où il se trouvait. Mais les soldats en marche passaient sans le heurter, sans même le toucher (loin d'être en révolte contre leurs officiers ils étaient au contraire, d'une façon abstraite, reconnaissant envers ceux d'entre eux qui s'activaient). Traversant la troupe l'officier topographe vint se placer près de lui : « Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Riva ? Qu'est-ce qu'on peut faire désormais avec de tels soldats ? » L'ordonnance Paccoi le rejoignit aussi : « Je suis là, mon lieutenant. »

Parvenue derrière le déploiement allemand, la masse déferlante fut obligée de s'arrêter. Elle se mit alors à grossir de plus en plus tandis que, pour se soustraire à la cohue, beaucoup se poussaient sur les côtés ou même retournaient en arrière. De la piste, la colonne continuait pendant ce temps à affluer lentement ; les nouveaux arrivés demandaient déconcertés : « Est-ce que nous sommes ou pas en dehors de la poche ? Qu'est-ce qui se

passe ? » Au bout d'un moment ils s'arrêtaient à leur tour et, s'unissant à ceux qui étaient déjà dans le village, formaient petit à petit une grande foule, là dense, là encore clairsemée, particulièrement dense aux abords des chars allemands.

Des trains d'équipage italiens arrivaient également : camions surchargés de blessés et de gelés, quelque tracteur, son canon encore en remorque, couvert de grappes d'hommes, des luges, et aussi un certain nombre de charrettes traînées par des chevaux.

Près d'Ambrogio fit halte un petit convoi de cinq ou six hommes avec deux grosses mules, la première remorquant un canon d'infanterie antichar de 47/32 et la seconde une luge avec les munitions correspondantes. Il s'agissait – tiens donc ! – de bersagliers : le sergent qui les guidait ressemblait étonnamment à Virgilio De Lollis, le marrucino du temps de Crémone. Avec – est-il besoin de le dire ? – des intonations des Abruzzes, il fit remarquer à mi-voix : « Quelle race de dégénérés. Regardez-moi un peu cette merde. »

– Au lieu d'être encore plus disciplinés dans le danger, fit observer l'un de ses hommes, voyez-moi ce bordel !

– Tu parles si c'est une affaire pour nous de nous trouver ici avec ceux-là, au lieu d'être avec les nôtres, dit un autre.

Ambrogio avait tout de suite pensé au bersaglier Stefano. « Qui sait ce qui se passe en ce moment pour Face-de-tous-les-jours ? Peut-être que lui aussi est resté dans une poche ? A moins que la Celere ait eu le temps de prendre la grande piste ? Mais qu'est-ce qu'ils font donc avec nous ces bersagliers ? » Il se souvint, vaguement, que quelques équipes de bersagliers avaient été autrefois ajoutées à sa division pour lutter contre les chars. « Ah, c'est ça... » Il se remit à penser à Stefano : « Qu'est-ce qu'il peut bien en être advenu ? Les Russes ont coupé les routes entre nous et Meskov : sale affaire... » Sale affaire, oui, mais les bersagliers n'étaient pas comme cette troupe ordinaire, c'étaient des soldats au moins aussi efficaces que les Allemands. Il imagina son ami, une écharpe enroulée autour de son long cou, crapahutant résolument avec les siens dans la neige. (A cette heure au contraire – comme nous le savons – il crapahutait déjà dans l'éternité, coupé pour toujours des choses de ce monde.)

Pendant ce temps le sergent bersaglier continuait à regarder autour de lui : il découvrit de l'autre côté de la foule deux pièces antichars allemandes postées, les considéra attentivement, puis se tourna vers ses hommes : « Vite », dit-il, « allons prendre position là-bas. » L'équipe se mit en mouvement et, en l'espace de quelques minutes, la pièce italienne brunie de 47 fut disposée près des longs canons allemands peints en blanc, en comparaison desquels elle avait la taille d'un jouet. Pourtant – plus d'un s'en rendait compte – aux mains de soldats résolus comme ceux-là elle était redoutable.

La foule augmentait et se mélangeait toujours plus. De l'ennemi – par chance – aucun signe. Pendant ce temps les Allemands ne paraissaient pas vouloir bouger et observaient, incrédules, en échangeant de temps à autre

quelque commentaire, les Italiens et leur désordre. Certains de ces derniers, d'abord en petits groupes puis en groupes plus importants, commencèrent à sortir du village, à la recherche de quoi, ils ne le savaient pas eux-mêmes. D'autres, puis d'autres encore les suivirent : une fois réunis, en se retrouvant à plusieurs, ils acquéraient une sorte d'étrange confiance, si bien que peu à peu ils s'éloignaient de plus en plus, dans différentes directions. En les voyant aussi loin beaucoup supposèrent qu'ils avaient découvert quelque chose, et tout à coup s'égaillèrent à leur suite.

– Eh ! commentait l'officier topographe, moitié en italien moitié en dialecte, regarde un peu (*nu poco*) ce qui se passe !

– C'est dément, murmurait à part lui Ambrogio. C'est à n'y pas croire.

– Ils vont finir (*va a fini*) par rompre le contact.

– Oui, ils finiront tous par se perdre. Mais pourquoi ? Ce n'est pas possible. Ambrogio secouait la tête avec obstination : « Non, non, non ! Ce n'est pas possible d'arriver à ce point de désorganisation... » C'était donc comme ça qu'ils étaient faits les Italiens, son peuple ? Il lui semblait les découvrir seulement maintenant.

Paccoi le regardait affligé.

– Allons, décida Ambrogio, tâchons de trouver le colonel et mettons-nous à sa disposition : il donnera bien un ordre quelconque.

Ils se dirigèrent vers ce qui avait été la colonne, à travers la foule constituée d'innombrables groupes et cercles, en partie arrêtés, en partie errants. Pendant ce temps-là toujours plus de monde affluait de la piste, au nord.

Ils rencontrèrent plusieurs artilleurs du régiment et du groupe, seuls ou en bandes, et aussi quelques officiers : mais personne ne sut leur dire où se trouvait le colonel. Mazzoleni et Piantanida, qui erraient l'un près de l'autre dans la foule, les informèrent qu'ils venaient de voir l'adjudant-chef, lequel était à la recherche du commandant Casasco. Quelle direction avait-il pris ? leur demanda Ambrogio. « Celle-ci », montrèrent-ils tous les deux et, se mettant en marche : « Si nous nous dépêchons nous le rattraperons certainement : il devrait être là, juste après ces maisons. »

3

Après ces maisons il y en avait d'autres, puis le terrain s'élargissait en une esplanade, au début de laquelle ils trouvèrent effectivement Cheval Fatigué. La tête un peu à l'oblique – comme cela lui arrivait quand il était perplexe –, il était en train d'observer un spectacle assez bizarre. Sur cette esplanade en effet un jeune sous-lieutenant d'infanterie s'efforçait – et quelle entreprise ! – de remettre de l'ordre dans les troupes italiennes. D'une voix forte et claire il criait infatigablement : « Rassemblement ! Rassemblement ! » et il ordonnait : « En file par quatre. Tous en file par quatre. » Indiquant six têtes de colonne qui s'étaient formées devant lui, il

prescrivait : « Tel régiment ici, tel autre là. Celui-ci là. Allons réveillons-nous » Il insistait d'une voix énergique : « Comportons-nous en hommes, pas en moutons, pas en bêtes. Eh, vous là ! Rassemblement. Ras-sem-blement ! »

Quelques officiers subalternes (d'infanterie, du génie) s'affairaient avec lui et tâchaient de faire exécuter ses ordres. Le plus surprenant c'est que bon nombre de soldats se rassemblaient effectivement et se mettaient en file.

Ambrogio, lui, était resté bouche bée : il avait en effet, sans erreur possible, reconnu dans le sous-lieutenant qui faisait cet invraisemblable rassemblement, son camarade d'école Michele Tintori de Nova, celui-là même qui avait la vocation d'écrivain. « Regardez-le ! » murmura-t-il en secouant la tête. « Il n'y a que lui pour s'embarquer dans une entreprise pareille. »

– Ils sont tous tellement désorientés, dit Cheval Fatigué, qu'ils obéissent au premier crétin qui donne un ordre. C'est clair.

– Eh bien, résolut Ambrogio, il ne nous reste plus qu'à l'aider nous aussi ce crétin. Allons, remuons-nous.

– Nous aussi ? fit distraitement Cheval Fatigué. Puis il revint à ce qui le tracassait : « A propos, Riva, tu as vu le commandant ? »

– Non.

– Je ne comprends pas où il a pu se fourrer, murmura-t-il, et il ajouta : « je n'arrive pas à le trouver » avec une telle intonation qu'Ambrogio se rendit compte à quel point Cheval Fatigué était inquiet pour son supérieur. Il craignait sans doute, étant donnée la semi-confusion mentale dans laquelle se trouvait le commandant, qu'il se fût véritablement perdu. Cheval Fatigué s'aperçut de l'impression qu'il avait provoquée chez Ambrogio et il essaya de tourner la chose à la plaisanterie : « Nous en sommes à un tel point, tu comprends, qu'il ne suffit plus de respecter les supérieurs et de leur frétiller autour, mais qu'il faut aussi les tenir en laisse, sinon ils se perdent les pauvres. Bon, je vais jeter un coup d'œil par là. »

– Moi je vais essayer d'aider celui-ci à mettre de l'ordre, dit Ambrogio.

– C'est bien, fit distraitement Cheval Fatigué et il se mit en route. Après une brève hésitation l'officier topographe le suivit. Mazzoleni et Piantanida, en tire-au-flanc qu'ils étaient, firent eux aussi mine de s'esquiver, mais : « Eh, vous deux », les arrêta Ambrogio, « venez avec moi. » Sans beaucoup de ménagements il les fit mettre, avec Paccoi, dans la colonne du Huitième régiment d'artillerie. « Voilà, mettez-vous là. » Après quoi il commença à se démener pour répartir les autres soldats qui s'assemblaient.

Assez rapidement les six têtes de colonne s'allongeaient. Comme il rencontrait le regard de Michele, Ambrogio lui fit un amical signe de connivence : il ne l'avait pas vu depuis mai, depuis le jour de sa visite à Nomana. Michele, en le reconnaissant, s'anima d'un seul coup : « Ambrogio, toi ici », s'exclama-t-il. « Ça va ? »

Ambrogio fit un geste qui signifiait : ben, ça va comme ça peut. « Après on parlera des Cosaques et de la Grèce antique », cria-t-il à son ami, et aussi du reste.

– Des... qu'est-ce que tu as dit ? demanda l'autre, qui semblait ne pas avoir bien compris. Ah ! Farceur ! Oui, d'accord. En même temps il continuait à lui tendre la main.

Ambrogio alla en courant la lui serrer. « Tu sais que durant la marche de cette nuit je pensais sans arrêt à chez toi », dit Michele, « à ce jour de la glace, avec le soleil, et toute ta famille qui nous faisait fête ! »

Ambrogio hocha la tête.

– Dis-moi, comment va ta famille ? Bien, n'est-ce pas ?

– Oui. J'ai reçu une lettre de Alma il y a quelques jours.

– Alma ! fit avec émotion Michele (c'était précisément à cause de Alma qu'il pensait sans arrêt à cette visite à Nomana). Il aurait voulu demander de ses nouvelles plus en détail, mais la timidité l'en empêchait. Il se tourna vers les six têtes de colonne et recommença à crier de sa voix forte et claire : « Allons, rassemblement. Ras-sem-ble-ment. »

– Dis-moi, qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? lui demanda à mi-voix Ambrogio avant de retourner à sa propre tâche.

– Il viendra bien quelque officier supérieur, répondit Michele. En attendant, essayons de mettre un peu d'ordre. On ne peut pas laisser tous ces gars aller à la débandade, tu es d'accord ?

– Bien sûr. Bon, ensuite, nous deux, il faudra faire en sorte de ne pas se perdre de vue.

– Oui.

Ambrogio retourna en tête de la colonne et se remit à s'agiter. « Les officiers supérieurs », pensait-il en même temps, « ce serait à eux de faire ce rassemblement, et au contraire... Mais c'est à cause du froid : les plus âgés résistent bien moins que nous autres jeunes, il semble que le froid leur bloque la cervelle et la volonté ! » (Il considérait comme vieux ceux qui avaient plus de trente ans.)

Plusieurs centaines d'hommes s'étaient déjà rassemblés quand Ambrogio vit arriver à grands pas le topographe napolitain au nez grec, qui précisément le cherchait : « Eh, Riva. »

– Oui ?

– C'est l'adjudant-chef qui m'envoie, dit-il hâtivement.

– Qui, Cheval Fatigué ?

L'autre opina. « Il m'a dit de te prévenir, toi et... » Il montra Tintori, instigateur du rassemblement, « celui-ci qui est là, à côté... Tu vois ce dos d'âne ? Eh bien, juste derrière, il y a un général qui fait lui aussi le rassemblement. »

– Un général qui s'est réveillé ? Comment s'appelle-t-il ?

– Je ne sais pas.

– Viens.

Ils allèrent ensemble trouver Michele Tintori et le mirent au courant.

– Ah, finalement une bonne nouvelle ! fit celui-ci. Mais – il se tourna vers Ambrogio – je t'en prie, fais-y d'abord un saut, toi, pour vérifier de tes yeux et préviens-moi.

– D'accord.

– Merci. Je t'attends.

Ambrogio revint peu après, confirma qu'effectivement un général était en train d'effectuer le rassemblement au-delà du dos d'âne et précisa que les hommes en colonnes devant lui étaient à peu près aussi nombreux que ceux-ci.

– Très bien, dit Tintori et, haussant la voix : « Faites bien attention », cria-t-il. « Attention. Ici, à peu de distance », il indiqua du bras, « le rassemblement général est en cours. Nous allons donc maintenant rejoindre en bon ordre ceux qui sont en train de se mettre en rang. Mais nous allons les rejoindre, je répète, en bon ordre, divisés, comme nous le sommes, par régiments et non comme des moutons. C'est clair ? Allons, commençons. »

Il se rangea près de celle des six colonnes qui était la plus proche du dos d'âne : « Régiment garde-à-vous », ordonna-t-il. Les soldats se mirent au garde-à-vous.

– Conduis-les, toi, dit Tintori à Ambrogio, avec un signe d'invitation qui était un ordre. Nous vous suivons. En avant, marche, hurla-t-il à l'adresse de la colonne.

Ambrogio se mit promptement en tête et avança d'un pas décidé ; la colonne le suivit. L'une après l'autre les cinq colonnes restantes se mirent en file mais, cependant, de façon toujours moins ordonnée : de nouveau, plus qu'une colonne, les derniers soldats formaient un essaim. Tant bien que mal, ils se fondirent tout de même dans les rangées qui s'alignaient devant le général. Celui-ci était un homme de stature moyenne, l'insigne bien visible sur le calot. Quelques instants encore, Ambrogio entrevit son camarade d'école, instigateur du paradoxal rassemblement, qui, modeste et mélangé aux autres – un sous-lieutenant quelconque – prenait maintenant place dans la colonne de son régiment. « À la prochaine étape je le chercherai », se promit-il.

Le général envoyait continuellement des officiers dans le village pour rappeler la troupe qui, du reste, affluait désormais spontanément ; l'insigne argenté sur le calot faisait encore à tous un certain effet.

De l'endroit où il se trouvait, Ambrogio, à présent, pouvait à nouveau embrasser du regard la direction du sud et de l'ouest. Il remarqua que ceux qui s'étaient éloignés du village à la débandade étaient en train de rebrousser chemin. « Heureusement », pensa-t-il, « que les Russes ne sont pas là autour : sinon quel massacre ce serait ! »

Le vieux colonel commandant prit la tête de la colonne de son régiment tandis qu'une quinzaine d'officiers, parmi lesquels cinq ou six de son groupe, se plaçaient devant lui. Il manquait toutefois le commandant Casasco et Cheval fatigué, il manquait aussi l'ami Bonsaver. Quelques rangs à peine derrière Ambrogio la figure ronde de Paccoi, qui s'était placé de façon à avoir son officier sous les yeux, dépassait entre les soldats. Le froid était toujours terrible, beaucoup battaient des pieds dans la neige et tapaient leurs mains l'une contre l'autre ou sur leurs bras croisés.

Enfin le général parla : « Écoutez-moi bien : vous ne devez vous faire aucune illusion quant aux lignes amies », dit-il. « Les lignes amies on ne sait pas où elles sont, ni même si elles existent. Le plus important c'est de rétablir l'ordre », continua-t-il, « autant pour ne pas avoir honte de nous-mêmes que pour survivre, tout simplement. » Il parlait bien mais sa voix, malheureusement – en dépit de la dose d'énergie qui en émanait – n'était pas assez forte pour parvenir jusqu'à tous. « Je répète, il faut que vous vous rendiez compte, il faut vous fourrer dans la tête, tous, que ce qui importe le plus pour nous c'est l'ordre. Les officiers ne devront pas tolérer le plus petit désordre. » Il jeta un coup d'œil à son poignet : « Dans moins d'une heure nous reprendrons la marche, toujours précédés par nos alliés allemands. Nous devons traverser une zone infestée d'ennemis : c'est pour cela qu'il faut être prêts à combattre à tout moment, ne l'oubliez pas. » Il fit une pause. Il hésitait à rappeler aux soldats les succès remportés dans les combats précédents, car alors ils avaient de l'essence et donc des armes et des munitions, des vivres et, – le plus important de tout – de l'ordre. Il reprit donc seulement : « Nous sortirons du village dans cette direction », indiquant, contre l'attente de beaucoup, le sud-est, où quelques plis du terrain, surmontés des dernières isbas du village, barraient la vue. « Rangeons-nous donc comme il faut, bataillon par bataillon, compagnie par compagnie, avec les trains d'équipage qui nous restent, et préparons-nous au passage. Allons, que les commandants respectifs fassent le nécessaire. »

4

Au-delà des plissements du terrain indiqués par le général se trouvait un plateau étendu qui descendait plus loin, vers le sud-est, en une très longue et large vallée. Là, – sans que les Italiens s'en fussent jusqu'alors rendu compte – la tête de la colonne allemande était déjà en marche, pareille à un mince et remuant serpentin couleur blanc sale, dans la neige éblouissante. Plus en arrière, les forces restantes allemandes étaient en train de quitter le village et de descendre dans la vallée le long d'une route. Par d'autres parcours plus étroits et plus escarpés, des files de soldats italiens y descendaient aussi. C'étaient ceux qui n'avaient pas participé au rassemblement général dont ils ne s'étaient même pas aperçus. Là où leur parcours rejoignait celui des Allemands, les Italiens étaient obligés de s'arrêter parce que les Allemands, précisément, ne leur permettaient pas d'entrer dans leurs files et de les démantibuler.

Sur l'esplanade du rassemblement et sur le plateau, les opérations d'encadrement des détachements commencèrent. Presque tous les soldats – même ceux qui n'avaient pas entendu les paroles du général – ressentirent bien la nécessité de rétablir l'ordre. De plus, ils se rendaient compte que c'était dans l'intérêt de tous de laisser aux Allemands le temps de s'écouler en bon ordre pour pouvoir ensuite les suivre. Pourtant quand les officiers –

non pas tous, mais ceux de bonne volonté encore disposés à se donner du mal – tentèrent de reconstituer les détachements, bien peu d'entre eux collaborèrent. Certes, ils n'opposaient pas de résistance, mais ils demeuraient inertes comme s'ils n'entendaient ni ne voyaient rien, parfois simplement pour ne pas se séparer d'un compatriote, parfois (et c'était paradoxal) pour se tenir le plus près possible de l'officier qui donnait les ordres, lequel – précisément parce qu'il se donnait du mal – inspirait une certaine confiance. Ce n'était pas que dans cette foule il manquât d'hommes de bonne volonté : il y en avait au contraire, et beaucoup, et ils l'avaient prouvé en maintes occasions avant la retraite. Mais ceux-là (ceux qui étaient décidés à faire leur devoir, ceux qui, en temps normal, avaient entraîné les autres et fait de l'armée une véritable armée, les mêmes qui, en Italie, font de notre peuple un peuple) ne parvenaient plus à présent à vaincre une inertie aussi énorme et diffuse, et finissaient par en être paralysés.

Pendant ce temps – tout à fait invisibles d'ici – par la piste en montée qui venait du nord, d'autres hommes encore, et encore d'autres luges, charrettes et camions entraient dans Posdniakov et, traversant par vagues le village, rejoignaient peu à peu le plateau où la foule grossissait.

Lentement, comme aimantée par la vue de la colonne allemande en mouvement, la masse commença à pousser vers le bas. Les officiers – qui s'étaient rapidement rendu compte de l'impossibilité d'effectuer une véritable réorganisation des détachements – essayaient du moins de s'opposer à son déferlement et de la canaliser vers une route de neige battue qui descendait vers la vallée. Ils criaient, reprochaient aux soldats leur stupidité, beaucoup même, les bras en croix, s'efforçaient de les contenir, de les empêcher de se disperser.

Ambrogio était de ceux-là. Il avait mal à la gorge à force de crier : « Êtes-vous des bêtes ou des hommes ? » s'époumonait-il, donnant, de ses bras écartés, des bourrades aux plus proches : « Stop, reculez » ; mais ils ne reculaient que d'un demi-pas, tout au plus d'un pas entier, puis recommençaient à pousser. Il ne s'agissait maintenant plus des hommes de son régiment, en grande partie restés en arrière et qui avaient été dépassés. « Halte, stop. Où voulez-vous aller de cette façon, comme des moutons ? Imbéciles. » A côté de lui Paccoi s'ingéniait à l'aider, donnant de temps en temps, à l'un ou à l'autre, quelque robuste bourrade en pleine poitrine. A gauche, tout de suite derrière Paccoi, cinq ou six carabiniers – qui se distinguaient des autres soldats beaucoup plus par leur silencieuse disponibilité au devoir que par les grades sur leurs calots – essayaient, en se tenant par la main, de former une barrière pour les contenir. Sur la droite se démenait un sergent-chef robuste, plus âgé, et, plus loin, quelques sous-lieutenants, un capitaine et divers gradés : tous essayaient d'empêcher que la masse ne se répande en désordre dans la vallée. Au fond de celle-ci, passant avec indifférence, les Allemands continuaient à défiler.

– Si vous voulez vraiment qu'ils vous défendent, disait Ambrogio, au moins ne leur tombez pas dessus. Quelle honte, mais quelle hooonte ! Un

soldat, la figure presque contre la sienne, lui faisait signe que oui, qu'il était de cet avis : c'était une honte, une véritable abjection que ce comportement et aussi cette dépendance des Allemands... Malgré cela le soldat ne faisait pas le plus petit effort pour collaborer avec l'officier et retenir les autres en arrière. D'ailleurs il ne s'efforçait même pas de se tenir en retrait lui-même.

Les choses en étaient là quand retentirent quelques coups de feu lointains. Malgré ses cris et ceux des autres, Ambrogio les entendit bien. Qui tirait, et où ? Il n'avait de toute façon pas le temps de s'interroger. Les coups dans le lointain se répétèrent, on entendit encore des sifflements, certains hélas très proches. « Ce sont donc les Russes ! » pensa avec horreur le sous-lieutenant. La foule elle-même commençait à s'en rendre compte. Plus d'un soldat, pointant son fusil, répondit au tir, et ce tout à fait au jugé, étant donné que l'ennemi n'était pas visible. « Imbéciles ! » pensa Ambrogio. « Mais les autres d'où tirent-ils ? Où sont-ils placés ? En tout cas, maintenant, il est encore plus nécessaire qu'avant de ne pas se disperser ». Il le cria aux soldats, écarta de nouveau les bras pour retenir la masse quand celle-ci se mit à pousser plus fort ; son calot lui glissa de la tête et tomba dans la neige où il fut vite emporté et dépassé par la foule. Les coups de feu et les sifflements continuaient de façon intermittente, certains même passaient extraordinairement près. « A quelques mètres à peine peut-être », se dit Ambrogio. « Comment se fait-il que personne ne soit touché ? A moins que dans ce chahut on ne s'en aperçoive même pas ? »

Il vit l'un des carabiniers s'affaisser lourdement dans la neige ; il aurait voulu savoir s'il avait été touché, mais il ne put s'en assurer parce que la foule continuait à pousser. Tout à coup, dans le désordre, des cris de douleur s'élevèrent non loin de lui : « Aïe, aïe... » Il n'y avait donc pas de doute : « A terre », hurla le sous-lieutenant, « tous à terre. Préparons-nous à répondre au tir. »

Mais personne ne lui prêtait attention, la marée le poussait même davantage, l'obligeant à reculer encore. A la fin, les faibles cordons çà et là se brisèrent, des éperons de foule sortirent de la masse et commencèrent d'avancer vers la vallée dans la neige vierge. « Ce ne sont plus des soldats », s'exclama le jeune homme, tournant vers son ordonnance sa tête désormais couverte du seul passe-montagne, « ceux-là ne sont plus des soldats. »

Il devait se souvenir de cette phrase toute sa vie : à peine l'avait-il prononcée en effet qu'il se sentit touché au bras droit, à la hauteur du biceps, et en même temps dans la poitrine, comme si on l'y avait frappé du tranchant de la main. Sans bouger il examina d'abord son bras, calmement et avec attention, comme s'il s'agissait de celui d'un autre. Il le fit tourner un peu d'un côté puis de l'autre et aperçut dans l'étoffe les deux trous d'entrée et de sortie d'une balle. « J'ai le bras droit transpercé », annonça-t-il à Paccoi, « mais je ne ressens pas de douleur. C'est étrange. »

L'ordonnance, arrêté devant lui, l'observait avec anxiété. Ils étaient maintenant tout à fait englobés dans la foule, ce qui du moins les protégerait d'autres balles éventuelles. Ambrogio examina aussi sa poitrine : sur le

moment il ne découvrit pas de trous dans sa capote mais il sentait sur sa peau, sous son tricot, une humeur chaude. « Paccoi », dit-il.

– J'écoute, lui répondit celui-ci, tendu.

– Aide-moi à ôter la bandoulière : fais doucement, sans secousses.

– Oui mon lieutenant.

A un certain mouvement, qu'il ne put éviter, Ambrogio sentit dans sa poitrine une brûlure aiguë. Mais l'opération fut menée à bien et Paccoi accrocha à son épaule, près du sien, le fusil du sous-lieutenant.

– As-tu mis quelques médicaments dans la musette ?

– Oui mon lieutenant : un paquet dans la vôtre et un dans la mienne. Dans la vôtre j'ai mis aussi ces sparadraps et ces sachets de poudre blanche que vous aviez dans la caisse d'ordonnance.

– Ah, le désinfectant, très bien. Maintenant entrons dans une de ces maisons, là... Il s'interrompit : c'est sûr qu'il devait en coûter à Paccoi de retourner en arrière de quelques centaines de mètres alors que tout le monde se dépêchait de s'en aller. « Je crois que j'ai été touché aussi à la poitrine, ici : tu comprends pourquoi je te demande ça ? Je voudrais me rendre compte, et que tu me panses. Après quoi je te laisse libre : tu ne seras pas obligé de rester avec moi. »

A ces mots, très embarrassé, Paccoi rougit, en paysan simple qu'il était. Est-ce que par hasard le lieutenant avait lu dans ses pensées ? Pas tout à fait pourtant : parce que, s'il avait éprouvé, c'est vrai, de façon aiguë, un sentiment de rébellion à la perspective de retourner en arrière, il avait immédiatement résolu qu'à aucun prix il n'aurait fait la « vacherie » d'abandonner son officier juste maintenant qu'il était blessé : ça jamais, au grand jamais.

Ambrogio le regardait, indécis, avec un secret début d'angoisse.

– Laissez tomber, mon lieutenant, allez, fit Paccoi en dialecte, laissez tomber. Venez vers les maisons, mon lieutenant.

5

Ils s'acheminèrent, l'ordonnance se tenant au coude à coude avec Ambrogio, prêt à le soutenir si nécessaire. Cela faisait à l'officier un effet étrange d'être accompagné de cette façon et il aurait voulu se dérober, mais il craignait d'offenser une nouvelle fois Paccoi. Et puis, ce qui l'en empêchait, c'était son incertitude quant à l'importance de ses blessures. Pour ce qui était de marcher, quoi qu'il en fût, il s'apercevait qu'il pouvait le faire sans difficulté, et c'était déjà une grâce immense.

La foule qui avançait très lentement en sens inverse ne leur interdisait pas le passage. Après quelques pas il arrivèrent près du carabinier abattu, petit tas oblongue de loques sur la neige. Il avait eu, grands dieux, le crâne transpercé et, par terre, à côté de sa tête ensanglantée, gisait son calot avec l'insigne en forme de flamme. « Quelques centimètres de plus », pensa Ambrogio, se référant à la balle qui l'avait frappé, « et j'étais moi aussi dans

la neige dans cet état-là ». Près de la forme étendue se tenait un compagnon d'armes le fusil en bandoulière, debout, désorienté ; il paraissait faire la garde.

– Il est mort ? questionna Ambrogio en s'arrêtant un instant.

– Oui mon lieutenant.

L'officier et son ordonnance hochèrent la tête ; le carabinier n'ajouta rien.

Les deux hommes continuèrent d'avancer. « Et dire qu'en Italie il y en a qui se moquent des carabiniers, de leur abnégation fidèle », pensa l'officier. « Comme ils ont tort ! »

Pendant ce temps la fusillade russe – peut-être s'agissait-il de tireurs embusqués – continuait. Où allaient-ils frapper maintenant ?

Avant d'avoir rejoint les isbas ils entendirent derrière eux une voix à l'intonation faussement bureaucratique : « Eh, qu'est-ce que vous faites là ? C'est à vous que je parle, sous-lieutenant Riva. »

Ils se retournèrent surpris et reconnurent le visage vif de Bonsaver qui, suivi de six ou sept artilleurs en file indienne, fendait la foule. Il portait ses jumelles sur la poitrine et tenait son fusil horizontal sur une épaule ; ses hommes étaient également armés. « C'est vraiment toi », s'exclama-t-il dans son parler local.

– Voyez-moi le « héros lointain », le salua Ambrogio. Où diable vas-tu ?

– On déserte la patrouille, répondit Bonsaver. Mais pas pour aller en observation cette fois. On va à la recherche de ces salauds qui nous tirent dessus. Ordre de mon commandant, ajouta-t-il en italien.

Il paraissait content d'avoir un ordre concret à exécuter. Sa bonne face de paysan était cernée par l'ovale d'un passe-montagne de troupe qui lui donnait une apparence encore plus simple.

« Quelqu'un a donc su se maintenir à la fois soldat et homme », pensa Ambrogio avec soulagement.

L'autre pendant ce temps s'apercevait de quelque chose d'inhabituel dans le comportement de son ami, et même dans celui de Paccoi. « Eh Riva, qu'est ce qui t'arrive ? » demanda-t-il.

– Il m'arrive qu'il y a une minute ils m'ont eu, répondit Ambrogio.

– Ils t'ont eu ? Ils t'ont blessé ? Où ça ?

– A un bras et... De sa main gauche il toucha sa poitrine. « A un bras », répéta-t-il. « Pour le reste il faut que je vérifie. »

L'autre jura en vénitien : « Ces coups de feu russes, hein ? »

– Oui.

– Tu veux que je jette un coup d'œil ? Entrons dans une de ces maisons et...

– Non, dit Ambrogio. J'ai déjà un aide ; il indiqua Paccoi du menton. Et toi tu as ces ordres à exécuter. Il ne faut pas que tu perdes de temps.

– Très bien, comme tu voudras, répondit Bonsaver, toujours sur le même mode, en hochant la tête. Il sourit, encourageant, mais redevint aussitôt sérieux : « Écoute-moi Riva : je ne sais pas combien de temps ça me

prendra. Mais quand je reviendrai je repasserai par là, par ces maisons. Si je te trouve encore ici, après on fera route ensemble. T'es d'accord ? Je ne te dis pas de m'attendre, bien sûr, fais comme tu veux. »

– Très bien, je te remercie.

– Alors ciao.

Ambrogio lui fit un signe de salut de la main droite, se retenant toutefois de la lever et bougeant seulement les doigts.

– Il fallait que ça t'arrive justement à toi, commenta l'autre. Puis il se tourna vers ses hommes, arrêtés en file indienne derrière lui : « Allons vous autres », dit-il.

Suivi par eux il se remit à couper obliquement la foule, pour en sortir en direction du nord-est.

Dans la neige intacte, toujours en file indienne, sa patrouille se dirigea vers une médiocre saillie du terrain, au sommet de laquelle elle fit halte. Le sous-lieutenant porta la jumelle à ses yeux et se mit à explorer méthodiquement autour de lui, s'arrêtant sur chaque irrégularité apparente, chaque détail des étendues neigeuses. Dans cette recherche – le travail de l'observateur – il était devenu très habile, plus habile peut-être que dans n'importe quel autre genre de travail. Le tir intermittent de l'ennemi ne cessait pas et, de là où il se trouvait, l'officier pouvait clairement se rendre compte qu'il provenait de l'est. Il en demanda confirmation à son adjoint, un caporal-chef au visage triangulaire, lequel confirma en effet. Ils convinrent que pour mieux observer dans cette direction il leur fallait se déplacer de quelques centaines de mètres, plus avant, sur un autre plissement du terrain. Comme ils se dirigeaient par là ils remarquèrent qu'une autre patrouille se détachait de la masse et partait en exploration de la même façon qu'eux.

« Ah, quelqu'un d'autre qui se réveille. J'en étais sûr, moi » dit le Venète.

6

Ambrogio et son ordonnance étaient entre temps entrés dans l'isba la plus proche. Ils y avaient trouvé plusieurs soldats, pas trop entassés toutefois, ce qui rendait les soins possibles. Comme dans toutes les maisons russes de campagne (aux fenêtres desquelles étaient apposées pour l'hiver un double vitrage inamovible) on respirait ici une ardente puanteur, sans doute développée par la présence de tant de monde. Mais il y régnait aussi la chaleur, une chaleur gratifiante, répandue par un gros poële en maçonnerie. Près de ce poële, à peine à l'écart des soldats, une femme âgée et – pratiquement sur ses pieds – une petite fille étaient assises. La femme avait la tête couverte d'un châle noir, ni elle ni l'enfant ne bougeaient. On aurait dit deux sphinx.

Après lui avoir fait – sans recevoir de réponse – un signe de salut (sa bonne éducation ne l'abandonnait pas et cela plut beaucoup à Paccoi), Ambrogio se dirigea vers une caisse installée contre un mur. De la main

gauche il se débarrassa d'abord de sa musette dont il fit passer la courroie par-dessus sa tête et la posa par terre contre la caisse. Puis, aidé de Paccoi qui s'était libéré des deux fusils, il commença à se déshabiller : il ôta son ceinturon qui portait le pistolet, son passe-montagne, sa capote à fourrure, sa veste d'uniforme, un pull-over gris plutôt élégant et pas du tout réglementaire qu'il avait reçu de chez lui par colis, sa chemise gris-vert, enfin son maillot de laine ; chemise et maillot étaient tachés de sang. Les blessures furent mises au jour : le biceps droit avait été transpercé, à mi-épaisseur, par une balle qui avait ensuite creusé dans les muscles de la poitrine une galerie longue d'une douzaine de centimètres. Les trous au bras étaient insignifiants, à peine signalés par quelques gouttes de sang. De même à la poitrine celui d'entrée ; celui de sortie se prolongeait en revanche en un sillon rougeâtre, d'où coulait le sang qui avait taché les vêtements.

– Voilà, regarde, constata Ambrogio en observant sa poitrine, je m'en doutais. Mais par chance ce n'est pas une blessure profonde.

– Non, dit Paccoi, elle n'est pas profonde. Penchant le visage sur la blessure il fit d'une main tourner le torse de l'officier de façon à mieux recevoir la lumière d'une fenêtre, et l'examina attentivement : « Au maximum, là où il y a le plus de chair, elle doit être profonde de deux ou trois centimètres. Le coup ne doit pas avoir touché les os, ni... rien d'autre. » Il voulait dire : ni aucune partie vitale.

– Il semble bien que non, confirma Ambrogio. Soulevant son bras droit, il chercha de la main gauche la position de l'os. « Ici non plus il n'a pas touché l'os. » Il pensa : « Près de cet os il devrait y avoir une veine ou une artère plutôt importante : ça n'a pas été touché non plus. J'ai de la chance dans mon malheur. » Il dit avec un vrai soulagement : « Paccoi, c'est la Providence. »

– Oui, reconnut Paccoi, convaincu. Immédiatement pourtant, l'un comme l'autre se représentèrent le chemin qui les attendait dehors, dans le gel mortel. Ils revirent les interminables étendues de neige où, si longtemps qu'on avançât, on avait l'impression de se trouver toujours au même point, ils envisagèrent ces jours et ces nuits de marche dans le climat polaire qui terrorisaient même ceux qui n'étaient pas blessés. Si maître de lui qu'il fût, Ambrogio passa du soulagement à un commencement de frayeur.

L'autre le vit dans ses yeux, si bien qu'il dit : « Peut-être, qui sait, mon lieutenant, les lignes amies sont vraiment proches. »

Une telle réflexion mal à propos suffit pour qu'Ambrogio se dominât. « Ne jamais céder », se proposa-t-il avec dureté, « jamais, tant qu'il y a un souffle de vie ». Dans l'effort qu'il fit pour se maîtriser, son visage devint livide. Il tâcha, résolument, de ne plus penser à la Providence. « Ne mêlons pas Dieu à nos saletés et à nos tueries », se dit-il.

(Bien au contraire, Dieu, parce qu'il nous aime, se mêle continuellement des misères des hommes. Plus tard, beaucoup plus tard, en repensant à cette aventure, Ambrogio se reprocherait son attitude présente : il reconnaîtrait en effet que la raison première de son salut avait consisté dans cette blessure

qui devait lui interdire, pendant le repli, de participer à des actions au cours desquelles – vu sa façon de se donner entièrement – il eût presque à coup sûr trouvé la mort.)

Pendant ce temps, les militaires inconnus qui se trouvaient dans le local observaient les gestes de l'officier et de l'ordonnance sans prononcer un mot. On lisait avant tout sur leurs visages le soulagement de ne pas avoir eux-mêmes à supporter un tel handicap. Deux seulement s'approchèrent : un type qui paraissait sûr de lui, et un autre – en proie au contraire à une sorte d'épouvante permanente – qui se déplaçait comme à la remorque du premier et ne le quittait pas d'une semelle.

– Par chance, mon lieutenant, ce ne sont pas des blessures graves, dit le premier, avec humanité.

Le second remua la bouche comme pour dire quelque chose d'analogue, mais ne dit rien.

– Grâce à Dieu non, elles ne sont pas graves, reconnut Ambrogio, le visage toujours livide, et à Paccoi : « Allez, sors un paquet de pansements. Mais d'abord le désinfectant, tu sais, ces sachets. »

– Oui, tout de suite, répondit Paccoi et, fouillant dans l'une des musettes, il en tira ce qui avait été demandé.

A ce moment-là la femme russe se leva, ouvrit sans un mot une petite porte du poële, en sortit une marmite dont les soldats ignoraient l'existence et – suivie de la petite fille qui la tenait des deux mains par la jupe – alla la poser sur la caisse, à côté du matériel de soins et des vêtements.

Ambrogio et Paccoi virent que le récipient contenait de l'eau chaude, fumante. La femme leur montra l'eau, montra les blessures, dit quelques mots incompréhensibles et, après avoir répondu par un sourire fatigué à une phrase de remerciement d'Ambrogio, retourna s'asseoir à sa place. Cette fois elle prit l'enfant dans ses bras. Après quoi toutes les deux reprirent leurs précédentes attitudes de sphinx.

Elle semblait redevenue de bois. « Pauvre malheureuse », pensa fugitivement Ambrogio, « elle attend sûrement que toute cette pagaille se termine : notre retraite d'abord, et la guerre, et puis peut-être aussi le communisme avec ses propagandistes de village qui se moquent des vieilles paysannes encore chrétiennes et charitables, et qui les importunent... Eh bien, il faut reconnaître que sa situation à elle non plus n'est pas enviable. »

– Mon lieutenant, je lave les blessures avec l'eau ? lui demanda Paccoi.

– Hein ? Ambrogio se secoua, non, je ne crois pas qu'elle soit stérile. Mais lave-toi les mains, ça fait deux jours qu'on ne se les lave pas. Ensuite fais-moi le pansement : il faut d'abord mettre de la poudre sur les blessures, puis... Allons, commence par te laver les mains.

Paccoi tourna en tous sens sa tête ronde à la recherche d'un moyen de s'exécuter. Le type sûr de lui prit alors des deux mains la marmite : « Viens », lui dit-il, indiquant du menton un seau dans un coin. Tous les deux se dirigèrent vers le seau au-dessus duquel Paccoi se mit à se frotter énergiquement les mains tandis que l'autre les lui arrosait d'eau chaude. Le

type épouvanté les avait suivis et s'était arrêté à quelques pas, juste ce qu'il fallait pour ne pas les gêner.

Hors de l'isba le bruit de la fusillade paraissait avoir tout à coup augmenté, et de beaucoup. « Est-ce que les nôtres auraient découvert l'endroit d'où tirent les Russes, et seraient en train de leur répondre ? » se demanda Ambrogio perplexe. Mais ce n'était pas le moment de soulever de nouveaux problèmes. « Une chose à la fois. »

Paccoi, en les tenant levées, agita ses mains pour qu'elles sèchent. Puis, comme la chose demandait trop de temps, il enfila avec précaution deux doigts de sa main droite dans la poche de sa capote, en tira un mouchoir pas vraiment propre et s'en servit pour achever de s'essuyer les mains. Ambrogio observait tout sans proférer un son. L'opération terminée il dit : « Maintenant la poudre ».

Paccoi déchira un coin de l'un des sachets, et avec la poudre qu'il contenait saupoudra abondamment les quatre blessures. Puis il la répartit mieux au moyen d'une gaze blanche, tirée du paquet de pansements. Après quoi, comme Ambrogio le suggérait, il couvrit directement chacun des trois trous qui ne saignaient pas avec un sparadrap. Sur la traînée sanglante, par contre, il appliqua de la gaze stérile qu'il recouvrit par un autre sparadrap. Enfin il banda le bras et – du mieux qu'il le put – le thorax.

Dehors le tir, après des hauts et des bas en intensité, paraissait diminuer et se refaire intermittent.

– Je te remercie, dit Ambrogio à la fin, et : « Allons. Maintenant rhabillons-nous. »

L'opération, bien qu'exécutée avec précaution, ne demanda pas beaucoup de temps. Quand il fallut enfiler la musette, Paccoi proposa : « Ce serait mieux que vous ne la portiez plus : elle appuierait avec la courroie juste là, sur la blessure à la poitrine. »

– C'est vrai, reconnut Ambrogio.

Paccoi transféra alors calmement dans sa propre musette ce qui, de celle de l'officier, était le plus utile.

– Même le fusil, je ne peux plus le porter, fit observer Ambrogio. Attends. Gagnant une porte intérieure il appela un sergent qu'il avait entrevu dans le local contigu. Celui-ci, qui était assis par terre contre le mur, parmi des soldats également assis ou allongés, se leva de mauvaise grâce, le visage sombre ; il était clair qu'il ne voulait pas d'entraves.

– Prenez, lui dit Ambrogio, en lui tendant de sa main valide le fusil et la musette, ça pourra servir à quelqu'un qui n'en a plus. Dans la musette il y a des grenades.

– Oui, très bien, répondit le sergent, un peu incertain, en prenant les objets.

– Il jettera peut-être le tout dans un coin ? se demanda Ambrogio. Il eut envie de s'en assurer, mais : « Désormais je n'ai plus d'énergie à dépenser à de telles choses », se dit-il. Il commençait à prendre conscience de ses limites présentes.

Paccoi, après avoir mis sa musette en bandoulière, prit son fusil ; il était prêt à sortir. « Attends », lui dit l'officier. Il alla à la fenêtre la plus proche et regarda attentivement dehors. « Tout est comme avant », dit-il. « Si nous restions ici encore un peu, disons une dizaine de minutes, au chaud ? De toute façon jusqu'à la prochaine étape de la colonne nous ne rencontrerons certainement pas les nôtres. Par contre Bonsaver pourrait arriver, non ? »

Il lui sembla voir passer une ombre de contrariété dans les yeux de l'ordonnance.

– Tu es toujours décidé à rester avec moi ? lui demanda-t-il. Tu sais que je ne prétends pas t'y obliger.

Paccoi se raidit. « Ce genre de réflexion vous ne devez plus me le faire, dit-il avec beaucoup de dignité. D'accord, mon lieutenant ? Je sais où est mon devoir. »

– Oui, je vois, dit l'officier.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur la caisse en silence. Un peu de repos au chaud, finalement... N'eussent été le souci de la blessure et l'extrême urgence du moment, ils se seraient carrément endormis, vu qu'il y avait deux nuits que cela ne leur était pas arrivé.

Dehors le tir était toujours intermittent. Quelques soldats avaient entre temps quitté l'isba, d'autres, toujours des inconnus, y étaient entrés. Parmi ceux-ci l'un parlait avec animation de coups de mortiers. Il disait des phrases comme : « Et ne pas pouvoir répondre... Devoir les subir comme ça, sans rien pouvoir faire... »

Ambrogio alors tendit mieux l'oreille : peut-être que les coups de feu qu'on entendait n'étaient pas de fusils, mais de mortiers ? D'un mortier ennemi ? Au bout d'un moment il regarda Paccoi : « Eh, Paccoi : on devrait vérifier ce qui se passe dehors. »

L'autre approuva.

– Allez, va, partons.

Ils sortirent dans le froid impitoyable, qui tout de suite les assaillit et les enveloppa. Au bout de quelques pas le sous-lieutenant se rappela qu'il n'avait pas salué la femme russe qui lui avait fourni l'eau pour se soigner et cela lui déplut. Mais : « Désormais nous ne pouvons pas revenir en arrière », se dit-il.

7

La fusillade avait complètement cessé, seul un mortier russe tirait encore : ses obus tapaient en cadence l'un des points de croisement des ruisseaux humains qui se mouvaient en bas dans la vallée. D'ici on distinguait bien les fumées noirâtres des explosions.

– Quel spectacle ! finit par murmurer le sous-lieutenant. Mais Bonsaver où était-il ? Peut-être à la recherche du mortier à présent ?

Eh bien non : à l'instant, justement, sa patrouille arrivait. Mais s'agissait-il réellement de sa patrouille ? Oui, Ambrogio reconnut l'homme qui était

en tête, le caporal-chef vice-commandant au visage triangulaire. A peine ce dernier aperçut-il l'officier et Paccoi qu'il leur fit des signes répétés de la main. Que voulait-il dire ?

Voyant qu'on l'avait reconnu il s'arrêta, échangea quelques mots avec ses hommes qui s'étaient regroupés autour de lui. Il indiquait une isba, pas celle d'où étaient sortis Ambrogio et Paccoi, mais une autre plus proche de la patrouille. Ambrogio remarqua que le gradé avait maintenant une paire de jumelles autour du cou. Une anxiété croissante le saisit : qu'est-ce que cela signifiait ? Et d'abord où était Bonsaver ? Peut-être que ces jumelles...

Il se dirigea avec Paccoi vers le petit groupe qui déjà se dispersait. Tandis que les autres se dirigeaient vers l'isba, le caporal-chef et un artilleur vinrent à eux, tout agités.

– Mon lieutenant, dit le gradé quand il fut parvenu à quelques pas de lui. Il paraissait vouloir faire un important discours et ne pas savoir par où commencer. « Le lieutenant Bonsaver... était votre ami, n'est-ce pas ? »

– Était ? Mais que dis-tu ?

– Il est mort.

– Oui, il est mort, dit à son tour l'artilleur. Lui et Verdi sont morts.

Ambrogio ouvrit instinctivement la bouche pour répliquer, mais ne prononça pas un mot.

– Oh ! fit Paccoi abasourdi.

Ils demeurèrent quelques instants en silence tous les quatre.

– Ce sont les nôtres, ces foutues merdes, ces salopards, dit le caporal-chef. Dès que le mortier a commencé à tirer, ces porcs se sont mis à nous tirer dessus. Vous comprenez ? Ambrogio le regardait toujours sans parler.

– On peut même le voir d'ici, dit le gradé, regardez. Il se déplaça de quelques pas de manière à avoir la vue plus dégagée, et indiqua de son bras tendu : « Vous voyez ces deux petites taches qui se touchent presque, là-bas dans la neige ? L'une, celle de droite, est le lieutenant Bonsaver. »

– Celle de gauche c'est Verdi, dit l'artilleur (il portait des gants de ski bleu ciel, à dessins géométriques et, avec ses mains comme ça étrangement colorées, faisait de grands gestes). « Vous vous souvenez de Verdi ? Celui qui avait des taches de rousseur, l'Émilien ?

– Celui qui avait des taches de rousseur ? Oui, répondit Ambrogio à voix basse, puis, d'une voix qu'il s'efforça de rendre plus normale : « Oui, je m'en souviens. »

– C'était mon ami, dit le soldat, un chic type, vraiment.

Ambrogio pensait à Bonsaver, à ses manières encourageantes une demi-heure plus tôt à peine, quand il avait su que lui, Ambrogio, était blessé. Pendant quelques instants lui revint aussi en mémoire l'ossuaire de Redipuglia, tel qu'ils l'avaient vu ensemble du train le jour où ils avaient quitté l'Italie, et cette muette question : qui de nous y restera comme ceux-là ? « Et voilà, Bonsaver pour commencer. » Lui y était resté, plus jamais il ne reverrait l'Italie. L'Italie et cette fille qui lui avait envoyé le livre de Cholokhov, et...

Le caporal-chef était en train d'expliquer comment l'horrible chose s'était produite : « Ce sont les nôtres, cette bande de salopards », répétait-il, indiquant de la main la foule tout autour. « Je ne dis pas spécialement ceux-là, mais ceux qui étaient ici avant et qui maintenant sont en bas dans la vallée. A un moment donné ils ont commencé à nous tirer dessus sans le moindre motif, vous vous rendez compte ? »

– J'ai entendu les coups de feu, quand nous étions dans l'isba, dit Ambrogio.

– Oui, confirma Paccoi.

– C'est quand le mortier russe a commencé, précisa l'artilleur aux gants bleus. Moi aussi je l'ai remarqué : c'est à ce moment-là.

– Ils ont perdu la tête tout d'un coup, dit le gradé. Et il leur en a fallu du temps pour se calmer ces charognards ! Qu'est-ce qu'on a à voir, nous, avec le mortier russe ?

Voici ce qui s'était réellement passé : quand les premiers coups de mortier s'étaient produits (pas en bas dans la vallée comme maintenant, mais sur le plateau au milieu des soldats), un début de panique s'était emparé de la foule. Se déplaçant en désordre çà et là, beaucoup avaient regardé autour d'eux à la recherche de l'ennemi invisible qui les tuait, et plus d'un avait tiré au petit bonheur quelques coups de feu en direction des plis neigeux qui les entouraient. En peu de temps, à partir de ces premiers coups, une fusillade s'était développée qui allait bientôt se concentrer – au moins en partie – sur les petites patrouilles italiennes sorties en exploration. Au début c'était le fait d'individus qui jusqu'alors ne s'étaient pas aperçus de la présence des patrouilles : « Les voilà, là, les voilà... » D'autres, pourtant conscients l'instant d'avant qu'il s'agissait de compatriotes, à les voir pris de cette façon sous le feu, avaient commencé à douter : tout à coup les petites silhouettes lointaines étaient devenues suspectes pour eux aussi, puis ennemies, puis ennemies à coup sûr, si bien que – surpris de ne pas s'être rendu compte plus tôt qu'ils avaient leurs ennemis, leurs bourreaux, à portée de la main – ils s'étaient mis à faire feu avec fureur pour rattraper le temps perdu.

Naturellement la grande majorité n'avait pas perdu la tête à ce point, et beaucoup – non seulement officiers et sous-officiers, mais aussi simples soldats – s'étaient immédiatement empressés de faire cesser une pareille folie, n'hésitant pas à utiliser les bourrades et les coups de pied pour faire suspendre le tir aux plus rétifs. Malgré tout, la fusillade n'avait pris fin que lorsque le mortier avait reporté ses coups sur la colonne en mouvement, en bas dans la vallée.

– Le lieutenant et Verdi ont été touchés pratiquement tout de suite, aux premiers coups. S'il n'y avait pas eu, là tout près, une espèce de caniveau dans la neige, on y restait tous, expliquait le caporal. Et même dans le caniveau, il y en a un, Tenconi, qui a été touché superficiellement dans le bas du dos. Quelles bêtes, quels hommes de merde !

– Oui, dit Ambrogio, c'est le mot juste : hommes de merde. Vous étiez sortis pour les aider, et ils vous tirent dessus. Même de ça ils ne sont pas

capables, même de se faire aider. Plus merdes que merdes ! Il se tut : en tout cas Bonsaver était mort !

Le caporal hocha la tête plusieurs fois. Puis il enfila – assez difficilement, harnaché comme il l'était – la main droite entre les pans de sa capote, manœuvra pour atteindre l'une des poches de sa vareuse dont il sortit un portefeuille. « Je suis venu jusqu'à vous pour ça aussi : c'est son portefeuille, celui du lieutenant. Au début j'avais l'intention de le porter au commandement, et puis j'ai pensé : c'est mieux si c'est un ami qui le remet à sa mère, vous au lieu de... oui, en somme, au lieu de la bureaucratie. »

– Oui, dit Ambrogio, tu as bien fait.

Il prit le portefeuille, l'ouvrit avec hésitation, les mains encombrées par ses gants de toile, puis le referma et le mit dans sa poche.

– Les jumelles, dit le caporal posant la main dessus, je les rapporte au groupe.

Ambrogio opina. Il regarda encore une fois les deux petites taches dans la neige. Mon Dieu, pauvre Bonsaver ! Tout à coup il fut pris d'un doute : « Vous êtes sûrs qu'il est vraiment mort ? Vous avez pu vérifier comme il faut au milieu d'une fusillade pareille ? »

Le gradé sourit d'un air offensé : « Qu'est-ce qu'on aurait dû vérifier ? Il n'y avait rien à vérifier. Le lieutenant Bonsaver a la tête à moitié détachée du cou. » Il montra un endroit sous sa nuque : « Une déchirure ici où l'on peut passer la moitié d'une main. Quant à Verdi... Et puis ils ont encore reçu plusieurs coups alors qu'ils étaient déjà morts. » Il secoua la tête. L'artilleur aux gants bleus secouait lui aussi la tête d'un air réprobateur. « Vous ne devez pas en douter, mon lieutenant », dit le caporal-chef. « Il n'y a pas de doute possible, ils sont morts. »

– Ce n'est pas que j'en doutais, c'était seulement par scrupule. Il y eut un silence. « Pauvre Bonsaver », murmura Ambrogio.

– Avec nous il a toujours été chic, dit l'artilleur, il nous traitait toujours bien, nous autres soldats.

– On était sortis pour chercher les Russes, dit le gradé, et ces porcs nous ont tiré dessus. Maintenant qu'ils les cherchent eux-mêmes, les Russes. Je ne m'exposerai sûrement plus, pour rien au monde, ça suffit.

Ambrogio se fit donner encore quelques détails, puis demanda et se fit répéter le nom des deux hommes : « Essaie de t'en souvenir toi aussi Paccoi, pour les parents de Bonsaver. Peut-être qu'ils voudront parler avec les témoins de sa mort. »

Finalement les deux soldats, qui maintenant manifestaient une certaine hâte de rejoindre leurs compagnons entrés dans l'isba (« Ils se sont arrêtés là pour soigner Tenconi qui est blessé au derrière ») prirent congé et s'en allèrent.

Jetant un dernier coup d'œil aux deux petites taches sur la neige (au printemps serait-il encore là à pourrir dans l'herbe, Bonsaver ?) Ambrogio et Paccoi se remirent en route et se mêlèrent au flot des hommes et des véhicules qui, du village, descendait dans la vallée.

8

D'autres ruisselets d'hommes derrière et devant eux continuaient à sortir de Posdniakov pour se joindre ensuite au flot principal dans le fond de la vallée.

Le mortier russe battait toujours avec ses mines l'un des points de confluence. La cadence du tir restait régulière, un coup environ toutes les trente secondes. « C'est vrai, pourquoi devraient-ils se presser ? » pensa Ambrogio avec amertume. « Ils peuvent tirer dans les règles de l'art, sans surchauffer l'arme. » On entendait – plutôt faible – le coup de départ, et presque aussitôt le sifflement de la mine qui arrivait, précédant l'explosion qui soulevait une fumée noire parmi les hommes en marche. Pour ceux qui y étaient pris ce devait être terrible : il s'agissait d'un calibre d'à peu près quatre-vingts millimètres, donc ayant un rayon mortel de trois ou quatre mètres. Plusieurs hommes gisaient à l'endroit du lieu frappé, mais bien plus nombreux devaient être ceux qui continuaient d'avancer en ayant reçu des éclats, certains peut-être avec les chairs déchiquetées. Malgré cela la colonne ne s'interrompait pas du tout avant l'endroit touché : en effet étant donné la cadence lente des coups, tout de suite après chaque explosion on pouvait passer indemne. C'est pour cela que les plus proches pressaient le pas ; ceux qui les suivaient, au lieu de dévier dans la neige vierge, espéraient anxieusement pouvoir passer eux aussi à temps. Ainsi, constamment, d'autres hommes offraient leurs corps au supplice.

Ambrogio et Paccoi firent l'entière descente avec cette incroyable tragédie sous les yeux. Parvenus au fond de la vallée ils se maintinrent eux aussi, au début, en colonne sur la piste, cependant qu'Ambrogio disait de temps en temps : « C'est sûr que nous ne resterons pas sur la piste, ce serait fou. Ça c'est sûr. » En même temps ils s'approchaient progressivement de l'endroit touché. Le sous-lieutenant lançait continuellement des coups d'œil à la neige qui les entourait des deux côtés : elle était plutôt haute, la jambe s'y serait enfoncée jusqu'à mi-mollet, y marcher aurait été épuisant, c'est pourquoi, blessé comme il l'était, il ne se résolvait pas à dévier de sa route.

Par chance, devant lui, certains s'écartèrent résolument de la piste : ils se trouvaient à soixante ou soixante-dix mètres du point bombardé et avaient l'intention de le contourner sur la droite. D'une manière discontinue d'autres les suivirent, puis d'autres encore. Alors, Ambrogio et Paccoi, parvenus à la hauteur de l'ornière irrégulière et peu praticable, pleine de neige poudreuse, que leurs prédécesseurs avaient ouverte, y entrèrent à leur tour. D'autres les suivirent, jusqu'à ce que – se retournant – le sous-lieutenant constatât que l'entière colonne, véhicules compris, était en train d'abandonner l'ancien parcours et de s'engager dans le nouveau.

Qu'allait faire maintenant le mortier ? Beaucoup se le demandaient et prenaient garde aux explosions. Celles-ci continuaient à se produire dans le même lieu, ajoutant d'autres entonnoirs noirâtres où gisaient des morts à

ceux qui s'étaient déjà creusés dans la neige de la piste ou de ses abords. Tout autour, les blessés s'efforçaient désespérément de s'éloigner en éventail, certains se traînant, d'autres se levant et retombant continuellement dans la neige qui en restait ensanglantée. Un malheureux avançait en chancelant, un bras tendu vers la nouvelle colonne : il demandait de l'aide en haletant, avec des mots inintelligibles. Personne n'alla vers lui pour le secourir : tous ne pensaient qu'à eux-mêmes, ils voulaient contourner le plus rapidement possible le lieu frappé par les explosions, et ils se demandaient avec angoisse si le mortier dirigerait son tir sur le nouveau parcours avant leur propre passage. Le blessé finit par tomber à genoux dans la neige à quelques mètres de la colonne et y resta, une main plantée en terre, l'autre toujours levée vers ses compagnons qui défilaient, frénétiques.

Quand elle eut contourné l'endroit des explosions, la colonne reflua sur la piste principale qui, dans la partie piétinée, n'était désormais parcourue que par un insignifiant ruisselet d'hommes. Un instant plus tard, en quelques coups, le mortier ajusta le tir sur un autre point de la piste, quelques centaines de mètres en arrière.

Les deux hommes continuèrent à entendre ses explosions encore longtemps, puis à celles-ci – désormais très affaiblies, à peine audibles – commencèrent à se mêler d'autres et plus fortes détonations, que personne, dans cette portion de la colonne, ne savait s'expliquer. Peut-être que les Russes attaquaient en force le village ? Peut-être qu'un combat commençait ? Mais entre qui et qui ? Il y avait donc encore parmi les Italiens des gens disposés à combattre ? Enfin, après quelques lentes courbes de la vallée dont la piste continuait à parcourir le fond, il ne parvint d'autre son à Ambrogio et à Paccoi que celui, ténu, que produisait l'incessant piétinement des souliers dans la neige.

9

Lentement la colonne s'amenuisait. Ceux qui avaient le plus de forces continuaient d'avancer tandis que les plus faibles, les blessés, les gelés, perdaient peu à peu du terrain et restaient en arrière. Parmi ceux-là se trouvaient Ambrogio et Paccoi qui continuaient à marcher côte à côte. Beaucoup, tant isolés qu'en petits groupes, les dépassaient sans parler, avançant avec plus d'ardeur. De loin en loin quelque camion surchargé d'hommes les dépassait aussi. Tout à coup, de l'un d'entre eux, un sous-officier se pencha qui cria : « Là derrière, à Posdniakov, c'est un vrai massacre : les Russes attaquent en force, carrément avec les chars. »

La piste, après la longue vallée, s'étirait en montées et descentes répétées, traversait un ou deux villages misérables, puis entrait dans une plaine uniforme et déserte qui semblait ne jamais devoir finir. Bien qu'ils ne cessassent pas de marcher les hommes avaient l'impression d'être toujours au même endroit : la plaine s'élargissait indéfiniment des deux côtés de la

piste, voilée de brouillard dans le lointain, ponctuée çà et là par quelque ruine de machine agricole abandonnée. Elle était blanche, d'une blancheur glaciale, marbrée seulement de temps à autre d'étendues d'herbes sèches et parfois d'étoiles de tournesols qui, courbés et amputés, émergeaient de la neige et s'agitaient faiblement sous quelque rafale soudaine de la brise polaire, avec un crépitement d'ossements.

Les heures succédaient aux heures. Ambrogio n'avait qu'une question en tête : est-ce que les chars de combat vont nous tomber dessus à nous aussi ? Et de toutes façons, moi, combien de temps pourrai-je résister ? Sauf celle à la poitrine, comme une brûlure insistante, ses blessures ne le gênaient pas trop, à marcher comme ça, sans secousses. Mais jusqu'à quand ? Des lignes amies, proches ou lointaines, personne désormais ne parlait plus.

Finalement le paysage changea une nouvelle fois : le terrain se mit à s'incurver en légères et énormes ondulations, les fameuses « montagnes russes » dont la montée et la descente demandaient pas mal de temps. Plus avant il changeait encore mais nous ne nous attarderons pas à le décrire. Il devait être plus de midi. De temps en temps Ambrogio et Paccoi – qui avançaient lentement mais sans s'arrêter – dépassaient des camions italiens abandonnés. Ils étaient arrivés jusque-là surchargés de blessés et de gelés, dont plusieurs, après avoir en vain tenté de continuer à pied, gisaient maintenant sur la piste et regardaient avec désespoir leurs compatriotes toujours indemnes qui passaient.

Paccoi se demandait s'il en était également resté dans les véhicules. Pour s'en assurer il s'accrocha au bord postérieur d'une Fiat 626 et, prenant appui sur ses bras, se hissa pour regarder dans la caisse. Aussitôt les blessés qui gisaient à l'intérieur se mirent à hurler, le suppliant de ne pas les abandonner. L'un d'eux cependant, le plus proche de lui, ne criait pas mais le fixait, muet, avec des yeux désespérés : le découragement qu'il y avait dans ces yeux était inexprimable.

– Putain... c'est... c'est vraiment moche, dit le jeune homme après avoir sauté à terre, là dedans c'est comme... On dirait une tombe, où les gens ne seraient pas morts. Quelle impression, mon Dieu ! Je n'y regarderai plus.

Ambrogio sentit sa chair se hérisser : il était clair désormais que ceux qui n'étaient pas en mesure de marcher étaient promis à une fin certaine et horrible. Dieu, quelle situation atroce !

Une très longue montée. Quelques luges n'avançaient plus : les chevaux et les mules qui, sans rien manger, les tiraient depuis des jours, ne parvenaient plus à avancer et s'agitaient en vain ou bien – immobiles – respiraient avec difficulté, haussant et abaissant sans répit leurs flancs osseux incrustés de glace. Ces animaux à bout de forces avaient cependant des comportements différents : en réponse aux demandes d'efforts désormais impossibles qui leur étaient faites par les hommes, les mules agonisaient, tentant parfois quelque ruade qui les laissait chancelantes ; les chevaux, eux, même après être tombés plusieurs fois et s'être relevés péniblement et alors qu'ils tenaient à grand-peine debout, essayaient sans cesse de repartir, mus

par un dévouement indéfectible, comme s'ils comprenaient l'angoisse des voix qui les menaient et plus encore celle du chargement déchiré et muet qu'ils remorquaient.

En bon paysan qu'il était – instinctivement curieux du comportement animal – Paccoi s'attardait à en observer quelques-uns avec une sorte d'intérêt professionnel. « Mon Dieu, quelles bêtes généreuses que ces chevaux ! » commentait-il. Ambrogio essayait alors de l'entraîner, honteux de la condition à laquelle ces pauvres bêtes avaient été réduites par les hommes.

De loin en loin, sur l'interminable montée, ils dépassaient une équipe allemande isolée qui se mouvait avec lenteur. « Ils appartiennent sûrement à ces détachements qui ont été les plus éprouvés sur le Don », pensait Ambrogio, « peut-être même à ceux qui, les derniers jours, étaient alignés dans la neige à notre droite. Savoir ce qu'ils ont enduré eux aussi ! »

Paccoi, par contre, proférait des phrases telles que : « La fatigue est fatigue pour tous, hein mon lieutenant ? » presque avec satisfaction, mais toutefois sans méchanceté : c'était que ce semblant de restructuration lui convenait, voilà tout.

Parmi les Italiens, nombreux aussi étaient ceux qui, pourtant valides, commençaient à ralentir le pas, si bien que sur la piste la foule s'épaississait régulièrement. De temps à autre on croisait des hommes complètement épuisés, assis, écroulés ou agenouillés dans la neige.

Le soir tombait, menaçant. Sans cesser de monter, la piste s'enfonça dans un énorme bois d'arbres nus, couverts de givre. Tout à coup, çà et là dans la colonne, quelques soldats italiens, sans s'arrêter pour ajuster leur tir (le bois étant désert il n'y avait pas à viser) commencèrent à tirer des coups de fusil entre les arbres. La fusillade s'accrut en dépit des cris des officiers et sous-officiers encore disposés à mettre de l'ordre. Ainsi Ambrogio : « Voilà de quelle façon ils ont tué Bonsaver », répétait-il entre ses dents à Paccoi. « Maudites charognes ! »

Derrière lui, un officier allemand qui marchait parmi les Italiens sans aucun des siens, se mit à hurler avec indignation : « *Schweine ! Schweine* ! » puis, en français : « Salauds ! Salauds ! » et à Ambrogio, toujours en français, s'étant rendu compte qu'il comprenait cette langue : « Dans le bois il n'y a personne absolument personne : pourquoi donc tirent-ils ? Et vous appelez ça des soldats, vous ? »

Le sous-lieutenant ne répondit pas ; qu'aurait-il pu répondre ?

– Ils veulent attirer l'ennemi ou quoi ? continuait à aboyer l'autre. Ou peut-être qu'ils tirent parce qu'ils ont trop de munitions ? Hein ? A gaspiller ?

C'était dur pour Ambrogio de devoir reconnaître que l'Allemand avait raison. Un instant il fut sur le point d'objecter : « Au lieu de crier maintenant, vous auriez dû nous donner de l'essence en temps voulu. » Mais le manque d'essence justifiait-il cette fusillade écervelée ? Non. Polémiquer est

facile, et c'est la ressource des faibles ; cette fusillade n'avait malheureusement aucune justification. Le jeune homme continua à marcher en silence.

C'était donc ça ses compatriotes ? Tant de travail, pensait-il, tant d'efforts pour discipliner les soldats, en faire une armée. Lui aussi avait participé pour sa modeste part. « Et voilà qu'il a suffi de trois jours seulement, non, de combien ? Deux jours seulement de retraite, pour nous réduire à cet état. Comme ils se découragent vite, les nôtres ! »

L'Allemand, maintenant, marchait à ses côtés et pérorait, levant de temps en temps une main de façon professorale, avec pédanterie. Il avait les dents de travers et un peu de ventre, une figure en poire, il n'était pas martial comme les autres Allemands, et pourtant il était officier, probablement capitaine. « Ce doit être un maître d'école », se dit Ambrogio, « il en a tout l'air ». Et s'adressant à lui mentalement : « Eh bien tu n'en as pas encore assez ? Non ? Alors continue, défoule-toi. » Puis il réalisa que, en les vitupérant, cet Allemand montrait en quelque sorte de la considération pour les Italiens : il les jugeait au moins dignes de gaspiller sa salive pour eux. « Alors que les autres Allemands, ceux qui ne parlent pas, nous méprisent certainement en ce moment de la façon la plus totale, et nous considèrent comme des gens irrémédiablement inférieurs. Le comble c'est que nous, avec cette fusillade insensée et notre incapacité à rétablir un minimum d'ordre, semblons leur donner raison... Tout de même ! A quel point sommes-nous réduits, mon Dieu ! »

Une fois que la fusillade eut cessé l'Allemand lui aussi s'arrêta de prêcher ; il avançait en silence, l'air maussade, tout à fait comme un professeur après une algarade.

Cela donna au jeune homme le loisir de réfléchir, sans autre dérangement que sa propre fatigue et la brûlure insistante de sa blessure à la poitrine. « La vérité c'est que nous sommes bordéliques, même dans la vie civile... » Il se remémorait le tapage continuel, le désordre, sur les routes et partout, le chahut pour monter dans le train ou seulement pour acheter des billets de cinéma, le malin plaisir que trouvent les Italiens à se moquer de l'autorité (« sauf peut-être, à bien réfléchir, de l'autorité familiale, qui est la seule avec laquelle ils ne plaisantent pas »), leur goût aussi de frauder le fisc, le point d'honneur – pourrait-on dire – qu'ils s'en font. « Comment espérer après cela qu'une fois en uniforme, des gens pareils deviennent disciplinés comme par enchantement ? Qu'ils le deviennent vraiment, c'est-à-dire dans leur for intérieur. Et en effet, il n'y a qu'à voir... » « Mais alors », se demanda-t-il avec un autre début d'effroi, « qu'arriverait-il si, pour une raison quelconque, les choses devenaient vraiment difficiles dans la vie civile aussi ? Peut-être que même la vie civile pourrait se réduire, en Italie, à un chaos comme celui-ci ? »

Ce n'était de toute façon pas le moment opportun pour une réflexion approfondie. Il essaya de se consoler un peu en reportant ses pensées sur Nomana : là au moins les gens n'étaient pas foncièrement désordonnés (« C'est peut-être pour ça que nous n'avons pas besoin du fascisme ? ») et,

en plus, ils avaient le sens de la communauté, et comment ! (« Ce n'est pas pour rien que la terre du recrutement alpin commence là... »)

Tout à coup, un militaire inconnu qui marchait quelques pas devant lui – un type qui certainement n'avait pas compris une seule des paroles prononcées par l'Allemand – ôta le fusil de son épaule, le pointa vers le bois et fit feu.

L'Allemand lança un cri : « *Schwein* ! (salauds !) » et recommença son chapelet de paroles furibondes.

– Misérable ! cria à son tour Ambrogio. Eh, c'est à toi que je parle, misérable. Pourquoi as-tu tiré ? Suivi de Paccoi il se précipita vers lui. « Aïe », gémit-il en même temps. « Aïe... cette brûlure ».

Le soldat – qui avait déjà de nouveau enclenché l'obturateur – se retourna, toujours marchant, et le regarda la bouche entrouverte. Derrière eux, une dizaine de pas plus loin, un autre soldat fit feu tout à coup, puis un troisième encore plus en arrière : la fusillade, qui avait cessé depuis peu, recommençait.

– Qu'est-ce que tu as fait misérable ? le pressa Ambrogio dès qu'il fut à la hauteur du soldat, pourquoi as-tu tiré sans raison ?

L'autre remua les lèvres mais ne prononça pas un mot. « Pourquoi as-tu tiré, réponds ? » lui demanda de nouveau avec colère le sous-lieutenant. « Allons, explique-toi, pourquoi as-tu tiré ? »

– Les Russes, murmura le soldat.

– Où sont-ils les Russes ? Dans le bois ?

Le soldat ne répondit pas.

– Où as-tu vu des Russes, réponds. Dans le bois ?

– Non, murmura le soldat. Il remit hâtivement son fusil sur l'épaule et pressa le pas, filant à l'anglaise parmi ceux qui le précédaient. Le sous-lieutenant ne put le suivre.

10

Les heures passant, le nombre de ceux qui craquaient augmentait. Dans l'ombre on découvrait de plus en plus d'individus affaissés dans la neige, incapables de faire un pas de plus. En règle générale ils ne parlaient pas, seul l'un d'entre eux, par moments, demandait à mi-voix de l'aide à ses compatriotes qui continuaient d'avancer.

Ambrogio était entré dans un état d'intense fébrilité : il avait des frissons et éprouvait une soif persistante que la neige avalée ne suffisait pas à étancher. Il ressentait aussi – et cela était bien pire – une sorte d'engourdissement croissant, comme si son cerveau le quittait.

Tout à coup il se sentit brusquement retenu par sa capote. L'un des individus tombés sur la piste l'avait, en tâtonnant, agrippé d'une main à la poche. Le sous-lieutenant n'eut pas le cœur de le repousser : il s'arrêta et se pencha sur lui. Paccoi avec lequel il marchait maintenant bras dessus bras dessous s'était également arrêté.

– Pourquoi vous partez tous ? murmura l'homme prostré dans la neige. Aidez-moi moi aussi, ne me laissez pas mourir ici.

– Nous deux ne pouvons pas, lui répondit Ambrogio avec un sentiment de honte et de pitié mêlées, parce que je suis blessé.

– Et ma mère ? murmura l'inconnu épuisé, vous n'avez pas de mère vous ?

Paccoi alors se détacha de l'officier ; se penchant sur l'homme il souleva sans un mot son bras gauche, le mit autour de son cou puis, entourant sa taille de son bras droit, s'arc-bouta et le mit debout. Appuyé sur lui l'autre tenta de se déplacer de quelques pas, mais il n'était plus en mesure d'utiliser ses jambes. « Il a les pieds insensibles, perdus », se rendirent compte avec horreur les deux autres. Paccoi le traîna sur une vingtaine de mètres, au prix d'un pénible effort. Ambrogio qui suivait en silence le vit vaciller plus d'une fois. Enfin, l'ordonnance s'arrêta et, se penchant, déposa de nouveau l'inconnu dans la neige au bord de la piste ; il se redressa en haletant.

– Pourquoi me laisses-tu ? se lamenta faiblement l'autre, les lignes sont proches, je t'en supplie.

– Oui, haleta Paccoi, elles sont proches. C'est pourquoi, écoute-moi : dès que nous arriverons aux lignes je trouve une luge, ou une charrette, ou quelque chose, et je reviens ici te chercher. Tu m'as compris ?

– Les lignes sont proches, il suffit d'un peu d'effort, répéta l'inconnu.

– Partons, dit Ambrogio à Paccoi, et à voix basse : « Nous ne pouvons rien faire pour lui, viens. »

Son visage rond comme toujours embarrassé, l'artilleur paysan obéit.

Avec l'approche de la nuit le froid se faisait de plus en plus impitoyable. Sur tous les passe-montagnes il y avait de nouveau des masques de givre, l'air qui entrait dans les poumons semblait brûlant tant il était gelé. A cause du croissant épuisement de ses membres, chacun aspirait ardemment à une halte, même brève. Contrastant avec cette impérieuse nécessité l'esprit devinait pourtant, confusément, qu'en cas de halte le froid pourrait aussi gagner la partie. Pour ceux qui connaissaient leurs limites de résistance (ou qui croyaient les connaître, parce que – comme beaucoup le découvrirent alors – les ressources physiques de l'homme sont en réalité insoupçonnables), la perspective était à faire se dresser les cheveux sur la tête. Il valait donc mieux ne pas y penser, ne pas réfléchir, continuer d'avancer jusqu'au bout et c'était tout.

De la lointaine tête de la colonne parvint soudainement un bruit de coups de feu : d'abord de fusils et d'armes automatiques, puis de canon. « C'est vraiment le moment adéquat pour commencer une bataille », pensa Ambrogio avec découragement.

Autour de lui plusieurs soldats tendaient l'oreille. Les coups semblaient sur le point de cesser, mais reprirent, cessèrent et reprirent encore, jusqu'à ce qu'ils devinssent quasi continus. La participation du canon avertissait ceux qui étaient encore en état de réfléchir qu'il ne s'agissait pas d'une fusillade immotivée comme d'autres dans la journée.

La colonne ralentit graduellement et se condensa de plus en plus jusqu'à déborder sur les côtés enneigés de la piste. Les haltes commencèrent, et les mouvements par à-coups. Le froid se faisait toujours plus sauvagement sentir, chaque homme tâchait de s'enfermer en lui-même, il se sectionnait, baissait la tête, comme pour retenir sa propre chaleur.

Combien de temps cela dura-t-il ? Sans doute longtemps, parce que, à regarder autour de soi, le paysage paraissait maintenant changé : dans les affaissements de terrain il y avait même quelques isbas... un village peut-être ? Les coups de feu continuaient.

Soudain, sur un côté, des rangées de balles traçantes apparurent, qui se poursuivaient dans l'ombre. D'autres rangées les croisaient ; il s'agissait certainement de projectiles allemands et russes parce que les Italiens n'étaient pas équipés de balles traçantes. Un grand char de combat allemand était arrêté au bord de la piste et on en apercevait un autre un peu plus loin. Tout à coup, de ce dernier, partit un coup de canon : sa lueur, longue d'une dizaine de mètres, déchira les ténèbres et tous les yeux qui l'avaient vue s'emplirent de points rouges grouillants.

Puis il y eut un interminable arrêt et des rumeurs commencèrent à circuler : il fallait traverser un village occupé par les Russes ; les Russes étaient aussi sur les hauteurs, là tout autour ; ils étaient nombreux ; non, ils étaient peu nombreux, on réussirait à passer ; on ne pouvait pas retourner en arrière : retourner où ? Il fallait percer à tout prix ou ce serait la fin.

Désormais la colonne n'avançait plus. Ambrogio remarqua des détachements allemands encadrés hors de la route. Plus loin, également hors de la route, il y avait les bataillons M[1], eux aussi encadrés et, à l'instar des Allemands, apparemment toujours en état de combattre.

« Bel échec pour nous, de l'armée, qui les avons toujours snobés et raillés », pensa le sous-lieutenant. Bien sûr ceux-ci n'étaient pas des chemises noires ordinaires : s'ils faisaient partie des bataillons M il devait s'agir d'hommes choisis et exercés à la manière des *arditi*. Toutefois la sensation d'échec demeurait... Qu'est-ce qui demeurait ? Ah, oui, l'échec... Quoi l'échec ? Oui... mais il le percevait maintenant confusément parce que ses idées, de temps en temps, avaient du mal à s'assembler.

Tous désormais, la colonne – grosse tache débordant de la piste – et les détachements encadrés, semblaient stagner. Y aurait-il des combats ou non ? Le sous-lieutenant essaya de ne plus penser à rien. De temps à autre, avec insistance, il tapait des pieds sur la neige compacte de la route pour empêcher ses orteils de geler. Paccoi se tenait à sa droite, un peu obliquement, afin de ne pas heurter son bras blessé ; il gardait lui aussi la tête basse. A quelques mètres d'eux une voix dans la foule répétait : « La soupe, la

[1] Bataillons Mussolini, corps d'armée spécial des « chemises noires », redouté de tous les autres corps d'armée (N.d.T.).

soupe chaude, la soupe... » et demandait : « Donne-moi un peu de cette soupe. »

– Quelle soupe ? Armando, arrête de divaguer, disait une autre voix, sans doute celle d'un ami.

– La soupe chaude...

Émergeant de sa torpeur, Ambrogio s'aperçut que l'ordonnance le tirait vers une isba en flammes : « Là, mon lieutenant, là, essayons de rejoindre ce feu qui est assez dégagé. »

D'autres isbas brûlaient aussi. La colonne paraissait maintenant s'être dispersée en groupes de soldats immobiles ou errant dans les ténèbres, parmi les masures éparpillées d'un village inconnu. Tous les deux atteignirent le bûcher et purent même s'asseoir sur un tronc émergeant de la neige.

La chaleur enfin ! Quelle chose merveilleuse, plus vitale qu'aucune autre ! De l'incendie émanait l'habituelle puanteur des maisons en flammes (de toutes les odeurs du temps de paix celle qui y ressemble le plus est la puanteur des loques qui brûlent). « Où donc ont pu passer les paysans de ce village ? » se demandait Ambrogio perplexe, tandis qu'il s'exposait à la chaleur. « Les malheureux qui habitaient cette isba par exemple ? Les femmes, les enfants... Qui sait s'ils ont pu s'enfuir à temps, ou seulement au dernier moment ? Mais où ? »

Les flammes réchauffaient, et même surchauffaient les parties du corps qui y étaient exposées, mais non les autres qui demeuraient cruellement gelées. Il fallait donc se tourner et se retourner sans arrêt, s'exposer morceau par morceau, et c'était cela maintenant le nouveau tourment. Autour du feu s'étaient rassemblés pas mal de gens, une petite foule, qui avait formé une sorte d'anneau ; chacun essayait de se réchauffer, si possible assis, les plus nombreux debout, sans parler. Le seul bruit venait des flammes qui claquaient un peu, qui crépitaient. Par moments quelque poutre s'abattait sourdement dans le bûcher, soulevant des gerbes d'étincelles.

Brusquement à deux pas de là, un fusil mitrailleur se mit à tirer furieusement : était-ce un tir des nôtres ou de l'ennemi ? Personne ne paraissait se le demander. Soudainement il cessa.

Brisé par l'extrême fatigue et la fièvre, Ambrogio gardait les yeux fermés. Le temps passant, il finit par entrer dans un état de semi-torpeur qui le reposait un peu tandis que Paccoi, assis près de lui, plongeait tout à fait dans le sommeil. C'est ainsi que ni l'un ni l'autre ne remarquèrent un homme qui allait d'un feu à un autre et s'arrêtait près des soldats regroupés pour leur demander quelque chose. De temps en temps il se mettait à crier : « Commandant Casasco... Commandant Casasco, Casasco, répondeeez ! ». C'était l'adjudant de leur groupe d'artillerie, Cheval Fatigué, qui vint aussi près de leur feu s'enquérir du commandant Casasco ; personne ne lui répondit. Il se dirigea alors vers un noyau de soldats qui se trouvait un peu plus loin et se remit à psalmodier ce nom. Ni Ambrogio ni Paccoi ne le virent ni l'entendirent, et ils ne devaient plus jamais le rencontrer.

11

Les deux hommes s'éveillèrent aux premières lueurs du jour. Ils n'étaient plus à côté du bûcher – éteint depuis plusieurs heures – mais sous un petit auvent de roseaux adossé à une isba, étendus parmi des soldats inconnus. Tout de suite leur revint à l'esprit la tragique situation dans laquelle ils se trouvaient : la poche, les blessures d'Ambrogio, le délabrement de l'armée. L'officier se souvint aussi tout à coup de la mort de son ami Bonsaver, et il en éprouva à nouveau une douleur poignante. Il ne parvenait pas à se rappeler à quel moment, dans la nuit, il s'était éloigné des cendres du bûcher ; il se revoyait seulement errer longuement, dans le noir et le froid terrible, au bras de Paccoi à la disponibilité sans limites, en s'arrêtant de temps à autre pour taper ensemble, avec épuisement, leurs pieds dans la neige.

A rester comme ça immobiles sous le toit de roseaux, ils couraient maintenant le risque de geler ; ils se levèrent donc et recommencèrent à marcher. Bien que la lumière fût encore très faible, ils se rendirent compte qu'ils se trouvaient dans un village de campagne, aux isbas espacées. Ils devaient un peu plus tard en connaître le rustre nom : Arbousov (Pastèque). Le village gisait dans une ample vallée ovale peu profonde traversée par une route de neige battue (leur piste certainement, même si ni l'un ni l'autre ne la reconnut tout à fait) le long de laquelle continuaient d'arriver des soldats italiens, par petits groupes ou en file indienne.

Et les ennemis, où étaient-ils ? Ils se manifestèrent peu après : ils occupaient les parois est, sud et ouest de la vallée, tout autour du village, et peut-être aussi, vers l'est, un lointain contrefort du village lui-même. La lumière étant devenue suffisante, ils commencèrent à tirer sur la colonne à l'arrêt, concentrée surtout dans Arbousov et ses environs. Ils tiraient des coups d'armes portatives, peu efficaces à cette distance, mais aussi de mortier et, par intermittence, de meurtriers coups de canon. Les Allemands, qui avaient ébauché au sud et à l'est un embryon de ligne, répondaient par quelques salves de canon, mais à l'aveugle, puisque les armes lourdes ennemies se trouvaient toutes au-delà des bords de la vallée et n'étaient donc pas repérables. Il était clair qu'on ne pouvait pas rester dans une situation comme celle-là : mais qu'est-ce qu'on attendait pour partir ?

De nouveau, des rumeurs se mirent à circuler : on attendait une colonne blindée allemande ; non, on attendait que les avions lancent l'essence (qu'ils la lancent aux Allemands, bien entendu, pas à nous) ; non, peut-être qu'on attendait que les états-majors supérieurs indiquent par radio un parcours suffisamment dégagé d'ennemis.

Durant toute cette attente, il n'y avait quasiment pas un coup des armes lourdes russes qui ne fît de victimes. En entendant le sifflement des obus ou des mines de mortier, tous, dans le secteur investi, se jetaient à terre pour ensuite, les explosions advenues, se lever et fuir. Mais, toujours, quelques

corps restaient sur la neige autour de l'entonnoir noirâtre qu'avait créé l'explosion.

– C'est une chance, expliqua Ambrogio à Paccoi, après avoir observé attentivement ce qui se passait, que les Russes, du moins pour le moment, ne soient pas nombreux, et que de toutes façons ils n'aient pas sur place beaucoup d'armes lourdes. Eh bien, conclut-il, il est vraiment temps pour nous de nous mettre à la recherche de notre groupe.

D'ailleurs rester sans bouger était pénible à cause du froid. Tous les deux se mirent donc à errer côte à côte parmi les maisons éparses du village, sur la neige piétinée, tantôt se mêlant à la foule qui, pour la majeure part, ne bougeait pas, tantôt se joignant à des individus également errants à la recherche de Dieu sait quoi. « Il faut à tout prix que je reconstitue les patrouilles », disait de temps en temps l'officier.

– Oui, mais il faudrait aussi chercher quelque chose à manger, suggérait parfois Paccoi, et pour faire malgré tout un peu d'esprit il répétait avec simplicité un doux dicton ombrien que déjà, en d'autres occasions, Ambrogio lui avait entendu prononcer : *« Où l'on casse la graine, que le bon Dieu nous mène ».*

Ils errèrent des heures sans profit. Plus d'une fois ils essayèrent d'entrer dans quelque isba, mais elles étaient toutes bondées d'Allemands qui en interdisaient en hurlant l'accès aux Italiens (eux qui combattaient pour tous devaient se garder le plus possible en bonnes conditions, ça c'était juste ; mais c'est ainsi qu'il ne restait plus aux Italiens qu'à se réduire toujours plus à un troupeau informe). Comme le bombardement ennemi, bien que peu nourri, se poursuivait et continuait à faire des morts, les deux hommes essayèrent comme les autres de s'éloigner du village et de s'enfoncer dans des excavations du terrain, avec l'intention de se reposer assis dans la neige. Quelques-uns des camions italiens arrivés jusqu'ici – tous invraisemblablement chargés de blessés et de gelés – firent de même et s'engagèrent dans l'une ou l'autre de ces petites vallées. Mais les coups pleuvaient là aussi, ce qui poussa les camions à se déplacer encore avec le risque, à chaque instant, de s'embourber dans la neige vierge. « Si ça continue comme ça », commentait Paccoi, « ils vont finir par épuiser le peu d'essence qui leur reste. »

– C'est que les chauffeurs et les conducteurs d'engins ne savent plus quoi faire, murmura Ambrogio.

Les heures passant son état empirait, parce qu'il ressentait un besoin de plus en plus aigu de se reposer et que cela lui était impossible, à l'air libre, par dix degrés et plus au-dessous de zéro. Malgré cela il persistait à vouloir retrouver son groupe d'artillerie. Ils finirent par tomber sur quelques officiers et un certain nombre de soldats connus – la plupart des individus peu vaillants – desquels ils apprirent que, au cours de la marche, le groupe s'était dissous comme les autres détachements. Des hommes des patrouilles commandées par Ambrogio, les seuls qu'ils rencontrèrent dans l'après-midi furent les deux « tire-au-flanc » Mazzoleni et Piantanida qui se joignirent à

eux de bon gré. Mais, en dépit de tous leurs efforts, errant tous ensemble dans la foule à la recherche des autres, ils ne parvinrent pas à les retrouver.

Avant la tombée de la nuit et avec l'arrivée de nouvelles armes lourdes, les coups ennemis se firent plus drus. La masse des Italiens – au moins vingt mille hommes – était toujours concentrée dans l'espace limité du village et de ses abords immédiats, et tout le monde, en attendant de partir, continuait à ne rien faire pour se défendre. Les coups de canon et de mortier russes explosaient maintenant plus nombreux au milieu de la foule, la fauchant comme s'il s'agissait non pas d'êtres humains mais de roseaux ou d'herbe.

Quand les coups pleuvaient à peu de distance d'eux, il arrivait à Ambrogio et à son petit groupe de devoir se jeter à terre comme les autres. Deux ou trois fois ils se trouvèrent dans l'aire des explosions, mais purent toutefois se relever indemnes, alors qu'autour d'eux d'autres demeuraient immobiles pour toujours ou hurlaient comme des forcenés en se roulant par terre, la chair déchirée ou les os fracassés.

Au bout d'un moment, officier et ordonnance se retrouvèrent à nouveau seuls, sans Mazzoleni ni Piantanida. Ambrogio renonça à rechercher ses hommes, il ne s'en sentait plus physiquement capable, la fièvre – activée peut-être par cette gymnastique – le reprenant peu à peu. Paccoi était de plus en plus angoissé de le voir si épuisé. Il lui arrivait de se demander : « Qu'est-ce que je vais faire s'il finit par ne plus pouvoir marcher ? » et il regardait autour de lui dans la foule, réalisant avec terreur que personne ne l'aiderait. Dans ces moments-là il se souvenait d'une trappe de bois qu'il avait remarquée le matin en dehors du village, aux abords d'une isba brûlée. Comme tout le monde il était au courant de l'existence de petits cagibis souterrains qui jouxtaient la plupart des isbas, et il avait également entendu dire que souvent les civils russes s'y cachaient au passage de la guerre : est-ce que la trappe qu'il avait remarquée menait à l'un de ces souterrains ? Les autres Italiens se souciaient peu de ces refuges, soit parce qu'ils étaient difficiles à découvrir, soit parce que, y entrant, ils se seraient isolés de la colonne. Lui se demandait au contraire s'il ne pourrait pas, en cas d'extrême nécessité, y installer l'officier au moins pour quelques heures.

Le temps passait, la colonne ne faisait pas mine de se reconstituer, l'état d'Ambrogio empirait. Comme aimanté, Paccoi pensait de plus en plus souvent à la trappe.

Il finit par s'y diriger avec l'officier, doutant maintenant qu'il s'agît vraiment d'une trappe. Mais ils l'aperçurent dans la neige, à quelques mètres des ruines de l'isba. Sur place il n'y avait presque personne. Après avoir vérifié d'un coup d'œil circulaire qu'il n'était pas observé, Paccoi ôta du pied la neige du couvercle qu'il souleva, enleva une couche de paille et quelques planchettes qui étaient dessous, et découvrit le haut d'une échelle. Il mit un pied sur le premier barreau et commença à la descendre. Il se trouva alors – au milieu d'une puanteur qui l'empêchait presque de respirer – dans une chaude petite cellule souterraine où des civils russes étaient cachés dans l'ombre. Ceux-ci, demeurés silencieux pendant qu'il descendait,

se mirent à protester tous ensemble quand il se trouva parmi eux. Une bougie fut finalement allumée et le jeune homme put y voir. Les paysans – un vieil homme, quelques femmes, des enfants – étaient assis ou allongés sur des matelas de fortune étendus par terre. L'espace – très réduit – était à peine suffisant pour eux mais c'était pourtant le seul refuge qu'il pût trouver pour Ambrogio. Il essaya d'expliquer, plus par gestes que par mots, ce qu'il avait l'intention de faire, puis retourna dehors et redescendit suivi de l'officier, tandis que les Russes protestaient, cette fois avec une vraie fureur. Leurs protestations ne s'atténuèrent que lorsqu'ils se rendirent compte que le soldat, après avoir fait étendre l'officier par terre, se disposait à s'en aller. L'une des femmes mit alors sous la tête du blessé, qui regardait autour de lui avec des yeux fiévreux, un petit coussin de laine colorée.

– A manger, dit Paccoi aux Russes en montrant l'officier. Manger, *kouch, kouchaïté* ; et il faisait le geste de mettre quelque chose dans la bouche ; puis il haussa les épaules.

– Mon lieutenant, dit-il à Ambrogio en dialecte, moi je m'en vais dehors monter la garde, pour que la colonne ne se débine pas sans nous. Vous, pendant ce temps, vous devez de faire un petit somme, même avec cette puanteur. Vous m'avez compris ?

Ambrogio fit un signe affirmatif. « Merci Paccoi », dit-il à voix basse. L'ordonnance remonta la petite échelle.

12

La nuit était maintenant tombée, et, s'ajoutant aux mortiers et aux canons, les katiouchas avaient commencé à lancer leurs salves de fusées, quand Paccoi découvrit le sous-lieutenant Michele Tintori de Nova qui, très fatigué et pensif, errait dans le grand gel en marge de la foule et de la fusillade, la tête rentrée dans les épaules.

La veille, Michele avait combattu durement à Posdniakov : il avait combattu comme jamais et n'était resté en vie que par miracle. En ce moment précis (mais qui le croirait) il était en train de penser au général Cardona. Il avait toujours nourri envers ce défunt général une rancœur personnelle. Il attribuait en effet à son « archaïque » mode de conduire la guerre – par de grandes batailles frontales rigidement contrôlées (ponctuées entre autres par l'extermination implacable des détachements où se vérifiaient des fléchissements) le fait que dans l'autre guerre il y ait eu tant de morts et que son père fût revenu chez lui réduit à l'état de loque. Maintenant pourtant il se demandait si Cardona, en réalité, n'était pas un connaisseur incomparable du soldat italien... Bien sûr il fallait faire le possible et l'impossible, et encore bien des fois le possible et l'impossible pour éviter la guerre. Mais quand on se trouvait obligé de la faire tout de même avec des soldats comme ceux-là... Quand on pense que la plupart d'entre eux s'étaient même désormais débarrassés de leurs fusils !

Il promenait autour de lui avec souffrance ses intelligents yeux noirs et c'est précisément à ces yeux que Paccoi le reconnut : c'était bien là le sous-lieutenant qui (« mais quand était-ce ? Seulement hier matin ! ») avait tenté de faire le rassemblement de tous les régiments. Il savait qu'il s'agissait d'un camarade de classe d'Ambrogio parce qu'Ambrogio le lui avait lui-même dit par la suite, au cours de la marche. Instinctivement il s'approcha, lui faisant de la main signe de s'arrêter. « Mon lieutenant, excusez-moi. Je suis l'ordonnance du lieutenant Ambrogio Riva. C'est votre ami, n'est ce pas ? »

– Bien sûr que c'est mon ami. Où est-il en ce moment ?

– Il a été blessé.

Il lui expliqua où et comment avec tous les détails et l'autre lui demanda de l'accompagner tout de suite à la trappe. Il s'y introduisit à sa suite après que l'ordonnance, avant de soulever le couvercle, ait encore une fois regardé autour de lui pour s'assurer que personne dans les parages n'avait été tenté de les suivre. Ils trouvèrent Ambrogio pesamment endormi.

Michele considéra avec émotion son camarade de classe, frère de Alma, blessé et en grave danger de perdre la vie. En descendant l'échelle il s'était dit un moment que, s'il réussissait à le sauver, il mériterait pour toujours la reconnaissance de Alma. « Quelle grande occasion !... ». Mais en voyant son ami dans cet état, là, dans cette puanteur, avec son éternel visage sérieux comme si, même durant son sommeil, il affrontait des ennuis, il se reprocha la fatuité de ces pensées. « Laisse-le, ne le réveille pas », dit-il à Paccoi.

Le vieux Russe, en se faisant comprendre par gestes, leur expliqua qu'ils lui avaient donné quelque chose à manger : « *Kartochka... kouchat... kartocha.* »

– Ils lui ont fait manger des patates, dit Michele à Paccoi. Il fit au vieux un signe d'approbation, puis lui saisissant la main la lui serra. « *Spassiba* (merci) », dit-il à plusieurs reprises. Et à Paccoi (mais surtout à lui-même) : « Tout de même, ces Russes sont incroyables ! »

Ils ne restèrent dans la petite cellule souterraine que quelques minutes. Michele examinait les lieux à la chancelante lumière de la bougie, tandis que les femmes et les enfants le regardaient, lui et le pistolet qu'il avait au ceinturon. « Ils sont serrés comme des sardines », dit-il à Paccoi, « ils tiennent à peine là-dedans, ils n'ont même pas assez d'espace pour se détendre tous. Viens, essayons de les embêter le moins possible. »

En remontant l'échelle il se redisait encore : « Tout de même, quelles drôles de gens que ces Russes ! Ils ont fait mourir de faim, avec une incroyable cruauté, des millions de leurs compatriotes et là, ils donnent à manger à un ennemi blessé. »

Quand ils furent de nouveau à l'air libre, dans le froid féroce, il demanda à Paccoi s'il savait où il allait dormir.

– Non, lui répondit ce dernier, mais en tout cas pas loin d'ici.

– Moi je pense aller là, du côté de cette grande meule de paille en haut du village –, il la lui montra – tu la vois ? Il s'y trouve aussi un poste de

secours. Si tu veux venir avec moi... Dormir dehors est une horreur partout, là au moins on peut se mettre un peu de paille dessus. »

La perspective de la paille tenta Paccoi ; il ne voulait toutefois pas s'éloigner d'Ambrogio et le lui dit.

– Tu plaisantes ? Si la colonne se reforme, nous reviendrons d'abord ici chercher ton lieutenant. Tu peux en douter ? dit Michele, touché par la rare fidélité de l'autre, mais je ne crois pas que la colonne se reforme cette nuit.

Et tandis que Paccoi, qui s'était finalement décidé, marchait avec lui vers la meule de paille : « Le lieutenant Riva a été mon camarade de collège pendant des années, il te l'a dit, non ? Et maintenant il l'est aussi à l'Université et nous sommes même pratiquement du même village. Tu crois que je pourrais me désintéresser de lui ? Hein ? Tous les deux, demain matin, nous étudierons ensemble ce qu'il convient de faire. » Et, après quelques pas : « Il faut lui trouver à tout prix une place sur une luge. C'est à ça que nous nous emploierons, puis nous suivrons la luge sans le perdre de vue. »

Parvenus à la meule (longue de quelque quatre-vingts mètres), ils y trouvèrent plusieurs centaines de blessés, installés en rangées parallèles sur un peu de paille. Ils étaient tous du même côté parce que l'autre côté était exposé à une brise terriblement glacée qui, depuis quelques heures, avait commencé à souffler du nord. Ici en haut, le vent se faisait sentir plus que dans le village. En plus des blessés, il y avait aussi beaucoup de soldats rassemblés pour dormir et certains de ceux-là, montés sur la meule, étaient occupés à jeter des brassées de paille pour eux et leurs amis. Il était en effet impossible de l'arracher des flancs gelés du tas où elle était trop serrée.

Voyant cela, Michele, escaladant à son tour la meule – avec des gestes d'automate parce que, comme nous l'avons dit, il était extrêmement fatigué –, entreprit de lancer suffisamment de paille pour lui et pour Paccoi. Puis, une fois sectionné dessous, il pria avant de s'endormir, brièvement mais avec ferveur. A la différence d'Ambrogio, en effet, il tendait à mêler Dieu à toutes choses ou, pour mieux dire, il pensait que toute l'histoire (y compris les menus événements auxquels lui-même et ses prochains participaient en pleine liberté) était histoire sacrée.

13

Vus depuis les positions russes, les Italiens encerclés ne donnaient pas l'impression de désordre qui était si évidente quand on était au milieu d'eux.

De la paroi est de la vallée, le lieutenant Laritsev (que nous avions laissé deux jours avant à Meskov) était en train de les observer attentivement à la jumelle. Le soir allait tomber. A quelques pas de lui, agenouillé derrière un rudimentaire écran de neige, quelques hommes de son section étaient blottis, parmi lesquels le vice-commandant – un sergent gigantesque au pardessus effrangé par l'usure – et l'ordonnance Balandine surnommé « Balustre ».

Derrière eux, dans un vallon, le bataillon à peine arrivé de Meskov à la suite d'une batterie de katiouchas, attendait que la nuit fût complète pour entrer dans la grande vallée principale.

Là, – constatait avec inquiétude Laritsev – les Italiens étaient beaucoup plus nombreux qu'à Meskov, alors que les Russes, du moins d'après ce qu'il avait appris, n'étaient pas du tout nombreux. Le rapport exact des forces serait connu d'ici peu, quand le commandant du bataillon serait rentré du commandement de secteur où il était allé prendre les instructions. Quoi qu'il en fût, les ennemis étaient beaucoup plus nombreux... Fort de l'expérience faite avec les bersagliers à Meskov, Laritsev ressentait un trouble extraordinaire. « Comment se fait-il que les états-majors n'aient pas déplacé ici toutes les troupes qui se trouvaient là-bas ? » se demandait-il, « surtout les chars de combat ? Où diable pourrait-on les utiliser mieux qu'ici ? »

Les ennemis se présentaient réunis en énormes masses sombres dans le village et tout autour, chaque tache étant constituée de milliers et peut-être de dizaines de milliers d'hommes. Ils étaient surtout concentrés là et, pour le reste, la vallée semblait déserte ou presque. Fait vraiment singulier – le lieutenant le remarqua – on découvrait très peu de véhicules parmi les ennemis, un nombre décidément disproportionné.

« Qu'est-ce que cela peut bien signifier, peut-être qu'ils se préparent à attaquer ? » se demandait-il tout en observant avec inquiétude à la jumelle. « Mais s'ils sont stationnaires depuis cette nuit, d'après ce que j'ai entendu dire... Où les ont-ils mis leurs engins ? C'est un mystère ! »

Il distinguait un détachement en colonne, ce qui lui laissait supposer que les ennemis étaient tous en colonnes, et que seule la faiblesse du jour l'empêchait de s'en rendre compte. Dans l'ensemble, du moins à première vue, ils ne donnaient pourtant pas la menaçante impression d'efficacité que donnaient les *pétoukhi*, les bersagliers, à Meskov. « Ce n'est pas une grande consolation », réfléchit Laritsev. « Par-dessus le marché il y a aussi des Allemands, les voilà, hélas, avec leurs uniformes blancs et leurs chars de combat. Des chars de combat ! Et nous sur place qui n'en avons même pas un seul. Sale affaire. »

Tout à coup, d'une cuvette derrière lui, l'une des quatre katiouchas que le bataillon avait convoyées, fit partir sa première rafale de fusées. Laritsev en entendit le sifflement soufflant, différent de celui des obus et de celui des bombes, et fixa avidement la masse ennemie, pour en voir l'effet. Les seize fusées de 130 millimètres s'ouvrirent, foudroyantes, l'une à la suite de l'autre au beau milieu des ennemis, développant des flambées brillantes et d'épouvantables détonations, lesquelles d'abord se succédèrent puis se fondirent en une sorte de long grondement.

« Bien » « Prenez vous ça dans la... » « Et encore ça » « Allez », furent les commentaires marmonnés par les soldats qui étaient près de lui.

Ce fut aussi la réaction de l'officier, qui cependant regarda tout de suite derrière lui et autour, à la recherche d'une issue de secours : « Parce qu'ils vont maintenant nous tomber dessus à la recherche de la katioucha. On ne

va certes pas rester là à se faire tuer ». Il y avait par-dessus tout le danger – se dit l'officier très inquiet – que ceux-là ne s'arrêtent pas de sitôt, qu'ils s'avancent jusqu'à la piste et découvrent ceux de leurs compatriotes qui avaient été massacrés d'un coup dans la nuque. A quelque deux kilomètres de là, en effet, son bataillon avait dépassé un tronçon de route bordée de tas de cadavres de prisonniers italiens – plusieurs centaines – tous avec la nuque défoncée. Quel horrible carnage ! « Pourquoi les a-t-on massacrés de cette façon ? Probablement », s'étaient dit les soldats, « pour ne pas détacher de la colonne, et l'affaiblir d'autant, des hommes qui auraient dû garder les prisonniers ».

La deuxième, la troisième et la quatrième katiouchas lancèrent à leur tour leurs meurtriers essaims de fusées qui s'abattirent comme le précédent parmi les hommes immobiles dans la neige.

Que diable se passait-il donc ? Laritsev vit que les ennemis ondulaient comme herbes et que, là où les projectiles étaient tombés, ils se dispersaient pour s'agglomérer de nouveau à peu de distance. Sur les conglomérats les plus importants ainsi reformés s'abattirent les salves successives. « Mais qu'est-ce qu'ils font ? Pourquoi ne réagissent-ils pas ? Heureusement pour eux », pensa le lieutenant, « que les katiouchas ont besoin d'un certain temps pour être rechargées, sinon... ». En effet, là où avaient explosé les fusées, il demeurait sur la neige un grand nombre de petites roses sombres, formées chacune de trois ou quatre morts... Car c'étaient sans aucun doute des cadavres que ces petites taches regroupées qu'on apercevait l'une à la suite de l'autre, et qu'on distinguait difficilement, même à la jumelle, dans la lumière désormais très faible.

– Quelle boucherie, se disait maintenant Laritsev déconcerté. Quelle horrible boucherie. Mais comment se fait-il que ces Italiens soient aussi différents de ceux de Meskov ?

Une batterie allemande répondit aux katiouchas par quelques salves de portée croissante qui, par méconnaissance de l'endroit exact où tombaient les obus, allèrent se briser sans effet sur les pentes violacées derrière le bataillon.

Les Italiens restaient là à se faire faucher par les coups ennemis, tout à fait incapables de faire quoi que ce soit pour se défendre ; jusqu'à ce que, petit à petit, la nuit dérobe à la vue de l'officier l'incroyable spectacle.

Comme d'habitude, à la nuit tombée le froid augmenta. En bas dans le vallon, les hommes du bataillon russe (le premier du Mille cent quatre-vingtième régiment d'infanterie, comme on sait) débarqués des camions sur lesquels – en marche ou à l'arrêt – ils avaient été exposés au froid la journée entière, tournaient de temps en temps vers les officiers leurs visages bleuis, mais sans rien espérer, avec une résignation fataliste. Les officiers, eux, attendaient toujours le retour du commandant.

Comme l'attente se prolongeait, l'éléphantesque capitaine qui commandait la compagnie de Laritsev donna des ordres pour que fussent distribuées

les vivres, biscuits et autres aliments secs, puis il monta lui aussi, haletant, jeter un coup d'œil depuis le poste d'observation improvisé.

– Qu'est-ce qu'on voit depuis ici ? demanda-t-il dès qu'il fut arrivé.

– Maintenant plus rien, lui répondit Laritsev. Sinon ce feu de balles traçantes : vous les voyez là-bas, Semion Grigorievitch ? Ce sont des balles allemandes. En face ce sont les balles traçantes de nos fusils mitrailleurs, vous les distinguez ? On les reconnaît bien.

– Mais là, je veux dire là tout de suite devant nous, dans ces isbas éparpillées, y a-t-il des ennemis ?

– Je n'en ai pas vu. Ils sont tous regroupés vers le village. Mais ils sont tellement nombreux, vraiment très nombreux.

– Ça, ça ne veut rien dire, fit observer le capitaine. Pendant que tu étais ici j'ai parlé avec l'un de nos lieutenants qui se trouve sur place depuis hier : les nôtres ont fait plusieurs prisonniers, et sans peine, parce qu'il y a une grande quantité de dispersés, tous italiens bien entendu, pas allemands. Eh bien, du premier au dernier les prisonniers s'accordent à dire que leurs détachements sont démantelés.

– Ah ! fit Laritsev. Maintenant je comprends... Tout à l'heure, quand je les regardais à la jumelle, je voyais bien que quelque chose n'allait pas. Mais pourquoi démantelés ?

– Ils ont dû quitter le Don en vitesse, sans pouvoir se réapprovisionner en carburant. C'est ce que disent les prisonniers.

– Quelle hâte, hein Semion Grigorievitch ?

Le corpulent capitaine sourit. « La peur de rester pris dans une poche... » Il hocha la tête : « Comme il s'agit de troupes motorisées ils ont dû abandonner tout l'armement, tout quoi. »

– Donc ils n'ont plus de carburant. Voilà pourquoi ils n'ont pas de véhicules, ou presque pas. Ça je l'ai bien vu.

– Oui, hein ? En fait les Italiens suivent les Allemands comme des moutons, pour passer là où ils leur ouvrent la route. Parce que les Allemands, du carburant ils en ont, et s'ils l'épuisent leurs avions viendront leur en jeter en parachute : ils leur en ont jeté encore aujourd'hui. A cet égard nous ne devons pas nous faire d'illusions. Le capitaine hocha de nouveau la tête. « Alors toi aussi tu l'as vu, hein, que les Italiens sont sans engins ? C'est donc une confirmation. Bien. »

Il essaya, pendant quelques minutes, d'étudier à son tour la situation, scrutant en silence la nuit devant lui. A quelques pas des deux officiers, le fantassin Soukhoroukov (celui des poissons secs) s'apercevant qu'en bas on distribuait des vivres à la compagnie, commença à s'agiter. « Les rations sèches », tenta-t-il de dire, tourné vers le sergent. « Fiodor Kouzmitch, à la compagnie ils sont en train de distribuer les rations sèches. » Mais le sergent ne lui prêta pas attention.

Les katiouchas lancèrent encore dans le noir quelques essaims de fusées, puis cessèrent le tir pour ne pas courir le risque de gaspiller des munitions. Le feu irrégulier de quelques mortiers russes qui tiraient depuis le sud,

cachés par ces reliefs, dura un peu plus longtemps. Alors que les explosions des fusées étaient dorées et très lumineuses et projetaient alentour d'innombrables petites boules de matière incandescente, les explosions des mortiers donnaient plutôt l'idée de petites bêtes féroces rougeâtres qui se contorsionnaient.

– Eh bien, je retourne en bas, dit le capitaine. Toi continue à faire bonne garde. Mais dès que tu verras le bataillon se mettre en marche, rejoins-nous avec tes quatre hommes de main. Il regarda Soukhoroukov, Balustre et les autres qui étaient à plat ventre dans la neige, appuyés sur les coudes.

– D'accord, Semion Grigorievitch, lui répondit le lieutenant avec un demi-sourire.

– Fais attention : je suis convaincu que nous allons tous nous retrouver comme des sardines dans les isbas là dessous. Il réfléchit : « Je ne vois pas d'autre solution ; une nuit dehors par ce froid réduirait trop l'efficacité du bataillon. Du reste, empêtrés comme ils le sont, les Italiens ne nous poseront pas de problèmes. Toi pendant ce temps, essaie, si tu peux, de te rendre compte si – là devant nous – ils ont ébauché une ligne, et dans ce cas où exactement, ou bien s'ils n'ont rien ébauché du tout. Tu devrais le savoir d'après le tir de départ de leurs armes automatiques. »

– Oui.

– Bien, j'y vais. Et il s'éloigna.

Laritsev le vit descendre la pente à pas pesants. Le capitaine avait une silhouette particulièrement inélégante, trapue, sa tête sous le bonnet à poils ressemblait à une citrouille. Ni bon ni méchant, plutôt tout à fait indifférent, c'était un homme, pensa Laritsev qui, face à la souffrance des autres, n'éprouvait ni peine ni plaisir. « Ma foi », se dit le lieutenant, se rappelant certaines de ses expériences de *lager*, « qu'au moins la souffrance des autres ne lui fasse pas plaisir, c'est déjà une bonne chose. »

14

A peu de temps de là il eut l'occasion de tester sur lui-même l'indifférence du capitaine. Le bataillon s'était enfin mis en marche et avait atteint en silence la vallée principale, rejoignant – comme prévu – les isbas qui constituaient le contrefort extrême, vers l'est, du village d'Arbousov. Les soldats s'y étaient tout de suite installés en s'entassant les uns sur les autres.

Pas Laritsev pourtant, ni ses hommes. « Toi non », lui avait en effet dit le capitaine. « Tu dois – sans te faire remarquer par l'ennemi – t'approcher du village avec ton section, et t'installer dans l'une de ces isbas qu'on aperçoit là devant. Vous devez constituer un "poste d'alarme", c'est clair ? Chacun son tour au moins un quart des hommes devra monter la garde : c'est un ordre formel. Tu peux même en utiliser plus si tu crois que c'est nécessaire, mais pas moins. »

– Oui, camarade capitaine.

– La consigne pour vous, quoi qu'il arrive, est de ne pas vous replier sans notre ordre. C'est le commandant qui l'exige.

Laritsev acquiesça en silence. « Comme ça, en cas d'attaque », pensa-t-il, « nous nous trouverons entre le tir de l'ennemi et celui du bataillon. Magnifique perspective. »

A ce moment-là Soukhoroukov, qui se tenant derrière le lieutenant avait tout écouté, s'adressa au sergent : « Fiodor Kouzmitch, vous avez entendu ? Il nous faut partir. Et nos rations de vivres alors ? Hein ? Nos vivres ? »

– Je les ai déjà retirées, lui répondit le sergent.

– Et la vodka ? Fiodor Kouzmitch, il va y avoir de la bagarre, ils ne la distribuent pas la vodka cette fois ?

A cela le sergent ne répondit rien.

– J'ai choisi ton section, dit le capitaine à Laritsev, parce que, de là-haut, vous avez déjà pu vous faire une idée des positions ennemies.

– Oui, camarade capitaine.

– Bien. Le métier tu le connais : si vous voyez quelque chose qui cloche, par exemple des préparatifs d'attaque, ou de mise en colonnes, ou d'autres saloperies, signale-le-moi tout de suite en m'envoyant une estafette ici à cette isba. Deux estafettes même, t'as compris ? Deux. Bien, je crois qu'on s'est tout dit. Allez, au boulot. Le corpulent capitaine lui tourna le dos sans autre forme de procès.

– Un instant. Le visage de Laritsev, d'habitude patient, semblait s'être fait acrimonieux : « Étant donnée l'éventualité de devoir résister sur place, détacher deux estafettes... pour le section ce serait un sérieux affaiblissement. »

– Et alors ? Qu'est ce que tu veux que j'y fasse ?

– Je veux dire que si vous m'ajoutiez deux, et même mieux, quatre courriers de la compagnie... Semion Grigorievitch, c'est une demande raisonnable il me semble.

Le capitaine parut contrarié, puis réfléchit et eut un sourire ambigu (dans le noir Laritsev ne s'en rendit pas compte) : « Ça va, deux. D'accord pour deux. » Il s'adressa à un sous-officier qui passait par là : « Makarov et Kalatov tout de suite. Envoie-les-moi ici. »

Laritsev se mordit les lèvres. « Malédiction ! Comment n'y ai-je pas pensé ? Les deux mouchards... » Mais désormais il n'y avait plus moyen de reculer.

Les deux « mouchards » furent envoyés chercher, non pas par le sergent de passage qui s'était vite désintéressé de la chose, mais par celui du section, avec une notable perte de temps étant donné qu'ils se trouvaient dans deux isbas différentes. Sans grommeler ni jurer – comme l'auraient fait des soldats normaux, non « mouchards » – tous les deux prirent place dans l'équipe de commandement du section, et s'installèrent derrière le caporal Nikitenko, le paysan Soukhoroukov et l'ordonnance Balandine dit « Balustre ».

Il fallut un certain temps pour que le section rejoigne, en procédant avec précaution le long de la route au fond de la vallée, deux isbas contiguës, situées quelques centaines de mètres en avant de la compagnie, et pour qu'il y prît position. L'équipe de commandement commença le service de garde. La durée des tours avait été fixée à une heure par Laritsev, mais la perspective de passer même une seule autre heure dehors – alors qu'ils avaient derrière eux deux isbas où se réfugier – était si insupportable pour ces hommes martyrisés par le froid, que le lieutenant pensa qu'il était nécessaire de faire la garde avec eux.

Les gardes russes étaient subdivisés en deux noyaux devant les isbas : trois postés avec l'officier sur le bord de la route derrière un tas de pierres enneigées, quatre autres cachés dans une sorte de poulailler. L'ennemi, bien que totalement invisible, n'était pas loin, au point qu'on entendait des voix assourdies, peut-être des plaintes de blessés.

De temps en temps, à partir de points déterminés aux confins du village, on voyait partir de brèves rangées de balles traçantes allemandes que croisaient parfois des balles traçantes russes. Dans le secteur sud, une isba, sans doute frappée par l'une des dernières fusées, brûlait depuis un moment, solitaire. « Quelle somme incroyable de souffrances rien que dans cette localité perdue au nom idiot d'*Arbousov* (pastèque) », se dit l'ex-peintre Laritsev. Mais, tout de suite, il tâcha de s'interrompre : il ne devait pas penser à de telles « grandes choses » qui – comme il le savait bien – finissaient toujours par lui fatiguer la cervelle. Le fait qu'il était un artiste, donc inévitablement réceptif et sensible... Il secoua la tête : « Artiste ? Je ne suis plus un artiste, j'en ai fini avec l'art désormais. Que pourrais-je peindre du reste ? Des bustes de Staline ? Ou – sur commande – des ouvriers et des kolkhoziens à l'air imbécile et heureux ? » Quel milieu inconciliable avec l'art était devenue sa patrie, la grande mère Russie ! « Certes, les barbouilleurs et les écrivaillons lèche-bottes prospèrent aujourd'hui, et même, tout de suite après les gros bonnets du régime, ce sont eux qui bénéficient des salaires les plus élevés. Et pourtant, encore aujourd'hui, qui travaille plus que les vrais, les authentiques artistes ? Les plus grands, les communistes les ont tués, quand ils ne se sont pas suicidés... » Il se présenta à son esprit une suite de visages et de noms : Gorki, Maïakovski, Essénine, Babel, Pilniak, Goumilev, Mandelstam, puis, de façon plus indistincte, d'autres moins connus, et enfin certains, tout à fait inconnus, qu'il avait vus s'éteindre dans les *lager*, incapables de résister à la vie terrible qu'on y menait. Et quelles orgies d'hypocrisie, quand on y réfléchissait, que les versions qui avaient été données de leurs morts ! Pas des morts des pauvres bougres, naturellement, mais des plus grands, de ceux qui étaient connus même à l'étranger... Gorki, par exemple. Après l'avoir tué, les communistes avaient même donné son nom à une grande ville. A-t-on jamais vu pareille hypocrisie ? Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Au contraire, sur les noms des pauvres bougres le silence était descendu, personne, jamais, n'en entendrait plus parler... Il s'en rappelait deux en

particulier. La mort de ces misérables compagnons de *lager* avait été une perte cruelle, pour lui qui toujours – mais surtout depuis sa déportation – avait ressenti de façon aiguë le besoin de rencontrer d'autres artistes, d'avoir avec eux des discussions, d'énoncer des critiques, d'être en accord, en désaccord, bref d'échanger des idées. Il était fait comme ça, il n'y avait rien à faire... Mais assez. Laritsev inspira profondément l'air qui brûlait : il était déjà trop fatigué, il ne devait pas – se répétait-il – s'épuiser à ce genre de réflexions. « Laisse tomber, ce n'est pas le moment de penser. »

Assis sur une souche près de lui, le paysan Soukhoroukov tirait de temps en temps de sa poche un lambeau des harengs qu'il avait reçus un moment avant avec sa ration, se le fourrait dans la bouche et le mastiquait lentement. Ensuite, comme d'habitude, il en crachait les restes sur la neige qui commençait ainsi à se couvrir de petites taches sombres. Il était plus que jamais enrhumé Soukhoroukov, c'est pourquoi ses mains, privées de mouchoir, étaient continuellement aux prises avec son nez aux narines tailladées par le gel. De l'autre côté de Laritsev « Balustre » – comme toujours quand il était tendu – faisait à chaque instant *clic* avec son dentier de fer moulé. « C'est une honte », pensa l'officier, « que chez nous on ne fabrique pas aussi des dentiers pour les gens du peuple, qu'on n'en fabrique que pour... Mais assez, maintenant vraiment, assez. Je ne dois plus penser. Il me faut simplement attendre que cette heure passe, puis pendant trois heures – trois heures d'affilée ! – je pourrai rester dans l'isba au chaud, je pourrai dormir moi aussi. »

« Je ne dois plus penser » : facile à dire, il fallait en être capable. Et l'ex-artiste peintre Laritsev n'en était pas capable. Ainsi, maintenant, il revivait en pensée le commencement de ses déboires, cette condamnation à dix ans de travaux forcés, une infinité de fois remâchée (la « dizaine »), qui avait brisé sa vie. « Voilà, s'il y a une chose à laquelle je ne dois pas penser », se dit-il, « c'est bien celle-là. » En attendant il y pensait. Espionnage en faveur de la France, article 98, lui ! Ils l'avaient accusé d'espionnage, lui ! Pouvait-on rien imaginer de plus absurde ? Bien qu'il sût que tous les détenus politiques dans les *lager* étaient innocents, Laritsev ne parvenait pas encore aujourd'hui à avaler l'indignation qu'il éprouvait face à sa propre mésaventure. Les seules preuves retenues contre lui consistaient en quelques fiches rédigées de sa main pour la demande de livres dans une bibliothèque : il s'agissait de livres français. « Et alors ? Je suis peintre, non ? C'étaient des textes sur la peinture, en tous cas des livres d'art. Qu'est-ce que j'aurais dû demander en bibliothèque ? Des manuels sur l'extraction du charbon ? » Ainsi, sans aucune raison au monde, ils lui avaient infligé dix ans. Dix ans ! Il lui en restait encore six à purger, avec le risque, en prime, de finir dans une de ces régions comme la Kolyma, d'où personne ou presque ne revient. Bien sûr, à présent, il pouvait toujours espérer que, s'il se comportait bien à la guerre...

Mais comme il se sentait offensé et humilié ! Quand, à la fin de son tour de garde d'une heure, l'équipe quitta les postes d'observation glacés pour

entrer dans l'isba la plus proche, le lieutenant Laritsev n'avait pas réussi, une fois de plus, à s'empêcher de ruminer sur son cas.

Il mangea avec avidité, de la même façon que ses hommes, une partie des vivres secs. Il but le thé brûlant que son ordonnance « Balustre » – dépêché par lui tout exprès dans la maison dix minutes auparavant – avait préparé pour tout le monde, puis s'étendit comme les autres pour dormir sur le sol de terre battue, dans l'espace laissé libre par l'équipe qui était sortie pour le deuxième tour de garde.

15

Quand, trois heures plus tard, ce fut l'heure de son nouveau tour de garde, le gigantesque sergent vice-commandant du section eut du mal à le réveiller : « C'est l'heure. C'est votre tour, camarade lieutenant. »

– Mon... déjà ?

Laritsev s'assit à contrecœur et se frotta les yeux. Par terre près de lui, « Balustre » et Nikitenko faisaient la même chose ; le sergent tenait en l'air une lanterne à la lumière plutôt faible.

– Il y a du nouveau ? lui demanda l'officier.

– Oui. Nous avons tué un Italien.

– Un... Qu'est-ce que tu dis ?

– Un Italien. Nous l'avons tué il y a une demi-heure. Je suis entré aussitôt pour vous le dire, mais comme vous ne vous étiez pas réveillé aux coups de feu... – comme je le croyais – eh bien j'ai pensé qu'il valait mieux vous laisser dormir.

– Mais comment se fait-il que vous l'ayez tué ? Il était seul ? Que s'est-il passé ?

– C'est le caporal Kalatov qui lui a tiré dessus.

– Ah. « Le mouchard », pensa Laritsev, se levant.

– L'Italien est arrivé ici seul : il marchait sur la route et il parlait à haute voix. Malheureusement je n'étais pas posté au bord de la route : je m'étais mis de l'autre côté, dans le poulailler. Mais, de là aussi, nous avons pu tout observer, parce que, comme je vous l'ai dit, celui-là s'avançait en parlant à voix haute. Il faisait aussi des gestes : d'après moi, comment dire ? Il délirait, voilà. Ou peut-être qu'il était tout à fait fou, je ne sais pas. En tout cas on aurait pu le faire prisonnier sans difficulté parce que – vous n'allez pas me croire – on s'est ensuite aperçu qu'il n'était même pas armé. C'est comme je vous le dis.

– Désarmé, Fiodor Kouzmitch ?

– Oui désarmé. Cet animal de Kalatov, sans un mot, lui a tiré dessus de quelques mètres une rafale de *parabellum*. Il l'a descendu.

– Animal, confirma à mi-voix le lieutenant. Pour nous c'était mieux de le prendre vivant.

– C'est ce que je disais aussi, renchérit le sergent. On aurait peut-être pu le faire parler, non ? J'ai engueulé Kalatov, mais il s'est révolté : comme si j'avais voulu protéger un fasciste, vous voyez ? Il l'a pris comme ça.

– Quel imbécile, dit Laritsev. Et le mort à présent où est-il ? Vous l'avez laissé sur la route ?

– Non, nous l'avons traîné derrière la maison. Au cas où il en arriverait d'autres, vous comprenez ?

– Vous avez bien fait.

– Voici son portefeuille.

Le sergent – qui l'avait sorti de sa poche – tendit à l'officier un portefeuille élimé de cuir fin, peu volumineux.

Laritsev le prit. Les soldats du nouveau tour de garde – désormais tous debout et prêts à sortir – s'approchèrent, curieux.

L'officier regarda sa montre : « Vous autres, allez devant », ordonna-t-il aux soldats. « Dites à ceux de dehors qu'ils quittent la garde et qu'ils rentrent. Je vous rejoins tout de suite. »

Ils sortirent sans enthousiasme. Presque aussitôt les hommes qui avaient été relevés entrèrent dans l'isba. Kalatov portait sur une épaule, comme un trophée, une courte capote de fourrure ensanglantée, de toute évidence ôtée au mort. Laritsev les observa tandis que, échangeant encore quelques mots de commentaire sur ce qui s'était passé, ils s'installaient par terre pour dormir. Avec une frustre satisfaction, Kalatov se couvrit de la capote ensanglantée en guise de couverture.

L'officier ouvrit le portefeuille : « Fiodor Kouzmitch, approche la lanterne », dit-il au sergent.

Dans le portefeuille il y avait un peu d'argent : des lires italiennes et des roubles d'occupation allemandes, une image pieuse, que Laritsev examina attentivement et qu'il remit ensuite à sa place, une feuille écrite, froissée, quelques photographies, et un seul papier d'identité. Laritsev ânonna : « Carta d'identità ». Il traduisit avec facilité au sergent, étant donnée la ressemblance – que personnellement il constatait pour la première fois – entre l'italien et le français : « C'est une espèce de passeport interne », expliqua-t-il.

– Beaucoup plus succinct que le nôtre, à ce qu'il semble.

– Oui. Tout n'y est pas consigné comme chez nous. Il y a seulement certaines choses, voyons. Par exemple la profession. Il lut : « Profession *fa-le-gna-me* [1]. »Il répéta le mot : « Ça ne ressemble pas au français, qui sait ce que cela signifie. »

Il lut encore le nom de la commune d'appartenance : « Misilmeri » sans comprendre de quoi il s'agissait. Plus bas il y avait tout de même un mot qu'il reconnut : Palermo. « Palermo », répéta-t-il, et il expliqua : « Il était de

[1] Me-nui-sier (N.d.T.).

la ville ou en tout cas de la région de Palerme. De Sicile donc. Tu sais où c'est ? »

Le sergent fit signe que non : « C'est un garçon frêle, avec le visage et les cheveux sombres. Il ressemble à un Arménien », précisa-t-il.

– En Sicile il fait aussi chaud qu'en Arménie, dit le lieutenant, pensif : peut-être même plus. Si je me rappelle bien, il n'y neige jamais, la température ne descend jamais au-dessous de zéro. On peut comprendre que ce malheureux, dehors par ce froid, ait perdu l'esprit.

– Il n'avait qu'à pas venir ici faire la guerre, fit observer le sergent. Accusé peu de temps auparavant de protéger un ennemi, il se demandait maintenant si par hasard le lieutenant n'était pas en train de le sonder. Comme les autres il ignorait que ce dernier venait d'un camp de travaux forcés ; du reste, même s'il l'avait su... Il n'était pas rare que la NKVD[1] choisisse ses espions justement parmi eux.

Laritsev devina les pensées du sergent. « Oui, bien sûr », répondit-il avec mélancolie.

Il remit la carte d'identité dans le portefeuille et en ôta les quelques photographies. Le mort – identifiable parce qu'il figurait sur toutes – y apparaissait toujours en habits civils. Sur une photo d'identité, plutôt abîmée, il était bien coiffé, en veston et chemise ouverte : il avait l'air d'un adolescent, dans l'ensemble chétif. Sur une autre – un petit instantané – il faisait partie d'un groupe de personnes extrêmement dignes, toutes en habits sombres et cravates voyantes, sans doute ses parents siciliens. Sur une troisième il était avec des gens qui pouvaient être les mêmes, mais dans une circonstance différente : ils étaient assis en bras de chemise autour d'une table sur laquelle se trouvaient des fiasques et des verres et le garçon tendait le sien vers l'objectif dans un geste de plaisanterie ostensible. Sur la dernière photo il était au contraire des plus sérieux à côté d'une jeune fille aux cheveux noirs comme les siens, insignifiante comme lui : ils semblaient tous les deux très absorbés. Au verso de cette photographie des mots étaient écrits d'une écriture irrégulière avec quantité de points d'exclamation. C'étaient d'ardentes déclarations d'amour de lui qu'elle ne lirait jamais : « Rocchina, mon amour ! ! ! Belle ! ! ! Ma vie ! ! ! » Laritsev, après s'être efforcé vainement de les déchiffrer remit les photographies dans le portefeuille dans une poche du pardessus. « Fiodor Kouzmitch, allons jeter un coup d'œil au mort », dit-il au sergent. Celui-ci lui montra le chemin, voilant la lanterne avec un pan de son long pardessus.

Le garçon mort gisait dans la neige piétinée derrière l'isba. Sans capote et privé aussi du passe-montagne, il apparaissait encore plus menu que Laritsev ne s'y attendait. Il conservait toutefois un aspect humain, il n'était pas semblable à un tas oblong de hardes comme ceux qui étaient morts depuis plusieurs heures. Le sergent, après avoir regardé autour de lui pour

[1] NKVD : service de police politique, héritier de la Tchéka (N.d.T.).

s'assurer qu'ils étaient à l'abri des regards ennemis, écarta le pan de son long pardessus effiloché et éclaira mieux son visage. Celui-ci apparut déformé en une grimace tragique, au point que Laritsev douta un instant qu'il puisse s'agir du même individu que sur les photographies.

– Viens, partons, dit enfin l'officier. Le sergent congédié, il poussa jusqu'au poste de garde du poulailler où il recommanda aux soldats, si par hasard un autre égaré se présentait, de ne pas tirer, mais de le prendre vivant. Puis il regagna son poste près de la route. Là aussi il répéta la recommandation de ne pas tirer sans nécessité. Certes il était peu probable qu'un autre ennemi isolé se fît voir, et même – comme se permit de le faire observer Nikitenko – il était presque impossible qu'un cas aussi étrange se reproduise.

Presque, mais pas tout à fait impossible. En effet, une demi-heure plus tard à peine, un autre ennemi se présenta. Cette fois il s'agissait de Michele Tintori de Nova en personne.

16

Près de la meule, le sous-lieutenant Tintori s'était réveillé au bout de deux heures à peine de sommeil. Il claquait des dents comme cela ne lui était jamais arrivé de sa vie, d'une manière qu'il n'aurait pas crue possible, vraiment caricaturale. Aussitôt il s'était rendu compte qu'il avait été dépouillé de la paille qui lui servait de couverture, que quelqu'un la lui avait volée. Quelqu'un. Mais qui ? Se hissant sur un bras, il avait regardé autour de lui avec colère. A ses côtés Paccoi continuait à dormir, lui aussi privé de sa paille. Les autres – confuse étendue d'ombre – gisaient de même, plongés dans le sommeil. Il n'était resté à l'officier d'autre alternative que de se lever, de grimper à nouveau, péniblement, sur la meule gelée, de reprendre de la paille et – retournant se coucher – de l'étendre une nouvelle fois sur Paccoi et sur lui-même en guise de couverture. Mais, peu de temps après, il s'était de nouveau réveillé pour s'apercevoir qu'il avait été dépouillé de cette paille là aussi. Une colère irrépressible l'avait alors saisi et il s'était levé furibond. Cette fois Paccoi l'avait entendu : « Qu'est-ce qui se passe, m'lieutenant ? » avait-il bredouillé.

– Rien. Ils nous ont *chouré* la paille. Maintenant je cherche qui c'est.

– Qu'est-ce que vous voulez chercher, mon lieut..., avait murmuré Paccoi en dialecte, mais Michele s'était déjà éloigné pour se mettre à inspecter les dormeurs. Ils étaient – on l'a dit – des centaines, et d'autres militaires arrivaient encore d'Arbousov par petits groupes, espérant échapper ici, sous la grande meule, à l'air glacé qui les avait martyrisés entre les isbas du village. Beaucoup parmi les gisants étaient recouverts de paille et ceux, également nombreux, qui ne l'étaient pas se tenaient tellement immobiles et leurs couvertures ou capotes étaient à tel point incrustées de givre, qu'on aurait pu croire qu'ils étaient morts. « Morts de froid », avait pensé avec agitation

l'officier impressionné. « De froid ! » Du jeune homme vivant qu'il était, il aurait pu lui aussi, pendant son sommeil, se transformer en un bloc jaunâtre de viande congelée. Tout ça à cause de ces porcs qui, pour s'éviter la fatigue de monter sur la meule, lui avaient... Il inspecta, furieux, d'abord une rangée de dormeurs puis une autre, s'arrêtant pour examiner ceux qui étaient recouverts d'une paille apparemment plus fraîche. Il comprenait parfaitement que son entreprise était absurde, mais la colère le faisait s'obstiner à rechercher vainement un indice de ces salauds qui, non seulement lui avaient piqué sa paille, mais l'exposaient maintenant, par-dessus le marché, à cette fatigue et à cette souffrance. Par moments il avait l'impression de divaguer, mais c'était l'affaire de quelques instants et il se reprenait aussitôt. « Quand on est conscient de divaguer c'est bien la preuve qu'on ne divague pas du tout », pensait-il à tort.

L'homme qui était étendu au bout de la deuxième rangée et qui disparaissait tout entier sous sa couverture, en souleva un pan à son arrivée et découvrit sa tête : « Je t'attendais », dit-il avec une intonation étrange. « J'ai suivi ton pas. Tu me cherches n'est-ce pas ? »

Michele le considéra en silence : il ne pouvait voir ni son écusson ni son grade ; il remarqua en revanche qu'il avait le visage épouvantablement terreux, défait.

– Non, tu n'as pas de paille sur ta couverture. Ce n'est pas toi que je cherche, lui répondit-il.

L'autre ignora sa réponse. « Je vais mourir », dit-il à voix basse, « je le sais. J'ai les intestins à l'air libre. » Il se tut un instant puis allongea un bras en tendant quelque chose : « Voilà la gourde. »

Michele regarda la gourde sans comprendre, puis la prit. « Mais... Qu'est-ce que tu racontes ? » demanda-t-il.

– La pire des choses est la soif, dit l'autre avec épuisement. Je te souhaite de ne jamais éprouver une soif comme celle-là, jamais. J'ai fini toute la neige. Mais la neige est peu utile... Il faut de l'eau, de la vraie eau.

Le sous-lieutenant remarqua que tout autour du blessé, aussi loin que ses mains pouvaient arriver, il n'y avait plus de neige.

– Depuis que la nuit est tombée personne ne va plus nous chercher de l'eau, dit encore le blessé, c'est terrible, de quoi te réduire au désespoir... Alors j'ai invoqué le Christ en croix : ne me laisse pas mourir désespéré, que je lui ai dit, je suis en paix avec toi, donne-moi la persévérance finale, Seigneur Jésus !

En répétant sa prière, le blessé avait élevé la voix ; mais aucun de ceux qui l'entouraient ne faisait attention à lui, peut-être même que personne ne l'entendait. « Celui-ci divague à coup sûr », pensa Michele, « il ne peut pas être conscient de ce qu'il dit. Mais il se comporte d'une manière bien étrange. »

– De la croix, le Christ m'a répondu qu'il m'envoyait quelqu'un, dit le blessé. Et te voilà finalement.

– Écoute, résolut Michele, après un instant de silence pour l'amour du Christ j'irai te chercher de l'eau. Mais tu es réellement blessé au ventre ?

– Oui, lui répondit l'autre d'une voix tout à coup épouvantée, mes intestins sont... oh... Son visage chavira. « C'est répugnant » murmura-t-il, ou quelque chose d'approchant, d'une voix si basse que le sous-lieutenant ne comprit pas bien.

– Je vais te chercher de l'eau, lui répéta-t-il, mais il me faudra un certain temps, tu t'en rends compte ?

– Oui, va, va, ne me fais pas attendre davantage, je t'en prie.

– Il me faudra le temps nécessaire, dit Michele. Toi en tout cas attends-moi avec confiance. Nous sommes d'accord ?

– Oui, va.

Alors Michele se mit en route, tenant la gourde de la main gauche par sa courroie de chanvre. Sur l'épaule droite il portait le fusil avec lequel il avait combattu la veille, lors de l'attaque ennemie à Posdniakov. C'était à cause de ce combat – pensa-t-il – qu'il se sentait maintenant si fatigué. Après avoir contribué à bloquer l'ennemi pendant quelques heures, il était revenu du village parmi les derniers, avec quelques-uns de sa division encore disposés à se dépenser en dépit de l'écroulement général. Heureusement qu'ils avaient été là pour protéger le décrochage de la colonne... Ils avaient ensuite dû parcourir des kilomètres et des kilomètres à pas accélérés, au début poursuivis par les salves ennemies, en soutenant quelques blessés encore en état d'avancer. Même après que la queue de la colonne eut été rejointe – se souvenait-il à présent – quelle entreprise que de traîner avec soi ces blessés ! Voilà la raison pour laquelle marcher lui causait maintenant tant de fatigue, qu'il se sentait si las, si terriblement épuisé. A vrai dire, au lieu de remâcher maintenant sa propre fatigue, il aurait préféré réfléchir sur l'étrange aventure qu'il était en train de vivre mais, justement, il était trop las pour le faire. Qui sait pourtant si Dieu Lui-même ne l'avait pas poussé à cette recherche de la paille (absurde, à présent il n'en doutait plus), à seule fin de l'amener à secourir le moribond ? Confusément, Michele inclinait à le croire.

Tandis que, progressant sur la neige piétinée, il descendait vers Arbousov, il remarqua que sur trois côtés de l'agglomération, au nord, à l'ouest et surtout au sud, les fusils mitrailleurs allemands et russes échangeaient de temps en temps des rafales entre eux : il voyait leurs balles traçantes – rapides et lumineuses – se croiser et se perdre dans la nuit. A sa gauche par contre, c'est-à-dire vers l'est, personne ne tirait.

Tout à coup il commença à douter : était-ce vraiment l'est par là ? Et lui, était-il vraiment en train de marcher vers Arbousov ? Il ne reconnaissait presque plus les lieux. Sa pensée fluctuait au même rythme que son corps qui se déplaçait comme à la nage dans les volutes de l'obscurité horriblement gelée. Il finit par perdre tout à fait le sens de l'orientation, mais ne cessa pas pour autant de marcher.

Après un certain temps il se reprit, revint tout à fait à lui, se rappela ce qu'il était en train de faire : alors il s'arrêta, regarda alentour attentivement, reconnut quelques particularités de l'agglomération. « Eh bien j'ai fini par me tromper de route », se rendit-il compte. « Quels tours peut jouer la fatigue ! » Il avait traversé le village presque en entier. « Que de chemin pour rien... » Il revint sur ses pas, au milieu de longues files de dormeurs allongés dans la neige autour des isbas. Et Ambrogio Riva, en ce moment, là dans ce trou, avec les civils russes... « Peut-être que lui aussi souffre de la soif, blessé comme il l'est ? Assez, de lui nous nous occuperons demain. »

Enfin apparut le puits vers lequel il s'était dirigé. Il en entrevit le grossier balancier formé d'un tronc d'arbre : dans le noir quelqu'un était en train de l'actionner silencieusement et en tirait de l'eau. « Tant mieux, comme ça je n'aurai pas besoin de rompre la glace. » Il attendit que l'autre – apparemment un aumônier – ait transvasé l'eau dans un de ces seaux de toile dont étaient équipés les camions, puis il actionna à son tour le balancier, but autant d'eau qu'il le put à même le récipient de tôle déglingué qui y était suspendu (de l'eau vraiment glacée, mais tonifiante), enfin remplit sa gourde et reprit le chemin de la meule.

Quelle fatigue mon Dieu, quel épuisement ! Et comme c'était pénible de devoir remonter pas à pas l'arête enneigée ! Quand il parvint à la meule et qu'il essaya de s'orienter pour retrouver le blessé, son esprit fut sur le point de se brouiller à nouveau. Alors il pria, s'en remit mentalement à Dieu : « Seigneur aide-moi, je t'en supplie. Aide-moi à mener à bien cette entreprise ». Et le Seigneur l'aida : le jeune homme se retrouva ses facultés, un peu surpris une fois encore de ce début d'évanouissement. Il parvint à s'orienter et retrouva le blessé, enfoui sous sa couverture. Il se pencha pour examiner la longue enveloppe, craignant de n'y retrouver qu'un cadavre. « Eh », appela-t-il à voix basse. « Eh, toi ! » L'autre releva alors un pan de la couverture : « Ah finalement, tu es revenu », dit-il d'une voix plus faible que précédemment, une voix presque moribonde. Il tendit à tâtons un bras.

– Tiens, lui dit Michele, en lui mettant bien la gourde dans la main.

– L'eau, murmura l'autre, l'eau ! Il porta avec difficulté le récipient à sa bouche et suça longuement le petit bec d'aluminium. De temps en temps il s'arrêtait pour respirer. « L'eau », répéta-t-il.

Le sous-lieutenant l'observait dans l'ombre. « Eh bien »,dit-il enfin, « maintenant je vais dormir moi aussi, parce que je n'en peux vraiment plus. Demain matin, dès qu'il fera jour, je reviendrai ici te voir. Tu as compris ? Demain matin. »

– Il n'y aura pas de demain matin pour moi, dit le blessé, je vais mourir.

– Mais non, qu'est-ce que tu dis ? lui répliqua Michele qui sentit les poils de ses bras se hérisser. Sans prêter attention à ses paroles l'autre continua : « Quant à toi, Dieu cette nuit te sauvera. »

– Me sauvera ? fit Michele surpris. Et de quelle façon ?

– Souviens-toi de ce que je t'ai dit, répéta faiblement le moribond. Dieu cette nuit te sauvera.

« Ça c'est la meilleure ! » pensa le sous-lieutenant en secouant la tête, perplexe. Comme tous les autres il ignorait encore, dans ce temps-là, que sur ce tragique front, les mourants acquéraient parfois le don de prophétie (cet inexplicable phénomène, souvent constaté dans le camp des Italiens, se vérifia à une échelle incomparablement plus grande chez les Russes, surtout parmi les soldats mourants dans Leningrad assiégée).

Le blessé serra de nouveau le bec gelé de la gourde entre ses lèvres, but encore longuement puis, frissonnant fortement, tira la couverture sur sa tête et s'y ensevelit.

« Eh, attends » aurait voulu lui dire à présent Michele : « Dis-moi au moins comment tu t'appelles et le nom de ton détachement, comme ça demain matin... » Mais il ne dit rien. Il resta là encore quelques instants à regarder, indécis, la tragique enveloppe qu'il avait devant lui. Puis il pensa que c'en était assez, assez : maintenant il devait trouver le moyen de dormir : « Sinon je vais tomber dans un état d'hébétude pire que tout à l'heure ». Il mit son fusil sur son autre épaule pour se soulager un peu et regagna la meule.

17

Où était cette espèce de passage, de rainure dans la paille, le long de laquelle il était monté déjà deux fois ? Mais où diable était-ce donc ? Il n'arrivait plus à s'y retrouver. Il parcourut inutilement une ou deux fois d'avant en arrière le côté nord de la meule, exposé à la brise mortellement glacée ; le côté sud était barré sur toute la longueur par des corps allongés. Il essaya d'arracher de la paille au flanc du tas, mais elle était tellement compacte et gelée qu'il ne lui en restait, dans ses gants de toile, que de misérables touffes. Il se sentait véritablement épuisé : « Assez, je dois reprendre souffle », se dit-il, « je dois me reposer au moins... au moins une dizaine de minutes, puis... » Puis, quoi ? A nouveau il ne réussissait pas bien à rassembler ses idées : il s'assit dans la neige, le dos appuyé à la meule. Et cet air glacé, presque en volutes, comme un étrange tourbillon, qui ne cessait de le lécher...

Peut-être que cet air provenait – oui, peut-être – d'une porte grande ouverte sur l'extérieur... Qui avait été assez stupide pour laisser la porte ouverte en causant ce terrible courant d'air ? Dans ce hall d'auberge de montagne ! L'air venait certainement de dehors, de la montagne, et il entrait en tourbillons par la porte ouverte de l'auberge. « Fermez, misérables, fermez la porte ! » Et il avait beau répéter « fermez la porte », il n'y avait personne dans le hall, personne pour l'entendre. « Je pourrais essayer de dormir là par terre, contre le mur... Mais comme il est gelé ce sol, on dirait de la glace. La porte, misérables, la por... » Michele finit par s'assoupir, assis contre la meule dans la glace et la neige sale, sur le côté exposé au vent, où

il n'y avait personne. Il fit un somme d'une demi-heure environ, rempli de cauchemars qui achevèrent de lui épuiser le cerveau.

Quand, réveillé, il se leva, il ne reconnut plus le lieu, ni ne se rappela de quelle façon il avait atterri là. Du reste ça lui était égal. Ce qui lui importait c'était seulement de retrouver son compagnon d'école Ambrogio Riva. Il était sûr de l'avoir vu la veille, en bas dans le village. Sans doute qu'ils étaient venus dans cette auberge de montagne avec le collège pour skier... Mais qui parlait d'auberge ? Où était l'auberge ? Et quel collège ? Qu'est-ce qu'il racontait donc ? Il n'y avait ni auberge ni compagnon de collège ici. Et quant à skier... c'était peut-être oui et peut-être non, sur ce point les choses n'étaient pas très claires. « Pas claires du tout », dit-il à voix haute. « Pas du tout », cria-t-il. Ambrogio Riva, par contre, celui là, si, il avait quelque chose à voir avec cette histoire embrouillée. Michele ne comprenait pas bien en quoi, mais il avait quelque chose à y voir, c'était indubitable.

– Ambrogio, essaya-t-il de l'appeler à voix haute. Il répéta ce nom. Puis il se mit à hurler : « Ambroogioo Riiva. Ambrooogiooo Riiiva. »

Personne ne lui répondit, personne ne se montrait. Quel froid en attendant, quel froid épouvantable : à en crever. Michele bougea, commença à marcher. Tout en bas dans la vallée on entrevoyait des maisons dans la neige ; le village qui était sous l'auberge... il devait s'agir de Madesimo.

C'était peut-être Madesimo et peut-être pas... De toutes façons Ambrogio ne pouvait être que là, dans l'une de ces maisons. (« Au chaud il s'est terré, au chaud le malin... »)

La pente descendue lentement, l'officier arriva sur la route gelée qui parcourait le fond de la vallée ; là non plus il n'y avait pas une âme. Après avoir regardé autour de lui, il entreprit de se diriger vers l'est, vers les Russes. Il était armé de son seul pistolet, son fusil étant resté contre la meule. A la première petite maison qu'il rencontra il essaya de nouveau d'appeler : « Ambroogioo... Ambrooogiooo... » Il n'y avait ici, apparemment ni Ambrogio, ni personne d'autre, personne. « Que le diable t'emporte », murmura-t-il à l'adresse de son ex-compagnon de classe, et il continua sa route.

Bien sûr c'était étrange, et ça ne collait pas, le fait que cette maison de Madesimo avait un toit de paille... mais il n'avait ni le temps ni l'envie de réfléchir. Les maisons, remarqua-t-il, étaient très éparpillées dans cette région, certaines plutôt loin de la route : mais là devant il y en avait deux proches de la route, et proches entre elles, et là Michele était certain – ou presque – qu'il allait trouver son camarade Ambrogio. Il continua donc, regardant les deux maisons avec des yeux brillants. Parvenu à portée de voix il recommença à appeler : « Ambroogioo. Ambrooogiooo. Répooonds. »

18

Leurs armes pointées et le cœur bondissant dans la poitrine, le lieutenant Laritsev et les autres Russes de garde suivaient chacun de ses mouvements. « Vivant », ordonna entre ses dents l'officier, « celui-là nous devons le prendre vivant. » Il jeta un coup d'œil au caporal Nikitenko, contracté près de lui derrière le tas de pierres : « Vitia, cours vers ces quatre-là », dit-il en montrant du menton le poulailler, « et répète-leur qu'ils ne doivent pas tirer. Dis-leur que c'est nous qui le prendrons. Qu'ils soient prêts à intervenir seulement si derrière celui-là il en arrive d'autres. Va et reviens tout de suite ici. »

Le caporal s'éclipsa. Quelques secondes plus tard, haletant, il était de nouveau posté derrière le tas de pierres enneigé. De l'Italien qui arrivait on entendait maintenant, outre la voix, le piétinement des souliers dans la neige. Quand il fut à leur hauteur, Nikitenko, Balustre et Soukhoroukov lui sautèrent dessus tous ensemble, tandis que le lieutenant Laritsev, qui avait bondi avec eux hors de l'abri, le visait avec son pistolet : « Silence. Silence », lui intima-t-il en russe, d'une voix soutenue. Michele ne comprenait pas : instinctivement il fit le geste de reculer et de s'échapper, mais il fut solidement maintenu : « Eh, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Misérables », protesta-t-il toujours sans comprendre, l'esprit toujours confus.

Soukhoroukov, celui qui lui avait saisi le bras gauche, lui faisait très mal, le serrant sans raison de toutes ses forces et lui tordant le bras : « Misérable », hurla Michele. « Misér... » Il essaya de lui donner un coup de tête mais le caporal Nikitenko fut prompt à lui saisir le menton et la bouche d'une main. Le sous-lieutenant ainsi maintenu meuglait et se débattait de toutes ses forces. « Silence », lui ordonna de nouveau Laritsev en russe, « tais-toi. » Tandis que les deux autres le tenaient, Nikitenko lui ôta rapidement l'écharpe qu'il avait au cou et s'en servit pour le bâillonner.

« Allons, emmenons-le dans la maison », ordonna Laritsev en abaissant son arme. Le prisonnier qui continuait à se débattre furieusement fut porté presque à bout de bras dans l'isba. On alluma une lanterne qui éclaira les hommes étendus partout sur le sol. Laritsev en heurta du pied quelques-uns et les fit se pousser pour avoir un peu de place libre autour d'une petite table qui se trouvait contre un mur. Le prisonnier fut délesté de son ceinturon portant son pistolet et amené devant la table : là, on lui ôta le bâillon et on lui libéra les bras. Balustre et Soukhoroukov demeuraient à ses côtés, prêts à l'empoigner à nouveau.

19

Il regarda autour de lui avec terreur : le choc violent l'avait finalement ramené à la réalité : il était tombé entre les mains des Russes ! Les discours

de ses collègues et simples soldats à propos de la cruauté de l'ennemi et les étranges paroles du moribond lui revinrent tout en même temps à l'esprit : Dieu cette nuit te sauvera (« et au contraire je suis tombé à la merci de ces bêtes fauves... »), et – pire que toute autre chose – les récits des massacres perpétrés par les communistes qu'il avait entendus de la bouche des civils russes. « C'est la fin. Pour moi c'est fini... » Il lui semblait devenir fou. A la perspective de la mort, tout son être se rebellait convulsivement.

Les Russes qui l'avaient capturé, revêtus de leurs cabans molletonnés et coiffés de leurs bonnets à poils, pour l'instant ne parlaient pas. La plupart de ceux qui étaient allongés continuaient à dormir pesamment et à ronfler, seuls quelques-uns, que l'officier avait réveillés, assis maintenant sur le sol, le regardaient ; l'un de ceux-là péta.

Bien sûr maintenant ils allaient l'interroger et, pour l'obliger à parler, le frapper, peut-être même le torturer. « Il vaut mieux mourir, en finir. » Mais de quelle façon mourir ? Et d'autre part à la perspective de la mort non seulement sa raison, mais chaque cellule de son corps se rebellait.

Rien ne transparaissait pourtant de cette agitation intérieure : le jeune homme – éclairé maintenant par la lanterne posée sur la table – haletait seulement un peu, mais cela pouvait être attribué aux efforts qu'il venait de fournir et au bâillon dont on l'avait à peine libéré.

– C'est un officier, fit remarquer satisfait le caporal Nikitenko, en montrant aux autres le ceinturon portant le pistolet qu'il tenait à la main.

– Ça s'est bien passé, dit le lieutenant Laritsev.

– Oui, bien, reconnut Balustre, seul parmi les Russes à montrer un peu d'émotion.

De nouveau ce fut le silence. Soukhoroukov ne disait rien : pour lui, amis ou ennemis, pauvres ou riches (et celui-ci, certainement, était riche), étaient tous à mettre dans le même sac. Qu'ils aient de bonnes ou de mauvaises intentions, ils lui cassaient tous les.... à lui. Il se pinça le nez avec les doigts et le libéra de sa morve qui – étant donné son rhume – fut en partie projetée par terre et en partie lui resta sur le menton.

– Toi maintenant retourne dehors, ordonna Laritsev au caporal. Appelle un de ceux qui sont au poulailler et remets-toi de garde sur la route avec lui. Et aux deux autres : « Vous, par contre, pour le moment restez ici pour garder le prisonnier. »

Le caporal Nikitenko enveloppa le ceinturon ôté à l'ennemi autour de son pistolet et posa le rouleau sur le bord intérieur d'une fenêtre. Puis, après avoir jeté un coup d'œil désappointé à ses deux compagnons qui allaient rester au chaud dans la maison, gagna la porte et sortit.

Laritsev tira de sous la table un tabouret et s'assit. Il ôta de sa tête son bonnet à poils et le posa sur la table, découvrant son front haut et pâle : « A nous deux » dit-il en russe au prisonnier qui se raidit aussitôt.

– Commençons par le grade et le détachement d'appartenance.

Le sous-lieutenant Tintori ne comprenait pas le russe et demeurait tendu, la bouche toujours entrouverte.

– Celui-là, dit Laritsev à ses hommes, ne comprend pas un traître mot de russe. Essayons le français. Il répéta la question au prisonnier en français.

Celui-ci, cette fois, comprit très bien et regarda abasourdi celui qui l'interrogeait et qui, dans ce lieu et en ce moment, utilisait une langue liée dans sa mémoire à des états d'esprit tout autres et à de tout autres moments.

– Je suis sous-lieutenant. Du quatre-vingt et unième régiment d'infanterie, déclara-t-il à mi-voix.

– Quatre-vingt et unième ? répéta le Russe, comme pour se le mettre bien dans la tête (il n'avait pas de quoi prendre des notes).

Michele hocha la tête.

– Combien d'Italiens êtes-vous ici devant nous ?

– Je ne sais pas, répondit le prisonnier. Il commençait déjà à se dominer un peu, et aussi à se dire qu'il avait peut-être commis une erreur en admettant connaître le français.

Le Russe modifia sa question : « Combien de régiments italiens se trouvent ici devant nous ? »

Le sous-lieutenant Tintori ne répondit pas.

Laritsev répéta sa question, tant en russe qu'en français, toujours sans obtenir de réponse. Pendant ce temps, Michele s'efforçait de réfléchir : « Peut-être que je n'ai pas commis d'erreur : parce que si ceux-là étaient convaincus de ne rien pouvoir tirer de moi, ils me tueraient tout de suite... »

– Vous devez me dire combien d'Italiens et combien d'Allemands il y a ici devant nous, et ce qu'ils ont prévu de faire demain.

Encore une fois le prisonnier ne répondit rien.

Laritsev regarda Soukhoroukov : « Il semble réticent à parler », dit-il comme s'il réfléchissait à voix haute.

– Est-ce qu'on doit lui tordre un bras ? demanda l'autre. Si, à deux, on le lui tord comme il faut, jusqu'à le lui casser au besoin, vous verrez qu'il parlera.

– Non, murmura l'officier, il pourrait ne plus parler du tout.

Indifférent et enrhumé, Soukhoroukov prit son nez entre ses doigts et le libéra de nouveau.

Laritsev s'adressa au prisonnier en changeant sa question : « A quel bataillon appartenez-vous ? »

La question parut à Michele autorisée par les conventions internationales (il savait que – malheureusement – la Russie communiste n'adhérait pas à ces conventions) : « Vous voulez savoir quel est mon bataillon ? » demanda-t-il.

– Oui.

– Premier bataillon du quatre-vingt et unième régiment d'infanterie.

Le mot français « bataillon », dit et répété, fit soudainement surgir de qui sait quel coin reculé de sa mémoire un vers de Victor Hugo étudié à l'école, un vers qui faisait référence à la bataille de Waterloo et qui pourtant convenait aussi à la situation présente. Convenait si bien que Michele fit sans réfléchir une chose dont il réalisa l'absurdité en même temps qu'il la faisait

(une de ces choses que l'on fait en certains moments décisifs de la vie, seulement parce que Quelqu'un nous les fait faire) : il récita à voix basse le vers en question : « *La pâle mort* », murmura-t-il, « *mêlait les sombres bataillons* [1] ».

Laritsev, naturellement, demeura très surpris, et se tut un moment. Puis, à l'ébahissement du prisonnier, il compléta la citation : « *Waterloo, morne plaine... dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons, la pâle mort mêlait les sombres...* » Il n'alla pas jusqu'à la rime, craignant l'impression qu'elle aurait pu faire sur les soldats. « Victor Hugo, n'est-ce pas ? Vous aimez vous aussi cet auteur ? »

Michele ne répondit pas ; l'autre se tut à son tour.

Les deux jeunes gens se scrutèrent mutuellement. Ils n'étaient en apparence que deux soldats mortellement opposés l'un à l'autre : mais c'étaient d'abord deux artistes, chacun avec son immense et différente tradition derrière lui. Le fait d'être un artiste ne différenciait pas l'Italien de son peuple qui, en un certain sens, est tout entier composé d'artistes (même trop, comme on sait). Il différenciait au contraire, et radicalement, le Russe du sien, faisant de lui une sorte d'être à part. Alors que l'Italien n'éprouvait que de temps à autre le besoin de communiquer avec d'autres artistes, l'isolement du Russe le rendait au contraire toujours attentif à la présence de l'un d'entre eux avec qui communiquer. « Celui-ci, qui me sort Victor Hugo dans un moment pareil, doit forcément être sensible à la poésie... ». Il commençait déjà à entrevoir chez l'autre une condition – celle de l'artiste justement – qu'il imaginait aussi solitaire et aussi poignante que la sienne.

– Quelle est votre profession ? demanda-t-il, s'efforçant de reprendre le ton impersonnel qu'il avait un instant auparavant.

Michele ne répondit pas. A quoi pouvait bien tendre cette question ? Peut-être à le classer pour ou contre le prolétariat ?

Laritsev ne se laissa pas décourager par son silence. « Seriez-vous... Seriez-vous par hasard artiste ? » lui demanda-t-il lentement, presque en ânonnant.

Michele en resta pétrifié : « Et quoi ? C'est donc écrit sur ma figure ? Celui-là aussi s'en est aperçu, comme Gemellone là-bas à l'Université... Autant l'admettre », résolut-il et, une fois encore, il fit une chose que certainement, s'il avait été libre de la faire, il n'aurait pas faite. « Pour le moment je suis seulement étudiant », répondit-il, « mais c'est comme vous le dites : je suis, enfin je veux être, écrivain. »

Dans le visage intelligent du Russe passa une sorte de lueur. Le prisonnier le remarqua et en prit peur. « Imbécile ! Quel imbécile j'ai été ! Si ceux-là n'ont pas l'habitude de garder leurs prisonniers en vie, ils le feront d'autant moins de quelqu'un qui, un jour, pourrait témoigner de leur barbarie... J'ai fait la pire des choses possibles. »

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Il recommença à s'agiter intérieurement. Qu'avait-il fait ! Désormais son sort était réglé, c'était la fin, la fin. Il ne parvenait plus à se concentrer. Il n'essaya plus d'analyser la personnalité, ou au moins le visage de son interlocuteur : du reste s'il lui avait été possible de se dominer suffisamment pour pouvoir le faire, ce visage pâle, amaigri et comme marqué par une sorte de singulière bonté (oui, vraiment : de bonté), l'eût fait penser non à un collègue en art, mais plutôt à un saint. Il fut même un instant tout près de le penser, influencé par le regard douloureux de l'autre, mais : « Un saint ? Voilà que je suis de nouveau en train de délirer », se dit-il aussitôt, « j'entre à nouveau dans une phase de délire ! »

Conscient d'être pour le moment incapable d'adopter une quelconque stratégie de salut, il serra délibérément les lèvres, baissa la tête et décida de ne plus dire un mot.

L'officier russe se rendit compte du changement intervenu en lui, même s'il ne savait pas à quoi l'attribuer. Il aurait voulu lui expliquer : je vous ai posé cette question parce que moi aussi je suis un artiste. Mais c'était un discours dangereux, surtout avec un prisonnier inconnu qui aurait pu le répéter.

Il laissa s'écouler un certain temps, puis il dit : « Dans votre intérêt, c'est-à-dire[1] dans l'intérêt de votre vie même, écoutez bien les questions que je vais vous poser maintenant. » Il prit, au profit de ses hommes, un ton plus inquisiteur : « Avec moi tu dois te décider à vider ton sac, tu as compris ? » s'exclama-t-il en russe. Puis il formula en français ses questions, répétant certaines d'entre elles en russe : « Combien êtes-vous à peu près, vous Italiens, encerclés à Arbousov ? Et combien y a-t-il d'Allemands ? Quelles armes lourdes avez-vous ? En particulier combien de chars de combat ? Quel est votre programme pour demain ? Qu'entendez-vous faire demain ? » Après chaque question il restait un peu silencieux, comme attendant la réponse.

Le prisonnier se cantonnait dans son mutisme, fixant, voûté, le sol de terre devant lui.

– Rappelez-vous bien : je vous ai posé ces questions, conclut l'officier russe. Vous m'avez compris ? Puis il se tourna vers les deux gardes : « Il ne veut plus rien savoir, il ne veut pas parler. »

– Ben, il a quand même dit quelque chose, fit observer Balustre, surtout pour lui complaire ; et il sourit, découvrant l'étrange machin métallique qu'il avait dans la bouche.

– Oui, quelque chose oui, et d'intéressant, reconnut Laritsev.

– Ce malheureux se rend compte qu'il a peu d'issues, pensait-il en même temps. Il se souvenait des cadavres en bordure de piste quelques kilomètres avant Arbousov, toutes ces nuques fracassées avec les cervelles par terre. « Tu n'as pas tort, pauvre artiste malchanceux... Moi de toutes

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

façons j'entends faire mon possible pour te sauver. » Quoi, il ne le savait toutefois pas encore.

Comme pesant à part soi le pour et le contre, il dit au deux gardes : « Si nous l'envoyons au commandement de compagnie, à moitié délirant comme il est, une fois dehors il est capable de faire du boucan. Nous devons d'abord tâcher de le faire se rétablir un peu. »

Il regarda sa montre, dit à Balustre : « Allons, ceux de notre tour sont sur le point de quitter la garde, prépare le thé pour tout le monde. »

– Et lui ? Je le laisse ? demanda le soldat en montrant le prisonnier.

Laritsev fit un signe d'assentiment, touchant d'une main la gaine de son pistolet comme pour dire : pour ce qui est de le surveiller c'est moi qui te relayerai.

A ce geste Michele eut un frémissement.

Balustre se déplaça et alla vers le poële.

– Écoutez-moi, écrivain, dit le lieutenant russe, après avoir encore une fois considéré le prisonnier, j'entends faire mon possible pour vous sauver la vie. Mais dans les interrogatoires vous ne devrez plus dire à personne, à personne, jamais, que vous êtes écrivain. Vous avez compris ? Sans le regarder directement en face, Michele fit signe que oui.

– Très bien. Pendant ce temps j'essaierai d'inventer quelque chose. Parce que pour vous l'essentiel est d'arriver vivant dans les arrières. Vous comprenez ça ? Je dirai qu'il m'a semblé que vous aviez des informations sur... eh bien, nous verrons. Je le fais pour vous aider, vous avez compris ? Vous avez bien compris ?

Plus que jamais indécis Michele hocha la tête une deuxième fois, toujours sans le regarder.

– Voilà[1], dit Laritsev.

20

Un des hommes de garde entra dans l'isba pour réveiller ceux du tour suivant. A peine levés ces derniers découvrirent le prisonnier et se pressèrent autour de lui, examinant avec convoitise sa capote à fourrure, ses souliers. « *Tchassy* ? (la montre ?) » demanda l'un d'eux. Comme Tintori ne répondait pas, le Russe le saisit d'une main par les cheveux et par une oreille et le secoua durement : « C'est à toi que je parle, réveille-toi, charogne. » Mais Laritsev intervint et par quelques mots le fit renoncer : « C'en est un qui a des informations peut-être importantes », dit-il, « ne le touchez pas. » Les regards des soldats convergèrent vers lui avec étonnement. « Nous avons eu de la chance », dit l'officier, et cela il le pensait vraiment.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Le changement de la garde eut lieu. Les hommes relevés entrèrent en groupe dans l'isba, commentant la capture. Laritsev ordonna que personne ne s'approchât du prisonnier et lui fit donner par Balustre une demi-gamelle de thé et une tranche de pain noirâtre. Michele, qui jeûnait depuis plusieurs jours, se mit à manger lentement (qui sait quand il aurait l'occasion de manger encore...) en s'efforçant de ne pas faire voir à quel point il avait faim. Puis l'officier russe lui ordonna, d'une voix sévère, de s'allonger par terre contre le mur.

– De temps en temps il se remet à divaguer, expliqua-t-il à ses hommes, on ne peut pas l'envoyer à la compagnie dans cet état : il pourrait essayer de s'échapper dans la neige et nous contraindre à... Mais nous, c'est vivant qu'il nous intéresse.

Il se tourna vers le prisonnier : « Tu dois finir de vider ton sac, tu as compris ? Tu dois me dire tout ce que tu sais sur ces troupes allemandes qui sont en train d'affluer à Millerovo, tout. » Il lui répéta ces mots en français : « Vous m'avez dit que des forces fraîches allemandes arrivent à Millerovo. Vous comprenez ? Les Allemands à Millerovo. Ne l'oubliez pas. »

Michele ne répondit pas. Après que tous les Russes, officier compris, se furent allongés (sauf un de l'équipe de tour qui, chargé de le garder, s'était assis sur un tabouret) il essaya de comprendre ce qui lui arrivait. « Qu'est-ce qu'il lui a pris à celui-là ? Est-ce qu'il est sérieux ou est-ce qu'il fait semblant ? Mais pourquoi ferait-il semblant ? Ouais, et pourquoi serait-il sérieux ? C'est étrange, inexplicable... A quelle sauce veut-il me manger ? » Millerovo, il y était passé pendant l'été, durant l'avancée : ces énormes usines mêlées à des étendues de masures aux toits de paille... Mais que venait faire Millerovo ici à présent ? En attendant, les ennemis semblaient le laisser en paix, personne ne le tourmentait plus, il pouvait (pour combien de temps ?) jouir d'une bonne chaleur régénératrice. « C'est ça, je dois avant tout emmagasiner le plus possible de chaleur, me détendre les nerfs, me reposer l'esprit. Surtout, je dois me reposer l'esprit. Puis – pas tout de suite, mais quand je me serai un peu repris – je ferai le point sur la situation. Et je dois le faire sérieusement, parce que c'est ma peau qui est en jeu cette fois-ci. »

Le poële, rechargé depuis peu, ronflait doucement. Ce ronflement étouffé lui rappelait le vieux poële à bois de sa maison de Nova. Nova, son père ! Non, maintenant il ne devait pas penser à son père, sinon adieu la détente. A la maison, oui, à ça il pouvait penser, à la petite cour même, avec la touffe de bambous, si verts sous le soleil... De dehors les bruits, y compris de temps à autre quelque fusillade, lui parvenaient comme ouatés, comme s'ils venaient de très loin : « Oui, de très loin, de très loin... », se répétait le prisonnier en une sorte d'inconscience accordée au doux ronron du poële. Tout à coup il se secoua : « Seigneur, dans quelle terrible situation je me trouve... Ange gardien, aide-moi toi : depuis que je suis au monde je n'ai jamais eu autant besoin de ton aide qu'en ce moment ! Et aussi de la tienne, saint Michel, chef des anges fidèles dont je porte le nom. Mon père ne me

l'a pas donné par hasard ton nom, tu le sais ; mais comment pourrais-je participer à la bataille de la fidélité si maintenant... je meurs ? Quand mon pauvre père m'a donné ton nom... » Son père ! Non, il ne devait pas penser à son père. Il devait se détendre au contraire. C'est ça, il devait se détendre, la chose la plus importante pour lui était celle-la : se relaxer, se reposer l'esprit, détendre ses nerfs. Les quelques bruits du dehors continuaient à lui parvenir comme de très loin, de très loin... Il se trouvait étendu au chaud, après trois nuits et trois jours de marche et de fatigue épuisante dans le gel féroce : sans s'en apercevoir il glissa dans le sommeil.

Il fut réveillé quand commença le tour de garde suivant du lieutenant Laritsev. Celui-ci, cette fois, lui fit sans ménagements lier les mains derrière le dos, et l'expédia à l'état-major de compagnie, accompagné d'un billet sibyllin qui le signalait « *probablement détenteur d'importants renseignements relatifs au secteur de Millerovo* ». C'est pourquoi l'éléphantesque capitaine, après lui avoir ôté sa montre et lui avoir en vain posé quelques questions en russe, puis – par le biais d'un interprète vraiment approximatif– en allemand, s'en débarrassa en l'envoyant au commandant, lequel sans perdre de temps l'expédia plus en arrière encore. Toujours avec l'avertissement qu'il soit maintenu en vie en tant que probable détenteur d'importantes informations relatives à un autre secteur du front. Ce qui en fin de compte constitua son salut.

21

Quelques heures plus tard, alors que le jour était sur le point de se lever (en cette saison la nuit durait, comme on l'a dit, seize heures) le lieutenant Laritsev fut réveillé par le sergent entré en hâte dans l'isba : « Venez tout de suite camarade lieutenant. Il y a quelque chose qui cloche : peut-être que les Italiens se préparent à mettre les bouts. »

Sautant sur ses pieds, Laritsev enfila rapidement son caban qu'il avait gardé sur lui en guise de couverture, et saisissant son pistolet et ses jumelles, se précipita dehors à la suite du sous-officier.

Dans l'aube violacée on entrevoyait en effet, là-bas dans Arbousov, les ennemis qui se rassemblaient : pas avec beaucoup d'ordre semblait-il. Et peut-être pas pour se mettre en marche. En fait ils ne paraissaient pas se mettre en colonnes, mais plutôt se regrouper sans ordre. Laritsev les observa attentivement à la jumelle dans le jour blafard, tandis qu'une anxiété croissante lui serrait le ventre.

– Fiodor Kouzmitch, donne l'alarme, réveille tout le monde et fait tout de suite rassembler le section, ordonna-t-il au sergent, et dis à Makarov et à Kalatov... Il s'interrompit : « ils sont tous les deux dans cette isba, n'est-ce pas ? »

– Oui, dans celle-là.

– Appelle d'abord ces deux-là. Vite : dis-leur qu'ils viennent me trouver tout de suite.

Le sergent, volumineux dans son long pardessus, s'empressa d'exécuter les ordres. Les deux mouchards sortirent tout de suite de l'isba : Kalatov tenait sur une épaule la fourrure ôtée à l'Italien tué.

– Vous deux, ordonna Laritsev, filez au grand galop voir le capitaine. Le plus vite que vous pourrez, naturellement sans vous faire repérer par l'ennemi. Vous direz au capitaine, d'abord que les Italiens sont en train de se regrouper et qu'à mon avis ils ont l'intention de nous attaquer. C'est compris ? L'ennemi se regroupe pour attaquer. Ensuite vous lui demanderez quels ordres il a pour notre section, et, troisièmement, vous reviendrez ici immédiatement avec les ordres : immédiatement, ça aussi c'est un ordre formel.

Les deux hommes paraissaient impatients de filer. « Un moment », les arrêta Laritsev : « Vous vous rendez compte que le sort du section, la vie de tout le monde, est entre vos mains ? »

– Bien sûr, camarade lieutenant, répondit le caporal Makarov.

L'officier aurait préféré envoyer un des hommes en qui il avait davantage confiance, mais il n'avait pas le choix : « Comme courriers le capitaine m'a donné ces deux salauds, reste à savoir s'ils reviendront... » « Je vous donne dix minutes pour aller et revenir dit-il. C'est compris ? Avant dix minutes vous devez de toute façon être de retour ici. Filez. »

Kalatov fit mine de partir. « Un moment, excusez-moi », demanda par contre Makarov. « Dix minutes si le camarade capitaine nous donne tout de suite la réponse. Mais sinon ? »

« Regardez-moi ça, il cherche un prétexte pour ne pas revenir », pensa Laritsev. Malgré cela il était obligé de le ménager. « Je vous fais confiance », dit-il. « Je sais que vous reviendrez ici dès que possible. Du reste, en cas de retard injustifié, vous devrez en répondre devant moi, et même devant nous tous. Vous savez que je ne plaisante pas. Allons, ne perdez pas davantage de temps, filez. »

Les deux hommes ne se le firent pas répéter et s'éloignèrent en courant presque, l'un derrière l'autre, en direction de la compagnie.

L'officier se remit à pointer ses jumelles sur l'ennemi. Pendant ce temps, les hommes du section s'alignaient en toute hâte à l'intérieur et à l'extérieur des deux isbas. L'unique mitrailleuse fut placée à l'une des fenêtres.

Ceux qui étaient postés avec Laritsev près de la route se tournaient de temps en temps pour regarder du côté de Makarov et Kalatov, et quand ils eurent disparu, ils se mirent à scruter les isbas de la compagnie. Spécialement « Balustre » : « Espérons que le capitaine nous enverra à temps l'ordre de rentrer », se répétait-il avec angoisse. « Sinon ici nous serons vite entre deux feux ». Laritsev devinait ces pensées chez Balustre et chez les autres, c'était aussi son idée fixe, mais il se donnait en même temps la réponse : « L'ordre de nous placer ici, le capitaine l'a reçu du comman-

dant : pour nous tirer d'affaire il devrait modifier cet ordre de sa propre initiative, et il ne le fera pas. »

Tandis qu'il ruminait ces pensées, les armes lourdes placées de l'autre côté des bords de la vallée commencèrent à tirer, reprenant le massacre interrompu à la tombée de la nuit. Immédiatement, les katiouchas furent aussi de la partie. On voyait leurs fusées s'ouvrir dans le village, l'une à la suite de l'autre au milieu de la foule ennemie. Elles mettaient les hommes en pièces, contraignant tout le monde à se jeter frénétiquement à terre, et à fuir ensuite de tous côtés.

– Voilà, comme ça, comme ça, approuvaient les soldats du section. Voilà, très bien, très bien. Que ça leur ôte l'envie de venir à l'assaut, à ces fils de vache.

Malgré cela les formations italiennes qui s'étaient regroupées depuis peu commencèrent à bouger. Elles quittaient en éventail le village et ses alentours, avançant de toutes parts dans la neige. Elles semblaient avoir l'intention de se rendre maîtresses de la vallée entière, sans doute pour se soustraire à cette sorte de tragique tir à la cible, où il n'était pratiquement pas un seul coup qui ne fît des morts.

Laritsev remarqua que tous les Italiens présents dans le village n'attaquaient pas, et peut-être même pas la majorité, du moins pour l'instant. Pourtant, ceux qui s'étaient mis en mouvement étaient nombreux... Là-bas vers le sud, dans un tonnerre de fusillade, ils avaient déjà rejoint les premières positions russes dans la neige : ça y était, ils se mettaient à courir et à crier, ils attaquaient à la baïonnette... Dans le fracas général un faible écho de leur étrange cri de guerre : « Savoia ! Savoia ! » parvenait jusqu'ici. « Quelle merde », se disait Laritsev de plus en plus inquiet, « quelle merde ! Bientôt ce sera à nous. » Ça et là, la jumelle lui permettait de distinguer, mêlés aux formations italiennes, des petits noyaux de soldats allemands en uniformes blancs, munis d'armes d'accompagnement telles que mitrailleuses et mortiers. « Ils soutiennent l'attaque des Italiens », pensait-il. « Là où il s'agit de tuer, les Allemands ne peuvent pas être absents. Et en attendant, aucun ordre ne parvient de la compagnie ».

Mais désormais il ne pouvait plus s'intéresser à l'ensemble de la bataille, il devait concentrer toute son attention sur son propre petit secteur, parce que de nombreux Italiens s'avançaient aussi dans le fond de la vallée. Leurs balles – rares pour l'instant, comme s'il s'agissait d'un tir d'essai – sifflaient dans l'air, quelques-unes frappèrent les façades des deux isbas avec des chocs semblables à des coups de fouet, brisant quelques vitres. Tout à coup, de la fenêtre, la mitrailleuse du section ouvrit bruyamment le feu. Les soldats se mirent à tirer avec leurs fusils et, presque en même temps, deux cents mètres plus en arrière, les armes de la compagnie, puis celles du bataillon tout entier ouvrirent le feu. Maintenant des balles claquaient aussi contre l'arrière des isbas. Autour d'elles se mirent à pleuvoir deux, trois, quatre coups de mortier allemand, qui assourdirent tous les hommes postés. Les Italiens, là devant, s'étaient mis à courir, certains tombaient – beau-

coup, il fallait l'espérer – mais les autres continuaient d'avancer en hurlant et en tirant avec leurs fusils et leurs mousquetons. Les défenses couvertes de neige du section – en réalité semblants de défenses plus que défenses réelles – furent rapidement criblées de balles et bon nombre d'hommes furent touchés. Dans l'isba la mitrailleuse cessa le tir, ses servants devaient avoir été tués. A deux pas de l'officier, Balustre poussa un cri : malgré la clameur assourdissante d'une mitrailleuse de l'autre côté, Laritsev l'entendit, tourna la tête et vit l'ordonnance accroché aux pierres, le front ensanglanté. A l'intérieur de la deuxième isba le gigantesque sergent au pardessus effrangé fut touché à son tour. Alors ses hommes se précipitèrent dehors et se mirent à courir comme des fous vers leur compagnie. Ils furent pris à la fois par le tir de celle-ci et par celui de l'ennemi.

La plupart de ceux qui étaient restés en vie dans les isbas et au dehors, se jetèrent sur le sol et s'y recroquevillèrent, déterminés à se constituer prisonniers. Les Italiens n'étaient plus qu'à quelques mètres et lançaient furieusement leur cri : « Savoia ! Savoia ! » ; dans quelques secondes ils entreraient dans les défenses du section. A l'emplacement sur la route, le caporal Nikitenko était maintenant, avec Laritsev, l'unique survivant. Tout à coup il arracha des mains du mitrailleur mort le fusil à barillet et, hurlant : « Camarade lieutenant, en avant, en avant ! » s'élança en direction de la compagnie. Hébété, terrorisé, incapable désormais de se dominer, l'officier le suivit.

– Ici, hurla Nikitenko au milieu du tourbillon de coups de feu, ici ; et, en quelques grands bonds il se jeta derrière l'isba la plus proche, suivi du lieutenant. Un instant seulement ils entrevirent derrière eux ceux des ennemis qui, baïonnette au canon, entraient en hurlant dans les positions.

L'un d'eux pourtant, le premier, qui précédait les autres de quelques pas, riait. Laritsev ne le vit qu'une fraction de seconde mais il en fut certain et son visage lui resta gravé à l'esprit : rose, imberbe, vraiment sans aucune marque de barbe, les yeux bleus, littéralement un visage de petite fille. Il ne hurlait pas, il riait, il semblait s'amuser. De corpulence gracile, cet ennemi rieur – mais cela Laritsev n'eut pas le temps de le remarquer – arborait sur les manches de sa capote les grades dorés de sous-officier.

22

Les deux Russes ne restèrent que quelques instants à l'abri de l'isba : enjambant d'un bond le cadavre incrusté de givre du menuisier sicilien (Laritsev se rappelait fugitivement les photos qu'il avait trouvées sur lui, ces gens à l'aspect digne... quand les avait-il examinées ces photos, combien de temps y avait-il ? C'était bien au cours de cette même nuit, incroyable ! Le portefeuille du mort était toujours dans sa poche...) ils se ruèrent tous les deux vers la compagnie, passant parmi les corps sans vie des camarades qui avaient tenté de fuir avant eux. Pour éviter les projectiles Nikitenko zigzaguait furieusement et Laritsev s'efforçait de l'imiter : « Ouille ! » fit tout à

coup le caporal, et : « Ouille ! » cria-t-il plus fort après quelques pas. Dans le terrain enneigé, à quelques mètres d'eux et à une trentaine de mètres de l'isba, se trouvait une fosse en forme d'entonnoir. Nikitenko s'y jeta plus qu'il n'y entra. Il tenait toujours le fusil mitrailleur à barillet qu'il déposa sur la neige avec une évidente difficulté ; puis il se sectionna sur lui-même. « C'est fini pour moi », murmura-t-il.

– Qu'est-ce que tu dis ? haleta Laritsev.

– Ils m'ont touché là, et..., murmura Nikitenko. Il se mit à vomir et un peu de sang sortit de sa bouche. « Pour moi il n'y aura pas de Vorochilovgrad », murmura-t-il après un instant.

Laritsev était fou de terreur. « Non ! Non ! » se mit-il à crier. « Vitia, ce n'est pas vrai, ils ne t'ont pas eu, noon ! » Il se releva pour se mettre à courir, peu importait où, mais les sifflements des balles tout autour l'obligèrent à replonger dans le trou. Nikitenko avait maintenant une tempe appuyée dans la neige, un filet de sang coulait au coin de sa bouche et c'était désormais en lui le seul mouvement. Laritsev s'étendit alors à ses côtés, visage et visière du calot de fourrure contre la neige.

Il avait toujours fait, jour après jour, son devoir de soldat en dépit de l'inique déportation, en dépit de tout. Mais à présent... En fait il était trop sensible... « Je ne suis pas adapté à la guerre : je me domine un certain temps, mais ensuite... Assez, je n'en peux plus, je n'en peux plus, c'est trop, assez. »

Il respirait avec difficulté. Et devoir, par-dessus le marché, donner sa vie pour défendre l'infâme dictature communiste ! « Non, ce n'est pas le communisme, je suis en train de défendre la Russie, pas le communisme, la Russie. » Où cela nous aurait-il menés si dans le passé tous ceux qui étaient contre les chefs avaient refusé de défendre la Russie... Cette pensée lui occupa l'esprit : tant de fois il l'avait ruminée et tant de fois il avait été persuadé de son bien-fondé, et maintenant encore cette évidence s'imposait à lui. « C'est sûr que ça vaut aussi pour les autres, pour les Allemands, pour les Italiens... Malheureux eux aussi ! »

Pendant ce temps il bénéficiait d'un moment de répit, et cela, bien plus que les pensées qui lui tournaient dans la tête, lui permit de se reprendre.

« Pourquoi se sont-ils arrêtés ? » se demanda-t-il tout à coup. De la bouche de Nikitenko le sang désormais sortait goutte à goutte.

– Vitia, l'appela-t-il à nouveau. Vitia ! Mais le caporal, comme tant d'autres ces jours-là, troupes innombrables, avait entrepris le grand voyage, quittant pour toujours ces atroces misères. Peut-être – pensa Laritsev qui croyait à une vie dans l'au-delà – peut-être Nikitenko était-il allé en esprit voir à Vorochilovgrad si son fils avait vraiment été fusillé. Mais peut-être aussi que maintenant, l'éternité étant si éloignée de cette vie, aucune des choses de ce monde ne l'intéressait plus, pas même le sort de son fils. Près du mort se trouvait le fusil mitrailleur : Laritsev allongea prudemment un bras, saisit l'arme et la déplaça devant lui, vers le bord du trou. Les assaillants devaient être tous tapis à la hauteur des deux isbas. « C'est sûr qu'ils

s'apprêtent à sauter sur le bataillon ». Il savait qu'ils étaient des centaines, même si maintenant – en levant un peu la tête – il ne pouvait apercevoir çà et là qu'un bout de calot ou de casque, ou voir se profiler un dos.

Il testa le mécanisme de l'arme : elle fonctionnait. Alors il la pointa vers l'endroit où affleuraient quelques casques ennemis et fit partir une rafale : les casques sombrèrent parmi des giclées de neige. Laritsev lui-même dut sauter vivement en arrière parce que, autour de lui, la neige fut également aussitôt criblée de trous.

23

A la rafale tirée par Laritsev, Reano, le sergent au visage de fillette, avait cessé de sourire. Il avait été parmi les premiers à se blottir à l'abri d'un mur en pierres sèches coiffé de neige : « Voilà ce qui arrive quand on s'arrête », murmura-t-il avecdépit, et : « ne jamais s'arrêter dans les assauts », répéta-t-il. Il s'en prit mentalement au capitaine inconnu qui avait ordonné la halte : « Il fallait se remettre en ordre, oui, mais en attendant voilà ce qui arrive : combien de morts nous coûtera ce maudit fusil mitrailleur qui est pointé là devant ? »

Il se retourna, cherchant des yeux le capitaine qui devait se trouver six ou sept mètres sur sa gauche. Plus loin derrière, on entrevoyait la masse de ceux qui étaient restés dans le village. « Gens qui ne valent pas *tripette* », pensa Reano. Ceux-ci, par contre, qui sont venus à l'assaut sans que personne ne les y oblige, eh bien ceux-ci, finalement... Pourtant, s'ils étaient restés à attendre un peu, et à attendre encore, qui pouvait garantir qu'eux aussi n'auraient pas changé d'avis, qu'ils n'auraient pas été repris par la peur, par la crainte panique ? Depuis que s'était amorcé le repli, il ne comprenait plus rien à ses compatriotes. Jusqu'alors ils les avait crus les meilleurs soldats du monde, et au contraire ! « Les pires, voilà ce qu'ils sont, les pires ! » Ah s'il y avait ici ses compagnons du section explorateur de Abrossimovo... Ceux-là, oui, c'étaient des hommes ! Il les revoyait un par un, tous des types gonflés, en commençant par Mangiacavalli, le meilleur de tous. « Mangiacavalli ! » pensa Reano : il était mort avant la retraite durant cette mission avec l'observateur d'artillerie, ce sous-lieutenant Corte ou Curti (pour être exact Corti, futur auteur – soit dit entre parenthèses – du présent roman). Le sous-lieutenant avait eu la vie sauve. Lui qui pourtant guidait l'entreprise avait eu la vie sauve, alors que Mangiacavalli y était resté. Quant aux autres explorateurs ils étaient morts presque tous le 16, premier jour de la grande offensive, quand les Russes avaient réussi à avancer jusqu'à submerger Abrossimovo... Eh bien, puisque ses compagnons n'étaient plus là, maintenant c'était à lui, sergent Reano, dix-neuf ans, volontaire, de faire quelque chose digne d'eux, au lieu de mollir, pour se débarrasser de ce maudit fusil mitrailleur pointé là devant. Le moment était venu d'utiliser « sa » bombe.

Il se tourna vers ses plus proches voisins, blottis à quelques pas de lui : « Eh, vous, vous m'entendez ? eh. »

– Oui ? lui répondit une voix.

– Le capitaine est là ?

– Oui il est là, derrière le coin de la maison.

– Dis-lui que je me jette sur le fusil mitrailleur. Tu as bien compris ?

– Oui, mais... Un moment.

– Dis-lui qu'ils se tiennent prêts : dès que j'en aurai fini avec ce fusil, tout le monde dehors.

– Attends que je le lui dise.

– Allez, grouille-toi.

Quelques dizaines de secondes passèrent. Reano – qui recommençait à s'amuser et à sourire – entendit la voix de l'officier qui donnait l'ordre de se tenir prêts : « Tous prêts à l'assaut. » Puis à nouveau la voix du soldat derrière lui : « Eh toi. »

– Oui ? Je m'appelle Reano.

– Reano ? le capitaine a dit d'accord. Nous sommes prêts.

– Alors j'y vais.

Il ôta de sa ceinture une grosse grenade russe munie d'une poignée, autrement efficace que ces jouets qu'étaient les grenades italiennes (il la gardait depuis des semaines, du temps de Abrossimovo : Mangiacavalli et le lieutenant Corti le plaisantaient alors là-dessus), l'empoigna de la main droite, ramassa sa mitraillette de la gauche, inspira profondément, puis bondit au-dehors et se mit à courir comme un fou vers le fusil mitrailleur. Quand il eut parcouru dix ou douze mètres il lança la grenade : « Savoia ! » hurla-t-il et, toujours courant : « Allez, dehors, tous dehors, Savoia ! »

– Savoia ! hurlèrent les autres en sautant sur leurs pieds et en se jetant en avant comme des forcenés.

Ce fut l'affaire de quelques instants : tandis que la grenade roulait sur elle-même dans l'air, l'ennemi ouvrit le feu contre Reano : un, deux, trois coups. La grenade fondit sur le fusil mitrailleur et explosa. Le mitrailleur Laritsev eut la tête déchiquetée, son arme se cabra et resta là, fichée dans la neige comme un manche à balai, tandis que le sergent Reano, sa mitraillette dans la main gauche, tombait en souriant face contre terre.

Les autres continuèrent à courir : avec une grosse formation qui avançait quelques centaines de mètres à gauche, ils se jetèrent en tirant et en hurlant vers les isbas tenues par le bataillon, que les Russes commençaient à évacuer par petits groupes. Tout en se repliant ces derniers tiraient cependant continuellement, et beaucoup des attaquants tombèrent sous leur feu : la plupart cependant continuèrent d'avancer.

Personne, sur le moment, n'eut un regard pour le sergent italien Reano et pour le lieutenant russe Laritsev. Du reste personne n'aurait pu leur être d'un quelconque secours, leur mort à tous les deux ayant été instantanée. Par la suite il n'y eut personne non plus pour rapporter ces morts puisque que le soldat auquel Reano avait dit son nom, après se l'être répété plusieurs

fois avec admiration, l'oublia. Quant à Laritsev, le seul de ses hommes resté en vie (ceux qui avaient été faits prisonniers par les Italiens furent, à peine transférés au village, séquestrés et tués par les Allemands) fut Soukhoroukov, le kolkhozien de la campagne de Vologda. Il s'était tenu immobile, faisant le mort, sous les corps de deux de ses compagnons tués, à l'emplacement du poulailler, et il n'avait plus bougé jusqu'au soir, maudissant intérieurement la guerre, les ennemis, les amis, le froid, le communisme qui lui avait ôté son lopin de terre, et le rhume qui l'obligeait à moucher son nez continuellement. Quand enfin la nuit était tombée il s'était dégagé avec précaution. Au cours de leurs attaques à la baïonnette les Italiens étaient parvenus à occuper tous les sommets de la vallée d'Arbousov sans exception, et ils y tenaient garnison. Mais ils n'étaient pas nombreux, c'étaient seulement ceux qui avaient survécu à la lutte parce que les autres, du village, n'étaient pas venus en renfort, même après que les combats avaient cessé. C'est ainsi qu'il ne fut pas difficile pour Soukhoroukov, qui marchait en silence dans la neige, de traverser les positions ennemies – il ne s'en aperçut même pas – et de sortir de la vallée. Plus loin, le long d'une piste, il tomba sur un bivouac de trains d'équipages russes et fut dirigé vers les restes de sa compagnie où, avant toute chose, il demanda si la ration de vivres avait été distribuée. Du lieutenant Laritsev il sut dire seulement qu'il était probablement mort dans les combats.

24

Trois jours entiers, la colonne stationna dans l'atroce vallée d'Arbousov qui, par la suite, dans les propos des survivants, prit le nom de « vallée de la mort ». De fait, quand la colonne en repartit, les corps sans vie des soldats italiens disséminés dans la neige de ses quelques kilomètres carrés se comptaient par milliers. Ils étaient tombés encore plus nombreux peut-être qu'au cours de chacune des plus grandes batailles de la guerre : celle de Noël 41 par exemple, sur le même front russe, ou celle de El Alamein en Afrique. Et ici, la grande majorité n'était pas tombée en combattant, mais bien en fuyant inutilement çà et là sous les coups de feu ennemis.

Après le recul des Russes, repoussés de l'autre côté des bords de la vallée, ces coups de feu s'étaient intensifiés en raison du nouvel apport d'unités de mortiers et d'artillerie ; mais, à défaut d'observation suffisante, ils avaient perdu une bonne part de leur efficacité. Du reste l'espace où les hommes étaient encerclés s'était lui aussi agrandi.

Pour donner du poids aux attaques visant à expulser l'ennemi de la vallée, on eut encore une fois recours à ces garçons de bonne volonté, toujours les mêmes, ceux qui, dès avant la retraite, avaient constitué l'ossature et le ciment des détachements. Un certain nombre d'entre eux étaient morts dans les récents combats sur le Don, d'autres – comme Bonsaver – dans les heurts au début de la retraite, et tous les autres ou presque devaient mourir

au cours de ces attaques. Eux disparus, les détachements cessèrent tout à fait d'être des détachements. Il ne resta – comme Ambrogio devait à plusieurs reprises le constater – qu'une masse incoagulable d'individus terrorisés, occupés seulement à sauver leur peau, mais incapables pour cela de s'imposer la plus petite discipline ou de prendre la moindre initiative. Durant les terribles marches qui suivirent la halte à Arbousov, tandis que, péniblement, il avançait dans la colonne bras dessus bras dessous avec Paccoi, le sous-lieutenant devait se rappeler plus d'une fois les paroles qu'il était en train de prononcer au moment où il avait été blessé : « Ce ne sont plus des soldats... » et il se donnait alors amèrement raison.

Après trois nuits et deux jours de marche presque continue avec, la nuit, des températures vraiment polaires, et après des combats répétés pour s'ouvrir la route, soutenus désormais par les seuls Allemands de tête, la colonne – assez réduite en nombre – rejoignit la petite ville de Tchertkovo. Là résistait, isolée dans la blancheur blafarde de la plaine, une petite garnison constituée de secrétaires, de magasiniers et d'autres personnes de l'arrière, qu'un lieutenant-colonel des bersagliers avait mis sur la ligne.

Tchertkovo se trouve sur une ligne de chemin de fer nord-sud, qui constituait alors une sorte de prolongement théorique – entre Voronèje et la mer d'Azov – de l'immense front oriental allemand, lequel s'étendait encore intact de la mer glaciale Arctique jusqu'à Voronèje. La tragique colonne eut donc l'ordre de se retrancher dans la petite ville, tandis que d'autres corps d'armée en retraite, italiens et allemands, étaient envoyés en occupation dans quelque autre localité sur la même ligne ferroviaire. Pendant ce temps, on attendait de France des divisions fraîches allemandes.

Les Russes cernèrent complètement le bourg, et c'est ainsi que commencèrent les journées apocalyptiques du siège de Tchertkovo, que nous ne décrirons pas. Du reste le lecteur qui le désire peut trouver notre description ailleurs. Quant à Ambrogio, il suffira de dire qu'il vécut ces jours-là dans un état de semi-hébétude parce que, le matin même de l'arrivée, il avait été blessé une seconde fois par un insidieux éclat de mortier qui s'était fiché dans son dos à proximité d'un rein.

Avec sa blessure à la poitrine qui suppurait, brûlé par la fièvre, tourmenté par les poux, il passa la première partie du siège dans une « infirmerie » de fortune, qui se transforma bientôt en un affreux cloaque où sans cesse de nouveaux blessés étaient amenés, et d'où, chaque matin, de nouveaux cadavres étaient traînés dehors pour être empilés dans de grands trous creusés près de la porte. Ce furent les officiers survivants de son groupe (au nombre desquels ne figuraient désormais plus le commandant Casasco, ni l'adjudant-chef Cheval Fatigué, ni le jeune topographe napolitain) qui le sortirent de ce lieu et l'emmenèrent dans leur isba. Son ordonnance Paccoi l'y suivit, lui offrant toute l'assistance qu'il pouvait. Vers la mi-janvier, au cours d'un bombardement russe qui, dans la petite ville, ne laissa, peut-on dire, pas un seul édifice intact, Paccoi fut lui aussi blessé. Un

ardent éclat d'obus lui traversa le poignet gauche, miraculeusement sans lui entailler les veines (car dans ce cas il n'y aurait pas eu de salut pour lui).

Pendant ce temps, et comme la poussée ennemie vers l'ouest continuait, sapant petit à petit les forces hétéroclites allemandes qui s'efforçaient de la contenir, un rétablissement du front le long de la ligne de chemin de fer fut jugé irréalisable. Les garnisons encerclées eurent donc l'ordre de décrocher – celles, du moins, qui étaient en mesure de le faire – et de rejoindre les précaires lignes mobiles allemandes, avant que celles-ci ne reculent.

La colonne sortie de Tchertkovo les rejoignit dans la nuit du 17 janvier à Bielovodsk. Des vingt à vingt-cinq mille encerclés sur le Don le soir du 19 décembre, il ne restait à peine que quatre mille Italiens, pour la plupart gelés ou blessés. La majorité des autres avait fini aux mains de l'ennemi.

Cette marche de quelque cinquante kilomètres de Tchertkovo à Bielovodsk, Ambrogio et Paccoi la firent lentement, en se tenant bras dessus dessous (« Et après ça mon lieutenant », disait Paccoi en dialecte, « il y en a qui diront qu'on n'a pas eu de chance : qu'est-ce qu'on veut de plus, on a été blessés juste aux bras qu'il fallait ? ») perdant petit à petit du terrain sur la colonne. Ils finirent par se retrouver seuls dans l'immensité paralysante de la plaine, à marcher là comme deux fourmis, s'arrêtant de temps en temps à cause de l'épuisement d'Ambrogio qui, une ou deux fois, ordonna à Paccoi (« Je te le commande, tu as compris ? Je te l'or-don-ne ») de s'en aller, de se sauver au moins lui. Paccoi secouait la tête, avec une patience toute paysanne, le laissait dire, puis demandait : « Ça y est ? Vous l'avez finie votre rengaine, mon lieutenant ? » avant de le reprendre sous son bras. S'ils purent rejoindre la colonne ce fut seulement grâce à ces longues haltes provoquées par les combats que les Allemands et les résidus de bataillons « M » étaient contraints de mener pour ouvrir le passage.

Arrivés à Bielovodsk à bout de forces et tous les deux en proie à la fièvre, ils entrèrent au hasard dans une isba où, quelques jours plus tard, ils se trouvaient encore, incapables de reprendre la route, désormais sans réaction face à la perspective d'être faits prisonniers. Les autres Italiens avaient été transportés en camion à Starobielsk, cinquante kilomètres plus à l'ouest. Ce furent les Allemands du front mobile qui barraient à l'ennemi l'entrée de Bielovodsk qui les récupérèrent – sur signalement d'une femme russe – et qui les emmenèrent avec eux au moment de l'évacuation de la localité. A Starobielsk, où la ligne de chemin de fer fonctionnait encore miraculeusement, tous les deux furent chargés sur un « train transformé en hôpital » (c'est-à-dire composé de wagons de marchandises équipés de couchettes et de poëles) et, après une semaine de pénible voyage, ils furent débarqués à Leopoli, en Pologne.

25

Ambrogio et Paccoi demeurèrent quelques semaines à l'hôpital italien de Leopoli, jouissant de lits aux draps enfin propres. Ils furent soignés et purent se rétablir à peu près, Paccoi en premier lieu, installé au même étage qu'Ambrogio mais dans une autre salle commune. Après seulement trois ou quatre jours d'alitement il commença à rendre visite à l'officier. Son poignet blessé était entouré d'une gaze si blanche que c'en était réconfortant pour l'œil et il portait son bras en écharpe au moyen d'un bandeau lui aussi extrêmement propre.

L'hôpital, bien conçu, entouré d'un jardin, était vaste et presque neuf. « M'lieutenant, vous savez ce que disent les plantons de mon détachement ? Qu'ici c'était l'hôpital psychiatrique de la ville, et que les Allemands ont tué tous les fous, les *pauvres malheureux*, et qu'ils l'ont transformé en hôpital pour eux. Puis, quand nous sommes entrés en guerre *ave'* la Russie, ils nous l'ont assigné à nous comme "hôpital de transit" ».

– Qu'est-ce que tu dis ? Qu'ils ont tué les fous ?

– Oui, répondit Paccoi. Ils les ont tous tués. Pauvres bougres, hein ?

Dans le lit à la gauche d'Ambrogio (de l'autre côté il y avait une fenêtre qui donnait sur le jardin) gisait depuis plus d'un mois un capitaine au visage exsangue, amputé des deux jambes. Il confirma ce que Paccoi rapportait : « Ils ont tué tous les malades mentaux, c'est vrai. »

– Mais... excusez-moi, de qui tenez-vous cette information ? Je peux vous demander qui vous a dit ça ?

– Au début, à moi aussi, les plantons. Mais en bas dans les souterrains il y a encore des sœurs polonaises qui étaient préposées à la blanchisserie de l'hôpital psychiatrique, et quelquefois, bien que ce soit interdit, elles montent dans les secteurs donner un coup de main. Je le leur ai demandé explicitement : d'abord elles ne voulaient pas répondre, mais ensuite elles me l'ont confirmé.

Le capitaine parlait avec une souffrance évidente et Ambrogio n'arrivait pas à savoir si c'était à cause de son mal physique, de son corps martyrisé, ou à cause de ce que ses paroles évoquaient. Dieu, quand on y pensait, quelle somme infinie de douleur dans le monde ! C'est maintenant qu'il se trouvait parmi ceux qui souffraient qu'il commençait à s'en rendre vraiment compte.

Avec l'ordonnance et avec les autres hospitalisés le jeune homme parlait en général de l'Italie, où dans peu de temps il retournerait. Ils reparlaient aussi, inévitablement, des différents épisodes de la terrible retraite, dont chacun pouvait ainsi se faire une idée plus claire. Il était sans arrêt question d'amis et de connaissances dont on ignorait le sort. Qui sait si ceux-là, tombés aux mains des Russes parce qu'ils étaient restés trop en arrière durant la marche, ou parce qu'ils avaient été coupés de leurs unités (selon l'opinion la plus répandue, il devait s'agir – comme nous l'avons dit – de la majorité des dispersés) étaient encore vivants ?

A cet égard on ne savait trop que penser à l'hôpital. Des nouvelles des massacres perpétrés par les Soviétiques, il en circulait plus d'une à Leopoli. Un jour Paccoi vint trouver Ambrogio pour lui rapporter la dernière, plus très récente pourtant : « Mon lieutenant j'en ai entendu une qui est encore plus grosse que celle des fous : mais ça, par contre, c'est les Russes qui l'ont fait, pas les Allemands. »

– Quoi ? Que veux-tu dire ?

– Qu'au moment de déguerpir de Leopoli les Russes ont tué tous les bourgeois polonais qu'ils avaient enfermés en prison. Les riches en somme, par milliers, y compris beaucoup de femmes et de prêtres. Comme ils ne pouvaient pas les emmener, ils les ont tous tués, en leur tirant dans la tête, ici derrière la nuque.

Le capitaine voisin de lit était au courant de cet épisode-là aussi : « C'est arrivé au début de la guerre, mais à ce que disent les plantons la population de la ville en parle encore beaucoup. Ce sont les hommes de la police communiste – ici ils les appellent les "bérets bleus" – qui sont responsables du carnage ».

– C'est ça, les « bérets bleus », c'est ce que j'ai entendu dire, dit Paccoi.

– Mon Dieu, quel monde dégueulasse ! Pauvres Polonais, dans quelles mains sont-ils ! murmura Ambrogio. « Mais bon sang, Giovanni, (il appelait maintenant l'ordonnance par son prénom) pourquoi m'apportes-tu des nouvelles comme celles-là ?

Paccoi le regarda embarrassé : « Pour vous faire savoir. Vous voulez toujours tout savoir. »

Ambrogio dut en convenir. Il était allongé dans son lit, son visage s'était fait encore plus douloureux : « Ça c'est une des nouvelles qui auraient intéressé Michele », murmura-t-il.

– Le lieutenant Tintori, hein ? Je n'ai pas encore compris comment il a disparu cette nuit-là dans la « vallée de la mort ». Qui sait ce qui lui est arrivé, fit Paccoi. Le soir à la meule il s'était couché à côté de moi, et puis la nuit je l'ai entendu se lever et le matin il n'était plus là, je ne l'ai plus trouvé. Où est-ce qu'il a pu aller ? Il demeura un moment pensif. « Qui sait s'il est encore en vie à cette heure ? A Tchertkovo, vous le savez, aucun des officiers et des fantassins de son bataillon n'a dit qu'il l'avait vu mort. »

– Oui, mais si cette nouvelle que tu m'as portée est vraie..., murmura Ambrogio. Il s'interrompit, n'osant pousser son raisonnement plus loin.

– Si c'est vrai ? demanda Paccoi, l'invitant à poursuivre.

– Même s'il a été pris vivant par les Russes, quel espoir peut-il y avoir pour lui ? Et pour tous les autres ?

A peu de distance d'eux s'agitait en ce moment même l'infirmière-religieuse de la salle (sœur Glicerie, une vieille dame aussi pâle que ses patients, mais très active) qui après leur avoir lancé à chacun un coup d'œil, vint vers le lit : « Lieutenant, vous savez que vous ne devez pas vous fatiguer. »

– Et qui est-ce qui est en train de se fatiguer ? lui répondit Ambrogio avec un demi-sourire.

– Un peu de patience, allez, dit la sœur. Après tout, ce n'est qu'une question de jours puisque, comme l'a dit le docteur, vous êtes en voie de guérison. Elle s'adressa à Paccoi : « A vous, mon garçon, je ne vous dis pas de ne pas venir le voir. Mais vous ne devez absolument pas le faire parler. C'est compris ? Absolument pas. »

Paccoi fit signe que oui, embarrassé comme à son habitude.

– Merci ma sœur, murmura Ambrogio.

– Donc, c'est bien entendu.

La femme retourna à son précédent travail qui consistait à remettre de l'ordre dans la table de nuit d'un patient, lequel, par le gel, avait perdu presque tous les doigts de ses mains. Avec ses façons de vraie dame, sœur Glicerie ne dédaignait pas les tâches les plus humbles.

Ambrogio et Paccoi se regardèrent et échangèrent un sourire contraint d'écoliers. Pourtant, grâce surtout à ces religieuses, quelle différence entre cet hôpital propre et l'infirmerie de Tchertkovo, où la fumée remplissait les locaux du sol au plafond, où les poux grouillaient partout, où il y avait cette puanteur causée par le couloir transformé en latrines et, dehors, à la porte, ces trous remplis de cadavres gelés !

Une semaine plus tard, Ambrogio s'était à son tour suffisamment rétabli pour être en mesure de rendre visite à Paccoi. Ils commencèrent ainsi à échanger des visites. Dans la salle de Paccoi – relativement plus grande que celle d'Ambrogio – se trouvait un autre soldat de la patrouille, hospitalisé pour un pied gelé. C'était Mazzoleni, l'ami de Piantanida, lequel, en revanche, était resté pour toujours à Tchertkovo, enseveli sous un peu de paille et de neige. Ainsi, des deux amis « tire-au-flanc », l'un avait été rappelé et l'autre laissé. Il y avait aussi, dans la salle, ce sergent Feltrin préposé aux véhicules de la troisième batterie qui, le premier soir de la retraite, avait confirmé à Ambrogio le manque de carburant. A présent Feltrin souffrait d'une étrange sorte de maladie nerveuse : il n'arrivait plus à dormir et ses yeux s'étaient creusés d'une manière incroyable. Il espérait pourtant pouvoir guérir et s'accrocha même à une affirmation d'Ambrogio : « Une fois en Italie, tu verras, il y a des spécialistes de ces troubles nerveux qui te remettent d'aplomb en un rien de temps. » « Ah bon, c'est vrai ? Quand vous pourrez, mon lieutenant, venez me voir, vous me redonnez confiance. »

Dans la même salle – de plus de quarante malades – se trouvait aussi un chasseur alpin de la division Tridentina qui était toute la journée assis, le dos appuyé contre la tête de son lit. Roux de barbe et de cheveux, maigre comme un clou, ce chasseur n'avait aucune chance de survie et le savait. Au cours d'une opération entreprise pour lui enlever un éclat on lui avait découvert – malgré son jeune âge – une tumeur déjà fort avancée. Ambrogio s'arrêta plus d'une fois près de lui, qui connaissait vaguement l'aumônier don Gnocchi, mais pas Luca ni le lieutenant Galbiati. A propos de sa division Tridentina, il savait seulement que ces jours derniers elle se

trouvait prise dans une poche avec tout le corps d'armée alpin. Situation – ne manquait-il pas de répéter – qu'il eût volontiers échangée contre la sienne. Mieux valait le mal du dehors – affirmait-il – si terrible qu'il fût, et pouvoir l'affronter tous ensemble à la manière alpine, plutôt que ce silencieux, cet atroce mal intérieur, pour lequel il n'y avait pas de remède.

La somme de douleur de ce bas monde était vraiment sans bornes.

26

Une nuit Ambrogio fut réveillé par un insistant brouhaha qui pénétrait dans sa chambre à travers la porte fermée. De quoi pouvait-il s'agir ? On avait l'impression que cela provenait de la grande salle de Paccoi, située au fond du couloir.

Le sous-lieutenant essaya de se rendormir sans y parvenir. Il s'aperçut que le capitaine, son voisin de lit, était lui aussi réveillé. « Qu'est-ce que ça peut bien être que ce chahut ? » lui demanda-t-il alors à voix basse.

– Je crois que ce sont des gens qui demandent le bassin, ou qui demandent qu'on les retourne, lui répondit à mi-voix l'autre, probablement que les plantons sont tous allés dormir.

– Ah.

– Depuis les derniers arrivages de blessés, ceux du service de santé n'y arrivent plus. Tu sais qu'ils renoncent à avoir quartier libre, mais la nuit, par contre, ils veulent se reposer.

– Je comprends.

– C'est aussi arrivé le mois dernier, dit le capitaine, ils les ont laissés crier des heures.

– Depuis combien de temps appellent-ils comme ça ? Je viens seulement de me réveiller.

– Eh bien, peut-être depuis une heure.

– Mm.

Ambrogio essaya une nouvelle fois de se rendormir mais il en fut empêché par ce brouhaha de l'autre côté de la porte qui, de plus, paraissait augmenter en intensité. Il se décida : « Je vais voir s'il est possible de faire quelque chose », murmura-t-il.

Soucieux de ne pas faire de mouvements brusques (il avait toujours cet éclat fiché près d'un rein) il mit les jambes hors du lit, enfila à tâtons les pantoufles de l'hôpital et se leva.

Dans le couloir la rumeur était beaucoup plus perceptible. Le jeune homme ouvrit la porte de la grande salle et, marchant lentement, y pénétra à la lueur bleutée de la veilleuse. Il remarqua que le chasseur alpin au poil roux était comme toujours assis, appuyé à la tête de son lit et il lui fit un salut de la main auquel l'autre, qui paraissait très tendu, répondit par un signe de tête. Feltrin, lui aussi réveillé, gardait les yeux ouverts dans la pénombre. Entre temps, certains de ceux qui avaient besoin d'aide avaient remarqué Ambrogio et se mirent à l'appeler en criant presque.

L'officier – en pyjama, et donc non reconnaissable comme tel – s'approcha de l'un d'eux qui avait la tête bandée. « Du calme », lui dit-il « qu'est-ce que tu veux ? »

– Le bassin. Je n'en peux plus. S'il te plaît donne-moi un bassin, grommela l'autre.

– Ça va, je te porte le bassin. Tu sais où ils les rangent ?

– Comment veux-tu que je sache où ils les rangent ? Donne-moi le bassin, se fâcha le blessé.

– Un peu de patience, attends au moins que je le trouve.

En le voyant passer parmi les lits, d'autres se mirent à l'appeler, certains juraient. « Où diable mettent-ils les bassins ? » se demandait le sous-lieutenant. « Dans les cabinets de la salle probablement. Qui devraient se trouver là, ou bien là. C'est l'une de ces deux portes, peut-être celle du coin, voyons. » Le tapage grandissait.

Avant qu'il l'ait rejointe, la porte – qui donnait sur un escalier de service – s'ouvrit, et deux religieuses entrèrent. « Ce doit être les sœurs polonaises de la buanderie », pensa tout de suite Ambrogio.

Il alla à leur rencontre : « Savez-vous s'il vous plaît, où l'on met les bassins ? » demanda-t-il.

La première des deux religieuses fit un signe affirmatif.

– C'est pour... eux, dit le sous-lieutenant en indiquant les lits.

La sœur fit de nouveau un signe d'assentiment et se dirigea rapidement vers un débarras. Avec elle, l'autre sœur entra rapidement en action. L'officier aurait voulu collaborer mais il y renonça presque tout de suite, parce qu'il était évident que les deux femmes savaient bien mieux s'y prendre que lui : elles allaient d'un lit à l'autre, amenaient les bassins et les urinaux, les ôtaient. Là où leurs deux forces unies étaient nécessaires pour tourner un blessé, elles agissaient ensemble. En les voyant en difficulté au moment de retourner un soldat de forte corpulence, le sous-lieutenant fit le geste de les aider, mais il se souvint que ce genre d'effort lui était interdit à cause de l'éclat qu'il avait dans le corps et s'abstint. Il finit par se contenter de regarder – dans la lumière azurée de la lampe nocturne – les sœurs polonaises qui s'affairaient, discrètes et silencieuses, intervenant sans geste inutile partout où leur aide s'avérait nécessaire. « Dire qu'après tout ce qu'elles ont enduré et qu'elles endurent encore par notre faute », pensa le jeune homme ému, « elles ne pensent qu'à faire le bien ! Et qu'elles le font malgré l'interdiction de notre commandement... A-t-on jamais vu des gens vivre à ce point l'Évangile ? Physiquement peut-on dire. » Peu à peu, son émotion se transforma en une sorte de jubilation irrépressible : ainsi c'était vrai, il existait de semblables créatures sur terre ! « La voilà la manière de répondre au mal qu'il y a dans le monde, la voilà, je l'ai là sous les yeux. »

Il demeura dans cet état de jubilation jusqu'au moment où – ayant tranquillisé la salle entière – les deux sœurs firent mine de s'en aller. Il pensa alors qu'il fallait les remercier, qu'il fallait leur montrer qu'il les avait comprises. Oui, mais de quelle façon puisqu'il ne connaissait pas leur langue ?

Eh bien, il pouvait au moins leur serrer la main... Il le fit avec une sorte de solennité embarrassée, désolé de ne pouvoir faire plus.

Ce fut le chasseur alpin au poil roux – à son tour ému – qui trouva le moyen de résoudre au mieux la situation. Dans le silence rétabli, il se mit à chanter d'une voix contenue cette triste chanson alpine :

« Je t'en prie chère sœur, chère sœur,
A ma mère porte une fleur,
Je n'irai pas jusqu'à demain,
Je n'irai pas jusqu'à demain... »

Les deux sœurs s'approchèrent et se mirent à écouter en silence : elles comprenaient le mot sœur, elles comprenaient le mot mère, et sans doute faisaient-elles le rapprochement car Ambrogio les vit hocher la tête à plusieurs reprises. Et elles ne s'en allèrent que lorsque le soldat eut fini la chanson.

27

Le lendemain matin – aussi vivement que le lui consentait son tempérament – l'ordonnance Paccoi entra dans la salle d'Ambrogio. Toute la nuit il avait dormi sans s'apercevoir de rien. « Mon lieutenant, vous savez qui est arrivé avec les derniers blessés ? Trémola est arrivé. Vous vous le rappelez ? Ce chasseur alpin qui est venu cet été sur notre ligne avec votre pays. Vous ne vous le rappelez pas ? Qui sont restés manger avec nous ? Trémola. »

– Ah, Tremolada tu veux dire, de Monticello.

– C'est ça, lui-même.

– A quel étage est-il ? Il est blessé ?

– Oui, il est blessé, mais pas gravement. Il est à l'étage en dessous du nôtre, ils l'ont touché à un bras. Peut-être qu'il va perdre le coude, il a dit, mais peut-être qu'il le sauvera.

– Il t'a dit quelque chose à propos de Luca, mon pays, le caporal-chef Luca Sambruna ?

– Non. Il a seulement dit que les chasseurs alpins sont maintenant tous dans la poche.

– Ça nous le savions déjà. Allez, dépêchons, accompagne-moi près de lui.

Tremolada fut très content de le voir. Il avait le bras droit maintenu tendu et bandé de gaze très blanche. Un projectile, expliqua-t-il, lui avait transpercé l'avant-bras sur toute la longueur, du poignet au coude. « C'est arrivé le 13, il y a presque quinze jours, au camp retranché sur le Don. Ce n'était pas une vraie bagarre, seulement un peu de grabuge pour une de leurs patrouilles, Luca s'était mis à tirer avec la "lourde" et moi j'étais en train d'y introduire un chargeur, quand une rafale est arrivée, mais de peu

de coups... » Il s'exprimait comme toujours en dialecte : « C'était le 13, m'lieutenant, et dire qu'il y en a qui disent que le 13 porte bonheur ! »

– Si ça t'a évité la poche, ça se pourrait bien.

– Ah p't'être ben ! consentit Tremolada, d'un air peu convaincu.

– Toi, la poche, à coup sûr, tu l'as évitée de justesse. C'est une misère de devoir marcher blessé de cette façon. C'était perdu d'avance, tu t'en rends compte ?

– Non, pourquoi ? S'il l'avait fallu, ils m'auraient mis sur une luge, dit le chasseur, confiant. Au Morbegno les blessés ils ne les abandonnent pas. Mais le 14, du village où se trouvait l'hôpital, c'est-à-dire Podgornoïé – ce nom je me le rappelle – les camions qui avaient apporté des munitions sont repartis remplis de blessés légers, comme moi, et même d'autres blessés, plus graves. Peut-être qu'ils sentaient que ça allait péter.

– As-tu vu don Carlo Gnocchi ?

– Oui, justement. Il est venu à l'hôpital pendant qu'ils nous chargeaient. « Qu'est-ce que tu fais là toi » qu'il m'a dit. « C'est seulement parce que t'as envie d'aller en permission à Monticello, hein ? » « Et pardi ! » que je lui ai répondu. Lui alors m'a dit de saluer Monticello, où il venait tout mioche avec sa mère pour la fête de sainte Agathe. Il a même récité la comptine, vous la connaissez, non ? *Monticello – petit et bello – s'il était dans un endroit plan – semblerait un bout de Milan.* Alors moi je lui ai répondu, vraiment comme un mioche aussi – il s'enthousiasmait, en dialecte – : *mais il est sur un rocher – et ressemble au cul d'un panier.* Don Carlo, continua Tremolada, m'a même fait boire une gorgée à une petite bouteille plate. Oh m'lieutenant, quelle douceur ! On aurait dit que le Seigneur s'y était baigné.

Ambrogio et Paccoi restèrent à parler avec lui plus d'une demi-heure : ils ne purent, naturellement, en tirer le moindre éclaircissement sur la situation de Luca ni du sous-lieutenant Galbiati de Nomana. L'alpin paraissait pourtant plein de confiance – sans fanfaronnade toutefois – quant à l'issue de la terrible aventure dans laquelle les autres chasseurs étaient en ce moment plongés.

« C'est parce qu'il ne sait pas ce que c'est qu'une poche, il n'a pas idée de ce qui arrive quand on y est encerclé », se disait Ambrogio les heures suivantes, avec pessimisme. Et il s'imaginait Luca arpentant les étendues immenses de neige, les traits tirés par la fatigue et hébété de froid.

La nuit, alors que – comme chaque nuit – il revivait en songe ses propres aventures dans la poche, Luca vint s'y mêler de façon répétée. Par moments il entrait dans le rêve en uniforme alpin et la barbe roussâtre, comme lorsqu'il était venu en visite sur les lignes du Don, et par moments au contraire en salopette de mécanicien et sans barbe, comme aux jours de paix quand il travaillait dans l'établissement de Nomana.

SIXIÈME PARTIE

1

En réalité Luca était en train de passer cette nuit-là (la neuvième de la retraite du corps d'armée alpin) à Nikitovka, un gros village situé à plus de deux cents kilomètres de marche de son ancien front sur le Don. Le jeune caporal-chef alpin était, nul besoin de le dire, horriblement fatigué, plus encore pour avoir porté jusqu'ici sa mitrailleuse sur les épaules – bien qu'en se relayant avec des compagnons d'équipe – qu'à cause de la marche et des combats répétés.

La veille, quand il s'en était libéré devant l'isba où il dormait maintenant, il s'était senti tellement léger qu'il lui avait semblé entrer en lévitation. L'impression ne l'avait pas quitté ensuite, ni pendant que, assis sur le sol de terre de l'isba il dévorait avidement son repas de fortune (du miel mélangé à sa cire), ni lorsque, comme tous les autres chasseurs, il répondait avec foi à deux dizaines du rosaire, récitées dans un latin vraiment impropre par un caporal affecté au mortier. Le jeune homme s'était ensuite allongé par terre pour dormir, serré parmi les hommes de son escouade, parce que, bien que les isbas de Nikitovka eussent été réparties par le commandement de la Tridentina entre les détachements alpins et les dispersés qui les suivaient, elles suffisaient à peine à les contenir tous. Aussi, le commandement avait fait continuer la robuste avant-garde de la colonne vers Arnaoutovo, un petit village situé quelques kilomètres plus loin à l'ouest.

L'isba de Luca était située à l'extrémité occidentale du village, et donc du côté d'Arnaoutovo. Un peu avant minuit, des bruits et des éclairs de fusillades répétés commencèrent d'arriver de cette localité, mais comme dans l'isba tous dormaient, écrasés de fatigue, personne ne s'en aperçut. Du reste, même s'ils en avaient eu conscience, ils n'y auraient pas fait trop attention parce que le commandement de la Tridentina fonctionnait bien et aurait avisé si nécessaire. Sûr que le général commandant Reverberi s'en serait occupé, celui que tous les chasseurs de la division appelaient avec confiance « notre père ». (Dans leurs esprits simples il n'existait pas de terme plus approprié pour exprimer le concept d'autorité. A la barbe – s'il nous est permis d'exprimer ici notre avis – de toutes les sottises, même savantes, que, dans les décennies à venir, on proclamerait contre le « paternalisme ».)

Dans l'isba il faisait chaud. A part ces bruits atténués venant de l'extérieur, on n'entendait que les souffles et ronflements des chasseurs alpins endormis, avec le murmure débonnaire du feu qui rappelait celui des chalets

de montagne. Et, tout à fait comme dans les chalets, une faible lueur sortait des fentes du poële. Au cours de la nuit seul quelque conducteur s'était réveillé (c'était une habitude invétérée des conducteurs que d'interrompre périodiquement – fatigués ou non – leur sommeil). En prenant soin de ne pas piétiner les dormeurs – il était sorti pour jeter un coup d'œil à ses mules. L'air extérieur était entré tellement gelé dans ses poumons habitués à l'air chaud de la maison, qu'on eût dit du plomb fondu. Les mules se tenaient toutes la tête basse et la queue entre les jambes devant l'isba, immobiles dans ce froid impitoyable. Dans l'ombre, à côté des autres isbas, on entrevoyait aussi des mules et des luges. Après avoir regardé autour de lui s'il y avait quelqu'un ou quelque chose de suspect (il arrivait en effet que les dispersés volent parfois quelque animal pour le dévorer), le conducteur s'était approché de ses mules, en avait vérifié la couverture glacée, leur avait enfin flatté un peu le col et le museau incrusté de givre en leur murmurant à l'oreille quelque rude parole pour les réconforter. Braves bêtes qui faisaient leur devoir avec un infini dévouement pour aider les chasseurs ! Après quoi, réintégrant l'isba, il avait au besoin introduit quelques bouts de bois dans le poële, puis s'étendant à sa place, s'était rendormi.

2

C'est précisément par un conducteur qui, sans le vouloir, lui avait marché dessus, que Luca fut brusquement réveillé. Il était environ trois heures. Après un bref échange d'injures et d'excuses embarrassées, et comme il se préparait déjà à se rendormir, le jeune caporal-chef fut malgré lui attiré par le bruit d'une fusillade qui, à ce moment-là, parvenait du dehors avec une insistance particulière. Les vitres de la petite fenêtre s'éclairaient même de façon continue. « On dirait qu'il y a du vilain », se dit-il avec lassitude. « Serait-ce que les bataillons partis hier soir sont en train de subir le sort du Morbegno ? » Certes, ce n'était pas à lui de s'en inquiéter, mais la pensée de la fin tragique et tellement inattendue du Morbegno, son bataillon, finit par lui remuer le sang au point de le réveiller tout à fait. Il ne parvenait pas encore à réaliser... le désastre avait été tellement imprévu ! C'était par miracle que lui et son équipe se trouvaient encore ici dans la colonne alpine, par miracle qu'ils n'avaient pas été tués ou faits prisonniers comme les autres hommes du bataillon. En admettant qu'il y ait eu des prisonniers... Mais était-il possible que tous, vraiment tous les hommes de son bataillon fussent morts ? Ça lui paraissait impossible. Avec difficulté, serré comme il l'était parmi les autres hommes allongés, Luca changea de côté. A coup sûr, à présent, Giordano Galbiati devait être mort, parce que le soir où le Morbegno s'était trompé de route il était déjà mourant sur l'une des luges-ambulances. Les choses avaient mal tourné pour lui quelques heures auparavant, durant la tentative de percée de Chtcheliakino. Le sous-lieutenant Galbiati était de ceux, peu nombreux, qui avaient le courage de s'approcher des chars de

combat avec une petite bouteille d'essence dans une main et une grenade Breda dans l'autre : arrivé à la bonne distance il lançait la bouteille contre le char, puis jetait la grenade sur l'essence. Mais à Chtcheliakino ça s'était mal passé. Quel problème – pensa Luca – de devoir avertir son père et sa mère là-bas à Nomana ! Il soupira. Nomana, ses parents, Giustina... Il avait en poche la dernière des lettres bimensuelles de Giustina, de sa Giustina... Ce beau visage honnête où, quand elle riait, se formaient deux fossettes, et le cou délicat, et les cheveux châtains attachés sur la nuque... Elle écrivait ponctuellement une semaine à lui et une semaine à son frère Stefano. Au fait, Stefano ! Mon Dieu, qui sait s'il est encore vivant à cette heure-ci, après que les bersagliers ont été comme engloutis par l'avancée russe... Et Ambrogio Riva ? Où en était-il lui aussi, Ambrogio ! Pour ce qui était de Giordano Galbiati, oui, sans doute qu'il était mort. Si au moins ce foutu soir où le Morbegno s'était trompé de route lui, Luca, s'était bien assuré de l'état de son compatriote, si seulement il avait recueilli l'une de ses dernières paroles pour la rapporter à sa famille... Et dire que la luge sur laquelle Giordano gisait mourant était passée à quelques mètres ! Luca se rappelait chaque détail : les luges-ambulances venaient comme d'habitude en queue du bataillon, surveillées par un aumônier, don Caneva. Luca se trouvait avec son équipe arrêté sur la piste à la hauteur d'un pont de bois. Ils avaient l'ordre de protéger le passage des dispersés contre le possible retour offensif d'un noyau de partisans mis en fuite par sa compagnie. Quand don Caneva était passé avec les blessés, Luca avait quitté un instant sa mitrailleuse et s'était approché de lui :

– Est-ce que le lieutenant Galbiati est encore vivant ?

Sans s'arrêter l'aumônier avait fait signe que oui. « Tu es de son village, toi ? » avait-il demandé.

– Oui, justement.

– Dis aux siens qu'il s'est confessé en bon chrétien.

– Pourquoi ? Il ne s'en sortira pas ?

Don Caneva avait fait signe que non de la main et Luca, bouleversé, n'avait rien su faire d'autre sur le moment que retourner vers sa mitrailleuse (« Alors que, au contraire, j'aurais dû demander à le voir ! ») Oui, mais comment aurait-il pu savoir à ce moment-là que c'étaient les dernières heures du bataillon, imaginer qu'au cours de cette nuit-là le Morbegno serait anéanti ? Lui et son escouade n'avaient été sauvés que parce qu'ils étaient restés derrière, au pont : une espèce de miracle ! Luca changea une nouvelle fois de côté. Dehors, du côté d'Arnaoutovo, les fusillades continuaient.

Combien d'autres cas terribles pourtant, au cours de la retraite ! Le jeune homme se souvint de ce combat si difficile à Malakaïevo, où des rangées de morts étaient restées sur la neige : les morts comme l'herbe... Surtout des Russes, c'est vrai, mais aussi beaucoup d'alpins. Et dans cet autre village – comment s'appelait-il ? – où la lutte s'était déroulée avec une incroyable fureur dans la tourmente, au milieu de laquelle tous se débattaient comme

des aveugles ? Et à... Livigno ? Enfin, ce village très étendu formé d'une seule rangée d'isbas construites le long de la route, dont, en le voyant de loin, les alpins avaient dit : « Comme ça ressemble à Livigno », et la chose avait semblé à tous de bon augure. Au contraire, là encore, quelle dure lutte pour passer ! Le jeune homme se rappela aussi cette étrange colonne qui était apparue sur la droite, sans qu'on comprît ce que c'était. Un canon de montagne avait tiré un coup, mais eux ne répondaient pas, ils agitaient les bras et faisaient des signes, les pauvres diables ! Et en effet il s'agissait de Hongrois – quelques milliers – qui s'étaient retrouvés sans munitions après avoir échappé aux Russes, qui sait comment... Ils s'étaient alors mis derrière la Tridentina avec les autres dispersés. Et la fusillade des partisans dans ce village de moulins à vent ? Et ce foutu bazar parmi les dispersés à Opit, au deuxième jour de la retraite à peu près, quand...

Mais nous ne pouvons pas continuer à suivre de cette façon les souvenirs qui s'amoncelaient en désordre dans la tête de Luca : pour en rendre compte au lecteur et lui faire comprendre la situation dans laquelle il se trouvait à présent, il nous est nécessaire de rapporter avec un minimum d'ordre les épisodes de sa retraite, si différente de celle des bersagliers et des troupes ordinaires. Nous le ferons le plus brièvement possible.

3

Lorsque, à la mi-décembre, l'ennemi avait percé devant Bogoutchar, renversant les deux autres corps d'armée italiens postés sur le Don, front vers le nord, le corps d'armée alpin s'était lui retrouvé avec le flanc droit découvert. Comme nous le savons, il était déployé sur le fleuve un peu avant sa grande anse, donc front à l'est. Les chasseurs alpins n'avaient pas pu faire autrement qu'ôter du centre de leur déploiement la division Julia, et la disposer dans la neige sur la droite, là où s'était formé le vide. Pour boucher en quelque sorte ce vide était apparu, au sud de la Julia, le XXIV^{e} corps d'armée allemand, seule réserve disponible (malgré son nom il ne s'agissait que d'une trentaine de chars et de deux divisions allemandes d'infanterie déjà fort éprouvées). C'est précisément contre ce corps et contre la Julia que s'était tout de suite concentré le nouvel effort ennemi, conduit non pas – comme on le croyait – par les forces entrées à Bogoutchar, mais par d'énormes forces fraîches constituées de deux corps d'armée blindés (presque trois cent cinquante chars), d'un corps d'armée d'infanterie, et un de cavalerie. Pendant tout un féroce mois, la Julia – déployée dehors dans la neige – avait, sans reculer, résisté aux attaques de l'infanterie russe, attaques qui s'étaient succédé presque sans répit. Devant certaines compagnies – comme la 59^{e} du bataillon Vicenza, la dénommée « compagnie des frères » – on avait dénombré en un seul jour plus de quatre cents cadavres ennemis. Malgré cela, en aucun point la division au grand nom n'avait cédé du terrain, dans l'emplacement neigeux large de

quelques mètres et long d'une vingtaine de kilomètres qui constituait son nouveau front. Les Abruzzais du bataillon de l'Aquila, attaqués de façon insistante, n'avaient pas cédé, même après avoir perdu trois hommes sur quatre. De temps à autre, jusqu'aux plus lointaines tranchées alpines sur le Don – où régnait un calme inquiet – parvenaient quelques échos de l'incomparable courage avec lequel les montagnards abruzzais continuaient immuablement à résister.

Le XXIV^e^ corps allemand, en revanche, n'avait pas pu contenir les forces blindées ennemies, par trop supérieures, et, en l'espace de quelques semaines, il avait été presque totalement anéanti. Son commandant, le général Wandel, était tombé au combat, Jarr, le général qui lui avait succédé, s'était suicidé quand le corps d'armée s'était retrouvé sans chars de combat ; enfin, le successeur de celui-ci, le général Eibl, s'était retiré avec les restes massacrés de ses troupes derrière le bastion constitué par la Julia. Il ne lui restait que très peu d'armes efficaces, parmi lesquelles quatre canons automatiques blindés, ou *Panzerjäger* (que nous rappelons parce que, encadrés par les chasseurs alpins, ils devaient se révéler extraordinairement précieux), ainsi que six ou sept mille hommes totalement épuisés et – fait inhabituel pour les Allemands – pratiquement désarmés.

Pendant ce temps, au cours du même mois, sur l'autre flanc du déploiement alpin c'est-à-dire au nord, l'ennemi avait catapulté des forces encore plus importantes que celles qui opéraient au sud, c'est-à-dire sa Quarantième armée et le XVIII^e^ corps d'armée blindé, renversant une grande partie du front hongrois, pourtant bien résistant. Les deux blocs de forces russes, celui du nord et celui du sud, avaient, par des manœuvres convergentes, opéré leur jonction derrière le corps d'armée alpin. Si bien que lorsque, le 17 janvier, le commandement de l'armée italienne avait, par radio, donné aux chasseurs l'ordre de se replier, il les avait également avertis que les Russes étaient déjà parvenus à une centaine de kilomètres derrière eux et qu'ils étaient toujours en marche vers l'ouest.

Luca avait quitté son camp retranché du Don le soir du 17 janvier (c'est-à-dire le jour où Ambrogio était sorti, plus au sud, de sa propre poche) encadré dans son bataillon, le Morbegno, qui comme les autres de la division Tridentina était parfaitement apte au combat. Il y avait dans les rangs alpins un nombre élevé de mules, presque toutes en bonnes conditions, qui transportaient sur des luges les munitions et le reste du matériel, sauf celui d'utilité immédiate qui était porté à dos d'homme. Luca marchait avec, sur ses épaules, la mitrailleuse (vingt kilos), dont il était le tireur.

Au cours de cette nuit atrocement froide et au cours de la journée suivante du 18 janvier, les formidables bataillons de la division Tridentina s'étaient rassemblés à Podgornoïé, grosse bourgade de l'arrière. Là le jeune homme avait trouvé une concentration inattendue et vraiment incroyable non seulement de chasseurs alpins, de luges et de bêtes de somme, mais aussi d'unités motorisées de l'arrière, ainsi qu'une foule considérable de soldats débandés (on avançait le chiffre de quarante mille hommes), formée

d'Italiens d'autres divisions, de Hongrois, d'Allemands en uniformes blancs et de Roumains. Des dépôts de matériel brûlaient, d'autres étaient sauvagement mis à sac. Cependant, outre les divisions alpines, beaucoup d'unités faisaient encore leur devoir et parmi elles l'artillerie antiaérienne qui abattit un avion de reconnaissance ennemi (l'un de ces maudits avions de reconnaissance qui, les jours suivants, tiendraient la colonne sous contrôle, la survolant périodiquement à haute altitude). Tant qu'il était resté à Podgornoïé, le jeune homme avait donc eu sous les yeux le même spectacle que celui que présentaient précédemment les arrières des troupes ordinaires au moment de l'abandon du front. Ce qui l'avait surtout frappé, c'était le chaos et le matériel disséminé partout dans la neige. Les chasseurs, eux, ne s'étaient pas laissés contaminer par le désordre. Après avoir attendu calmement l'arrivée de leurs sections restés dans les tranchées pour servir de couverture aux autres, ils étaient, dans la soirée, progressivement sortis du bourg pour amorcer la grande marche vers l'ouest, chaque bataillon bien en rang, suivi par d'inébranlables groupes d'artillerie de montagne. Dès lors, le désordre était resté en arrière.

Les chasseurs et les artilleurs étaient, jusque dans leur aspect, différents des bersagliers et des troupes ordinaires. Rendus physiquement solides par la vie dure de la montagne à laquelle ils étaient habitués depuis l'enfance, ils étaient pourtant dépourvus de cette attitude belliqueuse qu'affectent les troupes d'assaut et donnaient à qui les observait une impression de force à la fois rude et tranquille. Bien que peu portés à l'agressivité (en Grèce, le fait avait, au début, rendu perplexes les états-majors), ils n'étaient pour autant pas disposés à céder à la force des autres, simplement parce qu'ils pensaient que céder n'était pas digne d'un homme, si modeste fût-il. Leur notoire esprit de corps – particulièrement évident – était un prolongement naturel de celui de village et de vallée par lequel ils se sentaient tous membres d'une seule et grande famille. En outre, chacun d'eux faisait entièrement confiance à ses compagnons (c'était sans doute là leur plus grande ressource), si bien qu'ils tendaient à demeurer unis en toute circonstance. Et si par hasard les aléas du combat en éloignaient un, il faisait toujours en sorte, dès qu'il le pouvait, de rejoindre les siens.

Hommes au cœur simple, les chasseurs alpins étaient en outre incapables de fourberie (si au moins en cela les autres Italiens leur ressemblaient un peu !) Selon la règle des montagnards, chacun d'eux faisait le plus grand cas de ses outils (et donc aussi de son arme), prêt à se sacrifier pour ne pas les perdre. Malgré cela, ils n'avaient pas du tout ce culte de l'engin qu'ont par exemple les Allemands, par ailleurs soldats de grande valeur : un minimum d'armement, à la limite leurs seules armes individuelles et celles de leur escouade suffisait aux chasseurs. C'est ainsi que, même privés par la force des choses de leurs moyens les plus puissants, ils ne se décourageaient pas. Nous ne cherchons nullement à les idéaliser, mais il nous semble pouvoir affirmer que, étant donnée l'actuelle importance au quotidien des matériaux et des véhicules, ces gens qui – sans peut-être en avoir conscience –

se soutenaient surtout par l'esprit, constituaient une grande exception. Même quand il leur arrivait d'être vaincus, dans leur for intérieur et en raison du devoir accompli, ils ne se considéraient pas comme tels. D'ailleurs, les vaincre était très difficile.

Le soir du 18 janvier donc, la Tridentina (montagnards lombards) avait quitté sa zone de rassemblement de Podgornoïé. A peine plus au sud, suivant un itinéraire à peu près parallèle, la Cuneense (montagnards piémontais) s'était mise en marche et, plus au sud encore, l'autre division du corps d'armée alpin, la très éprouvée Julia (montagnards de la Vénétie auxquels s'étaient joints les quelques rescapés abruzzais). Les vicissitudes de ces deux dernières divisions n'entrent pas dans le cadre de notre histoire. Nous nous bornerons donc à dire que, elles aussi, comme la Tridentina – par une température oscillant entre 25 et 44 degrés au-dessous de zéro (janvier est plus froid que décembre) – soutinrent pour s'ouvrir la route d'innombrables combats contre l'ennemi.

Mais revenons à la colonne de la Tridentina, dans laquelle marchait notre Luca. Dès le lendemain du départ de Podgornoïé, c'est-à-dire le 19 janvier, elle avait trouvé les pistes encombrées d'ennemis, si bien que le Cinquième régiment avait dû s'ouvrir la route en combattant à Skororyb et le Sixième à Repievka. Dans cette dernière localité les Russes – nombreux et soutenus par des chars – avaient, par une périlleuse manœuvre sur le flanc, tenté de détruire la colonne derrière les bataillons attaquants. Le bataillon du génie du régiment était alors sorti de la colonne et s'était jeté à l'assaut, les mettant en déroute au terme d'une terrible mêlée, en y laissant toutefois soixante pour cent de ses propres effectifs. Après l'action, les sapeurs alpins blessés avaient été chargés sur des luges (qui dira assez leur souffrance de ce jour-là, sur les luges cahotant sans répit dans le froid glacial ?), tandis que ceux qui étaient encore en état de combattre, réunis en une seule compagnie, avaient repris la marche. Cela avait constitué la première percée.

Le lendemain, 20 janvier, à l'aube, alors qu'elles convergeaient sur Postojaï, les avant-gardes des deux régiments s'étaient heurtées à un grand barrage russe. Les bataillons lancés à l'attaque avaient dû soutenir une bataille difficile, très éprouvante, contre des ennemis plus nombreux qu'eux. A midi pourtant la voie était ouverte et cela avait constitué la deuxième percée. En même temps que se déroulait la bataille, une attaque ennemie avait lieu contre l'énorme masse des dispersés – concentrés à ce moment-là dans le bourg de Opit et aux alentours – qui fut repoussée par une seule compagnie alpine que le commandement de division avait prudemment disposée à l'arrière-garde.

A partir de Postojaï, la Tridentina et les dispersés qui la suivaient avaient continué sur une seule colonne. Pour le soir on comptait faire halte à Novo Kharkovka. En effet, le commandement avait établi que toutes les vingt-quatre heures les troupes combattantes – et, dans la mesure du possible, les isolés – se reposeraient quelques heures au moins au chaud dans les isbas ;

ce plan, jusque-là, avait été respecté. Mais à Novo Kharkovka, où l'on arriva à la nuit tombée, deux bataillons russes étaient en attente, soutenus – c'était l'obstacle majeur – par de nombreux blindés. La bataille dura jusqu'à minuit en une farandole infernale de chars qui tournaient en rond dans le noir et contre lesquels les petits canons antichars italiens et les quatre automoteurs allemands – qui désormais avançaient toujours avec les troupes de tête – tiraient hausse zéro. Au plus fort de la mêlée, attirée peut-être par les coups de feu, une nouvelle colonne russe était arrivée du nord mais, avant même qu'elle ait pu faire sa jonction avec les siens, un bataillon alpin lui était tombé dessus, l'avait arrêtée et repoussée. A minuit le bourg était occupé et ce fut la troisième percée.

Deux seules heures de sommeil furent concédées aux troupes dans les isbas de Novo Kharkovka : départ 21 janvier à 2 heures. Au bout d'un moment une tourmente se leva : les capotes, les sacs à dos, les casques des hommes s'incrustèrent de givre tandis que le vent traversait la croûte de glace et les vêtements, mordant les chairs, et que la neige ténue ne cessait de frapper les yeux. Personne – dans le noir menaçant – ne parvenait à voir plus loin que quelques pas. Sous les couvertures rigides comme de la tôle les blessés perdaient connaissance et gelaient, cependant que les mules, entièrement revêtues de glace, avançaient péniblement avec le même acharnement forcené que les hommes.

Aux premières lueurs du jour, dans les éclairs de la tourmente, apparut Limarevka, village aux isbas éparses sur le dos d'une grande colline. Elles étaient bourrées d'ennemis, lesquels pourtant n'attendaient pas la colonne. Par chance il n'y avait pas de blindés. Alors, serrant les dents, les compagnies alpines torturées s'étaient disposées en formation de combat et, au terme d'une série de heurts successifs quasiment à l'aveugle, avaient repoussé l'ennemi, s'installant dans le village à sa place. Là, la plupart des dispersés avaient dû rester dehors, dans la tourmente qui continuait à faire rage et qui dura la journée entière.

Au moment du départ qui eut lieu à la nuit tombée, il n'y avait plus dans la colonne ni camions ni camionnettes. Les premiers avaient été abandonnés la veille sur ordre de l'état-major et leur essence transférée sur les camionnettes, lesquelles, avec leurs réservoirs maintenant vides, furent à leur tour laissées sur place. C'est ainsi que, derrière la division, on se mit à porter sur des luges, outre les munitions, ceux des blessés qui n'étaient pas morts d'épuisement.

Le 22 janvier, un peu avant l'aube, on était en vue de Chtcheliakino, gros village situé dans un affaissement de terrain (dans une assiette à soupe, avait pensé Luca en le voyant). Son régiment, le Cinquième (bataillons Morbegno, Tirano et Edolo) marchait à l'avant-garde. Les ennemis, postés derrière de longues congères, disposaient malheureusement de nombreux chars. Dans la colonne, on commençait à se rendre compte qu'il fallait s'attendre à un important barrage adverse dans chaque localité où aboutissaient les routes venant du nord et du sud. La bataille de mouvement avait duré

toute la journée et avait été remportée par le bataillon Edolo, pompons verts, au terme d'une difficile et parfaite manœuvre d'encerclement par la gauche. Ce fut la quatrième percée. Le village, que la colonne traversa vers le soir, apparut parsemé d'ennemis morts et d'artillerie russe abandonnée : dommage, pensaient les chasseurs, de ne pas pouvoir emporter au moins quelque canon antichar.

Avant la tombée de la nuit, une petite colonne isolée fut en vue sur la neige : s'agissait-il d'autres ennemis ? Non car il y avait des mules... C'était un noyau de survivants de la division Julia, qui apportait une terrible nouvelle : la valeureuse Julia, la division au grand nom, n'existait plus. Le 19, sa colonne composée d'hommes déjà épuisés par un mois d'incessants combats dans la neige, avait trouvé dans la zone de Novo Postialovka un barrage infranchissable d'infanterie et de chars russes. Les bataillons, puis les restes des bataillons, soutenus, tant qu'il y avait eu des munitions, par le tir des petits obusiers de montagne, s'étaient succédé dans les assauts, essayant furieusement d'effectuer la percée. La bataille avait duré trente heures avec pourtant l'aide de renforts envoyés par la Cuneense mais, au bout de ces trente heures, la Julia n'existait plus : ses chasseurs alpins étaient restés dans la neige et ses obusiers de montagne avaient été écrasés par les chars ennemis en même temps que leurs valeureux artilleurs et que leurs mules fidèles. Seuls, quelques unités et des noyaux de survivants avaient réussi à s'éloigner vers le nord, avec l'intention de rejoindre la Cuneense ou la Tridentina. De toute façon les survivants n'étaient pas nombreux : bientôt, des maisons de Vénétie et du Frioul et des doux Abruzzes, s'élèveraient des pleurs et des lamentations.

Les alpins de la Tridentina – parmi lesquels la funeste nouvelle commença tout de suite à se répandre – continuèrent la marche, le cœur lourd, en direction de Landomirovka où l'on prévoyait de faire halte.

Le bataillon Morbegno (celui de Luca, pompons blancs), après avoir ce jour-là pris courageusement part à la bataille de Chtcheliakino, marchait en deuxième position, un peu détaché de celui qui le précédait. A un carrefour il se trompa de route, s'engagea dans la piste de droite, en direction de Varvarovka. Dans cette localité était concentrée une importante formation russe avec de nombreux blindés, probablement envoyée par le commandement ennemi pour couper en deux la Tridentina. Le Morbegno, quoique abruti de fatigue, était encore efficace. Il disposa ses compagnies en formation de combat et se jeta à l'assaut. Cerné à l'arrière et traversé régulièrement par des chars ennemis, il continua d'attaquer, s'enfonça dans la formation adverse, se battit durement sur quatre fronts, conquit à coup de pertes terribles des mètres et des mètres de terrain, sous une concentration toujours plus meurtrière du tir. Enfin, réalisant qu'il ne lui serait pas possible de passer, le bataillon tenta à nouveau de s'ouvrir une route à l'arrière mais sans y parvenir parce que, là aussi désormais, l'ennemi était trop supérieur en nombre. En dépit d'indicibles efforts, pas un des hommes ne put passer. C'est ainsi que pour les alpins aux pompons blancs la marche vers l'ouest –

vers la vie, comme ils l'appelaient dans leur simplicité – s'était achevée. Il n'y aurait plus de pompons blancs dans la grande colonne en retraite et, dans les masures de la Valtelline occidentale comme dans celles de la montagne de la région de Côme, bientôt il régnerait aussi une grande désolation. Toutefois, quoique victorieuse, la grosse formation ennemie avait reçu un tel coup de massue qu'elle resta arrêtée sur place et n'attaqua pas la colonne Tridentina.

Comme nous l'avons dit, Luca, au moment de l'attaque, se trouvait en arrière avec son équipe le long de la piste et fut ainsi sauvé par hasard. Toujours portant la mitrailleuse sur ses épaules il rejoignit, d'abord la queue de la grande colonne puis, le lendemain, l'autre bataillon valtellinois, le Tirano (pompons rouges), dans un détachement où son équipe fut incorporée.

Durant la nuit suivante, du 22 au 23 janvier, la Tridentina – qui avait également repoussé une attaque de chars provenant de la gauche (peut-être la mâchoire méridionale de la tenaille qui aurait dû la couper en deux ?) – fit une halte d'à peine trois heures à Landomirovka, halte au cours de laquelle les blessés ne furent même pas déchargés des luges. Elle repartit avant l'aube du 23 janvier. Un vent terrible avait commencé à souffler du nord qui recouvrit de poussière glacée le flanc droit de chaque homme, de chaque mule, de chaque luge. Il fallait avancer, coûte que coûte. Mais voici qu'à Kovalev la route est barrée par les chars et l'infanterie ; dans la bourrasque, se met en place le « téléphone humain » : « En tête les pièces ! » Les petits canons de 47 et les obusiers de montagne au tir courbe accourent alors et ouvrent immédiatement le feu : un char est touché, puis un autre, un autre encore, ils ne sont naturellement pas perforés mais ils s'en vont... On continue avec les compagnies disposées en échiquier dans la neige : la lutte est dure mais brève, les Russes courent vers leurs véhicules et abandonnent Kovalev. Il commence à neiger, bientôt se lève une véritable bourrasque, la deuxième de la retraite. On a l'intention de faire de Nikolaïevka une étape (la Nikolaïevka qui, par la suite, dans les propos des chasseurs alpins, sera appelée « la petite » pour la distinguer de l'autre, plus grande, où l'on combattrait trois jours plus tard). On arrive une heure avant la nuit. Nikolaïevka la petite se trouve dans une conque grise couronnée d'arbres nus semblables à des squelettes. Deux moulins à vent se dressent entre ses isbas, comme les gardiens des squelettes. L'agglomération est bourrée d'ennemis qui – préalablement avertis par les observateurs aériens – attendent la Tridentina. Une âpre bataille se déroule alors, de celles « pour aller dormir », comme les appellent les alpins, et une nouvelle percée a lieu, la septième. Cette nuit encore on dort au chaud. (Ce jour-là, sans que personne de la colonne ne le sût, le bulletin de guerre numéro 973 du Commandement Suprême italien avait annoncé la perte de Tripoli : les choses en Afrique ne se passaient pas mieux qu'en Russie.)

24 janvier. On repart de Nikolaïevka la petite avant l'aube, le froid de ce matin-là dépasse l'entendement, on continue toujours vers l'ouest. Une nou-

velle fois, très haut au-dessus de la colonne, passent les avions de reconnaissance ennemis. A dix heures le village de Malakiéva est en vue : là aussi les Russes sont postés avec, derrière leur infanterie, un déploiement d'artillerie qui tout de suite ouvre le feu. Sur la droite, dans un grand fourré, une formation de chars de combat est déployée. Le Sixième régiment marche en tête de la colonne alpine : le plus rapidement possible, les compagnies du Vestone et du val Chiese (l'autre bataillon du Sixième, le Verona, est désormais presque entièrement détruit) se mettent en formation de combat et s'avancent. Les petits canons antichar de 47/32 et les obusiers de montagne placés en bord de route tirent sur les chars et sur les canons russes tandis que trois automoteurs rescapés allemands – que les alpins entourent et défendent comme la prunelle de leurs yeux parce qu'ils sont seuls capables de percer sans problème les cuirasses des chars – avancent en tirant. L'un d'eux, au grand dépit des alpins, est atteint par un coup ennemi et brûle, mais les autres continuent et plusieurs chars russes commencent aussi à brûler...

Le combat de Malakiéva fut très dur, de nombreux chasseurs alpins furent tués ou blessés, on compta dans le village six cents cadavres ennemis ainsi que douze pièces d'artillerie et des dizaines de mitrailleuses et de mortiers abandonnés. Les chasseurs ne récupérèrent que les parabellum avec leurs munitions respectives (dans les derniers jours de la percée, ce serait l'une des armes qu'ils utiliseraient le plus). Quant aux fûts pleins d'essence trouvés dans le village, ils furent une vraie bénédiction pour les véhicules chenillés allemands.

Tout de suite en avançant sur Romankhovo, la température descend encore, atteint les 40 degrés en dessous de zéro, à nouveau la bourrasque se lève. On arrive à la bourgade en pleine nuit pour s'apercevoir qu'elle a été abandonnée depuis peu par l'ennemi qui, dans sa hâte de partir, y a laissé beaucoup de ravitaillement en vivres. Il y a aussi du fourrage – du vrai fourrage – pour les mules, qui jusque-là ont dû se sustenter avec les mauvaises herbes dépassant de la neige que leurs conducteurs ramassaient pour elles, ou avec la paille qui sert de toit aux isbas. Les muletiers remercient avec une grande reconnaissance saint Antoine leur patron (celui du porcelet, qui donc est aussi celui de la mule) et lui demandent pardon pour les innombrables blasphèmes par lesquels ils l'ont jusque-là sollicité. A Romankhovo, non seulement les détachements combattants, mais aussi pratiquement tous les dispersés peuvent enfin se reposer au chaud dans les maisons.

Le 25 janvier, en plein jour, départ de Romankhovo avec pour but Nikitovka. Il fait soleil, on traverse une zone fournie en vivres, surtout en miel, parce que ce sont des villages d'apiculteurs. Devant Nikitovka, nouveau combat du type « pour aller dormir » et l'on peut entrer, juste avant la nuit, dans le village encore partiellement infesté d'ennemis. C'est la localité où nous avons laissé Luca. Comme on l'a dit, le commandement de la Tridentina avait ici donné l'ordre que l'avant-garde (constituée des batail-

lons Vestone et val Chiese, des deux canons automoteurs rescapés allemands et des 32e et 33e batteries du groupe Bergame) continue par Arnaoutovo, petit village situé quelques kilomètres plus loin.

Ainsi sommes-nous revenus à la nuit du 26 janvier, dans l'isba où gisait Luca.

Après avoir remâché les divers épisodes de la retraite, le jeune homme s'était tout à coup imposé de ne plus penser : « Penser ne sert à rien, et même ça me fait du tort puisque ça me tient éveillé : il faut que je dorme si je veux retourner à Nomana, près de ma mère et de Giustina... Le réveil est à six heures, puis il faudra traverser ce village où – d'après ce que disent ceux du commandement qui ont la radio – nous devrions rencontrer le dernier barrage russe. Espérons que ce sera vraiment le dernier... Une chose est sûre, c'est que ce sera une sacrée bagarre. Les fusillades qu'on entend maintenant n'en sont qu'un aperçu... Donc il faut à tout prix que je me repose, il faut que je dorme. »

Il finit en effet par se rendormir.

4

Mais, à peine une heure plus tard, il fut réveillé à nouveau par des cris venant de l'extérieur de l'isba. Un chasseur alpin de l'état-major tapait bruyamment à la porte avec la crosse de son fusil. Quelqu'un lui ouvrit, il entra et hurla : « Réveillez-vous, dépêchons, on part. Dehors tous ! Le Tirano s'en va. »

Encore à moitié endormis, les chasseurs s'empressèrent en jurant d'enfiler leurs godillots, de prendre leurs armes, leurs munitions, leurs autres pauvres effets et ils commencèrent à sortir. Il y avait aussi de l'agitation autour des isbas les plus proches, l'agitation habituelle qui précède chaque départ : on chargeait les blessés sur les luges, on attachait les mules, les sections et les compagnies se mettaient en colonnes. Cependant le reste du village semblait encore plongé dans le sommeil.

– Qu'est-ce qui se passe ? Comment se fait-il que les autres dorment encore ?

– Quelle heure est-il ?

– Il est quatre heures, à peine quatre heures.

Les chasseurs alpins à pompons rouges parlaient tous le dialecte de la Valtelline, assez semblable à celui de Nomana et donc au milanais.

– Mais le départ n'était pas fixé à six heures ?

– C'est seulement le Tirano qui s'en va ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Où diable allons-nous ?

Quelques officiers attendaient sur la piste, sans pratiquement intervenir, que les détachements se mettent en colonnes tout seuls ; d'autres faisaient le tour des isbas pour s'assurer que personne n'y restât endormi. A ceux qui les interrogeaient ils donnèrent l'explication qui se répandit tout de suite :

« A quelques kilomètres de nous, à Arnaoutovo, la 33e batterie du Bergame est cernée sur trois côtés et n'en peut plus. Nous devons aller leur prêter main forte ».

En effet, de la direction de l'ouest, de Arnaoutovo, venait un crépitement ininterrompu de coups de feu ; l'éclair dans la nuit était continu.

– Ah, la 33e du Bergame.

– Mais il n'y a pas le Vestone et le val Chiese avec la 33e ?

– Il faut croire que non.

– Où sont-ils allés ceux-là ?

– Boah

Bien que mécontents – fatigués comme ils l'étaient – d'avoir dû interrompre leur sommeil avant les autres, les chasseurs, en leur for intérieur, furent vite tous d'accord : on ne pouvait pas laisser succomber les artilleurs de la 33e.

En une dizaine de minutes ou à peine plus, le commandement de bataillon, deux compagnies et le détachement de canons antichars purent se mettre en marche. La compagnie restante, cantonnée à moitié village, avait été avertie et se mettrait en marche à son tour au plus vite. On lui ajouterait – disait-on – une batterie de montagne.

La piste d'Arnaoutovo, en légère montée, traversait de grands vergers nus incrustés de givre, faiblement éclairés par la pleine lune. Luca marchait en portant, cette fois encore, la mitrailleuse sur ses épaules, tandis que son aide portait le trépied ; les autres dix ou onze hommes de l'équipe (seuls pompons blancs parmi les pompons rouges du bataillon Tirano – mais en ce moment personne ne faisait attention aux pompons) les suivaient de près, tous enfermés dans leurs pensées.

Voici, après la montée, une longue descente, puis une nouvelle longue montée, au sommet de laquelle se trouvait sans doute la 33e batterie du groupe Bergame qu'il fallait secourir, parce que là tout autour c'était la fureur : dans le noir, sur ce sommet, venant de trois côtés à la fois mais surtout de gauche, on voyait les balles traçantes russes converger. Les artilleurs de montagne répondaient avec énergie, de temps en temps la lueur d'un de leurs canons illuminait les ténèbres, le fracas était impressionnant. Sur ordre du commandant de bataillon Maccagno – homme peu bavard – la compagnie de queue entra dans la neige vers la gauche, au pied de la montée, et se disposa tout de suite en formation de combat en échiquier. Luca entendit son commandant, le capitaine Briolini, donner l'ordre : « En avant la 49e, compagnie de Dieu ! » Le détachement du commandement de bataillon dans lequel l'équipe de Luca était incorporée, les pièces antichars de 47 et l'autre compagnie commandée par le capitaine Grandi, un officier modeste autant que résolu, continuaient quant à eux à longer prudemment la piste, avec l'espoir d'atteindre la batterie sans se faire repérer.

Sur le sommet il y avait une poignée d'isbas – c'était seulement ça Arnaoutovo ? – parmi lesquelles on découvrit des luges et des mules, pas mal de morts et de gelés, une jambe pointée en l'air ou les dents blanches

découvertes en de tragiques grimaces. Les quatre canons, entourés d'un grand nombre de cadavres, étaient placés devant ce semblant de village et les artilleurs de montagne survivants, postés çà et là dans la neige sur trois côtés, dans un état de tension extrême, continuaient à se défendre avec des fusils, des armes automatiques, et l'unique canon encore en état de marche. Un artilleur gisait courbé sur l'un de ceux qui étaient hors d'usage : un coup ennemi, après l'avoir transpercé, avait formé avec la laine de sa capote une étrange fleur rouge sur son dos.

– Enfin vous voilà, dit l'un des servants de pièce aux premiers alpins qui le rejoignirent. Nous c'est depuis minuit qu'on en bave. Il s'exprimait en dialecte bergamasque.

– Eh bien maintenant le Tirano est là pour vous donner un coup de main.

– Il était temps.

– La poule a pondu, commenta en dialecte un pachydermique caporal d'artillerie, de sa place dans la neige, en tournant à peine la tête.

Tandis que le commandant Maccagno et le capitaine Grandi parlementaient avec un officier de la batterie tout de suite accouru (le seul qui fût indemne), Luca, se débarrassant de son arme, échangea quelques mots avec un brancardier assis contre le mur d'une isba.

– Encore un peu et vous ne trouviez plus personne vivant, lui dit celui-ci. Les morts éparpillés dans la neige ne lui donnaient que trop tragiquement raison.

– Le Vestone et le val Chiese ne sont donc pas avec vous ? demanda Luca en s'accroupissant près de lui.

– Ils ne se sont pas arrêtés hier soir, sauf les dernières équipes du val Chiese, par chance. Tous les autres ont continué parce que, ici, il n'y avait pas de place pour dormir.

– Ah c'est pour ça, maintenant je comprends. Eh bien vous verrez que dès que le Tirano va s'y mettre, les autres vont lâcher prise.

– Espérons, mais ce n'est pas évident, parce qu'ils sont nombreux, mais alors nombreux !

Comme pour souligner ses paroles une salve de coups de mortier s'abattit entre les isbas. Par miracle aucun des nouveaux arrivés – qui attendaient immobiles – ne fut touché.

– Où est votre capitaine ?

– Le lieutenant Capriata tu veux dire ? Depuis hier midi c'est lui qui commande la batterie. Enfin qui la commandait, puisque maintenant il est là, dans l'isba qui sert d'infirmerie ; il a été blessé malheureusement.

– Ah.

– C'est lui qui a envoyé ces deux skieurs pour vous chercher.

– Deux skieurs ? Je ne les ai pas vus. Et les autres officiers ?

– Tous touchés, sauf Bughi. Il nous reste seulement une pièce, tu le sais ?

Le brancardier indiqua la pièce. Juste à ce moment-là un coup en partit, avec un éclair aveuglant. Immédiatement les servants la rechargèrent, puis

s'agenouillèrent dans la neige, serrés derrière le bouclier. « Ma foi, on dirait un tableau », pensa Luca un instant, un tableau coloré de rouge par la réverbération d'une isba qui brûlait. En réponse au coup tiré, des essaims de balles, certaines traçantes et d'autres non, parvinrent du côté ennemi.

– Je parie qu'ils ne vont pas tarder à se jeter à l'assaut de nouveau, dit le brancardier.

Après s'être rapidement rendu compte de la situation, le commandant donna des ordres au capitaine Grandi pour l'action de sa compagnie qui sortit du village sans perdre de temps, se déployant en grand silence en formation de combat. Luca regrettait de voir partir le capitaine Grandi. Il ne le connaissait que de vue, mais sans lui il se sentait en quelque sorte appauvri, tant cet homme inconnu lui inspirait confiance : un vrai père, au sens où l'entendent les chasseurs alpins. Entre temps, les mortiers et les petits canons du Tirano étaient mis en place tandis que les sections de l'état-major prenaient position autour des isbas sur la même ligne que les artilleurs de montagne. Luca plaça sa propre arme devant le semblant de village, à l'abri d'un plissement enneigé du sol. De cet endroit, en levant un peu la tête, il pouvait voir le terrain qui descendait devant lui irrégulièrement, parsemé çà et là, sous la lune, de cadavres ennemis aux longues capotes. Mais déjà la compagnie qui avançait en bas à gauche (celle que son capitaine – le jeune homme s'en souvenait – avait appelée « compagnie de Dieu ») était en train d'entrer en contact avec l'ennemi. Peu après, la compagnie qui était sortie avec le capitaine Grandi fit de même et les ennemis ripostèrent par un incroyable volume de tir. Ils étaient – d'ici en haut on le voyait bien – sensiblement plus nombreux que les attaquants. C'est ainsi que débuta la bataille d'Arnaoutovo.

5

Surpris par l'attaque des chasseurs qui s'était faite tout de suite impétueuse, les Russes d'abord reculèrent, surtout sur les ailes, puis s'arrêtèrent. Le terrain, au-delà d'Arnaoutovo, continuait un certain temps en descente, puis remontait en formant un petit col, traversé, tout au long de la ligne de ruissellement des eaux, par une sorte de ravin peu profond. Il était plutôt irrégulier, en partie inculte et boisé, en partie nu avec seulement quelques meules.

Pour soutenir l'action, le commandant envoya en renfort au capitaine Grandi deux des sections du détachement de commandement, en n'en maintenant qu'un à la hauteur des isbas. Puis il envoya une estafette à l'arrière, à Nikitovka, pour dépêcher de toute urgence sa 48e compagnie et pour demander l'intervention d'au moins un groupe complet d'artillerie. Il voulait le plus possible épargner ses hommes, qui avaient confiance en lui comme en un père, mais il savait pourtant bien que cette fois-ci, dans cette action entreprise pour ouvrir la route à eux-mêmes et aux autres, un grand nombre d'entre eux ne « mourraient pas dans leur lit ». Il ignorait encore

qu'il n'y avait pas moins de trois bataillons russes autour d'Arnaoutovo, mais il se rendait de plus en plus compte que les ennemis étaient très nombreux. Il essayait pourtant de ne pas se laisser gagner par l'angoisse : dans la grande colonne que la Tridentina s'employait à sauver, il restait en tout et pour tout – il le savait – quatre bataillons encore efficaces dont deux, le Vestone et le val Chiese, étaient déjà plus loin au-delà de ce barrage ennemi (et malheur si l'on n'arrivait pas à rétablir le contact avec eux ! Comment savoir quel sort leur serait réservé...). Derrière le Tirano il n'en restait qu'un, l'Edolo, chargé d'assurer l'arrière-garde.

La vaillante lutte engagée par les chasseurs alpins, dans la neige, par quelque 30 degrés au-dessous de zéro, coûta de terribles pertes et fut extrêmement rude. Par moments elle semblait même désespérée en raison de l'importance du tir ennemi. Malgré cela le bataillon n'abandonna pas la partie : avec précaution et une ferme détermination, chaque escouade, chaque homme s'employait à détruire les centres de tir adverse et à avancer. Et en effet le front avait recommencé à progresser, bien qu'avec une terrible lenteur. La 48e compagnie arriva, entra tout de suite dans la mêlée et son apport fut important. Peu après, le splendide groupe val Camonica arriva à son tour et, après avoir déployé en toute hâte ses huit obusiers de 105 derrière Arnaoutovo, il ouvrit vigoureusement le feu. Son apport à lui aussi fut important. Malgré cela la bataille, qui durait désormais depuis deux heures, ne se concluait pas.

Les forces ennemies – très éprouvées par le combat (qui pour elles durait depuis minuit, par cette température) – avaient été presque toutes repoussées par les chasseurs dans le vallon, à la hauteur de la zone de ruissellement des eaux où elles avaient fini par se disposer comme dans une vaste tranchée. On comprenait qu'il serait très difficile de les déloger de là en continuant d'attaquer de face, sans compter que le jour poindrait à sept heures – c'est-à-dire dans une heure – ce qui rendrait l'attaque encore plus difficile.

Les chasseurs alpins du commandement demeurés aux isbas et qui maintenant pouvaient souffler un peu, étaient peut-être encore plus inquiets que ceux qui se trouvaient en bas dans cette sorte de chaudron qu'était le cœur de la mêlée : il fallait absolument faire quelque chose. L'aumônier du régiment, l'abbé don Carlo Gnocchi, était lui aussi secrètement très inquiet. Venu de Nikitovka de sa propre initiative (les aumôniers jouissaient parmi les chasseurs de beaucoup d'autorité et de liberté), il s'empressait à présent auprès des blessés et des mourants, réconfortant les uns et confessant les autres, avec l'aide de l'aumônier du Tirano, don Crosara. (A peine informé de l'arrivée de don Carlo, Luca s'était fait remplacer quelques instants à la mitrailleuse et avait couru à sa recherche à travers le camp : il voulait le saluer et lui demander sa bénédiction. Mais il l'avait trouvé penché sur des blessés hors de l'isba de l'infirmerie, et il n'avait pas osé le déranger. Par chance don Carlo s'était aperçu de sa présence. Il y avait eu sur son visage doux aux yeux maintenant étrangement enfoncés une expression de sur-

prise, comme s'il disait : ainsi donc, compatriote, tu es encore ici avec nous ! et il avait levé la main pour tracer au-dessus de lui un signe de croix. Cela avait suffi pour que Luca retourne à son poste réconforté). A présent don Carlo – tout comme les blessés encore conscients qui lui demandaient sans arrêt des nouvelles de la bataille – craignait que tant de sacrifices n'aboutissent à rien. Tout le monde sentait qu'il fallait faire quelque chose, mais quoi ?

Le lieutenant du section resté à Arnaoutovo quitta tout à coup son refuge dans la neige pour rejoindre un sergent aux proportions gigantesques posté non loin de là devant une mitrailleuse et, s'asseyant sur ses talons, se mit à chuchoter avec lui. Luca, qui se trouvait avec les siens à une vingtaine de pas (ils étaient toujours à leurs mêmes postes devant les isbas, à moitié gelés à cause de l'immobilité), l'entendait parler en dialecte, mais sans parvenir à le comprendre. Il lui sembla que les deux hommes regardaient plus d'une fois dans sa direction, puis il vit le lieutenant repartir vers l'isba où probablement se trouvait le commandant. L'officier en sortit peu après, fit signe au gigantesque sergent de le rejoindre et, de façon inattendue, appela aussi Luca, toujours en dialecte : « Toi caporal-chef du Morbegno, viens ici près de moi. »

Le sergent et Luca – ce dernier plutôt troublé – se levèrent et s'empressèrent de le rejoindre. Sans prononcer un mot, l'officier les précéda derrière l'isba où il leur annonça : « On y va ». Puis il expliqua à Luca son plan, que le sergent connaissait déjà, et que le commandant avait approuvé : il s'agissait d'encercler partiellement l'ennemi niché dans le vallon et de le prendre en enfilade sous le feu d'au moins une mitrailleuse. « Ce ne sera pas facile de porter une arme jusque là, mais si quelqu'un la porte, il faudra bien qu'ils dégagent le vallon par force. » L'officier s'exprimait toujours dans son parler régional, il avait une voix très rauque que, dans le bruit continuel de la bataille, on entendait assez mal. « Vos deux escouades essayeront ensemble sur la droite, pendant que moi, avec l'autre mitrailleuse et un fusil mitrailleur, j'essayerai sur la gauche. Celui qui arrive le premier commence tout de suite à tirer. Toi du Morbegno... A propos, comment t'appelles-tu ? »

– Sambruna. Caporal-chef Luca Sambruna.

– Bien. Alors courage, partez tout de suite parce qu'il ne nous reste plus qu'une heure avant le jour. C'est le commandant qui s'occupera d'avertir les compagnies quand le moment sera venu pour elles de se jeter à l'assaut.

– D'accord, dit Luca.

Sans rien ajouter d'autre l'officier s'éloigna pour se préparer à sortir à son tour.

– En premier lieu, réunissons nos hommes ici derrière cette maison, dit le sergent à Luca. Debout il paraissait encore plus gigantesque : « je vais chercher mes hommes » ajouta-t-il.

Luca fit encore une fois un signe d'assentiment. Pour humaniser un peu ses rapports avec lui, l'autre ajouta : « Je m'appelle Pedrana, dans mon équipe nous sommes presque tous de Bormio. »

Luca sourit. « Ça je le sais. La plupart de mes hommes sont de Tartano. »

– Ah ! Pedrana fit avec gravité un signe qu'il appréciait, puis tourna les talons et se dirigea vers ses positions.

Deux minutes plus tard il était de retour l'arme sur les épaules, suivi de son aide qui portait le trépied, et des autres alpins de l'équipe – huit ou neuf en tout – qui portaient une caisse de munitions. Luca et ses hommes arrivèrent presque en même temps.

– On y va, dit Pedrana.

Avant de se mettre en route les chasseurs des deux équipes firent tous le signe de la croix.

Les hommes de Bormio devant – aux pompons rouges, conduits par Pedrana – et l'équipe de Luca derrière, aux pompons blancs, retournèrent donc sur leurs pas parmi les isbas du village jusqu'à l'emplacement du groupe val Camonica, et descendirent en file indienne la pente de droite. Le terrain, sur ce côté-là, était assez boisé. Par chance la lune déclinait et, pour faire son demi-tour, la patrouille mit tout en œuvre pour s'abriter derrière les haies, les arbres, et la moindre bosse du sol. Mais elle ne disposait pas de beaucoup de temps et fut plus d'une fois arrosée par les coups ennemis : « Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils tirent ! » murmura l'un des hommes de Bormio.

– Allons, dépêchons... Si nous réussissons cette fois encore, il ne nous restera plus après qu'à nous ouvrir la route dans ce village là-bas. Parce que plus loin, vous le savez, les Ivan ne sont pas arrivés, dit le sergent.

« Espérons que ce soit vrai. Sinon, adieu Giustina », pensa Luca, désormais déterminé à tenter le tout pour le tout.

La manœuvre d'encerclement ne fut pas facile. Il y eut d'abord un, puis deux heurts avec des groupes ennemis, peut-être des isolés, un alpin de Luca fut tué, deux de Pedrana furent sérieusement blessés. On les laissa dans la neige sous un buisson avec l'intention de venir les rechercher aussitôt le combat fini. Mais pour rendre compte en détail du déroulement de l'opération, qui ne dura pourtant que trois quarts d'heure, il nous faudrait beaucoup plus de pages et notre récit en serait par trop ralenti.

Lorsque, en sueur malgré les trente degrés au-dessous de zéro, exténués par les nouvelles émotions et la fatigue, les chasseurs émergèrent au-delà du vallon, et que, par un passage dans le bois, ils purent rejoindre une position dominante, le spectacle qui se présenta à eux était à couper le souffle : les ennemis étaient tous disposés dans le vallon, leurs armes d'accompagnement sur la pente de derrière, abritées par des haies et des meules de paille. Le jour se levait et on commençait à y voir. Les chasseurs installèrent immédiatement les deux mitrailleuses tandis que le sergent Pedrana étudiait en silence la situation. « Vous vous restez là », dit-il enfin à Luca, « nous, par contre, nous allons par là » ; il indiqua un point relativement plus haut, à quelque quarante mètres de distance. « Mais d'abord assurons-nous que les chariots des armes ne sont pas gelés. Exécution. »

– Mais si nous devons démonter la nôtre de nouveau..., lui objecta son aide.

– Qui t'a dit ça ? fit Pedrana et, s'agenouillant, il se mit en devoir d'armer la mitrailleuse. En dépit de tous les coups tirés au cours de la nuit le chariot d'armement se révéla bloqué par le gel.

– Voilà, je m'en doutais, bougonna Pedrana, et, toujours en dialecte : « allons, pissons dessus. » Le peu d'urine que ses alpins parvinrent à s'extraire du corps ne suffit toutefois pas. Il fut nécessaire de frotter vigoureusement l'arme avec une couverture de laine (que le lecteur ici ne pense pas à un expédient littéraire pour rendre la tension du moment : ce fut à la lettre ce qui arriva comme en fit foi le récit d'un témoin de scène). Enfin l'arme fut prête, celle de Luca l'était également.

– Fais bien attention, dit Pedrana à Luca, c'est moi qui commence. Toi tu me regardes et dès que j'ai commencé à tirer, tu tires à ton tour. Toujours dans le vallon tu as compris ? Rien que dans le vallon, sans t'arrêter. Pour ceux qui sont plus en arrière, j'essaierai, moi, de m'en occuper. Du reste tu verras que dès que nous aurons commencé, les nôtres arriveront.

Cela dit, l'énorme sergent saisit sa mitrailleuse (entre arme et trépied, quarante kilos de poids) et, la serrant sur sa poitrine comme on porte un enfant, s'élança à grandes enjambées dans la neige, suivi de son équipe, vers le point convenu. Plusieurs des ennemis durent les apercevoir mais ils pensèrent sans doute qu'il s'agissait de Russes.

– Toi et toi, dit Luca à deux de ses hommes en s'installant derrière son arme, pensez seulement à tenir le trépied bien fermement. Puis, tandis que son regard allait sans répit du vallon plein d'ennemis à l'équipe de Pedrana, il se mit à réciter mentalement une prière : cette fois ça marcherait difficilement, c'est sûr que les ennemis devraient déloger du vallon, mais pour eux, quatre pelés, comment tout cela allait-il finir ?

Il vit Pedrana et ses hommes se coucher dans la neige et, peu après, il entendit le *tac tac* de leur mitrailleuse. Aussitôt il ouvrit le feu à son tour. « *Maintenant et à l'heure de notre mort* », disait-il mentalement au même instant, et il continua à le dire tandis que l'arme tirait, « *maintenant et à l'heure de notre mort – maintenant et à l'heure de notre mort – maintenant et...* » Il vit, sous l'inattendu tir d'enfilade, les ennemis s'agiter comme herbes et amorcer une débandade, il lui sembla aussi que quelqu'un tirait dans sa direction. Alors il concentra son tir sur celui-là et ne s'arrêta plus : il tirait, parcourant le vallon en un mouvement de va-et-vient, cependant que son aide enfilait dans la culasse un chargeur après l'autre : « *maintenant et à l'heure de notre mort – maintenant et à l'heure de notre mort – maintenant et...* »

Les ennemis abandonnaient le vallon, ils en sortaient en courant obliquement pour s'éloigner du terrible double tir fauchant des deux mitrailleuses. Luca, alors, visa la masse qui fuyait dans la neige. Dans le vallon il ne restait que des blessés qui, d'ici, paraissaient peu nombreux : « Par chance ! » Par chance, parce que cet horrible jeu ne plaisait pas du tout à Luca, mais il y avait tous ces gens à sauver : d'abord les deux blessés laissés

sous le buisson, puis ceux qui étaient sur les luges, enfin les dizaines de milliers de dispersés qui attendaient que la route se rouvre. Et puis il y avait sa mère dans leur maison, et Giustina, il n'avait pas le choix : « *maintenant et à l'heure de notre mort – maintenant et...* » Il lui paraissait désormais dire sa prière pour tous ces malheureux tombés là, dans la neige, sous ses coups.

Les premières équipes alpines apparurent à la hauteur du vallon tandis que, depuis Arnaoutovo, les huit pièces du groupe val Camonica se mettaient elles aussi à tirer sur les ennemis en fuite. Luca suspendit son tir et, peu après, Pedrana suspendit le sien. Pas un seul homme de leurs équipes n'avait été touché.

6

La bataille terminée, les compagnies terriblement éprouvées du bataillon Tirano convergèrent sur la piste qui sortait d'Arnautovo et commencèrent à se mettre en colonnes. Il était presque neuf heures du matin, nos blessés étaient ramassés en toute hâte et chargés sur les luges (sur quelques-unes on les entassait carrément et certaines supportaient plus de dix blessés) ; l'aumônier du bataillon, don Crosara, s'affairait autour d'eux. Par contre, on ne voyait pas don Carlo Gnocchi. Comme Luca l'apprit ensuite, il était descendu dans le vallon avec deux volontaires pour tenter de regrouper les blessés russes au cas où, par la suite, l'un de leurs camions pourrait revenir les chercher (deux jours auparavant il avait aussi assisté dans ses derniers moments le général allemand Eibl, commandant du XXIV^{e} corps blindé détruit). Tandis qu'elles se mettaient en colonnes, les compagnies faisaient douloureusement les comptes : il manquait à l'appel plus de trois cents alpins, soit plus de la moitié des alpins à pompons rouges, et il manquait aussi la plupart de leurs officiers, ces splendides officiers qui guidaient leurs hommes d'abord par l'exemple. Les commandants de compagnie étaient tombés tous les trois (Briolini : « En avant 49^{e}, compagnie de Dieu ! », Grandi, qui inspirait tant de confiance à Luca, et Piatti de la 48^{e}, la compagnie entrée dans la fournaise un peu après les autres). Le coût de la percée avait donc été terrible. Pendant ce temps l'énorme masse des dispersés, en attente désormais depuis quelques heures, avec ses blessés et ses gelés qui de temps en temps, depuis les luges, hurlaient leur désespoir, poussait toujours plus à l'arrière. A la fin – ne pouvant pas traverser le village où les artilleurs de montagne barraient le pas – certains s'engagèrent dans un tracé mineur et la masse les suivit, contournant Arnautovo et la zone de la bataille qu'ils laissèrent sur la gauche.

A son tour, le Tirano se mit en mouvement, en bon ordre comme toujours, à cette différence près que, maintenant, sa colonne était réduite de moitié. En tête marchait le commandant Maccagno avec les restes du détachement de l'état-major à l'extrémité duquel venait l'escouade de Luca. De nouveau, le jeune homme portait l'arme sur ses épaules et, bien que la marche n'en fût qu'à son début, les courroies lui coupaient les aisselles

comme des couteaux. Derrière le détachement du commandement venait la compagnie qui avait été celle du valeureux capitaine Grandi et, derrière encore, les deux autres. Contrairement aux deux commandants de celles-ci, Grandi – le ventre déchiré par une rafale – n'était pas mort mais moribond et, pour qu'il fût, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, devant eux comme il l'avait toujours été, les chasseurs, au moment de se mettre en colonne, l'avaient sans parler installé sur une luge en tête de sa compagnie. Luca et les siens – en queue du détachement on l'a vu – marchaient juste devant cette luge et, de temps en temps, l'un ou l'autre se retournait pour y jeter un coup d'œil. Le capitaine, exsangue, coiffé de son chapeau à plumes couvert de givre, devait avoir perdu conscience. Derrière lui, les chasseurs, plutôt plus serrés que dans le reste de la colonne, marchaient en silence. Quelques-uns pleuraient.

Le froid était toujours terrible mais il y avait un peu de soleil qui permettait au regard d'embrasser assez loin l'horizon désolé. Petit à petit le pas se fit plus soutenu. Le bataillon, suivi du groupe val Camonica avec les huit pièces de 105 en remorque et de l'unique pièce rescapée de la 33e batterie, atteignit le point où, après avoir contourné Arnautovo, les dispersés confluaient sur la piste principale. Ces derniers (à cet endroit allemands et donc relativement plus ordonnés que les autres), en apercevant cette formation armée qui constituerait une sécurité pour tous, s'arrêtèrent le temps nécessaire à la faire entrer dans leur colonne. La marche reprit ensuite dans le silence général, on n'entendait plus que le piétinement pressé des souliers dans la neige et le crissement des luges. Peu à peu le paysage redevint sans limites et, bien que l'on marchât d'un bon pas, il semblait par moments qu'on était arrêté dans l'immensité.

A un brusque sursaut de la luge, le capitaine au ventre déchiré ouvrit les yeux. Il prit lentement conscience de sa situation et regarda autour de lui. Il croisa le regard d'un chasseur qui marchait à ses côtés : « La bataille est finie ? » demanda-t-il faiblement.

– Oui, elle est finie.

– On a réussi, hein ?

– Oui, nous avons ouvert la route.

L'unique officier restant de la compagnie accourut et se pencha sur le blessé : « On a réussi, mon capitaine. Nous avons rouvert la route. »

– Mm. Heureusement.

– Comment vous sentez-vous mon capitaine ?

– Je n'en ai plus pour longtemps.

A cela l'officier ne sut que répondre. « Ils étaient trois bataillons », poursuivit-il, « maintenant nous le savons avec certitude. Le Tirano est réduit de moitié, mais », répéta-t-il, « il a ouvert la route à la colonne. »

– Si tu t'en sors, dis-le à ma mère.

– Oui mon capitaine, je le lui dirai.

– Dis-lui que j'ai fait mon devoir, et que donc je meurs en paix avec les hommes et avec Dieu.

De chaque côté de la luge ses chasseurs, qui s'étaient avancés, fixaient leur capitaine avec des visages angoissés. Le conducteur des deux mules lui-même, qui marchait les rênes entourées à la diable autour de ses épaules, se retournait de temps à autre pour le regarder, et il avait les larmes aux yeux.

– Qu'est-ce que c'est que ces figures ? s'exclama tout à coup le capitaine Grandi. Allons plutôt, chantez avec moi. Et, avec le peu de voix qui lui restait et qui eût été ridicule dans un moment moins tragique, il entonna la terrible chanson alpine du capitaine moribond qui fait son testament :

Le capitaine il est blessé
Il est blessé et va mourir

Aussitôt ceux qui étaient près de lui s'unirent à son chant, plusieurs, par gestes, avertirent ceux qui suivaient, on se passa le mot. Alors toute la compagnie se resserra et, avec une grande douleur, se mit à chanter. Dans la chanson le mourant demande à ce que son corps soit coupé en cinq morceaux :

Premier morceau à la montagne
Qu'elle le recouvre de fleurs

Quelle terrible émotion, quelle douleur, que le souvenir de la montagne natale dans cette immense plaine sans limites...

Le deuxième pour notre roi
Qu'il se rappelle son soldat

Le troisième morceau au régiment.

Dans l'interminable colonne de fourmis qui marchait d'un pas soutenu et qui pourtant semblait immobile dans l'immensité gelée, il y avait ce court tronçon qui chantait.

Dans ce chant apparaissait aussi la mère et la jeune femme aimée :

Le quatrième pour ma mère
qu'elle se souvienne de son fils,
le cinquième pour que ma belle
n'oublie pas son premier amour

Adieu donc à toi aussi premier amour, adieu pour toujours, ce que nous avions rêvé ne sera jamais... Adieu montagne, patrie, régiment, adieu mère et premier amour, chantaient les chasseurs alpins. Ils chantaient et pleuraient les chasseurs valeureux, et leur chant patient contenait toute la douleur de notre humaine impuissance. Ils chantèrent encore quand le capitaine ne chantait plus et ne les accompagnait que des yeux. Ils ne cessèrent de chanter que lorsqu'ils se rendirent compte que le capitaine Grandi était mort.

7

Le même jour, l'avant-garde qui avait passé la nuit dans le premier village après Arnaoutovo, s'était remise en marche à six heures, conformément aux ordres reçus. Elle était constituée des bataillons Vestone et val Chiese, des restes du Verona, des deux armes automotrices rescapées

allemandes, et de la 32e batterie du groupe Bergamo. Tous ces hommes ignoraient la tentative de l'ennemi de couper la colonne derrière eux : ils avaient, il est vrai, entendu la fusillade incessante, mais « à chacun son fardeau ». Du reste toutes leurs pensées étaient concentrées sur Nikolaïevka, où sous peu – d'après le commandement de la Tridentina – il faudrait enfoncer le dernier barrage ennemi. La petite ville fut en vue vers neuf heures : elle se dressait sur une colline isolée au milieu d'une amplecuvette, et devant elle courait le terre-plein d'une voie ferrée. Malheureusement elle se prêtait bien à la défense et était littéralement bondée d'ennemis en attente de la colonne. Tandis que les canons, les mortiers alpins et l'unique katioucha allemande, disposés sur le bord de la conque, ouvraient le feu, les deux formidables bataillons brescians en formation de combat descendirent la pente nue sous une avalanche de coups ennemis, dépassèrent par un assaut irrépressible un bout du terre-plein et pénétrèrent dans la ville. Là leur élan s'enlisa parce que les ennemis étaient trop nombreux et que les compagnies massacrées ne parvenaient plus à avancer.

La grande colonne et le commandement de la Tridentina arrivèrent après quelques heures, à temps pour assister du bord de la conque à une contre-attaque russe qui, en dépit de la supériorité des attaquants, fut brisée par la résistance farouche des chasseurs alpins. Vers midi arrivèrent le Tirano (la moitié qui en restait), le groupe d'artillerie val Camonica avec ses huit obusiers de 105 encore efficaces – un miracle –, le groupe Vicenza et d'autres détachements armés qui descendirent en courant sous le feu ennemi pour se joindre aux chasseurs du Vestone et du val Chiese serrés entre les isbas. Les quelques rescapés de la Julia toujours armés descendirent avec eux. Ainsi renforcée, la pénétration alpine reprit et progressa sensiblement, mais non de façon déterminante. La masse des dispersés – peut-être trente mille hommes sur les quelques milliers de combattants – assistait d'en haut au fier spectacle avec une angoisse croissante. Les coups de canon ennemis explosaient fréquemment au milieu d'eux et des avions russes les mitraillèrent aussi trois fois, en vol rasant. Et pendant ce temps-là, en bas, la bataille qui n'en finissait pas... Une autre nuit dehors sous le feu ennemi et par trente degrés au-dessous de zéro, aurait été la fin pour tous : il n'y aurait pas eu de départ le lendemain, ni jamais. Chacun en son for intérieur se voyait avec une invincible répulsion cadavre sur la neige, pareil aux cadavres qui s'y trouvaient déjà, misérables petits tas de chair congelée et de loques. Çà et là, depuis les luges, des blessés, surtout les plus affaiblis par la faim, se mettaient de temps en temps à crier tous ensemble, comme pris de folie.

L'Edolo, il fallait l'Edolo, la dernière ressource ! Sollicité par des estafettes du commandement de division, le bataillon Edolo à pompons verts, qui était à l'arrière-garde, avait un mal terrible à avancer sans se désagréger sur la piste encombrée. Dès qu'il se fut frayé un passage il amorça la descente et quand le général Reverberi, commandant de la Tridentina, le vit près du terre-plein, il monta sur un véhicule chenillé allemand et tira plusieurs coups en l'air avec son pistolet pour réclamer l'attention. Puis il

lança son fameux cri : « Tridentina en avant ! Tous en avant ! En avant ! » La plupart de ceux qui étaient autour de lui, armés ou désarmés, répétèrent ce cri, se lancèrent à sa suite et le dépassèrent, aussitôt suivis par l'énorme masse qui commença à se répandre dans la descente. Bien qu'arrosée par le plomb ennemi, la foule d'Italiens, de Hongrois, d'Allemands, dévalait tumultueusement la pente, vers Nikolaïevka. Devant courait en haletant le chef d'État-major du corps d'armée alpin, le général Martinat, homme tenace et fin stratège qui avait dirigé les combats les plus difficiles : il fut aussi parmi les premiers à tomber, mortellement touché.

Sous le coup de maillet de l'Edolo et devant l'avalanche qui fonçait sur eux, les Russes commencèrent à quitter leurs positions. Les plus acharnés et les plus courageux résistaient pourtant et devaient être délogés par les escouades alpines. Mais la plupart abandonnèrent leurs positions, coururent vers leurs camions et, poursuivis par le tir des canons de montagne, s'éloignèrent sur les pistes au-delà de la petite ville. Il était presque trois heures de l'après-midi et il commençait déjà à faire nuit.

Luca était ivre de fatigue, et de plus il était blessé : un projectile lui avait traversé le mollet gauche tandis qu'il enjambait le terre-plein (terre-plein fait de terre ou de morts ? A l'endroit où il l'avait dépassé il était littéralement couvert des cadavres aux pompons bleus du Vestone). Par chance sa blessure n'était pas trop grave, mais il se demandait comment, le lendemain, il pourrait encore porter la mitrailleuse sur ses épaules. Deux chasseurs de son escouade – deux cousins de Tartano – étaient morts en combattant entre les maisons (le second alors qu'il tentait de porter secours au premier), quelques autres avaient été blessés. Postés derrière un muret, les rescapés avaient continué à tirer avec détermination et parcimonie, jusqu'à ce que les pompons verts de l'Edolo soient arrivés à leur hauteur. Luca, avec sa mitrailleuse, les avait alors aidés à détruire un noyau de résistance ennemi dans une isba (près de lui, l'un des hommes de l'Edolo – debout au coin d'une maison – avait tiré avec son propre fusil mitrailleur appuyé sur l'épaule d'un compagnon). Quand enfin ils s'étaient éloignés, Luca, dont les idées se brouillaient, s'était pesamment assis sur le muret. Ses rares compagnons, eux aussi tout à fait épuisés, s'étaient assis autour de lui dans la neige.

– Mon caporal, il faudrait trouver quelque chose à manger, bredouilla l'un d'eux en dialecte.

Luca fit un signe d'assentiment.

– Est-ce que c'est bien vrai que c'est la dernière percée ? demanda un autre, toujours en dialecte. (Il s'agissait – comme on le calcula ensuite – de la onzième percée depuis que la retraite avait commencé, neuf jours auparavant, à quelque deux cent cinquante kilomètres de là.)

Luca leva un peu le menton comme pour dire : « qui sait ».

– Mon Dieu si c'est vrai, quand on retournera à la maison il faut faire dire une messe en val de Sacco, murmura un troisième.

Soudain, d'une isba voisine, un soldat russe sortit : il n'était armé que d'un poignard et ne paraissait pas avoir d'intentions belliqueuses. Il s'assit

dans la neige contre le mur de l'isba et enfouit ses mains dans ses poches. Peut-être se considérait-il prisonnier ; il paraissait à bout de forces.

Les premiers dispersés arrivèrent. C'étaient des Hongrois à longues capotes qui chuchotaient entre eux, sans doute en quête de nourriture. Ils passèrent sans s'arrêter.

L'aumônier du Tirano don Crosara vint à son tour : « Y a-t-il des blessés dans ton escouade ? » demanda-t-il.

– Eh, fit Luca en opinant.

– Des blessés graves qui veulent se confesser ?

– Graves non, dit Luca, merci. Mais demain il faudra leur trouver une place sur une luge.

L'aumônier découvrit tout à coup le soldat russe et le fixa surpris. Alors le Russe sortit les mains de ses poches, de la droite dégaina son poignard et, de la gauche, se mit à manœuvrer le col de son pardessus pour découvrir sa gorge.

– Non, hurla l'aumônier. Que fais-tu ? Non, non ! Il leva son crucifix et courut vers lui : « Non, ne fais pas ça, ne fais pas ça ! »

Le Russe le regarda interdit, avec des yeux épuisés : l'aumônier lui saisit le poignet qui tenait l'arme et, agitant de l'autre main le crucifix devant ses yeux : « Pourquoi te tuer, pourquoi te tuer ? » criait-il.

Alors le Russe arrêta son regard sur le crucifix, entoura de sa main celle du prêtre qui le tenait et approcha le Christ contre sa bouche. Les chasseurs regardaient la scène en silence. Le Russe donna au prêtre son poignard qui fut jeté le plus loin possible. « La mère de Dieu t'aime », haleta don Crosara, « elle t'aime, tu comprends ? Dieu n'est pas comme nous autres hommes. »

Le Russe, bien qu'il ne comprît pas un traître mot, fit avec épuisement signe que oui.

La percée de Nikolaïevka, – la onzième, on l'a dit, depuis le début de la marche – fut effectivement la dernière effectuée par la Tridentina. A la vérité, les avant-gardes russes étaient déjà arrivées quelques dizaines de kilomètres plus à l'ouest, si bien que le commandement de la Tridentina, prévoyant qu'il faudrait à nouveau s'ouvrir la route, avait réuni les forces encore agissantes en deux bataillons de formation : deux seuls bataillons, il n'était rien resté d'autre... Mais on n'eut pas besoin de les employer : on tenta nuitamment de contourner la bourgade de Novi Oskol occupée par l'ennemi, et la manœuvre réussit, peut-être parce que l'ennemi préféra fermer les yeux (il avait expérimenté à quel point il était difficile d'arrêter les chasseurs). Pour arriver jusqu'au nouveau front mobile allemand qui protégeait Kharkov, il fallut tout de même à la colonne cinq autres dures journées de marche après Nikolaïevka, marche que Luca effectua en partie à pied en boitant, en partie sur une luge du détachement de commandement du Tirano où avait été chargée sa mitrailleuse. Désormais, les chasseurs aux pompons rouges le considéraient comme un frère.

Maintenant que le retour vers la maison semblait assuré, lui et les autres se demandaient quel avait été le sort de l'autre grande colonne alpine, celle

de la division Cuneense. Où était-elle en ce moment ? Les chasseurs piémontais avaient-ils réussi oui ou non à arriver jusqu'ici ?

Nous, nous savons que oui. Après de continuels combats et des péripéties inénarrables, ils étaient arrivés eux aussi au méridien de Nikolaïevka, trente kilomètres plus au sud, où l'ennemi avait préparé sur leur parcours, à Valouïki, un barrage analogue à celui de Nikolaïevka. Là, le 27 janvier (c'est-à-dire le jour qui avait suivi la bataille de Nikolaïevka), les bataillons piémontais avaient affronté l'adversaire et mis toutes leurs forces dans la percée. Mais ils n'avaient pas réussi. Au terme de la funeste journée, le général qui commandait la Cuneense avait accepté de se rendre avec ses détachements désormais détruits et en grande partie déjà vaincus. Le bataillon Mondovi, arrivé sur place le lendemain parce qu'il était d'arrière-garde, n'accepta pas la reddition et tenta de percer tout seul ; il se sacrifia totalement dans l'impossible tentative.

Innombrables seraient par la suite les témoignages de la valeur des combattants alpins. Qu'il nous suffise de rappeler celui d'un juge compétent entre tous, le général Guderian, chef de l'État-major germanique à la fin de la guerre : « *Les brigades italiennes d'infanterie alpine sont les seules formations d'infanterie au monde qui enthousiasment vraiment un militaire* ».

En attendant, l'avancée soviétique n'était pas terminée : Stalingrad tomba le 3 février, Kharkov – laissée depuis peu sur un côté par la Tridentina – le 16. Cette dernière ville devait être pourtant reconquise par les divisions allemandes provenant de France lesquelles – grâce surtout aux nouveaux chars Tigre – réussiraient à rétablir le front courant mars.

DEUXIÈME VOLUME

LE CHEVAL LIVIDE

PREMIÈRE PARTIE

1

Ce fut par une brumeuse matinée de la fin février qu'Ambrogio et Paccoi quittèrent Leopoli.

Comme il ne voulait pas être emmené à la gare sur une civière, l'officier revêtit son piteux uniforme vert-de-gris qui, après le passage à l'étuve de désinfection, lui avait été rendu chiffonné d'une manière incroyable. Quand il entreprit de tendre la ceinture en similicuir de son pantalon, celle-ci se brisa ; il en éprouva des deux mains la résistance mais l'étuve l'avait tellement cuite qu'elle se rompit à nouveau. Il ne lui restait plus qu'à la jeter, mais comment la remplacer ? Le jeune homme décida de recourir à un morceau de ficelle qu'il enfila dans les passants de son pantalon et qu'il noua ensuite sur le devant.

Tandis qu'il effectuait cette opération, sœur Glicerie l'observait en silence. Tout à coup elle pressa ses mains sur ses joues exsangues : « Les officiers d'Italie ! » s'exclama-t-elle affligée. « Mon Dieu, les officiers d'Italie ! Dans quel état !... »

Ambrogio, instinctivement, cacha la ficelle en abaissant les pans de sa vareuse. Puis il secoua la tête en signe de dénégation et sourit à l'infirmière : « Du calme ma sœur », lui dit-il, « nous devons tâcher de nous dominer, non ? Cela aussi fait partie de nos devoirs. »

La vieille dame écarta alors les mains de son visage et rectifia la position, se mettant presque au garde-à-vous. Ambrogio continuait à sourire : « Au fond cette ceinture fantaisiste signifie que je suis encore vivant. Que si je remets de l'ordre dans ma tenue c'est que je peux encore être utile, n'est-ce pas ? »

Il s'étonna lui-même de la sagesse de ses paroles : « Décidément la guerre m'a mûri », pensa-t-il. Il ajouta : « Les Russes, ici à l'est, en étaient eux aussi réduits à la ceinture de ficelle. Seulement voilà, ils n'ont pas cédé. »

– Excusez-moi mon lieutenant, murmura à voix basse sœur Glicerie, honteuse de sa faiblesse.

Ambrogio lui fit un signe cordial et continua à s'habiller avec l'air de dire : « n'y pensons plus ». La vieille dame, après avoir replié en hâte quelques couvertures, quitta la salle.

« Pauvre femme », pensa le sous-lieutenant, « elle m'a tout l'air d'être une noble. Pour elle la forme doit beaucoup compter et peut-être s'imagine-t-elle que céder sur la forme équivaut à céder sur le fond. Du reste », réflé-

chit-il, « après ce que j'ai vu, je ne suis plus tellement sûr que ceux qui pensent comme ça, les formalistes à l'ancienne, aient tout à fait tort. »

Dans l'autobus militaire qui emmenait par groupes les partants à la gare de chemin de fer, il prit place à côté de Paccoi. Comme ils étaient arrivés de nuit ils n'avaient pas eu jusque-là l'occasion de voir la ville : ils la trouvèrent – rues, maisons, immeubles, jardins – étonnamment semblable aux villes italiennes. « On se croirait presque en Italie, c'est étonnant Giovanni, vraiment étonnant », dit à plusieurs reprises Ambrogio. Il y avait pourtant, sur les façades de pas mal d'immeubles, de grands crucifix de bronze : comme le long des routes de campagne polonaises, le rappel à la croix était ici insistant. « En cela les Polonais sont plus explicitement chrétiens que nous... » Soudain ces croix lui rappelèrent les pauvres déments massacrés par les si rationnelles brutes blondes et les pauvres civils et prêtres massacrés par les si rationnelles brutes rouges : Qui sait où ils avaient été enterrés ? D'après les plantons de l'hôpital – pour ce qui était des victimes des rouges – sur le lieu même des exécutions sommaires, c'est-à-dire au bord des routes qui conduisaient vers l'est. Une inquiétude latente remonta à l'esprit de l'officier : « Et si les Allemands ne l'emportaient pas ? Si à la fin les Bolcheviks devaient prévaloir ? Qui pourrait alors empêcher les "bérets bleus" de revenir une nouvelle fois ici ? Et d'arriver jusqu'en Italie peut-être ? » Le ciel gris de février lui sembla plus pesant encore. A cette époque, personne ne pensait à l'Amérique comme à un possible frein au communisme.

Un beau train hôpital italien les attendait sous la grande arcade en fer de la gare : un vrai train hôpital, formé, non pas de wagons de marchandises mais de voitures portant sur leurs côtés un énigmatique sigle : « SMOM » surmonté d'une petite croix blanche sur champ rouge.

– SMOM, murmura Ambrogio à mi-voix. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Un soldat du service de santé le lui expliqua : « Ça veut dire "Sovrano militare ordine di Malta" ».[1]

– Ah c'est ça, fit le sous-lieutenant, hochant la tête.

– De quoi s'agit-il ? voulut savoir Paccoi.

– C'est un ordre qui existe depuis le Moyen Âge. Tu es ombrien, tu devrais connaître ces choses mieux que moi.

Paccoi le regardait, un air d'embarras sur son honnêtevisage. « Entre nous », lui confessa alors Ambrogio, « je n'en sais pas moi-même davantage. »

De nouveau le soldat du service de santé vint à leur secours : « C'est un ordre hospitalier, le plus vieux qui existe. Il s'appelle de Malte parce qu'il a empêché les Turcs de débarquer à Malte. »

– Les Turcs ? Et quand ? demanda Paccoi.

– Vers l'an mille cinq cent.

– Et ils se donnent encore du mal depuis ce temps là ? s'étonna l'ordonnance en dialecte.

[1] Ordre Souverain Militaire de Malte (N.d.T.).

– Depuis bien avant, dit le soldat, et il n'avait pas du tout l'air de plaisanter.

– Comment sais-tu tout ça ?

– Parce que je travaille sur le train, on nous l'a appris. Tant qu'il y était, il donna du haut de sa culture quelques autres précisions : « C'est un ordre de frères qui, avant l'an mille déjà, c'est-à-dire avant les croisades, assistaient comme infirmiers les pèlerins en terre sainte ; puis ils ont assisté les croisés, et quand il le fallait ils combattaient même à leurs côtés. C'est pour ça qu'ils étaient en même temps frères et chevaliers. » Il fit remarquer : « En un certain sens ils ont anticipé de mille ans la Croix Rouge d'aujourd'hui. Même si », et il indiqua les symboles sur les flancs des voitures, « leur croix n'est pas rouge, mais blanche sur champ rouge. Finalement il n'y a pas grande différence. »

– En effet, reconnut Ambrogio, et en même temps il pensait : « Comme cette conversation plairait à Michele, ce mordu du Moyen Âge ! » Il se promit en souriant : « Eh bien, je lui en parlerai s'il... » Le sourire se figea sur ses lèvres : « si un jour il revient à la maison ».

Son explication donnée, le soldat avait pris congé des deux jeunes gens par un cordial signe de tête. « J'ai comme l'impression, hein ? » conclut Paccoi, « que dans le temps, les frères étaient vaillants, que c'était pas des minables comme ces plantons de maintenant qui, certaines nuits, n'apportent même pas les bassins C'est les sœurs qui doivent s'en occuper », ajouta-t-il toujours en dialecte. (Ce qui le contrariait dans l'histoire c'était d'avoir dormi comme un loir pendant que cela avait lieu, au point de ne s'en être même pas aperçu.)

2

Sur le train, contrairement à leur attente, les deux hommes ne trouvèrent pas de frères hospitaliers : ils apprirent par l'aumônier que l'ordre se limitait à fournir à l'armée italienne un certain nombre de trains comme celui-là, mais sans personnel. C'était en tout cas un convoi équipé de façon parfaite, avec des civières en guise de lits – disposées sur deux niveaux le long des parois et pourvues de draps immaculés.

Après quelques heures de voyage Ambrogio fut repris par la fièvre et même, un peu plus tard, par le délire au point que, bien que sa tête fût à la hauteur d'une fenêtre, il finit par n'avoir conscience que d'une manière fragmentaire des lieux que le train traversait. Il ne lui resterait en mémoire que des visions morcelées de gigantesques usines perdues dans la neige sale de la Silésie et de la Bohême, usines qui travaillaient sans doute à un rythme soutenu parce qu'il s'en élevait d'énormes volutes de fumée noire. Il ne s'aperçut même pas de l'entrée du convoi en Italie, tôt le matin, alors qu'il faisait encore noir.

Revenant à lui quelques heures plus tard, il lui fallut un certain temps pour réaliser qu'il se trouvait sur un train hôpital. Il se tourna et vit à côté de lui l'immuable figure ronde de Paccoi. « Z'êtes réveillé mon lieutenant ? Dieu soit loué, nous sommes en Italie, en Italie ! » Plus que jamais il s'exprimait dans son parler local.

Il lui apprit qu'à l'arrêt du Brenner certains soldats étaient descendus pour baiser la terre : « ... des nôtres, il y avait Mazzoleni : qui l'aurait dit, le gredin (il disait "l'impuni") ». Il lui apprit aussi qu'une heure auparavant, à Bolzano, quarante blessés avaient été déchargés du train et emmenés dans des ambulances, et qu'il avait alors craint d'être séparé de lui : « sans même pouvoir vous saluer. »

– Mais toi, au Brenner tu es descendu ou non baiser la terre ? lui demanda Ambrogio d'une voix lasse en tentant tout de même de plaisanter.

– Moi, mon lieutenant ? Non. C'est des foutaises tout ça. Mais eux, vous comprenez, ils y croient, et comment. Ils en pleureraient !

Un officier médecin passa, qui s'arrêta avec un : « Ah, enfin ! » pour jeter un coup d'œil au blessé qui avait repris conscience ; il lui posa quelques questions, puis conclut : « Dommage qu'on n'aie pas pu te débarquer à Bolzano, ils ont tous atterri au grand hôtel Emma de Merano, qui est un hôpital épatant avec un médecin-chef épatant. En tout cas », résolut-il, « je te débarquerai bientôt à Vérone, ça te va ? Tu es content ? »

– Pour moi..., répondit Ambrogio, comme pour dire : un endroit ou un autre c'est pareil. Puis il indiqua Paccoi de la tête : « Et lui ? »

– D'accord, lui aussi à Vérone, dit le médecin. Et il ajouta : « Il t'a servi de nounou pendant tout le voyage, comme s'il n'était pas blessé lui-même. Eh bien, bonne chance » et il s'éloigna.

A Vérone on débarqua beaucoup de blessés. La gare avait été sérieusement abîmée par les bombardements aériens ; on découvrait çà et là des déchirures, tant dans la couverture en tôle que dans les traverses de fer qui la soutenaient. Les murs étaient pleins de trous et de fissures et les quais étaient recouverts de poussière (cette poussière de ruines qui se reforme sans cesse).

Transporté en civière, Ambrogio, bien qu'il explorât attentivement les lieux du regard, ne pouvait pas voir grand-chose. Il nota toutefois que le déchargement et le tri des blessés se déroulaient de façon rapide et ordonnée, et que les soldats du service de santé y mettaient tout leur soin. Encore sous l'effet cauchemardesque de la poche, ce bon ordre des Italiens lui parut surprenant. Mais il n'eut pas le temps de réfléchir : avec trois autres blessés, comme lui transportés en civière, il se retrouva dans une ambulance qui d'abord traversa la ville, puis – aucun bruit ne parvenant plus de l'extérieur et aucune secousse n'étant plus imprimée aux roues – paraissait filer à travers la campagne : « Sans doute que l'hôpital est en dehors de la ville », pensa-t-il toujours plus étourdi par tant de sensations. « C'est très loin l'hôpital ? » demanda-t-il au bout d'un moment au soldat du service de santé.

Vêtu de blanc, celui-ci était assis à l'avant de l'étroit couloir ménagé entre les civières, le dos appuyé à la cabine du conducteur.

– A peu près quatre-vingts kilomètres, répondit-il.

– Quatre-vingts ? Mais... Que dis-tu ?

– Oui, il est à Schio. Nous n'allons pas à l'hôpital militaire de Vérone, mais à l'hôpital civil de Schio. Il est beaucoup plus petit, mais il est bien organisé, un bel endroit vous verrez.

– Nous allons à Schio ? intervint le blessé installé au-dessus d'Ambrogio et qui était comme lui passé par l'infirmerie-pagaille de Tchertkovo. « J'y suis allé une fois quand j'étais civil. C'est une belle petite ville, oui, au milieu des montagnes, avec beaucoup d'usines. »

Mais Paccoi ? se demandait Ambrogio : Était-il ou non parmi ceux qui se dirigeaient vers Schio ? Il ne le saurait pas avant l'arrivée. Il ne manquait plus que ça ! « Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit avant de me charger sur l'ambulance ? » demanda-t-il, vaguement réprobateur, au soldat en blouse blanche.

L'autre écarta les bras. Ambrogio remarqua que le calot qu'il avait sur la tête portait l'insigne compliqué de la santé. Le même insigne – se remémora lentement le blessé – que celui des soldats de service à l'hôpital de Leopoli : un entrelacs composé de plusieurs éléments qu'on ne parvenait jamais à bien identifier ; dans le petit cercle central – là où les autres insignes portent le numéro du régiment – celui-ci portait une croix en fil rouge, si fine que lorsque le calot était usé – ce qui arrivait souvent – on ne la distinguait même pas. Pourquoi – se demanda Ambrogio – les soldats de la santé portent-ils tous leurs calots aplatis de la sorte ? D'ailleurs, il ne ressemblent pas à des calots mais plutôt à des casquettes de toile d'infirmiers. Pas blanches pourtant... Un instant, pourquoi pas blanches ? Pourquoi ? Mais si, elles étaient blanches justement. D'ailleurs, son calot, le calot de ce type... N'était-il pas blanc ? Il en était presque lumineux... Ambrogio le regardait, le fixait, sans s'apercevoir qu'il gardait les yeux fermés : il essayait de mieux voir ce... puis dans ce blanc, faiblement lumineux, qui s'élargissait dans sa tête, s'élargissait jusqu'à... le submerger.

« Eh Riva, j'ai vu les panneaux de l'autoroute ! » annonça avec animation le blessé qui se trouvait au-dessus de lui : « Vicence... je n'ai pas eu le temps de lire combien de kilomètres. Nous sommes sur l'autoroute ! Tu te rends compte, sur l'autoroute ! Si on nous l'avait dit à l'infirmerie de Tchertkovo, hein Riva ? Hein ? »

Ambrogio ne répondit pas. L'infirmier se leva de son siège et, se raccrochant tant bien que mal à différents points d'appui, vint se pencher sur lui. « Le lieutenant ne peut pas vous répondre », dit-il à l'autre, « il a perdu conscience. »

Ambrogio remuait les lèvres, disait des mots à peine audibles ; l'infirmier approcha l'oreille de sa bouche : « ... les traçantes... ils arrivent, oui, attention, attention ils arrivent... » Il était retourné dans la poche.

3

Quand il reprit conscience à l'hôpital, il s'enquit aussitôt de Paccoi, et apprit qu'il ne se trouvait pas parmi les hospitalisés de Schio. Ceux de la santé supposaient qu'il avait été admis à l'hôpital militaire de Vérone : « La plupart des blessés déchargés du train ont été transportés là-bas. C'est un grand hôpital, presque trop grand, plein de monde ; c'est mieux pour vous qu'ils vous aient amené ici. »

Il fallut à Ambrogio le restant de la journée pour se faire à l'idée d'être désormais séparé de l'artilleur paysan qui, à travers tant de péripéties, lui avait sauvé la vie. « En tout cas », résolut-il, « dès que je serai sorti de l'hôpital je me mettrai à sa recherche et par la suite nous serons amis, ni plus ni moins que je ne le suis avec Stefano ». Au fait, Stefano ! Il avait peu pensé à lui ces jours derniers... Qui sait s'il avait réussi à se tirer d'affaire ? A Leopoli, malgré ses recherches dans les salles de l'hôpital, il n'avait pas pu retrouver la trace d'un seul bersaglier du Troisième... Ambrogio se promit à nouveau de téléphoner dès que possible à Nomana, autant pour avertir ses parents de son propre retour (« Qui sait ce qu'on raconte à propos du désastre sur le front russe... ») que pour savoir si, au village, on avait des nouvelles de Stefano (« C'est improbable, mais on ne sait jamais. ») Il lui faudrait aussi téléphoner aux parents de Bonsaver qui habitaient non loin de là, pour qu'ils pussent venir récupérer le portefeuille du mort. « Dieu quelle perspective ! Enfin, une chose à la fois. »

Le lendemain matin il se réveilla assez en forme et, profitant de l'absence momentanée de la sœur du secteur, passa son uniforme miteux et descendit dans le hall où se trouvait le téléphone. Il appela Nomana, puis s'assit dans un petit fauteuil pour attendre la communication.

Une demi-heure plus tard environ, sa sœur Francesca lui répondit : il la reconnut dès qu'il lui entendit dire « Allo ? Ici la maison Riva. »

– Francesca, c'est toi ?

– Oui. Mais toi... qui es-tu ?

– C'est moi Ambrogio, je suis en Italie.

– Quoi ? Ambrogio ? Noon ! Francesca était entrée dans un état de grande agitation, elle n'arrivait plus à parler. « C'est... pas possible », s'exclama-t-elle.

– Écoute-moi bien Francesca : je suis à Schio et...

– Fortunato, Fortunato, se mit à crier Francesca, cours, c'est Ambrogio au téléphone.

Fortunato arriva aussitôt et Ambrogio l'entendit qui disait à sa sœur : « Quoi Ambrogio ! Passe-moi l'appareil, idiote. Allo ? »

– Fortunato c'est moi. Je suis à l'hôpital de Schio. Je suis arrivé en Italie hier.

– Ambrogio ! A l'hôpital de Schio ? Tu es blessé ?

– Oui, mais pas beaucoup, rien de grave. Maman est là ?

– Non, elle est à Milan avec papa. (Pendant ce temps on entendait Francesca crier : « Almina, Noemi, courez : il y a Ambrogio au téléphone. »)

Après leur avoir brièvement parlé de lui, Ambrogio demanda si, à la Nomanella, on avait des nouvelles de Stefano. « Non, sa dernière lettre est arrivée vers Noël, à peu près en même temps que la dernière des tiennes. »

Ambrogio demanda à parler de nouveau à Francesca, puis échangea quelques mots avec Alma. « Dis-moi, et tes camarades, comment vont-ils ? Et Michele ? » lui demanda joyeusement la petite statue de marbre.

– Quand on se verra je t'expliquerai, lui répondit Ambrogio.

– Mais Michele ? Comment va-t-il ? Est ce qu'il est blessé lui aussi ?

– Je ne sais pas, dit Ambrogio. Je n'ai plus de contact avec lui depuis quelques semaines.

Alma comprit que quelque chose de pas très gai devait avoir eu lieu et resta au téléphone sans plus dire un mot. « Donc Alma », conclut Ambrogio, « ces jours-ci il faut venir me voir toi aussi, j'y compte. Je voudrais goûter tes fameux biscuits, ceux dont il est question dans tes lettres. D'accord ? » Après deux ou trois phrases encore, et comme Noemi se déclarait trop émue pour lui parler, il prit congé et raccrocha.

Dès le lendemain son père et sa mère étaient à Schio. Sa mère y resta quelques semaines, jusqu'à ce que – après l'opération chirurgicale qui le libéra de l'éclat qu'il avait dans le dos – il commençât à se rétablir. Puis, ses frères et ses sœurs aînés vinrent tour à tour lui rendre visite et lui tenir compagnie. Vinrent aussi, torturés et presque incapables de parler, les parents de Bonsaver, des gens modestes (et toute la nuit suivante Ambrogio ne parvint pas à fermer l'œil). Vinrent en outre, et plus d'une fois, les Cederle, parents de la mère de Manno, qui résidaient à Vicence, ainsi que quelques autres connaissances, parmi lesquelles un professeur de son collège, originaire de Schio. Ce dernier lui apprit que certains de ses camarades de classe ne donnaient plus de nouvelles de l'Afrique septentrionale où nos troupes et les troupes allemandes étaient toujours en repli, harcelées par les forces ennemies en nombre bien supérieur. (On en était désormais, sur ce front, à un rapport de sept à huit hommes pour un seul, mais personne en Italie ne le savait.)

4

En avril – après presque deux mois d'hospitalisation à Schio – Ambrogio fut transféré à Riccione, dans une colonie fasciste pour garçons, transformée en maison de convalescence. Sa blessure au dos s'était refermée, celles au bras et à la poitrine étaient guéries.

L'édifice à grandes baies vitrées, très aéré et balnéaire, se dressait sur la plage un peu en dehors de la ville, le long de la route du littoral qui conduisait à Rimini. Les lits, les tables de chevet, la vaisselle et, en général, les autres objets à usage quotidien de la maison de repos, étaient davantage

ceux d'une colonie de vacances que ceux d'un hôpital, à la satisfaction des malades qui aimaient par-dessus tout les grandes fenêtres donnant sur la plage et sur la mer.

Ambrogio prit l'habitude de passer plusieurs heures par jour assis devant l'une de ces fenêtres. Derrière lui s'égrenaient doucement les habituelles conversations d'hôpital militaire : les rétablissements et les rechutes de la chair martyrisée, les tribulations des uns et des autres, déjà usées et trop rabâchées, et puis les perspectives de la guerre, la guerre, toujours la guerre. En contrebas le jeune homme pouvait apercevoir la grande cour de la colonie, divisée en terrains de jeu par des filets métalliques bas peints de couleurs vives. Certains couraient au pied de rangées de petits tamaris dont l'écorce sèche, adaptée au milieu sablonneux, contrastait avec le vert des feuilles, si délicates qu'on eût dit de petits nuages de vapeur. Au-delà de la cour on découvrait la plage qui, du fait de l'abandon dans lequel elle était laissée, paraissait vouloir retourner à son originaire conformation en dunes. Plus loin enfin s'étendait la mer, toujours égale à elle-même celle-là, si ce n'était que maintenant, ainsi déserte, elle inspirait un sentiment d'immense solitude qui s'adaptait bien aux pensées du jeune homme. Il se revoyait, marchant « au long de la rive de cette résonnante mer » en compagnie de Tricia avec sa combinaison à raies blanches et bleues et son petit chapeau pointu. Qui sait où se trouvait Tricia maintenant, qui sait où elle promenait sa jolie tignasse blonde, à quoi elle pensait, ce qu'elle vivait. « Heureusement que Rho est un endroit trop minable pour que les avions aillent le bombarder », se disait parfois Ambrogio, continuant mentalement ses anciennes taquineries. Il lui arrivait même parfois de se mettre à rire tout seul et alors les autres le regardaient. Ce qui était sûr c'est que, n'importe où qu'elle fût, Tricia ne pensait pas à lui, et si d'aventure elle se le rappelait quelquefois elle devait tout au plus éprouver un vague sentiment de sympathie, comme en témoignaient les rares billets qu'il avait reçus d'elle au cours de ces trois années d'éloignement, y compris la dernière petite lettre – vraiment terre à terre – par laquelle la jeune fille l'avait remercié pour ses fleurs du Don. (« Tout de même, trois ans de passés ! Déjà trois ans... C'est à n'y pas croire ! ») Du reste lui aussi n'avait jamais éprouvé pour la jeune fille qu'une vague sympathie. Et pourtant maintenant il y pensait sans arrêt. Pas seulement parce que le lieu et cette mer la lui rappelaient à tout moment, mais aussi parce qu'il en ressentait un besoin incoercible après les choses inhumaines par lesquelles il était passé et qu'il revivait encore chaque nuit dans des rêves qui étaient plutôt des cauchemars. La femme – c'est-à-dire la perspective, indiciblement vitale, de l'amour – constituait, pour lui qui venait tout juste de sortir des étangs fétides de la mort, le but le plus naturel et le plus spontané.

Il finit par se demander sérieusement si par hasard il n'était pas en train de tomber amoureux de Tricia maintenant, après tant de temps qu'il ne la voyait pas. Finalement, un jour, il résolut de lui écrire. Avril était presque achevé, il pouvait désormais sortir de la maison de repos pour de courtes

promenades. Il prit une carte-lettre de l'armée (un de ces billets « en franchise », c'est-à-dire timbrés, de couleur bise, pliables, avec trois bords encollés et l'estampillage « Nous vaincrons ! » qui, durant toutes ces années, avaient transmis aux familles, à partir de tous les fronts, une infinité d'échos mal orthographiés de réflexions, de faits, d'ennuis, de lâchetés et d'héroïsmes). Il prit donc l'une de ces cartes et y exposa succinctement ses aventures les plus récentes. Il croyait rédiger une missive au ton dégagé, presque badin, à sa façon d'autrefois : ce fut au contraire quelque chose entre le réfléchi et le dramatique ce dont, en se relisant, il ne se rendit que vaguement compte.

Il revêtit donc son uniforme (le seul qui lui restait : celui de quand il était sous-lieutenant, élégant, à passepoil) et, comme un adolescent qui envoie une lettre d'amour, se rendit en personne mettre son billet dans la boîte au centre ville malgré l'habituel désagrément que cela supposait, le parcours étant assez long. Secrètement, il fut presque satisfait de ce désagrément : « Les choses importantes se paient », pensait-il, sans s'arrêter sur l'importance qu'il donnait à ce billet.

5

Quelques jours plus tard, un dimanche matin vers dix heures (alors que, déjà lavé et rasé le jeune homme se reposait – « flemmardant » comme on disait – à demi-vêtu sur son lit en attendant l'heure de la messe), on monta du hall l'appeler pour une visite.

Saisissant sa veste d'uniforme, son ceinturon et ses gants, il acheva de se vêtir en descendant l'escalier tout en se demandant qui pouvait bien être le visiteur. Il avait eu sa famille au téléphone peu de jours auparavant et il n'avait pas été question de visite. Peut-être d'autres parents ? Ou une connaissance, ou bien un collègue d'armes ? Ou peut-être, justement... Était-ce possible ? Peut-être que Tricia, au lieu de lui répondre par lettre, ayant eu l'occasion de venir par ici... « Mais quelle occasion ? Ne disons pas de bêtises. Eh bien, par exemple, la recherche d'un endroit pour la prochaine saison balnéaire... » Mais non, il ne pouvait s'agir de Tricia. Il dut pourtant se dominer pour ne pas descendre l'escalier en courant.

Dans le hall il trouva son père et sa mère qui l'attendaient, debout l'un près de l'autre, intimidés par le milieu hospitalier. Il éprouva un sentiment de déception : il ne s'agissait pas de Tricia ! Mais il s'agissait de sa mère, laquelle, quand il parut, s'illumina de joie. Le visage encore beau de sa mère n'était pas défait par la douleur comme il l'aurait certainement été s'il n'était pas revenu : non, il était au contraire « par la grâce de Dieu » tel qu'en lui-même, comme quand, par exemple, elle venait le voir au collège. Ambrogio se sentit presque coupable d'avoir désiré que ce fût Tricia à l'attendre. Il embrassa son père et sa mère et, ce faisant, s'aperçut qu'il était à son tour gagné par leur timidité. « Bravo. Quelle magnifique surprise. Je vous remercie. Quel est le programme ? »

– Rester ensemble jusqu'à cinq heures de l'après-midi, lui répondit Gerardo en souriant.

– Tu es déjà allé à la messe, Ambrogio ? lui demanda sa mère.

– Non maman, pas encore.

– Alors, d'abord, nous pourrions y aller ensemble.

– Oui, d'accord. On peut sortir si tu veux ? J'ai même mes gants, tu vois ?

L'élégant uniforme à passepoil de quand il était sous-lieutenant le rajeunissait. Sauf que maintenant, à une boutonnière de sa tunique, il arborait le « ruban des Glaces », une distinction allemande désormais en usage aussi dans l'armée italienne, attestant qu'il avait combattu durant l'hiver sur le front russe.

La mère contemplait son fils. « Dis-moi un peu : Comment vas-tu vraiment ? Tes blessures ne te gênent pas trop ? »

– Bah, maintenant.

Le jeune homme prit familièrement ses parents par le bras et se dirigea avec eux vers la porte.

– Un moment, s'exclama son père, laisse-moi d'abord saluer ce brave jeune homme. Il revint un peu sur ses pas et serra avec simplicité la main d'un des plantons qui était de service dans le hall. C'était un type notoirement fainéant que Gerardo, en attendant son fils, avait gratifié de phrases comme « Vous aussi vous faites partie de ces braves gens qui se dévouent pour les blessés, n'est-ce pas ? » ; à quoi le fainéant n'avait pas manqué de prendre la pose de l'individu modestement méritant. Maintenant, un œil sur les autres plantons et l'autre sur Ambrogio, le fainéant répondait d'un air satisfait au salut de l'aimable monsieur. Connaissant son père, le sous-lieutenant imagina sans peine la scène qui devait avoir eu lieu un moment auparavant, mais il ne fit pas de commentaires.

Ils assistèrent à la messe dans une église presque vide (« Eh oui, nous sommes ici *in partibus infedelium* », se souvint Ambrogio), puis ils se promenèrent dans la rue principale de Riccione où se pressaient, en ce jour férié, les convalescents en uniforme. On en voyait beaucoup aussi le long de la mer et dans les rues avoisinantes : Italiens et Allemands, tous sortis, pour se promener, des colonies marines transformées en maisons de repos. Beaucoup s'appuyaient sur une ou deux cannes (« tu les vois papa ? ceux-là ont été gelés »), ou sur des béquilles, et tous regardaient autour d'eux avec des yeux où se lisait l'étonnement, non pas tant d'être encore en vie mais surtout – après tout ce qui était arrivé et tout ce qu'ils avaient vu – de ce que les choses continuent comme avant. De temps en temps un Allemand saluait Ambrogio, se raidissant et claquant des talons, en hommage au ruban qu'il portait à la boutonnière.

Après s'être promenés assez longtemps en devisant sur mille choses (sur Manno surtout, qui ces jours-ci se trouvait en Tunisie, sur don Carlo Gnocchi revenu du front, physiquement indemne mais l'esprit fort perturbé, sur les bombardements des villes italiennes de plus en plus inquiétants, ainsi

que sur l'atmosphère à Schio, ville industrialisée depuis le siècle dernier et profondément catholique, tout à fait comme Nomana : « Qui ose dire que la civilisation industrielle n'est pas conciliable avec le christianisme ? C'est même le contraire, elle est plus en harmonie avec lui que ne l'est le milieu rural »), ils entrèrent dans un restaurant où ils purent déjeuner à peu près normalement grâce aux cartes de ravitaillement apportées par Giulia.

Après quoi ils se remirent à déambuler jusqu'à ce que Giulia craignît qu'une telle gymnastique ne fatiguât son fils. Elle le fit comprendre discrètement à Gerardo qui, du coup, prit promptement place à une table de bar. La conversation revenait toujours plus souvent sur Manno : après la très longue et très agitée retraite de El Alamein, il était maintenant en train de combattre, dos à la mer, en Tunisie. Les choses là-bas allaient très mal pour les Italiens et les Allemands, même si, ni par la radio ni par les journaux, on ne parvenait à comprendre quelle était exactement la situation.

– Je vous l'ai dit, j'ai reçu de lui une carte postale il y a deux jours, rappela Ambrogio, et je vous l'ai tout de suite envoyée à Nomana dans une enveloppe fermée. Elle est datée du 30 avril, il y a donc moins d'une semaine.

– A nous il ne nous écrivait plus depuis trois semaines, dit Gerardo Alors forcément nous sommes inquiets.

– Sur la carte, vous verrez, il dit qu'il n'a pas un moment à lui : voilà pourquoi il n'écrit pas. Du reste la guerre de mouvement est vraiment comme ça, elle ne laisse pas de répit.

– J'espère qu'il n'est pas blessé lui aussi, dit Giulia (et ce n'était pas la première fois qu'elle s'interrogeait), ou malade comme cet ami à vous, celui de Lodosa, clair de cheveux ?

– Ah, Châtaigne, tu veux dire ?

–Oui. Tu sais qu'il est revenu de Libye avec des amibes ? Pense aux fatigues qu'a dû endurer Manno, lui aussi depuis qu'il est en Afrique : plus d'un an et demi désormais. A un point que, sans doute, nous ne pouvons même pas imaginer.

– Oui mais d'après la carte, vous la lirez, il a l'air en forme comme d'habitude, dit Ambrogio. Il ne peut pas être à l'hôpital, parce que la carte – qui est normale, du type en franchise – porte le timbre avec le visa de sa batterie. Allons, maman, essayons de ne pas tout voir en noir : Manno n'a effectivement pas le temps, en repli comme il est dans ces étendues désertes, avec les canons de 75.

– Pauvre enfant, Dieu sait ce qu'il est en train de vivre, murmura Giulia.

– Écoutez, dit Ambrogio en essaya de récapituler pour les réconforter. Du moins il n'a pas contre lui les Bolchevistes, mais les Anglais et les Américains. Supposons même qu'à la fin ils le fassent prisonnier : ceux-là ne sont pas du genre à tuer les prisonniers ou à les faire mourir de faim. Même, si par hasard il était blessé, ils le soigneraient dans leurs hôpitaux, comme nous mêmes avons toujours fait avec leurs blessés.

– Les Anglais et les Américains sont corrects, ça oui, reconnut Gerardo, mais... et il abaissa vers la table ses doigts ouverts en forme de douche pour signifier une pluie de bombes. A cela malheureusement, il n'y avait rien à objecter.

Au sortir du bar, Gerardo, avec une excuse, les guida vers un autre bar, plus confortable, et les fit asseoir de nouveau. Puis comme cinq heures approchaient – l'heure du départ – surmontant sa timidité provinciale il fit appeler une voiture par un garçon : « Parce que », déclara-t-il, « il y a des années que je ne me promène plus en fiacre, et quand je les vois passer, ces petites voitures, ça me donne envie de me faire trimballer. »

C'était de toute évidence un prétexte pour épargner à son fils de faire la route à pied jusqu'à la colonie-maison de repos en dehors de Riccione. Arrivé là il retint le fiacre pour se faire conduire à la gare.

Ils se dirent au revoir sur la route, devant la colonie : « Nous espérons t'avoir bientôt à la maison », dit le père à son fils. « Je suis sûr que l'air de Nomana sera pour toi le meilleur des remèdes. »

– Si par hasard Manno t'écrit encore d'Afrique, dit sa mère, à demi-tournée sous la capote du fiacre, appelle-nous tout de suite au téléphone, et lis-nous mot à mot tout ce qu'il te dit.

– Très bien, promit Ambrogio en se reculant un peu pour les laisser partir.

La mère lui fit un signe, montrant d'abord sa bouche puis élevant la main. « Quoi ? » demanda en souriant le jeune homme, qui pourtant avait compris. Et, s'avançant à nouveau, il tendit son visage vers le sien.

– Prie toi aussi pour lui, pour ton cousin, dit à mi-voix sa mère.

– D'accord maman.

Assis sur son siège, le cocher romagnol (un type apparemment extravagant), regardait en se tordant le cou, tour à tour la mère et le fils dans son uniforme élégant d'officier, qui parlaient de prières.

Enfin Gerardo lui donna le signal de départ ; il agita les rênes et la voiture s'ébranla au pas un peu boiteux du petit cheval efflanqué.

« Voilà pourquoi j'ai été sauvé », pensa Ambrogio en regardant le véhicule s'éloigner, « voilà pourquoi aujourd'hui je suis ici et non pas là-bas dans l'herbe de Posdniakov, où dans l'un de ces trous, devant l'infirmerie de Tchertkovo. L'évangile dit : " Frappez et on vous ouvrira ", mais maman, elle, ne se contente pas de frapper, elle ouvre carrément la porte avec ses ongles. »

Il réintégra à pas lents la colonie face à laquelle se trouvait une vaporeuse rangée de tamaris. « Manno... », pensait-il, « ses oreilles ont dû siffler aujourd'hui, toute la journée nous n'avons parlé que de lui. »

6

Insoucieux de sifflements dans les oreilles, Manno, en ce moment même, se trouvait avec quelques militaires et un civil dans une petite crique

de Le Kram, à la périphérie de Tunis, autour d'une barque. C'était l'après-midi du 6 mai 1943. On l'ignorait encore en Italie mais, ce jour-là, les deux derniers déploiements italo-allemands en Tunisie (pour protéger Tunis et Bizerte) avaient cessé le feu. Avant le lendemain les deux villes seraient occupées par les Américains et par les Anglais.

Dans la petite crique sur la mer, entourée de constructions délabrées qui servaient de dépôts mineurs à l'armée, aucune rumeur de guerre ne parvenait actuellement : on n'entendait que le bruit régulier du ressac contre le sable.

L'attention des hommes et de Manno (qui, promu lieutenant quelques mois auparavant, arborait des galons presque neufs aux poignets de sa saharienne) était concentrée sur le moteur de la barque : un moteur d'automobile, vraiment incongru dans cette embarcation arabe, qu'on y avait installé tant bien que mal.

– Je ne comprends pas comment vous l'avez fixé, fit observer Manno (il était très fatigué – si fatigué que, justement, il ne s'apercevait pas que les oreilles lui sifflaient – mais il essayait de ne pas le montrer). Que font tous ces madriers là-dessous ?

– Nous n'avions pas de vrai charpentier, lui répondit en souriant son principal interlocuteur, un adjudant du groupement motorisé. A vrai dire nous n'avions même pas de vrai menuisier. Nous n'avions que lui, Vernazza – il le montra – qui nous laissait croire qu'il était menuisier, alors qu'il est coupeur de bois. Ce n'est qu'au moment de commencer le travail qu'il l'a avoué.

– Par coupeur de bois il veut dire bûcheron vous comprenez ? précisa à Manno un fantassin affecté aux services de l'arrière, un type au visage large et cordial.

– Qui, Vernazza ? Oui. Il fait le bûcheron depuis qu'il est haut comme ça, attesta l'ordonnance de Manno, l'artilleur Battistessa : « Pas vrai, Vernazza ? (*A l'è pa ver, Vernasa* ?) »

Le nommé Vernazza approuva en riant. Chauffeur militaire au groupement motorisé (à l'exception de Manno et de son ordonnance tous appartenaient à des unités de l'arrière), il était trapu, un peu bedonnant, blondasse, le visage rubicond. Plus que d'un coupeur de bois il avait l'air d'un boutiquier. « N'empêche que comme je l'ai fixé, même les canonnades ne le détacheront plus », déclara-t-il à mi-voix en dialecte piémontais.

– Ah, dit Manno en riant, je vois.

– C'est le sergent Vestidello qui me l'a fait placer en hauteur. C'est pour que l'hélice aussi soit haute et qu'on risque moins de heurter des mines. Alors il a bien fallu que je mette ce renfort dessous.

– Le sergent Vestidello, expliqua l'adjudant à Manno, c'est ce motoriste du camp d'aviation tout proche dont je vous ai parlé. En voilà un qui connaît son métier comme pas deux. C'est lui qui s'est occupé de la partie mécanique, et pour ce qui est de l'assiette de navigation, le lieutenant triestin Zustovic, des services de l'aéronautique, qui s'y connaît en barques, s'en

est occupé. Ils devaient venir avec nous tous les deux – comme je vous l'ai dit – c'étaient même eux, en un certain sens, les promoteurs de l'entreprise, et voilà que ce matin, qui sait comment, ils ont trouvé le moyen de se tirer en avion.

« La Providence », pensa Manno, « c'est la Providence qui en a décidé ainsi : pour nous donner, à moi et à mon ordonnance, un moyen de rentrer chez nous. »

– C'est sûr que pour ces deux-là tout va bien, commenta Face-large. A cette heure-ci ils sont tranquilles et à l'abri en Italie.

– Oui, s'ils ne se sont pas fait baiser par les chasseurs anglais, releva quelqu'un à l'accent de la Brianza. Outre Manno, il y avait en effet deux briantais dans le petit groupe : les frères Ulisse et Felice Vigano de Merate. Tous les deux petits, la tête grosse et l'air farouche, ils étaient fils d'un entrepreneur artisan de travaux routiers et avaient été, en Afrique, affectés aux arrières pour réparer les routes. Ils avaient des visages couleur cuir, tannés par le soleil et le goudron.

A la réflexion du Briantais tous, plus ou moins, hochèrent la tête gravement parce que le danger des avions ennemis – surtout des chasseurs, tant diurnes que nocturnes – planait aussi sur les petites embarcations, et les inquiétait secrètement plus qu'aucun autre danger ; même celui, pourtant sérieux, que représentaient les mines.

– Bon, en tout cas moi la barque je vous l'ai montrée, dit l'adjudant à Manno pour conclure.

– Oui. Et je trouve que ça va très bien. Je vous confirme que nous viendrons avec vous bien volontiers. Il se tourna vers son ordonnance : « Pas vrai, Battistessa ? »

– Sûr mon lieutenant, déclara celui-ci d'un ton convaincu.

– Je suis content, dit l'adjudant. Parce que sans le lieutenant Zustovic... L'absence du motoriste ne me pose pas de problèmes, je m'y connais en moteurs moi aussi, c'est mon métier. Mais sans le lieutenant... Je suis du groupement motorisé, je n'appartiens pas aux détachements combattants. Il est vrai que ceux-ci sont tous des garçons qui viennent de leur plein gré, et que chacun est responsable de soi-même. Mais on ne sait jamais, il se pourrait qu'il faille prendre une de ces décisions qui met en jeu la vie des autres, et moi... Eh bien, enfin, maintenant je suis plus tranquille.

– D'accord. Mais il y a une chose que je ne comprends pas : Vos officiers ? Vous n'aviez pas l'un de vos officiers à inviter à partir avec vous ?

L'adjudant secoua la tête, une ombre d'ironie dans les yeux. « Ils savaient que nous préparions la barque », expliqua-t-il. « Pendant plus de deux semaines nous avons travaillé là-dedans, dans cette baraque » – il indiqua l'une des constructions en piteux état qui délimitaient la crique – « et quand ils venaient ici au dépôt ils la voyaient. Mais aucun d'eux n'a jamais proposé de venir. Les avions, vous comprenez ? Il y en a trop en circulation. Ils n'arrêtent pas de piquer sur l'aéroport et sur le port – qui n'est plus qu'une immense ruine, il faut voir ça – et sur la mer, là. »

Devant la petite crique, la mer pour l'instant s'étalait paisible, sans menace d'avions, délimitée au loin, vers la droite, par la péninsule montagneuse qui culmine au cap Bon. Elle paraissait immense, certes pas facile à traverser avec un moyen de fortune comme celui-là. « Et pourtant », pensa vaguement Manno, « si ceux qui sont sur les lignes avaient une possibilité comme celle-ci !... »

– En ce moment il n'y a pas d'avions, dit l'adjudant en montrant le ciel qui commençait à se teinter des couleurs du soir. Mais c'est un hasard, parce qu'on les voit toute la sainte journée ratisser le golfe : vous n'en avez pas idée.

– Oh si, l'idée nous l'avons, dit Manno en échangeant un coup d'œil avec son ordonnance. Même sur les terres ils survolent du matin au soir chaque route et chaque piste, et ils mitraillent jusqu'aux hommes isolés. Bien. Je vous préviens d'une chose : je ne m'y connais pas en navigation. Mais je sais me servir de la boussole et des cartes topographiques, ou nautiques, parce qu'au fond elles ne sont pas tellement différentes : ça oui, mais c'est tout.

– Non. Le lieutenant Riva est très doué, c'est moi qui vous le dis, intervint à ces mots son ordonnance Battistessa. Il s'adressa à l'adjudant : « Ça va bien justement pour ce que vous disiez tout à l'heure : pour les décisions. Il sait sortir les gens des embrouilles : vous auriez dû voir après Alamein. C'est bien pour ça qu'aujourd'hui c'est lui qu'ils ont envoyé et pas n'importe quel autre pour porter le courrier au camp d'aviation : parce que nous tenions à ce que le courrier parte à tout prix. Oui, c'est comme ça. »

Manno escamota les compliments en secouant la tête avec un sourire. En réalité pour lui, guider les hommes au milieu des difficultés, et en général commander sur le front, était plus congénital que pour son cousin Ambrogio ou pour Michele Tintori.

– C'est formidable, s'exclama Face-large qui avait l'enthousiasme facile, je crois vraiment que nous arriverons jusqu'en Italie. Que nous ne finirons pas dans la bouche des poissons. Il se tourna vers son ami coupeur de bois : « Hein ? Qu'est-ce que tu en dis, Vernazza ? »

L'autre approuva, mais avec moins d'enthousiasme. « Si je viens, ça veut dire que je suis convaincu moi aussi que nous ne finirons pas avec les poissons », se borna-t-il à faire observer.

Après quoi Manno s'adressa au seul civil présent qui attendait, une musette sur l'épaule : « Allons venez, que je vous donne les clés de la moto », dit-il.

Tous les deux s'éloignèrent sensiblement des autres. Manno sortit de sa poche une petite clé et la confia au civil : « Pour la faire démarrer, je vous ai fait voir. »

– Oui.

– C'est une Matchless 350, prise de guerre : je veux dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, qu'elle n'est pas de l'armée royale mais qu'elle est à moi, si ça peut vous intéresser. Je l'ai trouvée intacte durant notre dernière avan-

cée, quand les Anglais étaient en déroute. Parce que, dit-il d'une voix tout à coup changée, il y eut un temps où, à trois mille kilomètres d'ici, nous aussi nous avancions... Il se tut un instant, pensif.

– Je le sais, lieutenant. Bah, les choses changent dans la vie, il y a des hauts et des bas, dit avec un accent fortement sicilien le civil, essayant à sa façon de le consoler.

– Oui. Faites attention à ne pas vous faire repérer par les Anglais. Enfin c'est votre affaire.

– Je vais tâcher de ne pas me la faire voler, l'assura le civil, avec son fort accent sicilien. Puis, lui tendant la musette : « Il y a là-dedans vingt boîtes de conserve et quarante biscuits nationaux, plus deux petites gamelles neuves. Vérifiez s'il vous plaît. »

– J'ai confiance, dit Manno. (C'était donc du butin militaire : du reste, qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre ? Vu les conditions du moment, cela donnait, à tout le moins, des garanties d'hygiène.)

Avant de s'en aller le civil s'offrit à aider à pousser la barque à la mer.

Manno rapporta la proposition à l'adjudant, lequel parut incertain, vérifia l'heure et : « Oui, peut-être que ça serait mieux », dit-il. « Merci. Nous avons encore trois heures à attendre. Mais c'est mieux d'être prêts au cas où... Enfin, on ne sait jamais. »

Personne ne fit d'objection. Avec le civil ça faisait onze personnes : ils se disposèrent – cinq d'un côté et six de l'autre – sur les flancs du bateau qui était tourné vers la mer, en soulevèrent d'abord la proue sous laquelle ils glissèrent un rouleau de bois, puis, au signal, poussèrent tous ensemble, avec force. La barque fit un bond en avant. Ils placèrent sous la proue un deuxième rouleau, en disposèrent un troisième un peu plus en avant et poussèrent à nouveau puis, ayant récupéré le premier rouleau, l'installèrent encore plus avant sur le sable. Durant ces opérations, les deux frères surtout se montraient particulièrement adroits. On voyait qu'ils étaient habitués aux durs travaux d'équipe. Enfin, de poussée en poussée, la proue de l'embarcation toucha l'eau.

– Alors ? demandèrent presque ensemble les deux frères. Ulisse, l'aîné, tenait dans ses mains un rouleau à peine repêché de la surface sale de la mer.

L'adjudant se tourna hésitant vers Manno : « Avec le lieutenant Zustovic on a décidé de partir à huit heures et demie, quand la nuit sera presque totale. Peut-être pensez-vous que... ? »

– Je ne comprends pas bien, fit Manno. Il y a quelque chose qui vous inquiète en particulier ? Que vos supérieurs aient réfléchi, peut-être ?

– Non, je ne pense pas aux supérieurs. Plutôt à d'autres, que sais-je, aux dispersés, ou bien aux Allemands, sait-on jamais. Plusieurs sont au courant à propos de notre bateau : c'est pour ça que depuis ce matin nous sommes tous ici sur place, armés.

De la mer parvint un vrombissement incertain de moteurs.

– Les Spitfire ! s'exclama Battistessa.

Ils se retournèrent tous et aperçurent au loin, bas sur l'horizon, trois ou quatre silhouettes minces, comme des requins, qui passaient rapidement en reconnaissance.

– Les c... ! murmura Vernazza. Ils n'arrêtent pas un instant de ratisser la mer. Ils n'en ont jamais assez.

Manno regarda l'adjudant : « Je crois que Zustovic n'avait pas tort ; qu'il vaut mieux attendre la nuit pour pousser le bateau au large. »

– Eh bien, fit alors le civil, dans ce cas, moi je vous salue. Il serra la main à Manno et à l'adjudant, puis à un soldat qui était près de lui, enfin il serra la main à tous ceux qui se trouvaient là. Il semblait maintenant un peu ému. « Saluez pour moi ma Sicile belle (*bedda*) », dit-il.

– Je crains que vous n'ayez pas la vie facile, vous autres civils italiens, ici en Tunisie, lui dit l'aîné des Vigano. Et il ajouta : « J'ai une sœur qui est religieuse en Somalie. » Il regarda son frère qui confirma d'un signe de tête. Tous les deux ne s'expliquèrent pas davantage.

Le civil fit de la main un dernier geste circulaire de salut, puis remonta lentement la petite crique vers un passage entre les maisons. De quoi allait-il vivre, se demanda Manno, avec la guerre qui probablement l'avait privé de son travail, et qui était peut-être sur le point de lui ôter toute autre ressource ? Et en plus il avait sûrement une famille à charge.

7

Après un sommaire camouflage du bateau, une partie des hommes se retira dans les bâtiments. Les autres – dont Manno – s'assirent sur la plage pour attendre.

Le sable, à cette heure-là, était froid à travers la toile légère des pantalons coloniaux. L'officier était un peu songeur, tout s'était déroulé si vite... Quelques heures auparavant à peine (combien ? trois ? quatre ?) quand il avait quitté son déploiement dans ce bois de chênes-lièges pour porter le dernier courrier au camp d'aviation, la possibilité de quitter l'Afrique n'entrait d'aucune façon dans ses projets.

A l'origine, il y avait eu son ordonnance Battistessa – lequel, assis sur le siège arrière de la moto, l'escortait, armé de sa mitraillette. Il lui avait proposé de rendre visite à l'un de ses compatriotes qui, avec d'autres, s'efforçait d'installer un moteur sur une barque : « Il est cantonné à peu de distance du camp d'aviation... du moins, si l'on m'a bien expliqué. Je vous ai déjà parlé de cette histoire de barque il y a cinq ou six jours, vous vous en rappelez, mon lieutenant ? » avait dit Battistessa.

« Il y a cinq ou six jours ? Ah oui ! » Manno s'en était souvenu : « C'était à l'observatoire, ce fameux matin où les chars américains sillonnaient les collines, hors de portée du tir... Tu parles d'un endroit adapté pour discuter de barques ». « C'est vrai », avait répliqué l'autre, « mais je ne me suis peut-être pas bien expliqué. »

Et là, tandis que la moto parcourait la route d'un bon train, il s'était expliqué. Ils avaient tout leur temps désormais pour parler de barques parce que, leurs munitions épuisées jusqu'à la dernière, il ne restait plus à leur groupe qu'à se rendre à l'ennemi, à présent qu'à coups de masse on avait même rendu les canons inutilisables. Aucun des deux n'était pressé de retourner sur un déploiement réduit dans cet état. « Finalement », avait pensé l'officier tandis que Battistessa le renseignait, « cette histoire de barque pourrait, pourquoi pas ? constituer un prétexte pour se balader dans les arrières... » Bien qu'il ne fût pas aspirant écrivain comme Michele Tintori, le futur architecte Manno Riva tâchait, dans la mesure du possible, de voir de ses yeux tout ce qui se passait autour de lui. « D'accord Battistessa », avait-il donc conclu, « une fois le courrier consigné, nous nous mettrons en quête de ton ami de la barque. Comment as-tu dit qu'il s'appelle ? »

– Vernazza.

– Presque Vernaccia[1], tout un programme ! avait-il dit, rieur, tout en accélérant. Quelques centimètres à peine d'essence se balançaient maintenant dans le réservoir.

A l'aéroport, complètement détruit, le courrier avait été non seulement accepté mais chargé, on peut dire sous leurs yeux, sur un appareil qui s'était ensuite élevé dans un tel raffut de ferraille que les hommes du service de secours, croyant qu'il s'agissait de l'arrivée d'un avion très endommagé, étaient accourus. La bravoure crâne des pilotes italiens avait beaucoup plu à Manno, qui savait que le décollage de cette épave avait été décidé dans le seul but de mettre en sûreté une dizaine de « collaborateurs » français terrorisés, voués, s'ils avaient été faits prisonniers, à être à coup sûr fusillés par les gaullistes.

Après quoi tout s'était passé très vite : Vernazza, retrouvé assez facilement, leur avait proposé de partir avec la barque. Habitué à l'indétermination des arrières, il ne s'attendait pas à ce que les deux hommes acceptent d'emblée. Comme ils l'avaient aussitôt fait, ils les avait conduits auprès de l'adjudant. Là, ils avaient dû subir une sorte d'examen de la part de celui-ci et des deux frères Vigano (le fait que Manno fût briantais comme eux, avait dans un premier temps suscité chez les Vigano un joyeux enthousiasme), examen qui avait été suivi d'un conciliabule en aparté entre les deux frères et l'adjudant. Manno avait deviné le pourquoi de cette hésitation : ils étaient en train de se demander si, en l'acceptant, ils ne se donnaient pas un chef, se privant en somme de leur liberté. Mais l'idée de l'aventureux voyage l'attirait trop désormais. Déjà son imagination se déchaînait, il revivrait l'aventure d'un jeune officier de marine de sa région, Daboni de Lecco, fils d'une famille amie, qui deux ans auparavant, depuis la rade de Tobrouk, avait, avec quelques compagnons, rejoint la Sicile sur une péniche de

[1] La vernaccia est un vin célèbre en Italie depuis le Moyen Age (N.d.T.).

débarquement, échappant ainsi à la prison (il est vrai qu'ensuite Daboni était mort en mer, coulé à pic avec le bateau de guerre sur lequel il avait été affecté). Pour déjouer toute objection, Manno avait alors déclaré aux propriétaires de la barque qu'il était disposé à se considérer simplement – jusqu'à l'arrivée sur la côte italienne – comme leur « hôte payant » et que si l'argent qu'il avait sur lui – à peu près trois mille lires, deux mois de solde – ne suffisait pas, il s'engageait sur l'honneur à leur verser le reste une fois en Italie.

Plus que le contenu, l'esprit de cette résolution avait décidé les trois comploteurs qui s'étaient déclarés heureux de les accueillir, lui et son ordonnance. L'offre d'argent rejetée (de la part des Vigano dans un langage courtois qui avait, de façon aiguë, rappelé au jeune homme le lointain monde de la Brianza), ils avaient sur-le-champ envoyé Face-large chercher un civil qui s'occupait de marché noir, pour que le lieutenant pût se fournir en vivres.

Le peu de temps qui restait avait été occupé par les derniers préparatifs, en particulier, par le transport de l'essence jusqu'à la barque depuis une cachette jalousement gardée. Afin de mieux le dissimuler, le très précieux liquide avait été transvasé dans ce type de bidons qu'on utilisait habituellement pour transporter l'eau potable.

Maintenant, allongé sur le sable froid en attendant le départ, Manno revivait toutes ces choses, mêlées à des rêvasseries : il se voyait déjà dans cette barque avançant infatigablement, modeste mais libre, dans le clapotis toujours égal de la mer ; un *goéland délaissé* la suivrait de son vol lent, arpenteur – lui aussi infatigable – de la mer démesurée. Las comme il l'était, il finit par s'endormir. Il n'entendit pas les explosions d'un bombardement aérien provenant de la zone de l'aéroport, ni les lointaines rumeurs d'un mitraillage sur la mer ; il rêvait à ses compagnons d'armes avec lesquels il avait vécu tant de choses, et si dures, ses compagnons restés là-bas, dans le bois de chêne-liège, avec leurs pièces hors d'usage : « Je ne peux pas vous emmener avec moi, vous le comprenez bien. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? » Quelques-uns approuvaient, contents que lui au moins échappe à la prison, d'autres au contraire lui faisaient signe que non, non, le désapprouvant de la tête parce qu'il les abandonnait.

8

A l'heure dite la barque fut poussée à la mer. On put mettre le moteur en route sans difficulté. Son vrombissement régulier – qui semblait énorme aux oreilles des partants – était en réalité assez étouffé par un rudimentaire mécanisme de silencieux appliqué par le prévoyant sergent Vestidello. Tout de suite, dans le noir, l'embarcation se mit à avancer en tanguant en direction du nord-est. Le soldat qui manœuvrait le timon était le seul des dix

hommes qui eût une véritable pratique de barque et de mer, de cette mer-là en particulier, ce pourquoi il avait été choisi avec soin en son temps par le lieutenant Zustovic : il s'agissait du dénommé Patane, dans le civil pêcheur à Mazara del Vallo, Sicile. A sa droite, sur le banc, étaient assis Manno et l'adjudant. Manno avait fixé près de lui sur le siège, suivant un axe parallèle à celui de la barque, une boussole de poche fournie par les Vigano. Il tenait sur ses genoux sa serviette de reconnaissance usée en celluloïd (semblable à celle que le bersaglier Stefano avait, cinq mois auparavant, récupérée dans la tranchée des morts). Dessus était ouverte une carte de la Tunisie recouverte d'un calque gradué pour mesurer les angles, tous instruments apportés par le lieutenant Zustovic. L'adjudant, au moyen d'une petite torche électrique, éclairait tantôt la carte qui supportait le calque, tantôt la boussole. « Voilà », lui fit remarquer Manno, « vous voyez ? La côte jusqu'au cap Bon suit cette direction. Le cap à tenir est donc celui-là, à soixante-cinq degrés est. »

– Oui, reconnut l'adjudant, oui. Les autres regardaient la rive qu'ils venaient de quitter, le long de laquelle les bourgs de Le Kram, Kerredine et La Goulette se dessinaient dans le noir les uns à la suite des autres, file ininterrompue de maisons arabes qui se miraient dans la mer. Personne ne parlait.

– En ce moment précis, annonça tout à coup l'adjudant – il s'interrompit, vérifia sa montre avec un soin maniaque, puis éteignit la torche. Oui, il est huit heures trente-cinq : en ce moment, mon ami l'adjudant Saltamerenda est en train de téléphoner à ceux de la défense côtière. Pour les avertir de ne pas tirer sur nous si par hasard ils nous entendaient en mer. Je vous l'avais déjà dit.

– Espérons-le, bougonna inquiet Felice, le plus jeune des Vigano.

Son frère Ulisse, qui était assis sur le pont de proue, n'ajouta rien. Très tendu, il tenait, serrée dans sa main droite, une grosse torche électrique, prêt à l'allumer en cas de nécessité et, en même temps, il scrutait l'espace de mer devant la barque qui, sous la poussée du moteur, fendait maintenant méthodiquement cette noire surface sans presque soulever d'écume. Les autres – répartis avec soin, pour l'équilibre, sur les deux bancs latéraux de l'embarcation – fixaient eux aussi l'eau de temps en temps ; bien qu'il ne fût pas peureux, Manno, à cette vue, éprouvait chaque fois un sentiment de frayeur. La mer, en effet, dans ces conditions et à cette heure, avec ce quelque chose d'impénétrable et de repoussant, était méconnaissable.

Comme il n'y avait pas de lune on ne pouvait pas voir vers la droite le lointain profil de la côte parallèlement à laquelle on devrait naviguer. Du reste le timonier Patane ne semblait tenir aucun compte de cette côte. Gracile de sa personne, la peau sombre, le nez aquilin, avec ses petites moustaches noires et son uniforme incroyablement négligé, on aurait dit un Arabe : « A lui, ce kayak indigène doit sembler une embarcation plus ou moins normale », pensa Manno. Il le voyait de temps à autre chercher des yeux l'étoile du nord et corriger – en manœuvrant insensiblement la barre

– l'angle que l'axe de la barque faisait avec elle. Au début il demanda plusieurs fois à l'officier si la direction ainsi retouchée était bonne, et chaque fois Manno vérifiait attentivement sur sa boussole, confirmant ou corrigeant un peu. A la fin Patane se sentit suffisamment sûr de lui et ne demanda plus de vérifications.

Malgré la secrète tension de chacun des hommes – entretenue par la lointaine lueur sur la mer des fusées que lançaient par intermittence d'invisibles avions ennemis – la barque continuait d'avancer en pétaradant, sans rencontrer ni mines, ni filets de barrage, ni autre obstacle. En revanche le froid et l'humidité commençaient à se faire sentir, désagréablement et avec une force inattendue. Aussi, l'un des hommes tira sa couverture de dessous le banc et s'en enveloppa. Les autres, prenant exemple sur lui, l'imitèrent. Le plus âgé des Vigano, Ulisse, quitta pour cela momentanément le pont avant et, traversant avec difficulté l'embarcation vint prendre sous le banc arrière sa propre couverture.

– Tu arrives à voir quelque chose devant toi ? demanda l'adjudant comme l'autre passait devant lui.

– Non, je ne vois que du noir, lui répondit Vigano, la mer et l'air ne sont que de l'encre.

– Alors ce n'est peut-être pas la peine de retourner d'où tu viens, tu ne crois pas ?

Vigano, après avoir cherché à tâtons et pris sa couverture sous le siège de Patane, dit à l'adjudant en revenant sur ses pas : « Non, parce qu'on ne sait jamais. Avec le temps ma vue pourra même peut-être s'y faire, qui sait. Et puis j'ai toujours ça. » Il leva dans le noir la torche électrique éteinte.

– Du reste, fit observer Manno, que tu sois là ou à une autre place c'est la même chose.

– Et même, si nous sautons sur une mine, dit, lugubre sans le vouloir, Ulisse Vigano, j'aurai probablement l'avantage de me trouver dans le jus tout de suite, et de ne pas rester estropié. Je sais ce que je dis, ajouta-t-il, et je préférerais. Mon père est aveugle depuis dix ans à cause de l'éclatement d'une mine de chantier. Toujours marchant à l'oblique il s'éloigna vers la proue où il s'assit à nouveau, la couverture étendue sur ses épaules.

Une première heure passa sans incident, puis une deuxième. Le lancer de fusées de la part des avions ennemis semblait s'être fait intermittent si bien que la tension et l'angoisse de chacun diminuaient peu à peu. Toutefois elles ne disparaissaient pas tout à fait, car ils étaient conscients que, jusqu'à la dernière minute de navigation, une surprise mortelle était possible. Cela, tous le ressentaient de façon aiguë.

Manno se souvenait de l'enseigne de vaisseau Daboni de Lecco, autrefois son compagnon à l'institut polytechnique de Milan, dont il n'imaginait plus – comme dans l'après-midi précédant le départ – l'heureux voyage en péniche de Tobrouk à la Sicile, mais plutôt la fin tragique qui avait suivi. Il avait coulé avec le bateau sur lequel on l'avait ensuite affecté, une corvette... Qui sait dans quel état était en ce moment son pauvre corps, si

d'ailleurs il en restait quelque chose, là-bas, dans son tombeau de métal, au fond de la mer. « Combien de temps durent les corps avant de se défaire, enfermés dans les coques submergées ? Il est vrai que pour nous, si cette aventure tourne mal, il n'y aura même pas ce semblant de tombe... »

Porté à la rêvasserie comme il l'était, il se vit tout à coup, lui et ses compagnons, indistinctes formes humaines aplaties au fond de la mer « peut-être entourées de poissons qui, de leurs bouches dégoûtantes, réduisent tout en lambeaux ». Pour lui, de toute façon, ce n'était pas la dissolution physique qui était la chose la plus inquiétante : non, pour lui (et pour tant d'autres, aujourd'hui comme il y a mille ans, comme il y a deux mille ans) le plus inquiétant était ce qu'il advient après la mort, non du corps mais de l'esprit, c'était le sort de l'âme dans l'au-delà. Une nouvelle fois il se trouvait devant le problème pour lui essentiel : quel sort aurons-nous dans l'au-delà ? Est-ce que nous nous sauverons tous ? Dans l'Évangile certaines phrases de Jésus – c'est-à-dire de Dieu fait homme justement pour nous sauver – le laissent à penser, mais certaines autres pas du tout. C'est pourquoi la béate confiance de certains – des jeunes prêtres, entre autres – dans le salut de tous paraissait à Manno arbitraire. « Sur quoi se fonde cette confiance ? Ceux-là se contraignent à être optimistes : par charité peut-être, ou par pitié... Et pour commencer, c'est à croire qu'ici, sur terre, l'enfer n'existe pas ? Bon sang si, qu'il existe ! » Certaines heures à Alamein lui revinrent en mémoire, et ces récits de la vie dans les tranchées au cours de la guerre précédente (il n'était encore pas au courant des événements bien plus récents de Russie). Il pensa aussi à ce que devait être la condition des juifs – femmes, enfants, hommes – tombés aux mains des nazis... (« Heureusement qu'en Italie les fascistes ne leur permettent pas de les toucher... ») « Donc : si ici-bas l'enfer existe, pourquoi exclure qu'il existe aussi dans l'au-delà ? Au nom de quoi ? Avec cette différence fondamentale que dans l'au-delà les êtres humains ne sont plus plongés dans le temps mais dans l'éternité, et donc, par conséquent, dans l'éternité de l'enfer... »

Les yeux fermés, enveloppé dans une couverture que l'adjudant lui avait donnée, un peu penché en avant, Manno pensait et pensait encore. Il sentait en même temps sur son visage l'air humide de la nuit. A ses pensées se joignaient, infatigables, le vrombissement du moteur et le clapotis de l'eau sur la coque. (« Quelle résistance extraordinaire, quand on y pense, que celle du métal dont sont faits les moteurs... »)

« Mais Dieu est amour, veux-tu le comprendre ? » revenaient le contredire ces prêtres confiants (même l'aumônier de son régiment, avec lequel il avait justement discuté de cela dans un bivouac sur la route de la Syrte, une nuit où tous les deux croulaient de fatigue). « Toi, tout imparfait que tu es, enverrais-tu les hommes en enfer, c'est-à-dire vers des tourments éternels ? » lui objectait maintenant l'aumônier, « et tu veux que Dieu les y envoie ? Lui qui nous prescrit, par-dessus toute chose, de nous aimer et de nous éviter mutuellement les souffrances ? » Mais – se disait Manno – le point litigieux était précisément là : dans le fait que ce n'était pas Dieu qui les y envoyait.

Comme ce n'était pas Dieu qui avait mis les hommes dans l'enfer de cette terre : c'étaient eux-mêmes, les hommes, qui dans leur terrible liberté s'y mettaient (en entrant par exemple en guerre les uns contre les autres, en inventant le racisme et ainsi de suite), et qui le faisaient contre Dieu, à l'encontre de Sa volonté et de Ses commandements... « Pour qu'ensuite les plus inconscients concluent peut-être que Dieu n'existe pas, puisqu'il y a tant de mal sur la terre ! »

Il y avait aussi ce détail du feu, ces allusions au feu éternel, çà et là dans les textes sacrés. A cause d'elles, plus d'un croyant finit par attribuer au mot enfer une signification seulement métaphorique. « Beaucoup de non-croyants aussi, à cause de ces allusions, se confortent dans l'opinion que l'Écriture est un mélange de mythes, de légendes, de récits historiques et de prescriptions variées, établi par un peuple de semi-nomades et peu digne de foi. » Pour lui au contraire ces rappels au feu rendaient la déplaisante perspective de l'enfer – même en ce moment il le constatait – plus plausible. « Parce que si l'être humain est vraiment construit pour former un tout avec Dieu, comme les sarments avec la vigne, alors le fait de se trouver définitivement séparé de Dieu (cela et rien d'autre étant l'enfer) constituera – pour l'être humain immortel – une sorte de désintégration permanente... Et quoi d'autre sinon le feu pourrait rendre, pour des humains, l'idée de désintégration ? » Le fait que ces semi-nomades, seulement en partie conscients de ce qu'ils écrivaient, et certainement ignorants du rapport sarment-vigne, avaient utilisé le mot feu, prouvait au contraire, selon lui, qu'ils avaient écrit sous une inspiration supérieure... Mais c'est assez de penser à ces choses, à ces grands problèmes ; pour cette nuit, assez.

Près de lui l'adjudant se retournait de temps en temps. Il finit par allumer prudemment sa torche électrique et par regarder sa montre. « Il est onze heures », annonça-t-il, rompant le silence général. « Si l'estimation de la vitesse faite par le lieutenant Zustovic – huit kilomètres à l'heure – n'est pas sans fondement, nous devrions maintenant avoir parcouru une vingtaine de kilomètres. »

– Le fait est que nous avons un bon moteur, dit Manno, un moteur qui fonctionne comme il faut : c'est maintenant une certitude.

Vernazza, qui avait fixé le moteur sur la coque, sourit satisfait comme s'il s'agissait d'un éloge qui lui était personnellement adressé. « Et pourtant j'ai dû le placer très haut », dit-il, « pour que l'hélice le soit aussi. Vestidello avait assez insisté sur le fait que les mines se trouvent toutes ancrées entre trois et quatre mètres de profondeur. »

– Qui sait si nous ne sommes pas passés sur une mine ? lança Face-large.

– Sur plus d'une sûrement, lui répondit l'adjudant. Parce qu'il y a plusieurs barrages dans le golfe ; mais nous n'avons même pas un mètre de tirant d'eau.

– A moi, ce qui me donne le plus de satisfaction, dit le second des Vigano, c'est que dans l'eau le moteur fonctionne aussi bien que lors des essais dans le hangar : ce Vestidello est vraiment un as des moteurs.

Le timonier Patane, qui s'y connaissait en barques, approuva. « Si tous les moteurs de barques pouvaient fonctionner comme celui-là », dit-il, et il continuait dans le noir à approuver.

– Qui sait combien de temps il a passé sur les barques celui-là, pensa Manno, et : « Tu veux que je te relaie un peu ? » lui demanda-t-il avec sympathie.

Mais l'autre : « Non mon lieutenant », répondit-il aussitôt et, non sans une pointe de suffisance méridionale : « je résiste la nuit entière sans me fatiguer », ajouta-t-il.

Il y eut encore quelques phrases échangées puis, à nouveau, on n'entendit plus que le crépitement régulier du moteur et le clapotis sur la coque. Une autre heure passa, puis une autre encore. Les avions – là-bas au-dessus de la mer vers Tunis – lançaient toujours leurs éclairs.

Manno pensait encore de temps en temps à Daboni de Lecco. Comme on sait ils avaient été camarades à l'institut polytechnique (où l'un faisait des études d'ingénieur et l'autre d'architecte), mais ils se connaissaient déjà avant, parce que Daboni appartenait à une famille d'industriels « paolotti » comme celle de l'oncle Gerardo qui avait d'ailleurs avec cette famille des rapports d'amitié et d'affaires depuis des années. Le jeune homme avait fait partie d'un « gros lot » de pas moins de onze enfants, dont dix filles et lui-même, seul garçon. Et c'était justement lui, le seul enfant mâle qui était mort... « Comment se débrouilleront les Daboni dans l'avenir ? Qui continuera leur industrie désormais ? » C'était une industrie importante dans le domaine des poutrelles métalliques, avec beaucoup d'ouvriers. Elle avait construit certains des plus importants ponts en fer d'Italie, comme le pont ferroviaire sur le Pô à Plaisance. Lorsque – à cause de la proximité de la gare – le train ralentissait sur ce pont, on pouvait lire la mention « Daboni – Lecco » en relief sur les poutrelles principales. « Des gens capables que ces Daboni, qui ne plaisantent ni en temps de paix ni en temps de guerre. Mais comment fera le vieux maintenant qu'il est resté seul ? Qui sait si l'une des filles est en mesure de l'aider, de le seconder de quelque façon dans le travail ? Adriana peut-être, qui étudie avec Francesca, dans le même collège de religieuses ? Si un jour ou l'autre le vieux venait à manquer, je voudrais vraiment savoir laquelle des dix filles se chargera de continuer l'industrie... » (Aujourd'hui nous sommes en mesure de le dire : ce fut précisément la camarade de classe de Francesca qui, bien qu'ayant l'intention de se faire religieuse se fit d'abord ingénieur – parce que, parmi les dix sœurs, c'était celle qui était la plus douée dans la branche – et qui, en dépit de son jeune âge, continua, plusieurs années durant, de diriger l'industrie paternelle. Quand enfin il y eut des beaux-frères capables de prendre la relève, elle entra dans un monastère de carmélites.)

Que de choses, de souvenirs, de pensées... Et pas seulement dans la tête de Manno, mais aussi dans celle des autres, parce que personne – étant donnée la tension – ne réussissait à s'endormir. Le crépitement du moteur et le clapotis sur la coque continuaient sans relâche, au point, à la longue, de

les assourdir un peu tous. Au-dessus de cette barque comme au-dessus d'autres, au-dessus des bateaux de guerre arrêtés dans les ports ou en mer et des sous-marins qui y stationnaient aux aguets, au-dessus des mines flottantes et des longues rangées de torpilles ancrées à fleur d'eau, se déployait le grand ciel étoilé. Manno se mit à l'examiner paresseusement : dommage qu'il ne sût pas reconnaître les constellations... L'été précédent son cousin Ambrogio lui avait écrit de Russie en lui parlant de son intérêt pour les étoiles qu'un ami (il s'agissait de Bonsaver) avait suscité en lui, et il lui avait annoncé qu'il avait chargé Alma d'acheter et d'envoyer à chacun d'eux, Ambrogio et Manno, un petit manuel d'astronomie. Cette initiative avait beaucoup plu à Manno : mais Alma, et après elle, Francesca, n'avaient pas trouvé de manuels adéquats. Les deux jeunes filles n'avaient trouvé dans les librairies de Milan que de volumineux ouvrages scientifiques hérissés de chiffres et de diagrammes, qu'elles n'avaient pas cru bon de leur expédier. C'est ainsi qu'il était resté ignorant des étoiles. « Tout de même : "ignorant des étoiles", quelle expression !... »

Tandis que le temps passait, Manno essaya, comme durant certaines veilles à l'observatoire, d'attribuer les rares noms de constellations dont il se souvenait (la Lyre, le Scorpion, le Taureau, la chevelure de Bérénice....) aux dessins des étoiles qui auraient pu leur correspondre. Il se trompa à chaque fois et, bien qu'il n'en fût pas conscient, demeura insatisfait.

9

Une heure environ avant l'aube (malgré la tension nerveuse la plupart des navigants s'étaient endormis) l'adjudant fit virer la barque résolument à tribord à : sur ce côté, durant toute la nuit, la côte – qui culminait au cap Bon probablement proche maintenant – avait été, plus que vue, devinée dans le noir. Selon le programme on devait avant le jour mettre la barque à sec dans un endroit désert, ce que les navigants firent sans difficulté, accostant une petite plage entourée de collines arides parsemées de roseaux et de laîches brûlés par le soleil. Avec un tel matériel le camouflage de l'embarcation (« pour les ennemis comme pour les amis », avertit l'adjudant) ne demanda pas beaucoup de temps. Tous se cantonnèrent ensuite dans une grotte creusée dans la roche, non loin de là. Battistessa, l'ordonnance de Manno, s'assit à l'entrée pour le premier tour de garde, sa mitraillette entre les genoux ; les autres s'allongèrent avec leurs couvertures sur le fond sableux et ne tardèrent pas à s'endormir.

Manno se réveilla vers midi. Se hissant sur un coude il regarda l'heure ; autour de lui tous continuaient à dormir et dans la grotte entrait du dehors une grande chaleur, avec le reflet paillé du soleil et la stridulation incessante des cigales. Il se mit sur son séant. Près de lui l'adjudant faisait de temps en temps dans son sommeil une petite grimace. Il avait repoussé sa couverture qui maintenant lui entravait les jambes et, près de sa tête, ses jumelles

étaient posées sur le sable. L'officier prit l'instrument et son sac de reconnaissance où se trouvaient les cartes, se leva et, prenant soin de ne pas faire de bruit, rejoignit l'entrée de la grotte. Face-large, qui maintenant y était de garde, lui sourit. Manno répondit à son sourire et l'avertit à mi-voix : « Je vais sur les collines là autour jeter un coup d'œil. » Ce disant il fixait autour de sa taille son ceinturon muni du pistolet, qui ne l'avait jamais quitté, pas même pendant son sommeil. « A-t-on vu quelqu'un jusqu'à présent ? »

De la tête, Face-large lui fit signe que non : « Personne », murmura-t-il.

– Bien. Je serai absent une vingtaine de minutes.

Il sortit de la pénombre dans le soleil aveuglant. Une main à l'horizontale au-dessus des yeux, il regarda autour de lui à la recherche de la colline la plus adaptée à son but : il opta pour l'une d'entre elles, pas trop élevée mais à demi cernée par la mer ; en quelques minutes il en avait atteint le sommet. Là, s'étendant par terre entre deux buissons épineux, il se mit à explorer méthodiquement la mer.

Il pointa ses jumelles sur deux petites îles jaunâtres éloignées de la rive. De cette hauteur, pourtant modeste, il en distinguait bien les rapports de positions réciproques. Il les observa attentivement, puis tira de son sac la carte nautique et l'examina avec attention. « Il pourrait s'agir de ces petites îles ici, voyons. Si je ne me trompe pas, il devrait alors y avoir sur cet alignement, devant la côte, cette autre chose isolée ».

Il contrôla à la jumelle la mer devant la côte : la « chose » – un petit îlot rocheux – s'y trouvait effectivement bien qu'on la distinguât difficilement à cause de la distance.

« Heureusement que j'ai pris les jumelles de l'adjudant. Bien. Maintenant, pour vérifier, comparons les mesures des îles : celle-ci, sur la carte, est de... trois millimètres environ, ce qui fait tant de mètres. Oui, elles devraient y être. » Même les mesures correspondaient. Il continua son examen calmement, il avait le temps. Il parvint à la conclusion que la barque était accostée « ici, en ce point précis de la côte ». Il le marqua sur la carte avec le crayon.

Ils étaient donc effectivement proches de la fin de la péninsule qui s'étend de la Tunisie à la Sicile, donc pas trop loin du cap Bon.

Son examen terminé, le jeune homme se mit debout parmi les buissons et observa tout aussi attentivement le panorama terrestre qui l'entourait, plutôt réduit à cause des hauteurs environnantes et lui aussi désert, sans trace d'hommes.

Il commença à éprouver un extraordinaire sentiment d'aventure, comme s'il était en train d'accomplir Dieu sait quel légendaire exploit. Si à ce moment-là les Lotophages (habitants des côtes de Tunisie d'après la tradition) lui étaient apparus, il n'en aurait pas été autrement surpris. Mais bien

qu'il continuât à regarder autour de lui il ne découvrit pas d'êtres mythologiques : par contre, il découvrit quelques oiseaux étranges qui entraient et sortaient de trous creusés dans le flanc à pic d'une colline. Il les examina avec soin à la jumelle, certain que ces oiseaux n'existaient pas en Italie. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au paysage environnant, il descendit lentement la petite colline et retourna dans la grotte.

Là, les autres dormaient toujours. Il rejoignit alors la sentinelle près de l'entrée et s'assit auprès d'elle, dos appuyé à la paroi de grès. L'autre, détachant un instant les yeux du tas de cannes qui recouvrait la barque, suivit chacun des gestes de l'officier tandis qu'il s'asseyait.

– J'ai repéré l'endroit où nous nous trouvons, dit Manno à mi-voix.

Face-large fit en souriant un signe d'assentiment.

Plus tard ce fut le repas – chacun pour son propre compte. On se dégourdit un peu les jambes, puis on dormit encore quelques heures en fin d'après-midi, avant le second repas. Plusieurs fois dans le cours de la journée des avions ennemis apparurent au-dessus de la mer : une ou deux fois on les vit fondre et tirer sur des cibles invisibles, très au large, une fois même en s'acharnant et en passant à plusieurs reprises.

En fin d'après-midi une série de points noirs se profila à l'horizon, points qui augmentèrent de volume jusqu'à se révéler être des bateaux : c'était apparemment une formation navale qui se dirigeait vers Tunis.

« Est-ce que ce sont des bateaux ennemis ou sont-ils des nôtres ? » se demandaient les fugitifs. « Peut-être que la marine s'est finalement décidée à embarquer l'armée ? – Mais bah, ne disons pas de bêtises : si la marine pouvait faire quelque chose, elle l'aurait déjà fait, et non pas maintenant qu'il est trop tard. – A coup sûr ce sont des bateaux anglais. Ou américains. – Peut-être anglais et américains ensemble. – Ils vont peut-être bombarder ? A moins qu'à cette heure-ci la ville soit déjà dans leurs mains ? »

10

Un peu avant la nuit la barque fut poussée de nouveau à la mer, et avec son *tà-tà-tà* régulier recommença d'avancer, longeant la côte. Peu après, les dernières lueurs du jour permirent aux navigants de découvrir, près de la rive, quelques masures arabes ainsi qu'une petite installation militaire. De là, quelques soldats italiens en pantalons courts observaient, curieux et perplexes, l'embarcation qui passait. Sans doute se doutèrent-ils qu'il s'agissait de fuyards compatriotes, car ils ne les saluèrent pas ni ne déclenchèrent l'alarme.

Quand il fit nuit noire, la barque avait eu le temps de regagner le large. Elle continua toutefois à tenir une route parallèle à la côte, conservant la direction est nord-est, jusqu'à ce qu'elle eût dépassé la hauteur du cap Bon. Cela, d'après les calculs de Manno et de l'adjudant car bien que les dix

hommes observassent attentivement, ils ne parvenaient pas à distinguer le cap. Le vent avait sensiblement augmenté, et les vagues elles-mêmes, bien que toujours basses, s'étaient faites plus larges.

– On dirait qu'on est maintenant en pleine mer, qu'on est sortis du golfe de Tunis, fit remarquer Manno. Qu'en dites-vous ? Il demanda l'avis du timonier : « Toi, qu'en dis-tu Patane ? »

– On ne peut pas savoir, répondit l'autre, revêche, moi en tout cas je n'en sais rien.

L'adjudant, dans le noir, se tourna vers l'officier : « Que décidons-nous, mon lieutenant ? »

– Par prudence, je serais d'avis de continuer comme ça encore une demi-heure : dans une demi-heure nous pourrons sans danger mettre le cap sur le sud-est.

– D'ici à Pantelleria il y a bien quatre-vingt-dix kilomètres.

– Oui, ce n'est pas rien. Mais vous avez écarté d'emblée l'éventualité d'une deuxième étape sur la côte tunisienne au-delà du cap. Donc...

– Oui, c'est exclu, dit l'adjudant.

– Assez d'Afrique, proclamèrent à leur tour, presque d'une seule voix, les deux Vigano.

– Courage alors, conclut Manno. Cela signifie que lorsque la barque virera de bord nous nous mettrons de garde à deux. D'ailleurs je m'y mets tout de suite. Qui veut venir avec moi ?

– Moi, proposa son ordonnance Battistessa en se levant. Allons-y.

Tous les deux traversèrent la barque jusqu'à la proue, où ils se postèrent, Manno tenant à la main la torche des Vigano.

L'embarcation continua d'avancer sans changer de direction pendant une autre demi-heure, puis, à un ordre de l'officier, Patane actionna le gouvernail qui vira vers la droite de presque quatre-vingt-dix degrés. Nous ne nous attarderons pas à des détails : une heure plus tard environ les deux frères Vigano vinrent relever Manno et Battistessa, et le lieutenant reprit son poste auprès de l'adjudant.

– A présent il n'y a plus de doute, dit-il en s'asseyant, nous laissons bel et bien derrière nous le cap et la côte tunisienne.

– Oui, reconnut l'adjudant, sinon à cette heure-ci nous les aurions déjà heurtés. Il se tourna pour essayer d'apercevoir la côte et Manno, lui aussi, essaya pour la énième fois : mais ils ne découvrirent rien, rien que l'obscurité. Dans cette direction toutefois, comme la nuit précédente, les étoiles ne descendaient pas jusqu'à la surface de la mer, mais s'arrêtaient un peu plus haut, les plus basses cachées par l'invisible péninsule montagneuse.

Tout à coup l'adjudant murmura à voix basse : « Adieu Afrique. »

Surpris, Manno lui jeta un coup d'œil mais l'obscurité ne lui permit pas de voir son expression.

Un soldat – le plus jeune de la petite équipe, presque une recrue – assis non loin de là et qui avait perçu la phrase malgré le bruit du moteur, s'en montra enthousiaste et la répéta à voix haute plusieurs fois : « Adieu

Afrique ! Adieu Afrique ! Assez de bombes, de chaleur, de soif, de dangers. Assez de pourriture et de puanteur de morts ; Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Enfin ! » Les autres, peu ou prou, acquiesçaient, faisaient des commentaires : c'était pour eux une grande libération, et malgré tout...

– Du calme, intervint l'aîné des Vigano, les dangers ne sont pas écartés pour autant, qu'est-ce que vous croyez ?

L'enthousiasme tomba tout de suite.

Après quelques minutes : « Combien d'années avez-vous passées en Afrique, mon adjudant ? » demanda Manno à mi-voix. Mais son voisin ne lui répondit pas. L'officier s'aperçut alors qu'il pleurait.

« Qui sait ce qui est en train de lui passer par la tête », pensa le jeune homme. « Quels souvenirs et de quel genre... » Peut-être que le vieil homme (il avait dans les quarante ans mais c'était déjà un vieux pour ceux qui avaient l'âge de Manno) avait passé en Afrique une grande partie de sa vie. « Les meilleures années passées comme ça, sans suite envisageable... on a beau dire, ce doit être une sensation bien moche. Pauvre homme ! »

– Mon adjudant, il y en a qui ne pourront plus jamais revenir : pour eux c'est encore pire, suggéra le jeune homme un moment plus tard, toujours à mi-voix.

Cette fois encore l'adjudant ne répondit pas. En réalité il ne se sentait pas avancé en âge : si Manno et ses autres compagnons avaient pu lire dans ses pensées, ils se seraient étonnés de voir à quel point il ne se sentait pas vieux ; la question n'était donc pas là. Pas plus que ne l'angoissait, du moins jusqu'à présent, la pensée que ses possibilités économiques seraient dans le futur encore diminuées. Il était habitué à la pauvreté toujours renouvelée (malgré quelque apparence contraire) de la vie qu'il s'était choisie. Non, ce qu'il avait du mal à accepter c'était le naufrage d'un rêve. Si on le lui avait dit, lui-même ne l'aurait pas cru, et pourtant c'était vraiment ça : c'était le naufrage du rêve qui l'avait secrètement soutenu depuis sa jeunesse : participer à une entreprise de conquête hors du commun, pas très claire dans sa tête mais réelle, tangible, vécue, même si c'était à l'arrière. De famille très pauvre, il n'avait pas embrassé la carrière militaire pour jouer les héros – d'ailleurs il n'était pas entré dans une arme combattante – mais, une fois en service, il ne s'en était pas non plus tenu à l'horizon borné d'un petit salaire assuré : il avait eu besoin de croire au but de son activité, qui lui était présentée comme tendant vers un essor accru de sa patrie. Ainsi, malgré le cynisme rebattu du parler quotidien, il y avait vraiment cru, lui, au « lumineux destin » de la patrie, bien plus qu'au salaire et aux possibilités matérielles de vie qui en découlaient. De toute évidence, même les adjudants un peu frustres des groupements motorisés, aux idées mal dégrossies, ont besoin pour vivre d'un peu d'idéal. Mais maintenant il réalisait, sans équivoque possible, que la patrie allait vers une terrible déconfiture ; et, ce qui était plus grave, sans même laisser le moindre souvenir de gestes mémorables, à la façon des odieux Allemands. Ici en Afrique, comme en Grèce, comme en Russie, certaines de nos divisions avaient au contraire cédé avec une

inexplicable facilité (l'une – d'après ce que l'on affirmait – s'était dissoute au cours d'une seule nuit et les soldats racontaient cet épisode comme on raconte une histoire drôle.).

– Si on vérifiait la carte ? proposa tout à coup Manno, pour contraindre l'adjudant à penser à autre chose. Il posa sa serviette sur ses genoux, en sortit la carte géographique et l'éclaira avec la torche. Puis il posa dessus le double décimètre : « Voyons. Il n'y a pas de doute : il y a tant de centimètres, ça correspond donc à tant de kilomètres... je ne me trompe pas ? » C'est bien ça ?

– Oui, lui répondit finalement l'adjudant, consentant à se laisser absorber par la question.

– A cette allure-là nous devrions être à Pantelleria à peu près vers dix heures : donc nous serons forcés de faire cinq ou six heures de navigation en plein jour.

– Que Dieu nous aide, dit l'adjudant sur le ton de la plaisanterie, bien que d'une voix pas du tout assurée.

– Il nous a aidés jusqu'à présent, il nous aidera jusqu'à la fin, vous verrez, dit Manno avec confiance, et en son for intérieur il pria quelques instants le Seigneur : qu'il les aide dans cette entreprise, mais surtout qu'il redonne du courage au vieil adjudant et lui fasse surmonter la peine qui de toute évidence le tourmentait.

– Ce qui est le plus important c'est de ne pas se tromper de direction, reprit-il. Quand on le mesure avec le calque gradué, l'angle, par rapport au nord, est de...

11

Vers quatre heures le jour commença à poindre. Au levant, dans les ténèbres, une lueur vert foncé se forma qui, petit à petit, dessina un segment d'horizon, comme un début de séparation entre le ciel et la mer, tous les deux encore noirs. Puis la lumière crût, elle se diffusa, les étoiles s'atténuèrent tandis que la tache verdâtre s'élargissait, se transformant graduellement en rouge, en or, en d'autres couleurs. Suspendue dans le ciel au-dessus de la mer sans limites il ne resta plus qu'une seule étoile, goutte de lumière tremblante : c'était Vénus, la première qui s'allume le soir, la dernière qui s'éteint le matin. De la surface de la mer émergea enfin un point extraordinairement lumineux qui grandit jusqu'à se transformer en un début de disque : le soleil.

Les dix hommes, enveloppés dans leurs couvertures humides, observaient le spectacle sans presque parler, tandis que la barque continuait à filer bravement, propulsée par son inesthétique moteur.

Quand il fit jour ils se mirent en devoir – utilisant chacun à leur tour les quelques seaux et cuvettes disponibles – de se laver le visage, les bras et le torse avec de l'eau de mer. L'un d'eux – avec un embarras évident – se vida même les intestins.

Tandis qu'ils étaient occupés à la toilette, les premiers avions apparurent : trois, à double fuselage, sans erreur possible américains, les Lightning, ultrarapides sur mer, par chance éloignés.

– Ça commence tôt, hein ? fit observer l'adjudant. Allons installons ce peu de camouflage.

Le camouflage se réduisait à un filet de pêche hors d'usage (davantage souvenir de filet que filet), qui fut installé bien en évidence sur la barque, ainsi qu'à deux ou trois chemises non militaires, blanches, que quelques soldats enfilèrent à la place de leurs chemises kaki. La plupart des autres, Manno y compris, et bien que l'air fût encore frais, se mirent en maillots de corps, quelques-uns même nouèrent un mouchoir sur leur tête. Patane, lui, resta comme il était, son uniforme étant si mal en point qu'il pouvait être sans peine confondu avec les vêtements d'un pêcheur.

Battistessa vérifia une ou deux fois que sa mitraillette était bien installée sous le banc de façon à pouvoir être sortie immédiatement : il prévoyait en effet, au cas où un avion s'en prendrait à la barque, de le gratifier d'une rafale au bon moment, c'est-à-dire quand il serait très près. Manno suivit du coin de l'œil la manœuvre de l'ordonnance et l'approuva d'un signe de tête ; ils ignoraient tous les deux l'expérience d'Ambrogio, et comment il avait inutilement tiré sur les avions ennemis, non pas avec une simple mitraillette, mais avec sa mitrailleuse.

Au bout d'une demi-heure à peine, une autre formation aérienne importante apparut dans le ciel : quelques dizaines de quadrimoteurs, ennemis mais éloignés, qui se dirigeaient vers le nord, vers la Sicile.

Passèrent ensuite, en direction contraire, toujours très loin et non plus à droite mais à gauche de l'embarcation, trois avions allemands, en apparence des avions de transport. Eux non plus ne prêtèrent aucune attention à la barque qu'ils n'eurent même pas l'air de repérer.

Enfin ce furent deux chasseurs italiens du dernier type, les C 205, beaux à regarder et techniquement en mesure (« il était temps ! ») de rivaliser avec les chasseurs ennemis. Déviant relativement peu de leur parcours, ils descendirent à grand fracas au-dessus de la barque et la survolèrent à une vingtaine de mètres d'attitude, leurs emblèmes fascistes bien visibles sous les ailes. Les dix navigateurs agitèrent les bras en criant des saluts joyeux.

– Sûr que ceux-là viennent de Pantelleria, dit la recrue. Face-large s'exclama, tout excité : « Vous avez vu ? Un des pilotes nous a répondu... il nous a répondu en agitant la main. »

Les avions reprirent vivement de l'altitude, semblables à des chevaux de race qui se cabrent et, dévorant l'espace, disparurent vers la Tunisie.

Pendant à peu près une heure le ciel demeura vide et les cœurs, peu à peu, se détendirent à nouveau : ils se laissaient gagner par le calme de cette surface sans limites, en soi pacifique, qui les entourait. Manno, les yeux fixés à l'horizon de proue, commença à réciter mentalement les prières du matin. Par moments pourtant il était distrait, et se mettait alors à penser à tout un tas de choses. D'abord – encore une fois – à l'incroyable occasion qui lui

avait été offerte de se soustraire à la prison : il ne s'agissait pas d'un hasard, en ce moment il le sentait bien. Depuis des années il lui arrivait de sentir, dans certaines situations, que la Providence le gardait en réserve pour un devoir à lui inconnu (pendant quelque temps il avait pensé à la vie missionnaire...) et, à présent, ce retour inattendu finissait par lui apparaître de plus en plus en rapport avec ce mystérieux devoir. Il pensait aussi à ses compagnons d'armes (un tel et un tel, et tel autre encore) auxquels tant de souvenirs de guerre le rattachaient, restés avec leurs pièces inutilisables dans le bois de chênes-lièges. Qui sait ce qu'ils avaient dit quand ils ne l'avaient pas vu revenir, les suppositions qu'ils avaient faites ? Peut-être qu'à cette heure-ci ils avaient déjà tous été faits prisonniers ? Il pria pour eux, pour qu'ils ne moisissent pas en prison, et qu'ils conservent leurs cœurs purs comme aux jours du danger. Salut, vieux compagnons. Il pensa aussi à Daboni de Lecco, qui, après la brillante entreprise du retour au pays était mort en mer, laissant sa famille endeuillée. Que de pleurs avaient dû verser ses dix sœurs : une histoire digne d'une vraie tragédie grecque ! Digne aussi de son milieu natal, le milieu industriel du haut milanais et de la région de Côme, bref, de la Brianza. Son milieu natal, Nomana... dans quelques jours – si Dieu le voulait – il arriverait à Nomana ! Oui, mais en ce moment, n'était-il pas en train de réciter les prières du matin ? Alors pourquoi se laissait-il distraire ? Le temps continuait à passer.

Là-bas devant la barque il lui sembla deviner un minuscule signe, une petite tache indéfinie. Devant la barque ? Une île à peine visible dans cette direction ? Il ne pouvait s'agir que de Pantelleria...

– Regardez un peu par là, mon adjudant, dit-il à son voisin en lui montrant l'endroit.

– Quoi ?

– Là-bas à l'horizon, cette petite tache qui se voit à peine, ce doit être l'île de Pantelleria.

– Où ? Je ne vois rien.

Mais d'autres la virent, qui approuvèrent : « Ah, oui, oui. La voilà. Là. Est-ce possible ? Déjà ? »

Tous regardaient dans la direction que la main de l'officier continuait à indiquer, à peine à droite de la proue. L'adjudant tira ses jumelles de dessous le banc et les pointa : « Oui », dit-il, « c'est vraiment une île. Elle a une forme de montagne plate. » Il précisa : « De montagne écimée. »

Manno sourit, goûtant le terme non lombard, expressif, inhabituel pour lui.

Patane qui, pour mieux voir, s'était levé et continuait à guider l'embarcation en appuyant simplement l'extérieur de sa jambe droite sur la barre, déclara : « Une montagne écimée ? Alors c'est bien Pantelleria. Oui messieurs. Et de quelle couleur est-elle ? » demanda-t-il. « Noire ou jaune ? »

– Bah... Je dirais noire.

– C'est ça, c'est Pantelleria.

– C'est vous qui l'avez vue le premier, dit l'adjudant à Manno. On voit bien que vous êtes observateur d'artillerie.

Manno se mit à rire. Puis il vérifia l'heure à sa montre : « Je ne m'y connais pas en distances marines, et à l'œil comme ça, je ne saurais pas dire. Mais, d'après l'heure, nous devrions en être à une vingtaine de kilomètres. Qu'en dis-tu Patane ? »

Le timonier observa de nouveau l'île puis regarda la mer tout autour, essayant d'évaluer la consistance de la brume. Il regarda l'île encore une fois : « J'estime que nous en sommes à une dizaine de milles », dit-il, et il s'assit, remettant son avant-bras droit sur la barre du gouvernail.

– Dix milles, ça fait combien de kilomètres ? Combien de kilomètres fait un mille marin ?

– Ça je ne sais pas, dit Patane, et il bougonna : « Pourquoi kilomètres ? Ici nous sommes sur la mer, pas sur terre. »

L'adjudant, lui, le savait : « Un mille marin fait un peu plus de mille huit cents mètres. »

– Alors, si nous continuons comme ça, nous devrions y arriver dans deux heures, deux heures et quart, calcula Vernazza.

Quelques autres donnèrent leur avis.

– Attention : nous allons entrer de nouveau dans une zone chaude, peut-être très chaude, avertit l'adjudant. Espérons que ces deux heures passeront aussi sans mal.

Ce fut le cas. Les inconvénients furent pour l'île qui – après être tout à fait entrée dans leur champ visuel – fut survolée par une formation aérienne ennemie invisible de la barque, et bombardée. Sombres, les détonations se succédèrent sur la mer, venant à la rencontre des fugitifs. Ils remarquèrent toutefois avec soulagement que la défense antiaérienne n'était pas ici à bout de ressources comme en Tunisie : en effet, l'artillerie ne cessa pas un seul instant de tirer.

Au bout d'une demi-heure environ, nouveau bombardement : il dura moins que le précédent, seulement quelques minutes, mais suffisantes pour remplir d'anxiété les navigateurs : « Ça ne va pas durer comme ça toute la matinée ? Et si les avions arrivent juste au moment où nous abordons ? »

Mais les avions ennemis ne reparurent pas, la barque put atteindre l'île et le bourg côtier du même nom, situé à son extrémité ouest. Là elle s'arrêta juste avant une série de balises et de bouées, le moteur fut éteint et l'embarcation, installée de travers pour être mieux en vue, resta à se balancer doucement sur l'eau.

Cela aussi faisait partie du plan élaboré par le lieutenant Zustovic avec l'adjudant. « Et il a été bien conçu », convint Manno. Nous sommes sans doute passés sur différents barrages de mines devant Tunis, et probablement aussi devant le cap Bon. Maintenant nous ne devons pas prendre de risques inutiles. Là vous étiez en quelque sorte avertis, mais qui nous dit qu'il n'y a pas, ici aussi, de mines à fleur d'eau, contre les engins de débarquement légers ? C'est sûr que de la terre ils sont en train de nous observer : ils

finiront par se montrer. Ce serait bien que ce soit eux qui nous guident à travers les mines.

12

L'attente commença – toujours plus angoissante – sur la barque oscillante. Les hommes – qui espéraient de toutes leurs forces que les avions ennemis n'arrivent pas – se remirent en uniformes. Pendant ce temps, d'abord l'adjudant et Manno, puis quelques autres, examinaient à la longue-vue ce qu'on pouvait apercevoir du bourg et du petit port attenant. L'île n'était pas d'une couleur tirant sur le jaune comme les îles tunisiennes, mais plutôt noirâtre et couverte de vignobles serrés, même sur les hauteurs. Les quais du port et presque tous les murs visibles de la mer (certains, de toute évidence, défoncés par les bombardements ennemis) étaient faits de roche noire, de même qu'un bizarre édifice qui dépassait les autres : une sorte de manoir sombre qui s'achevait en hauteur par une tourelle peinte en rouge vif.

– Qu'est-ce que ça peut être que cette construction avec cette tour rouge ? murmura l'adjudant.

– C'est le château Barbacane, lui expliqua Patane, mais il ne sut rien ajouter d'autre.

– Tu sais de quelle époque il est, je veux dire s'il est ancien ?; demanda Manno, en qui parlait l'étudiant en architecture.

– Oui, bien sûr. Toutes les constructions élevées sont anciennes, lui répondit le timonier d'un ton convaincu.

– Certes. « Ici chez vous peut-être », continua mentalement le jeune homme. « En tout cas ce nom, château Barbacane », pensa-t-il amusé, « me paraît assorti à l'édifice. »

Pendant ce temps Vernazza, le coupeur de bois-bûcheron de bord, aidé des deux frères Vigano, s'était mis à ravitailler le moteur.

– Vidons le plus de jerrycans possible, parce qu'une fois à terre il n'est pas exclu que ces barba canins nous volent les pleins, grommela le plus âgé des Vigano.

– Si cela dépendait de moi, à terre on n'irait même pas, disait et répétait le second.

– Toi tu resterais ici dehors, hein ? se fâcha alors le premier, pour soulager un peu ses nerfs : « Jusqu'à ce que les avions arrivent, hein, et qu'on ait affaire à eux ? »

– Et les avions... hein, qu'on ait affaire à eux..., bougonna le second. Tous les deux s'exprimaient en dialecte lombard, avec des inflexions qui rappelaient à Manno le milieu populaire de la Brianza.

Finalement, alors que tous commençaient à entrer dans un état de véritable tension, un canot à moteur sortit du petit port. Il vint d'abord lentement, en suivant un parcours déterminé que Manno et Patane, chacun pour son propre compte, s'efforçaient d'observer attentivement, puis – une

fois dépassée la zone minée – prit un peu de vitesse. Il s'arrêta en se plaçant, par une manœuvre bien exécutée, parallèlement à la barque.

Il avait à bord quelques marins en uniformes blancs, et un lieutenant d'artillerie en uniforme kaki plutôt avachi, portant les écussons des gardes frontaliers. Manno et Battistessa les reconnurent tout de suite : ces écussons leur rappelaient les déprimantes batteries de canons vétustes (certains à affût rigide, modèles déjà dépassés lors de la précédente guerre en 1915, alors pour celle-ci !) placés pour la plupart sous abri dans des cavernes le long de la côte et des confins alpins.

– Il est de la GAF[1], vous voyez mon lieutenant ? dit à mi-voix Battistessa à Manno.

– Oui, murmura ce dernier encore plus bas. Tout à fait ce qu'il faut pour le château Barbacane.

– D'où arrivez-vous ? demanda le lieutenant de la GAF.

– De la ville de Tunis, lui répondit Manno. Nous sommes partis avant-hier soir.

– De Tunis ?

Tout à coup Battistessa éclata d'un rire retentissant : l'idée que l'officier de la GAF fût assorti au château Barbacane lui paraissait – bien qu'à retardement – tellement amusante qu'il ne pouvait pas se retenir.

Le lieutenant de la GAF le regarda interdit et tous le regardèrent. « Qu'est-ce que tu as à rire, Battistessa ? » se trouva contraint de lui demander Manno. L'artilleur cessa de rire et, baissant la tête, prit un air penaud : « Ce n'est rien, excusez-moi », répondit-il.

– Les nerfs peut-être, hein ? dit Manno, conscient de n'affirmer qu'une part de la vérité, et s'adressant à l'autre officier : « Nous sommes un peu tendus, par la force des choses, tu t'en rends compte. Il faut nous excuser. »

– De quel régiment êtes-vous ? demanda l'autre, et en même temps il regardait Battistessa du coin de l'œil, peu convaincu.

– Nous sommes de corps et de spécialités différentes : groupement motorisé, commissariat, infanterie, artillerie.

– Alors ?

– C'est cette barque qui nous a réunis : c'est à dire la possibilité de ne pas être faits prisonniers. Certains d'entre nous, justement dans ce but, lui avaient appliqué un moteur.

– Tu dis que vous êtes partis avant-hier soir de Tunis ?

– Oui, avant-hier. A huit heures et demi du soir.

– Avant ou après l'entrée des « alliés » dans la ville ?

– Ah ils y sont entrés ? Ça nous ne le savions pas. C'est même la première fois que nous l'entendons dire. De toute façon avant-hier soir, les Italiens comme les Allemands avaient cessé la résistance. Dans mon groupe par exemple nous n'avions plus de quoi tirer une seule salve.

– Vous avez vos papiers ?

[1] Guardia Alla Frontiera (Gardes-Frontières) (N.d.T.).

Manno et l'adjudant répondirent affirmativement : « Nos papiers personnels ». Imités par quelques autres, ils tirèrent de leurs portefeuilles leurs cartes d'identité et leurs cartes militaires. Mais le lieutenant de la GAF ne fit pas accoster son canot de manière à pouvoir les prendre, il ne donna pas suite à la chose. « Vous avez l'intention de continuer par la Sicile je suppose. »

– Oui, répondit l'adjudant. Et Manno : « Mais pas de jour. Ce soir même si c'est possible, dès qu'il fera nuit. »

– Bien. Le commandement vous autorise à stationner ici, mais à une condition : que vous n'entriez en rapport avec personne. C'est compris ? Vous avez l'ordre de ne parler à personne. C'est bien compris ?

Il y eut un moment de silence.

– Excusez, mais pourquoi ? voulut savoir l'aîné des Vigano. Excusez-moi, mon lieutenant, mais qu'est-ce que ça signifie ?

– Ils ne veulent pas que leurs hommes apprennent par nous comment déguerpir, lui expliqua Manno.

– Mais nous, nous sommes partis de Tunis quand il n'y avait vraiment plus rien à faire, quand rester là signifiait seulement être fait prisonnier.

– Bien sûr. Qu'est-ce qu'il croit ! D'autres, à leur tour, sur la barque, paraissaient irrités.

– Laissez tomber, trancha Manno. Qu'est-ce que vous voulez ? Vous mettre à discuter ? Nous avons la conscience tranquille et ça suffit. Alors qu'ici dans l'île ils ont leurs problèmes : bientôt ça va faire mal ici.

– Tout à fait, dit, sombre, le lieutenant de la GAF.

– Nous ferons comme vous l'avez décidé, assura Manno.

– Pas moi, mais le commandement, précisa l'autre. Maintenant suivez notre canot de près, parce que nous sommes restés absents déjà trop longtemps. Faites attention, ce n'est pas difficile : vous devez raser, en les laissant toutes à droite, les balises couleur orange qui sont au nombre de huit ; vous ne devez pas faire cas de celles qui ont une autre couleur. Vous avez bien compris ? En ce moment ce sont les balises orange qui indiquent le couloir entre les mines de surface. Il répéta l'instruction, s'adressant directement au barreur, puis il scruta le ciel : « Dépêchons-nous », dit-il, « il y a dix jours désormais que ceux-là n'arrêtent pas de nous bombarder. »

L'adjudant et Vernazza mirent le moteur en route et la barque suivit le canot. Le passage des barrages de mines ne nécessita pas de manœuvres compliquées. Une fois devant l'embouchure du petit port, le lieutenant fit arrêter de nouveau le canot et donna quelques instructions supplémentaires : « Vous ne devez pas entrer dans le port. Allez plutôt par là à babord, dans cette petite crique où se trouvent quelques bateaux en cale sèche. Vous les voyez ? Oui, ceux-là. Là vous pourrez tirer la barque au sec si vous le voulez. Vous verrez que sur la plage il y a des tranchées : elles vous seront très utiles durant les attaques aériennes. C'est tout. Et, je le répète, aucun contact, même pas avec les civils. Ne nous obligez pas à mettre des sentinelles pour vous surveiller. Ce serait désagréable. »

– Ne craignez rien, lui dit Manno. Et même, la sentinelle, c'est nous qui la mettrons, d'accord ? Je te prie de prévenir que nous partirons tout de suite avant la nuit. Salut, et excusez-nous, vous personnellement qui êtes venus à notre rencontre, pour le risque que nous vous avons fait courir.

– Je t'en prie. Bonne chance, dit le lieutenant de la GAF, et pour la première fois il sourit puis fit un signe de salut de la main. Ses quelques marins saluèrent aussi, après quoi le canot à moteur se remit en route et entra dans le port, laissant derrière lui un léger sillage cristallin, bien dessiné.

La barque – très disgracieuse en comparaison – se dirigea vers la crique en pétaradant. Arrivée là, elle ne fut pas tirée au sec : ses occupants décidèrent de laisser la quille dans l'eau, jugeant qu'ainsi elle serait moins exposée à d'éventuels éclats.

Alors que tous s'affairaient autour pour la fixer à la rive et la dissimuler de quelque façon, le plus jeune des Vigano, Felice, s'enfonça dans la petite crique pour un besoin physique ; il arriva en quelques pas à une tranchée, au bord de laquelle il s'arrêta, et satisfaisant à deux besoins en même temps se mit à uriner dedans et à l'inspecter d'un regard farouche.

A ce moment l'artillerie antiaérienne ouvrit le feu, tandis qu'on commençait à distinguer un lointain vrombissement de moteurs. De l'ouest, de la Tunisie, arrivait, très haut dans le ciel, une formation ennemie. L'un des avions qui la composaient – dix au moins – reflétait le soleil comme un miroir.

– Ici, venez ici, il y a les tranchées, hurla le second des Vigano en continuant à uriner, mais plus dans la tranchée.

Les autres quittèrent la barque, certains en courant, d'autres à pas lents. Manno fermait la marche, observant les avions : « On dirait des quadrimoteurs », dit-il à Battistessa, qui était près de lui.

C'en était bien en effet. Ils effectuèrent un premier décrochage sur la côte à peine hors du bourg : les nouveaux arrivés assistèrent au spectacle en sortant jusqu'à moitié buste des tranchées. Ils voyaient distinctement les bombes tomber, en oscillant ou en roulant sur elles-mêmes. Tant qu'elles étaient très en hauteur il leur semblait qu'elles allaient fondre sur eux et beaucoup se sectionnaient anxieusement dans la tranchée. A chaque explosion ou ensemble d'explosions, *vram, vram,* la terre vibrait comme une tôle durement frappée. Les avions exécutèrent un tour sur la mer, puis effectuèrent un second décrochage toujours sur la côte mais plus loin, plus au nord. Enfin ils s'en allèrent.

Ce fut le premier des cinq raids dont la petite île fut malmenée durant l'arrêt de la barque. Quelques bombes tombèrent sur la terre à proximité du port, quelques autres dans l'eau devant la crique, mais les dix hommes et leur embarcation ne subirent pas de dommages. Ils assistèrent à la chute en mer d'un avion touché par la défense antiaérienne de la marine, ils en virent un autre sortir de la formation et s'éloigner avec une queue de fumée.

13

Le dernier des cinq raids eut lieu au coucher du soleil. Immédiatement après, les dix hommes reprirent la mer. La barque parcourut à nouveau, en sens inverse, avec lenteur, la route délimitée par les balises et, parvenue en eau libre, mit la proue au nord-est. Comme toujours Patane était assis à la barre, son uniforme dans un état plus piteux encore, sali par le terreau noir de la tranchée. L'adjudant augmenta peu à peu le régime du moteur et la troisième étape du voyage commença, celle-ci vers la côte sicilienne.

Le soleil, très bas sur la mer, éclairait Pantelleria de sa lumière rouge sang. Les roches noires de l'île couverte de vignobles réverbéraient cette couleur et, avec l'éloignement de la barque, donnaient toujours plus l'impression d'un brasier fumant qui restait lentement en arrière. Puis le soleil se transforma en un disque orange que les yeux pouvaient regarder sans dommage, et commença à s'enfoncer dans la mer, tandis que l'île devenait tout à fait noire.

Soudain, sur la droite de la barque, quelques dauphins affleurèrent qui exécutèrent des évolutions. Patane les regardait tout excité, avec des yeux avides, en prononçant d'incompréhensibles mots siciliens. Aux autres ils apparaissaient plutôt comme des amis qui, dans un monde rendu hostile par la violence, s'intéressaient à eux : la preuve, c'est qu'ils les divertissaient par tous les jeux simples dont ils étaient capables. Enfin la nuit tomba, engloutissant ces évolutions et tout le reste.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, la Sicile était en vue, longue ligne de montagnes irrégulières, basses sur l'horizon. Patane fut bientôt en mesure de distinguer, vers la gauche, la position de Mazara del Vallo, sa ville natale, et mit le cap sur elle, corrigeant sensiblement la route tenue jusqu'alors. Avant que les blanches maisons de la petite ville n'émergent de la mer, une surprise vint à la rencontre des navigants : deux, trois, puis dix, puis vingt voiles, et aussi quelques bateaux de pêche à moteur sans voiles : « Regardez, regardez, » disait en sicilien Patane tout excité, « ils y sont encore, ils sont en train de pêcher, vous les voyez ? Même cette nuit ils sont sortis pêcher. Magnifique ! Magnifique ! Ah les chanceux ! » Il reconnut plusieurs bateaux, en cita les noms : « Celui-là c'est Nicolina, et cet autre Santa Rosalia... et il y a même Antonio Regale... Et aussi le Veneranda : putain, c'est vraiment lui. Eh les gars, j'allais pêcher sur ce bateau quand j'étais petit ! »

– Donc nous avons réussi, s'exclama tout à coup l'adjudant l'air ébahi. Vous vous rendez compte, les gars, on a vraiment réussi. On a réussi, répétait-il en dévisageant les hommes l'un après l'autre

– Oui. Nous pouvons vraiment nous signer avec le coude[1], reconnut tout content Manno (les deux Vigano en particulier, qui trouvaient l'expres-

[1] Expression sans équivalent français qui signifie : remercier Dieu de toutes les façons

sion – traduite du dialecte lombard – très appropriée, approuvèrent) : « En plus ces bateaux nous indiqueront de quelle façon entrer dans le port sans danger, il suffira de se mettre devant la ville et de se placer ensuite derrière le premier qui rentrera. »

Ils regardaient les bateaux, ils se regardaient, ils riaient, ils regardaient aussi tout autour l'étendue sans fin de la mer qui, avec le jour, était redevenue amie et complice, puis ils recommençaient à fixer les bateaux, émus et excités.

14

L'accostage eut lieu – sans perte de temps – très avant dans le long port chenal. En effet, Patane, en parlant avec certaines de ses connaissances tonitruantes qui se trouvaient sur un bateau de pêche (en dialecte, si bien que les autres ne comprirent pas un mot) avait été informé de l'existence d'une route signalée par des bouées qu'on pouvait maintenant emprunter. Déjà, rapporta-t-il, deux bateaux étaient arrivés la veille de Tunisie, tous les deux ayant à bord des morts et des blessés à cause des mitraillages aériens.

La barque, qui avait si bien fait son devoir, fut amarrée en tête d'une rangée d'autres embarcations : plus que par la forme, elle différait des autres par son insolite moteur installé à la poupe. Les hommes, ramassant leurs bagages, sortirent sur le môle. Certains, dont Manno, se retournèrent plus d'une fois, pour jeter un coup d'œil reconnaissant à la barque fidèle.

Sur l'autre versant du môle s'étendait un quartier populaire de maisons de type arabe, très semblables à celles de Tunis. Bien que dans ces quartiers il y ait ordinairement foule (et c'est peut-être cela, plus que tout autre chose, qui y rend la vie pénible) on n'y voyait à cette heure que peu de monde. Sur le môle lui-même il n'y avait presque personne.

Le moment des adieux était venu. En effet, les routes des dix hommes divergeaient déjà : quelques-uns en particulier montraient une extraordinaire hâte de partir parce qu'ils craignaient que ne survinssent des rondes de marine qui les auraient contraints de se présenter tout de suite au commandement militaire. Or ils comptaient bien passer d'abord chez eux, y rester quelques jours et, ensuite seulement, se présenter à leurs dépôts respectifs comme s'ils arrivaient directement de Tunisie. C'était une entreprise illégale et dangereuse (ils couraient le risque d'être dénoncés comme déserteurs), et difficile, car ils étaient en uniformes avec un long voyage ferroviaire en perspective. Manno, en tout cas, leur tendit courtoisement la main : « Ne perdez pas le papier avec mon adresse, celui que je vous ai donné ce matin. Si cela était nécessaire je pourrai témoigner de la façon dont vous avez quitté la Tunisie. Eh bien, merci pour la compagnie et... bonne chance. »

possibles (N.d.T.).

Il se tourna ensuite vers les autres : « Battistessa et moi avons l'intention de nous présenter au commandement d'étape de la gare à midi. Si quelqu'un d'autre veut se présenter avec nous, le rendez-vous est à la gare, devant le commandement d'étape, à midi juste ».

L'adjudant et les deux Vigano déclarèrent qu'ils y seraient. Mais d'abord ils devaient résoudre le problème de la barque : elle leur appartenait à tous les trois, bien plus qu'au lieutenant Zustovic et à Vestidello, et Patane avait accepté de confier à l'un de ses « compères » la charge de la vendre. Mais il entendait être « en règle avec les paperasses », c'est-à-dire qu'il voulait une autorisation de vente, non seulement signée des trois propriétaires présents, mais aussi visée par les autorités (de quelles autorités, il ne le savait pas très bien lui non plus). On avait pas mal débattu du problème dans la matinée, et tous les quatre avaient décidé de se rendre ensemble à la capitainerie du port. Au dernier moment Manno se proposa de les accompagner : « Mais peut-être que Patane voudra d'abord faire un saut chez lui. Ce serait légitime. »

Patane fit signe que non de la tête. A terre, il semblait encore plus menu : avec son teint sombre et ses moustaches noires on aurait vraiment dit un Arabe.

– C'est loin d'ici chez toi ? lui demanda l'adjudant.

– Non, c'est tout près, répondit-il.

– Alors veux-tu que nous y passions un moment ensemble ? Juste le temps de dire à ta famille que tu es rentré sain et sauf ?

– Non, dit Patane, chez moi ce n'est pas... ce n'est pas pour vous.

Il voulait dire – les autres le comprirent – que ce n'était pas présentable, que c'était trop pauvre.

Entre temps un petit essaim de gamins s'était groupé autour des militaires. Tout à coup Patane en appela un par son nom : « Alessio » (« Ils se connaissaient », remarqua Manno, « et ni l'un ni l'autre ne le faisait voir ! ») et lui donna quelques instructions en dialecte. Le gamin partit aussitôt en courant, agitant les bras en l'air de façon triomphale, parce que le soldat l'avait chargé de la mission d'avertir sa famille de son retour. Quelques autres gamins, comme lui pieds nus et dépenaillés, le suivirent en bondissant.

– Allons-y, dit Patane, et tâchons de nous dépêcher. J'ai fait dire que je serai à la maison d'ici une heure.

A la capitainerie cependant, l'affaire se révéla tout autre que simple. Les cinq hommes retournèrent au môle et à la barque deux bonnes heures plus tard, accompagnés par un adjudant de la capitainerie bien disposé qui entendait – comme il l'affirma plusieurs fois – favoriser son collègue du groupe motorisé. Mais ici on était dans le « sud profond » de l'Italie, respectueux de la légalité, formaliste et pointilleux, façon d'être qui décourageait les initiatives.

Sur le môle, ils trouvèrent deux femmes qui attendaient : l'une était la mère de Patane – l'air d'une vieille femme, le fichu noir sur la tête, agitée,

théâtrale, qui courut à sa rencontre et, plus que l'étreindre, s'accrocha à lui en criant : « *Figghiu ! Figghiu miu !* » (Fils ! Mon fils !) ; puis elle éclata en sanglots dans un flot de paroles incompréhensibles. L'autre femme, plus jeune que lui, était sa sœur muette qui s'exprimait par gestes et par mimiques. Son visage baigné de larmes était en même temps comme illuminé par cet extraordinaire retour. Elle haletait un peu, émettant des sons inintelligibles.

Face à de telles effusions Patane, dans son uniforme tout chiffonné, affectait un détachement viril : « Pourquoi être venue ici, ma mère ? Je vous ai fait dire de m'attendre à la maison : pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? » disait-il en substance. Mais, secrètement, il était ému comme jamais dans toute sa vie.

Ce fut la sœur muette qui frappa le plus Manno. Certaines de ses vaines tentatives pour parler, pour s'exprimer elle aussi avec des mots, tentatives dues à une émotion irrépressible, le troublèrent. « Nous qui demandons aux soldats de se prodiguer, de se dépenser... Est-ce que nous pensons jamais qu'ils puissent avoir chez eux des parents comme ceux-là, desquels ils sont sans doute le soutien ? Bon sang, comme le quotidien des gens peut être compliqué, et dans certains cas tragique ! »

Au commandement militaire – prévenu par la capitainerie du port – ils furent bien accueillis.

A l'exception des trois qui s'en étaient allés de leur côté, et de Patane, pour lequel Manno avait réussi à obtenir quarante-huit heures de permission, ils partirent par le premier train pour Palerme, chacun ensuite directement vers son dépôt. Pour Manno et Battistessa (ce dernier toujours fièrement armé de sa mitraillette) ce fut donc vers Plaisance.

15

Quelques jours plus tard, à Riccione, Ambrogio se reposait à demi-vêtu sur son lit (se reprochant à part soi sa paresse, comme le matin de la visite de ses parents) quand, précisément comme ce matin-là, on lui annonça une visite.

Il se leva, ôta du cintre – cette fois avec calme – sa veste et son ceinturon, endossant l'une et passant l'autre en se demandant qui pouvait bien être le visiteur : ses parents sûrement pas et, « ne recommençons pas à penser à Tricia », se dit-il, écartant de son esprit la silhouette de la jeune fille qui s'y glissait déjà d'un pas léger. Si ce n'étaient ni ses parents ni Tricia, alors qui ? Peut-être quelque convalescent de son régiment (il y en avait trois ou quatre à Riccione, dans d'autres colonies mais, malheureusement, pas son

ordonnance Paccoi), ou bien des convalescents d'autres corps d'armée, dont il avait fait connaissance ces jours derniers en ville. « Eh bien, je le saurai dans quelques minutes. Qu'est-ce que c'est que ces curiosités de bonne femme ! »

La dernière personne qu'il s'attendait à trouver dans le hall était son cousin Manno, lequel pourtant était bien là, le front presque contre une baie vitrée, le regard perdu dans la brume verte des tamaris. Il lui tournait le dos, grand, mince et blond, vêtu d'une saharienne chiffonnée de façon indécente.

– Manno ? l'appela à mi-voix Ambrogio, c'est toi ?

Son cousin se retourna vivement et un sourire éclaira son visage hâlé : dans cette couleur cuir ses yeux paraissaient encore plus bleus : « Ambrogio ! » Il vint à sa rencontre les bras grands ouverts : « Oisif », dit-il. « Tu continues à te faire bichonner à l'hôpital hein ? Par les petites sœurs, pas vrai ? Tu n'as pas honte ? »

– Ça alors, toi ici ! Mais... comment diable as-tu fait pour... On peut savoir, grands dieux, comment tu as fait pour traverser la mer ? Hein ?

– Je vais te le raconter. On peut sortir ? A moins que tu n'aies des impératifs de discipline, de visites médicales ou autre ?

– Aucun impératif. Allez viens. Ils sortirent de la maison de repos et se dirigèrent vers Riccione. « Dis-moi comment tu as fait pour te sortir de cette fournaise. Raconte. »

– Puisque tu tiens à le savoir j'en suis sorti en *sportsman,* sur un petit bateau.

– Sur un petit bateau ?

– Oui. Ce qui s'est passé c'est que juste le dernier jour, c'est-à-dire la veille de l'entrée des Anglais à Tunis... Laisse-moi réfléchir : c'était dimanche dernier (il y a huit jours à peine et ça me semble si loin...). Donc la veille de l'arrivée des Anglais, mon ordonnance et moi nous avons trouvé, on peut dire par hasard, un bateau à moteur qui était sur le point de partir. C'étaient quelques gars de l'arrière qui l'avaient préparé, des types du groupement motorisé entre autres, dont un compatriote de mon ordonnance. Et comme deux places s'étaient libérées... Une chose incroyable : quand nous sommes tombés là, ces deux places venait de se libérer quelques heures auparavant.

– Et toi, bien sûr, tu as tout de suite pensé que c'était la Providence qui les avait préparées sur mesure pour vous deux. Dis la vérité.

– Oui, je l'ai pensé, reconnut Manno, et pour être sincère je le pense encore.

– Tu es resté toujours le même, hein ? dit Ambrogio, même avec le grade de lieutenant. A propos : mes compliments pour ta nomination.

– Merci.

– Tu dois payer à boire, qu'est-ce que tu crois !

– D'accord, au prochain bar. Eh bien pour tout te dire, le voyage en bateau ne s'est pas révélé très difficile.

– En guerre, quand les choses marchent, ça paraît comme ça, fit Ambrogio. Mais ça paraît comme ça après, quand ça a vraiment marché.

– Ça c'est vrai, reconnut Manno, tu as raison.

– En somme tu as fait toi aussi comme Daboni de Lecco, fit observer Ambrogio. Figure-toi qu'il m'est revenu en mémoire justement ce matin, pendant que je pensais à toi et que je me demandais comme tu t'en sortais derrière les barbelés !... Je te croyais prisonnier et tu étais en train de revivre l'aventure de Daboni.

– Ces jours derniers moi aussi j'ai pensé des tas de fois à lui.

– Mais dis-moi, tu es déjà passé à Nomana ?

– Non, pas encore. Je viens de Plaisance, ils m'ont donné dix jours de permission. J'ai téléphoné à Nomana dès mon arrivée, c'est-à-dire hier matin, mais je leur ai dit de ne pas t'avertir, parce que je voulais te faire la surprise. Je compte être à la maison ce soir pour le dîner. Il fit une pause : « A la maison, pour le dîner ! » répéta-t-il. « Ça ne me paraît pas vrai. »

– Oui, dit Ambrogio. Quand on pense à tous ceux... Bah, mais raconte un peu, tu parlais du bateau.

– On a forcément dû passer sur quelque champ de mines, mais on ne s'en est pas aperçu, parce que c'était une petite barque indigène qui a très peu de tirant d'eau. Quant aux avions, on en a vu plusieurs, mais, que veux-tu que je te dise, peut-être que nous leur avons fait pitié, ou dégoût, je ne sais pas, le fait est qu'ils se sont toujours désintéressés de nous. Par chance, d'ailleurs, parce que pour d'autres bateaux ça n'a pas été aussi facile. Il rit, d'un rire juvénile.

Ils continuèrent à marcher sur l'asphalte, côte à côte. Manno, le plus grand des deux, avec son éternelle allure d'aristocrate, en dépit de sa saharienne kaki déformée et de ses bottes avachies particulièrement usées ; moins beau et moins noble d'aspect et, de plus, trop pâle, mais donnant globalement une impression de plus grande robustesse, Ambrogio, avec son élégant uniforme à passepoil et les bottes rigides du temps où il était sous-lieutenant. Le littoral de Riccione n'était pas à l'époque entièrement flanqué d'édifices et, à leur gauche, la perspective s'ouvrait la plupart du temps sur le sable de la plage et sur la mer.

– La mer ici, fit observer Manno, n'est pas aussi colorée ni... que sais-je, en somme elle est différente de la mer en Afrique. Elle est, comment dire ? Plus familière, elle inspire des sentiments tout autres. Hein ? Qu'est-ce que tu en penses ?

– Pour ce qui est de l'inspiration je te laisse faire, tu sais bien, ce ne sont pas des choses de ma compétence. Je fais sciences économiques, pas architecture.

– Je veux dire que cette mer, sa couleur, et aussi la plage et tout le reste... enfin ça me rappelle surtout nos vacances du temps de paix.

– Oui, c'est vrai, à moi aussi.

– Dis-moi un peu... Le visage de Manno se fit de nouveau rieur : Comment s'appelait cette fille à Cesenatico qui te plaisait tant ? Je ne l'ai même pas vue puisqu'elle était déjà partie quand je suis arrivé, mais toi, dans ta fière douleur, tu m'en as rebattu les oreilles, tu m'en as fait une « caboche » comme ça, tu te rappelles ?

Ambrogio fit de la « caboche » signe que oui, qu'il se le rappelait, mais il ne poursuivit pas sur le sujet. C'est alors seulement que son cousin parut s'apercevoir de sa pâleur : « Eh, tu es sûr d'être assez en forme pour te promener comme ça ? »

– Oui, pourquoi ?

– Tu as déjeuné ce matin ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Depuis plus d'une heure.

– Je te trouve vraiment mauvaise mine. Tu es pâle.

Ambrogio haussa les épaules : « Tu sais ce qu'on dit » et il récita : « *C'est l'air de l'Ortigara qui m'a changé le teint* »[1].

– Tu as dû en baver plus que moi, dit Manno. Oui, bien plus. Et je ne compte pas les blessures. J'ai vaguement entendu parler de ce qui s'est passé en Russie, mais je n'en ai pas encore une idée bien claire. C'est à toi maintenant de raconter, pas à moi.

– Allez, sois chic. Continue au contraire. Tu as fait plus d'un an et demi d'Afrique toi, hein ?

Mais bon sang comme il était pâle Ambrogio ! Au lieu de raconter Manno se mit à regarder autour de lui à la recherche d'un bar. « C'est plus loin, au deuxième croisement, sur la droite », lui dit son cousin.

– Quoi ?

– Le bar avec des chaises pour s'asseoir.

Manno se mit à rire : « Quel phénomène ! Tu t'es aperçu que je... »

– Je te connais.

Ils restèrent ensemble à peu près trois heures. Ils parlèrent de leurs expériences et aventures personnelles, des amis disparus (Stefano, Michele), de ceux qui étaient rentrés (Luca, don Carlo), de la Russie et de la situation sur le front russe, de la force aérienne des « alliés », de l'Afrique perdue, de la guerre en général, qui peut-être était arrivée à un point de non retour (« même s'il n'est pas sûr que Américains, Russes, Anglais et partisans de la moitié de l'Europe unis ensemble réussissent à faire plier les Allemands... Tu as vu ces soldats extraordinaires ? Je n'aurais jamais cru qu'ils le fussent à ce point là. » « Oui, c'est vrai, il faut le reconnaître. ») Manno raconta aussi brièvement son voyage en train à travers l'Italie. « On voit partout des signes de bombardements : à Catane par exemple il n'y a pas une maison

[1] Extrait d'une célèbre chanson alpine. L'Ortigara est un haut lieu alpin aux frontières de l'Italie et de l'Autriche (N.d.T.).

intacte sur des kilomètres, et même Naples, tu n'as pas idée de l'état dans lequel elle se trouve. Je ne te parle même pas du service des ferry dans le détroit de Messine, un désastre. L'air qu'on respire en Italie a changé par rapport à ce qu'il était quand je suis parti, mais, chose étrange, tout le monde semble se comporter comme si de rien n'était. Tout le monde se laisse vivre comme avant, sans se bouger d'aucune façon, dans aucune direction. Est-ce que je me trompe ? »

– Je ne crois pas, tu ne te trompes pas, lui répondit Ambrogio, du moins pour le peu que je sache, étant à l'hôpital.

Avec tout ça Ambrogio arriva tard à table. Manno, qui avait repris le train sans avoir mangé, fit à la gare de Bologne un saut au bar où il acheta un paquet de bonbons et d'autres friandises mal définies, s'estimant heureux de pouvoir ainsi en quelque sorte remplacer son repas de midi.

16

A proximité de Nomana, tandis que l'autorail traversait allégrement les escarpements couverts d'acacias entre le hameau de Raperio et le chef-lieu, Manno s'accouda à la fenêtre et s'y attarda, même après que le train se fut arrêté.

C'était la *seretta*, l'heure où – comme il le savait – les ouvriers sortaient des usines et où les paysans commençaient leur travail du soir dans les étables. Sur le parterre de la gare le buisson de lilas était encore une fois en fleur (comme trois ans auparavant, quand Stefano, Giovannino face-enfarinée et les autres conscrits de 21 étaient partis). Au pied du lilas il y avait une nouvelle et inconsciente génération de pensées qui, faute de pouvoir le faire avec des mots, semblaient vouloir exprimer par des couleurs encore plus pimpantes leur joie d'exister. C'était, tel qu'en lui-même, le printemps de son village, comme il se le rappelait... Au lieu de regarder s'il y avait quelqu'un qui l'attendait sur le quai, le jeune homme se précipita à la fenêtre opposée pour jeter un coup d'œil là aussi. En bas, entre les rails, poussait l'habituelle herbe misérable qui pourtant, au-delà de l'enclos de la gare, devenait luxuriante et s'étendait – en alternance avec des champs de blé – très loin, au-delà de la Nomanella et au-delà de Beolco, vers le grand amphithéâtre des montagnes. De ce côté-ci également tout était comme dans son souvenir sauf un détail dans la mosaïque familière qui se trouvait devant lui, la découpe constituée par la tréfilerie. Il remarqua que les vitres de la petite usine qui jouxtait la gare (elle avait fait deux fois faillite, il se le rappelait) n'étaient plus cassées mais neuves, et que sa petite cour était débarrassée des mauvaises herbes. De plus, prolongeant le vieil édifice, il y avait un nouvel entrepôt en construction.

Le jeune homme se détacha de la fenêtre, prit dans le porte-bagages la valise neuve qu'il avait achetée quelques jours auparavant à Messine (elle contenait seulement son rasoir et quelques effets de toilette), et rejoignit –

bon dernier des voyageurs qui descendaient à Nomana – le portillon. Là, alignés sur le quai à l'attendre, se trouvaient pas moins de cinq parents : tous ceux qui étaient présents ce jour-là au village, c'est-à-dire l'oncle Gerardo, la *mater familias* tante Giulia, son cousin Rodolfo, âgé de dix ans qui, dressé sur la pointe des pieds, s'efforçait de regarder dans le train, et ses deux cousines Francesca et Giudittina, la première sa grosse tresse châtain enroulée autour de la tête, la seconde avec ses petites tresses blondes qui se balançaient. Tous les cinq notèrent sa surprise et éclatèrent de rire. « C'est sûr qu'ils ont dû voir mon manège aux fenêtres », pensa le jeune homme, « mais bah, ils me connaissent... » Il descendit rapidement du train qui allait bientôt se remettre en route, et s'empressa de les embrasser l'un après l'autre.

« Content de te voir. – Comment vas-tu ? Eh, maintenant tu es lieutenant ! – Bravo, compliments. – Cher Manno. – je suis contente... » les mots ressassés des gens qui s'aiment bien. « Bienvenue » lui cria Giudittina. « Chic, chic, chic ! »

– Manno, raconte comment tu as fait pour revenir d'Afrique sur un petit bateau » proposa tout de suite Rodolfo, tandis qu'il lui enlevait de force la valise des mains. Oh la la, ce qu'elle est légère, remarqua-t-il.

– C'est parce qu'elle est vide, dit Manno en souriant.

– En petit bateau, protesta tante Giulia, il doit s'agir de... d'un... d'une... Elle dessina dans l'air quelque chose de plutôt grand. N'est-ce pas Manno ?

– Non ma tante, répondit celui-ci gaiement. Rodolfo a raison c'était vraiment une barque, longue à peine de là à là. Je vous raconterai tout à l'heure.

Tandis qu'ils se dirigeaient tous ensemble vers la sortie : « Dis-moi, qu'est-ce que tu regardais depuis le train ? » lui demanda en souriant Francesca.

– Tu ne t'attendais pas à nous trouver ici à la gare, pas vrai ? dit l'oncle Gerardo. Mais c'est toi-même qui as téléphoné hier pour dire que tu arrivais, tu ne t'en souviens pas ?

– Si, en effet. Mais je vous avais dit que je n'étais pas sûr de pouvoir prendre ce train-là parce que je devais d'abord passer voir Ambrogio. Qui, au fait, vous salue tous : il va bien, je l'ai quitté il y a quelques heures à peine.

– Ces deux appels de Riccione dans l'après-midi..., fit tante Giulia ; et à Manno : « Nous n'avons pas réussi à parler. Si tu savais la pagaille avec les téléphones certains jours. Sûr qu'Ambrogio voulait nous avertir de ton arrivée. »

– Oui, c'est probable, dit Gerardo.

– Eh bien, Manno, tu veux bien nous dire ce que tu étais en train de regarder depuis les fenêtres ? lui demanda à nouveau Francesca.

Tous voulaient lui parler, lui poser des questions.

– Je regardais la tréfilerie, répondit Manno. Qu'est-ce qui se passe ? Elle est d'aplomb et n'a plus ses carreaux cassés, et non seulement ça, mais à ce qu'il semble ils sont en train de l'agrandir.

– C'est une société de Milan qui l'a rachetée. Une vitrerie. C'est papa qui a fait conclure l'affaire à ces messieurs de Milan, dit Rodolfo. Ils doivent évacuer un de leurs secteurs.

– Une vitrerie ?

– Oui, ils produisent des fibres textiles de verre. C'est autant de travail pour Nomana, non ? dit avec un sourire l'industriel. Manno le regarda en approuvant : il se souvint que son oncle avait l'idée fixe de créer de nouveaux emplois, qu'il estimait d'ailleurs que c'était son principal devoir. Du reste lui-même, Manno, avait bien vu à quel point il était difficile de dire non aux gens – souvent chefs de familles – qui venaient parfois jusqu'à la maison demander du travail.

L'oncle observait à son tour son neveu, toujours distingué d'allure en dépit de son uniforme en piteux état : « Il y a presque vingt mois que tu n'es pas revenu à Nomana, n'est-ce pas ? »

– Oui, répondit Manno. Presque vingt mois d'Afrique, une belle cure, plaisanta-t-il.

– Maintenant que tu es revenu, dit Giudittina, ne pars plus.

Le permissionnaire lui passa une main sur la tête et lui sourit. Ses yeux bleus brillaient dans son visage brun.

– Si ça se pouvait..., soupira la tante Giulia.

– Eh bien, en attendant, pendant dix jours nous pouvons rester ensemble. J'ai dix jours de permission, ce n'est pas rien.

– Dans le village, en plus de la tréfilerie, il y a une autre nouveauté, dit Francesca, ce sont les réfugiés.

– Les réfugiés ?

– Oui, à cause des bombardements. Tu n'as pas remarqué ceux qui sont descendus du train ? Tiens, ceux-là par exemple.

– Oui, je m'en suis aperçu en effet.

Beaucoup plus de monde que d'habitude était descendu du train à Nomana et formait encore un attroupement devant le tourniquet à la sortie de la gare.

– Ça ce n'est rien, continua Francesca, tu devrais voir au train du soir, ou le matin de bonne heure, quand ils partent pour aller travailler à Milan ou à Sesto : c'est presque une petite foule. Ils ont dû rallonger les trains avec des wagons de marchandises. Tu le savais que maintenant les gens voyagent même en wagons de marchandises ?

Ils étaient arrivés à la sortie et devaient passer un par un. L'officier s'effaça devant les autres. Giudittina le prit par la main : « Même à la maison, tu sais, il y a des réfugiés ! » lui dit-elle, « Ils sont trois. Mais ce ne sont pas de vrais réfugiés, ce sont des parents : l'oncle Ettore de Milan et les deux tantes de Monza. »

– Pourquoi ce ne serait pas des vrais réfugiés ? lui demanda sa mère, qu'est-ce que tu racontes Giudittina ?

– C'est des parents, non ? On les connaissait avant, donc c'est pas des vrais réfugiés.

– Mais écoutez-moi celle-là, dit Rodolfo et, singeant ce qu'il avait vu faire par Manno peu de temps auparavant, au lieu de lui caresser la tête il lui tira une tresse avec sa main qui ne tenait pas la valise. La fillette lui répondit par un coup de pied qui atterrit dans le vide.

– Giudittina ! Mes enfants ! les réprimanda le père.

Une route goudronnée et assez large montait de la petite place de la gare jusqu'à la place de l'église : c'était l'avenue Dante Alighieri, l'artère chic du village. Elle était flanquée de deux trottoirs de terre battue, sur chacun desquels poussait une rangée de chênes. Comme c'était aussi l'« avenue du souvenir », devant chaque tronc se trouvait un poteau de fer qui supportait une petite plaque avec le nom d'une victime de la Première Guerre mondiale. La route était de construction assez récente, si bien que, de part et d'autre, demeuraient encore quelques champs cultivés.

La petite troupe se regroupa sur le trottoir de droite, sous les branches des chênes aux feuilles nouvelles profondément dentelées. Le regard de Manno effleura les petites plaques des morts de la guerre précédente, chacune avec la date et la localité du sacrifice : Podgora, Gorizia, Monte Santo, Col di Lana. Combien de fois, enfant, les avait-il ânonnées quand il allait ou revenait de l'école élémentaire ! Il pensa que maintenant il faudrait ajouter d'autres plaques (il ignorait que, à cause de la défaite, il n'y aurait plus à l'avenir de « commémoration » publique des victimes).

– Eh bien alors ? Tu nous en parles ou non de cette barque ? lui demanda Giudittina. Comment était-elle, dis-nous, à rames ?

Les autres se mirent à rire.

– Elle était à moteur, dit Manno. Un soldat lui avait appliqué un moteur d'automobile. Et à son oncle : « Avec dessous et tout autour, pour le faire tenir, un ensemble de madriers vraiment comique. » A Giudittina : « parce que ce soldat n'était pas un menuisier, mais un bûcheron. »

L'oncle pouffa de rire en secouant la tête.

– Pauvres enfants, dit la tante Giulia, saisie d'une angoisse rétrospective.

– Mais un moteur, entendons-nous bien, qui fonctionnait comme il faut..., reprit Manno, et il se lança dans le récit.

Parvenus sur la place, il l'aurait traversée sans interrompre sa fascinante histoire si la tante Giulia ne s'était pas arrêtée. « Nous devons entrer au

moins un moment à l'église », dit-elle, « remercier le Seigneur qui t'a fait revenir, Manno. » Elle pensa alors aussitôt à son fils : « Qui vous a fait revenir tous les deux, vivants et sans infirmité. Ce n'est pas rien. »

A l'église le rescapé pria quelques minutes intensément, le front dans la main. Quand il releva la tête, il vit à côté de lui don Mario, le prêtre assistant. Le visage un peu rougi par l'émotion, les yeux brillants derrière ses lunettes, le prêtre qui, la veille encore, le croyait prisonnier, se montra heureux de son retour et le félicita, mais à voix basse parce qu'ils se trouvaient dans l'église. (« Sa familiarité avec les choses sacrées n'a pas entamé en lui le respect », remarqua Manno, comme tant d'autres fois, avec plaisir.) « Bravo, bienvenue », lui répétait tout bas don Mario. Puis, inquiet : « Il faut que tu me fasses un compte rendu de tout, promis ? Il faut que tu me dises ce qui se passe. »

– Volontiers, pour autant que je puisse.

– Il me semble que ça va plutôt mal pour nous, n'est-ce pas ?

– En effet, dit Manno, plutôt mal. Je viendrai vous trouver demain, nous parlerons tranquillement. Ce soir je suis claqué : en plus aujourd'hui je suis allé rendre visite à Ambrogio.

– Ambrogio ! s'exclama le prêtre. Comment va-t-il ? Bien, maintenant, à ce que je sais.

– Oui, bientôt il pourra quitter l'hôpital, confirma Manno.

– Cher Manno, s'exclama de nouveau don Mario, joyeux comme un enfant. Comme je suis content que tu sois revenu. Ici nous avons besoin de toi, on se ressent de ton absence.

– Pensez donc ! s'exclama le jeune homme, bien que satisfait. Il rit, en secouant la tête.

– Non c'est vrai, je t'assure. Tu es cultivé, tu sais expliquer, argumenter, et... les réfugiés, tu comprends ? Pauvres gens, ils ont bien des ennuis, il faut les plaindre. Mais pour certaines choses ils sont un peu... ça ne va pas bien, voilà. Il faut bien le dire. Et les enfants – même les nôtres, ceux de l'oratoire – et aussi les jeunes filles du village, observent tout et suivent leur exemple. Le visage de don Mario se rembrunit et, lâchant la main du jeune homme, il baissa la tête. Manno se souvint de sa peine quand Aristide del Ghemio avait été maltraité, durant sa permission, quelques années auparavant. Il n'a vraiment pas changé : « *Ton zèle me consume* », cita-t-il mentalement. « Vous don Mario, vous êtes vraiment resté le même », dit-il, « et cela me fait un immense plaisir. Eh bien, mais maintenant il faut que je vous quitte. A demain. »

Quand le petit groupe fut sorti de l'église, sur le chemin de la maison, il dut reprendre la narration de son histoire : non seulement l'épisode de la barque, mais aussi les aventures maintenant lointaines « du temps où nous avancions », comme le dit Rodolfo. (Un temps comme celui-là reviendrait-il jamais ?)

17

A table aussi il lui fallut parler, sollicité tantôt par un convive tantôt par un autre, malgré les injonctions répétées de Giulia : « Assez de questions, laissez-le manger en paix... Pensez depuis combien de temps il ne mange pas avec un minimum de confort. En plus aujourd'hui il a sauté le déjeuner et il est fatigué, vous ne vous rendez pas compte ? »

– Mais non ma tante, pourquoi ? se récriait-il, ne t'inquiète pas.

Si, après ces interventions, les autres le laissaient un peu en paix, c'est lui qui posait des questions : « Il me semble que pour ce qui est de la nourriture, les choses n'ont pas trop changé par rapport à il y a vingt mois. J'ai l'impression qu'il y a encore de tout. Est-ce que je me trompe ? Peut-être que ce soir vous avez fait mieux que d'habitude pour... pour moi ? Hein Noemi ? »

Noemi riait sans répondre, faisant un peu la mystérieuse, tout en allant et venant avec les plats, aux petits soins avec lui autant qu'avec ses parents.

Et en effet, à part le pain (insuffisant et de couleur verdâtre, et peu efficacement remplacé par des biscuits faits maison) le dîner ne se serait pas distingué de ceux d'avant-guerre.

– Ici à la campagne, lui expliqua Francesca, on ne manque pratiquement de rien, même si les réfugiés sont en train de faire un peu monter les prix.

– En ville ce n'est pas pareil, l'avertit l'oncle Gerardo, trouver quelque chose sans carte en ville – même dans les banlieues industrielles comme Sesto et Cinisello – devient un vrai problème.

– Mais, ici à Nomana, demanda Manno, les ouvriers, comment se débrouillent-ils ?

– Ils cultivent tous un peu de terre, tu sais, ou bien ils ont des parents qui ont un bout de terrain, répondit l'oncle. Pour l'instant ils se débrouillent assez bien. Pour l'instant, souligna-t-il.

– Oui, ajouta la tante Giulia, ceux qui s'en sortent le plus mal sont les plus misérables, les familles qui, même en temps de paix, ont des difficultés. Celles-là maintenant il faut les aider sérieusement, surtout celles qui ont des enfants, sinon elles mourraient de faim. (Les aider sérieusement... Une des maximes préférées de Giulia était « Nous sommes au monde pour nous entraider » et Manno savait qu'il n'était pas dans les habitudes de sa tante de se contenter de dire.)

– Les ouvriers se débrouillent comme ils peuvent, dit Francesca. Prends Celeste par exemple, avec tous ses enfants. Il tue trois ou quatre lapins par semaine, comme ça ils ne manquent pas de viande. Il a loué un autre petit bout de jardin où il cultive seulement de l'herbe et des choux pour ses lapins.

– Et ce sont des belles bêtes, si tu voyais, précisa Rodolfo. J'ai déjà fait quelques échanges avec lui. Ce sont tous des « géants de Flandre », ou des croisements des nôtres avec le géant.

– Non, il en a aussi quelques autres, intervint Giudittina, ceux qui sont un peu rougets, comment ils s'appellent ?

– Je vois, lui dit Manno.

– Quoi ? fit Rodolfo, piqué, les « fauves de Bourgogne » ?

– Oui, c'est ça, répondit Giudittina.

– Eh bien non justement. Tu vois comme tu es ignorante ? Il y a au moins quatre mois qu'il n'en a plus de ceux-là.

– Allons c'est pareil, dit Manno, pour les mettre d'accord.

Mais c'était surtout l'oncle Gerardo (dès qu'il en avait l'occasion il ne manquait pas de se documenter, c'est d'ailleurs ainsi qu'il s'était fait sa culture d'autodidacte) qui posait de nouvelles questions à son neveu, qui lui demandait des précisions. Et à son tour il lui en donnait, à propos du travail ou des bombardements.

Vers la fin du dîner, les parents réfugiés descendirent de leurs chambres pour le café (il s'agissait de succédané). Après les embrassades et les civilités d'usage, ils s'assirent autour de la table – ou plutôt autour de Manno – qui, tout en dégustant son propre succédané, dut recommencer du début toute l'histoire de la traversée en barque. Personne, le repas terminé, ne quitta la table : tout le monde voulait l'écouter encore, y compris l'oncle Ettore de Milan, ingénieur façon 19e siècle, lequel, avec ses lunettes en pince-nez[1], mettait dans l'assemblée une note un peu hétéroclite. Les deux vieilles tantes de Monza – en réalité des grand-tantes – bien que ne posant pas de questions et se limitant à des exclamations du type : « Oh, pauvres garçons ! – Oh, pauvres enfants ! – Oh, pauvres petits ! » et à des attitudes d'effroi, étaient peut-être, avec Noemi, les plus émues de tous. Au-delà de l'aventure elle-même, ce qui les bouleversait indiciblement c'était le fait de l'entendre rapportée par quelqu'un qui y avait pris part, et d'y participer ainsi en quelque sorte, elles dont la vie avait toujours été si pauvre d'aventures.

Dehors c'était le soir de mai, parfumé de foin et parcouru de loin en loin, comme des ondes, par le cri des martinets, eux aussi – fit remarquer Francesca – arrivés depuis peu d'Afrique. Ils avaient leurs nids sur les bords les plus avancés du toit, dans certaines fentes sous les auvents et, avant de se retirer pour la nuit, tournaient tous ensemble autour de la maison, criant et se suivant avec fougue, planant, se cabrant, faisant dans l'air de joyeuses pirouettes.

Leur cri avait cessé depuis un moment quand Manno se retira dans sa chambre. A présent, dans le silence revenu, on entendait dans le jardin chanter le rossignol. Sans allumer la lumière le jeune homme ouvrit une fenêtre et s'y accouda : le chant venait comme toujours du bouquet de l'if solitaire au vent du nord-est, c'est-à-dire du côté de Beolco et des montagnes.

Sur son lit, prêt à être endossé, se trouvait l'un de ses pyjamas, disposé avec une maternelle sollicitude par la tante Giulia. En ôtant son uniforme colonial déformé Manno pensa que probablement il ne le remettrait jamais.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Durant sa permission il porterait des habits civils, puis, pour se représenter à son régiment, il se remettrait en vert-de-gris. Il repensa aux pleurs du vieil adjudant dans la barque... Bien que confusément, il devinait que ces jours-ci l'histoire de sa patrie était à un tournant : qu'allait-il advenir maintenant ?

« Mon Dieu », murmura-t-il, en se passant une main sur le front.

18

Le lendemain il dut recommencer le récit de sa fuite en barque plusieurs fois. La première, à peine sorti dans le jardin à l'aube, au portier – qui faisait aussi office de jardinier –, la dernière dans la soirée, sur le parvis de l'église, à quelques connaissances qui l'avaient entouré tandis que les gens se pressaient pour la bénédiction.

Comme on était en mai les cloches avaient en effet appelé le peuple au rite, s'égosillant de manière impétueuse puis, tout à coup, retenant leurs voix en un dense bourdonnement, exactement comme en ce mois de mai où Ambrogio était revenu pour la dernière fois du collège, trois ans plus tôt. A présent Ambrogio n'était plus un collégien mais un soldat, un vétéran même, qui soignait ses blessures à l'hôpital. Et Stefano qui, il y a trois ans, se trouvait avec lui sous le campanile, sa jeune tête pareillement assourdie par les cloches, était mort et enterré dans un lieu dont alors il ne soupçonnait même pas l'existence : à Meskov, dans une fosse commune sans croix.

Cependant la vie continuait : sous les yeux de Manno se répétait avec quelques variantes le défilé qui s'était alors déroulé sous ceux de Stefano et d'Ambrogio. Passèrent, immuables, parmi d'autres ouvriers, Costante, Tarcisio et Ignazio. Passa Oreste Pirovano, électricien et plombier. Suivies de leur petite bande piailleuse de fillettes, vinrent ensuite sœur Candida et une autre sœur du jardin d'enfants puis, en queue d'un petit groupe d'ouvriers mais sensiblement détachée d'eux, Marietta « des cannettes » avec sa large face jaune, ses cheveux hérissés et ses yeux d'agneau égaré. Cette fois, outre Giuditina, elle tenait par la main sa nièce minuscule, au petit nez parsemé de taches de rousseur. A l'appel ne manqua pas Romualdo, « l'ivrogne communal » qui, marchant hélas d'un pas incertain, la face non pas contrite mais triste – signe qu'il n'était pas dans une phase de remords mais plutôt de désespoir –, se rendait malgré tout lui aussi à l'église. Passèrent Carlaccio et le facteur Chin, puis quatre des sept enfants de Celeste, le chauffeur de l'entreprise. De tailles échelonnées, ils avaient, pour la plupart, les mêmes yeux extraordinairement bleus que leur père, comme l'aîné qui les guidait et qui était un jeune garçon de l'âge de Rodolfo, à l'air résolu. Enfin, ce fut la vieille madame Eleonora, vêtue de toute éternité de noir à paillettes, avec son chapeau orné de plumes d'autruche et sa canne de promenade. Incroyablement, ce soir elle n'était pas seule et marchait au bras d'une jeune fille vêtue de blanc qui se déplaçait avec lenteur pour que la vieille dame

pût avancer dignement. « Qui peut-elle bien être ? L'une de ses parentes réfugiées ? » se demanda Manno sans toutefois y prêter davantage attention.

A l'instant où il allait entrer dans l'église il fut rejoint par mademoiselle Quadri Dodini, enseignante dans un collège de religieuses à Monza, celle-là même qui avait pleuré à cause de l'entrée des nazis dans Paris. Des années plus tôt elle avait donné au jeune homme des cours particuliers de français et elle le salua avec sympathie. Encline aux conversations intellectuelles, elle lui demanda, non pas des détails sur la guerre, mais s'il avait vu en Afrique quelque édifice arabe particulièrement intéressant à propos duquel il pourrait écrire un bel article : Comme celui que tu as publié il y a trois ans dans « Cittadino ». (Le « Cittadino » était – et est encore – le journal catholique de Monza.)

– A vrai dire, en ce moment, je ne pense pas à écrire, lui répondit le jeune homme. Mais, ajouta-t-il pour ne pas paraître impoli, je sens que je suis en train de mûrir et cela pourra me servir aussi pour l'écriture, dans le futur.

– Bravo Manno. Ça me plaît, dit-elle de son ton professoral.

– Mademoiselle : nous sommes tous en train de vivre une expérience qui nous donnera matière à réflexion pour longtemps, à moi peut-être pour toute la vie.

La vieille demoiselle fit – sans se compromettre – signe que oui, avec ses yeux qui brillaient derrière ses grosses lunettes. Enfin elle serra fortement un coude du futur architecte pour lui signifier la confiance qu'elle mettait en lui, et, de cette façon, prit congé. Manno entra dans l'église à sa suite.

Il alla se mettre à droite, c'est-à-dire « du côté des hommes ». Comme d'habitude l'église était bondée. A droite, devant les hommes et les jeunes gens se trouvaient les enfants, turbulents comme toujours ; le long de leurs bancs surchargés allait et venait don Mario qui les surveillait. A gauche, devant les femmes, les fillettes et les jeunes filles se tenaient tranquilles, surveillées par les sœurs. Il y avait peu de réfugiés, pas même une dizaine. On les remarquait en particulier parce que leurs couples n'étaient pas scindés comme ceux des villageois, mais demeuraient unis, indifféremment du côté des femmes ou de celui des hommes.

« Il semble que nos coutumes ne leur conviennent pas », pensa Manno. « Bah, ils font comme ils le pensent ». Il était par nature porté à la tolérance, à plus forte raison dans l'église. Il se souvint pourtant de cette division qui, en Libye, s'était dissoute dans le cours d'une seule nuit et secoua la tête : « Si l'on ne s'astreint pas à un minimum de discipline déjà dans la vie civile, on ne peut pas valoir grand-chose une fois sous les drapeaux. D'ailleurs si l'on pense aux régions de recrutement alpin... » Au fait : il n'avait pas encore une idée bien claire de ce qu'avaient fait les chasseurs alpins en Russie. A qui s'adresser pour avoir des informations de première main ? Son ami Luca, après avoir été en permission de convalescence chez lui (il avait été blessé à une jambe et lui avait écrit de Nomana en Afrique, encore

visiblement sous l'impression d'être sorti de quelque chose d'exceptionnel) était maintenant retourné aux armes. « Peut-être que don Carlo Gnocchi ne va pas tarder à revenir à Nomana... » Aujourd'hui en tout cas, don Carlo n'était certainement pas au village puisqu'il ne se trouvait pas dans l'église. Il se reprocha sa distraction et essaya de se concentrer sur le rite.

C'était le vieux curé qui officiait, celui qui avait sur la nuque une masse de boucles blanches qui le faisait ressembler à un berger des montagnes (« il vient en effet d'un village de montagne, d'une zone de recrutement alpin », pensa un instant Manno, dans la lignée de ses réflexions précédentes). En conformité avec l'aspect pastoral du curé, deux rangées de moutons étaient peintes à fresque sur la voûte de l'abside (« de race bergamasque, comme ceux des troupeaux en transhumance qui stationnent en Brianza l'hiver ») et convergeaient doucement de gauche et de droite vers une source centrale symbolique. La messe était servie par quatre enfants de chœur en aube blanche, chaussés de leurs sandales ou de leurs chaussures éculées de tous les jours. Ils étaient en ce moment partagés entre l'agitation invincible de leur âge et la déférence que leur inspirait leur action autour du sacrement. Observateur comme il l'était, Manno ne put s'empêcher de le remarquer, mais : « Pense plutôt à la bénédiction », s'imposa-t-il pour la deuxième fois.

La bénédiction, un rite mineur, un simple sacramental, c'est-à-dire l'un de ces moyens par lesquels l'église essaie d'obtenir de ce dispensateur de tout bien qu'est Dieu un mieux-être, non seulement spirituel, mais aussi matériel et physique.

Les femmes participaient au rite en chantant de très vieux hymnes latins, les mêmes qu'elles chantaient parfois pendant le travail dans les usines, couvrant le fracas des métiers et en tirant réconfort : le « *Veni creator Spiritus* », ou l'« *O sacrum convivium* », et le « *Tantum ergo* ». Ici, dans la tranquillité de l'église, avec les rayons du dernier soleil qui entraient, apprivoisés, par les fenêtres colorées, ces hymnes renvoyaient en arrière, dans le passé. Non certes aux pères du lointain Moyen Age qui les avaient composés (tout à fait inconnus de ceux qui chantaient) mais aux générations, elles aussi disparues, des grands-mères et autres vieillards par la voix desquels ces hymnes avaient été appris dans les premières années de la vie. C'étaient vraiment des chants immuables, de ceux qui ne passent pas de mode, les derniers que notre peuple ait connus. En même temps que d'une bouffée confuse et poignante de souvenirs, ils emplissaient le cœur de chacun du sens du temps qui passe et de celui de l'éternité.

A Manno ils évoquaient tout à coup le souvenir de sa mère, morte quand il avait quatre ans : une maman avec cette bonne odeur de propre (l'une des rares choses qu'il se rappelait d'elle) qui, une fois, à l'église, l'avait un peu serré contre son sein ; alors lui, à son tour, s'était blotti. C'était surtout cela et quelques autres petites choses, avec la bonne odeur de propre qui émanait d'elle, qui la lui rappelaient. Les réminiscences plus complexes il les devait plutôt aux reconstructions qu'il avait faites après coup, transpositions peut-être des gestes de tante Giulia, qui avait ensuite pris la place de

sa mère. Ainsi l'image qu'il gardait de lui-même enfant assis sur les genoux de sa mère, et levant les yeux vers elle pour la contempler. Alors d'une caresse de sa main légère elle avait dirigé son visage vers l'autel : vers Jésus...

Cette fois encore, ce visage, il le tourna vers l'autel, après avoir ouvert et fermé les yeux plusieurs fois de suite pour vaincre cette autre distraction mélancolique.

Mais il s'en trouvait une autre aux aguets. La jeune fille vêtue de blanc, entrée dans l'église au bras de la vieille madame Eleonora (selon toute probabilité une réfugiée et donc, logiquement, comptant au nombre des gens qu'il avait peu de temps auparavant jugé de maigre valeur et intérêt), était devant lui juste au-delà de l'allée centrale, si bien qu'en regardant vers l'autel il ne pouvait éviter d'avoir une partie de sa silhouette dans son champ visuel.

Et cette partie de silhouette consistait en une tête qui – du moins vue comme ça de trois quarts – rappelait (peut-être à cause du type de coiffure ?) les têtes des statues grecques des livres d'art. Elle consistait en outre, cette partie de silhouette, en un cou « que je dirais décidément plus spirituel que ceux des statues grecques, pour autant que l'épithète spirituel s'applique à un cou », chose dont le jeune homme sur l'instant avait tendance à douter. Enfin, en une taille fine, très virginale, qui attirait l'œil irrésistiblement. « Bon sang », se reprocha Manno, « suis-je dans une église ou non ? Alors ? » Il eut une sorte de mépris pour lui-même : « C'est décidément le soir de la distraction alors que ce devrait être celui de la concentration, du filial remerciement à Dieu qui m'a fait revenir sain et sauf à la maison. » Il demanda sincèrement pardon à Dieu et, pour la énième fois, se concentra sur l'office. Celui-ci maintenant en était à son point culminant, quand le prêtre, élevant des deux mains l'hostie dans l'ostensoir, trace sur l'assistance un grand signe de croix, le signe du rachat. Manno se signa avec élan, de façon juvénile, reconnaissant du fond du cœur envers le Seigneur Jésus qui s'était sacrifié sur la croix pour lui, pour les autres gens de Nomana et pour les gens du monde entier, y compris la réfugiée vêtue de blanc qui constituait pour lui en ce moment un élément de trouble si manifeste.

Il suivit le dernier chant rituel, le « *O salutaris hostia* », dont le type de musicalité laissait présager la fin de la cérémonie. Les gens se laissaient investir par cette sensation toujours liée, chez les croyants, au rite de la bénédiction : sensation d'avoir reçu la grâce, la faveur spirituelle.

La réfugiée qui, au moment du signe de croix, s'était, aux côtés de la vieille dame, dévotement agenouillée sur le banc de famille, se leva comme tout le monde. Dans très peu de temps – ne put s'empêcher de penser Manno – elle s'en irait, et peut-être ne la reverrait-il plus. A cette perspective il éprouva une sorte d'inquiétude : c'était inadmissible, cela ne devait pas être.

« Et pourquoi cela ne devrait-il pas être ? De quelle diable de manière suis-je en train de raisonner ? Pourquoi serait-ce inadmissible ? » se demanda-t-il. « Je deviens décidément stupide. Parce que j'étais ces derniers

mois éloigné de l'Italie et des femmes, il en suffit d'une qui soit un peu plus jolie que les autres pour me faire battre le cœur. Et pendant que je suis à l'église en plus ! Ma foi, disons-le tout net : je me dégoûte. »

19

Cela établi il quitta son banc, fit une génuflexion en touchant bien le sol du genou, puis fit demi-tour et se dirigea vers la sortie. « Plus jolie que les autres ? » pensait-il en même temps. « Eh bien, peut-être oui et peut-être non. Et même probablement non : pourquoi en effet ne m'a-t-elle pas semblé jolie quand elle est entrée dans l'église ? C'est clair, elle doit être de celles qui ne gagnent pas à être vues de face. Mais quel crétin je suis : toutes ces idées pour une fille qui en fin de compte n'est même pas jolie. » Dehors, il s'arrêta sous le portique de l'église, s'adossa à l'une de ses colonnes de granit brillant : il attendrait de pied ferme la réfugiée pour la voir de face tout à son aise et se prouverait ainsi sa bévue et, en somme, sa niaiserie.

La jeune fille et Eleonora parurent peu après, à nouveau bras dessus bras dessous : elles étaient sans arrêt dépassées et entravées par des petits enfants qui – ayant eu la permission de don Mario – se ruaient hors de l'église par grappes : les deux femmes marchaient calmement, la plus vieille digne comme toujours, la plus jeune souple et gracieuse et visiblement amusée par le déchaînement des enfants, parmi lesquels on voyait sautiller les petites tresses longues de quatre doigts des fillettes de Celeste.

« Voilà », se dit Manno, se donnant raison à l'avance, « eh bien voilà, regarde. » Puis, tout de suite, sans transition aucune : « Voilà quoi ? Tu voudrais peut-être prétendre qu'elle n'est pas jolie ? Et comment qu'elle est jolie au contraire ! Elle est... elle est... » Il ne parvenait pas à trouver l'adjectif adéquat. « Mince alors ! Comment ai-je fait pour ne pas m'en être aperçu avant, au moment où elle est entrée dans l'église ? »

La réfugiée passa à quelques mètres de lui, grande, mince et très jeune (« elle ne peut pas avoir plus de dix-huit ans »). Elle descendit – en prenant affectueusement garde au pas de sa compagne – les quelques marches du portique, puis, toujours au bras de l'autre, s'éloigna progressivement parmi les gens, sur la grande place pavée de cailloux.

« Et moi qu'est-ce que je dois faire ? La laisser partir ? » se demanda le jeune homme. « Je peux toujours aller leur rendre visite en bas à leur villa, je trouverai bien une excuse. Mais, la laisser partir comme ça... »

Entre temps quelques connaissances l'avaient entouré, et don Mario qui sortait de l'église se dirigea à son tour vers lui (le jeune homme avait précisément prévu de l'attendre pour le raccompagner) : ils se mirent à l'interroger, lui demandant telle ou telle précision. Lui leur répondit avec son amabilité habituelle et aussi, comme c'était dans son style, avec brio, mais il avait l'esprit ailleurs. « Qui sait ce qu'il a dû voir à la guerre », pensait don

Mario qui s'en était aperçu. « Sans doute qu'en ce moment ces choses terribles lui reviennent en mémoire. »

20

Le lendemain après-midi, à cinq heures – l'heure du thé – après avoir traversé le village à pied, Manno se présenta chez madame Eleonora, la villa séculaire « Les Dragons », ornée en façade de médaillons de pierre à l'effigie des plus célèbres Milanais du siècle dernier. Le jeune homme avait attendu cette heure avec une secrète impatience et maintenant tandis que – déclenchant des coups de clochette répétés – il poussait le portillon découpé en arc dans le portail, il ressentit un pincement au cœur. « Presque comme au front avant un assaut », constata-t-il, et il se gourmanda : « Allons, ne sois pas stupide ! »

Passé le portail, une courte voie carrossable pavée de ce beau granit erratique de la Brianza traversait tout le corps de la villa jusqu'à la cour intérieure. Seules deux portes donnaient sur cette voie : l'une, à gauche, où se trouvait le noyau principal de l'édifice, avait des battants de bois hermétiquement clos ; l'autre, à droite, plus petite, était munie de vitres et de rideaux qui la faisaient ressembler à la porte d'une maison d'ouvriers : il devait d'ailleurs s'agir de la conciergerie car le vieux portier s'y montra.

– Bonjour, dit Manno le premier.

– Bonjour monsieur, lui répondit en dialecte le concierge, un peu surpris, en sortant tout à fait. Voulez-vous que... je vous annonce à madame ?

– Oui, s'il vous plaît.

– Je vous en prie.

Manno fit un signe d'assentiment et se disposa à le suivre, mais il était évident que le vieil homme, après un regard jeté sur la porte hermétiquement fermée, ne savait en réalité où le faire entrer. Il y avait de si nombreuses années qu'aucun visiteur étranger ne venait à la villa qu'il ne savait plus comment se comporter avec l'un d'entre eux.

– C'est bon, dit le jeune homme, je préfère attendre ici.

– Très bien je reviens de suite, dit l'autre, et il s'engagea dans la cour, le laissant seul.

Manno se mit à faire les cent pas sous le porche où, comme une flèche, surgit tout à coup une hirondelle. Elle se cabra, s'accrocha à son nid construit sous la voûte, donna rapidement la becquée à ses petits, puis fila de nouveau vers le soleil et l'air libre. Le jeune homme, placé sous le nid, l'examina attentivement puis constata que le pavage qu'il surplombait portait des traces de fiente d'hirondelles. Conférant au lieu une autre note agreste, une vigne décrépite au tronc énorme étalait horizontalement ses sarments verts devant l'ouverture du porche. Manno alla se placer dessous, entrant ainsi dans la cour. La villa, de petites proportions, construite en U, se composait d'un corps de bâtiment rustique, formé de la conciergerie et d'écuries, – celui de droite – tandis que ceux de gauche et du centre

constituaient l'habitation. Du mur de la partie rustique émergeait une vasque en pierre surmontée d'une pompe à roue du début du siècle, sans doute l'abreuvoir des écuries. En ce moment Graziosa, la fille célibataire du concierge, était en train d'actionner la roue pour puiser de l'eau ; et, dans la coiffure de cette femme plus très jeune, il y avait aussi quelque chose qui rappelait agréablement des temps révolus.

Découvrant le visiteur, Graziosa le salua en inclinant un peu la tête, avec spontanéité et gentillesse, sans cesser de manœuvrer l'instrument (les gens disaient que, bien que vieille fille, Graziosa ne se tourmentait pas et qu'elle avait le cœur en paix). « Bonjour », lui dit Manno avec sympathie.

– Bonjour, lui répondit Graziosa.

Mais déjà le concierge sortait du corps principal de la villa, accompagné – justement – de la réfugiée. Aujourd'hui encore, bien qu'elle ne portât pas le même vêtement que la veille, elle était habillée de blanc. Manno – qui voulait à tout prix voir en elle une figure grecque – trouva tout de suite que cet habit-là ressemblait à une tunique : « Elle sait vraiment choisir les vêtements qui la flattent », se dit-il.

Concierge et figure grecque se dirigeaient ensemble vers lui qui vint à leur rencontre, esquissant un souriant signe de tête à l'adresse de la jeune fille. Après avoir, avec réalisme, indiqué le visiteur (« le voici »), le concierge s'éloigna pour retourner dans sa loge.

– Riva, se présenta Manno en tendant la main à la jeune fille.

Tout en la lui serrant elle murmura son propre nom que l'autre ne saisit pas, et : « Ma tante vous prie d'entrer », dit-elle.

– Est-ce que je me trompe ou bien, d'après votre accent, vous n'êtes pas d'ici ? Vous ne seriez pas milanaise ? demanda le jeune homme.

– Je suis de Novare en effet, répondit-elle. Elle avait des yeux gris-bleus, profondément enfoncés dans les orbites, des yeux peu communs, et une tête qui rappelait effectivement celles des livres d'art.

– Ah Piémontaise donc, fit-il. Dans son enthousiasme il trouvait même ce fait là révélateur. Etudiante peut-être ?

De nouveau la jeune fille acquiesça. « Oui, je suis en terminale. Mais venez, je vous en prie. »

Ils se dirigèrent, dans l'agréable soleil qui baignait la cour, vers l'entrée principale de la villa.

– Eh bien, dit-il, voulant ne pas perdre de temps, puisque je suis étudiant moi aussi, il me semble que nous pourrions nous tutoyer.

– Il me semble, le singea la jeune fille, avec un demi-sourire.

– Et, à part ton nom... Je veux dire... de prénom, comment t'appelles-tu ?

– Moi ? Colomba.

– Colomba ! s'exclama le jeune homme en s'arrêtant un instant. Il était sur le point de dire : « Tu sais que c'est un prénom bien trouvé, qu'il te va comme un gant ? » Mais il dit seulement : « Moi je m'appelle Manno. »

– Manno ? C'est-à-dire Ermanno.

– Non, Manno tout court. C'est un prénom peu usité, médiéval, si bien que personne ne le porte : cela signifie homme, tout simplement.

– Ça me fait l'effet d'être un prénom bien important, dit Colomba.

– Ma foi, ce n'est pas le prénom, c'est moi qui suis important, précisa aimablement Manno.

La jeune fille sourit, amusée.

– Mais dis-moi, vous les avez commencées un peu tôt, les vacances cette année, poursuivit le jeune homme.

– Quelles vacances ? Je ne suis pas en vacances. Seulement quelques jours... Quatre encore. J'ai eu un gros rhume et papa qui est médecin... Mais avant la fin de la semaine, vendredi, je dois reprendre l'école malheureusement.

– Ah !

C'était vraiment une belle jeune fille Colomba, même si elle ne l'était pas autant qu'il le prétendait, après avoir pensé à elle et l'avoir idéalisée depuis la veille. En particulier, grande et adolescente comme elle l'était, elle avait des membres très graciles. Mais ce détail ne dérangeait pas le jeune homme qui l'observait d'un œil, comme on disait alors, platonique, exempt de malice.

– Viens. Ma tante est dans la véranda, dit Colomba et, traversant un petit hall, elle ouvrit une porte intérieure.

Ils entrèrent dans la véranda, fermée sur la cour par des menuiseries à ferrures et vitrage du dix-neuvième siècle, pavée en dalles de grès et garnie de meubles d'osier défraîchis. Madame Eleonora était assise sur un petit divan : près d'elle, sur un coussin fleuri, était posé un travail de couture sur lequel elle avait planté son aiguille et posé ses lunettes fermées.

Le jeune homme s'inclina profondément, puis serra la main osseuse que la vieille femme – qui le considérait de ses yeux singulièrement clairs – lui tendait. Il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de baiser cette main : mais – issu d'une famille d'industriels populaires – il n'avait jamais de sa vie exécuté un baisemain.

– Riva, dit-il.

– Des industries textiles ?

– Oui.

La vieille dame hocha la tête. Elle continuait à le fixer de ses yeux bleus, plus clairs que ceux du jeune homme. Puis : « Je vous connais » déclara-t-elle.

– Dans ces petits villages, nous nous connaissons tous un peu, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas pour ça que je vous connais, précisa Eleonora, ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ai assisté à l'une de vos manifestations artistiques et je m'en souviens bien.

Cette fois, Manno demeura un peu interdit : « Manifestation artistique, moi ? »

La vieille dame sourit. « C'était il y a pas mal de temps, durant une démonstration à la maternelle », expliqua-t-elle. « Vous aviez dessiné à la craie un pantin sur le tableau noir, puis vous avez commenté en vers votre dessin. Vous étiez haut comme ça, vous portiez le tablier à carreaux blancs et bleus des petits garçons. »

– Ah, en effet, s'exclama Manno. Je m'en souviens. Il se tourna vers Colomba qui suivait le dialogue, intriguée : « Le tablier à carreaux blancs et bleus m'allait très bien : ça a été mon premier uniforme. » Il ajouta hochant la tête : « Belle époque que celle-là, grande époque ! »

Mais la dame était redevenue sérieuse. « Je vous ai vu aussi en uniforme militaire », affirma-t-elle, en le scrutant toujours attentivement. Elle ne savait toujours pas le but de sa visite.

– Comment ? Tu es militaire ? dit Colomba.

Le jeune homme acquiesça.

– Officier peut-être ?

– Oui, en permission ; depuis deux jours. Et à Eleonora : « D'ailleurs je suis venu ici justement... enfin plus ou moins en relation avec ça. »

– En relation avec ça ? fit la femme perplexe.

– Voici. Je viens de revenir du front, de la Tunisie, commença-t-il, récitant la leçon qu'il avait sommairement préparée, et bien que je ne sois pas dans la cavalerie... » A ces mots la vieille dame tressaillit (son fils avait été dans la cavalerie) et ses yeux s'agrandirent.

C'est seulement à ce moment-là que Manno réalisa quelle dose d'inconscience, sinon de cruauté, il pouvait y avoir dans son plan. La femme le regardait maintenant intensément, les yeux démesurés et, pour la première fois de sa vie Manno se rendait compte que la douleur de la vieille dame de son village n'était pas une douleur de façade, que ce n'était pas une sorte de composante du paysage, mais qu'elle était comme un couteau : quelque chose qui torturait et qu'il fallait rattacher à la répugnante décomposition qu'il avait à plusieurs reprises vue sur les champs de batailles après les combats.

Il essaya de réfléchir rapidement, fit appel à tout son bon sens : « Écoutez madame : je me rends compte qu'en ce moment je peux peut-être faire l'effet, disons, d'un éléphant dans un magasin de porcelaine. » Il s'interrompit, se concentra, il ne faisait même plus attention à la présence de Colomba. « Le fait est que je me suis dit : si ce n'est pas moi, moi qui viens de revenir du front, qui vais trouver la mère d'un sous-lieutenant tombé à la dernière guerre, qui ira jamais la trouver ? » Il essaya de préciser : « Qui pourrait jamais aller la trouver ? »

Les yeux agrandis de la vieille Eleonora commencèrent à s'emplir de larmes, sa tête si droite s'inclina à plusieurs reprises : elle l'approuvait.

« Qui ira jamais la trouver... Est-ce que je devais dire cela ? » pensa Manno. « Quel imbécile je suis. Quel imbécile ! » Il éprouvait une honte sans bornes de ne s'être pas rendu compte à temps – un soldat comme lui – de la douleur de cette mère. D'avoir en outre, même sans malice, pensé à utiliser une telle situation aux fins de... d'aborder une jeune fille !

« Mais maintenant », trancha-t-il à part soi, « maintenant que c'est fait, j'aiderai cette vieille femme ; je viendrai la trouver pour elle et pour sa solitude, indépendamment de sa nièce ; et même, dans l'avenir, quand la paix sera revenue, je... » « Eh bien », dit-il, « je suis venu pour cela. »

– Ne restez pas debout, asseyez-vous lieutenant, murmura la femme et, en même temps, elle s'efforçait d'essuyer avec son mouchoir ses larmes jaillissantes. Elle lui indiqua l'un des fauteuils d'osier.

Manno s'assit. Pour détendre l'atmosphère, il se mit aussitôt à raconter. Il rapporta surtout, encore une fois, sa traversée de la Méditerranée sur un petit bateau (le sujet lui paraissait obligé) ; puis, se faisant plus songeur, il raconta quelques détails de la bataille de El Alamein, la plus grande expérience de sa vie : « Une lutte vraiment inégale, quatre ou cinq hommes contre un... » Il continua par le récit de ses plus récentes aventures en Tunisie. Madame Eleonora était-elle au courant de ce savoureux épisode ? Il y a là certaines montagnes qui émergent tout à coup de la plaine désertique, les fameux *djebels* ; eh bien, en l'absence d'une artillerie de montagne régulière, un certain colonel Giaccone, chef d'Etat-major de la Centauro, avait trouvé une solution à l'italienne. « Savez-vous ce qu'il avait fait ? » Il avait affrété (pour un prix, bien entendu pas du tout exorbitant) trois cents chameaux avec leurs chameliers arabes, les avait chargés (« les chameaux, pas les chameliers ») d'armes d'accompagnement et de leurs munitions, et envoyés sur les *djebels* Berda et Orbata. Si bien que lorsque une de ces arrogantes colonnes blindées américaines, commandée par un certain général Patton, était tombée entre ces deux *djebels* vers El Guettar pour couper en deux le dispositif italien, les nôtres avaient pu l'arrêter et la tenir bloquée pendant dix jours, tirant depuis des positions que les chars américains étaient dans l'impossibilité d'atteindre. Le récit de Manno s'était fait presque plaisant : « Et me voilà moi aussi sur le *djebel* Orbata comme observateur prêté aux troupes méharistes, je veux dire improvisées méharistes. Dans cette pagaille c'était un divertissement que de voir l'anxiété des chameliers arabes par rapport à leurs chameaux... Je vous assure qu'elle était très différente de celle de nos conducteurs de chevaux pour ceux du gouvernement... » Le récit du « jeune monsieur » – plein de fantaisie et tout imprégné d'un aimable sens de l'aventure – finissait par devenir captivant.

Surtout pour Colomba. Elle-même était à présent surprise de trouver dans ce « village de sommeil » un garçon comme celui-là. D'autant plus que Manno – comme pratiquement tous les soldats en permission – avait soin de mettre l'accent autre part que sur les aspects tragiques des aventures qu'il relatait.

Eleonora n'intervenait pas. Pour elle la guerre était tout autre chose que pour ce garçon de vingt-quatre ans ; elle ne s'arrêtait pourtant pas à cela mais plutôt au fait qu'à travers ces récits désinvoltes, d'autres histoires, différentes et pourtant semblables lui revenaient à l'esprit, des histoires racontées en des jours lointains par son garçon, durant ces courtes permissions tant et tant de fois remémorées par la suite. La vieille dame commença à éprouver pour Manno une authentique reconnaissance, en même temps qu'une compassion maternelle affligée.

Le jeune homme, désormais tout à fait à son aise, pensa à l'improviste qu'il aurait été bien de parler aussi de l'arme de la cavalerie – qu'il connaissait assez peu – et essaya d'expliquer la différence entre l'emploi qu'on en avait fait dans la guerre précédente et celui qu'on en faisait actuellement. « Mais en Russie, à Isbouchtchenski – vous en avez peut-être entendu parler ? Non ? – Eh bien là notre cavalerie a combattu à la vieille manière : ils ont fait comme autrefois. Mon cousin Ambrogio était justement dans ces parages avec son groupe d'artillerie. En ce moment il est en convalescence à l'hôpital, mais dès qu'il rentrera à la maison je l'embarque et je vous l'amène ici. »

Une heure passa ainsi rapidement, au moins pour les deux jeunes gens. Profitant d'une pause dans le bavardage de Manno, la vieille dame – se rappelant ses devoirs d'hospitalité – pria sa nièce (qui s'était avérée être une petite-nièce, et même assez lointaine) de préparer et de porter le thé. « C'est ma seule faiblesse, lieutenant », expliqua-t-elle à Manno, « j'en possède encore quelques boîtes scellées : il s'agit de thé authentique, supérieur, vous verrez. » En même temps elle hochait la tête, et de temps à autre le fixait encore de ses yeux clairs, immobiles.

Après la petite cérémonie du thé, Eleonora imprima un tournant à la visite : « J'ai presque quatre-vingts ans », expliqua-t-elle, « et je n'ai plus beaucoup de souplesse mentale ; je vous ai entendu raconter des choses très intéressantes mais à présent j'ai besoin d'un peu de temps pour les assimiler. Parce que je ne veux pas les oublier, vous comprenez ? »

Le jeune homme se leva, confus, prêt à prendre congé. « Non », l'arrêta la dame. « Je ne vous demande pas de vous en aller, et même cela me déplairait. Avant ce jour vous n'étiez jamais venu, vous ne connaissiez pas " Les Dragons " n'est-ce pas ? Ma nièce vous servira donc de... Cicérone. Je vois que vous vous tutoyez déjà. »

– C'est parce que nous sommes tous les deux étudiants, expliqua Manno avec chaleur.

– Bien. Heureuse jeunesse. Donc, si vous voulez, Colomba, vous servira de guide.

– Oui, bien sûr, la maison, votre villa, m'intéresse.

La dame s'adressa à sa nièce : « Pour commencer tu pourrais lui faire visiter les salles d'armes : il est officier et j'imagine qu'il apprécie ces choses ; ensuite les écuries et le jardin. »

– Oui ma tante.

– Oui, approuva Manno, bien sûr.

La dame lui tendit sa main osseuse, striée de veines bleues : « Très bien. Si vous revenez nous voir quelque autre fois, bientôt même, cela nous fera grand plaisir. A condition, bien sûr, que cela ne vous ennuie pas... » Elle eut tout à coup une expression douloureuse : « Je sais bien que chaque jour, chaque heure de permission, est importante pour un soldat ; que c'est même très important. »

– Mais non, m'ennuyer ? Vous n'y pensez pas ! s'exclama le jeune homme. Je me plais chez vous et, si vous me le permettez, je reviendrai même demain pour... pour continuer notre conversation. Il avait à peine prononcé ces mots qu'il se demanda si son état d'âme n'était pas trop évident. Mais il semblait que non : « C'est peut-être à cause de la souplesse mentale réduite, dont parlait la dame il y a peu ».

21

Les salles d'armes – dont les trumeaux étaient peints en or et bleu déteint – consistaient en deux petites pièces communicantes avec, sur les murs, des panoplies de sabres un peu rouillés, de fleurets et de masques d'escrime. Intercalées à ces panoplies, de vieilles gravures en couleur représentaient chacune un groupe de gibier suspendu par les pattes. Manno reconnut des lièvres, des faisans, des bécasses, des perdrix grises à la belle tache en fer à cheval sur la gorge. Le dessin de chaque figure était extrêmement anguleux, d'une facture passée de mode.

Comme pour ponctuer cette rangée d'images, dans la seconde pièce se trouvaient, entassés sur le sol dans un coin, tous les instruments servant à la chasse aux oiseaux au grand-duc : gluaux dans leurs étuis de roseaux à pointe de fer, petites cages pour les appelants, quelques autres, plus grosses, en forme de cloche, et le perchoir pour le grand-duc.

– Ces choses là c'est le pauvre oncle Hermes qui les utilisait autrefois, expliqua Colomba, qui ne savait jusqu'à quel point prendre au sérieux son rôle de guide. Du moins c'est ce qu'on m'a dit.

– Sûrement, vu qu'il est mort avant que tu ne sois née.

– Maintenant c'est le concierge qui s'en sert, mais pas en cette saison, en automne, quand il y a le passage des oiseaux.

– Ah, pas en cette saison, oui, oui, je comprends. Manno prit un air de circonstance, acquiesçant de façon caricaturale ; il fit aussi : « Hum, hum... » comme aurait pu le faire un vieux monsieur dans un musée, aux explications d'un cicérone patenté.

– Arrête, dit Colomba en se mettant à rire. Ou je ne t'explique plus rien, le menaça-t-elle.

Le garçon se dirigea vers l'unique fenêtre du local, aux vieux carreaux qui déformaient un peu les images, liés entre eux par des bandes de plomb,

et l'ouvrit : tout près sous le rebord de la fenêtre, la vigne qui ombrageait l'entrée du porche étendait ses branches.

– D'ici, quand c'est la saison (celle du passage des oiseaux) on pourrait sans peine cueillir du raisin, dit-il.

Colomba s'accouda près de lui : « Regarde, on dirait un tapis vert », s'exclama-t-elle.

Sous le tapis vert, mais visible à travers quelques trouées, passa comme une flèche l'hirondelle que Manno avait déjà remarquée en arrivant.

– Tu l'as vue ? fit Colomba, c'est la petite hirondelle qui a son nid sous le porche. Elle a quatre oisillons, tu sais ?

Manno hocha la tête, cette fois sans affectation : « Oui, je les ai vus. »

– Avant-hier, dit Colomba, j'ai mis sur une tablette, à côté du nid, à peu près à cette distance, une petite cuvette avec du pain et du lait. Mais les hirondelles ne s'en sont pas occupées, elles s'en fichaient. J'ai fini par tout enlever.

Manno rit en secouant la tête. « Les animaux nouveau-nés ne se nourrissent pas tous de lait, chacun a sa nourriture appropriée », dit-il. Puis il se mit à rire de bon cœur, changeant imperceptiblement de physionomie, ses yeux annonçant une boutade : « C'est sûr que si, au lieu d'hirondelles ordinaires, il s'était agi d'hirondelles alpines, alors ta petite cuvette aurait pu faire l'affaire. »

– Pourquoi ? Elles boivent du lait celles-là ?

– Non, elles boivent de l'eau de vie.

– Quoi ? Mais... Que veux-tu dire ?

– Que si tu leur mets à portée de main, enfin de bec, une petite soucoupe d'eau de vie, les hirondelles alpines, même si elles n'ont que quelques jours de vie, la sifflent entièrement, tu peux en être sûre.

Colomba ne comprenait pas : elle ne savait rien des chasseurs alpins, de leurs beuveries épiques.

Manno dut le lui expliquer. « Comme elle est sans défense », pensait-il avec tendresse. Un court instant les chasseurs lui étaient du coup revenus en mémoire : « Don Carlo... », se dit-il, « il faut que je le voie, que je lui parle... » mais il l'oublia presque aussitôt.

En sortant de la petite pièce des armes, ils passèrent dans le couloir devant une *console*[1] sur laquelle se trouvaient des photographies d'Eleonora jeune qui chantait : peut-être à la Scala, peut-être au théâtre Carignano de Turin. Le visiteur fit mine de ne pas les remarquer pour ne pas devoir se répandre en commentaires et compliments. Quand ils eurent descendu l'escalier, Colomba le guida à travers la cour jusqu'à l'écurie qu'elle ouvrit en manœuvrant le verrou, sans avoir besoin de recourir à la clé. A peine entré le jeune homme comprit pourquoi : à l'intérieur, près de la porte, il y

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

avait un baquet avec du linge mis à tremper : « le linge de Graziosa », lui expliqua Colomba.

Cette modeste lessive était, là dedans, l'unique note contemporaine. Le local apparaissait divisé en six places pour les chevaux : trois à droite et trois à gauche d'une allée centrale pavée au fond de laquelle – sur le mur qui faisait face à l'entrée – se trouvait le conduit par lequel tombait le foin depuis le fenil surplombant. Les places avaient des bordures en bois massif, polies par l'usage, avec chacune son râtelier de fer au dessin presque élégant. Au-dessus des râteliers on voyait sur le mur des taches rectangulaires, comme il en demeure après qu'on a ôté des cadres accrochés là longtemps : c'étaient les traces des plaques qui autrefois portaient les noms des chevaux ; une seule demeurait, avec le nom inscrit en caractères d'imprimerie et entrelacs.

– Nestore, lut Manno.

– Oui, dit Colomba, c'était le cheval de l'oncle Giulio, le fils de tante Eleonora qui est mort à la guerre.

Manno pensa au temps, pas bien lointain – le temps des carrosses –, où dans les rues de Nomana devaient aussi évoluer quelques cavaliers. Chose à peine imaginable aujourd'hui, dans ce village d'ouvriers... « Comme tout passe », se dit-il rêveur.

– Viens, maintenant je tiens à te faire voir aussi les carrosses, annonça Colomba, qui parmi ces choses mortes se sentait plutôt mal à l'aise, au point de jeter de temps à autre les yeux sur le baquet, comme sur quelque chose qui pût l'ancrer, même prosaïquement, dans le présent, dans la vie.

Les carrosses, deux berlines couvertes de poussière, se trouvaient dans une remise contiguë à l'étable. On y voyait aussi, suspendues aux bras de bois dépassant du mur, quelques pièces de harnais en cuir, protégées par de la toile non moins poussiéreuse.

En quittant la remise les deux jeunes gens se dirigèrent vers le jardin. Ils entrevirent – de l'autre côté des vitres de la véranda – la silhouette de la vieille dame toujours assise sur son petit divan d'osier solitaire, mais ils n'avaient pas le temps de penser à elle.

Il y avait, entre la cour, fermée sur trois côtés par les corps de bâtiment de la villa, et le jardin d'en face, une dénivellation de quelques mètres : aussi, sur ce côté là, la cour était protégée par une rambarde de fer qui s'interrompait au milieu pour donner accès à un court escalier de grès en fer à cheval. Les rambardes de l'escalier, qui prolongeaient le dessin 19e de la cour, étaient recouvertes de sarments entrelacés de jasmins et de passiflores. Ils descendirent l'escalier au milieu de leur parfum, et se trouvèrent dans le jardin, orienté au midi, séparé de la campagne environnante par un mur d'enceinte décrépit. (Il s'agissait du jardin dont nous avons déjà eu l'occasion de parler au moment du départ de Pierello, Igino et Châtaigne pour le district militaire, trois ans plus tôt). Pas très grand, il tournait autour d'un pré ovale cerné d'arbres en groupes homogènes, mélangés au bois dans la partie la plus basse ; au-delà du bois il y avait un petit jardin potager. Entre

ces arbres, quelques magnolias au feuillage d'un vert brillant répandaient un pénétrant parfum, comme embaumaient aussi les très nombreux lauriers roses. Les sapins, dont quelques exemplaires se découpaient très haut dans le ciel diffusaient une odeur différente, alpestre. Comme dans le jardin de Manno et d'Ambrogio, les allées étaient bordées par les longues crinières du muguet.

– Je connais un nid, s'exclama Colomba, c'est le concierge qui me l'a montré. Tu veux le voir ? A moins que tu ne te sentes trop au-dessus de ces choses ?

– Je me sens au-dessus, oui, mais pas à ce point-là, lui répondit Manno. Allons le voir.

Colomba s'engagea dans une allée secondaire qui longeait le pré : « Il est dans le potager », expliqua-t-elle, « et il est placé très bas, il n'y a pas besoin de grimper. C'est à cette hauteur », indiqua-t-elle en mettant sa main à l'horizontale.

– Alors c'est sûrement un nid de fauvette.

– Non justement.

– Et de quel autre oiseau ?

– Moi je le sais, le concierge me l'a dit. Je veux voir si toi, qui es si fort en nids et oisillons, tu es capable de deviner.

– Je relève le défi, dit le jeune homme confiant, nous allons voir. En même temps il ne pouvait s'empêcher d'observer sa gracieuse compagne.

Comme elle était belle ! Quel enchantement que sa tête adolescente aux cheveux blonds châtains, ses yeux un peu enfoncés, la ligne féminine du cou, toute sa personne : le jeune homme n'arrêtait pas son regard sur les parties les plus « concrètes » de la jeune fille, la poitrine ou les jambes, car cela lui aurait paru une désacralisation, une profanation.

Il décida que la jeune fille, avec sa coiffure qui lui rappelait plus que jamais une de ces têtes de livres d'art, son nez qui « à bien y penser » prolongeait la ligne du front (mais peut-être qu'elle n'est pas vraiment comme ça : Manno pourquoi veux-tu la voir ainsi ? Colomba est belle comme elle est...), il décida, donc, que la jeune fille avait absolument une figure grecque. « Elle a une figure grecque », décréta-t-il. « Ainsi est née une nouvelle Andromaque... » Ils passaient près d'un petit buisson de laurier aux feuilles nettes, ordonnées, consistantes, aux bords bien délimités ; le jeune homme s'arrêta. Colomba s'arrêta aussi et le regarda d'un air interrogateur.

– Tu veux savoir, entre toutes ces plantes, laquelle te ressemble le plus ? demanda-t-il.

– Entre les plantes ? Celle qui me ressemble ? Que veux-tu dire ?

– Le laurier. C'est le laurier qui te ressemble le plus. Parce que les plantes aussi ont leur style, leur façon d'être. Tu ne penses pas Colomba ? Comme les gens.

– Tu me fais rire, murmura la jeune fille sur l'instant. Mais elle ne riait pas, elle le regardait au contraire un peu troublée. Elle avait tout à coup perçu la forte émotion qu'éprouvait ce beau jeune homme, dont elle com-

mençait à deviner qu'il était peut-être venu à la villa uniquement pour la rencontrer.

Il dit : « Je veux dire que tu es une femme... » il avait du mal, contrairement à son habitude, à exprimer sa pensée : « classique, voilà ». Il acquiesça à part lui.

– Allons donc, dit Colomba, mais elle continuait à le regarder attentivement : pour la première fois sa féminité, son être de femme, attirait l'attention, suscitait chez un autre une forte émotion ; c'était pour elle une expérience tout à fait neuve et tellement douce qu'elle était presque insoutenable.

Bien que lui-même neuf à ces choses, Manno, intelligent comme il l'était, saisit l'état d'esprit de sa compagne. « Viens, allons voir le nid-devinette », dit-il.

Ils recommencèrent à marcher, arrivèrent au potager où se trouvait le concierge, un chapeau de paille sur la tête, occupé à cueillir de la salade. Le nid, très grossier, fait de brindilles et de racines sommairement entrelacées, se trouvait sur la branche fourchue d'un petit saule : il contenait cinq, et même six oisillons, boules hirsutes de duvet et de plumes grises qui ne les honorèrent même pas d'un coup d'œil, préoccupés qu'ils étaient par les vers et autres insectes mâchonnés que leur mère allait bientôt leur porter. Toute forme ou présence qui ne leur rappelait pas cette nourriture ne les intéressait en rien, était pour eux comme inexistante.

– Ce sont des pies-grièches, c'est un nid de pies-grièches, énonça Manno après un rapide examen.

– Non, tu t'es trompé, dit Colomba. Le concierge n'a pas dit pies-grièches : il a dit un autre nom, vraiment de l'hébreu. Elle regarda en direction du concierge, comme si elle voulait lui demander confirmation.

– *Sgalzetòn* peut-être ? demanda Manno.

– Oui. Oh... je vois que tu connais ! C'est un nom presque imprononçable, n'est ce pas ?

– C'est leur nom en dialecte.

– Pies... Comment as-tu dit ?

– Pies-grièches.

– Pies-grièches donc, répéta Colomba.

Manno relâcha avec prudence les longues branches flexibles du saule, qu'il avait écartées pour observer le nid. « Ce sont des oiseaux parmi les plus rudes et même carrément rustres, comme leur nom. » L'idée lui plut, il se mit à rire : « Voilà, tu vois ? Même les espèces d'oiseaux ont une manière d'être à eux, un style, comme les plantes. »

Ils rejoignirent le concierge qui les salua en portant l'index de sa main droite au bord de son chapeau de paille.

– Ainsi j'ai entendu dire qu'au moment de la migration vous prenez les oiseaux au grand-duc ? lui dit Manno en dialecte, j'ai vu les pipeaux.

– Eh, plus au grand-duc maintenant, lui répondit, en dialecte également, le concierge. Autrefois, oui, ils les prenaient au grand-duc, autrefois, quand il y avait encore ce pauvre monsieur Hermes. Mais maintenant... Des petits oiseaux de montagne qui « jouent » avec le grand-duc, il en passe trop peu désormais. Il n'y a plus de compensation à la perte de temps.

– Pourtant ce jardin me semble un bon endroit, un endroit tout à fait approprié.

– Ah ! fit le concierge en secouant la tête négativement. Dans le temps oui. Mais maintenant il y a trop de chasseurs qui rôdent ; il y a plus de chasseurs que d'oiseaux maintenant.

– Alors vous ne « tendez » plus ?

– Je tends encore, je tends encore. J'ai trop la passion de ça, vous comprenez ? Mais pas avec le grand-duc ; maintenant je prends les tarins avec les appeaux. Ceux-là il n'y a pas besoin de rester là à les surveiller : je leur jette seulement un coup d'œil de temps en temps tout en travaillant.

– Ah, je comprends. Et où les placez-vous les appeaux ?

– Là après ces arbres, sur les bords du pré de ce côté.

– Ça me semble un bon endroit, estima Manno.

–Oui. Mais on n'en prend pas beaucoup : deux ou trois, quatre ou cinq par jour, au plus.

Manno approuva et, après avoir écarté les bras pour compatir, prit congé de l'homme ; il avait hâte de recommencer à se promener avec Colomba. La visite du jardin – qui comme on l'a dit, n'était pas très grand – ne pourrait décemment pas durer longtemps.

Ils se promenèrent donc de nouveau : Colomba lui posait maintenant des questions sur la guerre, comme si elle la voyait avec d'autres yeux après ses dires, et qu'elle en eût une conscience nouvelle. Toutefois, ils n'eurent plus les moments d'émotion qu'ils avaient eus un peu plus tôt, quand lui l'avait bizarrement comparée à une petite plante de laurier.

Ils se retrouvèrent enfin devant l'escalier à deux rampes aux balustrades couvertes de passiflore : ils le remontèrent et traversèrent la cour. La jeune fille accompagna le jeune homme jusqu'au portail qui donnait sur la rue.

Tandis qu'ils se serraient la main, Manno dit : « Alors c'est d'accord, je reviens demain. »

– Oui, lui répondit Colomba avec simplicité.

– Ensuite, tu devras à ton tour venir voir mon jardin : il n'est sans doute pas aussi beau que celui-ci, mais enfin. Je voudrais te faire connaître ma famille : ma cousine Francesca par exemple, qui est comme une sœur pour moi ; vous pourrez vous tenir compagnie toutes les deux après, un peu plus tard, quand... il fit de la main un geste circulaire, pour suggérer des choses qui succèdent à d'autres choses ; il voulait dire : « ... quand je serai parti, quand je serai retourné aux armes. »

– Mais ici à Nomana, je ne reste pas beaucoup de jours, lui rappela Colomba, je te l'ai déjà dit, je vais au lycée, et vendredi matin je dois être à l'école à Novare.

– Oui, mais après tu reviendras non ? Pour les vacances d'été par exemple.

– Oui, ça me plairait bien. Mais maintenant au revoir Manno, ciao.

– Ciao Colombina, dit Manno.

22

Une fois dans la rue, il se retrouva sous les médaillons qui portaient les profils des Milanais illustres. Quand il était petit, il croyait que les dragons dont la villa portait le nom, étaient justement ces huit messieurs-là ; sans doute maintenant d'autres enfants du village devaient croire la même chose. Tout en marchant il leva les yeux pour observer quelques-uns de ces profils et il lut quelques noms : Pietro Verri, Gian Domenico Romagnosi (« croyez-vous être si célèbres que ça vous deux ? »), Alessandro Manzoni. Manzoni un dragon ! Cette idée le fit sourire : « Eh bien, ciao dragons », les salua-t-il tous ensemble.

En parcourant les rues du village il regardait tout, les détails bien connus de son monde familier, et maintenant que sa rencontre avec Colomba l'avait comme rénové, chaque chose, même la plus banale, lui paraissait une découverte, lui procurait une joie aiguë. Il fit une brève halte à l'église « pour remercier Dieu de m'avoir tiré d'affaire » se proposait-il ; mais la prière qui lui vint spontanément aux lèvres fut le gloria : il le dit le répéta et le redit encore, en un crescendo solennel et presque explosif, comme d'orgue, dans la pénombre de l'église vide. Il n'était pas en train de remercier Dieu de l'avoir sauvé de la guerre et de la mer, mais d'avoir créé Colomba, de l'avoir faite comme elle était, d'avoir introduit dans le monde une telle créature. Il pria également, avec transport, la mère de Dieu, bénie entre toutes les femmes, pour qu'elle la protège et l'aide à se garder, même dans le futur, aussi pure et charmante qu'elle l'était maintenant.

Passé le portail de la villa de l'oncle Gerardo (laquelle comme nous le savons – à la différence des « Dragons » – avait été une usine avant d'être une villa et en conservait, bien que dissimulés, quelques signes) il pénétra dans le jardin avec l'intention de réfléchir, de faire le point.

Le soleil désormais assez bas le dissuada de rester au milieu des arbres où l'air aurait été trop frais. Le long du jardin potager se trouvait une petite allée qui conduisait aux balcons du nord, flanquée sur un côté par une haie de charmes et sur l'autre par des bouquets de camomille sauvage à la bonne odeur d'herbe sèche. Le jeune homme se mit à faire les cent pas le long de cette allée en réfléchissant, empli d'émotion, les mains croisées derrière le dos, éloignant du pied de temps à autre quelque caillou. « C'est une créature absolument classique », se disait-il, « on ne peut pas la définir autrement : une femme classique. Au jour d'aujourd'hui, c'est à n'y pas croire ! Elle

pourrait – objectivement – être la sœur d'Andromaque et, pourquoi pas, la sœur de Béatrice ; autant pour la beauté, disons pour l'enveloppe extérieure, que pour son monde intérieur... » (Il ne lui venait pas à l'esprit que le monde intérieur de Colomba lui était inconnu. Comme le matin même et comme la veille, il était en train de l'idéaliser ; mais nous ne devons pas sourire pour autant : pour Andromaque et Béatrice les choses, en leur temps, ne se sont-elles pas un peu passées ainsi ? Et leurs figures sont-elles pour autant moins admirables, toutes les deux faites probablement en partie de réalité, en partie d'imagination ? Une créature exaltante était en train de prendre forme dans l'esprit du jeune homme, une créature nouvelle, qui toutefois n'aurait jamais pu naître sans la Colomba de chair et d'os – chère, attirante jeune fille – qui habitait aux « Dragons ». C'est pour cela que Manno, instinctivement, sans se poser tant de problèmes, s'exaltait à la synthèse de la réalité et du rêve, comme tant de bien plus grands artistes avant lui.)

Mais il se trouvait que la petite allée qu'il parcourait passait à côté non pas d'un « laurier antique » comme ses classiques pensées l'auraient voulu, mais d'un if ; celui qui était isolé au vent du nord-est et sur lequel chaque nuit chantait le rossignol. Lequel rossignol qui s'y trouvait en ce moment, ayant fait son nid par terre dans la haie de charmes, épiait anxieusement les allées et venues de l'homme qui s'en trouvait très près. Chaque fois que Manno s'éloignait du nid la bestiole – qu'il ne voyait pas – se détendait et faisait sur sa branche quelque mouvement de soulagement et de gaieté, et même d'arrogance à retardement, redressant les plumes de sa tête comme la crête d'un petit coq, pour presque aussitôt les abaisser de nouveau et concentrer son attention angoissée sur l'intrus qui – stupide comme un pendule – voilà, avait rebroussé chemin et se rapprochait de ses si fragiles trésors vivants, sans défense, enfermés dans leur petit creux entre les feuilles.

A la fin les nerfs de la bestiole n'y tinrent plus : elle sortit de l'if en criant et, voletant au-dessus du sommet assez compact de la haie de charmes, se mit à suivre Manno, le serrant de près, sans cesser un instant de crier de toute la voix qu'elle avait dans le corps.

Cette manœuvre n'était pas nouvelle pour le jeune homme : il l'avait déjà vue faire par les rossignols face à quelque chat en goguette et même, plus d'une fois, enfant, il était intervenu pour les aider, lançant aux chats des cris et des pierres.

– J'ai compris, dit-il donc à la petite bête excitée en s'arrêtant, j'ai compris, tu ne me veux pas dans tes pattes. Ça va, je m'en vais. » Il fit demi-tour et se dirigea vers la maison. Après quelques pas il se retourna : il vit le rossignol droit sur une brindille de la haie qui le regardait victorieux, sa petite touffe dressée, pépiant sans cesse. Il se mit à rire : « Inconscient », le gourmanda-t-il mentalement : « Sais-tu quelles hautes pensées de poésie tu as interrompues ? Toi ! Un chanteur comme toi ! » Le petit oiseau, comme l'homme avait cessé de marcher, recommença à donner des signes

d'agitation et à crier : « Oui, oui, je m'en vais, je m'en vais », dit Manno, et il continua jusqu'à la maison sans plus s'arrêter.

23

Comme il ouvrait la porte de la maison il entendit sonner le téléphone. Francesca – qui était en train de préparer la table pour le dîner – courut à l'appareil.

– De Gênes, annonça-t-elle à Manno, c'est pour toi. Et, lui tendant le récepteur : « Attention, c'est la mère de quelqu'un qui était avec toi en Afrique. Elle a déjà appelé dans l'après-midi, je lui ai dit de rappeler à l'heure du repas. »

– Tu te souviens du nom ?

– Non. Elle a dit quelque chose comme « sous-lieutenant Massone » ou « Marone », en tout cas un nom qui finit par one.

– De Gênes ? Attends... Mussone peut-être ? L'appareil dans la main, dans l'attente de la communication, Manno regardait sa cousine d'un air interrogateur.

– Peut-être. Il me semble.

– Ah oui. C'est une veuve.

– Veuve ?

– Hum. Manno hocha la tête et porta le récepteur à son oreille. (Qu'elle était veuve il l'avait assez entendu dire par son fils ! : plutôt extraverti, Mussone, quand les choses ne voulaient pas fonctionner, éclatait souvent : « Je suis fils unique de mère veuve, qu'est-ce que je fais ici ? Je n'ai qu'à présenter mes paperasses et je retourne en Italie. » Bien des fois – Manno sourit – Mussone faisait suivre ces paroles d'une série de reproches envers ceux de ses auditeurs qui ne se trouvaient pas dans la même situation privilégiée que lui : « Je vous plante tous là, tas de déshérités, misérables qui n'avez même pas droit au rapatriement, bandes de cloportes. » Il était marrant parfois Mussone, ses paperasses d'ailleurs il ne les avait jamais présentées.)

– Allo ? Allo ? Lieutenant Riva ? Ermanno Riva ? (« Mais non », lui opposa mentalement Manno, « je ne m'appelle pas Ermanno... » mais il ne souleva pas d'objection.) C'est bien vous qui venez de rentrer de Tunisie ? La mère de son collègue parlait d'une manière survoltée.

– Oui madame, c'est moi.

– Mon fils n'écrit plus, je ne reçois plus de courrier. Avant il m'écrivait, on peut dire chaque jour, ne fût-ce qu'une carte postale. Il ne lui serait pas arrivé, mon Dieu non, quelque... Ah lieutenant, je deviens folle, je deviens folle.

Le jeune homme pensa, étrangement, au malheur qui avait dû bouleverser Eleonora aux jours de la perte de son fils. « Essayez de vous calmer, madame », tenta-t-il de dire : « Je... »

Mais l'autre ne le laissa pas parler : « Comment se fait-il que vous soyez rentré et pas mon fils ? Au dépôt, l'adjudant-chef a été si compréhensif de me donner votre téléphone... Qu'est-il arrivé à mon fils ? » La voix se brisa tout à coup sous l'émotion : « à... mon... trésor ? » Puis elle ne parla plus et il l'entendit qui pleurait.

Manno s'employa à la tranquilliser. « Madame j'ai quitté votre fils dimanche, le 6 mai, en bonne santé, il allait bien », dit-il à plusieurs reprises. Il lui expliqua aussi que les Anglais et les Américains ne font pas de mal aux prisonniers : « Exactement comme nous-mêmes ne leur faisons pas de mal quand nous les prenons, et ça ils le savent bien. Vous n'avez donc pas de raison de vous angoisser. »

Par moments la femme semblait boire ses paroles, à d'autres au contraire elle ne semblait même pas l'entendre et se désespérait.

– Allons, pourquoi pleurer comme ça ? Il ne faut pas pleurer comme ça madame Mussone...

– Si vous saviez combien j'ai pleuré dans ma vie, murmura-t-elle.

Quand il eut reposé le combiné, Manno demeura songeur : il n'existait pas que Colomba dans ce monde (« Cette chère Colombina blanche », pensa-t-il, « heureusement qu'elle existe, avec tous les autres oiseaux qui l'ont aujourd'hui entourée : l'hirondelle, ces ostrogothes de pies-grièches et, récemment le rossignol... ») Mais il n'existait pas qu'elle et la grande joie qui lui venait d'elle ; il ne devait pas oublier ça...

Les jours suivants il reçut quelques autres coups de fil et aussi quelques lettres lui demandant des nouvelles : il répondit en faisant de son mieux pour soulager l'angoisse de ceux qui s'adressaient à lui. Il était ainsi contraint de se rendre compte qu'à l'évidence la guerre – même si elle était pour lui momentanément suspendue – n'était pas du tout terminée.

Le fait accrut encore sa détermination de fréquenter Colomba tant que les circonstances le lui permettraient. (Mais était-ce réellement les circonstances, le hasard, qui la lui avaient fait rencontrer – se demandait-il par moments – ou bien la Providence, d'un choix délibéré ? Après tout, se disait-il, convaincu, « pas même un moineau ne tombe sans le consentement de Dieu » : et cette rencontre avec Colomba n'était-elle pas quelque chose de plus important que la chute d'un moineau ? Ainsi, fortuitement, Colomba, non seulement avait à faire avec l'hirondelle, les *sgalzetòn* et le rossignol, mais aussi avec le moineau de l'Evangile.)

24

Le jeune homme ne laissa pas s'écouler un seul après-midi sans faire une visite aux « Dragons » et, chaque fois, en arrivant à la villa et en la quittant, il passait sous les médaillons des huit illustres personnages milanais. Il finit par éprouver une sorte de familiarité avec eux aussi ; et, exalté comme il se sentait dans ces moments là, il n'était pas rare qu'il se mît à plaisanter :

« Eh, don Alessandro », disait-il à Manzoni qui, entre tous, lui était de loin le plus familier, « à ton époque, toi aussi tu as fait des bêtises, hein ? » Il observait l'effigie avec des yeux rieurs : « par exemple, la bonne blague : toute ta vie tu as lutté avec acharnement contre le classicisme pour l'art romantique, sans te rendre compte que ta propre manière était classique. Si bien que pour nous, pour la postérité, tu es, ni plus ni moins, le plus grand classique de ton temps. Hein, qu'est-ce que tu dis de ça ? Mais peut-être que là-haut, au paradis – où tu te trouves certainement – tu ne t'intéresses plus tellement à ces choses ? »

Ce furent pour le jeune homme des jours de plénitude extraordinaire, comme il n'en avait jusqu'alors jamais vécus. Aussi bien la vieille dame que la jeune fille l'accueillaient avec une sympathie croissante, et prenaient indubitablement plaisir à sa présence. Hélas, ces jours-là passèrent comme un souffle : Colomba en effet devait bientôt partir.

Manno, par la suite, ne manqua pas d'aller rendre visite à la vieille dame, avec ponctualité. Mais, en l'absence de la jeune fille, il ne parvenait plus à bavarder avec la même fraîcheur exubérante. « Manzoni ? mais que dites-vous lieutenant ? Comment pouvez-vous parler sur ce ton plaisantin de ce "pauvre grand homme" ? » protestait Eleonora, faisant allusion au titre d'un livre que le jeune homme avait également vu dans les mains de l'oncle Gerardo (lequel, comme nous le savons, lisait seulement « Les fiancés » : si bien que lorsqu'on lui offrait un livre il s'agissait inévitablement d'une nouvelle édition du roman, ou d'un essai sur le roman ou sur son auteur). Une fois même, à la suite d'une sortie sévère du jeune homme à propos de Porta, autre grand homme en effigie, (« Porta ? C'est un poète dialectal qui n'est éminent que dans la vulgarité »), Eleonora lui adressa quelques reproches : « Vous ne devez pas parler comme ça des poètes. La poésie est, avec la musique, ce que la vie offre de plus réconfortant. »

L'âge la rend malgré elle un peu rhétoricienne, se disait Manno. Mais, rhétorique ou pas, la vieille dame, sa maison et son jardin, lui rappelaient Colomba : c'est pour cela qu'il continuait à venir là « en pèlerinage » (comme il se disait), avec transport.

Mais dix jours de permission passent vite : les heures et les minutes vous échappent comme le sable entre les doigts. Pour lui aussi vint le moment de partir.

25

Le 24 mai – date fatidique, au moins dans le souvenir de ceux qui avaient combattu durant la guerre précédente – Manno quitta Nomana pour retourner au dépôt de son régiment à Plaisance. Il portait un uniforme neuf de drap vert-de-gris, non colonial, acheté à Milan à l'Union Militaire de Monte Napoleone (Montenapo, la rue de la promenade élégante et des « dandys » même ces jours-là, malgré la guerre et les prodromes du désastre.)

A une petite gare avant Monza, où son train s'arrêta pour en laisser passer un autre, il se pencha à la fenêtre avec l'espoir d'apercevoir, sur l'autre convoi, son cousin Ambrogio qui était attendu à Nomana d'un moment à l'autre.

Ambrogio n'y était pas, il ne le vit du moins à aucune des fenêtres de ce côté-là ; par contre il s'y trouvait Pierello, de la même classe qu'Ambrogio, celui qui avait un visage doux et rond et qui avait pour habitude d'écarter les bras et de lever les yeux au ciel comme pour s'en remettre au destin. Il portait un uniforme usé, avec les insignes de l'infanterie. Il reconnut Manno et, parce que c'était le premier compatriote sur lequel il tombait, le salua joyeusement en agitant la main ; puis, quand il eut attiré son attention, il porta cette main à son calot dans le geste du salut militaire : « Manno, Manno... Mon lieutenant », dit-il, mi-familier et mi-soucieux du règlement. « Dix jours » et il précisa en rapprochant les doigts de ses deux mains grandes ouvertes : « Dix jours de permission que personne désormais ne me prendra plus. Hein ? » disait-il radieux.

– D'où viens-tu ? De la Slovénie on dirait ?

– Non, Croatie.

– Bah, Slovénie ou Croatie...

– La même vacherie, admit Pierello. Dix jours de permission ! Hein ?

– Tu vas voir à quelle vitesse passent dix jours, pensa Manno, mais : « Je suis content pour toi », se contenta-t-il de lui dire.

– Oui, fit Pierello, content ! et il continuait à hocher la tête. Finalement il écarta les bras dans le geste auquel Manno s'attendait, et leva les yeux au ciel, s'en remettant au destin qui lui avait accordé une aussi radieuse permission.

– Ciao Pierello, dit Manno. Content de t'avoir vu ! Déjà son train commençait à s'ébranler : « Mais, dis-moi, sais-tu par hasard si Ambrogio se trouve sur ton train ? »

Pierello ne comprenait pas et hocha la tête : « Dix jours », répéta-t-il.

– Ça va, mais je voulais savoir : là, sur ton train, est-ce qu'il y a Ambrogio ?

– Hein ? Ambrogio ? Pierello se retourna pour regarder dans son compartiment.

Le convoi de Manno prenait de la vitesse, ils ne pouvaient plus se parler. « Ciao Pierello », cria l'officier. Pierello se pencha de nouveau et répondit en agitant le bras, puis il fit le salut réglementaire.

26

Ambrogio arriva à Nomana quelques jours plus tard. Lui aussi, tandis que le train entrait en gare, remarqua les travaux de rénovation et d'agrandissement de la tréfilerie : « Incroyable, par les temps qui courent, il y en a qui pensent tout de même à construire », se dit-il un peu surpris. « Bah, c'est mieux comme ça ». Puis : « Espérons que ça marchera mieux cette fois que

les précédentes et qu'après la première, puis la deuxième faillite, il n'y en aura pas une troisième. Mais qui peut avoir envie de construire au jour d'aujourd'hui ? Il faudra que je le demande à papa. »

Sur le quai, à l'attendre, se trouvaient Francesca et Rodolfo, mais pas ses parents ni Giudittina qui étaient déjà venus deux fois à sa rencontre inutilement lors d'arrivées de convois précédents.

Il descendit du train juste devant le lilas, encore fleuri et toujours entouré de la petite touffe pimpante des pensées, mais il n'y fit pas attention. Dans la niche, sur la façade de la gare, l'une des deux sonnettes tintait avec insistance, manière habituelle d'annoncer l'arrivée d'un autre train. « Tant de malheureux qui sont morts », pensa le jeune homme, « et ici c'est comme si rien ne s'était passé. »

Après être sortis rapidement de la gare, tous les trois s'engagèrent, sous le feuillage neuf des chênes, dans l'avenue Dante Alighieri. Ils marchaient d'un pas pressé, même si cela ne s'avérait pas facile pour le permissionnaire qui voulait à toute force se relayer avec Rodolfo pour porter sa valise. C'est en vain que son frère cadet lui demanda de raconter quelques péripéties de guerre, comme Manno en avait raconté une douzaine de jours auparavant. Ambrogio souriait, donnait parfois une petite tape sur l'épaule du garçon, sans répondre à ses sollicitations. Il paraissait avoir une hâte extraordinaire d'arriver à la maison. Francesca – un peu émue – s'efforçait tout de même de conférer à cette arrivée un ton normal, parlant avec calme de ce qui pouvait le plus intéresser son frère (« Tu sais que ces jours-ci Pierello est en permission ? – Tu sais que Manno s'est mis à faire la cour à une jeune fille ? ») tout en marchant elle aussi à grands pas juvéniles.

Quand ils furent arrivés sur la place, Ambrogio – comme Manno douze jours plus tôt – entra dans l'église, suivi par les deux autres. Cette fois l'église était vide, la grande niche sur le maître autel pourtant découverte, et l'on y apercevait le Crucifix cerné d'un halo ténu de lumière. « Tiens, ils ont laissé le Seigneur exposé : sans doute pour quelque soldat en grave danger. Qui ça peut bien être ? » Il se remémora soudain la reproduction de ce Crucifix épinglée sur le mur du refuge de Stefano, dans la tranchée des bersagliers sur le Don ; sur ce même mur de terre se trouvait aussi la photographie d'une actrice... Le jeune homme secoua la tête, imperceptiblement. Francesca, qui l'observait à la dérobée, annonça qu'elle allait réciter des requiem pour les morts de la guerre. Ambrogio répondit docilement à la prière, cependant que les morts se bousculaient dans son esprit ; tous ces malheureux sur la piste en deçà de Posdniakov, le matin où lui-même avait été blessé la première fois, et ceux qui étaient disséminés dans l'infâme vallée d'Arbousov, et ceux qui étaient dans les trous devant l'infirmerie de Tchertkovo : on en avait même entassé en dehors de ces trous. Et tant d'autres morts en tel lieu et en tel autre, et ici, et là. Et cette petite tache lointaine qui était le corps de son ami Bonsaver... Le printemps était venu : qui sait si les paysans du kolkhoz avaient enseveli ce corps ? A moins qu'il

ne fût resté là à se défaire dans l'herbe ? Ou peut-être qu'ils étaient passés sur la pourriture avec leurs charrues ? « Comme tu voudras », avait dit Bonsaver en le saluant peu de temps avant de mourir et, à ses hommes : « Allons vous autres », les dernières paroles qu'Ambrogio ait entendues de sa bouche. Il remua un peu les lèvres : « Allons... Mais allons où ? Tu ne te rendais donc pas compte ? » Mais il se secoua, il était soldat, officier même, et il n'avait pas le droit de pleurnicher. Il inspira profondément : « Assez », se dit-il et il balaya, comme la repoussant du pied, toute émotion. Il devait se dominer, c'était cela son devoir maintenant. Il y parvint et, barrant la route aux sentiments, se retrouva atone, un peu hébété, mais prêt à faire front à « toute éventualité. »

Il fit tout à coup signe à Francesca de conclure puis, sur son exemple, se signa et fit une profonde génuflexion. Rodolfo l'imita. Après quoi tous les trois sortirent de l'église et se dirigèrent vers la maison.

Ils passèrent près du campanile puis devant la porte d'Igino, rue Manzoni. Le permissionnaire essaya de deviner à travers les carreaux s'il y avait quelqu'un, mais les rideaux empêchaient de voir à l'intérieur. « Il vaudra mieux revenir demain », se dit-il.

– Igino est toujours en Yougoslavie, l'avertit Francesca.

Ambrogio hocha la tête. « Demain je viendrai ici voir sa famille. » Après quelques pas il ajouta : « Mais d'abord il faudra que je passe à la Nomanella. » « Et un de ces jours il faudra aussi que j'aille à Nova, chez le père de Michele Tintori », ajouta-t-il au bout d'un moment. « Des trois amis de la même classe, partis pour le front russe, que nous étions », pensa-t-il, « moi seul suis de retour. »

– Giustina n'arrive pas à se résigner, dit Francesca. Quelle peine, si tu voyais. Et la *mamm Lusia,* la pauvre !

Ambrogio hocha la tête sans faire de commentaire. « Monsieur le curé », continua Francesca, « leur a dit qu'il fallait attendre la fin de la guerre, que jusque-là ils ne devaient pas perdre espoir ; Stefano pourrait aussi bien avoir été fait prisonnier. »

– Oui, dit Ambrogio, il a bien fait de dire ça.

– Mais s'il est prisonnier, pourquoi n'écrit-il pas ? Pourquoi aucun des disparus en Russie n'écrit-il chez lui ? demanda Francesca.

– Quand on pense, renchérit Rodolfo, que la guerre en Tunisie est finie depuis quelques semaines à peine, et que certains d'entre eux ont déjà écrit de la prison.

– C'est vrai, reconnut Ambrogio.

– Hier encore un de Raperio a écrit, dit Francesca. Par contre, de Russie, depuis combien de temps ? Cinq mois maintenant ? Personne n'a encore écrit, vraiment personne. Pourquoi ?

« Peut-être parce qu'il n'y a plus personne en vie qui puisse écrire », lui répondit en pensée son frère. « Peut-être qu'ils ont massacré tous les prison-

niers jusqu'au dernier. » Cette éventualité, durant la guerre, dans les bons comme dans les mauvais moments, il l'avait toujours envisagée, et maintenant ce silence absolu lui semblait être une sinistre confirmation de ses craintes. « Ils ont fini aux mains de gens incivils », dit-il enfin, « qui, certes, ne se préoccupent pas de leurs familles. »

– Pauvre Stefano, murmura Francesca, et pauvre Michele.

– Oui, dit Ambrogio.

Ils parvinrent au portail du jardin.

« Voilà, tu es chez toi », pensa le permissionnaire... « Chez toi. Tu y es arrivé. Tu y tenais tant quand tu étais là-bas dans la neige, et maintenant ça y est, tu es revenu. » Mais il n'éprouvait pas de joie. Revenir alors que la plupart ne revenaient pas n'était pas une joie. « Ma foi, continuons », pensa-t-il atone.

D'une fenêtre où elle était en train de nettoyer les carreaux, Noemi les vit entrer dans le jardin, et s'anima d'un seul coup : « Voilà Ambrogio ! Voilà Ambrogio ! Madame Giulia, Ambrogio est arrivé. »

– Je ne suis tout de même pas une vedette, dit le jeune homme en souriant.

Aux cris de Noemi la mère sortit en hâte de la maison, suivie de Giudittina avec ses tresses qui sautillaient. Les deux tantes réfugiées de Monza quittèrent leurs chambres et descendirent elles aussi en hâte dans le jardin et l'oncle Ettore de Milan – avec son pince-nez[1] qui lui donnait un air un peu affecté – les rejoignit directement depuis le bureau de Gerardo où il était en train de travailler. « Enfin », murmurait-il, « enfin ». Du jardin potager, portant un arrosoir dégoulinant qu'il n'avait apparemment pas eu le temps de poser par terre, venait aussi à pas rapides le jardinier-gardien, petit, d'âge moyen, avec des moustaches horizontales couleur tabac.

Giudittina se mit à courir et, précédant tout le monde, se suspendit d'un grand bond au cou de son frère. « Ah ! Tu es arrivé, tu es arrivé ! » criait-elle joyeuse.

Durant le dîner, un peu aussi pour conjurer le silence qui, de temps en temps, risquait de s'installer, Francesca parla de Colomba : « Tu sais Ambrogio ? Nous ne te l'avons pas encore bien dit : Manno s'est mis à faire la cour à une jeune fille. »

– Mm. Ce pilier d'église ! Dans le rôle du séducteur maintenant. Tu veux rire !

– Non, non, je parle sérieusement, et comment.

– Enfin n'exagérons pas, intervint Giulia. Disons qu'il lui a tenu un peu compagnie, c'est tout. Elle eut un sourire.

– Enfin c'est tous les jours qu'il lui tenait compagnie. Imagine-toi Ambrogio : tant qu'elle est restée à Nomana, il a passé tous ses après-midi aux « Dragons ».

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

– Eh bien, fit remarquer avec indulgence Gerardo, après tout c'est de son âge.

Francesca s'adressa à son frère : « Figure-toi qu'il l'a même amenée ici à la maison et qu'il a insisté pour que nous devenions amies elle et moi, tu te rends compte ? Il nous l'a presque ordonné ! De façon à ce que je la console un peu la pauvrette, quand il serait de nouveau parti. Tu vois ? Manno s'est sérieusement entiché, c'est moi qui te le dis. »

– N'exagérons pas, répéta la mère, allons, n'exagérons pas.

– Eh ! vous allez finir par m'intriguer pour de bon, dit Ambrogio. Qui est cette fille ? Quel genre a-t-elle ?

– Comme nous te l'avons dit c'est une nièce de madame Eleonora. Mais maintenant elle est partie, elle est repartie chez elle, à Novare.

– Il est bien courageux Manno.

– Elle s'appelle Colomba, intervint Rodolfo. C'est un... beau prénom, tu ne trouves pas ? Il le dit à mi-voix, avec une étrange timidité.

– Beau comme elle-même sans doute, dit Ambrogio en souriant.

– Ah ça oui, répondit, toujours timidement, Rodolfo. Et il rougit tout à coup jusqu'à la racine des cheveux.

Ambrogio pensa : « Dis donc, c'est lui, c'est Manno, qui est tombé amoureux, pas toi », mais il ne dit rien, il le laissa tranquille.

De dehors venait l'odeur du foin et le cri joyeux des martinets qui tournaient en cercle autour de la maison avant de se retirer pour la nuit. La vie à Nomana continuait. Tous ces garçons étaient morts, mais la vie continuait.

Le jeune homme se retira dans sa chambre peu après le dîner, cédant sans se faire prier à une invite de sa mère : « Tu es convalescent, souviens-t'en, tu ne dois pas trop en faire, surtout les premiers temps. »

– Tu as raison maman. En effet je me sens un peu fatigué.

Dans la chambre, près du sien, se trouvait le lit de Rodolfo qui, ce soir, était défait. « Nous avons transféré ton frère dans la chambre de Manno, au moins pour quelques jours », lui expliqua sa mère. « Sinon, avec sa manie de se faire raconter des histoires de guerre, il est capable de te tenir éveillé qui sait jusqu'à quelle heure. »

– Oui. A cela non plus Ambrogio n'avait rien objecté ; il se sentait comme vide.

De dehors parvenait maintenant, outre la bonne odeur du foin, le chant du rossignol. Le jeune homme ôta son uniforme, enfila son pyjama. Puis il éteignit la lumière et ouvrit la fenêtre en grand.

Le chant venait du nord-est. « Il chante sur le même if, comme d'habitude. » Il resta à l'écouter un moment ; il ignorait la querelle survenue quelques jours auparavant entre Manno et la petite bête. Dans les pauses de son chant il entendait un autre rossignol chanter, là-bas, plus loin vers Nomanella, comme un écho.

Il leva les yeux vers le ciel étoilé : au-dessus de lui se trouvait le petit groupe d'étoiles de la Lyre, à côté de la grande croix du Cygne. Un peu plus loin il découvrit cette constellation mal délimitée et bizarre, l'Aigle,

alias Oreste Pirovano... Il eut envie de rire : maintenant qu'il se trouvait à Nomana et que le plombier Pirovano était à deux pas, avec son petit magasin plein de lavabos et de grappes de robinets suspendues aux murs, il y avait effectivement de quoi rire : la constellation Pirovano ! Pendant des mois en Russie il l'avait appelée ainsi : depuis le soir où Bonsaver lui avait appris à la reconnaître. Il lui avait dit que lui l'appelait du nom du plombier de son village – un nom vénitien – parce que le dessin des étoiles de l'Aigle ne représentait pas le volatile, mais un outil de plombier, la filière. Bonsaver ! Bonsaver et les autres... Ambrogio ferma les volets. Son sourire se transformait en grimace. Dehors, le chant des deux rossignols continuait.

27

Le lendemain matin, dimanche, le jeune homme se rendit après la messe en visite à la Nomanella.

Luca s'y trouvait déjà, conversant avec sa fiancée Giustina, tous les deux debout devant la porte de la maison, l'un en face de l'autre, et tous les deux en habits de fête. Luca, qui portait à la boutonnière l'insigne bleu d'une décoration militaire, avait toujours sa barbe rousse et, même en civil, le maintien du chasseur alpin. Giustina, presque aussi grande que lui, était beaucoup plus menue. Absorbés comme ils l'étaient par leur sentiment, ils ne s'aperçurent pas de la survenue d'Ambrogio.

« Je ne savais pas que Luca était encore en permission », pensa celui-ci. « Ma foi, ces deux-là font plaisir à voir ! Mais quelle façon incommode de converser ! » Il savait qu'ils se comportaient comme ça pour s'en tenir à la coutume populaire, laquelle prescrivait que lorsqu'elle était avec son fiancé, la fiancée ne doit pas s'éloigner du champ visuel de sa mère. (Tous les deux étaient en train de « se parler », et d'ailleurs « ils se parlent » est précisément l'expression par laquelle le dialecte lombard désigne les fiançailles).

Ils ne se rendirent compte de la présence d'Ambrogio que lorsque celui-ci fut à quelques pas d'eux.

– Regardez-moi ces deux tourtereaux ! dit-il en dialecte, et il alla vers Luca en lui tendant la main, très ému, puis il l'embrassa. Luca ! Toi aussi tu y es passé, hein ? Il voulait dire : par les horreurs de la retraite et par la blessure.

– Oui. Mais moi ce n'était pas bien grave, lui répondit l'autre. Il montra sa jambe gauche. Et puis c'est arrivé à Nikolaïevka, quand nous étions sur le point d'en sortir.

– Allons donc, je sais ce qui est arrivé à Nikolaïevka. Et je sais aussi ce que tu as fait avant. Je vois qu'ils t'ont donné la médaille d'argent... je l'avais entendu dire en effet. Je te fais tous mes compliments. Giustina, tu sais ce que signifie cet insigne ? Que ton amoureux est un garçon vraiment valeureux. Il hocha la tête plusieurs fois pour souligner ses paroles, puis

s'adressa de nouveau à Luca : « Mais dis-moi, je ne savais pas que tu étais encore en permission de convalescence. »

– Oh non, ça c'est fini malheureusement ; à présent je suis de nouveau en service. C'est seulement qu'hier soir nous sommes arrivés à Milan en camions pour service et qu'ils m'ont laissé venir à la maison pour quelques heures.

Il y eut un silence.

– Nous deux avons réussi à nous « tirer d'affaire ».

– Nous pouvons Le remercier tous les deux, dit Luca, l'air grave (il voulait dire le Seigneur).

A ces mots le beau visage souriant de Giustina se contracta en une grimace. « Stefano ne s'en est pas tiré », pensa Ambrogio, « j'ai mis le doigt sur la plaie ». Il s'adressa alors à la jeune fille et lui serra la main avec beaucoup de cordialité : « Et notre Giustina ? »

– Bienvenue, dit-elle à mi-voix, un peu gênée.

– La postière des soldats ! s'exclama Ambrogio. Autant celui-ci – il montra Luca – que ton frère t'ont donné du travail, hein ?

– Eh ! reconnut Giustina.

– Quand nous nous sommes vus en Russie ils m'ont dit que tu écrivais chaque semaine que Dieu faisait : une fois à l'un et une fois à l'autre.

Giustina acquiesça encore : « Oui » et sourit timidement. Puis il fut évident qu'elle voulait aborder un sujet plus sérieux mais qu'elle ne savait par où commencer. Enfin : « Ambrogio tu crois que lui, mon frère... » Elle s'arrêta, comme si elle venait de penser à quelque chose : « Maman est à la cuisine, je vais te la chercher. »

– Non, arrête, dit le jeune homme. Je suis venu exprès pour elle, pour elle et pour ton père. Ne les appelle pas, c'est moi qui vais les trouver. Et il joignit le geste à la parole ; les deux autres alors le suivirent.

Lucia était assise dans la cuisine, une main posée sur la table et l'autre sur les genoux. Un instant avant elle avait entendu la voix d'Ambrogio et était accourue à la porte, mais elle était ensuite revenue sur ses pas et s'était assise : la perspective d'avoir, de quelque façon que ce soit, une autre confirmation du tragique destin de son fils la paralysait.

– *Mamm Lusia,* s'exclama Ambrogio en entrant, chère *mamm Lusia.* Il prit la main de la paysanne dans les siennes, la lui serra puis la lui baisa. « Chère *mamm Lusia* ! » répéta-t-il.

La femme, qui s'était levée, le regardait de haut en bas, ses yeux bruns pleins de larmes.

Ambrogio la fit s'asseoir et, prenant une chaise, s'assit en face d'elle du même côté de la table, laquelle était couverte de la toile cirée à dessins usés qu'il se rappelait bien. Lucia sortit son mouchoir de la poche de son tablier et, tout en s'essuyant les yeux : « Hier soir son père et moi voulions venir te voir », dit-elle, « dès que nous avons entendu dire que tu étais arrivé à Nomana. Mais ensuite nous avons pensé : il doit être fatigué... » Elle se tut un instant : « Tu as même été blessé, pauvre Ambrogio. »

– Moi aussi hier soir j'aurais voulu venir ici, chez vous : je ne suis pas venu parce que j'étais épuisé. C'est sans doute qu'à force de rester à l'hôpital j'ai appris à jouer les paresseux, hein ?

Lucia fit signe que non de la tête.

– Je ne vous apporte pas de nouvelles de Stefano, malheureusement, dit le jeune homme, de la voix la plus détachée qu'il put. Vous le savez *mamm Lusia.* Le peu, le rien même que je savais, je vous l'ai écrit.

– Oui, tu nous as écrit deux fois depuis l'hôpital, mon pauvre Ambrogio. Je te remercie. Elle ne put retenir ses sanglots : « De toute façon », balbutia-t-elle, « tout est inutile. Tout est inutile, parce que Stefano est mort. »

– Ça vous ne pouvez pas le dire, protesta le jeune homme. Personne ne l'a vu mort, donc on ne peut pas dire.

– C'est vrai, intervint Giustina. Luca, à son tour, approuva par des hochements de tête répétés.

– On n'a pas de nouvelles de lui, ni de son régiment, dit Ambrogio. Comme je vous l'ai écrit, personne ne sait ce qui est arrivé au Troisième régiment de bersagliers. Derrière la femme on apercevait, attaché à une barre, le seau en fer blanc pour l'eau du puits, avec sa louche accrochée au rebord. Comme tous ces souvenirs de morts étaient inconciliables avec cette ambiance de paix... « *Mamm Lusia* », dit le jeune homme. « Dieu sait si j'aimerais vous donner quelque bonne nouvelle, mais je n'en ai malheureusement pas. C'est incroyable, mais personne ne sait plus rien du Troisième régiment. »

Luca intervint : « Je le lui ai expliqué moi aussi. A l'hôpital j'ai essayé de me renseigner, mais les bersagliers hospitalisés étaient tous du Sixième : ça paraît impossible, mais aucun d'entre eux ne savait quoi que ce soit du Troisième. »

– C'est parce que le Troisième devait passer, au début de la retraite, par un village qui s'appelle Meskov. Ambrogio traça avec l'ongle, dans l'intention d'être plus clair pour *mamm Lusia,* une inutile ligne sur la toile cirée de la table. « Mais là, dans le village de Meskov, avant les bersagliers étaient arrivés les Russes, et probablement qu'ils étaient nombreux : c'est pour ça que les bersagliers n'ont pas pu passer. »

– Oh pauvre de moi, murmura Lucia, pauvre de moi. Elle essayait de se représenter ce qui était arrivé et, n'y parvenant pas, se mit à secouer la tête d'avant en arrière avec douleur : « Ils étaient nombreux, hein ? Nombreux ! Qui sait ce qui s'est passé. »

– Mais le fait qu'ils étaient nombreux, tenta de dire le jeune homme, pourrait aussi... peut-être... avoir été un bien. Enfin, je n'en sais rien, ajouta-t-il parce que, en réalité, il ne croyait pas à ce qu'il était en train de dire. Personne n'en sait rien mais, à cause de la disproportion en nombre, les bersagliers ont tout aussi bien pu se rendre. Si ça s'est passé comme ça, qui sait combien d'entre eux à présent se trouvent en prison.

– Mais s'il est prisonnier, pourquoi n'écrit-il pas ? Je suis sûre que Stefano ferait l'impossible pour écrire, qu'il trouverait un moyen, parce qu'il sait bien qu'autrement nous ici... moi... dans ces conditions je me meurs.

Tous se rendirent compte que ce n'était pas seulement une façon de parler : c'était l'atroce réalité de cette mère et d'innombrables autres. « Comme c'est inhumain », se remit à penser Ambrogio, « que de la prison en Russie personne ne puisse écrire ! Peut-être qu'ils les ont vraiment tous tués !... »

Comme si elle avait deviné ses pensées, la femme éclata en sanglots.

– Calmez-vous *mamm Lusia,* s'exclama le jeune homme qui sentit tout à coup sa gorge nouée, calmez-vous. Vous ne devez pas désespérer parce que... Dieu voit et Dieu pourvoit... Il ne savait plus lui non plus ce qu'il disait.

– Il faut essayer d'avoir confiance, maman, fit alors Giustina, dire des rosaires, prier sans jamais se lasser, arracher à Dieu la grâce. Son menton tremblait tandis qu'elle disait cela. Son fiancé Luca, qui la regardait, détourna les yeux.

– Mais s'il est mort, tout est inutile, vous comprenez ? se rebella Lucia. Elle s'adressa à Ambrogio : « S'il est prisonnier, pourquoi n'écrit-il pas ? » répéta-t-elle. « Dis-le moi. En Afrique c'est fini depuis seulement quelques jours, et pourtant certains de ceux qui ont été faits prisonniers ont déjà écrit chez eux : un de Raperio par exemple et ici, à Nomana, Carletto Astori celui qui est peintre en bâtiment. » Elle baissa la voix : « Je vous le dis : il n'y a que les morts qui n'écrivent pas. »

Ambrogio secoua la tête ; il ne se sentait pas le courage d'argumenter encore, d'avancer des raisons auxquelles il croyait peu.

– Maman, vous ne pouvez pas penser que les dispersés en Russie sont tous morts, intervint alors doucement Luca. Ils sont peut-être cent mille, vous le savez ? Il regarda Ambrogio : « hein ? »

– Oui. Cent mille dispersés, c'est ce qu'on dit, confirma celui-ci et pas un d'entre eux jusqu'à présent n'a écrit chez lui.

– Et s'ils étaient tous morts ? dit Lucia.

– Cent mille personnes ? Comment pouvez-vous le penser, maman ? fit Giustina consternée.

– Moi je ne le crois pas, déclara Luca calmement. Je ne le crois pas parce que nous avons libéré six ou sept types de mon bataillon à Nikolaïevka, une semaine après qu'ils ont été faits prisonniers. Je les ai vus, de mes propres yeux, je leur ai même parlé. Les Russes ne les avaient pas tués, et même ils leur avaient donné à manger.

– Tu es un brave garçon Luca, dit Lucia, tu m'as déjà raconté ça et j'y ai beaucoup repensé.

– Oui, insista Luca, c'est vraiment comme ça que ça s'est passé.

– J'y pense continuellement, affirma Lucia, mais six ou sept sur tant... Qu'est-ce que c'est que six ou sept ?

– Ça c'est tout ce que nous, nous savons, lui fit remarquer Luca, mais c'est quand même quelque chose qui redonne espoir.

Lucia réfléchit. A un rien qui changea dans sa physionomie, Ambrogio eut l'impression que, du désespoir, elle était en train de passer à un début d'espoir. « Mon Dieu ! » pensa-t-il, « combien de fois – chaque jour peut-être – passera-t-elle par cette alternance ? » Lucia le regarda en face, elle voulait son avis ; il se rendit compte qu'il ne pouvait pas tergiverser.

– Écoutez *mamm Lusia :* un fait comme celui qu'a évoqué Luca est arrivé aussi dans notre poche. Les Russes avaient incorporé un chauffeur dans leur armée, lui donnant un camion à conduire, parce qu'ils ont grand besoin de spécialistes. Ils lui avaient dit que, la guerre finie, ils le renverraient chez lui. Et, au contraire, à quelques jours de là, à un croisement, son camion est tombé sur nous : il y a eu une fusillade, lui s'est sauvé et il est rentré avec nous. Il eut un instant d'hésitation. Il lui revenait à l'esprit ce soldat de Varese, du Trentième régiment d'artillerie, qui répétait avoir été lui aussi aux mains des Russes : il affirmait être l'unique survivant d'une colonne de prisonniers italiens massacrés par les Russes à coups de *parabellum* un peu en dehors d'Arbousov. Mais peut-être qu'il délirait ou qu'il était tout à fait fou...

– Donc, conclut Ambrogio, des vivants il y en a, même si maintenant ils ne peuvent pas écrire. Pour savoir s'ils sont nombreux ou pas, il faudra forcément attendre la fin de la guerre.

Le silence se fit. Lucia le regarda effrayée : la fin de la guerre ! Combien de temps, combien d'années, faudrait-il attendre ? « C'est ce que m'a dit monsieur le curé », murmura-t-elle. Elle regarda Giustina qui fit un signe d'assentiment.

Après un moment de silence Ambrogio demanda : « Comment se fait-il que ni *pà* Ferrante, ni la grand-mère, ni les deux petits ne soient ici ? »

– La grand-mère a emmené les enfants à la messe à Monticello, lui répondit Lucia, parce que c'est fête, aujourd'hui, au village et que sur la place il y a les étals avec les nougats. Quant à Ferrante... pauvre homme... L'émotion la força de s'interrompre.

– Papa est dans l'étable, expliqua Giustina.

– Je vais le voir, lui dire bonjour, dit Ambrogio en se levant, puis je reviens ici. Il sortit.

Ferrante était effectivement dans l'étable, mais il ne travaillait pas. Comme Lucia, il avait entendu arriver Ambrogio, sans se résoudre pourtant à aller à sa rencontre. A présent, par pudeur, il feignait de travailler. Le jeune homme le trouva, armé de sa fourche, occupé à remettre la litière des vaches en ordre, bien qu'elle le fût déjà et n'eût aucun besoin de rangement.

– Merci d'être venu nous voir, dit Ferrante.

– J'aurais voulu arriver avec quelque bonne nouvelle, lui répondit Ambrogio.

– Eh ! fit Ferrante, et il parut se concentrer encore plus sur son travail.

– Je l'ai vu pour la dernière fois en septembre. De sa place le petit cheval alezan dressa les oreilles et regarda le visiteur : il semblait lui aussi s'être fait attentif.

– Oui, dit Ferrante, il nous l'a écrit en effet : il disait que ta visite avait été une belle surprise. Nous avons encore sa lettre, là dans le tiroir.

– Il était content, oui. Et moi aussi.

– Je te crois bien. Ferrante continuait à manœuvrer sa fourche sans regarder son interlocuteur en face.

– Il vous l'a dit que j'ai partagé le repas des bersagliers à son section ? C'étaient tous, du premier au dernier, des garçons de confiance, et unis. Je suis sûr qu'en cas de besoin ils se seraient entraidés. Il n'y a pas de doute ; et qu'ils le feront maintenant aussi en prison.

– Eh ! approuva vaguement Ferrante.

Il y eut un silence assez long. L'image de saint Antoine au porcelet était toujours là, accrochée à sa place. Elle aurait dû répandre de la paix mais en ce moment n'y parvenait pas. A présent les larmes emplissaient les yeux du paysan, qui réussit pourtant à les retenir.

Ambrogio se sentait très mal à l'aise, il avait un grand désir de s'en aller, de fuir, et il en était honteux. « La perte d'un fils à la guerre », se disait-il, « n'a rien de poétique, vraiment rien. Ça fait plutôt le même effet que les corps en décomposition dans l'herbe après les combats... » C'était la même constatation que celle qu'avait faite Manno lors de sa première visite à Eleonora.

Le jeune homme resta dans l'étable sans pratiquement plus rien dire. Comme pour s'informer des causes de ce nouveau silence, d'un trou du mur près de l'effigie de saint Antoine une souris se montra. Peut-être était-ce la même que quelques années auparavant ? En la voyant Ambrogio éprouva un extraordinaire sentiment de peine. Il attendit encore un peu, puis décida de retourner auprès des autres. « Quand je suis arrivé sur les lignes de Stefano », dit-il en manière de congé, « il montait la garde. Vous aussi vous avez fait la guerre, vous savez ce que ça veut dire, ce que c'est qu'un boyau et comment est faite une tranchée. » Ferrante opina, malgré lui intéressé. « Un de ces jours », continua le jeune homme, « je viendrai ici plus tranquillement, et je vous raconterai comment Stefano était installé là-bas sur le Don : chaque détail en somme. Comme ça, pour que vous sachiez. »

– Oui, approuva Ferrante, oui, merci.

Ambrogio saisit à la hauteur du coude le bras velu du paysan et le lui serra, puis il retourna à la cuisine de Lucia. Il resta une autre demi-heure avec elle et avec les deux fiancés et, durant ce laps de temps, la femme participa elle aussi à la conversation, sur des sujets qui étaient sans rapport avec le sort de Stefano. Enfin le visiteur serra avec compassion la main osseuse de la paysanne, salua les fiancés, et s'en fut.

28

Le cœur serré il parcourut en sens inverse le chemin de campagne herbeux, creusé de deux sillons parallèles et flanqué par endroits de haies d'aubépines ou de mûriers, tantôt basses et tantôt hautes. Derrière lui, au nord, à cette heure éclairé de front par le soleil, le grand amphithéâtre des Préalpes fermait l'horizon. (Les montagnes)... Le jeune homme se souvint de ce que Stefano avait dit à propos de ces montagnes, trois ans auparavant : « Pour moi c'est comme si elles n'existaient même pas » et il fut sur le point de protester comme alors, mais son ami n'était plus là. De part et d'autre du chemin il y avait de beaux champs de blé vert, en plein épanouissement, entrecoupés de prés fauchés de frais, avec leurs rangées de mûriers ou de vignes.

« Ils ont déjà coupé les premiers foins. Qui sait si Ferrante a fini de faucher les siens lui aussi, maintenant qu'il n'a personne pour l'aider ? » Il semblait bien que oui, puisque le petit « plateau » était soigneusement rasé, ce plateau avec sa rangée de mûriers sur lequel – si le lecteur s'en souvient – nous avons fait connaissance, au début de cette histoire, de Ferrante, de Stefano et de leur petit cheval alezan. Ambrogio se rappela ce jour-là : « C'était aussi au mois de mai, il y a tout juste trois ans. En ce temps-là nous n'étions encore que deux garçonnets. »

Que de souvenirs lui revenaient ! D'autres souvenirs plus lointains même, comme celui, réduit à quelques images fanées, où, escorté par Marietta « des cannettes », il s'était rendu à la Nomanella avec son cousin Manno, pour rendre visite à Stefano qui était alors son compagnon d'école maternelle. Moins intéressé que Manno par les histoires que leur racontait Marietta, il courait devant dans le chemin quand, tout à coup, face à lui, un cheval sans harnachement, le cou sale d'écume (maintenant encore le jeune homme se souvenait de ce détail) était arrivé à toute allure. Il venait à sa rencontre au galop et lui, paralysé par l'épouvante, était incapable de sortir du sentier. Ça y était, le cheval était sur lui et allait le renverser quand, au dernier moment, il avait fait un saut et, comme une grande tache sombre, était passé au-dessus de lui sans le toucher... « L'ange gardien, c'est ton ange gardien ! » avaient crié à l'unisson Marietta « des cannettes » et Manno. C'est ici que ça devait avoir eu lieu, à cet endroit où les haies latérales deviennent un peu plus hautes. « Je n'ai pas été emporté, j'ai été épargné... Cette fois-là, comme cet hiver au front... Pourquoi ? »

Avant de s'achever, le chemin longeait le mur du jardin surmonté d'une longue haie de myrtes, sauf dans la partie centrale où se trouvaient les balcons avec la vue vers les montagnes. « A cette heure-ci les balcons sont sûrement déserts », pensa le jeune homme, et il leva les yeux pour vérifier. Mais il vit au contraire Giudittina qui, en douce, l'observait avec des yeux malins. Comme elle croisa son regard : « Je t'ai vu », lui cria-t-elle, « je t'ai vu arriver... » A son tour, près d'elle, Francesca se mit à la fenêtre, la tresse enroulée autour de sa belle tête, et elle aussi souriait.

Ambrogio salua les deux sœurs de la main. « Ce n'est pas par hasard qu'elles sont ici », pensa-t-il, « Francesca doit être inquiète pour moi. »

Comme si elle devinait ses pensées, sa sœur parut se justifier : « Ambrogio, je parie que tu as oublié que nous avons les parents réfugiés à déjeuner. Dis la vérité. »

– Je suis ponctuel tu vois, lui répondit le jeune homme en s'arrêtant un instant et, de nouveau il agita la main dans leur direction. A l'angle du jardin se trouvait l'édicule avec la fresque de la Vierge du Rosaire ; le jeune homme lut la longue inscription en arc au-dessus de l'effigie : « *Regina sacratissimi rosarii ora pro nobis*». Sans s'arrêter, il inclina la tête en signe de salut et répéta plusieurs fois la prière de l'inscription, substituant à l'« *ora pro nobis* » un « *ora pro eo, pro eo, pro eo* ».

29

A table, inconscient de l'état d'âme de son neveu, l'oncle Ettore, (l'ingénieur, celui qui dans sa jeunesse avait étudié deux ans en Allemagne), ne cessa de l'interroger sur la situation stratégique sur le front russe.

– Après que tu es parti, les Russes ont finalement pris Stalingrad, non ?

– Oui, en février.

– Et ensuite ils ont vraiment progressé.

Il fallait bien soutenir ce genre de conversation. Ambrogio aurait voulu dire qu'il avait appris ces nouvelles par les journaux et par la radio, comme tout le monde. Mais il craignait de paraître peu courtois envers son oncle. Il récapitula donc la situation stratégique, même si, en en parlant de cette façon, comme s'il l'avait lui-même vécue, il avait la sensation de bluffer un peu.

Les Russes donc, non seulement avaient « finalement occupé » Stalingrad, mais sur le front sud ils avaient vraiment « progressé », formant une grosse avancée autour de Kharkov. Toutefois les Allemands, forts des divisions fraîches qu'ils avaient fait venir en grande hâte de France, avaient – semblait-il avec leur habituelle violence et facilité – anéanti cette avancée, repris Kharkov et établi un front presque rectiligne du cap Nord jusqu'à Rostov sur la mer Noire, à peu près comme ils l'avaient fait à la fin du premier hiver de la guerre. En ce moment même les deux énormes armées – composées de centaines de divisions chacune – se faisaient face et se préparaient à se jeter à nouveau l'une sur l'autre.

– C'est une situation très dangereuse, commentait l'oncle Ettore en fixant sur son neveu ses yeux clairs, un peu ébahis derrière les verres de son *pince-nez*[1]. Si des deux armées, la russe devait définitivement prévaloir, qu'arrivera-t-il ? Ils pourraient aussi bien ne pas s'arrêter, même après avoir occupé l'Allemagne, et arriver jusqu'à l'Atlantique.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

– Nous ne pouvons vraiment pas savoir comment les choses finiront, lui répondit Ambrogio, essayant de prendre en considération cette perspective, mais les Allemands sont, un par un ou, si tu préfères, détachement par détachement, beaucoup plus efficaces que les Russes. Il est vrai que la disproportion numérique est grande, et si l'on tient compte du fait que les Allemands ont aussi tous les autres ennemis à affronter, c'est vraiment énorme.

– Les Américains, n'est-ce pas ? dit Rodolfo.

– Oui, et les Anglais, et les partisans qui se forment un peu partout : en somme ils ont désormais la moitié du monde contre eux. De toute façon si les Russes devaient prévaloir et avancer encore – ce dont je ne suis pas du tout sûr – ils paieraient certainement très cher chacune de leurs progressions.

– Tu veux dire qu'ils arriveraient alors en Allemagne à bout de forces, saignés à blanc ?

– Oui. Je le crois vraiment.

– Mais il n'est pas dit qu'ils s'arrêteraient pour autant, une fois qu'ils n'auraient plus en face d'eux de vrais opposants.

– Ce n'est pas dit, non, admit Ambrogio, sombre.

– A moins que Staline et les autres responsables ne finissent par s'inquiéter de l'épuisement de leur peuple ? Le communisme est né humanitaire, ne l'oublions pas, dit l'oncle Ettore qui, étant de formation laïque, était le seul disposé, parmi les convives, à accorder quelque crédit à cette idéologie délibérément athée.

– Non mon oncle, que dis-tu ? Humanitaires ceux-là ? Non, là tu te trompes !

– Je dis qu'ils l'étaient au départ, à leurs débuts, en tout cas comme programme.

– A leurs débuts je ne sais pas, ils l'ont peut-être été. Mais aujourd'hui ! Ambrogio rapporta certains des massacres, véritables hécatombes, qu'ils avaient commis pour contraindre leurs paysans à entrer dans les exploitations collectives. Puis il s'étendit sur son expérience personnelle à propos de la façon dont les commandements soviétiques traitaient leurs hommes.

– Tu te rends compte ! murmurait de temps en temps l'oncle Ettore intéressé. Tu te rends compte ! Cadorna lui-même, dans l'autre guerre, faisait plus de cas de ses soldats.

– Pauvres gens, fit observer Gerardo qui, étant de souche populaire, était d'autant plus sensible aux souffrances du peuple. Finalement ce sont des garçons comme les nôtres, ou des pères de famille comme nous. Pauvres gens.

– Et ce seul fait qu'ils ne permettent pas aux prisonniers d'écrire chez eux ? fit remarquer Ambrogio à son oncle, ça n'est pas un indice suffisant de leur niveau humanitaire ?

Giulia, la mère, intervint : « Comment peux-tu croire », blâma-t-elle son beau-frère, « que des sans Dieu soient humanitaires ? Tu ne vois pas que c'est un non-sens ? »

Les deux vieilles tantes de Monza approuvaient de la tête. L'oncle Ettore – justement parce qu'il était foncièrement laïque – sourit au contraire derrière ses lunettes à la Trotski. (Peut-être que d'autres aussi, en les lisant, souriront aux paroles de Giulia : sans se rendre compte que les faits, les faits indiscutables, donnent raison – et de façon éclatante – à son bon sens chrétien.)

Entre temps, Noemi allait et venait avec les plats entre la salle et la cuisine. De temps en temps Francesca et Giulia se levaient pour l'aider. Giudittina essayait bien, elle aussi, de se lever de table – pour aider affirmait-elle – mais elle était régulièrement arrêtée par sa mère : « Non, reste assise, aujourd'hui il n'y en a pas besoin », lui disait-elle. Rodolfo renchérissait alors : « Aider toi ? A quoi faire ? Du désordre ? »

Giudittina répliquait par des grimaces, lançait quelque épithète. Alors l'une ou l'autre des deux tantes de Monza intervenait : « A ton petit frère ? Ces méchancetés ? Allons sois sage... » et souriait indulgente, invitant les deux enfants à la paix. Pour le reste les tantes – intimement effrayées par ces perspectives de violence impitoyable – ne prenaient guère part à la conversation, sauf quand elles y étaient expressément invitées par Giulia et Francesca qui leur posaient des questions. Elles préféraient écouter sans perdre un seul mot ce que les autres, et en particulier Ambrogio, disaient. C'était leur façon instinctive de participer aux choses terribles qui avaient lieu dans le monde, ces choses dont, depuis un certain temps, leur vie incolore elle-même, leur vie privée d'événements se ressentait. (Leur vie sans surprise ! C'était une sorte d'interminable attente : mais de quoi désormais ? Autrefois, il y avait des années de cela, quand elles étaient jeunes filles, elles avaient attendu l'amour... mais l'amour n'était pas venu et elles avaient continué à attendre : elles ne cesseraient pas d'attendre, jusqu'au jour de leur mort. Il fallait espérer qu'elles ne s'en rendaient pas compte. Mais peut-être, au contraire, s'en rendaient-elles compte et n'en parlaient-elles pas pour ne pas peiner les autres, pour « ne pas déranger ». C'était leur principal souci – les autres.)

La conversation revint sur les Allemands, parce que Gerardo voulait des précisions à propos de leur efficacité. Le sujet l'intéressait car, dans le passé, il avait eu plus d'une fois affaire à eux, en tant que concurrents lors d'exportations, et il s'attendait raisonnablement, une fois la guerre finie, à être confronté à eux.

– Je ne comprends pas, fit-il observer à son fils. Si entre les Allemands et les Russes la disproportion de forces est celle que tu dis, comment se fait-il qu'à Stalingrad les choses se soient passées comme ça ?

– Ça je ne me l'explique pas moi-même, reconnut Ambrogio, je dois te dire que je ne m'attendais pas à cette reddition. C'est vrai qu'à Stalingrad il s'agissait d'une seule armée contre cinq ou six, et ravitaillée par l'aviation, c'est-à-dire ravitaillée à moitié. Mais, en fonction de mon expérience, j'étais persuadé que les Allemands, quand ils se seraient rendu compte qu'ils ne pouvaient tenir la ville, auraient rompu l'encerclement et auraient foncé.

Comme ils l'ont fait à Tchertkovo par exemple. S'ils s'y étaient mis, les lignes russes ils les auraient percées, de cela je reste convaincu : pourquoi donc n'ont-ils pas bronché ? Ça je ne me l'explique pas.

Il ignorait que c'était Hitler en personne qui avait formellement interdit à la Sixième armée de se retirer, contre l'avis de tous les militaires. Il ignorait – et il ignorerait jusqu'à la fin de la guerre – les pressantes requêtes du commandant allemand encerclé qui voulait, en décembre, qu'on l'autorisât à quitter la ville et à rejoindre les deux cents chars de combat du général Hoth, lesquels, depuis le sud, après s'être ouvert la route en détruisant successivement presque mille chars russes, étaient arrivés à une cinquantaine de kilomètres de Stalingrad.

– Reste le fait que les Allemands, tout *lurchi*[1] qu'ils soient, sont des soldats terriblement efficaces, dit Ambrogio, non seulement du fait de leur organisation, qui est parfaite, mais aussi parce que, tous autant qu'ils sont, ils sont valeureux au sens fort du terme. Je veux dire qu'aucun autre soldat n'est disposé comme eux à donner sa vie en combattant.

Tous écoutaient sans faire de commentaire.

– Il faut leur reconnaître ça, dit le jeune homme, à chacun son dû. Mais il faut quand même dire que pour certaines choses les Allemands sont incroyablement aveugles.

– Pour quelles choses ? demanda l'oncle Ettore.

– Eh bien par exemple, ils auraient pu prendre la Russie avec beaucoup moins de divisions qu'ils n'en ont engagées.

– Mais... comment cela ?

– Parce que, au début, bien peu de Russes s'opposaient à eux. Tu ne le sais pas ? Ce n'est pas de la propagande, c'est la réalité. Dans bien des villages, quand les Allemands arrivaient, les villageois russes attendaient d'eux qu'ils les libèrent du communisme – je parle du commencement de la guerre – Les gens venaient à la rencontre des troupes, même des troupes italiennes, avec du pain et du sel, et il n'y avait pas de partisans. Les Allemands avaient à se soucier davantage de l'espace et du manque de routes que de l'armée russe, qui pourtant, au début, était très forte. Voilà pourquoi ils sont arrivés en quelques mois à Moscou, et si la boue ne les avait pas arrêtés il est probable qu'à l'automne 41 ils l'auraient prise. Mais sais-tu de quelle façon ils ont répondu à l'attente des Russes ? En salauds qu'ils sont, c'est-à-dire en les considérant comme des moins que rien, en les maltraitant de toutes les façons possibles, et en en tuant un grand nombre. Ici en Italie on n'a pas même pas idée de ce qui s'est passé. Quant aux déserteurs, qui étaient très nombreux au début, comme le commandement russe en incorporait quelques-uns avec l'intention d'en faire des partisans, les Allemands ont décidé de les traiter tous comme de possibles partisans,

[1] *Lurco*, pluriel *lurchi* : épithète et substantif médiéval usité en Italie pour définir la nation allemande et signifiant : « gloutons, goinfres, ripailleurs. ».. (N.d.T.).

c'est-à-dire de façon barbare. Le résultat, c'est que tous les Russes ont commencé à s'opposer à eux de toutes leurs forces et à prendre le maquis dans les zones occupées. Tu comprends mon oncle ? Voilà ce qu'ont obtenu les Allemands avec leur aveuglement.

Ambrogio se tut un moment, hochant la tête comme quelqu'un qui aurait encore bien des choses à ajouter.

– C'est incroyable, commentait son père, incroyable !

– Eh bien, c'est leur... comment dire ? s'ingénia d'expliquer à Gerardo et aux autres l'oncle Ettore qui connaissait l'Allemagne, leur... mentalité simpliste, aux allemands, qui... Voilà, c'est ça.

– Maintenant assez, intervint la mère, qui craignait que son fils ne se fatigue. Tu le sais que tu ne dois pas te fatiguer ; à présent laisse parler les autres.

Ambrogio tenta un peu de résister, puis suivit docilement le conseil maternel. La conversation – qui se poursuivait et à laquelle il ne prenait maintenant part que par quelques phrases – finit peu à peu par l'intéresser de moins en moins. En revanche le souvenir de *mamm Lusia,* rencontrée quelques heures auparavant à la Nomanella, revenait le hanter. Sa propre mère, en ce moment, aurait pu se trouver dans le même état d'esprit... Et dire que la plupart des mères des militaires italiens qu'il avait rencontrés ou vus dans le cours de l'hiver sur le front russe souffraient à présent comme Lucia....

Pensif, le jeune homme se saisissait de temps en temps de la limpide carafe de cristal qu'il avait devant lui, et machinalement, se servait à boire. Contrairement à son habitude, il finit par la vider. Alors Noemi l'ôta et la rapporta pleine ; Ambrogio se remit à se verser du vin. Il se leva de table un peu étourdi.

30

Il s'attarda dans l'office avec les autres qui y prirent debout un succédané de café avant de sortir dans le jardin. Il était sur le point de demander la permission de se retirer dans sa chambre (« Mes blessures me sont même une justification du sommeil que m'a donné le vin », pensait-il, « et même elles l'ennoblissent : quand aurai-je de nouveau honte de moi ? ») lorsque, par le « petit téléphone » (l'interphone d'alors) la conciergerie annonça : « Pierello de la zone Lodosa, avec une certaine Savina, mère d'un soldat disparu en Russie. »

– Dis-leur de les laisser entrer », dit Ambrogio à Francesca qui avait pris l'appareil ; puis il sortit dans le jardin à leur rencontre.

Ils se dirigeaient déjà vers la maison, accompagnés par le portier-jardinier. La mère du disparu était apparemment une ouvrière : en habits du dimanche, elle tenait à la main une photographie et, comme elle abordait ce lieu pour la première fois, avançait en regardant autour d'elle avec timidité.

Pierello, en apercevant Ambrogio, s'arrêta et ouvrit grand les bras. Ambrogio lui répondit en agitant vivement la main, après quoi tous les deux se précipitèrent à la rencontre l'un de l'autre et se serrèrent la main avec effusion.

– Piero, je le savais que tu étais en permission, dit Ambrogio en dialecte.

– Eh, répondit Piero, nous sommes ici. Mais il s'en est fallu de peu on dirait, pour toi surtout, hein ?

– C'est vrai, reconnut Ambrogio. Mais dis-moi, ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas vus tous les deux ?

L'autre rentra la tête dans les épaules comme devant une énormité : « Depuis le jour, tu te rappelles, non ? où tu m'as conduit au district. »

– C'est ça en effet.

– Que de choses on aurait à se raconter ! dit Piero. Mais bah. Il entreprit de lui présenter la femme qui paraissait considérer comme un bon présage ces manifestations d'amitié. « Voici Savina, la maman de Dino, Dino Rigamonti de la Lodosa. Comme elle habite à côté de chez moi, j'ai cru bon de te l'amener : Je me suis dis, Ambrogio saura bien lui donner quelques nouvelles.

Ambrogio serra avec compassion la main de la femme : « Il n'écrit plus depuis Noël, n'est-ce pas ? »

– Oui, répondit la pauvre mère en le regardant avec des yeux tout à coup craintifs.

« Celle-là aussi comme *mamm Lusia* » pensa le jeune homme « elle voudrait plus que tout au monde avoir des nouvelles, et en même temps elle les craint. »

– Dans quel corps d'armée était votre fils ? lui demanda-t-il, toujours en dialecte.

– Il s'appelle Rigamonti Davide, c'est lui. La femme lui tendit la photo qu'elle tenait à la main.

Celle-ci représentait, jusqu'à mi-corps, un jeune villageois habillé en soldat.

– Ah, je me le rappelle, dit Ambrogio, oui, je le connais de vue. De la Lodosa en effet. Il se tourna vers Pierello : « Il a quelques années de plus que nous, hein ? Donc il était en Russie lui aussi. Tu sais dans quelle division, dans quel régiment ? »

Pierello secoua la tête : « Même sur le billot », dit-il dans son jargon savoureux, « je ne saurais te le dire. Il me semble que c'était dans l'infanterie. Mais vous *mamm Savina* vous devez bien avoir tous les détails. »

– Il est de la classe 18, dit la femme en les regardant tour à tour.

– De la classe 18, oui. Mais de quel régiment ? lui demanda à nouveau Ambrogio.

– La dernière fois qu'il a écrit c'était le 14 décembre : une de ces cartes postales.

– Vous l'avez ici ?

– Non, répondit *mamm Savina.* Mon mari devait venir avec moi, peut-être que lui le sait, mais au dernier moment... C'est comme s'il n'avait pas de courage mon homme.

A ces mots le portier, qui avait suivi intensément chaque phrase, fit de la tête un signe de dénégation pour signifier que non, ce n'était pas une question de lâcheté... puis il se détacha du groupe et retourna dans sa loge.

Ambrogio jeta un coup d'œil au dos de la photographie : « Ah, voilà » dit-il « l'adresse est là. » Il lut : « Rigamonti Davide, classe 1918 ; 37e régiment d'infanterie, 1er bataillon, 2e compagnie, Boîte Postale 53. Il était... enfin je veux dire, il est de la division Ravenne. »

– Rav..., murmura la femme. Mais alors vous savez quelque chose ! Vous l'avez peut-être vu ? Vous l'avez rencontré ?

Ambrogio fit signe que non de la tête. « Je suis désolé », répondit-il toujours en dialecte, « je ne l'ai ni vu ni rencontré ; en Russie je n'ai vu personne de cette division. Ils n'étaient pas près de nous. Malheureusement je ne peux vous donner aucune nouvelle. »

– Oh, murmura la femme, oh, pauvre de moi ! Oh, pauvre Savina ! Des larmes lui jaillirent des yeux. Mais elle ne se laissait pas aller, elle essayer de les contenir.

– Venez, dit Ambrogio aux deux visiteurs, ne restons pas ici debout. Entrons dans la maison.

– Non, non, c'est inutile, répondit la femme. J'ai déjà assez dérangé. Si vous ne savez rien à propos de mon Dino, c'est inutile.

– Venez à la maison *mamm Savina,* insista Ambrogio, en la prenant même par un bras. Voyons si l'on peut trouver un moyen d'avoir des nouvelles. Allons, venez.

– Si vous saviez, mon bon monsieur, se lamenta la pauvre mère, cédant à son affectueuse insistance, en combien d'endroits nous sommes déjà allées sa sœur et moi ! A Milan, à la gare centrale, en mars, quand ces trains sont arrivés... Avec la photo qu'on tenait en l'air comme ça, pour la faire voir aux soldats : mais rien, c'était toujours pour rien. Combien de femmes il y avait avec des photos, si vous aviez vu ! Oh pauvre de moi, pauvre de moi ! Ma fille est allée aussi à l'hôpital de Baggio, et ailleurs, mais toujours... Elle secoua la tête : Si bien que maintenant elle ne veut plus aller nulle part : « Assez, qu'elle dit, assez. Maman, ça ne sert à rien vous voyez bien ! Personne ne sait jamais rien ». Elle est découragée, vous comprenez ? Et dire que de l'espoir elle en avait tant au début, c'était elle alors qui me redonnait courage !

Ambrogio les fit entrer tous les deux dans le bureau et les fit asseoir ; puis il s'assit à son tour avec un bloc-notes et un crayon à la main. Mais le seul plan qui avait pris forme dans son esprit : trouver le dépôt du Trente-septième régiment d'infanterie pour se renseigner auprès des survivants du front, se révéla aussitôt inutile : la sœur du disparu s'était en effet déjà rendue deux fois dans ce dépôt à Alexandrie.

– Mais a-t-elle elle-même parlé avec les compagnons de votre fils ? Je veux dire avec ceux de sa compagnie, ceux qui se trouvaient avec lui pendant la retraite ?

– Oui, c'est l'aumônier qui les a fait appeler. Oui, ma fille leur a parlé, mais personne n'a rien su lui dire de précis, personne. A moins que... A moins que tous, et ma fille la première me cachent la vérité.

– Mais non, *mamm Savina.* Que dites-vous ? Pourquoi feraient-ils cela ? s'insurgea Piero.

– C'est vrai : pourquoi le feraient-ils ? Moi, de rester comme ça dans l'incertitude, je deviens folle, complètement folle, et elle, ma fille, le voit bien. N'importe quoi – retenez ça – n'importe quoi pour une mère vaudrait mieux que cette incertitude. Comment puis-je avoir un moment de paix avec ce couteau dans le cœur ? Je n'arrête pas de me demander s'il est vivant ou mort. Pour moi c'est une... c'est comme... je veux dire... Je n'arrive pas à m'expliquer.

Ambrogio la regardait la gorge nouée. Pierello se taisait lui aussi en secouant la tête.

– N'importe quoi plutôt que cette incertitude : même savoir qu'il est... que mon Dino est... Non, non. Pas ça. Je ne dois pas dire ça, je ne dois même pas le penser, sinon Dieu me punira et me le fera perdre pour de vrai.

Elle les regarda, terrorisée de ce que, pour se libérer du tourment, elle avait osé penser.

– De quoi voulez-vous que Dieu vous punisse ? dit Ambrogio. Vous punir, vous ? Mais vous êtes comme lui sur la croix, vous ne comprenez pas ? Tout à fait comme lui : sans péché, de la même façon.

– Oui, c'est vrai, oh, c'est bien vrai... Comme vous avez raison ! Je suis en croix, en croix.

Francesca entra avec une bouteille et des verres sur un plateau. Quand elle vit la pauvre femme dans cet état, elle se troubla, mais ne sut comment intervenir. Elle posa le plateau sur le bureau, et tout en versant la liqueur dans les verres, elle la regardait de temps en temps.

– Non, pourquoi ? lui dit la femme entre deux sanglots. Ne vous dérangez pas mademoiselle. D'ailleurs je ne prends jamais de liqueur, je n'ai pas l'habitude. Oh quelle honte, oh quel dérangement je cause.

Pierello, désolé, suivait chacune de ses paroles en faisant de la tête un signe de dénégation.

– Ne parlez pas de dérangement, lui dit Francesca avec douceur, il ne faut pas dire ça.

– Écoutez *mamm Savina* : supposez que ce soit moi qui aie disparu, lui dit Ambrogio, et qu'aujourd'hui ma mère soit venue chez vous demander des nouvelles ; vous auriez appelé ça un ennui, un dérangement ? Non sûrement. Ce sont des moments où on ne pense même pas à ces choses-là, vous ne croyez pas ?

La femme acquiesça douloureusement.

– Vous voyez bien, alors je vous en prie, cessez de penser que vous dérangez.

– Mais la liqueur, je ne peux pas... je n'ai pas l'habitude.

– Très bien, dit alors Ambrogio, un café donc. Oui, c'est mieux. Mais je vous préviens – et il essayait en souriant de détendre un peu l'atmosphère que c'est seulement du succédané : nous venons d'en boire.

– Non,expliqua alors Francesca, qui était en train de tendre un verre à Pierello. Tu ne le sais pas, mais nous avons encore un peu de vrai café. Pas beaucoup, mais il y en a. Je vais vous le préparer.

– Tu es gentille, merci, approuva Ambrogio.

A se sentir l'objet de tant d'attentions, la pauvre mère eut une nouvelle crise de larmes.

Ambrogio, qui avait levé un instant son verre pour porter un toast à Pierello, attendit que Savina fût un peu calmée, puis il lui répéta, en s'efforçant d'être convaincant, les raisons d'espérer qu'il avait, avec Luca, énumérées à Lucia quelques heures plus tôt : les disparus étaient peut-être cent mille (« Je vous le répète : cent mille hommes... ») et ils ne pouvaient pas s'être tous volatilisés. Beaucoup, « forcément », devaient être prisonniers et, une fois la guerre finie, les prisonniers retournent chez eux. Mais pourquoi – demandait la femme – s'il en était ainsi, n'écrivaient-ils pas ? Et puis l'habituelle, la lancinante question : pourquoi ceux qui avaient été faits prisonniers en Afrique écrivaient-ils, pourquoi avait-on des nouvelles même d'Amérique, et que personne n'écrivait de Russie ?

Ambrogio avança quelques arguments à propos de la négligence des Soviétiques par rapport aux individus, mais sans trop insister pour ne pas l'effrayer davantage.

Francesca revint avec deux petites tasses de bon café, parfumé. Elle en offrit une à la femme et se mit à déguster l'autre avec une grâce tranquille. En même temps, elle tâchait de lui tenir des propos distrayants. Après quoi, avec son frère, elle l'accompagna jusqu'à la route.

Pierello resta encore un peu avec Ambrogio mais il était si bouleversé que – contre l'attente de son ami – il n'écarta pas une seule fois les bras en signe de résignation au destin. Il partit avec un prétexte, en promettant de revenir le lendemain « quand nous serons tous les deux un peu plus d'aplomb ».

Ambrogio se retira dans sa chambre le cœur lourd. Il s'était entendu avec *mamm Savina* pour qu'elle lui envoie le lendemain, par l'intermédiaire de sa fille, tous les renseignements disponibles, afin qu'à partir de là il puisse étudier ce qu'il convenait de faire. Mais il savait déjà qu'il ne lui serait pas possible d'approcher quoi que ce soit de concret. « C'est tout de même incroyable », pensait-il, « qu'on n'ait pas la moindre nouvelle de tous ces garçons. Qu'est-il arrivé à ce malheureux ? Et à Stefano ? Et à tous les autres ? Et à Michele Tintori ? Et qu'est-ce que je vais pouvoir dire au père de Michele ?... Je ne sais pas ce que je donnerais pour savoir si en ce moment il y a ou non des prisonniers vivants aux mains des Russes. »

DEUXIÈME PARTIE

« Est locus extremis Scythiae glacialis in oris, triste solum... Frigus iners illic habitant Pallorque Tremorque et jejuna Fames. » (Il est, aux confins des landes glacées de la Russie, une terre désolée... Là habitent le Froid qui engourdit, la Pâleur, le Frisson et la Faim qui tenaille – Le siège de la Faim, in Ovide, *Métamorphoses VIII*)

1

Des vivants il y en avait – bien qu'ils fussent effroyablement peu nombreux – et parmi eux se trouvait Michele Tintori. Car, au cours de l'hiver 1942-43, les Russes n'avaient pas tué tous les Italiens qui étaient tombés entre leurs mains. Ils avaient alors l'habitude de ne tuer systématiquement que les Allemands, les recherchant soigneusement jusque dans les gris essaims de prisonniers italiens. Quand ils en reconnaissaient un (« *niemets ! niemets !* ») ils le poussaient à coups de pieds et de poings hors du groupe et l'abattaient d'une rafale de mitraillette ou d'un coup de pistolet dans la tête. Des Italiens en revanche (comme d'ailleurs des Roumains et des Hongrois), ils n'avaient, selon leur règle, éliminé que les blessés incapables de marcher ; ou bien ils les fusillaient tout de suite (après la reddition du bataillon val Cismon de la Julia, ils en avaient tué de cette façon quatre cents en quelques minutes), ou bien, après les avoir regroupés dans des édifices en ruine ou à l'air libre – avec ou sans escorte –, ils les y abandonnaient, privés de secours et de nourriture, ce qui, par ces températures, entraînait nécessairement la mort de tous les blessés ou presque en l'espace de quelques jours.

Les autres, sains ou blessés mais capables de marcher, ils les avaient dirigés à pied vers des zones de rassemblement au-delà du Don. C'étaient là les terribles marches du *davaï*, du cri « *davaï, davaï* » (« en avant, en avant ») par lequel les gardes harcelaient continuellement les hommes épuisés, hébétés par la faim, la fatigue et le froid. A ces prisonniers-là non plus on ne distribuait généralement pas à manger, sinon à l'initiative de quelque commandant de colonne, plus humain que les autres. Réglementairement, les gardes avaient même interdit aux paysannes des villages qu'on traversait – encore chrétiennes et charitables – de distribuer aux prisonniers, comme de temps en temps elles essayaient de le faire, quelque morceau de pain ou de pomme de terre cuite. Ceux qui n'en pouvaient plus et s'écroulaient sans forces sur la piste étaient tués d'une balle dans la tête (plus rarement le

moribond était abandonné et mourait gelé) ; et ces coups de feu, qui retentissaient fréquemment en queue des colonnes, constituaient pour les prisonniers un aiguillon encore plus aigu que le cri incessant « *davaï, davaï* ».

Ces marches épouvantables avaient duré de quelques jours à quelques semaines, selon la distance qui séparait la zone de capture de celle du rassemblement au-delà du Don, et elles avaient souvent été suivies de bivouacs à l'air libre durant des jours interminables – toujours ou presque sans distribution de vivres – dans l'attente des trains qui devaient transporter les prisonniers dans les *lager*. Au cours des marches du *davaï* et pendant les attentes au bivouac, selon l'évaluation faite ensuite par les prisonniers eux-mêmes, quarante pour cent environ des Italiens valides avaient péri.

Michele avait eu l'énorme chance de ne pas participer à ces marches, grâce à l'énigmatique billet du lieutenant russe d'Arbousov, billet sur lequel il était signalé comme probable détenteur d'informations relatives à la défense allemande de Millerovo. Comme, après quelques interrogatoires non concluants, la police de l'armée n'avait pas eu beaucoup de temps à lui consacrer, elle l'avait tout simplement emmené avec elle dans ses déplacements et, même après l'occupation de Millerovo par les Russes, avait continué à le traîner derrière elle par routine. Fait d'importance pour le sous-lieutenant, on lui donnait assez régulièrement à manger et – détail non moins important – on le gardait enfermé dans les isbas qu'occupait la police, avec des Russes, militaires et civils prisonniers, si bien que, assez rapidement, il avait pu reprendre un peu de forces.

Dans la seconde moitié de février – à deux mois environ de sa capture – il avait été amené devant un commissaire italien – un « réfugié politique » communiste – à qui, il l'avait tout de suite compris, il était impossible de raconter des histoires. Du reste il ne le souhaitait pas : il avait vu de ses propres yeux la terreur que la police inspirait aux détenus russes, et il se sentait très inquiet quant à l'issue de son étrange aventure personnelle. De plus – avec un énorme soulagement – il avait entendu dire et répéter par ces mêmes détenus qu'il existait des camps pour prisonniers de guerre : à cet égard personne ne semblait avoir de doutes. C'était donc là qu'il aspirait à aller.

C'est pour cela qu'il avait exprimé au commissaire italien son étonnement quant à « toute cette histoire de Millerovo » qu'il ne réussissait pas à s'expliquer. « Dans les interrogatoires », rapporta-t-il, « les Russes ont continué à me demander si j'étais allé à Millerovo. J'ai toujours répondu oui, parce que, effectivement, j'y suis passé au mois de juillet, au cours de l'avancée de mon régiment vers le Don. Comment ensuite ils se sont mis en tête que j'avais des informations sur les forces allemandes de la ville, ça je n'arrive absolument pas à le comprendre ; en tout et pour tout, je suis peut-être allé deux heures à Millerovo, le temps de la traverser avec les autres, et c'est tout. »

Le commissaire – cheveux noirs, l'accent émilien – assis à une table avec, à côté de lui, un policier russe, portait des gants de laine malgré la

chaleur qui provenait d'un poële voisin. Au dossier de la chaise était pendue sa lourde veste de cuir noir. C'est de lui que Michele avait enfin entendu, après deux mois, les premiers mots italiens ; mais le soulagement instinctif qu'il en avait éprouvé n'avait pas duré bien longtemps à cause de la façon déplaisante dont l'autre l'interrogeait.

– Quelle charge avais-tu dans ton régiment ? lui avait-il demandé.

– Je commandais un section.

– De quel genre ? Faisait-il partie du commandement du régiment ?

– Non. C'était un section ordinaire de fusiliers, dans l'une des compagnies. La deuxième du premier bataillon.

– Quelle est ta profession dans le civil ?

– Je suis étudiant en première année de droit.

– Dans quelle ville ?

– A Milan.

– Profession du père ?

– Tailleur de pierre à la retraite.

– Où es-tu étudiant à Milan ? A l'Université d'état ou à l'Université catholique ?

– A la catholique.

Le commissaire avait marqué un temps d'arrêt et l'avait dévisagé. Il avait ensuite échangé quelques mots en russe avec le policier.

– Donc tu es étudiant ?

– Oui.

– De sentiments fascistes ? Tu es de ceux qui criaient vive la guerre, hein ?

– Non, avait répondu Michele avec sincérité. Je n'ai jamais été de sentiments fascistes.

– Mais catholiques, si.

A ces mots le jeune homme avait brusquement eu une sensation de peur. Mais il n'était pourtant pas disposé à céder sur ce terrain-là. « Oui, je suis de foi catholique », avait-il répondu d'une voix contenue mais ferme. « C'est ma religion et j'y crois. »

Contre toute attente le commissaire s'était mis à rire, bien que de façon distante : « Quel raisonnement stupide », avait-il commenté.

Le prisonnier était resté silencieux.

– Tu te trouves courageux, hein ? avait enchaîné l'autre. Et bien détrompe-toi. Par cette déclaration tu ne risques rien parce que nous gardons tout le monde en vie, même les curés, et pas seulement les demi-curés comme toi. Tu te montres seulement... et, passant tout à coup au dialecte émilien : « tu es un de ces tordus qui suivent ce salaud de Pacelli, maudit soit-il, lui et sa mère.

Michele était resté silencieux, que pouvait-il faire d'autre ?

Toutefois le commissaire n'avait pas poursuivi ses insultes. Sortant un feuillet de sa poche il l'avait repassé du tranchant de sa main gantée puis consulté, et – après avoir échangé encore quelques mots avec le policier russe – était revenu sur Millerovo. Sans plus lancer d'invectives, il lui avait

alors posé plusieurs questions – apparemment il s'y entendait en interrogatoires – adoptant finalement un comportement presque modeste. C'est que, se sachant et se sentant le maître absolu de la vie et de la mort du prisonnier, en l'occurrence de l'homme qui se trouvait devant lui, il tirait de ce pouvoir une espèce de tranquillité qui l'inclinait à la modestie. Cette attitude, après la colère qu'il avait manifestée l'instant d'avant, avait fini par dérouter Michele. « Quelle larve », s'était-il dit tout en continuant à répondre prudemment à ses questions. « Il doit avoir abandonné l'Italie parce qu'il détestait le fascisme, c'est ça. Mais une fois en Russie, après avoir découvert que le communisme est sans conteste pire – et il ne peut que l'être parce qu'il est infiniment plus sanguinaire que cette sorte de bouffonnerie qu'est le fascisme – au lieu, logiquement, de fuir cela aussi, il a préféré en être réduit à jouer les inquisiteurs envers ses compatriotes pour le compte des communistes ». L'idée ne l'effleurait pas que le commissaire – en dépit des aspects sanguinaires du communisme – pouvait en être un adepte convaincu et qu'il pouvait agir, ce qui était le cas, par idéalisme. A la suite de ces considérations, il s'était glissé dans les manières de Michele un soupçon de suffisance.

Que l'autre avait tout de suite saisi. « Comme ces merdes de bourgeois phraseurs et sans idéal me dégoûtent », avait-il pensé. Il avait regardé les gants qui recouvraient ses mains : « S'il savait, ce demeuré, qu'à moi les camarades m'ont arraché les ongles, et qu'avec leurs accusations injustes et leurs tortures ils m'ont presque rendu fou. Et pourtant je suis encore là » (il éprouva un sentiment d'orgueil) « je suis toujours là à lutter pour la réalisation du communisme, et je lutterai jusqu'à mon dernier souffle. Cet animal ne pourra jamais comprendre la force qui vient d'un idéal humanitaire scientifiquement fondé, comme le nôtre... » Ainsi, habitué qu'il était à procéder par schémas, il n'avait à son tour pas compris la personnalité du prisonnier, ce qui avait sans doute joué en faveur de ce dernier. Le commissaire – et, par suite, le policier russe (un professionnel de la terreur qui s'intéressait peu aux prisonniers de guerre, matériel qui, d'ordinaire, n'était pas de sa compétence) – avait fini par se convaincre qu'au front il y avait eu maldonne. « Ils doivent avoir fait là-bas l'habituel amalgame. Ce sous-lieutenant est un quelconque imbécile qui ne sait vraiment rien à propos de Millerovo », avait affirmé le commissaire. « Écoutez, je me trouve dans cette zone parce que, comme vous le savez, j'ai la charge d'inspecter le *lager* des prisonniers de guerre de Krinovaïa. » Un éclair froid avait passé dans ses yeux : « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je l'emmène là-bas. »

C'est ainsi que, avec la même indifférence qu'elle avait mise à le traîner derrière elle pendant deux mois, la police russe s'était débarrassée du prisonnier de guerre italien Michele Tintori.

2

L'automobile fournie au commissaire par la police militaire (une très moderne voiture américaine équipée d'un fourgon) était arrivée au *lager* en pleine nuit.

Sur la requête de ce même commissaire, le prisonnier avait été aussitôt affecté à un détachement. « Vous n'auriez pas par hasard une équipe commandée par un prêtre ? » avait-il demandé par dérision d'abord en italien puis en russe, au commandant, un colonel : « Mettez-le donc là, ça lui fera grand plaisir. »

Apparemment il y avait réellement un secteur commandé par un prêtre puisque : « *Da, da* (oui, oui) » avait répondu le commandant russe. Manifestement inquiet et intrigué par la visite inattendue de cet envoyé de Moscou, il avait alors donné en quelques mots les instructions nécessaires à l'un des soldats du corps de garde.

Marchant de mauvaise grâce, le garde précéda Michele sur une large esplanade sombre, couverte de glace et de neige piétinée et incroyablement sale. Le prisonnier regardait autour de lui avec avidité : comme il était descendu du fourgon devant la porte du commandement, il n'avait pas pu voir grand-chose de sa destination. Il avait l'impression de se trouver dans la cour d'une grande écurie, datant peut-être de l'époque tsariste... Quoi qu'il en fût, dans peu de temps il allait rencontrer des compatriotes et la chose l'émouvait : ce n'était plus désormais qu'une question de minutes. Pour éviter de trébucher, le garde, de temps en temps, éclairait la route devant lui avec une torche électrique dont le cône de lumière découvrit tout à coup la tête d'un cadavre nu à la bouche grande ouverte.

A cette vue Michele écarquilla les yeux, les referma, les rouvrit : il ne se trompait pas. « Merd... », s'exclama-t-il effrayé. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » et il s'arrêta.

Le garde, se tournant à demi, lui dit quelques mots incompréhensibles, et pour qu'il ne restât pas là sans bouger : « *Davaï, davaï* », lui intima-t-il.

Le jeune homme se remit à marcher, se retournant de temps à autre pour regarder en direction du cadavre ; il avait soudain l'esprit en déroute : dans quel diable d'endroit était-il tombé ? Il essaya d'explorer du regard les lieux alentour pour découvrir s'il s'y trouvait d'autres cadavres, mais l'obscurité, avec la neige toujours plus sale et donc privée de pouvoir réfléchissant, l'empêchaient d'y voir. Quand ils eurent traversé toute la cour vers une porte qui semblait, elle aussi, une porte d'écurie, le garde éclaira tout près de là un amas d'objets étranges et blanchâtres, de formes irrégulières, qui se révélèrent être des cadavres nus. Il dit encore quelque chose, en remuant d'avant en arrière le cône de lumière sur ces tas informes qui, peu de jours auparavant, avaient été de jeunes corps humains.

– Mon Dieu ! ne put se retenir d'invoquer Michele, en les fixant avec effroi.

Tout à coup, de derrière ce terrifiant enchevêtrement, surgirent deux soldats italiens, reconnaissables à leurs capotes à fourrure. Bondissant de la terre – où visiblement ils étaient accroupis – ils s'enfuirent à grand bruit sur la neige gelée. Le garde lança un cri et, en les désignant de sa torche, dit au sous-lieutenant prisonnier quelques mots furibonds. Puis il se calma, haussa les épaules : « *Nitchevo* (peu importe) », conclut-il. En atteignant la porte il l'ouvrit du pied et, éclairant l'intérieur de la construction : « *Davaï* » ordonna-t-il au prisonnier.

Celui-ci entra. Il n'était absolument pas capable de s'expliquer l'étrange apparition et la fuite des deux soldats. Que diable pouvaient-ils bien faire cachés derrière les cadavres ? Mais il ne s'attarda pas à se le demander ; il essaya au contraire de rassembler tout son courage : « Finalement », se dit-il, « même dans cet endroit, le pire qui puisse m'arriver est de mourir. J'ai affronté la mort tant de fois, allons, continuons. »

A l'intérieur, la construction se révéla être bel et bien une écurie militaire, ancienne et en très mauvais état. Le plafond était en plus d'un point disjoint et craquelé, les fenêtres – toutes en forme de demi-lune – étaient sans carreaux, et sur les murs brillaient çà et là des patines de glace. Les box pour les chevaux s'y trouvaient encore et, à l'intérieur de ceux-ci, de même que dans le couloir, on devinait plus qu'on ne voyait un grand nombre de formes humaines. Un ronflement vague et lourd s'en échappait, mêlé à quelques voix brisées et à des gémissements. L'air était chargé d'une lourde odeur d'excréments.

Le garde pointa la torche sur l'un des box les plus proches, y faisant courir la lumière : « *Pop* » dit-il, et il répéta : « *pop.* »

Le sous-lieutenant rejoignit le box, fermé comme les autres par une grille de bois : dedans, par terre, il aperçut un magma de corps entassés. « Ici ? » demanda-t-il au garde.

– *Da, da* (Oui, oui), lui répondit celui-ci, puis, écartant du box le cône de lumière, il fit demi-tour et s'en alla.

Michele se retrouva dans le noir le plus complet. Il resta un moment immobile, puis tâta doucement, avec les mains, la grille de bois et, avec les pieds, le sol devant lui ; enfin, surmontant l'horreur (ces cadavres dehors lui faisaient maintenant supposer être tombé dans un endroit infecté de quelque épidémie) il plia lentement les genoux et s'assit par terre, dos appuyé à la grille.

Alors le corps qui gisait immédiatement au-delà des barreaux bougea.

– Qui es-tu ? s'entendit-il demander à voix basse.

– Sous-lieutenant Tintori, du Quatre-vingt et unième Torino. Et toi ?

– Don Turla, aumônier du bataillon Saluzzo.

– C'est toi le *pop* ? Le chef d'équipe ?

– Oui, le *natchalnik*. C'est moi. Pourquoi ?

– Ils m'ont affecté à ton équipe. Il y eut une pause. – Bataillon Saluzzo as-tu dit ? Y a-t-il d'autres chasseurs alpins ici ?

– Tu peux le dire. Une foule.

– A ton accent il me semble que tu es bergamasque ou brescian.

– Je suis bergamasque.

– Moi je suis de la région de Milan.

– Comment as-tu dit que tu t'appelles ?

– Tintori. Michele Tintori. Y a-t-il quelqu'un de la Quatre-vingt et unième infanterie Torino ici ?

– Je ne crois pas. Mais peut-être qu'il y en a dans les écuries des soldats. Ici nous sommes tous officiers.

– Merd..., pensa Tintori. Tous officiers ! Mais combien donc en ont-ils pris ! Peut-être que les chasseurs aussi ont été encerclés comme nous ? Il était sur le point de le demander, mais : « Tu n'es pas de ce *lager* », lui dit l'autre. « D'où arrives-tu ? »

– Ils m'ont amené ici maintenant.

– Ils viennent juste de t'arrêter ?

– Non, ils m'ont arrêté à Arbousov, un peu avant Noël. Tu as entendu parler d'Arbousov ?

– Non.

– Un bien sale endroit.

– Pour ce qui est des sales endroits, en guerre on a le choix, affirma don Turla avec un bon sens tout bergamasque. Puis : « Avant Noël, dis-tu ? »

– Oui. Les Russes qui m'ont pris s'étaient mis en tête que j'avais qui sait quels renseignements militaires. Une histoire compliquée, je te la raconterai. Ce n'est qu'aujourd'hui que la police m'a relâché, enfin qu'elle m'a amené ici.

– Depuis avant Noël ? Tu es resté deux mois avec la police ?

– Oui. Mais... ? Pourquoi cette question ? Aux mains de la police en tant que prisonnier. Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

L'aumônier, de l'autre côté des barreaux, semblait perplexe.

– Que vas-tu imaginer ? répéta le sous-lieutenant. Écoute, après tout pour l'instant pense ce que tu veux. Tu finiras par me connaître et tu me croiras. Il fit une pause : « Comment s'appelle ce camp ? »

– Krinovaïa, c'est le *lager* de Krinovaïa.

– Dis-moi un peu : j'ai vu un... une espèce de tas de morts pas loin de la porte. Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'il y a une épidémie ? De typhus, peut-être ?

– Aucune épidémie, dit don Turla. Nous sommes immergés dans les poux jusqu'au cou, mais pas d'épidémie pour l'instant. Grâce à Dieu.

– Et ce tas de morts ?

– Ils sont morts de faim. Dans la cour il n'y a pas qu'un seul tas, mais plusieurs, tu les verras demain. Vraiment tu ne sais rien ? Ici nous sommes tous en train de mourir de faim : voilà la situation.

Cette fois ce fut Michele qui resta sans voix. Il se sentit saisi d'un tel trouble qu'il eut des difficultés à respirer. C'était une chose horrible que de mourir d'inanition, enfermé dans une prison ; il lui fallut quelques secondes

interminables pour se reprendre. « Une fin joyeuse », dit-il dès qu'il le put, d'une voix dure et qui se voulait assurée.

Il se souvint tout à coup du comte Ugolin : il se rappela l'horreur – une horreur extraordinaire et durable – qu'il avait éprouvée, enfant, la première fois qu'il avait lu cette tragédie vieille de tant de siècles. A ce souvenir l'effroi fut sur le point de le submerger une seconde fois. Et pour la seconde fois, à grand-peine, il se domina.

– Alors c'est pour ça qu'ici il n'y a pas de prisonniers de la Torino, c'est-à-dire des prisonniers d'avant la Noël ? Ça signifie qu'ils sont tous morts ? demanda-t-il.

– Je vois que tu es vraiment peu informé » dit l'aumônier. « Nous sommes dans un *lager* de triage près du vieux front, bien que, jusqu'à présent, ici ils n'aient jamais trié personne ou presque. Mais qui sait combien il existe d'autres *lager* de triage et de prisons !

Le sous-lieutenant ne parlait plus.

– Nous avons toujours l'espoir, lui dit l'aumônier, que ces brutes inconscientes se décideront à nous donner à manger. Dieu le veuille. Ils nous l'ont promis tant de fois.

– Ah, ils vous l'ont promis... ! A cette nouvelle Michele eut secrètement une impulsion de joie irraisonnée, presque d'exaltation : « Donc, ce n'est pas qu'ils font mourir les prisonniers par système, par programme. »

– Ça je ne pourrais te le dire, répondit l'aumônier. Tu n'imagines pas le nombre de suppositions que nous avons déjà faites. Mais on en reparlera. Tu as dit qu'ils t'ont affecté à mon équipe ?

– Oui.

– Alors ce serait bien que tu entres dans le box.

– Avec ce noir ? Et puis est-ce qu'il y a de la place là-dedans ?

– Il y a deux semaines, à peine arrivés, nous étions vingt-sept, entassés ici dedans. Maintenant nous sommes quinze, quatorze même. Donc, de la place il y en a.

– Mais... Peut-être que j'ai mal vu : il m'a semblé qu'il y avait juste la place d'un cheval.

– En effet : quatre mètres sur quatre à peu près.

– Pour vingt-sept ?

– Oui. A présent allumons, comme ça tu nous verras et on te fera de la place. L'aumônier se mit sur son séant.

– Attends, dit le sous-lieutenant, pas cette nuit. Je viendrai plutôt demain. Et il ajouta avec humeur : « Quand vous vous serez rendu compte que je ne suis pas un espion. »

– Que tu n'es pas un espion je l'ai compris, murmura l'aumônier. Écoute : si je t'ai offensé je te fais mes excuses. Ici on se méfie de tout et de tous, tu comprends ? Mon pauvre ami qui sait ce que tu éprouves à être tombé dans cet enfer. Et moi...

– N'en parlons plus, dit Michele.

– Au nom du Christ et devant lui je te fais des excuses.

– Je te remercie, s'exclama Michele ému. Tu n'as pas idée du bien que cela me fait d'entendre le nom de Christ dans un endroit pareil.

Il y eut un silence. Puis : « Maintenant faisons un peu de lumière » répéta l'aumônier. Il appela à mi-voix : « Ghiglione, eh, Ghiglione. Tu m'entends ? »

– Non, attends, protesta encore le sous-lieutenant, laisse tomber. Pour cette nuit je dormirai dehors : la seule différence c'est que là-dedans vous avez un peu de paille.

– Ce n'est pas la seule différence, dit don Turla, il y a la dysenterie, et tous n'arrivent pas jusqu'à la sortie. Avant demain matin le couloir où tu te trouves ne sera qu'une porcherie de sang diarrhéique.

– Mais... Il y en a déjà d'autres qui dorment dans le couloir.

– Non, dit don Turla, tu te trompes, ceux-là ne dorment pas. Écoute, laisse-moi faire. Il s'était entre temps mis à genoux. Se penchant au-dessus de son voisin il secoua plusieurs fois l'officier qui se trouvait tout près de lui : « Eh, Ghiglione. »

– Que veux-tu ? grommela le sous-lieutenant alpin Ghiglione. Il se hissa sur un bras : « Qu'est-ce qui se passe ? »

– Il y a un nouveau. Fais-moi de la lumière s'il te plaît.

– Un nouveau ? D'accord.

L'officier s'affaira quelques instants et finit par craquer une allumette qu'il approcha d'un chiffon qu'il tenait à la main. Le chiffon commença à brûler avec une pâle petite flamme bleuâtre.

– Allons, entre, dit alors don Turla. Toujours levé sur les genoux il parcourut des yeux les corps allongés : « Là », indiqua-t-il au nouvel arrivé, « mets-toi là, entre Ghiglione et cet autre. Allons vous deux, tâchez de libérer la place où se trouvait don Caneva. »

Il y eut un certain remous parmi les corps allongés, plusieurs têtes se soulevèrent. Alors, dans cette lumière de sépulcre, Michele revit, après plus de deux mois, des visages italiens : visages creusés, couverts de poils hirsutes, aux yeux fiévreux, mais sans erreur possible italiens : semblables à ceux qu'il avait eus autour de lui durant les longues nuits de veille sur la ligne. Il lui en vint une absurde sensation de retour à la maison.

– Tu viens du front ? lui demanda Ghiglione.

– Oui, répondit Michele tout en prenant place entre lui et son voisin. Mais ils m'ont pris avant Noël. Je suis de la division Torino.

– Sais-tu comment ça se passe sur le front en ce moment ?

– Non.

– Sais-tu si la Tridentina a réussi à sortir de la poche ? lui demanda son autre voisin. Si au moins celle-là a réussi à percer ?

– La Tridentina dans une poche ? Je ne suis même pas au courant. Depuis combien de temps êtes-vous enfermés ici dedans vous autres ?

– Nous, de la Cuneense, depuis deux semaines. Ils nous ont fait marcher jusqu'ici depuis Valouïki, sans pratiquement nous donner à manger.

– Tu as entendu parler de Valouïki ? demanda Ghiglione.

– Non.

– Ça se trouve, au bas mot, à deux-cent-cinquante kilomètres du Don. C'est là que notre colonne était arrivée.

– Dis-moi, là où tu étais-tu avant, s'informa un autre, y avait-il quelqu'un du Second régiment alpin ?

– Quelqu'un, demanda une voix, du val Varaita ?

– Et de val Maira ? demanda une autre voix. Ils paraissaient tous étrangement parler au ralenti.

– Non.

– Personne de la Cuneense alors ?

– Non. Ici vous êtes tous chasseurs alpins n'est-ce pas ?

– Dans ce box oui, la plupart de la Cuneense.

Une autre voix demanda : « Au *lager*, on vous donnait à manger ? »

– Je n'étais pas dans un *lager*. Ils m'ont gardé isolé jusqu'à aujourd'hui. C'est pour ça que je ne sais rien des autres et du front. Demain je vous expliquerai.

– Mais ils t'ont donné à manger ?

– Oui.

– Suffisamment ?

– Ben, certains jours oui.

– Écoutez ça !

– C'est à n'y pas croire !

– C'est... fou !

– Quoi ! Ils t'ont donné à manger ? Quelle chance tu as !

Michele cependant s'était installé sur le peu de paille incroyablement pilée et crasseuse qui recouvrait le fond du box. La petite flamme, une fois consumé le bout de chiffon que Ghiglione avait tenu jusqu'au dernier moment suspendu en l'air, s'était éteinte et l'obscurité s'était faite à nouveau.

– Dis-moi, demanda-t-il à voix basse à Ghiglione, cet aumônier, don... qui occupait la place où je me trouve maintenant...

– Don Caneva, lui aussi alpin.

– De quel mal est-il mort ?

– Il n'est pas mort. Hier il est allé rejoindre le box où se trouvent ceux du Morbegno, pris avec lui à Varvarovka. Comme là-bas un peu de place s'était faite...

– Ah.

– Écoutez, intervint don Turla, qui à son tour s'était allongé à nouveau, vous parlerez demain. A présent laissons-le dormir.

Mais Michele ne put pas dormir de la nuit. Pressé entre les corps de ses deux voisins il chuchota d'abord avec eux, puis avec les autres, tous hébétés par la faim. Il apprit que pour arriver ici depuis Valouïki ces garçons avaient dû marcher pendant dix-sept jours : dix-sept jours pratiquement sans manger. Des trois mille hommes, déjà épuisés par la fatigue, qui formaient leur colonne au départ, un peu plus de cinq cents à peine étaient arrivés : tous les autres étaient morts le long de la route. Il commença à réaliser le sort terrible qui était fait aux prisonniers sur ce front, et à saisir

l'importance vitale pour lui du curieux billet écrit par l'étrange lieutenant russe d'Arbousov au visage de saint. L'aube le trouva encore éveillé et terriblement nerveux.

3

Au matin, quand il sortit, il était désormais au courant de la situation dans le *lager*, et le problème alimentaire constituait déjà pour lui, comme pour tous les autres, une obsession. Jusqu'alors les Russes avaient distribué tous les deux ou trois jours aux officiers une ration de cent grammes de pain par tête. Ils distribuaient en outre chaque jour – mais selon des horaires très irréguliers, parfois même quand la nuit était déjà tombée – une louche d'eau bouillante et salée, sans graisse, avec des peaux de patates et quelques grains de mil en suspension. Les soldats étaient encore plus mal traités que les officiers : en quinze jours les Russes leur avaient distribué deux seules fois (en deux semaines !) cinquante grammes de pain par tête, en plus du bouillon : en outre, ils n'avaient pas droit à celui-ci tous les jours. Par suite de ce traitement, les soldats (comme les officiers, pas seulement italiens, mais aussi hongrois et roumains, arrivés au *lager* eux aussi épuisés par les terribles marches) seraient à cette heure tous morts de faim sans exception, s'ils ne s'étaient pas résolus à manger de la chair humaine. En général – avait expliqué un sous-lieutenant à Michele – c'étaient le foie et le cœur des morts qui étaient mangés, moins souvent la cervelle ou un morceau de chair. Ainsi le jeune homme pouvait maintenant s'expliquer l'épisode de la veille, ces deux soldats qui s'étaient enfuis du tas de cadavres : il s'agissait de deux anthropophages venus se ravitailler parmi les cadavres des officiers, qu'ils estimaient peut-être moins sous-alimentés.

Devant une telle situation que pouvait-il faire lui, Michele ? S'arracher les cheveux, se mettre à hurler, se rouler d'horreur dans la neige ? A quoi cela aurait-il servi ? « Je suis bien tombé », se bornait-il à se répéter comme un automate, marchant les mains dans les poches de long en large dans la vaste cour, jaune d'urine et parsemée d'excréments humains et de cadavres nus, « ah, je suis vraiment bien tombé ! »

Il marcha longtemps, se consumant d'angoisse. A la fin, il parvint à se reprendre un peu et décida de visiter aussi le secteur des soldats pour explorer – tant qu'il resterait *compos sui* – le plus possible cette horrible réalité. Il sortit à pas lents de la cour de l'écurie réservée aux officiers, et entra dans la zone des soldats qui étaient logés dans d'autres grandes écuries construites à la queue leu leu, ainsi que dans un groupe de baraques branlantes qui, autrefois, avaient elles aussi servi d'abri aux chevaux. Tout autour des baraquements du *lager* s'étendait un immense bois, blanc de givre.

Dans les cours des soldats, les cadavres étaient encore plus nombreux. On en découvrait des centaines, tous privés de vêtements, isolés ou amoncelés çà et là parmi les détritus et les déjections. Les traces de cannibalisme se faisaient plus évidentes : beaucoup de ces corps squelettiques et livides

étaient ouverts, éventrés et, sur la glace autour d'eux, il y avait des morceaux de viscères. Quelques-uns même étaient décapités.

Michele ne put s'empêcher d'imaginer les soldats – par petites bandes de deux ou trois – emportant une tête pour aller la briser à l'écart avec une pierre et en extraire la cervelle. Il ferma les yeux sous le choc de l'effroi et de l'horreur : il imagina sa propre tête trimballée de la sorte, il la voyait tressauter sous les coups de pierre, jusqu'à ce qu'elle fût défoncée et que la cervelle en coulât. Il eut envie de vomir ; une tentation frénétique le prit de revenir sur ses pas, de fuir et de se terrer dans son refuge, au milieu de créatures encore humaines. Mais, des créatures humaines, il y en avait aussi dans les baraques vers lesquelles il se dirigeait : peut-être même s'y trouvait-il, sectionnés, quelques-uns des soldats avec lesquels il avait partagé la vie au front. « Quel bon temps que celui-là, mon Dieu, quel bon temps c'était ! » Et il voulait les fuir ? Non, il devait continuer. Il continua donc : en même temps, comme quelqu'un en proie à la fièvre, il récitait doucement entre ses dents, des *requiem* pour ces malheureux morts.

Dans le secteur des baraques, derrière celui des écuries, quelques soldats étaient dehors : des Hongrois au long pardessus couleur poivre en piteux état, des Roumains avec leurs grands bonnets en poil de cheval sur la tête, et des Italiens à la courte capote à fourrure.

L'un de ceux-là – petit, un peu bossu, moustaches sombres et barbe hirsute sur les joues – venait dans la direction de Michele sur le même sentier, les mains derrière le dos. Quand il fut devant lui il s'arrêta et le dévisagea : le sous-lieutenant remarqua qu'il avait le nez un peu tors, le visage doux.

– Je crois qu'ils sont sur le point de distribuer la soupe, hein mon lieutenant ? dit le petit soldat. Il paraissait attendre une confirmation et, un instant, sa physionomie se fit presque suppliante. Sous le calot à l'insigne du génie ses cheveux étaient noirs et frisés.

– Eh bien, lui répondit avec pitié l'officier, on ne peut pas en être sûr, mais je le crois moi aussi.

– Oui, fit le soldat (il bégayait légèrement), c'est pourquoi je suis sorti avec ça. Il porta ses mains devant sa poitrine : dans la main droite il tenait une boîte en fer blanc.

Il y eut un silence, Michele lui sourit avec sympathie : « Alors ? Ici c'est plutôt moche hein ? » dit-il.

– Si c'est moche ! soupira le soldat, tandis que ses yeux rougissaient soudain.

– D'où es-tu ? lui demanda l'officier toujours aimablement.

L'autre se passa lentement une main sur le visage, puis secouant la tête dit le nom d'une localité : « ... district de Pavie ; chez moi je suis fermier. » Et, après un bref silence : « Travailleur dans le génie à l'armée et travailleur sans génie à la maison. » Il devait s'agir d'une boutade qui sait combien de fois répétée dans des jours différents. « Et vous, d'où êtes-vous ? » voulut-il savoir.

– Je suis de Nova, district de Monza.

– Alors nous sommes presque pays, lombards quoi.

– Oui, reconnut l'officier, presque pays.

Il y eut un autre silence.

– Qui sait ce qui se passe chez nous en ce moment, hein mon lieutenant ?

– A vrai dire c'est de ce qui se passe ici que nous devons nous inquiéter, lui répondit Michele en dialecte, en faisant un vague geste circulaire.

Le soldat regarda dans la direction où, avant de retomber, la main de l'officier couverte du gant de toile s'était un instant arrêtée : là, à quelques mètres d'eux, se trouvait – horrible vision – un cadavre sur le dos, le sternum ouvert de la gorge au nombril.

– Je ne l'ai fait que deux fois, s'exclama, en dialecte lui aussi, le soldat, sur la tête de mon gamin, je vous jure que je ne l'ai fait que deux fois, quand vraiment j'étais devenu fou à cause de la faim. Si je ne l'avais pas fait, balbutia-t-il, à cette heure-ci je serais mort.

– Mais de quoi parles-tu ? Je ne faisais pas allusion à... à ça, murmura Michele embarrassé.

– Au moins s'ils nous donnaient un peu à manger ! gémit le soldat. On ne peut pas rester sans manger, on ne peut pas. Mais, mon lieutenant – maintenant il bégayait de plus belle – je ne l'ai pas fait à un vivant, c'est-à-dire à un mourant, comme font certains, sous prétexte que c'est trop dur ensuite d'ouvrir avec le canif la chair gelée. Moi jamais à un vivant, et même pas à ceux qui venaient de mourir. Je n'ai jamais bu de sang frais. Jamais ! Il criait presque.

– Calme-toi, lui dit le sous-lieutenant, essaie de te calmer. Je ne parlais pas de ça, et je ne t'accuse pas. De quel droit le ferais-je ? Allons, courage.

Mais le petit soldat, tenant toujours sa boîte, avait porté ses deux mains à son front et, tout courbé, continuait à être la proie d'une agitation irrépressible.

Michele ne savait plus que dire ou que faire pour le calmer. Comme pour le tirer d'embarras des cris confus s'élevèrent qui le firent se retourner : des charrettes, escortées par des gardes en armes, entraient dans le secteur des baraques : ils transportaient des bidons métalliques d'où s'élevait une épaisse vapeur.

– Voilà la lavasse, dit-il au soldat, allons courage, la lavasse arrive.

L'autre redressa la tête comme électrisé.

– Tu vois, tu l'avais dit, tu l'avais deviné, dit Michele revenant au parler italien, la soupe arrive.

Mais l'autre ne l'entendait plus. Il porta tour à tour ses yeux rougis sur les charrettes, puis sur les baraques d'où, d'un moment à l'autre, sortiraient les autres prisonniers, leva sa boîte vers le ciel, fit quelques pas pressés vers les charrettes, s'arrêta, revint sur ses pas, s'arrêta encore pour regarder avec une folle avidité les bidons qui arrivaient puis, en courant presque, se dirigea vers sa baraque d'où commençaient à sortir en hurlant d'autres soldats. Il s'arrêta à une certaine distance de la bâtisse et se tourna vers les char-

rettes, sa boîte de nouveau levée vers le ciel. Les autres se précipitèrent pour faire la queue derrière lui. La plupart étaient italiens, mais il y avait aussi des Roumains et des Hongrois, tout aussi crasseux.

D'autres files désordonnées commençaient à se former devant d'autres baraques ou groupes de baraques. En entendant le cri « la soupe la soupe », les prisonniers qui gisaient inertes et engourdis sur la paille et sur les guenilles sortaient de leur léthargie, écarquillaient les yeux et, qui avec des gamelles, qui des boîtes, des bidons, des couvercles de gamelles, abandonnaient leurs tanières et se précipitaient dehors vers la nourriture. Un petit nombre – non pas de Hongrois mais de Roumains et surtout d'Italiens – au lieu de se résoudre à faire la queue couraient vers les voitures, desquelles les repoussaient les gardes en armes en leur pointant sur la poitrine les longues et terribles baïonnettes de leurs fusils. Pendant ce temps, des prisonniers continuaient à sortir de leurs refuges, certains se traînant à quatre pattes sur la glace. Il y en avait qui étaient incapables de marcher et qui s'avançaient soutenus par un compagnon qui portait aussi leur bidon : dans quelques cas donc – bien que très rares – la vieille solidarité n'avait pas disparu et s'était faite au contraire plus héroïque.

Michele – après s'être assuré, avec un dépit égoïste, qu'aucune autre charrette ne se dirigeait vers l'écurie des officiers – décida de saisir l'occasion d'observer de près les soldats. Ils étaient très amaigris, certains semblables à des spectres, tous avaient perdu des dizaines de kilos. Les gamelles et les couvercles qu'ils tenaient dans les mains étaient en général noircis par le feu : voilà donc où étaient cuits les horribles bouillons (Michele se rappela avoir vu, dans le refuge des officiers, de semblables gamelles noircies). Les files se mirent de plus en plus à ressembler à des embouteillages surtout après que les bidons (des fûts d'essence coupés à moitié) eurent été tirés des charrettes, un devant chacune d'elle. Les cuisiniers et les prisonniers qui les aidaient hurlaient qu'on fasse de l'ordre, tapaient sur les plus envahissants avec les lourdes cuillers de fer, les leur pointaient sur la poitrine et même sur le visage pour les faire reculer.

Le sous-lieutenant s'était arrêté près de la file où se trouvait le petit soldat de Pavie qui, sa boîte toujours brandie, ses talons plantés dans la neige, s'efforçait à coups d'épaules de maintenir en arrière ceux qui le suivaient. Un petit groupe qui avait été repoussé par les charrettes tenta de se frayer un chemin derrière lui. Tout ce monde hurlait, poussait, quand tout à coup eut lieu une chose terrible : Michele vit distinctement, sous une poussée plus forte, le petit soldat tomber dans le bidon, la tête la première dans le bouillon brûlant. Il ne distingua pas ses hurlements qui se confondaient avec ceux des autres : il vit ses jambes s'agiter en l'air quelques instants, puis s'affaisser.

Il se précipita vers lui : le saisissant avec ses plus proches voisins par les jambes et par la capote, il le tira dehors. Le soldat lui resta entre les bras, tête pendante : sa boîte gisait par terre dans la lavasse renversée et fumante tandis que du bouillon et de la vapeur sortaient de ses vêtements et de ses

cheveux noirs, souillés et aplatis. « Bande de salauds ! » hurla le sous-lieutenant à l'adresse de ceux qui l'entouraient « maudites bêtes féroces ! » hurla-t-il aussi, comme devenu fou, aux cuisiniers roumains. « Dégage, dégage », firent ceux-là en brandissant leurs louches : ils devaient procéder à la distribution. Du reste, seul les premiers de la file s'étaient vraiment rendu compte de la chute et demeuraient muets, les autres continuant à pousser et à crier. L'officier se domina : en soutenant le petit soldat à la tête inclinée il recula de quelques pas.

– Qui m'aide à le porter dans la baraque ? demanda-t-il d'une voix changée. Hein, qui m'aide ?

– Moi, lui répondit quelqu'un derrière lui.

Michele se retourna : il vit un aumônier qui portait barbe et chapeau alpin. Il avait l'air accablé, il venait sans doute de sortir de la baraque, en même temps que les derniers.

– Tu crois que tu y arriveras ?

– Oui.

– Dépêchons-nous alors, dit Michele, soulève-le par les pieds.

– Oui, souffla l'autre.

Ils portèrent à bout de bras dans la baraque l'homme évanoui – qui ne pesait pas lourd et dont les vêtements continuaient à dégoutter de filets et de gouttes de lavasse.

– Ici, dit l'aumônier essoufflé, en indiquant du menton un grabat. Sa place doit être celle-là. Il est de Pavie, n'est-ce pas ?

– Oui, de la province de Pavie. Quand ils eurent étendu l'homme parmi les guenilles : « Je ne t'ai encore jamais vu », haleta l'aumônier.

– Je suis arrivé cette nuit. Et toi comment t'appelles-tu ?

– Père Norberto Fiora, capucin.

Il était squelettique et aussi mal en point que les autres. Son visage était cramoisi par l'effort.

Michele lui dit son nom puis, montrant le soldat évanoui : « Tu crois qu'il s'en sortira ? » demanda-t-il.

– Non, lui répondit l'aumônier en fermant un instant les yeux. Non, il est trop brûlé.

– Tu t'y connais dans ce domaine ?

L'autre fit un signe affirmatif : « J'étais dans le secteur de santé de la Julia. »

– Alors qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda le sous-lieutenant.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? répéta l'aumônier. J'attendrai qu'il revienne à lui pour lui donner l'absolution. C'est sûr qu'une fois réveillé il hurlera de douleur tant qu'il aura du souffle. J'ai vu des brûlés par les lance-flammes : il faudrait avoir de la morphine, mais...

S'asseyant sur les guenilles à côté de l'homme évanoui, il ôta son chapeau alpin et le posa sur ses genoux, puis il regarda le sous-lieutenant : peut-être s'attendait-il à ce que lui aussi s'asseye pour attendre.

Mais Michele ne s'en sentait pas le courage. « Ne me crois pas lâche », dit-il. « Je retourne dans la remise des officiers. Je suis arrivé cette nuit et... » il secoua la tête sans poursuivre.

L'aumônier hocha la sienne : « Oui bien sûr, tu dois t'habituer. Et puis, avec les forces que tu as encore, tu pourras en aider beaucoup. »

– Moi ? peut-être. Eh bien allons, bénis-moi, dit le jeune homme. Et même, absous-moi, moi aussi. Il s'agenouilla et ôta son calot.

Sans quitter le grabat l'aumônier leva la main droite et, tout en murmurant les paroles latines, traça au-dessus de lui le signe de la croix. Michele remarqua qu'il avait le cou mince, les cheveux courts et disposés en couronne autour de la tête, la barbe rare et des yeux clairs, enfantins. Il se souvint des capucins qui soignaient les pestiférés dans le lazaret de Manzoni.

– Dis-moi, sais-tu que tu ressembles à saint François ? fit-il en se relevant. Comment as-tu dit que tu t'appelles ?

– Père Fiora.

– Salut père Fiora. Ayant remis son calot Michele le salua aussi militairement : puis il tourna les talons et sortit de la baraque.

Dehors, devant la marmite, l'horreur continuait : certains hommes, penchés sur la terre entre les pieds des autres, suçaient même la boue, tout imprégnée du bouillon renversé. Sans s'arrêter, le sous-lieutenant se dirigea vers son refuge.

Il entrevit au loin, dans la cour d'une des écuries, le commissaire italien qui l'avait accompagné dans cet horrible lieu. « Celui-là vient certainement de faire sa bonne collation... » Avec sa veste de cuir noir, le commissaire marchait, l'air sévère, accompagné par deux officiers russes auxquels il montrait quelque chose de sa main gantée. « Regardez-le l'intrépide chevalier de la civilisation contre le fascisme. » Qui sait de quoi il pouvait bien parler avec ces deux autres champions.

4

Quand Michele fut dans l'écurie il écarta définitivement l'idée – qui couvait depuis le matin – d'explorer le long couloir parsemé de cadavres et de déjections, et il s'insinua plutôt dans le box de l'équipe où tous les autres, pour ne pas gaspiller d'énergie, étaient restés allongés sur le poussier de paille.

Il reprit sa place entre les sous-lieutenants Ghiglione et Dal Toso, répondit à quelques questions en essayant de participer à la conversation, lente et fragmentaire, qui était en cours. Mais, au bout d'un moment, il ne fut plus en mesure de parler : les choses qu'il avait vues le révulsaient, hurlaient en lui, au point qu'il ne parvenait presque pas à saisir ce que les autres disaient.

– N'y a-t-il pas dans le *lager* des officiers médecins ? demanda-t-il tout à coup, obsédé par l'image du petit soldat ébouillanté. (« Qui sait s'il a repris conscience et s'il n'est pas en train de crier de douleur ? Travailleur dans le

génie à l'armée et travailleur sans génie à la maison... Hein mon lieutenant ? Oh pauvre bougre ! »)

– Bien sûr qu'il y a des officiers médecins, lui répondit Ghiglione, et certains s'échinent même beaucoup, par exemple ici, deux box après le nôtre, Giannetto de Messine. Mais tu vois bien toi aussi quelle est la situation.

– Les médecins ont calculé que si ça continue comme ça, nous de la Cuneense, nous avons encore, en moyenne, quinze jours à vivre, dit Dal Toso. Ils disent que quelques-uns, les moins sous-alimentés, pourront au mieux aller jusqu'à un mois.

– Combien y a-t-il de prisonniers dans tout le *lager* ?

– Personne ne le sait : il y en a qui disent vingt mille, d'autres trente mille, mais rien n'est sûr. Il en arrive de temps en temps des nouveaux, maintenant presque seulement hongrois.

– Les morts, il y en a à peu près cinq cents par jour : ça nous le savons parce que, il y a trois jours encore, nous les portions tous les matins sur une civière, puis avec les charrettes, hors du camp, et que nous les jetions dans un grand vallon.

– Sans les ensevelir ?

– Evidemment. Comment faire pour remuer la terre gelée ? Les jeter dans le vallon était déjà une grande fatigue. Parce qu'il faudrait que tu le voies ce vallon : il est plein à ras bord de morts, qui sait combien de milliers ils sont.

– Mais à présent nous n'avons même plus la force de charger les charrettes. Au début le commandement russe a insisté, puis il a laissé tomber. De toute façon ils s'en foutent.

– Mais, fit remarquer Michele horrifié, si on ne les porte pas dehors, à un moment donné ce *lager* deviendra une grande fosse de morts et de vivants mêlés. Ce sera une chose épouvantable.

– Ça ne l'est pas déjà ?

– Écoutez, dit le sous-lieutenant en s'asseyant. Il ne parvenait pas, à cause de l'excitation, à dominer les mouvements de sa bouche. Pourquoi, puisque nous n'avons pas d'issue, ne demandons-nous pas à être tous fusillés ?

– Qui te dit que nous ne l'avons pas déjà demandé ? Si tu veux le savoir, nous avons tous ensemble délégué le colonel Scrimin, qui est le commandant du Second régiment alpin, pas le premier venu, pour qu'il fasse la demande. Le commandant russe – qui est colonel lui aussi – l'a reçu et tu sais ce qu'il lui a répondu ? Tout simplement qu'il n'est pas autorisé à nous fusiller. Scrimin lui a alors demandé de nous laisser ramasser les pommes de terre qui se trouvent dans les champs de l'autre côté du vallon des morts : là les paysans, avec le désordre qu'il y a en Russie, ou peut-être à cause de la proximité du front, je ne sais pas, n'ont pas fait la récolte ; tout ça c'est de la marchandise qui, avec le dégel, sera de toute façon perdue. Tu sais ce qu'a fait le commandant russe ? Il s'est mis à rire. Il a dit à Scrimin que ce serait là une initiative individuelle, ce qui en Russie n'est pas concevable, quelque

chose comme ça. Puis il lui a dit de ne pas s'en faire, que les vivres arriveront.

– Oui, les Russes le disent toujours, soupira quelqu'un, et pourtant ils nous laissent mourir, pas parce que ce sont des sadiques, mais plutôt pour ne pas donner aux autres Russes l'impression qu'ils sont favorables à l'ennemi.

– Ce n'est pas seulement ça : ils sont aussi je-m'en-foutistes et fainéants par nature.

– Il y a aussi le fait que leur vie est tellement dégueulasse qu'il n'en font aucun cas. Alors imagine le cas qu'ils peuvent faire de la nôtre.

Cette lugubre conversation fut interrompue par le retour du *natchalnik*, ou chef d'équipe, don Turla qui avait été appelé dans un autre box de l'écurie pour apporter le réconfort religieux à un mourant. « Allons », dit-il en ouvrant la porte, « c'est l'heure de transporter les morts et de balayer le couloir. » Il regarda Michele : « Tu nous seras d'une grande aide avec les forces que tu as. » Puis il s'adressa à trois autres : « Massobrio, Francescone, Torsegno, aujourd'hui c'est à vous, allons. »

Les interpellés se levèrent, d'abord sur leur séant ou sur les genoux, puis debout : ils étaient en piteux état.

– Allons, dit don Turla, prenons les ceintures.

Il alla lui-même détacher d'un clou quelques ceintures de pantalons (qui sait à qui elles avaient appartenu...), et sortit du box avec les quatre hommes. Ils commencèrent l'ingrate tâche : ils bouclaient les ceintures autour des chevilles des cadavres (la plupart déjà poussés dans le couloir, certains cependant demeurés dans les box) et, deux ou trois hommes par cadavre, les traînaient lentement jusqu'à l'air libre sur le sol parsemé d'excréments, d'urine et de sang de diarrhée. Suivant alors leur exemple quelques autres groupes – peu nombreux – et aussi quelques individus isolés sortirent des box et se mirent de la même façon au travail.

Dans l'après-midi, les effets bénéfiques de la visite du commissaire italien se firent sentir : non pas que la nourriture fût distribuée, ça non, mais les *natchalnik* furent convoqués et on leur donna l'ordre de constituer immédiatement des équipes anti-cannibalisme à la tête desquelles, comme coordinateur, fut placé l'énergique capitaine Fortunato Amico, de la division Cuneense.

Les équipes – leur fut-il expliqué – devraient effectuer leur surveillance à tour de rôle, armées de barres de fer ou de bâtons : « parce qu'il n'y a que les bastonnades, pourvu qu'elles soient données sans pitié, qui stoppent le cannibalisme », expliqua le commissaire. Il semblait compétent en la matière. Don Turla, qui l'écoutait avec les autres *natchalnik* en fut troublé : qu'est-ce que cela signifiait ? Etait-ce que dans les autres *lager* il se passait les mêmes horreurs qu'ici ? Il essaya de se rassurer en pensant que non, que ce n'était pas possible. Peut-être que le réfugié politique avait fait partie de la lutte pour contraindre les paysans à la collectivisation des terres : tout le monde savait que dans cette circonstance – dix ans auparavant – la faim

avait, dans beaucoup de villages ukrainiens, entraîné des cas d'anthropophagie.

– Les cannibales pris sur le fait, intervint le colonel commandant russe – devront être consignés aux gardes, qui les fusilleront immédiatement. Trapu, bien nourri, il parlait de mise à mort avec désinvolture : il n'imaginait pas que bientôt, très bientôt – selon la praxis communiste de l'époque – ce serait son tour d'être fusillé.

Les chefs d'équipes proposèrent et obtinrent que soit reprise l'évacuation des cadavres par les prisonniers qui venaient d'arriver et qui n'étaient pas encore totalement épuisés par la faim. L'évacuation reprit le jour même, sur les véhicules qui servaient aussi au transport des bidons de soupe.

5

Au second jour de son arrivée, Michele – très abattu (après avoir prêté main forte aux collègues du box pour traîner les cadavres à l'extérieur, procédé ensuite presque seul au nettoyage, et enfin accompagné et soutenu quelques-uns des plus épuisés tandis qu'ils déféquaient) – gisait immobile comme les autres sur la paille, les yeux clos. Durant ces deux jours il n'avait reçu que cent grammes de pain noir. Personne ne parlait. Malgré le froid encore terrible, don Turla avait ôté sa capote et, après avoir aussi retiré à moitié sa vareuse, frottait lentement, avec un chiffon de laine, un de ses bras qui le faisait souffrir à cause des séquelles d'un début d'engelure.

Tout à coup la porte de l'écurie s'ouvrit toute grande et, comme un fou, un chasseur alpin surgit du couloir : « Mon père ! » vociférait-il. « Où est don Turla ? »

– Ici, lui répondit l'aumônier, je suis ici.

Le soldat courut vers le box et s'agrippa aux barreaux. Il était extrêmement maigre. « Venez vite mon père », hurla-t-il, « venez tout de suite. Ils veulent manger mon cousin. »

L'aumônier le regarda un instant en silence, puis se hâta de réendosser ses vêtements : « J'arrive » dit-il.

– Je t'accompagne, fit Michele au prêtre, en se levant à son tour.

Ils suivirent prestement le chasseur. « C'est la vue du sang qui leur fait perdre la tête, ils sont comme fous », rapportait celui-ci en dialecte brescian. « C'est un garde, maudit soit-il, qui a tiré sur mon cousin », racontait-il par bribes. « Alors que nous revenions de transporter les morts, lui a repéré des saloperies de l'autre côté de la route : « Les pommes de terre », a-t-il dit, « il y a des morceaux de pommes de terre... » Il y a des jours où l'on voit des pommes de terre partout. Je n'ai pas eu le temps de le retenir, à peine était-il sorti de la file que le garde a tiré, ce salopard, lui coupant presque une jambe. Nous l'avons ramené sur une charrette. Mais avec tout ce sang... Oh, mon père ! »

– Où se trouve-t-il maintenant ?

– Il est enfermé dans l'étable. Deux compatriotes de val Camonica le défendent.

– Et combien sont-ils qui veulent le... manger ?

– Quatre, ils sont quatre.

Ils entrèrent dans la plus proche des écuries, subdivisée non pas en box, mais en étables fermées. Dans le couloir une traînée de sang frais menait à celle où se trouvait le blessé. Quatre soldats s'acharnaient sur la porte branlante, essayant de l'ouvrir au moyen d'un morceau de bois pointu qu'ils actionnaient comme un levier.

– Les voilà, vous les voyez ? brailla le chasseur.

Ceux-ci ne firent pas plus attention aux nouveaux venus que s'ils n'existaient pas. Ils semblaient ne plus voir ni entendre, ne penser qu'à une chose : au sang rouge, à la chair et aux viscères frais disponibles qui se trouvaient derrière cette porte.

Se précipitant vers eux le sous-lieutenant cria : « Eh, vous autres, que faites-vous ? Etes-vous devenus fous ? Arrêtez, arrêtez. »

– Arrêtez-vous, répéta don Turla, accourant à son tour.

Les deux hommes qui, de l'autre côté de la porte, s'efforçaient d'en empêcher l'ouverture, paraissaient, à leurs voix, eux aussi à moitié possédés.

– Garçons, écoutez-moi, dit le prêtre en s'adressant aux quatre hommes avec gravité. Vous rendez-vous compte de ce que vous voulez faire ? Vous voulez tuer un homme, un malheureux comme vous, pour boire son sang. C'est une chose monstrueuse, essayez de réfléchir.

– Et si je tuais l'un de vous, hein ? cria le chasseur, je vous jure que si vous... je... Le prêtre l'arrêta d'un geste. Calme-toi lui dit-il.

– Oui, calme-toi, répéta Michele.

L'alpin émacié baissa les mains qu'il avait élevées comme des griffes.

Rien, de toute façon, ne paraissait avoir de prise sur les quatre forcenés. Ils continuaient à s'acharner sur leur outil avec une sorte de méthode. « Allez », se disaient-ils l'un l'autre en haletant. « Allez, pousse fort. – Ici, le bois ici. – Allez, vas-y. »

Père Turla, se tassant, s'insinua au milieu d'eux et leur fit face, le dos à la porte. Michele mit sa main sur le bâton que les hommes manœuvraient, prêt à serrer : il ne leur aurait du moins pas permis de l'utiliser comme arme. « Essayons de raisonner un peu » dit l'aumônier d'une voix qu'il eut du mal à garder calme.

Les quatre hommes se trouvèrent bloqués. L'un d'eux avait son visage presque contre celui du prêtre : il sembla sur le point de le mordre. « Aaah, que veux-tu toi », bafouilla-t-il, en le fixant avec des yeux exorbités.

– Je veux parler avec toi, lui répondit don Turla, je suis aumônier et je suis venu ici pour parler avec toi.

– Aumônier ? L'autre ouvrit et referma les yeux à plusieurs reprises : « Aum... quoi ? » Il semblait ne pas saisir, et en même temps il tanguait sensiblement, affaibli comme il l'était par la faim.

– Oui, aumônier, répéta père Turla. Vous ne voulez pas parler avec l'aumônier, les gars ?

Ils ne lui répondirent pas, mais ils le fixaient maintenant tous les quatre avec des yeux hagards.

– Votre chez vous en Italie, dit le prêtre. Votre mère. Vous y pensez ? Il s'adressa à celui qui lui faisait face : « Ta mère. Où peut bien être ta mère en ce moment ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Hein, dis ? Ta mère. Ta mère ».

L'autre, qui continuait à le regarder d'un air mauvais, recula un peu son visage, ouvrit de nouveau les yeux et les ferma à plusieurs reprises. Il se mit à respirer avec difficulté : « Ma mère... », grommela-t-il.

Chez les autres paraissait aussi lentement se faire jour une lueur de réflexion.

Ceux qui, derrière la porte, la tenaient bloquée, la secouaient encore de temps en temps, ne comprenant pas ce qui était en train de se passer de l'autre côté et continuant à parler entre eux avec fureur.

L'aumônier regardait tour à tour les quatre hommes, en se demandant s'ils allaient vraiment recouvrer la raison : ils se tenaient encore tous les quatre devant lui, mais non plus agressifs.

Il recommença à parler, s'adressant toujours directement tantôt à l'un, tantôt à l'autre : il lui parlait de son pays, de sa maison lointaine, de sa mère. Puis il se mit à parler de Dieu, du sacrilège, de ce que, – devant Lui – poussés par l'horrible faim, ils avaient été sur le point de faire. Il se sentait épuisé (par la faim lui aussi, par sa douleur rhumatismale au bras, et maintenant par cette intense émotion). A la fin l'un des quatre, peut-être moins inculte que les autres, réalisa, lui prit tout à coup la main, s'agenouilla et la lui baisa.

L'aumônier se pencha et l'étreignit. Les trois autres firent un pas en arrière. « Relève-toi », dit le prêtre à l'homme agenouillé, « relève-toi » ; et il passa une main sur son visage strié de larmes.

A ce moment-là le chasseur tapa fortement sur la porte, appelant par leurs noms ceux qui se trouvaient de l'autre côté : « Ouvrez, c'est fini », disait-il dans le dialecte de val Camonica, « il n'y a plus de danger. Ouvrez. Il y a ici l'aumônier. » Il leur fallut un certain temps pour comprendre.

Enfin la porte s'ouvrit et, précédés par le chasseur, père Turla et Michele purent entrer. Les quatre autres, hébétés, encore mal revenus de leur délire, restèrent sur le seuil.

A l'intérieur il y avait au moins vingt soldats : deux seulement debout près de la porte et agités, les autres apparemment indifférents. Epuisés, anéantis, ils gisaient sur le sol et dans la mangeoire, dans la pénombre gelée. On aurait dit un troupeau de spectres, accablé et inerte, occupé à ruminer une angoisse inhumaine, impossible à rendre avec des mots.

Le blessé – auprès duquel son cousin était tout de suite accouru – était encore conscient : il avait donc suivi, on peut imaginer avec quelle terreur, les efforts de ses deux compatriotes pour empêcher l'entrée des buveurs de sang. Don Turla se pencha sur lui et essaya de le réconforter en lui répétant qu'il n'y avait plus de danger : l'autre voulut se confesser ; il était très faible, il ne lui restait visiblement que quelques heures à vivre. Son cousin s'écarta un peu, le prêtre confessa le mourant et lui donna l'absolution.

Puis, se redressant, il se tourna vers les autres et d'une voix triste leur reprocha leur précédente indifférence. Les spectres le regardaient, l'air hagard. Avec des termes peut-être un peu impropres – de prêtre montagnard – mais avec la très haute autorité qui lui venait de ce qu'il était le porte-parole de Dieu, don Turla leur rappela le destin de l'homme, son incomparable dignité. Après quoi il les invita à réciter avec lui l'acte de repentir : il les absoudrait, dit-il, collectivement, avec le *in articulo mortis* qui se donnait sur les champs de bataille. Alors quelques-uns des spectres se mirent à genoux. Sur une invitation de don Turla, les quatre malheureux eux-mêmes qui se trouvaient sur le pas de la porte entrèrent et, se serrant dans le chiche espace, s'agenouillèrent par terre. Des voix hésitantes accompagnèrent mot après mot la voix de l'aumônier qui récitait l'acte de contrition.

6

Quelques jours plus tard, dominant avec effort sa répugnance, Michele se décida à reprendre l'exploration du *lager*. Au sortir de la zone des officiers il se dirigea tête basse vers un secteur où, d'après ce qui lui avait été communiqué par ses collègues du box, les Russes n'avaient jamais, ou presque jamais, effectué de distribution de vivres. « Et il y a là des gens qui sont arrivés dix ou quinze jours avant nous ». Si les choses étaient vraiment telles, se demandait le sous-lieutenant, comment ces infortunés pouvaient-ils être encore en vie ?

Il entra au hasard dans l'une des écuries de ce secteur, extérieurement semblable aux autres. L'intérieur, presque noir, n'était pas comme il s'y attendait, subdivisé en box ou en étables, mais formait une unique et très longue grande pièce. Là, à son grand étonnement, les prisonniers (de trois à cinq cents d'après une estimation approximative qu'il fit ensuite) étaient tous assis par terre, en rangées presque ordonnées. Une première rangée était assise contre l'un des murs les plus longs ; devant elle se trouvait une seconde rangée d'hommes, dos appuyés à la première ; d'autres rangées se succédaient, chacune appuyée à celle qui était derrière. Entre les soldats – tous italiens – et le mur d'en face, demeurait un passage où le sous-lieutenant s'engagea, fendant une odeur de putréfaction absolument démentielle.

Dès les premiers pas il eut l'impression que, dans le relatif silence du lieu, tous les soldats devant lesquels il passait, ou presque tous, le regardaient. Et tandis qu'il avançait de plus en plus hésitant, il commença à son

tour à examiner ces rangées de visages épuisés, pour voir s'il y en avait un de connu. Comme aimantés, beaucoup de ces garçons accompagnaient son passage de lents mouvements de leurs têtes. Qui sait quel délire ils poursuivaient ! Tous pourtant – il s'en aperçut – ne le regardaient pas vraiment : en fait, bien qu'ils aient les yeux ouverts, beaucoup d'entre eux étaient morts. Il y avait aussi des morts avec les yeux fermés et plus d'un avec la bouche grande ouverte. Combien y avait-il de morts ? Après un rapide coup d'œil d'ensemble, l'officier estima qu'un tiers environ des hommes assis par terre étaient des cadavres. Il s'arrêta. Il aurait voulu parler, mais sa langue était comme paralysée.

Du mur libre se détacha alors l'un d'entre eux qui vint vers lui, d'abord sur les genoux puis, après s'être péniblement mis debout, à pas traînants. Il était nu-tête mais portait au bras les grades de sergent : il gardait les yeux fermés, les ouvrait seulement imperceptiblement de temps en temps. « Le pain va arriver hein ? » dit-il quand il fut devant l'officier.

– Le... Quoi ? balbutia Michele.

– Le pain. Nous l'attendons, parce que nous savons qu'il doit arriver.

Au lieu de lui répondre l'officier le dévisagea quelques instants : « Toi... qui es-tu ? » lui demanda-t-il avec effort.

– Sergent B., du cinquième régiment alpin. Je suis le chef de chambrée.

– Comment se fait-il que dans ta chambrée... ils soient tous assis en file comme ça ?

– Pour faire de l'ordre. C'est le commissaire italien qui a dit hier que si nous arrêtons le cannibalisme et si nous faisons de l'ordre, les Russes nous donneront à manger. Et je les ai tous convaincus, vous voyez ? Nous avons porté les morts dehors et ceux qui... il fit des deux mains le geste de s'ouvrir la poitrine – nous les avons fait disparaître.

– Fait disparaître ?

L'autre opina, eut un pauvre rictus, puis indiqua de sa tête aux yeux clos une sorte de fente dans le plafond d'où pendaient quatre jambes décharnées.

– Vous avez caché là ceux qui étaient ouverts ?

Le sergent fit signe que oui : « Comme ça maintenant ils nous donneront à manger. »

– Le commissaire italien n'était pas ici hier, il était là il y a trois jours, murmura l'officier, toujours hébété.

– Quoi ? demanda l'autre qui n'avait pas compris.

L'officier ne répéta pas la phrase, réalisant tout à coup qu'il pouvait précipiter ces malheureux dans le désespoir.

– Est-ce qu'ils étaient tous vivants quand tu les as fait s'asseoir de cette façon ?

Le sergent aux yeux fermés fit signe que oui.

– Donc en trois jours à peine il en est mort un tiers, évalua le sous-lieutenant. Il se sentit envahi par une irrésistible terreur : « Ici plus personne ne se sauve... Nous mourrons tous », se dit-il. « C'est obligé. Tous, tous ! » Il ne

parvenait plus à penser à autre chose. Il fit au sergent un vague signe de salut et, sans plus prononcer un mot, retourna vers la porte. Tandis qu'il marchait dans la puanteur à couper le souffle, les regards muets des soldats assis par terre se remirent à le suivre.

Dehors l'officier rejoignit avec effort son écurie et alla se blottir en silence dans le box parmi les autres de son équipe.

A dater de ce jour-là il ne sortit plus en exploration, et s'appliqua au contraire scrupuleusement à se ménager de toutes les façons possibles, à éviter de dépenser son énergie, à durer. Par moments il éprouvait de la honte pour ce choix et pour l'incroyable capacité d'égoïsme qu'il découvrait en lui-même : mais la terreur d'être réduit à l'état de sous-homme et de mourir de faim comme étaient déjà morts quelques-uns de ceux avec qui il avait parlé la nuit de son arrivée, était beaucoup plus forte que son sens du devoir et de la dignité.

Il resta à Krinovaïa encore quelques jours, durant lesquels il reçut, comme les autres officiers, à peine cent grammes de pain noirâtre. Il les mangea très lentement, évitant de penser aux soldats de la grande pièce, lesquels sans doute étaient encore là, les vivants et les morts, assis tous ensemble à attendre leur pain.

7

Le 4 mars 1943 les Italiens survivants furent transférés en train de Krinovaïa vers les *lager* de l'intérieur : les soldats vers la Sibérie, les officiers – au nombre de quatre cent trente-huit – vers la région de la Volga.

Au cours du voyage qui dura huit jours (huit terribles jours – pour parcourir moins de mille kilomètres), les officiers reçurent journellement une mince tranche de pain par personne et quelques poissons secs, mais la plupart du temps pas d'eau à boire – dans certaines voitures même, pas une seule fois.

« Et pourtant dans les gares il y a de l'eau », se disaient-ils entre eux et à part soi : « Pourquoi nous donnent-ils du pain et même du poisson, mais pas d'eau ? » C'était l'éternelle histoire : les gardes du train (qui n'étaient pas les mêmes qu'au *lager)* voulaient montrer aux nombreux espions cachés parmi eux qu'ils n'étaient pas tendres envers les ennemis du communisme. C'était pour chaque gardien russe un impératif dont il fallait tenir compte, impératif d'autant mieux accepté qu'il entraînait – comme ici – une notable économie de fatigue. De temps en temps les gardes échangeaient parfois des boutades du type : « ils mangent notre poisson sec, qu'ils le paient au moins d'un peu de soif. »

La torture par la soif est encore plus terrible que celle par la faim. Les prisonniers commencèrent à lécher le givre qui se formait sur les parois intérieures des wagons, en particulier sur les boulons de fer. Durant les interminables arrêts ils criaient à qui mieux mieux tous ensemble pendant des heures, pour qu'on les autorise à descendre et à ramasser de la neige,

mais chaque fois sans résultat. Ils mouraient toujours plus nombreux. Au matin, quand on ouvrait les voitures pour la distribution du pain et des poissons, les cadavres amoncelés près des portières pouvaient être poussés dehors. Mais aucun des vivants n'avait le droit de descendre.

Recroquevillé au milieu des autres, Michele était de plus en plus possédé par l'horreur. Son expérience des quelques jours dans la poche lui avait paru inégalable en atrocité, puis il y avait eu celle sans comparaison plus atroce de Krinovaïa, et maintenant celle-ci, de la mort par la soif, enfermés dans des voitures glacées. Depuis combien de siècles se demandait-il, les Italiens ne faisaient plus d'expériences aussi barbares ? Pour en retrouver de semblables il fallait remonter très loin en arrière, peut-être au temps des luttes avec les Turcs, et peut-être plus loin encore... Il fallait, en tout cas, remonter aux heurts avec les peuples non chrétiens. Mais n'avait-il pas cherché lui-même à faire l'expérience de ce milieu déchristianisé ? Ne s'était-il pas efforcé de toutes les façons de venir ici, sans se soucier, entre autres, de la souffrance que cela causerait à son père ? Eh bien voilà, maintenant il était ici, maintenant il la faisait son expérience.

Chaque voiture avait, dans un coin, un trou crasseux grumeleux d'excréments qui servait de cabinet. A travers cette ouverture les prisonniers s'efforçaient de faire descendre des boîtes pour recueillir la neige en dessous et, de fait, en se souillant à chaque fois, ils parvenaient à en recueillir un peu. Dans la voiture de Michele ce fut là la seule boisson dont ils purent disposer durant tout le voyage qui dura, on l'a dit, huit jours.

Le 1er mars, à la gare d'arrivée, leurs geôliers les comptèrent : des quatre cent trente-huit qu'ils étaient au départ il n'en restait plus que cent quatre-vingt-quinze en vie : plus de la moitié étaient donc morts.

On les fit mettre en colonnes et continuer à pied – ce qui n'était pas rien pour des gens aussi épuisés – vers le *lager* 74 de Oranki, distant de la gare de huit kilomètres et dans lequel se trouvaient déjà quelques centaines d'officiers italiens. Le *lager* – comme le remarqua Michele en y entrant – était un ancien monastère. De même que les écuries tsaristes de Krinovaïa, ce couvent, avant de servir aux prisonniers de guerre, avait lui aussi été transformé en pénitencier pour les déportés civils russes.

A la fin du mois d'avril y arrivèrent, derniers de Krinovaïa, le lieutenant médecin De Ponti et le sergent interprète de russe Malerbi. Tous les deux rapportèrent qu'avec le dégel le vallon où avaient été entassés les cadavres (vingt-sept mille à peu près, selon les évaluations du commandement russe), avait répandu une telle puanteur que l'air en avait été infesté sur des kilomètres et des kilomètres alentour, devenant irrespirable même pour les civils de la bourgade de Krinovaïa. Au début, au moyen de camions militaires, les Russes avaient transporté inutilement de la terre dans le vallon ; par la suite ils avaient évacué le *lager*-charnier et fermé ses issues avec du fil barbelé. Sur toutes les voies d'accès, et sur celles qui menaient au vallon des vingt-sept mille cadavres, des sentinelles avaient été postées pour empêcher quiconque d'approcher.

8

Relativement plus tard, après avoir parlé avec des prisonniers passés par les expériences les plus diverses, Michele et d'autres furent – on l'a dit – en mesure d'évaluer qu'en moyenne, les pertes subies par leurs compatriotes durant les féroces marches du *davaï* qui avaient fait suite à la capture, devaient avoir été de quatre hommes sur dix. Parmi les survivants, encore quatre sur dix environ (soit quelque vingt-cinq pour cent des captifs) étaient sans doute morts ensuite dans les wagons ferroviaires qui les transportaient aux *lager*. Enfin, à nouveau quatre sur dix de ceux qui étaient arrivés aux *lager* (quinze pour cent des captifs) devaient être morts avant le mois d'avril ; non plus seulement de faim et de privations, mais aussi à la suite d'épidémies de typhus pétéchial qui avaient éclaté un peu partout. A la fin avril 1943, vingt pour cent seulement des prisonniers italiens restaient donc en vie[1], et leur possibilité de survie paraissait faible parce que – bien que les épidémies aient été enrayées (grâce surtout aux efforts des médecins prisonniers) – la mortalité restait très élevée en raison de l'alimentation toujours inadéquate.

Les choses en étaient là quand, à la fin avril, se produisit un fait inattendu : une ordonnance de la NKVD – la toute puissante police politique dont dépendaient les *lager* de tous types – avait d'un jour à l'autre prescrit que les prisonniers de guerre devaient être alimentés en suffisance. La mortalité avait diminué du même coup et, graduellement, les hommes, désormais tous réduits à l'état de larves, avaient commencé à revivre.

On s'était beaucoup interrogé dans le *lager* de Oranki à propos de cette miraculeuse ordonnance : Le *Stalin prikaz* (ordre de Staline), comme elle était appelée. Selon certains elle était due à une imaginaire menace d'Hitler de faire mourir de faim par rétorsion tous les prisonniers russes, anglais et américains qu'il détenait. Cette conjecture était pourtant facilement démontée quand on savait le peu de cas qu'Hitler faisait de ses propres soldats faits prisonniers : pire, il n'admettait pas qu'il y en ait. Quant à Staline, il se désintéressait de la même façon des prisonniers russes : tout le monde se rappelait encore que ceux qui étaient employés par nous pendant la guerre à des travaux des champs, avaient très peur d'être libérés par l'armée rouge

[1] A cette date – fin avril 1943 – les prisonniers de guerre italiens enfermés dans les *lager* soviétiques étaient environ dix mille cinq-cents (comme on put le reconstituer plus tard en se rapportant au nombre des rapatriés qui fut de 10.030). D'où l'on peut déduire – si l'on s'en tient aux calculs rapportés ci-dessus – que les Italiens capturés par les Russes (sans compter les blessés incapables de marcher, ceux qui avaient été tués ou qu'on avait laissé mourir dans la neige au moment de la capture) ont dû être en tout de cinquante à soixante mille, et non pas plus de cent mille, comme on le pensait généralement alors dans les *lager* et en Italie, sur la base des nouvelles triomphalistes diffusées par radio Moscou. Le nombre d'environ cinquante-cinq mille personnes (dont 10.030 rapatriés et quarante-cinq mille morts en prison) s'accorde en effet avec les données récapitulatives publiées plusieurs années plus tard par le ministère de la Défense (74 800 morts en tout, sur les champs de bataille et dans les prisons) (N.d.l'A).

parce que – du seul fait d'avoir été faits prisonniers – ils se trouvaient assimilés à des déserteurs. (En effet, après la guerre, les prisonniers russes rapatriés – y compris ceux qui avaient combattu avec les partisans contre les nazis – furent déportés par la NKVD.)

Il devait donc y avoir une autre raison au *Stalin prikaz*: mais laquelle ? Seuls quelques-uns parmi les prisonniers la rattachèrent aux nécessités de la propagande communiste. Avec le printemps de 1943 – argumentaient-ils – les bolcheviks entrevoyaient la possibilité de gagner la guerre et leur vieux programme d'étendre le communisme à l'Europe entière se refaisait d'actualité. Le retour manqué dans leurs foyers de tous les prisonniers de guerre sans exception aurait donc représenté un gros obstacle dans le cadre de la propagande.

La majorité des survivants continuait toutefois à penser qu'il était impossible que les Russes – si arriérés en tout – pussent gagner la guerre. Quant à l'idée d'un élargissement du communisme, ils refusaient carrément, après en avoir expérimenté la barbarie, de la prendre en considération. Les discussions durèrent des mois. Ce fut une nouvelle – communiquée avec discrétion par un commissaire hongrois à ses compatriotes prisonniers – qui les ranima : le commandant russe du *lager* de Krinovaïa avait été « dûment fusillé » à cause de ses « négligences » à l'égard du cannibalisme.

Michele, lui aussi, participa à ces discussions. Après être passé par le typhus pétéchial et avoir failli mourir, il se rétablissait lentement.

Comme l'alimentation, bien que rare, se maintenait dans les limites de la subsistance, en mai, il avait, comme les autres, timidement commencé d'espérer pouvoir survivre. D'autant plus que l'alimentation incluait maintenant un petit apport protéique quotidien – d'une valeur inestimable comme l'expliquaient les médecins prisonniers – constitué de soja que les Américains avaient envoyé en Russie tout exprès pour les prisonniers de guerre.

Ce détail du soja était pour Michele extrêmement réconfortant. « Donc les Américains pensent à nous ! » se disait-il parfois, avec émotion. Il essayait de s'expliquer pourquoi. Pourquoi des étrangers, qui plus est ennemis, s'intéressaient-ils à des résidus d'hommes comme lui et ses compagnons, si ce n'était par civilité et esprit d'humanité ? « C'est donc que les Américains, au moins eux, sont restés civilisés », se disait-il. « Cette civilisation que le christianisme a élaboré au cours des siècles, eux, du moins, l'ont conservée, alors que les autres peuples, aujourd'hui à l'avant-garde de la modernité – les Allemands et les Russes – l'ont perdue. Qu'ils soient mille fois bénis ! » (Rien d'étonnant à ce que le jeune homme interprétât ses extraordinaires expériences du moment sur la base de raisonnements d'autrefois : c'est que, ayant vu de ses yeux, et le monde nazi et le monde communiste, sa vision chrétienne de l'histoire s'était vigoureusement confirmée et lui apparaissait encore plus fondée et convaincante qu'auparavant).

Avec l'arrivée de la belle saison, le sous-lieutenant était passé par d'autres expériences. En effet, les commissaires communistes s'étaient mis

au travail sur les malheureux prisonniers – incapables de réagir à cause de leur état d'inanition – et s'employaient avec zèle à les conditionner pour changer leur façon de penser. Aux yeux de Michele qui n'avait pas la plus petite crainte d'être converti, cela constituait une expérience aberrante et intéressante à la fois. Et parce qu'il avait l'intention de s'en servir – si jamais il était rapatrié – pour aider ses compatriotes à se défendre du communisme, il ne faisait rien pour la fuir. En revanche, les autres, en grande majorité, essayaient de s'y soustraire : contraints physiquement à assister aux dénommées « leçons d'antifascisme », ils n'y prêtaient jamais, même par mégarde, oreille ou attention.

Les prisonniers, de toute façon, ne devaient pas seulement se soumettre au martèlement systématique de la propagande ; ils devaient aussi, quotidiennement, se rendre en équipes au travail hors du camp. C'est ainsi qu'ils découvrirent – avec une croissante émotion – que dans l'immense contrée boisée d'Oranki ne se trouvait pas seulement leur *lager* 74 pour prisonniers de guerre. Des *lager* il y en avait par dizaines, tous bondés de déportés civils russes. Plusieurs fois, l'équipe de Michele dut passer à proximité de quelques-uns de ces *lager*, surtout du plus proche, réservé en entier (du moins l'affirmait-on) aux intellectuels, c'est-à-dire aux professeurs, aux maîtres d'école, journalistes, artistes, écrivains et ouvriers spécialisés. En dépit du sévère interdit, les militaires italiens parvinrent à échanger quelques bribes de conversation avec eux : ce furent les premières rencontres de Michele avec l'univers concentrationnaire communiste dont, à l'époque, il ne mesurait pas l'étendue. Au-delà du sentiment spontané de compassion pour ces déportés loqueteux et faméliques (les souffrances vraiment sans limites du peuple russe !) le jeune homme devinait confusément que cette réalité ne pouvait pas ne pas être en relation avec l'idéologie communiste, celle-là même que les instructeurs s'efforçaient de fourrer dans la tête des prisonniers : il devinait qu'elle devait même en être un produit ce qui, petit à petit, le rendait encore plus avide de saisir le vrai, le terrible mécanisme de cette idéologie.

Entre temps, les mois passaient et il durait. La guerre continuait et il n'était pas mort.

Et de même que, de temps à autre, Ambrogio pensait à lui, lui-même – surtout à la fin de ses longues journées stériles, étendu sur sa planche – pensait quelquefois à Ambrogio. Qui sait s'il avait réussi à sortir d'Arbousov, puis de la poche, blessé comme il l'était ? Et maintenant que faisait-il ? Et que se passait-il à Nomana où vivait cette étrange et attirante créature, Almina l'inexprimée ? Depuis quelque temps désormais, de toutes les filles que Michele avait rencontrées dans sa vie (pas beaucoup à vrai dire) celle qui lui revenait en mémoire le plus fréquemment était précisément Almina, la deuxième sœur d'Ambrogio. Il revoyait en pensée, pensée qui était redevenue fertile, sa silhouette puérile, son beau visage apparemment indifférent, ses yeux limpides et ses cheveux châtain, et cette manière de se mouvoir qui semblait seulement ébauchée (« ainsi la dernière fois, à Nomana,

quand elle courait en jouant... »). Entre Almina et la réalité qui l'environnait il semblait qu'il y eût une sorte de détachement, de césure. Comment donc l'appelaient ses frères et sœur ? Statuette de marbre. « Oui, c'est tout à fait ça » Quelle créature fascinante... « Oui Almina était ainsi quand je suis parti », se disait parfois le jeune homme en se retournant sur sa dure planche. « Mais aujourd'hui ? » Quand il l'avait vue la dernière fois, elle avait quinze ans : peut-être à présent n'était-elle plus la même, peut-être avait-elle complètement changé.

Du reste qui sait combien de choses avaient changé en Italie. Son père mutilé, dans quelles conditions se trouvait-il ? Son père ! Crucifié du temps de l'autre guerre, avec l'épine dorsale brisée... Michele pensait souvent à lui : résisterait-il à la totale absence de nouvelles de son fils, autant dire l'unique bien, le seul intérêt qui lui était resté ?

TROISIÈME PARTIE

1

Dans le même temps, à Plaisance, Manno se retrouvait sans grande occupation. Le soir, s'efforçant de ne pas penser encore et toujours à Colomba, il se promenait dans les rues où, avant de partir pour la Libye, il avait ruminé tant de choses, était passé par tant de sensations nouvelles, s'était posé tant de questions. Les rues avaient le même aspect qu'alors, et les allées et venues de soldats qui avaient quartier libre étaient presque les mêmes : le jeune homme savait pourtant que la situation militaire avait maintenant radicalement changé.

L'Afrique orientale et la Libye étaient perdues, l'armée italienne en Russie détruite sans avoir pu être remplacée, les zones d'occupation infestées par la guérilla toujours plus nombreuses dans les Balkans (« une vraie saloperie », avait dit Pierello pour exprimer la situation) et, sur les villes italiennes elles-mêmes, les bombardements aériens pratiquement ininterrompus... Il lui fallait réfléchir : un tel climat supposait de sérieuses implications qu'il aurait voulu répertorier et analyser calmement. Mais les rues de Plaisance – et particulièrement la « Faxal », la rue bordée d'arbres qui court sur l'ancien bastion méridional de la ville, qu'il avait tant de fois arpentée avec les soldats et les collègues maintenant prisonniers en Afrique – finissaient régulièrement par l'égarer, par l'inciter à des pensées tout autres. Il s'arrêtait sur le trottoir de la « Faxal » à la vue d'un carré d'herbe pelée sur lequel il avait si souvent fait les exercices de service aux pièces avec ses « vieux frères d'armes » (la caserne n'était pas loin, on l'apercevait depuis la partie haute du bastion). Là, juste sous ce platane, il avait passé un savon terrible au pauvre Sciulli, le petit caporal abruzzais qui, ensuite, à El Alamein, était mort à côté de lui à l'observatoire, le bras et toute l'épaule emportés par un gros éclat : à travers l'horrible déchirure il avait un instant vu le cœur et les poumons de Sciulli fonctionner encore. Manno n'avait ensuite plus pensé à cette engueulade (due au fait que le caporal avait une fois de plus déclaré le « goniomètre prêt » avant de l'avoir nivelé), mais maintenant l'incident lui revenait en mémoire : il revoyait le visage contrit, l'air de circonstance du caporal au garde-à-vous devant lui, et il se revoyait lui-même hausser le ton avec colère. Quel sombre crétin, quel imbécile il avait été, d'avoir engueulé de la sorte Sciulli, lequel, étant son inférieur, ne pouvait répliquer. Et dire que les colères n'étaient pas son genre ! Eh bien le caporal ne s'était pas vexé, il avait aussitôt oublié et, par la suite, durant la guerre, il s'était toujours montré disponible, à sa manière si sympathique,

proprement abruzzais, c'est-à-dire fidèle et modeste : et c'était même à cause de cette disponibilité qu'il l'avait retenu à l'observatoire, là-bas dans le tas de pierres, aux jours de l'atroce enfer de Alamein. Dieu, quelle mélancolie...

Il revoyait aussi tous les autres, ses « vieux frères », ceux qui plaisantaient toujours avant de partir pour l'Afrique, comme lorsqu'ils traînaient à la main les canons jusqu'au pré (*« Artillerie motorisée – les canons tu ne les vois pas – et il te faut aller à pied »*) : les habituelles rengaines ; les moteurs étaient ensuite arrivés. Même à la guerre ils plaisantaient sans arrêt ; plaisantaient-ils encore maintenant, derrière les fils barbelés ? Sans doute que oui. Si du moins on les avait laissés ensemble... Ici à Plaisance c'était l'artilleur Corneo qui faisait souvent les frais de leurs facéties, non pas qu'il fût d'une intelligence inférieure à la moyenne, mais parce qu'il était un peu plus lent que les autres à comprendre, un type au corps déjà voûté malgré son jeune âge et la bouche toujours ouverte, un paysan. Parfois, pour se donner lui aussi des airs, Corneo lançait quelque blasphème. « Lui aussi offensait Dieu gratuitement », pensa Manno avec désapprobation. « Qui sait ce qui se passe pour lui maintenant en prison. A-t-il, plus que les autres, les gardes sur le dos ? Si j'étais resté avec eux, au lieu de les planter là, peut-être qu'aujourd'hui je pourrais... » Non. Les officiers avaient certainement été séparés des soldats et il n'aurait rien pu faire. Vraiment rien. D'ailleurs, là-bas, d'autres officiers étaient restés, pour la plupart desquels il nourrissait une profonde estime. Il revoyait (de façon assez imprécise, comme on peut le faire en imagination) les traits et les manières immuablement paisibles de l'un, les façons prudentes, parfois un tout petit peu craintives d'un autre qui, en réalité, tout craintif qu'il était, réagissait fort bien devant l'épreuve ; il revoyait aussi l'allure désinvolte de Mussone, dont la mère lui avait téléphoné à Nomana. Chers vieux compagnons d'armes ! Garçons entre vingt et vingt-cinq ans mûris par les responsabilités précoces et par de terribles expériences, de celles que parfois un homme ne fait pas dans le cours de sa vie entière. Cette dure nécessité de prendre – sans hésiter et sur-le-champ – des décisions dont peut dépendre la vie ou la mort... Et cette obligation d'être à tout moment un exemple pour les soldats (sinon – Manno l'avait expérimenté – adieu discipline, autant dire adieu à la vie pour beaucoup). N'eût été l'insistant souvenir de la blonde petite Colomba, le jeune homme aurait eu du mal à détacher ses pensées de ses vieux compagnons, ici à Plaisance, où tout les lui rappelait.

Mais, une vingtaine de jours après son arrivée, il eut à l'improviste une nouvelle et plus urgente matière à réflexion : on lui fit savoir qu'il avait été incorporé dans un groupe d'unités complémentaires à destination de la Grèce et qu'il devait être prêt à partir dans une semaine.

Cette affectation le surprit : beaucoup d'autres officiers subalternes, peut-être une soixantaine, végétaient sans but au dépôt, et la plupart n'avaient jamais été dans les zones d'opération : pourquoi donc était-ce lui qu'on envoyait en Grèce, lui qui venait à peine de revenir du front ? L'adjudant-chef,

à qui Manno, à table, essaya de le demander sur le ton de la plaisanterie, lui répondit très sérieusement qu'il inspirait confiance justement à cause de son expérience : c'était pour la même raison, dit-il, qu'on avait choisi le vieux lieutenant Pigliapoco qui venait aussi de la Tunisie.

Celui-ci – une espèce de mule fidèle à son devoir, rapatrié quelques mois plus tôt pour blessure – donna à Manno une explication personnelle, plus existentielle : « Crois-moi », lui dit-il, « ce n'est pas la peine de penser à des recommandations, à des combines, ou à quelque chose de ce genre-là : c'est tout simplement qu'en guerre ce sont toujours les mêmes, mais vraiment toujours les mêmes, qui triment. En somme c'est une question de destin et rien d'autre. »

Après avoir pendant quelques jours ruminé la nouvelle en passant par divers états d'âme, Manno finit par se dire que cela aussi serait pour lui une expérience utile, probablement un nouveau pas vers ce devoir inconnu auquel il se sentait appelé par la Providence. Il se dépêcha de compléter son équipement et se rasséréna rapidement. Au point qu'un soir, à table, Pigliapoco grommela : « Qu'est-ce qui te prend ? Non seulement la mélancolie t'a passé, mais tu me parais carrément joyeux. Quelle raison as-tu d'être joyeux, on peut le savoir ? »

– Joie franciscaine, proposa un autre officier qui avait Manno en sympathie à cause de la totale désinvolture avec laquelle, en s'asseyant à table, il faisait chaque fois le signe de la croix.

– Non, inconscience juvénile, plutôt, marmonna Pigliapoco.

Le départ pour la Grèce des unités complémentaires (desquelles, sur la demande de Manno, l'ordonnance Battistessa ne faisait pas partie) fut renvoyé plusieurs fois. L'été passait, dans l'incertitude et l'inertie. A Plaisance comme à Nomana, comme d'ailleurs dans toute l'Italie, tous les esprits étaient en suspens ; militaires, civils, et même ceux qui ne semblaient s'occuper que de leurs affaires quotidiennes, tous se demandaient : qu'arrivera-t-il maintenant ?

Les événements, qui pourtant se succédaient, ne suffisaient pas à modifier ce sentiment d'attente. Ainsi la chute de Pantelleria, que tout le monde prévoyait depuis la perte de la Tunisie. (A table, les convives les plus proches de Manno suivirent en riant sa description du château Barbacane et de l'officier de la GAF qui y faisait fonction de gardien, et ce fut tout.) Même le débarquement des Anglo-américains en Sicile la nuit du 10 juillet – fait pourtant considérable – ne parvint pas à dissiper ce sentiment d'attente. Les journaux avaient quelques jours auparavant publié un discours de Mussolini (celui qui fut ensuite appelé « discours de flottaison ») dans lequel il prévoyait ce débarquement en même temps qu'il en prédisait l'insuccès, et les gens attendaient simplement la suite. Quant à Mussolini, commandant suprême, il semblait bien aussi inerte qu'eux, puisqu'il ne s'était pas occupé et ne s'occupait toujours pas de transférer en Sicile les forces valides dont il disposait encore.

2

A Nomana, Ambrogio commentait parfois la situation avec son père et avec l'oncle Ettore. « Quelle affaire ! Ce qui va arriver c'est que la guerre remontera peu à peu toute la péninsule. Toutes nos ressources pourront être détruites, sans parler des pertes en vies humaines... Et on est en train de se tourner les pouces. Pourquoi donc Mussolini n'organise-t-il pas la défense de la Sicile ? »

– Parce que, de toute évidence, il n'a plus de forces valides à opposer, avançait l'oncle Ettore.

– Non. Vous avez entendu don Carlo : les divisions alpines, en tout cas, ont été reconstruites toutes les trois, et avec elles on pourrait faire barrière contre n'importe qui. Et quelle barrière ! Pourquoi ne les utilise-t-on pas ?

(Don Carlo Gnocchi – depuis peu nommé aumônier en chef de la Tridentina – avait ces jours-là rendu visite aux Riva. Par sa voix paisible Ambrogio avait eu, non plus les habituelles nouvelles fragmentaires, mais une synthèse complète de la retraite des chasseurs alpins en Russie. Par don Carlo, les Riva avaient également appris que les divisions alpines, reconstruites en hâte avec les nouveaux recrutements montagnards, étaient maintenant à nouveau prêtes à l'emploi dans leurs cantonnements sur les Alpes.)

– Est-ce que ça signifie quelque chose qu'ils maintiennent les divisions les meilleures à la frontière de l'Allemagne ? demanda Gerardo perplexe. Je me demande si lors de la rencontre de l'autre jour entre Mussolini et Hitler à Feltre... En somme, si maintenant l'intention de Mussolini ne serait pas d'arriver à un décrochage de l'Allemagne ?

– Il pourrait au contraire avoir demandé à Hitler davantage d'aide pour résister en Sicile, des armes surtout.

– Il est étrange que nous ne produisions pas assez d'armes pour nos quelques divisions, alors que l'Allemagne en produit même d'avance.

– En temps de paix le rapport entre la production industrielle italienne et la production allemande pouvait être – que sais-je – de un à trois, un à quatre, au maximum de un à cinq : mais maintenant il semble être passé de un à cent.

Au cours de ces journées un peu irréelles Ambrogio essaya plusieurs fois de travailler dans l'entreprise paternelle mais, à son grand dépit, sans efficacité. « Je ne suis bon à rien », constatait-il, « c'est comme si je n'avais plus de résistance. C'est étrange. » Pas plus que de travailler il ne réussissait à rester longtemps concentré sur quoi que ce soit, il se sentait tout de suite épuisé : « Air, air, mouvement... » lui suggérait une voix intérieure. Alors il se levait et sortait en haletant dans la cour de l'usine : « Prendre une bouffée d'air », disait-il à ses collègues de bureau.

Son père l'observait à la dérobée : il lui semblait que le jeune homme ne se rétablissait pas et même que sa santé empirait. Un après-midi (on était désormais dans la dernière semaine de juillet et il faisait très chaud) : « Pourquoi ne vas-tu pas un peu à la mer ? » lui proposa-t-il. « C'est bien

demain que tu as une visite de contrôle à Baggio, à l'hôpital militaire ? Eh bien, je voulais justement te le dire : dès que la visite sera terminée – après-demain par exemple – tu pourrais partir pour Cesenatico. »

A l'idée que sa lassitude était si évidente, Ambrogio rougit et lança à son père un regard que Gerardo fit mine de ne pas voir : « Tu en as accumulé du froid cet hiver », fit-il vaguement observer, « ça me semble raisonnable que tu ailles un peu à la mer. »

– Mes camarades, (il voulait dire Stefano, Michele et tous les autres : mais étaient-ils encore vivants ?...) ne vont pas à la mer dit Ambrogio, presque agressif.

– Tu crois qu'ils te blâmeraient, qu'ils te le reprocheraient, si tu y allais ? Moi je ne le crois pas.

– C'est vrai, reconnut Ambrogio, ils ne me le reprocheraient pas. Mais c'est moi qui me le reprocherais, c'est moi qui ne veux pas y aller.

– Très bien, comme tu voudras, conclut le père.

Cet après-midi-là Ambrogio s'entêta à vouloir travailler, sans pour autant parvenir à faire mieux que les jours précédents. Le soir il se leva de son bureau très nerveux : il avait remarqué que la vieille employée assise en face de lui le regardait de temps en temps avec inquiétude. Avant de s'en aller il l'apostropha d'un : « Haut les cœurs, mademoiselle Tilde » qui s'adressait autant à lui-même qu'à elle.

Heureusement que l'attendait le dîner chez lui, encore plus paisible du fait que ses frères et sœurs étaient tous partis à la mer (les garçons étaient justement à Cesenatico, avec le collège.)

Il dîna en compagnie de son père et de sa mère dans la salle à manger qui, désertée par tant de monde, paraissait vide ; c'était sa mère qui servait car Noemi se trouvait à la mer avec Francesca, Alma et Giudittina, pour se reposer elle aussi. Et de temps à autre les pensées de Giulia allaient vers ses enfants absents : « Qui sait ce qu'ils sont en train de dire, de faire... », répétait-elle.

– Que veux-tu qu'ils fassent ? fit remarquer Gerardo. A cette heure-ci ils sont sûrement en train de manger, comme nous.

– Oui, sûrement.

– Maman souffre de ne pas avoir tous ses poussins sous son aile, dit Ambrogio en souriant. Et, s'adressant à elle : « Les trois qui sont au collège sont probablement en train de manigancer une de ces plaisanteries idiotes que font toujours les garçons à la mer. Pino, surtout, tu penses bien. »

– Oh. Mon petit Pino !

Il y avait parfois des moments de silence ; alors, par la fenêtre, entrait non plus le chant du rossignol mais, sensiblement grandi, le cri soudain des martinets, dont les petits volaient et tournoyaient dans le ciel en groupe avec les adultes, désormais mêlés à eux sans qu'on pût les en distinguer.

Ambrogio finit par s'arrêter sur ces cris insistants et demanda tout à coup : « Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? Est-ce que ce n'est pas le 25 juillet ? Eh oui, c'est aujourd'hui le dernier jour des martinets. » Il expliqua

à ses parents : « Vous entendez comme ils sont nombreux là dehors ? Eh bien demain il n'y en aura probablement plus un seul. »

– Que veux-tu dire ? demanda son père.

– Que les martinets migrent chaque année la nuit du 25 juillet, avec une précision absolue, comme s'ils possédaient un calendrier. Dommage que Manno ne soit pas ici, lui qui s'y connaît mieux que moi. C'est lui qui a trouvé cette date dans un livre d'ornithologie : nous avons vérifié ensemble deux fois, et c'est bien ainsi que ça se passe. Demain vous le constaterez vous aussi.

– Et quand l'année est bissextile ? Comment font les martinets pour le savoir ? plaisanta Gerardo.

– Papa, tu es libre de ne pas me croire, mais c'est comme je te le dis. Nous avons vérifié ensemble qu'en tout cas, de Nomana, ils partent effectivement le 25 juillet, sans se tromper. Les autres espèces d'oiseaux ne sont pas aussi méthodiques, loin de là, et puis les autres ne partent jamais tous ensemble comme eux ; du moins je crois. De toute façon, demain, nous vérifierons – Il se tut un instant et comme, à ce moment-là, la troupe des martinets ne passait pas sous les fenêtres, on n'entendait dans le silence que la vieille pendule, qui mesurait imperturbablement le temps depuis le meuble cache-radiateur ; ce temps qui continuait à passer, non seulement pour les martinets, mais pour tout le monde, y compris les hommes et leur histoire.

– C'est notre Manno, n'est-ce pas, qui t'a dit tout ça ? demanda la mère. Cher fils ! Quand on pense qu'après vingt mois de guerre en Afrique et tant de dangers, il faut maintenant qu'il parte pour la Grèce !

De nouveau ce fut le silence, de nouveau on n'entendit que la pendule qui continuait tranquillement à mesurer le temps.

– Même ce dont tu parlais, la migration des oiseaux, c'est un signe que l'été est sur le point de finir, tenta le père, qui était tenace. Il ne nous reste que quelques semaines de vraie chaleur. Il se tourna vers sa femme (mais Ambrogio comprenait bien que c'était une manœuvre d'encerclement et qu'il en était l'objet) : Giulia, pourquoi ne te décides-tu pas une bonne fois à rejoindre tes enfants à la mer ? Avec lui par exemple ? et il désigna le jeune homme.

Qui ne put s'empêcher de rire : « Papa, est-ce que je peux te dire que tu as de la suite dans les idées ? »

– C'est sûr que ce serait bien qu'Ambrogio aille un peu à la mer, reconnut Giulia. Je le lui ai dit et répété moi aussi. Quant à moi, tu sais bien que je ne peux pas : qui prendrait soin de toi ? Et le départ imminent de Manno ? Et puis s'ils devaient recommencer à bombarder Milan comme en octobre dernier, moi, d'être loin... En somme *je dois* rester ici.

– Pour faire quoi ? Pour t'occuper de la défense antiaérienne de Milan ? lui demanda son fils.

– Oh ne plaisante pas, le pria Giulia.

Gerardo dit : « Il est difficile de dire qui... » et il pianota sur le rebord de la table comme pour dire : « a la tête la plus dure » ; il acheva : « de la mère ou du fils. »

Ambrogio fut sur le point de répliquer : « Pourquoi exclure le père ? » Mais il pensa que tout bien considéré il valait mieux en rire : tous les trois essayaient, chacun de son côté, de faire « stratégiquement » le bien de l'autre.

3

Le repas terminé et l'ersatz de café avalé, père et fils restèrent à table pour lire le journal (un feuillet chacun) tandis que la mère desservait et se mettait à faire la vaisselle à la cuisine ; de temps en temps elle revenait dans la pièce pour reposer dans le buffet quelque assiette nette et brillante. Alors, parfois, elle exprimait à voix haute ses pensées, interrompant un moment la lecture des deux autres.

– Il y a trois jours que Manno n'a pas téléphoné. Peut-être qu'ils ont de nouveau modifié la date du départ ? Il a promis de passer à la maison une journée avec nous avant de partir, vous le savez.

– Qui sait. Il est possible qu'ils ne l'envoient plus en Grèce, fit Gerardo. Tu comprends... avec les Américains et les Anglais en Sicile.

– Et bientôt en Calabre, si ça continue comme ça, ajouta Ambrogio.

– Oui, justement.

– Mais les Américains occupent vraiment toute la Sicile ? s'informa Giulia.

– Oui, lui répondit Ambrogio, levant les yeux de dessus son journal. C'est triste, mais c'est comme ça. On ne les rejette plus à la mer. Il regarda son père : « Autrefois je pensais que dans un cas comme celui-là, même blessé je serais allé là-bas pour combattre de ma propre initiative. En revanche... Si j'y allais je serais risible. Dans quelle situation nous trouvons-nous, mon Dieu ! »

Gerardo approuva en serrant les lèvres, Giulia quitta la pièce en soupirant.

– Je voudrais au moins savoir si les nôtres résistent vraiment, dit Ambrogio, ou si les seuls qui combattent sont les Allemands.

– C'est sûr que... Moi aussi je me serais attendu à ce que les Siciliens surtout et les Calabrais, ne serait-ce que pour défendre les maisons et les femmes... Au contraire tu as entendu ce qu'a dit Manno : à Plaisance il y en a qui ont déserté pour rentrer chez eux et en finir avec la guerre.

– Peut-être que certains combattent tout de même. Mais combien ? Bon sang, quelle situation !

Après que la mère eut fini de mettre de l'ordre, ce fut comme chaque soir la récitation du rosaire. Puis Gerardo jeta un coup d'œil à la pendule car le journal radio allait commencer : il se leva et d'un geste habituel

alluma l'appareil. Comme il y avait en cours une émission de peu d'intérêt, le père et le fils se replongèrent dans leur lecture si bien que lorsque le journal radio débuta ni l'un ni l'autre ne s'en aperçut. Ce fut Giulia qui les appela d'une voix stupéfaite : « Eh, eh, Gerardo, Ambrogio, vous entendez ? Vous entendez ce qu'ils disent ? »

La radio était en train d'annoncer que sa majesté le roi avait accepté la démission du chef du gouvernement, le « cavaliere » Benito Mussolini et qu'il l'avait remplacé par le maréchal Pietro Badoglio.

– Si Mussolini est tombé... c'est la fin du fascisme, fit observer Ambrogio. Vous vous rendez compte ?

Le père lui fit signe de ne pas parler : il tendait l'oreille pour ne pas perdre un seul mot de ce qui se disait à la radio. Mais rien de plus ne fut annoncé et, après la stupéfiante nouvelle, on passa à un programme de musique qui de toute évidence faisait office de remplissage.

– Le fascisme est tombé, enfin, dit alors gravement Gerardo en dévisageant les deux autres. Il était temps ! Tandis que Giulia pensait aussitôt à Manno (peut-être que grâce à ce fait, il ne partirait plus pour la Grèce ?) les deux hommes pensaient aux Allemands : de quelle façon réagiraient-ils ?

Ils convinrent que ce n'était pas la peine de s'inquiéter pour les fascistes : ils avaient mené l'Italie à la déconfiture militaire, ils s'étaient montrés incapables d'une tentative sérieuse pour l'éviter. A présent ce n'était pas d'eux qu'il fallait s'inquiéter, mais des Allemands. « Ceux-là », fit observer Ambrogio, « ne plaisantent pas. Voyons comment ils vont réagir. »

Gerardo approuva. La radio continuait à diffuser sa musiquette et tous les trois attendirent encore un long moment, avec impatience, que soient communiqués d'autres détails : enfin Gerardo se leva, alla vers l'appareil et coupa le courant. « *Sic transit gloria mundi* », dit-il avec solennité, lui qui ne connaissait pas le latin ; puis d'une façon plus adaptée à sa modeste culture, il exprima le même concept par un proverbe populaire : « L'orgueilleux part à cheval et revient à pied ».

Ambrogio eut envie de sourire mais se retint : il n'oubliait pas que son père, dans sa jeunesse, quand il n'était pas encore industriel, avait fondé à Nomana non seulement la section de l'Action Catholique mais celle du parti populaire ; ce n'était pas un homme qui avait l'habitude de s'exprimer par des mots, mais par des faits.

– Maintenant qu'il n'y a plus de fascisme, dit le jeune homme en se levant à son tour, et mise à part la réaction des Allemands, comment croyez-vous que nous nous organiserons ? Il se rappelait, avec perplexité, quelques épisodes de la période préfasciste, qu'il avait plus d'une fois entendu raconter : certaines phrases prononcées par des trublions de village sur les places avant sa naissance, si démagogiques et idiotes qu'on en riait encore après tant de temps ; et, pire encore, pas en Brianza mais dans le reste de l'Italie, des cas d'abus de pouvoir de la part des rouges qui égalaient en arrogance ceux des chemises noires : insultes aux prêtres et aux officiers,

désordres, trains arrêtés et qu'on ne laissait pas repartir rien que parce qu'un prêtre s'y trouvait.

– Eh bien, sans doute, dès que ce sera possible, les divers partis se reformeront, lui répondit Gerardo, nous nous organiserons de nouveau de façon démocratique, tu verras. Il semblait confiant en une reprise politique normale et Giulia paraissait aussi confiante que lui. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnait les inquiétudes qui agitaient l'esprit du jeune homme.

« Quoi qu'il en soit », se dit-il, « les ennuis politiques ne sont rien en ce moment, confrontés au danger que représentent les Allemands ».

Après divers autres commentaires (la nouvelle était vraiment d'importance), père, mère et fils montèrent l'escalier, pensifs ; au premier étage ils se souhaitèrent la bonne nuit et se séparèrent ; le père et la mère entrèrent dans la chambre conjugale, le fils dans sa propre chambre.

Avant de se coucher celui-ci monta le réveil et en mit la sonnerie à six heures : le lendemain matin – on le sait – il devait se rendre à Milan pour une visite médicale de contrôle, la première depuis qu'il était en permission.

4

Le lendemain il endossa son uniforme et, dans la fraîcheur stimulante du matin, se dirigea d'un bon pas vers la gare. Le long de l'« avenue du souvenir » il fut pourtant contraint de ralentir, à cause d'un début d'étourdissement. « Que m'arrive-t-il donc ? Je suis plus mal en point qu'au jour de mon arrivée... »

Dans le train les gens commentaient le grand événement. Ils s'exprimaient tous en dialecte : « Qui sait où se trouve Mussolini en ce moment ? La radio ne l'a pas dit. Vous voulez parier qu'il est tranquillement chez lui ? »

– Non, ça c'est impossible.

– Pourquoi serait-ce impossible ?

– Qu'il soit chez lui, peut-être. Mais tranquillement ça non, après qu'il nous a mis en guerre et qu'il a tous ces morts sur la conscience.

– Et puis vous l'imaginez tranquille, après avoir perdu le pouvoir aussi soudainement ? Lui ? Avec l'arrogance qui le caractérise ?

– Ouais... Quelle rage il doit avoir.

– Oui, quelle rage.

– Pour être arrogant, il est arrogant mais, vous avez vu, il s'est laissé évincer comme un agneau. Du moins c'est ce qu'on dit.

– Justement : c'est ce qu'on dit. Mais allez savoir ce qui s'est réellement passé !

L'autorail comportait peu de subdivisions, si bien que beaucoup de personnes pouvaient se voir et se parler.

– Selon moi la plus grande faute vient du Duce, affirma un type âgé, il a entraîné l'Italie dans la guerre contre la volonté de tout le monde.

– Pas vraiment tout le monde : vous vous rappelez les étudiants ? fit remarquer une femme : « Vive la guerre. Nous voulons la guerre. » Qui d'entre nous ne les a vus ces défilés à Milan ?

– Les étudiants ne comptent pas, dit le type âgé, ils sont sans jugement, aujourd'hui à droite, demain à gauche : ce qui leur importe c'est seulement de faire du chahut, comme les oies.

– En attendant ils font leur propre malheur, appuya la femme.

– Oui, c'est vrai, ils font leur propre malheur, reconnut l'autre. Mais quand je dis que le Duce a entraîné l'Italie dans la guerre contre l'opinion de tout le monde, je ne parle pas de la marmaille : je parle des autres, des gens qui raisonnent. Vous vous rappelez, non ? Jusqu'à certains fascistes – ça il faut le souligner – qui ne voulaient pas la guerre. J'ai raison ou pas ?

– C'était aussi à cause des Allemands, l'appuya, au moins partiellement, quelqu'un, nous les avons toujours combattus, y compris en 15, et dans presque chaque famille il y a eu des morts. Il se tourna vers son voisin : « Toi aussi Guglielmo, non ? Dans ta famille il y en a eu deux de... »

Le nommé Guglielmo qui se tenait voûté, les mains dans les poches, acquiesça mais n'intervint pas.

– En tout cas maintenant on est dans un beau pétrin, dit un autre qui avait l'air d'un employé. Ils se sont débarrassés de Mussolini, mais la guerre ? Comment feront-ils pour s'en sortir ? Avec les Allemands – il baissa involontairement la voix – ici chez nous ? En fait si Dieu ne nous aide pas, je ne vois vraiment pas comment ils pourront faire.

Il y eut un silence : la plupart des personnes présentes pensait aussi que, désormais, c'était là le problème majeur.

– Quel salaud ! s'exclama quelqu'un. Quand il est entré en guerre il croyait gagner en quelques mois, sans aucune difficulté.

– Quel bâtard, quel fieffé c..., jeta avec impétuosité un assez jeune homme (il pouvait avoir une trentaine d'années) qui jusque là n'avait rien dit, quelle charogne !

Les autres savourèrent, un peu surpris, cette possibilité nouvelle d'insulter en public un homme qui, la veille encore, était publiquement encensé : mais, dans l'ensemble, ils la trouvèrent déplacée et personne ne suivit le jeune homme sur la voie des insultes.

Un garçon, assis près de lui, lui demanda : « Vous avez peut-être perdu quelqu'un à la guerre ? »

– Moi ? Non, pourquoi ?

– Mais alors...

– Tout le monde a eu des morts, dit vaguement le jeune homme. Mais il se rendait compte qu'avec ces gens-là – les gens de son coin – un tel discours ne prenait pas. Il soupira et n'ajouta rien. Il était clair à son attitude qu'il se promettait de développer sa pensée quand il serait à Milan, c'est-à-

dire là où il n'y aurait pas de pareilles têtes de bois (il pensait en réalité « de tels ignorants »). « Non, mais regardez-les », se disait-il, « ces culs-terreux de Briantais. Avant, aucun d'entre eux n'était fasciste, et maintenant que les fascistes prennent la raclée, on dirait que ça leur déplaît ! » Un de ses voisins, qui le connaissait, tenta de lui venir en aide : « Je voudrais bien voir les chefs fascistes », jeta-t-il, « quand on leur fera recracher à coups de pied au cul tout ce qu'ils ont mangé, ces bâtards. »

– S'ils ont mangé et digéré, intervint un vieil ouvrier qui avait le teint pâle des *paolotti,* type alors assez fréquent en Brianza, qu'est-ce que tu voudrais leur voir recracher ? Il était clair que les insultes et aussi ce nouveau mode d'arrogance – arrogance antifasciste – le heurtaient. Et il n'était pas le seul. La majorité des assistants était également choquée, y compris Ambrogio qui pourtant, étant en uniforme, s'était promis de ne pas intervenir.

La conversation finit par se reporter sur la guerre, laquelle – comme la radio l'avait annoncé – continuait. Tout le monde était d'avis que les nouveaux responsables (le roi, Badoglio) étudiaient les moyens de la faire cesser. Mais que diable pouvaient-ils bien mijoter ? C'était là le problème.

– En attendant, que fera l'aviation des autres ? Continuera-t-elle à bombarder ou pas ?

Comme elle s'était révélée puissante !

– Et dire que ce salaud, quand il est entré en guerre, ne pensait pas à la force de l'Amérique, qu'il ne s'en rendait même pas compte.

A la gare de Villasanta, juste avant Monza, un type d'une quarantaine d'années monta dans l'autorail. Il portait encore « la punaise » à la boutonnière (c'est-à-dire l'insigne du parti national fasciste, très répandu la veille encore). Quelqu'un s'en aperçut et sourit : de toute évidence celui-ci devait ignorer la grande nouvelle. Le type s'assit presque en face d'Ambrogio, à côté de la femme qui avait évoqué les manifestations étudiantes en faveur de la guerre. Il fourra les deux mains dans les poches latérales de sa veste, inclina la tête en arrière et ferma les yeux. La femme consulta du regard ses voisins les plus proches, comme pour leur demander s'il fallait le prévenir. Pour toute réponse Ambrogio, qui était bien déterminé à ne pas intervenir, regarda par la fenêtre, cependant que ses voisins faisaient eux aussi mine de ne pas comprendre. La femme, qui voulait à tout prix faire quelque chose, se mit à parler avec une autre femme de sa connaissance de la façon dont la radio avait donné la nouvelle de l'éviction de Mussolini : « Le *cavaliere* Benito Mussolini », répéta-t-elle par deux fois. Le type à la « punaise » n'eut aucune réaction. « Pourtant c'est sûr qu'il m'a entendu », pensait la femme. « Donc maintenant il sait... Eh bien après tout qu'il fasse comme il veut. Mais s'il se balade avec cet insigne... » Elle regarda encore ses voisins, dont certains finirent par sourire, embarrassés : alors elle se décida et toucha du bout des doigts un bras de l'homme, qui ouvrit les yeux.

– Cet insigne, dit la femme à mi-voix. Le type regarda son insigne en tordant un peu le cou, puis il regarda la femme. Mussolini a été congédié

par le roi, vous le savez ? C'est la radio qui l'a annoncé hier soir. Ça ne me regarde pas, je le dis seulement dans votre intérêt, parce que si quelque excité vous voit cet insigne... Elle n'ajouta rien.

L'homme la regarda encore en silence, puis referma les yeux.

La femme leva le menton et serra les lèvres comme pour dire : « Moi j'ai fait ce que je pouvais faire, maintenant qu'il se débrouille. »

On passa Monza et le Lambro, verdâtre et sale, non plus limpide comme en Brianza. Le train avançait au pas sur un oblique pont de fer qui enjambait le fleuve. Ambrogio regarda dehors pour voir si, même après la grande nouvelle de la chute du fascisme, les habituels vieux pêcheurs se trouvaient là. Oui, ils s'y trouvaient, bien que peu nombreux en raison de l'heure matinale ; sans doute que dans peu de temps ils seraient tous là, comme toujours.

Après l'arrêt à Monza l'autorail se remit en route vers Milan. La femme regardait de temps en temps le type aux yeux fermés. « C'est peut-être un fasciste des plus endurcis, un de ceux qui ne veulent pas capituler ? » se demandait-elle. « Qui sait à quoi il pense en ce moment... ? »

En fait, dans la tête de l'homme, il y avait un formidable fouillis : « Ce qui m'arrive est incroyable », pensait-il. « Mussolini liquidé par le roi... Incroyable. Ce n'est pas que j'en aie grand-chose à faire, parce que moi, au parti, j'ai dû m'y inscrire contraint et forcé, pour travailler, même si ceux-là ne le savent pas. Sinon comment aurais-je pu vendre mes articles de bureau aux communes ? Et même, du reste, à la clientèle privée, puisque la carte est... enfin... était obligatoire. Heureusement que comme ça nous sommes tous logés à la même enseigne. Mais ce n'est pas ça l'important. Mussolini est tombé... C'est sûr qu'il ne peut pas s'agir d'une plaisanterie, personne ne se risquerait à plaisanter sur un sujet pareil. Non, l'important ce n'est pas ça : c'est que cette grincheuse avec ses bavardages... De quoi aurais-je l'air moi, si maintenant... C'est sûr qu'ils sont tous là à attendre que j'ôte l'insigne (maudit insigne !) pour se mettre à ricaner. Mais je ne leur donnerai pas cette satisfaction : arrivera ce qui pourra, mais jamais au grand jamais je ne l'enlèverai devant eux. Une fois à Milan, quand personne ne me regardera, alors... »

C'est dans cet état d'esprit et ayant pris cette résolution, qu'il passa les dix à douze minutes de voyage entre Monza et Milan. Les conversations, du moins celles à haute voix sur la chute de Mussolini, avaient cessé. Les roues de fer de l'autorail claquaient toujours plus souvent en passant sur les aiguillages qui augmentaient peu à peu en nombre, quatre, cinq, six couples, davantage, devenant peu à peu une plaine entière de rails, avec au milieu, çà et là, des guérites de service, des constructions en dur, abritant des leviers, des barreaux ou servant à stocker l'outillage, des moignons de trains à l'arrêt, des locomotives, quelques cheminots vaquant : la gare centrale de Milan approchait. Le dernier tronçon de rails courait sur un énorme terre-plein, sur les deux côtés duquel – séparées par des routes profondes comme des canaux qu'on devinait à peine du train – s'alignaient en longues files des maisons et des casernes difformes surmontées de châssis crasseux pour la

publicité lumineuse, depuis longtemps hors d'usage. Le train ralentit peu à peu jusqu'à entrer au pas sous les grandes arcades en fer de la gare, anormalement sombre parce que beaucoup des panneaux de la couverture en verre qui dispensait la lumière avaient, à cause des bombardements, été remplacés par des dalles en béton armé. Le train s'arrêta enfin dans un dernier sursaut et les voyageurs se pressèrent aux portières.

5

Ambrogio eut l'impression qu'il y avait sur les trottoirs plus de monde que d'habitude. Vers l'intérieur de la gare la foule était encore plus dense et, de temps en temps, on entendait de lointaines et soudaines clameurs. « Qu'est-ce que ça peut bien être ? » se demanda le jeune homme.

« Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'ils font ? » se demandaient également, tout en se dirigeant vers la sortie, quelques-uns des arrivants.

Des groupes de personnes parlant avec animation passèrent ; les gens ne paraissaient pas se comporter de la façon habituelle, beaucoup semblaient surexcités. Tout à coup, tandis qu'un de ces groupes coupait le courant fluide des voyageurs provenant du train : « En voilà un, en voilà un », entendit-on crier. Le bruit des voix s'enfla, des enfants et des hommes d'abord, puis tout le groupe, entourèrent quelqu'un non loin d'Ambrogio. Ça y était, ils avaient découvert le type à la punaise, que le jeune homme avait complètement oublié.

– Un fasciste !

– Il a l'insigne : eh, il a encore l'insigne ce salaud, regardez, vociférait à pleins poumons un gros garçon.

– La charogne.

Beaucoup accouraient de plus loin, criant et riant.

Ambrogio, fort de son uniforme, essaya de s'avancer, mais la foule de plus en plus dense l'en empêchait. Il vit qu'un individu en bras de chemise retenait par le revers de sa veste, sur laquelle s'entrevoyait encore la punaise, le type du train devenu blême.

– Laissez-moi, protestait-il, laissez-moi tranquille. Je suis fasciste comme vous l'étiez tous, ni plus ni moins.

– Merdeux !

– Salaud. Fils de pute.

L'individu en bras de chemise secouait de plus en plus violemment le revers de la veste, si bien qu'il finit par l'arracher : après quoi – au milieu des exclamations des autres – il l'éleva en l'air comme un trophée, jubilant.

– La police, cria à ce moment-là une voix de femme, voilà la police.

L'alarme eut un certain effet, tout le monde se regarda, le groupe qui serrait de près le type s'ouvrit un peu ; mais on ne voyait pas la police.

En revanche l'homme qui venait d'arracher le revers découvrit Ambrogio : « Ce n'est pas la police », cria-t-il, « c'est l'armée ». Il éleva de

nouveau le morceau d'étoffe : « Vive l'armée », cria-t-il, « vive l'armée qui a liquidé ces merdeux... » Comme il ne recevait pas d'écho de la part de l'armée, il s'éloigna, suivi des autres. Le type à la veste déchirée restait immobile sur place : « C'est pas vrai, non mais c'est pas vrai », répétait-il.

Ambrogio le rejoignit. Les gens qui étaient descendus du train s'éloignaient eux aussi avec force commentaires. « Venez » dit Ambrogio à l'homme, « partons avant que l'envie ne leur prenne de revenir. »

Derrière eux, parmi d'autres, marchait la femme qui, dans le train, avait suggéré à l'homme d'ôter sa « punaise ». « Je le lui avais dit », répétait-elle tout excitée, « je le lui avais bien dit ». Comme Ambrogio lui lançait un regard de réprobation elle baissa un peu la voix, mais sans cesser de répéter : « Dans le train je l'avais prévenu, je le lui avais dit. »

Une patrouille de police était arrêtée près de la rampe de l'escalier central, et une autre un peu plus loin.

– Si vous voulez, vous pouvez vous adresser à la police, dit Ambrogio au type.

– La police ? Oui, bien sûr, répondit-il encore abasourdi.

– C'est surtout pour le cas où il leur prendrait l'idée de revenir..., dit Ambrogio avant de le quitter.

A la sortie de la gare des gens équipés d'échelles et de marteaux s'employaient à démolir méthodiquement les symboles fascistes incorporés dans les murs ; tout autour, de petits groupes les acclamaient, mais surtout riaient.

6

Sans perdre de temps, Ambrogio prit le tram pour Baggio : un trajet plutôt long, à travers les principales artères de la ville. De temps en temps on croisait des attroupements ainsi que des patrouilles de police et surtout de l'armée, à l'arrêt ou en mouvement. « Vive l'armée » criaient un peu partout les gens, et ils applaudissaient les soldats.

« Jusqu'à quand dureront ces ovations à l'armée ? » se demandait perplexe le sous-lieutenant. En dépit de la mésaventure du type à la « punaise », il avait pourtant l'impression que, dans l'ensemble, les manifestations n'étaient pas violentes. Sans doute n'y aurait-il pas d'effusions de sang.

Le tram le laissa au terminus, dans la banlieue ouest de la ville, sur une grande place informe serrée entre des groupes de casernes et d'hôpitaux militaires : « Baggio » avait annoncé le contrôleur.

Après avoir demandé son chemin à l'un des passagers descendus en même temps que lui, le jeune homme s'engagea dans une grande rue presque déserte, aux trottoirs çà et là herbeux. Il marchait lentement, avec une difficulté qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Devant lui quelqu'un pourtant avançait encore plus lentement. Ambrogio finit par le rejoindre et le dépassa : c'était un vieux sous-officier de la milice, qui portait l'insigne

fasciste de rigueur sur son calot déformé. Il était vraiment vieux, mal vêtu, il portait au cou une écharpe non réglementaire et sur une manche une décoration fanée, indiquant une blessure de guerre ; il paraissait aussi souffrir physiquement. Ils se regardèrent et Ambrogio lui fit un petit signe d'encouragement ; à quoi l'autre ne répondit pas, ni ne le salua comme il aurait dû le faire. La main qu'il aurait dû lever dans le salut romain portait une pauvre valise de fibre.

A l'hôpital, dans le service indiqué sur la carte reçue à Nomana, le sous-lieutenant trouva son dossier qui l'attendait. Il fut examiné peu après par un médecin-chef assisté de deux aides, tous en blouses blanches et sans grades. A voir la déférence avec laquelle les assistants traitaient le médecin-chef, Ambrogio eut l'impression d'avoir affaire à quelque célébrité du monde médical, peut-être un professeur d'Université : il savait que depuis le début de la guerre pas mal de médecins de renom se relayaient, même s'ils n'y étaient pas tenus, dans les hôpitaux militaires.

– Eh bien ? Et puis ? Mais encore ? lui demandait avec une sympathie professionnelle détachée le médecin-chef, sans prêter ensuite attention à ses réponses.

– Il y a sept mois que j'ai été blessé, récapitula finalement Ambrogio. Maintenant je devrais être guéri. Et comme... Sa voix se fit timide, comme s'il craignait de paraître bravache ...oui, comme les Allemands sont toujours là... Eh bien, il me semble qu'il est temps pour moi de retourner aux armes.

Le médecin-chef s'arrêta, le regarda : « Tu rêves mon garçon », lui dit-il, « tu rêves. »

– Mais...

– J'ai bien peur qu'on ne puisse même pas te renvoyer chez toi. Alors tu vois !

– Mais que dites-vous ? Je ne peux pas rester à l'hôpital. Je ne peux pas parce que... Je...

– Du calme, fit le médecin du calme. Pour l'instant nous finissons la visite, puis nous ferons les analyses nécessaires, et après... Après nous verrons. D'accord ?

– Oui docteur.

Il se soumit, après la visite, aux analyses prescrites. En attendant les résultats il ne voulut cependant pas manger à l'hôpital et préféra déjeuner dehors, comme si le fait de prendre son repas dans l'établissement pouvait constituer un précédent.

Il entra dans un modeste restaurant de la place où se trouvait le terminus du tram. Le matin même sa mère (« Prends, emporte ça, on ne sait jamais, et ne les perds pas ») lui avait glissé dans une poche des cartes de ravitaillement qui maintenant se révélaient utiles. En effet le serveur les lui demanda. C'étaient des feuillets pâles, soigneusement subdivisés en petits carrés couverts d'estampillages : le serveur en détacha quelques-uns avec des ciseaux et, en échange, il lui porta une soupe de légumes (« ça, c'est hors carte », lui précisa-t-il), un misérable pain bis, un plat contenant trois

tranches transparentes de salami, une cuillerée de purée et une pomme à l'aspect peu engageant.

Que pouvait bien avoir trouvé le médecin-chef ? « Les reins... Il y a des complications rénales », avait-il dit. C'était donc là la cause de ses vertiges et de ses lenteurs ? « Bah, dans quelques heures je serai fixé. Je ne vais pas me mettre à m'inquiéter comme une femmelette. » Il finit par reporter sa mauvaise humeur grandissante sur le repas : « J'aurais mieux fait de le sauter carrément ce repas », se disait-il tout en salant ses plats avec voracité (cette voracité qu'il manifestait depuis qu'il était rentré : comme si, après des mois, il n'avait pu compenser la faim qu'il avait endurée dans la poche). « J'aurais mieux fait de ne pas priver les civils de cette ration. Qu'est-ce que c'est pour un soldat que de sauter un repas ? Ce n'est rien, absolument rien. » Ses pensées allèrent à ses compagnons d'armes qui n'étaient pas sortis des poches : « Qui sait quelle faim ils endurent ceux-là, s'ils sont encore vivants ». De toute façon d'y penser ne les aidait pas, cela ne servait vraiment à rien.

Il retourna à l'hôpital pour attendre. En fin d'après-midi il fut appelé dans un bureau par l'un des deux assistants, qui maintenant n'était plus en blouse mais portait l'uniforme de médecin sous-lieutenant. « Écoute, ce n'est pas vraiment urgent mais il faut que nous t'hospitalisions », dit-il tout de suite, « je regrette. »

– Mais...

– Non. Il ne faut pas plaisanter avec ça ; on ne plaisante pas avec les reins. Il lui exposa, succinctement, son cas.

Puis il lui tendit un premier feuillet : « Ici il y a le renouvellement de ta permission pour deux semaines : le professeur te vient en aide, comme tu vois. »

– Mais... je n'ai pas demandé une prolongation de permission. Il s'interrompit, pensa à Manno : ce supplément de permission lui permettrait du moins de le revoir.

– Eh bien, dit le jeune médecin, en tout cas c'est comme ça. Il insista : « Ce qui est sûr, c'est que tu ne peux pas rejoindre ton régiment. »

Il lui tendit ensuite les deux autres feuillets : « L'ordonnance des médicaments que tu dois commencer à prendre tout de suite – tout de suite tu entends ? – avec le régime. Et ça c'est le feuillet d'admission, au terme des deux semaines, directement à l'hôpital militaire d'Isola Bella, sur le lac Majeur. Tu les connais non, ces petites îles devant Stresa ? Un bel endroit, tu verras. Et surtout (c'est pour toi le plus important) il y a dans cet hôpital un directeur, Braga, qui est une sommité en matière de reins. C'est précisément pour ça qu'on t'envoie là-bas. »

– En tout cas ce n'est pas loin de chez moi, murmura Ambrogio.

– Eh oui, en plus. Et puis, entre nous, vu la situation dans laquelle nous nous trouvons... Si les bombardements devaient recommencer, je ne crois pas que les avions se mettraient à jeter des bombes justement sur ces petites îles au milieu du lac.

– C'est vrai.

– N'oublie pas ce que je t'ai dit, conclut le médecin en lui donnant congé. Tu n'as pas de raison de t'inquiéter outre mesure, mais tu dois être vigilant. Tu seras de nouveau d'aplomb seulement si tu recommences à te soigner sérieusement. Crois-moi : tâche de ne pas perdre de temps.

7

Du temps, au contraire, Ambrogio en perdit. Et ce fut Manno, tout à fait involontairement, qui lui en fit perdre. D'abord en téléphonant de Plaisance qu'il viendrait en visite à Nomana le 12 août. Ambrogio – qui aurait dû se présenter à Stresa le 10 – décida de l'attendre. La journée du 12 passa cependant sans que l'autre arrivât. Le soir Manno téléphona de nouveau : le départ pour la Grèce avait encore une fois été reporté de quelques jours, et il viendrait donc à Nomana vers le 15 ou le 16. Malgré l'avis contraire de son père et surtout de sa mère, Ambrogio décida de l'attendre : un obscur pressentiment l'avertissait qu'après cette rencontre il ne reverrait plus son cousin pendant très, très longtemps.

A Nomana ce furent des jours pénibles : à cause de l'état de santé d'Ambrogio et à cause de la situation générale.

Les manifestations populaires avaient vite cessé et sans violence particulière ; demeurait l'expectative. Le nouveau gouvernement réussirait-il à sortir la nation de la guerre ? Tout le monde savait maintenant que Mussolini avait été arrêté et pas seulement destitué ; malgré cela les fascistes ne réagissaient d'aucune façon (« Ils en ont assez eux aussi », disaient les gens). La milice fasciste avait, sans se rebeller, accepté de remplacer ses insignes – les faisceaux de combat – par les petites étoiles de l'armée.

« Mais est-ce que le roi et Badoglio parviendront à sortir l'Italie de la guerre ? », continuait-on à se demander. « Et de quelle façon ? » Personne, si objectivement qu'il envisageât le problème, ne réussissait à entrevoir une issue.

Les Allemands des secteurs disloqués çà et là faisaient grise mine, mais eux non plus, pour le moment, ne réagissaient pas.

Les journaux commencèrent à publier des révélations sur le régime passé et particulièrement sur la façon dont il était tombé : c'est ainsi qu'on apprit que le fascisme avait été liquidé par les chefs fascistes eux-mêmes, à la dernière session du Grand conseil. Ils espéraient ainsi que les Italiens se regrouperaient autour du roi et s'opposeraient tous ensemble à l'invasion étrangère. En substance, ils avaient fait passer avant le parti et l'idéologie quelque chose d'autre (l'intérêt national), montrant ainsi qu'ils n'étaient pas vraiment totalitaires, comme l'étaient au contraire les nazis et les communistes, qui jamais au grand jamais ne se seraient auto-liquidés dans l'intérêt de l'Allemagne ou de la Russie. (Plus tard, les autres fascismes – celui de

Salazar, celui des colonels grecs, le franquisme – se liquideraient eux-mêmes de la même façon). Pourtant, ce n'était pas sur ce phénomène imprévu que s'arrêtait l'attention des gens, mais plutôt sur le fait que le duce avait une maîtresse stable, ce qui leur paraissait nouveau. Le frère de cette maîtresse, disaient les journaux – donnant en cela libre cours à leur fantaisie – était un bon à rien, un profiteur. Il y avait eu aussi des profiteurs parmi les autres chefs fascistes et cela n'étonnait personne. Mieux, les gens avaient toujours cru que la chose était plus importante que ce qu'elle semblait maintenant avoir été. En tout cas, le nouveau gouvernement avait promulgué une loi pour ôter aux coupables le bien mal acquis.

Oui, mais que feraient les Allemands si cette situation précaire s'éternisait ? Des rumeurs confuses circulaient à propos d'un afflux de leurs troupes depuis le Brenner et depuis la France, peut-être même depuis les Balkans. Ambrogio eut quelques nouvelles circonstanciées par Luca, qui se trouvait en garnison au val d'Adige. Il arriva chez les Riva un après-midi en bicyclette, arborant de nouveaux galons de sergent. Après les compliments d'Ambrogio pour sa promotion : « On est descendus en vitesse à Milan avec deux camions », expliqua-t-il, « pour retirer du matériel, et je dois être de retour là-bas avant cinq heures. »

– Mais que se passe-t-il ? Te voilà préposé aux camions maintenant ?

– Ma foi, tant que ça dure. (Il s'exprimait comme d'habitude en dialecte.) Quand mon bataillon doit fournir un camion pour quelque service en dehors de la zone, je suis généralement nommé chef automobile, puisque je m'y connais un peu en mécanique. Quoi qu'il en soit, je ne trouvais pas normal de quitter Nomana sans passer te dire bonjour. – Bien qu'il fût en sueur, jusque dans sa barbe rousse naissante, il avait son habituel aspect paisible ; cette fois, il portait lui aussi le chapeau alpin poussé très en arrière, pour libérer son front. La situation dans le Haut-Adige ? Que veux-tu que je te dise... Je me réjouis de ne pas être en garnison en bas dans la vallée, parce que des colonnes allemandes continuent à descendre du Brenner, c'est un vrai bordel. A Bolzano il y a un barrage de police des bersagliers sur le pont de l'Isarco, avec les mitrailleuses en place : ils ont l'ordre de ne laisser passer que les Allemands des divisions qui se trouvent déjà en Italie, mais pour les autres, comment faire ? Ils ne peuvent pas leur dire : vous on ne vous tire pas dessus, mais vous, en revanche, si. Si bien qu'ils finissent par les laisser passer tous, c'est un bordel je te dis. Dans mon bataillon lui-même l'alarme a été donnée deux fois, on devait descendre prendre position dans la vallée, puis au bout d'un moment ils ont donné l'ordre de faire cesser l'alarme, personne n'y comprend rien. Tu sais ce que je crois ? Que nous autres, chasseurs alpins, ils ne nous font pas descendre dans la vallée parce que sinon, avec les Allemands, on échangerait des coups même sans ordres. Il se passe des choses, là-bas, qui mettent en rage... Les gens des villages se précipitent à la rencontre des Allemands et les acclament : ils sont tous plus ou moins « fritz » dans ces villages, tu le sais. S'il y a beaucoup de divisions qui passent ? Ça oui, et toutes motorisées. Ils ont des

camions camouflés en jaune, pas comme en Russie ; plutôt, je crois, comme en Afrique.

Il accepta un verre de vin et Ambrogio trinqua avec lui.

– Il est bon, allons buvons-en un autre, finissons la bouteille, proposa Ambrogio.

– Non, la bouteille non. Seulement un autre verre et c'est tout, parce que, je te l'ai dit : il faut que je sois à Milan avant cinq heures.

S'il était allé à la Nomanella ? Oui, bien sûr, juste au moment de la pause de midi. « Comme ça j'ai vu Giustina. Et *mamm Lusia* et *pa'Ferrante*, ils ont voulu que je reste manger avec eux et nous avons vidé une bouteille. En somme on a un peu fait la fête, même si eux ne cessent pas de penser à leur fils. Bon maintenant il faut que je m'en aille. » Il se souvint tout à coup : « Ah, au fait, je suis chargé de vous saluer toi et Manno, de la part de l'aumônier, tu sais, don Carlo Gnocchi. Mince alors, j'allais oublier. »

– Merci. Tu le vois souvent don Carlo ?

– Oui. Il est consigné au commandement à Merano, mais il est toujours par monts et par vaux. Dimanche encore il est venu dire la messe à notre bataillon et nous parler. Maintenant il a la manie de dire et de répéter que lorsque les soldats se trouvent au front ils sont comme le Christ en croix.

– Oui, je sais. Et il a raison.

– Bien sûr qu'il a raison.

– Eh bien quand tu le verras rends lui son salut de tout cœur. Et dis-lui que Manno est sur le point de partir pour la Grèce.

– En effet, ils me l'ont dit à la Nomanella. Quelle galère pour lui aussi, hein ? Enfin je ferai la commission.

8

Luca parti, Ambrogio sortit dans le jardin et s'installa nonchalamment dans la chaise longue sous le figuier. Il n'allait plus au bureau : « De toute façon je n'y fais rien de bon ». Il avait bien essayé d'étudier pour l'Université, mais là non plus il n'avait pas insisté parce qu'il n'arrivait pas à se concentrer.

Il croisa les mains derrière sa nuque et allongea les jambes. C'était vraiment une journée très chaude. De temps en temps, du cœur des arbres, lui parvenait le couplet de la fauvette, cette brève cascade de notes qui, en Brianza, semble la voix même de l'été. Là haut, au-dessus des branches rares du figuier, le ciel bleu pâle était parcouru par des lambeaux de nuées. Son regard s'y perdit un moment : comment se faisait-il qu'on n'y voyait pas les petites croix noires des martinets ? Ah oui, c'est vrai, les martinets étaient partis... Cette fois ils étaient partis sans que ni lui ni personne n'ait vérifié la date de leur départ.

Tout à coup lui parvint un faible écho de détonations. Elles venaient du sud, du côté de Milan. « Eh, est-ce que ce ne serait pas la DCA ? » se

demanda-t-il. « Et Luca qui est en route pour la ville ! » D'où il se trouvait, il n'avait pas la possibilité de voir bien loin du côté du sud. Les détonations, lointaines et faibles, à peine audibles, continuaient sans arrêt. Bientôt, un vague fracas d'explosions plus sourdes s'y ajouta : « Ce pourrait être des bombes... Mais que se passe-t-il donc ? On dirait qu'ils sont en train de bombarder Milan... » Il se leva, entra dans la maison, prit rapidement dans un tiroir les jumelles de son père, de vieilles jumelles d'excursion usées qui n'avaient rien à voir avec les jumelles militaires auxquelles il était habitué.

Sa mère se trouvait dans la pièce, occupée à repriser ; elle était assise dans un coin, ses lunettes sur le nez, et avait à côté d'elle, sur une chaise, un petit tas de chaussettes de ses enfants. Elle ne s'était aperçue de rien. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle en remarquant les jumelles. « Où vas-tu Ambrogio ? »

– J'ai l'impression qu'ils sont en train de bombarder Milan, répondit-il.

– Quoi ?

– Je crois qu'un bombardement de Milan est en train d'avoir lieu. Je veux voir si je parviens à distinguer quelque chose depuis le Ronchetto.

– Miséricorde ! fit Giulia. Ils bombardent Milan, dis-tu ? Pauvres gens, oh pauvres gens !

– Je n'en suis pas sûr maman. Je voudrais justement m'en assurer.

– Laisse-moi écouter. Elle posa son travail, se leva et alla vers la porte d'entrée, suivie par son fils qui, pour ne pas déroger à son image d'ancien combattant, ne voulait pas paraître ému : le vrombissement lointain des coups et des explosions continuait.

– Jésus, Marie, dit Giulia avec agitation, aidez ces malheureux, ayez pitié d'eux.

Tout à coup, couvrant ses paroles, le sifflement mécanique d'une sirène s'éleva, puis celui d'une autre et d'une autre encore : les trois sirènes des usines de Nomana donnaient l'alarme. « Ils font toujours ça », s'informa Ambrogio, « quand il y a l'alarme à Milan ? »

La mère acquiesça sans parler ; en même temps elle remuait intensément les lèvres, elle priait.

Quand les sirènes se turent on recommença à entendre la rumeur lointaine et faible des explosions. Giulia continuait à prier en silence.

– Tu entends ? lui dit son fils. C'est à peu près ce qu'on entend au front quand un combat est en cours dans un secteur différent du nôtre. Ça fait un bruit à peu près comme celui-ci.

– Jésus, Marie, répéta la mère, aidez-les, ayez pitié de ces malheureux. Qui sait combien de gens sont en train de mourir en ce moment.

– Oui, j'ai bien peur que oui, reconnut Ambrogio, que Dieu les aide. Ça me paraît être un sacré bombardement. Vous entendiez un bruit de cette force, l'année dernière en octobre ? Ou plus fort ?

– Celui-ci me paraît plus fort, dit la mère, incertaine. Pauvres gens !

– Bon, je vais voir, je vais essayer de voir, dit son fils.

Mais quand il fut sur le Ronchetto (une terrasse herbeuse avec quelques fruitiers, non loin de chez lui, dont la vue donnait sur les toits de Nomana et d'où l'on apercevait la plaine vers Milan), il constata que tout était recouvert de brume. Il lui sembla pourtant que, de la plaine, s'élevait de la fumée. « Ce pourrait être la fumée des incendies », pensa le jeune homme. Les jumelles paternelles, qu'il porta plusieurs fois en vain à ses yeux, ne lui étant d'aucun secours, il cessa de s'en servir.

Il se souvint du peu d'efficacité des toutes premières bombes tombées sur la région de Milan en 40, au début de la guerre. A l'époque, il s'était rendu à vélo dans les parages de Monza pour examiner les effets de l'une d'entre elles qui y avait explosé, causant d'insignifiants dégâts. « C'est sûr », pensa-t-il, « que la technique des bombardements a fait du chemin depuis ». Certaines villes, en Angleterre et en Allemagne, avaient été pratiquement rasées.

Sur la terrasse il n'y avait pas âme qui vive. Le jeune homme s'était arrêté à son extrémité, près d'un « kiosque » rustique en maçonnerie, une de ces petites constructions qui servent de débarras dans les campagnes. Devant grattaient en pépiant des poulets de diverses couleurs. Tandis qu'au loin le bombardement continuait, Ambrogio s'en approcha : l'une des bestioles était en train de se désaltérer à un petit abreuvoir de pierre dans l'ombre étroite d'une vigne, les autres becquetaient dans le trèfle. La scène avait un aspect si pacifique qu'elle touchait le cœur. « Quand donc en aurons-nous fini avec la guerre ? » se demanda le jeune homme devant cet humble tableau de paix. « Oui, qui sait quand ! »

Les détonations ne paraissaient pas vouloir cesser et il lui sembla même entendre aussi, tout à coup, un ronflement de moteur. « Les avions ? Ils commencent peut-être à rentrer ? Est-ce qu'ils vont passer ici ? »

Le ronflement s'accrût rapidement jusqu'à remplir le ciel d'un vacarme assourdissant : « Pas de doute, ce sont bien les bombardiers ! » Il aperçut le premier d'entre eux, un quadrimoteur, qui volait incroyablement bas... « Une vraie forteresse volante ! Mais... mais que se passe-t-il ? Il est touché, il est touché ! Il brûle ! » Une des hélices de l'avion était à l'arrêt, des jets de fumée sortaient distinctement d'un de ses flancs. On distinguait nettement son insigne, les cercles concentriques anglais.

« Donc, les anciens de la force antiaérienne arrivent encore à faire quelque chose », se dit avec fougue Ambrogio. « En tout cas celui-ci ils l'ont eu ».

L'avion passa non loin de lui, dans un terrible fracas (qui lui rappelait le fracas des avions contre lesquels il s'était en vain battu sur le Don l'année précédente) et s'éloigna vers le nord. Il ne fut pas suivi par d'autres. « Peut-être que les aviateurs », se demanda fébrilement Ambrogio, « essaient d'atteindre la Suisse avant de se jeter en parachute. Mais parviendront-ils à reprendre suffisamment d'altitude pour pouvoir le faire ? Comme ça ils sont trop bas... » En ce moment – comme lui, à certaines heures, au front – ils devaient se ronger les sangs, les pauvres bougres. Il finit par se sentir

partagé entre un sentiment instinctif de solidarité envers ces garçons qui luttaient pour leur vie, et une accablante satisfaction parce que eux, qui étaient venus écraser maisons et gens, avaient reçu la réponse adéquate. « De toute façon la défense antiaérienne est insuffisante, tout le monde le dit : ils ont trop peu de pièces, et manquent de... tout le reste ; ils ne peuvent pas faire grand-chose. »

Finalement, au bout d'une heure environ, on n'entendit plus d'explosions. Peu après les trois sirènes de Nomana cessèrent l'alarme. Les ouvriers qui, désertant l'usine, s'étaient égaillés dans la campagne environnante, devaient maintenant rentrer et reprendre le travail. Jusqu'à quand allait durer cette histoire ?

9

Les avions – tous anglais – revinrent beaucoup plus nombreux au cours de la nuit et, guidés par les incendies allumés dans l'après-midi, opérèrent une terrible destruction. Le lendemain – 14 août – la ville connut une trêve ; mais, au cours des deux nuits suivantes, les divisions aériennes revinrent en formation, encore plus massives, et se livrèrent à des destructions qui, par leur ampleur, ne s'étaient encore jamais vues dans aucune ville italienne. Plus tard, au recensement, on apprit que sur les neuf cent trente mille locaux d'habitation qui formaient Milan, cinq cent soixante mille au moins avaient été détruits ou endommagés. D'innombrables maisons étaient écroulées, encombrant les rues déjà interrompues par des gouffres et des cratères et les rendant impropres à la circulation, ce qui gênait les secours pour les gens pris au piège dans les refuges et dans les caves. Sur la ville planait une sombre nuage de fumée, car les incendies durèrent des jours et des jours.

Les trains qui emportaient les réfugiés de Milan (il serait plus exact de dire les expatriés) ne pouvant quitter les gares de la ville – toutes inutilisables – démarraient, sur diverses lignes, à partir des premières interruptions. Par chance, à ce moment-là, la population était déjà en grande partie évacuée, et celle qui travaillait encore en ville s'en éloignait systématiquement chaque soir par tous les moyens possibles (il faut dire qu'au moins en cela l'esprit d'initiative des Milanais s'exerçait encore pleinement). C'est ainsi qu'au total il y eut un peu plus d'un millier de morts, chiffre incroyablement bas comparé à l'énormité des destructions : un mort sur plus de cinq cents habitations détruites ou hors d'usage. Longtemps les gens refuseraient de le croire, et beaucoup s'y refusent encore aujourd'hui, ayant entendu les récits des survivants qui avaient fui avec leurs seuls vêtements (femmes surtout, descendues des trains au hasard dans l'une ou l'autre des gares de la province – notamment à Nomana) : récits qui faisaient penser à Dieu sait quelles hécatombes.

Le 16 août, au plein des bombardements, la triste nouvelle de la mort du père de Michele Tintori, l'ancien sculpteur paralysé, parvint à Nomana : selon le rapport médical le décès devait être attribué à une crise cardiaque.

Ce fut une parente de Tintori, résidente à Monza, qui donna par téléphone la nouvelle aux Riva, les informant que l'enterrement aurait lieu le lendemain : Gerardo – qui l'avait reçue personnellement – la communiqua à dessein à Ambrogio avec un jour de retard, pour ne pas lui permettre d'y assister.

« Collapsus cardiaque signifie probablement qu'il est mort de chagrin par manque de nouvelles de son fils », se dit le jeune homme, « et moi qui, pendant toute la durée de ma permission, ne suis allé le voir qu'une seule fois, au début... » Quand Michele rentrerait il ne trouverait plus personne de sa famille à l'attendre, peut-être même qu'il ne retrouverait pas sa maison. Ces pensées troublèrent Ambrogio des jours durant, le touchant au plus profond de lui au moins autant que les bombardements.

En attendant, les lignes téléphoniques de la plaine ayant été endommagées, les communications avec Plaisance devenaient difficiles. Manno parvint à grand-peine à faire savoir que son départ était sur le point d'être encore une fois reporté. Ambrogio se laissa alors convaincre de partir pour l'hôpital. Ce fut son père qui l'accompagna en automobile, avec le chauffeur Celeste, celui qui, dans le temps, avait été chauffeur de Badoglio (l'actuel chef du nouveau gouvernement. « Ce qui », dit Ambrogio à Celeste au cours du voyage, « te grandit d'au moins dix centimètres, hein ? D'un coup ».)

10

Manno fit à Nomana la visite tant attendue à peu près une semaine plus tard, le 23 août.

Son train – sur la grande voie ferrée en provenance de Rome – ne put arriver jusqu'à la gare centrale de Milan et dut s'arrêter à l'entrée de la ville, à la gare de triage de Lambrate.

– Ce n'est que depuis hier que les trains arrivent ici, l'informa un cheminot. Jusqu'à avant-hier encore ils devaient s'arrêter quelques kilomètres avant, là où se trouvent tous ces cratères avec tous ces ouvriers au travail.

– Des ouvriers et des cratères, à dire vrai, j'en ai vu pas mal.

– A l'endroit où les ouvriers sont les plus nombreux ; là où se trouve ce cratère étrange, avec les rails de chemin de fer pointés vers le ciel.

– Ah, oui, je m'en souviens.

Le jeune homme était donc descendu à la gare de Lambrate, plutôt dévastée avec sa toiture çà et là criblée de trous, des pans de murs emportés et de grossières entailles dans le ciment du trottoir en pente qui reliait la voie ferrée à la ville. Il ne lui était jamais arrivé de s'arrêter dans cette gare de banlieue que pourtant il avait traversée tant de fois, et il regardait donc

autour de lui avec curiosité : comme il arrive en semblable cas, il la trouvait plus complexe qu'il ne s'y serait attendu.

Les rues qui partaient de la place devant la gare étaient toutes, sans exception, envahies de décombres et paraissaient à première vue impraticables.

« Il ne manquait plus que ça ! » pensa-t-il, et il commença à s'inquiéter. A Nomana, outre ses parents, il espérait revoir Colomba, et il n'avait pas beaucoup de temps devant lui.

Deux camions à caissons rabattants, en très mauvais état, et un triporteur à moteur de l'UNPA, le service de protection antiaérienne, stationnaient devant la gare. Le conducteur du triporteur, un tout jeune homme en simple uniforme couleur café, peut-être de pompier, s'avisa de sa perplexité. « Mon lieutenant », l'appela-t-il, sans s'éloigner du véhicule.

Manno le rejoignit. « Je ne sais pas où vous allez », dit le conducteur ; « moi j'attends le "chef" pour retourner au centre, nous venons de charger des pics et des pelles, alors si vous voulez en profiter... C'est une question de minutes. »

– D'accord, lui répondit Manno, merci.

Peu de temps après, le « chef », un vieux géomètre, sortit du souterrain de la gare avec un panneau sous le bras. Il serra la main de l'officier et le fit s'installer sur le banc du véhicule à la droite du conducteur, tandis que lui-même prenait place à gauche : « On est un peu à l'étroit, hein ? » commenta-t-il en riant. Mais il avait l'esprit ailleurs, à sa tâche difficile.

Les rares voyageurs – deux ou trois – descendus avec Manno et qui hésitaient encore sur la place, accoururent à la vue du véhicule qui allait démarrer. Après les avoir avertis : « Nous allons au centre », le géomètre leur permit de monter à l'arrière.

Le triporteur se mit en route, s'engageant dans la plus grande des rues : arrivé au premier amoncellement de décombres qui, de la place, semblait complètement obstruer le passage, il s'aventura à pas d'homme, tressautant et s'inclinant fortement sur le côté le plus bas de la chaussée qui avait été sommairement aplani.

La même manœuvre se répéta à la hauteur des tas de décombres suivants, en une oscillation continue.

Milan – l'officier s'en rendit compte – avait été bien plus durement touchée que ne le laissaient supposer les nouvelles de la radio. Il avait vraiment l'impression que pas une seule maison n'était restée intacte. Un grand nombre n'était plus qu'un tas informe de décombres. Un plus grand nombre encore n'était démoli qu'en partie et, sur la face interne des murs endommagés, les locaux disparus se dessinaient en carrés de différentes couleurs. Sur certains d'entre eux pendait même encore, de guingois, un petit cadre ou un bouquet de fleurs artificielles ; on voyait aussi des lambeaux de dalles formant consoles qui soutenaient quelques meubles, une chaise, un portemanteau, ou encore un lit de fer pendant à moitié dans le vide.

Les rues – même celles, peu nombreuses, qui avaient été d'une façon ou d'une autre nettoyées – étaient toutes parsemées de petits fragments de vitres, parce qu'il ne semblait pas qu'un seul carreau fût resté intact. Dans quelques châssis de fenêtres on en découvrait des restes sur lesquels avaient été collées des bandes de papier, selon les directives données par les autorités compétentes. « Notre manière de faire la guerre », pensa amèrement le jeune homme, « notre réponse aux quadrimoteurs ! » Puis il pensa que là-haut aussi, dans les villes anglaises d'où les avions étaient partis, il devait y avoir des carreaux brisés avec leurs braves bandes de papier collées dessus... Il n'éprouvait envers l'ennemi aucune animosité : « C'est la façon de faire la guerre des Anglo-Saxons, Anglais et Américains. » Il les avait connus en Afrique : « Ils ne pourraient jamais battre les Allemands sur le terrain mais ils ont infiniment plus d'appareils avec lesquels détruire les villes et les arrière-gardes adverses, et ils les détruisent. Sans cela ils ne pourraient pas vaincre, et à la longue ils finiraient par être vaincus. »

Tout de même, raser les villes italiennes au moment précis où le nouveau gouvernement s'efforçait par tous les moyens de sortir de la guerre... !

« On voit bien qu'ils ne se fient pas au nouveau gouvernement, qu'ils n'y croient pas. De même qu'ils ne se fient pas aux Italiens dans leur ensemble, à l'instar des Allemands – qui ont des raisons pour cela ! En conclusion, pauvre Italie ! »

Rue après rue, à travers ce même spectacle de désolation où l'on découvrait toutefois plusieurs équipes d'ouvriers au travail, le triporteur arriva au centre. Il fit halte sur la place de la Scala, très empoussiérée, où étaient garés d'autres triporteurs et un certain nombre de camions.

– Vous voyez où nous en sommes ici aussi ? dit en descendant le géomètre au lieutenant en lui montrant les alentours.

La coupole du grand théâtre, orgueil de la ville, n'existait plus, elle s'était effondrée, avait disparu. Du séculaire palazzo Marino, siège de la mairie, qui faisait face au théâtre, ne restaient que des murs noircis : tout l'intérieur s'était écroulé, dévoré par le feu. Quant à la Galerie (le « Salon de Milan » se souvint Manno) qui relie la place de la Scala à la proche place du dôme, elle était totalement obstruée par ses grandes voûtes en fer et en vitres qui, arrachées, pendaient jusqu'au sol.

– Beau service ! murmura le jeune homme, utilisant l'expression par laquelle les soldats, dans l'impossibilité de la fuir, recevaient toute tempête, qu'elle fût d'eau ou de feu.

– Ouais, soupira le vieil homme, ouais ! Puis il parut se secouer : « Si vous voulez attraper un train à destination de Monza, je vous conseille de vous adresser aux conducteurs de ces engins, là-bas au fond. Peut-être que l'un ou l'autre ira jusqu'à Sesto, ou à peu près... » Il tendit la main au jeune homme, qui la lui serra en le remerciant.

De fait, un véhicule partirait « très probablement » pour Sesto d'ici une heure. Il s'agissait d'un autre triporteur, encore plus branlant que le précé-

dent, et qu'on venait de réquisitionner : la plaque de son ancien propriétaire, un ferblantier, était encore visible sous une hâtive couche de vernis.

« La Providence », pensa tout de suite le jeune homme, « voilà que la Providence vient au devant de moi ». Il se demanda tout de même si, au milieu d'un désastre aussi énorme, il était pensable que la Providence prît vraiment soin d'un être minuscule tel que lui, et encore plus de son problème, pas même vital, qui était d'aller en permission pour une journée... Il se souvint alors de cette phrase de l'Evangile : même les cheveux de vos têtes sont comptés, et il se répondit avec conviction que oui, la Providence était bel et bien en train de prendre soin du problème d'un être minuscule tel que lui. Mais qu'en était-il des problèmes de tous les autres, ceux qui étaient morts écrasés ou étouffés dans les caves, ou qui avaient perdu leur maison et leurs biens ?

En attendant que cet autre véhicule se résolût à partir, le jeune homme se mit à arpenter l'un des trottoirs de la place de la Scala, celui qui se trouvait devant l'imposant siège de la Banque Commerciale. Oui, et tous les autres ? Il se rappela une autre phrase de l'Evangile : que compte un moineau ? Pourtant même un moineau ne peut tomber sans la permission de Dieu. Fallait-il donc en conclure que, pour ce qui était des autres, la Providence – qui se souciait tant, maintenant, de sa petite personne – avait en revanche consenti avec indifférence à ce qu'ils fussent tués ? « Voyons, essayons de comprendre. »

Pour franchir un obstacle comme celui-là, il fallait prendre son élan d'un peu plus loin. Il y avait – il en était convaincu – une Providence (une action conservatrice et promotrice de Dieu) qui présidait aux mouvements des astres et des galaxies (ce grain de poussière qu'est notre planète terre, que représentait-il comparé aux milliards de milliards d'astres de l'univers ?) et qui présidait également, sur la terre, à la croissance du simple brin d'herbe et à son évolution au cours des millénaires. Seul un être dépourvu de bon sens pouvait en effet croire qu'un organisme aussi extraordinairement compliqué qu'un brin d'herbe (« il suffisait de penser à la "mémoire" qui, dans une minuscule graine, détermine d'abord son développement ordonné et, dans les millénaires, l'évolution de l'espèce en accord avec l'évolution de toute la création... ») ; seul donc, un être dépourvu de bon sens pouvait croire que tout cela est le fruit du chaos, et ne dépend pas d'une Intelligence. Et quelle Intelligence ! Venons-en ensuite aux hommes...

Avant de poursuivre, l'officier se demanda si c'était vraiment le moment de se lancer dans des considérations existentielles au milieu d'une telle catastrophe, et il se répondit que oui : « Est-ce parce que l'événement que nous sommes en train de vivre est plus grand que d'habitude ou particulièrement tragique, que nous devrions justement renoncer à réfléchir ? »

Il en était donc aux hommes, lesquels sont les seuls, parmi tous les êtres créés, à avoir la possibilité de s'opposer à l'ordre établi par Dieu. Les hommes, autrement dit, sont les seuls êtres vraiment libres, précisément parce qu'ils sont libres par rapport à Dieu. Ce désordre, cet énorme désastre

qu'il avait sous les yeux, en était une démonstration. Car, certainement, Dieu n'avait pas voulu ce mal : il suffisait de penser aux discours du Christ ou seulement à ceux du pape, contre la violence et la guerre. Dieu avait dû tolérer, c'est ça, il avait dû permettre ce mal, et toutes les autres méchancetés et ignominies que font les hommes : et cela pour ne pas s'opposer à leur liberté. Le grand problème du mal dans le monde... C'est justement pour ne pas ôter sa liberté à l'homme (ce qui équivaudrait à le dénaturer) que Dieu est contraint de tolérer le mal.

Récapitulons : donc il y avait la Providence, c'est-à-dire une action conservatrice et promotrice de Dieu qui la dirigeait avec amour, même vers les moindres de ses créatures (ainsi des problèmes du brin d'herbe ou de celui de la permission de Manno – comme le jeune homme en avait l'intuition). Puis il y avait la liberté humaine qui – seule – peut s'opposer à l'ordre de Dieu. Les choses étant ainsi, c'est une grâce que la souffrance soit rattachée au mal car, d'une certaine façon, elle retient les hommes dans la destruction qu'ils peuvent faire de la création et d'eux-mêmes.

Restait le fait que, à Milan et ailleurs, un grand nombre d'innocents avait péri. Tout à coup Dieu ne les avait plus ni protégés ni aidés ; il ne l'avait pas fait pour ne pas s'opposer à la liberté de l'homme. Tout ce que Dieu avait pu faire avait été de mourir – en Christ – avec eux, innocent parmi les innocents, de façon à rattacher son sacrifice au leur en sublimant ce dernier. Christ et tous les innocents avec lui, compensaient le mal accompli par les autres êtres libres, en particulier par ceux qui n'accepteraient jamais de s'amender...

« L'heure du sacrifice peut venir pour chacun de nous : mais les innocents ne meurent pas inutilement, voilà l'important ». Cela redonnait sens aux choses.

Le jeune officier décida alors que s'il devait être un jour appelé à son tour au sacrifice, il répondrait « présent ! » quoi qu'il arrive. Il n'imaginait pas que ce jour s'approchait avec une tragique rapidité.

11

A quelques heures de là, en milieu d'après-midi, il se trouvait dans l'autorail qui allait à Nomana.

Dans son compartiment les gens ne parlaient que des bombardements et, cette fois encore, la conversation requérait tous les présents, dont beaucoup ne se connaissaient pas.

– Je suis descendue à Milan ce matin, pour fouiller dans les décombres de ma maison, rapporta une femme réfugiée, mais j'aurais mieux fait de m'épargner ce voyage et ce *cafard.*

– Vous n'avez pas idée, dit une autre, de la souffrance que cela représente de se retrouver sans rien, avec les seuls vêtements qu'on a sur le dos.

C'est une sensation très pénible, il semble qu'on n'a même plus la terre sous les pieds.

– Ça oui, je veux bien le croire.

– Quel désastre ! Ah, messieurs dames, quel désastre ! C'est seulement maintenant qu'on commence vraiment à réaliser.

– C'est vrai. On n'avait jamais vu une chose pareille. Jamais.

– Selon moi les dégâts les plus gros c'est la bombe incendiaire qui les a causés. Le feu.

– Oui, dit la femme qui était allée fouiller inutilement dans les décombres de sa maison, le feu. Quelqu'un de l'UNPA[1] l'a dit aussi. Il a dit : les principaux dégâts ont été occasionnés par le feu.

– Feu ou bombes, le fait est – il faut se rendre à l'évidence – que Milan n'existe plus. Je suis allé pour le compte de mon entreprise à trois endroits différents et, savez-vous ? Je les ai trouvés tous les trois détruits. Je suis entré dans l'un d'eux – un bureau au rez-de-chaussée – et il était à ciel ouvert... Il y en a même un que je n'ai pas réussi à trouver parce que toute la rangée de maisons était tombée, je n'ai pas pu le localiser ; vraiment, je n'ai pas pu. Il ajouta : « Milan est désormais un tas de ruines, et quant aux maisons qui ont été touchées mais qui sont encore debout c'est pire, parce qu'il faudra les démolir et que ça demandera du travail et de la peine. »

– C'est vrai, dit avec gravité un homme d'âge moyen, à l'air très sérieux. Et même savez-vous ce que je pense ? Il répéta cette phrase plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il obtienne l'attention de tout le monde : « Savez-vous ce que je pense ? Que, Milan, il ne convient plus de la reconstruire où elle était. Il faut la pousser à l'écart, au milieu des prés, et la reconstruire là. Je ne plaisante pas » (on comprenait qu'effectivement il ne plaisantait pas) « je parle selon la logique : comme ça, ça évitera le travail de démolition et de transport des gravats, qui serait immense, fou. »

Les autres le regardèrent, interdits. « Oui », reconnut quelqu'un. « Qu'est-il resté de bon ? Pratiquement rien. Oui, peut-être que ce serait mieux de reconstruire la ville dans un autre endroit. »

Il y eut quelques instants de silence : ce qui frappait le plus Manno c'était que, même à lui, une proposition aussi folle apparût sur le moment parfaitement sensée. « Et pourtant elle n'est pas sensée, elle ne peut pas l'être. Mais il faudra que je me souvienne, plus tard, de cette conversation : parce qu'elle donne une idée de l'état dans lequel a été réduite Milan. »

La plaine resta loin derrière, les premiers signes des collines apparurent, puis les collines elles-mêmes.

Aux émotions diverses provoquées par l'écroulement de Milan, s'ajoutait dans l'âme du jeune homme une autre émotion qu'il connaissait beaucoup mieux : celle qu'il éprouvait chaque fois qu'il revenait au village, chaque fois qu'il rentrait chez lui après une absence prolongée. Cette fois encore il

[1] Union Nationale pour la Protection Antiaérienne (N.d.T.).

commençait à sentir battre son cœur, un peu comme lorsque, enfant, il revenait du collège pour les vacances. Mais ce n'était pas tout : cette fois-ci, à Nomana, il allait revoir Colomba. En dépit de la guerre, des bombardements, de son prochain départ pour la Grèce et de toute autre « chiennerie », bientôt il allait revoir la jeune fille. La perspective de cette rencontre merveilleuse prenait petit à petit le pas sur tout le reste : « Colomba, Colomba » commencèrent à lui répéter les roues du train et les vertes collines, « Colombina, Colombina ». Depuis qu'elle était partie pour Novare, trois mois plus tôt, il n'avait pratiquement pas écrit à la jeune fille : seulement deux ou trois cartes postales sur le ton de la plaisanterie. Il avait bien essayé de lui écrire sérieusement, mais chaque fois sans en venir à bout, parce que, sous sa plume, étaient venues des phrases que lui-même avait jugées excessives.

Franchi le Lambro, la voie ferrée commença à monter entre les buissons d'acacias, les champs cultivés en terrasses qu'on appelait les « plateaux », bref, son paysage natal. « Nous voilà donc au "mont de Brianza" » se dit le jeune homme, à présent euphorique. « Mais au fait, pourquoi mont ? Où y a-t-il un mont ? Ceci est un fatras de collines, pas un mont. Pourquoi les anciens l'appelaient-ils mont ? Où avaient-ils la tête ? » Manno jubilait, riait même, de plus en plus oublieux de la présence des autres.

Voici, quelques kilomètres avant Nomana, le petit clocher du Raperio surmonté de sa terrasse de grès, puis, le long du chemin de fer, le petit cimetière du hameau : il avait été construit non loin d'un autre beaucoup plus ancien, maintenant à demi-recouvert de châtaigniers et où n'étaient désormais enterrés que les rares vagabonds qui mouraient à l'hôpital. Tout près, entre les acacias et les châtaigniers, on découvrait le bloc erratique du Raperio, aux dimensions d'une maisonnette, apporté ici par les glaciers quaternaires. Enfin parurent les premiers signes de son village.

Manno et Colomba ne se retrouvèrent pas à Nomana. A peine rentré chez lui, tante Giulia, qui avait un air tendu, l'informa que la jeune fille ne s'y trouvait pas.

– Mais... Ne m'aviez-vous pas dit il y a une semaine au téléphone qu'aux "Dragons" on attendait Colomba d'un moment à l'autre ?

– Si, en effet c'est... c'était comme ça. Mais elle n'est pas venue. Peut-être à cause des bombardements.

– Et Ambrogio ?

– Depuis cinq jours il est à l'hôpital militaire sur le lac Majeur. Il ne va pas trop bien, tu sais ? Dans les yeux de tante Giulia commença à se former un voile de larmes.

Quelle déception ! Mais : « Ma tante, allons ne t'inquiète pas comme ça. Ambrogio est revenu de l'enfer, que veux-tu que ce soit pour lui qu'un peu de... de rechute ? »

– Oui, mon Manno, oui.

Oncle Gerardo, averti par téléphone, quitta immédiatement son bureau et vint à la maison : « De combien d'heures disposes-tu ? »

– Je dois être à la caserne demain à quatre heures, parce que notre train part à six heures et demi.

– Écoute, la soirée tu la passes avec nous ; puis si demain matin tu veux faire un saut à Stresa... A moins que tu ne préfères passer tes quelques heures ici, à la maison, en paix ?

– Non mon oncle. Est-ce que tu me prêterais... la voiture ?

– Oui. J'étais justement en train d'y penser. Je t'envoie chez un de nos clients à Omegna : officiellement, bien sûr, pour le cas où quelqu'un t'arrêterait en route ; ce n'est pas la peine que tu arrives vraiment jusqu'à Omegna.

– Formidable, dit Manno, ça me va. Il réfléchit : « Au retour je pourrais peut-être passer par Novare, non ? »

L'oncle saisit l'allusion au vol : « Bien sûr. Attends, laisse-moi réfléchir. » Il considéra quelques instants la chose. « D'accord, laisse-moi faire. A présent je retourne dans mon bureau et... Il vaudrait mieux que tu te prépares tout de suite. »

Il revint à la maison au bout d'un moment avec deux plis : un de la société pour le client de Omegna, et l'autre des ateliers Argati de Beolco pour l'arsenal militaire de Plaisance. « Le commandeur Argati est un ami, tu le sais, un type bien, il fait partie avec moi du conseil de l'hôpital. Eh bien, lui te charge – toujours *pro forma* bien entendu – de faire cette démarche à Plaisance. Comme ça tu pourras t'y rendre en voiture et Novare se trouve précisément sur la route entre Omegna et Plaisance. » Il sortit de l'enveloppe une lettre à en-tête et lut : « Le présent docteur Manno Riva est chargé par nous d'une visite à votre respectable arsenal, en relation avec votre commande de... » Il s'interrompit, plaisanta : « Il t'appelle docteur tu as vu ? »

– Eh bien mais c'est normal, dit tante Giulia, docteur, parce que tu auras bientôt ton diplôme.

– Moi ? Alors que j'en suis à peine à la moitié des examens ? – dit Manno en riant. Et puis, de toute façon, que vient faire docteur ? Puisque je fais des études d'architecture et que je ne serai jamais docteur.

– Ça ça ne veut rien dire, insista la tante, ici, c'est pour dire diplômé.

– Ah bon, fit Manno en riant.

L'oncle acheva la lecture du billet. « Bien », dit-il, « ce n'est pas la peine que tu te rendes effectivement à l'arsenal : disons que ce sont des sauf-conduits. Tu me les renverras par Celeste une fois arrivé à Plaisance. J'expliquerai moi-même à Celeste ce qu'il faut faire si par hasard on l'arrête. Ainsi », conclut-il, « tu auras quelques heures de plus. Sinon, avec les voies ferrées toutes envolées... »

Manno regarda son oncle dans les yeux : malgré l'air hilare qu'il affectait ça ne devait pas être facile pour lui de recourir à de tels subterfuges, il le savait bien. « Tu m'aides exactement comme le ferait mon père s'il était vivant », dit-il.

– Oui, répondit Gerardo, touché par ces mots, précisément. Pour autant que je le peux.

Manno mit les deux billets dans sa poche. Ainsi, en plus de Ambrogio, il allait pouvoir revoir Colomba ! « C'est là qu'est la Providence », pensa-t-il, paraphrasant Renzo Tramaglino, l'immortel héros de Manzoni, « et comment ! » Et malgré cet amas de ruines à travers lequel il était passé, il aurait voulu se mettre à chanter de joie.

12

Le lendemain matin il retrouva son cousin au bord du lac de Stresa. Averti par téléphone, Ambrogio était venu à sa rencontre : il l'attendait assis à une table de bar, sous un tilleul taillé, à l'épais feuillage ; il portait l'uniforme à passepoil, près de lui était assise une jeune infirmière de la Croix Rouge. Il ne se leva pas, l'accueillit par un : « Eh bien ce n'est pas trop tôt ! Je suis content que tu sois venu me voir, j'y tenais moi aussi. » Et après lui avoir vigoureusement serré la main : « Je te présente sœur Mayer. »

Les présentations faites, Manno et le chauffeur Celeste prirent place autour de la petite table.

– Raconte un peu, lui dit tout de suite Ambrogio, je suis vraiment impatient : à Nomana, tu as vu Colomba ?

Manno remarqua que son cousin avait l'air mal en point, plus mal en point qu'il ne l'avait jamais vu, pire encore que lorsqu'il était à la maison de repos de Riccione. « Colomba ? » répondit-il. « Dis donc, on peut savoir comment tu es au courant de cette histoire extrêmement confidentielle ? Ah, je vois, Francesca... Qu'est-ce qu'elle a bien pu te raconter, cette satanée bavarde. »

– Réponds Manno, lui dit Ambrogio, ne tourne pas autour du pot.

– Eh bien, si tu veux le savoir, je ne l'ai pas encore vue, parce qu'elle n'est pas à Nomana mais à Novare.

– A Novare ? A Novare dis-tu ? Oh, je suis désolé. Il était vraiment désolé. Mais alors, s'exclama-t-il, qu'est-ce que tu fais là sans bouger ? Allons, file vite, cours tout de suite à Novare.

– Mais écoutez-le, dit Manno à la jeune sœur et à Celeste. J'ai fait un voyage pénible pour venir voir mon pauvre cousin infirme, et voilà comment il m'accueille : il me dit de m'en aller.

L'infirmière se mit à rire de bon cœur. Elle avait des manières vives, non pas formelles comme Manno se figurait qu'avaient les infirmières de la Croix Rouge. Il l'observa un peu à la dérobée : elle était très jeune et gracieuse, et avait les yeux d'une agréable et étrange couleur claire.

Ambrogio remarqua son intérêt. « Tu sais qui c'est celle-là ? » lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Manno releva un peu la tête et essaya de se tirer d'affaire, ne sachant où son cousin voulait en venir : « Je n'ai pas bien compris son nom quand tu nous as présentés : sœur Jucker, il me semble que tu as dit. »

– Mayer, corrigea-t-elle, Epifania Mayer.

– Tu as entendu ? Epifania. C'est fou, non ? continua Ambrogio. As-tu jamais entendu pareil prénom ? Même épuisé, il ne pouvait s'empêcher, en présence d'une jeune fille, de faire de l'esprit.

– Ne faites pas attention ma sœur, dit Manno en secouant la tête avec réprobation (Celeste l'imita et secoua la tête à son tour). Il est fait comme ça, ce n'est pas vraiment un sauvage ; même s'il paraît l'être.

Pour la deuxième fois la jeune sœur éclata d'un rire joyeux. « Il paraît l'être oui, c'est vrai », reconnut-elle.

– Cette sœur Epifania, quand elle est en civil, s'appelle Fanny A.Y.V. qui veut dire : Aux Yeux Verts, continua Ambrogio.

– Ah, vous êtes camarades d'Université ! Quel hasard formidable.

– Oui, je suis inscrite moi aussi en Sciences Economiques, dit Fanny A.Y.V.

– Peut-être que tu m'as entendu parler d'elle quelquefois.

– En effet, fit Manno, maintenant je m'en souviens. Il s'en souvenait vraiment, bien que vaguement : Ambrogio lui en avait parlé à l'occasion d'une permission : « Aux-Yeux-Verts » oui : l'une des quelques camarades acceptables de son cours, avait-il dit ou quelque chose comme ça. « Voyez-moi cette coïncidence ! » commenta-t-il. Et s'adressant à Fanny, qui avait effectivement les yeux verts : « Ainsi ma sœur, pas seulement en classe, mais même sous les armes, vous devez supporter son assommante présence. »

– Eh oui, dit-elle, jouant le jeu, eh oui, pauvre de moi !

– Moi, à votre place, je demanderais ma mutation, dit Manno.

– Elle y songe effectivement, lui répliqua Ambrogio. Elle y songe, mais ça ne serait pas bien pour elle. Elle habite à Pallanza, et c'est trop facile d'être de service à Stresa. Pour elle, en fait, c'est comme faire son service militaire en villégiature.

Pendant tout le temps de la visite – une belle grande heure – ils ne bougèrent pas de la table sous le tilleul. Sur la route, le long du lac – la rue nationale du Simplon –, il n'y avait pas beaucoup de circulation, et tout avait son aspect habituel, mais la gravité de la situation était dans l'air et sur le visage des gens. Elle se reflétait du reste aussi en eux, bien qu'ils eussent à cœur de ne pas le laisser paraître.

En plus du reste, Manno se sentait secrètement inquiet pour la santé de son cousin, que de toute sa vie – se répétait-il – il n'avait vu si mal en point. L'autre finit par s'en apercevoir et, à lui qui l'épiait : « Ne te fais pas de souci pour moi », s'exclama-t-il tout à coup. « Comme tu vois » il indiqua du menton l'infirmière « je reçois tous les soins possibles. On devrait plutôt », laissa-t-il échapper, « penser aux autres, à ceux qui ont été faits prisonniers dans des conditions pires que les miennes. » Ses yeux errèrent un instant sur l'étendue paisible du lac : « Si toutefois il y a eu des prisonniers », murmura-t-il.

Les trois autres le regardèrent en silence. « Pourquoi ? Tu crois qu'ils n'ont pas fait de prisonniers ? » demanda avec effroi Celeste.

– Je ne dis pas cela. Je ne sais pas, personne ne peut rien dire.

– Eh bien, écoutez, pourquoi ne parlons-nous pas de choses plus gaies ? fit Manno, et il essaya de détourner la conversation sur des sujets plus détendus.

Tandis qu'il l'observait qui plaisantait de nouveau, faisant rire toujours plus souvent Fanny, Ambrogio eut, comme déjà dans les jours précédents à Nomana, un soudain pressentiment : il sentait qu'il ne reverrait plus son cousin de très très longtemps ; « peut-être de tout le temps qui me reste à vivre ? » se demanda-t-il, se moquant presque de lui-même. « Peut-être », lui répondit une voix intérieure, « probablement même ». « Allons donc, ce sont des bêtises dues au fait que je suis à bout », se dit-il finalement pour tenter de chasser ce pressentiment.

– En Grèce, dit-il toutefois, saisissant au vol l'occasion d'une plaisanterie de Manno, essaie de ne pas trop faire le malin pour pouvoir, à ton retour, raconter tes aventures à Colomba. Je te connais.

– Le malin ? s'exclama l'autre les yeux encore rieurs. Tu t'imagines quel genre de malin je pourrais être, au moment où tout le monde s'apprête à déguerpir ? Tout à coup il devina la secrète inquiétude de son cousin. « Eh, un moment : j'ai l'impression que nous deux jouons à qui s'inquiétera le plus pour l'autre, comme deux nourrices. Tu ne trouves pas ça risible ? » Il rit, Fanny et Celeste sourirent.

Ambrogio le désapprouva de la tête, bien que sans faire d'objection.

– Allons Ambrogio, dit alors Manno. Tu sais bien comment je vois les choses, non ? Si la Providence m'expédie en Grèce, cela veut dire que pour moi c'est bien d'aller en Grèce, que cela servira au devoir pour lequel Dieu me tient au chaud, quel qu'il soit. Il fit avec les mains un geste, comme pour montrer une assiette et son couvercle : « Et jusque-là, jusqu'à ce que j'aie accompli comme il faut mon devoir, il ne pourra rien m'arriver, tu comprends ? Même si je me jetais dans le feu il ne m'arriverait rien. »

– Vous l'entendez ? Il parle comme quelqu'un qui serait en relation téléphonique directe avec Dieu, dit Ambrogio aux deux autres. Et à Fanny : « Tu ne vas pas me croire, mais au sujet de cette histoire d'une prédestination qui le concernerait, il ne plaisante pas : il l'a déjà sortie sérieusement plusieurs fois. »

13

Une heure environ après avoir quitté Stresa, Manno était à Novare devant la maison de Colomba, le long d'un de ces remparts – larges voies silencieuses, ombragées de rangées de gros marronniers d'Inde – qui entouraient en partie le noyau le plus ancien de la ville.

En faisant tinter la clochette il ressentit le même battement de cœur que lorsque, à Nomana, il s'était présenté la première fois aux « Dragons ». « Je

ne suis pas sur le point d'aller au combat », pensa-t-il cette fois encore, et cette fois encore il se moqua de lui-même. « S'il te plaît, ne me fais pas rire. »

Ce fut Colomba en personne qui vint lui ouvrir : « Oh, Manno », cria-t-elle joyeusement. « Manno, c'est toi ! Quelle surprise, quelle joie ! »

Au lieu de parler le jeune homme la contempla quelques instants : « Comme tu es belle Colomba », dit-il plein d'émotion, « une vraie merveille ! »

Colomba aurait voulu répondre sur le ton de la plaisanterie, mais un grand trouble la saisit et elle ne parvint plus à dire un mot.

– Eh bien, comment va, Colombina, lui demanda alors le jeune homme, d'une voix redevenue terrestre. Comment vas-tu ?

– Manno, tu t'es souvenu de moi ! murmura Colomba.

– Bien sûr, qu'est-ce que tu croyais ? Mais qu'est-ce qui se passe ? Tu ne me fais pas entrer ?

Toujours très émue, la jeune fille s'exécuta. Elle ne retrouva la parole que lorsqu'il s'arrêta dans le hall, attendant d'être dirigé. « Maman, maman », cria-t-elle, « viens, c'est Manno. Viens maman. »

Une vieille domestique aux cheveux blancs parut sur le seuil d'une porte : « Cleofe, appelle maman s'il te plaît. Il y a... Il y a ici... Appelle-la, allons. »

Suivirent les présentations à la mère (le père, lui expliquèrent-elles, était dehors, au travail) et, au salon, les premiers échanges embarrassés de civilités : « Manno est officier, tu sais ? »

– Oui Colomba, tu me l'as dit.

– Pourquoi n'es-tu pas venu en uniforme, Manno ?

Manno – qui du reste était beau comme ça aussi – expliqua pourquoi il n'était pas en uniforme, parla des sauf-conduits : « En somme je suis censé faire une espèce de tournée pour affaires en qualité de technicien, ou peut-être de représentant, je ne le sais pas moi-même. »

Colomba rit en secouant sa jeune tête ; elle était en train de se reprendre. « A présent je vais me changer, d'accord Manno ? J'en ai pour un instant. »

Elle revint peu après, dans la robe que Manno lui avait déjà vue plus d'une fois aux « Dragons » et qu'il avait trouvée semblable à un péplum grec. Quant à ses cheveux elle les avait, avec une impatience fébrile, noués en chignon devant le miroir de sa chambre : une coiffure essayée et réessayée en secret pour paraître plus femme et, si possible aussi, plus grecque, en tout cas moins gamine.

– Pour l'amour du ciel ! s'exclama sa mère en la voyant, mais elle n'ajouta rien.

Quant à Manno il ne pensait même pas à s'étonner ou à rire. Il resta de nouveau bouche bée : c'était au point que si elle s'était présentée habillée en clown, il l'aurait admirée de la même façon : « Qu'elle est jolie ! Merci mon Dieu, merci ! » pensait-il.

S'apercevant de l'étonnement de sa mère et craignant quelque objection, Colomba proposa tout de suite au jeune homme : « Sortons faire quelques pas ? Qu'en dis-tu ? »

– Oui bien sûr, dit-il, saisissant la balle au bond.

La mère risqua : « Sortir ainsi... » et elle était sur le point d'ajouter : « coiffée ? », mais elle tourna la phrase autrement : « à cette heure-ci ? »

– Oui, maman, pourquoi pas ?

– Pourquoi pas ? fit Manno en écho.

– Comme vous voudrez mes enfants.

Les deux jeunes gens sortirent et se mirent à se promener sous les marronniers du rempart, bavardant toujours plus spontanément. A un certain moment Colomba, avec la volubilité de ses dix-huit ans et, à la réflexion, se rendant aux raisons de sa mère, ôta les épingles qui retenaient ses cheveux en chignon ; les cheveux retombèrent, sans pourtant reprendre leur pli normal. De la sorte, la jeune fille apparaissait toujours coiffée de façon excentrique, bizarre. « Pour les attacher en chignon, je les ai un peu courts, tu ne trouves pas ? « se justifia-t-elle.

– Non. Pourquoi ? lui dit Manno. Ça t'allait très bien cette coiffure, et, d'une voix plus basse, presque grecque.

Colomba fit un signe de dénégation en secouant sa petite tête, puis se mit à rire avec naturel.

– Eh bien peu importe, dit Manno, celle-ci te va très bien aussi ; tu es belle de toute façon, tu es toujours belle.

Tout le temps que Manno put rester, presque deux heures, ils le passèrent à se promener le long de l'avenue et des rues avoisinantes. Ils parlèrent d'un tas de choses, mais ils auraient aussi bien pu ne pas parler du tout : c'étaient deux jeunes gens qui faisaient une expérience neuve, la naissance en eux de l'amour, ce don stupéfiant de Dieu.

A la fin – fidèle aux instructions reçues – Celeste arriva en Millecento. Quand il les aperçut il alla se ranger près du trottoir à une certaine distance et, sans descendre de voiture, sortit de sa poche un journal qu'il déplia avec ostentation.

Mais sa présence signifiait que le moment des adieux était venu. Colomba devint inquiète : « Tu pars à la guerre », s'exclama-t-elle soudain, interrompant leur conversation.

– Enfin, à la guerre, c'est une façon de dire, répondit en souriant Manno. Je vais en Grèce, c'est-à-dire dans une zone d'occupation. Là on ne fait plus la guerre depuis belle lurette. Mais nous en avons déjà parlé, non ?

– La guerre est partout, dit Colomba.

– Oui, si on veut. Donc moi aussi je dois faire ma petite part. Est-ce que je ne suis pas officier plus ou moins pour cela ? Il continuait à sourire.

Colomba comprit clairement que le garçon qui lui parlait n'était pas de ceux qui reculaient devant le devoir. « Ne ris pas », s'exclama-t-elle apeurée. « Avec la guerre il ne faut pas plaisanter : c'est une chose terrible, très moche. » Et elle ajouta : « Maintenant je le comprends moi aussi. »

Ce n'était plus une enfant, mais une femme qui parlait, et en ce moment plus adulte que lui : Manno s'en rendit compte avec surprise.

– Oh Manno, mon Manno, dit Colomba affligée.

– Colombina, qu'est-ce qui te prend ? Allons de la gaieté ! Le jeune homme rit de nouveau de façon insouciante, pour la rassurer. En même temps il la regardait de ses yeux bleus de « jeune monsieur » qui se voulaient railleurs. « Écoute Colomba : de l'Afrique je suis revenu en barque, de la Grèce, pour revenir près de toi, si besoin est je viendrai carrément à la nage, d'accord ? Je te le promets. »

Colomba ne riait pas. « Quelle chose atroce ! » dit-elle, suivant le fil de ses sombres pensées.

– Que devrais-je faire ? Tu ne peux pas souhaiter que je laisse les autres « dans le bain » et que je me tienne à l'écart. Quel homme serais-je ? Toi même tu me mépriserais.

– Oui mais... Oh, quelles choses, quelles choses arrivent dans la vie, s'écria Colomba, et notre vie ne fait que commencer. Elle lui posa une main sur l'épaule. Manno s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

Quel plaisir que le contact de cette main ! Le jeune homme la lui prit avec délicatesse et la lui baisa, très ému : « Aie confiance, tu verras que je reviendrai. Et même, tu veux le savoir ? je *dois* » – il appuya sur le mot – « je *dois* revenir... Je ne plaisante pas. Te l'expliquer maintenant sérieusement serait impossible en peu de mots. Mais mon cousin Ambrogio le sait, j'en ai parlé avec lui ce matin encore ; à l'occasion tu te le feras expliquer par lui, d'accord ? »

– Ambrogio ? Expliquer ?

– Oui, Colombina : il t'expliquera que je reviendrai.

La jeune fille le regardait, ses jeunes yeux gris-bleus remplis de larmes : Manno continuait donc encore à plaisanter ?

Il semblait bien que non : « C'est comme ça Colombina ; c'est comme je te le dis. Allons, maintenant, je te raccompagne chez toi. »

14

A Plaisance, Manno et Celeste déjeunèrent au restaurant Roma : il était plus de trois heures de l'après-midi mais les propriétaires connaissaient l'officier et préparèrent quelque chose sans difficulté. Puis Manno se fit accompagner en voiture à son logement dans une petite maison de la banlieue, endossa son uniforme et, dehors, remit à Celeste une valise dans laquelle se trouvaient ses vêtements civils et quelques autres petites choses à ramener à la maison. Il lui remit aussi, à part, les « lettres de créance » industrielles : « Je te confie ça, Badoglio. Si quelqu'un t'arrête tu sais ce qu'il faut faire. Que de mensonges, hein ? »

– Les mensonges de ce genre ne sont pas des mensonges, répondit Celeste, solidaire. J'ai été soldat moi aussi, et je sais ce que c'est que de n'avoir que quelques heures de permission.

– Je te remercie. Manno fit une pause, éprouva le besoin de dédramatiser un peu : « Tu l'as toujours dans ta poche la châtaigne contre les rhumatismes ? »

C'était une vielle plaisanterie entre eux. Celeste rougit. « Oui, bien sûr. Vous autres vous plaisantez, mais c'est vrai : j'en ai fait l'expérience. »

– Prends soin de toi, avec ces sept enfants que tu as à la maison, dit Manno redevenant sérieux, et à Nomana salue bien tout le monde pour moi : mes oncle et tante, les cousins, don Mario, ceux de l'oratoire... enfin tout le monde.

– Oui, bien sûr. Le chauffeur prit un air plus grave : « Je vous connais, toi et Ambrogio, depuis que vous êtes nés ; Manno fais attention, c'est une sale période : essaie de te garder des dangers. Je te le dis... de tout cœur. »

– Oui, oui.

– A Nomana, dans quelques années, on aura besoin de vous deux, toi et Ambrogio. Pour augmenter le travail je veux dire, quand les enfants d'aujourd'hui auront grandi. Il pensait de toute évidence aussi à ses propres enfants.

« Pour eux il y a de toute façon la Providence », pensa Manno, tandis qu'il lui serrait la main avec amitié. Ça va, eh bien, en Grèce, j'essaierai d'être sage. Allons, je te salue Celestino. Et encore merci de m'avoir amené jusqu'ici.

– Salut Manno. Celeste porta la main droite à son béret. Ce fut le congé de Manno à son monde.

QUATRIÈME PARTIE

1

Le détachement des renforts pour la Grèce partit sans délai le soir même, en train.

A Brindisi ils durent pourtant stationner plusieurs jours en attendant qu'appareille pour l'Albanie un certain bateau. Entre temps, après avoir achevé d'occuper la Sicile, les Américains et les Anglais étaient passés en Calabre. « Peut-être », disaient les soldats, « qu'on ne va plus en Grèce. Peut-être qu'ils nous envoient en Calabre. »

– Nous sommes des renforts bien incohérents, nos pièces se trouvent en Grèce avec le régiment, qu'est-ce qu'on irait faire en Calabre ? objectait le lieutenant Pigliapoco, commandant du détachement. Mais il était lui aussi dans l'incertitude.

Le soir du 4 septembre le groupe fut embarqué et, avec d'autres noyaux de renforts, transféré de nuit en Albanie. Ils débarquèrent tous le lendemain matin, avec leurs bons vieux paquetages sur le dos, dans le petit port de Santi Quaranta, rebaptisé Porto Edda en l'honneur de la fille du duce.

Sur le quai personne ne les attendait, parce que les véhicules envoyés par les régiments respectifs stationnaient à Valona. Ils atteignirent Porto Edda dans le cours de la journée mais, au grand dam du groupe de Pigliapoco, il ne s'y trouvait qu'un camion, insuffisant pour transporter tout le monde. « Nous manquons de carburant », expliqua l'adjudant-chef machiniste. « Imaginez-vous qu'à cause de ça il y a plus d'un mois que le régiment attend d'être transféré du Péloponnèse dans la région d'Athènes. »

Le lieutenant Pigliapoco, après avoir pesté amèrement contre les états-majors et leur logique ainsi que contre l'armée dans son ensemble, décida de partir avec autant d'hommes que le camion pouvait en transporter. Il laissa à Porto Edda Manno et vingt artilleurs qui furent, conformément aux dispositions prises par l'état-major local de garnison, « incorporés », pour le repas, dans une batterie antiaérienne affectée à la défense du port.

Il s'agissait d'une batterie de mitrailleuses de vingt millimètres, placée sur une petite hauteur en bord de mer. Son commandant, le lieutenant Cioffi – un type d'âge moyen, à la tenue incroyablement négligée – indiqua à Manno l'endroit, entre les oliviers, où ses hommes pourraient dresser leurs tentes. « Si tu veux, tu peux venir dormir avec nous dans notre palais », dit-il, « nous sommes trois au lieu de quatre, parce que l'aide du commandant est à l'hôpital avec la malaria, ce qui fait qu'il y a de la place dans la tente des officiers. Mais si tu préfères dormir au village… »

– Non, j'aime mieux rester ici sur place avec mes hommes.

– Bien sûr. Pour les quelques jours que vous allez passer ici, vous pouvez même vous considérer en villégiature. Belle villégiature, tu verras. Ah, vraiment, belle villégiature !

Le nouvel arrivé était perplexe.

Cioffi s'en aperçut et se mit à rire. « Allons », dit-il, « prends un ou deux de tes hommes, ou même trois, comme ordonnances, et fais-toi préparer un petit lit avec des piquets dans la tente des officiers. »

– J'ai mon lit de camp.

– Oh, bravo. Alors fais-toi préparer le lit de camp.

Manno donna des ordres à ses artilleurs pour l'installation des tentes, et veilla personnellement à leur exécution. Il fit en outre creuser des feuillées supplémentaires au milieu d'un tas de roseaux poussiéreux : « Pour ennuyer le moins possible ceux de la batterie, qui me paraissent avoir assez d'ennuis comme ça. » L'heure du dîner venue, lui et ses hommes prirent leur repas sur le pouce, comme ils l'avaient fait le midi : « A partir de demain, la batterie s'occupera des vivres pour nous aussi et nous pourrons manger normalement. »

Les soldats vétérans du lieu, avachis, encore plus négligés que leur commandant, avaient regardé, goguenards, s'activer les nouveaux venus. Après le repas, anciens et nouveaux se mêlèrent, certains – qui avaient quartier libre – descendant au village, les autres s'asseyant en cercle sous les oliviers et les caroubiers. Bien que le crépuscule approchât, les cigales ne cessaient pas un instant de striduler. Il faisait très chaud, il y avait énormément de mouches et de poussière, mais l'endroit – pour peu qu'on se donnât la peine de le regarder – était véritablement très beau, avec la mer bleue toute proche et l'île montagneuse et verte de Corfou qui en émergeait face au campement.

Manno rejoignit la tente devant laquelle les trois officiers de la batterie étaient assis à une table rustique sur des bancs disloqués. Le commandant Cioffi avait défait son ceinturon et, de temps en temps, en tapait le pan le plus long sur son ventre. Ils venaient de finir leur repas dont les reliefs demeuraient sur la table, avec une bouteille de vin à moitié vide et quelques verres. Ils firent installer le nouveau venu et, après les civilités d'usage, l'interrogèrent sur son voyage en bateau (avait-il rencontré quelque sous-marin ? Non ? Bizarre) et aussi sur l'Italie, sur la façon dont les gens voyaient à présent la situation. Mais ils ne semblaient pas vraiment faire attention à ses réponses, comme s'il s'agissait d'une réalité qui ne les concernait pas.

Manno, de temps à autre, jetait un coup d'œil sur les huit petites mitrailleuses de la batterie, placées non loin de là, dans les buissons.

– Tu regardes nos pétoires ? demanda le lieutenant-commandant : Eh bien, depuis que nous sommes ici – cela fait deux ans maintenant ! Deux ans, ça n'est peut-être rien pour toi, mais... – eh bien, elles n'ont pas encore eu l'occasion de tirer une seule fois.

– Pas une seule fois ?

– Pas une seule. Parce que personne ne vient jamais bombarder ce port. Et pourquoi viendrait-on ? Nos navires utilisent rarement ce port : seulement lorsque quelque sous-marin anglais est signalé devant Valona. Cette nuit encore, ça a dû se passer comme ça.

– Si bien que vous vous ennuyez un peu, hein ?

– Un peu ? dit Cioffi et, tourné vers ses deux sous-lieutenants : « Vous avez entendu ? Un peu. »

Les interpellés eurent un sourire fatigué. L'un d'eux, très jeune, qui avait une tête de bon gros, dit : « Je suis arrivé après les autres, six mois après, je ne suis là que depuis un an et demi. Au début quand j'entendais dire que personne ne venait jamais ici bombarder, j'étais enthousiaste : « Voilà l'endroit rêvé pour passer le reste de la guerre » que je me disais. Parce que, avant, je servais sur les bateaux qui faisaient la navette entre les Pouilles et l'Albanie, et... eh bien, ça c'était une sale vie. Bref, au début, cet endroit m'a paru idéal. Pendant plusieurs mois j'ai continué à le penser, et les soldats qui étaient arrivés ici en même temps que moi le disaient aussi. Mais ensuite... »

– Ouais, ensuite, dit Cioffi avec une sorte de tristesse.

– C'est vraiment un détachement d'embourbés, réalisait Manno peu à peu. « En Libye aussi, dans certains endroits à l'intérieur des terres, les soldats étaient comme ça avant que n'arrive la guerre pour les pousser au cul... » « Je vous comprends », dit-il. « Mais actuellement, au point où nous en sommes, tout est en train de se remettre en mouvement. »

– En mouvement ? Bof ! fit Cioffi assez peu convaincu. Il secoua la tête. « Bof », répéta-t-il.

– C'est forcé, dit Manno. Ça lui paraissait tellement évident qu'il tenta de donner des exemples : « Ici, je suppose, il y aura d'abord les partisans qui... »

– Quels partisans ? s'exclama Cioffi. Ici à Porto Edda il n'y a pas de partisans. Ils sont à l'intérieur, sur les montagnes. Il fit un geste vague de la main : « Et, d'après ce qu'on entend dire, ils sont, par chance, avant tout occupés à se combattre entre eux. Parce qu'ici, en Albanie, il y a trois sortes de partisans ; tu es au courant de ça ? »

– Trois sortes ?

– Oui : les nationalistes, les communistes et les fumistes : tous ennemis jurés entre eux. Il bâilla.

Manno se demanda si l'autre ne se moquait pas de lui ; à moins qu'il ait mal compris ? « Qu'est-ce que tu as dit ? » demanda-t-il déconcerté. « Partisans nationalistes, communistes et... ? »

Cioffi, voyant sa surprise, se mit à rire. « Fumistes. C'est vraiment ça. Il fallait que tu viennes en Albanie, hein, pour découvrir qu'il existait aussi des partisans fumistes ? »

– De quelle tendance politique sont-ils ?

– Tu le sais toi ? Personne ne le sait. J'ai seulement entendu dire que, de tous, ce sont les plus rapides à voler les chèvres des paysans. On ne sait pratiquement rien d'autre à leur sujet.

Manno lui-même fut obligé de rire. « De toute façon », insista-t-il, « ce sont des jours cruciaux, et... »

– Qui t'a dit ça ? fit Cioffi, un instant vaguement gonflé d'espoir malgré lui. Puis il fit signe que non : « Allons donc, cette fois-ci je ne me laisserai pas avoir », dit-il, « je ne me laisserai pas avoir comme après le 25 juillet. Ce sont tout simplement des jours d'ennui, comme les autres. »

– Mais vous n'avez pas de radio ici ? lui demanda Manno. Vous n'êtes pas au courant des nouvelles ?

– Non, répondit Cioffi, nous n'avons pas de radio. Nous en avions une, je l'avais rapportée d'Italie, mais mon ordonnance l'a faite tomber, c'était quand ? Il y a six ou sept mois de ça, et Dieu ait son âme – de la radio je veux dire – elle a été bousillée. Il ajouta : « C'est peut-être mieux comme ça. »

– De toute façon, dit le sous-lieutenant à la figure pacifique, les belles choses qui arrivent dans le monde nous les apprenons aussi bien par le petit journal de l'armée, qu'on reçoit tous les quinze jours. Et puis nous recevons aussi d'autres journaux.

– Tous les quinze jours ? répéta Manno.

– Eh bien, dit Cioffi, cessant un instant de se frapper le ventre avec son ceinturon, pourquoi ne te verses-tu pas à boire ? Il désigna la bouteille du menton : « Il n'y a pas d'étiquette, mais c'est du vin grec, pas mauvais. Tu n'as pas de verre ? » Il fut sur le point de se lever mais pensa que devant l'étranger il valait mieux se montrer organisés. Il se tourna vers les tentes de la troupe : « Carapelle », cria-t-il, et il répéta : « Carapelle. »

L'ordonnance Carapelle parut, les cheveux hérissés, l'air interrogateur. On ne savait pas bien s'il était en caleçons ou en culottes, ses pieds étaient enfilés dans deux sabots de sa fabrication. « Apporte un verre », lui ordonna Cioffi.

Carapelle vérifia d'un coup d'œil le nombre de verres sur la table : « Il ne reste qu'une timbale », murmura-t-il.

Il entra dans la tente des officiers, s'affaira un moment, puis revint à table avec un quart d'aluminium sur le bord de laquelle il passa tranquillement un doigt pour en ôter la saleté éventuelle. Manno remarqua son geste et : « Ne t'inquiète pas », se dit-il pour se rassurer, « tu viens de subir toutes les vaccinations ». Puis il se versa à boire : « Il est bon », reconnut-il, et : « Mais bon sang, ce qu'il est fort ! »

– Ah, enfin quelque chose qui te plaît, dit Cioffi. Il s'adressa à Carapelle : « Allons, débouche une autre bouteille. »

Carapelle s'exécuta. Le crépuscule approchait et les paysans qui rentraient des champs vers le village commençaient à passer sur la ruelle pierreuse longeant le déploiement ; plusieurs étaient à dos d'âne tandis que les

femmes suivaient à pied, visages voilés, pantalons noués à la cheville au-dessus de babouches à pointes usées.

– Ils sont tous musulmans ici, n'est-ce pas ? demanda Manno.

– Pas tous mais la plupart.

– J'ai vu un petit minaret dans le village.

– Ah ne me parle pas de ce minaret, s'il te plaît, ne m'en parle pas ! s'écria Cioffi.

– Pourquoi ? Que veux-tu dire ?

– Je sais bien ce que je veux dire.

– C'est à cause de quelque chose qui est arrivé cet été, expliqua en riant le sous-lieutenant rondouillard. « Les soldats avaient pris l'habitude de se réunir tous les soirs sous le minaret et de singer le *muezzin.* Entre les artilleurs qui se trouvaient en bas et lui qui était en haut, c'était à qui crierait le plus, tu imagines le boucan. Mais ensuite, certains ont trouvé que ça ne suffisait pas et, un soir, deux ou trois crétins ont tout à coup tiré en l'air avec leurs fusils : pas pour toucher le *muezzin,* bien sûr, juste pour augmenter le boucan.

– Ces bougres de c... de soldats, s'écria l'autre sous-lieutenant. Tu vois le truc ? Voilà bien notre mentalité impérialiste ! Il regarda Manno : « Tu te rends compte ? » Il intervenait pour la première fois dans la conversation, c'étaient ses premiers mots après les civilités du début. Manno approuva : il ne parvenait pas à comprendre s'il était fasciste ou au contraire antifasciste ; il avait les tempes très dégarnies et un visage d'intellectuel aigri.

– Toujours est-il, conclut le bon gros, que le *muezzin,* à ces coups de feu, s'est affolé d'une manière incroyable : il est descendu comme une flèche du minaret, et pendant des jours il n'a plus voulu y remonter. C'est pour ça que la population musulmane était tellement en émoi.

Cioffi de temps en temps acquiesçait : « Oui », souffla-t-il, « l'emmerdement total, parce qu'après ça, ces cons du commandement de brigade s'en sont pris à moi, tu vois ? »

Le sujet épuisé, la conversation roula sur l'actualité. Manno essaya de faire part à ses interlocuteurs du sentiment d'attente qui régnait en Italie mais, encore une fois, sans grand succès : on eût dit que ces hommes évitaient instinctivement d'évoquer tout ce qui aurait pu troubler leur vie végétative. Quant au sous-lieutenant à la face d'intellectuel il s'était à nouveau muré dans son silence.

« Je n'espère qu'une chose », finit par se dire Manno, « c'est que ça ne se passe pas de la même façon dans le régiment auquel nous sommes destinés ».

2

La journée du lendemain, pour lui et ses hommes, se passa dans l'inertie. Mais à l'aube du jour suivant, tout de suite après la distribution du succédané de café, il se présenta au commandant Cioffi : « Nous sommes appelés

à rester ici qui sait combien de jours encore. Je voudrais donc savoir quelle est notre tâche en vue d'une attaque ennemie. »

– Votre tâche ?

– Oui. Il faudra bien que nous nous préparions.

– A une attaque ennemie ?

– Oui.

– Quelle attaque ? Aérienne ou navale ?

– Je t'en prie, ne plaisante pas, dit Manno. Nous sommes sous tes ordres, et...

– Seulement pour les repas, précisa Cioffi.

– Je voudrais savoir quoi faire si quelque chose arrivait.

– Que quelque chose arrive ? Ah, mais dis donc, c'est une manie.

– Suppose que les « alliés » se présentent ici devant la côte et qu'ils tentent de débarquer.

Cioffi le regarda, interdit : « Que les "alliés" se présentent ici ? » Il fit une pause : « Eh bien, avant tout, touchons du bois » et, joignant le geste à la parole, il effleura la table : « Puis ceux d'entre nous qui resteront en vie après le tir de préparation des artilleries navales se défendront comme ils le pourront. »

– Bien, dit Manno, voyant qu'il n'en tirerait rien de plus. D'accord alors. J'essaierai de préparer mes hommes à cette éventualité.

– C'est ça, fit l'autre, heureux d'en finir avec des questions importunes.

La dernière chose à laquelle il s'attendait c'était que le jeune homme appelât tout de suite ses hommes au rassemblement et que, les divisant en deux équipes sous les ordres de deux gradés, il commençât une véritable instruction anti-débarquement. « Du moins », se disait Manno, « de la sorte je ne les laisserai pas "s'embourber". D'ailleurs que pourrions-nous faire d'autre ? Rester toute la journée assis devant les tentes à se tourner les pouces ? »

Jusqu'à l'heure du repas il fit exécuter des manœuvres : prises de position, réintégration des tentes, prises de position encore, nouvelles et mieux organisées, derrière certains rochers situés du côté de la mer. L'après-midi fut tout entier consacré à des travaux de creusement parmi ces rochers, puis à l'installation des défenses ainsi obtenues. Le lendemain – 8 septembre – à de nouvelles prises de position et au creusement d'une tranchée en zig zag près des tentes : ceci, comme l'expérience l'avait enseigné à Manno, serait assez utile dans le cas d'une attaque aérienne impromptue.

Ses soldats – riant par moments à cause des figures incrédules des « embourbés » – exécutèrent sans discuter. Les meilleurs d'entre eux étaient même secrètement heureux d'être commandés par un officier qui montrait de l'initiative : ils devinaient que cela serait important en cas de nécessité. Seuls quelques-uns maugréaient en cachette : voilà qu'ils étaient tombés sur un fanatique qui, non content d'avoir fait la guerre en Afrique, était rentré en Italie en barque tout exprès pour leur casser les c... « Mais pourquoi

cette barque n'a-t-elle pas coulé ? » se disaient-ils entre eux à mi-voix. « Oui, pourquoi ? »

Le soir de ce même jour, 8 septembre, Manno – comme la veille déjà – descendit après le repas faire quelques pas au village ; il n'y avait pas grand-chose à voir à part le minaret du fameux *muezzin* avec sa petite mosquée contiguë, les misérables masures des Albanais et celles, scrupuleusement badigeonnées de blanc mais toujours très pauvres, des quelques habitants grecs. Il finit, comme la veille, par s'engager sur la route du littoral, cette fois en direction du nord. En même temps il réfléchissait à la difficile situation de sa patrie, et il rêvait à Colomba. Quand cette maudite guerre serait finie et qu'ils seraient mariés (bien sûr il devrait d'abord obtenir son diplôme... il faudrait attendre des années !) ils pourraient revenir ici ensemble : il y avait sûrement des hôtels dans l'île de Corfou qui émergeait toute proche et si belle de l'étendue turquoise de la mer ! Mais, avant tout, il fallait sortir de la tragique situation présente, on ne pouvait rien prévoir tant qu'on n'en était pas sorti.

La route du littoral grimpant de plus en plus, le jeune homme finit par s'éloigner sensiblement du village. Tout à ses pensées, il arriva dans une petite crique singulièrement solitaire dont une plaque indiquait le nom : Porto Limione. De la route – à cet endroit à pic sur la mer – son regard embrassait l'horizon en direction de l'ouest, loin au-dessus du Jonio, vers son pays. Il régnait un profond silence souligné par le doux chant des cigales, et une forte odeur d'herbes aromatiques.

Tout à coup lui parvint le crépitement d'un moteur : aussitôt il réalisa qu'il était seul et armé de son seul pistolet. Et s'il s'agissait – Dieu veuille que non – d'un convoi de partisans ? Cioffi lui avait bien dit qu'on n'en avait jamais vu à Porto Edda, mais le jeune homme savait – car il s'était par la suite mieux informé – qu'ils n'en étaient pas très loin, et qu'ils attaquaient souvent les garnisons voisines comme celle de Delvino, laquelle, à vol d'oiseau, se trouvait à une quinzaine de kilomètres vers l'intérieur.

Heureusement, le véhicule qui arrivait n'était pas une voiture de partisans mais une moto de l'armée royale, montée par deux militaires. Parvenus à sa hauteur ils s'arrêtèrent : le pilote, un sergent qui paraissait très excité, leva ses grosses lunettes sur son front : « Mon lieutenant », dit-il, « connaissez-vous la grande nouvelle, ici à Porto Edda ? C'est l'armistice ! »

– C'est... ? Mais que dis-tu ?

– L'armistice. L'Italie a signé l'armistice avec les Anglais et les Américains. Radio Rome n'arrête pas de le répéter : nous l'avons entendu il y a une demi-heure à Porto Palermo. Juste le temps d'arriver ici. Le sergent se tourna vers son compagnon : « Pas vrai ? Dis-le-lui, toi. »

– Oui, c'est vrai, confirma l'autre, un caporal, la guerre est finie, ordre de Badoglio.

– Voilà, nous, nous devons continuer, dit le sergent ; et sans donner à Manno le temps de lui poser des questions, il esquissa un salut et repartit en cahotant.

3

Manno fit immédiatement demi-tour et revint à grands pas vers le village. Il était maintenant surexcité à son tour, au point que, pour un peu, il se serait mis à commenter tout seul à voix haute le grand événement. Il ressentait un besoin aigu d'autres informations, il faisait et défaisait des conjectures et, par moments, s'en prenait aux deux hommes en moto : « Macaques. Si au moins ils m'avaient dit tout ce qu'ils ont entendu à la radio, le peu qu'ils savent... Par exemple, si les Allemands sont d'accord (non, ça ce n'est pas possible !) Si... » Les questions se bousculaient, plus inquiétantes les unes que les autres : « Est-ce que la marine parviendra à dégager l'armée des Balkans ? Au moins les troupes qui sont près de la côte ? Est-ce qu'ils essaieront seulement ? » Il ignorait que la marine avait depuis quelques heures reçu l'ordre de se consigner à Malte aux « alliés », et que déjà les bateaux (les grands bateaux puissamment armés, qui dans les jours à venir auraient tellement été utiles ici) étaient en route vers le sud. Manno continuait à s'interroger : et les Allemands ? Encore alliés quelques heures auparavant, c'était en fin de compte des hommes faits de chair et d'os comme les autres. Comment s'en tireraient-ils tout seuls dans les Balkans, après la défection des Italiens ? Au milieu de ce grouillement de partisans ? « Après tout, ils sont venus ici à cause de nous. D'eux-mêmes, sans les stupides coups de tête de Mussolini, ils ne seraient pas venus. »

Il atteignit en peu de temps Porto Edda, où les soldats du commandement, ceux de l'hôpital, et un certain nombre de ceux qui constituaient la batterie antiaérienne avaient formé des groupes, se déplaçaient de l'un à l'autre pour recueillir des informations et, de temps en temps, poussaient des cris d'enthousiasme.

Il se hâta de rejoindre le déploiement des mitrailleuses ; le lieutenant Cioffi avait envoyé ses deux sous-lieutenants au commandement de brigade : « Là-bas ils ont la radio. Je veux savoir si il y a quelque chose de vrai dans toute cette histoire. »

– Pourquoi ? Tu crois qu'il peut s'agir d'un « bobard » ? lui demanda Manno.

– Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Peut-être que c'est toi qui avais raison quand tu disais que ce sont des jours, comment déjà ? décisifs. Enfin on verra bien.

– Oui, dit Manno, on verra bien.

Au bout d'une demi-heure les deux sous-lieutenants revinrent. Celui qui avait une tête d'intellectuel tenait un billet à la main et, tout en marchant, en discutait le contenu avec l'autre. Arrivé à la tente des officiers il remit le billet au lieutenant-commandant, tandis que tous les soldats présents se pressaient autour d'eux, joyeux. « Nous avons retranscrit, plus ou moins, les paroles de la proclamation d'armistice », dit le sous-lieutenant, « la radio ne donne pas d'autres nouvelles. De temps en temps elle répète la proclamation, et pour le reste elle transmet de la musique. »

– C'est donc bien l'armistice ! L'armistice ! s'exclamèrent les soldats. C'est arrivé. La paix est arrivée ! Certains se mirent à crier, enthousiastes : « Hourra ! On rentre. On rentre tous à la maison. C'est fini, c'est fini… »

Cioffi lut attentivement le billet, puis ordonna le silence : « Arrêtez ce bordel. » Il relut pour tout le monde, à voix haute, la proclamation ; avant qu'il eût terminé les soldats avaient recommencé à acclamer, ils applaudissaient, se donnaient des bourrades, sautaient de joie : « C'est fini, la guerre est enfin finie. On rentre, on rentre tous ! »

Cioffi eut une moue de perplexité puis tourna les talons et rentra dans la tente avec les autres officiers. « Vous, qu'en dites-vous ? » demanda-t-il en s'adressant plus particulièrement à Manno.

– Il y a cette phrase, fit observer le jeune homme, que nous devons nous défendre non plus contre les Anglais et les Américains, mais contre tous les autres s'ils nous attaquent.

– Tu penses aux Allemands, hein ?

– Oui, précisément. Mais aussi aux partisans. Ceux-là, au minimum, voudront nos armes.

– Et alors ? On peut bien les leur donner, aux partisans, au moins elles serviront à quelque chose, s'exclama l'intellectuel d'un ton agressif. Aux Allemands, non, jamais. Jamais, répéta-t-il.

Manno le dévisagea : « Quand tu auras donné les armes aux partisans, et que tu ne les auras plus », dit-il avec dureté, « comment feras-tu, avec les Allemands ? Tu comptes leur donner ton cul ou quoi ? »

– Mais…, intervint, très surpris, le sous-lieutenant pansu. Il n'y a pas si longtemps n'étais-tu pas… N'as-tu pas toujours été fasciste ? Qu'est-ce qui te prend ?

L'intellectuel ne répondit pas. Il y eut quelques instants de silence.

Cioffi leva les yeux au ciel : « Quel bordel ça va être dans les prochains jours », grommela-t-il.

– Il est probable que beaucoup de bataillons vont se reverser de l'intérieur ici sur la côte, avança Manno, laissant tomber l'intellectuel.

– Oui, dit le bon gros, ça il faut s'y attendre.

– Oui, mais nous, nous sommes déjà ici, s'exclama Cioffi, comme s'il entendait établir un droit de priorité. Ça fait deux ans qu'on est ici et dès qu'un bateau arrivera c'est à nous d'embarquer.

Ses sous-lieutenants, y compris l'intellectuel, acquiescèrent alors avec ardeur ; il semblait toutefois qu'ils ne se dissimulaient pas les difficultés de la chose.

– Laisse-moi lire encore la proclamation, dit Manno, laisse-moi l'examiner comme il faut.

Le commandant lui tendit le feuillet. Ils devaient le relire tous les quatre plusieurs fois les jours suivants, toujours à la recherche d'un éclaircissement, d'une directive plus précise qui ne s'y trouvait pas.

Dehors les soldats continuaient à acclamer. Même ceux qui, dans leur for intérieur, commençaient à éprouver les mêmes inquiétudes que les officiers. Mais ils n'entendaient pas renoncer à la présente fête ; et du reste, dans la vie, une chose à la fois.

4

Le chaos redouté ne se produisit pas immédiatement. Il fallut à cela plus de temps que les hommes bouleversés ne s'y attendaient.

Le lendemain et les jours suivants, seuls de petits détachements arrivèrent de l'intérieur avec quelques groupes de soldats dispersés (eux aussi généralement avec leurs armes, sauf certains qui en avaient été privés par les partisans), et ils allèrent camper sur les quais en attendant les bateaux.

Neuf, dix, onze septembre : mais, venant d'Italie, pas l'ombre d'un bateau.

En revanche, quelques bateaux à moteur affectés au service local vinrent de la voisine Corfou pour charger et transférer dans l'île (considérée plus sûre justement parce que c'était une île, et parce qu'elle était défendue par un régiment réglementaire d'infanterie) ces petits détachements et la plupart des dispersés, ainsi qu'une partie de la garnison de Porto Edda. Les bateaux à moteur reviendraient prendre les autres dispersés les jours suivants.

Douze, treize septembre. D'autres troupes arrivèrent de l'intérieur. Le treize à midi, une voiture blindée et deux camions allemands qui se dirigeaient vers Valona passèrent sur la route du littoral : les soldats de la batterie se postèrent à leurs mitrailleuses et restèrent à les regarder à distance, très tendus : les Allemands regardèrent de la même façon les Italiens, et passèrent sans s'arrêter.

Quatorze, quinze, seize septembre ; les bateaux à moteur revinrent pour, cette fois, transférer à Corfou la troupe réglementaire qui, dans l'intervalle, était arrivée de l'intérieur et des plus proches positions côtières.

Entre temps, de nouveaux soldats continuaient d'arriver, à présent plutôt par petits groupes.

Deux fantassins, qui étaient tombés par hasard sur le déploiement antiaérien, rapportèrent que le plus proche bataillon d'infanterie, en garnison à Delvino, s'était mis en marche quelques jours auparavant, mais que, au lieu de se diriger vers la côte, il avait pris la route de Argirocastro où se trouvait le reste du régiment.

– Et comment se fait-il que vous ne l'ayez pas suivi ? demanda Manno aux deux hommes.

– Nous avons perdu le contact. Il faisait nuit.

– Ils ne venaient pas ici vers la mer, ils allaient du côté opposé, vous comprenez ? précisa l'un d'eux.

– Ah, d'accord, là je comprends.

– C'est le lieutenant colonel Cirino qui commande le bataillon, un dur qui ne plaisante pas.

– Je crois bien ! Il a fait porter à dos d'hommes toutes les armes et les munitions, ils étaient chargés pire que des bêtes, parce qu'il n'y a pas assez de carburant.

– Mais vous, comment se fait-il que vous n'ayez pas suivi les autres ? recommença à demander Manno.

– Nous ? Mais... mon lieutenant, nous nous sommes perdus. Il faisait nuit je vous dis.

– Nous étions restés un peu en arrière et nous avons trouvé la route coupée par les partisans.

– Oui, coupée par les partisans.

– Et ils ne vous ont pas pris ?

– On n'est pas idiots au point de se faire prendre !

– Mais, mon lieutenant, je vous prie de croire que ça n'a pas été une fête : nous avons mis cinq jours pour arriver jusqu'ici, en marchant seulement la nuit et toujours la peur au ventre.

Ils décampèrent dès qu'ils le purent pour aller se mêler aux autres dispersés en bas dans le port.

Dix-sept, dix-huit, dix-neuf septembre. Maintenant, chaque jour, un avion de reconnaissance allemand qui, de toute évidence, tenait la côte sous contrôle, passait sur Porto Edda.

– Tu le vois ? disait Manno à Cioffi. Ça ferait enfin une bonne cible pour tes pétoires, hein ? L'autre écartait les bras en signe d'impuissance : la proclamation d'armistice prescrivait de ne tirer que si l'on était agressé. Mais Cioffi, malgré tout, s'était un peu remué ; à l'imitation de Manno il avait fait effectuer à ses hommes diverses prises de position avec les mitrailleuses, tant de part et d'autre de la route côtière, que vers la mer pour prévenir un débarquement.

Le dix-neuf, un groupe de dix hommes arriva sur les positions antiaériennes, se disant porteurs de graves nouvelles ; ils furent donc accompagnés à la tente des officiers.

– Nous venons de Argirocastro.

– Nous étions prisonniers des communistes : ils nous ont libérés exprès pour que nous venions ici les rapporter.

– À Argirocastro il y a eu une bataille. C'est arrivé le quatorze, expliqua le plus élevé en grade, un sergent à la figure couverte d'ecchymoses : Sur les montagnes qui entouraient le campement italien s'était amassée une tripotée de partisans, au moins trente mille, divisés en deux groupes opposés : les fumistes d'un côté et les communistes de l'autre. De temps en temps ils se tiraient dessus. Les uns comme les autres nous envoyaient sans arrêt des délégations pour demander qu'on leur consigne nos armes ; ils voulaient surtout les canons parce qu'ils savent bien que nous n'avons pas de carburant. Et voilà que le quatorze, tout d'un coup, les fumistes sont descendus en masse de leur montagne et ont attaqué, complètement à découvert. Les

nôtres, au début, leur criaient de revenir sur leurs pas, mais quand ils sont arrivés à quelques mètres ils ont ouvert le feu, ça a été un désastre, ils en ont tué une quantité. Moi la veille j'avais été pris par les communistes, jusqu'alors ils n'avaient fait que me rosser à coups de pieds et de poings. Mais à ce moment-là ils nous ont emmenés en grande hâte, nous les prisonniers, voir la bataille, ou plutôt la fin de la bataille, depuis une espèce d'observatoire très proche : nous avons vu tous les morts et les blessés par terre et les nôtres s'avancer et dénicher les partisans fanfarons qui s'étaient cachés dans le fossé de Drinos, en les faisant sortir avec des grenades. Puis les communistes nous ont libérés tous les dix pour que nous venions ici vous donner la nouvelle. Ils sont heureux comme des rois de l'élimination des fanfarons. « Allez voir les vôtres en bas sur la côte », nous ont ils dit et répété, « et racontez-leur ce qui est arrivé : il n'y a pas besoin d'autre chose. Expliquez-leur que les vôtres ont tué les fanfarons et qu'ils ne leur ont pas confié leurs armes. Dites-leur qu'aucun Italien ne doit confier ses armes aux fanfarons ; ça ils nous l'ont dit et répété. »

Après avoir écouté ce récit avec Cioffi et les autres officiers, Manno, très inquiet, accompagna les dix hommes au commandement territorial. « Quelle fichue situation », pensait-il. Ce n'était pas seulement les militaires qui étaient dans le pétrin ; qu'adviendrait-il surtout des civils, divisés et montés les uns contre les autres de cette façon ? Tout en marchant, il posait question sur question aux soldats – qui étaient pour la plupart dans un état pitoyable à cause des bleus, des vêtements en lambeaux et de la faim. Mais les dix hommes ignoraient tout de l'évolution de la situation à Argirocastro.

Or, il était arrivé ceci : le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le quinze septembre, les partisans communistes avaient envoyé une de leurs délégations pour proposer aux Italiens de leur remettre soixante-quinze pour cent de leurs armes lourdes : « Nous ne vous demandons que celles que, de toute façon, vous ne pourrez pas emmener par manque de carburant, en particulier les canons. Après quoi, si vous le voulez, nous vous escorterons nous-mêmes jusqu'à la mer. »

Le commandant des Italiens à Argirocastro était un général : il parlementa, posa des questions, puis se retira à l'écart pour considérer la délicate situation des siens. Ils avaient désormais contre eux les Allemands, contre eux et jusqu'à la mort les partisans fumistes, et il n'y avait que ces autres partisans, les communistes, pour leur offrir une sorte de trêve qui leur permettrait peut-être d'arriver à la mer sans combattre au milieu de ces montagnes terriblement impraticables. Après avoir réfléchi des heures durant, le général finit par accepter la proposition des communistes dont les porte-parole quittèrent le campement radieux.

Mais à peine les commandants de bataillons furent-ils informés de l'accord qu'ils le repoussèrent avec énergie, et envoyèrent immédiatement un message aux communistes pour les avertir que c'était annulé. Au général ils firent remarquer – avec fermeté, surtout le lieutenant colonel Cirino – que, disposant des canons, les autres auraient pu leur barrer la route vers la mer

avec une tout autre issue : ce n'était pas la peine de se mettre de cette façon à leur merci, ni à la merci de quiconque. Le général, d'abord protesta, puis finit par reconnaître que ses commandants de bataillons avaient raison.

Les soldats présents dans le campement – dix mille hommes environ entre fantassins et artilleurs – qui, depuis le jour de l'armistice (une semaine désormais) attendaient de se mettre en marche vers la côte, eurent vent de l'accord puis de son annulation, et voulurent en savoir plus. Réalisant que, désormais, ce n'était plus un seul qui décidait, ils prirent l'initiative de se mettre tout de suite en colonnes et ils le firent tous ensemble sans attendre d'ordres, se préparant à marcher vers Porto Edda.

L'abandon de Argirocastro avait comporté la perte de plusieurs armes et de tonnes de munitions c'est-à-dire, concrètement, une réduction sensible de la capacité opérationnelle. C'est pour cela que les commandants, qui étaient en contact radio avec le commandement italien de Brindisi, auraient préféré ne pas bouger jusqu'à ce qu'il se trouvât, sur la côte, des navires prêts à charger la troupe. Mais, devant le danger d'un chaos total, ils résolurent de partir à la nuit tombée : cette décision prise, les soldats se soumirent de nouveau à la discipline, brisèrent les colonnes qui étaient en train de se former et reprirent leurs postes de combat.

Après avoir averti Brindisi de la décision de se mettre en marche, les commandants ordonnèrent la destruction des appareils radio, des armes et des munitions intransportables. En bref, tout ce qu'on ne pouvait pas emmener fut jeté dans les flammes. Puis le commandement, les bataillons d'infanterie, un groupe d'artillerie au complet, ainsi que les différents services et tous les dispersés qui avaient rejoint le campement les jours précédents, se mirent de nouveau en colonnes et quittèrent les lieux en bon ordre. Il était trois heures du matin ; sur les montagnes, au flanc de la colonne, des détachements de fusiliers et de mitrailleurs étaient envoyés au fur et à mesure – respectant en cela les normes de sécurité – pour occuper ponctuellement les points stratégiques.

Les partisans communistes (commandés probablement par Enver Hoxha, le futur dictateur impitoyable d'Albanie, natif justement de Argirocastro) n'osaient pas attaquer cette formation aguerrie. Ils se limitèrent à la suivre en masse et à la gêner par des escarmouches alors que, pour maintenir les mesures de sécurité, elle avançait par à-coups. Le troisième jour, les communistes envoyèrent même à la colonne un chargement de vivres – essentiellement du pain – en rappelant qu'à la fin c'était à eux que les armes devraient être données et non pas aux autres partisans, leurs adversaires.

Le 21 septembre, sur la colonne en stationnement à Delvino (cette localité qui avait été occupée par le bataillon du lieutenant colonel Cirino, que de souvenirs !), deux avions italiens envoyés de Brindisi volèrent très bas et lancèrent un message qui avertissait que deux bateaux de transport (tout à fait insuffisants, mais on n'avait pas pu en réunir davantage) étaient en route de Brindisi pour Porto Edda.

Le lendemain après-midi, Manno et les autres soldats en garnison à Porto Edda assistèrent à l'arrivée de la colonne.

Les bataillons se disposèrent tout de suite en fer à cheval autour du village, le groupe d'artillerie – sous la houlette du commandant Costadura – prenant position au milieu sur les hauteurs, et se plaçant de façon à pouvoir ouvrir le feu tant vers l'intérieur, contre les partisans, que vers la voie du littoral et vers la mer, contre de possibles attaques allemandes. Non loin de l'oliveraie où se trouvait la base antiaérienne, le bataillon de Cirino commença à creuser les tranchées.

5

Sans perdre de temps, Manno alla se présenter à ce commandant. Comme celui-ci était occupé à organiser la ligne, il dut attendre presque une demi-heure avant de pouvoir lui parler. Finalement Cirino le reçut debout sur un sentier ; c'était un homme au visage non plus jeune mais résolu, sale de poussière et de sueur. « En voilà un qui ne s'est pas laissé embourber et qui ne s'embourbera jamais », pensa immédiatement Manno.

– Qui es-tu ? Que veux-tu ? lui demanda, expéditif, le lieutenant colonel.

Manno se mit au garde-à-vous et expliqua sa situation : il était arrivé d'Italie peu de jours avant l'armistice avec vingt artilleurs et se trouvait pour l'instant convenablement approvisionné en vivres – mais seulement en vivres, précisa-t-il – au commandement de Porto Edda. Ses hommes étaient disciplinés et il les avait bien en main : « Si vous voulez, nous pouvons constituer un section de plus à vos ordres », dit-il. « Nous voudrions de toute façon servir à quelque chose, ne pas être simplement un poids pour ceux qui se démènent. »

Au lieu de lui répondre Cirino s'informa de la situation à Porto Edda et des forces efficaces en place, se montrant surpris de leur exiguïté ; il voulut aussi connaître le nombre des hospitalisés et celui des dispersés qui étaient venus de l'intérieur (ils étaient déjà de nouveau plusieurs centaines). Il réfléchit un moment, enfin dévisagea Manno. « Laisse tes artilleurs où ils sont, puisque là-bas, en tout cas, ils ont de quoi manger. Ensuite nous verrons. Toi en revanche, si tu veux, tu peux venir ici près de moi : tu pourrais m'être utile comme élément de liaison entre le bataillon et le commandement local. Pour commencer, va tout de suite avertir le commandant qu'un général est arrivé en même temps que nous. Dis-lui que, s'il ne l'a pas déjà fait, il se présente immédiatement à lui et lui explique comment se déroulent les choses ici, à Porto Edda. Ça nous serait utile d'être mis au courant avant que nous nous réunissions pour le rapport. Va. » Il tourna les talons et rejoignit son déploiement.

Il fallut à Manno un certain temps pour exécuter l'ordre. Il avertit aussi Cioffi, qui maintenant regrettait de devoir se séparer de lui. Enfin il retourna en hâte vers Cirino. « Tu viens avec moi au rapport », lui dit celui-ci,

expéditif. « Tu me serviras d'assistant. Parce que, pendant mon absence, il vaut mieux que mon aide principal reste ici. »

Le lieutenant le suivit volontiers au village, où il eut de nouveau l'occasion de remarquer qu'à la suite de la colonne étaient encore arrivés plusieurs dispersés et pas mal de personnel de service, non utilisables pour une défense.

Le rapport des officiers supérieurs venait de commencer dans la maison du commandement territorial quand, loin sur la mer, apparurent deux bateaux. Manno et les autres assistants, qui attendaient dans le hall, en furent avertis par les cris de jubilation qui s'élevaient dans tout le village : « Les bateaux ! Les bateaux ! Les bateaux arrivent ! » Ils craignirent d'abord qu'il ne s'agît de bateaux allemands, mais un commandant de bataillon sortit du local où était en cours le rapport et s'adressa à son aide : « Fais un saut au port, s'il te plaît, et assure-toi que le pavillon est bien hissé. » Ces bateaux étaient donc attendus.

Il commençait à faire nuit. Les dispersés et beaucoup de soldats des services s'étaient mis à courir de toutes parts vers le quai. En entendant le bruit de leurs pas Manno sortit pour les regarder ; ils étaient sales, sans bagages, vêtus de la façon la plus disparate, plusieurs avaient les vêtements déchirés et la barbe longue. Beaucoup hurlaient, très excités, d'autres, au contraire, allaient par les ruelles, silencieux, l'air farouche, les yeux étrangement fixes. Le jeune homme se rendit compte qu'aucune force au monde n'aurait pu les retenir ; que, pour monter sur les bateaux, ils étaient prêts à tout, qu'ils seraient allés jusqu'au crime, qu'ils seraient passés sur le corps de leurs proches, de ceux-là mêmes qu'ils entendaient à tout prix rejoindre. Jamais, même en Afrique, il n'avait été témoin d'un semblable phénomène. « Ils sont vraiment possédés, c'est une sorte de folie collective... », se disait-il. Il reconnut, parmi les dispersés, le sous-lieutenant de la batterie antiaérienne au visage d'intellectuel et quelques artilleurs, mais il fit mine de ne pas les voir.

Un peu plus tard, un autre des officiers présents dans le hall, un capitaine, monocle à l'œil, fut envoyé au port avec la mission de ramener les officiers des bateaux, dès qu'ils auraient accosté. Il revint au bout d'une heure suivi de deux officiers de marine et d'un sous-lieutenant d'infanterie inconnu en bras de chemise, que l'on fit tout de suite entrer dans le local où avait lieu le rapport.

A peine la porte refermée sur eux, les autres assistants entourèrent le capitaine au monocle, qui paraissait préoccupé. « Les choses vont mal », rapporta-t-il. « Les Allemands sont maîtres de Scutari, de Valona et de tous les autres ports albanais, sauf Porto Palermo, le petit port qui est ici, tout près de nous. Il semble que les nôtres, nulle part dans les Balkans, n'aient réussi à établir une vraie défense, sauf à Céphalonie où ils ont vraiment combattu, mais... » et il secoua la tête.

– Dans l'île de Céphalonie ? Qu'est-il arrivé ? Il y a eu du grabuge ? demanda l'un des présents.

Le capitaine regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait, dans le vestibule, personne qui pût répandre la nouvelle au-dehors. « Oui, beaucoup » dit-il en ajustant nerveusement son monocle : « un vrai désastre, une... boucherie. »

– Mais... Qu'est-il arrivé ?

– A Céphalonie, vous savez qu'il y a la division Acqui. Ils ont bien désarmé les détachements allemands qui se trouvaient dans l'île, mais ensuite, ils n'ont pas pu empêcher que d'autres Allemands débarquent. Il en est résulté une bataille rangée qui a duré sept jours : elle s'est achevée hier.

– Sept jours de bataille ?

– Oui. Dans quelques secteurs, comme à Argostoli, qui est la deuxième ville de l'île, les nôtres avaient pratiquement réussi à venir à bout des Allemands, entre autres en en capturant plus de cinq cents. Mais ça n'a servi à rien, parce qu'à la fin c'est eux qui ont gagné.

Le capitaine contracta un peu son œil protégé par le monocle, et abaissa la voix : « Ils ont fusillé tous les officiers italiens sans exception. Tous les officiers de la division Acqui et des milliers de soldats, ceux du secteur où la bataille a été le plus acharnée. Probablement qu'ils en fusillent encore maintenant, au moment où je vous parle. »

– Comment font ceux de la marine, demanda Manno, pour savoir tout ça ?

– Ils le savent : d'abord parce que le commandement de Brindisi a toujours été en relation radio avec la Acqui, et il l'était même – si étrange que cela paraisse – hier soir encore, alors que la bataille était finie, quand ces deux bateaux ont quitté le port. Et, deuxièmement, parce que les bateaux ont rencontré en haute mer un canot à moteur allemand aux mains des nôtres et qui venait de Céphalonie. Vous avez vu le sous-lieutenant d'infanterie qui est arrivé ici avec moi ? Celui qui est actuellement au rapport ? Eh bien c'est lui qui conduisait ce canot avec quelques hommes de son section : ils l'ont pris aujourd'hui en plein jour, sans un coup de fusil, sans tirer, en se servant des baïonnettes comme de poignards, – une entreprise de désespérés – et ils ont quitté Céphalonie sans que les Allemands s'en aperçoivent. Ils avaient avec eux cinq prisonniers ficelés comme des saucissons, qui se trouvent maintenant dans la soute de l'un des bateaux. Il y a parmi eux un lieutenant autrichien qui a confirmé toutes les exécutions ; il a dit que c'était un ordre de Hitler, et que lui le trouve juste.

– Alors, dit quelqu'un, maintenant ce porc trouvera juste que nous le fusillions à son tour.

– Nous, le fusiller ? Et quand ? ? Tu rigoles !

– En tout cas, dit le capitaine, c'est l'ordre qu'ont les Allemands.

– De fusiller tous les officiers ?

Le capitaine acquiesça. « Tous les officiers des détachements qui font de la résistance, sans exception, et aussi les soldats : mais pour ceux-là il semble que chaque commandant allemand décide au jugé. »

Il y eut un lourd silence.

– Belle perspective, commenta enfin quelqu'un.

– Et tous ces crétins ! Ils disaient que pour nous la guerre est finie.

Une lanterne posée sur la table éclairait ce petit groupe d'hommes qui avait déjà tant souffert et de tant de manières, et qui se trouvait maintenant confronté à cette nouvelle réalité menaçante.

– Enfin, je vous ai dit tout ce que je sais, conclut le capitaine au monocle.

La seule autre nouvelle d'importance qu'on put tirer de lui fut que l'île de Corfou – là, dans la mer, devant Porto Edda – était encore aux mains des Italiens. D'après les officiers de marine c'était même sa radio qui avait constamment servi de relais entre Céphalonie et Brindisi.

Une heure plus tard environ, le rapport prit fin. Les officiers de marine et le courageux sous-lieutenant d'infanterie sortirent du local et se dirigèrent vers le port. Les officiers supérieurs, suivis de leurs adjudants respectifs, sortirent à leur tour et se dirigèrent en hâte chacun vers son bataillon. Comme le lieutenant colonel Cirino tardait à sortir, Manno se rendit au local du rapport. Il aperçut le général, assis à une table : il avait un aspect sédentaire et bonhomme, et paraissait en ce moment très angoissé. Devant lui se tenaient Cirino et un commandant d'artillerie à l'air énergique : le jeune homme pensa qu'il devait s'agir du commandant Costadura, dont le groupe était déployé sur les hauteurs, au-dessus du village.

– Tu tombes bien, lui dit Cirino en l'apercevant. Il vint à sa rencontre puis sortit avec lui dans le vestibule : « Va voir le commandant de la batterie antiaérienne. Il y a des ordres pour lui : il faut qu'il transfère ses mitrailleuses, avec le personnel correspondant et toutes les munitions disponibles sur les deux cargos ; quatre sur un et quatre sur l'autre. Il faut – sans attendre les ordres – qu'il les place sur le pont, en renfort du peu de matériel antiaérien qui s'y trouve déjà. C'est bien compris ? »

– Oui mon colonel.

– Quant aux munitions des fusils qu'il a en batterie, et s'il possède quelque chose d'autre qui pourrait être utile aux bataillons qui restent ici – mais surtout des munitions pour les fusils – dis-lui qu'il les porte en bas sur le quai, à côté de celles qu'on décharge en ce moment des bateaux. C'est bien clair ?

– Oui mon colonel.

– Bien, rien d'autre. Exécution.

Manno eut un instant d'hésitation. « Mon colonel... »

– Qu'y a-t-il ? lui demanda Cirino. Ah, tes quatre pelés ? Qu'ils suivent la batterie antiaérienne naturellement. Comme tu dois la suivre toi aussi. A partir de maintenant je te laisse libre : il a été décidé que tous ceux qui se trouvaient à Porto Edda à notre arrivée embarqueront. Remerciez votre bonne étoile. » Il tourna les talons.

– Mon colonel, répéta Manno.

– Eh bien, que veux-tu encore ?

– Je vais tout de suite transmettre les ordres et veiller à leur exécution. Mais moi je reste avec vous : vous m'avez désigné comme votre aide, et je n'entends pas... Il voulait ajouter quelque chose, mieux préciser sa pensée, mais il lui semblait que cela prendrait trop de temps.

– Tu es au courant pour Céphalonie ? lui demanda Cirino.

– Oui mon colonel.

– Et malgré ça... Eh bien ! Il fit une pause et sourit : « Bien. Si vraiment tu veux rester avec moi, c'est à plus forte raison que tu dois te préparer à partir : je viens moi aussi à Brindisi. »

– Vous plaisantez, ne put se retenir de murmurer Manno.

Le lieutenant colonel se mit à rire : « Je ne plaisante pas, non, tu verras. Je viens à Brindisi pour... Enfin ce ne sont pas tes affaires. Allons exécute les ordres et puis attends-moi, disons... sur le plus grand des deux cargos. » Il tourna les talons, l'incident était clos.

6

Perplexe, Manno sortit de l'état-major territorial (alentour on ne voyait pas un seul civil : ils étaient tous enfermés dans leur masure, qui sait dans quel état d'esprit) et rejoignit en hâte les positions antiaériennes. Là, Cioffi, avec la plus grande partie des soldats et le sous-lieutenant joufflu étaient sur des charbons ardents. Ils attendaient les instructions et pensaient qu'elles leur seraient apportées par le sous-lieutenant au visage d'intellectuel, lequel s'était rendu au village plusieurs heures auparavant.

En présence des soldats qui se mirent à hurler de joie, Manno transmit les ordres de Cirino. Il les compléta ensuite de sa propre initiative, selon ce qu'il avait décidé de son propre chef : « J'ai la charge d'effectuer personnellement, en bas au port, la consigne des munitions, des fusils et de tout le matériel de la batterie, excepté les pièces et les munitions pour les pièces. Si quelque chose manque, le responsable reste ici et ne part pas. Je vous préviens que je ne plaisante pas. »

Les soldats se turent. Dans l'ombre éclairée par les premières étoiles et les faibles reflets de quelques lanternes accrochées aux tentes, ils écoutaient attentivement.

– C'est donc dans votre intérêt de démonter les tentes, le magasin, la cuisine, en somme tout, et de tout porter – en autant de voyages que cela nécessitera – en bas au port. Ce n'est pas tout. Au moment du chargement des mitrailleuses sur les bateaux, chacune d'elles devra être en parfait état de marche, avec ses servants au complet. Sinon le chef de pièce restera à terre.

Plusieurs des chefs de pièces se mirent à vociférer : « Cette tête de n... de Mancini s'est enfui. » « Et ce salaud de Libratore n'est pas revenu de la corvée de l'eau. Qu'est-ce qu'on a à voir avec ça nous ? »

– Assez, hurla Manno, avec tant de force que tous firent silence d'un coup. « Ils ne peuvent pas être allés loin. Maintenant le lieutenant Cioffi va vous donner les ordres pour transférer comme il faut tout ce matériel au port. Je serai là pour le réceptionner. Avant de monter sur les bateaux avec les pièces, vous vous mettrez à la recherche de vos dispersés, chaque équipe les siens, vous leur ficherez des coups de pied au cul s'ils le méritent, notamment pour le travail que vous êtes maintenant obligés de faire à leur place, et vous les ramènerez, encadrés. Il est évident que, arrivés en Italie, ils seront dénoncés pour désertion. » Cela dit, il laissa la parole à Cioffi.

– Rassemblement immédiat par équipes, ordonna celui-ci, avec une certaine résolution où perçait cependant un peu de mauvaise humeur pour s'être laissé supplanter par Manno. Faisons avant tout le contrôle des absents.

Sur un peu plus de cent hommes, on dénombra une vingtaine de manquants, y compris au sein du groupe qui était arrivé d'Italie avec Manno. En outre, le sous-lieutenant à la figure d'intellectuel était toujours absent.

Les soldats se mirent avec zèle à démonter les tentes et à transporter tout de suite le matériel au port, entreprise qui s'avérait difficile à cause de l'obscurité et qui demanda plusieurs heures. Nous ne la décrirons pas ici mais il suffira de dire que, tandis qu'elle se déroulait, beaucoup de dispersés reprirent spontanément contact avec leurs équipes, réintégrant discrètement leurs rangs. Il s'y mêla même, en douce, quelques dispersés inconnus qui ne s'en allèrent qu'après s'être rendu compte que certains officiers, aidés de carabiniers, étaient en train, dans le port, de regrouper les dispersés en compagnies de formation, pour un embarquement en règle.

Une fois embarqués les malades de l'hôpital, les artilleurs antiaériens avec leurs pièces, la foule des isolés, tous les présents à Porto Edda avant l'arrivée de la grande colonne ainsi que quelques autres détachements mineurs, les deux bateaux – bondés d'hommes de manière invraisemblable – levèrent l'ancre ; l'aube pointait.

7

Après s'être assuré que Cirino était à bord, Manno s'était embarqué sur le plus grand des bateaux. Dès qu'on eut quitté le port, il se mit – avançant avec difficulté dans la soute – à la recherche du lieutenant colonel. Le bateau filait de plus en plus vite sur l'eau noire, son moteur allait bon train faisant frémir les structures : tout à coup, à l'idée d'être en route vers son chez lui et vers Colomba, le jeune homme ressentit un immense soulagement, une joie irrépressible qui bouleversait toute autre considération. Même, le souvenir de ceux qui étaient restés à terre, tous ces bataillons déployés dans la nuit autour de Porto Edda, lui causa intimement une sorte d'ennui, presque de rébellion : comme si ces hommes patients qui, au lieu de se disperser, faisaient de nécessité vertu, représentaient maintenant pour

lui un obstacle, un odieux boulet au pied. Il interrompit la recherche du colonel et s'accouda au bastingage. En bas l'eau courait, très noire, à peine visible, le long du flanc du navire. « Qu'est-ce que j'ai à faire moi, avec ceux-là ? » se prit-il à argumenter. « Ma part d'ennuis, et pas des moindres, je l'ai déjà eue en Afrique. Je suis arrivé ici par hasard au dernier moment. Je n'ai rien à voir avec eux... » Une phrase de son cousin Ambrogio lui revint à l'esprit : « Une fois en Grèce, tâche de ne pas faire le malin : je te connais. » Comme il avait raison Ambrogio ! Voilà qu'avec sa lubie de donner – sans qu'on le lui ait demandé – un coup de main à Cirino, il était précisément en train de faire le malin. Mais, heureusement, rien n'était encore perdu : s'il ne se présentait pas maintenant au lieutenant colonel, celui-ci ne le chercherait sûrement pas, et finalement personne ne saurait rien de toute cette histoire, et les fantassins déployés là-bas dans le noir autour de Porto Edda encore moins. Ce fut cette dernière considération qui lui fit un peu recouvrer la raison : ceux-là aussi, qui ne lui demandaient rien, et desquels il voulait maintenant séparer son destin, ceux-là avaient chacun une famille et peut-être même, pour certains d'entre eux, une Colomba près de laquelle ils désiraient de toutes leurs forces retourner... Il se secoua : « Quel genre d'officier je serais si... » Il ferma les yeux et, comme c'était son habitude dans les moments critiques, se mit à prier. Il pensa à Jésus au jardin des oliviers : le Seigneur lui-même avait désiré éloigner de lui l'amer calice. Ce souvenir le réconforta : il n'était donc pas une larve parce que, quelques minutes durant, il avait cédé à la tentation... L'important était de ne pas se laisser vaincre.

Il trouva Cirino qui, avec un matelas que lui avait fait porter le commandant du bateau, se préparait un grabat dans un coin de la passerelle de commandement. Il se mit au garde-à-vous : « J'ai exécuté du mieux que j'ai pu l'ordre reçu », lui communiqua-t-il.

– Oui, fit Cirino, j'ai vu les pièces antiaériennes placées sur le pont.

– Avez-vous d'autres ordres ?

– Que tu dormes le plus possible. A Brindisi nous aurons de quoi faire.

– J'essaierai de dormir, dit en souriant le jeune homme, heureux mais en même temps à nouveau angoissé, à cause d'un dernier sursaut de la tentation, parce que l'autre ne le congédiait pas définitivement.

– Si le lieutenant veut bien me suivre, l'invita avec sympathie le commandant du bateau (Manno remarqua qu'à la façon de ceux de la marine – il lui parlait à la troisième personne au lieu d'utiliser le vous réglementaire), je lui trouverai un endroit pour dormir.

Il le lui trouva en effet et lui fit aussi porter une couverture. Manno s'étendit alors dans le réduit qui lui avait été indiqué, fit le signe de la croix et s'endormit presque aussitôt, désormais déterminé à accomplir ce que sa conscience lui indiquait comme étant son pénible devoir.

Il dormit à poings fermés et longtemps. Quand il se réveilla, il était tenaillé par la soif. Le moteur du bateau continuait à rouler bon train, faisant frémir les structures métalliques. Il se lissa un peu les cheveux avec les

mains, puis descendit sur le pont. Là, il apprit qu'il était presque midi et que Brindisi était désormais à deux heures de route à peine. Au loin la côte des Pouilles était vaguement visible et les soldats la scrutaient attentivement en se la montrant de temps en temps. Les artilleurs antiaériens, regroupés autour de leurs pièces, leurs casques sur la tête, le saluèrent avec reconnaissance comme si cet heureux retour au pays avait dépendu de lui, de son énergie.

Le commandant Cioffi, qui se trouvait là aussi, le casque sur la tête, lui serra joyeusement la main : « Où étais-tu jusqu'à présent ? »

– Je dormais. Je viens de me réveiller.

– Ça se voit à ta tête.

– Dès que nous aurons débarqué je servirai d'aide à Cirino quand il ira visiter les états-majors de Brindisi.

– Ah.

– Moi je n'ai pas de pièces antiaériennes, je dois donc me rendre utile comme je le peux.

Cioffi sourit, sa mauvaise humeur de la veille avait tout à fait disparu. « C'est la marine, tu le sais ? qui a demandé notre déploiement sur le pont des bateaux. Contre d'éventuelles attaques des Stukas allemands. »

Manno acquiesça, intéressé.

– Tes vingt hommes sont en bas dans la soute, continua l'autre, serrés comme des sardines mais heureux comme des rois. Je viens de descendre y jeter un coup d'œil.

– Cette nuit je les ai tout à fait oubliés, dit Manno.

– Eh bien, mais nous sommes là, non ?

– A Brindisi je crains que ce ne soit encore toi qui doive penser à leur soupe.

– J'y penserai. Est-ce que je vous ai déjà laissé manquer d'approvisionnement ?

Cioffi était heureux d'être utile à quelque chose. Il détacha du siège de la mitrailleuse la plus proche une gourde au feutre moite, sur laquelle Manno avait plusieurs fois jeté un coup d'œil, et la lui tendit : « Tu dois avoir soif, j'imagine. »

– Oui, beaucoup.

Manno but quelques longues gorgées. L'eau était bonne et assez fraîche, et ne puait pas le gas-oil.

– Bien, maintenant il vaut mieux que je descende rejoindre mes hommes, dit-il en lui rendant la gourde. Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui : aussi loin que portait le regard, la mer s'étendait, pacifique, indolente. L'autre bateau suivait à peu de distance. Manno remarqua au loin, comme de petits points, trois ou quatre autres embarcations. « Ce sont des bateaux anglais », lui expliqua Cioffi, « cette nuit nous en avons rencontré pas mal. »

A la satisfaction de tous, le tragique monde balkanique s'éloignait. Personne ne pensait plus aux civils – hommes, femmes, enfants – ni à

l'atroce situation où les avait pourtant réduits la velléitaire occupation italienne.

8

Le port de Brindisi apparaissait tout autre que lorsque Manno l'avait quitté, quinze jours auparavant : surmonté maintenant de ballons captifs argentés, il était beaucoup plus peuplé de bateaux, et sans comparaison plus bondé de camions sur les quais. Partout, en outre, on découvrait des piles de matériaux de cette couleur kaki clair que Manno connaissait bien pour l'avoir plus d'une fois vue en Afrique : la couleur des « alliés ».

Le lieutenant fut l'un des premiers à débarquer avec Cirino. Il se rendit alors compte que celui-ci était suivi d'un autre aide, un vieil adjudant. « Je crois qu'il m'a ordonné de le suivre pour me laisser ici », lui glissa ce dernier, « peut-être parce que j'ai cinq enfants qui m'attendent à la maison ; autrement je ne saurais me l'expliquer. » Le vieil homme paraissait déconcerté : « Ce n'est pas facile de quitter le colonel », affirma-t-il, « c'est un commandant... rare. »

Les nombreux états-majors où Manno s'attendait à accompagner Cirino se réduisaient en fait à un seul : le Commandement Marina, groupe de bâtiments vétustes situés en position dominante sur le port et abritant aussi, ces jours-là, le « Commandement Suprême » des forces armées italiennes, c'est-à-dire le général chef d'État-major et les quelques officiers supérieurs qui avaient fui Rome à la suite du roi et du gouvernement.

Cirino et ses aides furent emmenés par une automobile de la marine. Il leur semblait que c'était la seule voiture italienne circulant à Brindisi, tant la disproportion était grande entre le maigre trafic italien et celui des « alliés ». Ils firent halte devant l'édifice réservé au « Commandement Suprême ». Devant la porte, deux carabiniers compassés en uniforme de camp montaient la garde, lanternes vert-de-gris sur la tête. Tandis que Cirino, tout de suite reçu par un général d'état-major, était accompagné à l'étage supérieur, on fit installer Manno et l'adjudant dans un couloir du rez-de-chaussée, transformé – au moyen de divans déformés et de chaises dans le même état – en antichambre de fortune.

De temps en temps, entre les divans et les sièges, quelque préposé aux écritures ou quelque officier passait dans le couloir. Au bout d'une heure environ, Manno crut reconnaître l'un d'entre eux, qui portait des galons d'artilleur : où diable l'avait-il déjà rencontré ? L'autre à son tour – un petit lieutenant au visage sérieux qui avait dans la main une rame de feuillets dactylographiés – fut pris de doute, s'arrêta et se retourna : « Est-ce que par hasard nous ne nous sommes pas déjà vus ? »

Au son de sa voix Manno le reconnut tout à fait. Il se leva et lui tendit la main en souriant : « Oui, à El Alamein, au Vingt et Unième. Tu te rappelles ? Tu n'es pas resté longtemps avec nous ; tu as été blessé peu de temps après ton arrivée, le premier ou le deuxième jour de la bataille. »

– Oui, en effet, à El Alamein. Tu t'appelles Riva, n'est-ce pas ? lui dit l'autre en lui serrant la main.

– Oui, répondit Manno, et toi, si je me souviens bien, Gambacorta.

– Gambacurta.

Tous les deux restèrent là, leurs deux mains toujours réunies. « Vingt et Unième », répéta Gambacurta, hochant la tête. « Quelle époque. » Il portait sur une manche la barrette distinctive de la blessure reçue alors. « Mais dis-moi, comment se fait-il que tu sois ici ? D'où viens-tu donc ? »

– D'Albanie. J'ai débarqué il y a une heure à peine.

– Il y a une heure ? Pas possible. Allons, assieds-toi, raconte.

Il le fit s'asseoir à nouveau sur le petit divan et prit place à côté de lui : « Comment as-tu réussi à revenir d'Albanie, avec ce bordel ? »

Manno le lui expliqua en quelques mots ; l'autre, très intéressé, l'écoutait attentivement. Il avait des yeux bruns, une tête un peu chauve malgré son jeune âge, et un air à la fois doux et ferme. Ses manières étaient celles d'une personne cultivée et, en effet – Manno se le rappela – il était plus cultivé que la moyenne.

– Toi aussi il faut que tu me racontes, lui dit-il au terme de son compte rendu succinct. Et pas seulement ce qui te concerne. Je voudrais savoir en bref ce qui s'est passé ici, en Italie, à l'armistice. Parce que je dois t'avouer que je n'ai pas une idée bien claire de la façon dont les choses se sont déroulées : jusqu'à présent je n'ai récolté que des bribes de nouvelles, surtout aujourd'hui sur le bateau, par ceux de la marine. Alors que se passe-t-il maintenant ? Dis-moi.

– C'est une triste histoire, lui répondit Gambacurta affligé. Tu sais qu'il y a quinze jours, le 8 septembre, après avoir annoncé l'armistice, le roi, le prince, Badoglio avec quelques ministres, et le chef d'État-major Ambrosio, il indiqua de la main les étages supérieurs, ont quitté Rome et, via Pescara, sont arrivés ici par mer ? Tu es au courant de cela ?

– Oui.

– Ce fut pratiquement une fugue. N'empêche que ça nous permet d'avoir aujourd'hui, au-delà des lignes, hors du territoire contrôlé par les Allemands, le roi et le gouvernement, en somme les autorités légitimes. Ça, en fin de compte, c'est quelque chose.

– Comment se fait-il qu'ils soient venus justement à Brindisi ?

– Parce que, au moment de l'armistice, les « alliés » ont effectué deux débarquements simultanés : l'un à Salerne et l'autre à Tarante. Tu le savais ?

– Pour Tarante non.

– Alors voilà. De Tarante ils se sont immédiatement éparpillés dans les Pouilles, d'où les Allemands – à peine quatre pelés – se sont retirés en toute hâte, sans les attendre. C'est seulement plus tard que les Allemands ont formé un front continu, qui maintenant coupe l'Italie en deux, de Salerne à Foggia. Les « alliés » essaient de les pousser vers le nord, mais ils avancent très lentement, si bien qu'ils n'ont pas encore réussi à prendre Naples. Et, à

Brindisi, une fois chassés ces quelques Allemands, de l'armée il ne restait que nous et surtout – plutôt en force – la marine : voilà pourquoi le roi et le gouvernement ont débarqué ici.

– Et dans le reste de l'Italie ? Qu'est-il arrivé ?

– Le chaos. Aucun des commandants ne savait quoi faire, et quant aux soldats ils ne pensaient qu'à une chose : rentrer chez eux. Finalement, au bout de quelques jours, l'armée s'est désagrégée, vraiment désintégrée. Quelques détachements ont combattu, c'est vrai, à Rome par exemple, mais bien peu. Un vrai désastre, je te dis, une chose lamentable. Le petit lieutenant secouait de temps en temps la tête, navré.

– Tu peux bien imaginer, fit-il. Vu que la guerre était perdue, personne ne voulait entendre parler de mourir. Et puis pourquoi se sacrifier en luttant contre un ennemi, alors qu'il était clair qu'on s'était jusque là inutilement sacrifié contre un autre ? Il répéta : « Tout le monde ne pensait qu'à rentrer chez soi. Du reste, avant, la guerre était déjà impopulaire, tu le sais. Il a suffi que quelques Allemands demandent la reddition pour que nos régiments, plus que de se rendre, se désagrègent. » Gambacurta secoua de nouveau son front dégarni : « J'ai parlé avec des gens venus du nord, comme du centre et de la région de Rome : partout le même spectacle, ces jours-ci il n'y avait pour ainsi dire plus une route en Italie qui ne fourmillait de dispersés : en uniforme, en civil, moitié moitié, un gâchis. Encore maintenant il doit y en avoir qui circulent. »

– Et les Allemands les laissent aller ?

– En Italie en général oui, au moins dans le centre et ici dans le sud. Mais ils ont pris beaucoup d'officiers, je ne saurais te dire combien de milliers. Au-delà des frontières – c'est-à-dire dans les Balkans, où les unités en général ne se sont pas désintégrées, parce que trop loin de chez elles – tu sais mieux que moi qu'ils les ont tous pris, officiers et soldats, et qu'ils les ont emmenés en Allemagne. Dieu sait comment ils vont finir, surtout les officiers. J'ai bien peur que... c'est sûr que les Allemands ne pardonnent pas.

– Non, ils ne pardonnent pas.

– Certains détachements – le petit lieutenant fit un geste de la main – ici sur la côte, devant les Pouilles, résistent, avec l'espoir que nous allions les chercher. Certains ont rejoint le maquis où les partisans parfois les accueillent, et parfois les tuent. Mais enfin tu sais sans doute tout cela mieux que moi. Il faudrait pourtant que tu entendes les messages radio qui nous parviennent ; de quoi pleurer.

– Mais vous autres du commandement, vous êtes allés en chercher beaucoup, non ?

– Non, pas beaucoup, quelques milliers. Nous nous y employons, ça oui ; mais nous sommes quasiment sans moyens, sans bateaux. Ça c'est notre obstacle majeur.

Il y eut un silence perplexe.

– Eh bien, belle perspective pour nous ! commenta enfin Manno, qui se sentait de plus en plus gagné par l'anxiété.

– Pour ceux qui sont restés là-bas, hein ? précisa Gambacurta.

– Oui, et aussi pour moi, fit Manno, qui dois retourner en Albanie avec le colonel Cirino.

– Mais..., dit Gambacurta, mais...

Depuis qu'ils s'étaient mis à parler des troupes restées dans les Balkans, le vieil adjudant, l'air inquiet, suivait la conversation des deux officiers, sans toutefois intervenir.

– Mais les alliés..., fit observer Manno, eux ont tant de bateaux et...

– Rien, dit Gambacurta, on ne doit rien attendre d'eux. Les soldats – surtout les Américains d'après ce que j'ai entendu dire – fraternisent assez avec les nôtres, même s'ils ne comprennent pas pourquoi nous nous montrons si amis avec eux. Mais les commandements par contre... Non, rien, répéta-t-il, pour le moment du moins, on ne peut vraiment rien attendre d'eux.

Un planton, descendu de l'étage supérieur, vint dans le couloir-antichambre : « Le lieutenant d'artillerie arrivé ici avec le colonel Cirino ? »

– C'est moi, répondit Manno en se levant. « Cirino », pensa-t-il, « ne se rappelle toujours pas mon nom. »

– Mon lieutenant, le colonel vous demande. Je dois vous conduire près de lui.

– Eh bien, au revoir, dit Manno à Gambacurta.

– Au revoir, lui répondit l'autre en se levant aussi. Il tenait toujours dans la main gauche ses feuillets dactylographiés.

– Vous pouvez m'attendre ici, suggéra Manno à l'adjudant, et il suivit le planton.

9

A l'étage supérieur Cirino, sur le pas de la porte, lui confia une mission assez extravagante : il devait se procurer deux feuilles de papier à lettre et deux enveloppes : « Si possible décentes, je veux dire avec de la colle qui colle vraiment. Si tu ne les trouves pas ici, va dehors les acheter, s'il te plaît. »

Ce fut Gambacurta, resté à attendre, qui les lui procura. Manno les porta au colonel.

– Bien, lui dit celui-ci, sec comme d'habitude, je te remercie. L'adjudant est toujours en bas ?

– Oui mon colonel.

– Préviens-le que j'en ai encore pour un moment. Attendez-moi en bas tous les deux.

En fait, il en eut pour plusieurs heures. Il descendit l'escalier vers le soir, accompagné d'un officier supérieur.

Il s'approcha des deux hommes qui attendaient : « Je retourne au port » leur communiqua-t-il. « A partir de maintenant je n'ai plus besoin de vous, vous êtes libres. »

– Ah non ! dit Manno.

Le lieutenant colonel le regarda, puis tendit la main à l'adjudant : « Vous rejoindrez ceux des services du régiment qui sont arrivés aujourd'hui à Brindisi avec nous. Dites-leur que... oui, qu'ici nous avons organisé les choses comme il faut, si bien qu'avant quelques jours je compte les rejoindre moi aussi, avec tous les autres. » Il fit une pause : « En tout cas je vous remercie pour votre longue, très longue collaboration. Il n'y a que nous pour savoir réellement par quels moments nous sommes passés, hein ? »

Le vieux sous-officier fit signe que oui : il aurait voulu lui répondre de façon adéquate, mais l'émotion et les sentiments contraires qui se bousculaient en lui l'empêchaient de parler. Il tenta au moins de lui souhaiter la « bonne chance » de rigueur, qui lui paraissait un souhait important : « Bonn... Bonne... », balbutia-t-il sans finir sa phrase.

– Merci, lui répondit Cirino.

Il tendit ensuite la main à Manno qui, au lieu de la lui serrer, s'exclama plein d'une agressive émotion : « Vous faites erreur, mon colonel », il ne savait plus lui même ce qu'il disait, « moi je ne reste pas. Je viens avec vous, et vous ne pouvez pas me l'interdire parce que... vous m'avez donné votre parole. »

– Quelle parole ? Quand ça ? dit Cirino. Il se tourna vers l'officier supérieur, sourit : « Je m'attendais bien à ce que celui-ci fasse des histoires. » Il s'adressa de nouveau à Manno : « Alors tu refuses de me serrer la main ? »

– Vous me l'avez vraiment promis, insista Manno, c'était... implicite.

– Tu ne veux pas me donner la main ?

Manno serra les dents. « Je n'ai ni femme, ni père, ni mère », dit-il. Mon colonel : je suis plus indiqué que n'importe qui pour retourner là-bas.

Cirino était à son tour secrètement ému, mais il n'en laissa rien paraître. « Un instant », fit-il, « à vrai dire, j'ai encore un service à te demander. »

Il tira de la poche de sa vareuse les deux enveloppes que le jeune homme lui avait procurées : elles étaient maintenant scellées et portaient des adresses. « Je ne plaisante pas : je te les confie, elles sont pour ma famille. D'après l'adresse tu pourras voir que cela se trouve au-delà du front qui s'est formé, sur le territoire maintenant occupé par les Allemands. Si je reviens, tu trouveras bien le moyen de me les rendre ; dans le cas... contraire, tu les expédieras au moment adéquat, de façon qu'elles arrivent sûrement. » Il lui tendit les lettres : « Alors ? »

Manno les prit. Et tout aussitôt se sentit rougir : il avait honte du soulagement qu'il éprouvait, de ce sentiment de libération qui, en dépit de sa volonté de partir, montait en lui. Il aurait voulu se cracher dessus, se frapper.

– Tu es un vrai officier, lui dit Cirino. Je suis content de t'avoir rencontré. Ta main, répéta-t-il.

Manno la lui tendit. En même temps il faisait signe que non, que non avec la tête.

– Souviens-toi de ce que je te dis, ajouta Cirino après lui avoir serré la main, même ici, en territoire libre, tout n'est pas rose, loin de là. Ici aussi on a besoin de vrais soldats. Si tu le veux, tu pourras être plus utile ici qu'en Albanie.

Puis il se tourna vers l'autre officier supérieur : « Allons. »

Manno et l'adjudant les suivirent jusque sur la route, où attendait une automobile. Sur le trottoir d'en face, ils aperçurent Gambacurta. Le marin qui servait de chauffeur ouvrit l'une des portières de la voiture, l'adjudant se précipita pour ouvrir l'autre et les deux officiers supérieurs prirent place. Tandis que la voiture s'éloignait, Cirino agita une main derrière la vitre arrière pour saluer encore les deux hommes. Plusieurs fois par la suite, Manno devait se rappeler le geste que le colonel lui avait adressé alors qu'il partait vers la mort.

Pour l'heure, lui et l'adjudant demeurèrent là, étourdis, sans même se demander ce qu'ils allaient faire. Gambacurta les rejoignit : « Alors ? » demanda-t-il.

– Il n'a pas voulu que j'aille avec lui, murmura Manno, empli de honte. Il avait le menton qui tremblait, comme un enfant.

Gambacurta passa son bras sous le sien : « Qui sait depuis combien de temps vous n'avez pas mangé vous deux, dit-il. Allons, venez à table avec moi. »

Et tandis qu'il les entraînait, les invitant par l'expression de son visage et le ton contenu de sa voix à réaliser ce qu'ils avaient évité : « Il y a une heure, un peu avant que je ne quitte la garde, un "radio" est arrivé de Corfou : les Allemands ont commencé le débarquement. S'ils se rendent maîtres de l'île, personne ne pourra plus entrer dans la rade de Porto Edda. »

10

Le lendemain soir, 24 septembre, le convoi du colonel Cirino entra pourtant dans la rade : trois cargos escortés par deux petites unités de guerre. Une troisième petite unité – le torpilleur *Stocco* – avait, quelques heures auparavant, quitté le convoi parce qu'elle avait été détournée par radio en direction du sud-est.

En débarquant, le lieutenant colonel constata que les militaires italiens avaient grandement augmenté en nombre à cause d'arrivées massives de soldats isolés venus de l'intérieur. Ils étaient très inquiets parce que, tout le jour, ils avaient assisté à des actions aériennes allemandes sur Corfou ; ils ignoraient que l'ennemi avait même débarqué dans l'île.

Les trois bateaux repartirent dans le courant de la nuit, bondés de soldats : on avait encore une fois donné la priorité aux malades et aux blessés.

Durant la traversée le convoi fut attaqué en piqué par des avions allemands et, malgré la réaction des petites unités de guerre, un bateau fut gravement touché et sombra. Par chance on était en vue d'Otrante, si bien qu'un grand nombre de naufragés put être sauvé.

Le 25, la bataille pour Corfou atteignit son point culminant. Les nôtres, le 13 et le 14 septembre, avaient désarmé le commandement allemand de l'île par un dur combat qui lui avait coûté plus de deux cents morts et quelque quatre cent cinquante prisonniers conduits à Brindisi en bateaux à moteur. Étant convaincus qu'en cas de déconfiture ils auraient la même fin que les défenseurs de Céphalonia, ils combattaient de toutes leurs forces.

Pour faire face à l'aviation allemande, les quelques avions italiens présents dans les aéroports des Pouilles furent jetés dans la mêlée. Les pilotes qui devinaient l'angoisse des fantassins, là-bas à terre, faisaient montre d'une extraordinaire témérité. Plusieurs d'entre eux furent abattus, mais plusieurs avions allemands le furent aussi parce que certains de nos chasseurs-bombardiers étaient du très récent modèle Re 2002, en mesure de rivaliser avec ceux de l'adversaire.

La marine participa à la bataille comme elle le put, avec ses petites unités : le torpilleur *Stocco*, dérouté justement sur Corfou depuis le convoi arrivé avec Cirino, fut – alors qu'il était encore en pleine mer – repéré par une formation de douze Stukas et littéralement mis en pièces. Aucun de ses marins, ou presque, n'en réchappa.

Le soir du 25, les Allemands étaient maîtres de l'île. Contrairement à l'attente générale ils se bornèrent à fusiller le colonel commandant italien et seize de ses officiers.

Le 26 septembre, les Allemands tentèrent de passer de Corfou à Porto Edda, mais leurs radeaux à moteur furent facilement repoussés par les batteries du commandant Costadura. Plusieurs de leurs hommes, débarqués de gros canots à moteur qui, au début, s'étaient avancés avec le drapeau blanc, se virent contraints de s'engager dans la lutte et furent anéantis sur la plage par le bataillon de Cirino.

Le soir, l'un des quelques avions italiens qui survolaient encore le bourg, descendit pour lancer un message avec cette information que Corfou était aux mains des Allemands, et que donc le seul port albanais que pouvaient atteindre les bateaux italiens était désormais Porto Palermo, une quarantaine de kilomètres plus au nord.

Le général convoqua les officiers supérieurs au rapport : on prit la décision de se transférer à Porto Palermo.

Une colonne se forma qui ne put pourtant pas se mettre en marche. En effet, les partisans communistes qui pullulaient désormais, avaient déplacé leurs troupes par des voies de rocade sur la route du littoral et sur les raides hauteurs qui la dominaient, et barraient le passage. On commença à parlementer : les communistes voulaient les armes, toutes les armes. Ils repoussèrent un pacte proposé par le général, sur la base duquel les armes leur seraient consignées à Porto Palermo au moment de l'embarquement des

détachements. Ils proposèrent en revanche, en échange des armes, de veiller eux-mêmes à défendre les Italiens des Allemands jusqu'à que soit effectué l'embarquement. Parmi les commandants italiens, certains étaient partisans d'engager la bataille. D'autres, envisageant les pertes humaines, et plus encore la perte de temps – peut-être plusieurs jours – que ce difficile combat au milieu des montagnes côtières aurait entraînées, hésitaient. La troupe était impatiente de partir et, çà et là, grondait ; les heures de la nuit passaient. Finalement, le général décida de consigner les armes.

La colonne, totalement désarmée mais avec ses bataillons encore encadrés, fut en vue de Porto Palermo le lendemain soir. Elle trouva la rade déserte, même si, au début, un rocher émergeant de la mer fut pris par beaucoup pour un bateau et que, par un étrange phénomène d'hallucination collective, il fut salué par de longs cris et acclamations.

Quelques jours passèrent. Les bataillons – auxquels les partisans avaient faussé compagnie à l'instant même de la consigne des armes (et c'était encore une chance) – essayaient de se dissimuler dans les bois pour échapper à la reconnaissance aérienne allemande. Ils restaient encadrés pour se défendre au moins avec des bâtons des partisans isolés et des voleurs ordinaires qui dépouillaient les soldats quand ils les trouvaient seuls ou en petits groupes. Pendant ce temps les bateaux n'arrivaient pas. Finalement ce furent les Allemands qui arrivèrent.

Ils conduisirent tous ceux qui se constituèrent prisonniers à Porto Edda, y séparèrent les officiers des soldats et, par petits groupes, fusillèrent les officiers. Ils choisirent pour le massacre le virage de la route du littoral sous la crique solitaire de Porto Limione, l'endroit même où Manno avait, une vingtaine de jours auparavant, appris la nouvelle de l'armistice. D'en haut ils les précipitèrent dans la mer qui, des jours et des semaines durant, les roula et les repoussa en désordre sur la côte, les reprit encore et les éparpilla de nouveau, jusqu'à ce que, peu à peu, ils fussent dissous.

Cirino avec son bataillon, Costadura avec son groupe, et quelques autres détachements, ne s'étaient pas livrés aux Allemands. Ils se mirent en marche vers l'intérieur, suivis des leurs. Ils cherchaient fébrilement à se procurer des armes et en partie y réussirent. Le 5 octobre, trouvant fermé le chemin qui partait d'une paroi en surplomb, ils tentèrent de s'ouvrir la route à reculons, tirant jusqu'à leurs dernières cartouches sur les Allemands qui les suivaient, puis attaquant à la baïonnette. L'un après l'autre, huit cents d'entre eux au moins furent capturés. Cette fois encore les officiers furent séparés des soldats et fusillés. Avant de les tuer, les Allemands obligèrent avec sadisme Cirino et un autre officier supérieur à gravir en courant une longue montée : ils les firent courir jusqu'à l'évanouissement et, quand ils furent revenus à eux, ils les obligèrent à courir encore ; à la fin ils les tuèrent.

Costadura, qui, avec ses artilleurs s'était séparé quelques jours auparavant des fantassins, mourut un peu plus tard, fusillé par les partisans nationalistes de Memo Meto, auxquels il était allé offrir sa collaboration.

11

Quelques semaines après qu'il a eu lieu, Manno apprit le massacre des cent vingt officiers à Porto Limione. Ce fut Gambacurta qui lui communiqua la nouvelle, affirmant à tort qu'il s'agissait de tous les officiers qui étaient restés à Porto Edda sans exception, à commencer par le général commandant.

C'est pourquoi Manno pensa que Cirino s'y trouvait également. Il en fut très affecté. Il avait sur lui les deux lettres que le lieutenant colonel lui avait confiées avant de retourner en Albanie ; il décida de ne pas les expédier, mais de les remettre personnellement à ses proches dès qu'il le pourrait.

Il se trouvait maintenant dans un petit village des Pouilles, Murgiano, dans une école d'élèves officiers de réserve où il avait été affecté à l'initiative de Gambacurta. (« Là tu te trouveras mieux qu'ailleurs », lui avait dit le petit lieutenant aux yeux tristes, « au moins tu auras affaire à des garçons d'une certaine culture. » Il pensait que les préférences des autres étaient semblables aux siennes, et ne soupçonnait pas que Manno aurait préféré avoir affaire à de simples soldats, paysans et ouvriers, plutôt qu'à des étudiants. Mais Manno n'avait pas soulevé d'objection.)

Plus tard, même, il avait eu l'occasion d'apprécier la sollicitude de Gambacurta : ayant rendu visite, dans un « camp de réorganisation », aux vingt artilleurs rentrés avec lui d'Albanie, il les avait trouvés vivant dans des conditions bien pires que les siennes. Ces camps avaient été institués dans les provinces de Brindisi et Lecce, le plus souvent à l'intérieur d'établissements scolaires réquisitionnés. On y avait convoyé, non seulement les militaires en provenance des Balkans, mais aussi ceux qui avaient été arrêtés par des équipes spéciales de carabiniers, sur les routes et dans les gares, alors que, venant du nord, ils se dirigeaient vers chez eux après avoir traversé les lignes antagonistes allemandes et « alliées ». Dans ces camps, la discipline était relâchée et les désertions quotidiennes. Dans celui que Manno visita, les sentinelles, à cause du manque d'uniformes, étaient en habits civils, bandoulières en travers de la veste. Ses artilleurs s'étaient surtout plaints de la rareté de la nourriture : « Mon lieutenant, certains jours ils nous donnent à peine deux galettes : l'une sèche, qui sert de pain, et l'autre cuite à l'eau, en guise de soupe. »

Les officiers du camp lui avaient expliqué : « Désormais le service du ravitaillement a ses magasins vides. Si les "alliés" ne se décident pas à y pourvoir, d'ici peu il ne sera plus possible de conserver même cette parodie de détachements. »

Mais les « alliés », de même qu'ils n'avaient pas levé le petit doigt en Albanie – où il aurait suffi de quelques bateaux et d'une intervention aérienne décidée pour dénouer d'importantes situations – ne leur venaient pas en aide ici non plus.

Au « royaume du sud » végétaient aussi, outre les soldats rassemblés dans les « camp des réorganisation », six ou sept divisions régulières, pour la

majeure part disloquées en Sardaigne. Les « alliés » se méfiaient aussi de celles-là. Comme l'expliquait Gambacurta, la plupart d'entre eux aurait préféré ne pas s'encombrer avec ce résidu d'armée italienne, et ils souhaitaient simplement qu'elle se dissolve tout à fait.

Manno se rappelait souvent les paroles du colonel Cirino : « Ici non plus tout n'est pas rose... Si tu le veux, tu pourras être plus utile ici qu'en Albanie. » Mais comment ? De quelle façon, dans cette ambiance de dissolution, lui, simple lieutenant, pouvait-il être utile ?

Murgiano était un village comme tant d'autres dans les Pouilles, fait de petites maisons de type arabe, avec des toits à terrasses ou hémisphériques. Le siège du cours des officiers se trouvait depuis le début de la guerre dans l'enceinte de l'école élémentaire, le plus grand édifice du village. C'est là que Manno, qui devait remplacer un officier malade, eut la charge d'enseigner provisoirement « l'entraînement au combat », une matière dont il avait eu une bonne expérience personnelle. Il s'y attela avec beaucoup d'ardeur. Les élèves (qui, au début, comme cela arrive dans les milieux où les équilibres sont déjà instaurés, avaient vu d'un mauvais œil son arrivée) se mirent en l'espace de quelques jours à le suivre avec curiosité. Certains – surtout des élèves ingénieurs (scientifiquement plus préparés que lui-même qui venait d'architecture) – essayèrent de le mettre dans l'embarras en lui posant des questions théoriques, de trigonométrie par exemple. Il admit avec dignité ses limites sur le plan théorique mais promit qu'il chercherait à y remédier. Il se rendit à Brindisi voir Gambacurta et fit tant et si bien que le petit lieutenant réussit à lui dénicher, en l'espace d'un après-midi, les textes à partir desquels, avant l'armistice, on étudiait l'entraînement au combat à l'Académie militaire. De retour à Murgiano, le jeune homme passa plusieurs soirs à s'imprégner des fondements scientifiques de ce qu'il n'avait, dans le passé, appris qu'en version appliquée. Puis il consacra une leçon tout exprès à répondre aux questions embarrassantes qui lui avaient été posées. Les élèves finirent par être impressionnés par son inébranlable bonne volonté, en ces temps de désengagement général.

Dès lors, il prépara chaque leçon en étudiant le soir et parfois même la nuit. Il ne manquait toutefois pas de mettre en relief la prédominance – dans une matière comme celle-là – de la pratique sur la théorie, et l'illustrait au moyen de ses propres expériences, nourries de chair, de sang et de vécu.

Comme les autres officiers de l'école n'avaient en général pas participé aux grandes campagnes de guerre, un bon nombre d'élèves commencèrent à rechercher sa compagnie comme celle d'un maître, même en dehors des leçons. Pour sa part, il lui semblait revivre – si étrange que cela paraisse – l'aventure de l'oratoire de Nomana : il leur parlait continuellement (d'une façon qui se voulait plaisante, mais qui était souvent mélancolique) du devoir ; des soldats morts – comme il leur disait – payant pour tous, même pour les compagnons d'armes qui ne pensaient qu'à sauver leur peau ; de Cirino qui, pour ne pas faillir à son devoir, était reparti mourir en Albanie au plus fort du délabrement de l'armée. Il citait souvent ses paroles :

« même dans le territoire libéré des Allemands il faut de vrais soldats », en les posant comme une référence pour tous.

– Vous voyez dans quelle situation d'écroulement se trouve aujourd'hui l'Italie, exposait-il. Essayez de vous rendre compte à quoi nous nous réduirons dans le futur si nous nous laissons encore plus aller. Quels ennuis nous attendent si chacun de nous, un par un, ne retrousse pas ses manches et ne fait rien pour sortir du bourbier.

– Mais à la fin de ce cours, lui objectaient avec amertume quelques élèves, nous ne savons même pas si nous recevrons la nomination de sous-lieutenant ou non. Des officiers, ici dans le sud, il y en a déjà de trop, et il continue d'en arriver, qui viennent d'autres lignes. Mon lieutenant : nous nous demandons parfois si notre apprentissage n'est pas tout bonnement inutile.

– Non, répondait Manno. Ne fût-ce que parce qu'en refusant d'étudier, vous favoriseriez ce terrible chaos dans lequel nous nous enfonçons. Il y a des moments, parfois des périodes de quelques mois, où se joue l'avenir d'un peuple pour très longtemps. Et nous nous trouvons précisément dans un de ces moments, comment ne vous en rendez-vous pas compte ?

Les quelques heures du soir que se réservait le « jeune monsieur », il les passait à se promener, solitaire, dans les rues poussiéreuses de Murgiano, plongé dans la réflexion et la méditation. Quelquefois il s'enfermait dans sa chambre pour écrire des lettres que, pour le moment, il ne pourrait pas envoyer. Il écrivait à Colomba, parfois à Ambrogio, qui était resté son ami le plus cher. Plus encore qu'un réconfort, ces lettres constituaient pour lui une sorte de moteur. Il finissait par se dire qu'il n'était pas possible qu'un peuple, une patrie, qui donnait le jour à des créatures telles que Colomba (laquelle, objectivement – il en était convaincu – n'avait pas sa pareille sur terre) il n'était pas possible donc, qu'une telle patrie fût vouée à la dégradation.

Au fur et à mesure, il rangeait ces lettres dans le tiroir où il conservait celles de Cirino.

12

Le 20 octobre – quarante jours à peu près après l'armistice – le gouvernement légitime italien déclara la guerre à l'Allemagne.

Entre temps, le front « allié » s'était stabilisé dans la Campanie et dans les Abruzzes, et seul son flanc ouest – où se trouvaient les Américains – se déplaçait encore, mais avec beaucoup de lenteur, vers Cassin. Les espoirs d'une rapide réunification de l'Italie s'affaiblissaient de plus en plus. Il était désormais clair que les « alliés » n'entendaient pas exercer dans la Méditerranée leur effort principal (au commandement suprême italien il semblait même qu'ils étaient en train de détourner des forces ailleurs). On en était là quand les Américains décidèrent d'accepter – à titre d'essai – la

collaboration d'un contingent militaire italien qu'ils fixèrent à cinq mille hommes.

Manno apprit la nouvelle par Gambacurta, qui lui spécifia que le contingent serait composé, au moins en partie, de volontaires : « Parce que les troupes présentes dans les Pouilles », dit Gambacurta, « se sont beaucoup relâchées et que nous ne sommes pas sûrs qu'elles seraient efficaces. »

L'officier rentra à Murgiano l'esprit en déroute. Les derniers mots de Cirino lui revenaient en mémoire de façon obsessionnelle : « Eh bien, la voilà enfin l'occasion de me rendre utile ! » Il se souvenait aussi de Colomba (« Je pourrais faire une bonne fois quelque chose qui soit digne d'elle ! ») ainsi que de Celeste et de ses paroles au moment de prendre congé à Plaisance. Il pensait à tous les ouvriers de Nomana, à la muette de Mazara, aux gens humbles et laborieux qui vivent un peu partout : « Si tout continue à aller de mal en pis en Italie, ils finiront par n'avoir pas plus de moyens que n'en ont – que sais-je moi ? – les Arabes, ou n'importe quels habitants de pays pauvres, parmi lesquels se trouvent pourtant tant d'individus de bonne volonté. Je l'ai bien vu en Libye et en Tunisie : ils travailleraient eux aussi et joueraient leur rôle s'ils le pouvaient, mais ils ne le peuvent tout simplement pas... Ils ne peuvent rien faire que végéter misérablement ». Il fallait à tout prix faire quelque chose pour les ouvriers et pour tous les gens humbles.

A Murgiano le jeune homme se présenta, exalté, au commandant de l'école, lequel après un court moment de réflexion finit par accepter sa proposition de former un corps de volontaires. Si bien que, le lendemain et les semaines suivantes, les initiatives se succédèrent dans la petite bourgade.

13

Le 7 décembre, le « Premier regroupement motorisé » italien entra en ligne dans le secteur de la Cinquième armée américaine. Manno et d'autres instructeurs de l'école en faisaient partie, avec une cinquantaine d'élèves officiers volontaires, incorporés dans un bataillon de bersagliers. L'unité italienne se trouvait placée devant Montelungo, un des avant-postes de MonteCassin. Il s'agissait d'une étroite arête rocheuse qui, émergeant de la plate vallée de Cassin, la sépare sur une certaine distance en deux vallées parallèles. Son irrégulière ligne de partage des eaux culminait en trois endroits successifs : cote 343, cote « sans nom », et cote 351.

Le 8, aux premières lueurs du jour, après une importante préparation à l'aveugle de l'artillerie américaine, les soldats italiens passèrent à l'attaque sur deux lignes directrices : l'une remontait directement à la ligne de faîte vers la cote 343, l'autre tentait de l'atteindre en la contournant par la gauche. Dans le même temps, un régiment d'infanterie américaine effectuait une attaque sur le versant opposé de la vallée, contre une autre montagne.

L'ample vallée et, jusqu'à une bonne hauteur, les pentes de tous ces monts d'aspect karstique, étaient noyées dans le brouillard. Et c'est dans le brouillard que le bataillon dans lequel Manno et ses hommes étaient incorporés se heurta aux premières positions allemandes.

Quelques coups ennemis retentirent, on entendit les habituels cris d'alarme, bersagliers et élèves amorcèrent en hâte la montée, rampant dans le brouillard pour se protéger le mieux possible, la peur au ventre comme toujours. Devant eux, et parfois même au milieu d'eux, commencèrent à tirer les *spandau* allemands, ou MG 34, qui avaient une vitesse de tir double de celle de n'importe quelle autre arme automatique. Quelques hommes, touchés, se mirent à crier, tandis que d'autres, à l'abri d'un rocher ou d'une grosse pierre, répondaient au tir des *spandau* par le feu furieux de leurs mitrailleuttes. La lutte se fractionna tout de suite en divers points : la terrible histoire recommençait comme toujours.

Sur cet axe les assaillants étaient certes des troupes de choix, mais les Allemands constituent tous des troupes de choix et ils étaient nichés au creux des rochers. Il fallut un certain temps et des pertes en vies humaines pour dépasser ces quelques premiers nids de défense, puis l'avancée continua vers le haut, jusqu'à une seconde et plus régulière zone de positions, d'où l'ennemi poursuivait son tir serré de barrage. Ces positions-là non plus n'étaient pas nombreuses, et le bataillon réussit graduellement à les forcer. Entre temps, comme le soleil montait dans le ciel, la marée de brouillard, dans ses couches les plus hautes, commençait à bouger et à se contracter. Autour des attaquants le ciel s'éclaircissait et les choses prenaient peu à peu des contours incertains. Manno, en tête de son section dans un endroit inconfortable, s'était accroché des deux mains à un pic rocheux pour l'enjamber. Il fut tout à coup assourdi par le fracas d'un engin – sans doute une grenade allemande – qui avait explosé sur l'autre versant : ses mains lâchèrent leur prise et il glissa en arrière. Stupéfait, il regarda ses doigts criblés de trous et ensanglantés. Plus que de la douleur ils lui communiquaient une étrange sensation de brûlure. « Ils m'ont touché », murmura-t-il.

– Tenez mon lieutenant, prenez ça, dit un élève (un Milanais comme lui) qui se trouvait à sa gauche blotti derrière un rocher. Il sortit rapidement de sa poche un paquet de pansements et le lui tendit mais s'aperçut immédiatement que l'officier n'était pas en mesure de le saisir. « Mer... Attendez, je m'en charge. » Il déchira l'enveloppe de papier et se mit en devoir de lui bander la main droite, qui était celle qui saignait le plus.

– Serre bien autour du poignet, lui dit Manno avec calme ; il était comme halluciné.

– Bien serré. Oui mon lieutenant.

Les élèves les plus proches s'étaient aussi arrêtés, tandis que le reste du section continuait d'avancer en rampant.

– Eh ! toi ! dit le Milanais à l'élève qui se trouvait de l'autre côté de l'officier. Qu'est-ce que tu attends ? Bande-lui l'autre main.

– Moi ? Moi ? Oui.

Mais il était plutôt maladroit, et de plus, incroyablement nerveux. Le premier élève alors, après avoir achevé le bandage de la main droite, fit aussi celui de la gauche, apparemment moins lacérée. Il avait à peine terminé qu'un second engin explosa de l'autre côté de la pointe rocheuse : tous se plaquèrent au sol.

– Nous ne pouvons pas rester ici, dit, très excité et tournant à moitié sa tête couverte du casque, l'élève nerveux qui n'était pas parvenu à faire le pansement. Allons, partons, nous devons nous déplacer.

– Oui, reconnut l'autre, oui. Et à Manno : « Mon lieutenant, il vous faut retourner en arrière. Désormais avec ces mains-là vous ne pouvez plus... »

– Non, s'exclama l'élève nerveux. Non. Comment ferons-nous sans lui ?

– Mais tu ne vois pas qu'il n'a plus de mains ? jeta le Milanais.

– Non, non, non, insista l'autre.

Manno revenait peu à peu à la réalité. « Vous plaisantez ? » dit-il enfin. « Qu'est-ce qui vous prend ? Revenir en arrière, moi ? » Il parlait et en même temps il s'entendait parler, il était comme dédoublé : tout son être convergeait vers ses mains : les avait-il perdues ? La raison pourtant, le sens du devoir, ne l'abandonnaient pas ; il se dominait encore.

Redressant sa tête couverte du casque il regarda autour de lui, et essaya, dans le brouillard, d'évaluer la situation. « Écoutez-moi bien », dit-il aux quelques élèves qui s'étaient arrêtés près de lui. « Vous allez tous courir avec moi, d'abord à gauche, puis droit devant vous. »

Il sauta sur ses pieds et, suivi des autres, se remit à monter, courbé et à pas pressés.

Le reste du section s'était arrêté un peu plus loin et l'attendait ; il courait le risque de perdre le contact avec la compagnie. Non loin sur la droite, on entendit quelques bersagliers invisibles hurler dans le fracas des coups de feu : « Savoia ! Savoia ! ». Sans doute étaient-ils en train de forcer quelque position ennemie parce que, de l'autre côté, des cris allemands furieux leur répondaient.

– En avant ! ordonna Manno à ses hommes, et il prit la tête du section qui se remit à monter, l'englobant. Bientôt cependant, ils furent contraints de s'arrêter à nouveau à cause d'insistantes rafales ennemies.

Cette avancée sur les hauteurs demanda du temps et causa des pertes en vies humaines, mais enfin, au prix d'âpres efforts dans le brouillard, le faisceau des positions allemandes, sur cette ligne directrice du moins, fut dépassé.

14

Un peu en deçà se trouvait pourtant une autre ligne et, tandis qu'ils progressaient, le brouillard se leva, les laissant en plein soleil. Par chance, la pente était jonchée de blocs de pierre et de buissons qui leur permettaient

de se soustraire à la vue de l'ennemi. De toute façon on ne pouvait plus avancer.

Guidés par radio par un sous-lieutenant observateur, les artilleurs italiens ouvrirent le feu depuis le fond de la vallée, s'efforçant de neutraliser les positions ennemies. Comme au début de l'attaque, ils furent secondés par les artilleries américaines, mais ces dernières n'avaient pas d'observateurs sur place : leurs obus – très serrés – explosaient toutes trop loin, au-delà de la proche cote 343, vers la cote « sans nom » et la cote 351.

Manno était blotti dans un creux de la roche avec deux de ses hommes. Trop préoccupé, il ne voyait rien des irrégulières crêtes de montagnes qui, tout autour, jaillissaient comme de longues îles de la mer de brouillard : à gauche le mont Maggiore, à droite le mont Sammucro sur les pentes duquel était en cours l'attaque américaine, et derrière, le mont Cesima, tous les trois éclairés par le soleil jaune de décembre. Devant lui, à quelque quinze kilomètres, au sommet d'un autre mont qui barrait la vallée principale, se dressait une étrange construction carrée : sans doute l'abbaye de MonteCassin. Comme l'attente se prolongeait dans le tir ininterrompu des armes portatives et les sifflements et explosions des projectiles d'artillerie, le jeune homme, par la force des choses, avait un moment pour réfléchir. Que lui arrivait-il ? Pourquoi ces blessures ? Blessé, lui ? Lui qui jusque-là avait été invulnérable, parce que promis par Dieu à ce devoir inconnu... De quelle façon pourrait-il accomplir ce devoir si les mains venaient à lui manquer ? Il n'arrivait pas à comprendre.

La nouvelle de sa blessure s'était propagée parmi les élèves, ces jeunes soldats qu'il avait entraînés jusqu'ici par son exemple et ses paroles passionnées : « Nous devons sortir l'Italie du bourbier... » et tous ses autres discours. Il les avait si bien convaincus que maintenant les plus proches le regardaient avec appréhension. L'officier s'en aperçut. « Je ne vous abandonne pas, que craignez-vous ? » pensait-il par moments en écho. Pour rien au monde il ne les aurait abandonnés quand le pire était encore à venir. « S'il faut y rester, nous y resterons tous ensemble », avait-il dit et répété alors, et ce serait ainsi. Ce serait ainsi, au-delà de toute tentation de se soustraire à cette terrible réalité.

Par moments, son petit monde lointain lui revenait à l'esprit : ses parents, ses amis – Luca et les autres – les garçons de l'oratoire (« L'art c'est l'universel dans le particulier... » !), les ouvriers auxquels il fallait donner les moyens de continuer à vivre dignement. Vus d'ici, en perspective, parents, garçons et ouvriers formaient un seul ensemble. Mais pas Colomba. Celle-ci se détachait de tous les autres. « Pour l'amour du ciel ! » avait dit sa mère à Novare, en la voyant coiffée de cette façon. Manno ébaucha un sourire. Qui sait ce que faisait Colomba en ce moment ? Peut-être qu'elle venait de se réveiller et qu'elle pensait à lui ? Il se demanda qui avertirait Colomba et les autres, si aujourd'hui il lui arriverait de...

Sans doute Luca, son ami de Nomana, sergent des chasseurs alpins, qu'il avait, quelques semaines auparavant, tout à fait inopinément rencontré dans

une petite gare des Pouilles. Quelle fête ça avait été ! Luca l'avait reconnu le premier : « Mon lieutenant... je veux dire... Manno, c'est vraiment toi ? Manno ! Je suis ici, tu vois ? Incroyable ! » Il avait ensuite expliqué : « Le 8 septembre je me trouvais à Brindisi, avec un chargement de matériel pour la division Taurinense qui est – enfin qui était – dans le Monténégro. Et ainsi... Mais quel hasard ! Se rencontrer, nous deux ! » Luca s'était tout de suite proposé de venir avec lui aux « unités combattantes », mais Manno le lui avait déconseillé : « Non laisse tomber je t'assure. » Pourquoi le lui avait-il déconseillé ? Oui, pourquoi ? Encore un de ces choix instinctifs, irraisonnés. « C'est sûr, c'est Luca qui s'occupera de prévenir les autres si je... » Mais assez avec ces pensées, il ne devait pas courir le risque de se ramollir.

L'artillerie italienne continuait à frapper le faisceau des positions allemandes. Enfin, transmis de bouche à oreille, l'ordre arriva de se tenir prêts à bondir en avant de nouveau. L'élève qui le lui transmit (le Milanais qui, depuis que l'officier avait été blessé, ne le quittait plus) le compléta en soupirant, avec un très conventionnel : « Et espérons que cette fois sera la bonne ! »

– Haut les cœurs, l'encouragea Manno. Et, se tournant vers ceux des autres qui étaient à portée de voix : « Nous ne pouvons pas faire les choses à moitié. Nous devons donner la preuve que nous sommes décidés à nous racheter, à sortir du bourbier, ne l'oubliez pas. »

A ces mots, l'élève, ému, murmura quelque chose.

– Qu'est-ce que tu dis ? lui demanda Manno.

– Je dis, répondit l'autre, que vous êtes pour nous comme un drapeau.

– Allons donc, dit Manno.

On entendit l'ordre « Dehors ! ». Le lieutenant le répéta avec force et se jeta en avant, ses mains bandées tendues comme celles d'un boxeur. Tous les autres le suivirent tandis que partout autour l'affreux vacarme recommençait.

Ils se mirent à gravir la roche comme des fous, comme des possédés : où donc se trouvaient ces maudites positions allemandes ? Où étaient-elles ? Un ou deux hommes tombèrent. D'autres, bien qu'indemnes, se jetèrent face contre terre, terrorisés. L'un d'entre eux claquait littéralement des dents. « En avant, qu'est-ce que tu fais là ? Allons debout ! En avant. En avant. » Les élèves couraient en tirant de façon désordonnée avec leurs mitraillettes, ils criaient : « Savoia ! Savoia ! ». Manno courait parmi les premiers, tendant ses mains bandées : « Italie », hurlait-il de toute la force de ses poumons, « Italie ! Italie ! » Il tomba tout à coup en avant, heurta du casque le sol rocheux, ceux qui étaient le plus près de lui entendirent distinctement le choc du métal mais, dans cet enfer, ne s'arrêtèrent pas.

Il avait perdu connaissance. Peu à peu, il revint à lui : il sentait une grande douleur entre le cou et la clavicule, et aussi au ventre, du côté du bassin. Chose incroyable, sa colonne vertébrale ne le soutenait plus et, en dépit de tous ses efforts il ne parvenait pas à se retourner. Il perdait rapide-

ment du sang, il le sentait dans tout son corps : « Une rafale », se dit-il, « c'est une rafale. Mon Dieu ! Ah mon Dieu ! » Pour lui c'était fini, il n'avait plus d'issue... Quelle chose épouvantable, inadmissible ! Où étaient donc ses hommes à présent ? Le terrible vacarme continuait, il lui sembla pourtant les entendre crier non loin de lui... Mais que lui importait désormais ? Le moment était venu pour lui de mourir, de mourir ! Ici même, la face contre la roche, il ne lui restait rien, rien d'autre à faire sur la terre que de mourir ! A l'instant où il en fut véritablement conscient il éprouva un indicible sentiment de révolte. Non. Non. Non ! Il lui fallut un grand effort pour se dominer, pour se soustraire à ce sentiment. Il haletait. Adieu vie, adieu Colomba, adieu toute chose... Non, non, non, ça ne peut pas m'arriver à moi ! Pas à moi ! Pas à moi ! Et si, au contraire, ça lui arrivait. Tant et tant d'autres soldats étaient morts, à présent c'était son tour. Mais alors, comment pourrait-il accomplir son devoir ? Mais quel devoir ? Au plus fort de l'angoisse, il eut tout à coup une illumination, quoique confuse au début : peut-être que la Providence se l'était réservé justement pour... pour ça ? Peut-être qu'elle l'avait précisément destiné à ce combat... pour la récupération de l'Italie ? Pour sortir l'Italie du bourbier ? Noon... Et pourtant... S'il en était ainsi, il ne lui restait qu'à sceller son œuvre d'entraîneur par le sacrifice de sa jeune vie. Par la grâce de Dieu il perçut cela tout à coup de façon claire, parfaite. Voila donc le pourquoi de cette barque prête pour lui en Afrique, de cette mission en Albanie, de... mais alors il y avait longtemps déjà que Dieu préparait la récupération de l'Italie ! Que de peine Dieu se donnait donc pour les affaires des hommes ! « Merci, Mon Dieu », murmura Manno dans son dernier souffle « merci. »

Il entendit, non plus désormais avec son oreille de chair mais déjà avec le sens de l'esprit, un début de bruissement. Comme de très loin, les paroles de l'élève lui revinrent en mémoire : « Le drapeau ! » Il ouvrit grand les yeux de l'esprit pour le voir : mais ce n'était pas le drapeau qui bruissait, c'étaient les ailes de son ange gardien. Pour la première fois il le vit en face et lui sourit, tandis qu'autour de lui se produisait le grand chavirement.

Ce jour-là ne vit pas les Italiens rejoindre les objectifs préétablis. Le soir ils se replièrent sur les positions de départ : ils avaient eu 47 morts et 102 blessés. Huit jours plus tard, le 16 décembre, l'attaque fut répétée, cette fois avec succès. L'action de Montelungo constitua vraiment le début de la reprise de l'Italie, de sa remontée du bourbier : après l'expérience de Montelungo en effet, les « alliés » permirent au petit « regroupement motorisé » d'être renforcé jusqu'à former deux divisions, qui prirent le nom de « Corps italien de libération ». A la fin de la guerre, les divisions régulières italiennes en ligne contre les Allemands seraient au nombre de six.

CINQUIÈME PARTIE

1

Pendant ce temps, à l'hôpital militaire sur le lac Majeur, Ambrogio luttait depuis longtemps contre la mort. La jeune infirmière Epifania Mayer, alias Fanny, épouvantée par l'aggravation de son état, l'assistait avec un soin et une abnégation qui ne lui étaient pas habituels, mais toutefois, ne pouvait pas grand-chose pour lui. Depuis que l'état du jeune homme avait empiré, sa mère s'était transférée à Stresa, dans un petit hôtel et, de là, allait l'assister chaque après-midi, le cœur tenaillé par l'angoisse.

Tout de suite après le déjeuner – presque toujours sur la même embarcation – elle traversait le bras d'eau qui séparait la petite ville de l'île où se trouvait l'hôpital. En même temps elle priait, sans un regard pour le splendide paysage qui l'entourait : ni pour le lac si limpide en ces premiers jours froids d'hiver, ni pour les hautes montagnes environnantes, ni pour les jardins séculaires – encore plus verts que ceux de la Brianza – qui recouvraient les rives. Elle priait et revoyait le visage épuisé de son fils qui l'accueillerait bientôt avec un sourire encourageant pour, tout aussitôt après, redevenir sérieux. La guerre ! Quelle réalité répugnante, inadmissible ! Et elle, malgré toute sa peine – elle s'en rendait bien compte – n'était qu'une des nombreuses mères souffrantes, aussi nombreuses que les garçons en armes, et même plus nombreuses puisqu'il fallait tenir compte des mères des garçons morts (dans les différents pays, des millions désormais), pauvres femmes demeurées sur terre pour pleurer et se torturer... Et les mères des disparus ? Cette pauvre Lucia, là-bas, à Nomana ! D'ailleurs elle-même, Giulia, en un certain sens, vu que son Manno... « Non, non, Manno, non. » Il n'était pas disparu : Ambrogio le disait aussi qu'il n'était pas disparu. Il tardait seulement à donner des nouvelles. « Vierge au Christ mort sur tes genoux : fais que ce soit vraiment ça. »

A la fin de la courte traversée, le vieux passeur descendait à terre et, dans un geste professionnel de temps révolus, lui tendait le poignet de sa main repliée pour qu'elle puisse s'appuyer à lui en débarquant. Giulia se hâtait ensuite, à travers l'antique jardin à plates-bandes et à terrasses bordées de myrte, vers le hall de l'hôtel transformé en hôpital. Là, elle se retrouvait tout à coup plongée dans l'ambiance militaire et en éprouvait chaque fois un sentiment de répulsion en même temps que d'étrange familiarité ; répulsion parce que les plantons en uniforme (uniformes négligés, avec des glaives aux revers des vareuses au lieu des étoiles), assis sur les chaises hautes des portiers d'autrefois, symbolisaient pour elle la dure réalité

de la guerre ; familiarité parce que – qu'elle le voulût ou non – de ce milieu faisait aussi partie son fils.

Les plantons, désormais, ne l'accompagnaient plus jusqu'à la chambre d'Ambrogio, située au premier étage. Elle montait seule les escaliers, toujours un peu intimidée par l'odeur de plus en plus forte des médicaments, parcourait un bout du couloir et entrait dans la petite pièce que son fils partageait avec un autre blessé.

Après les mots d'accueil et quelques phrases échangées, quand elle avait contemplé la chair de sa chair, Giulia éprouvait – comme toujours au cours de sa vie – le besoin de se rendre utile. Elle se mettait donc à ranger, même si, à la vérité, grâce à Fanny, il n'en était pas besoin : elle battait quelque coussin, arrangeait les rideaux de la fenêtre, débordait ou bordait quelque couverture. Parfois, pour combattre l'odeur des médicaments, elle installait dans un vase un petit rameau de calycanthe qu'elle s'était exprès procuré en ville. Souvent, sortant de son sac à main un paquet de bonbons, elle allait le déposer avec un sourire maternel sur la table de chevet de l'autre officier blessé. Elle n'en mettait pas sur celle d'Ambrogio qui ne pouvait pas en manger.

« Mais non, que faites-vous ? » disait alors l'autre blessé. « Pourquoi, madame ? Il ne fallait pas. Y pensez-vous ? Vous donner ce dérangement ? », et d'autres phrases du même genre. Cet officier – un lieutenant d'âge moyen du nom de Decio, originaire de l'Italie centrale, aux façons très distinguées (plus que ne l'étaient celles d'Ambrogio et de sa mère qui, à son contact, se sentaient un peu gauches) – était sans cesse distrait par un secret dilemme : lui était-il moralement licite de se faire soigner par la république fasciste, alors qu'il était déterminé, à peine guéri, à traverser les lignes pour se présenter à l'armée régulière du sud ?

Giulia prenait enfin place sur une chaise et racontait avec une vivacité tranquille un tas de petits faits relatifs à Nomana, à l'hôtel, à la ville de Stresa, à la messe entendue le matin, engageant avec les deux blessés une conversation entrecoupée parfois de longs silences.

Les deux hommes (Ambrogio lui-même, en dépit de son état de santé) voulaient être tenus au courant de ce qui se passait en Italie et dans le monde. C'est pourquoi elle avait pris l'habitude, chaque matin, d'acheter le journal et, au prix d'un certain effort de volonté, de le lire avant de venir à l'hôpital où, sur le conseil de Fanny, elle ne l'apportait pas. Les nouvelles n'étaient jamais décisives. Le front allemand-alliés était arrêté entre Naples et Rome, devant Cassin. Dans la république fasciste – qui, par volonté des Allemands, s'était constituée en deçà des lignes – les bombardements aériens continuaient, mais seulement sur des objectifs strictement militaires, et non plus en pilonnage des villes, comme avant l'armistice. L'énorme front allemand de l'est était toutefois en lent repli et s'approchait de l'Europe centrale. Ce dernier fait inquiétait secrètement Ambrogio, si bien que Giulia, qui s'en était rendu compte, n'en parlait qu'à sa demande.

– Comment parviendra-t-on à les arrêter ceux-là ? disait parfois le jeune homme, faisant allusion aux bolchevistes.

– Ici il y a les Américains, tu ne dois pas t'inquiéter, lui répondait sa mère.

– Certes, l'appuyait Decio. Nous sommes en zone d'influence américaine. Pourquoi t'inquiètes-tu ? En Italie, justement, on commençait à avoir vent du potentiel militaire américain. Ambrogio pourtant, étant donné son expérience de l'est, ne se sentait pas du tout rassuré.

Il demandait aussi des nouvelles des gens ordinaires, il voulait savoir ce qu'ils disaient, comment ils vivaient et ce que faisaient les fascistes. « Parle librement », disait-il à sa mère et, montrant Decio : « il pense comme nous, tu le sais. »

Decio à ces mots souriait d'un air vaguement complice.

Pour ce qui était de la mère, elle éprouvait surtout, dans ces moments-là, de la compassion pour les fascistes : « Je ne sais pas si ailleurs – à Rome ou dans les autres grandes villes – les choses se passent différemment. Mais chez nous, dans le Milanais, et du reste ici aussi à Stresa, c'est seulement parce qu'ils y ont été contraints que les fascistes se représentent. Ils préféreraient rester chez eux, ils se rendent bien compte que la guerre est perdue, tu penses. » Elle citait des exemples de fascistes (que lui avait rapportés son mari, ou des connaissances de l'hôtel : ses sources limitées d'information) qui, pour éviter qu'on les trouve, avaient eu recours à des expédients.

– Oui. Les chefs eux-mêmes, et jusqu'à Mussolini, reconnaissait le lieutenant Decio, sont revenus sur scène de mauvaise grâce, tirés par les cheveux par les Allemands ; c'est aussi mon impression.

– Par les cheveux, Mussolini ? ne put s'empêcher, malgré tout, de plaisanter Ambrogio. Pourquoi ? Ses cheveux ont repoussé ?

– Enfin, ni lui ni les autres n'ont reparu volontiers. Sauf les habituels extrémistes, bien sûr, les Farinacci et consorts, mais combien sont-ils ?

– Ils me font peine, disait la mère, ils me font tous peine, les importants comme les petits. Ceux d'entre eux qui ont accepté d'adhérer à la république appellent ensuite les autres et leur disent : « Quand les choses allaient bien tu étais inscrit, tu étais fasciste. Maintenant que les choses vont mal tu voudrais te cacher ? » J'ai même l'impression que ce sont les plus honnêtes qui se donnent encore du mal. Certainement pas les opportunistes. »

– Ça c'était vrai surtout au début, lui fit observer Decio, au début ça se passait comme ça. Mais depuis qu'en novembre il y a eu ces avis d'appel aux armes qui ont fait fuir tant de jeunes dans la montagne, les esprits se sont envenimés : les vengeances en chaîne ont commencé entre les fascistes et les partisans, voilà le malheur. Je ne sais vraiment pas ce qui arrivera dans l'avenir si les « alliés » ne se dépêchent pas d'avancer.

– Y a-t-il eu aussi des vengeances à Nomana ? demanda Ambrogio à sa mère.

– A Nomana non, penses-tu. Et puis de la part de qui ? Ce sous-officier qui autrefois vous faisait l'instruction prémilitaire, comment s'appelle-t-il ?

Alfeo ; eh bien, à l'armistice, il s'est réfugié chez lui comme tous les autres, et depuis lors il reste dans son coin.

– Le pauvre. Celui-là, à l'armistice, il a dû avoir l'impression que le monde s'écroulait.

– C'est sûr. D'ailleurs, tu sais quoi ? Il a raconté lui-même un détail à papa : alors qu'il était dans le train qui le ramenait chez lui, il a entendu dire qu'à la gare de Bologne les Allemands capturaient tous les militaires italiens. Tu sais à qui il a eu l'idée de s'adresser pour s'en assurer ? A un officier allemand qui se trouvait dans le train ! Il s'est adressé à lui en lui demandant si c'était vrai...

– Pauvre Alfeo, murmura Ambrogio en secouant la tête. Et comment ça s'est terminé ?

– Peut-être que l'officier s'est ému, dit Giulia, je ne sais pas, le fait est qu'il lui a dit qu'effectivement ce danger existait, et qu'il lui a conseillé de descendre avant Bologne et de rejoindre la ville à pied.

– Ça ne devait pas être un officier SS, fit observer Decio en riant.

Parfois c'étaient les partisans qui étaient l'objet de la conversation. Il devait y en avoir aussi sur les montagnes autour du lac Majeur, du moins d'après ce que Giulia avait entendu dire à l'hôtel. « Mais je ne sais pas s'il faut le croire. Il y en a qui disent qu'il s'agit seulement de délinquants ordinaires, qui volent, et c'est tout. D'autres disent le contraire, qu'il s'agit de partisans de Badoglio, commandés par de vrais officiers, en somme de gens qui n'ont pas besoin de voler, parce que les Américains leur lancent tout en parachute. Dites-moi qui l'on peut croire. »

– Ce qui est sûr c'est qu'avec les parachutes on ne peut pas jeter tout ce qui est nécessaire à une bande partisane, lui expliqua plus d'une fois son fils. Il faudra forcément qu'ils aient recours aux ressources locales.

Decio, lui, voulait savoir comment elle avait appris qu'il s'agissait de partisans de Badoglio : « Madame, est-ce que ce sont des gens de confiance qui vous l'ont dit ? »

Bien qu'elle eût elle-même confiance en Decio, Giulia craignait pour son principal informateur, le portier de l'hôtel, homme d'un certain âge, un peu bavard. « Non », finissait-elle toujours par répondre, « enfin je ne sais pas trop. Je l'ai entendu dire par des gens que je ne connais pas. »

Decio devinait ses scrupules et n'insistait pas.

Pour prendre la température des blessés ou pour d'autres tâches, Fanny entrait. Elle saluait gentiment la visiteuse et – jeune et charmante – lui souriait d'un air encourageant de ses étranges yeux verts. Chaque fois la jeune fille s'étonnait de la simplicité et de la quasi austérité de cette femme qui ne mettait ni rouge à lèvres, ni fard d'aucune sorte, qui ne se laquait pas les ongles (« mais elle les a toujours impeccables ! ») et qui lui avait avoué n'avoir jamais joué aux cartes de sa vie. Elle la comparait à sa mère qui teignait ses cheveux en bleu et ne se séparait pas d'une originale canne de promenade longue de deux palmes (« la canne du commandement » disait son père) : le contraste entre les deux mères l'amusait.

Aux heures d'absence de sa mère et de l'infirmière de la « Croix Rouge », quand Decio à son tour quittait la pièce pour descendre avec les convalescents dans le hall au rez-de-chaussée, Ambrogio, fiévreux – qui la journée ne parvenait pas à s'assoupir – rêvassait éveillé.

Il revoyait son ordonnance Paccoi, à qui il devait la vie. Il savait que, depuis l'armistice, il était retourné chez lui en Ombrie et se demandait vaguement comment il se débrouillait maintenant avec les avis de mobilisation des fascistes. Gerardo, sans en informer son fils, avait envoyé à Paccoi, deux mois environ après le rapatriement, une belle montre en or accompagnée d'un billet : *«... certes pas pour nous acquitter d'une dette envers vous, car nous ne pourrions jamais nous en acquitter, mais pour vous manifester gratitude et amitié... »* Quand Ambrogio avait su la chose, il avait faiblement protesté : « Papa, tu ne comprends pas qu'il pourrait se vexer ? Ce qu'il a fait au péril de sa vie appartient à un tout autre ordre d'idées ». Mais Paccoi, en âme simple qu'il était, avait remercié, très content : *« je vois que vous vous êtes souvenus du soussigné artilleur Giovanni Paccoi... »*

Dans le sillage de Paccoi, d'autres parfois, se bousculaient dans l'esprit d'Ambrogio : Stefano surtout, et Michele de Nova, dont le père mutilé n'avait pas supporté la torturante absence de nouvelles de son fils, et ce pauvre commandant Casasco qui, aux premiers jours de la retraite, n'avait pas résisté, et Cheval Fatigué, et ces deux fainéants, Mazzoleni et Piantanida (Piantanida, le pauvre, était resté sous un peu de paille et de neige à Tchertkovo), et le caporal Colombo qui chantait le soir dans l'herbe (celui-là, par chance, avait eu la relève en novembre), et Feltrin, qui, à Leopoli, ne réussissait plus à dormir (le pouvait-il maintenant ?), et celui-là, et cet autre... Qui sait ce qu'avait été le sort des prisonniers, surtout des blessés ? Et ceux qui ne l'étaient pas, étaient-ils encore vivants ? Si c'était le cas, comment avaient-ils affronté ce nouvel hiver ? Portaient-ils toujours leurs uniformes usés de l'année précédente, après avoir sans doute dormi dedans jusqu'à présent ? Est-ce que les Russes leur avaient laissé leurs capotes à fourrure ? Depuis des semaines la température là-haut devait être descendue de nouveau au-dessous de zéro. L'année précédente, le gel avait commencé presque d'un coup, au début de novembre : en l'espace de quelques jours les branches des arbres le long du Don s'étaient entièrement recouvertes de givre, il les avait encore là, devant les yeux. En ce moment même le paysage en Russie devait être celui-là... Mais y avait-il ou non des prisonniers vivants ? L'éternelle question. Pas un seul, jusqu'alors, n'avait écrit chez lui. Penser à ces hommes – se disait parfois Ambrogio – c'était comme penser aux âmes de l'au-delà : rien ne parvenait d'eux, pas la plus petite voix, pas le moindre signe, rien. Et qui, du reste, pensait encore à eux aujourd'hui, après tout ce qui s'était passé en Italie ? Leurs parents seulement, avec déchirement, et leurs amis : exactement comme il en était des morts.

2

Effectivement, le bois qui entourait le lager 74 de Oranki où Michele, père Turla et les autres se trouvaient toujours enfermés, était blanc de givre. C'était, pour ces hommes complètement coupés de l'Italie et de ce qui s'y passait, comme s'ils s'étaient trouvés sur l'autre face de la lune.

Durant une bonne partie de l'été Michele avait participé, dans une carrière, à l'extraction de minerai de chaux : travail ingrat pour des garçons encore épuisés comme lui et ses compagnons, parce qu'entièrement effectué à coups de pics. Pour se rendre dans la carrière – située au profond des bois – et pour en revenir, les équipes de prisonniers passaient chaque jour devant un *lager* extraordinairement étendu, formé d'innombrables baraques de troncs et gardé, sur de hautes tourelles, par des sentinelles armées de fusils mitrailleurs. Ce *lager* – le plus étendu peut-être des nombreux *lager* disséminés dans la contrée boisée de Oranki – contenait seulement des femmes : un nombre incalculable de femmes russes.

Elles étaient toutes en haillons, très tristes, beaucoup tenaient des enfants émaciés par la main ou sur leurs bras. A la différence des déportés mâles, elles ne semblaient pas avoir envie de parler, et peu d'entre elles, même, bougeaient. Immobiles derrière les fils barbelés, elles regardaient en silence passer les prisonniers étrangers. Leur vie, de toute évidence, avait été brisée. Plutôt que des femmes, elles semblaient aux yeux de Michele, quand il les apercevait de loin, d'horribles marionnettes faites de chiffons, dont le marionnettiste aurait, en cet instant, lâché les fils.

« Ce sont presque toutes des femmes de déportés. Après leurs maris ils les ont déportées elles aussi, parce que c'est ainsi qu'on pratique en Russie », disaient les prisonniers.

– Est-ce que tu sais que tous les gardes, même ceux de notre *lager*, voudraient servir dans celui-ci ?

– Oui, je l'ai entendu dire.

– Parce qu'ici ils peuvent b... jour et nuit autant qu'ils le veulent. Ils choisissent les femmes les plus belles au moment du bain. Et, même si elles sont honnêtes et voudraient rester fidèles à leurs maris incarcérés, elles doivent se laisser faire, parce que sinon ils les font crever à la tâche en peu de temps.

– Maudites bêtes féroces, dit avec mépris le *natchalnik*, qui maintenant n'était plus le père Turla mais un capitaine de la division territoriale Vicence. Et il ajouta : « Vous vous rendez compte tout de même ces Russes, quels salauds ? Nous, nous avons du moins l'espoir de redevenir libres un jour, vraiment libres. Mais elles ? »

Ah les souffrances sans fin du peuple russe ! Encore une fois Michele s'y trouvait confronté. « Combien doit-il y avoir de *lager* en Russie ? » se demandait-il. Des milliers, éparpillés partout, prétendaient certains. Mais était-ce vrai ? « Voilà une chose dont je dois parler avec les déportés. Je ne laisserai pas passer l'occasion, et elle se présentera bien. »

En attendant, le spectacle des femmes détenues (les *kuklé* comme les appelaient les prisonniers, c'est-à-dire poupées de chiffons) faisait tant de peine aux Italiens, que plus d'un mettait de côté, de temps à autre, un bout de sa maigre part de pain, ou encore une pomme de terre et, sans se faire voir du garde, les jetait à ces malheureuses. Elles paraissaient alors se secouer un peu, ramassaient l'offrande, faméliques, et remerciaient les donateurs par des courbettes répétées. Souvent, avant d'y mordre, elles faisaient le signe de la croix : tristement, avec la pointe de leurs doigts réunis, à la manière orthodoxe.

« Elles doivent avoir plus faim que nous. Pour elles il n'y a dû avoir aucun "*Stalin prikaz*" », réfléchit Michele, « pour établir les rations. Parce qu'elles ne servent pas à la propagande communiste en Occident. »

Ce qui lui offrit, de façon inattendue, l'occasion de parler avec les *kuklé*, fut un gros éboulement qui se produisit dans la carrière de chaux. Deux équipes, dont la sienne, furent chargées du transport d'une partie des troncs, depuis le bois voisin, pour les réparations.

Les femmes devaient couper et élaguer les troncs (c'était leur travail habituel) tandis que les prisonniers italiens se bornaient à les charger sur des tombereaux et à les transporter dans la carrière. La surveillance de ce travail n'était pas régulière : les quelques gardes suivaient d'habitude les tombereaux qui allaient et venaient, tandis que ceux d'entre les prisonniers qui à tour de rôle ne participaient pas au transport, restaient provisoirement sous la surveillance des gardiens des femmes. Elles étaient toutes pareillement déguenillées, vêtues pour la plupart de vêtements d'hommes déchirés et effilochés (toutes également « humiliées et offensées », pensait Michele, qui maintenant comprenait vraiment la signification de ces paroles). Par contre, elles n'étaient pas toutes égales dans la résistance au travail : certaines étaient tellement épuisées qu'elles soulevaient leur hache avec difficulté et la lançaient au hasard, parfois sans même toucher l'entaille commencée. Combien de temps encore ces malheureuses parviendraient-elles à tenir ?

Préoccupé, le jeune homme profita d'un moment où aucun garde ne se trouvait dans le voisinage pour interroger une prisonnière différente des autres, qui se trouvait à quelques pas de lui et qui le scrutait de temps en temps. Il s'adressa à elle précisément parce qu'elle était différente, apparemment moins fataliste que les autres Russes. La femme, ayant posé la tête de sa hache par terre, consentit à l'écouter, les mains et le creux de l'estomac pressés sur la pointe du manche. Après avoir, sans succès, tenté de s'exprimer en russe, le sous-lieutenant essaya le français : « Qui sont ces femmes ? » lui demanda-t-il dans cette langue. « Ces deux-là, qui travaillent à ce tronc. Pourquoi ont-elles si peu de forces ? »

– Parce qu'elles sont à moitié ration, lui répondit, également en français, la prisonnière. Comme cela fait des jours qu'elles n'arrivent pas à la « norme », elles sont à moitié ration. Cela dit, elle tordit la bouche et leva le regard, découvrant le blanc de ses yeux. Puis elle reprit : « Elles ne mangent

pas assez, vous comprenez ? Désormais à ces deux-là il ne reste plus qu'à mourir : *caputt.* »

– *Caputt* ? répéta en écho le jeune homme.

L'étrange prisonnière fit un signe affirmatif. « Oui », dit-elle, « et c'est bien. Parce que ce sont deux chiennes communistes, toutes les deux femmes de personnages. C'est bien[1] : c'est bien », répéta-t-elle plein de haine. Et après avoir dégluti : « Il y en a d'autres encore qui sont communistes dans notre *lager* », expliqua-t-elle, « il y en a d'autres. Il y a même une Italienne, oui, la femme d'un communiste, qui est arrivée d'Italie ici avec lui. » Elle ajouta : « le mari ils l'ont fusillé en 37. Très bien. »

Michele dévisagea son interlocutrice : elle avait la peau du visage semblable à une chaussette trop large et les cheveux plus ou moins coupés en frange, à la manière des féministes de vingt ans auparavant ; mais c'étaient surtout ses dents qui étaient impressionnantes avec leurs racines sombres ressorties des alvéoles, au point que, lorsqu'elle ouvrait la bouche, toute sa physionomie paraissait gâtée.

Les compagnes d'équipe de la prisonnière interrompaient l'une après l'autre leur travail : elles ne paraissaient pas comprendre la conversation et se limitaient à regarder l'officier en silence.

– Vous, si j'ai bien compris, vous n'êtes pas communiste, dit-il à la femme.

– Non, bien sûr, non ; je suis social-révolutionnaire-de-gauche, ânonna-t-elle, toujours en français, avec un air épuisé mais qui semblait défier le monde entier. De nouveau elle tordit la bouche et révulsa ses yeux.

Michele connaissait – grâce à la petite bibliothèque politisée du *lager* – l'histoire de ce parti extrémiste : il savait qu'après avoir, avec enthousiasme, aidé les communistes dans la révolution, il s'était rebellé contre eux et avait été détruit.

– Je connais l'histoire de votre parti, déclara-t-il.

– Vous la connaissez ? dit la femme, visiblement flattée.

– Je la connais, répéta le jeune homme en hochant la tête. Mais il revint au sujet qui lui tenait le plus à cœur : « Vraiment, vous dites qu'à ces femmes il ne reste plus qu'à mourir ? »

L'autre le regarda, étonnée : « Bien sûr. » (« Dans quel monde vis-tu ? » paraissaient demander ses yeux.) « Désormais, pour se sauver », expliqua-t-elle, « il faudrait qu'elles deviennent les maîtresses d'un cuisinier ou d'un gardien. Mais comment le pourraient-elles dans l'état où elles sont ? »

– Et personne d'entre vous ne les aide ?

– Moi, certainement pas, répondit avec dureté la détenue, je voudrais que toutes ces chiennes de communistes crèvent. Devant l'air déconcerté du sous-lieutenant elle se tut un instant et secoua la tête comme pour dire : « Tu ne peux pas comprendre ». Puis elle lui désigna une équipe de femmes à une trentaine de mètres de là : « Quelquefois celles-là les aident », dit-elle.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Il s'agissait de quelques prisonnières qui continuaient à travailler méthodiquement, sans se laisser distraire. Michele les avait déjà remarquées à cause de leur attitude étrangement posée ; elles lui avaient aussi paru plus vieilles que les autres (mais il était difficile de donner un âge à des femmes dans cet état ; il y en avait qui étaient chauves et d'autres qui avaient des cheveux blancs alors qu'elles étaient peut-être très jeunes). « Celles-là », dit la déportée en changeant de ton, comme si elle parlait de pauvres idiotes, « parfois, quand leur équipe a fini la "norme", elles aident les autres travailleuses en difficulté. »

– Ce sont des communistes ? demanda Michele.

– Communistes ? Noon, s'exclama la déportée. Ce sont des sœurs. Des sœurs, vous comprenez ? et elle rit avec mépris, montrant ses horribles dents.

– Des sœurs ? murmura Michele ému. Vous voulez dire des religieuses ?

– Oui, confirma l'autre. Comme ça. Dans le *lager* ce sont les déportées les plus anciennes : elles résistent encore seulement parce que ce sont des paysannes. Les autres sœurs qui avaient été déportées en même temps qu'elles, depuis un bon bout de temps déjà – elle blasphéma sans s'en rendre compte – ont rejoint leur Dieu sous terre. – Elle retourna à nouveau ses yeux jusqu'à en faire apparaître le blanc – Vous voyez celle qui est le plus à droite ? C'est Natacha, c'est-à-dire Nathalie : elle est déportée depuis plus de vingt ans. Incroyable, non ? Quand on pense qu'il y en a tant qui ne résistent même pas un an, qui meurent tout de suite. La durée moyenne de vie dans les *lager* est de six ou sept ans, vous le savez. Elle au contraire...

– Depuis plus de vingt ans ! murmura le sous-lieutenant.

– C'est vrai que ce qui l'a aidée c'est d'avoir travaillé pendant de longues périodes dans les infirmeries, à sortir la merde. La femme rit.

– Et vous ? s'intéressa Michele, surmontant son dégoût.

– Eh bien (il y avait, par moments, la prétention de parler un français aisé), moi aussi je suis une ancienne. J'ai passé quatorze ans enfermée, vous comprenez ? Quatorze ans ! Mais pas tous d'affilée, pas comme Natacha.

– Pas tous d'affilée ? Quatorze ans ? répéta le jeune homme. Puis, indiquant du menton la sœur : « Savez-vous si par hasard elle parle français ? »

– Certainement pas, répondit la social-révolutionnaire. Vous la prenez pour la Natacha de Tolstoï ? – Elle rit. – C'est une plouc, je vous l'ai dit. Elle fendait du bois à la hache bien avant que les communistes ne la baisent.

– Que voulez-vous dire ? dit Michele. Il se demandait si la femme parlait au sens figuré ou...

Tout à coup, à retardement, son interlocutrice fut saisie d'un soupçon : « J'ai fait la révolution », déclara-t-elle avec un orgueil qui parut au sous-lieutenant tout à fait incompréhensible. « Vous ne seriez pas fasciste par hasard ? »

– Non, pas du tout.

La social-révolutionnaire eut un mouvement d'approbation : « Socialiste alors ? »

– Non, je suis chrétien.

– Chrétien ? Qu'est-ce que ça signifie ?

Deux gardes, à pas pressés, venaient entre les arbres. Comme les autres déportées s'en aperçurent elles se passèrent le mot et reprirent le travail. La social-révolutionnaire s'arrêta à son tour de parler et, soulevant sa hache, recommença à la manœuvrer. Ce qui n'empêcha pas l'un des gardes de s'approcher d'elles et de leur adresser de durs reproches, où Michele distingua plus d'une fois le mot putain.

La femme supporta sans broncher et continua à travailler, son horrible bouche entrouverte par l'effort.

« Quatorze ans », se disait cependant le sous-lieutenant effaré, « quatorze ans pendant lesquels elle a survécu en se nourrissant de haine. Quelle vie ! »

Les deux gardes – insupportablement bien nourris par rapport aux prisonniers, vêtus de leurs éternels uniformes kaki, coiffés de leurs éternels bérets avec l'étoile rouge au front, et qui portaient leurs éternels fusils en bandoulière – restèrent sur place. Le sous-lieutenant rapporta à voix basse à quelques compagnons d'équipe – qui, à voix basse, le lui avaient demandé – ce qu'il avait appris de la femme. Mais il ne répondit pas à toutes leurs questions ni ne fit attention à leurs commentaires ; il jetait de temps en temps, sans le laisser voir, un coup d'œil en direction des sœurs, se demandant ce qu'il pourrait bien faire pour elles : quels gestes accomplir, ou quelles phrases de solidarité leur adresser, dans son russe approximatif.

Les heures passèrent sans qu'il aboutît à rien. Vers le soir il put voir les religieuses, leur « norme » terminée (c'est-à-dire le cubage de bois prescrit), interrompre le travail et courber le front : sans doute priaient-elles, peut-être rendaient-elles grâce à Dieu d'avoir duré un jour de plus. Après quoi, échangeant un signe, elles se dirigèrent vers les deux communistes épuisées, qui maintenant étaient particulièrement en difficulté : elles n'y arrivaient vraiment plus, soulevant leurs haches à intervalles de plus en plus longs, et les abaissant avec des gestes de femmes ivres, sans presque parvenir à les orienter. L'une des deux pleurait parce qu'un garde, après l'avoir rappelée durement à l'ordre plusieurs fois, avait joint le geste à la parole en heurtant de façon répétée son dos avec la bouche de son fusil, jusqu'à la faire crier de douleur. Comme si cela ne suffisait pas, leurs compagnes d'équipe, par crainte d'en subir à leur tour les conséquences, se montraient exaspérées. A pas lourds, comme ceux des bûcherons, les sœurs s'approchèrent donc des communistes et se mirent à les aider en silence. Sœur Nathalie elle-même, déportée depuis plus de vingt ans, se mettait péniblement à l'œuvre pour aider celles qui, par leurs choix, avaient délibérément détruit sa vie. Un spectacle, pensa Michele ému, que, de là-haut, le Christ, en ce moment, devait regarder les larmes aux yeux.

3

Le ciel s'obscurcissait, l'air avait une bonne odeur de bois coupé, le soleil, bas sur les arbres, paraissait saluer les hommes et les exhorter, au moins en cette fin de journée, à un peu de paix. Le long d'une piste venait une colonne de déportées ; elle approchait lentement, surveillée par quelques gardes, dont certains tenaient des chiens en laisse. Elle fit halte parmi les troncs abattus pour que les autres femmes se joignent à la colonne. Mais les gardes de celles-ci – qui devaient provisoirement surveiller les prisonniers de guerre – s'approchèrent de leurs collègues pour discuter du problème ; ensemble, ils se mirent à comploter.

Comme ils étaient sensiblement éloignés, la social-révolutionnaire en profita : « Attention », prévint-elle Michele en français. « Faites bien attention : l'Italienne, votre compatriote, est là en tête de la colonne, vous la voyez ? Dans la seconde rangée, celle qui a les cheveux noirs. Vous la voyez ? Vous la voyez ? »

Le jeune homme parcourut la rangée des yeux, mais plusieurs femmes avaient les cheveux noirs. Il le lui dit : « Il y en a plusieurs avec les cheveux noirs... »

– Celle de la seconde rangée, insista la détenue. C'est la femme du communiste italien qu'ils ont fusillé. Elle est communiste elle aussi.

– Mais pourquoi l'ont-ils fusillé ? Qu'est-ce qu'il avait fait ? ne put se retenir de demander Michele, tout en continuant en vain à essayer d'identifier la femme.

– Qu'est-ce qu'il avait fait ? Êtes-vous fou ? Il n'avait rien fait bien sûr. Vous ne savez pas qu'ils se mangent entre eux ces loups ?

Parmi les prisonniers italiens – qui se regroupaient dans l'attente de retourner au *lager* – certains comprenaient les propos de la femme, d'autres non, et ces derniers interrogèrent Michele qui les leur rapporta en quelques mots.

« Une Italienne ? Une femme italienne ? – En tête de la colonne ? » se mirent-ils à commenter, « femme d'un communiste fusillé ? – Elle aussi communiste ? – Elle a dû l'être plutôt. » « Non », expliqua Michele, « celle-ci me dit qu'elle l'est encore. » « Ce sont des histoires. – Comment pourrait-elle l'être encore ? – Ce n'est pas possible. » « Écoutez », proposa quelqu'un, « il faudrait l'appeler. Qu'elle nous dise son nom et son adresse. » « Oui », renchérit un autre, « c'est une idée... » « Où est-elle ? En tête de la colonne as-tu dit ? »

Un sous-lieutenant trapu et sombre, sa barbe courte dure comme du fil de fer, se tourna vers la tête de la colonne distante d'une trentaine de pas et, mettant ses mains en porte-voix : « Holà ! » cria-t-il d'une voix de basse. « Y a-t-il une Italienne parmi vous ? Une femme italienne ? Si elle est là, qu'elle dise son nom et son prénom, et son adresse en Italie, afin qu'en rentrant nous puissions avertir sa famille. C'est compris ? Compris ? »

De la tête de la colonne personne ne répondit. Pendant ce temps, la social-révolutionnaire s'était promptement écartée et mêlée à ses compagnes d'équipe. Les gardes russes – qui n'avaient pas compris un traître mot – regardaient avec surprise en direction des Italiens.

– S'il y a là une déportée italienne, répéta le sous-lieutenant à la voix profonde, qu'elle crie tout de suite son nom et son adresse, pour que nous prévenions les siens en Italie. Si toutefois, ajouta-t-il à mi-voix, pour ses seuls compagnons d'équipe, nous retournons un jour en Italie – Après quoi il se tut parce qu'un garde s'était mis à courir vers lui en décrochant le fusil de son épaule. Instinctivement les autres prisonniers se déplacèrent de façon à entourer le sous-lieutenant ; le capitaine chef d'équipe se porta à la rencontre du garde, essayant d'attirer l'attention sur lui : « *Natchalnik* », se présenta-t-il, « *Natchalnik.* » Le garde, furibond, se mit alors à l'invectiver, montrant du bras le groupe des Italiens.

« Ça va, porc, ça va », lui répondait mentalement le capitaine.

La femme ne s'était toujours pas fait connaître, n'avait pas répondu. « Il me semble bien que celle-là est vraiment restée communiste », se dit Michele. « Ma foi, si ça lui plaît... »

Quand ils eurent fini d'engueuler le capitaine, les gardes donnèrent aux femmes encore éparses dans le bois le signal du rassemblement. Chargeant les outils sur leurs épaules, toutes se rassemblèrent avec lenteur sur le lieu indiqué : les pauvres sœurs orthodoxes oubliées de toute la chrétienté, la révolutionnaire qui vivait en se nourrissant de haine, les deux malheureuses sur le point de mourir d'épuisement, toutes. Elles se muèrent en une courte colonne de misérables poupées loqueteuses, qui, sur un autre ordre, s'ébranlèrent pour aller se placer en queue de la colonne principale. Quelques gardes resteraient, semblait-il, pour surveiller les prisonniers de guerre. Le soleil, bas sur les arbres, semblait toujours saluer les hommes et les exhorter à un peu de paix et, dans l'air, demeurait une bonne odeur de bois coupé.

Tout à coup, de la tête de la colonne, un cri de femme s'éleva : « Bologne... je suis de Bologne, de Bologne... »

Des chiens aboyèrent furieusement, d'autres grondèrent et se mirent à tirer sur leurs laisses. « Bologne, Bologne... » Les militaires prisonniers essayaient d'apercevoir la femme qui criait, se mettant même – de manière absurde – sur la pointe des pieds, mais ils ne parvenaient pas à la distinguer, ils ne comprenaient pas de laquelle de ces poupées de chiffon venait la voix. Dans le hurlement bientôt généralisé des chiens, ils finirent par ne plus même distinguer les paroles de la femme : seulement, de temps en temps, « Bologne » puis « Togliatti, Togliatti », et des jurons.

Un garde se rua en tête de la colonne. Il brandissait une baguette de bois avec laquelle il se mit à fouetter sauvagement l'une des déportées, qu'ainsi tous purent identifier. La femme ne bougeait pas de sa place : courbée sous les coups, elle continuait à crier et à jurer.

– Si ce n'est pas l'enfer..., murmurait, très tendu, Michele. Les chiens semblaient maintenant des démons, les gardes avaient du mal à les retenir ;

les prisonniers de guerre eux-mêmes entraient en agitation : « Une femme. Une de nos femmes... », disaient-ils. Mais, bien qu'énervé lui aussi, le capitaine *natchalnik* leur rappela : « Elle est venue ici de sa propre volonté. Restez calmes. » Les quelques gardes préposés à la surveillance des Italiens brandirent fusils et mitraillettes ; l'un d'eux fit tout à coup partir une rafale dans les airs. Aux coups de feu, la femme se tut. Elle se tenait pourtant toujours immobile à sa place, recroquevillée sur elle-même, le gardien cessa de la fouetter, la tête de la colonne se reforma autour d'elle.

Un ordre enfin retentit : « *Davaï* » qui fut répété un peu partout, « *davaï, davaï* ». La colonne s'ébranla lentement, quelques chiens encore montraient les dents et grondaient, avec une férocité contenue.

4

Par la suite, Michele, des mois durant, n'avait plus trouvé le moyen de reparler avec les déportés russes. L'occasion se représenta en septembre – toujours de l'année 1943, une semaine environ après l'armistice en Italie – alors que son équipe était employée à des récoltes agricoles, qui en Russie, étant donné que l'agriculture a été collectivisée, s'achèvent régulièrement en retard. La zone de travail se trouvant loin du *lager*, les prisonniers y restaient aussi la nuit, cantonnés dans les bâtiments rustiques d'un kolkhoze. Dans d'autres cabanes en bordure des bâtiments, logeait une compagnie de forçats russes provenant du « *lager* des intellectuels », dont nous avons déjà parlé. En théorie, la séparation entre les deux groupes de travailleurs forcés aurait dû être rigoureuse ; en pratique, les équipes italiennes et les équipes russes travaillaient souvent mêlées.

Cela surtout pendant la moisson d'un interminable champ de blé. Les hommes faisait le travail à la main, procédant avec lenteur en des détachements segmentés et irréguliers, parce que ce blé – qui aurait dû être coupé depuis déjà plusieurs mois – était devenu, par suite des intempéries, d'une couleur gris sale, parsemé de toutes sortes de mauvaises herbes, et même, en beaucoup d'endroits, aplati sur le terrain.

Michele avait réussi à se placer à côté d'une équipe de prisonniers russes. A sa droite, à quelques pas, travaillait un type âgé au visage osseux et étroit, avec des cheveux en brosse et des yeux noisette, qui portait une vieille veste aux manches ridiculement courtes (mais les uniformes des Italiens eux-mêmes étaient désormais pitoyables). Bien que sachant qu'on ne pouvait pas se fier à tous les déportés (sans aucun doute, il se trouvait parmi eux des délateurs comme il s'en était récemment formé au sein des prisonniers de guerre eux-mêmes), dès qu'il lui avait semblé pouvoir le faire à l'insu des gardes, Michele avait adressé la parole à son voisin dans son russe approximatif. L'autre, après avoir prudemment jeté un coup d'œil circulaire, lui avait répondu sans cesser de travailler. D'abord, il avait prononcé quelques phrases en allemand puis, voyant que le jeune homme ne le comprenait pas, était passé au français, langue qu'il semblait maîtriser un

peu moins bien. Il s'était avec dignité qualifié professeur d'école. « Et vous, *quelle est votre profession ?* »

– Étudiant en droit à Milan. *Monsieur le professeur,* puis-je vous demander où vous habitez ?

– A Rostov sur le Don. C'est là que j'enseignais.

Cette fois Michele était décidé à en venir tout de suite à ce qui lui tenait le plus à cœur : les dimensions et les caractéristiques du phénomène concentrationnaire : « Puis-je vous demander, *monsieur le professeur,* pourquoi ils vous ont déporté ? »

– Article 58. Vous connaissez ? Non ? Propagande contre-révolutionnaire. Comme presque tous les gens qui ont été arrêtés entre 36 et 39. Naturellement je suis innocent, *justement* comme tous les autres. Vous êtes au courant de ces choses, vous autres Italiens ?

– Non. Avant d'être fait prisonniers, nous n'avions pratiquement pas connaissance de l'existence des *lager.*

– Je comprends.

– Même maintenant, c'est très difficile pour nous de parler avec des déportés civils. J'aimerais que vous me fassiez, si vous le pouvez, un tableau de la situation dans les *lager.*

Le professeur avait encore une fois regardé autour de lui pour voir s'il se trouvait dans le voisinage des *secsoti* (déportés espions) ou quelque garde : « C'est précisément ce que je désire faire », lui répondit-il. « Écoutez-moi bien, et ce que je vais vous dire répétez-le à ceux de vos compatriotes auxquels vous pouvez vous fier. Puis, une fois en Italie, vous devez faire connaître le plus possible notre situation à tous. »

Michele promit, avec une sourde émotion. Il se demandait si l'homme ne s'était pas lui aussi arrangé pour se placer à côté des étrangers, afin de communiquer avec eux. Il lui demanda : « Tous les déportés sont innocents, avez-vous dit ? Voulez-vous s'il vous plaît, m'éclairer sur ce point ? »

L'autre acquiesça aussitôt. « Vous les voyez mes compagnons d'infortune ? » dit-il, toujours à mi-voix et toujours sans regarder son interlocuteur. « J'en connais beaucoup : il y en a de toutes sortes, des braves gens et *des vaches* mais il n'y a pas un seul coupable ; pas un seul, je veux dire, qui ait commis le *délit* *pour lequel il a été condamné ; vous comprenez ? Pas un seul. Et c'est pareil pour les autres millions de déportés. »

Michele murmura : « Millions avez-vous dit ? Millions ? »

– Certainement. J'ai dit millions de déportés. Et tous innocents. En Russie tout le monde sait que nous sommes innocents : les juges, les gardes, les gens ordinaires, tout le monde le sait. Mais tous *font semblant* de ne pas le savoir. Plus même : ils font semblant de ne pas savoir que des millions de leurs concitoyens sont enfermés dans des *lager.* Parce que tout le monde a peur, s'il en parle, de subir le même sort. Vous comprenez ?

* En français dans le texte (N.d.T.).

Michele était de plus en plus ému. Il avait le sentiment d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui allait lui donner les informations qu'il cherchait à obtenir en venant en Russie. « Mais comment pouvez-vous – excusez-moi *monsieur le professeur* – parler de millions ? Comment pouvez-vous le savoir ? »

– Nous le savons par... diverses sources. En Russie il y a des *lager* partout, et les *"zeks" – c'est-à-dire les déportés* – sont continuellement transférés de l'un à l'autre. C'est comme ça qu'on peut faire des calculs. En mars, par exemple, deux d'entre eux qui travaillaient au bureau central de la statistique sont arrivés dans notre *lager* – tous les deux condamnés à dix ans, à la « dizaine », comme moi – eh bien, d'après eux, les déportés devraient approcher les neuf millions. Vous entendez bien ? Près de neuf millions – Le professeur, qui tenait dans la main gauche une javelle de blé et dans la droite une faucille, s'arrêta un instant de travailler et serra les lèvres, pour souligner l'énormité de la chose.

– C'est... C'est... difficile à croire, murmura le jeune homme.

– Oui. Même pour nous c'est difficile à croire, je vous l'assure. Mais pourtant c'est la réalité. Il se redressa, scruta – sans en avoir l'air – les déportés les plus proches : sa tête osseuse et longue rappelait à Michele celle d'un insecte, d'une sauterelle. Qui sait par quelles souffrances était passée cette pauvre tête ! Et ce n'était pas fini ! Il vit l'homme se pencher à nouveau sur le blé et se remettre à moissonner maladroitement : « Pauvre bougre ! » pensa-t-il.

– Ce que je vous ai dit, reprit le professeur, il faut absolument que vous autres, prisonniers, le racontiez en Italie : il faut que tout le monde le sache. Même si... je ne vois pas trop quel avantage nous pourrions en tirer désormais, dit-il tout à coup d'une voix changée. Les communistes sont en train de gagner la guerre, et personne ne pourra plus nous aider. Pourquoi, demanda-t-il tout à coup, pourquoi avez-vous été si aveugles ? A présent, tout en continuant à travailler plus ou moins, il regardait de temps en temps Michele bien en face : « Vous n'avez donc pas vu que depuis le début les nôtres ne combattaient pratiquement pas, que les gens des villages vous accueillaient comme des libérateurs ? Pourquoi avez-vous fait tant d'horreurs ? Pourquoi avez-vous été aussi fous ? »

« Le même discours que le *starosta* dans ce petit village de l'Ukraine ! » pensa Michele. « Écoutez-moi, je vous en prie », lui répondit-il, « ce sont les Allemands qui ont fait cela, pas nous. Ce sont les nazis, qui sont fous justement comme les communistes, même si c'est d'une tout autre manière. »

Mais l'autre continua (c'était, de toute évidence, un discours qui lui tenait à cœur : depuis combien de temps devait-il se promettre de le tenir aux prisonniers de guerre) : « Comment n'avez-vous pas compris que, dès le début, Staline a donné la guerre pour perdue ? Il a tout laissé aller, il n'a pas proféré un seul ordre pour la défense, il n'a même pas parlé à la radio, non... ah mon Dieu ! Staline comprenait qu'un peuple que les communistes avaient massacré par millions, et qui a neuf millions de déportés – ce qui

signifie autant de familles dans le déchirement, vous vous rendez compte ? – ne combattrait pas pour la défense du communisme. Et c'était bien ce qui se passait : personne ou presque parmi les gens du peuple n'aurait voulu le défendre. C'est vous qui... »

– Pas nous Italiens, je vous le dis : ce sont les Allemands, enfin les nazis.

– Quelle différence cela fait-il ? D'accord, les nazis, ce sont eux qui ont obligé notre peuple à défendre le communisme. Vous avez obligé tous les Russes à faire corps avec l'organisation communiste, qui était la seule existante.

De loin un garde cria quelque chose aux deux hommes qui parlaient de plus en plus ouvertement ; et comme Michele, troublé, faisait la sourde oreille, il se mit à pester avec colère.

– Soyez prudent, chuchota alors entre ses dents le professeur, je regretterais de ne pas pouvoir continuer cette conversation avec vous : nous devons la reprendre. A présent je m'éloigne. Se saisissant de deux gerbes il alla les déposer assez loin derrière, sur une meule. Quand il revint sur la ligne des moissonneurs, au lieu de reprendre place près de Michele, il se glissa dans un espace vide entre deux déportés russes.

Michele se mit à récapituler mentalement, avec une intense émotion, ce que l'autre lui avait dit, à ancrer chaque détail dans sa mémoire ; pendant ce temps, à grand-peine et avec une évidente maladresse, il continuait lentement à moissonner. Encore une fois il réalisait surtout l'incroyable somme de souffrances à laquelle, depuis des années, et même, en un certain sens, depuis des siècles, était soumis le peuple russe. Ce qu'il ne parvenait pas à s'expliquer c'était pourquoi les communistes, qui étaient maintenant au pouvoir depuis un quart de siècle, continuaient à tuer et à déporter les gens sur une pareille échelle. Instinctivement, il comparait leur comportement à celui des fascistes : la soi-disant révolution fasciste – même si l'on y incluait toutes les victimes des désordres qui l'avaient précédée et celles des expéditions punitives qui l'avaient suivie – avait coûté seulement quelques centaines de morts ; quant aux relégués (version italienne des déportés russes) ils ne devaient pas être beaucoup plus. Cela tendait à prouver que, pour garder le pouvoir, il n'en fallait pas davantage. Pourquoi donc les communistes continuaient-ils à tuer et à déporter (même leurs propres compagnons) sur une échelle aussi invraisemblablement vaste ? A quoi donc cela servait-il ?

Quels salauds ces Russes de toute façon ! D'un côté le communisme, de l'autre une armée aussi aguerrie que l'armée allemande qui – même si elle était désormais en repli – leur faisait payer chaque pas en avant d'un nombre terriblement élevé de morts. C'est vrai que les Russes semblaient en général accepter toute chose avec fatalisme. Les paysans surtout étaient dotés d'une capacité de supporter absolument incroyable (il repensa à sœur Nathalie...) C'était pourtant des êtres humains, faits de chair et de nerfs : la somme de leurs souffrances était telle que le jeune homme ne parvenait même pas à se la représenter.

Maintenant, à sa droite – là où un moment avant se trouvait le professeur – travaillait un homme trapu, avec une grosse tête où étaient encastrés deux yeux clairs comme de l'eau. Comme le professeur et Michele, il maniait la faucille avec une maladresse évidente. Le jeune homme – qui ne savait pas quand la possibilité lui serait encore offerte de parler avec les déportés – le lui fit tout à coup remarquer à seule fin d'établir un contact avec lui. Après avoir tant bien que mal souligné sa propre maladresse, il désigna du menton l'instrument que le Russe manœuvrait aussi mal que lui. L'homme, dont pas un muscle du visage n'avait bougé un instant plus tôt, quand le professeur s'exprimait en français, jeta un coup d'œil en direction du garde pour s'assurer qu'ils n'étaient pas surveillés ; il jeta ensuite un coup d'œil à ses compagnons les plus proches, puis montra un instant sa propre faucille à Michele : « Cela, avec le marteau, est le symbole du communisme », ânonna-t-il dans un français très laborieux, à peine intelligible, « ce champ aussi, qui est moissonné à la main avec des mois de retard, est un symbole du communisme. Moi-même, j'en suis un : un ingénieur mécanicien utilisé pour récolter le blé. Souvenez-vous de rapporter aussi ces choses, quand vous serez en Italie. » Il n'ajouta rien et, après avoir de nouveau épié le garde de ses incroyables yeux clairs, se remit, massif comme un bloc, à travailler maladroitement.

5

Ce soir-là, après le repas, allongé par terre sous le ciel rempli d'étoiles, Michele put, de façon inopinée, bavarder assez longuement avec le professeur à la tête de sauterelle, avec l'ingénieur aux yeux clairs, et avec un troisième déporté plus jeune qui s'était révélé tout de suite assez cultivé. A un moment donné, le père Turla se joignit au petit groupe. Comme ils avaient soin de ne pas parler à voix haute, les gardes de ce tour-là – tant les Russes sont imprévisibles – ne faisaient pas du tout attention à eux. Les déportés, surtout le professeur, répondirent aux demandes des deux Italiens en leur donnant toutes les informations possibles sur la réalité soviétique qui se présentait comme une tragédie véritablement sans limites. Alternativement, Michele et le père Turla répondirent à leur tour aux questions des Russes qui étaient eux aussi – surtout le plus jeune – extraordinairement avides d'être informé de ce qui se passait en Occident.

De telles rencontres se répétèrent plusieurs soirs de suite, jusqu'à la relève des gardes. Comme Michele, avec prudence, avait fait part au professeur de son intention d'écrire ces choses si jamais il retournait dans sa patrie, ce dernier – après s'être fait répéter et avoir bien compris ses principaux pôles d'intérêt – le mit en contact, séparément, avec deux autres prisonniers compétents en la matière.

Ces rencontres furent d'une importance capitale pour Michele qui se rendait compte que toute sa vie en serait marquée. Peu à peu, en mettant en parallèle ce qu'il apprenait avec ce qu'il avait étudié, il finit par saisir le

pourquoi des massacres communistes qui, depuis la révolution de 17, se succédaient presque sans interruption. Il comprit que, n'étant pas du tout nécessaires pas plus qu'ils ne l'étaient pour les fascistes, ces massacres n'avaient pas pour but de conserver le pouvoir aux communistes : ils faisaient seulement partie – conjointement à l'accroissement de la production matérielle – du mécanisme qui, selon Marx et Lénine, devait produire une « société d'hommes neufs ». Ce mécanisme prévoyait notamment la « violence comme devant accoucher de la société nouvelle » au moyen de la « répression » des classes ex-exploitantes, davantage – en théorie – pour les transformer et les récupérer que pour les tenir sous tutelle. En pratique – les classes bourgeoises et « petites bourgeoises » ayant été broyées depuis des années sans que la société nouvelle fût apparue –, toutes les couches de la société soviétique sans exception, y compris les couches communistes hautes et basses, étaient maintenant implacablement et à tour de rôle, soumises par Staline à la « répression ». On entendait ainsi laver chaque membre de la société de la corruption qui interdisait la vie communautaire paradisiaque préconisée, on voulait, en pratique, changer la conscience et la nature de chaque homme. Sans tenir le moins du monde compte des résultats objectifs qui en découlaient – à savoir des montagnes et des montagnes de cadavres – les communistes persistaient dans cette voie uniquement parce qu'y renoncer aurait signifié le renoncement à l'utopique société nouvelle, libre des maux de toutes les sociétés précédentes, pour la construction de laquelle ils avaient désormais fait un aussi colossal nombre de morts. Combien ? Certainement des millions et des millions.

Quand, à la fin de ces émouvantes et tragiques conversations à l'extérieur, le sous-lieutenant se retirait pour dormir dans la baraque de son équipe, il se souvenait de ses prières quand il était nouvelle recrue à Mantoue et plus tard, durant le cours des officiers, afin que Dieu ne le prive pas de l'expérience du monde communiste, de cet énorme laboratoire clos où les Allemands étaient entrés par la force. « Je n'ai pas eu tort de prier », se disait-il maintenant, « oui, j'ai eu raison. » Bien sûr il lui avait fallu passer par le front, et Krinovaïa, et tout le reste : « Mais quel écrivain pourrais-je être si cela, qui est l'expérience sans comparaison possible la plus grande de notre temps, voire l'expérience culminante de quelques siècles d'histoire, je ne l'avais connue que par ouï-dire ? »

Il y avait aussi autre chose : la connaissance toujours plus claire qu'il acquérait de l'énorme entreprise communiste lui permettait peu à peu de bien saisir la parenté qu'avaient avec elle les deux autres importantes entreprises historiques qui s'étaient développées dans son sillage : l'expérience fasciste et l'expérience nazie. Il parvenait même maintenant à faire clairement la distinction entre ces deux dernières : simple réaction pour la première, concurrence avec le communisme pour la seconde. Mais, à cet égard, il lui faudrait se documenter encore.

Tout cela, on l'a dit, avait eu lieu en automne. Avec la mauvaise saison, les prisonniers de guerre avaient été ramenés dans le *lager* d'Oranki où ils

avaient repris leur vie monotone, faite de travail et d'endoctrinement de l'aube au crépuscule. L'équipe de Michele avait été transférée de l'extraction du minerai de chaux à la taille des arbres : chaque matin elle sortait du *lager* avant l'aube et rejoignait à cinq ou six kilomètres de distance son poste de travail dans les bois enneigés ; elle ne passait plus devant l'épouvantable *lager* des *kuklé*.

Comme Noël approchait, le père Turla projetait de construire une crèche « à la barbe des gardes et de tout le NKVD », et complotait parfois à ce sujet avec Michele et avec ses autres amis.

6

Quelques jours avant Noël – l'état d'Ambrogio s'étant amélioré – Giulia quitta provisoirement Stresa pour Nomana. Ce fut Pino, le troisième de ses enfants, qui vint la relayer. Pino était depuis peu inscrit à la faculté de médecine, c'est pourquoi l'on pensait qu'il était plus à même d'assister son frère que Fortunato, son aîné. (Du reste Fortunato, ayant atteint l'âge du service militaire, en était exempté parce que « indispensable » à l'industrie dans laquelle il travaillait, en l'occurrence celle de son père : il ne pouvait donc pas s'éloigner de Nomana).

En grandissant Pino ressemblait de moins en moins à son frère Ambrogio (bien que, comme tous les enfants de Giulia et Gerardo, il ait eu, lui aussi, dans la physionomie et le comportement, quelque chose qui l'apparentait aux autres – la « marque de fabrique » disait le père –). De traits irréguliers – le nez, en particulier, un peu tordu – l'ossature légère et anguleuse, l'arrière du crâne plat, il avait des cheveux d'un blond délavé et non pas dorés comme ceux de Giudittina. D'Ambrogio, plus encore que par le physique, il se distinguait par le caractère, rien moins que ferme et, en outre, excessivement sensible : pas de cette sensibilité harmonieuse qui était celle de son cousin Manno, mais plutôt d'une émotivité écorchée. Des enfants de Gerardo, il était le seul à ne pas obtenir de bonnes notes à l'école ; son manque de discernement le portait en outre, de temps en temps, à des extravagances (c'était lui qui, des années auparavant, avait attaché un ruban aux pattes de hirondelles pour contrôler expérimentalement leur retour au nid), et le poussait à se lier avec les compagnons les plus disparates, sans préjugés mais aussi sans réflexion. C'est ainsi que – contrairement à ses frères et aux jeunes mâles de Nomana de toutes conditions, qui, en général, arrivaient vierges au mariage – Pino, à dix-huit ans, avait déjà eu l'expérience du rapport charnel ; avec les repentirs qui s'en suivaient, et des crises, et des rechutes, que seul connaissait don Mario, son confesseur.

Il apporta à l'hôpital un petit vent de nouveauté, constituée surtout de menues nouvelles : « Maman a été obligée de rentrer à la maison en train parce qu'on ne trouve plus d'essence. Et puis les pneus de notre Millecento sont lisses comme des boules de billard. Ce qui est moche c'est qu'il n'y a

pas que ça qui manque : il manque de tout. Vous vous rappelez quand ils ont réquisitionné les grilles des jardins et les cloches des églises pour les fondre ? Eh bien maintenant ils ont tout utilisé. Papa dit que, bientôt, travailler deviendra impossible. »

Fanny qui, lorsqu'elle le pouvait, restait elle aussi à bavarder, confirmait : « Si vous voyiez ma mère aux prises avec les commerçants. C'est quelque chose de terrifiant. »

– Et pourquoi donc ? s'informait Decio amusé.

– Parce que le peu qu'ils ont ils voudraient le lui vendre en douce à des prix majorés. C'est du moins ce qu'elle soutient.

Pino, après avoir vaguement approuvé la mère de Fanny, poursuivait : « Savez-vous, à l'usine de Nomana, combien de garçons en âge d'aller aux armes on a inscrits en bonne et due forme comme ouvriers ? Eh bien, le chiffre exact je ne le sais pas moi-même, mais ils sont nombreux : en fait, papa planque tous ceux qui le lui demandent. Il dit que, puisque nous en avons la possibilité, c'est notre devoir que de leur éviter de finir en Allemagne. »

– De quoi notre père ne se ferait-il pas un devoir ! commenta à mi-voix Ambrogio.

– Mais Fortunato, continua Pino (il ouvrit une parenthèse à l'intention de Fanny et de Decio : « Fortunato », expliqua-t-il, « est notre frère, le deuxième : il est après Ambrogio et avant moi » ; il revint au fil principal de son discours), eh bien lui, à l'usine, il prouve qu'il est vraiment utile, surtout dans le secteur commercial. Il conclut : « Eh, Fortunato n'est pas un bon à rien comme moi ! » (Les mots « un bon à rien comme moi » revenaient de temps en temps dans les propos de Pino.)

Il rapporta encore : « A Nomana personne ne veut entendre parler du fascisme, tout le monde pense plus ou moins comme nous à ce sujet. Tu le sais Ambrogio, que même monsieur Cereda, le secrétaire politique, a donné sa démission ? Tous, à commencer par le curé, ont insisté pour l'y faire renoncer : « Restez, monsieur Cereda, sinon ils vont nous envoyer ici un irresponsable. Restez à votre poste, et, quand la guerre sera finie, nous témoignerons, nous dirons que vous l'avez fait par volonté de la population. » Lui a fini par retirer sa démission : espérons qu'ensuite, une fois la guerre finie, ils parviendront à le disculper vraiment, pauvre monsieur Cereda. »

– En tout cas, dit Fanny, c'est sûr que je préfère être dans ma peau que dans la sienne.

Ambrogio approuva gravement. Puis il demanda à Pino : « Y a-t-il quelqu'un à Nomana qui ait eu des ennuis sérieux avec la République Sociale ? Ou bien personne jusqu'à présent ? »

– A Nomana personne. Mais à Incastigo, si.

– Brr, s'exclama Fanny, se montrant impressionnée à l'avance. Brr. Où as-tu dit ?

– A Incastigo, un village qui se trouve à quelques kilomètres de Nomana, sur la départementale qui va à Monza.

– Quel nom étrange.

– C'est la contraction de « Signor-in-castigo[1] », tu te rends compte, expliqua Ambrogio, qui était l'ancien nom du village. Parce que – c'est du moins ce qu'on raconte – autrefois le tabernacle de l'église n'était pas à la place d'honneur, mais relégué dans un coin.

– Comme c'est étrange, fit observer Decio.

– En tout cas là-bas, continua Pino, il y a eu un gros scandale, malheureusement. Les fascistes ont emmené l'expert-comptable Mambretti, le directeur de la banque Artigiana. Et s'adressant à Ambrogio : « Tu te le rappelles ? »

Ambrogio hocha la tête : « Mambretti dis-tu ? Bien sûr que je me le rappelle ; nous avions des relations de travail avec la Banque Artigiana. Mais que lui est-il arrivé ? Où l'ont-ils emmené ? »

– En Allemagne. Ils l'ont déporté en Allemagne.

– Mambretti ?

– Ça s'est passé comme ça (Pino était content d'avoir trouvé un sujet qui intéressait tant son frère). Tu te souviens de ce type, lui aussi d'Incastigo, employé à la Coopérative Agricole, enfin plutôt aux Assurances, ou quelque chose comme ça, et qui est sous-officier de la GIL ? Il s'appelle Praga, ou Braga...

– Ah oui, ce courtaud à la tête ronde, Praga, oui. Il n'est pas de notre région.

– Eh bien c'est lui qui a déporté Mambretti.

– Quel fils de... Mais comment a-t-il pu faire ? Il n'a aucun poids ! C'est vrai qu'en y repensant il a toujours été arriviste : d'ailleurs, les autres du parti l'avaient à l'œil. Il expliqua à Decio : « Dans nos villages, le fascisme personne n'y est favorable, c'est pourquoi les charges sont occupées par des gens qui ne sont fascistes que de nom, vu que quelqu'un doit bien les occuper. »

Pino le corrigea : « Avant. Avant c'était comme ça. Mais maintenant personne ne veut plus de charges, tout le monde essaie de se défiler, même monsieur Cereda comme je te l'ai dit : il est vrai qu'après il est resté secrétaire politique, mais tu vois bien que lui aussi avait donné sa démission. »

– C'est vrai. Maintenant c'est le bon moment pour des types comme Praga. Mais comment a-t-il fait, un sous-officier de la GIL, pour faire déporter Mambretti ? Il l'a dénoncé ?

– Non. Tout ce qu'on sait c'est que Praga est allé un soir chez Mambretti avec un autre fasciste, un qu'on appelle Bedaine alors qu'il est maigre comme un clou : ce doit être un attardé, je ne sais pas, tu le connais toi ? Depuis lors, à ce qu'on dit, ce Bedaine ne fait que se soûler et, de temps en temps, il pleure en public tellement il a peur de ce qu'il a fait.

[1] Littéralement : « Le Seigneur en pénitence » (N.d.T.).

– Bedaine ?

– Oui. Tu le connais ?

– Il me semble... Un type avec le ventre rentré... Oui, il me semble.

« Eh bien, on ne sait pas comment, mais ces deux-là ont roulé Mambretti : ils se sont fait passer pour des envoyés de je ne sais qui, et lui – qui pourtant les connaissait tous les deux – s'est fait avoir, et on ne sait pas ce qu'il a dit, ni quelles preuves il a laissé échapper d'avoir remis de l'argent à des partisans au nom de sa banque. Parce que c'est de ça qu'on l'accuse.

– Mambretti, de l'argent aux partisans ? s'étonna Ambrogio. – Oui, au fond, ça pourrait être le genre. Mais, avec ces enfants encore petits... Pauvre diable. Mambretti est – enfin, était – le chef de l'Action Catholique d'Incastigo : maintenant celle-là aussi aura des ennuis.

– Oui., dit Pino, j'en ai un peu entendu parler. Toujours est-il que ces deux-là l'ont encadré et l'ont emmené tout de suite, le soir même. Venez avec nous lui a dit Praga, et ils l'ont emmené sous les yeux de sa femme et de ses enfants, tu comprends ? Tu t'imagines, quel fumier !

Il y eut un silence.

– Oh, mon Dieu, ça me fait un drôle d'effet, murmura Fanny. Ça me rappelle quelque chose qui est arrivé à Pallanza.

– Pourtant Mambretti n'est pas un idiot, fit remarquer Ambrogio. Autrefois, il était, il me semble, capitaine des chasseurs alpins : je ne comprends pas comment il a pu se faire avoir. Et puis il est directeur de banque, donc... Il secoua la tête : « Nous de la Brianza, en politique nous sommes tous des naïfs. »

– Ça n'a rien à voir, dit Fanny. A Pallanza aussi, je ne vous l'avais pas dit pour ne pas vous impressionner, mais la semaine dernière les chemises noires ont emmené un avocat parce qu'il aidait les partisans. C'est quelqu'un de Milan qui a sa villa pas loin de la nôtre : un malin paraît-il, et pourtant ils l'ont pris.

Elle ouvrit grand ses yeux verts et hocha la tête plusieurs fois. Puis, à une demande courtoise d'Ambrogio et de Decio, elle donna des détails, avant de conclure : « Quelle époque vivons-nous, mon Dieu, quelle époque ! »

Pino, dès qu'il le put, ramena la conversation sur Nomana et donna d'autres nouvelles : « D'abord tu voulais savoir s'il y avait la famine dans le village. Non. La véritable famine non, mais on se serrait la ceinture, ça oui : il manquait de tout. Pourtant l'envoi des colis aux prisonniers en Allemagne continue de la même façon : c'est papa qui l'a organisé et ça se voit. Comment, tu n'es pas au courant ? Tu ne sais pas qu'à chaque soldat de Nomana prisonnier en Allemagne – ils sont à peu près soixante-dix – on envoie tous les quinze jours un colis de vivres ? C'est vrai, et sans jamais faillir. Tout le village s'en mêle : il y en a qui donnent de l'argent, d'autres des affaires, et d'autres qui font les colis. C'est notre magasinier, Ghezzi, qui est responsable de la confection. Francesca et Alma elles-mêmes, vont toujours donner un coup de main. Où on se procure les choses ? Au marché

noir, bien sûr, où voudrais-tu que ce soit ? » Pino se tut un instant et secoua un peu sa tête blonde, plate derrière : « Il n'y a qu'à Manno, le pauvre, que nous ne pouvons jamais rien envoyer, parce que nous n'avons pas son adresse. Qui sait où les Allemands l'ont emmené ! Il y en a qui disent dans les arrières du front russe, mais bah. »

– Il ne pourrait pas plutôt se trouver au sud, avec l'armée régulière ? demanda le lieutenant Decio qui, depuis longtemps, était au courant de l'histoire de Manno. Et s'il était passé de la Grèce dans les Pouilles ou en Calabre ? Ça se pourrait non ?

– Oui, on y a pensé nous aussi mais... ça me semble difficile.

– Il est bien passé de la Tunisie en Sicile, fit observer Decio, qui était aussi au courant de ça. Et c'était là une entreprise bien plus difficile.

– Enfin, espérons.

Pino admirait les manières distinguées du lieutenant Decio. Il l'observait parfois attentivement : « Vous avez des allures de monsieur qui me rappellent mon cousin Manno », lui dit-il un jour. « J'aimerais moi aussi avoir des façons comme les vôtres. » Mais il n'eut pas longtemps affaire à lui parce que l'officier, désormais convalescent, quitta l'hôpital à temps pour passer Noël chez lui.

Quand, sa gabardine sur le dos, il fit ses adieux à Ambrogio, celui-ci – qui était assis dans un fauteuil près de la fenêtre – sortit de sa poche un billet et le lui tendit. Un peu surpris, Decio le lut : il contenait seulement la dernière adresse militaire de Manno, écrite en caractères d'imprimerie. Le lieutenant regarda Ambrogio d'un air interrogateur.

– Qui sait. J'ai pensé que, comme tu habites en Italie centrale, il est possible que tu passes un jour au-delà des lignes, expliqua celui-ci. – Dans ce cas, si ça ne te dérange pas trop, tu pourrais le chercher et, si tu le trouves, lui donner de nos nouvelles.

Decio acquiesça : donc Ambrogio s'était rendu compte de son intention de franchir les lignes... « D'accord Riva, je te le promets », dit-il.

– Et tâchez, l'un comme l'autre, de nous donner de vos nouvelles. Il devra bien y avoir un moyen.

– Oui, répondit Decio.

Pino voulut l'accompagner et lui porter sa valise jusqu'à la gare.

7

La place de Decio fut, quelques jours plus tard à peine, occupée par un lieutenant de la « garde nationale républicaine » du nom de Tittoni, blessé dans un combat avec des partisans, non loin de Stresa.

Ce Tittoni était un jeune homme robuste, au visage anguleux et au teint pâle. Il parlait peu. Une fois pourtant – en l'absence de Pino – il se mit à informer Ambrogio de la situation militaire de la province (il dit textuellement cela : la situation militaire de la province). « En montagne les partisans

s'enracinent un peu partout, pire que du chiendent. Si l'on n'arrive pas à les déloger à temps, ça finira mal : ils nous tueront tous comme des rats. »

Ambrogio le vit fermer les yeux quelques instants. « Mais les déloger n'est pas facile. Il ne faut pas croire ce que disent les journaux et la radio. Nous sommes mal équipés et encore moins organisés. Tu sais qu'à chaque appelé qui se présente avec la couverture nous payons trois cents lires ? Et vingt à qui arrive avec le calot seulement ? Mais ce qui est pire, c'est qu'on ne peut se fier ni aux commandements ni aux soldats, à part quelques-uns. Et même pas au peuple, qui ne veut pas croire aux armes secrètes que l'Allemagne est en train de préparer, et qui renverseront le cours de la guerre. »

Ambrogio continuait à le regarder sans rien dire. « Toi non plus tu n'y crois pas », dit Tittoni.

Ambrogio ne répondit pas.

– Peu importe, dit l'autre d'un air sombre. Les rouges t'ont blessé sur le front de l'est, tu as été pendant des mois entre la vie et la mort. Il se tut longuement. J'ai besoin moi aussi de parler à quelqu'un, murmura-t-il.

– Parle librement si ça peut t'aider, lui dit alors Ambrogio. Je ne suis pas une brute, je sais respecter les sentiments des autres.

Tittoni, qui s'en était déjà rendu compte, approuva. Il reprit : « Ma mère ne fait que pleurer. Mais pour moi il y a d'abord l'honneur, tu comprends ? La patrie, ma patrie, ne peut pas se comporter comme une putain : elle ne peut pas trahir ses alliés pour se mettre du jour au lendemain du côté des ennemis, de ceux qui l'ont pilonnée, bombardée, incendiée. Se livrer à l'ennemi comme une putain et, pour gagner ses bonnes grâces, tirer dans le dos des alliés d'hier, ça non. Pour ma part, il n'en est pas question, ça n'arrivera pas. En tout cas : pas dans mon entourage immédiat. » Il traça de l'index un cercle sur la couverture.

Ambrogio, bien que conscient de ce que les arguments de l'autre contenaient de noblesse, avait sur le bout de la langue pas mal d'objections : « Le peuple, les gens, ont été entraînés à cette alliance contre leur volonté, par un gouvernement qui leur a été imposé. Ils ont en outre été entraînés dans la guerre totalement non préparés. Et de toute façon maintenant la guerre est perdue : à quoi donc servirait encore de se faire tuer, de laisser détruire nos biens et nos villes ? A quoi ça sert désormais ? C'est pour ça que les gens vous détestent : ils vous voient comme un cadavre attaché à leur cou qui veut les entraîner dans la tombe avec lui. Il est inévitable qu'ils cherchent à se libérer de votre étreinte, tu ne comprends donc pas ça ? » Ces raisons-là étaient encore plus valables que celles de l'autre. Ambrogio devinait pourtant le tourment de son compagnon de lit : « C'est sûr que si l'on y réfléchit bien... Pauvre Italie et pauvres de nous, à quel point nous en sommes ! »

– Si tu veux le savoir, continua Tittoni, moi non plus je ne crois pas aux armes secrètes. Et je sais bien que nous, qui luttons pour l'honneur, nous finirons tous par être tués, oui, c'est comme ça que ça finira. Mais pas comme des moutons, nous ne finirons pas comme des moutons. Avant, il

faudra qu'il en coule du sang... Le sang de ceux qui nous tirent lâchement dans le dos, et aussi de ceux qui sont dans nos rangs mais qui sont prêts à se débiner ! De certains chefs aussi qui ont le cul entre deux chaises, que dis-je, entre dix chaises, et qui ne font pas les choses comme il faut.

Il s'était dressé sur son séant, très pâle, et ponctuait chaque phrase de son index sur la couverture blanche.

Juste à ce moment-là Pino entra dans la pièce : « Eh, Ambrogio », s'exclama-t-il, « J'ai su par un planton qu'il y a un endroit ici dans l'île, du côté de Pallanza, où les poissons... » S'apercevant de l'atmosphère insolite qui régnait dans la pièce, il s'interrompit : « Je ne devrais peut-être pas parler ? » fit-il.

Tittoni, le visage tendu, ne le regardait pas.

– Ne t'inquiète pas, lui répondit Ambrogio. Mais à présent il vaut mieux que tu retournes à Stresa à l'hôtel. Je sais que tu dois étudier.

– Je ne peux pas retourner à Stresa, dit Pino, j'ai promis à l'analyste de l'aider aujourd'hui. Donc...

– Très bien. Alors va l'aider. Je te remercie.

– Ah bon. Salut alors.

– Salut.

Pino hésita, fut sur le point de saluer aussi Tittoni, mais se ravisa. Il retourna vers la porte en posant ses pieds par terre avec précaution pour montrer qu'il ne voulait pas déranger, ce qui lui donnait du coup une allure caricaturale.

– Il est jeune, l'excusa son frère.

Tittoni ne répondit pas, à nouveau enfermé dans son mutisme.

Fanny avait peur de lui, au point que, quelques jours plus tard, profitant d'un moment où l'autre s'était assoupi, Ambrogio la réprimanda un peu : « Tu devrais en avoir pitié au contraire. Il est fasciste d'accord, mais avant tout c'est un être humain, un pauvre bougre convaincu de n'avoir d'autre alternative que la mort. »

– C'est bien pour ça qu'il me fait horreur, tu ne comprends donc pas ?

Ambrogio fit de la tête un signe de désapprobation.

– Ne me juge pas mal, lui murmura Fanny, toi aussi tu es une espèce de guerrier, mais tu l'es d'une façon qui ne me fait pas peur ; au contraire, avec toi, je me sens bien. Elle prit un air espiègle : « Tu sais que près de toi je me sens protégée ? »

– Ainsi, je suis une espèce de guerrier ? plaisanta alors Ambrogio. Voilà autre chose !

– Bien sûr. Fanny acquiesçait, en le regardant dans les yeux. Puis elle sourit et, tout à coup, lui caressa légèrement la joue : c'était la première fois qu'elle faisait ce geste. « Tu es mon guerrier », dit-elle à mi-voix en approchant un peu son visage du sien. Sa voix tremblait imperceptiblement et Ambrogio se sentit envahi par une grande émotion.

Les deux jeunes gens se regardèrent dans les yeux en silence.

Fanny caressa une deuxième fois Ambrogio sur la joue : « Ce soir je vais en permission, tu le sais : je peux donc enfin te faire une caresse. Et ne me gratifie pas, s'il te plaît, d'une de tes phrases puritaines. »

Ambrogio, ému, prit la main de la jeune fille, qui lui sembla étonnamment petite et fragile (il n'était pas très original dans ses sensations), et la porta en silence à ses lèvres. Il avait conscience, en une chose aussi importante, de ce que son comportement avait d'instinctif et d'irréfléchi, mais il se sentait en même temps déterminé à agir de la sorte.

Quelqu'un frappa à la porte de façon professionnelle, une voix féminine demanda : « Puis-je ? »

C'était l'infirmière habituelle avec la piqûre. « Déjà », s'exclama Fanny en se retirant, et elle remit en ordre son bonnet alors qu'il n'y en avait nul besoin. Tittoni émit un soupir dans son sommeil. L'enchantement avait duré moins d'une minute.

La jeune fille partit effectivement en permission le soir même. Elle aurait dû s'en aller des semaines auparavant, mais Ambrogio était alors en danger et, pour ne pas l'abandonner, elle avait sans rien dire échangé son tour avec celui d'une collègue.

8

Avec Tittoni, Pino ne parvint vraiment pas à accrocher. Ses réparties d'adolescent dérangeaient l'autre qui ne le prit en considération qu'une seule fois, pour lui demander de manière abrupte comment il se faisait qu'il ne se portait pas volontaire, vu qu'il avait dix-huit ans. A sa réponse mitigée (« Je me présenterai quand je recevrai la carte ») il opposa un geste d'impatience. Pino finit par le détester, d'autant plus que, lui présent dans la pièce, il ne pouvait plus converser librement avec son frère. Cela constituait un obstacle continuel et, à la longue, irritant.

Un soir, comme par revanche, le garçon s'attarda à parler des partisans avec le portier de son hôtel. Celui-ci, qui ne savait comment faire passer les longues heures du soir, fut enchanté d'avoir, pour une fois, un auditeur aussi disponible. Après avoir dit et répété – de façon par ailleurs un peu vague – qu'il y avait des partisans sur toutes les montagnes de la région, il avait laissé entendre que certains d'entre eux ne devaient pas être comptés comme tels, parce que « leur boulot c'est plutôt de voler des poules. » Mais il y avait au moins deux bandes, et même « pour être exact » trois bandes, qui représentaient un obstacle sérieux, un adversaire réel pour la République : « Ici, sur les montagnes de ce côté du lac, il y a la bande du capitaine Beltrami, un monsieur de Milan qui a une villa à Omegna. Ça, ce sont des partisans sérieux, commandés par de vrais officiers : ils portent les mouchoirs bleus et je sais qu'ils sont monarchistes, enfin qu'ils sont pour le roi. »

– Comment faites-vous pour en être si sûr ?

– Eh bien, sauf votre respect, ce n'est pas une question à poser en des temps si dangereux. Mais je vous dis que je le sais : les partisans de Beltrami sont pour le roi. Ensuite, sur les montagnes de l'autre côté du lac, il y a la bande des deux frères Di Dio. Selon certains, ceux-là feraient encore partie de la bande Beltrami, on ne sait pas très bien, parce que leurs mouchoirs ne sont pas bleus mais verts. Peut-être, rêva le portier, que les frères Di Dio étaient officiers des chasseurs alpins et que c'est pour ça qu'ils ont conservé la couleur verte... Enfin, qu'ils aient été officiers des chasseurs je n'en sais rien, je dis ça par déduction logique. Puis, l'autre bande importante, c'est celle de la Valsesia. Là ils sont communistes, avec les mouchoirs rouges, ce sont des gens qui, partout où ils passent – il acheva, emphatique – font couler le sang comme de l'eau. Voilà, conclut-il, les trois bandes qui comptent vraiment.

– Et ils sont d'accord entre eux, ou bien ils se tirent dessus, les monarchistes et les communistes ?

– Je crois que... Bah ! je ne sais pas. C'est une chose à caractère diplomatique, donc difficile à savoir. Mais comme ce sont tous des partisans, je pense qu'ils doivent être d'accord.

– A moi ça me semble difficile, dit Pino. En tout cas à l'hôpital il y a un officier fasciste, un certain Tittoni, qui a été blessé à Anzola, et de temps en temps il remet Anzola sur le tapis, bien que ce soit un type qui parle peu. Savez-vous quels partisans peuvent l'avoir blessé ?

– Anzola ? Sans doute ceux de Beltrami. Là-bas il y a un poste de barrage permanent des partisans de Beltrami. Et puis toutes les actions importantes contre les fascistes, de ce côté du lac, ce sont eux qui les font, ceux de la bande à Beltrami. Là-dessus vous pouvez parier.

– Un barrage permanent avez-vous dit ? A Anzola ? Qu'est-ce que ça signifie ?

– Comment : Qu'est-ce que ça signifie ? C'est clair non ? Mais il se trouve sur la petite route qui mène au village, pas sur la route nationale.

– Ce sont les partisans qui tiennent un poste de barrage et, qui plus est, permanent ?

– Bien sûr, les partisans.

Pino en fut très surpris. « A quelle distance d'ici se trouve Anzola ? » demanda-t-il.

– Il doit y avoir, disons à peu près vingt-cinq kilomètres. Quand on suit la route nationale du Simplon jusqu'à Ornavasso, et qu'on prend ensuite la route secondaire qui longe la montagne sur le côté gauche de la vallée, on arrive à Anzola. On ne peut pas se tromper. Du reste il y a les panneaux.

Le garçon rumina longtemps la nouvelle et, les jours suivants, revint demander des détails au portier, lequel se serait fait un plaisir de lui en donner s'il ne lui en avait déjà fourni plus qu'il n'en possédait. Pino aurait bien aimé parler du poste de barrage partisan avec son frère qui, justement ces jours-là, commençait à sortir pour quelques heures de sa chambre et à descendre au rez-de-chaussée. Mais, craignant qu'Ambrogio ne l'invitât de

façon péremptoire à ne pas se mêler de ces choses, il finit par ne rien lui dire.

Un beau matin de la mi-janvier il prit une résolution : il loua un vélo dans une petite boutique de cycles (où il était déjà entré pour se renseigner quelques jours auparavant) et partit pour Anzola.

Il remonta la rive du lac – lumineuse et ensoleillée dans le grand froid – jusqu'à Baveno. Là il s'en éloigna et, toujours par la route nationale, pénétra dans la vallée de l'Ossola, entre des parois de montagnes en surplomb : la vallée – plutôt étroite dans ce premier tronçon – est uniformément plane. Après avoir dépassé le village de Ornavasso, entièrement fait de maisons aux toits de pierre grise, il s'engagea vers la gauche sur une route secondaire qui longeait la montagne. A un virage, il se heurta à un barrage de miliciens fascistes, mais on le laissa passer sans rien lui demander. Au bout de quelques kilomètres, il vit une plaque routière portant le nom de Anzola ; le village était un peu plus loin, formé de quelques maisons et potagers, avec des jardinets accrochés au pied de la montagne.

Une barrière horizontale, comme celle d'un passage à niveau mais en bois grossier, barrait la route. Un partisan était assis à une extrémité de la barrière, une mitraillette entre les jambes et des jumelles au cou. Il portait un anorak vert olive, un bonnet de ski à dessins concentriques colorés, et des chaussures de ski. Il laissa Pino s'approcher, sans bouger.

Le garçon arrêta la bicyclette à quelques pas de lui et mit un pied à terre : « Salut », dit-il.

– Salut, lui répondit le partisan. Pino remarqua qu'il avait à peu près son âge et qu'il n'avait pas l'air d'être étudiant.

– Donc c'est vrai : ici à Anzola il y a vraiment un barrage.

– Mm, acquiesça le partisan.

– Je vois, dit Pino.

– D'où viens-tu toi ? lui demanda l'autre en dialecte. Bizarrement il ne parlait pas le dialecte du coin, le piémontais, mais précisément un dialecte lombard.

– De Stresa, répondit Pino.

– Et que viens-tu faire ici ?

– Vous voir, faire votre connaissance. Pino lui aussi était provisoirement passé au dialecte ; pour « connaissance », il utilisa le mot vétuste « *cugnuscanza* » qu'on n'employait plus à Nomana que par plaisanterie.

Le partisan le regarda, incertain. Un second partisan apparut sur le seuil d'une masure voisine. Il était relativement plus âgé, c'était peut-être le chef. A la différence du premier il semblait plutôt méfiant. Il avait sur la tête un vieux chapeau alpin et, jeté sur les épaules, un imperméable allemand. « Avec qui parles-tu ? » demanda-t-il en dialecte piémontais au partisan de garde.

– Eh Tom, lui dit le garde pour toute réponse, il y a là quelqu'un qui vient nous voir en touriste.

– Quoi ? fit le chef. Tu lui as demandé ses papiers ?

– Non, enfin pas encore.

– Et qu'est-ce que tu attends ?

– Vous voulez voir ma carte d'identité ? dit Pino. La voici. Il sortit son portefeuille de sa poche, en ôta la carte et, *ad abundantiam*, une seconde pièce d'identité : « Ça c'est ma carte de l'Université, faculté de médecine. »

Le chef, qui s'était avancé, prit les deux documents et les examina : « Et alors ? » dit-il, toujours en dialecte. Puis il passa à l'italien : « C'est quoi que tu veux ? » Lui non plus n'était pas étudiant.

– Rien, répondit Pino. A Stresa on entend parler de vous et j'ai voulu vous voir.

– Non mais, écoutez-le, fit le chef.

Le garde se mit à rire bruyamment. Pas un seul instant il ne vint à l'idée de Pino qu'il pouvait s'être fourré dans le pétrin, que sa curiosité pouvait paraître suspecte.

Le chef le dévisagea : « Tu es étudiant as-tu dit ? »

– Oui, tu as ma carte entre les mains.

L'autre, après y avoir à nouveau jeté un coup d'œil, referma les deux cartes et les lui rendit : « Bien, tu nous as vus. Tu peux retourner à Stresa satisfait. »

– Déjà ? dit Pino. « Mais j'ai fait vingt-cinq kilomètres, par ce froid, pour venir ici.

– Et alors ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on t'emmène visiter les cantonnements et le commandement, et pourquoi pas, ajouta-t-il dans son dialecte lapidaire, qu'on tire quelques coups de feu pour te faire voir comment on fait ?

Le garde se mit à rire de nouveau.

Le chef, lui, était sérieux. « Tu dois savoir, j'espère, que si quelqu'un n'est pas connu, ou s'il n'a pas de laissez-passer, il ne peut entrer dans ce village ? »

– Le laissez-passer ? Ah oui... J'aurais dû porter au moins une bouteille de vin, dit alors le garçon, nous l'aurions bue ensemble.

– Tu pourras la porter la prochaine fois, fit, toujours riant, le garde.

Le chef demeurait sérieux. Il avait un visage maigre et plutôt fatigué, bien que jeune. Le vieux chapeau alpin, de sous-officier, qui n'était probablement pas à lui, lui allait bien : « Si je comprends bien, ça t'amuse l'idée de la guerre, hein ? Ça te semble une fête, ou presque. Non, au contraire, la guerre est une vraie saloperie. Il n'y a pas pire saloperie que la guerre. »

– Je le sais. Je suis à Stresa pour assister mon frère qui est revenu blessé du front russe, dit Pino. Tu parles d'un bonheur. Il se trouve à l'hôpital dans l'île.

– Front russe..., murmura le chef, malgré lui intéressé, dans quelle division était-il ?

– Dans la Pasubio.

– Alors il n'était pas avec les chasseurs alpins.

– Non, lui est dans l'artillerie.

– Mais pas l'artillerie alpine.

– Non. Pourquoi ? Toi aussi tu étais sur le front russe ?

Le chef fit signe que non de la tête.

– Pas lui, son frère, expliqua le garde, et aussi un de ses cousins ; ils étaient de la Cuneense, ils ont disparu. Ils sont portés disparus tous les deux.

Il y eut un silence.

– Il est au courant ton frère, là-bas à l'hôpital, que tu venais ici ? demanda le chef au bout d'un moment.

– Non. Je ne lui ai pas dit.

L'autre le dévisagea à nouveau : « Je veux bien te croire », fit-il.

– Écoutez, vous ne pourriez pas me faire voir au moins le... là, comment ça s'appelle ? Le poste de garde ? proposa Pino.

– Va te faire f..., dit le chef, allez ça va, entre. Rince-toi l'œil tant que tu veux.

Pino ne se le fit pas dire deux fois : en deux coups de pédales il rejoignit la masure de laquelle le chef était sorti, appuya la bicyclette au mur, et entra.

L'intérieur se composait de deux pièces : dans la première il y avait une cheminée avec un feu allumé et, pendu à une chaîne, un chaudron contenant de l'eau en ébullition. Sur la table se trouvait une écuelle de bois poli remplie de farine de maïs d'une agréable couleur jaune d'or. Accrochés aux murs on voyait quelques fusils et quelques mitraillettes, des gibernes remplies de chargeurs ainsi que quelques vêtements d'hiver et deux mouchoirs bleus plutôt sales ; trois paires de chaussures de montagne étaient posées par terre devant la cheminée. La seconde pièce, très petite, était presque entièrement occupée par des matelas à même le sol : sur trois d'entre eux étaient allongés autant de partisans, qui dormaient ou tout simplement se reposaient, sous des couvertures de laine. L'ensemble donnait davantage l'impression d'un chalet que d'une caserne.

Le garçon remarqua aussi deux petites images de saints, collées au mur à la tête de deux des matelas, à la façon des tableaux sacrés au-dessus des lits des paysans. Les armes, appuyées sans façon et en désordre aux murs de la première pièce, lui rappelaient les armes de chasse, polies comme celles-ci, excitant son imagination qui lui faisait se représenter des bois et des prés, de longues promenades et des aventures de chiens et d'animaux sauvages.

– Eh bien, laissa-t-il échapper, au fond c'est plutôt bien ici chez vous.

– Que le diable t'emporte ! s'exclama le chef qui était derrière lui, on peut savoir ce que tu trouves de bien ?

– Bah, je ne le sais pas moi-même, admit Pino, mais ça ne me déplaît pas.

– Il te semble que nous sommes là pour nous amuser, hein ? Ou tout comme.

– Non, je sais bien que votre vie n'est pas drôle. Mais...

L'idée d'être soldat à la manière d'Ambrogio ou de Manno ne l'avait jamais attiré : la discipline, le fait d'être tenu de toujours dominer la situa-

tion et de donner l'exemple, était une perspective qui ne lui avait jamais plu ; il avait toujours pensé qu'un « bon à rien comme lui » n'y serait pas arrivé. Par contre, une guerre de cette façon-ci, à la bonne franquette, et entre garçons... « Écoute », commença-t-il sans bien se rendre compte de ce qu'il disait, « et si je vous demandais de me prendre avec vous, de devenir l'un des vôtres ? »

– Ah, fit le partisan, en le regardant d'un nouvel œil, c'était donc ça que tu visais ? Dame, tu as l'art de les doser, tes questions.

– Comme combattant je ne crois pas valoir grand-chose, dit Pino. Mais comme étudiant en médecine (il ne précisa pas de quelle année, il ne dit pas que jusqu'alors, les textes de médecine il ne les avait pratiquement ouverts que pour voir comment ils étaient faits) je pourrais vous être utile. Je pourrais soigner les blessés et enfin tout ça...

– Mm, fit le chef. Il devint pensif : « As-tu la recommandation ? »

– Non. La... quoi ? Et de la part de qui ?

– Peu importe. Voyons. Étudiant en médecine... Oui, ça pourrait nous servir. Tu sais crapahuter en montagne ?

– Ça oui. Bien sûr.

– Voyons, répéta l'autre. De quel village es-tu ?

– De Nomana, province de Milan, en Brianza : c'est sur ma carte d'identité.

« Faisons comme ça, je le note : Nomana, avec ton nom et tout le reste. Redonne-moi un moment la carte. Dix jours nous suffiront pour avoir les informations... Parce que, même si on voit à ta figure que tu n'es pas un responsable fasciste, nous, nous devons prendre nos précautions. Puis si dans dix, disons une douzaine de jours, tu es encore dans les mêmes dispositions d'esprit qu'aujourd'hui, tu pourras te représenter ici, au poste de barrage. Il regarda ses chaussures : « avec des chaussures de montagne, évidemment, et quelques tricots de rechange, et un peu de linge. C'est tout, ça suffira. »

Les yeux du garçon s'illuminèrent.

– Fais attention aux fascistes si vraiment tu reviens ici. Dans le dernier tronçon de la route surtout. Tu pourrais finir comme un pigeon. Tu ne serais pas le premier.

9

Tandis qu'il pédalait avec énergie en direction de Stresa, Pino se sentait terriblement ému. Toutes sortes de pensées se bousculaient dans sa tête : lui aussi participerait à la guerre, lui aussi – un bon à rien comme lui – jouerait son rôle et – ça il en était sûr – dignement. Au point qu'un jour les autres, surtout les filles – Fanny, pour ne donner qu'un exemple – penseraient en le regardant : « En voilà un, mine de rien, qui ne plaisante pas. Il a été partisan, il a participé à telle action et à telle autre... » Il s'y voyait dans l'action, avec son bon vieux mouchoir bleu autour du cou : il y avait un pré en montée, battu par les coups de feu ennemis, les rafales soulevaient les

mottes de terre les unes à la suite des autres, comme au cinéma, une vraie fin du monde, mais lui passait au milieu indemne, et rejoignait un blessé : « Merci Pino d'être venu ! » « Ne parle pas, mets plutôt le bras autour de mon cou, là, comme ça. » Il le soulevait, le traînait derrière un... enfin quelque chose, à l'abri. (Mais était-il vraiment capable de soulever quelqu'un qui ne soit pas en état de marcher ? « Laissons tomber, ça ce sont des détails, la question n'est pas là... ») Après avoir sauvé celui-là, il en sauvait tout de suite un autre : « Oui », disaient les autres partisans en approuvant. « Oui, il sait y faire Pino. Il sait vraiment y faire, ce damné. »

Même son père et ses frères aînés – pas tout de suite, pas maintenant, bien entendu, car maintenant au contraire ils le sermonneraient vertement – mais par la suite, une fois la guerre finie, eh bien oui, ils seraient fiers de lui. Le problème c'était sa mère, la perspective de sa peine tout le temps de la séparation : avec un fils déjà à l'hôpital, et Manno qui ne donnait pas de nouvelles... « Le problème pour moi, c'est maman », se dit Pino, comme s'il argumentait avec le chef de poste Tom. Et tout de suite il se répondit, à la place de Tom : « Tu n'es pas le seul ». Ça lui parut une réponse pertinente, sage, une réponse de vrai partisan comme il se considérait désormais.

Mais quand il arriva aux abords du barrage fasciste, son cœur se mit à battre à tout rompre. Et si cette fois ils l'arrêtaient ? Il lui semblait qu'ils devaient lire sur son visage sa détermination de devenir partisan. « Je répondrai que je suis allé faire une promenade, me dégourdir les jambes à bicyclette, comme j'aurais répondu à l'aller. Qu'est-ce que j'ai de différent, du reste, par rapport à avant ? » « Ta décision, la grande décision que tu viens de prendre », se répondait-il. Mais l'avait-il vraiment prise ? Et puis de quelle façon ? Il n'avait pas le moins du monde réfléchi... « C'est peut-être comme ça, sans réfléchir, qu'on prend les décisions les plus importantes ? » Il se répétait que non, certainement pas ; il ne se doutait pas que très souvent, au contraire, c'est comme ça : et qu'il aurait dû répondre par l'affirmative.

Douze jours après, le premier février, sa mère arriva à Stresa pour le remplacer : cette fois elle avait pour programme de ne pas s'arrêter longtemps parce que, désormais, aux dires des médecins, Ambrogio était hors de danger, et qu'il entamait – quoique lentement – sa période de convalescence.

Ce jour-là, après avoir pris congé d'elle et de son frère, Pino, au lieu de prendre le train pour Milan, partit à bicyclette pour Anzola. A l'hôtel il avait – avec imprudence – laissé sur la table de chevet de la chambre de sa mère un billet dans lequel il faisait part de sa « *décision irrévocable* » de rejoindre les partisans de la brigade Beltrami. « *Je vous prie de ne pas venir me chercher* », avertissait-il, « *ce qui du reste ne servirait à rien.* » Et il promettait : « *Je vous ferai donner de mes nouvelles dans la deuxième quinzaine de février.* »

10

Tout de suite après Anzola, au pied de la montagne, se trouve la localité de Megolo, réduite alors à quelques maisons et à une petite église, au départ d'un sentier muletier grimpant. Le plus grand ornement de la bourgade consistait en une fontaine de pierre, à laquelle, deux fois par jour, venaient, pensives, s'abreuver les vaches ; comme elles sortaient d'étables chaudes, on voyait fumer leur pelage dans l'air hivernal.

Le commandement partisan était cantonné dans une petite auberge ; c'est là qu'avec courtoisie le commandant Beltrami reçut Pino le jour même de son arrivée. Ce Beltrami était un homme de près de deux mètres, milanais, architecte de profession, capitaine dans l'armée (d'ailleurs on l'appelait comme ça : le capitaine) ; sa tête avait été mise à prix pour cent mille lires.

La plupart des partisans – environ quatre-vingts – n'étaient pourtant pas cantonnés dans le village mais dans des refuges, quelques centaines de mètres plus haut dans la montagne. Au cours des premiers jours qui suivirent son arrivée, Pino s'étonna de ce que personne n'ait l'air de vouloir l'importuner avec des services, des entraînements ou quelque autre corvée. On lui avait seulement donné un fusil qu'il avait plusieurs fois nettoyé et huilé de fond en comble, avec la même méticulosité et la même jubilation tranquille qu'il mettait, chez lui, à nettoyer le fusil de chasse, la veille du jour de l'ouverture.

– Autrefois tu aurais dû faire la queue pour l'avoir, ce fusil, lui dit Tom, le chef d'équipe au chapeau alpin qui, deux semaines auparavant, était au barrage de l'Anzola. Maintenant, des armes, nous en avons plus qu'il n'est nécessaire, malheureusement.

– Pourquoi plus qu'il n'est nécessaire ? On n'en a jamais assez, des armes ! affirma Pino. Ils étaient tous les deux assis dans le chalet de leur équipe, Pino sur le bord d'un râtelier de bois rongé par l'usure. Tout en parlant il frottait son fusil avec un chiffon.

– Eh, parce que !

– Non, dis-le moi, pourquoi ?

– Parce que, il y a quelques jours, pas mal des nôtres ont levé le pied. C'est pour ça que maintenant nous avons des armes disponibles.

– Oh là ! Et combien sont-ils à avoir déguerpi ?

– Bah, laisse tomber.

– Non, dis-moi. Combien ?

– Une cinquantaine.

– Diable ! Pino réfléchit. Mais je ne comprends pas : ils ont fichu le camp où ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Chez eux. Ils sont retournés chez eux, ces fumiers. Ils en ont eu assez de la vie partisane.

– Et vous autres, le capitaine et... vous les avez laissés partir ? Ils savent tout de vous, enfin de nous. Le nombre je veux dire, les positions, l'armement, enfin tout.

– Oui bien sûr. Et s'ils avaient été avec les communistes il n'auraient pas pu faire ça si facilement. Mais le capitaine est un gentilhomme, et quand il a vu qu'ils renâclaient : « Que ceux qui ne veulent pas rester avec nous s'en aillent », qu'il a dit. Tu comprends ? Il a même essayé de les aider à sauver la face, à ces fumiers : « Que ceux qui se sont rendu compte qu'ils n'ont pas le physique adapté s'en aillent... » C'est ce qu'il a dit. Tom secoua la tête, d'un air désapprobateur. Mais tu verras, il y a aussi de la satisfaction à avoir un commandant comme celui-là, quelqu'un qui est tout le contraire d'un salaud. Il n'y a que ceux qui ont été comme moi dans l'armée qui peuvent s'en rendre compte... Sans parler du cran qu'il a, et... Enfin, tu verras bien par toi-même.

– Mais tout de même, cinquante ! Comment se fait-il, je veux dire pour quelle raison, ont-ils été si nombreux à partir ?

– L'hiver. C'est à cause de l'hiver, du fait de devoir rester pendant des semaines enfermés à moisir dans les chalets alors que la guerre n'en finit pas. C'est vrai que cinquante... quand on y pense... Ah c'est un beau résultat, il n'y a pas à dire.

Tom était assis sur un tabouret bas de trayeur. Tout en parlant il se balançait d'avant en arrière, contraignant le pauvre tabouret à rester sur deux pieds seulement ; non loin de lui un poële, apporté là par les partisans, ronronnait doucement.

Les deux garçons étaient seuls dans le chalet, les autres hommes de l'équipe étant descendus au village boire un verre à l'auberge de la Mariuccia. (« En payant, bien sûr », avait expliqué l'un d'eux à Pino, « parce que nous, nous ne sommes pas des voleurs de poules ; et sur ce plan-là, le capitaine ne plaisante pas. » Pino ne les avait pas suivis, il n'aimait pas le vin qui, depuis qu'il était petit, le dégoûtait même un peu.)

– Tout de même ! répéta-t-il, quelle situation !

– Qu'est-ce que tu as ? Tu as envie de te tirer toi aussi ? lui demanda Tom.

– Mais non, qu'est-ce que tu crois, je n'y pense pas le moins du monde. Mais dis-moi un peu : alors ce qu'on raconte à Stresa, que sur ces montagnes il y a au moins dix mille partisans, c'est un bobard ?

– Exactement, un gros bobard. Notre brigade est la plus forte. Ici à Megolo, naturellement, il n'y en a qu'une moitié : les autres – tu l'auras entendu dire – sont à l'intérieur de l'Ossola, subdivisés en plusieurs groupes, pour donner l'impression que nous sommes nombreux.

– Mais comment avez-vous fait, en si petit nombre, pour mettre sur pied un poste de barrage ? Et surtout pour le garder ?

– Ah, mais c'est que nous y avons droit, au barrage.

– Droit ? Nous y avons droit ? Qu'est-ce que ça signifie ?

– C'est une idée qu'a eue le capitaine vers... laisse-moi réfléchir : vers les premiers jours de décembre. Nous nous sommes mis d'accord avec les communistes de la Valsesia pour occuper quelques heures ensemble Omegna. C'est une grosse localité, presque une petite ville. Mais comme

nous sommes arrivés en avance nous avons tout fait pratiquement seuls, les communistes ne sont arrivés qu'après. Une fois les affaires réparties (plus de deux cents quintaux tu t'imagines ? Entre armes, munitions, vivres, carburant, couvertures, l'abondance quoi ! : il a fallu deux camions et trois remorques pour les emporter) il n'était resté que les prisonniers qu'on avait faits, parmi lesquels le frère du commandant des équipes d'action de Novare, Zurlo, qui venait d'arriver au village par le tram de Verbania. Qu'est-ce qu'il fallait en faire ? D'habitude, dès que c'est possible, les prisonniers, nous, on ne les rassemble pas, on les laisse partir ; mais cette fois, avec les communistes qui étaient là, ce n'était pas prudent pour eux de les laisser partir, surtout pour le chef fasciste Zurlo, d'autant plus qu'en fin de compte le chef ce n'était pas lui, mais son frère. Pour finir, le capitaine les a amenés ici, à Megolo, avec l'idée de les libérer après. Mais une fois arrivés là, il a réfléchi : « Pourquoi, après tout, ne pas les échanger contre quelque chose ? » qu'il a dit. Et, sitôt dit sitôt fait, il a sauté sur le téléphone de l'auberge, il a appelé le secrétaire de Novare, Dongo, ils ont parlementé, bref, pour résumer, ils ont décidé d'échanger les prisonniers contre une zone neutre, un « no mans'land » entre nous et les fascistes, de Gravellona à Cesara. Et cette zone, même les SS allemands de la province qui, militairement, sont plus forts que les fascistes, la respectent. En tout cas, suffisamment.

– Tu comprends pourquoi nous avons droit au poste de barrage de Anzola ?

– Mais combien étiez-vous à ce moment-là ? De combien d'hommes était composée la brigade au moment de ce coup de main ?

– Disons trois cents.

– Et maintenant, si j'ai bien compris, nous devons être moins de deux cents ; c'est une sacrée diminution !

– Oui malheureusement. Surtout si tu comptes ceux de la brigade Di Dio qui alors travaillaient tout seuls et qui maintenant sont avec nous. Tu sais qu'une fois par erreur, à Buccione, nous nous sommes tirés dessus mutuellement ? C'est seulement après, vers Noël, qu'ils se sont unis à nous.

– Vers Noël ?

– Oui. A cause de l'hiver. Pour essayer de faire front ensemble à la démoralisation qu'entraîne l'hiver. Sauf que, Alfredo Di Dio, qui était leur chef, les fascistes l'ont pris peu après, alors qu'il était en mission à Milan... C'est même ça qui a été la plus grande cause de démoralisation : il était devenu notre vice-commandant, un as comme peu, si tu l'avais vu.

Tom se leva en soupirant : « De toute façon », conclut-il, « l'important c'est que nous qui restons ne nous laissions pas abattre. Parce que la belle saison viendra bien, et alors tu verras que tout se remettra à fonctionner. »

11

Le soir de ce même jour – le troisième depuis l'arrivée de Pino – une autre nouvelle leur parvint, portée par une femme à bicyclette : les fascistes avaient pris à Druogno un ami personnel du capitaine, un certain Ferraris, avocat, qui servait de lien entre la brigade et le C.L.N. (Comité de Libération Nationale) de Turin ; ils l'avaient emmené à la prison de Domodossola.

Il faisait presque nuit ; les chefs partisans tinrent tout de suite conseil et décidèrent d'agir immédiatement, parce que le lendemain ce serait déjà trop tard. Ils firent sortir de leurs cachettes entre des masures une automobile et deux camions : sur la première prirent place le capitaine et quelques officiers, sur les autres une quarantaine d'hommes, dont l'équipe de Pino (à qui Tom avait offert de ne pas participer : « Si ça se trouve tu n'as jamais tiré avec un fusil. » « Qu'est-ce que tu racontes ? Je sais me servir d'un fusil de chasse, donc... ») Les trois véhicules avancèrent lentement jusqu'à Anzola, d'où ils rejoignirent, les phares toujours éteints, la route nationale du Simplon ; une fois là, ils allumèrent leurs phares camouflés et roulèrent bon train.

Pino était assis dans la caisse du premier camion, son fusil entre les genoux et sa trousse de secours en bandoulière, serré entre deux partisans assis comme lui contre l'un des bords latéraux. Il pleuvait et il faisait froid, le pan postérieur de la bâche – laissée lâche à dessein pour que les hommes pussent, en cas de nécessité, sauter à terre – flottait incessamment. On pouvait ainsi entrevoir, dans la lumière des phares du camion qui suivait, quelques troncs d'arbres trempés sur les bords de la route, quelque échappée de muret champêtre et, dans la traversée des villages, de brefs tronçons de maisons aux fenêtres barricadées, fermées sur la peur des gens. Comme c'était le couvre-feu, il n'y avait pas âme qui vive.

– Que se passe-t-il ? Ils les enlèvent la nuit, les fascistes, leurs postes de barrage ? demanda Pino à l'un de ses voisins.

– Ça dépend. Des fois oui et des fois non, lui répondit l'autre.

– Quelquefois il y a bien des miliciens, mais ils font semblant de ne pas voir, dit un autre.

– Du reste, devant il y a le capitaine, dit encore le premier, avec la tranquille irresponsabilité du soldat qui a toute confiance en son commandant. C'est lui qui pense à tout ça, nous n'avons pas besoin de nous inquiéter.

– Je sais bien, mais... C'était le premier fait d'armes auquel le garçon participait : il se sentait partagé entre un fol enthousiasme pour l'action – cette traversée chaotique du territoire ennemi – et la crainte de quelque obstacle imprévu qui vienne tout à coup tout entraver, irrémédiablement. La plupart des autres, bien que rompus à ces expériences, étaient dans un état d'esprit analogue au sien. Seuls quelques-uns ressentaient uniquement le côté euphorique de l'aventure et, même s'ils ne le disaient pas, auraient voulu que cette course nocturne ne finisse jamais.

Elle prit fin pourtant, une demi-heure plus tard. Les trois véhicules firent halte dans une avenue plantée d'arbres à l'entrée de Domodossola, dans le noir le plus complet, au point qu'on ne voyait même pas les montagnes environnantes toutes proches. Tous descendirent en silence et, selon les directives, se rangèrent en trois petits groupes, dont deux démarrèrent tout de suite. Pino fut particulièrement impressionné par les hommes – deux par groupe – qui portaient le fusil mitrailleur en le tenant horizontal sur une épaule.

Le groupe restant était sous les ordres du lieutenant Antonio Di Dio, frère d'Alfredo : « Je vous préviens que les autres commenceront bientôt à tirer », dit-il à ses hommes. « Ils feront semblant d'attaquer le commandement fasciste du Calvario pour attirer toute l'attention de ce côté-là. Mais c'est à nous qu'incombe la véritable action. C'est clair ? Allons, suivons le capitaine. »

Le capitaine, en anorak et bonnet de ski, se dirigea vers le centre de la petite ville où se trouvait la prison, les autres à sa suite. A cause du black-out, toutes les lumières de la rue étaient éteintes ; l'obscurité était pratiquement totale et la pluie continuait à tomber, fine et ennuyeuse. En un point où la rue s'élargissait, flanquée de murs aveugles, le capitaine fit halte ; les autres serrèrent les rangs et s'arrêtèrent derrière lui sans un mot, ceux qui portaient les fusils mitrailleurs les posèrent à terre verticalement, en les tenant par le pare-flamme. Au bout d'un moment, les premiers coups de feu retentirent du côté du Calvario et bientôt se transformèrent en fusillade. On commença à distinguer aussi les rafales des mitrailleuses Breda, différentes de celles des fusils mitrailleurs, signe que l'ennemi tirait aussi.

Le capitaine attendit encore un peu, puis : « C'est le moment », dit-il calmement, « allons-y. » La petite colonne se remit en mouvement.

« Qui sait combien il y a de fascistes et d'Allemands à Domodossola ? » se demandait Pino. « Et que font-ils en ce moment ? » Son cœur, soudain, s'était mis à battre très fort. Heureusement, oui, qu'il y avait le capitaine pour penser à tout !

Comme ils passaient devant un portail (c'était celui de la caserne des carabiniers mais Pino l'ignorait) le capitaine s'arrêta un instant et, se tournant vers le lieutenant Antonio, échangea quelques mots avec lui. Puis – toujours suivi de tous – il s'en approcha, mit la main sur le heurtoir, fit signe aux autres, dans le noir, d'empoigner chacun leur arme, puis, *toc, toc, toc* actionna le heurtoir.

Un judas s'ouvrit dans le portail, d'où sortit un peu de lumière et une voix : « Qui est là ? »

– Je suis le capitaine Beltrami. Ouvre.

– Oui mon capitaine, répondit la voix. Avec un bruit de clés et de chaînes un portillon s'ouvrit en grand : tous s'y enfilèrent rapidement, le lieutenant Antonio le dernier qui referma le portillon derrière lui.

Le carabinier qui avait ouvert était maintenant au garde-à-vous, très pâle, devant le capitaine pistolet au poing : « Est-ce que l'adjudant est là ? » demanda celui-ci.

– Oui mon capitaine, répondit le carabinier. Il est là.

Pino – qui n'était pas moins ému que lui – s'aperçut qu'un des genoux du carabinier au garde-à-vous tremblait.

– Appelle-le sans bouger d'ici.

Juste à ce moment-là l'adjudant qui commandait le poste parut sur l'escalier intérieur : il avait entendu les fusillades du dehors, la porte s'ouvrir, les voix et les bruits de pas, et il voulait « vérifier » qui était arrivé : sans doute qu'il ne s'attendait pas aux partisans car, en les voyant, il recula instinctivement comme pour esquiver un coup. Pourtant il ne se sauva pas, se reprit aussitôt et descendit les marches. « Mon capitaine. » Il avait reconnu Beltrami.

– Je vois que c'est vraiment vous, dit le capitaine. Donc je suis bien informé.

– Oui mon capitaine.

Arrivé en bas des marches, l'adjudant se mit au garde-à-vous : « A vos ordres, mon capitaine. »

– Repos, ordonna Beltrami, et il remit son pistolet dans sa gaine. Il s'adressa au carabinier : « Repos », dit-il encore. Puis, se tournant à nouveau vers le sous-officier qui s'était aussitôt exécuté, il le fixa dans les yeux avec sévérité (au fond de lui pourtant il éprouvait de la tristesse : ces vieux serviteurs de l'État, qui avaient vu le monde s'écrouler autour d'eux... Quelle confusion il devait y avoir maintenant dans la tête de celui-ci !) : « Nous nous sommes déjà rencontrés à Omegna : il y a quelques mois vous commandiez ce poste. »

– Oui mon capitaine.

– J'ai alors eu l'impression qu'au fond de vous vous êtes resté fidèle au serment prêté à Sa Majesté le roi.

– Oui mon capitaine. C'est vrai. Et je ne le dis pas parce que maintenant... parce qu'à présent je me trouve... Non, c'est comme ça : fidèle.

– Oui, fit gravement Beltrami. Rappelez-vous que c'est précisément là-dessus que se décidera votre sort, la guerre finie.

Deux partisans bougèrent de façon significative leurs fusils, l'adjudant les regarda du coin de l'œil.

– Bien, dit Beltrami, j'ai besoin d'une information et rapidement, si vous êtes en mesure de me la donner. Où se trouve l'avocat Ferraris ?

– Il n'est plus à Domodossola, répondit l'adjudant. Ça je le sais. Ceux de la « garde nationale » l'ont d'abord emmené à la prison au centre et interrogé. Puis ils l'ont caché chez l'un d'eux, un milicien, parce qu'ils craignaient un coup de main de votre part. Mais ils ne l'y ont pas laissé non plus : il y a deux heures, ils l'ont chargé sur une automobile et emmené à nouveau, sûrement à Novare. Oui, c'était il y a deux heures environ. Je suis certain de ce que j'avance.

A la demande du capitaine il expliqua pourquoi il en était sûr, donna des détails. Beltrami fut convaincu qu'il disait la vérité. « Vous me donnez votre parole d'honneur ? Si vous mentez, rappelez-vous que tôt ou tard cela se saura : vous serez conduit devant un tribunal et vous le paierez de votre vie. »

– Je ne mens pas. Je vous donne ma parole d'honneur.

– C'est bon, je vous crois. Il se tourna vers ses hommes : « Malheureusement il ne nous reste qu'à rentrer », dit-il.

Le carabinier qui avait ouvert la caserne (deux autres étaient entre temps apparus) fit un pas en avant : « Un instant, écoutez... je viens avec vous. »

– Alors dépêche-toi, lui dit le lieutenant Antonio, prends ta mitraillette et ta capote. Allons, vite.

L'autre s'éloigna en courant, revint avec deux mitraillettes, sa capote et une musette dans laquelle il avait fourré en vrac ses affaires.

Le capitaine se tourna de nouveau vers l'adjudant : « Voulez-vous que nous tirions quelques coups contre la façade de la caserne, que nous fassions même sauter la porte ? »

– Non, dit à voix basse l'adjudant, je m'en tirerai quand même, laissez tomber.

– Très bien.

Le groupe, grossi du « caramba » (c'est ainsi que les partisans appelaient les carabiniers), sortit sur la route. Au loin la fusillade continuait, elle paraissait même s'être intensifiée.

– La fusée rouge, dit le capitaine au lieutenant Antonio, allons, tire-la !

Le lieutenant ôta d'un étui qu'il portait au ceinturon un gros pistolet lance-fusées Very, y introduisit une fusée et, pointant l'arme vers le ciel, la fit partir. L'engin fila rapidement vers le haut, laissant derrière lui un long sillage scintillant d'un rouge carmin lumineux.

– Partons, souffla le capitaine. La patrouille rebroussa chemin, vers les camions.

Pino était heureux de la tournure qu'avaient prise les événements. Il n'y aurait donc pas de combat : ils étaient entrés au cœur de Domodossola, ils avaient incorporé une nouvelle recrue et ils en ressortaient sans pertes, une belle histoire à raconter. Il ne pensait même pas à l'avocat Ferraris, il ne le connaissait pas, il ne l'avait jamais vu ni entendu nommer auparavant, et puis il y en avait tellement des gens prisonniers des fascistes !

Les autres, par contre, pensaient à Ferraris, surtout le capitaine : « Il ne s'en sortira pas », se répétait-il avec amertume. « S'ils le gardent si bien, cela signifie qu'ils ont des preuves contre lui. Il ne s'en tirera pas. Nous nous sommes fait distancer, dégourdis que nous sommes... Pour deux heures seulement ! Désormais c'est un homme mort, pauvre Paolo... » Il ne croyait pas si bien dire : même si l'avocat Ferraris, de prison en prison, de Novare à Fossoli, à Mauthausen, à Gusen – ces deux derniers lieux aussi épouvan-

tables que Krinovaïa et Oranki – ne devait mourir qu'un an plus tard, c'est-à-dire bien après lui, capitaine Beltrami, qui en ce moment le plaignait.

La fusillade autour du Calvario diminuait déjà : les partisans, au vu la fusée rouge, devaient avoir commencé le décrochage. Ils rejoignirent les véhicules vingt minutes environ après le groupe du capitaine.

Le voyage de retour fut sans incident comme celui de l'aller. Vers minuit, les partisans, le « caramba » à leur suite, entraient dans leurs refuges au-dessus de Megolo.

12

Au cours des jours suivants, Beltrami fit effectuer différents autres coups de main : en général les équipes partaient de Anzola en camion à la tombée du jour, gagnaient la route nationale, assaillaient par surprise quelque poste de barrage fasciste, ou un petit commandement, ou encore un dépôt de matériel. Ce n'étaient toutefois pas des aventures suffisantes pour remonter le moral des troupes, lequel, surtout après la précédente désertion de cinquante partisans et la libération manquée de Ferraris, continuait à baisser. Mais Pino – qui ne disposait pas de points de comparaison – ne s'en rendait pas vraiment compte.

Un matin, alors qu'il se trouvait à l'auberge de la Mariuccia en train de boire une triste eau gazeuse (on ne vendait pas d'orangeade dans l'établissement), il eut une grosse surprise : il vit, par une fenêtre, une camionnette allemande s'arrêter sur la petite route du village. A bord se trouvait un officier d'aspect imposant, avec quelques autres Allemands et quelques partisans. Pensant à un coup de main réussi, le garçon se précipita dehors : mais il ne s'agissait pas de prisonniers, c'était – lui expliqua quelqu'un – le capitaine des SS de Omegna, Simon, en personne, accompagné de son interprète, venus tous deux parlementer avec le capitaine Beltrami après avoir dûment laissé leurs armes au poste de barrage de Anzola.

Sous les yeux de Pino, les deux capitaines, le lieutenant Antonio, deux autres commandants partisans et l'interprète allemand, entrèrent dans l'école maternelle de Megolo où les religieuses avaient tout exprès préparé une petite salle.

Dehors, partisans et villageois commencèrent à se grouper. « Tu as vu Simon, cette bête ? » dit Pino à l'un de ses compagnons. « Il fait plus de deux mètres : je suis sûr qu'il pèse plus de cent kilos. »

– Il est encore plus grand que notre capitaine, reconnut le garçon.

– Oui, mais Beltrami, même en civil, a plus d'allure. Il n'y a pas de comparaison, affirma un partisan d'une autre équipe.

– C'est sûr. Et vous avez remarqué ? Ses vêtements sont impeccables et sans une tache. Je me demande qui s'en est occupé ?

(C'étaient les religieuses de l'école maternelle qui, la veille, y avaient pourvu. Quand les partisans étaient allés leur demander la petite pièce pour

la rencontre, non seulement elles l'avaient mise tout de suite à leur disposition, mais elles avaient eu aussi à cœur que le capitaine s'y présentât correctement. Elles avaient donc suggéré qu'il leur envoie son habit, et avaient nettoyé à fond, non seulement la tenue du capitaine mais la pièce pour la réunion, et jusqu'aux quatre canaris naturalisés sous une cloche de verre qui en constituaient le principal ornement. De ces choses, toutefois, aucun des hommes présents n'était au courant.)

– Le capitaine Simon ? Celui qui commande les SS ? Voilà l'otage idéal pour faire l'échange avec Alfredo Di Dio. Nous ne devons pas le laisser échapper.

– Qu'est-ce que tu dis ? s'irrita quelqu'un. Il s'agissait de Tom : « S'il est venu ici, ça veut dire que Beltrami lui a donné sa parole. Et celui-là (il passa au dialecte) même si tu le haches menu, il n'y manquera jamais à sa parole ! »

Tandis que le colloque était en cours, le lieutenant Antonio Di Dio sortit de l'école et invita les hommes à s'éloigner un peu, ce qu'ils firent de mauvaise grâce.

Plus tard, quand les Allemands furent partis, le capitaine réunit les partisans et les informa point par point de ce qui s'était dit : l'ennemi, au courant des récentes désertions partisanes, était venu ici pour obtenir, si possible, la dissolution de la brigade, ou en tout cas une trêve ; dans le premier cas il s'offrait d'escorter les partisans – libres et armés – à la frontière suisse. En acceptant, ils se soustrairaient, disait-il, à une imminente offensive par laquelle l'état-major allemand entendait nettoyer la vallée une fois pour toutes.

Beltrami communiqua avoir repoussé aussi bien la proposition d'une dissolution que celle d'une trêve, grâce à laquelle, disait-il, les ennemis auraient pu disposer de toutes leurs forces pour frapper ailleurs. A l'issue de la réunion l'Allemand s'était levé : « Je pensais bien avoir affaire à des gentilshommes », avait-il affirmé, « mais à présent j'en ai la certitude absolue. » Flatté, Beltrami lui avait demandé de libérer certains parents de partisans qui étaient retenus en otages à Omegna et en val Strona ; le capitaine allemand avait promis.

– Qui sait s'il tiendra parole ? commentait-on après la réunion. – C'est peut-être seulement du baratin. Ce n'est pas possible qu'un SS se comporte en gentleman.

Avant le soir on apprit par téléphone que tous les otages avaient effectivement été relâchés.

C'était une bonne nouvelle. Mais au cours des jours suivants il en parvint de mauvaises : des désertions s'étaient vérifiées dans les noyaux de la brigade qui opéraient à l'intérieur de l'Ossola et certains de ces noyaux s'étaient carrément dissous. Inopinément, une nuit, deux partisans désertèrent aussi de Megolo. Le capitaine envoya alors des estafettes pour ordonner à tous les détachements de se réunir à Megolo, avertissant qu'il y aurait bien-

tôt un combat ; il était nécessaire de livrer une bataille et de la gagner pour remonter le moral de la brigade : c'était devenu son idée fixe.

Pino assista avec curiosité à l'arrivée des différents noyaux. Il était surtout impressionné par les hommes de son presque compatriote, le lieutenant Bettini, au nombre de cinquante environ : pesamment armés et très solidaires entre eux, ils avaient l'apparence d'un véritable détachement alpin, et c'étaient en effet presque tous d'anciens chasseurs. Les autres détachements étaient sans comparaison plus réduits, un commandant arriva même sans un seul homme.

Un après-midi, le garçon fut convoqué au quartier général. Il descendit, un peu inquiet, à la petite auberge du village : il se demandait ce que pouvait bien lui vouloir le capitaine et en quoi il avait failli.

Dans le local du quartier général, lambrissé de sapin, planait une odeur de renfermé et de fumée. Pino se mit au garde-à-vous ; ses cheveux blonds étaient plaqués derrière sa tête, ce qui la faisait paraître encore plus plate que d'habitude.

– Vous m'avez fait demander, mon capitaine ?

Beltrami, assis à l'unique table, lui sourit ; puis allongeant une main il poussa vers lui un livre qui était sur la table : « Prends ça et étudie-le. »

Pino prit le volume et l'examina : c'était un traité universitaire de pathologie chirurgicale. « Ah », dit-il, « un traité de médecine. »

– Précisément. Note bien que je l'ai eu par un médecin qui me l'a prêté, et que je dois le rendre. Tu es étudiant de première année, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Je suppose donc que tu ne sais pas encore grand-chose du traitement des blessures.

– J'ai fait un peu l'aide-soignant à l'hôpital de mon village ; ce que je sais je le sais depuis peu, admit Pino. Même sur ce plan-là je suis un bon à rien. Mais j'ai la passion de la médecine et...

– Étudie le traitement des blessures le plus vite que tu pourras, mais aussi du mieux que tu pourras. Je suis certain qu'ensuite tu joueras ton rôle.

– Oui.

– Et quand tu auras joué ton rôle, fait ton devoir, tu ne seras plus un bon à rien, pense bien à ça.

– Oui mon capitaine, dit Pino en rectifiant la position, ce dont il se surprit lui-même car la solennité l'avait toujours ennuyé.

– Bien, va, ne perds pas de temps. Et n'oublie pas ce que je t'ai dit.

Pino sortit du local très surpris : ainsi le capitaine l'avait percé à jour, il avait deviné ses faiblesses et ses préoccupations... Et dire que jusqu'alors il n'avait pas du tout eu l'air de s'intéresser à lui. « Qui sait s'il fait de même avec les autres partisans ? Ah, sûr que c'est un chef, un vrai chef ! »

13

La première action du programme était l'attaque d'un train blindé qui convoyait les autres trains le long de la ligne du Simplon : il passait plusieurs fois par jour devant Megolo, à quelque deux kilomètres de distance. Il s'agissait de le faire sauter et d'essayer de capturer son escorte, l'anéantissant dans le cas où elle n'accepterait pas de se rendre. Comme de rapides mesures de rétorsion contre Megolo étaient prévisibles de la part des nazi-fascistes, les partisans durent d'abord s'employer à améliorer les positions défensives creusées depuis longtemps autour du petit village, et plus haut sur la montagne, avant les chalets.

Ces travaux n'étaient pas du tout terminés quand, à l'aube du 13 février, les SS allemands surprirent le poste de barrage de Anzola et s'avancèrent sans tirer un seul coup. Les hommes de garde à Megolo ne les aperçurent qu'au dernier moment et, à leurs cris d'alarme, les partisans sortirent en courant des maisons et des chalets et se précipitèrent sur leurs positions, équipe par équipe. Bettini et ses chasseurs alpins étaient chargés de la défense du côté droit du déploiement qui, pour plusieurs raisons, s'annonçait assez difficile.

Les premiers coups de feu retentirent. Les partisans auraient encore pu décrocher et grimper sur la montagne qui se trouvait derrière eux et qui faisait partie de l'inaccessible groupe du Mont Rose, l'un des plus hauts sommets des Alpes : mais, à ce moment précis, cela eût impliqué la dissolution de la brigade.

Pino, sa trousse de secours en bandoulière, son fusil dans la main gauche et le cœur battant la chamade, accourut au poste de santé désigné par le capitaine : un chalet derrière les positions, abrité par une gibbosité du terrain. Là, ne sachant que faire, il s'assit par terre contre une paroi, ouvrit son manuel, en lut quelques lignes, le referma. Il tendait l'oreille : il avait entendu entrer en action toutes les armes des partisans, y compris les mitrailleuses. De l'autre côté on répondait par le feu d'autres armes automatiques, de mortiers et de quelques petits canons d'assaut. Le garçon ne put résister longtemps dans cet état d'inertie : à quelque vingtaine de mètres de lui, juste sous la gibbosité qui protégeait le chalet, il y avait une tranchée, d'où – en plus des coups de feu – lui parvenaient de temps en temps des bribes de phrases en dialecte. Il finit par sortir du chalet et par rejoindre à grands bonds la tranchée dont les défenseurs n'appartenaient pas à son équipe.

De là, il tenta d'apercevoir l'ennemi : mais il ne parvenait à voir, un peu en contrebas, qu'une autre position partisane creusée près du chemin muletier qui montait de Megolo et, beaucoup plus bas, sur le flanc gauche du village, quelques petits bouts de tranchées, elles aussi défendues par des partisans. Il voyait en outre de la fumée çà et là, l'air était chargé d'explosions, son cœur battait à se rompre.

Au bout d'une dizaine de longues minutes, il entendit prononcer son nom « Pino, Pino » par les défenseurs de la position la plus basse : « Il est là près de vous, l'infirmier ? »

– Que voulez-vous ? hurla-t-il en retour.

– Il y a un blessé. Descends.

– Va, lui dit le chef d'équipe.

Le garçon sauta sur le chemin muletier et, sans même essayer de s'abriter, le dévala jusqu'à la position. Le blessé n'était pas un des défenseurs de celle-ci : il avait été remonté du village jusque-là et gisait, inconscient, sur une civière. Les brancardiers, accroupis, encore essoufflés par l'effort, étaient penchés sur lui. « C'est le capitaine qui nous a donné l'ordre de le monter ici. Il a dit que nous devons t'amener tous les blessés qui ne sont pas en état de marcher. »

– Vite, Portons-le dans le chalet, venez, dit Pino en se plaçant lui-même entre les brancards. Ils s'acheminèrent, le blessé pesait terriblement lourd, heureusement que le chemin muletier était flanqué de plantes et de buissons pas tout à fait nus. Peu habitué à ce genre d'effort, Pino arriva au chalet haletant : « Que se passe-t-il en bas ? » demanda-t-il aux deux brancardiers tout en déposant la civière. Celui qui les avait suivis les mains libres rapporta : « Au centre, là où se trouve le capitaine, tout va bien. Sur la droite il semble que les Allemands sont en train d'effectuer une espèce de manœuvre pour arriver ici en haut où se trouvent les positions de Bettini : eh bien, quand ils arriveront, ils s'en apercevront. »

– Allons, nous devons redescendre, le sollicita l'autre, et à Pino : « Salut. »

– Salut. Ils s'éloignèrent courbés, l'un d'eux portant la civière pliée sous un bras.

Le blessé – touché gravement au cou et au thorax – avait été déposé sur une paillasse. Les mains tremblantes, Pino commença à découvrir les blessures puis, au moyen du matériel contenu dans sa trousse, entreprit de les nettoyer et de les désinfecter.

Le patient – le premier patient entièrement confié à ses soins, un habitant de la vallée d'une vingtaine d'années à peine – ayant repris conscience, le regarda épouvanté : « Ne m'abandonne pas », dit-il, « ne m'abandonne pas ! » se mit-il à crier.

– T'abandonner ? Je n'y pense pas un seul instant, lui répondit Pino, et il souriait, entre le rire et l'effroi, s'efforçant de lui inspirer confiance. C'est mon travail, ça, sois tranquille. Allons, ne crie pas.

Il éprouvait une indicible pitié pour la souffrance physique et psychique de l'autre, cette même pitié qui l'avait déterminé à choisir la profession médicale : ce n'était que pour cela en effet, pour calmer la souffrance humaine, qu'il avait choisi de devenir médecin et non pas industriel comme les siens.

Les soins lui demandèrent un certain temps. Il parvint même, l'autre ayant de nouveau perdu connaissance, à tirer de son sac le traité de patho-

logie chirurgicale pour en relire certaines lignes qu'il avait lues quelques jours auparavant et qui paraissaient pouvoir maintenant lui servir. Les bandages terminés, il s'assit par terre et resta à tenir compagnie au blessé qui, réveillé, lui avait saisi une main et ne la lâchait plus.

Dehors la petite bataille – qui leur paraissait terrible à tous les deux – continuait. « Qui sait », se demandait de temps en temps Pino, « où en sont maintenant les choses ? »

Ce fut l'un des deux brancardiers qui l'en informa, remonté avec un autre blessé : pas grave celui-là, au point que, soutenu, il avait pu faire le dernier tronçon du parcours en marchant. « Tu ne sais pas Pino ? Ça va bien. Ça va bien je te dis. Ceux de Bettini, sur la droite, ont repoussé les Allemands dans la vallée. Quels types ces chasseurs, quels types ! Mais en bas aussi, dans le village, devant nous, les Allemands et les fascistes – parce qu'il y a avec eux plusieurs fascistes – ont fait marche arrière. Ils sont revenus à leurs positions de départ, si bien que le capitaine a décidé de contre-attaquer. Tu piges ? Maintenant, au moment où je te parle, les nôtres sont tous en train de descendre des tranchées vers le village, avec les armes lourdes et le reste. Tu piges ? » répéta-t-il avec enthousiasme. « Bon, à présent je descends moi aussi, je dois rejoindre Nando qui est resté sur le sentier avec le brancard.

– Va donc, va, que Dieu soit loué, s'exclama Pino. Mais dis-moi, qu'est-ce donc que ces coups plus forts qu'on entend depuis un moment de ce côté ?

– C'est le train blindé qui tire de la voie ferrée. On ne le voit pas parce qu'il est dans le bois le long du fleuve. Mais nous on s'en balance, parce qu'il ne peut pas tirer sur Megolo : il est obligé de tirer plus haut. Ici autour, là où arrivent les projectiles, quelques buissons ont pris feu.

– Tiens, fit Pino, écoute, c'est de ça que je parlais ! Dans l'air passa distinctement un sifflement qui s'acheva par quelques fortes explosions presque simultanées. « C'est de ça, tu vois. »

– Oui, eh bien, c'est le train blindé. Les coups éclatent tous dans les bois ici au-dessus de Megolo.

Avant de s'en aller, le brancardier jeta un coup d'œil sur le blessé grave, qui maintenant gisait sur sa paillasse les yeux fermés, puis il regarda Pino d'un air interrogateur. Celui-ci serra les lèvres et leva tristement les yeux au ciel. « Bon, je m'en vais, salut », dit l'autre brièvement, et il sortit du chalet au toit de pierre.

Les soins – ou plutôt le renouvellement des soins – du second blessé ne demandèrent pas beaucoup de temps. Après quoi Pino retourna s'occuper du blessé le plus grave : il l'informa de la bonne tournure qu'avait prise la bataille, mais l'autre n'avait plus rien à faire de la bataille, il parlait de sa mère, il était par-dessus tout angoissé pour elle. A en juger par ses vêtements il devait être très pauvre, Dieu sait où et comment vivait sa mère, dans quelque pauvre masure de la vallée.

Le temps continuait à passer. Le fracas des armes automatiques, qui avait paru s'affaiblir, s'était à nouveau graduellement amplifié. Mais Pino n'y faisait pas attention, rassuré par la bonne nouvelle que lui avait communiquée le brancardier. Il éprouvait plutôt un croissant désir d'observer de ses yeux de quelle façon se déroule une bataille : « Sinon ce soir je vais devoir le demander aux autres, sans pratiquement avoir rien vu ».

Il se décida : « Je reviens de suite », dit-il au blessé léger. « Je jette un coup d'œil au combat et je reviens. »

– Oui, approuva celui-ci. Regarde bien : il me semble qu'une de nos mitrailleuses tire juste ici, au-dessous de nous.

Pino fit un geste insouciant, pour dire : « De quoi t'inquiètes-tu ? » et il sortit.

14

Il gagna en courant la tranchée voisine et sauta dedans : elle était vide, comme il s'y attendait. De là, il sortit prudemment la tête et regarda en bas dans la vallée. Au début il ne comprit pas : il y avait, un peu en dessous de lui, sur les positions près du chemin muletier, deux seuls hommes postés, qui tiraient à la mitrailleuse d'incessantes rafales furieuses vers le bas. Un peu plus haut, mais toujours en dessous de lui, d'autres partisans étaient entassés derrière une roche : on se demandait ce que diable ils faisaient là, aplatis contre terre.

Plus bas, Pino entrevit, dans les bois qui flanquaient la montée escarpée, quelques uniformes de camouflage, sûrement allemands. Les SS ! Encore plus bas, dans les prés autour de Megolo, il aperçut quelques cadavres de partisans. Le cœur du garçon se mit à cogner furieusement : il ne pouvait pas y avoir de doute, l'ennemi était en train de prendre l'avantage.

Comment était-ce possible ? Qu'était-il arrivé ? Pour quelle raison le cours de la bataille s'était-il renversé ? Et – problème plus urgent qu'aucun autre – qu'allait-il se passer maintenant ?

En observant attentivement, la bouche entrouverte, Pino se rendit compte que les partisans plaqués à la roche auraient voulu rejoindre la tranchée où il se trouvait lui-même, mais qu'ils en étaient empêchés par le tir d'une arme automatique ennemie : en effet, comme l'un d'eux faisait mine de quitter l'abri, les rafales ennemies investirent le chemin muletier à côté de l'abri, faisant sauter en l'air des cailloux et des morceaux de cailloux. « Mon Dieu, quelle situation, quelle putain de situation ! »

Tout à coup le mitrailleur partisan qui continuait à tirer vers le bas hurla : « Je l'ai eu, je l'ai eu. Dehors, dehors. » Les hommes entassés derrière la roche sautèrent alors sur leurs pieds et s'élancèrent le long du chemin muletier vers la tranchée plus haute où se trouvait Pino, dans laquelle ils s'abattirent : ils étaient une dizaine. L'un d'eux portait un fusil mitrailleur qu'il installa fébrilement : « Là », lui indiqua un autre qui paraissait être le

commandant, « et tout de suite après là ». Le mitrailleur ouvrit le feu sur les deux points indiqués, et entreprit de passer de l'un à l'autre alternativement.

– A vous ! cria alors le commandant aux deux hommes restés avec la mitrailleuse dans les positions les plus basses. Vite, courez, pendant que nous vous couvrons. En quelques minutes ces deux-là aussi furent dans la tranchée (l'un d'eux – Pino s'en aperçut alors – était le « caramba » qui s'était joint aux partisans pendant le coup de main à Domodossola). Ils installèrent à nouveau leur arme : « Les munitions », dit l'un d'eux au commandant. « On n'en a presque plus. On a besoin de munitions. »

– Et je les prends où, moi, les munitions ? répondit le commandant.

Pino le fixa épouvanté : il s'agissait de Tide, un sous-lieutenant au visage anguleux, à qui Beltrami confiait surtout les services de subsistance. Il se glissa près de lui : « Où est le capitaine ? » lui demanda-t-il.

Tide le dévisagea sans répondre : « D'où sors-tu toi ? » fit-il. Puis il se souvint : « Ah, tu es l'infirmier. »

– Oui. Où est le capitaine ? répéta Pino.

La figure carrée de Tide se contracta en une sorte de grimace : « Le capitaine est mort », dit-il, « et aussi le lieutenant Antonio. »

Pino resta bouche bée.

– Combien de blessés as-tu ? lui demanda l'officier.

– Hein ? Moi ? Deux.

– Capables de marcher ?

– L'un d'eux oui, si on l'aide.

– Aide-le toi. Vous devez venir avec nous.

– L'autre est mourant, dit Pino.

Mais Tide ne faisait déjà plus attention à lui. Alors il réalisa que, incapable de marcher, l'autre blessé serait abandonné (Beltrami lui-même – il l'apprendrait par la suite – avait été abandonné de la même façon).

« Soldats ! » Tide réclama l'attention de tous, et les mitrailleurs eux-mêmes, en nage, leurs mouchoirs bleus autour du cou, suspendirent le tir et le regardèrent : « Le sentier au-dessus de nous est suffisamment masqué par les haies pour permettre d'être hors de vue pendant un certain temps. Pendant que vous filerez, Giuse et moi resterons ici avec la mitrailleuse, puis dans trois ou quatre minutes nous décrocherons nous aussi. Vous nous attendrez là-haut, à la pierre à la croix. C'est compris ? A la pierre à la croix : nous serons là cinq minutes après vous. Allez. »

Les hommes bondirent hors de la tranchée, le mitrailleur se mit à tirer vers le bas. « Et moi ? » demanda Pino à Tide. « Et le blessé ? Comment ferons-nous pour suivre les autres ? »

– Tu es encore là ? Dépêche-toi, lui cria l'officier.

Le garçon courut au chalet-infirmerie, y entra, en ressortit aussitôt avec son fusil, sa trousse de secours en bandoulière et le blessé le moins grave qui, terrorisé, marchait en tenant un bras autour de son cou. Ils commencèrent à gravir lentement le sentier. Deux des partisans qui les précédaient

s'arrêtèrent, les attendirent, les laissèrent passer puis leur emboîtèrent le pas sans dire un mot. Mais Pino et le blessé comprirent qu'ils les aideraient en cas de besoin : la camaraderie recommençait à fonctionner. Pino éprouva pour les deux hommes un sentiment de reconnaissance comme il en avait rarement éprouvé dans sa vie.

En haut, avant de franchir le pas de Sola, à partir de la montagne au pied de laquelle se trouvait Megolo, la patrouille des fugitifs rencontra les chasseurs alpins de Bettini qui, par un autre chemin, se repliaient en bon ordre, en file indienne dans la neige, chargés de leurs armes : ils avaient eu – dirent-ils – deux morts en tout.

– Maintenant le commandant c'est toi, dit Tide à Bettini après lui avoir rapporté la fin du capitaine et celle d'Antonio.

Tandis que les deux hommes parlaient, Pino – bien que hors d'haleine, sa tête blonde suante malgré le froid – entreprit de soigner l'un des hommes de Bettini, touché à un avant-bras. Tous les autres, arrêtés dans la neige, regardaient les SS qui, en bas, petits comme des fourmis à cause de la distance, étaient en train de brûler aux lance-flammes les chalets des partisans.

Plus de la moitié des hommes de la brigade s'étaient dispersés, les escortes de vivres et de munitions avaient complètement été perdues. Bettini et les quelques officiers survivants décidèrent donc d'envoyer « en permission » quiconque était disposé à s'y rendre. Les autres, au prix de quelques jours de marche à travers la montagne, rejoindraient la Valsesia et demanderaient l'hospitalité aux partisans communistes de Moscatelli. « Nous les avons hébergés une fois alors qu'ils étaient dans le même état que nous aujourd'hui », rappela Tide, « maintenant c'est à leur tour de nous aider. »

La perspective de s'en remettre, même pour peu de temps, aux communistes, déplut à Pino. D'un côté sa curiosité naturelle le poussait vers eux, mais le fait qu'ils aient pour objectif final de se débarrasser – probablement en les tuant – de gens comme son père, suffisait, pour le moment, à le retenir. Du reste, lui pouvait rentrer chez lui plus que n'importe qui, vu que son absence de Nomana devait être passée inaperçue ; il opta donc pour la « permission ». Le lieutenant Bettini la lui accorda : verbalement, ça va sans dire, après avoir noté son adresse, étant entendu qu'il le rappellerait au moyen d'une simple carte postale signée « Margherita », quand la brigade serait sur le point de reprendre l'action.

C'est ainsi que Pino arriva à Nomana quelques jours plus tard, le 17 février, vraiment à l'improviste. Il avait été au maquis deux semaines en tout : il porta donc lui-même à sa mère les nouvelles qu'il avait promis de lui envoyer dans la seconde moitié de février.

15

Après qu'il eut reçu de ses parents le savon attendu – qui fut colossal – Pino se proposa d'utiliser sa permission pour progresser un peu dans ses

études universitaires. Mais tout ce qui n'était pas l'action l'ennuyait et les études en particulier : y compris celle du manuel de pathologie chirurgicale qu'il avait ramené de la montagne.

Comme il se sentait presque un délégué du monde partisan chez lui et aux alentours, il pensa bien faire, un jour, en poussant à bicyclette jusqu'à Incastigo, pour s'informer des agissements de Praga, le fasciste qui avait en son temps fait déporter l'expert-comptable Mambretti, directeur de la Banca Artigiana locale. Il apprit que Praga n'habitait plus là mais qu'il se trouvait maintenant à Milan, dans la police et que, selon certains, il dirigeait même une équipe de torture spécialisée dans l'art d'arracher des confessions aux partisans. Cette rumeur – après qu'il eut à son propos épuisé sans profit ses deux seules sources d'information (un ancien camarade d'école et un ancien ouvrier de l'entreprise de son père), et après qu'il eut inutilement interrogé à l'auberge des gens qu'il ne connaissait pas – lui fut confirmée, au cours d'un bref entretien, par un jeune séminariste non moins imprudent que lui. Dans le hall de l'oratoire, où le séminariste – qui se présenta comme « candidat-prêtre-à la hâte » – le reçut rouge, hors d'haleine, les pans de sa soutane relevés et enfilés dans sa ceinture, parce qu'il était en train de jouer au ballon avec les garçons.

– De toute façon, lui rappela, par acquit de conscience, le séminariste, dis-toi que par les temps qui courent on a vite fait de faire circuler de telles rumeurs. Ce qu'on sait avec certitude, c'est que Praga est parti depuis plus d'un mois habiter Milan.

– Cet entretien, dit à la fin Pino, pris d'un scrupule tardif, nous devons le considérer comme fait en confession. D'accord ?

– D'accord, lui répondit le candidat-prêtre-à-la-hâte avec une solide poignée de main à l'appui.

– Un instant, dit Pino qui voulait pousser plus loin son enquête. Et Bedaine ? Il est parti lui aussi ? (Il s'agissait du petit responsable fasciste local – celui qu'on appelait ainsi par dérision, et qui, en réalité, était tout plat et même maigre – le même qui avait servi de complice à Praga dans le guet-apens tendu au comptable Mambretti.)

– Non, lui répondit le séminariste, lui, il est encore ici, mais il n'est plus fasciste, il n'est plus rien : il fait seulement pitié à tout le monde, il passe son temps à se soûler par remords.

Pino hocha la tête avec gravité, engageant implicitement ses supérieurs à avoir, eux aussi, pitié de lui.

Le candidat-prêtre-à-la-hâte le remercia d'un sourire, et sortit sans plus attendre dans la cour où il se remit à courir avec les garçons.

En rentrant chez lui Pino, à la grille, tomba sur son père qui, flairant quelque bêtise de sa part, le scruta attentivement et lui demanda où il était allé.

– A Incastigo.

– Quoi faire ?

– Pour... service.

– Quel genre de service ?
– Eh bien, pour prendre des renseignements.
– Sur qui ?
– Oh, sur quelqu'un que tu ne connais pas.

Puis, comme son père montrait qu'il en avait assez d'un dialogue aussi réticent, il lui expliqua qui était ce « quelqu'un », et lui raconta franchement, point par point, tout ce qu'il avait fait, sans exclure l'interrogatoire aux gens de l'auberge.

Gerardo demeura interdit. Ils se trouvaient au jardin, devant la maison : lui montrant la porte en silence, il fit entrer son fils dans son bureau et le suivit. Le temps des quelques pas qui séparaient le jardin du bureau, il s'était chargé de colère : « Est-ce que tu te rends compte que tu as affaire à un dangereux, que dis-je – à un très dangereux – malfaiteur ? » commença-t-il. « Est-il possible de se comporter de façon plus inconsciente, plus stupide que la tienne ? » et il avança de quelques pas, partagé entre l'inquiétude et la colère, essayant de montrer à son fils les possibles conséquences de son acte, qui auraient pu impliquer, dit-il, tous ceux de son entourage : «... même ta mère et tes sœurs. Tu t'en rends compte espèce d'andouille ? »

Pino pensait que cela faisait partie de ses devoirs de partisan en permission de ne pas se laisser influencer par des craintes de ce type. Et si, par respect pour son père, il essayait de ne pas le laisser entendre, son attitude n'était pourtant pas celle que Gerardo attendait ; ce qui entraîna un supplément d'engueulade.

Pour s'en sortir le garçon proposa : « Écoute papa : je quitte la maison, comme ça la famille restera en dehors de possibles représailles. Je n'ai pas encore l'âge d'être incorporé, donc personne ne peut rien dire si je m'en vais. »

– Tu restes ici, lui dit Gerardo encore plus inquiet. Tu restes à la maison. Où voudrais-tu aller ? Et puis quoi faire ? Mijoter d'autres bêtises ? Maintenant ce qui importe le plus c'est que tu évites toute initiative partisane. Il eut une inspiration : « Pino, tâche de réfléchir : est-ce que tu crois que tes officiers et tes compagnons continuent à faire les partisans quand ils sont chez eux ? »

Pino dut reconnaître que probablement non et, même s'il ne le dit pas, que ce fait « tranchait le nœud gordien ».

Mais, une fois sorti du bureau de son père (parce qu'on essaie toujours, plus ou moins, de se donner raison), il se répétait qu'il lui était échu un père décidément trop impressionnable. Peut-être que ce Praga, qui inquiétait tant Gerardo, n'était tout au plus, comme Panzone, qu'un idiot de première.

En cela le garçon se trompait lourdement. S'il avait connu l'homme qu'avec tant de légèreté il prétendait surveiller, il s'en serait épouvanté.

16

Au même instant Praga, assis dans son bureau à Milan, était à son tour en veine de récapitulation.

La possibilité de quitter Incastigo lui avait été offerte de façon opportune par une circulaire du parti qui invitait à s'enrôler dans la police (que, à cette période, ceux qui le pouvaient avaient plutôt tendance à quitter). Il avait, à cette occasion, bien réfléchi : certes sa nouvelle vie ne serait pas sans inconvénients ; garder les prisonniers et (ça lui paraissait implicite) leur « faire manger le morceau », comporterait de gros risques. Mais, en s'enrôlant, il se soustrairait finalement à l'autorité restrictive des chefs fascistes locaux, ainsi qu'à l'atmosphère de la Brianza qui lui avait toujours été odieuse. En outre, il aurait entre les mains des êtres humains totalement sans défense... C'était surtout cette dernière – et, pour lui, fascinante – perspective, qui l'avait déterminé. Et – de même qu'on se sent en paix avec sa conscience quand, indépendamment de l'éventuel profit qu'on pourra en tirer, on a pris une décision qu'on estime juste – ainsi s'était-il senti approuvé, non par sa conscience, mais par une présence indéfinissable – plutôt une sorte de contre-conscience – qui, la plupart du temps railleuse et goguenarde, nichait en lui.

Mais une fois enrôlé et transféré à Milan, il s'était rendu compte que les choses ne se passaient pas du tout comme il le supposait et que la police ordinaire s'acquittait toujours de sa fonction qui était de faire respecter la loi, même dans le traitement des incarcérés. Quelle bévue, quelle bêtise avait-il faite !

Par chance, tandis qu'il ruminait sa déception, il avait entendu vanter, par un collègue aussi mécontent que lui, un détachement ou plutôt une formation petite de police (une des nombreuses organisations semi-indépendantes qui pullulaient en ces jours d'anarchie) où les policiers étaient « comme des dieux », et non « les pauvres crétins de service que nous sommes ». Bref, ayant pris contact avec cette formation qui avait son siège dans une ancienne pension du centre, il s'était rendu compte qu'il y soufflait un vent plus conforme à sa nature et s'y était transféré tout de suite, laissant aux nouveaux supérieurs la tâche de régulariser sa position matricule. (Cela aussi, le fait de passer de sa propre initiative d'un corps à l'autre, était un phénomène fréquent en ces temps-là, au sein des forces armées fascistes comme dans les rangs des partisans).

Dans l'ancienne pension – située dans une rue transversale de la rue Broletto et dotée de différents niveaux de sous-sols silencieux comme des tombes – le travail s'était révélé tout de suite intéressant. De plus, le lieu était très bien protégé, comme il avait pu le constater lorsqu'un agent de ses collègues avait été suivi jusque-là par deux partisans, aussitôt bloqués par le service de garde.

C'était justement grâce à ces deux naïfs – que le commandant du détachement avait confié à ses soins de novice – qu'il avait fait son « entrée »

dans le nouveau milieu. A quelques détails il avait en effet flairé en eux l'appartenance à la répugnante engeance des habitués de sacristie, autant dire – selon la sculpturale définition mussolinienne – à l'engeance de « ces infâmes guelfes » dont il n'avait eu que trop l'expérience en Brianza. Connaissant leur mentalité de grenouilles de bénitier, il s'était dit, à juste titre, que les deux hommes (un en particulier, un garçon plutôt bête, boutonneux, plein de bonnes intentions mais quasiment mort de peur avant même d'être torturé) devaient s'être lancés dans cette entreprise désespérée, non pour tuer l'agent ou pour toute autre raison négative, mais dans un but qui leur paraissait positif. Lequel ? C'était là la question. S'ils voulaient prendre l'agent vivant ce n'était pas pour un échange, car il aurait été pour eux bien plus avantageux et facile de s'emparer d'un quelconque chef fasciste. Pourquoi donc s'étaient-ils mis à la poursuite de cet agent, même pas gradé ?

Grâce à un « traitement » séparé des deux hommes (exécuté sous ses yeux par des tortionnaires visiblement habitués à des moyens grossiers tels que coups et brûlures de cigarettes), Praga avait réussi à reconstruire le mobile de l'action : l'agent suivi s'était, quelque temps auparavant, débarrassé d'un prêtre qui le gênait. Ses deux poursuivants n'étaient pas des partisans habituels mais simplement des garçons qui fréquentaient l'oratoire de ce prêtre et qui, pour avoir de ses nouvelles – les autorités déclarant ne rien savoir – avaient essayé de capturer l'agent. Un épisode de peu d'intérêt policier, vraiment banal, si ce n'est qu'avant de le clore, Praga avait voulu savoir si la responsabilité de cet agent était connue hors de la section. Il en était ressorti que non, elle n'aurait pas dû l'être. Il avait alors interrogé – toujours séparément – les deux garçons, pour connaître leur source d'information. Le plus faible (qui avait trouvé un soutien en la personne du prêtre disparu et qui le recherchait précisément parce qu'il avait besoin de lui) avait fini par tout avouer en pleurant, ensanglanté et défiguré par les ecchymoses, après un ajout opportun de « traitement ». La confession de l'autre avait été plus laborieuse, mais finalement, avait constitué une confirmation. La police spéciale était ainsi arrivée à mettre la main sur le responsable : l'un de ses propres hommes, qui, pour une modeste somme, avait tout révélé.

Après cette première et toute récente enquête, on en avait confié d'autres à Praga, même si, dans cette affaire, un petit détail demeurait obscur pour ses supérieurs et collègues : en effet, l'interrogatoire terminé, les deux garçons avaient été tous les deux tués dans les souterrains de la prison, durant une « tentative d'évasion » absolument invraisemblable. On n'avait pas fait d'enquête, c'est vrai, mais Praga réalisait le risque encouru. Maintenant encore, assis à son bureau branlant, dans la pièce qui lui avait été depuis peu affectée (un local exigu de la pension, avec une petite marine encore accrochée au mur), il y repensait : « J'ai encore à apprendre », se disait-il, « c'est dur à reconnaître, mais j'ai encore à apprendre ». Avant cela du reste, qu'avait-il fait ? Quelles avaient été ses entreprises ? Il avait

démasqué et déporté en Allemagne (« au camp de Auschwitz, d'où, par chance, on ne revient pas ») le comptable Mambretti et, plus tard, un autre type d'Incastigo, un petit chef fasciste qui s'était opposé avec ténacité à ses initiatives... Un bâtard plutôt courageux, à bien y repenser : alors que les autres fascistes, même les plus importants, avaient, avec l'affaiblissement de la discipline, commencé à craindre Praga et souhaité qu'il s'en aille, celui-là, en effet, s'était permis de dire dans une réunion (Praga l'avait appris par la suite) : « Non, nous ne devons pas le laisser partir, il faut au contraire le garder avec nous pour l'empêcher de commettre des horreurs ». Le bâtard ! Mais il s'en était occupé et tandis qu'avec Mambretti – repensait-il maintenant avec dépit – il s'était comporté comme un idiot, avec celui-ci il avait eu l'adresse de ne pas s'exposer. Mais c'étaient là jusqu'à présent toutes ses entreprises, parce que les suivantes n'en étaient qu'à leurs débuts. Vraiment peu de choses en fin de compte ! A moins d'y ajouter... Mais non, qu'est-ce que ça venait faire ? Pourtant, depuis qu'il s'était mis à réfléchir à tout ça, il se rappelait aussi les accusations extravagantes de sa femme deux années plus tôt (savoir où elle se trouvait maintenant cette charogne, « trop loin malheureusement, sinon ce serait le moment de régler ses comptes avec elle aussi ! »). Oui, cette charogne l'avait presque publiquement accusé d'être responsable de la mort de leur unique enfant, une petite fille. Tu parles d'une histoire ! Tout ça à cause des terreurs que, certains soirs, il s'amusait à lui faire éprouver... La petite avait une terrible peur du noir, et lui : « Courage, Alida, descends me chercher mes pantoufles » et il descendait lui aussi derrière elle sans se faire voir. Arrivée au rez-de-chaussée, la petite sotte était régulièrement incapable – tant le noir lui inspirait de frayeur – de trouver le commutateur. Lui grimaçait alors et prenait des intonations caverneuses et elle entrait dans des transes incroyables, se mettait à hurler et à hurler... Et cette façon qu'elle avait de claquer des dents sans pouvoir s'arrêter même après qu'on avait donné la lumière ! Bien que la petite obéît scrupuleusement à son ordre de n'en parler jamais, un soir sa femme, rentrée plus tôt du travail, l'avait pris sur le fait et s'était rebellée : malgré la peur qu'elle avait de lui habituellement, cette fois elle avait sorti les griffes, la vache ! A ce souvenir, Praga tordait encore maintenant la bouche rageusement, comme alors... Prenant pour prétexte la mauvaise santé de l'enfant (elle était en effet atteinte de leucémie : mais les peurs n'étaient pour rien là-dedans), la charogne se l'était emmenée dans son village, et il avait été contraint de la laisser partir parce qu'elle l'avait menacé, sinon, de tout raconter au parti : « Même si tu dois ensuite me tuer, démon ! » De toute façon, quelque temps après la petite fille était morte, et ç'avait été tout.

Ouais mais quel rapport, tous ces souvenirs, avec la situation présente ? Il y en a un, il y en a un, se disait vaguement Praga en s'agitant sur son siège. C'était un individu trapu, la tête ronde comme une balle, les yeux pailletés de jaune : ces souvenirs finissaient par le troubler. En réalité, ce qui le troublait le plus, c'était la bouche agitée de la gamine, ce petit visage déformé par la terreur. Déformer, voilà, déformer, c'était ça qui l'attirait

plus que tout autre chose au monde : c'était à cela que tendait cette présence indéfinissable, cette altérité qui siégeait en lui, qui semblait ne faire qu'un avec lui. N'ayant malheureusement pas la possibilité de « déformer » les individus sur une grande échelle – il n'était que sous-officier – il aurait voulu au moins déformer point par point les quelques individus qui se trouvaient à sa merci. Avec les deux « infâmes guelfes » ses intentions l'avaient pourtant entraîné trop loin, en tout cas de façon trop visible. Tout de même, c'était à n'y pas croire... Ça lui paraissait impossible que même ici, dans les souterrains d'une prison où se pratiquait la torture, il y eût des limites, des règles à respecter ! Il allait lui falloir être plus prudent. Ne pas agir comme avec ces deux-là qu'il avait cru pouvoir, à la suite du brillant succès obtenu, s'octroyer comme prix, expérimentant sur eux un système de torture complexe qui couvait depuis longtemps dans son imagination. Depuis combien de temps d'ailleurs ? Bah... A bien y réfléchir il se sentait attiré par ces choses – implicitement du moins – depuis bien des années. Enfant déjà, cette tentation continuelle qu'il avait, de brûler vifs, lentement, les petits animaux, et qu'il avait si rarement pu satisfaire ! Eh bien, quoique imparfait (« forcément, en la matière je suis encore un débutant ! ») son système de torture rêvé s'était à l'épreuve démontré objectivement plus efficace que les systèmes traditionnels : l'agitation convulsive des deux prisonniers liés et bâillonnés, leurs meuglements spasmodiques, vraiment fous, lui avaient prouvé qu'il était sur la bonne voie. Pour lui, ç'avait été une orgie de plaisir, même si, tout bien considéré, cela avait duré trop peu. En tout cas, maintenant encore, le souvenir des mouvements convulsifs de ces deux bouches bâillonnées – un peu comme ceux de la bouche sans souffle de son enfant – le comblait d'aise... Les deux hommes en étaient pourtant sortis si mal en point que, ne pouvant les renvoyer en cellule, il avait dû les tuer d'un coup de pistolet, de ce bon pistolet qu'il avait maintenant devant lui sur son bureau. (Même l'arme l'enchantait : bien sûr ce n'était pas une mitrailleuse – qui multiplie prodigieusement la mort – mais celle-là aussi faisait bien son boulot, et comment qu'elle tuait ! « Elle perce la chair, les os, et... »)

Tel était donc l'homme (mais pouvons-nous l'appeler homme ? Sans doute, et même nous ne pouvons pas l'appeler autrement, parce que les bêtes féroces ne ressemblent pas du tout à ça) que le jeune Pino aurait voulu tenir sous contrôle. Et telles étaient ses pensées ce jour-là.

17

La carte postale du commandement partisan, signée « Margherita », arriva à Nomana quelques semaines après Pâques, dans la seconde moitié d'avril 1944. Après avoir laissé un bref billet d'explication pour ses parents sur la commode de sa chambre, Pino partit à bicyclette pour Megolo. Cette fois il n'était pas seul, un garçon de son âge et compagnon d'école du nom de Sep (Giuseppe) l'accompagnait.

Quand ils atteignirent la petite place de Megolo – après une trotte de cent vingt kilomètres sans encombre – les deux garçons constatèrent avec stupeur qu'il n'y avait pas trace de partisans dans le village.

– Elle est bonne celle-là, murmura Pino, alors là, elle est bonne. Je voudrais bien savoir ce qu'on va faire maintenant.

Sep le regardait, confiant, avec l'inconscience de ses dix-huit ans.

Mais le fait de se retrouver sur le théâtre de ses précédentes prouesses émouvait Pino. Un pied posé à terre et l'autre sur une pédale, il cherchait des yeux, au-dessus du village, la tranchée d'où il avait vu les SS monter, si terrifiants, et les chalets partisans dont il ne restait que des moignons carbonisés. Il essayait d'apercevoir, plus au-dessus encore – très haut sur la très haute paroi de la montagne – le col que lui et les autres avaient franchi, se mettant ainsi en sûreté. Tout proches – au point qu'on aurait pu croire pouvoir les toucher de la main – on voyait le petit hôtel où se trouvait autrefois le siège du commandement de Beltrami, l'auberge de la Mariuccia et, de l'autre côté, la fontaine où venaient sans doute encore s'abreuver les vaches de leur pas nonchalant, cette modeste fontaine de pierre qui constituait le plus grand ornement du village.

« Quels jours que ceux-là », pensa le garçon ému, « quelle époque ! Comme on n'en reverra jamais ! » Il se sentait comme un vétéran revenu sur les lieux d'une grande bataille. « Sep, tu n'as pas idée du nombre de ceux qui sont morts pour défendre ces quatre maisons », dit-il.

L'autre fit signe que si, complaisant.

– Bien, soupira le vétéran, après avoir de façon répétée hoché la tête, il est temps pour nous de sortir de cette embrouille.

Pour étudier avec calme ce qu'il convenait de faire et aussi pour se reposer un peu, tous les deux entrèrent dans l'auberge de la Mariuccia. Ils s'étaient à peine assis qu'un habitant de la vallée s'approcha d'eux (Pino le reconnut, c'était le frère aîné, non partisan, d'un très jeune partisan du groupe) et dit à mi-voix, en dialecte : « Tu as reçu la carte, n'est-ce pas ? ».

– Oui justement, et maintenant je ne sais pas où aller, lui répondit Pino.

– C'est moi qui vais te le dire, de la part de Tide.

– Ah, tant mieux.

– Tu dois aller à Ornavasso et te présenter à telle rue et à tel numéro.

– Mais nous venons juste de dépasser Ornavasso.

– Je sais.

– Très bien, dit Pino, rue untel, tel numéro as-tu dit ?

L'autre acquiesça : « Prends garde de ne pas l'oublier. »

– N'aie crainte. Je te remercie.

L'homme sourit en guise de réponse.

– Et ton frère ? lui demanda Pino.

L'autre fit un geste qui signifiait : il est en haut sur la montagne.

– Donc lui aussi s'en est sorti, le jour de la bataille.

L'homme acquiesça encore et sourit de nouveau.

– Sais-tu combien il y a eu de morts ?

– Le jour de la bataille ?
– Oui.
– Dix. On en a ramassé dix.
– Seulement dix ?

L'autre le regarda, un peu surpris : « Combien pensais-tu qu'il y en avait ? »

Pino ne répondit pas : « Y compris le capitaine et le lieutenant Antonio ? » demanda-t-il.

L'homme fit un signe affirmatif. « Et deux autres officiers. » Un semblable rapport de pertes entre chefs et troupe était en soi parlant, mais aucun des trois hommes ne s'en rendait compte : « Les corps du capitaine et d'Antonio, les Allemands les ont rendus à leurs familles », dit-il, « ils leur ont permis de les ensevelir. Tu le savais ? »

Pino fit signe que non. Puis il demanda : « Et maintenant qui commande la brigade ? Bettini ? »

L'autre secoua la tête négativement et fit mine de s'en aller : les questions devenaient trop nombreuses.

– Un moment, qui est-ce ? Dis-le moi, insista Pino.
– Ils te le diront à Ornavasso.
– Non, allez, tu me connais.
– C'est Alfredo, murmura l'autre et, ayant fait un signe de la main en guise de salut, il s'éloigna.
– Mince, fit Pino, mince alors, il n'est plus en prison Alfredo ?

L'homme parti, Mariuccia, l'hôtesse, s'approcha de la table pour prendre la commande. Elle salua Pino d'un imperceptible mouvement de tête, montrant ainsi qu'elle l'avait reconnu ; après quoi elle se comporta comme si elle ne le connaissait pas du tout. Le garçon ne comprenait pas si sa présence était appréciée ou non, et – à force de remâcher le passé – finit par se sentir mal à l'aise. Il réalisait que, pour les civils, les actions des partisans n'avaient pas représenté une partie de plaisir.

Il sirota l'inévitable eau gazeuse (il n'y avait, malheureusement, toujours pas d'orangeade), tandis que son compagnon buvait un verre de vin. L'endroit (les murs revêtus de bois jusqu'à mi-hauteur, les chaises anguleuses, un écureuil empaillé au-dessus de la porte d'entrée, un miroir sans cadre avec une réclame pour le fameux digestif *Ferro China Bisleri)* était en tous points inchangé, le même qu'aux jours glorieux. Seule la disposition des tables était maintenant différente, districtnée, parce qu'il ne s'y trouvait plus les clients partisans qui avaient l'habitude de s'asseoir en groupes. Pino continuait à regarder autour de lui et, de temps en temps, il secouait sa tête blonde, plate sur la nuque. L'émotion ne le quittait pas.

18

A Ornavasso, les deux garçons n'eurent pas de mal à trouver l'adresse. Ils y découvrirent, cachés dans une grange, deux jeunes gens arrivés avant

eux ; un autre arriva vers le soir. C'étaient des inconnus, nouveaux, dépaysés. Au cours de la nuit, en une grimpée de quelques heures, un habitant du village les conduisit tous à un avant-poste partisan en montagne dont Pino découvrit avec joie que le responsable était Tom. Ce dernier portait encore sur la tête le chapeau alpin de son frère, avec l'aigle tout usé : « Pino ! Toi ! Mais c'est devenu une habitude ! C'est toujours moi qui t'accueille ! » dit Tom en lui serrant cordialement la main. « Bravo, tu es revenu. »

– Je crois bien, dit Pino, évasif comme il convient à un homme d'action. Mais il était, au fond de lui, heureux comme un enfant : heureux d'avoir retrouvé son compagnon, heureux aussi parce que les mots d'accueil de celui-ci le classaient parmi les vétérans aux yeux des novices qui l'accompagnaient.

– Tu sais que les « vieux » sont presque tous là ? dit Tom, et il y a un tas de nouveaux, une tripotée tu verras, au point que je ne sais pas comment nous ferons pour les armer tous.

– Dis-moi, j'ai entendu dire qu'à présent le chef c'est Alfredo Di Dio.

– Marco, nous l'appelons Marco, souviens-t'en. Oui, c'est bien lui le chef.

– A l'époque, je veux dire de notre temps, il était en prison. Comment a-t-il fait ? Il s'est échappé ? Où c'est vous qui l'avez libéré ?

– Non. Les fascistes l'ont laissé partir, tu te rends compte ! Et il y a Bettini, Tide, et... enfin tu verras.

Il accompagna les nouveaux venus à une petite étable aménagée en refuge. « Maintenant il vous faut dormir », dit-il, « parce que dès qu'il fera jour vous aurez des kilomètres à vous farcir. »

– Où nous envoies-tu ? demanda Pino, intéressé.

– Au Pan Perdu, un alpage sur le mont Massone. Ici dans la zone de Ornavasso nous sommes déjà trop nombreux. Au Pan Perdu tu trouveras plusieurs des anciens, tu verras.

Il tint allumée une torche électrique, projetant sa lumière blafarde çà et là sur le foin jusqu'à ce que chacun y ait pris place, puis salua tout le monde d'un : « Eh bien, bonne nuit pour ce qu'il en reste » et, ayant éteint la torche, les quitta.

La marche jusqu'au Pan Perdu demanda presque l'entière journée du lendemain. Et ce n'était pas fini car, dans les jours suivants, les nouvelles recrues, comme les anciens, durent se soumettre à une série de dures marches d'entraînement alternées avec de fréquents exercices de « classe sur les coudes » (propres à l'infanterie), de classe de matériel, de tir de fusils et de mitrailleuses. Le décor dans lequel ils évoluaient – parfois en chantant une chanson du temps de Beltrami : « *marcher, marcher, – marcher fait battre notre cœur...* » – était incomparable : une perspective colorée de versants et de cimes de montagnes dépassant la végétation et dominés par le superbe mont Rose qui, avec ses 4600 mètres, est le deuxième sommet des Alpes.

L'officier qui commandait le camp – le « vieux » sous-lieutenant Tide – était très exigeant et s'assurait en personne de la formation de chaque

homme en particulier, surtout pour ce qui était de l'usage des armes. La mise en œuvre systématique de ses programmes était pourtant sérieusement gênée par le continuel afflux de nouvelles recrues, qui remontaient la montagne poussés par les avis de recrutement de la République.

Une ou deux fois, le commandant Marco, *alias* Alfredo Di Dio, vint en visite. Il parla aux hommes réunis, essayant de leur inculquer un juste sens des tâches et des devoirs communs. Il en imposait moins que l'inoubliable commandant Beltrami (en partie à cause de son plus jeune âge car il n'avait que vingt-quatre ans), mais on devinait en lui un feu intérieur que ne possédait pas l'autre, plus détaché. Marco parlait avec élan de patrie, de degré de civilisation, de Dieu. Il parlait continuellement de Dieu qui était sa passion. Leur devoir à tous, disait-il, n'était pas seulement de libérer la patrie de l'oppression allemande, c'était aussi de ramener le peuple à son niveau de civilisation le plus authentique, qui est le niveau chrétien. Du reste – affirmait-il – depuis le Christ il ne peut pas y avoir de véritable civilisation en opposition aux principes du christianisme, et il rappelait que l'Italie n'avait été grande que tant qu'elle avait été réellement chrétienne.

Pino avait l'impression d'entendre parler Michele de Nova et, par certains côtés, son cousin Manno, lesquels se trouvaient Dieu sait où en ce moment s'ils étaient encore en vie. Marco lui paraissait taillé dans le même bois qu'eux, bien qu'il eût des façons décidément plus militaires. « Je ne parviens pas à comprendre si notre commandant est un soldat ou un ascète », dit à Pino, à la fin d'un de ses discours, un partisan adulte arrivé depuis peu. La question recoupait exactement les pensées de Pino.

– Et s'il était à la fois l'un et l'autre ? proposa ce dernier.

– Oui, c'est peut-être ça. Tu as remarqué ? Les « nazis » ont tué son frère, et malgré cela il ne parle jamais de vengeance ; ça n'entre pas dans sa mentalité.

C'était peut-être justement pour ça – pensaient certains – que, dans un moment de lucidité, les fascistes l'avaient laissé partir. En ces temps où pas mal de partisans assaillaient leurs adversaires sur les routes ou dans les maisons et les tuaient même quand ils étaient désarmés, un commandant comme celui-là pouvait constituer une sorte de garantie (au moins pour les femmes et les enfants, lesquels vivaient dans la terreur de ce qui arriverait à la fin de la guerre, désormais clairement perdue). Un homme tel que celui-là se serait certainement opposé au carnage généralisé, peut-être même par la force.

Du point de vue militaire, dès les semaines suivantes, Marco, qui était officier de carrière de l'armée, démontra son habileté : les attaques de ses formations – jamais au hasard et jamais décousues – donnèrent vraiment le départ d'un renversement du rapport de forces dans la région. On commença à penser que l'avantage pourrait maintenant passer aux partisans.

L'afflux de nouvelles recrues au cours des mois de mai, juin, juillet et les suivants, devint théoriquement illimité : désormais les avis d'appel du gouvernement fasciste, au lieu de fournir des hommes à la République, les

fournissaient à la guérilla de toutes couleurs et tendances idéologiques : « Plutôt l'enfer que l'Allemagne » déclaraient les recrues en se présentant aux avant-postes partisans.

Marco ne put en accueillir au-delà d'un certain nombre : il avait déjà multiplié ses brigades, et les maintenir armées et efficaces comportait un effort logistique énorme. En cela, le nouveau collaborateur qui lui était échu se montrait d'une aide précieuse, un jeune officier aussi efficace que lui-même, qui s'appelait Eugenio Cefis et avait pris le pseudonyme d'Alberto. Ce dernier se révélait de plus en plus un organisateur de premier plan : il réussissait à se procurer une foule de choses de toutes parts, y compris de l'argent par le biais de centres de collecte institués à Milan, et des armes par l'intermédiaire des « alliés » qui, de temps à autre maintenant, effectuaient des parachutages sur la dénommée « maison de l'ermite » où fonctionnait aussi une station radio reliée au gouvernement du sud.

Les Allemands et les fascistes, exaspérés par les continuels coups de main, réagissaient comme ils le pouvaient par des ratissages, toujours peu fructueux cependant car Marco – formé par son expérience du combat à Megolo – refusait avec entêtement la bataille rangée. Dans la seconde moitié de juin, Allemands et fascistes firent – avec l'aide de renforts importants venus d'autres provinces – une tentative d'« assainissement » intégral de la région : la val d'Ossola et ses affluents val Vigezzo, val Grande, val Cannobina, furent ratissés jusqu'à la frontière suisse par des colonnes armées. D'en bas, les artilleries et les mortiers battirent les bois, provoquant çà et là des incendies ; les détachements montèrent de partout, brûlèrent les refuges, mais ne réussirent que de façon marginale à atteindre les partisans des diverses formations. Lesquels ne répondaient que par des incursions à retardement ou par des escarmouches de diversion sur les flancs de l'ennemi, déplaçant continuellement d'un lieu à l'autre le gros de leurs forces. Entre morts, blessés et disparus, ils perdirent en tout quelques centaines d'hommes – plus que n'en avait perdu le groupe Beltrami au cours de toute son histoire – mais ces pertes ne suffirent pourtant à affaiblir aucune des formations principales.

Pino, son éternelle trousse de secours en bandoulière, marcha avec ardeur comme les autres, et il put voir, de loin, l'incendie de quelque forêt, entendre aussi les explosions qui se succédaient jour et nuit. Plus d'une fois, d'en haut, il vit la route du lac – si paisible autrefois – encombrée de colonnes armées.

Une formation partisane mineure – non encadrée dans les brigades de Marco – fut surprise au-dessus de Intra et capturée au complet. Les prisonniers, quarante-deux hommes et une femme, furent emmenés à Fondotoce, et « promenés » en colonnes dans les rues du village avec un écriteau qui les qualifiait de « bandits » (la femme marchait devant, effrayée, des chaussures plates aux pieds et son sac à main au bras). A la fin, ils furent tous fusillés.

Les partisans fusillèrent alors les prisonniers qui étaient entre leurs mains et tous ceux qu'ils réussirent à faire au cours d'embuscades répétées, y com-

pris le chef de la *Feldgendarmerie* de la province, capturé par les hommes de Marco alors qu'il revenait justement du massacre de Fondotoce.

Les Allemands, en riposte, prirent vingt et un civils de Baveno, la plupart des hommes âgés, et les fusillèrent sur les rives du lac de la petite ville.

Les partisans répondirent par d'autres exécutions. Les hommes de Marco, mais aussi ceux d'autres formations non extrémistes où persistait le respect de la vie humaine – avaient depuis longtemps constitué, en montagne, des cachettes dénommées « camps de concentration », dans lesquelles ils réunissaient leurs prisonniers pour l'échange. Mais, ces jours-là, de moins en moins de prisonniers étaient acheminés aux « camps » parce qu'un élément nouveau, un élément mauvais, l'esprit de vengeance, allait s'insinuant dans le cœur de beaucoup. Marco – qui pourtant, pour ne pas se faire supplanter, avait approuvé et même ordonné quelques exécutions – le ressentait comme un élément diabolique. Pour tenter de le combattre il demanda et obtint de l'évêque de Novare la venue de deux aumôniers qui s'employèrent à ramener les âmes aigries à la charité héroïque chrétienne.

Entretemps, il insistait avec rigueur pour que, dans ses factions, l'entraînement militaire continue. Déjà les troupes ennemies venues de l'extérieur pour le grand ratissage étaient retournées à leurs bases. Le contrôle nazi-fasciste se cantonnait de nouveau aux zones d'habitation et aux principales voies de communication. Les coups de main partisans – auxquels Pino et Sep eux aussi participèrent plus d'une fois – allaient en augmentant. Mais l'entraînement se poursuivait sans trêve. Marco s'était en effet mis en tête d'accomplir une grande œuvre, quelque chose d'exemplaire qui parvînt à secouer l'opinion publique de l'Italie toute entière. Et à cette fin, il avait besoin d'un instrument de guerre adéquat.

19

Au début de septembre, la nouvelle parvint en montagne que des centaines de miliciens fascistes (Marco estima qu'il devait y en avoir trois cents) avaient été soustraits aux commandements des vallées et envoyés dans d'autres provinces où des offensives partisanes étaient en cours. Un déserteur – qui se présenta à un poste de barrage de la compagnie de Pino et Sep – rapporta en détail la situation de l'état-major de Piedimulera, village situé à huit ou neuf kilomètres de Megolo, sur le même côté de la vallée : il restait là-bas cinquante Italiens et trente Allemands, pour la plupart – précisa le déserteur – des hommes démoralisés et en crise.

En l'absence de Pino qui s'était rendu à la « maison de l'ermite » pour retirer du matériel sanitaire, la compagnie descendit de nuit dans la vallée. Selon un plan étudié personnellement par Marco elle devait, à l'aube, attaquer par surprise ce poste, en collaboration avec une autre brigade partisane, la Valdossola du commandant Superti (mouchoirs verts) qui

opérait dans la zone. Nous ne rapporterons pas les détails ; il suffira de dire que l'effet de surprise échoua et que l'attaque fut repoussée.

Un partisan bleu, gravement blessé, avait été fait prisonnier ; avec cette férocité qui peut naître de l'exaspération, les miliciens (appartenant à la « brigade noire » de Carrara), après l'avoir attaché par les pieds à une charrette, le traînèrent dans la poussière tout au long de la route du village jusqu'à désarticuler son pauvre corps. Les partisans en furent aussitôt avertis par les civils. Indignés, ils attaquèrent de nouveau et, pour la seconde fois, furent repoussés.

L'action sur Piedimulera semblait avoir échoué, quand le commandement allemand abandonna inopinément le village, embarqué sur quelques camions qui se dirigèrent à grande vitesse vers Domodossola.

Les partisans verts quittèrent alors leurs positions et se transférèrent un peu plus en arrière, sur un pont qui enjambait la route de Domodossola, s'y disposant avec leurs mitrailleuses de façon à la barrer. « Partis les bœufs, fermons l'étable » bougonnaient plus d'un. Il paraissait en effet invraisemblable que les fascistes eux aussi tentent de s'en aller, maintenant qu'ils ne pouvaient plus le faire par surprise. Pourtant, deux heures plus tard, l'état-major fasciste de Piedimulera se présenta inopinément sur la route au grand complet, à bord de quatre camions. Les mitrailleuses partisanes attendirent de les avoir bien à portée de tir puis ouvrirent le feu, investissant les quatre véhicules qui, frappés de façon répétée, s'arrêtèrent. Les miliciens sautèrent à terre au milieu des hurlements de leurs blessés et, se faisant comme ils le pouvaient un écran de leurs véhicules ou se jetant dans l'herbe sur les côtés de la route, tentèrent désespérément de se défendre. Mais la disproportion des forces était grande, et la position à découvert très hasardeuse pour eux.

Le fracas de la fusillade parvint aux bleus qui, immédiatement, accoururent comme des fous. Voyant ce qui se passait, ils prirent position sans être vus dans les champs sur les deux côtés de la route, installèrent leurs armes et ouvrirent eux aussi le feu. Les fascistes essayèrent alors de faire également front à ces nouveaux ennemis, mais les rafales des mitrailleuses, des mitraillettes et des fusils mitrailleurs, venues de trois côtés à la fois, passaient au-dessus d'eux en se croisant, les fauchant, criblant leurs camions, les forçant à répondre de plus en plus faiblement. A la fin, tout mouvement ayant pratiquement cessé autour des camions, une femme, une auxiliaire, leva, d'une cabine, un chiffon blanc. Aussitôt les partisans accoururent de toutes parts, armes aux poings, en proie à un enthousiasme indescriptible, Sep comme les autres. Il se rendit compte que les fascistes n'étaient pas cinquante, mais sensiblement moins, à peine une trentaine. Ils gisaient renversés dans les voitures, sur la route, dans les champs autour de la route. Certains étaient encore vivants et les partisans – même les partisans chrétiens de Marco – les achevèrent en leur tirant dans la nuque. La femme était repliée sur elle-même dans la cabine d'un camion, un filet de sang lui sortait de la bouche. Elle leva péniblement son visage terreux vers les ennemis :

« S'il vous plaît », dit-elle doucement, « tirez-moi dans la tête. » Alors un des chrétiens de Marco lui obéit.

Les vainqueurs, après avoir compté les cadavres, se mirent à les aligner sur un pré, mais s'arrêtèrent bientôt : ils commençaient à ressentir dégoût et remords pour ce qu'ils avaient fait. Les deux formations se partagèrent en hâte les armes des vaincus et quittèrent les lieux.

La nouvelle de ce massacre féroce sema la terreur dans les petits noyaux fascistes et allemands restés en garnison dans les vallées, car ils se savaient désormais trop inférieurs en nombre par rapport aux partisans. Même, l'ignorance dans laquelle ils se trouvaient de l'importance réelle de l'ennemi, multipliait dans la tête de chacun la disproportion des forces.

Le commandement allemand et fasciste de la zone sollicita – par l'intermédiaire de l'archiprêtre de Domodossola – une rencontre urgente avec le commandement partisan. Marco entrevit ainsi tout à coup la possibilité de réaliser enfin son programme. A la demande de trêve qui leur fut faite, il répondit – en accord avec le commandant Superti – en exigeant en échange l'évacuation de la zone toute entière, du lac à la frontière suisse (il s'agissait d'une moitié de la province de Novare). Les Allemands pourraient partir avec leurs armes, les fascistes avec les seules armes personnelles des officiers. La proposition fut, à l'étonnement des chefs partisans, acceptée sans discussion, et l'évacuation fixée à quelques heures de là. Marco devait se dépêcher d'envoyer à Domodossola les quelques camions et hommes qu'il avait sous la main, pour la prise en consigne des armes et du matériel qui serait abandonné.

Tout cela eut lieu dans la nuit du 9 au 10 septembre. Le 10 à l'aube, trois cents hommes de la brigade partisane Valtoce de Marco (mouchoirs bleus) et Valdossola de Superti (mouchoirs verts) entrèrent en rangs serrés dans la petite ville.

20

Cette fois Pino était présent. Il entra fièrement encadré dans sa compagnie, son fusil sur l'épaule et sa trousse de secours en bandoulière. Aux ordres de Marco qui donnait le tempo, les partisans avancèrent au pas cadencé, fiers de leur grand succès. Tout à coup ils se mirent à chanter leur chanson : *Marcher, marcher – marcher fait battre notre cœur...* Ils étaient pour la plupart en culottes courtes kaki ou vert-de-gris, beaucoup avaient les cheveux en bataille, par nécessité ou coquetterie, certains portaient la barbe à l'imitation des chasseurs alpins – peu nombreux désormais – qui se trouvaient dans leurs rangs et qui en constituaient le nerf réel (ici comme ailleurs, dans toutes les grandes formations partisanes italiennes). La plupart d'entre eux étant très jeunes, ce n'était pas sous les armes qu'ils avaient appris à marcher, mais dans les organisations de jeunesses fascistes.

Tout autour grondait la foule, vraiment énorme, bien qu'il fût sept heures du matin. Femmes, hommes, enfants, des milliers de personnes, tout

Domodossola était là, parce que personne n'avait voulu rester chez soi en des heures pareilles. Tous criaient, tapaient des mains ou des pieds, lançaient avec enthousiasme des fleurs cueillies en hâte dans les petits jardins et dans les champs. Les cloches d'une église se mirent tout à coup à sonner la marche du Piave.

« Une apothéose », se disait Pino en s'efforçant de garder le pas (entreprise dans laquelle il n'était pas très habile), « c'est une apothéose, un triomphe. Merci braves gens, merci... ». Il lui semblait, par moments, que c'était lui que tout le monde acclamait.

« Section, halte ! » ordonna Marco quand la colonne eut rejoint la place principale. La foule, qui avait en masse suivi les partisans, se pressait tout autour et dans les voies adjacentes. Alors Marco parla : il nomma de façon répétée l'Italie, avec une émotion toujours renouvelée – il en parlait comme d'une femme dont il aurait été amoureux – il rappela que les partisans étaient tenus de donner au peuple l'exemple du patriotisme et du plus haut degré de civilisation : au peuple d'ici et au peuple italien tout entier. Si la barbarie qui est dans la nature de la guerre – dit-il – pouvait quelquefois les avoir entraînés (il ne le nomma pas, mais on comprenait qu'il faisait allusion au sauvage massacre de Piedimulera), ils devaient maintenant se dominer et recommencer à donner l'exemple de la plus grande civilité. Enfin, il parla de façon insistante de Dieu. Il conclut en ordonnant que chaque détachement rejoigne son cantonnement en ville et, tout de suite après – y laissant seulement quelques sentinelles – revienne ici pour une messe d'action de grâces. Ainsi fut fait : la messe solennelle, à laquelle partisans et foule mêlés assistèrent enthousiastes, quelques heures plus tard, constitua, comme c'était dans les intentions du commandant, la cérémonie culminante du jour.

La zone libérée – la moitié d'une province, on l'a dit, avec soixante communes et quelque quatre-vingt mille habitants – était de forme *grosso modo* triangulaire : les deux côtés vers le nord touchaient la Suisse, seul le côté méridional jouxtait la république fasciste. Cette dernière frontière, longue d'environ quatre-vingts kilomètres, courait pour moitié sur l'inaccessible chaîne de montagnes qui culminait au mont Rose, et pour l'autre moitié, sur la rive septentrionale du lac Majeur, elle aussi assez impraticable. Ce n'est qu'au point de rencontre de la chaîne du Rose et des montagnes du lac que se trouvait une étroite bande de plaine : l'embouchure de la vallée de l'Ossola, large de quelques kilomètres à peine. L'unique route et l'unique voie de chemin de fer qui conduisaient en territoire libéré passaient par là ; c'était donc en ce point précis – où s'élevait le village d'Ornavasso – qu'il fallait s'attendre au futur assaut ennemi, au moins le principal, car dans la zone du lac il existait aussi une entrée mineure – la val Cannobina – parcourue par une étroite route sinueuse qui montait vers l'intérieur à partir du riant village riverain de Cannobio. Or, à Cannobio le jour même de l'évacuation, les fascistes de la Decima Mas étaient accourus pour implanter une tête de pont ; difficile à ravitailler, il est vrai, à travers la plate étendue du lac.

Pino passa quelques jours à Domodossola où il assista et – dès que le service le lui permettait – participa, aux manifestations de fête spontanées qui suivirent la libération. Il se baladait à toutes heures du jour dans les rues pavées de la petite ville, habituellement en compagnie de Sep. Il se répétait vaguement qu'il aurait dû visiter le collège où avaient étudié son frère Fortunato et son cousin Manno, sans pourtant s'y résoudre.

Les gens ne cessaient pas d'acclamer les partisans et, quand ils les rencontraient, leur serraient la main, leur tapaient dans le dos, les remerciaient avec une chaleur sincère. Sur les murs, les manifestes menaçants de la république fasciste furent recouverts par de sèches proclamations des commandants Marco et Superti qui annonçaient l'avènement des pouvoirs ; s'y ajoutaient celles de la junte de gouvernement qu'ils avaient tout de suite installée, exaltées et inévitablement déclamatoires : « *par la seule vertu des poitrines italiennes... l'oriflamme de la rédemption de la patrie flotte sur les cimes et dans les vallées de l'Ossola* ». D'autres bandes commencèrent à descendre des montagnes et des vallées intérieures, partisans de toutes couleurs : communistes, monarchistes, socialistes, mais surtout garçons du pays sans coloration précise qui, souvent, avaient pris le maquis pour se soustraire à l'appel. Ils étaient vêtus de toutes les façons possibles, parfois les plus invraisemblables, certains carrément en Allemands, et – sauf les communistes – étaient manifestement moins disciplinés que les hommes de Marco qui l'étaient déjà peu.

Pino et Sep en sondèrent certains pour essayer de savoir ce qu'ils pensaient de la situation, mais les partisans leur répondaient la plupart du temps par des plaisanteries faciles auxquelles Sep, amusé, riait chaque fois. Ils ne semblaient pas dans l'ensemble avoir de programme très clair pour le futur, sauf les communistes (les « garibaldiens » comme ils se faisaient appeler) qui, toutefois, au lieu d'exposer leur programme, répétaient qu'ils étaient déterminés à respecter l'actuelle alliance avec les autres partisans ; en quoi Pino se disait qu'ils paraissaient sincères. Mais ils parlaient surtout d'un de leurs succès en val Formazza (l'une des vallées qui montent de la vallée principale vers la frontière suisse) d'où ils affirmaient avoir, dans les jours précédents, eux aussi chassé les fascistes. On sentait en eux une légitime jalousie pour le si grand succès remporté par Marco.

En l'espace de quelques jours, quand on eut fait main basse sur tout le matériel fasciste possible, beaucoup des partisans derniers arrivés entreprirent de faire la chasse aux « espions fascistes », c'est-à-dire, en réalité, à quiconque ne leur plaisait pas. Ils en furent promptement dissuadés par la fureur de Marco. Il faut dire que la junte du gouvernement, de qui dépendaient les épurations, était composée d'éléments de tous les partis (avec, au début, des récriminations de la part de certains qui auraient voulu que leur couleur soit davantage représentée. Cependant le désir de vivre malgré tout l'aventure prévalait en chacun des hommes, conscients de son aspect provisoire).

Des réfugiés politiques et des internés militaires commencèrent à affluer de Suisse et – encore plus appréciés – des fonctionnaires suisses des administrations cantonales voisines qui avaient l'intention d'étudier la façon d'apporter de l'aide : les populations montagnardes d'au-delà des frontières étaient en effet très sensibles au sort de celle de l'Ossola, par tant de côtés semblables au leur, et elles entendaient la soutenir.

Entretemps, les communistes continuaient à mesurer le succès de propagande obtenu par les partisans chrétiens (la presse et la radio du monde entier parlaient de la « république de l'Ossola »), et même si, extérieurement, ils affichaient la même exaltation que les autres, ils le supportaient de moins en moins. Finalement ils décidèrent d'effectuer un coup de main afin d'y superposer un succès personnel : ils se portèrent tous à l'embouchure du val de l'Ossola, au-delà de la ligne Ornavasso-Mergozzo établie par Marco et Superti dans les accords de trêve et, le 13 septembre, avec d'autres forces communistes qu'ils avaient fait venir de l'extérieur, ils se lancèrent à l'assaut de Gravellona. Si le coup réussissait ils pourraient ensuite constituer l'avant-garde armée de la république partisane tout entière. Mais à Gravellona ils tombèrent sur les Allemands qui, non seulement les repoussèrent et leur infligèrent des pertes cruelles, mais contre-attaquèrent. Pour pouvoir décrocher et retourner sur la ligne de trêve, les communistes furent contraints de demander l'aide de Marco. Celui-ci la leur donna à contrecœur, puis – craignant que les Allemands n'avancent aussi dans l'Ossola – se mit à fortifier fébrilement l'entrée de la vallée entre Ornavasso et Mergozzo.

A ce travail fut employée, avec d'autres, la compagnie de Pino et Sep qui durent donc abandonner leurs loisirs de Domodossola pour rejoindre Ornavasso.

21

C'était le sous-lieutenant Tide qui commandait la compagnie, cet homme peu bavard à la suite de qui Pino avait fui les nazis à Megolo. Tide avait l'habitude de travailler avec ses hommes : d'abord ils abattirent plusieurs gros arbres qui poussaient le long de la route nationale. Pino – de façon plutôt maladroite et s'attirant diverses moqueries – participa avec les autres au travail de cognée. Comme eux il s'attacha aux câbles liés aux cimes pour guider les arbres dans leur chute et faire en sorte qu'ils s'abattent en travers de la route pour la barrer ; comme eux il salua par des acclamations l'éclatement des géants verts et le grondement de leurs branches qui se brisaient pesamment sur le sol. La chute de chaque arbre avait quelque chose de la fin d'un monde, et les petits hommes laissaient éclater leur joie à de telles démonstrations répétées de leur pouvoir. Puis, toujours avec Tide qui participait en personne au travail de pioche, les partisans introduisirent des charges explosives dans le pavement de quelques ponts et les firent sauter. De cela aussi, de la destruction des œuvres humaines, ils jouissaient comme d'une manifestation de leur pouvoir sur les choses. Ensuite ils se

mirent à creuser une longue tranchée à travers toute la vallée, la renforçant de loin en loin par quelque fortin enfoui. Ils passèrent plusieurs jours en travaux sans que les Allemands ne se montrent. Enfin ils commencèrent sur les ouvrages établis, des tours de garde réguliers, monotones et ennuyeux après tant d'agitation.

Nombre de jeunes de l'Ossola demandaient maintenant de s'unir aux partisans, si bien que Marco fut contraint de réorganiser ses troupes, augmentées en nombre : il divisa les détachements en deux divisions, de trois brigades chacune.

« Deux divisions, rien que ça ! Nous sommes devenus deux divisions ! » commentaient certains avec satisfaction durant les tours de garde.

Tide, réfractaire à toute emphase, finit par en avoir assez : « Par rapport aux demandes d'enrôlement, le nom de division est loin d'être déplacé, non ? »

– Bien sûr. J'en suis plus que convaincu. Déplacé ? Qui dit que c'est déplacé ? Pourquoi dites-vous ça ?

– Parce que comme armement, en revanche, nous faisons pitié : tu parles de divisions ! Et comme entraînement, comme efficacité, encore plus. Le fait est qu'il n'y a pas moyen de s'exercer sérieusement.

– Tide a la manie de l'entraînement, commentait quelqu'un, comme Marco. Ils font une fixation !

– Imbéciles, disait Tide, c'est quoi une armée sans entraînement ? Ce n'est pas une armée, ce n'est rien. Vous savez ce que ça veut dire le mot armée ? Ça veut dire « armé », au sens large, préparé, exercé. Voyez les Allemands : ils ont contre eux l'Amérique, la Russie, l'Angleterre, les partisans de l'Europe entière. Ils sont un contre dix en nombre et ils ont aussi tous les torts du monde : mais ils tiennent, ils résistent, parce qu'ils sont organisés et entraînés sérieusement.

– Mais aussi parce qu'ils sont... comment dire ? valeureux. N'est-ce pas ?

– Oui, répondit Tide, ils sont valeureux, ça c'est un fait, malheureusement.

– Mais ce n'est pas vrai que nous sommes désarmés, fit observer un des derniers arrivés, outre les parachutages américains, nous avons les armes abandonnées par les fascistes.

– C'est vrai, l'appuya Sep, et il se mit à énumérer : « Trois canons, deux mortiers de 81, et puis des mitrailleuses, des mitraillettes, des fusils. »

– Et ça c'est un armement pour deux divisions ?

– Nous avons aussi le train blindé qui se trouve à la gare de Domo.

– Le train blindé ! murmura Tide. Bon pour ne savoir qu'en faire sans les munitions. Il secoua la tête et se tut.

Les journées se succédaient : c'étaient de belles journées de début d'automne, tièdes, avec le soleil – non plus brûlant comme en été – qui ravivait les prairies du fond de la vallée, à l'herbe maigre, montagnarde, constellée de fleurs. Au milieu de la vallée grondaient les eaux du fleuve Toce, om-

bragé par des arbres aux troncs revêtus de lichen. Parallèle au fleuve s'étirait la voie de chemin de fer du Simplon qui, maintenant qu'elle n'était plus parcourue par des convois, semblait lentement perdre son aspect artificiel et se transformer elle aussi en quelque chose de naturel, avec cette herbe qui pointait entre les pierres du ballast. Sur les deux côtés de la vallée les montagnes s'élevaient presque à la verticale, parois très hautes, serrées les unes contre les autres avec, çà et là, de rares châtaigniers dans les plis de la roche et, tout en haut, quelque sapin, droit et noir sur le ciel.

Durant les tours de garde, Pino, assis dans la tranchée, son mouchoir bleu autour du cou, détachait parfois les yeux du livre de pathologie chirurgicale que lui avait donné le capitaine Beltrami (« regardez-moi ce crétin, de quelle façon il monte la garde ! » avait une ou deux fois inutilement pesté Tide) et rêvassait. Se rendaient-ils compte, à Nomana, qu'il était ici, participant à cette grande aventure ? Sûr qu'en ce moment, ils ne pouvaient pas s'imaginer qu'il « veillait en armes » : il se répétait l'expression, « veiller en armes », entendue dans quelque conversation, et il s'en délectait. Tel est, en certains moments, le pouvoir de la poésie, même rhétorique, et même sur des esprits aussi peu portés à la poésie que le sien.

Tous les deux ou trois jours Marco, ou encore Alberto l'organisateur, nommé par la suite son vice-commandant, venaient jeter un coup d'œil sur la ligne défensive. Derrière, à quelques kilomètres, ils en faisaient préparer une deuxième, et, plus en arrière encore, une troisième.

Des tours de repos furent établis pour les détachements. C'est ainsi que la compagnie de Tide – Pino et Sep compris – put retourner à Domodossola.

22

Là, l'enthousiasme des premiers jours n'avait pas encore diminué.

Pino, cette fois, décida de visiter le collège de ses frères, surtout qu'il avait appris que l'un des enseignants de Science faisait partie, en tant que commissaire à l'instruction, de la junte du gouvernement. S'il ne put toutefois parler au commissaire, il parla à d'autres personnes du collège dont un maître d'études – un clerc à la figure boutonneuse, à peine plus âgé que lui – qui avait été camarade de classe de Fortunato. « Ton frère », affirma celui-ci après les premiers mots de bienvenue, « deviendra sans aucun doute un grand industriel. Fortunato Riva ! Il est doué d'un sens des affaires dont je n'ai jamais vu l'égal.

– C'est vrai. Mais quelles affaires pouvait-il traiter quand il était ici au collège ?

– Ici aucune, bien sûr. Mais je parle de sa *forma mentis*, tu comprends ? Tu veux que je te dise ? Quand j'entends parler d'industriels milanais, je ne pense pas – que sais-je, moi – aux Pirelli ou aux Donegani. Non, c'est tout de suite ton frère Fortunato qui me vient à l'esprit.

– Oui, l'approuva Pino avec modestie. Puis il développa : Je veux dire que, du côté de notre père, lui a surtout hérité de l'habileté dans les affaires.

– Manno Riva, par contre, n'était pas comme ça, continua, toujours un peu dogmatique, le maître d'études, et, à la façon dont tu parles, toi non plus, il me semble.

– Oh, moi non, c'est sûr, dit Pino. Mais cette fois il ne dit pas : je suis un bon à rien ; il ne le disait plus depuis que le capitaine Beltrami, en lui confiant le manuel de pathologie, avait déclaré : « Quand tu auras fait ton devoir tu ne seras plus un bon à rien, n'oublie pas ça. » En ce moment même il se souvenait de Beltrami : « Comme il m'a aidé, pauvre capitaine, quel bien il m'a fait », pensa-t-il avec une secrète gratitude.

Pino resta à bavarder un long moment avec le jeune instituteur. Par la suite, il revint le voir, et sortit même se promener avec lui dans les rues de Domodossola. « Ceux qui te voient avec moi », fit observer le novice, faisant allusion à sa soutane, penseront qu'ils ont raison de vous appeler" œuvre pie".

– Œuvre pie ? Ah oui, j'ai entendu ça.

– Les autres partisans vous appellent comme ça par envie, parce que vous autres, avec le mouchoir bleu, vous êtes les meilleurs et que vous avez été les vrais libérateurs de l'Ossola. Même les autres gens, maintenant, commencent à vous appeler comme ça : parce que vous n'avez pas honte d'être chrétiens, je crois.

– Chrétiens nous ? C'est à voir ! Si tu savais ce qui est arrivé à... (il pensait à Piedimulera.) Enfin, laissons tomber. Pino changea de conversation : « Dis-moi plutôt, justement, à propos des gens : que pensent-ils, les gens, en général ? J'ai entendu dire qu'ils sont obligés de se serrer la ceinture de belle façon. »

– Oui. Mais ils ne se plaignent pas. Ils espèrent tous que la Suisse les aidera, et en fait, il y a eu quelques arrivages : des pommes de terre surtout. De toute façon, il vaut mieux avoir faim mais être libre. Presque tous ceux que je connais pensent la même chose : tous je te dis. Le problème, plutôt, ce sont ces commissaires de gouvernement qui...

– Ah oui. Dis-moi. Qu'est-ce qui se passe réellement ? Tu devrais être informé, avec ce professeur que vous avez et qui fait partie du gouvernement.

– Oh, si ce n'était que de lui... Le séminariste secoua la tête : « Celui-là ne critique jamais les autres de la junte ; ce n'est pas par lui qu'on sait quelque chose. Mais quand même, on le voit à sa tête, quand les autres exagèrent. »

– Quels autres ? Tous les autres ?

– Non, non, pas tous, tu es fou ? On serait frais alors ! Non, il se passe la chose suivante : alors que certains des commissaires se démènent pour résoudre les problèmes (en premier lieu le problème alimentaire, puis celui des transports : tu sais qu'ils sont en train de rétablir la ligne du Simplon pour pouvoir recevoir les aides de la Suisse. Ils sont aussi en train de

construire cette piste d'atterrissage pour les avions américains...) Il s'interrompit : « Mais qui sait si les avions américains descendront vraiment. »

– Espérons-le. Sinon tu vois le tintouin.

– Enfin bref, continua l'instituteur, il y a des commissaires qui travaillent donc très dur, sans s'épargner. Mais d'autres... En général, tu vois, ce sont ceux qui sont arrivés après, qui ont pris la place de certains, déjà installés. Ils prétendent s'occuper de ce qui ne les regarde pas, ils promulguent des lois étranges, mais surtout ils n'arrêtent pas de s'engueuler entre eux et font tourner en bourriques ceux qui travaillent. Ils ne sont pas d'ici, ils viennent tous de l'extérieur, et il semblerait qu'ils soient importants, je ne sais pas... En somme, qui ils sont réellement, je n'arrive pas à le comprendre.

Il s'agissait, en réalité, d'intellectuels utopistes – qui n'avaient pas tous la charge de commissaire mais qui croyaient posséder les clés pour résoudre n'importe quel problème, national ou même humain. Ils avaient débarqué dans l'Ossola (et il continuait d'en arriver, comme des mouches attirées par le miel), certains venant de Suisse – où ils s'étaient réfugiés à l'armistice – d'autres de Milan et de Turin à travers les montagnes. Avec l'appui des compagnons de foi politique présents dans la junte, ils avaient parfois réussi à faire sauter quelque modeste commissariat déjà installé et maintenant s'employaient tous ensemble – commissaires ou pas – à en faire sauter d'autres. En même temps, au cours d'interminables réunions, en particulier à l'*hôtel Terminus,* ils discutaient du renouveau de la culture et de la nature humaine, et prétendaient promulguer des décrets pour le favoriser. Les commissaires qui travaillaient sérieusement avaient d'abord considéré ces utopistes d'un œil distrait, mais à présent ils s'en inquiétaient parce que le désordre était en train de devenir accablant.

– On n'a pas le temps de faire des élections, voilà le hic. C'est moi qui te le dis : quand nous pourrons faire des élections régulières, affirma avec optimisme le jeune instituteur, on verra bien que ces gens-là ne sont pas du tout suivis. Ce sera le seul moyen de s'en débarrasser.

– Oui, c'est possible. C'est étrange quand même, commenta Pino, d'un côté il y a ceux qui travaillent dur, et de l'autre... bah, selon moi, nous devrions tous essayer d'aider ceux qui travaillent ; il nous faudrait, dans les limites de nos possibilités, travailler aussi. Moi par exemple... tu sais que de temps en temps j'y pense ? Qu'est-ce que tu en dis ? Si je me présentais à l'hôpital ? Si j'offrais de travailler gratis à mes heures libres, tu crois qu'ils ne me prendraient pas ?

– Si tu ne te fais pas payer, c'est sûr qu'ils te prendront, lui dit l'autre. Il réfléchit un peu : « C'est vrai que... En fin de compte, à l'hôpital, c'est un travail que je pourrais faire moi aussi ; surtout maintenant qu'ils sont en train de transformer en hôpital une aile du collège. Devenir partisan, avec le risque de tuer quelqu'un, non ; mais travailler à l'hôpital... Tu sais que ça ne me semble pas une mauvaise idée ? »

– Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda Pino. Je pourrais parler aujourd'hui même à mon commandant.

Mais Tide ne lui donna pas l'autorisation. « Nous sommes sur le point de retourner sur les lignes, laisse tomber. De toute façon tu n'aurais même pas le temps de commencer. »

C'est ainsi que le séminariste à la figure boutonneuse se présenta seul à l'hôpital, fut accepté, et n'eut plus le temps de se balader avec Pino.

Quelques jours plus tard, par hasard, il rencontra son ami qui traversait la ville avec sa compagnie en bon ordre, en direction d'Ornavasso. Le camion de Pino s'était arrêté à un carrefour, et le séminariste accourut tout joyeux : « Ils m'ont accepté, je veux dire à l'hôpital » annonça-t-il. « J'ai déjà commencé à travailler. Tu as eu une idée magnifique. »

– Tant mieux, lui cria Pino depuis la caisse du camion, et il ajouta, cordial : « Je suis content. »

– Tu sais quoi ? lui cria l'autre. Ça se voit que tu es le frère de Fortunato ; tu es un réalisateur né, toi aussi. Ah ces industriels milanais ! »

Pino, à cause du ronflement du moteur qui avait augmenté, n'avait pas compris les derniers mots : « Qu'est-ce que tu dis ? » cria-t-il en se penchant.

– Je dis : ah ces industriels milanais ! hurla le séminariste en saluant joyeusement de la main tandis que le camion s'éloignait – en piteux état, son pare-brise manquant ayant été tant bien que mal remplacé par une couverture ; à son bord se trouvaient le prometteur industriel milanais, son ami Sep, le sous-lieutenant Tide et les autres partisans.

23

Les jours d'attente recommencèrent à l'orée de la vallée, dans la tranchée construite par la compagnie. Les vivres et, de temps à autre, un peu de matériel de guerre, arrivaient par camion de Domodossola. En même temps arriva un jour un exemplaire du petit journal de la division, le « Valtoce » (guère plus important qu'un tract, mais imprimé) dont l'éditorial, cette fois, prenait en considération l'appellation « œuvre pie » par laquelle les formations de Marco étaient désignées. *« Si par "œuvre pie" ces messieurs entendent faire allusion à la droiture morale de notre commando, ou encore à la protection assidue et à l'intérêt que nous avons toujours activement prodigués aux populations civiles, alors nous répondons que nous sommes fiers d'être de l'"œuvre pie". »* Les partisans de l'équipe, réunis pour le repas, commentèrent la chose, partagés entre l'amusement et l'agacement. « A présent, ils l'impriment même noir sur blanc, que nous participons de l'"œuvre pie". »

– Si seulement ils étaient capables de faire chanter la mitraille comme nous !

– Ce sont les communistes qui ont commencé à nous appeler comme ça, mais vous avez vu : ils ont réclamé un de nos aumôniers et ils prennent soin de lui. Des communistes qui, tous les dimanches, écoutent la messe comme nous... Il n'y a pas de quoi rire ?

– Sûr qu'il y a de quoi rire.

– En tout cas ça signifie qu'on leur a appris quelque chose.

Pino approuva satisfait. Mais pas son ami Sep, que le surnom – il s'en aperçut – ennuyait beaucoup. « Allons, ne fais pas la tête pour si peu », lui dit-il.

– On devrait leur flanquer une bonne raclée à ceux qui nous appellent comme ça, fit Sep rageusement, alors vous verriez qu'ils arrêteraient. Le mouchoir bleu, autour de son cou, s'était recroquevillé comme le mouchoir au cou des paysans de Nomana.

– Quand tu rentreras chez toi, personne ne saura qu'ici ils nous appelaient « œuvre pie », lui dit Pino. Mais l'autre continuait à se montrer mécontent.

Cependant de bien plus graves problèmes planaient. Certains signes avant-coureurs laissaient penser que l'attaque ennemie était imminente. Par deux fois un avion de reconnaissance allemand survola lentement les trois lignes défensives construites à l'orée de la vallée ; des informations écrites ou verbales (apportées en général par des femmes ou des enfants) relativement à un croissant regroupement de troupes, arrivaient désormais continuellement depuis la zone occupée limitrophe. Les commandants Marco et Superti installèrent donc sur la première des trois lignes défensives toutes leurs forces en état de combattre. Mais celles-ci, au moment décisif, se révélèrent inexplicablement exiguës : à peine deux cents hommes aux mouchoirs bleus à droite du fleuve Toce et autant de verts à gauche. Les autres partisans, de différentes couleurs et tendances idéologiques – regroupés en trois formations – protégeaient la rive du lac, en particulier la deuxième étroite voie de pénétration dans l'Ossola à travers le val Cannobina. C'est là que, en retrait, Marco – qui avait peu confiance en ces alliés – installa en réserve une autre centaine de ses bleus. Comme « moyen d'action » lui restait seulement sa compagnie de commandement, qu'il retint près de lui à Domodossola : à peine cent hommes au total, mais les meilleurs dont il disposait.

A l'aube du 11 octobre les fascistes, appuyés par quelques détachements allemands, s'avancèrent : il s'était passé un mois depuis leur fuite ; ils attaquèrent en même temps en val Toce et en val Cannobina.

Un soudain tir de mortiers avertit Pino et les autres que le bal commençait. Les partisans, nichés dans la première tranchée et dans ses rares fortins, répondirent par le feu de leurs mitrailleuses. L'ennemi, à son tour, se mit à tirer avec ses armes automatiques : bizarrement, là devant, ils ne donnaient pas l'impression d'être nombreux, juste une grosse patrouille. Il y eut, de part et d'autre, quelques-unes de ces longues rafales qui sont comme la voix de la mort. Agenouillé dans la tranchée, Pino tirait avec son fusil, absolument à l'aveuglette dans la verdure, brûlant une cartouche après l'autre ; près de lui, Sep tirait avec un plus grand acharnement encore. « Arrêtez », leur cria un partisan plus ancien. « Vous voulez donc dépenser toutes les munitions pour rien ? »

Pino et Sep, mortifiés, cessèrent de tirer. Les autres bleus aussi modérèrent peu à peu leur tir. Quel dommage que le lieutenant Tide ne fût pas là ! Aux premières lueurs de l'aube en effet, ne soupçonnant pas l'imminence de l'attaque, il avait profité d'un camion qui retournait à Domodossola pour aller retirer du matériel. Et voilà qu'après un certain temps de cette fusillade réduite, quelques partisans – les plus hardis – décidèrent de sortir de la tranchée et de s'approcher de l'ennemi afin, disaient-ils, de l'apercevoir. Il en résulta que les autres, pour ne pas risquer de les toucher, cessèrent presque complètement de tirer.

Le feu adverse semblait en revanche augmenter, sans toutefois devenir très nourri. Soudain – fait tout à fait nouveau –, de rudes explosions chargèrent l'air de nuées de fumée rougeâtres. « Les 88 allemands ! » C'est l'artillerie allemande qui tire « en cadence. » Certains des derniers arrivés, très impressionnés, se jetèrent dans le fond de la tranchée, s'écrasant contre terre comme pour s'y enfoncer quand les projectiles ennemis en frappaient les parois. « A quoi vous jouez ? Aux sous-marins ? » cria l'un des anciens.

« Sous-marins ! Elle est bien bonne ! » commenta un autre.

La plaisanterie plut, fut répétée, mais les sous-marins firent la sourde oreille. Tout à coup, l'un d'entre eux, puis deux, puis trois sautèrent même hors de la tranchée et se mirent à courir furieusement vers l'arrière. Plusieurs autres les imitèrent, terrorisés à l'idée de rester là, sans bouger, dans ce trou, au milieu de cette pagaille. Visiblement les idées commençaient à se troubler. Cette retraite sauve-qui-peut était aussi arbitraire et contraire à la règle que l'avait été le précédent mouvement inverse. Pris de colère devant tant de désordre et de couardise, certains des plus combatifs sortirent alors et se portèrent en avant avec ostentation. Ceux qui restaient dans la tranchée, se sentant inutiles, sortirent l'un après l'autre, qui vers l'avant, qui vers l'arrière. « De toute façon », pensaient ces derniers, en progressant avec armes et bagages sur le dos, « il y a encore deux autres lignes d'où résister. »

Arrivés au village de Ornavasso (dont toutes les portes et les fenêtres étaient barricadées sur les civils entassés dans les maisons aux toits de pierre), ils tombèrent sur le sous-lieutenant Tide qui arrivait en courant et qui les agressa comme une bête sauvage : « Imbéciles, tas d'idiots, pourquoi vous retirez-vous ? Qui vous a donné l'ordre ? Et vous vous dites des combattants ? » Ils s'arrêtèrent terrorisés.

– Allons demi-tour, et tout le monde de nouveau dans la tranchée avec moi.

Ils firent tous volte face et, mortifiés, retournèrent sur la ligne. Peu après, l'un de ceux qui s'étaient au contraire portés vers l'avant vint les rejoindre : « Il y a les fascistes au passage à niveau », annonça-t-il hors d'haleine. « On les a d'abord dispersés avec nos grenades, mais ils sont revenus en force et ils ont repris la maison du garde-barrière. Il nous faut des renforts. »

– C'est moi qui vais t'en donner des renforts, hurla en réponse Tide, à coups de pied au cul, je vais te les donner. Qui a donné l'ordre de sortir de

la tranchée ? Comment pouvons-nous tirer d'ici si vous vous trouvez là dans nos pattes ?

Le partisan – un garçon vif et courageux – prit un air contrit. « Allons », lui cria Tide, « retourne avec les autres et dis-leur de réintégrer la tranchée, tous et tout de suite. Tout de suite, tu as compris ? Et tous. C'est un ordre. »

L'autre s'exécuta. Les téméraires revinrent donc sur leurs pas, pestant contre la pusillanimité des chefs (lesquels en fait, se réduisaient ici au lieutenant Tide). La ligne se reconstitua.

Elle se reconstitua dans cette zone ; mais pas dans les zones latérales, c'est-à-dire plus à droite, au pied de la montagne, et aussi à gauche sur la rive du fleuve, où des désordres analogues s'étaient produits. Toujours à gauche mais plus loin, au-delà du fleuve, on entendait les mitrailleuses et les mitraillettes des verts de Superti tirer rafales sur rafales. Savoir ce qui se passait là-bas ? Il n'y avait pas de liaison.

Devant un tel repli désordonné des ailes, le responsable du déploiement bleu dans la zone du Toce, un capitaine, ordonna d'abord que personne ne se retire au-delà d'Ornavasso, puis, en guise d'avertissement, fit ouvrir le feu par quelques-unes de ses équipes, en direction de ceux qui ne s'arrêtaient pas à la hauteur du village. Du coup, tous les dispersés s'arrêtèrent et se disposèrent à terre, constituant ainsi une sorte de ligne à découvert, dans les prés, sur les deux côtés du village. Comme il était conscient qu'au plus petit heurt cette ligne s'effondrerait, le capitaine, après avoir attentivement évalué la situation et sans se concerter avec Tide ni avec les autres officiers subalternes, ordonna aux détachements que les hommes abordent désormais librement l'ennemi du mieux qu'ils le pensaient. « C'est la seule façon dont les partisans savent combattre : il est inutile d'essayer, avec des hommes comme ça, de soutenir une bataille rangée. Il vaut mieux une lutte décousue, faite de coups de mains et d'escarmouches, que pas de lutte du tout. »

Sa décision se révéla réaliste : grâce à une série de menues initiatives individuelles, beaucoup de petits combats isolés se développèrent çà et là, qui aboutirent en fait à un combat en règle, au moins provisoire.

24

Pour le commandement bleu de Domodossola, les nouvelles du front du Toce – apportées à Marco par des coursiers à moto qui faisaient presque continûment la navette entre ce front et la ville – constituaient toutefois la moindre des préoccupations. Il était clair en effet que l'ennemi centrait son effort principal en val Cannobina, où la ligne des partisans de différentes couleurs avait été détruite à peine attaquée. A quelques heures du début de l'offensive, les fascistes et les Allemands, après avoir remonté partiellement la vallée, s'étaient heurtés à la deuxième ligne tenue par les hommes de

Marco qui, essentiellement grâce au terrain favorable, les avaient pour l'instant stoppés. Mais il était clair qu'eux non plus ne pourraient pas tenir longtemps.

Les membres du gouvernement venaient sans arrêt au commandement pour avoir des nouvelles et ils paraissaient inquiets. Les commissaires utopistes, eux, plus qu'inquiets étaient offensés et irrités, parce que leur rôle allait s'achever. Et pourquoi ? Pour des raisons bassement matérielles. Incroyable ! Ils s'en prenaient secrètement à ces incapables qui n'avaient pas été fichus d'arrêter quelques bataillons de nazi-fascistes : et dire qu'ils avaient démontré tant de fois – entre autres à l'hôtel Terminus, avec des argumentations absolument irréfutables – que les fascistes et les nazis ne pouvaient rien valoir du point de vue militaire...

Sollicité par les autres chefs civils – ceux qu'on pouvait prendre au sérieux – Marco ne s'opposa pas à l'organisation de convois ferroviaires pour transférer en Suisse quiconque craignait des représailles : il annonça pourtant à plusieurs reprises que les partisans – les siens du moins – résisteraient et ne s'enfuiraient pas dans les montagnes. Entretemps, en ville, le grondement déprimant du canon commençait à se faire entendre et les gens, effrayés, erraient sur les routes.

Avant le soir – venant de l'est – ce grondement se fit plus sensible. Du même côté arrivèrent aussi des réfugiés civils et, en un éclair, la nouvelle se diffusa : l'ennemi avait remonté toute la vallée Cannobina et avait atteint le val Vigezzo : désormais, seules quelques équipes de partisans bleus s'opposaient à lui. En gare ferroviaire de Domodossola, un premier convoi se forma, avec les mêmes wagons qui, quelques jours auparavant, avaient transporté en Suisse des centaines d'enfants affamés de l'Ossola. Les gens accouraient de toutes parts chargés de valises, de paquets, de musettes, de sacs : ils étaient des milliers, c'étaient tous ceux qui avaient travaillé pour les partisans ou qui s'étaient d'une façon ou d'une autre compromis. Mais les autres, ceux qui ne s'étaient pas compromis et qui voulaient rester, paraissaient eux aussi consternés, sincèrement affligés de la façon dont les choses se déroulaient.

Marco, tard dans la soirée de ce premier jour, visita le front du Toce – qui maintenant s'étendait sur la seconde ligne défensive – et il eut un entretien avec les commandants. A ceux qui lui disaient qu'il se trompait, qu'il commettait la même erreur que le capitaine Beltrami, que les partisans n'étaient pas aptes à mener une bataille rangée, il exposa avec fougue et autorité tout ensemble, les raisons de son choix : nous devons prouver que ceux qui ont âme et courage ne sont pas les fascistes mais nous, que puisqu'ils donnent la preuve de mener une guerre privée d'espérance, encore plus sommes-nous tenus de savoir combattre nous aussi ; tous les Italiens nous regardent, nous devons leur redonner confiance en eux-mêmes, les forcer à se réveiller, et nous devons combattre aussi pour les montagnards de l'Ossola, pour qu'ils réalisent qu'ils n'ont pas mal placé leur confiance,

que nous ne sommes pas des marionnettes mais des hommes sur lesquels on peut compter, tout à fait comme ils nous considèrent. Qui dépensera sa vie ici ne l'aura pas gaspillée, mais bien dépensée.

Ainsi parla-t-il à peu près, et les autres commandants partisans – Tide y compris, Tide ennemi de toute rhétorique – se sentirent après ses paroles intimement déterminés à résister, à tenter l'impossible. Bien que jeune, Marco se révélait un authentique chef.

Il repartit tout de suite, avertissant qu'au cours de la nuit il aurait, avec sa compagnie, rejoint le val Vigezzo où il reconstituerait une ligne défensive à la hauteur de Finero. Les hommes de la compagnie – rappela-t-il – étaient en grande partie des chasseurs alpins : si peu nombreux qu'ils fussent, il ne serait facile pour personne, même pas pour les terribles marins de la Decima mas de dissoudre leur ligne en montagne. « Ici en plaine, l'ennemi exerce un effort mineur. Au moins tout le temps que nous résisterons, vous êtes tenus de résister vous aussi : ceci est votre devoir et c'est ma consigne. »

A Domodossola, il eut un dernier entretien à la mairie avec les commissaires de la junte du gouvernement : ceux qui avaient toujours travaillé, bien entendu, et qui, à présent encore, s'employaient activement à ce que l'évacuation des civils compromis s'effectuât en bon ordre. Il retourna ensuite vers sa compagnie où, avec l'aumônier et les autres officiers qui devaient partir avec lui dans le courant de la nuit, il dormit deux heures sur des couvertures étendues par terre.

25

Le lendemain, les partisans du Toce défendirent leur deuxième ligne de la même façon désordonnée qu'ils avaient défendu la première. Tide continuait à maugréer : « Le manque d'entraînement : voila ce que ça donne, le manque d'entraînement ! Ce n'est pas une bataille ça, c'est un boxon... » Malgré tout, le front résista, grâce aux coups de main soudains et courageux par lesquels étaient heureusement repoussées les infiltrations ennemies. Mais, de toute évidence, les fascistes, là devant, avaient l'air de plus en plus confiants, de plus en plus sûrs de vaincre.

En val Vigezzo aussi, la compagnie avait reconstitué un front, si bien qu'à Domodossola la junte fit afficher sur les murs la proclamation suivante :

« Junte provisoire de gouvernement
Avis à la population
Vous n'avez pas de raison de vous alarmer. Le début de panique qui s'est vérifié hier répond à de fausses nouvelles. Les formations patriotes combattent, résistent et tiennent sur tous les points. Soyez calmes, reprenez votre travail, restez confiants et sereins comme toujours.

Domodossola, 12 octobre 1944 »

Alberto, le vice-commandant des formations bleues, qui était maintenant en permanence dans le bureau de Marco, était pourtant inquiet jusqu'à l'angoisse. Il avait en effet appris que ce dernier, qui avait poussé en automobile jusqu'en dehors de la nouvelle ligne pour étudier un emplacement en avant du front, n'était toujours pas revenu ; en revanche les ennemis avaient recommencé d'avancer. Le soir, le commandant Marco n'étant pas rentré, il fallut le considérer comme disparu.

Le lendemain, troisième jour de la bataille, les péripéties sur le front du Toce se renouvelèrent à peu près de la même façon qu'au cours des deux jours précédents : l'ennemi s'avança un peu plus, inexorablement, alors que, du côté des partisans, les munitions se faisaient de plus en plus rares. Les trois lignes défensives avaient été abandonnées, la troisième en grande hâte, sous le feu d'une grosse patrouille de SS italiens qui l'avaient cernée sur la périlleuse montagne : les équipes envoyées à sa rencontre pour l'arrêter par les coups de main habituels s'étaient toutes dispersées, et il n'y avait pratiquement que les commandants qui étaient redescendus dans la vallée.

Le soir, Alberto dépêcha sur la ligne une colonne formée de quelques camions et ordonna un repli par groupes de toutes les troupes du Toce, tant bleues que vertes, sur Domodossola.

De la ville partaient à présent continuellement des convois ferroviaires pour la Suisse. Ils déchargeaient les réfugiés dans la première gare après le tunnel du Simplon, puis retournaient en arrière en charger d'autres. Désormais c'étaient des familles entières qui partaient, celles dont les fils s'étaient joints aux partisans. Les départs se succédaient en bon ordre, car le commando d'Alberto et la junte du gouvernement continuaient à fonctionner. Cette dernière, même, n'avait peut-être jamais si bien fonctionné, parce que les utopistes – membres du gouvernement ou non – ne l'entravaient plus : ils étaient déjà tous en Suisse, expliquant avec mélancolie, à qui voulait les entendre, comment et pourquoi on avait perdu, et surtout ce qu'il aurait fallu faire pour ne pas perdre.

Pino et Sep parcoururent à nouveau la route de Domodossola sur le même camion branlant qui les avait, quelque temps plus tôt, amenés sur la ligne. Il pleuvait depuis le matin et la couverture qui remplaçait le pare-brise n'évitait pas au chauffeur et au lieutenant Tide, assis dans la cabine, d'être aussi trempés que les autres, entassés dans la caisse découverte. Pino, en voyant son commandant dans cet état, pensait, non sans approximation : « Regarde-moi ça, il est dans le même état que saint Quentin à la bataille de Rocroi ! » et il secouait la tête. Sur la route nationale, la colonne de véhicules dépassait continuellement des petits groupes de réfugiés civils, hommes et femmes, et, alternés ou mélangés à eux, des partisans de toutes couleurs en provenance de la rive du lac, qui tous se dirigeaient à pied vers le chef-lieu et sa gare ferroviaire. Les camions partisans en accueillirent sur les marchepieds et sur les garde-boue autant qu'il pouvait en tenir. « C'est miracle que les suspensions ne sautent pas », se disait Pino. Il portait tou-

jours sa trousse de secours en bandoulière ; il s'en était servi plusieurs fois au cours de la bataille, et il commençait à avoir une certaine confiance en lui-même en tant qu'infirmier. Près de lui, Sep discutait avec trois partisans rouges qui s'étaient glissés dans la caisse parmi les bleus et se faisait expliquer leur cas. « Eux ont été plus libres que nous de faire ce que bon leur semblait », rapportait-il de temps en temps à Pino, « leurs officiers ne leur cassent pas les pieds comme Tide le fait avec nous. »

– Ouais, mais qu'est-ce qu'ils ont fait finalement ? lui répondit enfin Pino, agacé. Tout le monde sait qui a vraiment combattu.

– C'est parce que vous, de l'« œuvre pie », vous êtes beaucoup plus armés, répondit l'un des rouges, piqué au vif, plus nombreux et plus armés. Il n'y a pas de comparaison. A Domodossola vous avez même un train blindé.

– Un train oui, mais les munitions ? fut tenté de répliquer Pino. Mais il se contenta de souffler d'un air de pitié : il valait mieux ne pas lui lâcher la bride, d'ailleurs à quoi cela aurait-il servi ?

– Et puis ils avaient les mains plus libres contre les fascistes et les traîtres, insista Sep. Pas comme nous qui ne pouvons jamais toucher personne.

– Arrête Sep, fit Pino.

L'ombre s'épaississait. Dans la lumière voilée des phares, on entrevoyait, sur les côtés de la route, les troncs trempés des arbres et de brefs pans de murets battus par la pluie. C'était tout à fait comme en février, quand Pino avait parcouru cette même route pour sa première aventure partisane, la nuit où Beltrami et Antonio Di Dio avaient inutilement tenté de libérer l'avocat Ferraris. Que de choses avaient changé depuis lors... Beltrami et Antonio étaient morts et on n'avait plus entendu parler de l'avocat. Quant au « caramba » qui s'était joint aux partisans à Domo et qui avait tâté de la mitrailleuse à Megolo, il n'était plus non plus dans les formations, qui sait où il avait fini. Oui, tout ça était loin, la situation, alors, était bien différente... Mais qu'est-ce qu'on allait faire maintenant ? Les pensées de Pino se tournaient de temps en temps aussi vers les blessés qu'il avait soignés ces jours-là : six ou sept (heureusement, il y avait eu peu de morts et quant aux rares blessés, une ambulance les avait tous emportés au fur et à mesure à l'hôpital de Domo). Qu'étaient-ils devenus ? L'état-major parviendrait-il – s'il ne l'avait déjà fait – à les diriger vers la Suisse ? Oui, il fallait faire confiance à Alberto, à sa capacité d'organiser les choses. Si Marco était de l'étoffe de Manno et de Michele Tintori, Alberto était plutôt comme ses frères Ambrogio et Fortunato, bien qu'il fût encore plus doué qu'eux pour l'organisation. Ambrogio, Fortunato, la maison... Qui sait ce qu'ils pensaient de lui maintenant là-bas à Nomana, et s'ils étaient au courant de ce désastre...

Tandis qu'il ruminait ces choses, les camions arrivèrent en vue des premières maisons de Domodossola ; ils firent halte à l'entrée de la route du Simplon, devant un porche.

Là les attendait un sous-lieutenant de l'état-major, qui vint au devant d'eux dans la faible lumière des phares, striée de filets de pluie. Il avait sur

la tête un bonnet de ski, à la façon qu'affectionnait le capitaine Beltrami : « Ordre d'Alberto : vous devez tous attendre ici, avec vos détachements encadrés. Des camions et des autobus vont arriver, qui font la navette avec... avec la nouvelle destination. »

Les partisans bleus descendirent de leurs véhicules – qui immédiatement repartirent pour la zone du Toce – et se regroupèrent sous le porche. Toutes les autres personnes arrivées avec eux, civils et partisans dispersés, se dirigèrent par contre vers la gare ou le centre ville, sous la pluie.

26

Ceux des bleus qui habitaient à Domodossola demandèrent la permission de passer chez eux saluer leurs parents et prendre un peu de linge. Après quelques tergiversations les commandants leur accordèrent une demi-heure : « Dites-le bien à vos parents », avertit tout à coup Tide à haute voix, « la guerre n'est pas finie, et ceux qui maintenant chantent victoire ne vaincront pas. Dites-leur que "rira bien qui rira le dernier" ».

Juste à ce moment-là, l'officier au bonnet éteignit la torche dont il s'était servi, après le départ des camions, pour donner un peu de lumière. « Je n'ai pas de pile de rechange », expliqua-t-il. Du coup, tout le monde se retrouva dans le noir et le froid, trempé jusqu'aux os, à méditer tête basse sur cette horreur qu'était la guerre : une guerre qui menaçait de ne jamais, jamais finir.

« Et dire que les "alliés" sont à Rimini », pensait Pino (ils venaient en réalité d'aborder la plaine du Pô). « Est-il possible qu'avec leurs blindés ils ne soient pas en mesure de se répandre une bonne fois dans la plaine ? En France ils ont débarqué il y a à peine quatre mois, en juin, et pourtant, la France, ils l'ont déjà occupée tout entière. Qu'est-ce qu'ils attendent pour se bouger ici aussi, en Italie ? Et pourquoi les Allemands, maintenant que les alliés sont sur le Rhin et les Russes à la frontière est de l'Allemagne, continuent-ils à se faire tuer sans profit ? Y a-t-il une logique dans tout ça ? » Sans cesse, jour après jour, les mêmes pensées, les mêmes questions lancinantes et toujours, pour lui et ses compagnons trempés jusqu'aux os, le même quotidien fait de fatigue, de souffrance, de désespoir, de mort.

Il se tourna vers Sep pour échanger quelques mots, mais Sep n'était pas à côté de lui. Il l'appela deux ou trois fois inutilement et, à son tour, le commandant Tide l'appela à voix haute sans succès. Alors ils réalisèrent que Sep ne se trouvait pas sous le porche. Où était-il allé ? Et avec qui ?

– Peut-être avec Albino, ou avec Morandi, ou avec l'un de ceux qui ont fait un saut chez eux, suggéra quelqu'un. Si c'est ça il va revenir tout de suite.

Mais Pino n'était pas convaincu : « Les partisans rouges... Tu veux parier qu'il est allé avec eux, ce salaud, cet âne bâté ? »

Albino, Morandi et tous ceux qui étaient allés saluer leurs parents revinrent en effet les uns après les autres, mais Sep ne se montrait pas.

La colonne de véhicules attendue pour le second transfert arriva. Elle comprenait quelques autobus, mais Pino et ses compagnons d'équipe durent encore une fois prendre place sur un camion découvert et, encore une fois, voyager sous la pluie qui n'avait pas cessé.

Par chance la colonne repartit tout de suite. Elle longea d'abord le chemin de fer du Simplon, sur lequel les partisans virent passer un convoi aux fenêtres généralement non masquées, bondé de gens qu'on emmenait en Suisse. « Savoir combien ils doivent être, les gens de l'Ossola qui passent la frontière ? » demanda quelqu'un. (Personne n'était alors en mesure de répondre : par la suite on sut qu'ils avaient été plus de douze mille).

– L'important c'est que même dans un moment comme ça, Alberto et la junte continuent de jouer leur rôle, fit observer un autre. L'idée procurait un réel réconfort.

Peu après, à un carrefour, les véhicules prirent vers le nord : ceux qui connaissaient les lieux se rendirent alors compte que leur but devait être le val Formazza, c'est-à-dire l'angle le plus au nord du grand triangle de l'Ossola.

A Crodo, à une quinzaine de kilomètres de Domodossola, la colonne fut arrêtée par un officier du commandement qui, au milieu de la route, devant un grand restaurant, agitait horizontalement une torche électrique. « Descendez ! » cria-t-il d'une voix triomphante. « Descendez tous, on mange. » Ce fut une grosse surprise : le restaurant avait été réquisitionné par l'intendance partisane qui s'était occupée d'y mijoter un repas. Personne ne voulait en croire ses yeux. « Il faut reconnaître que, pour ce qui est de l'organisation, le commandant Alberto est vraiment un Dieu », murmura Tide.

Servi sur les petites tables du restaurant, avec de vraies nappes et de la vraie vaisselle (un peu intimidantes pour les plus pauvres qui n'étaient jamais allés au restaurant de leur vie), le repas fut abondant et relativement abondante aussi la distribution de vin. Quand ils remontèrent dans les voitures, les hommes étaient tous légèrement ivres. L'un d'eux, un jeune ouvrier de Busto Arsizio, s'assit à côté de Pino à la place qui était précédemment celle de Sep. « Et alors ? » lui demanda-t-il à voix haute en dialecte, « Tu es accablé parce que ton ami a fichu le camp, hein ? »

Pino secoua sa tête plate, à la chevelure ébouriffée : « D'après moi il a suivi ces trois qui avaient les mouchoirs rouges. Tu les as vus ? »

– Ces voleurs de poules ? Bien sûr que je les ai vus. Et alors ? fit l'autre en criant presque. Ça veut dire que c'est un voleur de poules lui aussi. Et alors ? Puis il éclata de rire, et après avoir deux ou trois fois ouvert la bouche comme pour s'entraîner, se mit à chanter :

Je me souviens du temps passé,
quand je vidais les poulaillers

vidais les poulaillers, volais les poulets
pour ma mère graaand...

– Pour qui ? demanda Pino qui n'avait pas compris les deux derniers mots.

– Pour la mère-grand, pour la grand-mère, s'exclama l'autre, et il se remit à chanter.

Personne toutefois – en dépit du vin absorbé – n'avait envie de faire chorus, sous la pluie qui persistait à tomber.

L'ouvrier finit par s'interrompre : « Pourquoi ne chantes-tu pas toi aussi ? » demanda-t-il à Pino. « Tu es à ce point perturbé ? »

– Quoi perturbé ? Par le vin, oui ! répondit l'autre. Je n'y suis pas habitué, et... Effectivement la tête lui tournait un peu et il commençait à avoir la nausée.

– Écoutez ça, cria l'autre. Écoutez-le : le vin lui fait mal. Mais puisque le vin est un remède, n'est-ce pas, patriotes, que le vin est un remède ?

– Ma foi ! reconnut quelqu'un.

– Allez, arrête, dit au contraire un autre.

– Non, fit l'ouvrier ivre, non, je n'arrête pas parce que c'est la vérité, le vin est un remède. Il se tourna à nouveau vers Pino : « Dis-leur, toi qui es à moitié docteur. »

Pino ne répondit pas.

– Alors ? c'est vrai ou c'est pas vrai ?

– Fais pas chier, dit Pino.

– Chier ? Et pourquoi pas ? Faudra bien pourtant, avec tout ce que t'as bouffé au restaurant !

Après cette sortie, hilare, il donna une grande claque sur le genou de Pino et éclata de rire, l'invitant implicitement à faire de même.

Peu à peu, sous l'action de la pluie qui ne cessait de tomber et de lui entrer dans le col, il finit lui aussi par se taire et par se voûter comme les autres.

27

Le bastringue n'en était pas à sa fin. Le lendemain, les partisans bleus établirent, comme prévu, des positions de barrage dans la vallée où ils avaient été transférés, la Formazza, dont les raides parois couvertes de forêts montaient irrégulièrement vers le ciel. Leur devoir était de résister le temps nécessaire à l'évacuation de la junte du gouvernement et des blessés amenés de Domodossola, ainsi que des nombreux civils réfugiés.

Les fascistes (qui étaient entrés dans le chef-lieu un peu avant l'aube juste comme le commandant Alberto en sortait à la hâte avec les hommes qui lui restaient) arrivèrent presque aussitôt et attaquèrent, contraignant le déploiement à reculer. Mais ils le retrouvèrent devant eux un peu plus haut par deux fois, et durent l'affronter à nouveau.

Le dernier heurt eut lieu quelques jours plus tard, dans la haute vallée. Les partisans s'étaient placés sur une pente escarpée le long de la route qui, à cet endroit, s'encaissait continuellement en tranchées de roches ; tout autour le terrain était déjà enneigé.

La position se prêtait bien à la défense mais les attaquants – c'étaient des parachutistes de la Folgore, soldats non moins redoutables que les Allemands eux-mêmes – ne semblaient en avoir cure. Ils avançaient à leur manière désinvolte, presque sans s'abriter, convaincus de pouvoir vaincre encore une fois sans difficulté ces partisans nouvelles recrues. Ils se trompaient toutefois sur un point : tous les partisans n'étaient pas des bleus et il demeurait même parmi eux un certain nombre de chasseurs alpins, les derniers, qui, observant depuis leurs positions les parachutistes monter à l'assaut, ressentaient cette avancée téméraire comme un affront fait à leur vieil esprit de corps. Ils échangèrent quelques coups d'œil, s'entretinrent brièvement, puis l'un d'entre eux rejoignit le commandant Alberto à qui il exposa en peu de mots un plan, que l'autre accepta : il s'agissait de laisser s'avancer l'avant-garde ennemie, puis d'ouvrir brutalement le feu derrière elle – à coups de mortiers et d'armes automatiques – de façon à l'empêcher de se retirer ; ce qui fut fait. Après quoi les chasseurs alpins sortirent de leurs positions et, utilisant savamment quelques profondes ornières de la roche, se placèrent sans se faire voir à droite et à gauche de l'avant-garde. Nous ne décrirons pas leur action en détail, il suffira de dire qu'après un certain temps ils revinrent à leurs positions initiales en poussant devant eux à découvert vingt-quatre prisonniers, dont une femme des services auxiliaires, une belle fille blonde. Pour ne pas risquer de les atteindre, l'ennemi avait suspendu son tir.

Pino se trouvait à l'endroit où le groupe réintégra les lignes avec les prisonniers. Encaissée dans la roche, la route passait, vers la vallée, entre de longues crêtes hautes de quelques mètres ; c'est là, à l'intérieur de cette gorge, qu'étaient installés le commandement partisan, les deux mortiers et le poste de secours. Les chasseurs, leurs chapeaux en bataille, firent aligner les parachutistes contre la paroi interne du talus et l'un d'entre eux entreprit de les fouiller. Entretemps, la fusillade ennemie avait repris.

Un parachutiste, qui avait du mal à tenir sur ses jambes, appuya son dos à la paroi rocheuse puis, lentement, se laissa glisser à terre, son béret gris vert de travers derrière la nuque, comme une auréole mal installée. Ses camarades – qui, visiblement, craignaient d'être fusillés, regardaient tantôt lui tantôt les partisans, ne sachant s'ils devaient lui porter secours. Pino s'approcha alors rapidement de l'homme, s'agenouilla, posa sa trousse par terre et, de façon ostensiblement professionnelle, entreprit d'ouvrir la vareuse tachée de sang du blessé. Il ne l'aurait avoué à personne, même pas à lui-même, mais ce qui lui importait le plus, en un moment aussi tragique, c'était d'avoir fière allure – l'allure d'un médecin compétent – aux yeux de la jeune femme prisonnière.

Alberto dit quelque chose à Tide qui s'avança vers le groupe des prisonniers et leur demanda si, le 12 (jour du meurtre de Marco), ils avaient participé aux combats en val Cannobina. Un gradé plus âgé, au visage creusé, viril, répondit pour tout le monde : ils étaient entrés dans l'Ossola à travers le val Cannobina, déclara-t-il, mais n'avaient pas participé à ces combats.

Après un coup d'œil échangé avec Alberto, Tide se mit alors à lui poser quelques questions sur l'importance des détachements fascistes en poste dans la vallée : le gradé lui répondit qu'il ne s'agissait pas de détachements fascistes mais italiens, quant à leur importance ce n'était pas dans le style des parachutistes – affirma-t-il – de donner des informations qui pourraient nuire à leurs camarades. Il parlait sans forfanterie mais avec courage et, à la façon dont il s'exprimait, on comprenait que, même inculte, c'était un homme de qualité.

Son comportement eut le don d'exaspérer un étudiant partisan affecté au mortier, qui intervint avec acrimonie : « Comment osez-vous vous définir Italiens, vous autres, sales fascistes ? » explosa-t-il. « Vous n'êtes que les laquais des Allemands, voilà ce que vous êtes ; le peuple tout entier est contre vous, vous le savez pertinemment, vous le savez même si bien que pour garder le pouvoir vous êtes obligés de fusiller, de massacrer et de déporter. »

– Nous ne sommes pas les laquais des Allemands, lui répondit le parachutiste, et moi, et plusieurs autres ici – il indiqua ses hommes – ne sommes pas non plus fascistes. L'Italie est entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne : nous continuons simplement à combattre à ses côtés même à présent que la guerre est perdue.

– Ah vous le savez vous aussi que vous avez perdu la guerre, cria avec hargne l'étudiant sans s'occuper de Tide qui lui faisait signe de se taire.

– Bien sûr, répondit le parachutiste, nous ne sommes pas aveugles. Il fit une pause : « Mais ça ne nous paraît pas une raison suffisante pour passer au service des vainqueurs, pour collaborer avec eux. »

– Nous ne sommes au service de personne, hurla l'étudiant. Nous sommes les seuls Italiens vraiment libres, et si nous sommes ici à combattre, c'est pour la liberté de l'Italie.

– Tais-toi, lui dit le sous-lieutenant Tide. A l'intention du parachutiste il ajouta pourtant, essayant ainsi de clore la discussion : « Ce qu'il dit est vrai, la plupart d'entre vous, de la Folgore, ont choisi, à l'armistice, de rester avec le roi, et maintenant ils luttent contre les Allemands et contre vous. Vous le savez très bien. »

– Oui, répondit l'autre, nous le savons. En Sardaigne, j'ai participé moi-même aux discussions qui ont suivi l'armistice. Malheureusement, certains ont choisi de respecter leurs engagements vis-à-vis du roi, alors que le roi, lui, ne respectait pas les siens.

Tide ne jugea pas opportun de répliquer davantage.

– Alors l'honneur n'est pas pour vous, intervint à nouveau l'étudiant. Le respect du serment est le premier devoir du soldat, sinon le soldat devient

un bandit. Ça moi je le sais, même si je n'ai pas combattu à El Alamein, comme tu l'as peut-être fait.

– Pas peut-être, fit observer à ce moment-là tranquillement l'auxiliaire blonde. Il a vraiment combattu à El Alamein.

– Et alors ? intervint un autre partisan. Nous n'avons pas combattu nous peut-être ? Tiens, lui par exemple, il était à Nikolaïevka. Non mais, écoutez-la !

– Assez, trancha Tide, tout ça ce sont des discours inutiles. Il s'adressa de nouveau au gradé parachutiste ; autour d'eux la fusillade entre Italiens et Italiens se poursuivait furieusement : « Tout ce que je vois c'est que tu refuses de nous donner des informations sur les forces qui se trouvent devant nous. » Il hocha la tête. « Je vous préviens que votre sort dépendra de celui de nos hommes faits prisonniers : si les nôtres sont fusillés, vous serez fusillés vous aussi. » Il regarda de nouveau Alberto qui haussa les épaules. « Bien, je n'ai rien à ajouter. »

Le chasseur alpin qui s'était chargé de la fouille s'approcha de lui, lui montrant deux grenades et une alliance en or : « Voilà ce que j'ai trouvé sur eux », dit-il.

Tide prit l'alliance : « A qui as-tu ôté ça ? »

L'alpin indiqua l'auxiliaire : « A elle. »

L'officier s'approcha de la jeune femme : « Reprenez votre alliance », dit-il en la lui tendant.

– Gardez-la en souvenir de moi, répondit-elle. Vous finirez bien par nous fusiller, même si maintenant vous faites semblant de soigner nos blessés. Chaque fois que vous verrez cette alliance, elle vous rappellera mon exécution.

– Reprenez votre alliance.

– Gardez-la en souvenir.

Tide fourra l'anneau dans une poche de la veste de la fille. « Nous ne sommes pas comme vous », s'exclama-t-il, « nous ne... » il était sur le point de dire « fusillons pas les femmes », mais il se souvint tout à coup de cette autre auxiliaire, tuée d'une balle dans la tête à Piedimulera. « Mon Dieu, pauvre Italie ! A quel point en sommes-nous tous, oui, à quel point ! » pensa-t-il.

La fille le regardait, farouche, avec un air de défi.

– On peut savoir pourquoi tu es venue ici faire la guerre, risquer ta peau à tort et à travers ? ne put se retenir de lui demander l'officier. Qui t'y forçait ?

– Il est noble de combattre pour une cause perdue, répondit-elle, voilà pourquoi je suis ici.

– Tu es complètement folle... pensa Tide. Mais elle était si jeune, si belle, avec ce visage sans défaut encadré de cheveux blonds !

– Si au lieu de venir ici, tu étais restée chez toi à tricoter... murmura l'officier.

Puis il recula, l'interrogatoire était fini.

Mais les munitions des mortiers en étaient elles aussi à leur fin, de même que celles des mitrailleuses, et l'on ne pourrait pas tenir longtemps cette ligne non plus.

28

L'étroite route qui conduisait au pas San Giacomo et à la Suisse était couverte de neige et interrompue par endroits par des avalanches. Les derniers blessés de tous bords durent être expatriés sur des luges. Les quelques armes lourdes avaient été enterrées et plusieurs partisans, parmi lesquels le sous-lieutenant Tide, s'étaient nuitamment mis en route pour revenir, par un long détour à travers la montagne, sur le terrain des premières actions, au-dessus de Megolo. Ils entendaient ainsi maintenir dans l'Ossola un noyau de partisans bleus autour duquel reconstituer les futures formations.

Pino et ses compagnons marchaient en file indienne vers la frontière. En dépit des 2000 mètres d'altitude et plus, l'air n'était pas rude, il régnait un profond silence, les parois de la vallée, peu à peu, s'étaient faites moins vertigineuses. Pino ne pensait plus à la belle jeune femme mais au commandant Marco dont Alberto, en rejoignant ses hommes, leur avait annoncé la mort. Ainsi, c'était bien vrai, il était mort, il s'était vidé de son sang (« comme Beltrami ! ») dans un no man's land. La veille, dimanche, beaucoup de partisans, quittant pour une demi-heure leurs positions à côté d'un petit village, s'étaient réunis devant l'église pour entendre la messe ; ils l'avaient fait de leur propre initiative, sans que personne ne les ait sollicités, parce qu'ils se rappelaient l'importance que Marco accordait à la messe et que c'était une façon d'honorer sa mémoire. Mais quelle différence par rapport à la messe solennelle d'un mois plus tôt à Domodossola, au faîte du succès !

Pino soupira : après la guerre un homme comme Marco eût été tellement utile à l'Italie ! Hélas il était mort !

Il repensait parfois aussi à son ami Sep, qui avait déserté. Qui sait où il se trouvait maintenant, et quelles bêtises il était en train de faire, cet idiot ? Et s'il était tombé aux mains des fascistes ? S'il y avait laissé sa peau ? Quelle figure ferait-il lui, Pino, au retour, face aux questions angoissées de ses parents ? « Ils ne me pardonneront jamais de l'avoir emmené avec moi. Sans moi, en effet, il n'aurait jamais quitté Nomana. »

Il poussa un nouveau soupir et fit un signe de dénégation, en secouant sa tête plate. Sep n'aurait pas dû déserter comme il l'avait fait. « Il n'aurait pas dû », murmura Pino.

– Après qui tu en as ? lui demanda le partisan qui marchait derrière lui. Qui est-ce qui n'aurait pas dû ?

– Rien. Je réfléchissais, dit Pino à mi-voix, sans plus d'explication. L'autre n'insista pas.

Derrière eux marchait aussi le jeune ouvrier de Busto Arsizio, en ce moment excité à la perspective de passer les frontières. Durant une halte, il

avait extrait de sa besace un mouchoir bleu tout neuf et se l'était mis au cou à la place de l'ancien, tout crasseux : « Pour avoir moins l'air d'un vagabond en entrant en Suisse », avait-il expliqué. « Je vais te le dire moi, à quoi pense Pino : il pense encore à son ami Sep qui est parti avec ces voleurs de poules. C'est pas vrai, Pino ? Sois sincère. »

– Arrête, fit Pino.

– Oui, arrête, dit aussi l'autre partisan.

Mais l'ouvrier, au contraire, se mit à chanter :

Je me souviens du temps passé,
quand je vidais les poulaillers
vidais les poulaillers, volais les poulets
pour ma mère graaand...

Trois ou quatre, dans la file, se mirent à rire. Pino lui-même, secoua la tête en souriant.

– Ne t'inquiète pas, lui dit l'ouvrier, ton ami reviendra au village avec un nouveau métier, tu verras ; le métier de voleur de poules. Il plaisanta encore un peu, puis se tut.

La lente marche continua en silence. C'était un jour triste que celui-là, la fin de l'épopée de l'Ossola, qui pourtant, en dépit de ses limites, resterait la plus célèbre des luttes partisanes en Italie.

La plus célèbre, mais non la plus importante : en fait, une autre lutte – assez méconnue aujourd'hui encore mais bien plus lourde de conséquences – la dépasserait de beaucoup : celle dans laquelle les partisans alpins « verts » de la brigade Osoppo étaient depuis longtemps engagés dans la région de Gorizia, contre trois ennemis distincts : les nazis, les Yougoslaves de Tito et, de loin en loin, les partisans communistes italiens locaux, militairement dépendants des titistes. A la fin de la guerre la ligne irrégulière tenue par les « verts » des brigades Osoppo constituerait la frontière est de l'Italie.

SIXIÈME PARTIE

1

Le jour de l'expatriation de Pino fut pour Praga, à Milan, un jour de grand « travail » : la guerre civile, en effet, avait gagné les villes et y faisait rage. Elle y manquait cependant de cette composante romantique que, d'une certaine façon, elle avait en montagne. En ville, elle se réduisait à une atroce succession d'assassinats et de contre-assassinats : d'un côté des embuscades tendues aux fascistes, aux Allemands et à leurs collaborateurs ou présumés tels, qui étaient souvent descendus à bout portant dans les rues ; de l'autre, en réponse à ces tueries, surtout du côté allemand, des exécutions non moins impitoyables de prisonniers et d'otages. C'était justement ce que visaient les auteurs des embuscades, qui voulaient rendre odieux à la population les responsables de ces exécutions. Les tortures qu'exerçaient les « polices spéciales » – tortures, il faut le souligner, que les chefs fascistes et le ministre de la justice de Salo en particulier n'auraient pas voulues – s'inséraient dans ce contexte scélérat, et étaient citées par les partisans aux fins d'ultérieures justifications de leurs propres façons d'agir.

La section de Praga était toujours cantonnée dans le silencieux édifice du centre ville et conservait son autonomie, après d'infructueux pourparlers visant à l'intégrer à la tristement célèbre police spéciale de Koch. Celle-ci – elle aussi numériquement faible – avait atterri à Milan après l'abandon de Rome et avait installé son siège dans une villa de la rue Paolo Uccello, dans le quartier alors périphérique de San Siro. Les pourparlers pour la fusion des deux détachements n'avaient pas pu se conclure à cause d'une soudaine réaction du cardinal de Milan qui, à la suite des rumeurs concernant la torture, s'était mis à harceler les autorités de ses protestations ; il parlait dans ses lettres d'« *horreurs telles, qu'elles dégradent tout notre siècle* » et menaçait de lancer des excommunications en règle. A la fin – de façon incroyable pour Praga – à la mi-septembre, sur ordre du préfet de Milan, la police ordinaire avait cerné la « villa triste » de la rue Paolo Uccello et arrêté Koch et ceux de sa bande, cinquante-quatre personnes en tout. En revanche, la formation installée au centre, moins importante et pratiquement inconnue, n'avait pas été touchée.

Durant les pourparlers pour une éventuelle fusion, Praga avait eu l'occasion de visiter les cachots de Koch et d'assister aux tortures qui s'y pratiquaient (celles de quatre interrogateurs tortionnaires surnommés les « quatre saints » étaient célèbres). Il avait été surpris de la grossièreté des méthodes employées et de leur peu d'efficacité. A la « villa triste » on frappait, ça oui,

on brisait les os, certes, et cela suffisait pour faire avouer pas mal de prisonniers : mais ces orgies de coups, donnés par des hommes dopés et qui vociféraient, surexcités par la vue du sang, ne lui avaient pas paru être des tortures dignes de ce nom. Quelle différence avec les pratiques de la *Gestapo* allemande ! Quel abîme !

Sur la base de son importante expérience passée, il avait maintenant l'habitude, contrairement à d'autres argousins, d'affirmer – et il en avait même discuté professionnellement avec l'un des « quatre saints » – qu'aucun prisonnier ne peut résister au-delà d'une certaine limite à une torture bien conduite : le problème résidait tout entier dans le fait de savoir doser la torture. « Alors que certains, pour avouer, n'ont même pas besoin qu'on les touche parce qu'il leur suffit de voir les instruments, d'autres, en revanche, résistent d'une manière incroyable aux traitements : en cela nous sommes bien d'accord. Mais ils résisteront jusqu'à la mort seulement si vous êtes assez stupides pour leur donner la mort. Voilà le point crucial : vous devez savoir vous arrêter à temps, et puis recommencer au moment opportun (je veux dire ni trop tôt ni trop tard), en vous arrêtant de nouveau à temps, et cela autant de fois qu'il le faut. Vous vous apercevrez », soutenait Praga avec compétence, « que quelqu'un qui peut résister très longtemps, tout à coup n'en peut plus. Cela », concluait-il, « est sûr, aussi sûr qu'un homme est fait de chair et d'os. » (Au fond il ne faisait pas là une grande découverte : les soldats qui ont affronté la mort un grand nombre de fois l'ont aussi faite : à un certain moment, même les plus forts spirituellement ne réussissent pas à l'affronter une nouvelle fois, et craquent.) Quoi qu'il en soit, cette découverte, ainsi théorisée, avait contribué à la réputation de Praga à l'intérieur de sa section : laquelle réputation, même si elle était discutée (certains affirmaient qu'il ne parlait ainsi que pour pouvoir continuer à torturer ses prisonniers même quand il n'en était plus besoin), faisait pourtant que, désormais, des cas difficiles lui étaient confiés de plus en plus souvent. Il faut dire aussi que, le temps passant, son engagement personnel n'avait pas faibli. Au contraire, après les jours de stagnation forcée – une vraie souffrance pour lui – qui avaient succédé à la fermeture de la « villa triste », il avait peu à peu prolongé spontanément son horaire de travail, au point qu'à présent il avait du mal à le soutenir. Malgré cela, s'il l'avait pu, il l'aurait prolongé encore, parce que, malheureusement, la guerre touchait à sa fin et que bientôt lui serait ôté l'indicible plaisir de détruire à petit feu un ennemi (c'est-à-dire un homme : en cela que désormais tous les hommes étaient pour lui des ennemis, comme ils l'étaient pour cette entité étrangère qui logeait au profond de son être).

Le jour où s'était achevée la bataille pour l'Ossola, Praga avait « travaillé » sans relâche sur des cas communs. Quand, tard dans l'après-midi – littéralement épuisé –, il avait été sur le point de décrocher, on lui avait sans préambule amené un prisonnier qui, lui, n'était vraiment pas banal : un partisan communiste suspecté d'être un tortionnaire et d'avoir fait « se mettre à table » on ne savait combien de fascistes ou présumés tels,

avec une grande cruauté. Il s'agissait d'un type au front haut et sec, qui présentait une sorte de tension au niveau des tempes, et dont – avertirent les gardes – on n'avait, en deux jours de prison, absolument rien pu tirer par des interrogatoires normaux.

Malgré la fatigue Praga l'avait observé et il en avait reçu une impression extraordinaire : un animal comme celui-là sur les lieux de torture partisane devait compter au moins autant que les « quatre saints » mis ensemble. L'autre, de son côté, avait tout de suite compris que son nouvel examinateur n'était pas n'importe qui, et bien qu'attaché, s'était efforcé de l'observer à son tour : ils s'étaient donc flairés réciproquement, comme deux chiens avant de se saisir par les crocs (nous utilisons la comparaison bien qu'elle soit impropre, parce que jamais les chiens, ou les hyènes, ou les autres bêtes féroces ne seraient capables des scélératesses que commettent les hommes). Au terme de l'examen, Praga avait décidé de lui réserver la nuit entière.

Maintenant, un peu songeur, il se détendait au buffet en attendant le dîner. Ce prisonnier devait compter beaucoup pour les communistes. Quel succès s'il réussissait à le faire parler ! Et quel coup pour les rouges... « parce que eux, les rouges, ne sont pas si couillons que nos chefs, il ne réclament pas des diplômes ou des lauriers pour faire progresser quelqu'un : si l'on sait y faire, ils vous confient n'importe quelle charge. » Celui-ci, sans aucun doute, était très bien placé.

Le couloir où était installé le buffet – dans le souterrain de la « section spéciale » – était un endroit sordide plein de pièces d'ameublement dépareillées : des chaises de bureau, un comptoir couvert d'égratignures qui provenait d'un café bombardé, quelques tables de bistro peintes de couleurs vives, ainsi que divers objets dont une machine à café expresso, fruit d'une saisie arbitraire ; dans un coin, quatre gros fauteuils larges et lacérés côtoyaient un appareil radio qui transmettait de la musique en sourdine. Praga était installé dans l'un de ces fauteuils, et dans les autres, tour à tour, avaient pris place deux de ses collègues, sous-officiers comme lui et, comme lui, en habits civils, puis un troisième en uniforme. Tous les quatre fumaient pratiquement sans parler, laissant tomber de temps à autre leur cendre dans un récipient insolite marqué « *Grand Hôtel de Milan* », posé par terre au milieu d'eux.

– Ils n'en n'ont pas encore marre de nous bassiner avec leur musique, dit tout à coup, en désignant du menton la radio, l'un des quatre hommes, petit, entre deux âges, blondasse, le teint blafard, les mains singulièrement pâles.

– Pourquoi ? lui dit l'individu à l'air louche qui était assis à sa droite, un ours aux gros doigts courts et velus, le visage sali par des points de barbe et une oreille privée de lobe. Tu as encore l'obsession d'un journal parlé extraordinaire ?

– Et pourquoi pas ? répondit le Blafard. Avec le compte rendu pour l'Ossola : les armes capturées, le nombre des prisonniers, et que sais-je

encore ; c'est depuis hier que je m'attends à un journal parlé extraordinaire. Ils seraient crétins de ne pas le faire.

– A quoi tu t'attends donc ? A ce qu'on te les amène à toi ces prisonniers ? demanda, sarcastique, Oreille Coupée. Et, avec un ricanement sinistre, il jeta un coup d'œil à Praga comme pour quêter son approbation.

Mais Praga ne dit rien.

– Eh, je pense bien qu'ils ne les amèneront pas ici ! s'écria, sans avoir le moins du monde compris le sens de la boutade, le quatrième du petit groupe, celui qui était en uniforme, un individu d'aspect ordinaire, aux cheveux brillantinés et qui avait un fort accent méridional. Il ne manquerait plus que ça ! Avec tout le travail que nous avons déjà... Des quatre hommes, ce méridional était le seul à n'avoir pas un air triste : il ne faisait partie de la « section spéciale » que depuis quelques jours, avec de simples fonctions de garde. Il ébaucha en riant un clin d'œil, s'attendant à l'agrément général.

Mais les autres continuèrent à fumer en silence.

– Pas vrai chef ? demanda alors, incertain, le méridional, en s'adressant au plus haut en grade qui était Praga.

Les deux autres lorgnèrent Praga à la dérobée, s'attendant à une de ses répliques lourdes ou blasphématoires ; mais le chef Praga ne remua pas un cil, comme s'il n'avait même pas entendu.

– En somme, tu voudrais toi aussi réorganiser notre travail, hein ? fit alors observer ironiquement Oreille Coupée.

– Bien sûr, pourquoi pas ? répondit le méridional. Il ne vous semble pas que nous en avons de trop des détenus ici, je veux dire par rapport à notre nombre ? Là où j'étais avant...

– Vous l'entendez ? Trop de détenus..., ricana Oreille Coupée. Il parle lui aussi comme l'autre, cet inspecteur du ministère.

Praga, à ces mots, le fixa un instant. « Non, cette merde n'a pas l'intention de m'offenser », se borna-t-il à enregistrer, et il détourna le regard.

– Je ne comprends pas, murmura le méridional. De quel ministère parles-tu ?

Oreille Coupée aurait préféré ne pas gaspiller sa salive avec cet idiot. « Ministère de l'Intérieur », expliqua-t-il de mauvaise grâce. « Il y a une semaine un trou du cul d'inspecteur est venu ici nous trouver et... » De nouveau Praga regarda Oreille Coupée : celui-ci alors se rappela tout à coup à quel point cette inspection avait été humiliante pour Praga et il essaya, presque peureusement, de changer de conversation : « Bah, mais tout ça c'est des couillonnades. Mais comment se fait-il que toi "ferry-boat" tu ne comprennes pas ? Si nous devions mettre ces fils de pute aux mains de la police ordinaire, pour eux ce serait trop commode, non ? »

– Trop commode ?

– Ah la la, quelle tête de nœud ! souffla Oreille Coupée.

– Mais..., protesta le méridional.

L'autre, visiblement, voulait couper court à la discussion. « Écoute », lui dit-il pour clore le débat, « un plan en mesure de résoudre la situation avait été proposé par lui, le sous-chef Praga. Mais comme notre direction raisonne avec ses couilles plus qu'avec sa tête... C'est clair ? » Il conclut par un vulgaire clappement de langue en signe de mépris pour la direction qui n'avait pas compris l'utilité de ce plan.

Il y eut un silence.

– Ça oui, c'était un plan, ne put cependant s'empêcher d'ajouter, au bout d'un instant, l'autre, le Blafard. Vous vous rendez compte ? Toutes proportions gardées, nous aurions finalement pu agir nous aussi à la façon de la *Gestapo* et de l'*Enkavédé*, et au contraire...

Suivit un nouveau silence. Pendant quelques longues secondes on n'entendit plus que la musique de la radio, l'habituelle musique décousue, le remplissage de notre temps : absurde qu'une pareille musique pût aussi servir d'accompagnement aux atrocités qui se succédaient ces jours-là.

Le plan de Praga, auquel les deux hommes faisaient allusion, était centré sur la proposition de transformer le couloir le plus bas de la « section spéciale » en local pour les éliminations. Ce couloir (déjà doté d'un gros monte-charge qui semblait fait exprès pour emporter les cadavres) se trouvait trois étages au-dessous du niveau de la route : les coups d'armes à feu tirés là-dessous n'auraient pas pu s'entendre de l'extérieur.

– Excuse-moi... Peu intelligemment, le méridional revint à la charge, dans la tentative d'en finir une bonne fois avec ces propos continuellement tronqués et chargés d'allusions : « Comment as-tu dit ? L'*Enka*... Quoi ? »

Le Blafard le considéra un instant en silence. « L'*En-ka-vé-dé* », ânonna-t-il enfin, comme on fait avec les enfants, « la police russe. Mm ? »

– Ah.

– Cet été, deux ex-agents russes, qui maintenant travaillent à la *Gestapo,* sont allés à Milan, continua le Blafard. Et nous, il montra Praga pour préciser lui et moi – avons eu l'occasion de leur parler. Hein ?

– Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

– Eh ! fit le Blafard, ce serait long à raconter. C'est seulement pour que tu te rendes compte que, nous, de l'*Enkavédé* nous n'en parlons pas à tort et à travers, précisa-t-il avec une arrogance canaille. Un des deux, en plus, avait travaillé, à Katyn, tu me suis ?

– Où ça ?

– A Katyn.

– Et qu'est-ce que c'est ?

– Tu ne sais même pas ça ? C'est l'endroit où les services de sécurité russes ont liquidé les officiers polonais prisonniers. C'était dans les journaux.

– Ah oui, ça je me le rappelle : tous... d'un coup dans la nuque.

– Voila, bravo : travail en série. C'est précisément celui-là, celui à qui nous avons parlé, qui a amené les Allemands sur place ; après, bien sûr, avoir été incorporé dans la *Gestapo.* L'autre tchekiste, par contre, plus élevé

en grade... Quel grade avait l'autre dans l'*Enkavédé* ? demanda le Blafard à Praga.

Mais Praga, cette fois encore, ne répondit pas.

– Bref, avant la guerre il travaillait à la Boutyrka, qui est la plus *gutt* – à l'entendre – des prisons de Moscou. Là, certaines années, en 37 par exemple, ils ont fusillé en moyenne mille personnes par jour. Tu te rends compte ? Ils emportaient les morts hors des souterrains par camions entiers et parfois les camions n'arrivaient même pas à les évacuer tous. Et ce n'était pas la guerre alors... Ce disant, le Blafard avait un air rêveur, comme fasciné par une telle vision. Enfin il secoua la tête : « Notre direction, par contre, continue à repousser les gens des "traitements spéciaux" seulement parce qu'on manque de place... Et toi.... », conclut-il, passant lourdement à la raillerie, « tu voudrais presque renvoyer les rares prisonniers que nous avons ici. »

– Je disais ça seulement pour... pour plaisanter, bafouilla le méridional. « Merde, alors », pensait-il en même temps, « merde, dans quel endroit suis-je tombé ! Que c'était pourri, ça je l'avais compris, mais à ce point ! Mais pourquoi me suis-je fait transférer ici ? Rien que pour ce misérable surplus de salaire ! » Il se mit à épousseter nerveusement, avec un geste qui avait quelque chose d'une tentative de purification, l'une de ses manches où était tombée de la cendre.

Le Blafard remarqua son malaise et sourit.

Encore une fois le silence s'était fait, on n'entendait que la petite musique de la radio. Praga, maintenant, ne pouvait plus détacher sa pensée de l'inspecteur du ministère. Le fait est que les discours de ces crétins avaient rouvert sa blessure. Le commandant de la section spéciale, bien que sans accepter son plan, lui avait répondu avec beaucoup d'égards, sachant à qui il avait affaire. Par contre, l'inspecteur du ministère, ayant eu par hasard entre les mains le mémorandum avec le plan, était carrément sorti de ses gonds et avait voulu parler avec lui, l'auteur du projet. Dès ses premiers mots il s'était mis à crier : « Nous ne sommes pas des barbares, nous ne sommes pas comme eux », avait-il affirmé d'une voix altérée (il faisait allusion, ce porc, non seulement aux Russes, mais aussi aux camarades allemands). « Vous avez compris ? Ici les abus doivent cesser, et les tortures doivent également être réduites au minimum indispensable, seulement le minimum et c'est tout. Parce que la torture n'est pas dans le style fasciste, c'est clair ? » C'est ce qu'il avait dit, plus ou moins. Il l'avait en substance traité de barbare, il l'avait humilié. Il y avait longtemps que ce n'était pas arrivé à Praga d'être humilié. L'affront était d'autant plus cuisant... Sur le moment il avait failli le prendre à la gorge : mais à la perspective de devoir ensuite renoncer pour toujours à ce qu'il était en train de faire, il s'était dominé. Même maintenant il s'en félicitait : n'importe quelle humiliation, n'importe quel affront, n'importe quoi, plutôt que de renoncer à... ça. Mais pouvoir l'avoir entre les mains ce bâtard, le mettre en pièces lui aussi ! Et pas seulement lui, mais encore le directeur de la section qui laissait traîner

les projets et... enfin tous. Oui, pouvoir tous les détruire, en tas, en foule, ces salauds qui, dès qu'ils le peuvent, vous offensent : les gens. Tous sans exception.

La conversation des autres (le méridional, à présent, aurait voulu s'arracher du groupe, mais il n'osait pas) continuait toujours plus relâchée, avec de longues pauses. Praga, à un moment donné, se rendit compte que ses interlocuteurs lui posaient une question ; mais il ne les écoutait que superficiellement, juste ce qui lui était nécessaire pour se défendre d'eux, le cas échéant.

Finalement ils cessèrent eux aussi de parler – « de vomir de la merde » se dit Praga – et se contentèrent de fumer cigarette sur cigarette. De temps en temps le sous-chef regardait les mains exsangues du Blafard : alors, par une étrange association d'idées, lui revenaient à l'esprit les propos de l'ex-tchekiste, ces camions qui sortaient de la Boutyrka chargés de morts, qui n'arrivaient presque pas à enlever tous les cadavres : ce travail en grand, à la moderne. Au moins, les bolcheviks étaient des gens sérieux, précisément comme les nazis. Ce n'étaient pas des bouffons comme nous autres fascistes, qui permettons à n'importe quel chien de fonctionnaire de se montrer insolent envers nos services de sécurité ; nous qui suspendons le travail par égard aux cardinaux qui... (expression impossible à rapporter) leurs excommunications en règle. Les autres au moins, à leurs cardinaux, ils leur avaient mis du bon plomb dans la tête. Oui, c'étaient des gens sérieux, c'est bien pour ça que maintenant ils étaient en train de gagner la guerre.

L'heure du dîner arriva sans que la radio transmette aucun journal spécial.

2

Après le dîner Praga entra dans la pièce où, étroitement ligoté sur une chaise métallique, « son » nouveau prisonnier l'attendait.

La lumière d'un projecteur était impitoyablement dirigée sur le visage de l'homme qui, bien que cela ne lui servît pas à grand-chose, fermait les yeux aussi fort qu'il pouvait. Un garde marchait de long en large dans le petit local en se tenant à l'écart du faisceau de lumière crue. Praga lui fit du menton un signe de congé. « Il n'a pratiquement pas bougé », rapporta le garde, et il exécuta un salut sommaire avant de déguerpir volontiers.

L'argousin prit une chaise à haut dossier et s'installa devant sa victime. D'un geste professionnel, bras tendu, il fit pivoter le réflecteur, de façon à éloigner le faisceau de lumière du visage de l'homme qui tourna alors vers lui son regard momentanément aveugle.

– Tu es entre mes mains, lui dit Praga. Tu n'es pas stupide, donc tu sais que tu n'as pas d'issue. Tu n'as absolument aucune issue.

L'autre essaya de détacher de lui ses yeux qui ne voyaient pas.

« L'aveugler au fer », pensa Praga. « Avant de le tuer, penser à l'aveugler ». Mais avant, il allait falloir le faire se mettre à table et l'entreprise ne s'annonçait pas facile. « Il est fichu de me rouler, de me claquer entre les

mains sans avoir parlé », se dit l'argousin avec une ombre d'angoisse. A cette perspective, une flambée de haine pour sa victime l'envahit. « Attention, tâche de te dominer », s'imposa-t-il.

Pendant ce temps, l'autre, en dépit de son crâne et de ses yeux douloureux, se rendait bien compte de la façon dont les choses se présentaient pour lui (il avait en effet torturé beaucoup de gens et, cette fois, c'était son propre corps qui allait subir les infamies qu'il avait avec sadisme infligées à tant d'autres). Il luttait donc avec la dernière énergie pour ne pas se laisser gagner par la panique.

Quand on l'avait introduit dans ce local il en avait aussitôt saisi le côté « privé » et, dans l'état de sombre impuissance où il se sentait tomber, il avait alors entrevu une vague possibilité : « Si maintenant j'ai affaire à un seul homme, je pourrais peut-être parvenir à le corrompre... oui, peut-être... » Praga sorti – et avant qu'il ne fût entièrement absorbé par la lutte physique contre la lumière qu'on lui avait dirigé en pleine face – il s'était efforcé de bâtir un plan : « Je dois tabler sur le fait qu'ils savent qu'ils sont finis. En échange de ma vie je peux lui offrir la sienne et l'impunité (s'il n'est pas idiot il est impossible qu'il ne pense pas à après...) Mais parviendrai-je à être crédible ? Voilà la question. Je ne dois pas négliger l'argent, beaucoup d'argent : ces salauds de bourgeois veulent des sous. Il faudrait que je lui fasse avoir tout de suite un premier versement en acompte, et consistant... La chose la plus importante est pourtant l'échange : ma vie contre la sienne et l'impunité. » Mais, de plus en plus dérangé par la lumière, il n'était pas parvenu à arrêter un vrai plan. Il devait donc le faire maintenant et sans perdre de temps.

– Je t'avertis une fois pour toutes, lui dit lentement Praga, dès que tu te décideras à parler, la torture cessera. Non seulement elle cessera, mais nous t'ôterons tout de suite la douleur avec de la morphine. Sinon... Il voulut s'assurer que le prisonnier avait bien compris : « Tu as bien entendu ce que j'ai dit ? »

Un instant, l'autre ne pensa plus à son plan : il tourna de nouveau vers lui ses yeux à moitié aveugles : « Je sais que tu me tortureras quand même, que tu ne cesseras pas de me torturer tant que j'aurai un souffle de vie. »

L'argousin se mit à rire. « Je comprends : ça, c'est ce que tu ferais toi » (il savait qu'il ne se trompait pas), « et je pourrais, certes, faire la même chose. Mais moi » (là il mentit, et il jouissait de façon aiguë même de cela, de mentir, le beau jeu avait désormais commencé), « je ne le ferai pas. Je te jure que si tu parles nous cesserons tout à fait de te torturer, et je te répète et te jure que je t'ôterai immédiatement la douleur avec de la morphine. » Il fit une pause, rit de nouveau : « Tu n'as pas le choix, tu te rends compte ? Tu es obligé de courir le risque de me croire. »

L'autre ne répondit pas. Il sentait qu'il devait concentrer toute sa finesse dans la recherche d'une issue, sans perdre un instant de plus.

– Ce qui risque de se produire, continua l'argousin, c'est qu'au plus fort de la torture tu n'aies plus les idées claires et que tu croies ta mort pro-

chaine. Ne te fais pas d'illusions : avec quelqu'un comme toi je doserai le traitement, non pendant des jours, mais pendant des semaines. Tu as compris ? Des semaines de traitement. C'est bien entendu ? Et chaque minute sera pour toi comme une éternité. Je te détruirai à petit feu. Il répéta : « à petit feu. » Puis il se tut, épiant avidement en l'autre les possibles réactions d'angoisse.

– Ce qui se passera, lui opposa alors le prisonnier d'une voix altérée, c'est que tout cela, les miens le sauront. Il y en a certains ici – et plus d'un – qui le rapporteront. D'ailleurs, vous autres, vous n'en avez plus pour longtemps : quelques mois au maximum, puis ce sera ton tour.

– Ah oui ? Très bien. Alors écoute : d'abord je te...

Le lecteur nous dispensera de rapporter l'énumération minutieuse – autant dire la description – des atroces tourments auxquels Praga avait l'intention de soumettre sa victime. Un filet de salive commençait à lui couler de la bouche et, de lente, son élocution se faisait par moments haletante ; il avait hâte, malgré la fatigue qui l'oppressait, de commencer « le traitement », il avait de plus en plus de mal à supporter l'attente.

L'autre s'en rendait compte, étant passé en son temps par des états d'âme analogues : il lui fallait donc, au plus tôt, mettre en œuvre son propre plan : « Parce qu'il est déjà presque trop tard ». Mais comment argumenter avec une réelle efficacité et sans se tromper ?

La présence démoniaque qui l'habitait lui aussi le poussa, bien qu'à demi inconscient, à se répandre soudain en un chapelet de jurons extraordinairement triviaux. Après quoi il se tut, comme exténué.

– Qu'est-ce que tu as ? fit Praga. Ne me dis pas que tu commences déjà à pleurnicher.

– Qui, moi ?

– Alors ?

– Je ne parviens vraiment pas à comprendre comment... (et ici un obscène juron) tu te trouves du mauvais côté.

– Continue. (« La langue : se rappeler de lui traiter la langue par le fer. »)

– Selon moi ta place n'est pas avec ces porcs désormais foutus, mais avec nous ; et il le regarda bien en face ; il recommençait à y voir.

– Tu me déçois, murmura Praga goguenard. Ne me dis pas que tu cherches à me convertir.

« A présent je ne dois plus m'arrêter, il faut que je continue », se disait le prisonnier alors même que ses efforts commençaient à lui apparaître vains et presque risibles. Mais la présence « autre » qui était en lui ne lui permettait pas de les interrompre, le stimulait : « Je te propose un échange... Mes chefs tiennent beaucoup à moi. Tu te rends compte de ça ? »

– Oui, répondit Praga, convaincu. Il était vraiment curieux de voir jusqu'où l'autre pouvait aller dans la tentative de se sauver.

– Quiconque me rendrait à eux, quoi qu'il ait fait avant... et fût-il le chef de la police... installerait sa position.

– Que veux-tu dire ? Qu'ils me donneraient de l'argent ?

– Si c'est ce que tu veux ! Ça dépend de toi. Tout à coup le prisonnier eut une « illumination » : « Mais ils pourraient aussi te donner un poste dans notre police... et si par hasard tu as des comptes à régler avec quelqu'un, cette fois tu serais du côté gagnant. » Il ajouta, comme pour lui-même : « Ici vous n'avez pas la moindre idée des possibilités que nous avons dans la police communiste. »

« Qui te dit que je n'en ai pas une idée ? J'en sais peut-être plus que toi. », pensa Praga. Immédiatement lui étaient en effet revenus en mémoire les propos des deux ex-tchekistes sur le massacre de Katyn et sur les exécutions systématisées qui se succédaient à Moscou, même en temps de paix. Même en temps de paix ! « Continue », se borna-t-il à dire, toujours avec l'air de s'amuser, de ne pas le croire.

– Essaie une minute de voir les choses sous notre angle : si un partisan de n'importe quel clan flingue quelqu'un, peu importe qui, tous les gens le remercient et voilà tout. Et puis, la guerre finie et gagnée, ils te remercient encore plus tous autant qu'ils sont, même les non communistes, pour ce que tu as fait. Tu te rends compte ?

« Trop tard pour moi », pensa Praga à ce moment-là, avec l'ombre d'un vrai regret. Il ne se sentait pas fasciste : pour lui le fascisme n'avait jamais été qu'un moyen (ni plus ni moins, précisément que, pour son prisonnier, les nébuleuses théories communistes). Mais il avait pendant trop d'années fait route avec les fascistes. Il repensa au directeur de la Banque Artigiana d'Incastigo : celui-là, tout un village savait que c'était lui qui l'avait déporté en Allemagne.

– Je n'essaie pas de te gruger pour me sauver, continua l'autre, qui commençait vaguement à se sentir en terrain connu, nous n'avons pas besoin de te gruger : parce que, pour nous, quelqu'un comme toi serait objectivement utile et c'est seulement cela qui nous intéresse. Là il était sincère : beaucoup de ses compagnons communistes – il le savait – n'auraient pas voulu dans leurs rangs d'un individu aussi abject que lui. Malgré cela ils étaient contraints par la doctrine de l'accepter, et en bonne place encore ! Pour la morale communiste en effet, un malfaiteur n'est plus un malfaiteur mais un héros s'il œuvre (au sens premier du terme malfaiteur : « faire le mal ») pour la révolution. Il ne devait pourtant pas rendre son argumentation trop abstraite... Écoute, pour te montrer qu'en ce moment je ne parle pas à tort et à travers, je veux te donner une preuve : dis-moi où tu veux que je fasse déposer une somme pour toi ; tu n'as rien d'autre à faire que de me le dire et m'accorder quarante-huit heures. Fixe toi-même le chiffre.

– Une preuve ? Et, répondit Praga – sans plus se rendre compte s'il raillait ou non – vous y pourvoirez en l'espace de quarante-huit heures ?

– Oui, dit l'autre de plus en plus attentif, malgré son crâne si douloureux qu'il lui semblait devoir éclater. Écoute, ajouta-t-il, je me découvre tout à fait : il suffira qu'entretemps tu me fasses surveiller dans la même geôle, par les mêmes gardiens qui m'ont surveillé jusque-là.

Praga, ayant quitté sa chaise à haut dossier, fit un instant les cent pas dans le petit local en s'efforçant de réfléchir : « Comme preuve je ne veux pas d'argent », dit-il tout à coup, « mais autre chose : que vous éliminiez quelqu'un que je vais te nommer. Et pas dans les quarante-huit heures, mais avant demain soir. »

– Un des nôtres ou un des vôtres ?

– Un des miens, un fasciste. Tu peux ?

– Oui, je pense que oui.

– Ça ne devrait pas être difficile. Il s'agit d'un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, dit Praga. Tu vois que je me dévoile moi aussi ! Je te donnerai certains détails concernant ses habitudes, ainsi vous ne perdrez pas de temps. « Commençons par descendre ce bâtard », avait-il décidé, « ça peut être une occasion unique ». Non pas que, ensuite, il eût l'intention de se mettre vraiment avec les partisans. Il n'y pensait même pas. Pour le moment du moins.

Les agents de service ne s'étonnèrent pas de ce que, un peu plus tard, Praga leur ordonnât de ramener le prisonnier intact dans sa cellule. « Parce que ce soir je suis vraiment épuisé », leur dit-il ; et, d'un ton agressif : « C'est que je ne voudrais pas mal commencer un travail important comme celui-là. » Ils lui sourirent et ne s'étonnèrent donc pas, ce soir-là.

Mais ils s'étonnèrent, et s'épouvantèrent, et firent un notable chahut la nuit suivante, quand ils constatèrent que le sous-chef Praga avait disparu avec l'important prisonnier.

3

A Nomana, ce fut quelques semaines plus tard, en novembre, qu'on apprit que Pino avait passé la frontière suisse.

Ce ne fut pas l'irresponsable facteur Chin qui porta la nouvelle à sa famille, mais l'officier des postes, monsieur Benfatti en personne. Celui-ci (originaire de Crémone, portant bouc gris, cravate noire en lavallière et manches courtes), était l'un des quelques laïcs déclarés du village, et, qui plus est – bien qu'occupant un emploi public – socialiste, ou mieux, social-démocrate. Il avait vu passer, ces jours-là, dans le courrier, une carte de Suisse ambiguë (adressée à Francesca et signée *ton amie Pina*, mais rédigée d'une écriture masculine). Comme il était au courant de l'inquiétude de ses proches au sujet du sort du garçon, il l'avait aussitôt mise dans sa poche et, quittant en hâte le bureau de poste, s'était rendu à la villa. « Je ne sais rien, ni ne veux rien savoir », avait-il déclaré en souriant, « mais j'ai pensé bien faire en amenant cette carte directement sans la faire passer par les mains de notre facteur. »

Il avait été reçu par Ambrogio qui se trouvait à Nomana depuis des mois maintenant et qui passait sa difficile convalescence le plus souvent assis à côté du radiateur du bureau, en s'efforçant de préparer ses examens pour l'université. La carte – écrite par Pino avec son habituelle imprudence –

disait : « *Chère Francesca, depuis le 18 octobre je me trouve ici, en ce nouvel endroit, et je vais bien, n'étant plus au milieu des dangers.* »

Après l'avoir parcourue d'un coup d'œil : « Nous vous sommes très reconnaissants, monsieur Benfatti », avait dit Ambrogio en approuvant d'un air entendu. Puis, sans plus parler de la missive, il avait fait asseoir l'officier des postes, lui avait servi un petit verre de liqueur et, dominant son impatience, s'était entretenu avec lui de la situation générale ainsi que de la difficulté de l'acheminement des colis aux prisonniers en Allemagne. Une fois Benfatti parti, Ambrogio avait monté quatre à quatre les escaliers et, tendant la carte à sa mère qui, à l'étage, était en train de faire les lits avec Noemi : « Ce crétin de Pino est sain et sauf en Suisse », avait-il dit, « regarde ce mot, c'est bien son écriture, mais, vu l'inconscience, on saurait qu'il s'agit de lui, même s'il l'avait écrit à la machine. »

– En Suisse ? Pino ? Dieu soit loué ! s'était écrié la mère très agitée et, à la lecture de ces quelques lignes, elle n'avait pu retenir ses larmes. Il faut tout de suite avertir papa. Ambrogio, téléphone-lui s'il te plaît. Noemi, elle aussi, pleurait.

– Papa est à Milan, avait rappelé Ambrogio et, après avoir rapporté le peu qu'il savait de la situation des internés en Suisse, il était redescendu au rez-de-chaussée près du radiateur du bureau.

Par la fenêtre, on voyait dehors tomber une pluie fine, le temps était sombre, hivernal. Le radiateur diffusait une chaleur réduite, parce que, par manque de charbon, la chaudière était alimentée au bois. Ce peu de chaleur suffisait pourtant à provoquer chez le jeune homme une sorte de remords parce qu'il savait que les ouvriers de son père devaient travailler dans des locaux non chauffés. Du reste, ses frères et sœurs eux-mêmes, au collège, n'avaient aucun chauffage, en cet hiver qui était le cinquième de la guerre. Pourtant ouvriers et étudiants, ce n'était pas là la souffrance majeure : bien autre chose devaient supporter les soldats des tranchées des divers fronts, et plus encore les millions de déportés, d'emprisonnés en tous genres, les juifs par exemple. Les juifs ! Qui sait quel était le sort des juifs italiens, maintenant que, contrairement à ce qui se passait avant, les fascistes étaient obligés de les laisser emmener par les nazis. On avait la chair de poule rien que d'y penser. Et tous les autres prisonniers ? En Russie, en Allemagne, dans les Balkans... Si toutefois en Russie et dans les Balkans il y avait des prisonniers ! Stefano, Michele, tous les soldats et collègues restés en arrière pendant la retraite... Et Manno ? Pauvre Manno ! Par quelques officiers qui, pour avoir adhéré à la république fasciste, avaient été rapatriés d'Allemagne, Ambrogio avait su avec certitude que son cousin n'avait jamais rejoint le régiment en Grèce. Qui sait ce qui lui était arrivé... Après l'adhésion à la République de certains militaires italiens capturés à l'armistice, il en restait à présent plus de six cent mille en Allemagne et, pour ce qui était des habitants de Nomana, toujours une soixantaine. Et moi pendant ce temps, se disait Ambrogio, je me prélasse près du radiateur ! Ah, pouvoir être avec l'armée – l'armée régulière bien entendu, du moins le peu qu'il en était

resté – laquelle, comme radio Londres et radio Bari le rapportaient, se trouvait maintenant déployée avec les « alliés » sur la ligne gothique...

Radio Bari – qu'on écoutait pratiquement chaque soir – parlait fréquemment de l'armée. Radio Rome en revanche non, celle-là ne parlait presque jamais de l'armée italienne. Pourquoi donc ? Que se passait-il réellement au-delà du front qui isolait l'Italie du nord de l'Italie centrale et de l'Italie du sud ? Ce n'était plus le maréchal Badoglio qui était chef du gouvernement légitime mais un homme politique inconnu, un certain Bonomi : un brave homme, à en juger par les extraits de ses discours, mais certainement pas un aigle. Qui sait sur la base de quels calculs et compromis ils l'avaient mis à ce poste ?.. Mais pourquoi radio Rome était-elle aussi réticente à parler de l'armée ? Elle parlait en revanche sans cesse des partisans et, encore plus souvent, des nouveaux partis politiques : de leurs rencontres, de leurs différends, de leurs litiges, de leurs querelles et exclusions réciproques acharnées, en les présentant comme des manifestations de démocratie. Peut-être – pensa Ambrogio – que c'était de la démocratie, mais comme elle était déprimante, réalisée de cette façon-là.

Pour les vacances de Noël, les plus jeunes rentrèrent chez eux et parlèrent du froid enduré : ils avaient été obligés d'étudier avec leur manteau sur le dos et, autour des jambes, une couverture qui – expliquaient-ils – si elle était utile aux jambes ne servait pas beaucoup aux pieds !

Ils avaient été ramenés à Nomana par le chauffeur Celeste, avec la Millecento qui, maintenant, fonctionnait au gazogène. Sur la ligne de chemin de fer en effet, le danger des mitraillages aériens était permanent : l'aviation « alliée », une fois cessés les bombardements à grande échelle, poursuivait maintenant avec ténacité des objectifs mineurs, parmi lesquels la destruction des locomotives ferroviaires ; deux des quatre autorails, en fonction sur la ligne de Nomana, avaient été mis hors d'usage. Comme en compensation, un petit nombre d'automobiles civiles s'étaient pourtant remises à fonctionner : au gazogène précisément, c'est-à-dire au charbon de bois ou carrément au bois. Plusieurs artisans ingénieux – copiant les uns sur les autres – construisaient les appareils nécessaires (en général de formes cylindriques, ressemblant vaguement à des chauffe-eau) qui, appliqués derrière les voitures, leur permettaient de voyager à petite vitesse. Les forces armées de la République elles-mêmes les appliquaient à leurs automobiles et camions, et même les Allemands qui, pourtant – bien que leurs moyens de guerre fussent très inférieurs à ceux des « alliés » – semblaient avoir encore de l'essence en suffisance.

Précisément pendant les vacances de Noël, ils lancèrent dans les Ardennes, à la frontière entre la France et la Belgique, au moyen d'importantes forces blindées, une inattendue contre-offensive qui perça et déséquilibra le front américano-anglo-français. Cette reprise, indubitablement sérieuse, était inexplicable pour Ambrogio et son père, qui en parlèrent plus d'une fois : « Comment ont-ils fait pour réunir tous ces chars de combat ? »

– Et pourquoi les utilisent-ils à l'ouest et non à l'est, où la situation est pour eux sans conteste plus inquiétante ?

– Peut-être qu'ils veulent empêcher l'occupation de la Ruhr ? Qu'ils y ont vraiment en préparation des armes nouvelles ? Avec lesquelles renverser le destin de la guerre ?

Ils demeuraient perplexes.

4

Le repas de Noël de cette année 1944 – auquel participèrent aussi les tantes réfugiées – fut vraiment modeste : ce ne fut un repas de fête que grâce aux branches de houx que Francesca et Alma avaient cueillies dans le jardin et disposées sur la nappe : « Qui a mis là ces objets encombrants ? » avait demandé Fortunato en en éloignant une ou deux après s'être assis à table.

– C'est Noël et il faut se le rappeler, lui avait expliqué Alma.

– Vive Noël ! avait crié Giudittina, applaudissant toute seule.

Quand ils eurent tous pris place, Giulia commença l'habituelle prière : « *Seigneur bénissez ce repas* »

– *Faites qu'il serve Votre gloire, notre santé et notre salut,* répondirent ses enfants, sur l'habituel ton de comptine.

Parce que c'était Noël, Giulia voulut ajouter quelque chose : « *Faites, ô Seigneur, que, comme nous, nos deux fils qui sont au loin, Manno et Pino, puissent... en ce jour Saint, puissent...* » Elle avait été souriante jusque-là, mais, disant ces mots, elle éclata en sanglots. « Oh, Manno, mon Manno ! » s'exclama-t-elle en se levant et en quittant la pièce.

Francesca se leva d'un bond, elle aussi les larmes aux yeux ; mais Gerardo se leva à son tour et, ayant fait signe à Francesca de se rasseoir, suivit sa femme. Les deux époux revinrent peu après dans la salle, Giulia s'efforçant à grand-peine de sourire.

Les autres se mirent alors à parler de Pino qui, en Suisse, était en sécurité et à l'abri du danger. « En sécurité c'est sûr », soulignaient les deux fils aînés en ayant soin de se faire entendre de leur mère : on pouvait être tout à fait tranquille à son sujet. Et les tantes de Monza, aux garçons plus jeunes : « Rappelez-vous, hein, gare à vous si vous dites que Pino est en Suisse, si vous le faites savoir autour de vous. Gare à vous. » De Manno, en revanche, personne n'avait le courage de parler, parce que c'était déjà le second Noël qu'on était sans nouvelles de lui. Alors Ambrogio parla plutôt de Colomba, à laquelle il avait téléphoné pour les vœux, quelques jours auparavant. « Elle a dit que cet été elle viendrait à Nomana. » Les autres le savaient déjà mais s'intéressèrent tout pareil à la chose, insistant là-dessus jusqu'à ce que la tension se réduise peu à peu et que la conversation redevienne normale.

Les hommes, de façon presque professionnelle, en vinrent à parler de l'incroyable capacité productive de l'industrie allemande. « Ils produisent suffisamment pour alimenter la guerre sur tous les fronts », rappela le père,

« si bien que, si ça se trouve, ce sont les hommes qui leur manquent, non les armes et le matériel. Et pourtant l'Allemagne est sous les bombardements pratiquement jour et nuit. Comment fait-elle pour produire encore à ce rythme ? »

– Certes, fit observer l'oncle Ettore, avec cet air un peu artificiel que lui donnaient ses lunettes en pincé-nez[1], ça ne peut pas être seulement une question de volonté ou de force de caractère. Il doit y avoir quelque chose d'autre, dans les méthodes, que sais-je, qui nous échappe.

– Peut-être qu'ils ont mis les industries en *bunker*, dans des cavernes, suggéra Fortunato. « Mais non », se répondit-il aussitôt à lui-même, « bien qu'étendus les *bunker* ne peuvent couvrir qu'une petite partie des usines. Les Allemands ne peuvent pas avoir résolu le problème des bombardements en blindant leurs industries ».

– Certainement pas, reconnut le père, et je ne crois même pas que ce soit une question de prolongation d'horaires ou de plus grand emploi de main-d'œuvre, par exemple de prisonniers, ou de femmes : il y a des années que leurs usines travaillent jour et nuit.

– Comment font-ils alors ?

– Il faut dire qu'ici à Milan, rappela l'oncle Ettore, tout semblait détruit, vous avez vu. Et pourtant en l'espace de quelques mois la vie a repris, et maintenant la ville produit.

– D'accord, dit Ambrogio, mais à Milan ils ont surtout détruit les maisons, pas les usines : les zones industrielles proprement dites, comme celle de Sesto, ils ne les ont pour ainsi dire pas touchées. C'est justement pour ça que la ville a pu se reprendre. En Allemagne, par contre, en même temps que les maisons ils bombardent sans arrêt les usines.

– Et puis, fit observer Fortunato qui, bien qu'âgé de vingt ans seulement, avait un grand sens des réalités, il faut bien dire que si Milan, après août de l'an dernier, avait été bombardée encore d'autres fois de cette façon, maintenant elle ne pourrait certainement plus produire.

– Alors ? Des usines on leur en détruit chaque jour, c'est une affaire entendue. Il faut croire que les Allemands, non seulement les reconstruisent systématiquement, mais qu'avec celles qui fonctionnent ils ont trouvé le moyen de produire davantage, beaucoup plus que les autres. Est-ce possible ?

C'était possible et ça s'était vérifié. Grâce au système de l'« auto-responsabilité de l'industrie » introduit par le ministre de l'armement Albert Speer, joint à une extrême spécialisation de la production : chaque usine devait se limiter à produire une seule arme ou, mieux encore, une partie de cette arme, mais en quantité la plus élevée possible. Pour dépasser sans arrêt le chiffre obtenu, chaque industriel avait la liberté de faire ce qu'il croyait être le mieux : il n'avait pas de problème de placement – c'était là le point essentiel – parce que le ministère acquérait tout le produit. Selon ces cri-

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

tères, la production de guerre allemande avait – malgré les immenses destructions – triplé en trois ans, sans que la main-d'œuvre existante eût besoin, ou presque, d'être augmentée. Mais on n'apprendrait tout cela qu'une fois la guerre finie.

(On pourrait discuter à l'infini le système introduit par Albert Speer. Un tenant des théories des différences raciales pourrait y déceler une confirmation de la supériorité allemande. Au contraire – puisque plus tard, Speer lui-même expliqua que le système avait été imaginé, sans qu'il ait pu l'introduire, par Walther Rathenau, le juif préposé à l'économie de guerre allemande durant la Première Guerre mondiale – un pro-israëlite pourrait y découvrir une confirmation de la supériorité de l'intelligence juive. A un niveau beaucoup plus pratique, les quatre industriels lombards réunis à Nomana autour de la table de Noël, auraient pu y trouver une confirmation de leur conviction enracinée, à savoir : que si un industriel compétent n'avait pas d'entraves commerciales, il pouvait, avec les seuls moyens dont il disposait et sans besoin des autres, multiplier sa propre production. Quant à nous, si nous pouvons nous permettre de donner notre avis, nous nous bornerons à faire remarquer qu'un tel système permettait surtout à la guerre, en dépit des terribles destructions qu'elle causait, de s'alimenter : que donc elle pouvait continuer et, avec elle, continuer les souffrances qui s'y rattachaient. En d'autres termes, la géniale trouvaille de Speer-Rathenau se présente avant tout à nos yeux comme l'instrument extraordinairement efficace de l'autopunition de l'homme en cette période.)

De l'inexplicable capacité productive allemande, la conversation se déplaça sur des arguments plus terre à terre, comme l'expédition des colis de vivres aux soldats de Nomana prisonniers en Allemagne, qui se poursuivait malgré tout au milieu de terribles difficultés.

– A propos : est-ce qu'on est toujours sans nouvelles de Pierello ? demanda Ambrogio à ses sœurs. (Pierello était celui de ses compagnons qui avait l'habitude d'écarter les bras et de lever les yeux au ciel : qui sait si le lecteur se le rappelle encore. Renvoyé en Croatie après la permission durant laquelle il avait accompagné en visite chez Ambrogio cette pauvre *mamm Savina*, il avait été à l'armistice déporté par les Allemands, et se trouvait maintenant dans l'une des zones les plus touchées, dans le secteur nord oriental de l'Allemagne, près de la vieille frontière avec la Pologne.)

– Malheureusement il n'a toujours pas écrit, répondit Francesca. Ce matin encore, après la messe, Alma et moi, nous avons parlé avec sa mère. Elle ne reçoit plus de courrier depuis octobre : elle est très inquiète, pauvre femme.

– Dans cette famille, rappela Almina, ils ont déjà un disparu en Russie, un cousin du secteur du Casaretto : Tito, frère de ce Giacomo qui porte le crucifix dans les processions. Vous vous le rappelez ?

– Giacomo ? Oui, bien sûr, dit Gerardo.

– De toute façon, jusqu'à présent, aucun colis adressé à Pierello n'est revenu, n'est-ce pas ? demanda Ambrogio. C'est peut-être un bon signe.

Vous l'avez dit à sa mère, comment s'appelle-t-elle déjà, cette pauvre femme ? Ermelinda ?

– Oui, répondit Francesca. Justement, je le lui ai dit. Mais tu sais ce n'est pas un argument suffisant pour la rassurer.

– Je veux bien le croire.

Le visage angoissé de la mère de Pierello se fixa dans l'esprit d'Ambrogio ; il finit par lui associer une autre image encore plus douloureuse, celle de Lucia, la mère de Stefano qui – depuis deux ans désormais – était clouée à la même terrible croix.

5

Le repas terminé, le jeune homme annonça qu'il « allait faire un saut » à la Nomanella. Après avoir – sous les yeux vigilants de Giulia – endossé son pardessus, son écharpe et son béret, il sortit de la maison et s'y rendit.

A la ferme, il trouva le couple Ferrante et Lucia dans l'angoisse, à cause d'un nouveau malheur : leur fille Giustina était brusquement tombée malade, ils l'avaient accompagnée à l'hôpital de Nomana le matin même.

– Quel Noël pour vous ! commenta le jeune homme.

– C'est la souffrance à cause de l'éloignement de Stefano et Luca, affirma en pleurant *mamm Lusia,* voilà ce qui l'a rendue malade.

Elle était dans la cuisine, debout devant le poële allumé. Les autres, Ambrogio compris, étaient assis autour de la table sur les chaises paillées ; les deux enfants Pio et Isadora, étaient eux aussi sagement assis sur leurs chaises.

– Giustina n'a pas de raisons de s'inquiéter pour Luca, lui opposa Ferrante. On l'a vu en basse Italie, tu le sais : donc, même s'il n'écrit pas, il est vivant et il va bien.

– C'est juste, approuva Ambrogio.

– Mais pourquoi, s'il est vivant, n'écrit-il pas à sa famille ? dit la femme. Alors que tant d'autres écrivent même d'Amérique. Il n'y a que ceux qui sont morts qui n'écrivent pas.

Ferrante la désapprouva en secouant la tête : ces choses, vraiment, Lucia ne parvenait pas à les comprendre.

– Mais parlez-moi de Giustina, fit Ambrogio. Vous savez ce qu'elle a ?

– Elle n'est pas bien, elle n'est pas bien, affirma sa mère douloureusement. Il y a des mois qu'elle est mal, et elle ne disait rien, pas même à moi qui suis sa mère. Elle rentrait du travail blanche comme un linge, je lui demandais : « Qu'est-ce que tu as ? » « Rien maman ». Les dernières semaines elle n'en pouvait plus et elle est allée chez le médecin du dispensaire. Deux fois elle y est allée, mais il n'a pas voulu reconnaître qu'elle était malade, et la dernière fois, la semaine dernière, il lui a même passé un savon à ma pauvre fille. Elle n'arrivait plus à rester debout toute la journée, tu comprends, et hier, alors qu'elle était occupée à préparer les châtaignes

pour nous donner un peu de joie, elle s'est mise à cracher du sang. Ce matin encore quand elle s'est levée, ça a recommencé.

– Cracher du sang, Giustina ?

La mère se couvrit les joues de ses mains et fit signe que oui.

– Mais pourquoi n'a-t-elle jamais rien dit ? Si elle l'avait dit à l'usine qu'elle ne se sentait pas bien... Elle a eu tort de ne pas le dire. Que diable, ce n'est pas une enfant.

– Tu sais bien comment est Giustina, lui expliqua le père. Ça n'a jamais été une pleurnicheuse, au contraire, même si elle paraît si fragile. Et puis comme elle était la seule ces temps derniers à ramener une paye à la maison... tu comprends.

– Elle a eu tort. Et vous l'avez accompagnée à l'hôpital ce matin ?

– Oui, à Nomana, de bonne heure.

– Quel Noël pour vous ! répéta le jeune homme.

– Le docteur Cazzaniga dit qu'ils doivent faire les analyses, parce que cracher tout ce sang, tu comprends...

– Oui. Pauvre Giustina ! murmura Ambrogio.

La mère le regarda, apeurée, la petite Isadora elle-même le regarda avec frayeur (elle était en train de faire l'apprentissage de la souffrance.)

– Non, je voulais dire, essaya de se rattraper Ambrogio, à propos du sang par la bouche... tant qu'ils n'auront pas fait les analyses on ne peut pas savoir.

– Oui, c'est ce qu'a dit le docteur Cazzaniga, soupira la mère, continuant pourtant à le scruter.

Le jeune homme rentra chez lui le cœur plein de tristesse. Tout en parcourant le chemin de campagne gelé, il repensait aux idées confiantes qui étaient les siennes quelques années plus tôt, à la veille de la guerre, quand il lui semblait que la mort n'avait rien, mais vraiment rien à voir, avec lui et avec les autres jeunes gens de son âge. Et au contraire combien déjà s'en étaient allés ! Et qui sait même si Stefano... Mais assez. Giustina plutôt. Elle avait craché du sang par deux fois... S'il s'agissait – comme c'était sûrement le cas – de tuberculose, la situation était préoccupante. « Et ce pauvre Luca... ! Loin de chez lui, avec la perspective, dominant toute autre pensée, de revoir sa fiancée, qui sait s'il allait la retrouver ! »

D'un pré tacheté de neige s'éleva tout à coup, à quelques pas de lui, un bel oiseau hivernal couleur rouille, une grive litorne qui, après quelques coups d'ailes résolus, alla en planant se poser plus loin, sur l'extrémité d'un bouquet d'aubépine qui flanquait le chemin. De la cime nue, l'oiseau – en remuant le cou – observa le jeune homme qui s'avançait, puis prit son vol à nouveau : cette fois il ne s'arrêta pas mais continua à voler vers le couchant jusqu'à disparaître dans la brume. Ambrogio s'arrêta sous les aubépines : c'était précisément à cet endroit qu'il avait rencontré Giustina à la veille de la guerre, le soir où il lui avait dit : « Tu as peur que je te mange ? » et elle, rougissante, avait répondu : « Non. Je sais que tu es un chic garçon, et pas seulement en apparence, mais aussi au dedans. » « Heureusement que je ne

suis pas superstitieux », se dit-il en se remettant à marcher. « Sinon qui sait la signification que je donnerais à cet oiseau qui, juste de cet endroit, s'est éloigné jusqu'à disparaître dans la brume. » Il repensa à son cousin Manno : « S'il était là, il trouverait peut-être, lui, une signification à cette histoire, convaincu qu'il est que tout, même les choses, participe du destin des êtres... » Puis il se reprocha de se laisser impressionner de cette façon, et par quoi finalement ? Par le vol d'un oiseau. « Comme si ce n'était pas normal de rencontrer des grives litornes en hiver ».

6

Le lendemain, fête de saint Stefano, Giulia et Francesca allèrent rendre visite à Giustina à l'hôpital.

L'hôpital de Nomana était une villa du dix-neuvième siècle dont les malades de la commune avaient hérité. Plusieurs fois modifiée et agrandie, elle était entièrement enduite, à l'intérieur, d'un vernis lavable couleur jaune pâle. Depuis le matin précédent Giustina était dans une des salles des femmes, épouvantée dans son lit : jusque-là elle n'avait jamais – même pas pour une nuit – dormi hors de chez elle, et tout dans ce lieu lui était étranger ; mais ce qui lui paraissait étranger plus que tout c'était le mal inconnu qui la minait et qui lui avait fait vomir tout ce sang. « Aurais-je les poumons troués ? » s'était-elle demandé bien des fois. « Qu'est-ce qui m'arrive donc ? Oh, pauvre de moi. »

L'après-midi de Noël, don Mario – qui, à l'hôpital, était considéré comme faisant partie de la maison – lui avait apporté un peu de réconfort. Il avait passé l'après-midi de fête entier à s'entretenir avec les malades en particulier ou par groupes, s'arrêtant pour plaisanter avec les moins atteints. Parvenu dans sa rangée : « Toi ? Mais que fais-tu là ? » lui avait-il demandé surpris. Et s'étant approché d'elle, après qu'elle lui eut donné des explications à travers ses larmes : « Tu ne dois pas être aussi inquiète », lui avait-il dit de sa voix convaincante. Il lui avait expliqué qu'on peut guérir de la tuberculose (si du moins c'était de tuberculose qu'il s'agissait) « Tu ne sais donc pas combien de personnes sont passées par la tuberculose et sont guéries ? Si ça se trouve, tu en as vu beaucoup et tu leur as parlé, sans même le savoir. Courage donc, ne sois pas inquiète. »

Quel réconfort que ses bonnes paroles, sa bénéfique autorité ! Mais, lui parti, tandis que tristement tombait le soir, l'épouvante avait peu à peu repris Giustina. Qu'avait-elle à faire elle, avec toutes ces choses étrangères qui l'entouraient ? Ces deux étranges colonnes rafistolées qui, au milieu de la salle soutenaient le plafond ; les lits aseptisés, émaillés de blanc, et jusqu'aux autres malades, presque toutes âgées, certaines – comme sa voisine de droite – satisfaites que leurs vieilles carcasses soient au moins là, à l'abri du froid. Ce vernis aux murs, surtout, lui était désagréable, jaunâtre et vaguement luisant, appliqué exprès – elle le comprenait – pour être continuellement lavé et débarrassé des germes que, sans doute, tous les malades

émettent. Son chapelet sous les draps, elle essaya de prier, mais l'entreprise se révélait difficile : elle était tellement habituée à dire le rosaire pour ses deux soldats – son frère et Luca – que leurs images, leurs visages, venaient plus que jamais se mélanger à la prière, lui rappelant quel nouveau malheur, avec sa maladie, les avait frappés tous les deux. Surtout Luca qui comptait sans doute la retrouver saine à son retour, et qui au contraire la trouverait tuberculeuse : sa fiancée tuberculeuse ! Oh, pauvre Luca ! Comment pourrait-il l'épouser désormais, se disait-elle en exagérant comme cela arrive souvent en pareil cas. Il lui semblait le voir, avec son bon et cher visage qui lui faisait toujours battre le cœur, et sa mèche rebelle sur le front. Il lui disait : « Courage Giustina, aie courage, je t'aime de toute façon, je te veux quand même pour femme, je te voudrai toujours. » « Mais c'est moi », lui répondait Giustina, et elle se mettait à pleurer désolée, « c'est moi qui maintenant ne peux plus t'épouser, tu comprends ? »

Durant la nuit elle avait très peu dormi, d'un sommeil superficiel et sans cesse interrompu. Même la sœur du tour de nuit (du même ordre que celles de l'école maternelle, mais vêtue de blanc au lieu de noir, sans doute contre les microbes) finissait par lui paraître étrangère. Elle était venue la voir plusieurs fois et s'était efforcée de la réconforter à mi-voix : « Tu ne dois pas avoir peur comme ça. Tu ne sais même pas si c'est la tuberculose. Peut-être que ce n'est pas ça, peut-être que ce n'est rien du tout, ce que tu as. D'ailleurs, même si c'est la tuberculose, regarde-moi : moi aussi j'y suis passée il y a dix ans ; eh bien, qu'est-ce que tu crois ? Quelques mois de sanatorium » (là elle ne disait pas tout à fait la vérité : il ne s'était pas agi de quelques mois avec les moyens curatifs d'alors) « et tu seras complètement rétablie. Maintenant je peux faire n'importe quel travail, même lourd (en cela elle disait vrai) ». « Et si tu savais combien d'autres j'ai vu guérir : c'est fait pour ça les sanatoriums, non ? » Giustina ne répondait pas, elle se rongeait d'inquiétude sans parler. La sœur avait eu pitié de son visage baigné de larmes : « Veux-tu que nous essayions de prier la Madone ensemble ? »

Elles avaient prié un moment tournées vers la niche du mur – fermée par une vitre propre et brillante elle aussi – où gisait une Marie-enfant parée de façon fantaisiste par les sœurs : un petit poupon au visage blanc et aux pommettes roses, avec une couronne dorée sur la tête. Puis : « Ce vernis », avait balbutié Giustina. « Le vernis... oh, il étouffera la petite Madone. »

– Quel vernis ? avait murmuré la sœur, se rendant compte que la jeune fille divaguait. La prière commune terminée, elle s'était bornée à continuer seule, surveillant la malade jusqu'à ce qu'elle la vît s'assoupir.

Quand, le lendemain matin, Giulia et Francesca étaient entrées dans la salle, Giustina était passée par une nouvelle frayeur : c'était donc si grave que ces dames se soient dérangées pour venir la voir ? Elle les avait regardées s'approcher de son lit, les yeux écarquillés – ses grands yeux bruns, comme ceux de Stefano – et son long cou délicat raidi, comme paralysé.

Madame Giulia s'était empressée de rompre ce mauvais charme en l'embrassant sur les deux joues, comme elle aurait embrassé une de ses filles.

« Elle n'a pas peur des microbes », constata la malade avec un indicible soulagement, « elle n'a pas peur de la maladie ! Alors peut-être que ce n'est pas si grave ».

Les deux femmes étaient restées plus d'une heure avec elle, assises à côté du lit, et, peu à peu, avaient réussi à la faire parler, à la faire bavarder ; Francesca surtout, avec ses paroles simples qui la ramenaient à des jours et à des heures merveilleusement différents. Giustina finit par se détendre sensiblement, même si la sérénité des moments que Francesca lui rappelait, confrontée à la présente douleur, lui était un nouveau motif de souffrance. Mère et fille s'en allèrent après s'être fait promettre que, dans l'attente du résultat des analyses, Giustina essayerait de s'alimenter – en se forçant, s'il le fallait – et de se reposer le plus possible.

– Tu l'as promis, n'oublie pas que tu nous l'a promis, hein ! la prévint Francesca en prenant congé, je te préparerai moi-même chaque jour quelque chose de bon, et moi, ou maman, ou Alma viendrons te trouver et te le porterons. Mais tu dois manger.

– Et te reposer : ça aussi c'est important, lui rappela Giulia, tu dois chasser tous tes soucis et t'efforcer de te reposer le plus possible.

Mais les visiteuses ne purent pas venir la voir très souvent parce que le bilan des analyses fut désastreux : « Phtisie galopante » comme le rapporta le docteur Cazzaniga, directeur de l'hôpital, à monsieur Gerardo qui était président de l'hôpital : « elle est à un stade très avancé, malheureusement. Je crains qu'il n'y ait aucune possibilité de la sauver. » Ils décidèrent de faire tout de suite une demande pour que la jeune fille soit admise dans un sanatorium : « par acquit de conscience », précisa le médecin, « seulement pour cela. Ce n'est pas que j'aie grand espoir. Je voudrais me tromper, bien sûr, mais... » et il secoua la tête.

C'était un jeune médecin, froid, très compétent. Gerardo savait qu'il se trompait rarement dans ses diagnostics. A ses oreilles, ses paroles sonnèrent donc comme une sentence de mort.

Le lendemain de l'Épiphanie, Giustina fut chargée en civière sur l'ambulance de l'hôpital et emmenée au sanatorium. L'ambulance (une Millecento carrossée en bois, avec deux croix rouges peintes sur les côtés et des vitres dépolies) n'avait pas de chauffeur fixe : c'étaient Celeste ou Massimino qui la conduisaient, c'est-à-dire les chauffeurs de la société du président de l'hôpital. Et ce fut Celeste qui emporta Giustina loin de Nomana, pour toujours.

7

Au cours de ce même mois de janvier, le bureau de poste restitua au comité pour l'aide aux prisonniers un colis revenu d'Allemagne avec ce motif (en allemand naturellement) : « *Destinataire décédé par faits de guerre* ».

Cela donna lieu, dans le sous-sol où l'on confectionnait les paquets, à divers commentaires.

– Pauvre Giovannino, lui aussi est mort. Vif comme il l'était !

– Qui sait comment c'est arrivé ?

– Et sa famille qui ne s'en doute même pas.

– Mais qui est ce Giovannino ? demanda monsieur Ermanno Ghezzi, magasinier de l'entreprise de Gerardo, préposé à la confection des colis. Peut-être ce garçon de la Lodosa, le fils d'Ermelinda, qui n'écrit plus depuis des mois ?

– Non monsieur Ermanno : celui-là ne s'appelle pas Giovanni, mais Piero.

– Ah en effet, Pierello. Ça n'a rien à voir.

Quelqu'un demanda : « Fais voir le colis. Giovanni Morganti. Oui, il était commis chez les Erba. Vous ne vous le rappelez pas, monsieur Ermanno ? »

– Ah oui le garçon du fournil. Oui, maintenant je m'en souviens.

D'autres commentèrent : « Il avait la figure qui paraissait toujours enfarinée, pauvre Giovannino. »

– Giovannino Face-enfarinée, en effet.

– C'est vrai, on l'appelait comme ça : Face-enfarinée. Chez lui ils ne savent encore rien.

– Oui, je me le rappelle moi aussi. Il se baladait toujours en maillot de corps.

– Il était de 21, la même classe que Pierello Valli, Ambrogio Riva et ce paysan de la Nomanella disparu en Russie, comment s'appelle-t-il ? Stefano.

– Giovenzana Stefano.

Aucun des présents ne savait que Stefano, avant de mourir, avait cru reconnaître dans le visage du bersaglier inconnu qui s'était penché sur lui, le visage de ce même Giovannino Face-enfarinée, son camarade de conscription. Et personne ne le saurait jamais.

– Et maintenant ? Comment allons-nous faire pour prévenir sa famille ?

– Ce n'est pas à nous de le faire.

– Et à qui alors ? demanda une jeune fille.

– Bah.

– En tout cas pas à moi, intervint l'écervelé facteur Chin qui, après avoir remis le colis, était resté pour écouter les commentaires. Pas à moi, que ce soit clair. Ce n'est pas à moi.

– Et qui te dit de le faire ? le rabroua l'ex-sergent Mario Alfieri, qui avait laissé la moitié d'un pied en Albanie.

– Ni à moi, ni à mon officier postal, insista Chin, prenant, tant qu'il y était, la défense de son supérieur.

– Ton... ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? le railla Isa, l'étudiante. Pourquoi l'officier postal serait-il à toi ou à quiconque ?

Tous secouèrent la tête avec compassion.

– C'est mon chef.

– Arrête Chin, l'admonesta monsieur Ghezzi Ermanno. Arrête un peu.

– Mais qui doit les prévenir ses parents ? demanda la jeune fille qui avait déjà posé la question.

– Je propose une chose : j'enlève du colis l'adresse et le mot en allemand, dit monsieur Ghezzi, et je les porte au maire. C'est lui qui décidera.

Les jours passèrent et Pierello continuait à ne pas donner de nouvelles. Chaque dimanche après la messe, Francesca et Alma attendaient sa mère sur le parvis pour s'informer et lui dire quelques mots de réconfort. Le dernier dimanche de janvier la réponse de la pauvre femme avait encore été négative : non seulement son fils n'avait pas écrit, mais une lettre avec demande de renseignements, envoyée par le maire à qui sait quel bureau pour prisonniers, continuait à demeurer sans réponse.

Francesca et Alma avaient accompagné un bout de chemin – vers le secteur Lodosa où elle habitait – la pauvre femme qui, tout en marchant, se serrait en frissonnant dans son châle noir, à cause du froid et de l'angoisse. Mais elle aurait frissonné plus encore si elle avait su dans quelle situation se trouvait réellement son fils.

8

Pierello, en ce moment, se trouvait en effet dans une tranchée avec des soldats allemands, embarqué dans les combats terrifiants et sans merci, par lesquels les restes des deux armées de la *Wehrmacht*, chargées de la défense de la Prusse orientale, essayaient en vain de contenir l'avancée soviétique. La lutte – commencée le long de la frontière prussienne le 12 janvier – était vraiment inégale : le rapport des forces devait être de un à dix en faveur des Soviétiques. Depuis le premier jour, le front allemand, touché par un bombardement d'artillerie effectué avec un nombre incroyable de bouches à feu (une tous les mètres : encore plus que dans la précédente guerre mondiale durant la fameuse bataille de la Somme) avait été littéralement mis en pièces. Après le bombardement, les chars de combat et, dans leur sillage, en masse, l'infanterie, avaient continué d'avancer inexorablement malgré les dures pertes qui leur avaient été infligées par les soldats allemands survivants ; lesquels – il faut le reconnaître – continuaient à lutter sans se laisser gagner par la panique et avec un courage inchangé. Les résidus d'armée allemande encore en état de combattre étaient maintenant en train de reculer le plus lentement possible sur la plaine couverte de neige et de brouillard et, devant chaque ville et presque chaque village, renouvelaient la lutte en utilisant les tranchées que le parti nazi avait fait creuser un peu partout au cours des mois précédents. A l'armée s'ajoutaient, dramatiquement fidèles à la consigne, les sexagénaires du *Volkssturm* et les jeunes garçons de 13 à 16 ans de la *Hitlerjugend,* mal armés et mal équipés, même pas tous en uniforme. A l'abri d'un tel front morcelé, l'entière population de la région fuyait, aiguillonnée par la terreur, bien qu'il s'agît de Prussiens, gens durs, peu enclins à s'épouvanter.

Pierello, qui portait par-dessus son uniforme italien râpé une capote de la *Wehrmacht* – si bien qu'à première vue on aurait pu le prendre pour un soldat allemand – était en train de se retirer de son plein gré, avec une compagnie de la Quatrième armée, ou plutôt ce qu'il en restait. Ce matin de dimanche (mais il ignorait que ce fût dimanche, il avait perdu la notion des jours), il se trouvait devant un petit village de quelques maisons à peine, non loin de Bartenstein, avec la fonction d'aide mitrailleur à un *Spandau*. Près de lui, le taciturne chef d'armes allemand, son casque taché de blanc sur la tête, scrutait de temps en temps le terrain devant la tranchée, attendant l'ennemi.

Tandis que le temps passait avec lenteur, Piero réfléchissait. Ah il s'était fourré dans un beau pétrin ! « Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? » Durant l'été oui, tout s'était bien passé... Il était resté cinq mois au domaine Hufenbach, à quelque cinquante kilomètres de là, cinq mois tranquilles, comme travailleur agricole, lui l'ouvrier des forges. Dans cette ferme travaillait aussi le prisonnier polonais Tadeusz Klocek (qui en ce moment était là, près de lui, dans la tranchée : « Ce brave Tadeusz et son nom barbare ») avec lequel il s'était peu à peu lié d'amitié. La veuve Hufenbach – se rappelait Piero, en veine de souvenirs – était une patronne sévère mais juste, pas dure avec « ses » prisonniers comme d'autres propriétaires prussiens ; même, comme leurs rations étaient insuffisantes, elle leur avait dès le début fait comprendre qu'ils pouvaient manger des fruits à volonté, puisqu'il n'en manquait pas au domaine. Si bien que, durant ces cinq mois, il avait pu se remettre de la longue faim soufferte dans les *lager* : que de patates il avait mangé et que de bon lait il avait bu au domaine Hufenbach ! Si ses amis de Nomana l'avaient vu à cette période, comme ils l'auraient plaisanté, surtout Giovannino Face-enfarinée : « Eh, regardez Pierello qui boit du lait au lieu de vin. Comme les enfants ! Dis, Pierello, tu veux qu'on t'achète un biberon ? » En tout cas ce merveilleux lait, et ces patates, sans compter les colis reçus de Nomana, lui avaient refait des forces. De plus, au domaine, il y avait Joachim, l'aîné des deux fils de la veuve, âgé de douze ans (l'autre, de dix ans, était trop allemand, il paraissait de bois et c'était une médiocre compagnie). Joachim, en revanche, avait bon caractère, il le suivait comme son ombre au travail des champs, se faisant expliquer ceci ou cela. Il avait appris quelques mots d'italien et même de dialecte de Nomana. Il avait même appris le geste familier de Pierello d'écarter les bras comme s'il s'en remettait au destin, et il le faisait de temps en temps lui aussi, au point que Pierello, se voyant singé de cette façon, avait fini par ne plus le faire. C'était vraiment comique, à y repenser ! Oui, Joachim était un petit garçon sympathique, et Pierello s'était attaché à lui.

Dommage d'avoir dû, en septembre, quitter le domaine ! En septembre en effet, les gros travaux agricoles finis, les deux prisonniers – lui et Tadeusz – avaient été réquisitionnés par l'organisation du parti et amenés devant Goldapp pour creuser des tranchées. Dans cette zone il y avait déjà des civils – surtout des femmes – et plusieurs prisonniers français, employés au creusement. Lui avait bien essayé de fraterniser avec les Français, qui,

comparés aux Allemands, ont des manières et des physionomies si semblables aux nôtres, mais ces derniers l'avaient tenu à l'écart. L'un d'entre eux l'avait même une ou deux fois traité de *sale Italien*[1] parce que, au début de la guerre, l'Italie avait donné ce coup dans le dos à la France. Comme si c'était lui qui l'avait donné ce coup, lui Piero Valli de Nomana, section Lodosa ! Par chance, il lui était resté Tadeusz qui, en plus, comprenait assez bien l'allemand et s'arrangeait pour lui servir un peu d'interprète. A ce moment-là, le front s'étendait le long de la vieille frontière avec la Pologne et les civils allemands étaient tous, sans exception, convaincus que jamais, au grand jamais, les Russes ne réussiraient à avancer. Leur propagande le leur affirmait et ils y croyaient aveuglément, ils y croyaient dur comme fer, et pas seulement les enfants et les femmes, mais aussi les hommes. Pierello, d'abord perplexe, avait fini par le croire lui aussi : « Mais alors pourquoi nous font-ils creuser toutes ces tranchées dans les arrières ? A quoi servent-elles ? » Parmi les civils, personne ne semblait se poser la question. D'autre part les vieux d'ici, et même les moins vieux, se rappelaient bien les Russes qui avaient envahi ces terres en 1914 : des gens frustes, disaient-ils, et ignorants, mais pas féroces, pas de la graine d'assassins ; et ce souvenir en toile de fond tranquillisait de fait un peu tout le monde.

A la fin octobre, les Russes – les nouveaux, pas ceux du Tsar – avaient tout à coup attaqué et s'étaient tellement avancés que les prisonniers de guerre avaient été évacués juste à temps. Les Russes avaient déferlé sur la zone de travail et occupé la petite ville de Goldapp où ils avaient été bloqués par les renforts allemands arrivés en hâte. Ces derniers, après deux semaines de vaillante lutte, avaient reconquis Goldapp et reporté le front là où il se trouvait précédemment, c'est-à-dire le long de la vieille frontière. Quand les équipes de prisonniers étaient retournées sur place pour ensevelir les morts et réparer les destructions, Pierello avait vu des choses qu'il n'oublierait jamais de sa vie. Maintenant encore, en y repensant, il en était bouleversé : partout des civils assassinés, des gens brûlés dans les maisons, des vieillards visiblement torturés jusqu'à ce que mort s'ensuive. Toutes les femmes survivantes, des plus jeunes aux plus âgées, avaient été violées une infinité de fois, certaines même par des dizaines et des dizaines de soldats à la file. Dans la localité de Nemmerdorf – où son équipe avait fait halte pour une semaine – plusieurs femmes avaient été clouées vives aux portes des fermes. « Rien que parce qu'elles refusaient de se laisser faire », avaient expliqué en pleurant certaines domestiques polonaises à Tadeusz. « Rien que parce qu'elles se défendaient. » « Avec quoi se défendaient-elles ? » « Avec les mains, avec les ongles. Avec quoi d'autre auraient-elles pu le faire ? » C'était donc là le sort qui attendait l'Allemagne entière, si les bolcheviks avançaient ?

Mais pourquoi, se demandait pour la énième fois le jeune homme, pourquoi les Russes se comportaient-ils de cette façon ? A les voir prison-

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

niers ils paraissaient des hommes comme les autres. Pourquoi donc, quand ils étaient encadrés dans leur armée, agissaient-ils en assassins, il ne parvenait pas à se l'expliquer. Il n'avait qu'une idée confuse de la somme des crimes horribles perpétrés par les Allemands en Russie (les Allemands aussi n'étaient plus ceux du *Kaiser)*, et il ignorait en outre tout à fait l'incessante propagande de haine dont la tête de tout simple soldat russe était farcie jour après jour. Il s'agissait d'une humanité terriblement souffrante, contrainte depuis toujours à la misère, et, dans les dernières décennies, bastonnée et massacrée par ses patrons communistes, puis encore plus durement massacrée par les envahisseurs nazis. Et maintenant, non seulement elle pouvait se défouler, mais elle était, de propos délibéré, invitée à le faire sur la population ennemie. Si bien que les personnes normales, et même pacifiques, qui parmi les Russes sont la majorité, ne pouvaient retenir les minorités littéralement possédées.

(Possédées, c'est le mot : parce que c'est dans des situations comme celle-là que l'ennemi de l'homme – qui se niche dans l'homme – a plus que jamais la possibilité d'agir. Le fait est, simplement, qu'il y avait, livrés sans défense, des êtres humains non protégés par la loi, qu'on pouvait tuer et torturer à plaisir. Nous tendons à l'oublier, mais pour ce seul fait : c'est bien parce qu'elles étaient sans défense que, dans les derniers siècles, les populations indigènes d'au moins trois continents ont été pratiquement exterminées par nos minorités possédées. Nous ne prétendons pas affirmer qu'il n'y a que les possédés qui tuent : tant d'autres le font aussi, malheureusement. Mais tuer à la moindre occasion, ne pas cesser de tuer, d'exterminer, seuls le font les possédés : lesquels tuent pour le plaisir – peut-être pas tant le leur que celui du démon qui est en eux – de tuer. Et ceux-là sont présents dans n'importe quel peuple : gare à ne pas leur laisser le champ libre !)

A Nemmerdorf, l'équipe de Pierello avait dû ensevelir aussi une quarantaine de prisonniers français non évacués à temps, découverts massacrés en série devant leur refuge. Cette hécatombe avait plus que tout impressionné le garçon. Après s'être fait expliquer – par l'intermédiaire de Tadeusz – de quelle façon c'était arrivé, et avoir appris que les Russes, tous ivres, n'avaient tenu aucun compte des déclarations de ces soldats d'être français et donc ennemis de l'Allemagne, il avait fermement décidé que jamais, au grand jamais, il ne se laisserait « libérer » par des bolcheviks. Il lui arrivait aussi, depuis, de penser avec encore plus de peine qu'avant à son cousin Tito, qui, si par hasard il était encore vivant, se trouvait aux mains de pareils salauds.

Passée la tourmente, les civils allemands survivants s'étaient peu à peu de nouveau convaincus que l'ennemi ne parviendrait pas à avancer de nouveau. « Mais nous prisonniers – continua à se souvenir Pierello – le parti nous a tout de suite remis à creuser des tranchées... »

De toute façon, tout ça c'était de l'histoire ancienne : avec la grande attaque du 12 janvier (à croire que celle de la mi-octobre avait été une sorte

de répétition) les bolcheviks avaient repris l'offensive et déferlaient d'une manière irrépressible dans l'entière Prusse.

– Ce qui est sûr, soupira Pierello, au terme de ses ruminations, en appuyant son dos à la paroi de la tranchée, c'est que moi, de quelque façon que tournent les choses, je n'entends pas tomber entre leurs mains : je ne veux pas finir comme les Français de Nemmerdorf. Plutôt mourir en combattant. – Mais, après tant de prison, quelle perspective décourageante que d'en être revenu au risque quotidien de mourir au combat !

9

Sur l'unique route, là devant, venant du sud-est, c'est-à-dire du côté d'où l'on attendait l'ennemi, apparurent tout à coup des petits points qui augmentèrent en nombre jusqu'à former une ligne fragmentée : c'est sur elle qu'étaient pointées les jumelles des militaires allemands. « Réfugiés », affirma l'un d'eux à mi-voix, « ce sont des réfugiés ». D'autres confirmèrent.

Pierello, qui n'avait pas bien compris, fit avec inquiétude un signe interrogateur à Tadeusz. L'autre quitta son poste et vint près de lui : « Ce sont des zivils, zivils, *doïtch* (allemands) », expliqua-t-il dans son italien sommaire.

– Encore d'autres. Les pauvres, dit Pierello.

– Oui, pauvres gens, renchérit Tadeusz. Pas très grand, d'âge moyen, il avait un visage pour ainsi dire concave, à cause d'un aplatissement à la racine du nez qui marquait toute sa physionomie : il sourit à son ami à sa manière cordiale habituelle.

Les réfugiés mirent un certain temps à parcourir la route jusqu'à la tranchée ; enfin les premiers d'entre eux traversèrent le déploiement, puis, sans s'arrêter, le petit village qui se trouvait derrière. Ils allaient en direction du nord-ouest, la plupart sur des charrettes agricoles à quatre roues, d'un type qu'utilisaient aussi, au-delà des frontières, les paysans polonais et russes. Pierello avait expérimenté ces charrettes qu'il trouvait très adaptées aux travaux agricoles mais pas aussi robustes que les charrettes familières à deux roues de la campagne lombarde. Chacune d'elles était traînée par deux chevaux et conduite le plus souvent par une femme ou un homme âgé, parfois un prisonnier, quelque Russe au long pardessus. Presque toutes étaient cintrées et recouvertes d'une tente ; sur les autres, moins nombreuses, on pouvait voir les occupants à découvert : des enfants, beaucoup d'enfants aux visages brûlés par le froid, des femmes, des vieillards, des malades, peut-être même quelques morts ; et leurs affaires : des paquets bâclés, des bottes de paille, des vêtements en tas, des ustensiles de cuisine, parfois quelque bibelot insolite. En passant, les réfugiés regardaient avec un muet soulagement le déploiement des soldats qui s'interposait entre eux et l'ennemi redouté, mais – et cela déconcertait Pierello – ils n'en donnaient pratiquement pas de signe extérieur.

Un conducteur à cheveux blancs arrêta sa charrette à la hauteur de la tranchée : « Savez-vous à quelle distance sont les Russes ? » demanda-t-il à un caporal posté près de la route.

L'autre lui fit signe que non, puis dit quelques mots que Tadeusz ne parvint pas à saisir.

– Savez-vous si les « ponts de glace » sur la baie de Königsberg fonctionnent encore ?

– Oui, répondit le caporal, oui, ils fonctionnent.

– Nous nous dirigeons vers ces ponts, dit l'homme, et il se remit en route pour ne pas faire obstacle aux charrettes qui suivaient la sienne.

Une de celles-là, parmi les dernières, était conduite par un garçon de quatorze ans environ, partiellement en uniforme. A côté de lui, sur la paille, se trouvaient deux grosses fusées de *panzerfaust.*

En le voyant, le commandant d'une petite formation du *Volkssturm* déployée avec les soldats – un homme âgé, au torse rentré, qui portait d'épaisses lunettes – sortit de la tranchée et accourut sur la route en lui faisant signe de s'arrêter. Les yeux du garçon se remplirent de peur tandis que – tirant à lui les rênes – il arrêtait la charrette. Le commandant du *Volkssturm* l'interrogea, les autres ne purent que partiellement entendre le dialogue.

– Tu était encadré dans le *Volkssturm* ?

– Oui mon commandant.

– Pourquoi as-tu quitté ton poste et t'échappes-tu ? Tu ne sais pas que ton devoir est de combattre jusqu'à la mort ?

– La défense où j'étais, à..., n'existait plus. Nous n'étions qu'un petit nombre de survivants.

– Et toi alors tu as filé chez toi ?

– Je suis retourné chez moi. Mais pas tout de suite : seulement après que les *panzer* russes s'en sont allés et que notre ligne a été réduite à néant. Ma maison était là tout près.

On entendit une voix à l'intérieur de la charrette : « Le garçon ne s'échappe pas. Il a réussi à récupérer deux *panzerfaust* : nous comptons sur sa défense si les chars nous attaquent. »

Le chef du *Volkssturm* avança de quelques pas et, se penchant, regarda sous la tente : celui qui avait parlé était un homme au visage tuméfié, qui gisait sur la paille les bras pliés d'une manière non naturelle ; près de lui se trouvait étendue une femme, sans doute la sienne, peut-être endormie, peut-être évanouie.

– Vous êtes le père ?

– Oui mon commandant.

– Pourquoi n'est-ce pas vous qui conduisez la charrette ?

– J'ai les bras cassés. Il y eut un silence. L'homme était, de toute évidence, réticent à donner de plus amples explications.

– Que s'est-il passé ? demanda à mi-voix le commandant du *Volkssturm.*

L'homme ne répondit pas.

– Je suis désolé, dit alors le commandant au garçon, mais toi tu descends et tu restes ici avec nous. Il se raidit : « Allons, trouve quelqu'un dans la colonne qui te remplace pour conduire. »

Le garçon ne bougea pas. Pendant ce temps la vieille femme qui conduisait la charrette suivante s'était avancée ; comme toutes les autres femmes elle avait un mouchoir sur la tête et sa silhouette était alourdie par son manteau parsemé de neige. « Mon commandant », dit-elle, « je vais vous expliquer. » Elle baissa la voix et chercha en vain à tirer le commandant un peu à l'écart : « Les bolcheviks ont obligé monsieur Lensens à tenir la lumière pendant qu'ils violaient sa femme. Ils étaient très nombreux, dans la maison et au dehors. Lui, après un certain temps, a refusé de tenir la lanterne, alors ils lui ont cassé le bras et ensuite ils voulaient qu'il la tienne avec l'autre main ; comme il ne pouvait pas à cause de la douleur, ils lui ont cassé l'autre bras. Voilà ce qui est arrivé. »

Tandis que la femme parlait, le garçon assis à la place du conducteur regardait fixement devant lui : de temps en temps ses lèvres avaient des frémissements et, de ses yeux bleus, les larmes commencèrent à couler.

L'officier qui commandait la compagnie, un vétéran au visage sec, avait entre temps à son tour rejoint la route et la charrette. Il se fit répéter sommairement l'histoire, puis : « Va donc », dit-il au garçon.

– Mais, *herr* lieutenant..., protesta celui du *Volkssturm*. D'après le règlement et sous ma responsabilité...

– Toute responsabilité ici m'incombe, dit le lieutenant, et il ajouta : « malheureusement. » Puis il répéta au garçon : « Dépêche-toi, allons, essaie de ne pas trop rester en arrière. »

Le garçon le regarda de ses yeux gonflés de larmes : « Ces deux fusées », balbutia-t-il de manière enfantine, avec une irrépressible émotion, « je vous jure qu'elles ne seront pas gaspillées, que ces bêtes me le paieront. » Il agita les rênes et la charrette repartit en grinçant sur la glace, avec son chargement de douleur.

La rumeur de l'incident se diffusa parmi les hommes déployés et Pierello l'apprit par Tadeusz. « Quelle histoire ! » commenta-t-il, et : « Je n'espère qu'une chose : c'est que la veuve Hufenbach et les enfants, et aussi leurs employés, aient réussi à s'échapper à temps. Toi, qu'en penses-tu ? »

– Eh bien, ils ont deux couples de chevaux convenables, considéra Tadeusz dans son italien approximatif, « et aussi bien la veuve que les domestiques, Brigitte et Edwige, sont capables de les atteler et de les conduire. (Edwige était une déportée polonaise, donc compatriote de Tadeusz.)

– Oui. Le danger c'est seulement que la veuve ait cru aux foutaises de la radio, dit Piero, qu'elle ait cru que les Russes ne peuvent plus avancer et – Dieu nous en garde – (il s'était exprimé en dialecte) qu'elle n'ait pas bougé à temps. C'est vrai que moi les Allemands je ne les comprends pas : ils avalent tout ce que la propagande leur dit, ils y croient les yeux fermés.

– Oui, c'est vrai.

– Il y a deux ans qu'ils se retirent devant les Russes, et maintenant, qui sait pourquoi, ils étaient tout à fait sûrs qu'ils ne le feraient plus. C'est incroyable !

– Tu sais ce que disent nos prêtres ? Que Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre, fit remarquer, fort à propos, Tadeusz.

10

Une heure environ s'était écoulée depuis le passage des réfugiés quand, du nord-ouest, c'est-à-dire de la zone où ils devaient maintenant se trouver, parvint un soudain bruit de canonnade et, relativement plus faible, d'armes automatiques : l'habituelle, tragique musique des combats, qui autrefois plaisait tant aux Allemands. Dans le silence de la tranchée – devenu total parce que tout le monde s'était mis à écouter – cette désolante rumeur parvenait comme par vagues, et s'en allait, se perdant sur la plaine neigeuse.

Peut-être qu'une formation de chars russes était tombée sur la colonne des réfugiés ? Pierello regarda en direction du lieutenant-commandant pour voir s'il allait décider de voler à leur secours. Mais l'officier – le seul que comptait la compagnie – assis maintenant sur le bord postérieur de la tranchée, ne faisait pas mine de bouger. Il pointa même, comme en réponse à ce regard, ses jumelles dans la direction opposée, vers le sud-est, d'où l'on s'attendait à voir arriver l'ennemi.

Non que l'officier fût insensible à ce qui arrivait : mais il savait qu'un million et demi à deux millions de civils, surtout des femmes et des enfants, étaient en ce moment en marche derrière lui, vers le Frisches Haff, la baie de Königsberg, pour la traverser sur les précaires « ponts de glace » et l'interposer entre eux et l'ennemi. Le devoir de son détachement et des autres détachements armés de cette zone était de maintenir un embryon de ligne, même discontinue, qui protège la baie sinon de tous les ennemis, du moins du gros d'entre eux. Étant données les forces disponibles, on ne pouvait rien faire d'autre.

Ses jumelles identifièrent tout à coup, au loin, là où la route coupait une file d'arbres dénudés, un semblant de mouvement. « Peut-être que nous y voilà », pensa l'officier et, sans détacher les yeux de l'instrument, il demanda confirmation de ce qu'il avait remarqué à un soldat qui se trouvait près de lui. Plusieurs jumelles se pointèrent ; il s'avéra qu'il ne s'agissait pas d'ennemis, mais bien encore de réfugiés, lesquels arrivèrent en effet, après un certain temps, en longue file.

Une autre colonne survint un peu plus tard.

Les ennemis apparurent au milieu de l'après-midi, annoncés par de sinistres colonnes de fumée qui s'élevèrent l'une après l'autre de quelques villages nichés dans la plaine, au-delà des arbres. Peu avant eux arrivèrent d'autres réfugiés, les derniers : non plus sur des charrettes mais à pied, et en fuite éperdue : des vieillards, encore dignes, qui avançaient péniblement en s'appuyant sur leur canne, des enfants, des femmes haletantes traînant par-

fois par la main derrière elles un enfant en bas âge qui, de temps en temps, tombait et était traîné un moment sur la glace.

Pierello se déplaça d'instinct pour courir à la rencontre d'une de ces femmes, mais un ordre sec d'un sous-officier le fit s'arrêter net. Il dut attendre de nouveau, recroquevillé avec les autres dans la tranchée, hors de vue des ennemis.

Tadeusz, qui était retourné à son poste, pensait avec mélancolie : « C'est toujours la même histoire : les innocents paient comme les coupables ! » Cette fuite spasmodique réveillait en lui une question qui, ces jours-là, l'angoissait beaucoup : qu'était-il arrivé et que se passait-il maintenant dans sa patrie, la Pologne ? Entre eux, les prisonniers faisaient circuler des rumeurs à cet égard contradictoires : selon certains il y avait d'énormes masses de civils polonais en fuite vers l'Allemagne.

Les avant-gardes russes, en petits groupes à pied et sur une demi-douzaine de chasse-neige – taches gris-brun sur la neige – suivaient à peu de distance les réfugiés. On les laissa s'avancer, inconscientes de ce qui les attendait, jusque sous la tranchée. C'est seulement au moment le plus rentable, à un ordre de son commandant, que la compagnie allemande ouvrit le feu.

Nous épargnerons au lecteur la description du carnage opéré surtout par les *spandau,* les mitrailleuses fauchantes : non seulement les hommes, mais aussi les chevaux et les traîneaux furent criblés de projectiles.

Après s'être précipitamment retirés, les survivants attendirent ceux de leurs compagnons qui les suivaient de plus près et revinrent à l'assaut. Repoussés, ils déclenchèrent, à la nuit tombée, une autre attaque, encore plus dangereuse, qui leur permettrait de se porter jusque sous la tranchée malgré les fusées éclairantes lancées par les Allemands.

Ces derniers, cette fois, furent contraints à un difficile corps à corps qui leur coûta de sensibles pertes. En pourchassant l'ennemi, ils parvinrent jusqu'aux chasse-neige bloqués dans le premier heurt et y découvrirent cinq ou six femmes allemandes à moitié nues et ligotées, tuées en même temps que les ennemis par le tir des *spandau.* Alors certains des soldats, comme devenus fous, se jetèrent sur les quelques prisonniers qu'ils avaient faits, les allongèrent par terre de force, arrachèrent leurs vêtements et, tandis que ces derniers hurlaient de terreur, tentèrent de les castrer. Le lieutenant intervint juste à temps : mais un Russe était déjà mutilé et se roulait dans la neige lourde, la jonchant de sang. Son corps resterait là, chauffant à blanc la haine de l'ennemi dès qu'il le découvrirait, en avançant, en une logique toujours plus épouvantable, que rien désormais ne pouvait briser.

Quelques heures plus tard, la compagnie, sur un ordre apporté par une estafette à *side-car,* quitta le lieu pour aller défendre un autre village, six ou sept kilomètres en arrière. Le *Volkssturm* resta sur place, avec ses quelques hommes jeunes et moins jeunes, mal équipés et commandés par l'opiniâtre vieux à lunettes. Celui-ci, tandis que les camions de la compagnie réchauf-

faient leurs moteurs, interpella le lieutenant : « J'ai entendu la radio il y a quelques minutes. »

– Je l'ai entendue moi aussi, dit l'officier ; il parlait avec lenteur et comme mastiquant ses mots, tant il était tendu à cause des combats soutenus (mais quand donc les soldats allemands n'étaient pas sous tension, quels jours ?)

– Alors vous devez savoir, *herr* lieutenant, que l'ordre de ne pas céder un pouce de terrain est valable pour tout le monde.

– Oui, en effet. C'est un ordre que je connais bien : je l'entends depuis que Moscou a été en vue.

Le vieux battit du pied dans la neige avec colère : « Vous n'avez pas le droit de vous en aller. Vous êtes tenu, comme n'importe qui, d'exécuter les ordres. »

– Tout à fait. J'exécute les ordres de mon commandement : vous avez pu voir vous aussi l'estafette qui me les a apportés. L'officier se tut un instant, pensif, avec pourtant, même à vide, ce geste convulsif de mastiquer : « Je vais même vous dire plus : comme cette position sera dans peu de temps indéfendable, je l'aurais évacuée même sans ordre. Vous voulez savoir avec certitude ce que l'ennemi est en train de faire en ce moment ? Ivan est on ne peut plus prévisible, vous n'en n'avez pas idée : en ce moment il encercle le village sur deux côtés pour le prendre en tenaille. Demain, aux premières lueurs du jour, il surgira de toutes parts et personne ne pourra plus sortir vivant d'ici. »

Le vieux haussa le ton : « Même comme ça votre devoir est de rester. »

– Mon devoir est de défendre notre peuple, surtout les femmes et les enfants, tant que c'est dans mes possibilités, lui répondit avec amertume l'officier, lui donner le moyen de se mettre à l'abri au-delà de la baie d'abord, puis de la Vistule, puis de l'Oder, puis... » Il s'interrompit : « Je ne sais si je dois vous plaindre ou vous envier », dit-il, « Pour vous dans quelques heures cette sale histoire sera terminée. »

C'est ainsi que la compagnie – ou plutôt ce qu'il en restait – était partie et qu'elle avait été, juste à la sortie du village, saluée sur la droite par quelques lointaines rafales : à preuve que les prévisions de son commandant étaient déjà en train de se réaliser.

Dans la nouvelle zone de déploiement – malgré la confusion qui régnait dans toute la région – des munitions et des renforts leur parvinrent des arrières. Au cours de la nuit, les hommes purent dormir à tour de rôle dans les maisons, pour la plupart abandonnées par leurs habitants. Avant toute chose les soldats avaient besoin de repos.

Le lendemain matin, à grand fracas, arriva du nord une formation de chars d'assaut allemands, car les commandements – sur la base de leur observation aérienne pourtant mal en point – prévoyaient ici une attaque de chars russes. Ils apparurent en effet, avançant rapidement sur la plaine et traînant derrière eux de brèves crinières de neige pulvérisée. Les tankistes allemands constatèrent alors, avec un énorme soulagement, qu'ils étaient à

peine deux fois plus nombreux que leurs chars ; ils purent donc se porter à leur rencontre et les repousser sans pertes excessives.

Après quoi, la formation de chars allemands fut transférée d'urgence ailleurs et la compagnie laissée seule à défendre la localité. Celle-ci, attaquée par l'infanterie et par quelques chars fut contrainte, quelques jours plus tard, d'évacuer les lieux.

Elle se déploya de nouveau le long d'un ruisseau gelé, quelques kilomètres en arrière et reçut en renfort, outre des munitions et du matériel, une vingtaine d'hommes qui étaient tout ce qui restait d'une autre compagnie du régiment auquel elle appartenait. Là, elle fut engagée dans un énorme combat, à la suite duquel elle dut se retirer après avoir subi des pertes sensibles.

Parmi les nouveaux venus se trouvait un prêtre catholique, non pas aumônier mais simple soldat. Avant de quitter l'endroit, le lieutenant-commandant le chargea, avec l'aide de Pierello, de recueillir les plaques d'identité, portefeuilles et papiers des victimes.

Les deux hommes – méthodiquement (le prêtre était avant tout un Allemand) – ôtèrent les plaques du cou de chaque mort et vidèrent leurs poches, cela non sans répugnance, parce que parfois elles étaient salies de sang et même, dans quelques cas, de lambeaux d'entrailles. Outre les humbles objets de la vie de soldat, tels que canifs, pipes, allumettes, ficelle, certaines contenaient aussi des images pornographiques, d'autres des chapelets.

Avec des gestes mécaniques, le prêtre, au fur et à mesure, passait chaque objet à Pierello qui plaçait tout dans un sac. Pour le jeune homme les images pornographiques (auxquelles il n'était pas habitué) étaient déconcertantes, mais il trouvait surprenante aussi la relative fréquence des chapelets. Mieux qu'en d'autres occasions, il pouvait se rendre compte des profondes différences qui existaient en réalité entre les soldats allemands, en apparence tous si semblables. Au bout d'un moment, les photos pornographiques (ah, les discours de don Mario, là-bas, à Nomana...) finirent par lui paraître liées – en quelque sorte comme cause et effet – aux lambeaux d'entrailles, si bien que, au lieu de les placer dans le sac, il se mit à les jeter. Le prêtre, après un instant de surprise, l'approuva de la tête et cessa de les lui tendre, mais sans prononcer un mot. Son comportement paraissait signifier que, de toute façon, au-delà des petits choix qu'on pouvait encore faire, la mort était désormais le destin de tous en Allemagne. Dieu avait détourné son regard des hommes : il ne restait que la mort.

11

A quelques jours de là, à bord d'un tracteur à chenilles, Pierello et Tadeusz eurent, de façon inattendue, l'occasion de faire un saut dans les arrières. Tous les deux avaient été mis à la disposition d'un adjudant résolu qui avait l'ordre d'y prendre à tout prix de l'essence.

Le choix du véhicule chenillé s'était révélé opportun, parce que, plus on s'éloignait du front, plus les routes étaient envahies par les réfugiés. Certains se déplaçaient sur des charrettes, d'autres à pied, ces derniers avec des sacs à dos, des valises, des paquets amarrés à leurs épaules ou entassés dans les fragiles guimbardes à deux roues qui servaient en temps normal à faire les courses. D'autres encore poussaient des voitures d'enfant où parfois se trouvaient, non seulement des enfants, mais des vivres et divers objets. Plusieurs tiraient derrière eux de petits traîneaux ou même une simple table laquelle, avec son petit chargement ficelé, sursautait en grinçant sur la glace. Véhicules, chevaux et humains tenaient toute la route et le tracteur ne pouvait avancer rapidement que grâce aux chenilles qui lui permettaient de se déplacer hors de ses limites.

De son poste, Pierello observait tout avidement. Il remarqua qu'en divers endroits on creusait fébrilement des tranchées, qu'en d'autres les creusements anciens et nouveaux étaient déjà surveillés par les détachements du *Volkssturm,* formés de vieux et de gamins portant brassards ou uniformes sommaires. « Ainsi », se dit-il, « non seulement les soldats finiront tous par se faire tuer, mais aussi les gamins et les vieux. Et de ces femmes et enfants qui s'enfuient, combien survivront si la fuite dure longtemps ? » De temps en temps il découvrait quelque cadavre sur le bord de la route : il ne devait pas être là depuis longtemps parce que les Allemands, avec leur besoin d'ordre – particulièrement frappant pour lui, Italien, dans ces circonstances –, les déplaçaient sans doute aussitôt.

A l'entrée de Braunsberg (les dépôts de carburant se trouvaient juste après la ville, vers le bord de la baie gelée), la vue de trois soldats de la *Wehrmacht* pendus l'un à la suite de l'autre à des lampadaires, le remplit d'horreur. Ils portaient chacun un écriteau avec une brève inscription que Tadeusz déchiffra : c'étaient des dispersés, dit-il, des gens qui avaient abandonné leur détachement. « Regarde là, tu vois qui les a fait *kaputt* ? » montra-t-il à Piero. Le jeune homme remarqua alors un petit groupe de « chiens de garde » qu'il savait extrêmement craints des soldats de l'armée : il s'agissait d'agents de la police militaire portant sur la poitrine des plaques métalliques soutenues par des chaînettes, lesquelles, jointes à l'aspect de durs mâtins qu'avaient ces hommes, expliquaient bien leurs surnoms. Plus loin, l'une de ces équipes, puis une autre – qui se déplaçaient compactes comme un seul homme – arrêtèrent le tracteur en lui demandant impérieusement de voir sa « feuille de route » et Pierello remarqua l'inquiétude avec laquelle l'adjudant la présentait à chaque fois. Il s'agissait pourtant d'un vétéran capable de se tirer d'embarras en n'importe quelle circonstance, et c'était précisément la raison pour laquelle le commandant de compagnie l'avait choisi pour cette mission. L'inquiétude de l'adjudant se révéla fondée quand, un peu plus loin, sur une route de ceinture, le tracteur passa entre deux rangées de soldats allemands pendus comme de lugubres épouvantails à des arbres qui la flanquaient.

« Ainsi, ils finiront tous par se faire tuer ! » se répétait le jeune homme. Et le ciel couleur de plomb sous lequel, sans voix ni imprécations, dans un ordre toujours renouvelé, se déroulait l'interminable tragédie, lui sembla encore plus loin des hommes.

Il pensa qu'il était vraiment temps pour lui de reconsidérer sa propre situation. Ne pas tomber aux mains des Russes c'était bien, mais si c'était pour mourir ensuite au combat, ou, pire encore, finir de cette ignoble façon ! Il eut une bouffée de révolte : qu'avait-il à faire lui, avec cette guerre d'extermination entre peuples privés de charité, privés de Dieu ? Les uns et les autres avaient repoussé Dieu – comme s'exprimait don Mario là-bas à Nomana – et voilà ce que ça donnait : le résultat, oui, il l'avait précisément sous les yeux. Il devait se décider une bonne fois pour toutes à laisser tomber ces gens, tous autant qu'ils étaient, et ces lieux. Ici, pour les Allemands vaincus comme pour les Russes vainqueurs, il ne semblait pas y avoir d'autre issue que la mort : une mort qui se répétait inlassablement, avec une efficacité diabolique. Le jeune homme en vint à la conclusion qu'il devait absolument, et sans perdre de temps, trouver le moyen de déguerpir. Oui, mais comment ? La question était là.

« As-tu vu s'il y avait aussi des prisonniers comme nous parmi les pendus ? » demanda-t-il à Tadeusz à mi-voix.

– Non, je n'ai pas vu, lui répondit l'autre de la même façon. Mais peut-être que dans d'autres *strassen* il y en a. Pourquoi ?

– Nous en parlerons plus tard, dit, toujours à voix basse, Pierello.

L'adjudant allemand ne s'occupait pas d'eux et c'était plutôt Pierello qui, de temps à autre, l'observait à la dérobée. Il le voyait absorbé par une nouvelle et pressante urgence : le moteur du tracteur qui avait eu quelques ratés avant Braunsberg recommençait à tousser, imprimant des secousses au véhicule. Le conducteur finit par l'éteindre, descendit, ouvrit le capot dans lequel il farfouilla, remonta, remit en marche, redescendit, remonta encore. Les deux prisonniers l'entendirent parlementer avec l'adjudant : l'installation électrique était défectueuse, il aurait fallu changer une pièce ; Pierello crut comprendre qu'il s'agissait des charbons de la dynamo.

Comme le but était désormais proche les deux Allemands décidèrent pourtant de continuer, et le tracteur repartit péniblement, en toussotant de plus belle. De ce côté de la ville, la masse des réfugiés s'était faite plus dense : non plus deux, mais trois files parallèles de chars encombraient maintenant la route, sans compter les gens à pied. Au loin, livide sous le ciel désolé, la baie gelée du Frisches Haff s'étendait jusqu'à se perdre dans la brume.

Un certain nombre de camions de l'armée était en stationnement devant des hangars où était installé le dépôt de carburant, et des équipes de prisonniers français et russes y étaient occupées à décharger des fûts vides et à les remplacer par des fûts pleins. On apercevait çà et là des carcasses de véhicules brûlés, certainement l'œuvre de l'aviation russe, mais le dépôt fonctionnait régulièrement. L'adjudant entra dans le bureau pour télépho-

ner à un autre dépôt, celui des pièces de rechange, situé, comme on l'apprit, à peu de distance. Il en sortit une heure plus tard, alors que le tracteur était en train de charger les fûts. Il communiqua qu'on ne pourrait trouver la pièce nécessaire que dans un troisième dépôt qui se trouvait à l'autre bout de la ville. Il profiterait donc d'un des camions en partance – dit-il – pour d'abord rejoindre le commandement de la police et se faire donner l'autorisation, puis – toujours avec des moyens de fortune – il se rendrait au dépôt et reviendrait le plus tôt possible avec la pièce de rechange. Il espérait être de retour avant la nuit : dans tous les cas, ses compagnons de voyage devaient l'attendre sans s'éloigner du tracteur.

L'attente commença. Enfoui dans sa grande capote allemande, les mains dans les poches, Pierello se mit un peu à l'écart pour observer le flot des réfugiés qui s'écoulait lentement sur la route toute proche, au-delà d'une rangée d'arbres nus. Il recommençait à se demander si la veuve Hufenbach, Joachim et les travailleurs de la ferme se trouvaient eux aussi sur les routes, de cette façon.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée foudroyante de trois avions bimoteurs volant bas qui, par contraste, semblaient colorés sur le ciel plombé. Après avoir lâché quelques rafales sur les camions et les hangars, ils s'éloignèrent en direction de la baie brumeuse sans cesser de tirer, cette fois sur la colonne des réfugiés au-dessus desquels, désormais hors de vue, ils larguèrent à plusieurs reprises leur chargement de bombes. Piero qui s'était jeté à terre se releva, époussetant sa capote maculée de neige. L'écho des explosions suscitait en lui des images de gouffres ouverts dans la glace, de misérables femmes, enfants et chevaux se débattant comme des rats dans l'eau gelée ; il en eut presque la nausée.

Mais tout passe. Passa aussi cette impression de nausée, passèrent quelques heures très lentes. La nuit allait tomber. La colonne des réfugiés, après avoir fait halte plusieurs fois, s'était arrêtée tout à fait, signe – selon Tadeusz – que les « ponts de glace » avaient été rompus.

A rester ainsi dehors, le froid se faisait de plus en plus sentir et le conducteur de tracteur allemand – qui tendait à considérer ses deux compagnons plutôt comme des volontaires que comme des prisonniers – leur proposa de commencer un tour de garde : pendant qu'un des trois resterait sur le véhicule chargé, les deux autres se reposeraient à l'intérieur de l'un des bâtiments. Ce qu'ils firent aussitôt.

Entretemps, les réfugiés commençaient à refluer depuis la baie : la plupart retournaient en ville, mais beaucoup campaient sous le premier abri qu'ils rencontraient. Le vieux sous-officier allemand qui commandait le dépôt fit ouvrir pour eux deux hangars vides et ils s'y entassèrent rapidement d'une manière invraisemblable, tandis que beaucoup d'autres campaient à l'extérieur, dans les charrettes. Pas mal d'entre eux ramassèrent des brindilles et des morceaux de bois et allumèrent de petits feux, sur lesquels ils commencèrent à faire cuire des aliments, s'arrangeant aussi pour que les enfants s'y réchauffent.

Quelle situation, pensait Pierello en les observant depuis le tracteur : dans quel état étaient-ils réduits, eux d'habitude si énergiques ! Mais par ailleurs, ce châtiment, les Allemands l'avaient voulu, c'était incontestable. Pourquoi un peuple qui, sous tant d'aspects, était plus débrouillard qu'aucun autre, avait-il choisi d'exercer son pouvoir aussi mal et de commettre tant d'horreurs, c'était quelque chose que décidément il ne parvenait pas à s'expliquer. Bah !

(Quant à nous, sa perplexité ne nous semble pas gratuite. S'il est vrai qu'il n'existe pas de peuples supérieurs ou inférieurs à d'autres, il est également vrai que chaque peuple a son propre moment de particulière efficacité, où il est appelé à construire avec grandeur, non seulement pour lui mais pour tous. Or, selon toute vraisemblance, notre siècle aurait dû être le siècle des Allemands. Nous les avons vus au faîte de leurs possibilités de réalisation, comme ont dû l'être les Hellènes en leur temps de gloire, quand ils dotèrent la civilisation de cet incommensurable apport, comme les Romains quelques siècles plus tard et les Italiens au moyen âge, comme les Espagnols au seizième siècle, quand ils furent capables d'arrêter la menace de l'Islam dans le vieux monde et, dans le même temps, de coloniser le nouveau ; comme les Français au dix-huitième siècle, comme enfin, au dix-neuvième, les Anglais, lorsque, avec la machine et l'industrie moderne, ils ont créé de nouvelles et inespérées possibilités de vie pour l'humanité tout entière. Malheureusement, leur grand moment, les Allemands l'ont gaspillé sur les pas de faux maîtres, en une entreprise menée en substance contre Dieu, s'ôtant du même coup la possibilité de construire quoi que ce soit. Ce n'est pas tout : la dilapidation de leur immense énergie – dont les dernières bribes porteraient l'homme sur la lune – et la perte d'un nombre aussi épouvantable d'entre eux, individus dotés d'une fermeté aujourd'hui introuvable ailleurs, représenteraient, dans les années à venir et pour le monde entier, un appauvrissement peut-être irréparable.)

12

A la fin du tour de garde de Pierello, le conducteur du tracteur lui ayant succédé, Tadeusz prit son ami à part et, avec des manières prudentes (bien que ce ne fût pas nécessaire) il lui dit avoir fait une découverte sensationnelle : dans l'un des entrepôts se trouvait (« vrai de vrai ! ») Edwige, la déportée polonaise de la ferme Hufenbach. Par elle Tadeusz avait appris que les femmes et les enfants avaient pu quitter le domaine à temps – même si *trotschi* (juste) à temps ! – qu'ils avaient fait un bon bout de chemin sur deux charrettes, et qu'à cette heure-ci ils auraient tous été à l'abri au-delà de la baie si, deux jours auparavant, on ne leur avait pas volé leurs charrettes et leurs chevaux. Réclamant en vain de l'aide aux autres réfugiés, la veuve Hufenbach s'était lancée à la poursuite des voleurs qui l'avaient alors frappée aux jambes au point de l'empêcher de marcher. Ses serviteurs et ses enfants avaient ensuite dû la traîner péniblement, pratiquement jusqu'à la

baie, sur le traîneau de Joachim. A présent – si tout s'était bien passé – elle devait se trouver non loin d'ici.

Tandis que Tadeusz racontait, Pierello s'animait et lui demandait des détails ; à la fin, il voulut que son ami l'accompagnât sans perdre plus de temps auprès de la domestique polonaise.

Elle était assise par terre dans le hangar, avec trois femmes allemandes plus âgées et non moins emmitouflées qu'elle. Toutes les quatre faisaient cercle autour d'un feu bleuâtre sur lequel grésillait du lard dans une poële. L'endroit était enfumé et les gens entassés. Mais, en raison du calme qui y régnait et aussi de cette odeur de lard et de saindoux, il était d'une certaine façon réconfortant.

– Ciao, Edwige, ciao, comment ça va ? s'écria joyeusement Pierello.

La femme lui répondit par un sourire triste. Elle avait ôté le mouchoir de sa tête et ses cheveux, réunis en une seule tresse d'un blond filasse, pendaient le long de sa joue : elle paraissait très fatiguée, littéralement épuisée. Elle serra, en souriant à peine, la main que le jeune homme persistait à lui tendre.

– Si vous aviez été là, vous deux, ceux-là ne nous auraient pas volé les chevaux, murmura-t-elle en polonais, et à cette heure-ci nous serions de l'autre côté de la baie. Tadeusz traduisit.

– Dis-moi, comment ça s'est passé, demanda Pierello, raconte. Mais il se reprit tout de suite : « Je ne veux pas te fatiguer : je voudrais seulement savoir pourquoi la veuve Hufenbach et les enfants ne sont pas là, eux aussi. »

La femme le fixa avec une sorte de peur. « Ce n'est pas de ma faute », dit-elle, « le traîneau était petit mais trop lourd pour nous, moi, Brigitte et Joachim. Nous l'avons tiré pendant presque deux jours avec la veuve et le lard dessus.... et puis on a dû renoncer, on n'en pouvait vraiment plus. »

Tadeusz, après s'être employé à la calmer, traduisit pour Pierello.

– C'est Brigitte qui est partie la première. Elle voulait que la veuve reste ici à Braunsberg. Elle lui répétait : « En ville on distribue à manger aux réfugiés, arrêtez-vous. Tant d'autres s'arrêtent. Arrêtez-vous vous aussi le temps nécessaire pour que vos jambes vous portent, puis vous vous remettrez en marche. » « Non », disait la veuve, « non. Je dois conduire les enfants à l'abri, au-delà de la baie. Là vous pourrez même me laisser sur la route, n'importe où, mais hors de danger. » Cet après-midi, après l'attaque de ces avions, continua Edwige, Brigitte a renoncé, quand elle s'est relevée de terre où elle s'était jetée, elle n'a plus repris la corde du traîneau, vous comprenez ? Elle est partie de son côté. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Moi aussi j'ai des enfants à la maison, et je ne veux pas être violée par ces sauvages.

– Je te comprends, lui dit Pierello avec pitié. Tu crois peut-être que je te blâme ? Tu veux rire ! Je crois bien que je n'ai jamais blâmé personne de ma vie. J'essayais seulement de savoir si... s'il y a quelque chose à faire. Tu as une idée de l'endroit où se trouvent à présent la veuve et les enfants ?

A sa surprise la femme fit signe que oui. « Joachim et moi nous avons tiré le traîneau dans ce bosquet de sapins qui est sur le côté de la route :" A l'abri des avions" que je disais, mais en réalité c'était pour qu'ils aient un peu d'abri pour la nuit. Puis je lui ai dit :" je vais chercher de l'aide". Les enfants pleuraient, ils comprenaient que je ne reviendrais pas. Même la veuve a compris, elle m'a dit :" Prends un peu de lard, Edwige, c'est toi qui le leur as arraché de la charrette, prends-en un peu. Sinon tu pourrais mourir de faim." En rapportant ces paroles, Edwige pleurait.

– Ne pleure pas, lui dit Tadeusz, tu as fait tout ce que tu as pu. Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre.

– Ne pleure pas, lui répéta Pierello, une fois mis au courant de ce qui était arrivé. Mais dans quel bosquet ? Dis-moi, de quel bosquet s'agit-il ?

– De sapins ou de pins, je ne sais pas, répondit Edwige en ravalant ses larmes, les seuls arbres qui ont encore des feuilles : le seul bosquet vert qu'il y ait sur le côté de la route.

– A combien de kilomètres d'ici ?

– Peut-être trois, peut-être quatre, ou cinq, je ne saurais dire, là-bas sur la droite de la route qui mène à la baie.

– Bien, conclut Pierello ; et sans un instant d'hésitation : « Je vais aller les chercher. » (Tadeusz le regarda d'abord avec étonnement, puis réfléchit quelques instants et traduisit en polonais pour sa compatriote : « nous allons les chercher. ») « Toi », continua Pierello tourné vers Edwige, « qu'est-ce que tu comptes faire ? » Il regarda les trois femmes allemandes qui, assises autour du feu, essayaient vainement de suivre cette conversation en italien et en polonais, faite par deux hommes en sommaire uniforme allemand : « Tu t'es mise avec elles maintenant ? »

– Oui, répondit Edwige. Ce sont elles qui m'ont appelée. Elles ont une charrette, mais une seule d'entre elles, celle-ci, est capable de la conduire, et elle n'en peut plus. Désormais je suis avec elles. C'est la Vierge de Czestochowa qui me les a fait rencontrer, pour que je puisse revenir auprès de mes enfants. Elle regarda la moins âgée de ses trois compagnes et lui sourit ; l'autre lui répondit par un faible sourire en hochant la tête. « Dès que nous aurons fini de manger, nous irons toutes les deux sur la charrette », dit Edwige d'un air las, « pour qu'on ne nous vole pas celle-là aussi. »

Tadeusz mit une main dans sa poche et la retira pleine de billets de banque : « Les Allemands viennent de me donner la paye », dit-il, « mais à moi ça ne me sert pas. Ça te sera plus utile à toi. » Disant cela, il fourrait impétueusement l'argent entre les revers de la capote de sa compatriote, qui essayait de le repousser : « Non, et toi, et toi ? »

Pierello, qui bien que ne connaissant pas le polonais, avait compris, saisit la main de la femme, la lui retint et la serra avec chaleur. « Ne t'inquiète pas pour lui », lui dit-il, « ne t'inquiète pas. Je partagerai ma paye avec Tadeusz. Ciao, Edwige, ciao. »

Les deux hommes sortirent de l'entrepôt.

Allongés un peu à l'écart dans le local à demi chauffé où – sur des couvertures disposées par terre – gisaient plusieurs autres soldats, ils arrêtèrent leur plan.

– Tu es vraiment décidé à venir toi aussi ? questionna d'abord Pierello à mi-voix.

– C'est maintenant que tu me le demandes ? Après que tu aies *alles* (tout) décidé ?

– Tu es libre, déclara toujours à mi-voix Pierello, tu peux t'échapper avec moi si tu veux, ou bien rester. Tu es libre.

– Libre, moi, ou prisonnier ? Allons Piero, arrête de dire des bêtises, dit Tadeusz dans le dialecte de Nomana. Convenons plutôt de ce qu'on va faire.

En réalité il ne semblait pas mécontent de la décision qu'avait prise l'autre pour lui aussi.

– C'en est assez de risquer notre vie, lui fit observer Pierello. Si nous continuons à rester en ligne avec les Allemands, nous finirons forcément par être tués ; même, c'est déjà un miracle que ça se soit bien passé jusqu'à présent.

– *Ja,* reconnut Tadeusz, *ja.* C'est ce que je me dis aussi tous les jours. Allons, décidons de ce qu'il faut faire.

Ils arrêtèrent que déguerpir immédiatement ne serait pas le meilleur choix : car comment retrouver la veuve dans le noir ? Il valait mieux attendre le tour de garde suivant (les tours étaient de trois heures chacun), ainsi, dans l'intervalle, ils pourraient dormir un peu au chaud ; ils avaient tous les deux beaucoup de sommeil en retard.

Mais s'endormir n'était pas facile après une décision aussi grave, hâtive et insuffisamment méditée. Tadeusz y parvint pourtant, mais pas Pierello dont l'esprit continuait à travailler et travailler encore, passant sans répit d'une chose à une autre, de perspective en perspective. Si par moments une pensée sereine l'inclinait au repos et au sommeil, tout de suite après une autre, préoccupante, le rendait fébrile et le tenait éveillé. Alors il se tournait et se retournait.

Au bout d'un moment, à certains signes, il s'aperçut qu'un des Allemands inconnus étendus dans le local – presque tous des conducteurs d'engins et leurs aides – ne parvenait pas à s'endormir lui non plus : il l'entendait bouger et émettre de temps à autre une sorte de soupir contenu. Suspicieux comme il l'était à cause de la décision prise, Piero se demanda plusieurs fois si ce fait constituerait un obstacle pour lui et pour Tadeusz. Puis, les heures passant, une certaine curiosité le prit aussi de connaître la raison pour laquelle l'autre ne pouvait pas dormir ; il aurait voulu échanger quelques mots avec lui, mais comment ? L'obstacle de la langue était insurmontable.

Le chauffeur allemand revint et alluma la torche électrique. Pierello, s'asseyant, tendit la main pour réveiller Tadeusz qui devait assurer le nouveau tour. Mais l'Allemand lui fit signe que non, s'approcha et lui fit com-

prendre – plus par gestes qu'avec des mots – que ce n'était pas la peine, que d'autres s'occuperaient, à partir de maintenant, de la surveillance du tracteur ; peut-être les sentinelles du dépôt, avec lesquelles probablement il s'était mis d'accord. Il sourit, s'attendant à un geste de gratitude que Pierello réussit à ébaucher péniblement. Puis, après avoir exploré les lieux avec sa torche électrique, il alla s'allonger dans les parages du poële.

Ce changement de situation mit Pierello dans un nouvel état d'anxiété. Peu à peu pourtant, il se calma. Le chauffeur ne se doutait de rien et, fatigué comme il l'était (tous les soldats allemands étaient en état de tension permanente : nous ne le soulignerons jamais assez) il allait certainement s'endormir. Il n'était donc pas besoin de modifier le plan et, plus ou moins au moment convenu – une heure à peu près avant l'aube – lui et Tadeusz se glisseraient dehors comme ils l'avaient prévu. Seulement, maintenant, il n'était plus question pour lui de s'endormir. Peu après il entendit le chauffeur ronfler et, petit à petit, son esprit revint à ses pensées précédentes. Mais il se répétait sans cesse qu'il devait faire attention, très attention, à ne pas s'assoupir. Les heures passèrent.

L'Allemand inconnu – qui, à l'entrée du chauffeur avait fait semblant d'être endormi – continuait à rester éveillé. Pierello s'en rendait compte et, de nouveau, il aurait voulu savoir pourquoi. Laquelle, parmi les nombreuses causes possibles d'angoisse, le tourmentait, pauvre diable lui aussi ?

Du lointain, probablement de l'est, parvint un soudain grondement, comme de tonnerre, qui se stabilisa et continua de façon ininterrompue. De temps en temps les vitres du local en vibraient un peu. « L'artillerie russe ! » se dit le jeune homme. « C'est donc qu'ils préparent un assaut, dès que l'aube poindra ils attaqueront. » Il pensa aux soldats qui étaient en ce moment dans les tranchées, sous cet orage : des vétérans courageux et durs, mais avant tout des êtres humains ; et tous ces jeunes garçons aux figures fatiguées, et ces vieillards du *Volkssturm*... Elle ne finirait donc jamais cette maudite guerre ? Tout à coup, il fut pris d'un doute : et s'il était passé davantage d'heures qu'il ne le supposait ? Les Russes attaquent toujours à l'aube, peut-être que l'aube était proche. Il ouvrit les yeux : l'ombre, dans le local et dehors, derrière les vitres, était toujours profonde. Il referma les yeux.

Le grondement lointain continuait sans relâche.

13

Il durait encore, égal à lui-même quand, Pierello d'abord et, quelques minutes après lui Tadeusz, sortirent du local. Feignant, même si personne ne les observait, un besoin corporel, ils allèrent, comme ils l'avaient décidé, se poster sur le côté du hangar pour s'abriter éventuellement de la sentinelle. Mais la sentinelle n'était pas en vue. Dans le noir encore absolu, ils distinguèrent tout autour d'eux une masse de charrettes irrégulièrement dispersées et s'en approchèrent avec prudence.

Dessus, et aussi dessous, par terre, se trouvaient des gens couchés ; quelques enfants pleuraient doucement. Les chevaux, tous debout et comme engourdis, semblaient des statues de souffrance.

Pour les deux hommes il était vital de rejoindre avant tout, sans éveiller l'alarme, la route qui menait à la baie. Dans la sale réverbération de la neige, ils la repérèrent à la rangée d'arbres nus qui la flanquaient. Tout en avançant dans cette direction, ils s'efforçaient de se faire un écran des charrettes au milieu desquelles ils marchaient. Ils s'étaient en outre tous les deux recouvert la tête et les épaules de leurs couvertures, espérant ainsi être confondus avec les civils.

Mais personne ne faisait attention à eux. Seul, de dessous une charrette, sortit un petit chien bâtard qui se mit à suivre Pierello après lui avoir flairé les talons.

– Qu'est-ce que tu veux toi ? murmura l'homme après quelques pas. Tu ne vois pas que tu grossis la caravane ? Va-t'en ; et il le menaça du pied. L'animal s'arrêta un instant puis se remit à le suivre prudemment, en se tenant un peu à distance.

Ils arrivèrent sur la route et se mirent à la parcourir, dépassant au fur et à mesure un grand nombre de charrettes à l'arrêt. A présent le problème était de repérer le bosquet de sapins ou de pins dont avait parlé Edwige : elle avait dit qu'il se trouvait sur la droite à trois, peut-être cinq kilomètres, une indication plutôt vague. Mais les paroles de la femme donnaient à penser à Pierello qu'ils trouveraient ce bosquet, et qu'ils y trouveraient la veuve et les enfants. Edwige n'avait-elle pas dit que c'était la Vierge qui l'avait dirigée vers la nouvelle charrette d'où lui viendrait le salut ? Dans sa simplicité d'âme, Pierello s'en était aussitôt persuadé. La Vierge – réfléchissait-il à présent – ne pouvait pas dans le même temps vouloir aussi « une mauvaise action », c'est-à-dire la mort par abandon de la veuve et de ses enfants. Alors, non seulement elle avait guidé Edwige vers la nouvelle charrette, mais elle lui avait fait rencontrer Tadeusz. A présent, elle allait les aider tous les deux à retrouver ces malheureux abandonnés.

Plus que d'un raisonnement, il s'agissait d'une intuition : en substance, Pierello sentait qu'il avait affaire à l'une de ces interventions du Transcendant qui se vérifient parfois dans les affaires des hommes, alors que leur destin ultime est en jeu. (En Allemagne aussi il s'en vérifiait donc encore !) Il en éprouvait un sentiment de réconfort qui – dans une situation pour le reste aussi sombre – l'aidait à dominer son impatience et sa tension.

Et celles-ci, certes, ne faisaient pas défaut. Une ou deux fois, le jeune homme essaya de les décharger sur le malheureux petit chien : « Va-t'en. Mais qu'est-ce que tu fiches encore ici ? Va voir ton maître, nous n'avons rien à manger. » L'animal s'arrêtait un instant, hésitait, puis se remettait à le suivre, comme s'il était, lui aussi, possédé par la frénésie d'avancer.

Pendant ce temps, le lointain grondement de tonnerre de l'artillerie russe continuait. Du côté de l'est, à l'horizon, on voyait des éclairs incessants.

Toujours du côté de l'est, alors que les deux hommes étaient en chemin depuis une demi-heure environ, le ciel commença lentement à s'éclaircir. Mais où était donc fourré ce bois de pins ? Peut-être qu'Edwige n'avait pas bien évalué la distance ? Peut-être qu'en réalité il se trouvait près du dépôt, et que, trompés par l'obscurité, ils l'avaient dépassé sans le voir ? De temps en temps, maintenant, ils remarquaient des symptômes de réveil parmi les charrettes arrêtées au bord de la route : là une femme aux cheveux en désordre allumait un maigre feu, là un prisonnier français à la capote mal mise nettoyait avec une poignée de paille un cheval couvert de givre. Plus loin, quelques charrettes s'ébranlaient à nouveau tandis que d'autres, depuis de petits bivouacs dans les champs attenants, regagnaient la route. Elle était encore loin d'être encombrée, mais les deux fugitifs marchaient désormais cernés de charrettes.

Enfin, dans un affaissement peu profond, ils découvrirent le bois de conifères ; non pas vert à cette heure-là, mais tout blanchi par le givre. Ils virent, en s'approchant, qu'il était rempli de réfugiés, en partie encore au repos, en partie en mouvement. Quelques charrettes en sortaient et, après avoir remonté un court talus, regagnaient la route. Pierello et Tadeusz eurent du mal à ne pas se mettre à courir. Dans le bois, ils trouvèrent la neige toute piétinée et parsemée de déchets que le petit chien se mit à flairer. Il y avait entre les charrettes à l'arrêt des restes de feux, des objets jetés, des excréments de chevaux et d'hommes. Tout de suite Tadeusz commença à demander à droite et à gauche – dans son mauvais allemand – si quelqu'un avait vu une femme avec deux petits enfants comme ça et comme ça : il y en avait qui ne faisaient pas attention à lui ou qui ne lui répondaient pas, certains répondirent que non, qu'ils ne l'avaient pas vue, d'autres le regardèrent d'un air méfiant. Un prisonnier polonais, qui était en train de donner à manger des rameaux de sapin à deux chevaux squelettiques, lui répondit que oui, il avait vu une femme et deux enfants avec un traîneau, recroquevillés pour dormir sous un arbre là-bas, presque à la lisière opposée du bois. S'étant hâtés vers cet endroit, les deux hommes n'y trouvèrent pourtant personne. Était-il possible que les Hufenbach fussent repartis tout seuls ? A moins que quelqu'un ne leur ait donné l'hospitalité ? Et puis s'agissait-il réellement des Hufenbach ou d'autres gens ? Ils étaient sur le point de revenir sur leurs pas quand, enfin, Pierello les découvrit, arrêtés sur une piste mineure qui, sortant du bois, remontait obliquement le talus vers la route.

– Les voilà, dit-il tout excité à Tadeusz, regarde-les, Tadeusz, c'est eux.

– Oui, répondit Tadeusz, oui.

– C'est la Vierge, s'écria Pierello, qui nous les a fait retrouver ! Il se hâta avec son compagnon vers le petit groupe, exultant comme s'il avait vu quelqu'un de sa famille. Le petit chien le suivait, exultant lui aussi.

Devant les deux prisonniers, sur la piste étroite, une charrette dépassa le traîneau en déviant juste ce qu'il fallait pour ne pas le heurter. Sur le traîneau était assise la veuve, emmitouflée, et devant – à la corde – se tenaient

Joachim et son petit frère de dix ans. Joachim, d'un geste suppliant, tendait sa main libre vers les gens de la charrette, invoquant inutilement leur aide : il était clair que les deux enfants n'arrivaient pas à gravir la petite montée.

Comme les deux prisonniers étaient proches, Joachim sans les reconnaître, tendit vers eux aussi sa main suppliante : « *Soldaten* », implora-t-il d'une voix larmoyante, « *Soldaten diese ist meine Mutter* (c'est ma mère). »

– Joachim, hurla alors Pierello en se précipitant et en saisissant des deux mains le visage de l'enfant. Tu ne me reconnais pas, Joachim ?

L'enfant poussa un cri, l'autre à son tour, laissa tomber la corde et se mit à crier.

– C'est donc vraiment vous, hein, s'exaltait Pierello en dialecte, enfin nous vous avons trouvés, nom d'un chien !

Joachim l'embrassa, le serrant contre lui convulsivement. Le plus petit continuait à tendre un bras vers les deux soldats, sans plus rien dire. Tadeusz se pencha vers lui, posa la main sur son bonnet de poils qu'il repoussa d'avant en arrière, ébouriffant l'enfant : « Courage », répétait-il dans son mauvais allemand. « Courage, maintenant nous sommes là. Vous n'êtes plus seuls. »

Sans lâcher Joachim, Pierello s'adressa à la veuve qui le regardait, raide et incrédule : « C'est la Vierge qui nous envoie », déclara-t-il, sans penser qu'elle était protestante : « c'est la Vierge. »

La vieille dame hocha la tête et des larmes commencèrent à couler sur son visage aux traits revêches et flasques, mal encadré par un châle sombre. « *Die Gottesmutter sei gelobt* (que la mère de Dieu soit louée) », dit-elle enfin.

Il leur fallut à tous les cinq un peu de temps pour se calmer. Ensuite commencèrent les questions, les informations, les explications réciproques. Puis Pierello et Tadeusz examinèrent le traîneau long d'un peu plus d'un mètre. Ils le trouvèrent trop petit et fragile, presque un jouet, et décidèrent que, dès que ce serait possible, ils l'échangeraient contre un véhicule plus adapté. « Mais pas tout de suite. La première des choses à faire, c'est traverser la baie et ne penser à rien d'autre. Puis nous aviserons. »

– Oui, approuvèrent les trois Allemands, la baie ; d'abord passons la baie. C'était de toute évidence leur idée fixe, comme celle de tous les autres fugitifs.

Les deux prisonniers allaient saisir le morceau de bois où était attachée la corde du traîneau, quand la veuve Hufenbach leur fit remarquer qu'avec ces capotes militaires sur le dos ils rencontreraient de sérieuses difficultés aux postes de barrage. Les deux hommes s'en rendaient compte et, secrètement, craignaient beaucoup ces difficultés-là, mais que faire ? Pour Pierello on y remédia au moyen d'un pardessus du défunt monsieur Hufenbach, assez chiffonné, sur lequel la veuve était assise. Tadeusz lui-même – après quelques tergiversations (lui, plus fataliste, était davantage disposé à prendre des risques) – échangea provisoirement sa capote contre une couverture couleur tabac, dans laquelle il pratiqua une fente pour enfiler sa tête et qu'il se serra ensuite à la taille avec une ficelle. Les deux

capotes de la *Wehrmacht,* repliées comme il faut, ainsi que les deux couvertures militaires, furent installées sur le traîneau. De l'uniforme allemand, il ne restait maintenant aux deux prisonniers que les gris calots à visière.

Après quoi la petite caravane se mit en route, le petit chien bâtard à sa suite. La brève expérience de Pierello dans l'armée allemande – quelques semaines au cours desquelles il avait sans doute couru plus de risques mortels que durant plusieurs années d'armée italienne – était terminée.

14

Au bord de la baie ils durent attendre des heures, mêlés à une foule innombrable. Les deux prisonniers – en particulier Pierello – regardaient de temps en temps autour d'eux à la dérobée, craignant secrètement que quelqu'un ne survienne pour les reprendre. Un sommaire mais efficace service d'ordre de soldats empêchait les charrettes de descendre à l'aveuglette le court talus, et les obligeait au contraire à le faire une par une, puis à aborder le « pont de glace » distancées les unes des autres d'une dizaine de mètres. Le pont, du moins dans le premier tronçon, là où la baie était recouverte de flaques d'eau et de boue, était formé de planches de bois brut reliées entre elles et enfoncées jusqu'à plus de la moitié de leur épaisseur dans la glace verdâtre.

De la rive sur laquelle s'amassaient des charrettes et des réfugiés à pied en nombre grandissant, on voyait la longue file de ceux qui s'éloignaient se perdre sur la baie traîtresse. Le ciel était sombre – lourd de nuages errants mêlés de brouillard – et l'endroit désolé au-delà de toute imagination. Souvent les attelages de chevaux refusaient de s'engager sur le « pont de glace », s'ébrouaient, freinaient des quatre fers : alors, d'un côté le conducteur (qui la plupart du temps était une femme), et de l'autre un soldat, les y obligeaient. Dès qu'ils se trouvaient sur les planches, les chevaux, épouvantés, forçaient l'allure et il fallait s'efforcer, à grand-peine, de leur faire reprendre une allure normale ; le soldat revenait ensuite en arrière et répétait inlassablement l'opération.

Vint le tour de nos réfugiés. Entretemps, sans s'en apercevoir, ils avaient perdu le petit chien qui, ayant fait sienne l'incapacité des hommes à attendre, était parti furtivement derrière une charrette qui les précédait.

Sur les planches de bois le traîneau était dur à tirer. De temps à autre, Pierello et Tadeusz se tournaient pour y jeter un coup d'œil, craignant qu'il ne s'écroulât. Finalement les planches cessèrent, la piste continuait sur la seule glace : le danger d'un écroulement du véhicule y était mineur, et tirer y coûtait moins de fatigue. Les deux prisonniers marchaient au rythme de la colonne, attentifs à garder les distances. Par chance, le pas n'était pas très soutenu, déterminé comme il l'était par un grand nombre de chevaux exténués, dont certains avaient de la peine à se traîner. « C'est exactement l'allure qu'il nous faut », pensait Piero, qui commençait à ne plus trop redouter de voir arriver quelqu'un lancé à leurs trousses.

Peu à peu, la rive fut effacée par la brume jusqu'à disparaître. Maintenant les fugitifs ne voyaient que la colonne en mouvement, devant et derrière eux : ils savaient qu'ils devaient parcourir de cette façon à peu près neuf kilomètres. Malgré le froid Pierello commença à transpirer ; la marche se révélait pénible et il était fatigué, de cette fatigue du front qui se dépose et se rassemble dans les os. Il avait aussi beaucoup de sommeil en retard car, la nuit précédente, il n'avait pas dormi une seule minute... La colonne qui avançait en silence et semblait n'avoir ni début ni fin, commença à lui donner une étrange sensation d'irréalité. Il en vint, le temps passant, à se demander où diable allaient tous ces gens en file de cette façon, dans ce décor blafard qui ne semblait pas de ce monde. Et qu'était donc ce lointain et incessant accompagnement, comme de tonnerre, qui désormais lui était entré dans le crâne et ne voulait plus s'arrêter ? Il essaya de se moquer de lui-même, d'avancer des raisons, et il finit, sans s'en rendre compte, par le faire à mi-voix. Il fut tiré de cet état par Joachim qui l'avait saisi par une main et la lui secouait en lui proposant de prendre la relève. « Non, non, Joachim », s'écria Pierello en dialecte, « qu'est-ce qui te passe par la tête ? La relève ? Il ne manquerait plus que ça. » Il inspira profondément une ou deux fois et sourit à l'enfant d'un air complice. Mais, Dieu, un visage d'enfant, quel réconfort ! Cela faisait penser à la maison, aux jours de paix... Pierello, un peu honteux de ce qui lui était arrivé, décida de « se tenir en main » (comme s'exprimaient les Allemands, c'est-à-dire de se dominer) avec plus d'énergie. Il imita le lapin pour faire rire Joachim, et tous les quelques pas, il recommençait, avec des mouvements drôles de la bouche et du nez. A la fin, rassuré, l'enfant essaya en souriant de faire comme lui, sans plus penser à rien d'autre.

Voici les signes du bombardement de la veille. Non, il ne pouvait pas s'agir de celui de la veille, parce que la glace dans les trouées était déjà trop consolidée. La piste déviait et continuait en grands zig zag entre poteaux et flèches de bois qui indiquaient le parcours. De la glace nouvelle affleuraient des gouvernails et des bouts de charrettes, du linge et même, tout à coup – Dieu quelle horrible vision ! – la moitié d'une tête de cheval. Heureusement qu'aujourd'hui il y avait ces nuages errants si bas, ainsi peut-être les avions ne viendraient-ils pas. Peut-être. Sur la glace, près de la piste on découvrait des objets et des paquets, abandonnés sans doute pour alléger les charrettes ; puis des charrettes elles-mêmes abandonnées, une, deux, davantage, certaines avec les roues cassées, d'autres à demi cabrées et partiellement englouties par la glace. Là, pendant un bout de chemin, des planches de bois avaient été installées sur la piste, comme au début du « pont », et les roues des charrettes passaient dessus en tressautant.

Le voici, là, après un autre kilomètre de route environ, le lieu du bombardement d'hier : une zone assez vaste. On y découvrait des soldats – peu nombreux – debout sur la glace, qui maintenaient la colonne loin des endroits dangereux et indiquaient le parcours, lequel passait parfois entre des cratères assez proches les uns des autres.

– Où sont ceux du parti ? demanda tout à coup la veuve (elle voulait dire : « ceux qui nous ont mis dans cette situation ? »). Ce sont donc les soldats qui doivent tout faire ?

Ici, dans les cercles d'eau sale, à peine couverte par un voile de glace, affleuraient non seulement des charrettes, des chevaux et des objets, mais aussi des corps humains. « Pauvres gens », murmura Pierello, et à Joachim qui continuait à marcher près de lui : « Toi, ne regarde pas, Joachim, regarde de l'autre côté. »

Lui et Tadeusz par contre regardaient et, dans un de ces tragiques marais, Tadeusz découvrit quelque chose qui pourrait leur convenir : il le montra à Pierello, ils échangèrent quelques phrases, puis, d'un commun accord, tirèrent le traîneau hors de la piste et firent halte.

– Vous, attendez-moi ici, dit Pierello aux autres, que j'aille jeter un coup d'œil. Et tandis que le Polonais expliquait à la veuve la raison de la halte, il s'approcha prudemment du trou. Dans les derniers mètres, sa progression fut facilitée par le fait que, sur le côté du cratère, une grande plaque s'était superposée au pavement de glace, redoublant son épaisseur. Dans l'eau brunâtre affleurait une petite charrette retournée, longue d'environ deux mètres et dont les roues étaient apparemment saines.

Un soldat allemand qui veillait non loin de là cria quelque chose, puis, voyant que le prisonnier ne s'éloignait pas, vint vers lui, irrité. Mais ce fut avec son aide et avec un harpon (que le soldat, plutôt âgé, après avoir sévèrement prêché, était allé chercher à son poste de stationnement), que Pierello et Tadeusz purent tirer de l'eau la petite charrette. C'était une de ces charrettes à foin, légère, avec des parois en râteliers et un timon central à main. Ses quatre roues étaient effectivement en bon état. En peu de temps, on y transféra donc la veuve (qui souffrait beaucoup en position debout) et ses quelques affaires. Pierello – encore honteux de la faiblesse qu'il avait montrée un peu plus tôt – installa le plus jeune des enfants entre les bras de la femme.

Après une autre heure de marche, et trois en tout passées sur la baie, la petite compagnie fermée par Joachim qui, à toutes fins utiles, tirait derrière lui son traîneau vide, rejoignit finalement la rive opposée. Là seulement, Joachim se décida à abandonner le traîneau, le laissant judicieusement bien en vue, au cas où quelqu'un en aurait besoin. Malgré son attitude sérieuse et résolue de petit Allemand, qui faisait sourire Pierello, il était en réalité épuisé, à bout de forces.

Tous les cinq se trouvaient depuis peu sur la terre ferme quand derrière eux éclata un très violent fracas d'explosion, mêlé à des décharges de mitrailleuses et à des vrombissements de moteurs. Aussitôt après apparurent les avions ennemis, au nombre de quatre, qui volaient très bas, très vite, et dont les couleurs apparaissaient très vives par contraste sur le ciel gris. Arrivés sur la rive, ils se cabrèrent avec un assourdissant grondement et s'éloignèrent vers la terre ferme en tirant incessamment avec leurs mitrailleuses ; ils disparurent en un instant vers l'ouest.

– Cette fois encore, on a eu de la chance, commenta Pierello avec un sourire fatigué, en se relevant de la neige où il s'était promptement jeté. Pour eux c'était allé bien, oui, mais les autres, surtout ceux qui étaient encore en chemin sur la glace ? Et le soldat « prêcheur » qui l'avait aidé à récupérer la charrette ? Qu'en était-il en ce moment de lui ? Mais il ne fallait pas y penser : un seul homme ne peut contenir en lui-même toutes les misères des autres.

15

La Frische Näherung, l'étroite bande de sable, longue d'environ soixante kilomètres, qui sépare la baie de Königsberg des froides eaux de la mer Baltique, grouillait de réfugiés et de charrettes, tous en marche vers l'ouest. Elle émergeait et paraissait s'étirer sans fin dans tous les sens de quelques dizaines de mètres au-dessus des eaux (celles de l'intérieur glacées, comme on l'a dit, celles de la mer, au contraire, agitées et toutes plissées d'une écume d'un blanc sale).

Le bombardement de l'artillerie, là-bas vers l'est, avait tout à coup cessé : peut-être s'agissait-il d'une pause, ou peut-être que les ennemis redoutés étaient en train d'attaquer. On pouvait les imaginer s'avançant en hurlant, précédés par une avalanche de plomb, ivres d'alcool ; pauvre, misérable, furieuse viande de boucherie eux aussi... Ici sur la Näherung en tout cas, il y avait un tangible silence, rendu plus évident par le docile grincement des roues des charrettes, par le crissement des patins de quelque traîneau, et, à intervalles, par le sifflement du vent glacé qui venait de la mer.

Combien étaient-ils qui essayaient de se sauver sur la modeste route de l'isthme, utilisée autrefois seulement par les pêcheurs ? Pierello – à l'arrêt avec les autres pour reprendre souffle et se restaurer un peu – pensa que si les réfugiés à pied d'aspect citadin étaient si nombreux, il devait exister un service vraiment nourri de bacs au-delà des « ponts de glace », là-bas vers Königsberg. Il remarqua avec surprise qu'en plus des réfugiés il y avait aussi quelques soldats : des soldats allemands sans armes, isolés ou en petits groupes ! Il vit même deux très jeunes SS, à peine plus qu'adolescents, à l'air hébété. Il éprouva de la peine pour eux ; il était impensable qu'il n'y ait pas plus loin des barrages de « chiens de garde » : quel serait le sort de ces malheureux ?

Après la brève halte et le casse-croûte, le petit groupe se remit en marche mais fut peu après contraint de sortir de la route pour céder la place à un convoi de camions militaires qui venait en sens inverse, vers l'est. Pourtant redoutable comme tous les convois allemands, celui-ci paraissait à Pierello un convoi de fortune, peut-être même mal armé : de toute façon, se dit-il, c'était toujours une force qui allait s'interposer entre eux et l'ennemi. Joachim salua ces soldats en agitant la main, d'autres réfugiés leur demandèrent en criant : « La Seconde armée tient ? La route pour Danzig est tou-

jours ouverte ? » Les soldats répondirent que oui, qu'elle était ouverte, quelqu'un essaya même par gestes de rassurer les gens. Toutefois, pour Pierello et Tadeusz, une chose commençait à être claire : avoir dépassé la baie n'était pas encore le salut, le danger et l'incertitude demeuraient.

Après quelques heures, ils durent laisser le passage libre à d'autres camions avec des remorques – qui venaient en sens inverse des premiers – chargés de soldats et de marins blessés, certains tant bien que mal pansés avec des bandes de papier hygiénique. Un réfugié aux manières distinguées qui se trouvait à ce moment-là près de la charrette expliqua, sans qu'on le lui demande, que Königsberg et le port de Pillau, de même que toutes les villes de quelque importance du territoire envahi, avaient l'ordre de se transformer en « forteresses », c'est-à-dire de résister jusqu'au dernier homme, même après avoir été encerclées, en utilisant chaque maison comme *bunker*. « C'est pour cette raison » – expliqua le réfugié distingué – « que les commandements essayent de dégager à temps les blessés les plus graves, non utilisables dans la défense. »

La marche sur la bande sableuse de la Näherung dura quelques jours. Les réfugiés du dernier tronçon étaient si nombreux qu'ils n'y tenaient pratiquement plus et que beaucoup de charrettes étaient obligées d'avancer sur la glace de la baie, près du bord. D'autres, encore plus péniblement, cahotaient sur la ligne de brisement des vagues de la mer. On calcula ensuite qu'au moins deux millions de personnes avaient échappé à l'ennemi par ce moyen-là. Les haltes obligées des charrettes et des piétons se faisaient de plus en plus fréquentes. On manquait de tout, mais surtout d'eau potable, et l'on manquait aussi de bois pour faire fondre la neige. Beaucoup de chevaux finirent par boire l'eau saumâtre de la baie et, souffrant de violentes coliques, ne furent plus en état de continuer. Pendant ce temps la température elle-même s'abaissait, atteignit les dix, quinze degrés au-dessous de zéro. Les gens et les chevaux commencèrent à mourir.

La carriole traînée à la main par Pierello et Tadeusz arriva à la Vistule le 2 ou le 3 février. Le mouvement des bacs pour le passage du fleuve profond, qui avait vu au cours de l'été l'horrible massacre des partisans polonais insurgés à Varsovie, était continu, incessant. Au-delà, dans Danzig-Oliva, il y avait enfin un service pour l'assistance aux réfugiés, important et bien organisé. Le petit groupe put stationner quelques jours : on constata que les deux pieds de la veuve, un bras et le nez du plus jeune des enfants s'étaient gelés.

Malgré cela, comme les autres réfugiés, on les fit encore continuer à pied vers la Poméranie. En même temps que l'offensive russe en effet, et appuyant celle-ci, une autre offensive de milliers et milliers d'avions anglo-américains s'était abattue sur le réseau ferroviaire allemand, le démantelant systématiquement.

SEPTIÈME PARTIE

1

A Nomana, le mois de février entier passa sans qu'on eût de nouvelles de Pierello. De la grande offensive russe, par contre, on avait des nouvelles fréquentes, même par la presse et la radio fascistes. Mais les gens, ici comme dans le reste de l'Italie, s'intéressaient davantage à la parallèle offensive aérienne des « alliés », très diffusée par radio Londres. Toutefois, sur le sujet, on n'avait pas d'idées bien claires et on ne se rendit pas compte, entre autres, de ce qui était réellement arrivé à Dresde, à l'occasion du grand bombardement du 14 février. Peut-être que les « alliés » eux-mêmes qui l'effectuèrent ne s'en rendirent pas compte dans un premier temps. La ville, qui constituait le centre de tri le plus important vers le front oriental, ne disposait plus de défense antiaérienne – ses batteries ayant toutes été transférées au front avec une mission antichar – et elle était engorgée de convois militaires ainsi que d'un nombre incalculable de réfugiés. Dans la nuit du 13 au 14 février, elle fut investie d'une telle quantité de bombes anglaises qu'elle se transforma tout à coup en une unique et immense fournaise. Il fallait de l'oxygène pour alimenter les flammes et pour cela – comme dans une fournaise bien construite – de violents courants d'air se développèrent dans les canaux des routes, qui soulevèrent les choses et les corps humains, les catapultant vers le centre de la ville sur des distances de cent mètres et plus et les projetant ensuite impétueusement dans les airs. Le lendemain matin, le charnier en flammes était parsemé de bombes des quadrimoteurs américains. On compta, dans les jours suivants, cinquante mille morts, mais c'était un nombre incertain, obtenu, dans certains quartiers seulement, sur la base du nombre de crânes humains carbonisés qu'on avait pu retrouver (après la guerre le chiffre monterait, graduellement, jusqu'à cent trente-cinq mille morts !)

Malgré cela les soldats allemands réussirent à arrêter les Russes sur l'Oder. Ceux-ci, alors, rassemblèrent leurs masses énormes et se jetèrent à l'assaut. Ainsi se développa la seconde grande offensive sur le sol allemand, qui culmina dans la bataille rangée de la Neisse occidentale. Bloqués de nouveau, les Russes se regroupèrent encore et, brisant littéralement toutes choses avec le fer et l'explosif (les témoignages photographiques demeurés sont impressionnants) donnèrent l'élan à la dernière grande offensive, qui les conduisit à Berlin.

De l'occident, pendant ce temps, les armées américaine et anglaise, ainsi que l'armée française, avançaient, rencontrant au fur et à mesure moins de résistance parce que les commandements militaires allemands – en

contraste avec les ordres exaspérés de Hitler – étaient en train de transférer à l'est autant de forces qu'ils le pouvaient, pour défendre la population des violences et de l'extermination. Les divisions allemandes sur le front est passèrent ainsi, entre janvier et avril, de 135 à 193 ; mais il s'agissait souvent de divisions seulement de nom, réduites, pour certaines d'entre elles, à la force d'un bataillon et même moins. Pourtant, elles continuaient à combattre avec une ténacité inchangée, tant sur la ligne du front que dans les différentes villes restées encerclées à l'arrière, les dénommées « forteresses ». Aux côtés des soldats résistaient désespérément les vieux et les tout jeunes du *Volkssturm*, et aussi les réformés de l'« organisation du travail » (ces derniers armés parfois seulement de *panzerfaust*). Königsberg par exemple – sur les défenses de laquelle Pierello avait entendu l'artillerie russe faire feu en janvier au moment de sa fugue – tomba seulement le 10 avril, après que certains des défenseurs survivants, en proie à une sorte de folie désespérée, eurent tiré même sur leurs propres négociateurs qui, avec le drapeau blanc, venaient, sur ordre du général commandant, demander la reddition.

En Italie, au même moment – c'est-à-dire dans la première moitié d'avril – le front de l'Apennin, arrêté depuis des mois sur la « ligne gothique », se réveilla. On commença alors à pressentir un peu partout que la guerre, cette fois, était sur le point de finir vraiment.

Même à Nomana, Ambrogio en avait le sentiment. Malheureusement, avec le changement de saison, les séquelles de son mal se faisaient à nouveau sentir et, certains jours, le faisaient demeurer prostré, incapable d'aucune activité. Il s'attardait parfois, le soir, à parler avec son père de la situation : « Cette fois nous touchons vraiment à la fin. Tant d'autres fois nous l'avons pensé et il a fallu déchanter, mais là ce ne sera pas le cas : les Allemands sont à bout de forces et n'ont même plus de sol où poser leurs pieds. »

– Oui, je crois moi aussi que cette fois c'est la fin.

– Ainsi, bientôt, nous pourrons enfin savoir si Manno, et les autres : Stefano, Michele, Luca, et mes soldats restés dans la poche, sont encore vivants. Tu y penses ? Cette damnée incertitude finira, une fois pour toutes.

– Et nous pourrons aussi reprendre le travail constructif, c'est-à-dire non plus pour la guerre, non plus pour la destruction ; il est vraiment temps. Toi peut-être, tu ne te rends pas bien compte de ça, mais c'est une nécessité urgente, plus qu'urgente. On n'a fait que détruire pendant des années, et maintenant beaucoup de gens n'ont pratiquement pas de quoi vivre : il est vraiment temps de recommencer à produire pour des choses positives.

– Si, je le comprends.

– Ce qui m'inquiète, avança plus d'une fois le craintif Gerardo, c'est qu'ici, chez nous, la guerre risque de se conclure par un terrible massacre, un grand bain de sang de ces malheureux – il faisait allusion aux fascistes. C'est vrai qu'ils en ont fait de belles, et il est juste que les véritables respon-

sables paient, qu'ils soient punis. Mais qu'ils finissent tous massacrés... eh bien non. C'est une idée qui ne me plaît vraiment pas.

– Tu penses qu'on peut, même en Italie, en être réduits au stade des Russes et des Allemands ? Nous ne sommes pas comme ça.

– Mais si les partisans communistes ont le champ libre, seulement pour quelques semaines, avant l'arrivée des Américains, que se passera-t-il ?

– Il y a aussi les autres partisans, et il y a le gouvernement légitime dont plus ou moins – en théorie en tout cas – tous les partisans dépendent. Et puis pour quelle raison les Américains devraient-ils tarder ? De l'Apennin aux Alpes il n'y a pas bien loin.

– Bah, espérons.

L'inquiétude pour le sort des fascistes n'était toutefois pas très répandue parmi les autres. Personne ou presque, pas même Gerardo et Ambrogio, ne pensait souvent à l'insoutenable angoisse qui, ces jours-là, devait les tenailler eux et leurs familles (il s'agissait de centaines et de centaines de milliers d'êtres humains). Quant au peuple, comme d'habitude, et même à Nomana, il simplifiait les choses : les fascistes étaient coupables, donc ils devaient payer. Certes, on ne préconisait pas un massacre mais, si ce devait être le cas, tant pis pour eux.

Les nouvelles des attaques « alliées » sur le front de l'Apennin allèrent peu à peu s'intensifiant à la radio et dans les journaux, qui rapportaient la particulière violence de celles qui étaient en cours dans les vallées du Senio et du Santerno près de Bologne. Sans préciser, bien sûr, que là-bas c'étaient des divisions régulières italiennes qui attaquaient. Ces dernières – au nombre de six désormais, armées et équipées par les Anglais – avaient maintenant un poids considérable dans le complexe des forces « alliées » en Italie.

Les Allemands s'opposèrent avec énergie à l'avancée « alliée », même après qu'elle se fut étendue au front tout entier. Bientôt, à cause de l'énorme disproportion, ils furent contraints de se replier vers le Pô. D'en haut, l'aviation les attaquait, terriblement puissante et, tout autour, des nuées de partisans : partisans habituels, et partisans de la dernière heure encore plus nombreux, qui se formaient et grouillaient partout.

2

Des partisans, il s'en était aussi regroupé à Nomana, après l'arrivée au village d'un « étranger » à la région, sur les trente ans, soi-disant réfugié, qui avait trouvé du travail dans un atelier artisan.

Comme dans le village tout se savait, on sut bientôt qu'il était en train de prendre contact avec des jeunes qui avaient la réputation d'être en marge de la communauté, souvent « laïcs » (peut-être pour avoir peu fréquenté l'oratoire), ou débauchés, ou pire encore ; à ceux-là il proposait secrètement

d'entrer dans une équipe de partisans communistes qu'il affirmait avoir eu la charge de constituer à Nomana.

Personne, pas même le secrétaire du parti fasciste, ne pensa le dénoncer à la « garde nationale républicaine » cantonnée depuis des mois dans la petite caserne qui avait été celle des carabiniers. En revanche, il fut clair pour tout le monde que – en attendant le retour de prison de la jeunesse la plus valide – il fallait organiser quelque chose à lui opposer, un minimum de forces qui évite au village de rester à la merci des communistes dans les prochains difficiles jours de la passation des pouvoirs.

Ce fut là le moment rêvé pour le pharmacien Agazzino qui, ayant eu vent des contacts qu'Ambrogio commençait à prendre, alla le trouver un soir en grand secret et, avec des façons de conspirateur, le pria de « ne pas nuire à la communauté en lui coupant l'herbe sous les pieds et en créant quelque chose qui ferait inutilement double emploi ». Est-ce que ce ne serait pas mieux de se mettre d'accord et de se partager les tâches ? Ambrogio fut tout à fait d'accord pour lui laisser le champ libre : à quoi il remarqua une satisfaction mal dissimulée dans les yeux de l'autre. Ils convinrent ensemble qu'Ambrogio serait toujours disponible pour une éventuelle consultation « d'ordre militaire ».

De petite taille, rougeaud, chauve, asthmatique, le docteur Agazzino avait vécu jusque-là en secrète frustration politique dans sa pharmacie qui donnait sur une placette pavée de cailloux, non loin de l'église. Il était toute la journée derrière son comptoir, sur fond de vases de céramiques ornés d'arabesques et de noms latins de médicaments, dans l'odeur aiguë des pharmacies d'alors. Il n'était pas originaire de Nomana mais de la région de Plaisance où, dans sa jeunesse, il avait fait partie de la gauche catholique de Miglioli, aux temps héroïques où les fascistes distribuaient aux membres des ligues blanches[1] bastonnades et huile de ricin. Deux verres de cette huile, ingurgités par lui sous la menace, constituaient le point culminant de son passé politique : ils lui avaient valu, pour vingt ans, de se féliciter à part lui (et quelques rares fois aussi devant les autres) de sa supériorité civique sur ces pauvres gens de Nomana qui n'avaient jamais vraiment connu le fascisme, ni les luttes sociales, ni n'avaient jamais formé de ligues blanches ou d'une autre couleur.

Dans la vie, il faut pourtant le dire, la tragédie, la comédie et la farce s'entremêlent continuellement. Cela était particulièrement vrai dans ces jours-là. Agazzino donc, ayant perçu l'inquiétude générale (pas seulement celle des personnes autorisées, mais aussi celle, et non moindre, de beaucoup de chefs de famille ouvriers) avait senti que le moment était revenu d'agir. Il s'était donc précipité à Milan à la recherche de ses vieux compagnons des ligues blanches, dont l'un lui avait, sans perdre de temps, conféré l'investiture de président du C.L.N. (ou Comité de Libération Nationale) de Nomana. En même temps, il était chargé de prendre tout de suite contact

[1] Ligues de catholiques (N.d.T.).

avec « l'étranger » communiste, ainsi qu'avec les responsables des partis socialistes, libéraux et d'action ; quant à la démocratie chrétienne, il était entendu que le responsable provisoire serait lui-même, Agazzino. Les responsables des partis socialiste, libéral et d'action n'existaient pourtant pas à Nomana, si bien que le pharmacien fut malgré lui contraint de les créer et, si ce fut une entreprise assez facile pour le parti socialiste (étant donné la présence au village de l'employé des postes monsieur Benfatti qui, on l'a déjà dit, était connu de tous comme un vrai socialiste), ce ne le fut pas autant pour les partis libéral et d'action. Finalement, pour ce qui était des libéraux, après une solennelle colère noire du pharmacien, un de ses amis réfugié avait accepté de les représenter. C'était un occasionnel faiseur de mots d'esprit et de poésie en dialecte, qui, bien qu'autrefois vaguement pro-fasciste, n'en avait pas moins – à cause de son incorrigible manie de raconter dans le train des blagues sur le compte des chefs de parti fasciste – passé deux jours en prison. De cette façon, le C.L.N. de Nomana comptait sa brave victime du régime. Pour le parti d'action, dont on ne savait pas très bien ce qu'il était, on ne put faire moins que de prendre le vieux monsieur Pollastri, simple employé, impatient maintenant comme toujours de se mettre en vue. A vrai dire, il avait demandé à Agazzino de lui laisser plutôt la représentation du parti socialiste, et, apprenant que ce parti n'était plus disponible, avait demandé de représenter au moins le parti monarchiste ; informé qu'un parti monarchiste n'existait pas au C.L.N., il s'était résigné au parti d'action.

Agazzino n'était pas du tout idiot et il se rendait compte à quel point tout cela était paradoxal, même s'il était loin d'imaginer les ennuis que, dans le futur, une semblable organisation politique semi-imposée entraînerait pour la communauté nationale. Il avait à peine lu quelque feuillet clandestin, et ignorait donc presque tout ce qui se trouvait en amont de cette réalité. En particulier il n'en saisissait pas l'idée-prémisse, à savoir que l'Italie était une sorte de « marionnette » à l'usage du fascisme d'abord, et de l'antifascisme ensuite. Il n'avait même pas entendu parler du fameux « débat des cinq lettres »[1], par lequel, au mois de novembre précédent, les cinq partis du C.L.N. – sentant proche leur prise du pouvoir malgré l'obstacle constitué par l'odieux gouvernement légitime de Rome – avaient tenté une union stable qui leur permît ensuite de continuer indéfiniment la « politique du C.L.N. », même en temps de paix. En novembre ç'avait été justement le parti d'Agazzino, c'est-à-dire la démocratie chrétienne, à s'opposer à un tel monopole du pouvoir au nom de la démocratie. Mais ce parti n'avait pourtant pas pu empêcher l'implantation systématique des C.L.N. dans chaque

[1] Le C.L.N. (Comité de Libération Nationale) réunissait les partis antifascistes (communiste, démocrate-chrétien, libéral, socialiste, d'action et de démocratie du travail) dans la lutte partisane. Fondé à Rome en 1943, il forma, à la libération de la ville, un gouvernement de coalition nationale, devenant le C.L.N.A.I. (Comité de Libération Nationale de Haute Italie) (N.d.T.).

commune qu'on avait ensuite gagnée, au fur et à mesure, au-delà des lignes « alliées ».

Mais le pharmacien était avant tout un homme pratique et il s'adaptait à la réalité quelle qu'elle fût : « Cette situation, ce n'est pas moi qui l'ai créée », disait-il parfois en guise d'excuse à qui voulait l'entendre ; et aussi : « Si ce n'était pas moi qui avais pris cette charge à Nomana, quelqu'un d'autre à coup sûr l'aurait prise, donc autant vaut. » Il n'expliquait pas, évidemment, qu'il avait pris cette charge mû par l'ambition personnelle, et un peu aussi par esprit d'aventure, malgré son asthme.

Outre des représentants pour les partis, il avait dû chercher aussi des jeunes à armer. Comme il n'entendait pas dépendre pour cela d'Ambrogio (à qui l'opinion publique aurait, selon lui, fini par attribuer le mérite de tout), il s'était adressé au curé en le priant de lui donner les noms des plus adaptés parmi les garçons de l'oratoire. Il dut, à cette fin, expliquer dans les moindres détails au vieux prêtre l'organisation du C.L.N. et il s'entendit répondre par le vieil homme indigné que l'oratoire était « une chose trop sérieuse pour être mêlé à une histoire comme celle-là ». Il protesta, il insista, il fit valoir ses raisons : « Vous, enfin nous, catholiques, préférerions rester en paix à l'ombre du clocher, je le sais bien. Et pourtant, non ! Nous ne pouvons plus, les temps ne nous le permettent pas... » Le vieux prêtre sévère, aux cheveux frisés qui le faisaient ressembler à un berger de montagne, dut en convenir ; mais il ne lui donna pourtant aucun nom : « Nos garçons pourraient en venir à se tirer dessus avec ces insensés en chemises noires qui sont en bas à la caserne, et finir par en tuer un. Et vous voulez que ce soit moi qui les mette en condition de tuer leur prochain ? »

Le pharmacien avait donc été contraint de se contenter de garçons qu'il connaissait personnellement, ou dont il connaissait la famille, et qui n'avaient en général pas atteint l'âge militaire. Ceux-là acceptaient d'ailleurs avec d'autant plus d'enthousiasme de « faire le partisan » qu'ils étaient plus jeunes. Il avait fini par en réunir une douzaine : à peine un peu moins que n'en avait réuni « l'étranger » communiste (là aussi de moins de vingt ans). C'est ainsi que le soir du 25 avril, lorsque parvint la nouvelle – apportée par les gens des alentours et par les réfugiés – qu'une « espèce d'insurrection » était en cours à Milan, Nomana, elle aussi, pouvait disposer de sa propre force insurrectionnelle.

3

Cette nouvelle encore incertaine, Agazzino la reçut lui aussi le soir du 25 avril, de la bouche de Matteo, l'un de ses voisins ouvrier qui travaillait à la ville et qui se présenta à lui à peine descendu du train. Matteo – sans que le pharmacien le sût – était au courant de l'entreprise dans laquelle Agazzino s'était engagé et, l'estimant à la défense de la religion et de l'église, l'approuvait de tout cœur.

– Docteur, vous le savez ou non ce qui se passe à Milan ? demanda-t-il en dialecte en entrant dans la boutique.

– A Milan ? Qu'est-ce qui se passe ? lui répondit, lui aussi en dialecte, Agazzino, surpris et un peu inquiet.

– Ah je vois qu'au village vous n'êtes pas au courant. Matteo tournait entre ses mains son vieux béret de similicuir à visière, avec lequel, depuis des années il se rendait au travail : « Voila, c'est bien ce que je pensais. »

– Mais de quoi parles-tu ? Que se passe-t-il donc ?

– Il se passe que c'est le soulèvement ou... à peu près, dit Matteo.

– Le... ? Le... ? fit le pharmacien, et bien que dans la boutique il n'y eût que eux deux, après avoir regardé au-delà de la porte vitrée de la rue, il fit signe à l'ouvrier de le suivre dans l'arrière-boutique.

« Est-il possible », pensait-il en même temps, « que ceux du C.L.N. ne m'aient pas prévenu ? Imbéciles ! Diantre, avec ce peu de force armée (à vrai dire pas encore armée mais prête à l'être) qu'ils ont pu m'obtenir ! C'est... dangereux ! Et puis, de quoi ai-je l'air ? Quels sombres salauds ! » « Alors ? » demanda-t-il, une fois dans l'arrière-boutique, à mi-voix à Matteo. « Dis-moi vite. »

– Une vraie rébellion, quoiqu'il n'y ait pas vraiment eu de fusillade, du moins je n'en ai pas entendu, dit l'ouvrier, mais presque aucune usine à Milan n'a travaillé aujourd'hui. Même dans le train tout le monde le disait : dans certains endroits, le matin, ils avaient commencé à travailler, mais dans le cours de la journée tout le monde a arrêté.

– Et les trams ? Ils circulaient ou non les trams ? Ce n'était pas par hasard que le pharmacien posait cette question : ses correspondants de parti lui avaient dit et répété : « Ça commencera par le blocage des transport spublics. »

– Oui, quand je suis arrivé à Milan ce matin, ils circulaient. Mais dans l'après-midi, non. Quand on est sortis de l'usine il n'y avait plus de tram, si bien que j'ai dû faire la route à pied jusqu'à la gare. Toute la route à pied, vous vous rendez compte ? Et on peut dire que mon usine, la Formenti, n'est pas tout près.

– Mais qu'est-ce que vous avez fait à l'usine toute la journée, si c'était la grève ?

– Nous sommes allés écouter les partisans : parce que des partisans ont rappliqué – certains étaient de chez nous et d'autres non – et ils se sont mis à parler : « Vous voyez que les fascistes ne vous font plus rien ? » disaient-ils. « Vous faites la grève et ils ne vous font rien. Vous voyez ? Ce n'est plus comme avant, quelle histoire avant si on faisait grève ! Maintenant ils sont finis, ils n'ont plus la force de rien faire, les fascistes. » Et c'était bien comme ça que ça se passait.

– Pourquoi ? Il y avait aussi des fascistes dans les usines ?

– Dedans non, ils étaient dehors, dans les rues. Il y en avait sans doute moins que d'habitude, mais il y en avait quand même. On les voyait de nos fenêtres : ils déambulaient avec leurs mitraillettes mais ils ne savaient plus

quoi faire, ils ne tiraient pas sur ceux qui faisaient grève, ils ne tiraient sur personne. »

– Déjà ces derniers jours à Milan, il y avait eu quelques embryons de grèves et les fascistes ne sont pas intervenus.

– Oui mais aujourd'hui... Enfin, aujourd'hui tout le monde dit que c'était différent. Ça n'a rien à voir, il n'y a aucune comparaison je vous dis. Les fascistes ne se risquaient même pas à entrer dans les usines : ils étaient dans les rues, mais de toute la journée je n'ai pas entendu tirer une seule fois. Même les Allemands allaient et venaient dans les rues, le plus souvent sur leurs camions : ceux-là, selon moi, sont peut-être en train de filer.

– Mais, en somme, le soulèvement, il a eu lieu ou il n'a pas eu lieu ?

– Eh bien je dirais qu'il a eu lieu, inclina l'ouvrier. Parce qu'à l'usine, d'autres sont ensuite venus, les hommes de confiance des partis, pour nous dire eux aussi que, désormais, pour les fascistes c'était fini. Docteur : il y avait parmi eux des communistes et des socialistes, mais il y avait aussi les nôtres, par chance ; je veux dire : les chrétiens, c'est-à-dire les démocrates-chrétiens, enfin les nôtres. Des gens de l'Action Catholique, vous comprenez ? Ça se voyait bien à leur tête. Il hocha gravement la tête et répéta : « par chance. »

– Mais tu es sûr qu'il y a encore des fascistes qui circulent armés ?

– Sûr. Devant la gare centrale, par exemple, il y en avait encore il y a un peu plus d'une heure. Eh bien, conclut Matteo, je vous ai dit le peu que je devais vous dire. A vous de jouer maintenant, moi je m'en vais manger.

Il serra la main que lui tendait avec reconnaissance le pharmacien (« Merci Matteo : ça se voit que tu es un... démocrate »), mit son vieux béret de similicuir à visière et, traversant la boutique, sortit dans la rue. Derrière lui, la petite porte vitrée de la pharmacie, ornée de dessins dépolis de serpents rampants autour de coupes, se referma avec un triple carillonnement que, à Nomana, tout le monde connaissait.

Resté seul, le pharmacien – assez inquiet – se mit à réfléchir et à peser le pour et le contre. Que se passait-il réellement ? Tout de même, le laisser dans l'ombre, lui, le président du C.L.N. ! Quels ordres devait-il donner à ses « partisans » ? Et si quelqu'un – au besoin un notable du village – s'adressait à lui pour avoir des nouvelles ? Quel pétrin ! Et si – pire encore, pire que tout – cette espèce d'étrange insurrection était ensuite étouffée dans l'œuf après que lui aurait un peu trop parlé, à droite et à gauche, ou pris quelque initiative ?

« Ah non, hein ! ah non ! Vous ne pouvez pas me laisser comme ça ! » murmura-t-il. Il faisait les cent pas comme un animal en cage, entre le comptoir et les étagères sur lesquelles étaient rangés, bien en ordre, les pots de céramique ornés d'arabesques et de noms latins à fioritures. « Vous devez m'informer, me dire ce qui se passe... » Soudain il se dirigea vers le téléphone et, bien que son ami des ligues blanches lui ait particulièrement recommandé de ne jamais le contacter par ce moyen, il demanda au standard d'être mis en communication avec lui. Après quoi, toutes les minutes,

avec impatience, il sollicitait la ligne. Finalement, la standardiste l'avertit que le numéro demandé ne répondait pas. Agazzino lui donna alors le numéro d'une autre de ses connaissances de Milan, qui trempait aussi dans la politique, mais ce fut pour apprendre que celui-là non plus ne répondait pas. Pour le coup, il s'émut tellement qu'il finit par demander à la standardiste si par hasard elle savait ce qui se passait à Milan. L'employée (qui ne se trouvait pas à Milan mais en Brianza, dans le bourg de Seregno) avait vaguement entendu dire quelque chose et elle était justement en train d'y penser mais, craignant d'avoir affaire à un provocateur, elle lui répondit d'une façon on ne pouvait plus impersonnelle. Cela parut étrange au pharmacien. Celle-là aussi faisait la mystérieuse ! Qu'est-ce qui se passait donc autour de lui, sans qu'il s'en aperçût ? La réalité, la seule qui comptât, passait donc près de lui comme un train qu'il ne voyait pas, sur lequel il ne parvenait pas à monter ? Un moment il crut perdre la tête. Tout à coup il se souvint d'Ambrogio, il se rappela que le jeune homme lui avait dit être à sa disposition en cas de nécessité. « Celui-là n'est pas de ceux qui ratent facilement le train », se dit-il, et il fut sur le point de se saisir une nouvelle fois du téléphone, mais il réfléchit et se précipita au contraire vers la porte. Il l'ouvrit, déclenchant le tintement familier, parcourut une quinzaine de mètres et frappa à la porte d'une habitation voisine. Là, assise à table autour du repas du soir, se tenait une famille entière.

– Excusez-moi, excusez-moi, dit-il à tous les autres et, s'adressant à un garçon de seize à dix-sept ans qui faisait partie de son organisation : « Vite, Giacomino, cours chez Riva. Dis à monsieur Ambrogio – tu sais, le lieutenant en congé – de venir, enfin s'il peut me faire la faveur de venir me voir tout de suite, que j'ai besoin de lui parler. Allons, dépêche-toi, c'est urgent. »

Le nommé Giacomino flaira immédiatement l'odeur de la bataille et bondit comme un poulain prêt à se lancer dans l'ouragan.

– Enlève au moins ta serviette de ton cou, lui cria sa mère. Il défit sa serviette avec un geste qui voulait signifier son mépris pour un objet aussi prosaïque et, tout en courant vers la porte, la jeta par-dessus son épaule sur la chaise vide.

– Et alors ? fit, après un moment d'embarras réciproque, le chef de famille au pharmacien. Alors ? Il y a du nouveau on dirait ?

Le pharmacien leva les mains et les agita de façon répétée en un geste indéfini qui pouvait signifier : « Ce sont des choses dont il vaut mieux ne pas parler » ou même : « maintenant j'ai trop à faire, je ne peux pas m'attarder... ». Puis d'un : « Eh bien je vous salue bien tous », il tourna les talons et revint en hâte dans sa pharmacie.

4

Peu après Ambrogio l'y rejoignit, talonné par Giacomino.

– Toi rentre chez toi, dit le pharmacien au garçon, qui parut déçu. Mais fais attention : tu ne dois pas sortir de chez toi. Tu dois te tenir à disposition. C'est compris ?

– Oui bien sûr, répondit le garçon, frappé et satisfait de ces paroles « à disposition » qui avaient – lui sembla-t-il – quelque chose de militaire.

– Qu'y a-t-il docteur ? demanda Ambrogio au pharmacien une fois resté seul avec lui ; il remarquait l'état d'agitation de l'homme. C'est au sujet des nouvelles de Milan ?

– Oui justement, répondit l'autre, peut-être que vous savez quelque chose de précis ?

– De précis, non, pas grand-chose, dit Ambrogio.

– Venez, dit Agazzino et, le prenant par un bras, il le guida vers l'arrière-boutique. Asseyez-vous, je vous en prie. Il prit place en face de lui : « Et maintenant dites-moi ce que vous savez. » Tandis que le jeune homme parlait, le pharmacien – plus petit de stature – le regardait en souriant nerveusement, rouge comme peu souvent, d'une rougeur qui envahissait sa calvitie. Il s'avéra que les nouvelles que lui donnait Ambrogio coïncidaient avec celles qu'il avait lui-même : du reste elles provenaient d'un employé arrivé par le même train que celui qu'avait pris l'ouvrier Matteo.

– Mais enfin, dit le pharmacien en se levant, très nerveux, le soulèvement a eu lieu ou n'a pas eu lieu ? Merde alors, s'exclama-t-il en écartant les bras avec dépit, c'est tout de même incroyable qu'on ne puisse pas le savoir ! Il se mit à marcher de long en large, malgré l'espace restreint.

– Ambrogio sourit : « Il a eu lieu, sans aucun doute il a eu lieu », le rassura-t-il. Et il énuméra des raisons à l'appui (son interlocuteur était revenu s'asseoir en face de lui) : d'abord les nouvelles relatives au front italien, données dernièrement, même par les journaux et la radio sous contrôle fasciste. Le « Corriere » d'hier ne rapportait-il pas le bulletin allemand d'il y a deux jours, avec la nouvelle de l'évacuation de Bologne ? Et aujourd'hui encore, le même « Corriere » parle carrément de combats autour de Modena : le titre est assez grand, vous avez vu ? Vous l'avez lu ?

– Oui, je l'ai lu, et comment.

– Donc les « alliés » arrivent à toute pompe dans la plaine du Pô. Ce que je me demande – je le dis entre parenthèses – c'est quelle partie de l'avancée ont les nôtres, je veux dire les divisions de notre armée.

– Vous croyez ? fit distraitement le pharmacien. Oui, de temps en temps radio Londres en effet...

Ambrogio acquiesça : « Il y a quinze jours, quand le front sur l'Apennin a commencé à se réveiller, la radio et le "Corriere" continuaient à parler de val Senio et de val Santerno, vous vous rappelez ? Eh bien, radio Londres a précisé que là se trouvent déployées – ou plutôt se trouvaient – la Folgore et la Legnano, et que c'étaient justement les nôtres qui attaquaient. Même,

une fois, elle a aussi parlé de la Friuli, et je me demande si... Enfin, laissons tomber, ce n'est pas le propos. Donc, en Italie, la situation est la suivante : les « alliés » sont en train d'avancer dans la plaine vers Milan, et qui sait, à cette heure-ci, où ils sont déjà arrivés : et d'un. » Ambrogio concrétisa de façon visible en serrant le poing de sa main gauche, pouce levé. « Et de deux » et il tendit l'index : « En Allemagne ? Nous sommes habitués à entendre parler de retraites allemandes, si bien qu'il nous semble qu'elles peuvent continuer éternellement. En réalité maintenant, à force de retraites, les Allemands ne savent plus où se poser. Vous avez sûrement lu vous aussi dans le "Corriere" d'il y a deux, non, peut-être trois jours, que les Américains seraient en train de combattre dans les Sudètes. Maintenant, les monts Sudètes se trouvent en Tchécoslovaquie. Les Américains en Tchécoslovaquie, vous vous rendez compte de ce que ça signifie ? Et puis – troisièmement – toutes ces nouvelles à propos de Berlin : qu'il est dans un cercle de fer et de feu, que les femmes allemandes luttent à côté de leurs hommes contre l'armée rouge (pauvres femmes !), etc. Il y a au moins trois jours que la radio et le journal le répètent. Quel soulèvement devons-nous donc attendre encore ? » conclut Ambrogio. « A quoi peuvent s'attaquer davantage les fascistes et les Allemands, les malheureux ? »

– Les malheureux, oui, mais ils l'ont bien mérité, s'écria le pharmacien d'une voix qui devenait de plus en plus jubilante (lui n'avait jamais considéré les choses dans la perspective militaire, comme à présent Ambrogio), malheureux oui, mais ils l'ont bien voulu.

– D'accord, ils l'ont voulu et mérité. Bien sûr. N'empêche que, moi, ils me font peine.

– Bien, dit le pharmacien, essayant de récapituler (le tableau que lui avait brossé Ambrogio lui semblait de plus en plus convaincant, irréprochable). Bien. Mais nous, à Nomana, que devons-nous faire en pratique ? Parce que des fascistes et des Allemands en circulation il y en a encore, voilà le hic. Il se leva de nouveau : « Et si nous attendions demain pour prendre une décision ? Si nous attendions de voir d'abord ce qui va se passer cette nuit à Milan ? »

– Faites comme vous croyez. Mais il y a le danger qu'entre-temps les communistes locaux ne s'activent. Ambrogio fit une pause : « Vous ici, vous n'avez pas encore reçu les armes, n'est-ce pas ? »

– Non, pas encore.

– Et les communistes ?

– Eux non plus, je crois.

– Donc les seules armes au village sont celles des gardes noirs. Allons-nous courir le risque que ce soit les seuls communistes qui s'en emparent ? » Il réfléchit : « Il y a encore quelque chose qui dépend de votre savoir-faire, docteur : c'est la vie de ces malheureux miliciens, qui, au fond, n'ont jamais vraiment créé d'ennuis au village. »

– Sauf ces deux fois où ils se sont saoulés et où ils ont tiré à tort et à travers dans les rues... La première fois, vous étiez encore à l'hôpital, mais...

– Même alors, en fin de compte, ils n'ont tué personne. Voyons un peu, que je réfléchisse... Si nous faisions intervenir don Mario ? Il pourrait expliquer aux miliciens ce qui est en train de se passer à Milan, s'ils ne le savent pas déjà, et les convaincre de déguerpir immédiatement pendant qu'il est encore temps. Après nous avoir remis les armes, en échange, disons, d'habits civils. Et peut-être, pourquoi pas, de quelque vieille bicyclette.

– Ça, c'est une excellente idée, s'enthousiasma le pharmacien. – C'est une idée vraiment... comment dire ? Ce serait faire d'une pierre deux coups. Parce que, moi aussi, c'est évident, je préférerais qu'il n'arrive rien aux miliciens : ils ont père et mère eux aussi. Il lui déplut de ne pas avoir eu lui-même cette grande idée, au point qu'il fut tenté de se l'approprier : « Vous savez, moi aussi j'avais pensé à quelque chose de ce genre. Seulement je ne savais pas – et je ne sais toujours pas du reste » (il changea de nouveau de visage) « si le moment est venu d'agir ou non. »

– Eh bien il faut prendre un peu de risque, dit Ambrogio avec un sourire en se levant. Écoutez docteur, maintenant je vais dîner parce que, chez moi, quand je suis sorti, la table était déjà mise. Puis je passerai chez don Mario : je lui demanderai s'il est disposé – une fois que vous aurez donné le feu vert – à parlementer avec les miliciens, et je reviens ici avec sa réponse ; disons dans une demi-heure, quarante minutes maximum, je suis de retour. Cela vous laisse le temps de décider s'il faut ou non parlementer avec les miliciens. Peut-être pourriez-vous téléphoner de nouveau à Milan. Et peut-être (je ne sais pas, c'est vous qui voyez, ce sont des idées qui me viennent comme ça, qu'il faut étudier) pourriez-vous aussi convoquer les autres du C.L.N., pour décider ensemble s'il faut agir ou non.

– Qu'est-ce que vous dites ? Pour que le village se mette à jaser ! Vous n'y pensez pas ! Sans compter que je devrais convoquer aussi les communistes.

– Oui. Ça c'est vrai.

– Non. C'est à moi de décider. La responsabilité m'incombe. Allons, allez manger, vous. Ah quel pétrin !

– Eh bien docteur, vous avez choisi l'action, non ? C'est ça que vous avez choisi : le risque. Et donc... En souriant Ambrogio serra la main de son interlocuteur et sortit, accompagné de l'habituel carillonnement.

Resté seul, le docteur Agazzino se trouva encore plus perplexe qu'avant : certes la situation était sur le point de se résoudre d'elle-même – Ambrogio l'avait bien dit – avec l'Allemagne désormais presque totalement occupée et le front italien en mouvement. Peut-être que les « alliés » étaient vraiment à quelques kilomètres de Milan... Mais c'est justement pour ça qu'il fallait faire quelque chose. La proposition d'Ambrogio, elle aussi, n'était pas si mauvaise : en plus elle n'exposait que don Mario... A qui, naturellement, les miliciens auraient difficilement créé des ennuis, vu qu'il irait leur parler dans leur intérêt. Parce qu'il était hors de doute que don Mario irait, et sans réfléchir un instant. Rien qu'à l'idée de pouvoir éviter une effusion de sang... Bien sûr qu'il irait ! Personne ne pourrait le retenir. Il était même

probable (et là, ça créerait une perspective nouvelle) que dès qu'il serait au courant de la situation don Mario bougerait de sa propre initiative, sans attendre le feu vert du C.L.N. Oui, voilà ce qui allait se passer. Et quelle figure allait-il faire, lui ? Lui, le président du C.L.N, c'est-à-dire du Comité de Libération Nationale ? (Des termes qui en réalité faisaient leur effet). Eh bien, après tout, c'était peut-être mieux comme ça : si par la suite les choses changeaient (c'est-à-dire si la rébellion était réprimée et que quelque père fouettard débarque le lendemain dans le village) personne ne pourrait lui imputer, ni à lui, Agazzino, ni aux siens, l'entreprise accomplie sur la seule initiative de don Mario. Donc, finalement, c'était mieux comme ça... Mieux ou pire ? A qui en effet irait ce peu de gloire ? Hein ? A qui ? Et dans quel but alors tout son travail jusqu'à aujourd'hui ? Ces voyages de conspirateurs à Milan, les dangereux contacts (même peu nombreux) qu'il avait pris avec le monde exaltant de la rébellion, les entretiens et les ingrates tractations locales, tous les... dangers encourus ? Dans quel but ? Ce travail de préparation s'en irait complètement en fumée et une grande occasion comme celle-là ne se présenterait jamais plus. Dans sa vie ne resterait, d'héroïque, que ce lointain souvenir de deux verres d'huile de ricin... Ah non, ça non. Ce n'était plus possible, après avoir mentalement savouré une gloire toute autre – et surtout moins ambiguë. Tout à coup, il se décida. Il mit son béret sur sa calvitie, ouvrit la petite porte à carillon, la referma soigneusement, ôta la clé et la mit dans sa poche.

5

Non loin de là, appuyé à la porte de sa maison, le candidat partisan Giacomino attendait. A un signe de la main du pharmacien, il s'en détacha en silence et le rejoignit.

– Viens avec moi, lui murmura le docteur Agazzino en se mettant en route.

Le soir tombait. Les gens étaient tous dans leurs maisons, rassemblés autour de repas modestes, l'heure devenait propice à la détente, aux pensées de paix. « Et moi au contraire... mais qui m'oblige à faire ça, en fin de compte ? » pensait le pharmacien en arpentant les rues, Giacomino sur ses talons. Ils s'engagèrent dans l'allée « du souvenir » qui descendait vers la gare. Dans l'ombre grandissante, les branches des chênes tendues au-dessus de leurs têtes, encore une fois revêtues de feuilles nouvelles finement dentelées, suggéraient quelque chose d'inexprimable, d'insaisissable, qui paraissait suspendre le temps. Mais : « A-Dieu-vat », décida Agazzino, « désormais je ne peux plus m'arrêter. Du reste ce n'est pas seulement une question de gloire ou quelque chose de ce genre ; ce que j'entreprends est utile à la communauté, voilà tout. Même s'il doit maintenant, Dieu m'en préserve, m'arriver quelque chose, désormais je ne reviendrai plus en arrière. »

Ils atteignirent la petite place de la gare, tout à fait déserte, sur laquelle donnait la caserne de la « garde nationale républicaine » qui, autrefois, abritait les carabiniers. C'était une villa de taille moyenne, peinte en rouge, entourée d'un petit jardin peuplé de haies de lauriers-cerises et où trônait, en bonne place, une fontaine en ciment. Dans la villa, on n'apercevait aucune lumière. Les deux hommes s'arrêtèrent.

– Toi, reste ici, dit au garçon le pharmacien en haletant un peu. Mets-toi là, dans ce coin, et tâche de ne pas te faire repérer. Pendant ce temps, moi j'entre dans la caserne. Fais bien attention : si tu vois ou si tu entends quelque chose d'étrange, ou si dans quinze, disons vingt minutes je...

– Je n'ai pas de montre, murmura Giacomino.

– Peu importe, tu évalueras toi-même, tu es un garçon dégourdi. Si donc au bout de quinze à vingt minutes je ne suis pas ressorti, ou, même avant, si tu vois ou entends quelque chose d'étrange, tu files comme une flèche chez monsieur Ambrogio et tu le préviens. C'est clair ?

– Oui, murmura le garçon. Mais vous, je peux savoir ce que vous allez faire là-dedans ?

– Je vais me faire donner les armes, dit, toujours soufflant, le pharmacien, tandis que son visage s'empourprait. Il éprouvait, mêlée à la peur, une vive sensation d'orgueil.

Il se dirigea vers la villa et, parvenu au portail de fer du jardin, il appuya sur le bouton de la sonnerie ; il entendit distinctement le son à l'intérieur de la villa. Il demeura à attendre la tête baissée et le cœur en grand tumulte : « Ah, mon asthme, mon asthme... » Plusieurs secondes s'écoulèrent ; comment se faisait-il que personne ne répondait ? Peut-être que les miliciens, après les faits survenus à Milan, se méfiaient de tout visiteur et n'entendaient pas répondre, sinon par les armes ? Peut-être, Dieu l'en garde, en ce moment même, derrière les fenêtres noires leurs mitraillettes étaient-elles pointées sur lui ? Ou peut-être, plus simplement, que les miliciens étaient partis ? Il sonna une deuxième fois, plus longuement. Il entendait dans ses oreilles le bourdonnement de son sang et, en même temps, distinctement, le son que faisait la sonnette à l'intérieur de la villa. Cette fois encore, personne ne répondit. Au bout d'un moment il sonna encore, plusieurs fois ; à la fin, il se rendit compte que la caserne était abandonnée.

Abandonnée mais fermée, comme il put s'en assurer en actionnant la poignée du portail. Giacomino, qui l'avait bientôt rejoint, obéit à son ordre et escalada la grille pour aller voir si la petite porte de la bâtisse était elle aussi fermée. Elle l'était effectivement. Il essaya de frapper et appela aussi à plusieurs reprises, mais en vain.

– Vite, lui dit le pharmacien, reviens et... Allons, d'abord sors d'ici. Giacomino, bravement, escalada de nouveau le portail, vers l'extérieur.

– Maintenant, lui dit le pharmacien, pendant que je reste ici de garde, sans bouger, toi vas chez le *Farirö* (qui signifie Petit Serrurier). Dis-lui qu'il vienne tout de suite ici, je dis bien : tout de suite, avec les outils nécessaires

pour forcer ces deux serrures. Dis-lui que c'est moi qui t'envoie, le président du C.L.N.

– Du... quoi ?

– C.L.N. Comité de... Peu importe. Dis-lui : le pharmacien. Va, dépêche-toi. Et dès que tu auras prévenu le *Farirö,* passe prévenir, un par un, nos partisans : mais attention, seulement les nôtres, pas les communistes. C'est compris ? Et que personne parmi les civils ne t'entende, même pas leurs parents. Eux seulement, c'est bien compris ? Dis-leur qu'ils accourent tout de suite ici.

– Et monsieur Ambrogio ? demanda Giacomino.

– Oui, lui aussi. Attends, non, lui non, pour l'instant ce n'est pas la peine. Nous l'appellerons plus tard. Allons, va, dépêche-toi.

Giacomino fila comme une flèche.

Il était pourtant tellement surexcité que – l'essoufflement de la course aidant – il ne parvint pas à agir avec le secret requis. Si bien que, à peine le menuisier et les deux ou trois premiers partisans démocrates-chrétiens arrivés, l'« étranger » communiste, l'air sombre, arriva lui aussi. Il portait, pour l'occasion, un bonnet de fourrure jamais vu, avec des oreillettes et une étoile rouge sur le revers frontal, à la bolchevik.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler ? demanda-t-il d'un ton grossier au pharmacien, et il jura.

– Et pourquoi aurais-je dû vous faire appeler ? lui répondit celui-ci.

– Comment : pourquoi ? et il jura de nouveau : « Pour la répartition des armes. Ne sommes-nous pas d'accord que les armes doivent être réparties ? »

– Certes. Mais d'abord il faut voir si, des armes, il y en a ou pas.

– Il y en a forcément.

– Nous verrons.

– On fait moitié-moitié ? Moitié pour mes hommes et moitié pour les vôtres.

– D'accord. Moitié-moitié.

C'était, se dit le pharmacien, un point à son avantage. En effet, jusque-là, on n'avait pas arrêté clairement si les armes devraient être partagées à moitié ou proportionnellement au nombre, entre les partisans communistes et les partisans démocrates-chrétiens : dans le dernier cas, les communistes auraient droit à une petite part en plus.

L'étranger saisit tout à coup se qui se passait dans l'esprit du pharmacien et il fut sur le point de remettre en question l'accord qu'il venait de conclure, mais il se borna à jurer une fois de plus. Puis il réfléchit que s'il venait à se rendre maître des armes, accord ou non, il n'en ferait certainement pas part aux démocrates-chrétiens, et ceux là le savaient. Cela suffit à le calmer un peu.

Pendant ce temps le *Farirö* avait tout doucement taillé le verrou et ouvert le portail. Il s'attaqua donc à la serrure de la petite porte principale : « Là je ne coupe pas », expliqua-t-il, « il faut essayer d'ouvrir sans bousiller, parce que c'est dommage de détériorer la porte. »

D'autres partisans arrivaient, tous démocrates-chrétiens. Le communiste s'agita : « Allez », cria-t-il au petit forgeron, « presse-toi, sinon je m'en charge avec ça. » Il sortit de sa poche un pistolet militaire il fit mine de le pointer contre la serrure. C'était, à n'en pas douter, un geste d'intimidation vis-à-vis de tous les présents.

Mais le serrurier, tout petit et courbé qu'il était (plus très jeune, il avait quelques cheveux gris, la figure toute ridée, la peau tendue sur un nez crochu et il lui manquait plusieurs dents) ne se laissa pas intimider. « Eh bien », dit-il en s'écartant, « eh bien essaie ! Essaie donc avec ton outil (*udesèll*) : tire, et tu verras si la porte s'ouvre. »

Le communiste eut un soupir et remit le pistolet dans sa poche : « Allons dépêche-toi », dit-il.

– Souviens-toi que je pourrais être ton père, lui intima le petit serrurier avec sévérité, puis il reprit son délicat travail et il lui fallut un certain temps pour ouvrir la serrure sans l'abîmer. Enfin, le groupe des présents, constitué maintenant d'une dizaine de personnes, put entrer à sa suite dans la villa.

Après avoir inutilement appuyé sur le commutateur, le serrurier alluma, l'une après l'autre, deux ou trois allumettes de cire – en les frottant, d'un geste qui lui était familier, sur le fond de son pantalon –, trouva l'interrupteur général et l'actionna : la caserne s'illumina.

Tout le monde se précipita pour inspecter les locaux. « Les armes, venez, voilà les armes ! » appela quelqu'un. Dans un placard mural se trouvaient en effet, outre quelques fusils, deux fusils mitrailleurs Breda et une mitraillette. Le président du C.L.N. partagea tout de suite équitablement les armes entre les démocrates-chrétiens et l'étranger communiste ; il fit ensuite la même chose avec les paquets de munitions. Il avait à peine terminé la répartition qu'arriva don Mario, hors d'haleine.

6

Le lendemain matin 26 avril, Nomana se réveilla aux frénétiques rafales des deux fusils mitrailleurs ainsi qu'au tir des autres armes que les néo-partisans expérimentaient dans un pré voisin du village.

Dans l'exaltation du moment, démocrates-chrétiens et communistes tiraient, mélangés entre eux (les derniers avec le mouchoir rouge au cou, alors que les premiers étaient sans signe distinctif). Du reste ces garçons, qui avaient fréquenté ensemble l'école maternelle des sœurs, les classes primaires puis, pendant quelques années au moins, l'oratoire, ne se sentaient pas encore divisés entre eux. C'était Carletto Mangiagalli, le fils de la sage-femme, qui faisait fonction d'instructeur. Apolitique, il avait surtout une réputation de débauché (mais il était encore trop jeune pour l'être vraiment), et avait déserté les rangs des bersagliers quelques mois auparavant. Ce matin-là, il s'était joint aux partisans, appelé d'urgence par eux qui s'étaient rendu compte ne pas du tout savoir se servir des armes.

Quel plaisir, étendus dans l'herbe, que de tirer et tirer encore, sans détacher son doigt de la gâchette, contre les talus des espaliers, avec la mitrailleuse qui sursautait comme mordue de la tarentule, et dont le tube, sous l'effet de la surchauffe, devenait violacé !

– Quel pied, hein ? disait Carletto Mangiagalli en s'interrompant de temps en temps et en détachant un instant sa joue de la crosse. Et les autres – plus jeunes que lui – approuvaient avec enthousiasme tout en tirant eux aussi avec l'autre mitrailleuse, avec la mitraillette (« Hein, quelle rafale ! ») et avec les fusils, toujours dans le flanc de la colline.

Il fallut, pour les arrêter, l'intervention du docteur Agazzino, lequel emporta les munitions restantes : « Sinon, espèces d'écervelés, vous me les brûlerez toutes. »

Après quoi les partisans, leurs armes brandies ou tenues horizontales sur une épaule (dommage qu'elles fussent si peu nombreuses, insuffisantes pour tous) se mirent à vagabonder dans le village tous ensemble et, de temps en temps, ils chantaient « bandiera rossa », qui était la seule chanson antifasciste qu'ils connaissaient (pas même en entier du reste), et les démocrates-chrétiens la chantaient aussi, histoire de faire les intéressants. Les gens les regardaient avec un mélange de familiarité, de soulagement (parce que cette foire signifiait que la guerre était finie), mais aussi de crainte qu'ils ne se mettent à commettre des abus.

Pendant ce temps, dans les maisons, « radio Milan libre » – c'est-à-dire occupée par les partisans durant la nuit – diffusait frénétiquement des proclamations, des nouvelles, des communiqués. Beaucoup d'habitants de Nomana écoutaient, comme aimantés, sans pouvoir s'en détacher. Au nombre des autres se trouvait le pharmacien qui ne parvint à obtenir la communication téléphonique avec son correspondant du C.L.N. de Milan qu'en milieu de matinée. Celui-ci lui communiqua que le soulèvement avait bien eu lieu, qu'on ne pouvait plus en douter. Et il le lui dit d'une voix non moins triomphaliste que celle de la radio.

– Mais si jusqu'à hier soir il n'y a pas eu de fusillade ? lui objecta le pharmacien.

– Jusqu'à hier soir en effet, reconnut l'autre. Mais hier, dans la matinée, le gros des fascistes a quitté Milan avec Mussolini. Et ceux qui sont restés avaient le moral complètement à zéro, si bien que nous, une fois la nuit venue, nous leur avons sauté dessus. Des fusillades cette nuit à Milan, et comment ! Il fallait être ici pour entendre ! Et encore plus ce matin à l'aube : vous savez que nous avons pris la préfecture et la radio ? Et la préfecture de police, et les commissariats, en somme tout ? Que personne n'a réagi et que maintenant nous sommes en train de les cueillir là où ils sont cachés, maison par maison, comme des rats ?

La comparaison ne plut pas au pharmacien qui, somme toute, était une personne civile : « Mais eux, je veux dire, s'ils ne font pas de résistance... En somme, vous, qu'est-ce que vous leur faites quand vous les prenez ? »

– A les entendre maintenant ils sont tous innocents, dit l'autre, éludant la question. Plus personne n'est fasciste maintenant.

– Mais je voudrais savoir si... Le pharmacien secoua la tête et changea de sujet : « Eh bien, les armes désormais ne vous manqueront pas, vous en aurez en abondance. »

– Oui, la voix de l'autre se refroidit sensiblement, certes.

– Quand puis-je alors venir chercher les miennes, celles que vous m'avez promises ?

Le Milanais fut plutôt vague : « Mais désormais... De toute façon quand vous voulez. »

– Aujourd'hui même par exemple ?

– Quand vous voulez, répéta l'autre évasif.

Le pharmacien, alors, ne perdit pas de temps : il s'adressa par téléphone à Ambrogio pour lui demander la fourgonnette Millecento à gazogène de l'entreprise et, dans l'après-midi de ce même 26 avril, il descendit à Milan. Celeste conduisait, Agazzino était assis dans la cabine près de lui et, derrière, à l'intérieur du fourgon, se trouvaient l'étranger communiste avec deux partisans.

Ils rentrèrent le soir à Nomana sans une seule arme et y retrouvèrent la même ambiance de fête villageoise qu'ils y avaient laissée ; les partisans étaient encore en vadrouille et faisaient les mirliflores dans les rues.

7

Vraiment, dans la vie, la comédie et la tragédie s'entremêlent et alternent continuellement.

A l'aube du jour suivant, 27 avril, un camion pavoisé de rouge, son radiateur surmonté d'un grand emblème avec faucille et marteau en tôle, entra sur la petite place du Raperio, section de la commune de Nomana. Dix ou douze partisans résolus et expéditifs, de toute évidence pas de la dernière heure, en descendirent et, au commandement de Praga, encerclèrent et envahirent une petite maison à deux étages qui possédait un petit commerce de mercerie au rez-de-chaussée.

Les paysans qui se pressaient pour la messe s'arrêtèrent pour le regarder, partagés entre l'épouvante et la perplexité : l'un d'eux suggéra qu'il ne fallait pas s'inquiéter, qu'il devait s'agir d'une erreur, d'un malentendu ; parce que les gens qui habitaient cette maison – tout le monde les connaissait bien – ne s'étaient jamais occupés de politique.

Le curé (maigre, avec des cheveux gris en brosse) sortit sur le parvis : après quelques instants d'incertitude, il envoya un jeune téléphoner de toute urgence au docteur Agazzino : qu'il vienne ici tout de suite, qu'il ne perde pas une minute. Puis il s'approcha de la boutique entourée par les partisans.

L'un d'eux, celui qui était le plus près de lui, pointa son arme sur lui : « Arrière », lui intima-t-il, et il ajouta tout à fait gratuitement : « Arrière, tas

de m... » Le curé demeura bouche bée et regarda les autres partisans : ils étaient durs, froids, sans joie. Ils paraissaient – cela était étrange – employés dans une sorte de travail de *routine*[1]. Ils portaient tous la chemise rouge sous des vestes civiles informes et étaient armés de Sten anglais, petites armes automatiques rudimentaires, redoutables dans leurs mains. Ils ne ressemblaient vraiment pas aux partisans improvisés de Nomana qui, la veille, étaient aussi venus ici se faire admirer par les gens.

– Mais, protesta le prêtre, revenu de sa surprise, mais...

– J'ai dit : arrière, répéta le partisan et comme l'autre ne faisait pas mine de bouger, il le heurta sur l'estomac avec la bouche de l'arme, le contraignant à reculer. « Voilà, comme ça, comme ça » et il proféra un juron.

– Le Seigneur soit béni, murmura, presque automatiquement, le prêtre, en réparation.

Certains de ses paroissiens vinrent se placer près de lui, pleins d'anxiété. Le partisan sentit la solidarité de ce geste et marmotta quelque chose que les paysans ne comprirent pas ; les autres partisans ricanèrent.

Dans la petite maison, tout à coup, des cris et des lamentations se firent entendre, puis un remue-ménage qui se transforma en pas lourds descendant l'escalier et, de la porte grande ouverte, les partisans qui y étaient entrés, au nombre desquels Praga, firent irruption sur la place. Au milieu d'eux se trouvait une femme qu'ils poussaient brutalement. « C'est la femme de Fanto d'Incastigo », murmurèrent quelques paysans. Mais... comment se fait-il qu'elle soit là ? »

La pauvre femme, sur les quarante ans, vêtue d'un tablier sombre à petites fleurs, son chignon défait et un bas en tire-bouchon, paraissait hébétée de terreur. Elle ne regardait pas les paysans, elle ne semblait voir que ses persécuteurs, ou peut-être ne voyait-elle même pas ceux-là ; elle voyait seulement la mort qui planait sur elle, implacablement. « Mm », faisait-elle la bouche fermée et comme vibrante, « mm, mm... »

– Allons, lui ordonna Praga en la saisissant par la nuque et en la poussant vers le camion. Soudain il s'arrêta en l'éloignant de lui, mais sans lâcher sa prise : « La salope ! » dit-il tourné vers les autres, « regardez » et il se mit à rire, d'un rire sinistre. Le long des jambes un peu écartées de la femme, l'urine s'était mise à couler, qui forma sous elle une petite flaque par terre.

– Tu as fini ? dit Praga en lui donnant une bourrade, alors avance ; et, la tenant toujours par la peau du cou, il la poussa, suivi par les autres, vers le camion, dans la caisse duquel ils la jetèrent plus qu'ils ne la firent monter. Derrière elle montèrent les partisans, leurs féroces Sten brunis au poing, tandis que Praga montait devant, dans la cabine. Le camion, surmonté du grossier emblème avec faucille et marteau, démarra.

– Mais celui-là, est-ce que ce n'est pas Praga ? – Mais oui, c'est Praga... c'est Praga, d'Incastigo » disaient les gens étonnés. Alors il est vraiment devenu partisan. Et nous qui n'y croyions pas !

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

8

Le camion, après avoir quitté la place, gagna la route et s'éloigna. A présent, dans la boutique restée ouverte, quelqu'un pleurait à grand bruit et se désespérait. Le curé et deux villageois entrèrent, les autres restèrent dehors près de la porte.

Assise sur une chaise, la mercière – le visage entre les mains – se tordait de désespoir tandis que son mari essayait vainement de la calmer. « C'est sa sœur », expliqua-t-il au curé, « celle qu'ils ont emmenée est sa sœur. » Le curé hocha la tête.

– Ils la tueront, criait la femme en se couvrant le visage de ses mains, et elle suffoquait. Ils la tueront à coup sûr. Ce Praga est un tel assassin, un tel bourreau... Oh... Oh...

– Hier soir, de Incastigo, ils ont emmené son mari, dit l'homme au curé. Fanto, vous le connaissez ? Fanto d'Incastigo, le maigre qu'on appelle Bedaine. Il était sous les ordres de Praga quand ils ont tous les deux arrêté l'expert-comptable Mambretti, qui a ensuite fini en Allemagne. Vous vous rappelez ? Il y a plus d'un an de ça. Maintenant Praga veut se débarrasser de tous les témoins : voilà ce qui se passe.

– Mais sa femme ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans, la femme de Fanto ? » hasarda le curé.

– C'est parce qu'elle est au courant de tout ça, parce qu'elle sait tout : rien que pour ça, dit l'homme. Elle sait surtout – et elle le disait partout – que son mari a bien accompagné Praga chez Mambretti, ça oui, mais qu'il l'a fait en ignorant, sans avoir la moindre idée de la façon dont les choses finiraient. C'est Praga qui a tout fait : Fanto, mon beau-frère, me l'a dit un tas de fois lui-même. Il en était au désespoir – je ne sais pas si vous êtes au courant – il se pintait tous les jours et il n'était plus fasciste depuis un bout de temps, il n'était plus rien désormais.

– Oui, je l'ai entendu dire, murmura le prêtre.

– Cette nuit, ce malheureux, ils l'ont sûrement torturé, fit la femme, le visage toujours à moitié couvert par ses mains, sinon ils ne seraient jamais arrivés jusqu'ici, parce qu'il n'y avait que lui qui savait que ma sœur, en cas de danger, viendrait se cacher ici, chez nous.

– Eh, j'y pense... Il faut que nous prévenions madame Mambretti ! s'exclama tout à coup son mari. Oui, bien sûr, la veuv... la femme du comptable, parce qu'elle aussi est au courant de la façon dont les choses se sont passées ! Il faut la prévenir tout de suite, qu'elle s'échappe, sinon ce salaud, à tous les coups, va l'arrêter elle aussi.

– Par chance, elle n'habite plus Incastigo, dit le curé.

Pendant ce temps, la petite foule devant la porte avait grossi même si les gens, effrayés, étaient toujours perplexes et ne comprenaient pas. Que pouvait donc avoir fait madame Fanto contre les partisans ? Mais si elle n'avait rien fait, si elle était innocente, pourquoi était-elle venue se cacher ici, au Raperio, chez sa sœur ? Et dire que peu avant, en se réveillant, tout le

monde avait éprouvé un grand soulagement à l'idée que la guerre et les ennuis étaient terminés !

9

L'heure du début de la messe passa sans que le curé ne sorte de la mercerie dont la porte était restée entrebâillée. L'un des battants avaient les vitres cassées. Le prêtre ne reparut que lorsque – sur une voiture à gazogène munie d'un grand drapeau tricolore (mais beaucoup de gens avaient maintenant la sensation que la comédie s'était changée en tragédie) – le docteur Agazzino arriva, avec trois de ses partisans. Après quelques mots échangés avec le curé, le président du C.L.N. entra avec appréhension dans la mercerie dont la porte resta de nouveau entrebâillée. Dehors demeurèrent les trois partisans, qui ne savaient pas trop quel comportement adopter. Ils portaient au cou des mouchoirs tricolores tout neufs et souriaient gauchement aux gens dont certains commencèrent à s'en prendre à eux à cause de ce qui était arrivé : ils leur reprochaient d'être incapables de défendre la population, l'un d'eux, même, les insulta. C'était toutefois une attitude encore hésitante, pas bien arrêtée. Au bout de dix minutes une autre automobile arriva, toute pavoisée de toile rouge, qui alla s'arrêter à côté de la précédente. En descendirent l'étranger et quatre de ses garçons communistes. Agazzino – promptement averti – parut sur le seuil de la mercerie et, bien que surpris de cette arrivée, fit plusieurs fois signe à Foresto[1] (comme les gens appelaient l'étranger) de le rejoindre. L'autre s'exécuta, traversant la petite place à pas lents et graves, son béret de fourrure avec l'étoile rouge au front sur la tête et, à la taille, un ceinturon portant gaine et pistolet. Les gens ne pouvaient pas s'empêcher de le rattacher, lui et ses partisans rouges, à ceux qui avaient emmené la femme, et ils se taisaient. Ceux qui avaient rudoyé les partisans aux mouchoirs tricolores n'invectivaient plus ceux-ci, restés à leur tour en attente sur la place, mais les regardaient fixement, parfois avec dureté. Les garçons nouveaux arrivés devinèrent l'hostilité des gens. C'étaient des gens qu'ils connaissaient, dont ils s'étaient toujours sentis proches, et ils réalisaient maintenant que quelque chose était en train de les séparer, d'une façon peut-être définitive. Ils ne dirent pratiquement pas un mot jusqu'au moment où le président du C.L.N., suivi de Foresto – son sinistre béret bolchevik sur la tête – et du curé ressortent de la mercerie. Le président et Foresto firent chacun signe à leurs partisans de les suivre, et regagnèrent leurs automobiles respectives dans le silence de tous les présents.

Ce n'est que lorsque les automobiles eurent démarré : « Ils vont à Incastigo », expliqua le curé aux gens, « pour essayer de récupérer cette pauvre femme. S'ils ne la trouvent pas là ils iront à Milan au Cé-elle-enne,

[1] De *forestiero*, étranger (N.d.T.).

qui doit être le commandement, et si nécessaire aussi dans les prisons. Que Dieu les aide. »

Cela, à peu de chose près, il le répéta un peu plus tard depuis l'autel, revêtu des parements sacrés : « La messe d'aujourd'hui, nous l'offrons pour notre sœur qui, en ce moment, est en danger de mort. Nous devons tous prier pour elle, essayer d'obtenir de Dieu sa grâce. »

Les deux véhicules, renvoyés d'un lieu à un autre, errèrent des heures inutilement. Ils furent de retour à Nomana au début de l'après-midi.

Les occupants en descendirent, plus ou moins abattus. Pour se donner un genre, Foresto affectait une attitude polémiste par rapport au président du C.L.N. qui, comme il le répétait à ses hommes, « voulait trop en savoir ». Les garçons en tricolore, eux, étaient vraiment traumatisés, non seulement par les mésaventures de la femme mais aussi par la constatation – particulièrement évidente devant la prison de san Vittore – que la « libération » n'était pas du tout une fête, mais plutôt un effroyable déchaînement de violence contre lequel – coupable ou non – on n'était de toute façon pas en mesure de se défendre. Le docteur Agazzino était très troublé par sa propre impuissance et celle des siens. Dans la zone rouge au-dessus de Milan – à ce qu'il avait appris – des massacres étaient en cours : à Nova, par exemple, à la frontière nord de cette zone, de nouveaux cadavres venaient sans arrêt s'échouer contre le pont du canal Villoresi (on en recueillerait en effet, et en ensevelirait aux frais de l'administration communale, plus de cent vingt). « Espérons que les Américains arrivent vite », se disait ardemment le pharmacien, « espérons qu'ils ne tardent pas. » Quant aux garçons aux mouchoirs rouges, ils étaient irrités par la désapprobation de Agazzino et des garçons tricolores : ils s'étaient rendu compte qu'ailleurs les partisans – qu'ils fussent vieux ou de la dernière heure – étaient patrons incontestés de tout : pourquoi n'était-ce pas comme ça aussi à Nomana ? Pourquoi ces figures d'enterrement ?

De la pauvre femme on n'eut pas de nouvelles pendant des mois jusqu'à ce que se répandît, à Incastigo, et de là se propageât au Raperio et à Nomana, la rumeur selon laquelle elle avait été, après sa capture, emmenée dans une usine de Sesto où se trouvait déjà son mari, et qu'avant midi, « il n'était plus rien resté » d'eux. De quelle façon les deux conjoints avaient-ils été réduits à néant, la rumeur ne le spécifiait pas. Au moment où elle se répandit, tout le monde savait pourtant que, à Sesto, aux jours de la libération, plusieurs corps humains avaient été jetés dans des hauts fourneaux.

TROISIÈME VOLUME

L'ARBRE DE LA VIE

PREMIÈRE PARTIE

1

A Nomana aussi, on assista aux premiers retours. Pino et Sep – qui s'étaient tous les deux réfugiés en Suisse – se rencontrèrent par hasard à la douane de Ponte Chiasso, au moment du rapatriement, venant de deux camps différents. Ils étaient restés sans nouvelles l'un de l'autre depuis le soir où Sep avait déserté les formations bleues pour rejoindre les « garibaldiens ». Quand ils se reconnurent – Pino ayant commencé à lui faire des reproches et l'autre à répliquer vertement – peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains comme au temps où, enfants, ils fréquentaient l'école élémentaire. Mais ils n'étaient plus des enfants et s'en aperçurent à la dureté de leurs propos respectifs. « Vous cherchiez à m'exploiter, hein ? Toi et tes officiers, même quand j'étais partisan ? » répétait Sep avec des yeux méchants. « Comme ton père nous exploite à Nomana, hein ? »

– Crache sur toi-même au lieu de cracher sur les autres, cria l'autre. Non mais sans blague ! Tu n'es qu'un tas de m... de la tête aux pieds ! Ils s'invectivèrent encore un moment, mais Pino, bien que les lèvres tremblantes de dédain, ne parvenait pas – étant donné son caractère accommodant – à rompre tout à fait. « Quand je pense qu'on a quitté le village ensemble », fit-il observer. « Enfin, fais ce que tu veux. Tu peux crever. »

Ils parcoururent à pied – avec d'autres qui, comme eux, rentraient au pays – la route verdoyante qui monte vers l'Olimpino. Pino marchait à une trentaine de pas devant. Il venait de dépasser le sommet et amorçait la descente vers Côme (par moments il apercevait, en bas entre les arbres, le bleu du lac) lorsqu'un gros fourgon couleur ivoire qui venait aussi de la frontière s'arrêta à côté de lui. « Riva, c'est toi ? Tu es bien le Riva de Nomana ? » lui cria quelqu'un depuis la cabine. « Alors monte. » Celui qui l'interpellait était l'un des garçons de la famille Marsavi, industriels à Visate, à quelques kilomètres de Nomana, que Pino avait plus d'une fois rencontré en Suisse. Marsavi, de toute évidence, avait prévenu sa famille de son propre rapatriement et eux, en gens pratiques, au lieu d'une voiture normale, lui avaient envoyé ce grand fourgon sur les flancs duquel se détachait une inscription : « Charcuterie Marsavi S. A. », surmontant le dessin d'une abeille au travail avec la devise familière « *Labor non clamor* ».

– Alors ? Tu montes ou pas ? répéta Andrea Marsavi. Attends, je t'ouvre.

Il sauta à terre et alla ouvrir la portière arrière ; il portait un uniforme déteint de sous-lieutenant du génie. « Merci, je te remercie », lui dit Pino. « Mais... écoute, il y a là aussi quelqu'un d'autre de Nomana. »

– Où est-il ? demanda Andrea. Fais-le monter. Allons, ne perdons pas de temps.

Assises par terre, dos appuyés aux parois, plusieurs personnes se trouvaient déjà dans le fourgon. Pino s'adressa à Sep qui s'était arrêté à quelques pas, avec d'autres, pour regarder : « Tu veux monter ? »

Sep connaissait lui aussi le fourgon de la charcuterie Marsavi et, pour lui aussi, sa couleur ivoire éclatant et ses inscriptions étaient comme un avant-goût du foyer familial. Il fit donc un signe affirmatif et monta dans le véhicule, Pino sur ses talons. Plusieurs autres s'avancèrent : « Où allez-vous ? En Brianza ? » demanda Marsavi, la main sur la poignée. « Parce que, sinon, ce n'est pas la peine. »

Bien que ce fût assez loin de Visate il en fit monter deux de la zone de Lecco, puis referma la portière derrière eux.

Tout le temps que dura le trajet (une heure environ, dans une demi-obscurité) Sep et Pino n'échangèrent pas un seul mot. Quand le camion s'arrêta sur la route secondaire Lecco-Monza, à la bifurcation vers Visate, ce fut de nouveau Marsavi en personne, avec son uniforme déteint de sous-lieutenant, qui alla ouvrir la portière. Sans doute – pensa Pino – avait-il pris de ses aînés cette façon d'agir toute simple : on savait que son grand-père, son père et son oncle, bien qu'ils eussent à leur service cinq ou six cents ouvriers, avaient pour habitude de circuler dans l'usine en blouse blanche, comme tout le monde, et qu'ils n'hésitaient pas à donner un coup de main quand l'occasion s'en présentait.

Pino et Sep sautèrent à terre. Pino remercia Andrea Marsavi qui, en réponse, lui donna une petite tape sur le bras : maintenant qu'il était tout près de chez lui il paraissait encore plus pressé ; son nez effilé (signe distinctif de tous les Marsavi sans exception) se plissa : « Salut partisan », dit-il. « J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir bientôt. » Après quoi il ferma précipitamment la portière et retourna à sa place dans la cabine ; le camion repartit.

Pino et Sep se retrouvèrent seuls en plein soleil, sur la route goudronnée. Au nord, le cercle connu des montagnes d'où émergeaient le Resegone, les deux Grigne et le San Primo, fermait l'horizon. Devant eux la route descendait vers les toits de Nomana entre des champs fertiles et fleuris ; on reconnaissait, en bas à droite, la ferme de la Nomanella, jaunâtre dans la verdure, avec sa forme de rectangle ouvert devant lequel étaient plantés, immuables, les trois gros cerisiers et le petit figuier difforme. Pino regarda l'autre : « Quand on pense au jour où nous sommes partis », murmura-t-il.

Sep ne lui répondit pas.

– Qui sait entre quelles mains sont nos deux bicyclettes en ce moment, dit Pino en se mettant en chemin.

– Qui sait, dit Sep en lui emboîtant le pas.

Pendant tout le parcours ils n'échangèrent pas d'autres paroles ; ils ressentaient tous les deux la même émotion mais Sep était résolu à ne pas l'extérioriser. Même, pour mieux réagir, il aurait voulu offenser Pino de nouveau (ce salaud qui, si ça se trouvait, allait parler de lui à Nomana comme d'un déserteur, parce qu'il avait quitté les bleus et le commandant Marco... Il est vrai que Pino n'était pas du genre à dire du mal de son prochain : mais les riches – comme le lui avait répété une infinité de fois le commissaire expatrié en Suisse – sont forcément des salauds avec les travailleurs ; même s'ils ne le veulent pas, même s'ils essaient de ne pas l'être, ils le sont par raison scientifique.) Pino, sentant l'hostilité de son ancien compagnon d'armes, aurait vaguement voulu la dissiper, revenir à la bonne harmonie d'autrefois, mais il ne voyait pas comment. Il finit par se mettre à chantonner la petite marche en vogue parmi les partisans de Marco (« *marcher, marcher – marcher, fait battre notre cœur...* ») ; leurs souliers cloutés à tous deux paraissaient, avec leur cadence, vouloir les mettre en harmonie, en quelque sorte les accorder ; mais les deux garçons ne les secondèrent pas.

Ils arrivèrent aux premières maisons : Pino portait un anorak et son éternelle trousse de secours en bandoulière (à présent elle lui servait pour son linge de rechange), ainsi que son vieux mouchoir bleu délavé des temps héroïques autour du cou. Sep, de partisan, n'avait que ses gros souliers de montagne, l'habit déchiré et l'air brave. Les premiers villageois qu'ils rencontrèrent les saluèrent joyeusement, certes, mais aussi – tous les deux le remarquèrent – avec une sorte de réserve. Comme ils ignoraient ce qui s'était passé quelques jours plus tôt au Raperio, ils s'étonnèrent un peu de cet accueil plutôt froid, mais ne firent pas de commentaire. Au premier croisement, après s'être, de mauvaise grâce, salué d'un signe, ils se séparèrent. Pino prit à droite, vers chez lui.

Deux jours plus tard environ parvint à Nomana une petite colonne de *jeeps,* camions, tracteurs, canons, forte d'environ cent cinquante hommes qui dressèrent leurs tentes dans un jardin.

Au bout de quelques heures, les soldats commencèrent à flâner dans le village et les auberges ; ils portaient des chemises déformées couleur kaki clair sur des pantalons du même ton et ils étaient en général taciturnes. Les gens les appelaient « les Américains » bien qu'il s'agît de Sud-Africains de la Huitième armée anglaise, soldats – quant à l'uniforme du moins – qui ne ressemblaient pas du tout aux Américains. Leur présence – en elle-même humiliante – fut accueillie par presque tous les gens de Nomana comme le moindre mal : ils la considérèrent comme une garantie contre la répétition d'épisodes du genre de celui du Raperio. Par une réaction inverse, les partisans communistes voyaient « les Américains » d'un mauvais œil : « Ce n'est pas à Incastigo qui est un village plus gros et plus important qu'ils auraient tenu garnison », disaient-ils, « il a fallu que ce soit à Nomana ! C'est nous qu'ils viennent faire suer ! » Il était de plus en plus évident que les rouges étaient en minorité dans le village même si, maintenant, avec les partisans, des éléments plus anciens qui se définissaient assez confusément commu-

nistes et socialistes commençaient à se regrouper et à se réunir dans une certaine auberge. Sep – qu'ils avaient d'abord accueilli avec indifférence – fut bientôt considéré comme la gloire et la fierté de la ville.

2

Presque en même temps que les quelques réfugiés qui rentraient de Suisse, commencèrent à réapparaître les soldats que l'armistice avait bloqués dans l'Italie du sud. On vit d'abord arriver ceux qui avaient participé aux combats sur la ligne gothique. Les camions de leurs détachements (identiques aux camions des Sud-Africains, tous de fabrication anglaise, à la ligne étrangement désuète mais dotés de bons moteurs et de pneus puissants) les déposèrent devant leurs maisons et, quelques heures plus tard, au mieux le lendemain, revinrent les chercher. Puis arrivèrent, par petits groupes, avec des moyens de transport de fortune, ceux qui n'avaient pas fait partie des détachements combattants : ils revenaient en général de ports du sud, où ils avaient servi les « alliés » en travaillant comme débardeurs ou d'une autre façon. Seuls quelques-uns d'entre eux revêtaient des uniformes anglais comme les combattants, la plupart portaient toujours le vieil uniforme de l'armée royale – on peut imaginer dans quel état ! – ou encore une étrange tenue de prisonniers, en drap grossier couleur café. Ils avaient en général des permissions de plusieurs jours, mais certains avaient fui pour rentrer chez eux sans même en avoir.

En même temps que les combattants arriva Luca, lequel, comme nous le savons, n'habitait pas à Nomana, mais dans le village voisin de Beolco. Les Riva furent informés de son arrivée par un jeune garçon que Luca avait lui-même envoyé pour avertir Ambrogio qu'à telle heure, dans la journée, il viendrait « lui parler ». Le garçon, qui ressemblait vaguement à Luca dont il était cousin, fut reçu au bureau.

En entendant que Luca était revenu, Ambrogio sauta sur ses pieds, puis, s'asseyant de nouveau, écouta le bref message. Il regarda sa montre : elle marquait onze heures. « Où se trouve Luca en ce moment ? » demanda-t-il au garçon. « Chez lui ? »

– Oui, il est chez lui.

– Quand est-il arrivé ?

– Ce matin avant huit heures, comme je me levais. Il est arrivé à pied à la maison parce que le camion de l'armée les a laissés tous les deux sur la place, je veux dire lui et un chasseur alpin qui habite dans le district Brugarolo.

– Vous lui avez déjà dit, pour Giustina ?

– Oui. Le visage vif du garçon s'assombrit un instant : « C'est lui, Luca, qui a tout de suite voulu savoir. Il paraissait devenu fou : il a bien fallu le lui dire. »

– Pauvre Luca, commenta Ambrogio. Pauvre garçon !

Dans le bureau parvenait, amorti, le bruit toujours égal des métiers à tisser qui faisaient doucement vibrer chaque chose. Ambrogio ne bougeait pas : « Pauvre diable », dit-il encore.

Machinalement il regarda de nouveau sa montre. « Il doit repartir vite, n'est-ce pas ? Tu sais quand ? »

– Ce soir. Avec celui du Brugarolo il se sont mis d'accord pour se retrouver en bas, sur la place, à six heures.

– Luca ne vous a rien dit au sujet de Manno ? De mon cousin Manno ? ne put se retenir de demander Ambrogio.

Le garçon fit signe que non de la tête, mais il semblait incertain.

– Tu es sûr ? lui demanda le jeune homme en le scrutant.

– Je suis jeune, à moi ils ne disent jamais rien.

Ambrogio l'observait en silence.

– Ce matin Luca est d'abord allé à la Nomanella, ajouta de lui-même le garçon. « De là il comptait ensuite venir ici vous voir, il avait prévenu chez lui. Mais, peu après, il est rentré complètement abattu. »

Ambrogio hocha la tête : il lui déplaisait de déranger Luca dans un moment de douleur comme celui-là, alors qu'il était sous le choc de la nouvelle de la mort de sa fiancée. Mais il ne pouvait pas se retenir. Il se leva : « Viens », dit-il au jeune garçon. Il sortirent dans la cour pavée de l'usine où les tilleuls aux troncs sombres, régulièrement étêtés, se couvraient encore une fois, opiniâtrement, de nouveaux bourgeons. La rumeur des métiers était ici moins forte que dans le bureau, elle avait moins de résonance.

– Écoute, dit Ambrogio au garçon. Je te remercie pour le message. Dis à Luca que tu m'as vu et que tu m'as prévenu. Dis-lui aussi, pourtant, que je me rends tout de suite chez lui, à Beolco.

– La maison de Luca est aussi la mienne, expliqua le garçon.

– Très bien. Si pour une raison quelconque je ne le trouve pas, je l'attendrai ici dans l'après-midi, à l'heure que tu as dit. C'est bien clair ? Tu as compris ?

– Oui.

– Bien. Prends ça, c'est pour toi, pour le dérangement. Il lui glissa quelques pièces dans la poche supérieure de sa veste.

Tout content, le garçon remercia d'un signe de tête ; puis il alla prendre sa bicyclette qu'il avait laissée contre un tilleul, et, l'enfourchant, se dirigea vers le portail.

Ambrogio rejoignit son père au bureau pour l'avertir de l'arrivée de Luca et lui dire qu'il allait tout de suite le voir. Le père et le fils se regardèrent : ils savaient tous les deux que si Manno était passé d'Albanie en Italie du sud, ils l'auraient appris maintenant.

– Si Luca ne nous a rien fait dire par ce garçon c'est que les nouvelles ne sont pas bonnes, fit observer le père.

Ambrogio acquiesça ; puis, tâchant de trouver des raisons d'espérer : « En ce moment Luca est sous le coup de l'annonce de la mort de Giustina,

fit-il remarquer à mi-voix. « Il l'a apprise il y a quelques heures à peine. Dans des circonstances comme celles-là, on ne peut penser à rien d'autre. »

– Va, lui dit son père, vas-y tout de suite.

Comme la chaudière de la Millecento à gazogène n'était pas sous pression, le jeune homme se dirigea en hâte vers la maison, prit sa bicyclette de lycéen (celle de sport, la bleue, avec laquelle, cinq ans plus tôt, à peine rentré du collège, il avait rendu visite à Stefano) et l'enfourcha.

– Où vas-tu ? lui cria Almina qui, un chiffon autour de la tête, posait un tapis sur le rebord d'une fenêtre.

– Je reviens tout de suite, dit Ambrogio en éludant la question.

Il pédala d'abord sur le gravier de l'allée puis, une fois franchi le portail, il longea la maison et le mur du jardin. Au carrefour du chemin de la Nomanella, il salua l'effigie de la Madone du Rosaire et continua sur la grand-route qui descendait vers Beolco. Un instant il supplia la madone : que son cousin ne soit pas mort, qu'il soit vivant et que ce long cauchemar s'achève. Après tout, peut-être que Luca avait bel et bien rencontré Manno et qu'il allait s'étonner en apprenant qu'aucune nouvelle de lui n'était parvenue à Nomana. Peut-être...

Dans un virage, Ambrogio aperçut, en bas, vers la gauche – du côté de la gare – les bâtiments neufs de la vitrerie. Devant, le vert des prés de la vallée se découpait en longs rectangles parallèles délimités par des haies de saules gris-vert, ou par des aulnes aux feuilles presque rondes. Le jeune homme avait peine à détacher ses yeux de semblables détails.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la route, apparut le sentier qui menait à la petite chapelle des « morts privilégiés de Crea » où se trouvaient rassemblés – dans une sorte de râtelier sur un mur – les crânes des morts qu'avait faits, plusieurs siècles auparavant, une épidémie de peste (la peste de Manzoni, disaient les gens, mais comment savoir s'il s'agissait de celle-là ou d'une autre ; il n'y avait pas de date dans la petite chapelle, seulement une inscription sur un mur qui invitait à gagner pour ces morts une indulgence « privilégiée », accordée par un ancien – et désormais tout à fait oublié – archevêque de Milan).

Plus loin encore, toujours du même côté, un frais vallon boisé menait à la « petite fontaine du soldat », mais de quel soldat s'agissait-il et de combien d'années en arrière ? Ambrogio se souvint que Manno, avec son imagination débordante, soutenait qu'il s'agissait d'un lansquenet, sans doute à cause de la proximité de ces ossements des morts de la peste... C'est là, près de cette rustique fontaine – proche de la Nomanella – que Stefano, petit, avait l'habitude de disposer des gluaux pour capturer les oiseaux qui, l'été, descendaient s'y désaltérer.

Sur le fond verdoyant de la vallée c'était ensuite Beolco, clair village traversé par la route, puis la place où le camion de l'armée avait déposé les deux chasseurs alpins. Une fois dépassés le village, la zone industrielle (les

usines Argati) et quelques vieux jardins, la route commençait à monter vers la Catafame, la ferme où habitait Luca avec ses oncles et parents.

La Catafame était une construction singulière, à mi-chemin entre la maison et la forteresse. De forme grossièrement carrée, elle avait, sur deux niveaux, des murs d'un mètre d'épaisseur, peu de fenêtres et des avant-toits hauts et en saillie, chargés de tuiles. Dans le quart du bâtiment tourné vers Beolco – un peu en relief sur le corps restant, au point de suggérer l'idée d'un donjon –, on découvrait sous ces avant-toits quelques rangées de trous, comme de minuscules meurtrières qui donnaient – Ambrogio le savait – dans le « grenier aux moineaux ». C'était précisément d'un séjour dans ce grenier que datait l'amitié entre Manno et Luca, au temps de l'école primaire. Luca avait invité Manno à participer à la capture des petits oiseaux, qui s'effectuait une fois par an. Ambrogio y repensait en traversant – sans descendre de bicyclette – un humide passage voûté qui débouchait dans la petite cour de la ferme. Là étaient rassemblés quelques parents de Luca, tandis que d'autres se tenaient sur le balcon de bois du premier étage qui dominait trois côtés de la cour ; visiblement, il y avait de l'animation pour l'arrivée de leur proche après une aussi longue absence.

Ambrogio descendit de sa bicyclette qu'il appuya contre le mur. « Où est Luca ? » demanda-t-il de la voix la plus gaie qu'il put, comme pour éloigner les mauvais présages.

Ils lui répondirent avec une réserve excessive, qui ne lui disait rien de bon ; et, en même temps ils le fixaient tous. « Il est là », cria le garçon qui était venu le voir à Nomana et qui sortait maintenant d'une petite porte du rez-de-chaussée. « Venez monsieur Ambrogio. » Il maintint la porte ouverte tandis que le jeune homme entrait, puis la referma derrière lui sans le suivre.

Luca – les yeux très rouges – était assis sur un petit canapé : il avait toujours son impressionnante barbe, sa décoration bleue et, insolites sur l'uniforme anglais couleur kaki, ses écussons des troupes alpines. Sitôt qu'il vit entrer le visiteur dans la pièce, il se leva et se porta à sa rencontre, les bras grands ouverts.

Serré contre lui, la tête baissée, il resta un certain temps sans parler, extraordinairement ému. « Mon pauvre Luca », dit Ambrogio. « Quel retour tu as eu, quel retour ! »

L'autre secoua la tête à plusieurs reprises, douloureusement, en signe de dénégation, pour signifier que, non, un tel retour n'était pas juste. Puis, dès qu'il put parler : « Vous n'avez pas su pour Manno ? » demanda-t-il d'une voix hésitante, en dialecte.

– Non, répondit Ambrogio et il sentit un frisson lui parcourir l'échine. Nous ne savons rien de lui depuis les jours de l'armistice, depuis septembre 43. Il se détacha de son ami : « Toi que sais-tu ? »

Luca le regarda dans les yeux sans répondre.

– Qu'est-ce que tu sais ? Tu sais quelque chose ? recommença à demander Ambrogio.

L'autre fit signe que oui.

– Pourquoi ne dis-tu rien ?

– De Montelungo, de la bataille qui a eu lieu là-bas, vous ne savez rien ?

– Non, murmura Ambrogio et, sans ajouter un mot, il le fixa, très tendu.

Luca détourna le regard : « Il est mort à Montelungo, au début, en décembre 43… », dit-il d'une voix atone. A présent – de toute évidence – il avait envie de pleurer pour cela aussi, mais il acheva d'un trait : «… dans la première bataille qui a eu lieu contre les Allemands. Manno s'y était porté volontaire, ils lui ont donné la médaille d'or. »

– Ainsi il est mort ! murmura Ambrogio. Il eut l'impression de ne plus tenir sur ses jambes qui tremblaient comme jamais dans sa vie ; il tendit une main, prit une chaise, s'assit.

– Il est mort, répéta-t-il.

Luca le regarda, hochant la tête sans parler.

Dans la pièce – une modeste cuisine d'ouvriers – se trouvaient aussi le père et la mère de Luca avec l'une de ses parentes, peut-être une tante, d'âge indéfinissable. Tandis que les deux femmes échangeaient des coups d'œil consternés, le père – c'était visible – aurait voulu être d'un quelconque secours, dire au moins quelque chose : « La… la médaille », finit-il par articuler péniblement. Puis : « Pauvre monsieur Manno ! »

Ambrogio eut un instant la perception de ce qu'avait dû être l'angoisse de son cousin aux jours terribles de la dissolution qui avait suivi l'armistice, l'énergie désespérée avec laquelle il avait dû s'engager corps et âme dans la remontée.

– Nous préférerions l'avoir, lui, plutôt que la médaille, hein ? dit Luca à Ambrogio, et il poussa un soupir. Puis, tandis que les autres se taisaient, accablés, il continua : « Manno et moi étions amis depuis l'enfance, tu le sais, amis à la vie à la mort, comme tu l'es avec Stefano et avec Igino… » Il s'interrompit : « Et Stefano ! » Il murmura en dialecte : « Pauvre garçon ! » De nouveau l'émotion lui coupa la parole.

Le père alors, puis la mère, essayèrent de prendre le relais, de dire à leur tour, avec humanité, quelques mots au visiteur ; mais, pour le réconforter, ils ne surent que prononcer les habituelles et rebattues phrases de circonstance.

Luca, s'efforçant de se dominer, retourna s'asseoir sur le divan et donna toutes les nouvelles qu'il avait : il rapporta sa rencontre avec Manno dans cette petite gare ferroviaire des Pouilles (« c'est la dernière fois que je l'ai vu »), et parla d'une carte reçue de lui peu après, avec l'adresse d'un certain lieutenant Gambacurta où on pouvait lui écrire. Il répéta ce qu'il avait entendu dire de la bataille de Montelungo, du comportement exemplaire de Manno et de sa mort. Il n'avait pas manqué de se renseigner au sujet de la sépulture et l'avait aussitôt communiquée à Gambacurta en lui en indiquant le lieu. Mais Gambacurta était déjà au courant de tout et, dans sa réponse, lui avait dit avoir en sa possession certaines lettres écrites par Manno pour sa famille. « Par la suite, quand ils ont organisé le CIL, le

Corps Italien de Libération, le lieutenant Gambacurta et moi y avons été affectés tous les deux : lui au commandement et moi au bataillon alpin. Je ne l'ai pourtant vu qu'hier matin, parce que je suis allé exprès à Vérone, au commandement de la division Legnano, pour me faire remettre ces lettres, puisque je venais en permission. Mais il n'a pas voulu me les donner et m'a dit de vous prévenir qu'il viendra en personne vous les porter dès que possible, parce que c'est une promesse qu'il a faite à Manno. »

– Et c'est quand, selon toi, ce « dès que possible » ? demanda Ambrogio en dominant son hébétude. Tu n'en n'as pas une idée ?

– Non. Et pas même lui, je crois. Tu sais bien comment ça se passe à l'armée.

Ambrogio nota le nom et l'adresse de Gambacurta et tâcha de se faire donner d'autres précisions. Mais il n'oubliait pas le tourment – qu'il mesurait au sien propre pour la perte de son cousin – qui devait accabler l'autre pour la mort de sa fiancée. Il ne resta donc pas longtemps. Il se leva, serra la main de son ami. « Tu dois repartir ce soir, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que tu n'es pas seul, que vous êtes deux. »

– Oui, il y a avec moi quelqu'un du Brugarolo, un certain Picozzi.

– Tu sais où ils vont vous envoyer maintenant ?

Luca fit signe que non de la tête : « En ce moment nous sommes cantonnés près de Villafranca. »

– Eh bien je te laisse à ta famille, dit Ambrogio, vous êtes restés si longtemps sans vous voir ! Il hocha la tête : « Je suis content que tu sois revenu indemne, après tout ce que tu as vécu. »

– Oui.

Les deux jeunes gens se serrèrent de nouveau la main et Ambrogio sortit.

En traversant la petite cour il se rendit compte que les autres étaient déjà au courant de la mort de Manno : Luca, de toute évidence, en avait parlé avant son arrivée. Il reprit sa bicyclette, l'enfourcha et traversa de nouveau la voûte humide vers la route qu'il se mit à parcourir lentement en direction de Beolco. A un virage, il se retourna pour regarder la Catafame et sa silhouette bizarre : son regard parcourut les rangées de trous qui donnaient dans le « grenier aux moineaux ». « Les moineaux ! » pensa-t-il. C'était bien autre chose désormais que la Catafame lui rappellerait.

3

Le lieutenant Gambacurta, ami de Manno, dont Luca avait annoncé la visite, arriva une semaine plus tard, en *jeep*. Le concierge – comprenant qu'il s'agissait de l'officier qui apportait les nouvelles de Manno – lui ouvrit le portail avec empressement. L'étrange automobile, inesthétique, si différente des autres, alla se ranger près de l'entrée de la maison où, prévenues par le téléphone intérieur, se trouvaient Francesca et Alma, l'une avec son beau visage expressif plein d'anxiété, l'autre sans qu'un pli de son visage de

petite statue ne bouge : pourtant son cœur, à elle aussi, battait à se rompre. Elles firent entrer dans le salon l'officier qui, hélas, ne portait pas le bel uniforme gris-vert italien, mais – comme Luca – l'uniforme kaki des vainqueurs. Le seul signe de son appartenance à l'armée italienne consistait en un minuscule drapeau tricolore cousu sur une manche.

Une fois assis il demanda si les demoiselles étaient des parentes du lieutenant Manno Riva puis, en ayant eu confirmation, tira d'une chemise un paquet d'enveloppes fermées : « Ce sont des lettres écrites par Manno », déclara-t-il, « par mon ami Manno » et il lut sur la première le nom du destinataire : « Ambrogio Riva ». « Il habite bien ici, n'est-ce pas ? »

– Oui, c'est notre frère. En ce moment il est au bureau.

– Pourrais-je lui parler ? Je désire lui donner les lettres à lui personnellement.

– Oui, bien sûr, répondit Francesca. Et, tournée vers Alma : « S'il te plaît, appelle-le tout de suite, et dis à papa de venir aussi ; moi pendant ce temps je préviens maman. » Les deux jeunes filles se levèrent.

– Un moment, les retint le petit lieutenant. Il lut l'en-tête d'une autre lettre : « Colomba Alberti, bastion Lamarmora 14, Novare ». « Est-ce que par hasard ces jours-ci elle se trouve à Nomana ? Je sais que de temps en temps elle y vient. »

– En ce moment elle est chez elle, à Novare, dit Francesca, du moins je crois. Pourquoi ? Il y a des lettres pour elle aussi ?

L'officier fit signe que oui, sépara les lettres en deux tas et montra le plus gros : « La plupart des lettres sont pour elle. »

Tout à coup les yeux de Francesca se remplirent de larmes : « Pauvre Manno », murmura-t-elle, « et pauvre Colomba ! »

– J'appelle Ambrogio, décida Almina, et elle se dirigea vers le téléphone. Du vestibule parvint sa voix aimable, en apparence sans émotion comme son aspect ; on l'entendit prévenir Ambrogio de l'arrivée de Gambacurta avec les lettres de Manno. De l'étage supérieur où elle était en train de faire le ménage avec Noemi, Giulia l'entendit aussi et descendit précipitamment, suivie dans l'escalier par la domestique. Elle entra tout droit dans le salon, tandis que l'autre restait à la porte, inquiète, piétinant dans les pièces voisines, tendant l'oreille.

Gambacurta se leva à l'entrée de la maîtresse de maison, lui baisa cérémonieusement la main et, avant de se rasseoir, attendit son invitation. « Merci infiniment, lieutenant, nous vous attendions vous savez ? » lui dit Giulia tout en lui faisant signe de se rasseoir. « Votre visite nous a été annoncée par un jeune homme d'ici, ami de mes enfants, qui se trouve sous les drapeaux avec vous. » Elle s'assit à son tour.

Gambacurta hocha la tête : « Oui, en effet : le sergent-chef Sambruna. »

– Luca Sambruna, oui.

Gambacurta fit de nouveau un signe affirmatif. « Je tiens à vous préciser », dit-il, « que ma visite n'est pas une visite officielle. Je viens seulement en tant qu'ami de Manno. »

– Vous étiez amis, c'est vrai ? dit Giulia. Elle avait aussi, à présent, comme Francesca, les larmes aux yeux.

– Oui. En Libye nous étions dans le même régiment où je ne suis pourtant pas resté longtemps. Nous nous sommes rencontrés ensuite de nouveau à Brindisi, le jour où Manno a été rapatrié d'Albanie.

– Quel jour était-ce ? ne put se retenir de demander Francesca à travers ses larmes, et elle expliqua : « Nous, ici, n'arrêtions pas de nous demander où était Manno. »

– Voyons, c'était peu après l'armistice du 18 septembre, répondit l'officier, arrêtant un instant sur le beau visage de la jeune fille son tranquille regard brun. Quelques semaines après, laissez-moi me rappeler... Oui, précisément le jour du débarquement allemand à Corfou : donc, mademoiselle, vers le 20-25 septembre. De 43, bien sûr. S'adressant de nouveau en priorité à Giulia, il continua : « Depuis lors Manno et moi sommes restés en contact, nous sommes vraiment devenus amis. » Il s'anima un peu : « C'était un garçon hors du commun : il n'était pas seulement brillant, il savait aussi être un meneur d'hommes, un authentique meneur d'hommes. Il était... » Il s'interrompit, changea de ton : « Ça peut sembler normal que je fasse son éloge, vu qu'il est mort, mais... » il fit signe que non de la tête, que ses paroles ne devaient pas être interprétées de la sorte. Les trois femmes s'aperçurent que ses yeux à lui aussi s'embuaient.

– Vous l'aimiez vraiment bien, murmura Almina.

Gambacurta fit signe que oui. « C'est pour ça que je viens de Vérone pour vous parler de lui », dit-il. Il se tut un instant, ses paupières battirent deux ou trois fois, puis d'une voix qu'il s'appliquait à rendre égale : « Juste avant de partir pour le front, Manno est venu me trouver à Brindisi et il m'a confié ces lettres », dit-il en montrant les deux paquets. « Il les avait écrites le soir, régulièrement, après le service. A ce moment-là il se trouvait à Murgiano, une petite localité des Pouilles ; il y en a trois adressées à Ambrogio et huit à Colomba. » Gambacurta hocha la tête. Il ajouta : « En même temps que celles-là, il m'a aussi donné deux lettres non écrites par lui, mais par un lieutenant colonel que les Allemands ont fusillé en Albanie, une histoire très pénible. Ce colonel les avait confiées à Manno pour qu'il les remette à sa famille, il s'appelait Cirino, sa famille réside à Rome. Ça a été un grand réconfort pour ses proches de recevoir ces lettres de mes mains et d'apprendre par moi les détails des dernières heures passées en Italie par leur parent. C'est aussi pour ça que je suis venu ici aujourd'hui. » Il les regarda tour à tour, essaya de s'expliquer mieux : « Parce que, après l'armistice, Cirino était venu d'Albanie réclamer des bateaux pour rapatrier ses troupes au Commandement Suprême de Brindisi, où je servais. Manno le suivait comme officier d'ordonnance, bien qu'il n'appartînt pas au même régiment : il s'était simplement mis à la disposition de ce colonel pour se rendre utile dans un moment aussi grave ; mais aussi, je crois, par affinité, je veux dire par là que c'étaient des individus d'exception, des hommes hors du commun tous les deux, vous comprenez ? »

– Oh, et comment ! fit Giulia.

– Le jour même de sa venue en Italie ce colonel est retourné en Albanie : Manno voulait le suivre à tout prix, vous auriez dû le voir, mais Cirino ne le lui a pas permis. Ça c'est une chose qu'ensuite, s'il y a lieu, je vous raconterai plus en détail. Vous comprendrez mieux quel garçon était Manno, de quelle générosité. Ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui il est médaille d'or. Vous êtes au courant pour la médaille d'or ?

– Oui, dit Giulia, Luca nous l'a dit, l'alpin.

– Ah oui. J'ai apporté la citation. Le petit officier chercha un feuillet dans sa chemise et dit en le sortant : « La valeur de Manno n'était pas seulement militaire, mais aussi, comment dire ? civile. Au moment des plus grandes crises Manno a été un vrai meneur d'hommes, je vous le répète. Plus tard je vous raconterai mieux. » Il tendit le feuillet à Giulia, qui le prit avec anxiété et commença à le lire. Elle lisait à haute voix mais d'une manière peu naturelle, c'est-à-dire en s'efforçant de charger chaque mot de sentiment : c'était la première fois de sa vie qu'elle lisait la citation accompagnant une médaille. Elle finit par s'interrompre, regarda ses filles : comme Francesca avait toujours du mal à retenir ses larmes, elle tendit le feuillet à Almina : « Lis-le, toi, Alma. »

Alma qui, même maintenant, n'extériorisait pas son émotion (elle ne l'extériorisait jamais et c'est justement pour ça que les autres – et Manno le premier – l'appelaient « petite statue de marbre ») lut ces quelques lignes de prose militaire d'une voix privée d'inflexions : l'inévitable rhétorique s'en trouvait ainsi diminuée, mais les faits dénudés et crus, les détails de la mort de ce bon soldat qu'avait été Manno, d'autant plus mis en évidence.

Ambrogio et Gerardo arrivèrent, talonnés par Pino, très ému, avec sa tête plate et ses courts cheveux blonds. Ils entrèrent tout de suite au salon, suivis jusque sur le seuil par Noemi, qui tendait désespérément le cou pour essayer d'apercevoir le messager de la mauvaise nouvelle, celui qui était venu porter la confirmation sans appel de la mort de Manno. Gerardo, bien que très ému lui-même, remarqua le comportement agité de la femme et l'invita à entrer : « Viens Noemi, entre toi aussi. Tu lui étais aussi attachée que nous tous, allons entre. » Mais Noemi, à l'invite explicite, s'émut encore plus et faisant signe que non, que non avec les deux mains, s'échappa en cuisine.

Après les salutations d'usage Gambacurta remit à Ambrogio les trois lettres qui lui étaient destinées : il remarqua que le jeune homme – encore clairement sous le coup de ses propres tribulations passées – les recevait avec une sorte de tristesse lourde. Ce détail frappa Gambacurta et parut déclencher en lui un mécanisme caché : il se montra tout à coup pressé, demanda à combien de kilomètres se trouvait Novare. Il devait, déclara-t-il, remettre aussi en mains propres les autres lettres : « Et je dois le faire aujourd'hui même, parce que je ne sais pas quand j'aurai de nouveau la *jeep* à ma disposition. Ils comptent que je sois de retour à Vérone cette nuit. »

C'était l'après-midi : les autres, à ces mots, parurent contrariés, les femmes carrément consternées. Gerardo – toujours pratique – proposa qu'on téléphone immédiatement à Novare : si Colomba était chez elle, le lieutenant pourrait se rendre tout de suite là-bas et être de retour pour l'heure du dîner. « Pour vous reposer un peu, vous et le soldat qui vous sert de chauffeur que j'ai vu dehors. Novare », expliqua Gerardo, « est à une soixantaine de kilomètres, ce n'est pas bien loin. »

– On fait ça rapidement si l'on a de bons pneus qui n'obligent pas à des arrêts imprévus, fit Pino.

Gambacurta tergiversa un peu, puis consentit. Il réalisait à présent que c'était une chose bien différente de venir dans la maison de Manno pour y apporter les détails de sa mort, que ça ne l'aurait été d'y venir, lui vivant : et cette sensation lui était tout à coup devenue insupportable. Mais il sentait que sa visite ne pouvait pas se terminer en dérobade, d'autant plus que la présence, toujours agréable pour un jeune homme, et encore plus pour un soldat, de deux belles jeunes filles de vingt-deux et dix-huit ans telles que Francesca et Alma, ne manquait pas de l'attirer. Il goûtait en particulier la présence de Francesca.

Après avoir répété avec quelques détails de plus à Gerardo et à ses fils ce qu'il avait déjà exposé aux femmes, rapporté en bref la bataille de Montelungo et décrit le lieu de la sépulture de Manno, Gambacurta étudia avec Ambrogio sur sa carte le parcours pour Novare ; puis – ayant appris par téléphone que Colomba était chez elle et l'attendait – il se leva et salua tout le monde, mais spécialement les dames, de cette façon cérémonieuse qui le caractérisait.

Il sortit suivi de tous, et, remontant sur la *jeep* : « Allons vite, nous devons être de retour ici au plus vite », dit-il au chauffeur. Ce dernier, qui était resté à l'attendre assis au volant, fit alors bondir la *jeep* en arrière, puis en avant vers le portail.

Les autres ne retournèrent pas à leurs occupations : ils demeurèrent dans la maison entre salle à manger et salon, émus, à lire et relire attentivement les trois lettres de Manno (il leur paraissait presque entendre sa voix) ainsi que l'austère citation de la médaille d'or. Ils parlèrent de lui, mais sans s'abandonner à des réminiscences qui les auraient fait pleurer. Cependant tous, plus ou moins, avaient les yeux embués.

4

Gambacurta fut de retour pour l'heure du dîner.

Il rapporta sa rencontre avec Colomba : « Vous ne m'aviez pas dit », se plaignit-il, « qu'elle n'était pas encore tout à fait convaincue de la mort de Manno. » Notant la surprise de ses interlocuteurs : « Peut-être que vous ne vous en êtes pas rendu compte, mais la nouvelle que vous lui avez donnée il

y a quelques jours au téléphone – certes avec prudence et délicatesse, pour lui faire le moins de mal possible – ne l'avait pas du tout persuadée. »

Quand la jeune fille s'était trouvée devant la terrible certitude « ça avait mal tourné », comme s'exprima le petit lieutenant avec sa modeste et courtoise façon de parler : Colomba, se saisissant des lettres, avait couru s'enfermer dans sa chambre et Gambacurta ne l'avait plus revue. « C'est vraiment une belle créature », affirma-t-il pensif, « digne de l'amour de Manno. » Il avait laissé les parents de la jeune fille très embarrassés ; le père, en particulier, aurait préféré que ces lettres ne fussent pas remises tout de suite à sa fille : « C'est encore presque une enfant, elle n'a même pas vingt ans, vous comprenez ? » avait-il affirmé. Gambacurta comprenait, oui, mais aurait-il pu agir autrement ?

– Non, lui dit Giulia avec beaucoup de simplicité ; et, de façon maternelle, elle ajouta : « Pour vous lieutenant, l'œuvre de miséricorde que vous faites aujourd'hui doit être très pénible. Que Dieu vous récompense. »

– Manno à ma place aurait fait la même chose pour moi, lui répondit Gambacurta avec gratitude.

Ils le firent s'installer à table. Il apprécia les mets et s'y consacra un peu, mais surtout il conversa. Il raconta à peu près tout ce qu'il savait de Manno, reconstruisit – aidé par Ambrogio qui lui posa à cet égard plus d'une question – l'état d'esprit du sud après l'armistice, la frustration générale, la crainte quant au devenir de l'Italie, bref, le climat d'où était née la décision de Manno d'agir au péril de sa vie, s'offrant ainsi, pouvait-on dire, en sacrifice. Il fit remarquer l'importance déterminante qu'avait maintenant sur le destin de la nation le fait – né, justement, de l'épisode de Montelungo – que les Italiens aient été acceptés en qualité de cobelligérants par les « alliés ».

– Je repense à quelque chose, dit tout à coup Ambrogio. Vous vous rappelez cette idée fixe qu'avait Manno d'être appelé par Dieu à un devoir déterminé ? Et, s'adressant à Gambacurta, qui déjà acquiesçait : « Manno était convaincu d'être prédestiné, mis en réserve pour un devoir providentiel, même s'il ne savait pas lequel. »

– C'est vrai, confirma Giulia, au point que, pendant un certain temps, il a envisagé de devenir missionnaire : vous vous en souvenez ? Il se demandait si ce n'était pas la route sur laquelle le Seigneur l'appelait. Puis il a compris que non, que ce n'était pas celle-là. Et en effet... Pauvre enfant !

– Même la dernière fois que je l'ai vu, le jour où il est venu me trouver à Stresa – c'est-à-dire le jour de son départ pour l'Albanie – il a reparlé de ce devoir que Dieu lui réservait. Fanny et Celeste pourraient en témoigner.

– Il m'en a parlé à moi aussi, et plus d'une fois, dit Gambacurta.

– Eh bien, fit remarquer Ambrogio, maintenant nous avons la preuve qu'il s'agissait d'une intuition juste puisque tu dis toi-même que l'épisode de Montelungo a été utile à l'Italie.

– Oui. Très utile, sans aucun doute.

Tous ceux qui se trouvaient autour de la table – Gambacurta, Gerardo, Giulia, leurs six enfants (il ne manquait que Fortunato), les deux vieilles tantes de Monza – se turent un instant, pensifs.

Mais la vie continuait, elle coulait inexorablement, même le temps bref d'un dîner. A midi la radio avait diffusé des nouvelles inédites sur les *lager* d'extermination allemands, encore peu connus par l'opinion publique de l'Italie septentrionale, et Pino – dans la conversation – avait une ou deux fois fait allusion à ces nouvelles. Gambacurta qui, se trouvant sur la route, n'avait pas pu entendre le journal radio, revint sur le sujet pour lui demander des précisions. Certains des convives donnèrent alors des détails qui ne concordaient pas toujours. Lui, écouta tout avec attention, posa des questions, puis – à la demande des autres – rapporta à son tour ce qu'il savait de la chose : c'étaient en général des informations de première main, diffusées par les « alliés » aux jours mêmes de la découverte des divers *lager*, durant l'avancée en Allemagne. Certes il s'agissait de faits d'une importance énorme, dignes de la plus grande attention, et ne pas leur en accorder aurait été injuste. Mais il ne s'agissait plus de l'histoire de Manno ; ses proches eux-mêmes le délaissaient en quelque sorte déjà, pour parler d'autre chose.

La conversation se prolongea jusqu'après minuit (Gambacurta avait de plus en plus de mal à cacher sa fatigue) ; de temps en temps seulement on se remettait à parler de Manno. A l'office, le chauffeur s'était endormi à la petite table où il avait consommé son dîner et, par intervalles, au grand amusement des plus petits, les pointes les plus sonores de son ronflement parvenaient dans la salle : la vie continuait aussi de cette façon.

Dans les pauses de la conversation on entendait la voix du rossignol qui s'était mis à chanter dans le jardin depuis le fameux arbre orienté au vent du nord-est. Qui sait s'il s'agissait de la même petite bête qui, deux ans auparavant, avait soutenu avec Manno la comique dispute que nous avons rapportée ? Personne ici, de toute façon, ne connaissait ce minuscule épisode et personne ne le connaîtrait jamais.

5

Le retour des prisonniers d'Allemagne commença lui aussi. Il s'effectua au début par petits groupes, transportés par des camions de l'armée américaine qui, la ligne ferroviaire étant interrompue, descendaient de l'Autriche par la route du Brenner. Aux camions américains s'ajoutèrent peu à peu des camions civils italiens, dépêchés par la Commission Pontificale d'Assistance.

– J'ai entendu dire que les Marsavi de Visate ont prêté deux de leurs camions pour le transport des prisonniers, rapporta un soir Ambrogio durant le dîner. Ils les ont envoyés hier matin à Vérone d'où ils iront en Allemagne. A cette heure-ci ils doivent d'ailleurs y être. Papa, ces temps-ci, notre camion est peu utilisé ; que dirais-tu si... Hein ?

Gerardo hocha la tête. « Oui, nous pourrions », dit-il. Il réfléchit un instant : « Nous pourrions », répéta-t-il. « Sais-tu à qui il faut s'adresser ? Tu t'es renseigné ? »

– En Allemagne je peux très bien y aller moi, intervint Pino. Quel besoin avons-nous de nous adresser à quelqu'un ? Je saurai bien me débrouiller : là-bas ce doit être plus ou moins comme en Suisse allemande. Je pourrais même de temps en temps relayer le chauffeur.

– Tu voudrais sans doute y aller avec ta trousse de secours en bandoulière, hein ? le plaisanta Fortunato qui, cette fois, était présent.

Tout le monde se mit à rire.

– L'aval de la Commission Pontificale est indispensable, fit observer Gerardo à Pino. Pour les papiers et les démarches à la frontière, pour le ravitaillement d'essence, pour les vivres. Pour tout, c'est indispensable.

– Dans ce cas je peux y aller avec elle, proposa Pino.

– Nous verrons, dit son père. Il se tourna de nouveau vers Ambrogio pour avoir sa réponse.

– Je ne sais pas à qui l'on doit s'adresser, lui répondit celui-ci, mais il suffit de téléphoner à la curie de Milan. Tu veux que je m'en charge ?

– Pourquoi à la curie de Milan ? objecta Pino. Nous aurions plus vite fait de téléphoner aux Marsavi, à Andrea Marsavi qui était en Suisse avec moi. Et même voulez-vous que je vous dise ? Je vais tout de suite l'appeler au téléphone. Il se leva et, comme personne ne le retenait, alla dans le vestibule faire son appel.

– La Commission Pontificale ? demandait pendant ce temps la mère, ravie de cette autre initiative bienfaisante de l'église.

– Oui. C'est la même organisation qui transmettait les messages des prisonniers, lui expliqua Ambrogio, ces feuillets *standard.* Tu te souviens des deux qui sont arrivés de l'Italie du sud et où il était question de Luca ? Je te les ai fait voir.

– Oui, je m'en souviens.

– Maintenant la Commission distribue des vivres et des secours en tous genres dans les zones dévastées : toutes choses qu'elle reçoit des catholiques américains. Elle a fait et fait toujours un gros travail.

– Oui, reconnut malgré lui Fortunato, l'habile en affaires, qui était le plus « laïque » des enfants de Gerardo. S'il n'y avait pas les prêtres en Italie, dites-moi un peu ce qu'on ferait ? Ce sont les seuls qui sont toujours à la hauteur de la situation. Même maintenant, ce sont eux qui organisent le va-et-vient des camions entre ici et l'Allemagne. C'est tout de même incroyable !

– A qui veux-tu que quelqu'un confie son camion sinon à eux ? lui demanda son frère Ambrogio. A ceux du C.L.N. peut-être ?

– Pour l'amour du ciel ! reconnut Fortunato.

La communication avec Visate ne demanda que quelques minutes, chose qui surprit, parce que si le village n'était qu'à trois kilomètres, il se

trouvait dans la province de Côme ce qui entraînait, normalement, une plus longue attente.

Andrea Marsavi recommanda aux Riva, par l'intermédiaire de Pino, de « ne pas bouger », disant qu'il viendrait en personne le lendemain midi « pour voir ce qu'on pouvait faire ».

– A midi, vous avez compris ? souligna Pino en le rapportant aux autres. Il viendra ici durant sa pause de midi, parce qu'il n'aurait pas le cœur de voler une demi-heure au travail ; ça lui semblerait sacrilège.

Comme d'habitude, l'ironie au regard du travail – peu fréquente du reste dans cette maison – rencontra la désapprobation de Gerardo, qui cette fois encore, au lieu de sourire, s'assombrit : « Plutôt que de plaisanter, tu devrais prendre modèle sur lui », dit-il à Pino en détachant ses mots.

Le lendemain, Andrea Marsavi arriva en moto à midi et quart (« Un quart d'heure, vous avez vu ? Le temps nécessaire pour venir en moto de Visate après la fin du travail », fit remarquer aux femmes Pino le désœuvré). Il regardait d'une fenêtre de la salle à manger le jeune homme au nez pointu descendre de sa moto puis – non sans une juvénile complaisance parce qu'il s'agissait d'un engin très puissant – la hisser sur la béquille. Cela fait, il se dirigea vers la porte d'entrée et Pino sortit à sa rencontre.

Comme Gerardo, Ambrogio et Fortunato n'étaient pas encore rentrés de l'usine, Pino et Marsavi s'assirent pour les attendre dans un coin de la pièce et entreprirent – au profit surtout de Francesca et de Alma qui étaient en train de mettre la table – de se remémorer leur fabuleuse rencontre en Suisse à l'occasion d'une distribution exceptionnelle de linge, qu'Andrea avait contribué à organiser. Puis ils se mirent à parler de cet autre fabuleux épisode du retour de Pino à Nomana, enfermé dans le fourgon des salami. Tout en discutant – avec une bonhomie souriante – Marsavi arrêtait de plus en plus fréquemment ses regards sur Francesca qui, toujours belle, apparaissait ces jours-là dans tout l'éclat de sa beauté, comme un rameau de pêcher au printemps. Sa lourde tresse châtain autour de la tête, elle allait et venait entre la salle à manger et la cuisine, portant les plats et les couverts. Elle se mouvait avec aisance et grâce sur ses longues jambes en tournant de temps en temps vers l'hôte son aimable visage aux yeux bleus : les mêmes yeux que Gerardo, que Pino et que Giudittina, les mêmes que Manno quand il était vivant. Mais que ses yeux fussent semblables à ceux des autres, Andrea l'ignorait et, le lui aurait-on fait remarquer, la chose l'aurait dérangé. « Quels yeux uniques », pensait-il en effet. « Quelle lumière ! Comment se fait-il qu'il y ait dans les parages une jeune fille comme elle et je ne m'en sois jamais aperçu ? »

Il commença à en avoir un peu assez de jouer les « internés en Suisse » devant cette incroyable jeune fille qui avait eu un frère blessé à la guerre et un cousin médaillé. Il se mit à fouiller dans sa mémoire à la recherche d'épisodes antérieurs à l'expatriation en Suisse. Mais, comme il n'était jamais allé au front, il se rendit compte avec dépit que tout ce qu'il aurait pu rassembler de glorieux se réduisait à une ou deux escarmouches avec les

Allemands, aux jours de l'armistice. Il n'eut d'ailleurs même pas le loisir d'en faire état, parce que, avant que Pino ne lui en fournît l'occasion, Gerardo et ses deux fils aînés rentrèrent, simples comme trois ouvriers. Andrea s'en trouva rasséréné. Qu'allait-il chercher ? Avait-il jamais pensé que les hommes dussent se mesurer sur la base de leur valeur militaire ? « Sommes-nous nés pour faire la guerre ? » Monsieur Gerardo lui-même n'avait probablement jamais été militaire. Et si cette merveilleuse jeune fille était intelligente (« Elle l'est ! » Dans l'enthousiasme du moment, une voix intérieure le lui suggérait : « Elle l'est sans aucun doute »), elle saurait également apprécier d'autres dons : le goût du travail, par exemple, et l'abnégation civile : et, à cet égard, en toute modestie, il se sentait pourvu.

Gerardo serra avec une grande cordialité la main du jeune homme. « Comment va le travail à Visate ? » s'informa-t-il d'abord. Puis il lui demanda comment allaient son père et son oncle pour lesquels, dit-il, il avait beaucoup d'estime, oui, vraiment, beaucoup d'estime. (Dans des cas comme celui-là Gerardo se laissait un peu gagner par l'emphase : les occasions où cela lui arrivait étaient rares.) Il se fit ensuite précéder par le jeune homme dans son bureau où il entra suivi par Ambrogio et Pino.

Le problème du camion ne prit pas beaucoup de temps. Andrea était venu à Nomana pour demander s'ils l'autoriseraient, par un simple coup de téléphone, à « le proposer en renfort » au groupe de camions de la Commission Pontificale de Côme. « Parce que », expliqua-t-il, « j'ai promis à un prêtre de Côme... (Don Curioni : Pino, tu te le rappelles, non ?) Eh bien, monsieur Riva, c'était quelqu'un qui se donnait beaucoup de mal pour nous, expatriés en Suisse, et dimanche dernier il m'a expressément fait promettre de lui trouver un autre camion, en plus des deux de mon entreprise. » Gerardo acquiesça avec sympathie et le camion fut aussitôt mis à sa disposition. Marsavi nota l'immatriculation, le gabarit et quelques autres détails.

En revanche, le désir de Pino de voyager comme second chauffeur fut contrarié : « Tu as le permis poids lourd ? Non ? Alors j'ai bien peur qu'il n'y ait rien à faire », intervint à son tour Marsavi. « Je suis désolé pour toi. A la Commission Pontificale ils sont intransigeants sur ces choses-là. »

– Et ils ont raison, approuva le père. Imagine qu'un camion chargé de gens atterrisse dans un fossé, que sais-je moi, ou encore...

– Justement quand c'est moi qui conduis ? fit Pino.

Les autres secouèrent la tête en souriant.

– Écoute, faisons une chose, proposa alors Andrea. Mes camionneurs rentrent vendredi, je me renseigne comme il faut auprès d'eux et vendredi soir je viens te dire ce qu'il en est : s'il y a ou non une possibilité pour toi. D'accord ?

– Oui, mais ce n'est pas la peine que tu te déranges, c'est moi qui viendrai à Visate, lui répondit Pino.

– Non, répliqua Andrea, pourquoi ? Je viendrai ici volontiers.

Il se montrait vraiment complaisant et les autres attribuèrent sa gentillesse au fait qu'il avait été compagnon d'internement de Pino. Personne ne pensait à Francesca.

– Eh bien, conclut-il, à sa manière expéditive en regardant la montre à son poignet, il est presque une heure et votre repas va refroidir. Je ne vous dérange pas davantage. A vendredi soir donc. »

Il revint donc – toujours sur sa puissante moto et toujours coupant l'air de son profil anguleux –, non seulement le vendredi, mais aussi le dimanche et d'autres jours encore.

6

Au cours des mois suivants, les prisonniers militaires (six cent mille) et les déportés politiques (trente mille environ) rentrèrent d'Allemagne au rythme de plusieurs milliers par jour. Comme le chemin de fer du Brenner était toujours interrompu, ils arrivaient par transports routiers : camions militaires américains tous du même type (les fameux « trois essieux », roulant à égale distance les uns des autres, rapides, conduits en général par des soldats noirs qui, dans le civil, étaient camionneurs sur leurs grandes routes de l'ouest), mais aussi camions civils italiens, hétéroclites, aux gabarits les plus divers, uniformisés seulement par le drapeau blanc et jaune de la Commission Pontificale d'Assistance. Peu à peu toutefois, les véhicules italiens devenaient plus nombreux que les américains.

Pendant ce temps, par voie maritime, rentraient aussi les prisonniers des « alliés » : ils provenaient de la zone des Lacs Amers en Egypte, de l'Inde, de l'Angleterre, de la lointaine Amérique. Ceux qui venaient d'Amérique étaient sans comparaison les mieux équipés : ils arboraient l'élégant uniforme d'été de l'armée américaine et portaient sur une épaule le long sac d'ordonnance plein de tout ce qu'on pouvait imaginer ; nombreux étaient ceux qui semblaient avoir aussi adopté les façons joyeuses et désinvoltes des soldats américains.

Tous trouvèrent une Italie terriblement dévastée : quand elles n'étaient pas carrément rasées, les villes principales étaient gravement touchées et le pays tout entier était sillonné, à la hauteur de Cassin et de la ligne gothique – où le front s'était arrêté au cours des deux derniers hivers – par deux larges bandes transversales labourées par l'explosif, sans un seul mur intact, et abondamment minées. Quelques lignes de chemin de fer étaient toujours interrompues et tous les ponts routiers entre Cassin et la ligne gothique, soit sur un tiers du territoire, avaient sans exception été littéralement mis en pièces. Sur leurs ruines – mais pas partout – on avait jeté des ponts militaires Bailey qui permettaient un trafic alterné de véhicules. Certains cols de montagne (comme celui du Bracco, sur la principale route nationale dite Aurelia) étaient impraticables parce qu'infestés de brigands.

Plus que jamais privées de matières premières, les usines travaillaient au ralenti et c'était peut-être cela qui inquiétait le plus les soldats de retour du

front, surtout ceux des zones industrielles. Les campagnes elles-mêmes – depuis des années privées d'engrais – étaient loin d'apparaître aussi luxuriantes que l'œil aurait voulu les voir. Les rations alimentaires se maintenaient à la portion congrue, comme en temps de guerre et, le respect de la loi s'étant affaibli, le marché noir, générateur de corruption, se développait à l'extrême.

Toutefois, les campagnes et les industries existaient encore et, comme beaucoup d'autres – jeunes et vieux – ces combattants rescapés étaient animés d'un grand désir de ne pas céder à la dissolution, de faire quelque chose, d'effacer un désastre aussi total par une complète renaissance. Était-il possible qu'on ne puisse pas – s'arc-boutant tous ensemble – repartir d'un bon pied, se remettre à flot, amorcer la reconstruction ? L'autorité – ce qui aurait du être l'autorité – était pour le moment paralysée par un incroyable méli-mélo de querelles entre les partis politiques, qui, tout en se côtoyant au gouvernement et dans les administrations, étaient en fait terriblement divisés quant à l'orientation à donner à l'un comme aux autres. « Et pourtant nous devons vivre », se disaient partout les gens.

Un soir, venant d'Allemagne, Igino, à son tour, arriva à Nomana. Ambrogio le rencontra par hasard qui remontait l'avenue de la gare vers la place, solitaire. Vêtu de son vieil uniforme gris-vert extrêmement usé, il avait à la main, pour tout bagage, un paquet attaché avec une ficelle. Ambrogio l'embrassa, tout ému, puis, renonçant à la course qui l'avait fait sortir, revint sur ses pas avec lui.

Igino, les cheveux hirsutes comme à l'ordinaire et encore plus pâle que d'habitude – après avoir donné à son ami, en réponse à ses questions, quelques détails sur son voyage – lui demanda quelle était la situation du travail et en particulier si les usines de Beolco (où il travaillait avant la guerre) reprenaient ou non les soldats rentrés du front.

L'autre lui répondit qu'à ce qui lui semblait elles en avaient déjà repris quelques-uns. « Au jour d'aujourd'hui il y a du flottement dans le travail », dit-il pourtant, « mais il ne faut pas t'inquiéter : les industries tiennent à leurs ouvriers, même à ceux qu'elles avaient avant la guerre. Parce qu'il faudra bien que le travail reprenne. »

A s'entendre confirmer qu'il y avait peu de travail, Igino fit une grimace. Ambrogio se sentit touché par son anxiété : « Papa a bien raison », se dit-il, « de penser que la création de nouveaux postes de travail est prioritaire. C'est vraiment ça notre devoir, la mission qui nous incombe, à nous industriels ». « Écoute », dit-il à Igino, « si par hasard ils te font des histoires à Beolco, ne t'inquiète pas : fais-moi signe et je te trouverai une place dans l'entreprise. C'est entendu ? »

L'autre se força à sourire et le remercia d'un signe de tête, sans rien dire. Ambrogio eut l'impression qu'il y avait en lui une réserve. « Mais c'est vrai que Igino a toujours été comme ça », pensa-t-il, « toujours un petit peu désagréable ».

Il lui annonça quelques nouvelles : la mort de Manno et aussi celle de Giovannino Face-enfarinée et d'un autre de leurs conscrits ; il lui dit qu'on n'avait toujours pas de nouvelles de Stefano.

Quand ils furent devant la petite porte vitrée de la maison d'Igino, Ambrogio s'arrêta, ému comme lui. Igino mit une main sur la poignée, demeura quelques instants sans bouger, puis l'actionna d'un coup sec et entra, sa tête hirsute un peu penchée. Il fut accueilli par un cri. Sa mère, qui était assise avec les autres à table, se leva et resta là, les bras grands ouverts ; son père (un ouvrier en gilet, les manches de la chemise retroussées) et son frère, qui allait sur ses quatorze ans, se précipitèrent au-devant de lui : le garçon lui sauta au cou, tandis que le père, du coup gêné dans ses mouvements, lui prenait une main dans les siennes et la lui secouait, incapable de parler.

Ambrogio passa la tête dans l'embrasure : « Je vous le laisse tout à vous », dit-il sans entrer. Et à Igino : « Nous nous verrons demain, ciao » et il referma la porte.

Dans un irrépressible besoin de mêler tout le monde à sa joie : « C'est vous qui nous l'avez amené », lui cria la mère. « Merci, merci ! »

Les quatre membres de la famille se retrouvèrent seuls. Dès que son frère l'eut lâché, Igino rejoignit sa mère qui éclata en sanglots et le tint contre elle embrassé, sans vouloir le lâcher.

– Qu'est-ce que tu fais ? Vous la voyez ? Elle pleure, bougonnait le père, et il secouait la tête : « Il est revenu et elle pleure ! »

A la fin, la mère, s'apercevant de l'embarras de son fils, se détacha de lui et, s'essuyant les yeux, l'invita à s'asseoir : « Allons, mets-toi là, assieds-toi. Voilà comme ça ! Tu vois ? Tu es revenu à temps pour le dîner. Assieds-toi, voilà, comme ça. Mon Igino ! Tu dois avoir faim ? »

– C'est sûr que ce n'est pas l'appétit qui manque, fit-il, après la faim cruelle qu'ils nous ont fait subir. Et il sourit d'un air entendu à son père qui lui semblait être le plus apte à comprendre ces choses.

Le père acquiesça, comme pour signifier : « Eh, tu n'as pas besoin de le dire ».

– Et le travail ? lui demanda tout de suite Igino.

– N'aie pas peur, j'en ai déjà parlé à l'usine : ils vont te reprendre tout de suite. Même si, du travail, il y en a peu. Le patron se démène pourtant toute la journée pour en trouver : pour ça, il vendrait son âme au diable, tu le sais ; il finira par en ramener à coup sûr.

– Mais comment se fait-il qu'il n'y ait pas de travail ? dit Igino. – Je ne comprends pas. Puisque tout est à refaire, à reconstruire ?

– Et pourtant ! Le père écarta les mains : « Bah ! Mais tout le monde dit que ce n'est qu'une question de temps, qu'il y aura bientôt du travail. »

– Sans doute ceux qui ont fait de l'argent pendant que nous n'étions pas là, lança avec dureté Igino, c'est sûrement eux qui maintenant ne veulent pas le sortir pour faire travailler les gens.

– Bah ! répéta le père, ouvrant de nouveau les paumes. Je ne sais pas. Pour toi, de toute façon, ça ira : en bas, à l'usine ils te reprennent, je te l'ai dit. Donc…

Igino acquiesça, sans paraître rasséréné.

– N'y pense pas, fit la mère qui ne se lassait pas de le contempler, pense qu'à présent tu es chez toi, que tu es enfin ici avec nous.

– Oui, reconnut-il.

– Il faut que tu me racontes tout, lui dit son frère. Tu as compris Igino ? Tout.

– Tout quoi ?

– Sur la guerre, et les combats, et les morts… Enfin tout.

– A propos, Igino s'adressa à sa mère, vous m'avez écrit que la tante Agata est morte. Qu'est-ce qui s'est passé ?

– C'est arrivé il y a deux mois, lui répondit sa mère en s'assombrissant, elle avait sûrement une tumeur, c'est ce qu'a dit le médecin ; elle était devenue maigre à faire peur ; il n'y a rien eu à faire ; elle s'est mise au lit et en quelques semaines elle est partie.

– Une tumeur ? Pauvre femme !

– Alors tu me racontes ou non ? insista son frère.

– Mais il vient à peine d'arriver, protesta la mère. Ne l'ennuie pas, allons, laisse-le en paix au moins ce soir.

– Eh, raconter ! Igino s'adressa au garçon : « Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?.. Qu'est-ce qu'on peut dire avec des mots ? » Il pensait en effet : de quelle façon pourrait-on rendre avec des mots une expérience comme celle que j'ai vécue ? Il conclut qu'effectivement il n'y arriverait jamais. Puis il vit la déception sur le visage de son frère : « Eh bien, demain », promit-il, « demain je te raconterai. »

– Voilà, et maintenant laisse-le tranquille, intervint le père à son tour.

– Eh oui, finalement, tu es ici chez nous, murmura la mère, encore extasiée.

– Je suis là, oui, dit Igino en hochant la tête. A moi non plus ça ne me paraît pas vrai. Quand je pense à ce que j'ai dû faire certaines fois pour mettre bout à bout quelques peaux de pommes de terre !

– Eh, la guerre ! murmura le père.

– J'ai là un beau morceau de lard, fit la mère, alléchante. Et un chapelet de salami que nous avons gardé exprès pour toi.

– Comment ? s'exclama le jeune homme, surpris. Il y a encore de ces choses en Italie ?

– Nous les avons eus par Ferrante, expliqua la mère, cet hiver, parce qu'il a tué le cochon ; et à bon prix, sans carte ni rien. Si tu patientes un moment, pendant que ton père et ton frère finissent de manger, je te prépare un belle soupe au lard et un plat entier de salami. Hein ? Ça te va ?

– Il y a presque deux ans que je n'en ai pas mangé de salami, dit Igino.

– Il ne faut pas croire, ici aussi ça a été dur, fit le père, même si le fait d'être à la campagne aide toujours.

– Les riches, eux, des restrictions ils ne s'en seront même pas aperçus, hein ? Ceux qui sont pleins de sous je veux dire.

– Eh, renchérit un peu le père. Le pire est toujours pour nous les pauvres.

– Les Riva, par exemple, ne s'en seront pas aperçus ? voulut savoir le jeune homme.

Le père ne lui répondit pas, il y eut un silence.

– Tu sais, les Riva ont eu aussi un de leurs fils tué, rappela la mère. Et puis ils ont organisé ce service de colis pour vous autres prisonniers. Au village, tout le monde ou presque donne un coup de main, mais les choses c'est eux qui les ont mises sur pied. A propos : est-ce que les affaires te sont arrivées en bon état ? Et mangeables ?

– Oui, je vous l'ai écrit, répondit Igino. Il réfléchit puis demanda : « Je sais que Manno est mort, c'est Ambrogio qui vient de me le dire, mais je n'ai pas bien compris : par qui a-t-il été tué ? Les Anglais ou les Allemands ? »

– Les Allemands.

– Ils lui ont donné la médaille d'or, tu le sais ? dit son frère cadet.

– La médaille d'or, hein ? répéta Igino. Il fut sur le point de dire : « Ouais, ce n'est qu'aux officiers qu'ils donnent la médaille d'or » mais il se retint. Le fait que Manno ne reviendrait jamais plus, qu'il n'aurait jamais la consolation que lui, Igino, était tout de même en train d'avoir en ce moment, lui apparut tout à coup dans son aspect tragique. « Tout de même, pauvre Manno ! » murmura-t-il.

– Riches et pauvres, dit la mère, la guerre a été une sale affaire pour tous.

7

Pierello arriva quelques jours plus tard, profitant d'un camion qui, après avoir servi à la Commission Pontificale entre Vérone et l'Autriche, rentrait sur sa base d'Incastigo.

Vêtu d'un fatras de vêtements dépareillés, en partie militaires et en partie civils, complétés par un petit chapeau tyrolien, il était assis dans la caisse découverte. Près de lui, dos appuyé à la cabine, était assis un sergent d'Incastigo que Pierello avait rencontré quelques semaines plus tôt à Prague, en Tchécoslovaquie, puis qu'il avait perdu de vue et rencontré à nouveau la veille, par hasard à Vérone : c'était à lui qu'il devait d'avoir trouvé une place sur le camion.

A plusieurs reprises durant le voyage, tous les deux avaient parlé des récents événements de Prague, notamment la rébellion contre les Allemands, à laquelle ils avaient tous les deux séparément assisté. « Ils paraissaient calmes, des gens si pacifiques, les Tchèques », fit observer Pierello, « et au contraire tu as vu ça ? Quand ils se sont déchaînés, ils sont devenus comme des bêtes sauvages. »

– Tu ne dois pas dire « ils paraissaient » : c'est vraiment de la bonne pâte les Tchèques, avait objecté le sergent. Je peux te le dire, moi qui ai passé plus d'un an avec eux. Ce sont les Allemands qui se sont attirés le désastre. Tu ne sais peut-être pas comment ça a commencé ?

– C'était quand ?

– Le 5 ou le 6 de ce mois de mai, quand a couru cette rumeur que les Américains étaient sur le point d'arriver. Tu étais encore à Prague, as-tu dit.

– Oui, bien sûr.

– Tu as dû voir alors, toi aussi, les gens dans la rue qui faisaient comme deux haies humaines : « Les Américains arrivent, les Américains arrivent, ils ont déjà occupé l'aéroport » criait tout le monde, et ils leur laissaient dans les rues l'espace exprès pour passer, aux Américains ; si bien que moi aussi je m'attendais à les voir arriver d'un moment à l'autre.

– Oui, ça je l'ai vu. Qui sait qui a lancé une pareille sornette.

De toute façon, jusque-là, ils ne s'en étaient pas pris aux Allemands. Ils leur disaient même : « Allez chez vous, la guerre est finie maintenant » ; je l'ai entendu de mes oreilles. Et aussi : « C'est bien, même pour vous, qu'au lieu des Russes ce soient les Américains qui arrivent ».

– Oui, au début j'ai vu que c'était comme ça. Mais je veux dire après, objecta Pierello et, les avant-bras appuyés sur les genoux, il écarta les deux mains pour exprimer sa consternation.

– La faute revient aux Allemands qui, pour libérer les rues, se sont mis à tirer sur les gens, dit le sergent. C'est ça qui a provoqué toute cette révolte. Et le pire c'est quand on a su que ce n'étaient pas les Américains qui allaient arriver à Prague, mais les Russes. Les gens étaient devenus comme fous parce que, sauf ces quelques communistes débraillés avec les drapeaux rouges, les Tchèques ne veulent pas des Russes : ils les ont sur l'estomac. Tu le sais ça, ou non ?

– Eh, je l'ai bien vu.

– Ils disaient : « Malheur à nous. A cause de ces salauds d'Allemands nous allons passer qui sait combien d'années sous la tutelle des Russes. Pour vous prisonniers, le calvaire va finir, mais pour nous tout recommence ». Tu comprends pourquoi ils s'en sont pris si férocement aux Allemands ?

– Oui, mais de là à tuer à coups de pierres les femmes et les enfants, les faire tous courir de cette façon dans les rues sous les jets de pierres, et aller jusqu'à les piétiner... Ceux qui font ça ne peuvent pas être de braves gens.

– Si, ce sont de braves gens, les Tchèques. Je les connais bien, répéta le sergent. Essaie seulement de te mettre à leur place, essaie.

– Mais, quand on y repense, que de choses affreuses nous avons vues ! fit Pierello. Tu étais encore là quand sont arrivés ces régiments avec la croix en travers des drapeaux ? Ces Russes passés aux Allemands, en uniformes allemands ?

– Ah, tu veux dire les Cosaques avec la croix de saint André ? Non, j'en ai seulement entendu parler, répondit le sergent, parce que, une fois restés sans gardes, nous nous sommes échappés de Prague.

– Pauvres malheureux, ceux-là, tu aurais dû les voir, dit Piero. Ils ne savaient vraiment pas quoi faire ; certains se sont mis à tirer contre les SS qui résistaient encore, certains au contraire sur les partisans communistes. Quel bordel tout de même !

– Oui quel bordel, reconnut le sergent.

– Moi, en tout cas, si je suis ici maintenant, c'est à eux que je le dois, à ces Cosaques, déclara Pierello. Parce que quand ils se sont mis en marche pour aller à la rencontre des Américains (eux savaient où ils étaient), moi et un certain Tadeusz, un Polonais qui était avec moi depuis plus d'un an, nous les avons suivis pas à pas, tu penses bien que nous ne sommes pas restés là à attendre les Russes. C'est en suivant les Cosaques que nous sommes entrés finalement dans la ligne américaine : à Soukhomast.

Soukhomast, le sergent n'en avait même jamais entendu parler.

« Pauvre Tadeusz », pensa Pierello. « Qui sait ce qu'il fabrique en ce moment ! Qui sait si lui aussi réussira à rentrer chez lui... »

Par moments, durant le voyage, tous les deux avaient aussi parlé d'autre chose : de l'état de l'Italie par exemple, comme ils en avaient eu un aperçu à Vérone, et comme ils pouvaient en avoir une idée depuis la caisse du camion où ils se trouvaient maintenant. Mais ils revenaient toujours aux épisodes horribles auxquels chacun d'eux avait assisté à Prague, et qu'ils ne pouvaient s'empêcher – à cause du seul fait de se trouver ensemble – de se remémorer.

Enfin – une fois passé l'Adda sur le pont de Brivio – ils étaient entrés en Brianza. Vers le nord, l'amphithéâtre des monts prenait graduellement la physionomie que Pierello connaissait bien. Puis, dans le dernier tronçon avant Nomana, apparurent des villages et des lieux familiers : au loin, en bas, après le carrefour de Visate, la ferme de Nomanella, avec sa forme de rectangle ouvert, devant laquelle étaient alignés les trois cerisiers et le petit figuier. Est-ce qu'il s'y trouvait en ce moment cette belle jeune fille tranquille, Giustina ? Et de Stefano, avaient-ils eu finalement des nouvelles ou non ? Pauvres Ferrante et Lucia... Sur le côté nord de Nomana on découvrait les arbres du jardin des Riva : Manno... Est-ce que Manno était revenu ?

A Vérone le chauffeur avait promis à Pierello qu'il le conduirait jusqu'à la Lodosa et ils traversèrent donc Nomana sans s'arrêter. Toujours assis dans la caisse, dos appuyé à la cabine, son petit chapeau tyrolien sur la tête, le jeune homme, ému, regardait autour de lui avec avidité. Il reconnut l'un après l'autre tous ceux qui marchaient sur la route et en salua plusieurs de la main et de la voix. Parmi eux se trouvait Carlaccio qui, avec ses yeux tristes et ses bras pendants, continuait, guerre ou non, à traîner partout son grand corps à la colonne vertébrale abîmée. Comme les autres, Carlaccio mit un certain temps avant de reconnaître Pierello, et répondit à son salut alors qu'il était désormais hors de portée de voix. Seul Chin, le facteur extravagant, qui pédalait sur sa bicyclette, sa grande bourse de cuir attachée au guidon, le reconnut instantanément et : « Piero, Piero ! » lui cria-t-il en s'animant. « Bravo Piero... » pour rester pourtant tout de suite en arrière lui

aussi. Le pont qui enjambait le chemin de fer sembla à Piero incroyablement petit ; enfin, une fois dépassé le modeste terrain de jeu du village et certains bois de robiniers, il se trouva devant le paysage qui descendait vers sa Lodosa. C'étaient en partie des champs de blé, déjà en épis, d'un beau vert qui attirait l'œil, et en partie des prés, çà et là rayés de rangées de mûriers ; en bas le long de l'*abreuvoir*, les saules et les peupliers étaient beaucoup plus touffus, masquant l'étroit cours d'eau limpide dans lequel tant de fois, enfant, il avait pêché au mouchoir les goujons, ces petits poissons qui paraissaient des insectes. Il les pêchait avec « Châtaigne » et les autres enfants de son âge. Pour valoriser leur pêche enfantine, Châtaigne avait l'habitude d'affirmer, dans leur dialecte familier : « Moi il me suffit de manger huit ou dix de ces goujons pour me sentir repu ». Qui sait si maintenant Châtaigne était chez lui ?

Et voici la Lodosa : pas plus d'une douzaine de maisons petites et grandes, sur trois routes à angles droits, devant une ferme séculaire flanquée d'une cour, qui donnait son nom à la localité. Il connaissait le moindre détail de chacune de ces bâtisses et son cœur battait à se rompre tandis que, debout maintenant, les deux mains accrochées au bord supérieur de la cabine, il cherchait à voir s'il y avait eu des changements. Non, rien n'avait changé, mais tout apparaissait beaucoup plus petit que dans son souvenir.

C'était désormais la *seretta*, l'heure douce qui précède, à la campagne, les derniers efforts de la journée. Le camion avançait lentement, le copilote, en souriant, passa la tête par la portière et, se tournant vers l'arrière : « Où est ta maison ? »

– Là-bas, au fond, c'est l'une des dernières. Mais arrêtez-vous ici : vous avez déjà fait beaucoup, allons arrêtez-vous.

– Les dernières, là ?

– On ne les voit pas, c'est là, derrière ce bâtiment.

– Okay, fit le copilote, et il rentra sa tête.

Tout de suite après le bâtiment, la petite maison fut en vue. Le camion s'arrêta un peu avant, au croisement de la route – désormais rétrécie et qui coupait les champs compacts de blé – avec un chemin de campagne. Puis il manœuvra, d'abord en marche arrière dans le chemin, puis en marche avant sur la route pour être prêt à repartir en sens inverse, vers Nomana. On n'arrêta pas le moteur, le chauffeur et son aide ne descendirent pas de la cabine.

– Piero, tu es arrivé, dit le sergent.

– Oui, fit Pierello, oui. A présent il était presque terrorisé. Il prit le petit sac qui lui servait de valise, ajusta sur sa tête ronde son chapeau tyrolien et, enjambant le rebord du camion sauta à terre ; il atterrit un peu lourdement, parce qu'il avait les jambes engourdies.

Sa maison était à quelques dizaines de mètres, le long de la route : petite et plutôt misérable (maintenant il s'en rendait compte), avec son petit balcon bordé d'une mince balustrade de fer arrondi, et, au rez-de-chaussée, un petit espace semi-clos en guise de porche. A l'extérieur il n'y avait personne.

Pierello vint à la hauteur de la cabine, son sac à la main : « Pourquoi ne descendez-vous pas boire un verre ? » proposa-t-il aux deux chauffeurs.

Les deux hommes, en souriant, lui firent signe que non, qu'ils étaient pressés ; puis ils le saluèrent, toujours plus par gestes que de la voix, et le camion repartit. « Eh... alors je vous remercie, merci beaucoup », cria le jeune homme.

– Ciao Piero, lui cria le sergent depuis la caisse.

– Ciao, répondit Pierello. Ainsi l'armée pour lui était vraiment finie, finie pour toujours. Il se dirigea vers sa maison sur ses jambes engourdies.

8

Il y avait, découpé dans le blé près de la modeste maison, un petit carré de terre battue entouré d'une haie de troènes, qui, de mémoire du jeune homme, ne s'étaient jamais décidés à pousser convenablement : peut-être parce que sa mère, sans y penser, après avoir fait la lessive, renversait souvent à leurs pieds l'eau savonneuse du baquet.

Pierello traversa le carré et le porche minuscule sur un mur duquel était peinte *a secco* une petite Madone qu'il salua d'un respectueux signe de tête. Puis il pressa nerveusement sur le loquet de la porte d'entrée, s'attendant à ce qu'elle s'ouvre. Mais la porte résista et il s'aperçut alors qu'elle était fermée à clé.

Un peu inquiet, il alla vers la seule fenêtre qui, de la cuisine, donnait sur le porche et, les mains appuyées au rebord, explora l'intérieur du regard à travers les carreaux, pour autant que les rideaux le lui permettaient : pelotonné à sa place habituelle sur une chaise, il vit le chat qui l'examina à son tour paresseusement, d'un seul œil (« allons », se dit-il rassuré, « il y a encore la petite chatte noire ») ; sur le poële se trouvait une marmite en lente ébullition, d'où sortait, entre le bord et le couvercle, une petite bouffée de vapeur. En tordant le cou et en appuyant un peu son front à la vitre, le jeune homme put voir aussi, pendue au mur, la petite cage du canari, lequel, rencontrant son regard, s'anima brusquement et se mit à sautiller ; « tout est à sa place, même le canari, il n'y a pas de problème », se dit le jeune homme, soulagé. « Sans doute que maman est sortie avec Martina pour quelque course, mais elle ne va sûrement pas tarder puisqu'elle a laissé la marmite sur le feu. Et *pa* aussi, tu verras, sera là d'un moment à l'autre, de retour du travail. Ne t'inquiète pas. » Comme pour le tranquilliser davantage, sur le buffet, le vieux réveil rectangulaire en cuivre était couché sur le côté. Pierello sourit parce qu'il savait que son mécanisme usé ne fonctionnait que dans cette position. « Tout est en place. Merci mon Dieu ! » murmura-t-il avec une profonde reconnaissance en s'éloignant de la fenêtre. « Eh bien », conclut-il, « je n'ai plus qu'à attendre ».

Il avait vraiment de la chance – se disait-il en regardant autour de lui – de retrouver sa maison intacte. Il se rappelait les villes allemandes réduites à un amas de ruines, et les interminables colonnes de réfugiés qui fuyaient

après avoir tout abandonné, il repensait à leur impressionnant silence alors qu'ils défilaient interminablement dans cette couleur de brouillard. Qui sait ce qu'il en était à cette heure de la veuve Hufenbach, de Joachim et de l'autre enfant... « Pauvres gens ! » murmura le jeune homme. Et pauvres malheureux aussi que ces Russes en uniformes allemands, les Cosaques, qu'il avait suivis jusqu'à Soukhomast quelques jours auparavant. Il se souvint de l'incroyable inertie qui les avait tous pris quand les Américains leur avaient ordonné de déposer les armes ! « Pour nous c'est fini, désormais nous sommes des hommes morts », se disaient-ils les uns aux autres, avec fatalisme. « Ils vont nous livrer à Staline, nous n'avons plus aucune chance. » (Ils parlaient russe, mais Tadeusz avait traduit pour lui.) « Que s'était-il passé pour eux depuis... Était-il possible que les Américains les aient réellement remis aux mains de Staline ? Non. Les Américains, envoyer froidement des milliers et même des dizaines de milliers d'hommes à la mort ? Selon lui c'était impossible. Et aussi selon Tadeusz du reste. Tadeusz ! Et lui, qu'était-il devenu ?.. Pauvre Tadeusz ! Je n'ai jamais eu meilleur ami sur terre », pensa Piero, et ce n'était pas la première fois qu'il se faisait la réflexion. C'était tout de même incroyable qu'on ne puisse pas vivre tranquille, même une fois la guerre finie ! Il n'y avait que les nazis et les communistes pour avoir cette sale manie de ne pas laisser les gens en paix, même quand ils étaient chez eux. Maudits salauds ! « Mais pourquoi ne font-ils pas eux aussi comme ces autres, les Américains et les Anglais, qu'en Italie on ne remarque même pas ? » Même, à ce qu'il avait entendu dire à Vérone, ils aidaient au contraire ceux qui avaient des ennuis... Pendant qu'il réfléchissait, de l'intérieur de la maison lui parvenait la voix du canari qui, de plus en plus ému, le petit stupide, s'était mis à chanter à tue-tête.

Entretemps, personne n'apparaissait sur la route. Piero se demanda s'il ne devrait pas faire un saut jusqu'aux maisons les plus proches – celle de Châtaigne par exemple – pour demander des nouvelles ; mais il décida que non : on l'aurait certainement retenu plus que nécessaire et il aurait ensuite eu du mal à s'en aller.

Il alla se placer devant le tableau de la Madone : même la peinture semblait devenue plus petite – elle faisait en réalité un mètre environ de hauteur et un tout petit peu plus en largeur – et elle était surmontée d'une inscription : « *B. V. de Caravaggio* » en caractères d'imprimerie très irréguliers. La Madone était représentée en pied, dans une auréole : devant elle se trouvait une femme agenouillée, les bras étendus à cause du grand miracle de l'apparition ; entre la Vierge et la femme courait, en direction de qui regardait, un canal d'irrigation. Le canal toutefois avait été peint avec une telle ignorance des lois de la perspective, que les spectateurs avaient beaucoup de mal – malgré son ostensible couleur bleue – à comprendre qu'il s'agissait d'un canal. C'est pour cela que Pierello, enfant, y avait griffonné avec un clou quelques silhouettes de poissons : non pas disposés dans le sens du courant cependant, mais de profil. Maintenant encore on les aper-

cevait : « Ah oui, on les voit encore. Alors que j'étais là-bas, à tirer la charrette sur la Frische Näherung, ces poissons étaient ici, et maintenant je les retrouve. » Depuis le temps où le grand-père avait fait exécuter le tableau par un barbouilleur pour faire plaisir à la grand-mère (cette même grand-mère qui racontait à Piero enfant tant d'histoires d'autrefois avec des *signori* qui passaient et repassaient en carrosse le portail des « Dragons »), depuis lors donc, les figures avaient été rafraîchies plusieurs fois, parce que les couleurs *a secco* se décolorent vite ; à chaque retouche, la bordure qui cernait l'image, de teinte rouge foncé, s'était un peu élargie, et maintenant elle apparaissait décidément trop large. Que de prières, en tout cas, devant cette effigie sacrée ! C'était ici que chaque soir, même après la mort de la grand-mère, la famille avait l'habitude de dire le rosaire et les autres prières. C'était la mère qui les guidait tandis que les voix des petits – Pierello se le rappelait bien – se faisaient lentes à cause du sommeil. Il revit le visage plein de dévotion de sa mère (« combien d'oraisons as-tu dites pauvre maman ! ») et il eut soudain la certitude que son retour d'aujourd'hui était lié à cette façon infatigable de prier, qu'il en découlait. « Merci Sainte Vierge », murmura-t-il avec une simplicité émue en inclinant la tête, « Je te remercie et je te recommande Tadeusz, fais qu'il rentre chez lui, lui aussi, et qu'ils le laissent en paix, pauvre diable ».

Cui-cui-cui martelait de l'intérieur le canari, lui souhaitant comme il le pouvait la bienvenue. Quelle paix il y avait ici ! Voilà ce que c'était que la paix... Le sentiment de reconnaissance envers la Madone et Dieu qui avaient permis son retour, s'unissait en lui à cette paix, la rendant parfaite. *Cui-cui-cui* continuait à marteler le canari ; Pierello sourit.

Tout à coup il se retourna parce qu'il avait senti que quelqu'un l'observait. C'était Martina, sa sœur de six ans, qui, visiblement déconcertée, un doigt dans la bouche, le regardait depuis la petite cour sans oser s'avancer sous le porche. Elle avait – en plus petit – le même visage rond que son frère, les mêmes cheveux et les mêmes yeux châtain, le même air modeste ; elle avait aussi un peu de morve au nez.

– Martina, s'exclama le jeune homme. Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Tu ne me dis pas bonjour ? Il s'approcha tout ému de la petite fille : « Mais comment, tu me vois ici, tu vois que je suis revenu, et tu ne me dis même pas bonjour ? » répéta-t-il. « Où est maman ? »

La fillette regardait maintenant fixement le petit chapeau de son frère. « Elle est allée donner à manger aux lapins », dit-elle enfin. Pierello la saisit sous les aisselles et la souleva jusqu'à amener son visage à la hauteur du sien : « Et alors ? Tu ne me dis vraiment pas bonjour ? »

– Ciao, fit doucement Martina, et elle tendit un doigt vers le petit chapeau tyrolien.

– Ah, il t'intéresse mon chapeau ? Le jeune homme serra contre lui sa petite sœur et l'embrassa ; puis, l'ayant déposée par terre : « Allons, accompagne-moi tout de suite voir maman. Où est-ce qu'elle les met ses lapins ? »

– Sous le porche des Terenghi, répondit l'enfant en montrant du doigt. Et, déjà confiante, ayant mis sa petite main dans celle de son frère, elle se mit en route avec lui.

Ainsi, l'un après l'autre, ceux qui étaient restés en vie revenaient de partout, sauf de la Russie. A Nomana, les arrivées se succédèrent pendant des mois, rapprochées par moments – parfois deux ou trois par jour – ou espacées, au maximum une par semaine.

Beaucoup trouvèrent chez eux pénurie de tout, certains n'avaient même pas un vêtement décent à se mettre sur le dos, c'est pourquoi – stimulé par son père – Ambrogio proposa que les conseillers de la vieille association des Combattants se mobilisent pour recueillir des fonds dans le but de distribuer à chaque soldat revenu de captivité un coupon de tissu suffisant pour se faire un habit. Il s'y employa personnellement, allant rendre visite, avec le président de l'association – qui était un officier de la guerre précédente – à tous les possibles donateurs de Nomana et des environs. Assez rapidement, bien que non sans difficultés, la somme nécessaire fut recueillie et, au milieu de l'été, on put procéder – dans le salon de l'oratoire pavoisé de drapeaux tricolores – à la distribution des coupons. Ce furent les jeunes filles du village qui l'effectuèrent et, grâce à leur naturel souriant, la cérémonie fut simple et agréable.

9

Coupé de tout ce qui se passait en Italie et dans le monde, isolé comme s'il était sur l'autre face de la lune, Michele continuait en Russie sa monotone vie de prisonnier. Ses conditions de vie étaient censées devenir meilleures parce que les autorités soviétiques – qui n'avaient pas souscrit aux conventions de Genève – s'étaient tout à coup résolues, pour des raisons de propagande, à traiter les prisonniers de guerre justement selon ces conventions, en leur refusant toutefois certains droits importants, dont celui, fondamental, de la correspondance. En pratique, tout se passait plus ou moins comme avant, à l'exception du travail, devenu facultatif pour les officiers et moins pénible pour les soldats.

De Oranki – où nous l'avons laissé – le jeune homme avait été transféré à Souzdal à la fin de 1943, avec tous les autres officiers italiens survivants des différents *lager*, Souzdal, l'un des lieux saints de l'orthodoxie, situé entre Moscou et la Volga. La bourgade comptait divers couvents, tous transformés en *lager*, et bien cinquante églises, dont pas une seule n'était en fonction. Dans le plus grand des couvents, cerné d'une muraille en ruine trois fois séculaire, était installé le *lager* pour prisonniers de guerre : sur les talus partiellement écroulés de la muraille, les gardes bolcheviks avaient construit leurs guérites et, armés de mitrailleuses, surveillaient les bandes dépenaillées de militaires, non seulement italiens, mais aussi allemands, roumains, hongrois.

Sur les murs intérieurs des édifices, en revanche, c'étaient des petits groupes de saints qui les surveillaient, saints hiératiques, peints à la façon byzantine c'est-à-dire avec des yeux démesurément ouverts, des visages émaciés et sévères, des membres et des vêtements rigides. « *Religio depopulata* », se disait avec effroi Michele quand il rencontrait ces regards muets ; et – afin que les images remplissent malgré tout la fonction pour laquelle elles avaient été peintes – il récitait mentalement une prière. Il se demandait parfois quelle fin avaient eu les moines de Souzdal : qui sait si certains d'entre eux ne végétaient pas encore quelque part dans l'immense Russie, comme cette pauvre sœur Natalia et les quelques autres religieuses paysannes recluses dans le *lager* pour femmes de Oranki ? Durant le travail il avait essayé d'interroger à ce sujet quelques civils, qui lui avaient confirmé que dans tous les couvents de la ville sainte s'étaient succédé – et continuaient à se succéder – des vagues de déportés civils, et qu'un nombre incalculable d'entre eux y étaient morts ; mais, des moines qui les peuplaient autrefois, personne n'avait su lui donner de nouvelles.

Les officiers soviétiques du *lager* et même les commissaires italiens exilés (gens moins ingénus que les Russes) ne parvenaient pas encore à comprendre son comportement. Ils le savaient ami d'éléments qui avaient une réputation d'« irréductibles » parce que, ponctuellement, ils s'opposaient avec ténacité aux initiatives serviles des quelques « antifascistes » qui essayaient de pousser la masse à complaire aux gardiens. Ils remarquaient en outre qu'il ne se liait pas du tout avec ces fameux « antifascistes ». Mais, par ailleurs, ils constataient pourtant que personne ne s'employait autant que lui à étudier les textes marxistes, léninistes et staliniens, aussi bien théoriques qu'historiques, assimilant lentement un gros volume après l'autre, au point d'arriver à en dominer la matière mieux que les instructeurs et les conférenciers ; ce dernier fait finissait même par susciter, chez beaucoup de prisonniers, quelques réserves à son égard.

Plus d'un instructeur lui demanda directement si ce qu'il étudiait le convainquait, et il répondait chaque fois qu'il n'en savait pas encore assez et qu'avant de se prononcer il lui fallait étudier encore.

« Il finira forcément par être convaincu », affirmaient ceux-là, avec une étroitesse d'esprit qui paraissait à Michele propre à des brutes ou à des bœufs. Pour eux il était en effet inconcevable que, même dans cet enfer pourtant réel, on pût être en contact avec la radieuse doctrine marxiste du futur paradis sur terre, sans en être conquis.

Dans la seconde moitié de l'année 1944, les troupes russes ayant pénétré en Pologne, on avait commencé à découvrir les *lager* d'extermination nazis. En Russie, les journaux et la radio en avaient dès le début parlé avec quelque réticence, communiquant certains détails et en taisant d'autres : il leur était forcément difficile d'attirer l'attention générale sur le milieu concentrationnaire, fût-il ennemi. En revanche, les commissaires italiens exilés estimèrent, eux, détenir l'argument définitif pour attirer à leur cause la masse des prisonniers : en effet, dans leur cervelle obtuse, antinazi

(antifasciste, comme ils avaient l'habitude de dire, confondant délibérément les termes) équivalait à procommuniste.

Après l'une de ces découvertes survenue à Majdanek près de Lublin, leur chef Paolo Robotti – beau-frère du secrétaire du parti communiste italien Togliatti – était venu en personne à Souzdal, et, dans un climat tendu, avait avec gravité, au cours d'une conférence, énuméré ce qui avait été retrouvé : des chambres à gaz, des fours crématoires, environ un million de chaussures ayant appartenu à des hommes, des femmes, de misérables enfants, des quintaux de cheveux de femmes répartis par couleurs, emballés ou non. « L'enquête a révélé », répéta-t-il à plusieurs reprises, « que les corps humains incinérés dans les fours atteignent à peu près le chiffre de six cent mille. » Sa funèbre conférence terminée il avait distribué à l'auditoire, sombre et horrifié, un certain nombre de journaux russes rapportant la nouvelle ; puis il était resté quelques jours dans le *lager* à la commenter, arpentant les cours avec de petits groupes d'officiers.

« Il est radieux, vous le voyez ? Il est heureux d'une telle énormité, rien que parce que ça fait son jeu », commentaient certains, partagés entre la colère et l'effroi.

D'autres disaient : « Il lui semble sans doute que ça rachète les crimes communistes ! »

Quant à Michele il se bornait à commenter avec ses quelques amis : « Quel insensé, vous le voyez ? Il ne se demande même pas pourquoi ces atrocités se vérifient aujourd'hui, c'est-à-dire en même temps que les atrocités communistes, alors que depuis des siècles l'humanité civile croyait en avoir fini pour toujours avec de semblables horreurs. » A force d'étudier les sacro-saints textes marxistes, il avait désormais compris clairement quelques réalités fondamentales et, en premier lieu, que les idées les plus importantes qui y étaient contenues procédaient de la même source antichrétienne qui déterminait les comportements nazis. Bref, ces idées et ces comportements étaient marqués au sceau de l'idéalisme allemand et, en remontant dans le temps, des Lumières des dix-septième et dix-huitième siècles, de la rébellion de Luther, et même de l'anthropocentrisme de la Renaissance. Ils procédaient en outre de certaines lignes de pensée antichrétienne dérivée de ces mêmes sources, comme par exemple le darwinisme transformé en philosophie athée. En substance, Michele s'était rendu compte que marxisme et nazisme avaient un nombre extraordinairement élevé d'ancêtres communs, qu'ils étaient en somme de la même veine. En effet tous les deux – en une antithèse désormais presque parfaite avec le christianisme qui est amour – s'expliquaient à travers des mécanismes de haine analogues : mais, tandis que pour le marxisme une classe rédemptrice (le prolétariat) était appelée à renverser et à « réprimer » les autres classes, pour le nazisme il s'agissait au contraire d'une race élue, appelée à dominer et à asservir les autres. Il est vrai que le nazisme – plus moderne – faisait par rapport au marxisme un pas en avant, en cela qu'il ne prévoyait pas du tout la récupération théorique des opprimés et des asservis dans sa société neuve

(millénariste, comme la société communiste), mais que – s'émancipant des utopies humanitaires laïques du dix-neuvième siècle encore présentes dans le marxisme – il proclamait vouloir dominer, toujours dominer, rien que dominer. En compensation toutefois, comme il représentait davantage l'opposé du judaïsme que du christianisme, le nazisme apparaissait comme beaucoup moins universel que le marxisme et, par conséquent – pensait Michele –, moins dangereux pour l'humanité.

La nouvelle des découvertes de Majdanek avait fait sensation dans le *lager*, non seulement parmi les prisonniers italiens mais aussi parmi ceux d'autres nationalités, surtout parmi les Allemands qui se montrèrent particulièrement émus ; bon nombre d'entre eux – en particulier officiers et soldats des troupes de ligne – refusaient d'y croire parce qu'il leur paraissait impossible que toute la disponibilité et l'esprit de sacrifice dont ils avaient fait preuve aient été trahis par les chefs de cette façon. Dans la conduite d'une guerre, c'était en effet une chose que la dureté, voire la brutalité – toutes les deux congénitales depuis toujours à leur nation – et une autre que cette élimination en masse de désarmés, de gens sans défense, laquelle, même pour l'Allemagne, était une terrible nouveauté.

« Vous ne pouvez pourtant pas en douter, c'est quelque chose qui est bien trop dans la lignée du fanatisme des nazis », leur disaient les Italiens.

La réaction de ces derniers ne fut quand même pas celle qu'avait espérée Robotti : à l'exception des quelques habituels « antifascistes » déclarés, les prisonniers ne montrèrent d'aucune façon pencher pour le communisme « qui était en train d'abattre la bête sauvage nazie ». Le commissaire parti (il prévint qu'il serait de retour dès qu'il aurait fait le tour des autres *lager* avec des prisonniers italiens), ils s'étaient pourtant retrouvés face à la terrible nouvelle. Les horreurs indicibles et les bestialités innommables accomplies par les rouges n'étaient donc pas les seules : il apparaissait que les nazis en avaient accompli d'analogues et peut-être même de pires (bien qu'il ne fût pas facile de penser à quelque chose de pire que Krinovaïa, pour qui y était passé).

« Comment les Allemands peuvent-ils avoir eux aussi perdu la tête à ce point-là ? » se demandaient avec effroi beaucoup de prisonniers.

– Au moins vous vous rendez compte maintenant qu'il n'est pas question d'arriération ? faisait observer Michele au père Turla et à ses autres compagnons d'équipe. Qu'il est faux d'imputer de semblables faits à l'arriération russe ? Ou faudrait-il parler d'arriération allemande ?

Père Turla, qui était de nouveau tombé malade et qui pesait à peine cinquante kilos, n'était plus depuis longtemps, comme nous le savons, le *natchalnik* de l'équipe. Il passait la plupart de son temps dans la cellule (*komnata)* du couvent-*lager* qu'il partageait avec Michele et huit autres prisonniers, assis à sa place, sous une poignante crucifixion byzantine au Christ très maigre entouré de soldats romains en vêtements longs jusqu'aux pieds : encore plus longs que les grands pardessus des soldats russes modernes.

Michele finit un jour par aborder l'argument de front : « Ces choses », dit-il, « nous devons nous les expliquer, si nous avons tant soit peu de raison. Il nous faut comprendre le pourquoi de cette incroyable régression du monde vers la barbarie, vers l'âge des cavernes. Et s'il est possible de l'arrêter ou non. »

– Je vois. Encore ton idée fixe de la déchristianisation, n'est-ce pas ? lui dit père Turla en tournant vers lui son visage souffreteux.

– Bien sûr. Prenons par exemple les arguments de ce crétin qui est venu nous faire la conférence le mois dernier...

– Quel crétin ? Ici les crétins qui viennent tenir conférence perdent leur temps.

– Celui de l'Université de Moscou.

– Ah, le professeur... Mais quelle importance ? Moi, ses grossièretés, je ne les ai même pas écoutées.

Tous ceux qui se trouvaient dans la cellule, assis sur les paillasses repliées contre le mur, secouèrent aussi la tête : ah, les habituels discours abstraits de Tintori, son éternelle manie !

– N'empêche que si toi, si vous autres, vous aviez été attentifs ce jour-là comme je vous le conseillais, si vous aviez suivi la conférence au lieu de râler maintenant, vous vous seriez au moins rendu compte que sans la philosophie qui s'était développée dans les milieux et les Universités protestants, et en particulier sans Hegel et Feuerbach, les théories de Marx et de Lénine n'auraient jamais pu naître, qu'elles seraient aujourd'hui tout simplement inconcevables. Exactement comme – ne l'oublions pas – Hitler serait inconcevable sans les discours de Nietzsche sur le « surhomme » et la « volonté de puissance ». »

Les autres haussèrent les épaules et ne répliquèrent pas ; père Turla, de toute façon, était trop épuisé pour le faire. Michele, comme tant d'autres fois, se retrouva seul à ruminer ; du reste il y était habitué. Assis sur sa paillasse, il se mit à réfléchir en silence. Ses pensées n'étaient pas des abstractions gratuites, il ne s'agissait pas d'un jeu : il fallait à tout prix déterminer objectivement la raison des plus grands massacres de l'histoire. L'hérésie protestante... voilà bien ses fruits ici même ! Il repensa à la peur, à la terreur panique, qu'on avait de l'hérésie au Moyen Âge – *son* Moyen Âge. Les hérétiques étaient alors considérés aussi nocifs que la peste... Et voilà ce qui en avait découlé : les dizaines et dizaines de millions de morts qu'avaient faits le communisme et le nazisme. « Il n'est même pas dit que ce soit fini : si l'on ne parvient pas à renverser le processus, peut-être que nous n'en sommes qu'au début. Qui sait ce que nous réserve l'avenir ! » Devant une telle perspective, bouleversé comme il l'était, il avait parfois envie de justifier l'Inquisition... Dans la bibliothèque du *lager* il y avait les livres de Llorente en édition française et il les avait consciencieusement lus : à l'époque culminante, celle de Torquemada, les victimes de l'Inquisition étaient évaluées à 10220 : une donnée qui avait tout l'air d'être gonflée. De toute façon il était évident que dans toute l'histoire pluri-séculaire l'Inquisi-

tion avait fait beaucoup moins de victimes que n'en faisaient maintenant, en l'espace d'une seule année, Staline ou Hitler. « En fin de compte, si par ces quelques milliers de morts ils avaient vraiment réussi à éviter tous les millions d'aujourd'hui, peut-être... » Son regard s'arrêta sur le crucifix : le Christ au visage martyrisé – il s'en rendit compte – souffrait maintenant encore, et terriblement, de ce raisonnement par lequel on prétendait approuver que tant d'êtres humains aient été tués, brûlés vifs, en son aimable nom... « Eh bien, Michele, qu'est-ce qui te prend ? Approuver qu'on puisse tuer son prochain au nom du Christ ? Tu perds la raison toi aussi ? » Le jeune homme secoua la tête et poussa un soupir. Il décida que, certes, l'Inquisition devait être condamnée et sans merci, mais à une condition précise : que ce soient les chrétiens qui la condamnent, pas les autres.

10

Avant que le commissaire Robotti fût de retour à Souzdal, une poignée de soldats italiens y arriva, venant de la ville de Kazan, sur la Volga.

Un sous-lieutenant de l'équipe de Michele – un type nerveux, toujours en quête de nouvelles – rentra dans la cellule, le visage sombre, après avoir parlé avec certains d'entre eux. C'était l'heure du repas : sans un mot, le jeune officier s'étendit à sa place et se couvrit tout entier avec sa couverture.

– Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda, étonné, son voisin, assis contre le mur près de lui, une boîte dans une main et une grossière cuiller en bois dans l'autre (le repas était toujours servi dans des récipients de fortune).

L'autre ne répondit pas.

– Eh bien, qu'est-ce que tu as ? Allons, sors-le, insista-t-il.

N'obtenant pas de réponse, il enfila la cuiller dans la boîte et, de sa main libre, releva la couverture jusqu'à découvrir le visage du garçon étendu : « Je te demande ce que tu as. »

– J'ai, souffla l'autre, que l'horreur ne finira plus, et il tira de nouveau la couverture sur sa tête.

Le silence s'était fait : tous, dans le petit local, regardaient la silhouette sous la couverture.

– Qu'est-ce qui t'arrive, dis ? demanda à son tour don Turla dans le silence. Ne nous tiens pas en haleine, s'il te plaît.

Le sous-lieutenant ne répondait toujours pas.

– Alors ?

Finalement il découvrit son visage. Il était visiblement exaspéré : « Vous ne pouvez pas me laisser en paix, tous autant que vous êtes, hein ? »

Personne ne prononça un mot : avec leurs boîtes et leurs gamelles à la main, ils attendaient qu'il s'expliquât.

– Parlez avec ceux qui sont arrivés ce matin de Kazan » dit le sous-lieutenant. Moi j'ai parlé avec deux du Cinquante-deuxième Régiment d'artillerie qui... Mais bah... Il s'interrompit.

– Comment « bah » ! s'écria don Turla. Continue, explique-toi.

– Kazan n'est pas loin d'ici, fit remarquer quelqu'un avec inquiétude. Et s'adressant au sous-lieutenant : « Veux-tu poursuivre ? »

– Là arrivent tous les jours des trains en provenance de la Roumanie, dit-il enfin, et... Il s'interrompit de nouveau.

– La Roumanie, les Russes sont maintenant en train de la « libérer », c'est ce que disait Robotti, rappela l'un des hommes. Eh bien, qu'est-ce qu'ils contiennent ces trains ? Des femmes et des enfants ?

– Oui, bien sûr, répondit le sous-lieutenant, des civils et des militaires entassés dans les wagons, comme d'habitude, mais ce n'est pas ça... Il parut penser à autre chose : « Un jour viendra où, même d'Italie, arriveront des trains semblables. Désormais nous ne pouvons plus rien faire pour l'empêcher. Il n'y a plus rien à faire. »

– Alors, veux-tu poursuivre ? demanda avec impatience don Turla.

– Ces trains sont pleins de cadavres : ils les font voyager avec une telle lenteur que dans certains wagons personne ne reste en vie. Et les morts sont presque tous ouverts, sans foie ou... ou... Enfin, vous comprenez. Un train après l'autre, tous de cette façon. Dans certains wagons il y a des misérables encore vivants, mais devenus fous, ou...

Tout le monde se taisait, frappé d'horreur.

– Ceux du Cinquante-deuxième, par qui l'ont-ils su ? demanda un vieux lieutenant, qui avait l'habitude de parler en mettant sa main devant sa bouche, parce qu'il avait perdu beaucoup de dents.

– Ils étaient hospitalisés à Kazan, mais presque chaque jour on les sortait du lit et on les amenait à la gare pour aider les équipes de service allemandes qui n'arrivaient pas à décharger tous ces morts.

– Mais... et le *Stalin prikaz* ? Alors pour les Roumains il ne compte donc pas le *Stalin prikaz* ? demanda quelqu'un consterné, en dévisageant les autres.

– En Roumanie les communistes n'ont plus besoin de se faire de la publicité, expliqua avec dureté Michele. Là ce sont eux qui commandent.

– Alors, ça y est, vous êtes contents ? s'écria avec rage le sous-lieutenant, et il souffla : « Allez tous au diable. » Il tira une nouvelle fois la couverture par-dessus sa tête, cette fois définitivement.

Le silence s'était fait.

– Et ton Dieu, il permet toutes ces choses ? demanda avec amertume et aigreur l'officier édenté à l'aumônier.

– Ne blasphème pas, toi, murmura père Turla. Il leva en silence les yeux vers le tableau qui était au-dessus de sa tête. De là, il ne pouvait le voir qu'en raccourci mais il lui sembla pourtant que les yeux fixes du Christ lui rendaient douloureusement son regard. Dieu avait fait les hommes libres, voilà le point. Tout le scandale était là. Maintenant il ne pouvait pas aller contre leur liberté, il ne pouvait pas les empêcher de faire ce qu'ils voulaient. Il n'avait pu que mourir avec ceux qui étaient tués, qu'être crucifié avec eux... Père Turla ne dit plus un mot.

11

« Du Cinquante-deuxième Régiment d'artillerie il a dit, soldats du Cinquante-deuxième », se répéta plusieurs fois Michele au cours des heures suivantes, dédiées à l'endoctrinement. « Il faut que je les trouve et que je leur parle moi aussi. »

Il réussit à en découvrir un le lendemain. C'était un méridional qui lui confirma les faits rapportés par le sous-lieutenant et – pressé de questions – ajouta des détails de mauvaise grâce. Ceux qui étaient arrivés avec lui de Kazan – précisa-t-il – étaient maintenant tous à l'infirmerie du *lager* : « Parce que nous à Kazan nous étions à l'hôpital. Moi, de toute façon, je suis content qu'ils nous aient transférés ici, où vous êtes aussi, vous autres officiers, parce que là où se trouvent les officiers italiens les gardes brutalisent moins les simples soldats. »

Michele opina, ce fait lui était déjà connu : il savait qu'il fallait en être reconnaissant, non aux « antifascistes », mais à ceux qu'on appelait les « irréductibles » et qui, depuis longtemps, s'opposaient à la toute-puissance des gardiens, harcelant de *jalobi*, c'est-à-dire de protestations écrites, avec d'incessants rappels du droit international, les plus hautes autorités soviétiques. Naturellement aucune de ces *jalobi* n'était envoyée ; mais rien qu'à lire le nom des destinataires, les responsables du *lager* devaient avoir des palpitations.

– Est-ce vrai, s'informa le soldat, qu'il y a ici un aumônier de la Julia qui, au cours d'un interrogatoire, a donné un coup de pied dans la poitrine d'un commandant de la police ?

– Oui. Michele sourit. Père Brevi. Mais depuis quelques mois il n'est plus ici : ils l'ont transféré dans un *lager* de punition, en même temps que d'autres « irréductibles », comme Boletti, Italo Stagno, le capitaine Iovino et Magnani, en somme avec pas mal d'autres.

– Justement, s'écria le soldat, le capitaine Iovino. Vous le connaissez ? Il est de Resina, presque de mon village, parce que moi je suis de Pompéi qui, avec Resina, forme désormais une seule ville. J'en ai entendu parler, oui, Iovino, un homme exceptionnel, n'est-ce pas ? C'est un pays.

– C'est un type très bien, dit Michele d'un ton convaincu.

Le soldat le regarda avec sympathie : « Vous êtes Milanais vous ? » demanda-t-il.

Michele fit signe que oui : « Enfin de la région. »

– De la région de Milan ? De quel village ? Un certain Valli Tito, lui aussi du Cinquante-deuxième, qui était avec moi à Kazan, et avant au lager 171, est aussi de ce coin-là.

– Sais-tu de quel village, par hasard ?

– Attendez, ça ne me revient pas, comment disait-il ? De Brianza, voilà c'est ça, de la Brianza.

– La Brianza n'est pas un village, c'est une région, comme vous, en Campanie, que sais-je moi, l'Irpinia par exemple, expliqua Michele, très

intéressé. Et mon village, Nova – tu le lui as peut-être entendu nommer ? – se trouve justement en Brianza. D'où est ce Valli ? Essaie de te le rappeler.

– Nova avez-vous dit ? Non. Je ne l'ai jamais entendu parler de Nova. Jamais. Son village porte un autre nom... Non, ça ne me revient pas. En tout cas, en ce moment il est à l'infirmerie, mais dès qu'il sortira je le préviendrai que vous êtes ici. Comment vous appelez-vous ?

– Tintori. Souviens-t'en s'il te plaît : Tintori.

– Oui, mon lieutenant, Tintori. Tito sera content.

– Lui s'appelle Valli, as-tu dit ? Valli Tito ?

– Oui, classe 1921, du Cinquante-deuxième Régiment d'artillerie.

– Sais-tu pour quelle maladie il est soigné ?

– Tuberculose.

– Ah.

– C'est grave, oui.

12

Une douzaine de jours plus tard, alors qu'il s'était porté volontaire pour travailler à l'extérieur de Souzdal dans un kolkhoz dit « de la colonie espagnole », Michele tomba de nouveau sur le soldat de Resina. Le soldat – qui réparait avec son équipe une rue dévastée – le reconnut le premier : « Mon lieutenant », l'appela-t-il et, lui faisant plusieurs fois signe de s'arrêter (l'officier marchait avec d'autres sur la route derrière une charrette agricole) « Il y a ici votre compatriote, Tito, Valli Tito ». Il indiqua un autre soldat qui, à quelques pas de lui, se tenait immobile, sa pelle à la main et la tête baissée.

– Que dis-tu ?

– Valli Tito, votre pays. Il est ici.

– Ah ! Michele invita les autres à continuer et s'approcha des deux soldats.

Tito Valli, pourtant renvoyé de l'infirmerie du *lager*, paraissait vraiment mal en point : non seulement il devait peser moins de cinquante kilos, mais il avait le visage et le corps gonflés et d'une vilaine couleur jaunâtre. Pour lui, contrairement aux officiers, le travail – comme on l'a dit – était toujours obligatoire et devait lui être très pénible.

– Je suis de Nova, lui dit Michele en lui tendant la main, avec d'autant plus de cordialité qu'il le voyait dans cet état. J'ai entendu dire que tu es de la Brianza toi aussi. C'est vrai ?

– Oui, je suis de Nomana, district de Monza.

– De Nomana ? s'exclama, ému, le sous-lieutenant. Mais... Que dis-tu ? De Nomana as-tu dit ?

L'autre acquiesça : « Oui, pourquoi ? »

Ce Tito, cousin de Pierello, si le lecteur s'en souvient, nous l'avons déjà rencontré des années plus tôt à la gare de son village, le jour du départ des recrues ; c'était ce jeune garçon inexpérimenté qui, dans la confusion, avait

failli monter sur un mauvais train et en avait été empêché par une autre recrue, Giovannino Face-enfarinée.

– Si tu es de Nomana tu connais forcément Ambrogio Riva, le sous-lieutenant Ambrogio Riva, de la classe 1921 ?

– Oui, c'est mon conscrit. Je le connais mais je ne lui ai jamais parlé. Je ne le connais que de vue.

– Comment ? Tu ne lui as jamais parlé ? Tu sais qu'il était ici en Russie lui aussi, avec la Huitième artillerie Pasubio ?

– Oui, ça je le sais.

– Et sais-tu s'il est vivant ou si...

– Non. Moi j'étais dans la Torino.

– Ma division.

Le soldat regarda les écussons usés du sous-lieutenant. « Oui », dit-il, et il passa au dialecte : « mais ils m'ont pris le second jour de la retraite, dans ce village où ils nous ont attaqués avec les chars. »

– A Posdniakov ?

– C'est ça. Ce qui s'est passé avec lui, je n'en ai aucune idée.

Depuis le premier instant les pensées de Michele avaient couru vers Alma. « Dis-moi », demanda-t-il passant à son tour au dialecte, « et les autres de la famille Riva, tu les connais par hasard ? »

– De nom. Je sais que ce sont des industriels. De braves gens, très estimés.

Le gardien des soldats, un Mongol, le *parabellum* en travers de la poitrine, semblait ne pas faire attention à eux. Ils poursuivirent donc : « Le fait est », expliqua Tito, maintenant un peu ému à son tour de cette rencontre avec un pays, « que je n'habite pas au village. Je suis du hameau de Lodosa, et même d'une des fermes les plus reculées, qui s'appelle le Casaretto ; nous autres, de cette ferme, n'allions pas à l'école à Nomana mais hors de la commune. Voilà pourquoi je connais peu ceux de Nomana. »

– Ah, je comprends.

– Mon cousin Valli Piero par contre – lui aussi du 21 – allait à l'école à Nomana et était très ami d'Ambrogio Riva.

– Je comprends, répéta Michele profondément déçu. En même temps il pensait : « Trop beau, c'eût été trop beau ! Quel dommage, il est de Nomana et il ne connaît pas les Riva. J'en aurais eu... des choses à dire ! »

Des choses à dire, à la vérité, il en avait tout de même. Et il ne manqua pas de le faire à peine quelques heures plus tard, durant la pause du déjeuner.

Tito – dans la crainte d'être contagieux – était allé s'asseoir un peu à l'écart, sur une petite plage herbeuse entre les édifices épars du kolkhoz. Michele l'y avait rejoint et, après s'être mieux informé de sa santé (« Le malheureux, dans quel état il est ! Qui sait s'il retournera jamais chez lui »), il avait – toujours en dialecte – évoqué avec lui certains détails de la Brianza, comme la place de Nomana, les petits autorails, le pont d'Incastigo, le cercle des Préalpes avec le Resegone, les deux Grigne et le San

Primo, toutes choses qui, d'ici, paraissaient à jamais inaccessibles. Après quoi il n'avait pas pu s'empêcher de poser à Valli quelques questions à propos de la gare de Kazan et des épouvantables convois qui quotidiennement y arrivaient de Roumanie.

– Quelles horreurs ! Oh, quelles horreurs ! disait de temps en temps le soldat entre ses réponses. Il n'avait pas perdu sa sensibilité, et parler de faits aussi atroces l'effrayait et le mettait en émoi ; il regardait par moments son compatriote d'officier dans les yeux, comme pour y chercher quelque chose, un point d'appui, un ancrage où se raccrocher au milieu de tant d'atrocités.

– Assez, décida Michele, se retenant de lui poser d'autres questions, pour le moment, assez. Écoute, j'ai ici quelque chose que j'ai piqué à Staline. Il mit la main dans l'une des deux poches latérales de sa vareuse qui apparaissaient gonflées et la retira pleine de blé : « Ça te va, Tito ? »

Le soldat le regardait sans parler, il semblait encore en pensée à Kazan.

– On peut le manger même cru, expliqua, de façon tout à fait superflue Michele, il suffit de s'en mettre dans la bouche un petit peu à la fois.

– Oui, je sais, dit l'autre. Finalement il mit ses deux mains en coupe ; l'officier y déposa une première poignée de blé : il était doré, propre, tentant.

– Sais-tu ce qu'on va faire ? dit Michele. Là, tiens ta poche ouverte que je te la remplisse. Ils étaient assis tous les deux sur le talus herbeux de la « colonie espagnole » (deux masures entourées d'une barrière métallique) : Michele se mit sur un genou et entreprit de transvaser le blé ; l'autre tenait sa poche ouverte et regardait, sans faire de commentaire.

– De toute façon le garde de votre équipe (c'était le seul en vue) s'en fout, fit observer Michele. Ce Mongol là-bas, face-jaune, tu sais qu'avant c'était une des pires charognes du *lager* ? Maintenant au contraire il semble devenu bon comme du bon pain. (Il ignorait pourquoi : il ignorait que le peuple entier auquel le garde appartenait, celui des Tatars de Crimée, avait été récemment – hommes, femmes, enfants, bien portants et malades – déporté par les communistes en Sibérie. Ces dernières semaines, les ultimes convois de déportation parcouraient les lignes de chemin de fer russes, et le garde se demandait jour et nuit quel était le sort de ses proches sur ces terribles trains à petite vitesse : il aurait voulu les aider, et dans le même temps il vivait dans la terreur d'être déporté à son tour.)

– Faisons semblant d'être de noce à Nomana, hein ? dit encore le sous-lieutenant, et que ce soient des dragées.

Tito sourit : « Que de dragées ! » murmura-t-il.

– Des pleines poches, dit Michele en dialecte, ce sont de ces petites dragées, tu sais, que l'on jette à la tête des mariés.

– Nomana..., murmura Tito. Comme ça leur paraissait loin à tous les deux !

– *Señor,* dit une voix derrière eux.

Ils tournèrent ensemble la tête : un petit garçon était venu contre la barrière, et de là, d'une distance de quelques mètres, les observait. Michele savait que la « colonie » était composée tout entière de garçons entre douze et quinze ans : cinquante, peut-être soixante garçons espagnols ; il en avait rencontré plusieurs fois au travail. « Que veux-tu ? » lui demanda-t-il avec douceur.

– *Confieti, los confites, señor,* murmura le garçon.

Le sous-lieutenant se mit à rire. Ce ne sont pas des dragées[1] : « *no estàn confites* », dit-il dans un espagnol plutôt approximatif en montrant le blé qu'il avait dans les mains ; et il se remit à le transvaser dans la poche de Tito.

– *Confites, señor, confites* ! dit le garçon d'une voix plus forte.

Michele lui fit en souriant signe que non de la tête. Certains autres garçons étaient entre temps sortis des masures et venaient vers le filet métallique. Ils étaient vêtus de haillons, ils avaient généralement des cheveux noirs, broussailleux, des sourcils et des visages nettement dessinés, des yeux très vifs : de toute évidence ils n'étaient pas russes.

– *Confites, confites,* commencèrent-ils eux aussi à demander. Ils prononçaient le mot plutôt mal, probablement qu'ils le redécouvraient après qui sait combien de temps.

– Qui sont ceux-là ? demanda Tito.

– Des Espagnols. Tu en as entendu parler, non ?

– Non. Mais... ce sont des enfants. Comment se fait-il qu'ils soient prisonniers ?

– Ce sont de ces enfants que les rouges ont emmenés quand ils ont dû se retirer d'Espagne. On ne peut même pas dire qu'ils parlent vraiment l'espagnol, mais plutôt un mélange d'espagnol et de russe. L'intention des rouges était de les entortiller avec les idées communistes, puis de les utiliser ensuite en Espagne comme propagandistes. Pour l'instant ils ne les ont entortillés que dans des haillons, sans rien leur enseigner ou presque. Je les ai rencontrés au travail dans le kolkhoz et je leur ai parlé. »

– Je ne comprends pas, dit Tito. Ce sont des orphelins de rouges, ou des enfants de.... d'autres ; je veux dire, ils ont été volés ?

– Ça je le leur ai demandé moi aussi, mais les garçons ne le savent pas. A la façon dont ils les gardent séquestrés il semblerait que ce soit des enfants d'anticommunistes : mais il y a peut-être aussi des orphelins de communistes, qui sait.

– Quelle histoire ! murmura Tito Valli avec lassitude. Il répéta : « Quelle histoire ! »

– Oui, pauvres enfants, dit Michele.

– *Confites, señor,* cria plus fort le gamin, voyant que les deux militaires, au lieu de lui prêter attention, bavardaient entre eux. Les autres à leur tour se mirent alors à hurler : « *Confites, confites !* »

[1] En italien, *confetti*. La sonorité est proche de l'espagnol *confieti* (N.d.T).

– Eh, *muchachos,* dit Michele en se levant et en se dirigeant, un peu inquiet, vers le groupe, ne criez pas comme ça. *Tikho, tikho* (pas de bruit : en russe). »

Il s'arrêta devant le filet métallique : « Vous voyez, non ? Ce ne sont pas des dragées, *no estàn confites* ». Il reprit en russe : « C'est *zerno* (du blé). Je l'ai piqué au kolkhoz : *zabral* (voler) » il fit le geste de la main « *en el kolkhoz* : vous aussi vous en *zabrez* quand vous pouvez, pas vrai ? »

Les garçons, regroupés de l'autre côté du filet, se taisaient et le regardaient, leurs yeux noirs pleins de déception. Michele sentit son cœur se serrer : il n'avait rien, absolument rien à leur offrir. « *No estàn confites* », répéta-t-il en souriant un peu bêtement, et il fit passer le blé d'une main à l'autre.

– *No son confites, no,* dit enfin l'un des garçons et, secouant la tête. *No existen confites aqui en Rossia.*

Michele approuva : « Non, il n'y a pas de dragées en Russie. »

Le garçon, déguenillé comme un mendiant, mais qui avait un beau visage fier, s'écria : « *Este, señor, es el pais de la mierda* ».

Après quoi il s'éloigna de la clôture et se dirigea avec les autres vers les deux baraques. Michele revint vers Tito qui, tendant vers eux sa figure jaune, boursouflée, de malade, avait tout suivi attentivement. « Des enfants volés », dit-il. « Dire qu'en Italie, quand la radio en parlait, je n'y croyais pas ! »

13

L'équipe de Michele réintégra le *lager* quelques jours plus tard, juste à temps pour la réapparition du commissaire Robotti. Celui-ci ne paraissait pas satisfait de la façon dont les prisonniers italiens, dans les autres *lager* également, avaient accueilli la nouvelle des camps d'extermination nazis. En réalité, comme les officiers, les soldats ne croyaient plus à aucune propagande (auparavant du reste, en bons Italiens, ils y avaient toujours assez peu cru). Pourtant, intuitifs comme ils l'étaient, ils se rendaient bien compte – à la différence de beaucoup d'Allemands – que ces exterminations devaient malheureusement avoir été commises. Pour autant – à l'exception de quelques-uns – ils ne se laissaient pas prendre aux mirages du communisme dont ils avaient les fruits concrets sous les yeux.

Robotti avait du mal à s'expliquer une aussi massive résistance. Il se remit à converser avec les prisonniers, surtout avec les officiers, entrant et s'arrêtant dans les « chambrées », ou faisant cercle avec eux dans les cours.

Une fois, se joignant à l'un de ces groupes, Michele eut le loisir de l'examiner de près : maigre, blond, les tempes dégarnies, les yeux clairs et froids (et pourtant on devinait en lui un feu caché), il était vêtu de l'habituelle grosse veste de cuir noir des commissaires soviétiques qui faisait encore plus ressortir sa pâleur. « Ma foi, il ressemble un peu à ces figures des livres d'histoire, à ces apôtres laïques du dix-neuvième », se prit à penser le jeune homme. « C'est vrai qu'il ne ressemble pas aux gardes attardés men-

taux que nous côtoyons tous les jours et qui ne sont capables que de violence. »

Robotti répétait souvent qu'il aurait voulu avoir l'avis de ses interlocuteurs, mais en fait, comme il arrive à quiconque a de la réalité une vision complètement arrêtée, et donc sans besoin d'apports supplémentaires, il finissait presque toujours par monologuer. Michele nota quelques affirmations symptomatiques : «... La guerre juste que nous avons menée, avant celle-ci, contre la Finlande fasciste... – Peut-être que quelques-uns d'entre vous pensent que les déportés civils sont innocents : mais avez-vous remarqué que parmi eux il y a des prêtres ? Donc... – Nous sommes dans un État d'ouvriers et de paysans... »

– Quels paysans ? laissa échapper un prisonnier, un sous-lieutenant toscan à lunettes, grand et maigre comme un échassier, qui portait un uniforme littéralement en lambeaux. Si tous ceux avec qui nous avons parlé n'ont même pas la faculté de sortir de leur village sans le laissez-passer de la police !

Robotti discuta brièvement ce petit détail, avec une évidente impatience, puis continua sans donner de poids à cette réalité que, pourtant, comme ses interlocuteurs, il avait lui-même constatée un nombre incalculable de fois. Puis, pour ne plus être dérangé par de semblables bagatelles, il ne reparla plus des paysans. Un peu plus tard, la controverse porta sur les ouvriers, quand le maigre et courageux sous-lieutenant en haillons lança, avec une feinte insouciance : « J'ai entendu dire par les ouvriers que les syndicats, ici en Russie, ont pour fonction de les obliger à exécuter les ordres des dirigeants. Tous les ouvriers russes avec qui j'ai parlé l'affirment. »

– Ce sont des gens qui ne comprennent rien, déclara Robotti. Puis il expliqua, avec une sorte de froide patience apostolique, que, dans un pays où les ouvriers sont « les propriétaires des usines », les syndicats ne peuvent que se comporter de la sorte. Après quoi – laissant tomber tous ces éléments marginaux – il revint au fil conducteur qui lui tenait le plus à cœur, celui des crimes nazis : «...que l'U.R.S.S. a révélés au monde entier et est en train de rendre impossibles pour toujours. Ce n'est pas un mérite du communisme, ça ? »

Aux crimes commis par les communistes il ne paraissait pas du tout penser (les années ayant passé, nous savons qu'en effet il n'y pensait pas : nous avons lu non seulement ses mémoires de marxiste jamais effleuré par le doute, mais aussi ceux des autres réfugiés politiques qui, par la suite, se sont rebellés contre l'idéologie : eh bien, même ces derniers continuaient de bonne foi à juger criminels et assassins les nazis, mais pas vraiment leurs ex-camarades communistes...)

Les prisonniers de guerre n'arrivaient pas à comprendre s'il était sincère ou non. « Puisque nous sommes en train de parler de crimes », intervint tout à coup un capitaine, « comment expliquez-vous certains... faits qui se produisent ici aussi ? »

– Ici ? Quels faits ?

– Eh bien, par exemple, le cannibalisme.

– Quel cannibalisme ? s'écria d'un air surpris Robotti, et s'arrêtant : « Où ? que dites-vous ? Vous êtes fou ? »

– Mais... par exemple à Krinovaïa.

– Quel Krinovaïa ? Où est-ce ? Il n'existe pas en Russie de localité qui s'appelle Krinovaïa. Je n'en ai jamais entendu parler.

A part les « antifascistes » qui prirent un air indifférent, comme s'ils n'avaient pas entendu, les prisonniers se regardèrent les uns les autres : ils n'en croyaient pas leur oreilles.

– Mais... commissaire : je suis passé moi-même par le *lager* de Krinovaïa, ne put se retenir de dire le capitaine. Il est situé dans une courbe du Don, non loin de Boutourlinovka qui est une petite ville assez importante. Disons à une distance de...

– Non, c'est impossible, l'interrompit Robotti. Aucun prisonnier italien n'est jamais allé dans un endroit qui porte ce nom. Vous prétendez que je ne le sache pas ? Moi ?

Le capitaine demeura interdit : « Mais... Peut-être que vous donnez un autre nom à ce lieu, peut-être... »

– Non, dit Robotti avec patience mais détermination, nous ne lui donnons pas un autre nom : ce sont des inventions, de même que le cannibalisme est une invention.

Le capitaine n'osa pas répliquer davantage et se borna à le regarder fixement. Le sous-lieutenant qui ressemblait un échassier déguenillé intervint alors : « Écoutez commissaire : nous savons que, par la suite, le commandant russe de Krinovaïa a été fusillé. Mais ce n'est pas pour autant que ce qui est arrivé n'est pas arrivé... »

– Mais non, mais non, quel cannibalisme ? insista Robotti, plus affligé que menaçant. Ne commencez pas à vous mettre de telles blagues en tête, s'il vous plaît. Je vous dis qu'il n'existe en Russie aucune localité qui s'appelle Krinovaïa.

Il se remit à marcher, suivi par le groupe des prisonniers stupéfaits ; il avançait l'échine un peu tordue ; tout le monde dans le *lager* savait qu'il avait été blessé à la colonne vertébrale.

« Et si la véritable cause de ces raisonnements « sans queue ni tête » se trouvait là ? » se demandait Michele très perplexe. Il se trouvait un peu en retrait du groupe et n'entendait plus très bien, à présent, les paroles du commissaire : « Comme les fascistes l'ont esquinté à force de coups, lui, au mépris de toute logique, leur attribue le monopole de la barbarie... C'est peut-être ça ? »

Il se trompait. Pour commencer il ignorait que ce n'était pas les fascistes mais bien ses camarades bolcheviks, qui avaient brisé les os (et aussi les dents) du commissaire, au cours de deux tragiques années d'emprisonnement et de torture ; années qui – fait alors assez rare en Russie – s'étaient soldées par la réhabilitation de Robotti tandis que son beau-frère Togliatti avait été, un peu avant la guerre, reconduit à la direction du parti commu-

niste italien. (Pour la majeure partie des quelques trois cents autres communistes italiens réfugiés en Russie, les choses ne s'étaient pas passées de la même façon : entre 37 et 39 en effet, à peu près deux cents d'entre eux avaient été de diverses façons exécutés, et c'était justement Robotti qui avait été chargé d'en rédiger la liste pour les fichiers confidentiels du parti). Mais, pas plus ces horribles expériences que cette autre atroce réalité qu'il avait quotidiennement sous les yeux, n'ébranlait dans son esprit l'enthousiasme pour les merveilleuses promesses – entendez bien : promesses – du communisme. Pire : comme la réalité objective contredisait ces promesses, elle finissait par compter toujours moins pour lui. Dans son cœur, il n'y avait désormais place que pour l'attente messianique de cette société nouvelle que la « science » marxiste lui faisait miroiter et lui garantissait, une société délivrée à jamais du mal. Tout le reste ne l'intéressait absolument plus. Un telle passion avait fini par inverser étrangement son rapport – et le rapport de tant d'autres comme lui – avec la réalité. Si l'histoire – c'est-à-dire justement la réalité – ne les suivait pas, qu'à cela ne tienne, à la limite ils pouvaient même changer l'histoire ; et en effet ils pensaient l'avoir déjà fait, réécrivant paradoxalement plusieurs fois celle qui suivait leur révolution. Comme si un fait avéré ne l'était plus – et qu'à sa place s'en fût avéré un autre – rien que parce que dans leurs textes, à chaque fois, c'était écrit ainsi. Peut-être était-ce justement Robotti ou l'un de ses proches collaborateurs qui, l'année précédente, informé du cannibalisme qui sévissait à Krinovaïa, était intervenu auprès des autorités soviétiques compétentes : lesquelles y avaient pourvu en fusillant le commandant du *lager* et en changeant le nom de la bourgade dont le *lager* portait le nom. Après quoi, les horribles choses survenues dans ce lieu devaient pour eux être tout simplement considérées comme non avenues...

Michele – qui s'était de nouveau approché du commissaire – continua à se promener avec lui dans les cours, écoutant, incrédule, comme les autres prisonniers, les louanges qu'il s'était remis à chanter de la société soviétique. Même les moins perspicaces d'entre eux commençaient à percevoir l'extraordinaire bouleversement des idées que le fait de rester communiste comportait nécessairement : plusieurs de ces prisonniers n'oublieraient plus cette impression.

14

L'hiver suivant, 44-45, avait vu l'avancée irrépressible des troupes russes et des troupes anglo-américaines sur le territoire même de l'Allemagne. En mai, à la fin des opérations de guerre, il n'avait pas manqué à Souzdal – à l'initiative des gardiens et des antifascistes – de cérémonies pour célébrer la victoire, imitant en cela celles qui se succédaient à Moscou. Les prisonniers avaient clairement commencé à parler de rapatriement, mais au-delà des mots, vite emportés par le rabâchage toujours égal des jours, aucun fait nouveau, même le plus modeste, n'était intervenu pour constituer pour eux un précédent, une référence quelconque, où ancrer l'espoir. Les faits parais-

saient même contraires parce que, depuis la fin de la guerre, les déportations des civils des villages de l'infortunée Europe orientale vers la Russie et la Sibérie s'étaient grandement intensifiées ; comme autant de torrents, chaque ligne ferroviaire de l'immense pays en constituait un lit et ce déferlement touchait même Souzdal. Les militaires italiens avaient eu l'occasion, alors qu'ils se rendaient au travail, de voir de petits groupes de femmes baltes, ou polonaises, ou allemandes, à l'air martyrisé et souffrant, d'enfants qui se cramponnaient à elles (mais, ces pauvres malheureuses, que pouvaient-elles leur donner ?), d'hommes de tous âges, souvent avec des cheveux blancs, à l'arrêt comme des moutons à l'intérieur ou dans les parages de la gare. « Regardez, ce doit être là les gens que le conférencier d'hier soir, ce déficient semi-analphabète, définissait comme "couches à réprimer scientifiquement"... »

– Pauvre Europe, aux mains de ces bêtes fauves !

– Ils disent qu'ils n'ont pas de wagons pour nous renvoyer chez nous. Mais pour déporter tous ces gens ils en trouvent !

– Tout de même, pauvres gens !

Les seuls à regarder les déportés avec une parfaite indifférence étaient les civils de Souzdal. Michele finit par se demander si le plus grave défaut des Russes – celui qui les avait rendus si meurtriers à eux-mêmes, et qui, dans le futur, après leur victoire, pourrait en faire un danger mortel pour le monde entier – ne consistait pas justement en cela : leur incroyable disponibilité à l'esclavage dans chacune de ses manifestations.

En été arriva, de la partie opposée, c'est-à-dire de l'est, un convoi de prisonniers japonais et, avec eux, des échos de cette extraordinaire arme nouvelle, la bombe atomique, que les Américains avaient fait exploser, d'abord à Hiroshima, puis à Nagasaki : c'est elle – affirmaient les petits soldats du levant, toujours en ordre – qui avait été la véritable cause de la reddition du Japon. Les journaux russes n'avaient pas mis l'accent sur l'arme atomique, mais les commissaires – tout de suite interrogés à ce sujet par les Italiens – se virent contraints d'en reconnaître l'importance, que beaucoup d'entre eux découvrirent justement par l'examen qu'ils durent en faire. Ils se montrèrent aussitôt mortifiés de ne pas posséder une telle arme et les commentaires des prisonniers finirent par se centrer sur cette mortification et sur la grande nouveauté (pour eux) de l'évidente puissance de guerre américaine. La chose, en pratique, s'arrêta là.

Michele, lui, tournant et retournant dans sa tête la stupéfiante nouvelle, en était profondément troublé. « Si la déchristianisation continue, le moyen est déjà trouvé pour les futurs massacres en masse », se disait-il. Il repensait à l'époque préchrétienne, à la réalité féroce des temps païens, à certaines pages des « Commentaires de la guerre des Gaules » de César par exemple : « En Gaule », se disait-il, « les Romains ont éliminé en quelques années au moins deux millions de personnes, plus de la moitié des habitants du pays... Et si ça n'avait pas été eux, les Germains l'auraient fait, qui étaient déjà presque prêts. Même les Gaulois, du reste, avaient quelques

siècles auparavant éliminé de la même façon les précédents habitants... » En Orient même, d'après la Bible, les choses n'allaient pas autrement. « Voilà où le monde, si l'on continue comme ça, va bientôt retourner. Mais à présent il est infiniment plus peuplé ; il faut donc d'autres moyens d'extermination : et les voici. » Son imagination, toujours ardente, lui faisait entrevoir, par moments, la colonne des explosions atomiques parcourant impétueusement, « comme autant de balais de feu », l'une ou l'autre région du globe.

Père Turla, à qui il fit part de ses inquiétudes, le regardait en face, les yeux las. « Attends que nous retournions chez nous », marmonnait-il, « et tu verras que, en Italie en tout cas, il n'est pas le moins du monde question de déchristianisation. »

– Oui, c'est à cela que nous devrons nous employer, affirmait Michele, l'air fatigué lui aussi. Ce sera là notre devoir.

Au cours des semaines suivantes, il eut l'occasion de constater que les hommes – même ses compagnons de captivité qui avaient une expérience si extraordinaire de la souffrance – étaient disposés à accepter l'arme atomique. Cette arme représentait-elle ou non un frein pour les communistes ? Sans doute que pendant un certain temps elle empêcherait les armées rouges de se déverser sur le monde libre, pensaient-ils. Qu'elle fût donc la bienvenue.

15

En novembre, à Milan, commencèrent les cours à l'Université. Les trois fils aînés de Gerardo arrivaient chaque matin en ville par le train et, sur la grande place de la gare, se séparaient : ils gagnaient par des trams différents, Pino la faculté de médecine au centre ville, Fortunato la Polytechnique dans le secteur est et Ambrogio l'Université catholique, du côté ouest.

Les signes des bombardements étaient partout visibles, non seulement sur le parcours mais à l'intérieur même des enceintes universitaires, comme dans la catholique où certaines ailes de bâtiments avaient été soufflées par les explosions. On travaillait là activement à la reconstruction, sous les yeux du recteur père Gemelli. Désormais incapable de marcher à cause d'un accident de voiture qui lui avait abîmé la colonne vertébrale, il allait et venait d'un chantier à l'autre sur un fauteuil roulant en grinçant des dents d'impatience.

Chaque fois qu'il le rencontrait, Ambrogio pensait : « Qui sait si, avec sa formidable mémoire, Gemellone se souvient encore de Michele et de la façon bravache qu'il avait eue de le saluer, quand nous étions en première année : « Salut Tintori »... Sans doute que oui, parce que c'est le genre d'homme qui n'oublie jamais rien. Et si je lui disais que Michele est porté disparu ? » Mais il ne le fit pas, il ne se permit jamais d'adresser la parole au recteur.

A cette époque-là – l'automne 1945 – Ambrogio aurait déjà dû être diplômé or, au contraire, il avait encore à passer une moitié des examens ;

quant à Michele, si jamais il revenait chez lui, il devrait en passer beaucoup plus. Si, par contre, il ne revenait pas – pensait parfois Ambrogio – dans quelques années son nom figurerait sur l'une des pierres du cloître principal, à la suite des noms de tous les autres garçons « *pro patria mortui* ». En architecture, ils avaient probablement mis le nom de Manno, sans doute suivi du sigle M.O., médaille d'or. Et, à l'Université de Padoue, ils devaient avoir exposé celui de Bonsaver, le « héros lointain » (à présent, somme toute, ce sobriquet dont il l'avait si souvent gratifié n'était plus déplacé) ; Bonsaver qui – se rappelait Ambrogio – là-bas, sur le Don, devant Vechtchenskaïa, lui avait enseigné le nom des étoiles. Les étoiles... Qui donc y pensait encore ? La nuit, leurs silencieux convois parcouraient toujours le ciel, mais qui s'en souciait désormais ? Dieu, quelle tristesse ! Allons, il ne devait plus penser aux morts. Il devait – maintenant qu'il allait bien – se concentrer sur l'étude et se débarrasser une fois pour toutes des examens, de façon à pouvoir ensuite se consacrer au travail en personne adulte, et non par bribes, comme il l'avait fait jusqu'à présent. Il avait honte en effet de penser que Luca, et Igino, et Pierello, et ses autres compagnons d'armes du village, travaillaient dur, alors que lui traînassait encore comme un bambin avec ses livres sous le bras. En un temps comme celui-ci où les conditions de la reprise étaient justement le travail ! Si seulement son père le lui avait permis... Il avait tenté plus d'une fois d'aborder la question avec lui, à la façon sérieuse qui lui était habituelle : « Papa, pour l'Université et les examens j'ai réfléchi : j'aurai le temps par la suite. Maintenant ma place est dans l'entreprise avec toi. » Mais son père ne l'avait même pas laissé finir : « Non, si tu t'arrêtes maintenant, tu n'obtiendras plus ton diplôme. » « Eh bien, après tout, le diplôme n'est pas si important que ça. » « Au contraire c'est important : le diplôme *est* important. Combien de temps te faut-il pour finir ? Un an ? Un an et demi ? Eh bien, pendant un an et demi je désire que tu ne mettes plus les pieds à l'usine, qu'à l'usine vous n'y pensiez même pas, toi et ton frère Fortunato. Vous êtes deux braves garçons : je vous demande de m'obéir. » « Comme tu voudras, papa. »

Dans le couloir de la faculté de sciences économiques il rencontrait parfois (et s'il ne la rencontrait pas il lui arrivait de la chercher) Fanny, à qui, pour obtenir son diplôme, manquait moins d'examens qu'à lui. A présent la jeune fille n'était plus vêtue de l'uniforme immaculé et empesé orné de la croix rouge mais, comme toutes les jeunes filles de l'Université, elle portait le tablier noir. « Oh, voilà mon patient ! » le saluait-elle, joyeuse. (Elle ne disait pas « mon guerrier » comme ce jour-là à Stresa : étrangement, ils n'avaient plus jamais reparlé de cet unique moment de tendresse qui les avait rapprochés) « Ciao, sœur A.Y.V. », lui répondait-il habituellement. « Toujours en forme, hein ? »

Si quelque étudiant plus jeune les entendait, il ne comprenait pas leur jeu. « Ayv ? Quel drôle de nom ! Tu es étrangère ? » demandait parfois l'un d'eux à Fanny.

– Mes parents, oui, je m'appelle Mayer.

– Ayv Mayer ?

– Oui, coupait court Ambrogio. Ayv Mayer, précisément. Peu d'entre leurs compagnons qui avaient eux aussi l'habitude de l'appeler A.Y.V (Aux Yeux Verts), se trouvaient aux cours désormais, certains ayant dépassé leur niveau d'études à tous les deux, d'autres ayant quitté l'Université, d'autres étant morts.

Parfois, après les cours, Ambrogio et Fanny sortaient ensemble sur la place Sant'Ambrogio. La jeune fille – toujours élégante malgré l'époque – portait des jupes sportives qui, jointes à sa coiffure courte de petit page, la faisaient paraître très jeune. Ambrogio, inconsciemment, en subissait le charme.

– Ça te va bien, je peux te le dire ? déclara-t-il un après-midi.

– Quoi ? demanda-t-elle, si surprise qu'elle s'arrêta.

Il désigna du menton sa jupe écossaise : « Ça, je voulais dire. »

– Ah, ma jupe. Merci. Et, amusée, se remettant à marcher : « Eh bien, comme tu te compromets aujourd'hui ! » Dans son milieu, qu'elle définissait « *very* bourgeois et très citadin », elle était habituée à des hommages bien plus désinvoltes. C'est pourquoi les rares compliments du jeune homme inébranlable et simple qui maintenant marchait à ses côtés la touchaient d'autant plus, lui faisaient particulièrement plaisir.

– Dis-moi Ambrogio, lui demanda-t-elle. Qu'as-tu aujourd'hui comme programme ?

– Pour commencer je t'offre un café, disons au bar qui est au croisement avec le cours Magenta.

– D'accord, pour commencer. Et puis ?

– Et puis, eh bien, je t'offre aussi des gâteaux.

– Je ne pensais pas à ça, je ne suis pas si gloutonne. Je voulais savoir ce que tu comptes faire après le café.

– Je pourrais te raccompagner chez toi. Tu habites rue Boccace, si je me souviens bien ? (Il se souvenait bien, oui : c'est elle-même qui le lui avait dit à Stresa ; elle lui avait aussi expliqué qu'elle s'était inscrite à l'Université catholique plutôt qu'à l'Université d'État, par simple commodité, justement parce qu'elle habitait près de la catholique. Ambrogio l'avait réprimandée : « Quand on a un peu de cervelle », lui avait-il dit en substance, « on choisit l'Université catholique pour d'autres raisons que la proximité »). « Alors, je me souviens bien ou non ? »

Fanny secoua la tête : d'abord en sens vertical, affirmatif, pour dire que oui, il s'en souvenait bien ; puis horizontalement, comme pour dire : non, nous ne nous comprenons pas. « Je voudrais connaître ton programme d'aujourd'hui. Tu comptes prendre tout de suite le train pour ton petit village ? »

– Non, je dois d'abord aller au centre m'acheter un livre.

– Oh, finalement ! En ce cas, si tu veux bien de moi, je t'accompagne.

– Bien sûr que je veux, dit Ambrogio. As-tu besoin de me le demander ?

« Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne m'invites-tu jamais ? » lui répondit mentalement Fanny en le regardant un moment dans les yeux.

16

Ils quittèrent la place et entrèrent dans le bar du cours Magenta où Ambrogio commanda deux cafés et des pâtisseries, en précisant : « Comme tu n'es pas gourmande, si tu ne les veux pas ne t'en fais pas, je les mangerai. »

– Si tu veux vraiment m'offrir des gâteaux, dit Fanny amusée en souriant, ce n'est pas le café mais le thé que tu devrais commander.

– Ah oui, très bien. Le jeune homme changea la commande.

Tandis que, heureux de se trouver l'un près de l'autre, ils attendaient le thé assis à une petite table, ils virent passer sur le trottoir, de l'autre côté de la vitre, un petit prêtre au teint sombre que Ambrogio reconnut aussitôt : c'était le vice-recteur de son collège, don Clergé Indigène, que nous avons déjà rencontré sur la plage de Cesenatico. Instinctivement le jeune homme lui fit un signe de salut de la main.

Le petit prêtre remarqua cette main en mouvement au-delà de la vitre du bar – miraculeusement intacte – et, s'arrêtant, scruta l'intérieur pour voir à qui elle appartenait. En reconnaissant Ambrogio son visage s'éclaira et il se hâta d'entrer. L'ex-disciple vint à sa rencontre et lui serra joyeusement la main : « Au lieu d'aller au collège, on est en balade, hein ? » lui dit-il à la manière d'autrefois. Rencontrer le vice-recteur c'était faire un saut en arrière dans le temps, revenir aux beaux jours d'insouciance.

– Tais-toi mauvaise graine, lui répondit Clergé Indigène sur le même ton. C'était, quant à lui, sa façon habituelle de parler. Avant de s'intéresser à Fanny il s'informa prudemment : « Dis-moi, paresseux, tu t'es rétabli ? Comment te sens-tu maintenant ? Parce que ce jour-là, à Stresa, tu ne m'as pas fait bon effet, tu sais. Tu ne m'as pas fait bon effet du tout. » Il faisait allusion à une visite qu'il lui avait rendue à l'hôpital, quelque deux ans plus tôt, et qui avait été leur dernière rencontre. « Tout va bien maintenant, il me semble. Est-ce que je me trompe ? »

– Non, vous ne vous trompez pas, merci. Et, lui présentant Fanny, qui attendait, souriante, assise à la petite table : « Si je vais bien, c'est à elle que je le dois », dit-il. « Vous la reconnaissez ? Ne dites pas non, hein ? Parce que ce serait une *gaffe*[1] : cette demoiselle, vous l'avez déjà rencontrée. »

Le vice recteur ne pensa pas à l'infirmière de Stresa, à laquelle, durant sa visite, il n'avait pratiquement pas fait attention. Il fouilla plutôt plus en arrière dans le temps et se souvint de l'autre jeune fille (Tricia) avec laquelle Ambrogio, à peine sorti du collège – inconscient, infâme ! – se promenait au bord de la mer à Cesenatico. Elle était blonde en effet : peut-être que, à

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Cesenatico, elle semblait encore plus blonde que maintenant, mais allez vous fier à la couleur de cheveux des femmes ! « Bien sûr que je la reconnais », s'écria-t-il, « et comment ! Est-il besoin de le demander ? » Pour le punir, il lui donna de sa main ouverte une tape dans le dos. Puis il tendit cette même main à Fanny : « Bonjour ma fille », lui dit-il d'un ton caricatural, onctueux, en se moquant de lui-même, « heureux de vous revoir. Donc vous paraissez avoir confiance en ce... disons cet individu, hein ? »

Fanny sourit, amusée, bien que ne comprenant pas où l'autre voulait en venir : « Je ne dois pas lui faire confiance, n'est-ce pas, mon père ? » répondit-elle en entrant dans le jeu.

– Non mademoiselle, non, jamais, pas même un moment, pas un seul instant, dit le vice-recteur. Prenez garde que ce misérable, à force de vous emmener promener au bord de la mer, comme il le faisait à Cesenatico, ne finisse par vous faire tomber dedans.

Fanny demeura perplexe. Ambrogio, par contre, saisit au vol la méprise : « Pas de la mer, du lac plutôt. Avec celle-ci, avec Fanny, je me suis promené – assez peu à vrai dire – sur les bords du lac, à Stresa. Parce que c'était l'infirmière de mon détachement, en plus d'être une camarade d'Université ; c'est à Stresa que vous l'avez vue. Celle de Cesenatico est une autre, qui s'appelle Tricia. » Il se mit à rire de bon cœur en secouant la tête : « Ça alors ! Ah, elle est bien bonne, elle est vraiment bonne ! »

D'abord le vice-recteur ne parvint pas à rire et même devint tout rouge : « Ainsi ce sont deux jeunes filles différentes ! » s'exclama-t-il.

– Eh oui, c'est tout à fait ça.

– Vaurien ! Il le frappa de nouveau dans le dos, avec force, du plat de la main. « Et dire qu'il semblait un des rares éléments sérieux de sa classe. Voyez-moi cette race de flibustier ! »

Ambrogio continuait à rire ; Fanny elle-même, à présent, riait.

– Excusez-moi mademoiselle de ne pas vous avoir tout de suite reconnue.

– Croyez-vous ? C'est seulement un petit quiproquo, mon père ; ce n'est rien.

– Et dire, murmura Clergé Indigène, que je passe pour être physionomiste.

– Eh oui, appuya Ambrogio. Il vaut mieux ne pas vous faire confiance !

– Tais-toi donc, polygame (malgré sa désinvolture, Fanny écarquilla un instant les yeux) Oh, pauvre de moi, comme je vieillis ! C'est que l'uniforme d'infirmière, et le bonnet, et... et puis les circonstances ! Ce jour-là j'étais tellement inquiet pour ce misérable qui ne le mérite même pas, et...

– Bien sûr ! se rappela Fanny. Durant votre visite je ne suis restée dans la chambre que quelques minutes, mais j'ai bien vu que vous étiez inquiet. Au point que, au début, j'ai cru que vous étiez un parent.

– Ce sont tous des parents pour nous, ces garçons, dit le vice-recteur, ce sont nos enfants, ces bougres de gredins. Il soupira, craignant de paraître trop sentimental. « Mais quelle *gaffe* tout de même », conclut-il ; et tourné vers Ambrogio : « Chez vous, à l'armée, qui « gaffe » paie la consommation

n'est ce pas ? » Il parlait au présent, comme si Ambrogio était encore sous les armes.

– Oui, lui répondit celui-ci, même s'il s'agit de l'aumônier, il est tenu de payer comme tous les autres, ni plus ni moins. Après quoi, au moment de l'addition, il essaya vainement de payer mais le vice-recteur ne le lui permit pas.

Ayant donc réglé, avec des commentaires qui suscitèrent même l'hilare approbation de la caissière (il n'y avait pas, dans le bar, d'autres consommateurs), le petit prêtre s'en alla en soupirant, déjà plus amusé que mortifié par l'incident.

– Je n'ai jamais rencontré un prêtre comme lui, dit, toujours riant, Fanny à Ambrogio. Est-ce qu'il se comporte toujours de cette façon ?

– Oui, plus ou moins. Je crois que son intention, au départ en tout cas, est de se montrer « jeune parmi les jeunes » pour des raisons apostoliques, tu comprends ? Comme dit... qui ? Saint Paul je crois. Mais, peu à peu, cette façon de faire est devenue chez lui une seconde nature.

– Oui, je m'en suis rendue compte. En tout cas, il est très sympathique.

– C'est vrai.

– A présent il va te prendre pour un impénitent don juan.

– Non, dit Ambrogio, il me connaît bien.

– Peut-être, insinua Fanny, que c'est justement parce qu'il te connaît bien qu'il le pensera.

– Tu crois ? fit le jeune homme en prenant un air sibyllin pour jouer le jeu. Mais il abandonna aussitôt et fit signe que non de la tête.

Pourtant, à partir de ce jour, un doute parut subsister chez Fanny : Ambrogio remarqua avec étonnement qu'un tel soupçon ne déplaisait pas à la jeune fille, et même le faisait apparemment grandir dans sa considération.

17

A dater de ce jour, ils sortirent plus souvent ensemble de l'Université, la plupart du temps sur l'initiative de Fanny. « Quand on veut prendre quelque chose on n'est pas du tout obligé d'entrer comme par inertie dans le premier bar qu'on rencontre », lui expliqua-t-elle une fois. « Il y a bar et bar : ainsi par exemple, ici, sur le cours Magenta il y a la *boiserie*[1] de Marchesi, qui est l'un des endroits les plus chic de Milan. »

– La... quoi ?

– *Boiserie.* Café disons. Tu l'auras au moins entendu nommer j'espère.

– Non. Ambrogio fit signe que non de la tête. Il avait vécu sept ans dans un collège qui donnait justement sur le cours Magenta, et pourtant il n'avait jamais entendu parler de la *boiserie* de Marchesi.

– Oh, Ambrogio, tu es exaspérant ! Fanny eut pour lui un élan de tendresse maternelle.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Un jour, au cours de l'une de ces tranquilles promenades, ils trouvèrent la route barrée par un cortège de manifestants qui, ayant remonté le cours Magenta, s'était engouffré dans l'étroite rue Meravigli et la parcourait en poussant des cris et des slogans variés, vers la place du dôme : les gens qui – tout comme Ambrogio et Fanny – ne faisaient que passer, étaient obligés de se serrer contre les murs ou de se retirer sous les porches.

– Qu'est-ce qu'ils veulent ceux-là ? demanda Fanny en se glissant justement, avec Ambrogio et quelques autres, dans l'embrasure d'une porte.

– Créer du désordre, lui répondit Ambrogio, empêcher les autres de reconstruire et de sortir de la misère, c'est ça qu'ils veulent. Pas eux d'ailleurs, et pas tous : mais surtout ceux qui les manipulent. Ils avancent de grandes idées, mais en réalité voilà ce qu'ils font.

Fanny pourtant, plus ouverte que lui à la protestation, observait avec quelque intérêt les manifestants et, rencontrant le regard de l'un d'entre eux, très jeune : « Pourquoi manifestez-vous ? » lui demanda-t-elle.

– A bas le roi, hurla l'autre, répétant un slogan.

Un autre, plus âgé, qui le suivait s'écria : « Nous voulons que la reine nous montre sa... » et il nomma l'organe génital féminin. Comme il avait affaire à une femme et qu'il était sûr de l'impunité, il se complaisait à se comporter en mufle.

– Mufle, lui dit Ambrogio à voix haute et, le regardant bien en face, il répéta distinctement : « mufle ».

– Fasciste, bégaya l'autre pour toute réplique, et il s'arrêta, tout excité, en le désignant à ses compagnons. Fanny sentit son sang se glacer. Ambrogio lui-même eut peur, mais il continua malgré tout à regarder le manifestant dans les yeux. Heureusement, ce dernier, ainsi que les quelques autres qui s'apprêtaient à s'arrêter, furent entraînés et s'éloignèrent, poussés par la masse qui les suivait.

– Qu'est-ce que tu as fait ? murmura Fanny après quelques instants. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Je suis là avec... les jambes qui ne me portent presque plus. Sapristi. J'ai vu le moment où ils allaient te lyncher !

– Je ne pouvais pas le laisser te parler de cette façon, dit Ambrogio.

– Mais ça m'est égal ce qu'il a dit, ça m'est vraiment égal. Tu crois qu'un mot peut m'impressionner !

Le jeune homme constata encore une fois à quel point la jeune fille était différente de ses sœurs et de sa mère.

– Pour toi, c'est peut-être comme ça, mais pour d'autres femmes ce n'est pas la même chose. Peut-être que maintenant ce mufle réfléchira avant de dire des cochonneries aux femmes. Surtout à certaines femmes du peuple qui – je t'assure – se sentent offensées par une telle façon de parler. Même si parfois elles sont obligées de la subir.

– Bravo, vous avez été très courageux, s'exclama à ce moment-là un homme âgé qui, poussé lui aussi dans l'embrasure, avait suivi l'incident, bravo jeune homme.

– Oh Ambrogio, mon Ambrogio, fit Fanny, émue par ce qui lui semblait être un geste de don Quichotte. Elle glissa son bras sous celui du garçon et le regarda en secouant la tête avec tendresse : « Quelqu'un comme toi, il faut en prendre soin. »

Ambrogio ne répondit pas, continuant à désapprouver de la tête.

– Eh bien, maintenant la voie est de nouveau libre, allons, proposa-t-il au bout d'un moment.

Ils se mirent en chemin bras dessus bras dessous. « Quand je pense », dit Fanny, « qu'en ce moment tu pourrais être ici par terre dans un... » Elle chassa avec horreur cette pensée. « Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'ai vu le jour de la libération, rue... J'ai vu jeter un pauvre diable par la fenêtre sous les yeux de sa femme et de ses enfants qui hurlaient. J'ai tout vu de mes yeux et même, dès que les partisans se sont éloignés, j'ai essayé de lui porter secours : mais il était déjà mort. »

Ambrogio secoua la tête. Il fut tenté de lui dire : « Et après avoir vu ça, tu adresses la parole aux rouges en furie ? » mais il préféra se taire.

– Dis-moi, continua-t-elle, maintenant ils ne tuent plus les fascistes de cette façon, ils les poursuivent en justice régulièrement, n'est-ce pas ?

– Combien de ces malheureux qu'ils ont tués étaient vraiment fascistes ? lui répondit-il. Il pensait à la femme du Raperio : « Ces jours-là c'était comme aux jours des semeurs de peste[1], ni plus ni moins. Mais maintenant en effet ce n'est plus pareil : en tout cas ici, en Lombardie, où les carabiniers et la police ont repris du service. En Émilie, par contre, tu lis tous les jours dans les journaux ce qui se passe, non ? Surtout dans le "triangle de la mort"[2] ».

– Quelle époque ! soupira Fanny.

– Heureusement que le gouvernement a réorganisé les carabiniers et la police. Parce que si ce n'était que des « alliés » avec leurs scrupules à s'en mêler... Parfois je pense que Manno avait dû pressentir toutes ces choses. Il s'est sacrifié pour ça, pour nous conserver à tous la possibilité de survivre, de sortir du bourbier.

– Je me le rappelle bien ton cousin Manno, dit Fanny, avec ces yeux bleus. Quel beau garçon c'était.

– Oui. Tu étais là toi aussi à Stresa le jour où je l'ai vu pour la dernière fois.

La jeune fille acquiesça : « Et il y avait aussi ce chauffeur, lui aussi avec les yeux bleus. Comment s'appelait-il ? »

– Celeste. Eh bien lui il est toujours là, il travaille toujours à l'usine.

– Quel homme sympathique ; il était très proche de vous.

[1] Au temps de la peste, on accusait certaines personnes de propager la maladie en enduisant, de nuit, les portes des maisons (N.d.T.).

[2] Triangle délimité par trois ou quatre villes de l'Emilie-Romagne, région la plus communiste d'Italie et où l'épuration a été la plus dure (N.d.T).

– A Nomana c'est normal, expliqua Ambrogio. Et, avec un soupir : « Heureusement qu'il existe des endroits comme Nomana. »

– Ton petit village, dit Fanny.

18

Même à Nomana, pourtant, les rouges avaient commencé à tenir meetings et cortèges : ils n'étaient toutefois pas nombreux – quelques dizaines, entre communistes et socialistes encore peu différenciés – auxquels s'ajoutaient, à l'occasion de manifestations, plusieurs indécis et pas mal de curieux, si bien qu'ils avaient par moments l'impression d'être une foule. Cela les excitait au plus haut point, les faisait vociférer et les rendait même arrogants.

Peu après l'épisode de la rue Meravigli, un dimanche matin, l'un de ces meetings eut lieu à Nomana. Il fut annoncé du haut d'une estrade qui supportait une petite table et un microphone, ainsi (détail en soi pathétique) qu'un drapeau rouge attaché à un pied de la table : le tout installé sur la place sous le clocher, en attendant que les gens sortent de la deuxième messe, la plus fréquentée. Quand les premiers fidèles sortirent de l'église, un type, venu de Milan, commença à les haranguer au micro : « Attention, attention, travailleurs approchez-vous : un meeting est sur le point de commencer, un meeting du parti des travailleurs, le parti communiste. Attention, attention. » Sur l'estrade, outre le harangueur, se trouvaient les chefs rouges locaux, c'est-à-dire Foresto – qui pour l'occasion arborait une tenue de partisan –, Sep, et un vieux réfugié aux longs cheveux du nom de Millanta, typographe milanais à la retraite qui passait son temps à prêcher l'évangile socialo-libertaire à l'auberge de la Pasqualetta. Près d'eux se trouvait aussi un inconnu avec plusieurs dents d'argent bien visibles, sans doute l'orateur.

« Attention, travailleurs attention : le camarade Un tel, responsable de la résistance en Lomellina, va vous parler », coassait le micro.

Les rouges du village s'approchèrent peu à peu de l'estrade, en même temps que d'autres personnes dont un groupe de jeunes garçons qui s'amassèrent devant tout le monde, le nez en l'air. La plupart des gens qui sortaient de l'église jetaient pourtant un coup d'œil en passant sans s'arrêter, certains même faisaient à voix haute des commentaires dédaigneux. Ambrogio – qui avait assisté à la messe avec Francesca, Alma et Rodolfo et qui rentrait chez lui – s'arrêta, curieux, à la hauteur de l'estrade.

– Qui peut être l'orateur ? lui demanda Alma, le « petit chat de marbre ».

– Je suppose que c'est celui-là, avec ces drôles de dents.

– Quel air méchant, brr..., murmura Francesca.

Le jeune homme se mit à rire. « Allons, vous trois allez vers la maison », dit-il, « je vous rejoins dans cinq minutes. »

– Moi je vais voir mon ami Saulo, avança Rodolfo (Saulo était l'aîné des enfants du chauffeur Celeste).

– D'accord, lui répondit Ambrogio ; les trois jeunes gens s'éloignèrent.

Le responsable de la résistance en Lomellina (qui semblait plutôt contrarié à cause de la façon – « de moutons de Panurge » comme il le murmura à mi-voix à ses voisins – dont trop de gens de Nomana se rendaient à leurs occupations, manifestement insensibles à la parole qu'il était venu porter) pensa qu'il était temps de commencer. « Camarades communistes, camarades socialistes, travailleurs de Nomana », cria-t-il, « je vous salue au nom de la Fédération communiste de Milan. La première chose sur laquelle je veux attirer votre attention c'est la misère indécente dans laquelle nous nous trouvons tous à présent, nous autres travailleurs. » Foresto, à ce moment, acquiesça avec gravité. « Pour ce qui est de la subsistance par exemple », continua l'autre, « la situation est peut-être pire qu'en temps de guerre, et les Américains... les Américains », répéta-t-il en indiquant une *jeep* stationnée de l'autre côté de la place, où se trouvaient deux soldats sud-africains nonchalants, « ne nous aident certainement pas, nous, gens du peuple. Ils sont trop occupés à aider qui ? Sa Majesté le roi. » De l'assemblée s'élevèrent quelques ricanements isolés. « Oui », dit l'orateur en élevant la voix, « ils aident le roi et ils aident les prêtres : à ceux-là ils donnent un tas de choses, pour servir leur propagande. Pourquoi croyez-vous qu'ils distribuent tout ce lait en poudre et le reste, dans les écoles maternelles et les maisons de vieux ? Pour se faire de la propagande auprès des prêtres et des sœurs, vous comprenez ? » Il parut attendre une approbation, mais les gens cessèrent de rire tout à fait. « Quant aux prêts en argent, ils les donnent aux industriels », continua l'orateur, « Certes, ils ne leur en ont pas encore donné, mais vous avez lu le plan Marshall dans les journaux ? Ils leur en donneront, soyez-en sûrs. Aux industriels ! » répéta-t-il en hurlant : à quoi les rouges, dans l'auditoire, sentirent qu'ils devaient se faire entendre, et le firent, mais encore peu nombreux. « C'est ainsi que ceux qui acceptent l'aide des Américains se font ni plus ni moins complices des fascistes ! »

Sep se mit à applaudir avec méchanceté et, peu à peu, presque tous l'imitèrent. « Industriels, fascistes ! » s'écria, sans tourner la tête, un garçon à quelques pas d'Ambrogio. L'un de ses voisins regarda alors ce dernier à la dérobée, s'attendant à une réaction de sa part, mais le jeune homme ne broncha pas.

– Ainsi les affameurs du peuple peuvent encore jouer les patrons parce que les Américains les aident, cria l'orateur, mais les Américains ne resteront pas ici éternellement, il faudra bien qu'ils s'en aillent, et c'est pour ce moment-là que nous devons nous préparer, que nous devons nous organiser. Parce qu'alors, camarades, la force c'est nous qui l'aurons, nous qui avons fait la résistance.

Il y eut à ce moment-là des acclamations, qui s'enflèrent encore quand l'orateur, après avoir évoqué le camarade Togliatti, parla du « grand camarade Staline », puis de la « justice partisane » (qui est une contradiction dans les termes). L'assemblée commençait à s'échauffer : indéniablement la

haine hystérique – pensa Ambrogio – ne manquait pas d'avoir prise aussi à Nomana. « Combien sont ceux qui applaudissent sans réserve ? » évalua le jeune homme. « Quarante ? Cinquante ? Mais cela suffit pour faire un certain chahut. » Il estima être resté suffisamment et se remit en route. Certains autres l'imitèrent.

« Camarades », la voix du micro le suivit un bout de chemin, « pour atteindre notre but nous devons avancer étape par étape : pour l'instant la chose la plus importante est de se débarrasser du roi... »

« Celui-là aussi en a après le roi, comme les autres, l'autre jour à Milan. Et pourtant eux aussi font partie du gouvernement du roi. Est-ce que ce n'est pas eux qui l'ont formé ce gouvernement, les partis du C.L.N., avec ce chef partisan, ce Parri, à la présidence du conseil ? Et donc ? »

A la fin du meeting les rouges les plus excités – dont certains, rouges aussi de visage – saisirent leur drapeau et se mirent à parcourir les rues du village en criant des slogans comme : « A mort le roi », « A bas la monarchie », « le pouvoir aux travailleurs », « Vive Togliatti », « Vive Staline », « A mort les profiteurs ».

Rodolfo, rentré pour l'heure du repas, raconta, indigné et un peu effrayé, qu'il les avait vus un moment auparavant arrêtés devant le presbytère, en train de hurler : « A bas le pape » et aussi « Le pape au travail ». « Le plus excité est celui », rapporta-t-il, « qui est toujours à l'auberge de la Pasqualetta, comment s'appelle-t-il déjà ? Millanta. Il faut voir sa tête. Je n'ai jamais vu une figure pareille. »

– Quoi ? Millanta crie « A bas papa » ? demanda, impressionnée, Giudittina qui allait maintenant sur ses dix ans et qui avait compris de travers.

– Toi, laisse tomber, intervint le père. Ce n'est pas la peine que tu penses à ces choses. Pense au risotto plutôt.

– Non, moi aussi je veux être au courant, protesta-t-elle.

– Oui, mais pour l'instant va te laver les mains et mets-toi à table, nous y venons tout de suite nous aussi.

La gamine s'éloigna, l'air maussade. « Papa a mille fois raison », pensa Ambrogio, « mais combien de fillettes les bolcheviks ont-ils fait mourir en Russie ? Et de combien ont-ils, de toute façon, détruit la vie ? Combien de centaines de milliers ? »

Gerardo s'adressa à Rodolfo : « Tache de ne pas effrayer ta sœur », l'admonesta-t-il.

– Oui papa, répondit le garçon.

– Allons, va te laver les mains toi aussi.

Dans la pièce où ils se trouvaient – le hall de la maison – seul Fortunato demeura avec Gerardo et Ambrogio. Il essaya de tourner la chose à la blague : « Je me demande quelle tête doit faire le curé en ce moment », dit-il.

– La même, j'imagine, que celle que je ferais s'ils étaient là devant le portail à crier « A bas » et « A mort », lui répondit Gerardo.

– Il me semble, fit gravement Ambrogio, que nous devrions nous décider à mettre au point ensemble quelque chose de sérieux sur le plan politique : je veux dire quelque chose de vraiment sérieux. Ce serait le moment.

Gerardo acquiesça : « Plusieurs ouvriers le disent aussi ; surtout parmi ceux qui m'ont aidé, quand j'étais jeune, à mettre en place le parti populaire. » Qu'il en fût ou non conscient, implicitement ces mots signifiaient : « Maintenant, ce serait à vous, jeunes, de faire quelque chose. » Les deux garçons le comprirent.

– Papa, je suis trop nul en politique, tu le sais, dit Fortunato, et si j'étais vraiment contraint à un choix, je serais libéral : imagine comme je serais suivi, ici à Nomana. Il se tourna, moitié riant, vers Ambrogio : « Toi au contraire, n'es-tu pas démocrate-chrétien ? Tu as la carte, non ? »

Ambrogio acquiesça : « Oui. C'est Agazzino qui me l'a fait prendre, mais... » Il secoua la tête. En réalité la politique lui répugnait à lui aussi. « Si seulement il y avait Manno... », fit-il observer. « Lui, à ces choses, il y croyait, il y était même porté. Vous vous rappelez comme il se démenait à l'oratoire ? Il était un peu comme toi papa ; sous cet angle, ton continuateur c'était lui. »

Gerardo hocha la tête : « C'est aussi ce que m'a dit don Mario. »

– C'est sûr que s'il était ici, Manno se démènerait encore sans qu'il soit besoin de le pousser, reconnut Fortunato.

– Mais il s'*est* démené, fit remarquer Gerardo en appuyant sur les mots. Si aujourd'hui, bien ou mal, nous avons un gouvernement, un peu d'armée et un peu de police, nous le devons à ceux qui se sont engagés dans l'action au début, comme lui.

– C'est vrai, reconnut Ambrogio.

On entendit la voix de Noemi qui annonçait : « A table, c'est prêt » et, aussitôt après, celle de la mère qui les appelait : « Où êtes-vous ? Allons, à table, ça va refroidir. »

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle à manger : « Si nous essayions d'en parler à Pino ? » proposa Fortunato.

– Pino ? évalua un instant Gerardo ; puis il serra les lèvres et secoua la tête.

Ils se mirent à table sans avoir pris aucune décision.

19

Le dimanche suivant, à la sortie des vêpres, Ambrogio, sur le parvis, vit Luca venir à sa rencontre.

Celui-ci, après le congé de l'armée, avait repris son poste à l'usine. Il n'avait plus sa barbe rousse, mais toujours sa mèche châtain sur le front et ses manières posées de chasseur alpin.

– Ambrogio, il faut que je te parle.

– Volontiers, Luca.

– Veux-tu que je vienne chez toi ?

– Comme tu préfères. Mais tu peux parler ici si tu veux…

– Oui, bien sûr. Il s'exprimait, comme d'habitude, en dialecte.

– Alors ? Qu'y a-t-il de beau ? Dis-moi.

– De beau vraiment rien, répondit Luca et il entra tout de suite dans le vif du sujet : « C'est au sujet du docteur Agazzino. Nous avons peur de le voir craquer un jour ou l'autre. Ils lui font la vie dure au C.L.N., il y a là-dedans certaines « brutes épaisses » qui… Il faut reconnaître qu'il ne faiblit pas et qu'il fait même preuve d'un certain courage ; mais tu sais qu'il est malade, qu'il souffre d'asthme. »

– Ainsi c'est vrai ce qu'on m'avait dit ! Tu travailles donc pour la démocratie chrétienne, bravo.

Luca fit un signe affirmatif, puis secoua la tête : « Ce n'est pas une partie de plaisir, mais il faut bien que quelqu'un le fasse. »

– Ils t'ont chargé de quelque chose de précis ?

Il acquiesça de nouveau : « Oui malheureusement. Je suis secrétaire de la section maintenant. »

– Eh ! C'est la charge la plus importante, dis-moi !

– Ils me l'ont donnée parce que j'ai fait la guerre contre les Allemands, tu comprends ? Il fit une pause : « C'est sûr que, après la guerre en Russie, puis en Italie et après ce qui m'est arrivé » (il faisait allusion à la mort de Giustina), « tu peux t'imaginer si j'ai envie de m'occuper de tout ça. Mais on ne peut pas les laisser gagner ces salauds. Tu les as bien vus, non ? Tu étais en Russie, toi aussi, tu sais de quoi je parle. »

– Oui, bien sûr que je le sais.

– Ah.

– Alors dis-moi : Qu'est-ce que je peux faire pour Agazzino ?

– Nous avons appris par une circulaire qu'à présent, au C.L.N., il faut deux représentants pour chaque parti. Comme tu as la carte, nous avons pensé que tu serais le mieux placé pour aider le pharmacien. Qu'en dis-tu ?

– La carte, mon frère Pino l'a aussi, fit Ambrogio, cherchant instinctivement à éloigner de lui l'amer calice, et en plus, lui, il a été partisan. Tu ne penses pas que, s'il est d'accord, il ferait mieux l'affaire que moi ?

– Non, répondit Luca en secouant la tête. Visiblement il avait déjà envisagé cette solution et l'avait écartée : « Non, il est encore trop jeune et, au point où en sont les choses, c'est d'un homme que nous avons besoin au C.L.N. »

– Ce n'est pas une mince affaire que ce que vous me demandez là, tu te rends compte ?

Luca hocha la tête. « Pense à Manno », jeta-t-il à mi-voix.

C'était non seulement à Manno, mais à Luca lui-même et à presque toute la communauté villageoise qui, plus ou moins, voyait les choses comme Luca, que Ambrogio était tenu de penser ; il comprit qu'il ne pouvait décemment pas se dérober.

– Très bien, dit-il, je ferai comme tu dis. Mais, attends un peu : Agazzino est d'accord ?

– Oui, bien sûr.

– Parce qu'il y a eu une époque, au moment de la libération, où il me semblait que je le gênais presque, tu sais ça ?

– A l'époque peut-être, quand le C.L.N. était... disons, une espèce de jeu. Mais pas maintenant. Maintenant, pour tenir, il a besoin d'aide. Il réfléchit : « Écoute : je vais lui dire qu'il vienne te voir ce soir même, ça va ? »

– Ce soir après dîner ? D'accord... Attends ! Non, dis-lui plutôt que c'est moi qui viendrai. C'est tout de même lui le président, non ?

Ils sourirent ensemble.

20

Le soir même, lorsque Ambrogio sonna à la porte de la pharmacie, Agazzino descendit lui ouvrir, empêchant de la main le petit carillon d'émettre sa sonnerie habituelle. Il essayait de se montrer désinvolte, mais il avait un air accablé. Il fit asseoir le jeune homme et s'assit en face de lui, au milieu des rangées de vases ornés d'arabesques et de fioritures colorées sur les étagères, dans l'odeur aiguë des médicaments.

– Le secrétaire m'a fait savoir que vous acceptez. Je vous remercie.

– Le secrétaire ?

– De la section, oui ; Sambruna. Luca Sambruna.

– Ah, Luca, en effet. Eh bien, il semble que le C.L.N. soit une rude charge, hein ?

– C'est plutôt dur, admit Agazzino. Ne le crions pas sur les toits, mais c'est dur. Il fit une pause. « Il y a une chose qui me tape particulièrement sur les nerfs, et je vous la dis tout de suite : il ne se passe pas une réunion sans que Foresto, comme on l'appelle, le communiste, ne trouve le moyen de sortir son pistolet de sa poche ; Luca vous l'a dit ? »

– Non, répondit Ambrogio. Son pistolet ? Et pour en faire quoi, pour menacer ?

– Pas exactement. C'est pour... pour me rappeler quelque chose ; en somme c'est un avertissement, qu'il me donne à sa façon.

– Je ne comprends pas.

– Écoutez, fit Agazzino. Il rapprocha un peu sa chaise de celle du jeune homme et baissa la voix, bien qu'il ne parlât déjà pas très haut : « Il vaut mieux que vous le sachiez... » Il hésita : « Désormais vous faites partie du C.L.N., il est donc nécessaire que vous sachiez tout. Mais il est bien entendu qu'il faut s'employer à garder le secret. »

– Oui bien sûr. Vous avez ma parole. Alors ?

– Ça s'est passé en mai, ou peut-être au début juin, enfin quand les partisans rouges tuaient encore les gens. Je ne sais pas si vous êtes au courant de la tournée qu'a faite ces jours-là L. (Il nomma l'un des plus hauts responsables de la résistance communiste) dans les villages du milanais, pour contacter les chefs communistes locaux. Vous le saviez ?

– A vrai dire non.

– Eh bien, L. a fait le tour, en voiture, des principaux villages, et partout il s'est informé du nombre de fascistes qui avaient été exécutés (on m'a

ensuite rapporté ça à Milan). A chaque fois il a déclaré : « Trop peu » et, froidement, il a déterminé sur-le-champ, pour chaque village, le nombre des personnes à exécuter encore. Ici dans la Brianza des collines où, en général, il n'y a pas eu de morts, il a ordonné qu'on tue au moins un fasciste par commune : « Un seul, a-t-il dit, mais il faut l'exécuter, pour l'exemple ».

– Pour l'exemple ?

– Il voulait dire tout autre chose, c'est évident : ils veulent, ils voulaient... créer un climat de... oui en somme – Agazzino, dans ces choses là, n'était pas à son aise – de terreur.

– En effet je me souviens de cette reprise des exécutions en bas, dans les zones rouges..., fit Ambrogio, et aussi plus haut, à la limite entre nous et ces zones. Oui, je m'en souviens. Ici aussi en Brianza ils ont tué quelqu'un. Une chose qui alors me paraissait inexplicable. C'était en mai, oui.

– Oui, à Nomana aussi L. a donné l'ordre de tuer une personne et quand il est parti, Foresto, sans réfléchir davantage, a fidèlement pris toutes les dispositions pour exécuter l'ordre. Ce n'est pas que Foresto soit un salaud, je le connais bien maintenant, et vous aussi vous apprendrez à le connaître ; à certains égards il est même généreux.

– Est-ce possible ?

– Vous verrez par vous même. Mais c'est un écervelé et comme il avait reçu un ordre de son chef... Bref, je ne savais encore rien quand les rouges sont allés chercher Tavelli chez lui et l'ont emmené en bas, à la caserne des carabiniers. Ce fait, vous vous le rappelez ?

– Oui, l'histoire de Tavelli, oui.

– Eh bien : c'était lui la victime qui avait été désignée pour Nomana.

– Non ? Tavelli ? Fasciste, lui ? Sa femme peut-être, qui faisait l'instruction aux *balilla*[1] Et encore ! Elle était bien obligée de le faire puisqu'elle est institutrice.

– Quoi qu'il en soit, c'est lui qu'ils avaient choisi.

– Pauvre malheureux. Un beau risque qu'il a couru !

– Le plan était de l'embarquer en voiture sous prétexte de le conduire à un interrogatoire à Monza et, une fois arrivés... Vous savez où se trouve cette carrière le long de la route de Incastigo ? Eh bien, le programme était de le faire descendre là, de le contraindre à s'échapper et de lui tirer dans le dos, en somme de le tuer sur la route. Heureusement que le chauffeur de la voiture – le seul de nos partisans qui savait conduire – n'est pas communiste. C'est Carletto Mangiagalli, le fils de la sage-femme.

– Ah oui le bersaglier, celui qui, à la libération, tirait toujours avec la mitrailleuse ?

– Oui, lui. Comme c'est un garçon vif il a tout de suite compris qu'il y avait quelque chose de pourri là-dessous, et bien qu'il mourût d'envie de faire un tour en voiture (vous savez comment sont ces jeunes) il est venu en

[1] Enfants d'une dizaine d'années enrôlés par les fascistes et endoctrinés. En Italie ce n'était pas obligatoire, mais ne pas inscrire ses enfants c'était devenir « suspect » (N.d.T.).

courant m'avertir et j'ai pu intervenir juste à temps. Juste à temps, je vous assure. Je suis allé directement chez Foresto et... – Agazzino se rembrunit – ça s'est mal passé, très mal même, j'ai vraiment cru ne pas y arriver. J'étais en mauvaise posture parce que, quand je l'ai mis au pied du mur, Foresto n'a pas hésité à me mettre sous le nez l'ordre qu'il avait reçu du responsable de son parti et qui équivalait, selon lui, à un ordre de l'autorité supérieure. Il criait qu'il devait l'exécuter. Il avait l'intention de prendre la voiture aussitôt après et il avait déjà sur la tête son maudit béret avec l'étoile rouge. Je l'ai menacé de le dénoncer à la magistrature, aux autorités politiques, aux Américains, à tout le monde, mais il demeurait inflexible. Je lui ai même signé sur-le-champ, sur un feuillet volant, un ordre de ne tuer personne. « Ordre du président du C.L.N., c'est compris ? Ordre de ne pas tuer ». Une chose folle, à n'y pas croire, quand on y pense.

– En effet.

– Je n'en serais pas venu à bout si, tout à coup, il ne m'était venu, je ne sais pas comment, une inspiration : je lui ai dit que selon moi il se comportait comme un complice de Praga, un complice des fascistes camouflés, en somme. Là, ça lui a fait de l'effet : il a pris peur et... c'est incroyable qu'une insinuation si peu fondée ait pu fonctionner.

(A cette époque Praga – après avoir accompli de nouveaux crimes – avait été finalement désavoué par le parti communiste et était activement recherché par les carabiniers.)

– A quel point en sommes-nous ! commenta Ambrogio, avec un sourire crispé.

– N'est-ce pas ? dit Agazzino.

– Maintenant je comprends pourquoi vous avez dit à Tavelli de changer d'air, pourquoi vous l'avez éloigné.

– En effet. Et sa femme, cette idiote, qui est allée raconter partout que c'est moi qui le lui avais conseillé ! Mais le problème n'est pas là. Le problème c'est surtout que, depuis, Foresto s'estime frustré, victime d'une machination de ma part, vous comprenez ? Vous parlez d'une histoire ! Alors maintenant, dans les réunions, au moindre désaccord, il sort son pistolet de sa poche pour me rappeler cette affaire.

– Je vois. Mais qu'est-ce qu'il en fait exactement du pistolet ? Il ne vous menace pas avec, quand même ?

– Non. Mais il le brandit, il l'agite. Ou bien il tape sur la table avec, comme ça, et en même temps il hurle après moi comme s'il allait me mordre. Bref, ce n'est pas un cadeau je vous assure.

– Je vous crois. Ambrogio imagina le chef des communistes en train de vociférer, le buste tendu vers le président du C.L.N., il se représenta leurs visages congestionnés à tous les deux ; vraiment, la situation n'était pas drôle pour Agazzino.

– J'appelle ça des interventions de type paramilitaire, essaya de plaisanter le pharmacien. Voilà pourquoi la présence au C.L.N. d'un ex-militaire comme vous sera très opportune.

– Quel macaque que ce Foresto, murmura Ambrogio. Très bien. J'aiderai volontiers : il faudra lui faire comprendre qu'il n'y a pas que lui qui est familier des armes. Mais peut-être qu'un peu de sarcasme suffira.

– Oui, mais faites attention.

– D'accord. Et les autres, ceux des autres partis ? Est-ce qu'ils se comportent plus ou moins comme ça, eux aussi ?

– Oh non. Avec les autres c'est presque de la plaisanterie. Mais quelle patience il faut avoir !

21

La première réunion du C.L.N. élargi eut lieu quelques jours plus tard, un soir après dîner. Ambrogio arriva à la mairie en compagnie du président, après être passé le prendre à la pharmacie. Les autres membres arrivaient eux aussi, par petits groupes.

Ils entrèrent tous dans la salle de l'ancien podestat, indiquée par une plaque sur laquelle on avait collé un morceau de papier qui portait l'inscription manuscrite : « Comité de Libération nationale ». Sur un signe de Agazzino, ils s'assirent autour d'une table de style Renaissance, longue et étroite, sur des chaises très raides, pourvues de minces et durs rembourrages en cuir. Ceux qui se trouvaient aux deux extrémités de la table (l'un était Sep, nouveau comme Ambrogio, et qui représentait les communistes) prirent place sur deux « savonarole » sans dossiers, particulièrement inconfortables.

Agazzino, après avoir sommairement souhaité la bienvenue aux nouveaux membres, ouvrit la séance en rappelant à tous, anciens et nouveaux, que les caisses communales étaient « désespérément vides ». Après quoi il aborda le premier point à l'ordre du jour, à savoir l'augmentation, par suite de l'inflation galopante, de la redevance que les habitants devaient acquitter pour l'assistance sociale communale. Il s'agissait – comme Ambrogio le savait – d'une institution locale très utile, qui fonctionnait bien avant que n'aient été introduites les assurances nationales obligatoires. En tout cas, le jeune homme était déterminé à ne pas intervenir : « Pour ce soir je dois me contenter d'apprendre », se disait-il. Il se rendit pourtant très vite compte, avec étonnement, que personne n'abordait réellement le problème : en fait, les représentants des différents partis en faisaient simplement l'occasion de se rendre mutuellement la vie difficile. Il y eut une bonne demi-heure de discussion enflammée et de reproches répétés de la part de Foresto qui accusait la démocratie chrétienne et les libéraux de vouloir « par ce moyen-là aussi » soutirer de l'argent au peuple. Ambrogio en vint à suivre le débat d'une oreille de plus en plus distraite (« Là encore, si Manno se trouvait à ma place, que pourrait-il tirer de bon de ces idioties ?.. »)

–... Vous ne pensez pas à ces tas de graviers ? entendit-il tout à coup dire par monsieur Pollastri, représentant du parti d'action. Celui-ci, bien qu'il ait plus d'une fois levé la main, n'avait pu jusque-là obtenir la parole. Il y eut quelques instants de silence et, non seulement Ambrogio mais les

autres regardèrent Pollastri, interdits, se demandant s'ils avaient bien compris.

– Je parle de ce gravier qui est le long des routes, tous ces tas, répéta-t-il en dialecte.

– Nous sommes en train de parler de l'assurance sanitaire, que vient faire le gravier ? fit observer le président.

– Si j'ai envie de parler du gravier, répondit Pollastri en fixant le président avec insolence, je parlerai du gravier. A moins que vous ne vouliez m'empêcher de parler ? Vous voulez peut-être monopoliser la parole, vous autres, hein ?

Ce Pollastri, si le lecteur s'en souvient, représentait le parti d'action en désespoir de cause, en cela que, lorsque Agazzino l'avait sollicité, il aurait préféré représenter les socialistes ou, à défaut, les monarchistes. Comme il l'avait craint à juste titre, la représentation du parti d'action (qui s'était révélé n'être rien d'autre qu'un parti d'intellectuels) avait été une piètre affaire pour lui et, malgré ses efforts les plus obstinés, il n'était pas parvenu à trouver, dans tout Nomana, une seule âme (« pas un chat » disait-il avec amertume quand il en parlait en famille) disposée à s'inscrire au parti. « A tous les coups, il va m'arriver la même chose qu'au temps du fascisme », se disait-il de temps en temps avec angoisse. « Cette fois encore je vais perdre l'occasion de me mettre en valeur. Mais qu'ont donc les autres que je n'ai pas ? » Ce tourment secret, joint au fait qu'il n'était plus très jeune, avait fini par modifier son caractère : autant il avait été inutilement entreprenant à l'époque du fascisme, autant il apparaissait maintenant intraitable et pointilleux. C'est pourquoi personne n'avait envie de le contredire.

– Très bien, dit Agazzino, puisque vous y tenez tant, parlez. Mais rappelez-vous qu'il y a dans le hall ces gens qui sont venus pour l'assurance sanitaire.

Ayant la voie libre, Pollastri reprit, toujours en dialecte : « Les tas de gravier, vous vous en êtes aperçu, sont tous sur les routes autour du Raperio et de la Lodosa. » On s'attendait à ce qu'il poursuive mais il s'arrêta et les dévisagea tous, les uns après les autres.

– Eh bien ? lui demanda le représentant des libéraux.

– Comment « eh bien » ? ça ne vous dit rien ça ?

Le représentant des libéraux était ce réfugié de Monza vaguement pro fasciste qui, à cause de ses plaisanteries sur le duce, pendant ses voyages en train, avait passé deux jours en prison. « Quoi ? Qu'est-ce que ça devrait nous dire ? » demanda-t-il, lui aussi en dialecte. « Qu'est-ce que ça peut faire que les tas de gravier soient à une place plutôt qu'à une autre ? »

– Et où habitent les deux cantonniers communaux ? s'exclama Pollastri, comme s'il s'agissait d'une illumination. Vous ne vous le demandez pas ? L'un habite le Raperio et l'autre la Lodosa : voilà où ils habitent.

– Et alors ? fit le plaisantin libéral qui flairait déjà une occasion de rire.

– Je veux dire ceci, expliqua Pollastri, dégoûté que l'assemblée ne le suive pas dans sa perspicacité. Si les cantonniers ont fait décharger le gravier près de leurs villages, cela signifie que c'est sur ces routes qu'ils ont l'in-

tention de les étendre, et non sur les routes qui mènent ici au chef-lieu. Et cet hiver, nous, nous resterons pleins de trous.

– Allons donc, dit le plaisantin, comment ferons-nous pour rester pleins de trous ? Tout le monde éclata de rire. – Dans la ceinture, oui, nous aurons des trous, continua le libéral, parce que le gravier, malheureusement, ce n'est pas de la polenta. Dommage, hein ?

– Eh oui, dommage, reconnut candidement l'adjoint des socialistes, un bon diable de retraité, complètement chauve.

– Écoutez, dit Agazzino à Pollastri – tandis que les rires s'enflaient – Ces tas de gravier sont là au moins depuis le mois de mars : c'était du temps de monsieur Paolo qui les y avait fait mettre (il s'agissait du podestat déchu). Ce n'est pas nous qui sommes responsables de cette distribution.

– Monsieur Paolo ? Eh bien, mais nous pouvons la corriger cette distribution !

– Nous pouvons charger le secrétaire communal d'y faire un saut, trancha Agazzino, d'aller y jeter un coup d'œil.

– Mais non, protesta le libéral. Monsieur Paolo est quelqu'un qui a la tête sur les épaules. S'il a fait déposer le gravier là c'est qu'il avait ses raisons : et nous devons faire attention à ne pas nous ridiculiser. »

A ces mots Foresto tapa avec rage de la main sur la table : « Je n'admets pas qu'ici, en plein C.L.N., on dise du bien des fascistes », hurla-t-il en s'avançant vers le libéral.

– Tâchons de ne pas sortir du sujet, rappela le président Agazzino, et surtout tâchons, si possible, de ne pas perdre de temps. J'ai dit que le secrétaire communal fera une virée de contrôle. Il me semble que ça suffit. Et, s'adressant au libéral : « La population ne s'en apercevra même pas. » Il conclut : « L'incident est clos. »

– Il n'est pas clos, hurla le communiste, qui parlait moitié en dialecte et moitié en italien. On continue ici à démontrer la plus grande bienveillance pour le régime passé, et ça, le peuple n'est plus disposé à le supporter. Vous m'entendez bien ?

– S'il vous plaît, ne vous mettez pas à crier comme d'habitude, lui dit Agazzino.

– Monsieur Paolo, fit observer le libéral, n'est pas le régime passé. C'est seulement quelqu'un qui a la tête sur les épaules, et ça, nous du C.L.N., nous ne pouvons rien y faire.

– Ça suffit, l'incident est clos, répéta Agazzino qui voulait ne pas perdre davantage de temps. Revenons à l'ordre du jour : les redevances de l'assurance.

– Ah non, hein ! Ah non ! fit Pollastri qui, se voyant désormais appuyé par le communiste, explosa : « Le peuple est fatigué du comportement dégoûtant de la démocratie chrétienne et des libéraux : le peuple en a plein le dos » (il utilisa, à vrai dire, un terme qu'il est plus difficile de rapporter...) « le peuple... »

Bien qu'il se fût juré de ne pas intervenir, Ambrogio tout à coup l'interrompit : « Un instant », dit-il et, le regardant bien en face avec dureté : « Vous devez », martela-t-il, « retirer ce terme de « dégoûtant ». Et il serait bien que vous le fassiez tout de suite. »

Pollastri, surpris et un peu impressionné, regarda le jeune homme :

– Des... ordres, maintenant ?

– Non, répondit calmement Ambrogio, de l'éducation, il s'agit de la plus élémentaire éducation.

Foresto fut sur le point d'intervenir, mais il était tellement surpris qu'il ouvrit les bras : « On voit bien que vous n'avez jamais participé à des réunions politiques », dit-il en toute franchise à Ambrogio. « Si vous restez au C.L.N. vous en entendrez bien d'autres, vous verrez. »

Pollastri n'était de toute façon pas disposé à se laisser écarter. « Le peuple », dit-il d'un air méchant, « le peuple, et spécialement mon parti, en a assez du comportement provocateur de la démocratie chrétienne. Au nom du peuple j'exige que... »

– Dites-moi une chose, l'interrompit Agazzino. Très irrité lui aussi par l'insulte dont son parti avait été gratifié – et surtout par le fait que ce fût Ambrogio à l'avoir fait remarquer – il était devenu rouge comme un coq : « Dites-moi : où est le peuple que vous représentez ? » Tout le monde, surpris, se tourna vers le président, qui n'avait jamais parlé si clairement. Ils savaient tous que le parti d'action ne comptait même pas un inscrit, si bien qu'au sein du C.L.N. Pollastri était le seul à n'avoir pas d'adjoint. « Savez-vous ce que vous représentez ici ? » continua le président. « Vous représentez un tampon ; parce que le parti d'action de Nomana se réduit à vous et au tampon que vous avez fait faire et que vous utilisez de temps en temps plus ou moins à propos. »

A ces mots, tous, représentants et vice-représentants éclatèrent d'un rire irrépressible, manifestant leur approbation.

– Et maintenant, conclut avec colère Agazzino qui avait repris l'avantage, assez parlé du gravier et d'autres sujets qui ne sont pas à l'ordre du jour. Revenons-en au premier des arguments du programme : la redevance sanitaire.

Pollastri, contraint de battre en retraite, leva néanmoins le doigt : « Je proteste, et je demande que ma protestation soit inscrite au procès-verbal. »

– Qu'est-ce que je dois inscrire au procès-verbal ? demanda le secrétaire, un employé de la commune, encore secoué par le rire.

– Que le président agit de façon impopulaire, dit rageusement Pollastri.

A ce moment le doux officier postal monsieur Benfatti, représentant un peu dépassé des socialistes, intervint d'un air affligé : « Non messieurs », dit-il, « non, je vous en prie. »

C'était un idéaliste ingénu qui, durant les vingt ans du fascisme, avait résolument arboré la cravate lavallière noire et le bouc. Originaire de la région de Mantoue, et de *forma mentis* non catholique, il croyait dur comme

fer au socialisme (au socialisme démocratique bien entendu, et non pas à ce socialisme nouveau, populiste, allié du communisme). A cause de cette foi, bien connue de tous, il avait fini par demeurer le représentant en chef des socialistes. « Je vous prie de ne rien inscrire au procès-verbal parce qu'il est inutile de laisser des traces de telles inconvenances. »

Pollastri le regarda : « Inconvenances... non mais, écoutez-le ! Ce n'est pas la première fois », pensa-t-il avec colère, « que cet « illuminé » se permet de me couper l'herbe sous les pieds ». Mais comme la situation ne lui était désormais pas favorable, il se limita à souffler.

– Nous ne pouvons pas davantage faire attendre ces gens. Faites entrer les deux personnes qui sont dans le hall pour des questions relatives à l'assurance, ordonna le président.

22

Le secrétaire se leva et alla vers la porte : « Que le public entre », appela-t-il, non sans emphase.

Une femme entra, qui pouvait avoir trente-cinq ans et qui avait des cheveux blond foncé attachés en chignon sur la nuque (il s'agissait de Angioletta, ouvrière des tissages Riva). Un homme d'une cinquantaine d'années, grand et maigre, visiblement irrité à cause de la longue attente, la suivait. Ambrogio ne connaissait pas l'homme ; il remarqua qu'il portait, en guise d'insigne, une pochette rouge à son veston.

– Oh, regardez : c'est le « croque-mort » du Raperio, murmura le vieux vice-représentant des socialistes, qui était assis à côté de Ambrogio.

Angioletta salua avec grâce l'assemblée puis, invitée par le président, se mit à exposer tout de suite le pourquoi de sa venue : elle avait lu, là dehors, sur le tableau d'affichage de la mairie, ce feuillet dactylographié où l'on invitait tous ceux qui avaient quelque chose à dire au sujet de la redevance sanitaire à venir en parler librement. « A présent je suis aussi chef de famille, parce que je suis veuve. »

– De guerre ? lui demanda *ad abundantiam,* avec condescendance, le vice-représentant des socialistes qui, du fossoyeur, avait transféré son attention sur elle.

– Non, pas de guerre, de paix.

– Ah bon. Le vice-représentant approuva gravement d'un mouvement de sa tête chauve.

– C'est le fait, continua Angioletta, que cet été l'assurance m'a posé une question. – Elle tira de sa poche deux feuillets plusieurs fois repliés – C'est à propos du plus grand de mes enfants. Parce que selon lui, c'est-à-dire l'homme de l'assurance, une maladie comme ça n'est pas une vraie maladie, car comme ce n'était pas possible, en juillet, de l'envoyer à la mer, ils lui ont fait faire la cure d'héliothérapie ici à Nomana, et donc ça n'entre pas en ligne de compte. Au contraire selon moi c'est du domaine de l'assurance parce que... Le président lui objecta, très courtoisement, que l'affaire n'était

pas de son ressort mais de celui des nouveaux conseillers de l'assurance, qui allaient bientôt être élus. La femme, qui pensait que cette assemblée était plus autorisée, tenta d'exposer tout de même ses raisons, en un beau dialecte sans fioritures, ne manquant pas de répéter plusieurs fois l'essentiel, comme on fait quand on a l'impression de parler avec des personnes qui ne comprennent pas facilement. Mais bientôt, se heurtant à de nouvelles objections du président, elle comprit qu'elle était venue là « perdre son temps ». Pour que sa démarche ne fût pas complètement inutile, elle s'avança alors de quelques pas et tendit les deux feuillets, de nouveau repliés, à celui qui lui inspirait le plus confiance, en l'occurrence Ambrogio.

– Mais non, que faites-vous ? Gardez-les ces feuillets, lui disait en même temps Agazzino.

Mais Ambrogio les prit, se leva et, faisant signe aux autres qu'il s'occupait de l'affaire, raccompagna l'ouvrière dans le hall. Là, calmement, il lui restitua les documents et lui expliqua tout, comme il faut, en dialecte : « Je sais que ce sont des temps difficiles quand on a trois enfants à charge comme vous », dit-il. La femme acquiesça avec un soupir. « Mais vous avez toujours bien tenu votre rôle. Cet intérêt pour les soins à l'enfant le prouve. Il faut résister avec courage : vous verrez que bientôt les choses s'amélioreront. »

La femme le remercia, reconnaissante pour ces quelques mots de considération : elle appartenait à une famille d'ouvriers honnêtes, sérieux, et elle tenait à ce qu'on s'en rendît compte.

Lorsque Ambrogio revint dans la salle, il vit que le fossoyeur du Raperio était en train de parler et que, dans l'assemblée, plusieurs riaient.

– Mon médecin de l'assurance, disait le croque-mort au mouchoir rouge, est le docteur Un tel. Il nomma l'un des deux médecins du village, bien connu de tous. « Pour être bon il est bon, je ne dis pas le contraire : un bon docteur, il n'y a pas à dire. » Il fit une pause, approuvant plusieurs fois de la tête : l'un de ses bras tendu, main levée, ponctuait sa solennelle déclaration. « Mais il a un défaut », reprit-il, « c'est que, lorsqu'il entre chez nous, la première chose qu'il fait c'est de lever les yeux au plafond. » L'assemblée éclata de rire : au plafond, dans les maisons des paysans, on avait l'habitude de suspendre les salami.

– Sapristi ! reprit lentement le fossoyeur. Il entre et il regarde en l'air. C'est la première chose qu'il fait, vous comprenez ? Regarder en l'air.

– Tu n'as qu'à suspendre les salami dans ta cave, comme ça il ne les verra pas, intervint le représentant des libéraux.

– Comment faire ? Je n'en ai plus de salami, s'exclama le frustre orateur. Cette année on n'en avait pas beaucoup et on les a déjà finis.

– Alors le problème s'est bel et bien résolu tout seul, conclut le libéral. La petite assemblée se tordait maintenant de rire.

« Ainsi, après la tragédie, la farce ! » se disait Ambrogio. « C'est vraiment incroyable qu'on ait dévolu à des gens comme les nôtres une telle congrégation... »

Assez déconcerté, le fossoyeur attendit que les rires diminuent, puis il continua : « Moi en ce moment je fais le croque-mort, au Raperio. »

– Un métier nécessaire, jeta Sep qui, malgré le supplice de la « savonarole », avait lui aussi les larmes aux yeux à force de rire.

– Mais peut-être que l'année prochaine je ne le ferai plus.

– *Peut-être, peut-être,* soulignèrent quelques-uns, toujours en dialecte, en continuant à rire.

Le président Agazzino intervint : « Ça suffit », dit-il à l'assemblée et, à l'orateur : « Qu'êtes-vous venu nous dire, en fin de compte ? Voulez-vous insinuer que les médecins ne se contentent pas de ce que leur donne l'assurance ? Qu'ils prétendent à autre chose ? »

– Non, ils ne prétendent pas, mais...

– Soyons clairs : sans gratification, c'est-à-dire si vous ne lui donnez pas un salami, le docteur fait-il son devoir, ou non ?

– Bien sûr qu'il le fait. Il ne manquerait plus que ça !

– Eh bien, qu'êtes-vous venu nous dire ? Finissons-en une bonne fois, expliquez-vous.

Le bonhomme arrêta son regard sur Foresto, représentant en chef des communistes : « Et alors ? » lui demanda-t-il en changeant de ton. « Pourquoi racontez-vous partout qu'il faut venir ici protester, faire du bordel, et puis quand on vient, vous ne parlez même pas ? » Il montra Sep du menton, vice-représentant des communistes, enfoncé dans sa « savonarole » : « Et lui, en plus, il rit ce salaud ! »

Mis directement en cause, Foresto se vit contraint d'intervenir, mais pris de court, et encore au début ricanant, il ne réussit qu'à débiter un chapelet de lieux communs contre « les médecins et autres riches », avides comme vampires, rapaces, suceurs de sang du peuple.

Visiblement aucun des participants n'était impressionné. « Allons, essaie de ne pas parler comme *l'Unità,* essaie de raisonner avec ta cervelle, si tu en as une », lui dit tout à coup le libéral. « Tu les connais ou non, les deux médecins de Nomana ? »

A quoi l'autre répéta, inébranlable, ce qu'il venait de dire.

Agazzino le laissa finir en le fixant en silence, puis il fit observer : « Donc, si j'ai bien compris, vous allez partout dire aux gens de venir ici faire du chahut au sein du C.L.N. ? »

– Je vais où je veux, faire ce que je veux, je dis au peuple ce que bon me semble. Foresto se mit à hurler, porta même la main à sa poche « Ça y est, maintenant il va sortir son pistolet », pensèrent ensemble Ambrogio et Agazzino ; mais l'autre, peut-être parce qu'il comprit leur pensée, ou parce que l'assemblée était maintenant trop nombreuse, ne tira pas son arme : « Le peuple en a marre... le peuple ceci... le peuple cela... »

Le représentant des socialistes, monsieur Benfatti, qui craignait surtout que le président Agazzino pût, en tant que pharmacien, se sentir concerné par les grossières accusations contre les médecins, intervint de nouveau. Il le fit avec son habituelle solennité, un peu vieillotte, laïque, et la main levée : « Le bien du peuple », affirma-t-il en s'adressant au communiste, « nous l'avons à cœur, nous aussi, socialistes. C'est pourquoi je vous rappelle que le peuple – comme disait Turati – nous devons nous efforcer de l'éduquer, et nous ne devons pas flatter ses mauvaises tendances. Je vous dis même plus : parfois, pour le bien du peuple, il peut être nécessaire d'aller contre le peuple. »

Foresto fut sur le point de lui répondre vertement, mais il souffla, découragé, et laissa tomber. Le fossoyeur, lui, ne l'entendait pas de cette oreille et, pointant un doigt sur le socialiste humanitaire il se mit à crier, cette fois en italien : « Fusillé ! Fusillé ! Fusillé ! » (il voulait dire : qu'il soit fusillé.)

Il y eut de nouveau une explosion de rires. Agazzino alors, découragé, ordonna au secrétaire de noter que la définition de la redevance de l'assurance était renvoyée à la prochaine réunion « *quand les représentants des partis se seront mieux documentés* ». Ainsi, on put considérer épuisé le premier des sujets à l'ordre du jour. On passa au deuxième, qui ne prit pas beaucoup de temps : l'objet en était la réparation (énième réparation, comme se le rappela Ambrogio) d'une des pompes de l'aqueduc : « Ici, si l'usine ne recommence pas à produire des pièces de rechange, un jour ou l'autre nous resterons sans eau. »

Après quoi l'on passa au troisième point : le remplacement provisoire d'un employé communal qui était tombé malade ; enfin au quatrième ayant pour objet la remise en ordre de l'éclairage public de la place de Nomana. Sur ce point se déchaîna un nouveau début de confusion, à cause d'une proposition inattendue du vice-socialiste qui voulait que, sur les six vieux lampadaires en fonte, de dessin dix-neuvième siècle, qui se trouvaient sur la place, trois y fussent laissés, deux transférés sur la petite place du Raperio (village du proposant) qui n'en possédait pas, et un installé au croisement principal de la Lodosa ; le tout, disait-il, pour une distribution équitable.

Le vacarme circonscrit, on passa au cinquième et dernier argument à l'ordre du jour, celui qui tenait le plus à cœur aux membres de gauche du C.L.N. (et qui, pour cela même, était le plus mal vu par les autres) : les épurations – ou plutôt une reprise de la dispute à propos des épurations – à Nomana ; la négociation sur ce point demanda plus de temps que les quatre autres réunis.

Tandis que les autres discutaient et se disputaient, déployant toute leur énergie oratoire, Pollastri réfléchissait : la réflexion que lui avait faite le président, celle de ne représenter qu'un tampon, ne passait absolument pas et d'autant moins qu'elle correspondait à la vérité. Encore sous le coup des ricanements qu'il avait dû affronter, il se demandait comment sortir de cette situation épineuse. Peut-être y avait-il un moyen (« peut-être... mais d'abord, je dois bien m'en assurer ») et ce qui le lui laissait entrevoir c'était

l'inadmissible prise de position de Benfatti, cette phrase folle qu'il avait prononcée : discrètement, Pollastri l'avait notée : « *parfois, pour le bien du peuple, il peut être nécessaire d'aller contre le peuple* ». Était-il possible qu'un individu aussi réactionnaire (il voulait dire : aussi privé de démagogie) dût continuer à représenter les socialistes ? Et cela alors que les socialistes, ici à Nomana, instruits et formés surtout par les discours libertaires du retraité milanais Millanta, ne se distinguaient, en pratique, presque pas des communistes. En effet, s'ils n'étaient au fond pas disposés à s'engager sur la voie de la révolution sanguinaire à la façon des communistes, ils étaient à la hauteur pour ce qui était de retourner leur veste. « Comment est-il possible », se demandait Pollastri, « que des individus aussi pervertis que Un tel ou Un tel, aient encore pour représentant au C.L.N. cette espèce de gâteux à barbiche, d'autant que, maintenant, plus aucun socialiste, à commencer par Nenni, ne porte la barbiche ? Un qui se permet de dire (il jeta un coup d'œil sur ses notes) : « *pour le bien du peuple il peut être nécessaire d'aller contre le peuple* ». Il va falloir que je me décide à fréquenter leur auberge, moi qui, n'étant pas un ouvrier, ne vais jamais dans les auberges. Puis, au bon moment, je ressortirai mot à mot cette histoire et... Ou bien non, peut-être vaudra-t-il mieux que je les prenne à part et que j'essaie de les convaincre un par un parce que, pris tous ensemble, stupides comme ils le sont, ils pourraient se vexer. Eh bien c'est une chose à étudier. Par la suite, si je m'aperçois que j'ai de la prise, je ne cède plus : je rends, avec quelque excuse (des raisons on en trouve toujours), la carte de ce dégoûtant parti d'action... même, mieux, cette carte je la déchire : j'attends que le parti soit en désaccord, même minime, avec les socialistes, et je fais le geste de déchirer la carte puis, en échange je demande mon inscription au socialisme. Après quoi, si la chance me sourit tant soit peu, je pourrais même arriver à lui souffler sa place à ce Benfatti de malheur... »

Il se demanda quelles seraient les réactions des présents, un par un : « Celui-ci, je crois, serait content de me voir à la place de Benfatti, et celui-là aussi, oui, et peut-être même cet autre : voilà, au fond, la possibilité d'en venir à bout existe, oui... » Il commençait à reprendre espoir. « Si j'y arrive je m'allie tout de suite avec Foresto, je me mets d'accord avec lui à tout prix : le pharmacien a peur de lui, et tous les deux ensemble, c'est-à-dire le parti communiste et le parti socialiste, nous lui en ferons voir de toutes les couleurs, même si il a réussi à entraîner au C.L.N. le fils Riva, ce salaud de pharmacien qui parle de tampons ! ». Il ne manqua pas d'insulter mentalement plus d'une fois Agazzino, dont l'unique vrai tort était de lui avoir donné la possibilité de participer à la politique nouvelle.

23

La séance s'acheva vers minuit. Ambrogio franchit le portail de la mairie entre Agazzino et le plaisantin libéral. « Vous avez vu ce chahut, hein, qu'est-ce que vous en dites ? » lui demanda amicalement ce dernier en dia-

lecte ; et, sans attendre la réponse : « Ici la seule chose qui compte, désormais, c'est d'arriver à des élections régulières. Et comme en Italie il y a les Américains et les Anglais, je suis convaincu que nous y arriverons. Alors vous verrez comment finiront tous ces grossiers personnages ! »

– A condition que les élections aboutissent. Qui peut en être sûr aujourd'hui ?

– Écoutez : personne ne peut le jurer, fit l'autre, mais moi j'en suis convaincu. D'abord parce que, en Italie, il y a beaucoup de paysans et qu'on sait bien que « le vilain est démocrate-chrétien ». Et puis...

Il dut attendre que Ambrogio cesse de rire pour continuer : « Et puis à cause des Américains : après toute la guerre qu'ils ont faite, ils ne seront pas stupides au point de... En somme des raisons il y en a. Bref, les curés gagneront, vous verrez. »

– Mais les rouges ? S'ils perdent, est-ce qu'ils ne vont pas se soulever ? Et même, est-ce qu'ils ne vont pas le faire avant ?

– Non, pas tant qu'il y a les Américains.

– Regardez en Grèce. En Grèce aussi il y a les Américains, et pourtant voyez ce qui s'y passe.

Il était tard, on ne pouvait pas épuiser un pareil sujet. Après quelques autres mots échangés, le libéral prit affablement congé et rentra chez lui.

Sur la place, les ampoules des six vieux lampadaires qui avaient fait, peu avant, l'objet de la discussion, diffusaient leur modeste lumière ; modeste, mais suffisante pour qu'on pût distinguer les choses connues et chères : le pavage où l'été filaient les hirondelles, l'église avec ses belles colonnes de granit en façade, le clocher... Comme ils passaient tout près, Ambrogio qui écoutait Agazzino d'une oreille distraite, se rappela ce jour, à la veille de la guerre, où sa tête et celle de Stefano avaient tant résonné, là, sous les cloches à présent manquantes... Où était Stefano en ce moment ? Était-il seulement encore vivant ? Et Michele Tintori, et tous les autres ? Aucun prisonnier n'était jusqu'à maintenant revenu de Russie mais, de façon inattendue, on avait reçu certains de leurs messages : très peu, mais qui provenaient de façon certaine des *lager* de là-bas, par le biais du « croissant » turc. Lui même en avait eu un entre les mains, reçu par une famille de Incastigo. De plus, il avait entendu dire qu'une liste de prisonniers italiens avait été dernièrement transmise par radio Moscou. Qui sait donc, qui sait...

24

Pierello avait repris son ancien travail à la fonderie de Sesto San Giovanni. Après tant d'aventures, et si tempétueuses, ses journées s'étaient faites monotones, ce qui, du moins pour le moment, ne lui déplaisait pas. Il sortait chaque matin de chez lui avant l'aube avec, sous un bras, la sacoche contenant sa collation, et se dirigeait d'un bon pas vers la gare de Nomana. Après un bout de chemin en montée au milieu des champs, il se tournait ponctuellement pour regarder – à peine visible, à cette heure, dans le noir –

le hameau où habitait Luisina. C'est qu'il lui arrivait quelque chose d'étrange : une fille, cette Luisina, d'un an plus jeune que lui, qu'il connaissait depuis l'école et même, pouvait-on dire, depuis toujours, et à laquelle il n'avait jamais prêté attention, ne voulait plus, depuis un certain temps (« quelle chose étrange tout de même ! ») lui sortir de l'esprit. A la gare, il prenait le train ouvrier bondé de six heures et quart, et montait presque toujours dans le même wagon ; quand cela lui était possible il s'asseyait à la même place, entre les mêmes personnes ou presque – des ouvriers montés comme lui à Nomana, ou bien venant « *d'in somm* », c'est-à-dire de la limitrophe province de Côme. Certains avaient été comme lui prisonniers en Allemagne mais, depuis longtemps, ils ne parlaient plus ni de captivité ni de rien d'autre : les mains enfoncées dans les poches, les cols des vestes relevés, ils préféraient sommeiller. Pierello se mettait à penser de nouveau à Luisina : à son front bombé, à ses cheveux châtains attachés en chignon, et surtout à ses belles manières. Ses belles manières ! C'est elles qui avaient suscité son intérêt ce matin de dimanche où – pour épargner le dérangement à sa mère – il était sorti acheter le pain. Il avait rencontré Luisina sur le seuil de la boutique, elle aussi son filet au bras : « Oh, Piero », l'avait-elle salué avec grâce, « on me l'avait dit que tu étais rentré. Tu vas bien, n'est-ce pas ? ».

– Bah, avait-il répondu, plaisantant comme il convient à un jeune homme qui rencontre une fille, tu devrais le savoir que la mauvaise herbe ne meurt jamais. Mais en même temps il était surpris, non seulement par le visage mais par la « personnalité » tout entière de la jeune fille. (« Comment a-t-elle pu faire, pendant que j'étais absent, pour embellir à ce point ? ») Il aurait voulu lui faire un compliment approprié mais, inexpert comme il l'était, il se contenta de lui dire : « Eh, Luisina, tu n'es plus comme au temps où tu venais à l'école avec la morve au nez, hein ? »

Elle, au lieu de lui répondre « de belle façon » (c'est-à-dire mal) comme il l'aurait mérité, avait remis les choses à leur place : « Toi aussi tu as changé, Piero. » Et, après un silence : « Qui sait par quoi tu es passé, là-bas, en Allemagne ! » Cette dernière phrase, elle l'avait dite d'une manière qui avait paru tout à coup contenir une extraordinaire compréhension de toutes les terribles épreuves qu'il avait subies.

C'était à n'y pas croire comme les attitudes d'une jeune fille pouvaient vous plaire, vraiment à n'y pas croire ! « Quelle allure, quelle grâce ! » se disait Pierello dans son train bondé. « C'est inné chez elle, ces belles manières, les vraies dames elles-mêmes, ou alors bien peu, n'ont pas un tel charme ! Et moi, quelle bête : la morve au nez ! D'autant plus que ce n'est pas vrai : elle n'avait pas de morve au nez Luisina, quand elle venait à l'école. Mais elle a compris tout de suite que je disais ça pour plaisanter, que je disais ça seulement pour... pour... » il s'efforçait dans le *ron ron* du train d'aller au bout de sa pensée.

Le dimanche qui avait suivi cette rencontre, au lieu d'aller, comme d'habitude, à la deuxième messe, il était allé à la troisième, exprès pour

revoir la jeune fille. Mais l'église de Nomana était pleine et il avait dû, avec un secret désappointement, s'avancer comme si de rien n'était jusqu'aux premiers bancs, où il avait pris place à côté de deux de ses conscrits : Severino, de la Lodosa comme lui, autrefois bersaglier en Afrique, et Damiano, de Nomana, rentré depuis peu d'un dur emprisonnement en Yougoslavie et encore très mal en point (« Bon sang, quelle classe de bâtonnés que la 21 ! »). Pendant toute la messe, il n'avait pu que jeter vers Luisina de fugitifs coups d'œil, en tordant le cou, c'est pourquoi, à la fin de l'office, sans presque saluer ses conscrits, il était sorti en hâte par la porte latérale et était allé se poster sur le parvis de l'église, bien décidé à raccompagner la jeune fille sinon jusque chez elle, du moins suffisamment loin pour s'entretenir avec elle un peu plus longtemps que le dimanche précédent. Et non, certes, pour parler de morve, mais de quelque chose de mieux ! Ouais, mais de quoi ? Voyons, quel discours sensé pourrait-il trouver ? En fait, quand il avait vu la jeune fille sortir avec sa mère de l'église, puis descendre lentement les quelques marches du parvis, pas un seul mot ne lui était venu à la bouche, pas l'ombre d'un, rien, et il s'était contenté, quand les deux femmes étaient passées devant lui, de répondre d'une manière balourde à leur salut aimable. « Oh Piero quel empoté tu fais, quel fichu empoté ! Heureusement que saint Michel Archange t'a aidé, sinon... »

L'aide de saint Michel avait consisté en ceci : comme il regardait angoissé, autour de lui, il avait tout à coup aperçu, sur la porte de l'église, cette affichette bleue qui annonçait la fête paroissiale de Beolco, dont saint Michel est le patron. Luisina s'était déjà éloignée de quelques pas mais, par chance, Severino arrivait, au milieu d'autres gens : « Eh, Severino », s'était tout à coup exclamé Piero. « Je te l'ai dit ou pas que cet après-midi je vais à la fête de Beolco ? Qu'est-ce que tu fais toi ? Est-ce que tu y viens aussi ? »

– Quoi ? avait répondu l'ex bersaglier d'Afrique. Beolco ?

– Oui aujourd'hui c'est la saint Michel, c'est la fête paroissiale. Et moi, avait répété Pierello d'une voix forte, cet après-midi, j'y vais.

L'autre s'était alors arrêté pour se mettre d'accord avec lui. En tout cas – et c'était là l'essentiel – Luisina avait certainement entendu et savait qu'il irait à Beolco l'après-midi.

Par la suite il était entré dans un état de véritable angoisse : « Qu'est-ce que ça signifie qu'elle le sache ? Qu'elle ira elle aussi ? Et pourquoi devrait-elle y aller ? »

Il était encore inquiet lorsqu'il s'était mis en route pour Beolco, quelques heures plus tard, avec Severino l'Africain ; au point que, parvenus à la hauteur de la ferme Casaretto, comme son compagnon lui proposait : « Si nous faisions une visite aux parents de ton cousin Tito qui est porté disparu, qu'en dis-tu ? », il avait répondu : « Oui, mais après. On s'arrêtera au retour, pas maintenant. » En entrant dans le village de Beolco en fête, il avait aperçu Luisina qui se trouvait avec deux amies sur l'esplanade des manèges. Dieu du ciel, elle était là, elle était venue, elle était vraiment venue ! Quel coup au cœur il avait eu en la voyant ! Il est vrai que, aussitôt

après, il avait remarqué d'autres garçons et filles de son district, plus jeunes que lui et que Luisina : ceux-là n'étaient certes pas là à cause des paroles qu'il avait prononcées le matin sur la place : il était donc possible que... même Luisina et ses amies... En tout cas il n'avait pas pu s'attarder à ces réflexions car : « Eh, Piero, regarde qui est là », s'était exclamé Severino et, se dirigeant d'un pas décidé vers les trois jeunes filles, il les avait saluées d'un agressif : « Qu'est-ce que vous faites par ici, bohémiennes ? » puis s'était mis à dire des plaisanteries.

Pierello, à son tour, s'était mêlé à la conversation. Il avait d'abord parlé des manèges, dont un avait des sièges suspendus à des chaînes et l'autre des chevaux à bascule pour les petits ; tous les deux étaient, comme d'habitude, ornés de paillettes et de petits miroirs, avec d'étranges peintures de femmes voilées, à peine visibles sous le vernis écaillé. Pierello avait dissipé les craintes des trois jeunes filles à propos de la solidité des chaînes, affirmant de sa voix douce et posée que « le fer est toujours fer » et que « ce n'est pas du vernis ».

Ils avaient donc fait quelques tours sur le manège aux sièges suspendus, avec ce fou de Severino qui, de temps en temps, agrippait le dossier de la jeune fille devant lui et lui donnait une terrible poussée, la faisant hurler d'épouvante.

Eh oui. Dans le *ron ron* du train, Piero avait plusieurs fois repensé à cette journée, d'autant plus que, par la suite, ses rencontres avec Luisina avaient été toutes beaucoup plus brèves. La fête de Beolco, par contre, semblait avoir été faite exprès pour eux : les routes principales du village avaient été décorées comme on le faisait avant guerre, avec des banderoles blanches et roses tendues d'un mur à l'autre au-dessus de la tête des gens, et des fleurs en papier sur les petits arbres de bambou le long des murs, le tout vraiment chic. Ou peut-être pas chic – pensait Piero, qui désormais avait roulé sa bosse et connaissait le monde – mais en tout cas bien fait, ça oui, ne serait-ce que parce qu'on avait l'impression qu'il n'y avait jamais eu de guerre, parce que le souvenir en était d'autant éloigné. Ainsi, avec Luisina, Severino l'Africain, et les deux autres jeunes filles, il avait passé l'après-midi entier : en partie sur le manège, en partie en se promenant sous les banderoles au milieu de la foule. Et, devant la vieille église de Saint Michel, ils avaient même acheté du nougat. Là ils étaient tombés sur Luca – qui justement était de Beolco – en train d'acheter de la barbe à papa pour ses deux neveux qui piaffaient autour de lui : « Tu tombes bien, Piero, il faut que je te parle. Tu sais de quoi. » Bien sûr qu'il le savait : il voulait lui parler du parti de la démocratie, il voulait qu'il s'inscrive, il le lui avait déjà fait dire deux fois. Ouais, mais qu'il ne lui sorte pas ce discours maintenant, alors qu'il était en compagnie. « Nous en parlerons, mais pas maintenant », lui avait-il répondu en rougissant jusqu'aux oreilles parce qu'il n'avait pas l'habitude d'être gêné à cause des femmes. L'autre alors, détournant son regard des petits bâtons de sucre filé et l'arrêtant, d'abord sur lui, puis sur

Luisina, lui avait fait un signe d'intelligence avec un grand sourire d'approbation, cette peau de vache.

Luisina avait décidément une « personnalité » agréable, mise en valeur, ce jour-là, par sa jolie robe. En y repensant il semblait à Piero presque surprenant qu'une telle jeune fille fût en réalité simple et pudique comme elle l'était : partageant son temps entre la maison et l'église, – il le savait – et oratoire des religieuses à Nomana, et travail, là-bas à la filature de Briosco où les femmes, quand elles se mettaient à chanter, chantaient les litanies. Il lui revenait en mémoire cette promiscuité épouvantable en Allemagne : le comportement sans pudeur des déportées et non déportées... Tandis qu'ici au contraire, même un pauvre diable pouvait être sûr de la femme qu'il épouserait. Cela – il le savait bien – n'était pas dû au hasard, mais à l'exemple et à l'attention de générations et de générations, aux rosaires récités chaque soir, aux enseignements patients de sœur Candida, de don Mario, et d'autres prêtres fervents comme don Piero de Briosco : « Que Dieu les bénisse, ces gardiens du trésor le plus précieux des pauvres ».

Luisina n'était pas seulement honnête et sérieuse, elle était aussi simple et naturelle, et savait par exemple – avec cette grâce villageoise qui plaisait tant à Pierello – redonner vie à la conversation si, par hasard, lui la laissait languir. (En réalité, elle aussi était émue parce que le jeune homme de son village lui plaisait : il l'attirait surtout par sa douceur, son air à la fois désarmé et solide, qui était d'ailleurs – de l'avis général, tant avant la guerre que par la suite – le côté le plus sympathique de Pierello). Ce jour-là il avait essayé de deviner si la jeune fille était venue à Beolco à cause de ses paroles du matin, ou seulement par hasard ; mais il avait vite renoncé en s'apercevant que, de toute façon, Luisina appréciait sa compagnie. « Ce qu'elle peut bien me trouver, ça m'échappe », se répétait-il chaque fois qu'il y pensait.

Mais finissons-en. Nous nous sommes suffisamment étendus pour rendre compte de ses réflexions tandis que, dans le train, à demi assoupi, les mains dans les poches et le col de sa veste relevé – il se rendait à son travail.

Ce n'est d'ailleurs pas qu'il pensât à Luisina pendant tout le voyage, qui durait plus d'une heure. Parfois, alors que ses voisins étaient silencieux, il entendait des bribes de phrases qu'échangeaient ceux qui étaient assis quelques sièges plus loin. Il s'agissait en général de conversations banales où souvent la même chose, d'aucun intérêt sinon pour celui qui en parlait, était répétée une infinité de fois ; mais, de temps en temps, il lui arrivait d'entendre des nouvelles d'un certain poids, relatives par exemple à l'engagement d'ouvriers de la part de quelque entreprise. Alors Pierello tendait l'oreille et se faisait plus attentif : « Est-ce que le travail se déciderait à reprendre ? » Il en parlait parfois avec l'un ou l'autre de ses taciturnes voisins : « Il serait temps, hein ? »

– Quoi donc ?

– Que le travail reprenne.

– Eh, je crois bien !

– Je me tue à le dire, moi aussi, intervenait parfois un autre. Avec tout ce qui manque, il serait temps de reconstruire.

– C'est sûr.

– Les trains, les maisons, le mobilier… enfin tout.

– Mm.

Mais pourquoi le travail avait-il tant de mal à redémarrer ? La question préoccupait secrètement un peu tous les ouvriers, qui ne parvenaient pas à se l'expliquer.

Si l'un de ceux qui étaient influencés par la propagande rouge était présent, il avançait tout de suite son explication : « Croyez-moi : la faute revient à ceux qui ont des sous et qui ne veulent pas les sortir pour faire travailler les pauvres gens, voilà à qui revient la faute. » Toujours le même discours. Mais comme ceux qui disaient cela paraissaient en même temps presque contents de la rareté du travail, la plupart des ouvriers de Brianza étaient en désaccord avec eux. Toutefois, dans le train, rares étaient ceux qui contre-attaquaient, comme ce serait arrivé dans les villages car, avertis des atrocités qui s'étaient vérifiées à Sesto au moment de la libération, les ouvriers préféraient se taire et demeuraient impénétrables, renfermés en eux-mêmes, pour ne pas créer de troubles.

Il arrivait pourtant que l'un d'entre eux sorte de son mutisme, s'il se trouvait dans le compartiment des gens qui n'étaient pas des ouvriers ; le discours leur était alors implicitement adressé. Ainsi, une fois, Pierello fut distrait de ses pensées par quelqu'un qui ne cessait de répéter : « Ce que nous, ouvriers, devons continuer à faire, c'est ne pas travailler et nous faire payer tout de même. » Il reconnaissait ce type à sa voix : ce n'était pas un révolutionnaire mais un simple travailleur de Nomana, employé à la Marelli, c'est-à-dire dans une usine qui essayait péniblement de relancer la production de paix. Il était peu probable qu'il ne travaillât pas ces jours-là, pourquoi donc persistait-il dans ces propos ? Feignant de s'étirer, Pierello se retourna et vit qu'à peu de distance se trouvait la vieille mademoiselle Quadri Dodini (celle qui avait pleuré à cause de l'entrée des Allemands dans Paris : une « dame », en ce temps-là, comparée aux ouvriers) ; sans doute elle-même se rendait-elle à son travail à Monza, au collège de religieuses où elle enseignait. Le jeune homme comprit que la flèche lui était adressée, en cela qu'elle était la seule à pouvoir en être troublée. En somme, cet homme mesquin, ayant la possibilité de causer une angoisse, la causait pour le seul plaisir de le faire. Pierello repensa aux Allemands : même eux n'étaient pas aussi vils… Oui, sans doute, mais s'ils ne faisaient pas ce genre de bassesse, ils en faisaient d'autres encore pires. Pourquoi les hommes se livraient-ils toujours à de telles vilenies ?

Ainsi, de réflexions en assoupissements, entrecoupés de quelques mots, il arrivait en gare de Sesto. Il descendait du train vers sept heures et demi, ce qui lui permettait de gagner la fonderie sans trop se presser.

25

A l'entrée grise de l'usine il mettait sa fiche dans la pointeuse puis, après avoir, dans l'un des vestiaires, endossé calmement sa tenue de travail kaki, il attendait l'appel de la sirène, debout avec une centaine d'autres ouvriers. Durant la brève attente ils échangeaient entre eux quelques plaisanteries, comme autrefois les soldats, à l'aube, avant de se mettre en marche : mais ici, avec plus d'indifférence, moins d'émotion.

La sirène poussait tout le monde vers les ateliers. Pierello entrait d'un bon pas dans le sien, un laminoir, sur trois rangées, avec ses trois forges au départ de la chaîne. Dans chacune d'elles étaient d'abord introduits et portés à incandescence plusieurs lingots de fer. Puis, extrait de la forge avec des pinces spéciales, chaque lingot était traîné sur une dizaine de mètres sur le pavage en fer (cela était une des tâches de Piero), hissé – toujours au moyen des pinces – sur le train de laminoirs, puis poussé vers la gorge de deux lourds cylindres qui roulaient lentement l'un sur l'autre. Récupéré après ce premier passage, le lingot, déjà partiellement aplati, repassait plusieurs fois entre les cylindres, jusqu'à être transformé, au bout d'une quinzaine de passages, en une plaque de tôle. Ébarbées à la cisaille, les tôles grinçantes étaient ensuite empilées.

Entre chauffeurs, Krinovaïa, lamineurs et cisailleurs, sept ouvriers au total travaillaient dans chaque rangée. Ils ne se parlaient pas, sinon pour échanger quelque avertissement, parce qu'il y avait dans l'atelier un fracas retentissant : à l'incessant grondement des ventilateurs qui alimentaient les fours se superposaient sans arrêt les coups cadencés des cisailles et, relativement plus forts, les bruits fracassants que faisaient les cylindres supérieurs des laminoirs en retombant sur les cylindres inférieurs, après le passage du lingot aplati. Comme il y avait toujours un peu de poussière dans l'air et qu'on n'utilisait pas, en ce temps-là, les casques d'usine, chaque ouvrier se protégeait les cheveux avec un couvre-chef qu'il avait apporté de chez lui : qui un béret, qui même un bonnet de ski pour les plus jeunes et, pour les plus vieux, un chapeau à rebord. Pierello, lui, arborait le petit chapeau tyrolien avec lequel il était revenu de prison. Si Luisina l'avait vu, avec ce joyeux truc sur la tête, traîner le lingot incandescent de quelque trente kilos sur le pavé, puis – aidé du lamineur – le hisser méthodiquement sur la plaque... Mais, pendant le travail, il n'avait pas le temps de penser à Luisina. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, penser à elle pendant l'intervalle – toutes les heure et demi ou deux heures – où l'on rechargeait les fours en lingots : mais il n'en était pas fou amoureux à ce point-là. Il préférait, durant la pause, se détendre comme les autres, échanger enfin quelques mots.

De midi à une heure, c'était la coupure pour le déjeuner (habituellement minestrone, viande et légumes accompagnés de vin), préparé à la cantine de l'usine, et auquel chacun ajoutait ce qu'il avait apporté de chez lui. Piero mangeait presque toujours à la même table, avec ses compagnons d'équipe : les plus jeunes parlaient ordinairement de sport, les autres se taisaient ou

bien parlaient de payes et de travail. Assez souvent on commentait quelque sombre fait divers (actes de banditisme surtout, alors très fréquents) rapportés par la radio du matin ; quelquefois on parlait aussi de politique, mais avec circonspection et sans s'étendre. Par le seul fait qu'il venait de la Brianza, Pierello était considéré comme un « paolotto », un catholique pratiquant, ce qui d'ailleurs ne lui était pas reproché ; entre eux, en effet, les ouvriers se respectent assez, ce qui est, il faut le souligner, une grâce.

A une heure le travail reprenait, pour s'achever, encore une fois au son de la sirène, à cinq heures. Alors les ouvriers regagnaient les vestiaires sans perdre de temps, savonnaient avec énergie leurs visages et leurs cous noircis devant de longs bacs munis de six à huit robinets chacun, puis changeaient de vêtements (chacun d'eux disposait d'une petite armoire métallique fermée à clé), et enfin sortaient dans la rue.

Les rues de Sesto – le plus gros faubourg industriel lombard – n'étaient alors pas très accueillantes – et ne le sont pas davantage aujourd'hui. Mais elles paraissaient agréables aux ouvriers en raison de l'air moins pollué qu'à l'usine (en ce temps-là il y avait peu de voitures) et aussi de la végétation – arbres ou buissons – qu'on découvrait çà et là.

Ils parcouraient ces rues plus ou moins hâtivement – certains en courant – soit vers les terminus des trams de banlieue, soit vers la gare ferroviaire. A la gare, Pierello jetait un coup d'œil aux quais pour s'assurer que son train n'était pas encore arrivé, puis il entrait dans le bar et buvait une « mousse » avec une grande satisfaction. A l'arrivée du train il se pressait dans la cohue avec les autres, puis, après une heure et quart de voyage, descendait à Nomana.

26

Au sortir de la gare, sa besace sous le bras, il se dirigeait vers chez lui au milieu des champs automnaux. Bien qu'il fût un peu hébété par la fatigue, il y avait dans ses mouvements quelque chose d'accentué, de pacifiquement résolu, comme de quelqu'un sûr de soi. Sans doute, il n'avait pas étudié l'économie comme Ambrogio, il ne savait rien du produit national brut ni des pourcentages de développement, et il ignorait par conséquent qu'avant de vieillir, lui comme les autres ouvriers, s'ils continuaient ainsi, finiraient par avoir une automobile et un appartement. Même si on le lui avait dit il ne l'aurait absolument pas cru. Mais il avait conscience – et ce n'était pas rien – d'être, de façon vitale, utile à sa famille par son travail : à la famille qu'il avait actuellement et à celle qu'il fonderait, le moment venu. Avec Luisina ? Probablement que oui, avec Luisina.

Tout en marchant, comme il était seul, il continuait à se taire comme il l'avait fait pratiquement toute la journée. Ce n'était pas que l'occasion de parler lui ait manqué, surtout dans le train ; mais lui, comme d'autres, n'aimait pas rabâcher des choses archiconnues et inutiles, avec pour seul résultat « d'user sa salive ». D'autre part, pour quelqu'un du peuple comme lui qui « n'avait pas étudié » – comme on disait alors –, il était difficile de par-

ler de choses moins ressassées et usées, comme par exemple de sa grande expérience de la guerre et de la prison. Plusieurs fois il s'y était essayé, mais il s'était vite rendu compte qu'il ne pouvait parler avec profit de ces choses qu'avec quelqu'un qui était passé par des expériences analogues. Les autres ne parvenaient pas à vous comprendre, à évaluer à leur juste mesure les faits que vous rapportiez ; et cela, pas seulement dans le train ou à l'usine mais partout, même dans votre village, même chez vous, où votre propre mère – bien que toute bouleversée, la pauvre – finit par n'éprouver pour vous et pour les autres qu'une grande pitié... Ainsi l'énorme expérience qu'il avait accumulée et à laquelle il repensait parfois (la façon de vivre des paysans allemands, l'épouvantable marche des réfugiés prussiens – un peuple entier coupé de sa terre –, la barbarie indicible de ces combats entre gens qui avaient perdu la crainte de Dieu, « pauvre cousin Tito encore dans leurs mains ! »), toutes ces choses, il était contraint de les garder pour lui. Peut-être qu'une telle expérience finirait peu à peu par se dissiper, par se perdre ? Non, maintenant il commençait à se dire que non ; grâce à Luisina, justement. Elle avait vraiment l'air de comprendre ces choses, elle paraissait les comprendre sans qu'il ait besoin de rien dire... Avec elle – quand elle serait devenue sa femme – il en parlerait et peut-être que, de cette façon, il les comprendrait mieux lui-même. Peut-être même qu'il en tirerait un savoir qu'il transmettrait à ses enfants, comme d'autres qui n'avaient pas étudié et qui en savaient plus que tant de docteurs et de professeurs.

Dans les champs, l'herbe automnale, qui serait bientôt brûlée par le gel, apparaissait très verte, gonflée d'eau. Les maïs, abandonnant leur couleur de pleine maturité, un peu exotique, prenaient maintenant une teinte plus familière, entre le rouille et le gris, qui rappelait la couleur des oiseaux migrateurs. Çà et là, les rangées de mûriers se dépouillaient et les feuilles tombées étaient comme autant de taches sur la terre labourée, au pied des troncs. Voici qu'apparaissait la Lodosa et, dans l'enfilade des hameaux, celui où habitait Luisina, qui, à cette heure – rentrée de la filature – aidait certainement sa mère à préparer le repas du soir.

Enfin c'était sa propre petite maison avec son minuscule porche où – bien qu'il ne fît pas encore noir – la fenêtre de la cuisine était éclairée. En le traversant le jeune homme saluait toujours d'un signe de tête l'image de la Vierge du Caravage puis, avant d'entrer dans la maison, il s'arrêtait pour regarder quelques instants à travers les carreaux de la cuisine. Sa mère s'affairait près du poële et souvent son père se trouvait là, occupé à lire le journal déployé sur la table. Martina, sa petite sœur, était sagement assise sur une chaise et près d'elle la chatte noire passait lentement, la queue en l'air. Sur le buffet était couché le vieux réveil de cuivre qui, si on le tenait droit, ne fonctionnait pas...

Un soir, dès qu'il ouvrit la porte, sa mère lui adressa un : « Tu le sais déjà, Piero ? On te l'a dit ? Ton cousin Tito est rentré de captivité. »

« Qu'est-ce que tu dis ? Tito est revenu de Russie ? »

La mère acquiesça. « Il doit peser à peine quarante kilos, pauvre enfant. »

« Où est-il maintenant ? »

« En haut, chez lui, au Casaretto. »

27

Tito ne resta que quelques jours au Casaretto. Il n'avait absolument pas voulu être admis dans un hôpital militaire (« Non, assez, emmenez-moi chez moi, chez moi ») mais, par la suite, le docteur Cazzaniga, tout de suite appelé par ses proches et revenu deux fois de sa propre initiative, avait réussi à le raisonner : « Tu veux donc mourir maintenant que tu es en Italie ? Maintenant que tu as la possibilité de guérir ? » Aux proches le docteur répétait : « Nous devons le garder à l'hôpital quelques semaines, le temps qu'il reprenne un peu de forces. Entretemps nous lui trouverons une place au sanatorium : il faut sauver ce garçon à tout prix. » Le docteur Cazzaniga, toujours pâle de visage et mesuré dans ses gestes, était de caractère froid, mais ce cas l'émouvait : s'il fallait dix ou vingt ans de soins pour sauver la vie du rescapé – se disait-il – eh bien, pendant vingt ans il ne se lasserait pas de les lui prodiguer.

C'est ainsi que Tito, ayant quitté la chambre mal chauffée de la ferme, mais aussi, malheureusement, les soins inégalables de sa mère, se retrouva à l'hôpital de Nomana, ce même hôpital où, deux ans plus tôt, avait été admise la pauvre Giustina, comme lui malade de phtisie. Les murs de la pièce qui l'accueillait étaient, là encore, enduits jusqu'au plafond d'un brillant jaunâtre mais le soldat, qui revenait d'un monde de guenilles et de putréfaction, n'en était pas gêné : au contraire, il en éprouvait plutôt une réconfortante sensation d'hygiène. Du reste Tito ne faisait pas du tout attention à ces choses, réduit comme il l'était à trente-sept kilos et complètement épuisé ; plus que vivre il végétait, au point qu'il ne pouvait longtemps arrêter sa pensée sur rien.

Ses parents, ses amis, tous ses camarades de classe lui avaient rendu visite, soit au Casaretto, soit à l'hôpital, et Ambrogio lui-même, qui pourtant ne le connaissait pas personnellement, s'était précipité à son chevet après que Tito, par le biais de son cousin Pierello, lui eut fait dire – à sa grande surprise – que le sous-lieutenant Michele Tintori de Nova était vivant et lui envoyait son salut depuis le *lager* de Souzdal. Tito confirma la grande nouvelle à Ambrogio, très ému : « Lui ils ne l'ont pas rapatrié parce que, pour ce premier groupe, ils ont choisi ceux qui risquaient de mourir comme moi et ceux qui s'étaient convertis au communisme : ces derniers sont peu nombreux, soit dit en passant, et parmi eux il y en a même qui font semblant, bien sûr. »

Ambrogio aurait voulu lui poser une infinité de questions, et il avait commencé à le faire, mais il s'arrêta vite en voyant la fatigue que cela coûtait à l'autre de répondre. Le lendemain pourtant, Tito fut obligé de répéter

la bonne nouvelle relative à Michele à ses oncle et tante, deux vieux époux que Ambrogio était allé avertir à Monza et qui l'avaient sur-le-champ supplié de les conduire à l'hôpital.

De plus en plus de monde venait, au fil des jours, demander des nouvelles de dispersés : c'était devenu une procession, parce que le portier de l'hôpital, et même les sœurs, ne se sentaient pas le courage de repousser de telles gens : les mères surtout, aux yeux pleins d'angoisse, maintenant qu'elles étaient peut-être sur le point – après des années de doute torturant – de connaître le sort de leurs fils. Mais répondre à tant de personnes exténuait visiblement Tito, si bien que le docteur Cazzaniga finit par intervenir avec énergie, donnant des ordres péremptoires au portier et à tout le monde, et apposant à la porte de sa chambre une pancarte avec l'inscription « *Isolement – Il est absolument interdit d'entrer* ».

Pour Tito, commencèrent alors à se succéder des journées de détente et de silence, qu'il passait la plupart du temps à somnoler. Les sœurs et deux infirmières qui, à tour de rôle, étaient de service dans son secteur, lui consacraient tous leurs soins. Du sous-sol, sœur Agape, la cuisinière, lui envoyait chaque jour quelque gourmandise supplémentaire, comme du vrai chocolat, américain, ou encore les premières mandarines ou oranges. Son père, sa mère ou son frère Giacomo (le porte-croix dont nous avons déjà parlé) se relayaient, chaque après-midi, pour lui tenir compagnie et tout ce monde avait soin de ne pas le déranger et de le laisser dormir le plus possible. Bien qu'avec une lenteur qui inquiétait secrètement le docteur Cazzaniga, Tito commença à reprendre du poids.

Chaque matin don Mario venait aussi le trouver et sa présence était très appréciée du malade. Avec son visage d'enfant, ses lunettes et ses cheveux en brosse toujours un peu en bataille, le prêtre lui parlait du salut définitif des hommes réalisé par Dieu par l'entremise du Christ. « Ici-bas nous ne nous en rendons pas bien compte », disait-il, « mais nous le verrons quand nous nous retrouverons tous saufs dans l'au-delà, après avoir vu tant de mal, tant de force du mal. Comme tu en as vu, toi. »

– La force du mal, ça oui, disait parfois le soldat en hochant la tête. C'est vraiment ça. Si vous aviez vu !

Il avait raconté à don Mario son expérience de Kazan, ces trains chargés de morts – hommes, femmes, enfants – tous éventrés et livrés au cannibalisme. « Quelles horreurs, don Mario ! Et qui sait combien il s'en passe encore maintenant, pendant que nous parlons. Oh, quelles horreurs ! » Il regardait douloureusement le prêtre dans les yeux, y cherchant un appui, une aide.

– Maintenant que tu es ici pour te soigner, tu dois t'efforcer de ne plus y penser, lui conseillait don Mario, il faut te reposer et ne penser qu'à une chose : reprendre des forces. Mais lui-même, tout en le conseillant ainsi, ne parvenait pas à détacher son esprit de ces horribles visions.

– Le saint curé d'Ars le disait, commenta-t-il une fois en se référant à ses lectures du séminaire. Il disait bien que lorsqu'on ôte un prêtre d'une com-

munauté, celle-ci devient une communauté de bêtes sauvages. Et c'est bien le cas.

Tito le regardait toujours de la même façon : « C'est vrai, oui, c'est bien vrai. »

– Toi, en tout cas, essaie de ne pas y penser. Maintenant tu dois seulement avoir à cœur de guérir.

– Oui.

Mais dans le cœur du prêtre cependant, un tel poids s'était accumulé qu'il ne parvenait presque plus à le supporter. Certaines fois quand, le matin, il prenait entre ses mains la main du malade en s'efforçant de lui sourire, il ne réussissait – à voir ses traits – qu'à faire la même grimace que celle d'un enfant sur le point de se mettre à pleurer. Tito, heureusement, n'avait pas la possibilité de s'appesantir sur les choses et il se sentait vite repris par la quasi-inconscience du demi-sommeil.

– Tout de même, lui dit une fois don Mario, avec une sorte de révolte, tu as bien dû rencontrer, en Russie, quelque bonté, quelque lueur ! C'étaient des gens qui vénéraient la madone autrefois, il suffit de voir toutes ces icônes. Ce n'est pas possible qu'en quelques décennies seulement... Il remarqua que Tito le regardait fixement, avec surprise : « je veux dire : tu as bien dû être témoin toi aussi de quelque manifestation de bonté, comme ces paysannes qui – à ce que j'ai entendu dire – massaient, sans y être obligées par personne, les pieds gelés des nôtres qu'il leur arrivait d'avoir chez elles durant la retraite. »

« Ça moi je ne l'ai pas vu, affirma Tito. Mais une manifestation de bonté... Eh bien oui, certes : justement à Kazan, dans cet hôpital où les gardes venaient nous jeter en bas du lit, nous, prisonniers malades, pour nous emmener décharger les trains à la gare. Il y avait là une doctoresse ukrainienne qui m'avait pris en sympathie, comme une mère, et qui m'a fait manger un tas de bonnes choses. Parce que même à cette époque-là j'avais beaucoup dépéri et, sans elle, je serais mort. Il se tut un instant : « Quand sœur Agape m'envoie des bonnes choses depuis la cuisine, je repense toujours à cette doctoresse ukrainienne, la *sistrà* (sœur) *Evguénia* ; toujours. Qui sait ce qui se passe à présent là-bas, à l'hôpital de Kazan... »

Même pour don Mario ce lointain épisode avait fini par constituer un motif de réconfort.

28

Un jour, alors que Tito était seul, l'ex-partisan Sep, qui était un lointain parent du côté de sa mère, entra dans sa chambre. « Comment va, cousin ? » le salua-t-il en dialecte. « Je suis vraiment content que tu sois rentré. »

– L'important c'est d'être vivant, lui répondit Tito en souriant.

– Oui, c'est vrai. Sep, non sans émotion, lui serra la main de sa main gauche car il avait la droite bandée et suspendue au cou par une écharpe. Puis, toujours avec la main gauche il tapa amicalement sur une épaule du malade : il ne s'attendait pas à sentir sous ses doigts les os saillants de l'autre.

– Ils m'ont opéré hier de cette main, déclara-t-il un peu embarrassé en montrant sa main droite recouverte de gaze. Tu le sais, non ? Le docteur Cazzaniga, si on le laissait faire, opérerait même la vierge en plâtre des religieuses.

Tito sourit. « Je l'avais entendu dire, en effet, qu'ils t'ont opéré. »

L'autre devina qu'il devait être aussi au courant de ses activités partisanes et de son enrôlement au parti communiste. « Bah », fit-il, et il haussa ostensiblement les épaules, pour signifier qu'il se fichait pas mal de l'opération chirurgicale, des réserves des gens et des éventuelles réserves de Tito lui-même.

Mais, sur ce dernier point en tout cas, il n'était pas sincère et, tout en parlant, il gesticulait plus qu'il n'était nécessaire, agitant parfois aussi son encombrante main bandée. Il commença à se moquer de l'écriteau « *Isolement – il est absolument interdit d'entrer* » suspendu à la porte. Tito sourit, avec cette bonne complicité des gens du peuple. Il remarquait en même temps que le visage de Sep – bien qu'il n'eût que vingt ans – se flétrissait déjà autour du nez et sur le front ; mais – se souvint le malade – les visages ridés étaient un trait distinctif de la famille de Sep.

– Tu ne t'assieds pas un moment ? lui proposa-t-il.

L'ex-partisan prit alors place sur l'unique chaise de la pièce, où s'asseyaient d'habitude don Mario et Giacomo le porte-croix. Il croisa ses jambes plutôt longues, signe distinctif, celui-là aussi, de la famille.

Le malade lui demanda des nouvelles de leurs parents communs, et Sep lui en donna abondamment. Puis il parla des difficultés du moment en s'en tenant à des généralités, ce qui laissa penser à Tito, soulagé, qu'il n'y aurait pas de discussion. L'une des habituelles phrases de Sep constitua pourtant la pierre d'achoppement. Sans réfléchir, il lança : « Dommage que Staline ne soit pas arrivé jusqu'ici parce que, lui, il aurait mis de l'ordre. »

Tito pâlit un peu. « Non », répliqua-t-il calmement. « Celui-là aurait seulement emprisonné et fait mourir un tas d'ouvriers et de paysans, sans rien arranger du tout. »

A cette sortie Sep se tut, mais tout dans son attitude dénonçait l'intolérance propre au dogmatique que l'on contredit. En même temps se faisait jour sur son visage un début d'inquiétude, l'inquiétude que l'autre ne confirmât certaines nouvelles qui circulaient dans l'hôpital. Car c'étaient ces bouleversantes rumeurs qui avaient été, en réalité, le principal moteur de sa visite.

– Eh, Tito, tu ne te serais pas mis toi aussi avec les fascistes, par hasard ? s'exclama-t-il.

– Et pourquoi donc ? répondit Tito. Et depuis quand ? Je me serais mis avec eux après qu'ils ont perdu la guerre ?

– Écoute, ne discutons pas, fit Sep. Mais c'était une manière de dire car la dernière chose à laquelle il aspirait était justement de renoncer à cette conversation.

– Oui, tu as raison, ne discutons pas, adhéra inconditionnellement Tito, en plus je ne m'en sens pas la force.

Sep était sur des charbons ardents. « Tu le sais que j'ai été partisan ? » jeta-t-il, « partisan communiste ? Et que maintenant, ici au village, je fais de la politique ? »

– Oui, je le sais. Et alors ? Tu veux qu'à cause de ça je ne te dise pas la vérité ? Mais écoute : tu viens de dire que nous ne devons pas discuter, donc ça suffit.

– Toi, Tito tu ne peux pas te mettre du côté des riches. En fin de compte tu es un pauvre diable comme moi, insista l'autre, presque agressif.

– Plus pauvre même, à ce compte-là. Surtout du point de vue de la santé.

– Justement. Donc tu fais mal de te mettre contre le peuple, laisse-moi te le dire. Tu dois arrêter de raconter partout les choses que t'ont mises dans la tête... qui ? Sans doute les officiers, les nantis en somme, ceux qui sont partout responsables de la misère. Tu ne t'en rends pas compte ?

– Les choses qu'ils m'ont mises en tête ? Tito soupira. Écoute, tu parles de pauvres gens, tu parles de misère, dit-il lentement en tournant vers l'autre son visage gonflé sur son cou décharné. Est-ce que tu sais qu'en Russie il y a beaucoup, mais beaucoup plus de misère qu'ici chez nous ?

– C'est impossible.

– Beaucoup plus. Sans comparaison. Et quant aux responsables... Là-bas les responsables sont tes communistes, parce que ce sont eux les patrons de tout. Et ils traitent les pauvres gens comme les patrons d'ici ne l'ont jamais fait. Voilà ce qui se passe.

A entendre parler de cette façon des communistes par quelqu'un qui était allé en Russie, une ombre de peur passa dans les yeux de Sep. « Tu ne peux pas avoir vu grand-chose », s'écria-t-il, « tu as toujours été enfermé, tu n'as pratiquement rien vu. »

– Écoute garçon, je suis resté là-bas plus de trois ans, dit Tito. Il parut vouloir ajouter quelque chose, mais il haussa les épaules et se recala dans son lit. Très bien. Ça veux dire que quand je voudrai savoir comment ça se passe en Russie, je me le ferai expliquer par toi. Et maintenant changeons de conversation.

Il y eut une longue pause. Sep, c'était évident, ne voulait pas que l'entretien se terminât de cette façon.

– En tout cas ils ont raison, ne put se retenir de faire observer Tito, ceux qui disent que vous autres communistes êtes de vrais moutons. C'est vraiment ça. Ça paraît impossible, des moutons. Même toi.

Sep, à cette sortie, ouvrit et referma deux ou trois fois la bouche pour répliquer, mais ne souffla mot. Tito s'attendait à être insulté : son accusation d'être un mouton devait être particulièrement insupportable pour l'autre qui, tout compte fait, s'était opposé à la dictature au point de la combattre avec les armes.

Le malade éprouva un sentiment de tristesse mais Sep parvint à se dominer et ne céda pas à l'irritation. Il se borna à dire : « Tito, tu te trompes et tu as tort de... de te dresser contre l'espérance des pauvres gens. Voilà. »

– Arrête, Sep, arrête. Quelle espérance ? Celle du communisme n'est qu'illusion, ce n'est pas de l'espérance.

Sep se leva. Il considéra encore une fois le malade, qui se révélait si irréductible. « Cousin, aujourd'hui je n'avais pas l'intention de discuter avec toi », déclara-t-il, « je ne voulais pas te fatiguer ou t'agiter (il parlait en dialecte). Et au contraire je t'ai fait t'agiter, je suis désolé. Maintenant il vaut mieux que je m'en aille ; mais je reviendrai. Parce que ce n'est pas vrai que je sois un mouton. »

– Laisse tomber, dit Tito avec lassitude. Je ne voulais pas t'offenser.

– Non, continua l'autre, il faudra me dire tout ce que tu as vu.

– Seulement de sales choses, murmura Tito.

– Très bien, tu me diras lesquelles. Je reviendrai demain. Et souviens-toi que je ne suis pas devenu un mouton.

Sep comptait effectivement revenir le lendemain. Mais ce jour-là le docteur Cazzaniga l'en empêcha et lui fit quitter l'hôpital.

DEUXIÈME PARTIE

1

La rouge année 1945 prit fin elle aussi et s'enfonça dans l'abîme des années révolues, avec sa charge d'espoirs, d'assassinats, d'efforts, de cris restés sans réponse.

L'action politique toute simple de Luca, d'Ambrogio et d'innombrables autres comme eux, éparpillés dans toute l'Italie, commença à porter ses fruits lorsque, au printemps de 46, on procéda un peu partout – parfois à titre d'essai – aux premières élections administratives. A cette occasion, non seulement le parti d'inspiration chrétienne se montra capable de tenir tête aux partis marxistes mais il fut le seul à le faire, tous les autres se révélant peu consistants.

A Nomana comme partout, la radio et les journaux diffusaient les résultats, après chaque journée électorale. « Vous voyez ? Nous ne nous sommes pas trompés », commentait-on, le soir, durant les réunions à l'oratoire. « Maintenant ce qu'il faut c'est persévérer, ne pas nous endormir sur nos lauriers. »

– Nous devons même redoubler d'efforts ; parce qu'il ne suffit pas de gagner les élections ici dans nos villages : il faut réunir le plus de voix possible pour affronter ceux des zones rouges, affirmait et répétait Luca.

Ambrogio alors, repensait à la situation dans l'armée : ainsi, comme là-bas, il y avait dans la vie civile des individus plus aptes à supporter le poids des choses, à les faire avancer pour tout le monde.

Il s'en convainquit d'autant plus après que le gouvernement légitime, d'accord avec les « alliés », eut fixé au 2 juin la date de la première consultation générale, pour le choix entre république et monarchie et pour l'élection des députés à l'assemblée constituante. Le jeune homme put vérifier de ses propres yeux que, à Milan aussi, le travail du parti d'inspiration chrétienne avait un caractère presque tout à fait volontaire ou, comme on disait alors, spontanéiste. Il avait pris l'habitude systématique de passer une ou deux fois par semaine – en revenant de l'Université – au siège provincial de la Démocratie Chrétienne, situé dans un vieil immeuble du centre, près de la Scala. Il retirait le matériel de propagande destiné à Nomana (tracts, opuscules, premières affiches) et d'éventuelles directives. L'ambiance, le style, étaient ceux de l'Action Catholique qu'il connaissait bien ; même, il se rendit compte que le parti, à Milan comme à Nomana, finissait par en être une filiation directe.

Avec l'approche des élections, au siège milanais les collaborateurs augmentaient en nombre et le matériel à retirer devenait plus abondant. Ambrogio fut contraint plus d'une fois de descendre à Milan en automobile au lieu de le faire en train parce que, sinon, il ne lui aurait pas été possible de tout emmener. Au village, pour la pose des affiches, se formèrent des équipes de garçons de l'oratoire, rieurs, qui se servaient de deux ou trois escabeaux branlants. L'un de leurs *leaders* (toujours pour employer la terminologie qui commençait à être en vogue) était Saulo, l'aîné des enfants de Celeste. Personne, ces jours-là, n'aurait pu imaginer que ce jeune garçon maigre et plein de bonne volonté renouvellerait l'aventure de Gerardo – créant en l'espace de quelques décennies une industrie évaluée à des milliards de lires – et qu'il deviendrait en outre maire de Nomana.

Partout alentour, les activistes communistes et socialistes s'affairaient eux aussi : les nouvelles qui parvenaient des zones rouges de la plaine où leur prédominance était incontestée, leur laissaient penser qu'ils pourraient gagner les élections au plan national. Pourtant ils voyaient bien que les gens du village, et de la Brianza en général, invités à choisir entre eux et les chrétiens, tendaient, au lieu de se subdiviser, à s'identifier à ces derniers. Quant à la classe ouvrière, dont ils se déclaraient en ce temps-là les seuls représentants de droit, seule une partie et – du moins en Brianza – certes pas la meilleure, était effectivement avec eux.

Un soir, devant l'usine de Gerardo, un activiste de la « bourse du travail » de Incastigo, juché sur une table, invita les ouvriers à ne pas voter pour le parti auquel appartenaient aussi les patrons. Il affirmait et répétait (de bonne foi, étant marxiste) que les intérêts des uns étaient inconciliables avec ceux des autres : il trouvait irritant de constater que les ouvriers pensaient précisément le contraire. Il termina au cri de « A bas les patrons » – les patrons en place Loreto[1], etc. Un ouvrier en salopette demanda alors la parole et, grimpant à son tour sur la table : « J'ai quelque chose à dire à propos des patrons », dit-il en dialecte. C'était un jeune homme très actif, revenu de captivité en Allemagne. Luca, qui était présent, s'alarma : était-il possible que celui-là ait mordu à la propagande des rouges ?

– Je n'ai qu'une chose à dire, s'écria l'ouvrier en haussant la voix, quand j'étais en Allemagne, et que ma famille, comme vous le savez, se trouvait dans le besoin, l'aide ce n'est pas les syndicats qui la lui ont apportée, mais les patrons. Si nous sommes des hommes dignes de ce nom, ces choses nous devons nous en souvenir », cria-t-il, « nous ne devons pas les oublier. » Et, après avoir jeté un coup d'œil circulaire, dans l'attente de possibles contradicteurs, il sauta au bas de la table tandis que plusieurs personnes approuvaient et que certaines même applaudissaient.

[1] Place Loreto est le lieu où furent pendus par les pieds les cadavres de Mussolini et des autres chefs fascistes (N.d.T.).

– Pourquoi, dit alors un vieil ouvrier en s'avançant et en s'adressant au syndicaliste, pourquoi venez-vous ici parler de place Loreto ? Pourquoi devrions-nous tuer le patron ou quiconque ? On ne doit donc parler que de tuer ? Qu'est-ce que nous sommes donc devenus ? Des bêtes féroces ?

Quand Gerardo, un peu plus tard, apprit l'incident, il en fut touché. Dans les jours qui suivirent ses fils l'entendirent répéter plusieurs fois : « Nos ouvriers (« notre maîtrise » disait-il) sont meilleurs que nous » et : « Pour ces gens, nous devons trouver le moyen de faire plus... »

Les meetings des rouges ne donnèrent pas à Nomana le résultat escompté par leurs organisateurs, pas plus que ne leur servit la conquête de la direction socialiste de la part de Pollastri – qui avait effectivement réussi à « prendre la place » de Benfatti. A un meeting devant un chantier de la vitrerie (la construction d'un autre hangar avait commencé), une querelle éclata entre l'un des dirigeants du chantier et Foresto qui s'était permis de traiter les gens de Nomana de « gens endormis ». L'autre le prit alors au collet : « Où a fini cette malheureuse du Raperio ? Qu'est-ce que vous en avez fait ? » se mit-il à hurler. « Qu'est-ce que vous prétendez nous enseigner à nous, vous qui êtes des assassins ? » Les maçons et autres ouvriers qui se trouvaient là intervinrent, séparèrent les deux hommes, poussèrent Foresto : « Va, va, tu reviendras une autre fois, maintenant laisse tomber », lui disaient-ils.

Les gens participaient de plus en plus nombreux aux meetings du parti chrétien (qui se tenaient tous à l'intérieur, dans le modeste salon de l'oratoire). Le dernier eut lieu l'avant-veille des élections. Au village la police était déjà arrivée, chargée, en principe, de surveiller l'ordre public (en pratique les bureaux de vote) et constituée de jeunes gens fraîchement incorporés, tous ex-partisans qui arboraient un uniforme flambant neuf. L'ambiance de Nomana ne leur plut pas. Certains assistèrent – alors qu'ils ne l'auraient pas dû – à ce dernier meeting de l'oratoire et, loin d'en assurer l'ordre, le perturbèrent pour la première fois sérieusement par leurs vociférations, l'un d'eux carrément pris d'une crise d'hystérie. On en vit trois ou quatre poursuivre, sur la place du village, avec des imprécations et des hurlements, l'orateur qui marchait entre Luca et Ambrogio.

Ce fait aussi fut déterminant : au vote pour l'assemblée constituante, le parti chrétien obtint 56 pour cent des voix, contre 44 pour l'ensemble des autres partis. Dans les communes voisines de la Brianza milanaise, le résultat fut sensiblement le même et, dans les villages de la région de Côme – à Visate par exemple – le parti chrétien obtint un pourcentage de voix encore supérieur.

Quant au choix institutionnel de la région, ce furent en général les voix pour la monarchie qui prévalurent. C'était pourtant davantage par réaction à la féroce propagande contraire des rouges, que par véritable confiance en une institution dont les représentants menaient depuis toujours, aux yeux du peuple, une vie peu convaincante, sinon carrément dissipée.

2

En août, Colomba arriva à Nomana avec sa mère et son père, lequel avait dans l'idée de vendre « Les Dragons », la villa héritée de Eleonora. Gerardo, Giulia, Ambrogio et Francesca (le reste de la famille était à la montagne) allèrent leur rendre visite : ils n'avaient pas vu Colomba depuis deux ans, depuis le jour de l'enterrement de la vieille Eleonora. Ils éprouvaient tous pour la jeune fille une grande compassion, en particulier Francesca qui, à présent fiancée à Andrea Marsavi, pouvait imaginer sans difficulté les affres par lesquelles l'autre était passée à la suite de la mort de son fiancé. Elle se rappelait que Manno la lui avait confiée (sur le sujet, elle ne plaisantait plus à présent) et elle aurait voulu être pour elle comme une sœur. Elle lui manifesta sa pitié gentille et l'invita avec insistance : « Viens chez nous, même tous les jours si ça te fait plaisir. Nous nous tiendrons compagnie : ici toute seule tu pourrais... t'ennuyer. » (Elle voulait dire, c'était évident, tu pourrais être triste.)

– Que dois-je faire ? Est-ce que j'y vais ? demanda Colomba à sa mère, une fois les visiteurs partis. Crois-tu que les convenances m'y autorisent ?

– Ne pense pas aux convenances ; vas-y si ça te fait plaisir, lui répondit sa mère. Du reste pourquoi pas ? Francesca est une jeune fille sympathique.

C'est ainsi que Colomba se rendit en visite chez Francesca. Elle traversa tout Nomana, par les rues pavées que la grosse chaleur rendait poussiéreuses. Elle se rappelait les avoir parcourues d'autres fois lentement, au bras de sa grand-tante Eleonora, pour aller à l'église ou en revenir. En passant devant le porche étroit de la cour de Sansone elle jeta un coup d'œil curieux à l'intérieur : les habituelles vieilles femmes y étaient assises, en train de tricoter à l'ombre des mûriers ; devant les étables on voyait toujours les charrettes chargées d'herbe et, comme dans les années passées, les hirondelles allaient et venaient en rasant la terre, heureuses d'être au monde.

La jeune fille se souvint de l'intérêt de Manno pour le nid d'hirondelles qui était dans l'entrée des « Dragons » (cette année il ne s'y trouvait plus) ; il s'était un peu moqué d'elle à cause de la petite cuvette avec du pain et du lait qu'elle avait installée à proximité des oisillons : « Tu devrais y mettre de l'eau-de-vie, pas du lait », lui avait-il dit, ou quelque chose d'approchant, avec une allusion aux soldats dont, même aujourd'hui, elle ne saisissait pas l'esprit. « Et puis je n'avais que dix-huit ans ».

Maintenant qu'elle en avait vingt et un, elle était devenue encore plus belle, tous les regards des gens qu'elle croisait le lui disaient : « tu es belle ». Sur la place, qu'elle traversait d'un bon pas, il y avait aussi, comme autrefois, beaucoup de martinets qui volaient plus près d'elle qu'ils n'auraient dû, parfois même (impertinents !) l'effleurant avec une agreste galanterie : « Tu es belle, tu le sais ? » « Tu es belle », paraissaient-ils lui crier en s'envolant ; jusqu'à ses petites chaussures qui le lui murmuraient en martelant le pavé : « Tu es belle Colomba, tu es belle. » « Bah », éludait-elle, partagée entre

contentement et tristesse. Elle passa sous le clocher qui avait des cloches toutes neuves, resplendissantes, puis devant la maison d'Igino, Igino qu'elle ne connaissait pas. Enfin ce fut le portail des Riva (tout en bois) et, au-delà, le pré avec la vieille maison qui avait été une usine, et le jardin aux arbres vert sombre. La jeune fille entra, saluée avec sympathie (ici aussi : « tu es belle ! ») par la gardienne.

Elle resta avec Francesca et Giulia l'après-midi entier. Elle s'intéressait à l'ambiance qui avait été celle de Manno, à certains faits relatifs à ses années passées ; elle l'avait si peu fréquenté, Manno, que d'apprendre tel ou tel détail de sa vie qu'elle avait ignoré jusque-là, lui donnait l'étrange impression de ne pas l'avoir réellement connu.

Francesca et Giulia n'évoquèrent pourtant pas Manno, elles eurent soin de parler avec elle de choses banales, de vacances, de détente. La jeune fille, à son tour, parla de son expérience universitaire : « Je suis inscrite en biologie à Pavie, vous le saviez ? »

Non, elles ne le savaient pas. « Mais pourquoi Pavie et pas Milan ? » lui demanda Francesca.

– Parce que, à Milan, il n'y a pas de section biologie.

– Ah bon ! dit Francesca. Moi, par contre, tu le sais, je me suis arrêtée au diplôme d'institutrice, je n'ai pas continué. Je ne sais pas si j'ai bien fait.

– Et Alma ? Elle a l'intention de continuer ou pas ? demanda Colomba.

– Elle est indécise. Elle a eu son diplôme d'institutrice le mois dernier, tu le savais ?

– Oui.

– Maintenant elle hésite encore sur ce qu'elle doit faire.

– Notre Almina, fit la mère avec tendresse.

– Notre petit chat de marbre, plaisanta Francesca.

– Demain je dois la rejoindre à la montagne, elle et Giuditta, déclara la mère, et en dialecte : « mes deux polissonnes. »

– Qui sait ce qu'elles sont en train de fabriquer, ces deux-là, dit Francesca. Mais toi plutôt continue, parle-nous de Pavie.

Colomba continua donc. Ce qu'elle disait intéressait vraiment ses hôtes, surtout Francesca, et la jeune fille appréciait cet intérêt ; elle finit par accepter de bonne grâce l'invitation de revenir le lendemain matin.

Elle revint aussi le surlendemain (Giulia était maintenant partie pour la montagne) et les jours suivants. Elle apportait avec elle, dans un sac, son travail d'aiguilles, et bavardait tout en tricotant. « Je me plais ici, chez vous », disait-elle parfois à Francesca. « Tu es là, nous nous tenons compagnie. Ma mère ? Eh bien, elle, je l'ai toute l'année. »

– Mais pas quand tu es à Pavie.

– Quand je suis à Pavie, non.

De Manno elles parlaient de moins en moins souvent.

3

Ambrogio, qui avait renoncé aux vacances pour étudier, avait continuellement la jeune fille sous les yeux. Si les autres remarquaient qu'elle était belle, encore plus le remarquait-il, lui.

En ces jours d'été l'endroit qu'il avait privilégié pour étudier était de nouveau le figuier : il s'installait dans la chaise longue, exactement comme lorsqu'il était étudiant avant la guerre, et travaillait en même temps à trois examens ; ses livres étaient entassés près de lui dans l'herbe et il alternait les matières afin de résister le plus longtemps possible sans se lever. Tandis qu'il étudiait lui parvenaient parfois du toit les soudaines prises de bec des moineaux bagarreurs et, plus rarement, du cœur des arbres, la cascade de notes de la fauvette, qui est comme la voix de l'été en Brianza. « *L'activité du syndic, outre ses fonctions de gestion – est centrée – avec une plus grande intensité et une plus grande fréquence – sur deux séries d'opérations qui conduisent à la liquidation de l'actif et du passif.* »

Parfois aussi, parvenait à ses oreilles le bavardage des deux jeunes filles, surtout lorsqu'elles se promenaient dans le jardin ou se rendaient au potager pour y cueillir quelque légume. Colomba, en effet, aidait volontiers Francesca aux petites tâches de la maison. « *La liquidation de l'actif est précédée – ou accompagnée – de la reconstruction de l'actif lui-même, ou masse active : c'est-à-dire de ce qui sert à faire rentrer dans le patrimoine du failli les éléments qui en sont sortis indûment... sortis indûment...* » « Quoi ? Éléments sortis indûment ? Bien, c'est clair. Allons, continuons » ; un véritable effort que de ne pas se laisser distraire.

D'habitude, vers cinq heures, les deux jeunes filles venaient le voir avec le plateau du thé : « Allons, puits de science », disait Francesca, « fais l'effort de t'interrompre quelques minutes. » Bien qu'engourdi il se levait promptement et mettait sa chaise longue à leur disposition ; mais la plupart du temps les jeunes filles préféraient s'asseoir tranquillement dans l'herbe en manœuvrant ce qu'il fallait pour ne pas renverser leurs tasses. Ils bavardaient alors un peu de tout et de rien.

« Quand je pense à ce que Manno a perdu ! » se disait le jeune homme qui ne pouvait s'empêcher de remarquer le charme de Colomba ; et aussi : « Elle est plus belle que Fanny, c'est indiscutable. Mais », concluait-il vaguement, « il n'y a pas que la beauté au monde. »

A la fin Francesca disait : « Maintenant il vaut mieux que nous partions, que nous ne persistions pas dans ce délit de lui faire perdre du temps. »

– Vous n'imaginez pas à quel point je regrette de ne pas pouvoir vous tenir compagnie », déclarait Ambrogio avec sincérité.

– Je veux bien te croire ! disait Francesca.

– Je ne le dis pas pour toi, c'est clair.

Colomba lui souriait pour le remercier et se levait avec Francesca ; elles ramassaient le peu de vaisselle et s'en allaient.

« *En référence aux personnes des contractants…* » Que dit-il celui-là ? Les personnes des contractants ? Ah oui… « *le principe fondamental est que le contrat a, avant tout, efficacité entre les parties (art. 1321, et 1372, premier alinéa).* » « Est-ce que, finalement, je ne me suis pas comporté comme un goujat ? Après tout, un minimum de bonne éducation m'imposerait de leur tenir compagnie, au moins de temps en temps… » Quand lui parvenait de nouveau la voix des deux jeunes filles qui peut-être, au milieu des proches plates-bandes de fleurs, parlaient de techniques de culture avec le jardinier, il lui paraissait vraiment bien ingrat de devoir fixer son esprit sur le droit de faillite, ou sur la doctrine des contrats, ou sur l'histoire économique du professeur Fanfani.

Un jour, n'y tenant plus, il se leva et rejoignit les deux jeunes filles ; à la surprise de Francesca il se mit à parler des fleurs. Mais ses informations étaient plus qu'élémentaires et le jeune homme lui-même s'en rendit compte : « Il faudrait Manno ici », conclut-il. « Lui, oui, il connaissait bien les plantes et les fleurs ; comme les animaux du reste, surtout les oiseaux. »

– Oui, dit Francesca, Manno connaissait toutes les belles choses.

– C'est vrai, reconnut Colomba. Et à Ambrogio : « Mais ce que tu dis est intéressant aussi. »

– Bah.

– Non, je parle sérieusement.

Elle était sincère. Si elle avait pu mieux lire en elle, elle se serait même rendu compte que la façon de parler de Ambrogio, concrète et pratique, était davantage faite pour elle que ne l'était celle de Manno.

Un jour, en début d'après-midi, le jeune homme fit un pas de plus : il s'offrit d'accompagner les deux jeunes filles pour une promenade à bicyclette. « Hein ? Qu'en dites-vous ? Nous sommes en août : comme ça je prendrai quelques heures de vacances moi aussi. »

– Ah enfin, tu te décides, je n'en crois pas mes oreilles, commenta Francesca. C'est un coup à faire pleuvoir malgré ce beau soleil !

Ils donnèrent à Colomba la bicyclette de Alma ; en un peu moins d'une heure ils rejoignirent le petit lac de Pusiano – l'Eupili de Parini – puis, comme s'exprima Ambrogio de façon impropre, entreprirent sa « circumnavigation ».

A la fin de la dite circumnavigation, se rappelant certains vers étudiés à l'école, Colomba demanda laquelle était la « *butte de Brianza* ».

– Une butte ? lui répondit joyeusement Ambrogio, qui n'en avait pas la moindre idée. Des buttes, ici autour, comme tu vois, il y en a un tas : pratiquement il n'y a que des buttes.

– Je parle de celle où dansait la dame de Brianza, aimée de Foscolo.

– Ah, pense un peu, je croyais qu'il s'agissait d'une citation de Parini.

– Mais non, c'est dans l'épisode où se terminent « Les Grâces », dit Colomba. Attends, nous l'avons appris par cœur et je devrais m'en souvenir un peu : « *Belle et heureuse, je la vis un jour conduire, sur la douce butte de*

Brianza, les danses et les jeunes filles » oui, c'est ça « *aux tresses noires et au sein rond.* »

– Bravo ! fit Ambrogio. Et c'est moi le puits de science ! Mais tu es bien sûre que celle-là dansait vraiment dans ces parages ?

– Oui, c'est sûr, parce qu'il est aussi question du lac. En effet, à un certain moment, elle « *se dépouille* » de sa joie et « *tandis qu'à la lune* » etc. « *Encore plus bleu ondoie l'étincelant Eupili... elle pleure avec le rossignol* ».

– Oh la pauvre ! Et pourquoi « *pleure* » ?

– Bah, chagrin d'amour je crois, je ne m'en souviens pas exactement.

Les trois jeunes gens se mirent à rire gaiement. Cette Brianza du dix-huitième siècle, un peu païenne, était très loin d'eux, elle appartenait à une autre culture, celle des nobles et des propriétaires terriens, une culture disparue comme la dame inconnue de Brianza chantée par Foscolo. Maintenant, après l'avènement de la culture « paolotta » du peuple, le type de la dame de Brianza était peut-être la Lucia de Manzoni, celle-ci, oui, encore vivante et présente parmi les gens. En tout cas cette lointaine et néo-classique aventure ne les concernait pas.

A se promener sans soucis de la sorte en bicyclette, entre les champs, les « *buttes* », les bois et le lac, en compagnie de deux jeunes filles aux jupes bariolées, Ambrogio finissait par se sentir un peu honteux : « Je ne suis tout de même pas un gamin ! » Pour se mettre en paix avec sa conscience il se disait assez lâchement (chose qui ne lui était pas habituelle) : « Au fond c'est la faute de mon père, qui m'oblige, à vingt-cinq ans à me comporter en potache. »

Que ce fût ou non la faute de son père, à quelques jours de là, sans que les jeunes filles le lui aient demandé, il leur proposa de faire une autre promenade. Francesca lui ayant rappelé qu'il y avait un court de tennis dans le jardin des Marsavi à Visate, il les y accompagna pour une partie. Colomba était une bonne joueuse, bien meilleure que les deux Riva, et elle s'amusait follement. Si bien que Ambrogio, les jours suivants, toujours avec Francesca, l'accompagna d'autres fois. Celui qui se montrait ravi de l'assiduité de sa fiancée (ses parents n'auraient jamais permis à Francesca de se rendre seule à Visate) était Andrea Marsavi, au point qu'il commettait à son tour l'incroyable sacrilège de quitter son travail pour participer au jeu. « A trois », expliqua-t-il la première fois à l'un de ses frères (il en avait huit) en sortant de la charcuterie, « ils ne pourraient pas jouer. Et puis nous sommes au mois d'août. »

– Bien sûr. Qui te dit quelque chose ? lui répondit son frère.

– Ce n'est pas la peine de me regarder comme si j'étais un débauché, s'écria Andrea avec une pointe d'irritation. J'y vais tout de même, d'accord ?

– Mais qui t'en empêche ? dit l'autre en secouant la tête, amusé.

Chez les Marsavi, usine, bureaux, maison, jardin, tout confinait et même s'entrecroisait. Du terrain de tennis, situé au milieu du jardin, on entendait

de temps en temps les cris des pauvres porcs qu'on égorgeait, poussés vers les chaînes de travail.

Andrea jouait avec force, plissant, dans les moments difficiles, son nez effilé. Il était si fasciné par sa Francesca qu'en dépit de sa courtoisie innée il s'apercevait à peine de la présence des deux autres : la joie de l'avoir près de lui jaillissait de son jeune visage.

Francesca, en retour, rayonnait. Elle attachait peu d'importance au jeu, à l'exercice duquel, – sans d'ailleurs s'en inquiéter le moins du monde – elle n'était pas très habile et qui n'était qu'un prétexte : sa lourde tresse châtain autour de la tête, elle goûtait paisiblement la proximité du jeune homme qu'elle aimait, ces bonnes heures que lui accordait la Providence. « Ce n'est pas une femme, c'est *la* femme », pensait alors Andrea qui parfois s'exaltait, c'est « *la femme éternelle* ». En ces jours d'amour il se sentait un peu poète lui aussi.

Colomba, elle, jouait pour le plaisir de jouer et se donnait à fond : son beau visage s'empourprait sous l'effet de la transpiration, ses yeux gris-bleus rieurs brillaient et, quand un coup était bon pour elle, elle poussait des exclamations joyeuses.

Ambrogio l'observait à la dérobée. De temps en temps, il échangeait avec elle et les autres quelques mots, mais surtout il réfléchissait et – chose pour lui nouvelle – se prenait à rêvasser : non, cette jeune fille ne ressemblait pas du tout à une femme grecque, comme en son temps le soutenait Manno. « Au physique peut-être, c'est vrai qu'elle a quelque chose de classique dans le visage ; mais le nez, non, et c'est une chance, n'est pas un nez grec, il ne prolonge pas la ligne du front. En tout cas, pour ce qui est de son esprit, il est exclu qu'il soit grec ». Puis : « Mais quel diable de raisonnement suis-je en train de faire ? Qu'est-ce que je sais donc, moi, des femmes grecques ? Et encore plus de leur esprit ? » Il reconnaissait qu'il n'en avait pas la plus petite idée. « Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : c'est qu'elles ne pouvaient pas avoir un esprit moderne comme celui de Colomba. » Il l'observait et l'observait encore : « Tu parles d'une femme antique ! C'est bel et bien une jeune fille d'aujourd'hui, une grande et belle jeune fille, même ; voilà ce qu'elle est. »

Une jeune fille dont, les jours passant, la présence l'enivrait toujours plus.

4

Il finit par en avoir conscience. Durant les heures d'étude, auxquelles il réservait scrupuleusement la matinée (qu'il passait maintenant, justement pour éliminer les occasions de rencontre, non plus à l'ombre du figuier, mais à l'intérieur de la maison, dans le bureau de son père), il éprouvait une croissante et extraordinaire impatience que vînt enfin l'après-midi et, avec lui, le moment de revoir Colomba. Fanny – il le constatait – n'avait jamais exercé sur lui un pouvoir d'attraction aussi fort.

« Eh ! » se gourmanda-t-il, « souviens-toi qu'il s'agit de la fiancée de Manno ! » Puis il pensa qu'il n'y avait pas lieu de dramatiser : « Comment pourrais-je ne pas m'en souvenir ? Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Allons, ne nous créons pas de marottes inutiles ».

Quant à Colomba, qui goûtait elle aussi toujours plus la présence d'Ambrogio, elle n'en faisait pas un problème : elle aussi était déterminée, comme une évidence, à rester fidèle à la mémoire de Manno, et il n'était pas question qu'elle change d'avis, justement avec son propre cousin. « Comme s'il n'y avait que cette famille au monde ! » Le seul fait qu'elle eût en tête de telles pensées aurait dû la mettre en garde, mais elle était trop simple et trop peu avertie pour s'en apercevoir.

En tout cas, plus elle fréquentait Ambrogio, et plus le jeune homme lui plaisait. Certes il n'était pas aussi brillant que Manno dont la forte personnalité l'avait en son temps éblouie. Mais, parce qu'il faisait preuve en toute circonstance d'esprit pratique, parce que jamais – bien que croyant – il n'aurait parlé de prédestination, ni ne l'aurait comparée à une petite plante, il lui paraissait au fond plutôt plus proche d'elle. « Je dois admettre qu'avec lui je me sens bien ». Pour la même raison, pour le sens pratique qui y transpirait, l'ambiance de Visate lui correspondait, avec le travail qui s'infiltrait partout, par les bruits et quelquefois aussi par les odeurs, jusque sur le terrain de tennis. Ainsi, tous les deux se tenant insuffisamment sur leurs gardes, la réciproque attraction augmentait entre eux, comme c'est dans l'ordre de la nature.

De même que le but de la nature est aussi l'union physique. Ambrogio, qui fuyait par système la sensualité – en cela éduqué avec fermeté depuis l'enfance – fut le premier à s'en apercevoir. Cela lui vint à l'improviste, à l'occasion d'un petit incident, si petit que ce ne fut même pas un incident : comme, durant une partie, il observait sans se faire voir sa compagne, celle-ci toute prise par le jeu fit quelques sauts en avant et sur le côté, si bien que sa jupe se souleva au point de découvrir ses jambes jusqu'à l'aine. Bien qu'elle eût l'habitude, dans les moments de plus grande fougue, de retenir sa jupe avec sa main libre, ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait : mais cette fois le jeune homme ne parvint pas à y rester insensible, il éprouva même une émotion que, de sa vie, dans ce domaine, il n'avait encore jamais éprouvée si fortement.

« Mince alors ! » se dit-il en accusant le coup. « Quelle secousse ! Allons, n'oublie pas que tu en as vu d'autres, toi qui as regardé la mort en face tant de fois. » Oui, mais c'était là une émotion toute différente et qu'on ne pouvait pas juguler si facilement par la réflexion. « Quel bougre d'animal je suis ! Elle est là qui joue en toute innocence, et moi je regarde ses jambes... Pas exprès, c'est vrai ; après tout je n'ai pas la tête enfermée dans un sac... »

Colomba ne s'aperçut pas de son embarras. Les deux autres non plus ne se rendirent pas compte que, durant un certain temps, Ambrogio joua comme absorbé et soucieux ; ils avaient tous les deux l'esprit ailleurs.

Au cours du retour à bicyclette, sur la route en descente qui découvrait à sa droite le grand amphithéâtre des Préalpes et, juste en dessous, au premier plan, la ferme Nomanella (cette même route que Pino et Sep avaient parcourue à pied l'année précédente, à leur retour de Suisse), Colomba roula de front avec le jeune homme. Ignorante de la tempête qui ne s'était pas encore éteinte en lui : « Tu sais que la partie d'aujourd'hui m'a vraiment plu ? » lui dit-elle. « J'ai rarement joué avec tant de plaisir. C'est vrai que jouer avec vous, avec toi Ambrogio, c'est vraiment bien. »

Le jeune homme acquiesça d'un air sérieux, trop sérieux même, par rapport à son comportement habituel, et ne répondit pas. Du coup Colomba se demanda si elle avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas. « En un certain sens oui », pensa-t-elle, « je lui ai fait un compliment et, normalement, ce n'est pas mon rôle ; ce serait à lui de me faire des compliments ». Elle sourit intérieurement : « Si j'attends que Ambrogio me fasse des compliments, me voilà fraîche ! Mais quel drôle de type tout de même ! » Elle le regarda à la dérobée, en souriant : l'autre se taisait, Francesca se trouvait un peu en arrière et pensait à son Andrea ; on n'entendait que le bruit léger des roues sur l'asphalte.

« Quel beau garçon, cet Ambrogio, c'est vraiment un beau garçon ! » Ils continuaient à avancer côte à côte : « Ma foi... nous avons l'air de deux amoureux ». Elle fut sur le point de le lui faire remarquer pour en rire avec lui : « Eh dis-moi », mais elle se trouva tout à coup embarrassé. Ambrogio – elle s'en rendit compte – lui plaisait vraiment beaucoup et il lui semblait le découvrir seulement maintenant. Elle finit par freiner un peu : « C'est... dangereux de rouler comme ça, de front », murmura-t-elle, et elle plaça sa bicyclette derrière celle du jeune homme.

« Et comment qu'il me plaît ! » constatait-elle en même temps, toujours plus surprise ; et s'adressant mentalement à lui : « Tu me plais terriblement, tu sais ! »

Ils arrivèrent aux premières maisons de Nomana. Francesca s'était rapprochée, et ils entrèrent l'un derrière l'autre dans le village ; le frère et la sœur saluaient de temps en temps quelque passant. Quand ils furent sur la place : « Écoutez, ça vous déplaît si je continue jusque chez moi ? » demanda Colomba, et elle freina jusqu'à s'arrêter.

Ambrogio et Francesca à leur tour freinèrent et s'arrêtèrent.

– Je me rappelle tout à coup que j'ai promis à ma mère de rentrer à la maison un peu plus tôt aujourd'hui. Ça me revient seulement maintenant, vous vous rendez compte.

– D'accord, répondit Ambrogio. Si tu lui as promis.

– Nous nous voyons demain matin, hein ? dit Francesca.

– Bien sûr, répondit Colomba ; il y avait dans sa voix une ombre d'incertitude que les autres n'appréhendèrent pas. Eh bien, ciao Francesca, ciao Ambrogio, et... merci.

– De rien. Merci à toi ma chérie, ciao.

– Ciao Colombina.

« Ciao Colombina » : Manno aussi l'avait plus d'une fois saluée de cette façon. Mais quel plaisir nouveau que ce diminutif dans la bouche d'Ambrogio ! C'était un peu comme être caressée par ce garçon vif, par sa voix virile... cela lui donnait un étrange sentiment de protection.

En pédalant lentement vers chez elle Colomba rêvassait. Elle arrêta la roue avant de son véhicule contre le portail des « Dragons », l'ouvrit, s'engagea pensivement dans l'entrée pavée de granit. Elle était tellement distraite qu'une fois descendue de sa bicyclette elle ne savait plus où l'appuyer : après l'avoir posée contre un mur elle revint sur ses pas pour la déplacer de quelques mètres ; tout ce qui était d'ordre pratique la gênait, et toute présence aussi, y compris celle de Graziosa, la plus très jeune fille du portier, qui l'avait saluée avec sympathie et aurait volontiers fait un brin de causette avec elle. Mais Colomba avait envie d'être seule, de se retirer dans sa chambre pour réfléchir à ce qui lui arrivait. Elle s'y dirigea avec l'intention d'éviter même sa mère, mais comme elle traversait la cour, elle se dit que non, elle ne devait pas attacher d'importance à cet engouement, elle ne devait pas en faire cas. C'est pourquoi, changeant tout à coup d'attitude : « Maman, maman, je suis arrivée », annonça-t-elle.

Sa mère était assise dans la véranda (là où la vieille Eleonora avait l'habitude de passer ses éternelles heures de solitude) : elle leva les yeux de son travail de couture et lui sourit à travers les carreaux.

Après le dîner Colomba se demanda si elle devait diminuer la fréquence de ses visites chez les Riva, et elle n'arrivait pas à prendre une décision. Elle s'endormit résolue « pour commencer » à n'y aller, désormais, que les après-midi. (« De toute façon, le matin, lui est toujours enfermé dans son bureau... » fut sa dernière pensée.)

5

Le lendemain déjà, elle ne tenait aucun compte de cette décision irrationnelle.

Ambrogio l'attirait désormais tellement que, malgré ses résolutions contraires, la jeune fille en vint même à lui rendre quelques visites par jeu, aux heures qu'il réservait à l'étude. Elle trouvait un prétexte pour passer la tête dans l'entrebâillement de sa porte : « Eh, puits de science, Francesca a dit... Cet après-midi le programme de Francesca est... Est-ce que tu es d'accord ? Je m'en vais tout de suite, je file, eh, ne te fâche pas pour si peu. »

Un matin elle l'interpella de cette façon : « Eh, puits de science, puis-je voler un instant de ton précieux temps ? Tu sais que Francesca a l'intention de préparer des radis ? Même si tu n'aimes pas ça, a-t-elle dit. Mais moi je n'entre pas dans ce complot : dis-moi quelle salade tu veux que j'aille te cueillir au jardin ? »

– Salade ? De la salade ! s'écria-t-il en secouant la tête d'un air faussement dédaigneux. Des radis ! C'est fou ! Il tapa du plat de la main sur son bureau : « Allons, laissez-moi étudier, bonnes femmes sans cervelle. »

Colomba ne bougea pas, elle souriait : « Allons, dis-moi quelle genre de légume je dois te cueillir. »

Quelle adorable créature ! Elle était vêtue de blanc comme au temps où Manno la comparait à Andromaque, attirante au-delà de toute expression. Ambrogio l'observait à la dérobée, tout en feignant le courroux ; à la fin il n'y tint plus et se leva : « Je vais t'en donner, moi, des légumes », s'écria-t-il et il courut vers elle.

Au lieu de fuir comme il s'y attendait, et mettre ainsi un terme au jeu, Colomba se recroquevilla un peu en levant les bras comme pour se protéger : quelque chose en elle, une émotion très douce, l'empêchait de se mouvoir. Ambrogio lui saisit les deux mains et les lui agita par jeu : « De la salade, hein, des radis ? Comment te permets-tu de... » Soudain, il se retrouva balbutiant : « Colomba... tu viens ici... tu » Il éprouvait une bouleversante envie de la serrer contre lui, d'approcher son visage du frais visage de la jeune fille qui paraissait attendre, la bouche entrouverte. « Que tout le reste aille au diable », criait en lui une voix toute puissante. Il allait maintenant... maintenant... « maintenant quoi ? Animal ! Manno est mort et c'est sa fiancée. Il ne peut pas te la disputer, il ne peut rien faire. Allons, vas-y, ne te gêne pas, espèce d'animal ».

Il lâcha les mains de Colomba : « Excuse-moi », lui dit-il d'une voix altérée. « J'ai failli perdre la tête. Excuse-moi. »

Colomba fit signe que non, que non, de sa jolie petite caboche : il ne devait pas le prendre comme ça, s'inquiéter, il n'était rien arrivé, ils étaient seulement en train de jouer ; et même, allons, continuons à jouer !

– Eh bien ciao, dit Ambrogio ; il tourna les talons et retourna à son bureau. Colomba resta là encore quelques instants, puis s'en alla.

Le jeune homme ne s'assit pas, mais se mit à faire les cent pas dans la pièce après en avoir fermé la porte : du calme, un peu de calme ! « Qu'est-il arrivé ? Bah, que j'aie désiré, et même physiquement, une femme, c'est naturel à mon âge. Oui c'est naturel, comme il est naturel de rêver certaines choses la nuit, d'éprouver certaines tensions physiques. Il n'y a rien de mal à ça, c'est la nature : l'important c'est de dompter la nature, la bête, de la dominer, de ne pas se laisser entraîner. Voilà. Quant au fait que Colomba... »

Rien qu'à se souvenir d'elle, le désir le saisissait à nouveau : mon Dieu quelle créature attirante ! Était-il possible qu'il existe au monde une créature plus attirante qu'elle ? « Calme-toi » Il essaya de se représenter les choses d'un point de vue strictement rationnel : « Après tout même si elle est – enfin si elle était – la fiancée de Manno, personne, maintenant qu'il n'est plus là, ne pourrait me faire de reproches si je me déclarais honnêtement. Au contraire, ceux qui s'y entendent à propos de morale – don Mario, don Carlo Gnocchi – me diraient que la vie ne s'arrête pas, qu'il n'y a pas besoin de faire un fétiche du passé, qu'il ne faut pas sacrifier un vivant, et même deux vivants, à un mort, que... Enfin, toutes ces choses. Et ils auraient sans doute raison. Absolument raison. Mais malgré tout, moi

la vilenie de prendre la fiancée de Manno je ne la ferai pas ; un point c'est tout. Ce n'est pas la peine que je m'agite : tout est dans le fait de savoir s'arrêter résolument à temps. Tout est là ». Il marchait de long en large : « Maintenant j'ai besoin de ce qui me reste de volonté. Mais mon Dieu, quelle tristesse ! »

6

Suivirent pour lui des jours très pénibles ; et, si le mois d'août n'avait pas touché à sa fin, si Colomba était restée plus longtemps à Nomana, la détermination du jeune homme n'aurait sans doute pas suffi ; leur histoire personnelle à tous les deux aurait alors été tout autre. Mais août touchait à sa fin et la famille de Colomba, un soir après dîner, vint rendre une visite de congé.

A cette occasion, le père de la jeune fille proposa à Gerardo de faire, lui, l'acquisition des « Dragons » : « avec tous les enfants que vous avez... et puis, dans peu de temps les aînés fonderont un foyer non ? » Il parlait sans se rendre le moins du monde compte de ce qui était intervenu entre sa fille et Ambrogio : « Notre Ambrogio, ici par exemple, est sur le point d'avoir son diplôme. Du reste même les autres aînés... » Il tenait, c'était évident, à se libérer de la villa qui pour lui constituait un poids.

Gerardo, à la surprise de ses enfants, lui répondit que « à la vérité » il y avait de son côté « un peu pensé » : « Malheureusement cette dépense n'entre pas dans le cadre du programme que nous nous sommes fixé, celui de procéder à un agrandissement de l'entreprise. Parce que, cher docteur, les enfants des ouvriers grandissent eux aussi, et si nous ne pensons pas, nous, à leur procurer un peu de travail, qui y pensera ? »

L'autre, médecin de profession, ne parvenait pas à comprendre si l'industriel s'exprimait de la sorte par diplomatie (« pour payer moins ? ») ou pour d'autres raisons. Ambrogio, lui, tendait l'oreille : « Papa a décidé d'agrandir, et il ne nous en parle pas ! »

– Eh bien, conclut le médecin. Essayez tout de même d'y « penser encore un peu » : si vous vous décidez, vous pourrez me téléphoner quand vous le voudrez.

– D'accord. Parce que, au fond, c'est vous qui avez raison : bientôt les garçons fonderont un foyer. Gerardo ne manqua pas d'ajouter, cédant un peu à la grandiloquence (le défaut le plus répandu des autodidactes) : « Que voulez-vous ? C'est la vie, les enfants s'avancent et nous poussent de côté. »

Le lendemain matin Colomba, nctre Colombine, partit, elle quitta Nomana, le quitta pour toujours. Parce que, ayant fait ses comptes et fortement influencé par Fortunato (« C'est tout de même le moment d'acheter, d'acheter les yeux fermés : avec l'inflation qu'il y a, si par la suite tu as besoin d'argent tu pourras toujours revendre et ainsi doubler ou même tripler ta mise »), Gerardo finit par acquérir les « Dragons ».

C'est ainsi que Colomba n'eut plus l'occasion de revenir au village. On ne revit plus dans les rues sa silhouette gracieuse, sa jeune tête bien dessi-

née, ses jupes bariolées qui étaient une fête pour les yeux de tous ceux qui la rencontraient (« Tu es belle... tu es belle... ») ; les martinets, avec leur galanterie impertinente, ne l'effleurèrent plus sur la place ensoleillée. Colomba disparut, comme avaient disparu tant d'autres belles jeunes filles avant elle, filles du peuple ou demoiselles, tapageuses ou modestes ; elle disparut, comme avait disparu Giustina, avec ses yeux sombres, ses petits sabots et sa haute silhouette trop mince ; comme avaient disparu, au fil des années, tant et tant d'autres créatures dont s'était perdue jusqu'à la mémoire.

7

Le dimanche suivant, en sortant de l'église avec son père après la messe, Ambrogio regarda autour de lui, cherchant instinctivement, mais en vain, parmi les gens qui se dispersaient, la silhouette de la jeune fille. Alors il se souvint, et éprouva de nouveau un sentiment de tristesse. Gerardo, comme c'était son habitude, s'attarda sur le parvis ; les gens étaient ceux de toujours (« Colomba est partie et tout continue comme avant, est-ce possible ? »). Tout en effet continuait comme avant ; voici le facteur Chin, qui les jours de fête avait l'habitude de se brillantiner les cheveux : avec sa tête lissée de cette façon, il avait quelque chose de citadin et pourtant d'insolite ; voici Carlaccio, ses bras pendants vers l'arrière et cette étrange allure que lui donnait sa colonne vertébrale abîmée. A quelques pas des deux industriels se trouvait arrêtée la mère de Pierello (Ambrogio l'avait saluée avec sympathie, mais seulement : « Bonjour » « bonjour », ne se sentant pas l'envie d'engager conversation) ; voici les deux cousines ex-étudiantes Tea et Isa, la première menue et pas très belle, la seconde grande bringue ; et mademoiselle Quadri Dodini qui enseignait aux religieuses à Monza. Maintenant celle-ci boitait encore plus, mais personne ne s'en apercevait, en dépit de la lenteur inhabituelle avec laquelle, s'appuyant sur sa canne, elle descendait une à une les marches du parvis.

L'un des enfants laissés libres par don Mario et qui sortaient de l'église en courant la heurta involontairement de telle sorte que Gerardo, à distance, fit le geste de la retenir ; ce fut Romualdo – « l'ivrogne communal », par chance en ce moment pas du tout ivre – qui la retint pour de bon, la saisissant à temps par un bras pour l'empêcher de tomber. Elle rougit, le remercia, puis descendit le plus vite qu'elle put les quelques marches restantes, tandis que Romualdo – qui, pour une fois, était utile à son prochain – tentait de prolonger sa bonne action en grondant sévèrement les gamins : pas le coupable, qui avait tout de suite disparu, mais ceux qui continuaient à sortir en courant et qui le regardaient sans comprendre.

– Ces enfants ! Tu as vu ? Pour un peu..., s'écria Gerardo en secouant la tête.

– Oui, les enfants..., lui répondit Ambrogio distraitement.

– Les enfants, on le sait, sont tout d'une pièce, dit à côté d'eux la mère de Pierello. Ils ne pensent à rien.

Gerardo, se tournant, acquiesça en souriant. Ambrogio, après avoir hoché la tête à son tour, lui demanda en dialecte : « Alors Ermelinda ? Comment va votre Piero ? »

– Grâce à Dieu à présent il va bien, répondit la mère. Après tout ce qu'il a passé, mon pauvre enfant.

– Il n'est pas là, n'est-ce pas ? demanda Gerardo, pour que la conversation ne tourne tout de suite court.

– Non, d'habitude il assiste à la seconde messe avec mon mari ; nous ne pouvons pas laisser tous ensemble la maison, qui est un peu isolée.

– Oui, fit Ambrogio, avec l'air de dire : « je suis au courant. »

« Maintenant que la saison est bonne, Martina m'accompagne » continua la mère, ma dernière. Je l'attends justement. A l'église elle ne veut pas rester avec moi, elle se met sur les premiers bancs, avec ses camarades de classe. Vous savez comment sont les enfants... Elle soupira, elle aussi un peu conventionnelle : « Ah, les enfants ! »

Des enfants, il en était sorti de l'église peut-être une centaine, et certains continuaient à se poursuivre au milieu des gens. Mais la plupart s'étaient désormais calmés et s'éloignaient par petits groupes, ou bien s'attardaient à bavarder sur la place au milieu des grands.

« Comme ils sont nombreux ! » pensa tout à coup Gerardo. « Et tous, pour vivre, devront travailler plus tard. Mais les postes de travail sont ce qu'ils sont : de quelle façon pourra-t-on faire face à un tel problème ? »

Pour l'heure, les enfants qui se trouvaient près de lui ne semblaient pas anxieux, ils ne se posaient pas du tout le problème. Beaucoup – à l'imitation des adultes – avaient une main dans la poche, en une attitude dominicale. Ils ne s'angoissaient pas, encore moins ne se rebellaient, enfants issus de familles qui, en majorité, avaient voté pour le parti chrétien. « Se fiant à quoi ? A la Providence, d'accord, mais aussi aux hommes, c'est-à-dire à nous qui devrons pourvoir. Et qu'est-ce que je fais, moi, en ce qui me concerne ? » Il se tourna vers son fils : « A présent il faut se décider, nous devons nous dépêcher de faire quelque chose », dit-il.

Bien qu'il eût l'esprit ailleurs, le jeune homme saisit le cours des pensées de son père : « Oui, papa. Je suis d'accord avec toi, tu le sais. »

– La voilà finalement, ma Martina, s'écria Ermelinda. Vous la voyez, elle arrive la dernière. Elle l'appela : « Martina, eh, Martina. »

Reconnaissant la voix de sa mère, la gamine la chercha du regard, la vit et son visage s'éclaira. Elle se dirigea lentement vers elle.

– Viens ici, diablesse. Quand elle eut sa petite main dans la sienne : « Allons, dis bonjour aux messieurs. »

– Bonjour, dit Martina, baissant les yeux d'un air timide.

– Ciao, brise-fer, lui répondit Ambrogio en dialecte.

Brise-fer : Piero aussi, son grand frère, l'appelait comme ça de temps en temps. Martina leva les yeux vers Ambrogio et lui sourit.

– Tu as vu que tu me réponds quand je t'appelle brise-fer, Piero aussi t'appelle comme ça, hein ?

– Oui.
– Et comment t'appelle-t-il encore, Piero ?
– Goinfrette.
– Ça c'est déjà un peu mieux, fit observer Gerardo, et, se penchant, il caressa la tête de l'enfant. Il éprouva un sentiment de tendresse, comme lorsqu'il caressait sa petite dernière : « Quelle gentille enfant ! » dit-il lui aussi en dialecte.
– N'oubliez pas de saluer Piero de ma part, recommanda Ambrogio à Ermelinda. Dites-lui que, au moins le dimanche, de temps en temps, il pourrait se montrer. »
– Merci, je le lui dirai, lui répondit la femme.
Ils se dirigèrent chacun vers chez soi.
– La dévaluation pourrait nous servir, tu comprends ? dit, reprenant son précédent discours, Gerardo qui, entretemps n'avait pas cessé de penser à l'extension de son usine. « Nous pourrions agrandir l'entrepôt ; aux prix actuels, cela fait des sous. Quant aux métiers, même d'occasion, on en trouve ; le véritable problème ce sont les bâtiments. C'est là-dessus que nous devons porter notre attention, tu comprends ? »
– Oui papa.
Gerardo fit un geste du menton pour désigner ce qui les entourait : « Il nous faut faire quelque chose. »
– Oui, je suis d'accord. « Et moi qui pensais aux filles ! Non, non, ce n'est pas exactement ça : je pensais à Colomba, pas « aux filles ». C'est différent ; enfin, de toute façon… » Écoute papa : si tu veux, je peux mettre pendant quelques mois mes livres de côté : je me rends libre et…
– Non. Tu ne mets pas tes livres de côté. Ôte-toi ça de la tête.
– D'accord.

8

En septembre de cette année 1946 (presque un an et demi depuis la fin de la guerre), Michele revint enfin au pays. Il arriva à la gare de Milan sur le coup de minuit, un jour de semaine. Comme ses compagnons de prison – une centaine, dans deux wagons accrochés en queue d'un train normal – il était ému, mais surtout fatigué. La veille, de la frontière, il avait envoyé à ses oncle et tante de Monza un télégramme les avisant de son arrivée : il était en effet au courant de la mort de son père, parce que depuis un an il y avait eu, bien que réduit, un échange de correspondance entre les *lager* et l'Italie, et qu'il avait reçu deux lettres, l'une de ses parents, l'autre de Ambrogio. Cette dernière lui avait transmis le bonjour de Tito Valli, le soldat de Nomana rapatrié de Souzdal à l'automne de l'année précédente : « Ainsi », se disait Michele tandis que le convoi entrait lentement en gare, « ils doivent déjà avoir, à la maison, une idée de ce que j'ai vécu ». Mais quelle maison ? Et était-il encore sien l'appartement de Nova, trois ans après la mort de son père ?

Il s'accouda à la fenêtre du compartiment où se trouvait déjà don Turla qui, pour lui faire de la place, se mit un peu de biais. « On est pas mal à l'étroit, hein ? » fit observer Michele.

– Jamais comme sur le char qui nous a emmenés de Krinovaïa à Oranki, tu te rappelles ? lui répondit don Turla euphorique ; à présent, question santé, il s'était assez bien remis.

– Si je me rappelle ! murmura l'autre. « Quatre cent trente-huit au départ, cent quatre-vingt-quinze à l'arrivée », récapitula-t-il mentalement. Tous les autres poussés hors des chars dans la neige un matin après l'autre ; qui sait si, et quand, et de quelle façon, on les avait ensuite ensevelis... Et ce froid torturant, et cette soif qui rendait fou, et le trou sale, plein de merde, du cabinet dans le coin, à travers lequel on recueillait avec tant de dégoût et de peine de la neige pour la boire. Et... Mais assez ; il fallait arrêter de penser à ces choses.

Don Turla, de son côté, devait être arrivé à la même conclusion, car, après avoir, étourdiment, mis son ami sur la voie des souvenirs, il essaya de l'en détourner : « Milan est... toujours la grande Milan », finit-il par affirmer faute de mieux.

Michele sourit : « Oui, cher aumônier poète. »

La Gare centrale, avec ses énormes arcades métalliques çà et là encore marquées par les traces des bombardements, était à cette heure presque déserte. Elle apparaissait plus éclairée que durant la guerre, mais encore assez peu.

– Qui sait si ma famille est là à m'attendre, murmura le prêtre, nous arrivons avec un retard d'au moins deux heures.

– Tu vois ces gens, ces petits groupes là, au début du quai ? lui fit remarquer Michele. Je crois que c'est nous qu'ils attendent. Il ajouta, soucieux : « Je me demande s'il y a aussi mon oncle et ma tante. »

Son oncle et sa tante n'y étaient pas. Il put s'en rendre compte – le train s'arrêtant avec un dernier sursaut – quand il vit accourir, émus et agités, les gens qui attendaient et qui venaient de repérer le wagon des rapatriés. « Ils n'y sont pas, ils n'y sont pas », répétait-il à mi-voix pour lui-même et pour don Turla. Ce dernier – ayant reconnu ses propres parents – quitta la fenêtre pour descendre précipitamment. Non, son oncle et sa tante n'étaient pas là, mais à leur place, oui, c'était bien lui, il vit accourir son ami Ambrogio qui criait son nom en agitant les bras : « Tintori, Michele, Michele Tintori ». Arrivé sous la fenêtre il lui saisit une main et la lui secoua : « Tu es arrivé. Dieu soit loué ! Cher Michele, enfin te voilà ! » Près d'Ambrogio se tenait une belle jeune fille, à moins qu'il ne s'agît d'une jeune femme, sa femme ? (« Il serait donc déjà marié ? Il ne me l'a pas écrit ? ») qui, le visage levé, lui souriait à son tour et hochait la tête très émue, les yeux pleins de larmes. Ce fut quand elle se mit à pleurer tout à fait que Michele la reconnut, aux grimaces infantiles de sa bouche : Francesca ! C'était Francesca, bien sûr. Et lui qui ne l'avait pas reconnue ! Quelle belle jeune fille elle était devenue ! Francesca oui, qui maintenant ne

portait plus les tresses mais le chignon[1]. Dieu du ciel, s'il y avait eu aussi ici « son » Alma ! A personne durant le long voyage de Souzdal il n'avait autant pensé, et avec tant d'intensité, qu'à Alma, « son Almina ».

– Cher Michele ! bégayait Ambrogio qui, du fait de la trop grande émotion, avait du mal à dire quelque chose de construit, cher Michele !

– Merci d'être venus, répétait Michele, penché sur eux depuis la fenêtre.

– Tu sais que jusqu'à une heure encore il y avait aussi ton oncle et ta tante ? lui rapporta Ambrogio. Puis comme on ne réussissait pas à savoir si vous arriveriez ou non cette nuit, ils ont décidé de prendre le dernier tram pour Monza. Parce que ta tante ne se sent pas très bien. Mais allons, descends, descends que nous parlions avec... plus tranquillement.

Déjà beaucoup de soldats descendaient du wagon. Michele prit dans le porte-bagages une musette à demi vide – qu'on lui avait donnée, avec l'uniforme neuf qu'il avait sur le dos, au commandement étape de Udine – et les suivit.

– *Omnia mea mecum porto*, dit-il quand il fut sur le quai, en montrant sa musette à ses amis. Francesca acquiesça en souriant, Ambrogio ouvrit grand les bras, le serra contre lui et l'embrassa : « L'important c'est que maintenant tu sois chez toi. Mon Dieu ! Ça paraît incroyable ! »

– Laisse-moi t'embrasser moi aussi, dit Francesca, c'est comme si tu étais mon frère, et elle l'étreignit à son tour. Cher Michele, lui dit-elle doucement, « nous le savons que tu es... très courageux.

– Penses-tu ! se déroba-t-il bien qu'ému par cet accueil affectueux.

– Si, c'est vrai, insista la jeune fille. Ambrogio nous racontait encore, il n'y a pas longtemps, comment, au cours de la retraite, c'est toi tout seul qui les as tous fait se remettre en ordre.

– Moi ? fit Michele, et se tournant vers Ambrogio. Tu es fou ?

– Pourquoi ? répondit Ambrogio. Le deuxième jour de la poche, à Pozdniakov. Tu l'as oublié ? (Il pensa : « le matin où est mort Bonsaver. Si maintenant il pouvait être ici lui aussi ! »)

– Ah, pour si peu, dit Michele, se rappelant enfin.

Il s'était formé beaucoup de petits cercles, un par rapatrié ou presque : il n'y avait pas que leurs parents et amis à les attendre, mais aussi des parents de militaires dispersés, surtout des mères et des sœurs, en quête de nouvelles.

– Il y a quelqu'un de mon régiment ici avec toi ? demanda Ambrogio.

– Non. Du Huitième Régiment d'artillerie, personne.

A côté d'eux, don Turla, entouré de ses proches – tous blonds comme lui et avec l'accent de Bergame, dont deux enfants plus blonds que les autres – parlait fort pour dompter l'émotion mais n'y parvenait pas : les larmes coulaient sur son viril visage émacié.

– Vous le voyez cet aumônier-là ? dit Michele. Si vous saviez par quelles choses bestiales nous sommes passés lui et moi. Tellement terribles que...

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

mais je ne veux pas parler par bribes, et de toute façon pas ce soir, je suis trop fatigué.

– Oui, tu fais bien, lui dit Ambrogio, c'est comme ça que tu dois faire.

Il était pourtant écrit que don Turla n'aurait pas encore de paix. Deux vieux époux s'approchaient de lui d'un air apeuré. Après s'être adressés tour à tour à plusieurs soldats dans la petite foule, ils étaient inutilement montés dans le train vide pour l'inspecter. Ils se tenaient serrés au bras l'un de l'autre : « Lieutenant aumônier... c'est vous le lieutenant aumônier père Turla, n'est-ce pas ? » demanda l'homme ; « on nous a dit de nous adresser à vous. »

– C'est moi, répondit le prêtre, se passant la main sur le visage pour en essuyer les larmes. En quoi puis-je vous être utile ?

– Nous sommes le papa et la maman du capitaine Riccardo Barrel de Milan, qui est arri... qui devrait être arrivé avec vous, parce que nous avons reçu l'avis du commandement militaire. Mais nous ne... nous ne l'avons pas encore vu.

– Ah, le sous-lieutenant Riccardo Barrel, corrigea don Turla, de Milan, oui. Il est là en effet. Je vais le chercher tout de suite.

– Non, précisa l'homme (sa femme, un peu courbée, le cou tendu, ouvrait et bougeait la bouche comme pour répéter les paroles de son mari), celui-là nous l'avons déjà vu : lui aussi s'appelle Riccardo Barrel, mais il est sous-lieutenant. Notre fils, lui, est capitaine.

« Du nom de Barrel, parmi les prisonniers, il n'y avait que le sous-lieutenant, il n'y avait pas d'autre Barrel, du moins parmi les officiers », se rappela mentalement le prêtre.

– Ces derniers mois, disons depuis un an, avez-vous reçu du courrier de votre fils ? demanda-t-il au couple. Ou avez-vous eu de ses nouvelles par d'autres rapatriés ?

– Non, murmura le père.

La mère, la bouche entrouverte, prononça elle aussi un semblant de non.

– Mais c'est... presque normal, n'est-ce pas ? dit l'homme angoissé, n'est-ce pas ?

L'aumônier hocha la tête, soucieux : « Oui, bien sûr. » Il chercha des yeux le sous-lieutenant Barrel et lui fit de la main signe de s'approcher. « En somme », dit-il aux deux époux, « avant l'avis du commandement, vous n'aviez aucune nouvelle de votre fils ? »

– Non. Sa dernière lettre date de décembre 42 : quatorze décembre, expliqua le père. Qui sait combien de fois il avait parlé de cette lettre.

– Cet avis du commandement, quand vous est-il parvenu ?

– Hier soir, dit l'homme, la bouche tremblante. Pour nous... vous comprenez ? Ça a été comme revivre. Vous comprenez ? De toute la nuit nous n'avons pas dormi. Et puis aujourd'hui... Pour nous, il est impossible de penser à autre chose !

Père Turla réfléchissait. « A la frontière ils nous ont dit qu'ils transmettraient tout de suite nos noms au commandement territorial pour que nos

familles soient averties... » « Excusez-moi, sur l'avis du commandement y avait-il le grade ? »

Les deux époux se regardèrent avec angoisse : « Non. Seulement le nom et le prénom. »

– Attendez un moment. L'aumônier prit à part le sous-lieutenant Riccardo Barrel qui s'était approché. « Est-ce que tu sais si tes parents ont été avertis de ton arrivée ? Est-ce que quelqu'un de ta famille t'attendait ? » lui demanda-t-il.

L'autre fit signe que non : « Non », répondit-il, « il n'y a personne. »

– Et pendant ta captivité, as-tu déjà rencontré un capitaine qui avait les mêmes nom et prénom que toi ?

Encore une fois l'autre fit signe que non, affligé : « Aucun capitaine Barrel. Je le leur ai déjà dit. »

– Oh les pauvres gens ! murmura père Turla, et il revint vers les deux époux. Il était maintenant évident qu'à cause de l'homonymie une erreur bureaucratique avait été commise. Mais le leur expliquer maintenant ! Quelle terrible compassion ils lui inspiraient !

– Il faut que vous vous adressiez au commandement duquel vous avez reçu l'avis, dit-il. Écoutez : je reste ici à Milan, demain encore » (à ces mots, vraiment héroïques, ses parents le regardèrent consternés) et je vous accompagnerai au commandement dès demain matin. Là nous éclaircirons tout ça.

– Non, nous ne pouvons pas attendre, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à demain, s'écria la mère, si nous attendons jusqu'à demain c'est fini, vous ne comprenez pas ? Riccardo ne reviendra plus.

Elle bougea un peu les lèvres sans ajouter un mot, se serra un peu plus contre son compagnon et commença à émettre, par sa bouche fermée, un étrange gémissement.

– Elle ne se sent pas bien, murmura son mari. Aidé de l'aumônier et suivi par les parents de ce dernier ainsi que par le sous-lieutenant Barrel, il la conduisit sur un banc de pierre qui se trouvait sur le quai ; il la fit asseoir et continuait à lui tenir une main. « Riccardo ne reviendra plus », ne cessait de murmurer la femme, « il ne reviendra plus. » « Mais non, que dis-tu ? » lui opposait son mari, et il regardait l'aumônier, cherchant de l'aide.

Père Turla restait là, accablé ; il se demandait ce qu'il pouvait bien faire pour ces deux malheureux, et il ne trouvait rien.

Tout à coup l'homme leva un doigt, l'aumônier remarqua que son visage s'était altéré. « Le wagon précédent », dit l'homme, « peut-être que Riccardo était dans celui-là. Nous n'avons pas regardé. »

– Mais..., dit l'aumônier. Non, écoutez...

L'homme lâcha la main de sa femme qu'une parente de don Turla se hâta de reprendre : « Occupez-vous d'elle un moment s'il vous plaît », dit-il, « je reviens de suite. » Et il se dirigea hébété vers le train.

L'aumônier le suivit : « Non, écoutez monsieur Barrel. Écoutez-moi un instant. » Il l'arrêta alors qu'il avait déjà posé le pied sur une marche et, lui passant un bras autour des épaules, se mit à lui parler.

Ambrogio fixa Michele : « Maintenant, toi viens », dit-il, se rebellant, « ça suffit. Tu ne peux pas continuer à... » Mais après avoir dit cela il fouilla dans sa poche : « Juste un instant : écoute, ici dans le train avec vous, y avait-il des bersagliers du Troisième ? »

– Oui, quelques-uns, trois ou quatre.

– Présente-les-moi s'il te plaît. Il avait sorti de sa poche une photo de Stefano, format carte postale : « Qui sont-ils ? »

– Celui-là pour commencer. Viens.

– Il s'agit de Stefano. Giovenzana Stefano, cet ami à moi de Nomana qui était dans le Troisième régiment de bersagliers, dit Ambrogio en lui montrant la photo. Il a disparu.

– Oui, fit Michele.

Mais aucun des bersagliers présents ne se rappelait avoir vu Stefano en prison.

Ambrogio n'était pas le seul à user de cette pitoyable tentative : plusieurs rapatriés étaient en effet, çà et là, en train d'examiner dans la faible lumière les photos qu'on leur montrait, demandant parfois quelques renseignements, puis les rendant en faisant signe que non de la tête.

La mère du capitaine qui n'était pas revenu s'était entretemps convaincue de son malheur et pleurait en silence, sans plus rien dire. Don Turla et ses parents se dirigèrent avec elle et son mari vers la pharmacie de la gare ; les autres soldats commencèrent aussi à s'en aller : qui vers la sortie, qui – lorsqu'ils devaient continuer en train – vers le commandement d'étape de la gare.

9

Michele, entre Francesca et Ambrogio – qui lui avait pris sa musette des mains et l'avait chargée sur son épaule –, descendit lentement l'escalier intérieur de la gare.

Ils sortirent, en passant sous les hautes arcades. Le soir estival était agréable, suffisamment chaud ; la vaste place éclairée par les lampadaires, les maisons environnantes, tout était bien tel que le soldat se le rappelait. « Milan », pensa-t-il avec une émotion renouvelée, puis : « mon pays ! » et aussi : « mon père maintenant n'est plus ». Mais il ne prononça pas une parole.

– L'automobile est là, indiqua Ambrogio qui devinait l'état d'esprit de son ami. Allons, venez.

Déjà, il lui avait communiqué quelques nouvelles : que la maison de Nomana était toujours la sienne et attendait d'être mise à son nom après la mort de son père, mais qu'elle était actuellement occupée par des réfugiés ; que ses oncle et tante voulaient qu'il aille habiter chez eux à Monza, au moins jusqu'à ce que la maison fût libérée (« Pour cela il faudra des mois,

peut-être des années, bien sûr ») et qu'ils lui avaient à cette fin préparé une chambre ; et aussi que Michele, à les entendre, aurait dû se rendre à Monza cette nuit même. « Ils sont fous, nous leur avons bien expliqué que ce n'est pas possible : à Nomana tout le monde t'attend, si nous arrivons sans toi ils nous lyncheront. » Francesca acquiesçait, en souriant. Ambrogio lui avait aussi annoncé la mort de Manno (« Dans mes lettres je ne t'en ai pas parlé parce que... Enfin, tu comprends. »)

– Combien de lettres m'as-tu écrit ?

– Pour être exact, trois.

– On ne m'en a donné qu'une.

L'automobile parcourut les rues de Milan vers la place Loreto. Michele, maintenant, pensait surtout à Manno, mais il ne négligeait pas de regarder autour de lui : l'ampleur des dévastations était incroyable, les traces en étaient toujours très visibles, mais on devinait, même dans l'obscurité, que l'activité et la vie avaient repris. Ils dépassèrent une jeep : « Ce sont des Américains, n'est-ce pas ? »

– Oui, répondit Ambrogio.

– Quelle bénédiction les Américains ! dit Michele. Je ne sais pas encore comment vous les voyez ici, mais si nous sommes restés en vie c'est à eux que nous le devons, au soja qu'ils ont envoyé en Russie, exprès pour nous prisonniers. Alors que nous étions en guerre. Est-ce qu'on connaît en Italie cet épisode du soja ?

– Non.

– En Autriche, j'ai vu qu'avec les Russes ils ne plaisantaient pas ; nous ne nous sommes sentis vraiment libres que lorsque nous sommes entrés dans leur zone.

– Ce sont de braves gens, reconnut Ambrogio. Heureusement qu'ils sont arrivés. D'ailleurs, si l'on exclut les rouges, tout le monde ici les considère avec sympathie, parfois même avec une admiration un peu excessive.

Après Milan, on traversa Sesto San Giovanni dont les murs étaient un peu partout couverts d'inscriptions communistes et socialistes, avec des dessins de faucilles et de marteaux. Michele en fut secrètement alarmé, même si Ambrogio, qui s'en rendait compte, avait soin de lui dire : « Il ne faut pas être inquiet, ils n'y arriveront pas. Il y a toujours ici les Américains et les Anglais, et ils y resteront tout le temps que ce sera nécessaire. Et puis, après les élections de juin, il est clair qu'ils sont en minorité. »

– Ce sont des salauds qui n'ont pas la plus petite idée de ce qu'est réellement le communisme, murmura Michele. Il y a à peine... combien ? quatre jours, en Galicie, nous avons stationné plus d'une heure à côté d'un train de marchandises fermé bondé d'hommes, de femmes et d'enfants polonais déportés. Vous auriez dû entendre comment les enfants criaient et réclamaient à boire. Si l'on connaissait en Italie ce seul fait des déportations... Mais je vous raconterai après, dit-il avec lassitude.

– Les rouges dans les usines essaient d'intimider les autres ouvriers, de les pousser à faire ce qu'eux voudraient, expliqua Ambrogio, mais les autres

ne restent pas passifs, et en général ils leur tiennent tête ; ceux de l'Action Catholique et des Acli surtout : une chose magnifique. Tu ne sais pas ce que c'est que les Acli ? C'est l'organisation nouvelle des ouvriers chrétiens : c'est le pape qui l'a voulue. Nous en reparlerons calmement.

– Vous pouvez être sûrs que je m'y mettrai moi aussi à leur tenir tête, à ces inconscients, à ces assassins pour le bien, dit Michele avec détermination, par tous les moyens dont je dispose, si faibles soient-ils.

10

Après Sesto, Monza. Ici l'ambiance – pacifique, traditionnelle – était par contre détendue, comme dans la campagne et les villages de la Brianza, un peu plus loin. Michele, à présent, se remettait à penser à Alma et, avec son image, lui revenaient deux vers qui – se rythmant à la cadence du train – lui avaient tenu compagnie durant l'interminable voyage de Souzdal à Milan : « *Seigneur qui vouliez créer – pour moi cet amour lointain...* »[1] Bientôt il allait vraiment revoir Alma ! C'était désormais une question de minutes... Incroyable !

Ils entrèrent dans une Nomana ensevelie dans le sommeil. La grille du jardin était pourtant ouverte, l'automobile la franchit et, ouvrant avec ses phares de fugitifs éventails de lumière entre les buissons du pré, alla s'arrêter près de la porte de la maison. Ambrogio éteignit le moteur, les trois jeunes gens descendirent. Il était presque deux heures.

Ils virent, à travers une fenêtre, s'allumer la lumière des escaliers, puis celle du vestibule.

Rodolfo – treize ans, en pyjama et pantoufles – vint ouvrir la porte. « Alors ? Est-ce que Michele est avec vous ou non ? Ah, le voilà, ciao, ciao Michele ! » dit-il en criant presque. « Passé minuit nous ne t'attendions plus et nous sommes allés dormir. Comment vas-tu Michele ? »

L'officier lui serra la main : « Tu dois être Rodolfo, si je ne me trompe pas. »

– Oui. Le garçon le regardait avec curiosité : l'hôte portait un uniforme neuf de l'armée italienne, de cette couleur kaki à l'anglaise, mais on comprenait bien qu'il avait dû en voir pas mal ! Il tenait d'une main sa musette à demi vide, neuve elle aussi : il ressemblait à un pauvre qu'on aurait revêtu de pied en cap. Rodolfo s'émut : « Allons viens, entre », lui dit-il, « entre. » Et, se tournant vers les escaliers : « Braves gens, population », cria-t-il, « descendez, descendez tous ! Michele est arrivé. »

– Ne crie pas comme ça, le réprimanda Francesca. Tu es devenu fou ?

Mais le garçon, toujours tourné vers les escaliers continuait : « Réveillez-vous population : il y a Michele, il y a Michele, descendez. »

[1] Extrait d'une célèbre poésie de Carducci, tirée d'un texte du Moyen Age (N.d.T.).

Tous les trois entrèrent dans la maison derrière lui, tandis que l'étage commençait à s'animer. « Il manque seulement Fortunato et Pino », dit Ambrogio à Michele. « Tous les autres sont là. »

– Je te prépare tout de suite quelque chose, un petit en-cas, dit Francesca en ôtant prestement son pardessus. Si tu veux te rafraîchir en attendant... Tu te rappelles où est la salle de bains, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr, répondit le jeune homme en souriant.

Mais, alors qu'il allait quitter le vestibule, Alma parut en haut de l'escalier : elle portait une robe de chambre de laine bleue clair, ses tresses châtain descendaient sur sa poitrine, comme autrefois, et elle souriait de sa belle façon énigmatique : « Oh, Michele, cher Michele », dit-elle d'une voix douce en tendant une main vers lui ; et elle s'arrêta, semblable à une petite statue.

– Alma, s'exclama Michele dont le cœur, tout à coup, s'était mis à battre à se rompre. Almina !

– Allons, cria Rodolfo, toujours ému, à sa sœur. Descends, ne reste pas là comme une empotée.

Derrière Alma surgit Giudittina – onze ans, en pyjama, ensommeillée, ses cheveux réunis en une unique tresse – qui, au lieu de s'intéresser tout de suite à Michele, cria à l'adresse de Rodolfo en l'imitant : « Population, descendez population » ; puis elle conclut : « macaque ! » Après quoi elle s'adressa à Michele et, corrigeant son attitude, le salua.

Mais Michele n'avait d'yeux que pour Alma : c'était donc bien elle, elle existait vraiment, elle était vraiment de ce monde et elle était ici... « Oh mon Dieu je te remercie. Tu m'accordes cela ! » se répétait-il avec une terrible émotion. Il se rappelait en quelles occasions démentes il avait pensé à elle, mais maintenant il ne devait pas remâcher, il ne devait pas dramatiser, il devait se comporter de la meilleure des façons pour lui faire bonne impression. Mais quelle était la meilleure des façons ? Il se sentit pâlir, tout son sang affluait à son cœur ; que lui arrivait-il ?

– Alma, répéta-t-il, sans bouger lui non plus, avec la soudaine impression que s'il avait fait un seul pas il aurait pu tomber.

Alma se mit à descendre l'escalier, inconsciente du tumulte qu'elle suscitait : elle descendait, gracieuse, souriante, le col de sa robe de chambre bleu pâle relevé autour de son cou mince, ses pieds chaussés de mules de satin, bleues elles aussi ; arrivé devant lui elle lui tendit avec naturel une main que le jeune homme serra à peine : « Je te retrouve, Alma », murmura-t-il.

– Tu as dû en voir, Michele, dit la jeune fille, depuis ce jour – tu te souviens ? – où tu nous as rendu visite la dernière fois.

Lui acquiesça. « Oui, j'en ai vu vraiment beaucoup. »

– Ambrogio nous a expliqué que si tu es vivant c'est grâce à... non par un, mais beaucoup de miracles à la suite.

– C'est vrai, c'est tout à fait vrai. Mais maintenant... Il s'interrompit.

– Mais maintenant ?

– Je te vois.

Elle sourit comme à une réplique extravagante. Elle hésita un peu, puis : « Tu as toujours l'intention de devenir écrivain ? » lui demanda-t-elle.

– Eh ! Que pourrais-je faire d'autre ?

– C'est bien. La jeune fille sourit de nouveau : cela, se disait-elle, expliquait les façons un peu étranges du jeune homme. Elle pensait aussi, candidement : « Avec un écrivain je devrais me sentir intimidée, et pourtant non ».

Comme elle était charmante ! A vrai dire, Michele ne la trouvait pas tout à fait semblable au souvenir qu'il avait d'elle, et, malgré cela, elle répondait plus que jamais à son attente : « Ses chefs-d'œuvre, Dieu sait vraiment bien les faire ! » pensa-t-il, « autrement mieux que nous, avec notre imagination ! » et il aurait voulu le lui dire. Mais il lui venait à la bouche des mots qui étaient davantage des hymnes que des mots, et en prononcer un seul équivalait à lui faire une déclaration d'amour, une folie. « Quel âge as-tu maintenant ? » lui demanda-t-il.

– Dix-neuf ans.

– Ciao, cria à ce moment-là Giudittina qui, descendue à son tour au rez-de-chaussée et restée jusque-là muette, entendait elle aussi faire fête au jeune homme : « Bienvenue ! » et elle fit mine de lui sauter au cou. Mais Rodolfo qui l'attendait au tournant, la saisit par sa tresse et la lui tira, disant : « A qui, macaque, hein, à qui ? »

– Allons vous deux, fit Alma, vous trouvez que ce sont des façons ? Et, éloignant d'une main Rodolfo : « Dis bonjour comme il faut », dit-elle à Giudittina.

Giudittina tendit la main au soldat et esquissa une courbette : « Bonsoir, enfin, bonjour », murmura-t-elle.

– Bonjour ou bonsoir ? demanda Michele en lui retenant la main. Qu'est-ce que tu fais ? La timide avec moi ?

– Eh, dit-elle, je dois le faire par bonne éducation. Sinon eux vont m'attraper.

L'officier acquiesça, amusé.

Ambrogio était sorti pour mettre l'automobile au garage, Francesca était dans la cuisine. « Viens », dit Alma à Michele. « Installons-nous dans la salle à manger. »

Elle le précéda, alluma les lumières de la pièce. Le jeune homme la suivait, ravi. Il remarqua que la taille de la jeune fille, serrée par le cordon de la robe de chambre, était très fine, virginale.

Ils s'assirent à table, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Michele aurait voulu que le temps s'arrête, qu'ils puissent rester comme ça tous les deux dans la salle à manger à se contempler, dans le silence rythmé par le faible *tic, tac, tic, tac* de la pendule. Quel merveilleux, quel incroyable moment – se disait-il – que celui qu'il était en train de vivre ! C'était un de ces moments qui, dans la vie, compensent tous les autres, si tragiques.

Giuditta et Rodolfo les avaient suivis dans la pièce. Le soldat leur sourit, mais il avait du mal à s'intéresser à autre chose qu'à Alma. Elle le regardait

elle aussi, de ses yeux bruns et honnêtes, un peu surprise par son comportement. Elle finit par exprimer la pensée qu'elle avait formée peu avant : « Les écrivains sont toujours un peu étranges », dit-elle.

Michele hocha la tête et haussa un peu les épaules, comme pour dire : « Qu'est-ce qu'on y peut ? »

– Dis-moi, proposa la jeune fille, pourquoi ne me racontes-tu pas un... miracle ? Je veux dire, l'un de ces hasards par lesquels tu es passé ? Mais tout de suite elle se reprit : « Non, non pas maintenant ; qu'est-ce que je dis ? Ce n'est pas le moment. »

– Pourquoi ? Si ça te... il se reprit pour inclure, avec effort, les autres : « si ça vous fait plaisir. Voyons un peu, un miracle... », fit Michele, et en même temps il pensait : « Mais pourquoi en chercher un autre ? Est-ce que ça ne suffit pas, toi, comme miracle ? En a-t-on jamais vu un plus beau ? ». « Donc, voyons... Eh bien, une espèce de miracle – attention, je ne plaisante pas – c'est saint Antoine qui l'a fait une fois pour un aumônier de Bergame, un certain père Turla qui est arrivé ce soir en même temps que moi à Milan. Ambrogio et Francesca l'ont vu. »

– Oui, c'est vrai, confirma Francesca qui entrait à ce moment-là dans la pièce pour prendre de la vaisselle. Peut-être qu'il est encore là-bas, à la gare centrale, pauvre père, à essayer de réconforter ces deux malheureux.

– Deux malheureux ? demanda Alma.

Rodolfo et Giudittina qui, dans l'attente du récit de Michele, s'étaient eux aussi assis à la table, regardèrent leurs sœurs aînées d'un air contrarié, montrant par là ne pas apprécier leurs interventions.

– Les parents d'un soldat qui n'est pas revenu, expliqua le jeune homme à Alma ; mais il n'ajouta rien pour ne pas l'attrister : il existe bel et bien les raisons de la vie et pas seulement celles de la mort. Les deux enfants, les avant-bras appuyés sur la table et le menton dans les mains attendaient toujours, en le regardant.

– Je dois préciser, dit Michele, que je n'ai pas assisté moi-même à ce miracle, parce que je ne faisais pas partie de cette colonne qui était pratiquement toute composée de chasseurs alpins. Mais père Turla me l'a raconté et confirmé plus d'une fois. Certains jours, où la faim nous tenaillait, il m'est arrivé de l'entendre dire : « Ah, si saint Antoine faisait encore le miracle du pain ! » Bref, mes enfants, il était arrivé ceci : cette colonne de chasseurs prisonniers marchait désormais depuis quinze jours, pratiquement sans jamais manger, vers un endroit horrible qui s'appelle – ou plutôt qui s'appelait – Krinovaïa. C'était en février, en plein hiver, beaucoup étaient déjà morts de froid et de fatigue, mais surtout de faim, parce que, pour le reste, les chasseurs, en principe, auraient dû résister. Donc, père Turla était en queue de la colonne, avec les plus épuisés qui marchaient en se traînant ; si l'un d'eux tombait, personne n'était plus en état de le soulever, et les gardes alors...

– Alors ? demanda Giudittina épouvantée en se couvrant la bouche de ses mains.

– Enfin une situation très moche, vraiment moche. « S'ils avaient seulement un morceau de pain », se disait l'aumônier, et il repensait à saint Antoine de Padoue qui a multiplié le pain pour les pauvres. « Mais qui est plus pauvre que nous en ce moment, nous qui n'avons plus qu'un peu de souffle pour rester en vie ? » Forcément, il finit par le dire aussi à saint Antoine, ça se comprend : « Saint Antoine, réponds-moi : qui est plus pauvre que nous, hein, qui ? » Il se fâchait presque : « Écoute-moi bien : si tu ne refais pas pour nous ton miracle, ici et maintenant, tu es injuste ». Et il insistait, vous comprenez ? Parce que c'était un de ces moments où une seule pensée vous occupe et devient une espèce d'idée fixe.

– Michele ne parle pas pour rien dire, prévint Ambrogio qui venait d'entrer discrètement. C'est une chose que j'ai éprouvée moi aussi.

– Moi aussi, affirma Giudittina.

– Oh, toi, fit Rodolfo avec dédain.

– Donc, la colonne était arrivée à un village d'isbas, qui sont des petites maisons avec des toits de paille – presque tous les hameaux de Russie sont comme ça – et l'aumônier a commencé à dire : « Tu vois saint Antoine, le pain tu pourrais par exemple me le faire trouver ici, dans la neige, là où se trouve cette tache qui ressemble justement à une miche ». « Pauvre de moi », pensait-il en même temps, « qui vois du pain partout ! » Pourtant cette chose sur la neige semblait vraiment être une miche : l'était-elle vraiment ? Père Turla se frotta les yeux : « Voilà que maintenant j'ai des visions », fit-il en continuant, tout en marchant, à fixer cet endroit. La forme se trouvait à peine à un pas ou deux hors de la piste, toute la colonne lui était passée à côté. Quand il est arrivé à sa hauteur, il s'est baissé, a allongé la main et l'a ramassée : c'était vraiment un pain, un gros pain russe, à peine recouvert de neige.

Giudittina frappa la table de la paume de ses mains.

– Pour mieux s'en assurer l'aumônier l'a brisé en deux : il n'y avait pas de doute, c'était vraiment un pain, un pain frais, pas même gelé. Père Turla dit alors : « Eh, regardez : saint Antoine a fait un miracle » et il montrait le pain aux soldats épuisés qui n'en croyaient pas leurs yeux ; puis il l'a coupé en petits morceaux et il l'a mangé avec eux.

Michele, tout en parlant, s'était adressé davantage aux enfants qu'à Alma. Quand il eut fini, il arrêta son regard sur le visage de la jeune fille, hocha la tête et dit gravement : « Je sais que cela peut faire penser à un conte, à un de ces *fioretti* de saint François : mais aussi vrai que Dieu existe, ce fait est arrivé. Non seulement père Turla, mais aussi d'autres me l'ont rapporté, dont un chasseur alpin de la Cuneense qui a mangé un peu de ce pain. D'après ce qu'on a essayé de reconstruire ensuite, le pain avait dû être déposé sur le parcours de la colonne par quelque femme russe : parce que les paysannes en Russie ont encore l'âme chrétienne et bonne ; seulement, à ce moment-là, elles devaient faire très attention parce qu'il était défendu d'aider les prisonniers. De toute façon, saint Antoine l'aura inspirée, puis aura fait trouver ce pain à père Turla qui l'implorait. »

– Pourquoi une femme russe ? intervint Giudittina. Il n'y a pas besoin. Saint Antoine, le pain, il peut le créer même de rien.

– Alors ça n'aurait pas été du pain russe, lui expliqua Rodolfo, pour une fois avec gentillesse. Tu ne comprends pas ? Ç'aurait été du pain italien, parce que saint Antoine est de Padoue.

– Ah oui c'est vrai.

Michele regardait le beau visage attentif de Alma : comme ça lui paraissait naturel de parler de choses semblables devant elle ! « En sa présence mon beau Moyen Âge revit... »

On entendit la voix de Francesca qui, dans l'antichambre, informait son père et sa mère de l'arrivée de Michele.

– Oh, je suis désolé, dit le jeune homme, revenant d'un seul coup au présent, je suis désolé d'avoir réveillé tout le monde. Je... je n'aurais pas dû accepter de venir ici à cette heure.

– Il ne faut pas dire ça, le pria Alma. Elle ajouta : « Avec nous tu ne dois pas te gêner, je t'en prie. Nous t'aimons vraiment beaucoup. »

– Oui, je le sais, dit le jeune homme, je le vois bien... et il se remit à la contempler.

Mais sa contemplation fut tout de suite interrompue par l'entrée dans la pièce de Gerardo et de Giulia, et par les inévitables civilités. Le père et la mère de Alma plaisaient à Michele : Giulia, parce qu'elle donnait l'impression d'être la mère non seulement de ses enfants, mais de tous (avant de partir, Michele, une fois, l'avait même dit, et maintenant il se le rappelait). Gerardo lui plaisait à cause de son infatigable activité d'entrepreneur. Il avait vu en Russie à quoi peut conduire le manque ou la rareté d'entrepreneurs : « ces chefs très utiles dans l'incessante lutte des hommes contre la misère », comme il les voyait alors, convaincu *a contrario* par les analyses qui sont dans les textes marxistes. Dès qu'ils se furent tous assis de nouveau à table, Alma rejoignit à la cuisine Francesca et Noemi, qui était elle aussi descendue au rez-de-chaussée, les cheveux tout ébouriffés. La « petite statue » commença à s'affairer de telle sorte qu'elle donnait aux deux autres l'impression de vouloir soigner Michele de ses mains, et si possible en exclusivité.

11

Après l'abondante collation servie aux trois jeunes gens revenus de Milan et à laquelle ne manqua pas de s'associer le jeune Rodolfo, ils montèrent tous à l'étage. On avait préparé pour Michele la chambre de Manno : « Qui restera à ta disposition non seulement ces mois-ci, mais toute l'année prochaine et après, tant que tu voudras », lui dit Giulia. « J'espère que tu m'as bien comprise. Tu as souffert des choses terribles, mon pauvre enfant et tu ne retrouves même pas ton père en rentrant. Nous tous – et pas seulement Ambrogio – voudrions te faire sentir notre amitié. »

Sur le lit était disposé un pyjama : « Il est neuf, personne ne l'a jamais porté », lui dit encore la mère. « Pour Ambrogio il est un peu grand, mais à

toi il devrait bien aller. Je l'avais fait faire pour Manno à l'époque où nous l'attendions... » Elle s'interrompit, ses yeux se remplirent de larmes. Elle sortit de la chambre après avoir esquissé un signe de croix : pas ample et solennel comme celui que Gerardo, le chef de famille, avait l'habitude de tracer chaque soir sur le groupe de ses enfants, mais plus modeste, plus réservé.

Michele ne put pas s'endormir tout de suite, parce qu'il ne parvenait pas à se détendre, à cause de toutes ces émotions et de la fatigue. Il repensait à son père : s'il avait été en vie, c'est sûr que dans le cours de cette nuit son père l'aurait retenu pour bavarder des heures et des heures. Et au contraire... Il revoyait par moments – atroce vision – le pauvre visage paternel comme il devait être en ce moment, défait par trois ans de sépulture (« mais son esprit, par chance, n'entre pas dans cette dissolution : il est dans la gloire de Dieu, heureux pour toujours, avec maman »). Amenés par la lugubre vision, lui revenaient en mémoire les morts cannibalisés de Krinovaïa, maintenant tous réunis dans le vallon (un enchevêtrement de vingt-sept mille cadavres !), et ceux qui, à Oranki, étaient portés hors de la baraque-infirmerie au temps du typhus pétéchial. De cette infirmerie ne sortaient pratiquement que des cadavres. Un terrible soir, les malades du typhus – tous désormais convaincus de mourir – avaient fait se relever sur sa planche l'unique aumônier présent, moribond, aux yeux exorbités, grotesque en caleçon et chemise, et un soldat avait guidé sa main inerte pour qu'il leur donnât l'absolution ; l'aumônier, avec ces yeux fixes, s'était tout à coup mis à mâchonner la formule, absolvant tout le monde *in articulo mortis*. Même après avoir été de nouveau allongé sur sa planche, il avait continué à bredouiller la formule comme un automate. Pourtant il n'était pas mort : il s'agissait du père Brevi qui, par la suite... Mais assez. Père Brevi n'avait pas été rapatrié. Il était maintenant quelque part en Sibérie, avec les autres « irréductibles » qui avaient le plus fièrement résisté à l'envoûtement communiste : qui sait où ils se trouvaient en ce moment... leur courage ils le payaient cher, très cher. Retrouveraient-ils jamais leur patrie ? Mais assez, assez. Au moins pour un moment, assez avec ces choses atroces.

Pour se libérer de telles pensées – ici à Nomana, comme tant et tant de fois durant sa captivité – Michele finit par recourir à Alma. (Il était tombé amoureux d'elle justement en l'évoquant de cette façon et donc, plus que d'une jeune fille réelle, il était tombé amoureux de son image. Qu'il fût prodigieux et hors du commun que sa rencontre avec la Alma de chair et d'os ne l'ait pas déçu, il ne s'en rendait pour le moment pas du tout compte : il continuait à penser que s'était concrétisée cette antique antienne « *Seigneur qui vouliez créer – pour moi cet amour lointain...* », et il trouvait la chose naturelle ou presque.) L'incroyable, à bien y réfléchir, c'était plutôt que Alma ne fût maintenant qu'à quelques pas de lui, au-delà de quelques cloisons... Et lui restait ici inerte, comme lorsqu'il en était séparé par des milliers de kilomètres ? Il se tourna plusieurs fois nerveusement dans son lit, puis : « Arrête, essaie de te calmer », se dit-il. « Qu'est-ce que tu voudrais ?

Frapper à sa porte » (il avait remarqué laquelle était la porte de la chambre que la jeune fille partageait avec Francesca) « et lui dire… Lui dire quoi ? « Excuse-moi Alma, je te demande une bagatelle, que tu continues à dormir tranquillement, pendant que je reste ici à te contempler. » C'est ça que tu voudrais lui dire ? Allons, essaie plutôt de dormir, de ne pas demeurer éveillé jusqu'à l'aube. » A l'aube d'ailleurs, il la reverrait et pourrait la contempler à son aise, il pourrait s'exalter et… la chanter – il se tourna et se retourna de nouveau dans son lit – oui, c'est ça : la chanter, comme Béatrice… Allons, il se remettait donc à l'idéaliser ! Finalement un aspect très concret des choses lui traversa l'esprit : « Attention ! Almina appartient à une famille riche, une famille d'industriels… » Lui, en revanche, était vraiment pauvre, et de plus sans diplôme, sans métier, sans – comme on dit – « talent ni argent ». A cette considération, alors qu'il était sur le point de s'endormir, il sursauta et le sommeil le déserta. Eh bien, mais son « talent » lui, il l'avait, et comment ! La possibilité d'écrire était en lui à l'état de singulière puissance, comme s'y trouvait, par moments débordante, la puissance virile, la possibilité de procréer qu'il n'avait pourtant jamais utilisée. De plus, le Seigneur ne lui avait pas seulement concédé la possibilité d'écrire, mais aussi, à seulement vingt-cinq ans, une expérience des hommes et des choses vraiment extraordinaire, une matière première objectivement énorme…

Il finit par s'endormir : petit à petit le sommeil dissipa sa tension. Dehors, par la fenêtre ouverte, se devinait la clémente nuit de septembre en Lombardie, celle que Manno, et Stefano, et tant d'autres garçons, ne reverraient plus. Lui au contraire était de retour, ses terribles pérégrinations entre les rives de la vie et celles, fétides, de la mort, avaient pris fin ; la vie lui avait été accordée.

12

Le lendemain il se réveilla peu après les autres, qui avaient tous eu soin de ne pas faire de bruit pour ne pas le déranger (surtout Giudittina, laquelle sentait bien l'importance de tenir compte de quelqu'un qui, bien qu'indirectement, partageait ses destinées avec saint Antoine).

Quand le jeune homme descendit au rez-de-chaussée, Alma vint joyeusement à sa rencontre et le fit avec empressement s'installer dans la salle à manger pour le petit déjeuner. Ambrogio était déjà sorti (après avoir absorbé le sien debout, à la façon des paysans et des ouvriers parce que – comme à son père qui avait été ouvrier – il lui paraissait inconvenant de prendre son petit déjeuner assis, devant des pots et des cafetières). Alma fit au contraire asseoir Michele et lui apporta du café (« Tu sais il s'agit toujours de succédané »), du pain (« celui-là est bon, tout frais ») et une omelette (des œufs ! depuis quels temps immémoriaux n'en avait-il plus mangé ?). Puis elle resta à lui tenir compagnie pendant qu'il mangeait, avec

ses tresses châtain sur sa poitrine et son petit tablier de soubrette, en lui souriant gentiment.

– Ensuite si tu veux, tu pourras lire le journal. Qui sait depuis combien de temps ça ne t'est pas arrivé !

– Oui, en effet, ça m'intéresse vraiment.

Francesca et Giulia vinrent à leur tour s'assurer que rien ne manquait à leur hôte. Avant qu'il ait fini de déjeuner Ambrogio – qui s'était rendu à l'usine pour donner quelques directives urgentes (malgré la dispense paternelle, il n'avait pas tout à fait renoncé au travail à l'usine) – était de retour. « Aujourd'hui je suis libre », annonça-t-il, « je peux te conduire en auto à Monza, à Nova et où tu voudras. »

Mais sur ce point, Michele n'était pas d'accord : « Je t'en prie, pas d'auto. Prête-moi plutôt une bicyclette. »

– Pourquoi une bicyclette ? Allons arrête, tu ne sais même plus comment on monte à bicyclette !

– Non Ambrogio, je t'en prie, sors-m'en une. En plus, elle me sera utile, ces jours-ci, pour revenir vous voir.

– Revenir ? Tu es fou ? Tu es ici et tu y restes. Non mais, écoutez-le !

– Non Ambrogio, je...

Ambrogio finit par lui donner sa propre bicyclette, la même qu'avant, la sportive, de couleur bleue pâle, avec le guidon horizontal. Michele, toujours en uniforme, l'enfourcha pour se rendre à Monza en promettant d'être de retour le lendemain, alors que tous, autour de lui, le priaient de revenir le soir même. « Nous te préparerons un petit dîner », disaient les femmes. « Tu vas nous vexer sinon. » Mais, bien qu'ému, il faisait signe que non de la tête.

Quand il fut parti Almina se sentit extraordinairement seule : une sensation désagréable, qu'elle avait rarement éprouvée dans sa jeune vie. Elle se retira, pensive, en cuisine. Avant de repartir pour l'usine Ambrogio alla la trouver et lui demanda un demi-bol de succédané. « Est-ce que tu sais combien d'examens Michele doit encore passer ? » demanda Alma en lui tendant le bol.

– A l'Université, tu veux dire ?

– Oui, justement.

– Oh, le pauvre ! Pratiquement tous, parce qu'il n'en a passé que deux, et des moins importants, comme prétexte pour venir en permission. Mais il est très doué, et donc...

Il avala le succédané de café, sourit à sa sœur, frêle silhouette gracieuse avec ses tresses et son demi tablier : on aurait dit une petite fille en train de jouer. « Eh bien ciao, petit chat de marbre », lui dit-il, et il partit.

Quel jeune homme merveilleux que Michele, pensait Alma tout en faisant la vaisselle, pensive, devant l'évier. Et, si incroyable que cela lui parût, elle ne pouvait en douter : il avait eu l'air de s'intéresser à elle ; oui, à elle plus qu'à Francesca. Chose que personne n'avait jamais faite jusque là. « Et pas seulement hier soir, où il pouvait aussi bien être un peu étourdi par la fatigue, mais ce matin, tout à l'heure : c'est sûr qu'il a été très content de me

revoir. Qu'est-ce qu'il peut bien me trouver je ne le comprends pas, mais c'est sûr qu'il m'a revue avec... joie, oui, même si ça paraît incroyable, avec joie. Et tout le temps il était content que je sois près de lui, je suis certaine de ne pas me tromper ».

Sa mère vint dans la cuisine et ne devina pas son émotion, qui, cette fois encore, ne transpirait pas.

– Tu sais maman ? dit au bout d'un moment Alma, j'étais en train de me demander quelle décision je dois prendre... je veux dire concernant mes études, si je dois les poursuivre ou non.

– Oui ?

Alma était institutrice depuis quelques mois, obéissant en cela au désir de son père qui voulait que tous ses fils aient un diplôme d'études supérieures et ses filles au moins un diplôme d'études secondaires pour assurer leur subsistance. « Alors ? » dit la mère.

– L'autre jour tu as dû, je pense, avoir l'impression que j'étais plutôt contre, que je voulais arrêter. Mais je suis en train de changer d'avis.

– Eh bien, tu as encore le temps d'en décider.

– Oui, mais je crois vraiment que j'ai changé d'avis. Je pense que je m'inscrirai à l'Université, à l'École Normale Supérieure.

– Papa en sera content.

– Et toi ?

– Si tu le fais avec plaisir, pourquoi pas ? J'en serai contente moi aussi.

« Michele n'est pas riche », se disait Alma. S'il devait me choisir comme épouse, un petit chat de rien du tout comme moi, je ne devrais pas lui être un poids, mais au contraire être en mesure de l'aider. Et je le serai.

Elle ne cessa pas de rêver, même après qu'elle eut quitté la cuisine et pendant qu'elle s'activait avec entrain dans les chambres avec Noemi. « Lui sera écrivain et moi j'enseignerai. Aux heures libres de l'enseignement, chaque après-midi par exemple, je pourrai – s'il a confiance – lui servir de secrétaire : j'irai dans les bibliothèques de Milan, je ferai les recherches pour lui, pour lui éviter de perdre du temps ». Il y avait dans ses pensées un fond pratique, une disposition à l'efficacité mais, là comme toujours, en étrange contraste avec son aspect extérieur de petite statue.

« Si par hasard il ne me voulait pas (parce que, en effet, il est presque impossible qu'il me veuille vraiment pour femme, ce serait trop beau) eh bien, en tant que diplômée en lettres je serai au moins capable de mieux comprendre ses livres, qui seront... sûrement merveilleux ».

13

Les jours suivants Michele revint plusieurs fois à Nomana, mais chaque fois pour quelques heures seulement. Il le déplorait sincèrement parce que – même sans tenir compte de Alma – son point d'attache naturel il le sentait ici, dans ce milieu plein de vie, et non pas à Monza dans la déprimante maison de ses oncle et tante. C'est vrai qu'ils se montraient pleins de sollici-

tude pour lui, les pauvres, mais ils étaient tous les deux âgés, l'esprit inévitablement occupé par leurs propres problèmes et soucis de santé, sa tante surtout, qui se lamentait presque en permanence. Ils avaient pourtant, bouleversant leurs habitudes, libéré pour lui la chambre la mieux éclairée de leur appartement, et ils y avaient fait installer un lit ancien et une petite table près de la fenêtre.

Le jeune homme s'était d'abord occupé de transférer là, depuis la maison de Nova, ses quelques habits civils (maintenant trop juvéniles et étrangement inadaptés à sa silhouette), ses livres de droit ainsi que le bureau que lui avait offert son père quand il s'était inscrit à l'Université. Il entendait affronter les examens au plus tôt, l'un après l'autre : « Je dois tous les liquider jusqu'au diplôme : il faut que j'y arrive en un an, pas plus, parce que je dois absolument me prendre en charge seul. » Entretemps, il commencerait la rédaction d'un livre qui était déjà tout tracé dans sa tête.

Quand il eut installé son bureau dans la chambre de Monza, à la place de la petite table, il s'arrêta pour le contempler, et il s'enchantait : c'était pour lui, un bureau tout entier pour lui ! Qui aurait cru cela possible, là-bas dans le *lager* ? Maintenant personne ne pourrait l'empêcher d'écrire son livre : les seuls obstacles seraient le sommeil et la fatigue, au pire l'épuisement causé par trop de travail. « Mais ce sont des bêtises, des bagatelles : qu'est-ce qu'un peu de fatigue, quand on n'est pas obligé, de surcroît, de dormir dans la neige par des dizaines de degrés au-dessous de zéro, et, surtout, quand on a à manger en suffisance ? Oui, qu'est-ce qu'un peu de fatigue, vraiment une broutille ».

En même temps il ne lui serait pas difficile d'aller voir Alma, de lui parler, de la contempler. La possibilité de rencontrer Alma était sans doute le plus important de tout : cela introduirait dans sa vie quelque chose de très voisin du bonheur. Il le savourait déjà maintenant dans l'attente. Mais pourquoi tout cela lui arrivait-il à lui, alors que tant d'autres... Oui, les autres. Ces morts livides dans les cours de Krinovaïa, chacun d'eux un être humain, un destin. Et les cris de ce malheureux de Pavie, bestialement poussé dans le bidon de soupe bouillante, et... Mais assez. Il fallait savoir couper court à ces pensées. « Seigneur donne-leur le repos éternel, et conduis-les vers toi, je t'en prie, là où se trouve tout le bien ». Peut-être qu'à bien y penser, le bonheur, pour lui, n'était pas encore à portée de main... « Mais assez, allons chez les Riva. Là m'attend une compagnie sympathique et ce n'est pas le moment de penser à ces choses. En moins d'une heure de bicyclette je serai à Nomana. »

Mais il n'était pas question de rester longtemps à Nomana. Parce que, quand il était là-bas, dans ce mouvement, il repensait au programme qu'il s'était fixé ; il lui paraissait par exemple tout à coup nécessaire de demander à tel de ses compagnons de cours comment se passaient les choses dans sa faculté, rapport aux examens. Ambrogio (après avoir un peu protesté : « Ce que je te dis ne te suffit donc pas ? » « Non, toi tu fais Sciences Économiques, il faut que je sache avec précision comment cela se passe en

Droit ») trouvait alors le moyen de le faire parler au téléphone avec ce compagnon, qui – sur le point, lui, d'être diplômé – non seulement lui donnait les renseignements attendus mais, de façon inespérée, s'offrait à lui prêter ses livres : tous les livres de la deuxième, troisième et quatrième années de Droit... Une vraie bénédiction ! Alors Michele devenait impatient d'aller chez ce compagnon, de ramener tous ces livres à la maison.

La seule vue de Alma était un continuel stimulant pour lui : « Mon Dieu, ne permettez pas que je la perde, ne me la faites pas perdre. Oui, mais moi, qu'est-ce que je fais ici, inerte ? J'attends peut-être qu'un autre, ses études finies, se manifeste et... Non, Seigneur, non, cela tu ne dois pas le permettre. »

Mais le Seigneur ne le permettrait pas ; du reste, en considérant les choses avec plus de calme, Michele lui-même inclinait à le penser : si en effet il était dans les plans de la Providence qu'il écrive (« autrement pourquoi aurais-je été sauvé de cette façon à Arbousov et par la suite ? ») et puisqu'il ne pourrait pas écrire sans avoir Alma auprès de lui...

Avec la jeune fille il n'avait pas l'intention de brûler les étapes. « Ne précipitons pas les choses », s'imposait-il quand il ressentait trop fort l'envie de lui déclarer ses sentiments : « ce splendide amour doit durer toute la vie ». Alma de son côté ne lui demandait rien : mais qu'elle fût elle aussi attirée par lui, le jeune homme le devinait à maints détails : par exemple, connaissant son intérêt pour les journaux, la jeune fille avait réuni avec soin ceux qui étaient épars dans les tiroirs de la maison et s'était même rendue chez le marchand de journaux du village (le « beau Peppo » qui vendait aussi des légumes) faire l'acquisition des invendus disponibles (il s'agissait toujours de larves de journaux, formés d'un seul feuillet de quatre pages). Elle les avait ensuite donnés à Michele en souriant : « Ce n'est pas grand-chose, mais comme j'ai vu qu'ils t'intéressaient... Regarde, dans celui-ci il y a les résultats des élections du 2 juin, les tableaux au complet, tu vois ? Papa avait mis ce journal dans un tiroir de son bureau et maintenant il sert à quelque chose ». Plus tard, quand était venu pour elle le moment de quitter Nomana pour passer les derniers dix jours de septembre dans la colonie de son collège à Varenna, sur le lac de Côme, elle avait tout simplement refusé de partir.

– Mais puisque c'est une chose décidée depuis des mois, lui rappelait Francesca, perplexe.

– Allez-y vous, moi je n'ai plus envie, répondait-elle. Ça ne me dit plus rien.

Sa mère finit par intervenir : « Alma, tu te mets à présent, à dix-neuf ans, à faire des caprices ? »

– Ce n'est pas un caprice.

– Non ? Et c'est quoi alors ?

– C'est que... j'ai peur des vipères. (Ça, c'était une vieille histoire, presque une blague. Combien de fois ses frères et sœurs l'avaient-ils taqui-

née pour cette histoire de vipère qui, quelques années avant, *pour un peu* – comme ils le soulignaient – l'aurait mordue à Varenna...).

– Mais puisque tu n'as pas eu peur à l'époque ! lui rappelait Francesca qui avait assisté à l'épisode. Alma s'était malencontreusement assise sur le reptile dans le pré de la villa. Sentant bouger sous elle, elle l'avait pris et soulevé d'une main et, en petite statue qu'elle était, le tenait ainsi suspendu dans l'air, sans le jeter, sans s'échapper en criant comme les autres collégiennes. Heureusement que non loin de là se trouvait le jardinier, lequel avait promptement tué le reptile d'un coup de faucille. Blanches d'épouvante les sœurs Marcelline avaient ensuite emmené toutes les élèves à la chapelle pour remercier le ciel du danger évité. « Puisqu'alors tu as eu moins peur que moi ? Moi, oui, j'étais terrifiée, au point que sœur Tobietta m'a fait boire un Fernet, tu te rappelles ? Toi tu n'en as même pas voulu, tu n'étais pas du tout impressionnée. Et maintenant... »

– Eh bien maintenant, par contre, j'ai peur. Bref, je ne vais pas à Varenna, je vous demande de ne pas insister.

Francesca et Giudittina finirent par partir sans elle.

14

Ainsi, en cette fin de vacances estivales, seuls Alma et Ambrogio étaient disponibles pour tenir compagnie à Michele quand il arrivait à Nomana (en effet, leurs autres frères étudiants – les examens d'automne étant imminents – étaient toujours enfermés dans leurs chambres en train de potasser).

Nombreuses étaient les expériences et les nouvelles que Michele et Ambrogio avaient à échanger. Si, pour converser, ils s'asseyaient dans la maison, Alma arrivait ponctuellement avec un travail de couture dans les mains et s'asseyait à côté d'eux, intervenant plutôt rarement. Si les deux garçons sortaient se dégourdir les jambes au jardin, Alma les accompagnait, parfois sans même participer à la conversation.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? finit par lui demander son frère, un peu surpris. Tu es devenu notre petit chien ?

– Ah non, lui opposa promptement Michele, c'est notre faute, et seulement notre faute, nous qui ne tenons pas de conversation qui puisse l'intéresser. Mais, même comme ça, Alma est... sa seule présence pour nous est... une fête, plus que toutes les fleurs du jardin mises ensemble.

Ambrogio le regarda étonné, puis secoua la tête : « Certaines fois j'oublie que tu es un peu poète », dit-il. Il se mit à rire : « Sais-tu que parfois, vous autres poètes, vous êtes comiques ? »

Il se tourna vers sa sœur, convaincu qu'en cela elle serait d'accord avec lui : « Hein, Alma ? »

– Non, lui répondit Alma, Michele est tout sauf risible, et elle continua à marcher tranquillement à côté d'eux, gracieuse, avec ses deux tresses châtain qui lui descendaient sur la poitrine.

– Eh, c'est comme ça que tu me réponds, petit chat de marbre ? fit en riant Ambrogio. Alors écoute ce que je vais te dire : non seulement les poètes sont comiques, mais aussi les femmes. Mais bon, dit-il à Michele, revenons-en aux choses sérieuses : tu étais en train de m'expliquer comment les ouvriers russes voient le régime.

Michele continua sa conversation : l'argument l'intéressait et pourtant ce qui l'occupait plus que tout – comme toujours du reste – c'était la présence de Alma et, en ce moment, l'évidente signification de sa modeste assiduité : « Elle aussi m'aime, maintenant je ne peux plus en douter : « *Amor che a nullo amato amar perdona* » Nous y sommes, c'est vraiment ça et c'est très beau de l'expérimenter... »

Aux heures des repas apparaissaient Fortunato et Pino, et ils tenaient à leur tour un peu compagnie à Michele. Celui-ci, à plusieurs reprises, interrogea minutieusement Pino sur son expérience de partisan : il essayait d'en saisir l'essentiel et les détails, il semblait n'en avoir jamais assez. « Nous en parlerons encore » était chaque fois sa conclusion.

– Écoute, j'ai l'impression que tu donnes à l'aventure partisane plus d'importance qu'il ne faut, l'avertit honnêtement Pino.

Michele secoua la tête : « Ce qui est sûr c'est que – à tort ou à raison – elle finira avec le temps par compter de plus en plus, tu verras : il n'y a pas le moindre doute. »

Le dernier à arriver était Rodolfo, treize ans comme on l'a dit, et donc libre de soucis d'examens et autres préoccupations. Il revenait directement des « Dragons » où, avec le vieux portier, il tendait en cette saison des pièges aux oiseaux migrateurs. Comme il avait régulièrement les mains sales de glu, il était obligé de se les savonner et se les rincer plusieurs fois, c'est pourquoi il passait à table en retard.

– Les gars, disait-il en s'asseyant, l'esprit encore tout occupé des petits détails de la chasse aux oiseaux, vous auriez dû voir ce matin le gros-bec qui me sert d'appeau, quel phénomène ! Il ne « broquettait » pas seulement après les autres gros-becs, mais après tout oiseau qui entrait dans son champ visuel, même un moineau. Et, tout en attachant sa serviette autour de son cou : « Il "broquettait" tellement qu'on aurait dit un menuisier : par moments j'en devenais sourd. »

– C'est quoi « broquetter » ? lui demanda sa mère, en secouant un peu la tête. Pourquoi ne parles-tu pas en italien ?

– Parce que, maman, le mot juste en italien n'existe pas ; il n'existe qu'en dialecte : « broquetter » c'est-à-dire planter des broquettes, des clous. Et en effet les gros-becs – qui ont un bec gros comme ça, oui, presque aussi gros que la tête – pour s'appeler entre eux battent des... des deux moitiés du bec, et font un bruit comme quand on tape avec un marteau sur un clou.

– Les deux moitiés du bec ? fit Pino, et il éclata de rire. Non mais, écoutez-le.

– Oh ce que tu es coincé, alors ! murmura Rodolfo, enfilant sa fourchette dans son assiettée de pâtes.

Tous finirent par lui sourire avec sympathie.

Après le repas et quelques pas avec les autres dans le jardin, Fortunato et Pino retournaient à leurs livres. Ce fait aussi aiguillonnait secrètement Michele : « Et moi qu'est-ce que j'attends ? Est-ce que je peux me permettre de perdre du temps, moi ? » Certes il ne revenait pas précisément de villégiature : un peu de repos, de détente, ne pouvaient que lui faire le plus grand bien, mais... tant qu'il ne se serait pas vraiment mis au travail il n'aurait pas l'esprit en repos. A la fin, il entreprit de commencer son programme d'étude, ce qui le contraignit à espacer ses visites à Nomana.

15

A la reprise des cours à l'Université, les trois fils aînés de Gerardo, auxquels maintenant se joignait Alma, recommencèrent à faire la navette entre Nomana et Milan.

Michele, en revanche, se rendait à l'Université plutôt rarement, presque uniquement pour y passer des examens. En tant qu'ancien combattant, il avait la possibilité de demander la convocation du jury d'examen et il s'en servit tout de suite. (Une telle possibilité le surprenait d'ailleurs à chaque fois : « Il y a indéniablement du bon dans l'esprit de la démocratie », constatait-il.) Aux premiers examens – choisis parmi les plus faciles – il obtint sans difficulté la moyenne. Il en prépara alors un plus difficile, et à celui-là aussi obtint de bons résultats. Après cela il se trouva en mesure – sur la base d'un coup d'œil jeté à l'épaisseur des textes au programme – d'évaluer combien de jours d'étude il lui faudrait pour la préparation de chaque examen : la période allait de une semaine pour les plus petits, à deux ou trois semaines pour ceux – comme il les définissait – de « moyen calibre ». Quant aux plus importants cela demanderait un à plusieurs mois.

– Comment fais-tu, lui demandait parfois Ambrogio étonné, pour liquider les examens avec cette rapidité ? Gemellone avait compris d'avance que tu es une sorte de phénomène, mais explique-moi comment tu fais ! Au lycée tu n'étais pas si fort.

– Bah, avec les années on mûrit, répondait-il. Mais une fois : « Détrompe-toi. Que crois-tu qu'il me restera d'une étude menée de cette façon ? Le fait est que j'ai besoin d'avoir mon diplôme et que pour cela je ne cherche pas midi à quatorze heures ; il me suffit d'arriver aux examens avec, collé dans l'esprit, tout ce qui se trouve dans les textes, page après page, de façon à pouvoir répondre. C'est une espèce de violent jeu de mémoire, mais de mémoire à court terme. »

– Tu ne vas pas me dire que tu étudies, mais pas pour apprendre.

– Et pourtant ! J'étudie pour l'examen, pas pour après. Exactement le contraire de ce qu'il faudrait faire.

– Allons, maintenant tu ne vas pas te décourager !

– Je dois t'avouer quelque chose, Ambrogio. Je m'aperçois que je me suis trompé quand je me suis inscrit en Droit ; je n'ai absolument pas

l'esprit pour ça, la mentalité requise, et – à part la philosophie du Droit – je n'ai rien à faire de toutes ces choses que je suis obligé de me fourrer dans le crâne. C'est pourquoi finalement, la perspective d'évacuer ensuite, à la fin, chaque chose de mon esprit, ne me déplaît pas tant que ça. Même, c'est la seule perspective qui me paraît sensée : pourquoi devrais-je m'embarrasser de tout ce fourbis ?

– Mais alors tu devrais changer de faculté, étudier quelque chose d'autre, qui t'intéresse.

– Je n'ai plus le temps, parce que si je change de faculté je ne pourrai pas avoir mon diplôme en l'espace d'une année ; il m'en faudrait quatre, tu le sais.

– Oui, ça c'est vrai.

Comme cela lui arrivait autrefois quand il avait affaire à son cousin Manno, Ambrogio, maintenant, avec Michele, avait par moments la sensation d'être, oui, moins doué, mais aussi, sans doute, plus constructif. « Est-ce qu'il n'y a pas d'alternative ? Peut-être que si l'on est très intelligent, on fait nécessairement aussi des bêtises ? » Il aurait voulu aider Michele, mais de quelle façon ?

En réalité, le rythme serré auquel Michele passait ses examens l'aida, lui. Peu à peu il réduisit considérablement son assiduité aux cours, concentrant à son tour tous ses efforts dans la préparation des examens. Il pouvait lui aussi, en qualité de soldat revenu du front, convoquer la commission examinatrice et il s'aperçut que, en procédant d'examen en examen, il pourrait avoir son diplôme dans l'année académique ; il se proposa donc de le faire.

Pendant ce temps, Michele – s'en tenant toujours au programme qu'il s'était fixé – avait aussi commencé à écrire le livre de ses expériences de Russie. Très vite, celui-ci finit par l'absorber à tel point qu'il en vint, contre sa volonté, à négliger complètement l'étude, les examens, et toute autre chose.

Après un certain temps il s'accusa : « Qu'est-ce que je suis en train de faire ? J'ai besoin d'avoir mon diplôme le plus tôt possible, je dois absolument l'avoir, il n'y a pas d'histoires. » Il décida de recommencer à passer les examens : « Pas plus tard que demain je vais à l'Université et je convoque la commission. »

16

Le printemps arrivait : on le sentait aussi sur le vieux tram à soufflets qui, tanguant – et, sur des lignes droites plus longues, presque caracolant – conduisait Michele à Milan.

Entre Monza et Sesto San Giovanni, puis entre Sesto et Milan, les rails traversaient une plaine de banlieue parsemée çà et là de débris et de déchets, avec divers carrés de terrains incultes couverts de touffes d'herbes mortes hirsutes, tuées par l'hiver. Ces lieux, plus qu'aucun autre en Italie, rappelait au jeune homme la fruste désolation des *lager*. « Avec ces petits tas

de loques répandus entre une baraque et une autre : il ne faut pas que je les oublie dans mon livre... Tout de suite après les barbelés il y avait cette même mauvaise herbe, comment l'appelait déjà Un Tel d'agronomie ? Armoise. Les soldats lombards, en revanche, l'appelaient sancarlino. Quand elle est verte et qu'on la rompt, elle donne cette odeur si forte... Il sera bien que je rappelle aussi cette herbe dans le livre. » Le jeune homme sortit de sa poche un crayon et un papier plié sur lequel étaient déjà griffonnées des notes, et écrivit : *« Chiffons par terre dans le lager – sancarlini et mauvaises herbes, désolation etc »*

Une femme d'âge moyen, assise en face de lui, son sac sur les genoux, suivit avec curiosité la manœuvre en essayant de ne pas le montrer. Les autres passagers pensaient à leurs propres affaires. Le jeune homme remit papier et crayon dans sa poche et recommença à regarder dehors. Il s'aperçut qu'entre les herbes mortes et couchées pointaient déjà les nouvelles, d'une couleur vert tendre au milieu de toute cette grisaille. « Eh oui, le miracle du printemps, ici aussi dans les banlieues, comme partout ! Il faut reconnaître que la nature ne manque pas de faire son devoir, qu'elle ne faillit pas à sa tâche. Ce sont les hommes, ici comme ailleurs, qui détériorent les choses ponctuellement. » Il réfléchit : « Voilà une autre démonstration, s'il en était besoin, de la faille que l'homme a en lui. Vraiment, si l'on ne remonte pas au péché originel (pour obscur qu'il soit, car qui sait ce qui s'est passé en réalité !) jamais au grand jamais on ne pourra comprendre le comportement humain. » Toutefois, comme il était poète, la sensation du printemps naissant prenait rapidement le pas sur la réflexion : dans quelques semaines – se disait-il – les violettes sortiraient ; à Nova, sur certains talus exposés au midi, elles apparaissaient dès la mi-mars. Quelle fête, les premières violettes quand il était petit ! Il les cueillait en glissant ses petits doigts entre les herbes sèches, en rassemblait deux ou trois et les portait joyeusement à la femme d'un certain âge qui s'occupait de lui : « Sens cette bonne odeur, Ersilia. » (« Et si cette année je faisais un saut à Nova pour cueillir des violettes à Alma ? ») Ersilia, avec un soupir, accrochait sur sa poitrine les quelques violettes aux tiges inégales que lui apportait l'enfant (que de choses dans ce soupir, à bien y penser maintenant !) Les violettes feraient un bel effet dans les cheveux de Alma, autour de sa tête bien nette. « Mises en couronne : comme ça par exemple, ou de cette autre manière, ou de telle autre... » Le jeune homme imaginait la chevelure de la jeune fille ornée de différentes façons : il se la représentait avec une telle force que c'était comme s'il l'avait réellement devant lui. Pendant quelques instants la grisaille de la banlieue ne le touchait plus, il ne voyait plus les gens entassés dans le tram, les humbles gens du peuple de toujours : sur le long tram articulé voyageaient, en même temps que lui, Almina et le printemps.

« Pauvre Alma, à laquelle je ne me suis encore pas déclaré. Même si, c'est sûr, elle a bien compris que je suis fou amoureux d'elle. » Cela faisait... combien de jours ? plusieurs, au moins dix, qu'il ne la voyait pas. « D'abord le livre, je devais à tout prix finir ce chapitre ; puis dimanche dernier – alors

que j'avais décidé d'aller à Nomana – père Turla s'y est mis. » Un mot de lui était en effet parvenu : « *Que dois-je penser de toi ? Nous sommes rentrés depuis six mois et tu n'as pas encore donné signe de vie* » : c'est ce qu'il avait écrit. Michele s'était senti un peu fautif c'est pourquoi, sans perdre davantage de temps, il était allé le trouver, dimanche, dans les montagnes au-dessus de Brescia. Cher vieil aumônier ! Il semblait avoir lui aussi des difficultés à se réadapter à la vie normale... Mais bon, Alma de toute façon, il la verrait certainement aujourd'hui : elle fréquentait les cours de façon méthodique, comme une écolière, donc il la rencontrerait à coup sûr à l'Université.

Le tram entra enfin dans Milan, traversa en tanguant la place Loreto, laissa derrière lui les lugubres distributeurs d'essence dont les châssis avaient soutenu, tête en bas, les cadavres de Mussolini, de sa malheureuse maîtresse et de divers chefs fascistes, ainsi que – à ce qu'on disait – celui d'un inconnu, assassiné tout bonnement par erreur. La pensée de Michele finit par passer du printemps, de Almina et de la rustique cure de don Turla, à la foule hurlante qu'il n'avait pas vue, à son exultation autour des cadavres. Certes ces morts étaient responsables de tant d'autres innombrables morts, et pourtant quelle horreur que cette liesse autour de cadavres, même pour lui qui, des horreurs, en avait tant vues ! Il se représentait les visages, les acclamations obscènes de ces bouches grandes ouvertes. Les bêtes féroces n'en font pas tant : seuls les hommes, seule l'espèce humaine peut en venir à ces extrémités. Encore une fois le péché originel... Il devait absolument, dans son livre, réussir à la rendre cette terrible réalité du péché originel. Mais fallait-il le nommer de façon explicite ou non ? Fallait-il simplement le mettre en évidence par le biais de ses conséquences ? « Ma foi, le nommer ne serait pas mal, et plus d'une fois même, parce qu'il faut aussi réapprendre aux gens à se familiariser avec cette notion ». De toute façon ce n'était pas une chose à décider maintenant, il devait d'abord réfléchir, bien peser le pour et le contre. « Mais c'est un fait », recommença-t-il à penser, « que si l'on excluait du tableau la faille que les hommes ont en eux – faille qui se fait sentir en tout – leur histoire serait inexplicable ».

Façades, et encore façades de maisons, un grand nombre avec les yeux des fenêtre vides, tas de décombres, mais aussi nombreuses carrières de réparation ou de reconstruction. Dans les rues, de temps en temps, des camions américains ou anglais ; et, dans les vitrines du cours Buenos Aires, quelques marchandises exposées.

Porte de Venise, la ligne des tramways « ouvriers » finissait. Michele descendit, passa, sous la vieille marquise du terminus, à côté d'écrits menaçants et de dessins à la peinture rouge de faucilles et de marteaux (le marxisme, ce terrible piège pour immatures, continuait à faire des adeptes : « Imbéciles : si vous saviez ce qu'il y a réellement derrière ces emblèmes ! »). Sur plus d'un espace publicitaire toutefois on voyait quelque timide affiche neuve, avec une offre de produits : chose qui, confrontée aux inscriptions, lui apparut par contraste presque touchante. « C'est un peu comme l'herbe qui pousse en banlieue. Tu verras qu'encore une fois la vie

prévaudra sur la mort... » Il prit un tram local, plus court que celui qui l'avait amené jusque-là et aussi moins énergique, et, après avoir traversé la ville par le milieu, descendit aux abords de l'Université catholique.

17

A l'entrée de l'Université, passé l'arc surmonté de la statue du Christ bénissant, une plaque rappelait en latin les destructions de guerre « *ignivomis globis ab Anglis e caelo temere coniectis* », à présent cependant toutes réparées et transformées en souvenir, en plaque justement. Sensiblement plus loin se trouvait sur la droite le double portail de la chapelle : Michele savait que le Saint Sacrement y était exposé en permanence et qu'au moins deux personnes étaient agenouillées devant, jour et nuit, en adoration. Il entra pour une visite, l'intérieur était agréablement chauffé. Il s'agenouilla sur le banc le plus proche (muni de petits coussins de cuir, eux aussi, somme toute, confortables : « on voit bien que Gemellone est psychologue ») et pria quelques minutes intensément. Comme c'était son habitude il ne manqua pas, après avoir remercié Dieu, de remercier aussi son ange gardien auquel, cette fois, il recommanda particulièrement Alma : « Cette jeune fille, Alma, qui sera la compagne de ma vie, puis-je te demander de veiller sur elle avec la même efficacité que tu le fais pour moi ? Écoute... je pense que tu devrais faire une sorte de... société avec son ange à elle ». Il recommençait à laisser voguer à son imagination : « je voudrais saisir votre essence, voir comment vous êtes effectivement, étranges créatures faites de lumière, surtout toi je voudrais te voir, splendide compagnon qui, en certains moments, m'as aidé d'une manière vraiment audacieuse. Je ne crois pas que l'ange de Almina puisse être aussi valeureux que toi, et donc... » Il se rendit compte que ce n'était pas là, à proprement parler, une prière : « Eh bien », dit-il à l'ange, « tu m'as tout de même compris ». Il se leva, fit une profonde génuflexion au Saint Sacrement, puis, tournant un peu la tête, un signe de salut à l'ange, et il sortit de la chapelle.

Il rejoignit le premier cloître intérieur avec l'intention de continuer vers la gauche, où se trouvait le secrétariat : il allait avant tout convoquer la commission pour le prochain examen, après quoi il se rendrait dans le secteur des Lettres et de l'École Normale, situé à droite, à la recherche de Alma. La jeune fille devait probablement se trouver là-bas, puisqu'elle fréquentait les cours de façon si méthodique. Vraiment comme une écolière ! Et elle ressemblait tout à fait à une écolière, avec ces longues tresses... Une fois dans le cloître pourtant (nous ne sommes pas en mesure de dire si ce fut par une inspiration de son ange gardien, ou bien de celui de Alma, pas du tout formalisé par la précédente prière et même désormais associé au sien), le jeune homme, au lieu de se diriger vers la gauche, prit tout de suite à droite, c'est-à-dire vers les facultés de Lettres ; il irait au secrétariat plus tard.

Il consulta le tableau d'affichage de la faculté de l'École Normale pour connaître les horaires des leçons, puis consulta sa montre (« presque dix

heures ! ») : les inscrits en première année se trouvaient donc dans la salle Toniolo, non, plutôt dans la Salvadori où avait lieu le cours de littérature italienne : enseignant Apollonio. (« Apollonio, rien que ça. Eh bien, sapristi, je vais enfin le voir. »)

Tandis qu'il montait l'escalier, il se souvint des incursions débridées qu'il faisait avec Ambrogio dans ce secteur, quand ils étaient en première année : qui sait ce qu'était devenue – et où elle enseignait maintenant – cette fille d'Émilie, Nilde (« Brunilde ou Leonilde ? Qui sait ») qui avait un front bombé et la réplique si vive... Il secoua la tête en souriant. Quant à frère Bertrando (ce grand et beau qui écrivait des poèmes sur Mussolini) tout le monde savait que durant la guerre il avait été un partisan ; pas dans la montagne bien entendu, mais ici à l'Université... L'ex-soldat de Krinovaïa pouffa de rire.

La salle Salvadori, au premier étage, était grande ouverte et se vidait, le cours venant de se terminer. Apollonio n'y était déjà plus, et Alma ne s'y trouvait pas. Les étudiants – en grande majorité des filles en tablier noir – traînaient dans le couloir et beaucoup se dirigeaient lentement vers une autre salle pour le cours suivant. Michele se glissa parmi elles demandant si Alma avait été présente à celui-ci. « Riva ? – Riva ? » les étudiantes secouaient la tête ou faisaient une moue : personne ne semblait la connaître. Mais quand il précisa : « Elle a des tresses, on dirait encore une écolière » elles la reconnurent tout de suite : « Ah oui, elle y était en effet » « Elle était dans le rang devant moi », précisa l'une d'elles qui avait des lunettes et un accent méridional.

– Où peut-elle être passée ? demanda le jeune homme.

Aucune des jeunes filles ne le savait.

Avait-elle décidé de ne pas assister au cours suivant ? Dans ce cas il avait peut-être le temps de la rejoindre dans les vestiaires... Il y fila tout droit mais Alma n'était pas non plus dans les vestiaires féminins – situés à mi-chemin entre les facultés de Lettres et de Droit.

Soucieux, le jeune homme prit la direction de sa propre faculté, celle de Droit. « Quel idiot j'ai été de ne pas lui téléphoner », pensait-il, « vraiment idiot. » Peut-être que Alma, en novice qu'elle était, avait décidé de faire l'école buissonnière... Lui et Ambrogio l'avaient faite tant de fois durant la première année... Peut-être qu'en ce moment, comme un petit chat inconscient, elle était en train de sortir de l'Université avec quelque compagne, ou même compagnon de cours. Peut-être que le garçon qui l'accompagnait lui plairait sérieusement avec le temps... À moins que ce ne fût un vaurien, un de ces saligauds qui... Oui, cela aussi était possible. Michele, instinctivement, cherchait du regard des petits cailloux auxquels donner des coups de pied, comme il avait l'habitude de le faire en marchant dans les cours de Souzdal quand il était nerveux : mais ici, il n'y avait pas de cailloux. Il parcourait le long corridor où, avant la guerre, Gemellone avait répondu à son salut en l'appelant par son nom « ciao Tintori », mais maintenant il ne pouvait pas avoir l'esprit à ça. Il était tout occupé d'autre

chose ; la jalousie – à laquelle il n'était pas habitué – était une sensation très humiliante. « Quel idiot je suis de négliger Alma », se disait-il, « quel imbécile, quel crétin ! Et dire que je n'arrête pas de penser à elle. Je pense à elle à chaque heure du jour et en attendant qu'est-ce que je fais ? Je me consacre aux livres, aux examens, à un tas d'autres choses, mais pas à elle, qui est de loin plus importante que tout le reste... »

Il y avait à moitié corridor une courte bifurcation vers la bibliothèque : là se trouvait un panneau avec les horaires de Jurisprudence. Michele se demanda s'il devait jeter un coup d'œil à ces horaires. Mais non, à quoi cela lui servirait-il ? Arrivé à la bifurcation il regarda pourtant en direction du panneau. Et, debout devant lui, contre toute attente, il vit Alma.

18

Elle lui tournait le dos. Comme toutes les étudiantes elle portait le tablier noir, mais il ne pouvait pas y avoir de doute : cette raie droite sur la nuque et ces tresses ne pouvaient appartenir qu'à elle, de même que cette silhouette svelte, et cette taille fine. Un peu courbée en avant la jeune fille était en train d'examiner les horaires : peut-être ne se débrouillait-elle pas encore très bien dans ces choses.

Le cœur de Michele se mit à battre furieusement. « Qu'est-ce qui me prend maintenant ? Qu'est-ce que c'est que cette émotion ? » Il avala un peu de salive ; donc Alma était venue ici, dans le secteur du Droit, son secteur... Pour quoi faire sinon pour... se rapprocher de lui, de son univers ? Oui, bien sûr. Que serait-elle venue faire d'autre ? « Et moi, en crétin que je suis, j'étais en train de douter d'elle ! »

– Alma, l'appela-t-il à mi-voix. Il se rendait compte qu'il avait des difficultés à parler.

La jeune fille se retourna d'un bond, le vit, son visage s'éclaira puis rougit jusqu'à la racine des cheveux. « Michele, oh enfin ! » ne put-elle se retenir de dire.

Le jeune homme s'approcha d'elle : « Que fais-tu ici, dans le secteur du Droit, hein ? » essaya-t-il de plaisanter avec l'étrange voix qu'il se découvrait.

La jeune fille rougit encore davantage ; d'abord elle parut ne pas vouloir répondre, puis elle dit : « Un écrivain comme toi ne peut pas l'imaginer ? »

– Si, il le peut, lui répondit-il.

Encore une fois elle parut ne rien vouloir ajouter, mais elle dit pourtant d'un ton de reproche : « Pourquoi ne te voit-on plus depuis si longtemps ? »

– Es-tu disposée à me croire ? Je me le demandais moi aussi. Et sais-tu ce que je me répondais ? Parce que je suis un idiot.

– Oh non, protesta-t-elle.

– Écoute, moi aussi je te cherchais, c'est la vérité, et avec... (il était sur le point de dire : avec une grande anxiété, mais il ne le dit pas.) Je viens du

secteur des Lettres, de la salle Salvadori, où tu viens de finir d'assister au cours de Apollonio. Ce n'est pas vrai ?

– Si, répondit-elle, n'extériorisant qu'à peine, comme d'habitude, la joie qui lui soulevait le cœur. Mais comment le sais-tu ? Qui te l'a dit que j'étais au cours ?

– Tes petites camarades me l'ont dit, les autres filles de première année.

– Ah.

– Comme tu étais déjà partie, je suis allé te chercher aux vestiaires.

– Comment ? Dans les vestiaires des filles ? Tu ne sais pas que les garçons n'ont pas le droit d'y entrer ?

– Bien sûr que je le sais, sourit Michele. C'est pourquoi je n'ai fait qu'y passer la tête, les yeux fermés et seulement le temps strictement nécessaire ; mais tu n'étais pas là non plus. Alors je ne savais plus où donner de la tête. Certaines pensées ont commencé à me venir qui... Pensées d'idiot, justement.

– Mais que dis-tu ? murmura Alma ; ces pensées, pourtant, elle les lisait encore sur son visage.

– Eh bien, mais c'est fini. Maintenant tâchons de rester un peu ensemble, dit le jeune homme en lui entourant les épaules de son bras.

Ils s'engagèrent dans le corridor ; elle leva la tête pour le regarder dans les yeux, reconnaissante comme un agneau. « Si le recteur nous voyait », murmura-t-elle. Le contact de la main et du bras du jeune homme lui donnait une étrange, indicible sensation de satisfaction. « Pourquoi le fait-il si rarement, pourquoi ? » pensa la jeune fille. Michele aussi était ému par ce contact.

– Quelles pensées t'étaient venues ? demanda-t-elle tout à coup. Tu ne veux pas me le dire ?

– Je n'aurais pas l'air très malin.

– Je t'en prie, Michele.

– Je te l'ai déjà dit, des pensées idiotes. Mais comme elle attendait toujours : « Eh bien je t'avoue que je... enfin j'ai eu un accès de jalousie. »

Alma s'arrêta, le regarda dans les yeux : « De jalousie ? » Elle éprouva une nouvelle et extraordinaire bouffée de joie. « Si tu es jaloux, jaloux de moi, cela signifie que... que pour toi je... »

– Oui, pour moi tu. C'est vraiment ça, dit Michele.

– Oh, excuse-moi, excuse-moi, fit-elle, quelle effrontée je suis !

– Non, pourquoi ? dit le jeune homme, pourquoi effrontée ? Je ne vois vraiment pas en quoi.

– Mais si tu as éprouvé, disons, même un tout petit peu de jalousie... Oh, assez, s'interrompit Alma. Tu veux seulement plaisanter.

– Non Alma, je ne plaisante pas.

– De la vraie jalousie ? Avec... avec de l'angoisse à l'idée que peut-être je...

– C'est ça, dit-il, que peut-être tu.

– Mais tu ne comprends pas que la jalousie à mon égard n'a pas de sens ? s'écria Alma. Je ne le dis pas pour te le reprocher bien sûr, ne te méprends pas. Simplement tu dois savoir que c'est un non-sens, une chose privée de fondement. Quand je promettrai fidélité à quelqu'un, je lui serai fidèle pour toute la vie, chaque minute de ma vie, et avec joie encore ! On pourrait me hacher menu que je ne penserais pas un seul instant à manquer de fidélité.

– Quand tu promettras fidélité à quelqu'un ? dit Michele, plutôt stupidement. Qu'est-ce que ça veut dire « à quelqu'un ? »

« Oh pourquoi ne te déclares-tu pas, pourquoi n'exiges-tu pas ma fidélité ? » l'implora mentalement Alma en le regardant fixement. Puis elle eut honte : « Je ne dois pas demander à un homme comme lui, à un artiste, de se comporter comme un... enfin comme un bourgeois. Qu'il m'aime, il me le fait comprendre, même en ce moment, donc... » Ils se remirent à marcher. « Laisse-moi t'expliquer, je t'en prie », dit Alma. « Ce que je voulais te dire, ce que tu dois bien comprendre, c'est que ça n'a pas de sens d'être jaloux à cause de moi. Parce que ce serait une souffrance inutile, tout à fait absurde. »

« Ah, voilà, comme ça c'est un peu mieux », pensa Michele.

– Peut-être que je ne sais pas bien m'exprimer..., poursuivit Alma. En somme je veux dire que moi, à l'homme que j'aimerai je serai fidèle pour toujours. C'est depuis que je suis petite que je me réserve pour lui, même dans mes pensées, que...

– Et... mais qu'est-ce que ça signifie « l'homme que j'aimerai » ? fit Michele qui recommençait à s'assombrir. Tu te remets à parler dans l'abstrait ? Pourquoi dis-tu « l'homme que j'aimerai » ?

Alma leva de nouveau la tête vers lui, le regarda dans les yeux : « L'homme que j'aime », dit-elle à voix basse. Et s'arrêtant tout à coup : « Dont je suis amoureuse... éperdument. » Elle cacha son visage dans le creux de l'épaule du jeune homme, contre sa poitrine.

– Si tu savais moi aussi à quel point je suis amoureux de toi, murmura alors Michele et, ne parvenant plus à se dominer, il posa ses lèvres sur les cheveux de la jeune fille.

Pendant un moment ils ne dirent rien d'autre. Michele lui mit une main sous le menton et leva son visage vers lui, la regardant droit dans ses beaux yeux châtains, honnêtes, encore presque enfantins : « Alma ! »

Ils recommencèrent à marcher. Par chance, comme les cours avaient repris, le couloir demeurait désert. Michele entourait toujours de son bras les épaules de la jeune fille : « J'aurais voulu te dire à quel point je t'aime, dès le premier moment, le soir même de mon arrivée : te le crier quand tu es apparue là, dans ta robe de chambre bleu clair, en haut des escaliers. Tu n'as pas idée, tu n'as pas la plus petite idée du nombre de fois où j'ai pensé à toi en captivité. Tu ne sais pas de quelle immense, indicible aide tu m'as été. »

– Moi ?

– Oui, toi. Ton beau visage, ta gracieuse silhouette, Alma. Combien de fois ai-je pensé à toi ! Je voulais te le dire dès que je suis arrivé, te raconter tout le premier soir, répéta-t-il. Il hocha la tête, terriblement ému. Mais il a fallu que je me domine, tu comprends ? Et encore plus, ensuite, quand j'ai vu que j'étais payé de retour. Il s'exalta : « Forcément, je devais être payé de retour : c'est Dieu même qui en a disposé ainsi. » Il s'interrompit : « Seigneur, que tu sois béni ! » s'exclama-t-il d'une voix plus forte. « Disons-le ensemble Alma : que tu sois béni éternellement. »

– Oui, oui. C'est vraiment le Seigneur qui l'a voulu. Oh Michele ! murmura la jeune fille.

– Il fallait remercier Dieu, s'écria-t-il. Je devrais même le remercier là, à genoux, et ça ne suffirait pas. Ça ne suffira jamais. Mais ce que je voulais te dire... Il haleta un peu : « En voyant que j'étais payé de retour je pensais : si je lui parle, si je lui dis tout, combien de fois j'ai pensé à elle en prison, avec quel amour et quelle joie, si je lui dévoile mes sentiments, en somme si je fais tout cela, vivre séparés deviendra ensuite beaucoup plus pénible, beaucoup plus difficile ». Il hocha la tête : « Et ce sera comme ça à partir d'aujourd'hui, j'en ai peur. Nous ne pourrons pas nous marier avant plusieurs années et... Mais comment aurions-nous pu nous taire encore, ne pas nous dire notre amour ? On ne pouvait plus, voilà, c'était matériellement impossible. »

– Quelle chose merveilleuse, murmura Alma ; c'est tellement beau ! Tu m'aimes, tu me dis cela : que tu m'aimes. Toi !

Le jeune homme la regarda de nouveau dans les yeux : « Tu es un chef-d'œuvre de Dieu », murmura-t-il.

Deux étudiants apparurent au fond du couloir qu'ils parcouraient lentement ; ils venaient vers eux, c'était presque à coup sûr deux étudiants de première année. Michele ôta son bras des épaules de Alma : « Nous devons nous rappeler que nous sommes dans un lieu habité », fit-il observer, et il ajouta au bout d'un instant : « malheureusement », puis se tut. Au moment où ils croisèrent les deux autres, un peu pour se donner une contenance, il dit : « Sais-tu où ils vont ceux-là ? »

Alma le regarda vaguement interrogative, son émotion était telle qu'elle ne pouvait penser à rien d'autre.

– Ils vont dans le secteur des Lettres et d'École Normale « pour des raisons qui ne sont pas à leur honneur ».

– Hein ? Quoi ? Comment le sais-tu ?

D'autres étudiants, toujours venant du Droit, entraient à présent dans le couloir. « Pour des raisons qui ne sont pas à leur honneur » signifie pour voir les filles. Le jeune homme rit en secouant la tête. « C'est ce qu'avait écrit Gemellone dans un avis, figure-toi, il y a cinq, attends, laisse-moi réfléchir, six, un peu plus de six ans oui : un avis qui était exposé en bas sur le panneau principal, celui qui est près de l'entrée. Tu sais que moi aussi et ton

frère Ambrogio étions de ces individus privés d'honneur ? Nous aussi allions voir les filles de l'École Normale. Ça nous semblait inespéré de pouvoir perdre du temps à l'époque ! »

– Mais comment fais-tu, après six ans, pour te rappeler une phrase qui était affichée sur le panneau ?

– Je l'ai fréquentée si peu l'Université, que je me souviens de chaque détail de cette époque-là. Il te semble que tu y es depuis longtemps, toi, à l'Université ?

– Je viens de commencer.

– Tu vois. Et nous sommes à la fin février. Nous deux, ton frère et moi, en février nous étions déjà sous les armes.

– Oh, pauvres de vous, murmura Alma, réalisant tout à coup à quel point leur vie estudiantine avait été brève.

– Ne me plains pas. Et surtout pas aujourd'hui. Aujourd'hui je suis l'homme le plus heureux du monde, sans comparaison le plus heureux. Il hocha la tête et la contempla : « Aujourd'hui que nous nous sommes déclaré notre amour. Mais Dieu, comme tu es jolie ! » ne put-il se retenir de s'exclamer.

Alma sentait son cœur éclater de joie.

19

Ils descendirent se promener dans les beaux cloîtres ouverts du rez-de-chaussée, puis déjeunèrent très frugalement à la cantine universitaire. Comme ils ressentaient le besoin d'être ensemble encore et encore, ils décidèrent de sortir faire un tour dans Milan. Michele accompagna la jeune fille jusqu'à la porte des vestiaires féminins dont Alma sortit presque aussitôt, avec son manteau et son cartable sous le bras : pour ne pas rester une minute de plus qu'il n'était nécessaire loin de lui, elle n'avait même pas ôté son tablier noir ; elle l'enleva seulement alors qu'ils se dirigeaient vers la sortie et, tenant le vêtement par un poignet, le fit rouler avec désinvolture autour de son poing avant de jeter le petit paquet ainsi formé dans son cartable. « Qu'est-ce que tu fais ? Tu le traites toujours comme ça ton tablier ? »

– Pourquoi ? Parfois oui.

Michele rit. Sans tablier, la taille de Almina apparaissait encore plus mince, encore plus virginale. « Dieu du ciel, quelle merveilleuse créature », pensa le jeune homme. En cela il commençait peut-être, étant écrivain, à se montrer un peu monotone ; mais il ne s'en apercevait pas, et il pourrait être intéressant d'ajouter ici qu'il ne s'en apercevrait pas de toute sa vie, continuant à répéter cette constatation à sa compagne – à voix haute, ou le plus souvent mentalement –, enchanté à chaque fois de ce chef-d'œuvre de Dieu.

Sur la ville, humide à cause de la neige des jours précédents, tapait un soleil encore presque hivernal. Pourtant, même dans les rues, on sentait

l'approche du printemps à certaines bouffées d'air frais, mais non pas rude, un air nouveau, qui rappelait à Michele les violettes de son enfance. Ils marchèrent tout l'après-midi, sans souci de diriger leurs pas, parce que leur joie les accompagnait partout. Du reste, ils ne se sentaient attirés par aucun lieu en particulier car – au contraire de Fanny – ni l'un ni l'autre ne connaissait de local plus ou moins à la mode (et ils étaient implicitement contents de ne pas les connaître : en campagnards qu'ils étaient au fond, mais aussi en personnes riches intérieurement, auxquelles ce qui se trouvait à l'extérieur aurait plus ôté qu'ajouté.)

Sur le tard, alors que le soir descendait et que la fatigue commençait à couper les jambes de Almina (mais pour rien au monde elle n'en aurait parlé, avec le risque d'interrompre une promenade comme celle-là, et un tel enchantement), leur dialogue se transforma, peu à peu, en un monologue de Michele. Il raconta un tas de choses : comment à Arbousov, dans l'enfer de la « vallée de la mort », alors qu'il descendait à travers la trappe du réduit souterrain où Ambrogio gisait blessé, il avait pensé, plus qu'aux tragiques conditions de son ami, à la possibilité de faire, en le sauvant, bel effet devant elle : « Quelle honte en y repensant après, durant la captivité, quand je ne savais pas si Ambrogio s'en était tiré ! En tout cas ça s'est passé comme ça ». Il lui rapporta avec une égale simplicité d'autres terribles épisodes : il évoquait à nouveau la vie et la mort, les jours et les nuits de l'interminable prison, l'aveugle prostration du début, puis l'exténuante attente du retour ; et, au milieu de tout ça – lui disait-il – semblable à une petite lueur qui brille sans cesse dans le noir, il y avait dans son cœur son image à elle : l'image de cette petite fille aux tresses, de laquelle il s'était de plus en plus épris. Ses paroles rendaient les choses vécues avec une extraordinaire force suggestive : Alma éprouvait une envie bouleversante de se serrer contre lui, de ne plus faire qu'un avec lui.

Les lumières s'étaient allumées, les vitrines de Milan projetaient des carrés jaunes, comme d'or, sur les trottoirs mouillés.

20

Ils arrivèrent ainsi, toujours au bras l'un de l'autre, à la Gare centrale. Ils voyagèrent ensemble en train jusqu'à Monza : il leur paraissait désormais absurde de devoir se séparer, bien que l'un comme l'autre sentissent aussi, parfois, le besoin d'un peu de solitude pour réfléchir à ce qui leur arrivait, se remémorer les heures merveilleuses passées ensemble, se rendre compte, objectivement, qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Il faut dire que ni l'un ni l'autre n'avait jamais fait dans toute leur vie un rêve aussi beau que l'était cette réalité.

Une fois descendu à Monza le jeune homme recommença à louer Dieu du fond du cœur avec force : il le loua en sortant de la gare, il le loua en parcourant les rues à pied, puis en prenant un petit autobus local ; il le loua encore avec un extraordinaire enthousiasme en montant le modeste escalier

de la maison. Le lendemain il lui faudrait retourner à l'Université pour convoquer le jury d'examens, car il n'en avait pas trouvé le temps de toute la journée ; il s'était donc mis d'accord avec Alma pour faire ensemble le parcours de Monza à Milan, dans le petit train de Nomana. Après avoir dîné – tout en échangeant quelques banalités avec son oncle et sa tante (pour lesquels la conversation avec lui était devenue jour après jour toujours plus nécessaire) – il repensait sans cesse à ce qui était arrivé (son visage, il revoyait surtout son beau visage) et à la nouvelle rencontre, magnifique, encore toute à vivre, qui devait avoir lieu le lendemain.

Pour sa part Alma, dans le train qui la conduisait à Nomana, écoutait d'une oreille (et entendait à peine) les propos de mademoiselle Quadri Dodini qui, montée à Monza, avait occupé avec un grand sourire de satisfaction la place laissée libre par Michele. Avec son beau visage de petite statue absorbé par ce qui se passait dans son âme, la jeune fille ne donnait à l'extérieur aucun signe d'excitation : mais au dedans d'elle se bousculaient toutes les choses merveilleuses découvertes dans la journée : non seulement que l'amour de Michele lui portait était sûr, indubitable, mais aussi à quel point il était grand : un amour que seul un homme digne de ce nom et qui se réserve pour la vie à un unique amour, peut exprimer. Et aussi ce fait singulier, que dans les aventures si terribles qu'il avait vécues, elle ait été déjà de quelque façon présente : toujours présente dans son cœur, lui avait-il dit, à la façon de la petite flamme rouge qu'il y a dans certaines isbas, dans le coin réservé aux icônes. Le profil de Michele ! Ses traits, ses yeux noirs, intelligents, extraordinairement intelligents, et... « Seigneur, c'est trop : merci, merci, merci ! » Mademoiselle Quadri Dodini parlait de l'ennui de l'enseignante qui, pendant des années, est contrainte de répéter les mêmes leçons : « Si tu dois enseigner, tu te rendras compte de ce que je veux dire. Mais il est vrai que toi tu n'enseigneras pas, parce que tu te marieras avant. »

– Qu'est-ce que ça signifie ? Même si je dois me marier avant, j'entends bien obtenir mon diplôme et parvenir à enseigner de toute façon, déclara Alma ; elle se retenait à grand-peine de lui expliquer que, en tant que femme d'un écrivain, elle devrait faire attention à ne pas lui créer de soucis d'ordre économique : « Et ce n'est pas seulement pour moi que je dois travailler, mais aussi pour les enfants que j'aurai », pensait-elle. Certes, Michele n'approuverait pas une telle résolution, il en serait sans doute surpris : mais elle, en la formulant, se révélait être une femme qui avait les pieds sur terre, et digne fille de Gerardo.

Tandis que mademoiselle Quadri Dodini continuait de parler, Alma essaya d'imaginer, avec une curiosité croissante, les enfants qu'elle donnerait à Michele. Elle n'imaginait pas encore le rapport physique avec lui – attirant certes, au-delà de tout – d'où ils lui viendraient ; pour le moment, sa morale chrétienne le lui interdisait et elle y obéissait docilement, se rendant compte que si son amour était aujourd'hui si splendide elle le devait aussi, en grande partie, au fait de s'être toujours conformée à cette morale. Sans

elle, que Dieu nous enseigne directement, l'amour que Michele lui vouait aurait été quelque chose de bien plus modeste, déjà en partie gaspillé et comme incomplet... Elle pensait donc aux enfants qu'un jour elle lui donnerait, essayant de s'en représenter les traits, les petits visages. Elle s'attendrissait à cette idée, bien qu'elle ne parvînt pas à les imaginer tout à fait : il lui était en effet impossible de ramener au stade de l'enfance le visage sérieux de Michele. Une chose, en tout cas, lui paraissait inaliénable, c'était que tous ces enfants, garçons et filles, dussent avoir les beaux yeux noirs et intelligents du jeune homme. « C'est ça, je revêtirai de nouvelle et tendre chair l'intelligence de Michele, en la perpétuant » ; cela lui semblait être (et était) une belle pensée, digne de la femme d'un grand écrivain ; c'est pourquoi elle ne manqua pas de s'en réjouir aussi, du fond du cœur.

Quand elle fut descendue du train, alors qu'elle marchait sous les chênes dénudés de la « voie du souvenir » elle ne cessa pas de penser au jeune homme qu'elle aimait. L'obscurité même, et les branches basses et tendues des arbres, lui rappelaient le sentiment de solitude qui – comme il le lui avait raconté – le saisissait en prison quand tombait le soir dans les atroces *lager*, cernés par les étendues de bois. Elle ne cessa pas davantage de penser à lui plus tard, durant le dîner, au cours duquel elle ne prononça pas un seul mot ; ni ne cessa ensuite, jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

Non seulement les deux jeunes gens passèrent ensemble la journée du lendemain à Milan, mais d'autres journées encore. Enfin Alma se rendit compte que c'était à elle – avec toute sa fragilité – de remettre de l'ordre dans l'emploi du temps de Michele et elle le fit assez rapidement, avec une détermination qui la surprit un peu elle-même.

Michele recommença à passer les examens à sa façon serrée et systématique. Après quelques mois toutefois, il reporta une nouvelle fois son attention sur son livre par lequel il fut de nouveau totalement absorbé. Mais, si cela lui faisait négliger les examens, il ne négligea plus Alma, il ne laissa plus passer une semaine entière sans la voir. A cette fin, il se rendait tous les deux ou trois jours, le soir après dîner, en bicyclette à Nomana : ce qui l'obligeait – une fois rentré à la maison – à veiller assez tard pour ne pas réduire le temps destiné au travail.

21

En été, Ambrogio fut finalement en mesure de soutenir sa thèse. Pour cette occasion ses parents, ses frères et sœurs ainsi que Michele se retrouvèrent à Milan.

Michele était maintenant très angoissé par sa situation financière, devenue plus que précaire. « Je n'aurais pas dû payer les droits de succession pour la maison » se disait-il ce jour-là, après avoir pris à Monza l'habituel tram interurbain qui devait le conduire à Milan, « vraiment, je n'aurais pas dû. »

Comme il faisait très chaud (on était en juillet), les gens voyageaient en bras de chemises. Par les fenêtres ouvertes, en même temps que l'air, une odeur de goudron entrait par bouffées parce qu'on refaisait l'asphalte de la route qui longeait les rails, entre Monza et Sesto.

A un ralentissement causé par ces travaux, le jeune homme regarda distraitement par la fenêtre : des ouvriers manœuvraient des brouettes et des pelles ; sur un trépied métallique incrusté de bitume se lisait à moitié le siège de l'entreprise adjudicataire des travaux : «... *ate Brianza* » ; un compresseur, se déplaçant lentement, était en train de niveler un grand rapiéçage nouveau, brillant et fumant. Un homme jeune au visage farouche, couleur de cuir, le conduisait. En levant les yeux vers le tram, il rencontra par hasard ceux de Michele. Un autre, qui ressemblait singulièrement au premier, surveillait le travail, les mains sur les hanches. Michele remarqua la ressemblance entre les deux hommes : « On pourrait parier que ces deux là sont frères », pensa-t-il un instant, et «... *ate Brianza* » : Agrate peut-être ? Ou Usmate ? Qui sait de quel coin ils sont. (Il s'agissait en réalité des deux frères Vigano de Merate, ceux qui avaient fait avec Manno le voyage en barque de la Tunisie jusqu'en Sicile, et qui lui avaient donné la place dans la barque. « Qui sait si nous avons bien fait », s'étaient-ils dit par la suite, quand ils avaient par hasard appris la mort du jeune officier : « S'il était resté en Tunisie, il ne serait pas mort... ». Ils ne s'étaient jamais fait connaître chez lui, ils ne connaissaient pas Michele, pas plus que lui ne les connaissait.)

Le tram reprit de la vitesse, les travaux de l'entreprise Vigano restèrent en arrière. « Ce sont mes oncle et tante qui m'ont conseillé de payer », se rappela le jeune homme, très angoissé par ses problèmes. « Ils insistaient dans une bonne intention : « Si tu te décides, la maison devient la tienne, officiellement », ça leur semblait qui sait quoi... Les pauvres ! S'ils attachent tant d'importance à la maison, c'est parce que pendant des années, des dizaines d'années même, ils ont eux-mêmes économisé sou par sou pour acheter leur appartement. Mais j'ai eu tort de me priver de ce maigre pécule que m'apportait la pension de l'armée ! J'ai eu tout à fait tort. Peut-être que si j'avais demandé conseil à Ambrogio, ou mieux encore à son père, avant de payer la taxe... Maintenant que ma tante est tombée malade, cet argent servirait vraiment. » Pas plus que son neveu, l'oncle en effet, n'avait maintenant assez d'argent, fut-ce pour lui-même, étant donnée l'inflation « galopante », comme on disait, qui avait fortement réduit ses économies : la clinique engloutissait tout. « D'ailleurs ce serait plutôt à moi de l'aider que le contraire », pensait Michele. « Il me faut trouver tout de suite des leçons particulières, il faut que j'en trouve à tout prix, sinon je cours à de sérieux ennuis. »

A vrai dire, c'étaient déjà de sérieux ennuis : il avait même éprouvé de l'inquiétude en déboursant cette petite somme pour le tram. « Où en suis-je réduit ! » Il avait su affronter les ennuis terribles de la guerre mais il consta-

tait à quel point ceux de la vie civile pouvaient être angoissants : moins évidents, certes, mais non moins angoissants, et sans comparaison plus répandus : c'était la majorité des êtres humains qui devait les affronter, pouvait-on dire chaque jour. Mais lui se sentait moins préparé à ce genre d'ennuis ordinaires qu'à ceux de la vie militaire, extraordinaires, et du reste désormais passés.

Il retrouva les Riva – il y avait aussi Alma – à l'entrée de l'Université : ils échangèrent des poignées de mains devant la plaque qui en rappelait la reconstruction après les bombardements effectués au moyen de *« ignivomis globis e caelo temere coniectis »*. Effleurant du regard cette plaque, Michele ne put s'empêcher de se dire que les bombardements étaient maintenant un fait vraiment lointain, et même – si ça n'avait pas été une manière de blasphème de le penser – presque enviable, parce qu'alors les problèmes d'argent, ce maudit argent, venaient tout à fait au second plan, et n'avaient pas le pouvoir de vous angoisser comme aujourd'hui.

Tous ceux du groupe des Riva furent heureux de le voir. Ambrogio, le héros du jour, un peu excité, le prit par un coude : « Tu es venu rire un peu, hein ? » lui dit-il. « Toi qui es si doué. Tu veux voir comment va se débrouiller, sous les feux croisés, un malheureux comme moi. »

– Doué, tu parles ! fit Michele. S'il y a une chose pour laquelle je serai minable c'est bien ma thèse, figure-toi. Puis il sourit, encourageant : « Ambrogio, ne t'inquiète pas pour les feux croisés. Tu verras que ce sera seulement une cérémonie, un peu comme recevoir une décoration, ou quelque chose de ce genre. »

Ça, ce n'est pas dit, lui objecta Ambrogio. Hier matin j'ai assisté à la soutenance des thèses et j'ai constaté qu'il y a certains professeurs – pas les rapporteurs, mais certains de ceux des thèses complémentaires – qui semblent prendre plaisir à nous mettre des bâtons dans les roues.

Michele secoua la tête. « Ambrogio est un véritable ami », pensait-il en même temps, « tous ceux-là m'aiment bien. S'ils connaissaient mes ennuis ils m'aideraient tout de suite, ils me feraient un prêt sans même que je le leur demande. Mais ce n'est pas possible, je ne peux pas parler de mes ennuis à la famille de Alma, ce serait trop humiliant. » Son Alma, justement, le dossier de la thèse d'Ambrogio sous un bras, s'était rapprochée de lui et le regardait extasiée, comme s'il était l'oracle. « Non, plutôt crever. »

Mais, malgré tout, il était jeune et près de lui se trouvait la jeune fille qu'il aimait : bientôt ses ennuis se logeraient dans un coin de sa tête et, s'ils ne disparaîtraient malheureusement pas, s'y tiendraient un moment tranquilles.

22

Le groupe entra dans le hall.

– Comment te sens-tu ? demanda sa mère à Ambrogio, une fois à l'intérieur, avec une pointe d'appréhension. Pas trop impressionné, j'espère.

– Non, la rassura son fils, non, pas trop.

– Ne jamais se laisser impressionner, dit Pino l'ex partisan, d'un ton sentencieux. Ambrogio, quand tu seras devant cette brochette de professeurs, essaie d'imaginer comment ils étaient ce matin assis sur les waters, avec la puanteur autour.

– Dégoûtant, protesta Alma, contrariée qu'on parle ainsi devant son Michele.

Gerardo regarda Pino, irrité, et se mordit la lèvre inférieure : tout le monde comprit que si Pino avait eu quelques années de moins, il aurait eu droit, à ce moment précis, à une taloche énergique sur sa tête blonde.

– Allons, s'écria Ambrogio, pourquoi tant d'histoires ? Je ne m'épouvante pas pour si peu. J'en ai vu de pires après tout, non ?

– Eh ! souligna Michele. Ça c'est vrai. Et il fit en sorte de changer de conversation : « Mais dis-moi, et Fortunato ? Comment se fait-il que je ne le voie pas ? »

– Ce matin il a eu un coup de fil de Busto Arsizio ; il est en train d'acquérir un stock de métiers à tisser, peut-être que cette fois c'est la bonne.

– Espérons-le, dit le père, laissant tomber Pino.

Plus loin, dans le hall, Fanny attendait. La jeune fille avait depuis pas mal de temps repris ses promenades dans Milan avec Ambrogio (qui – depuis qu'il avait appris les fiançailles de Colomba avec un jeune notable de Novare – ne pensait plus à cette dernière). Pino, le premier, aperçut Fanny et alla vers elle avec un : « Voici mademoiselle Epiphonème, ou quelque chose comme ça. »

– Epifania, s'il te plaît, dit la jeune fille en souriant et, venant vers lui, elle serra avec beaucoup de grâce la main que le garçon lui tendait.

– Est-ce que ce n'est pas encore pire ! fit Pino.

Son père fut sur le point de se mordre la lèvre une seconde fois. Mais Fanny était bien loin d'être embarrassée, elle avait même plutôt l'air d'une maîtresse de maison qui reçoit ses hôtes. « Bienvenue. Bravo », dit-elle. Elle serra la main à tout le monde avec quelques mots aimable pour chacun, puis regarda Ambrogio, toute contente : « Comment te sens-tu mon Ambrogio ? »

– Encore ! fit-il, vous voulez vraiment que je sois ému ?

– Mais non, je le sais, nous le savons, que même les coups de canon n'arrivent pas à t'impressionner, et elle sourit avec un gentil signe de connivence vers la mère, qu'elle connaissait du temps de Stresa.

Pas mal Fanny, pensèrent les autres, y compris Michele qui, avant ce jour, ne l'avait vue que deux ou trois fois : vraiment pas mal. Ils trouvaient attrayants sa coiffure de jeune page, ses yeux à l'insolite couleur verte, et aussi ses façons, décidément plus désinvoltes que leurs façons de campagnards.

Elle s'intéressa surtout à la mère : « Le voyage s'est bien passé, madame Giulia ? Vous n'êtes pas trop fatiguée ? Mais venez, allons... Vous ne voulez pas prendre un café avant d'entrer dans la salle ? »

Non, Giulia n'en ressentait pas le besoin. En revanche, comme il y avait là, tout près, l'entrée de la chapelle, elle l'indiqua de la main à la jeune fille, presque timidement : « Avant la... enfin les examens, vous ne croyez pas ? »

Fanny approuva avec beaucoup de compréhension. Ils entrèrent tous dans la chapelle et se recueillirent quelques instants, avec sérieux, devant Dieu. Seule Fanny ne savait pas trop pour quoi prier : « Eh bien Seigneur, fais-moi faire bonne impression », finit-elle par dire. Sur le côté de l'autel il y avait comme toujours deux personnes – en ce moment deux jeunes sœurs – agenouillées et plongées en adoration. « Les colonnes sur lesquelles repose l'Université catholique », pensa Gerardo, qui avait entendu cette phrase dans un discours du père Gemelli, des années auparavant.

Ils sortirent ensemble de l'église et Fanny guida tout le monde vers l'amphithéâtre. Gerardo continuait à regarder autour de lui avec admiration. « Quels beaux lieux, quel complexe magnifique », répétait-il à Fanny. « Père Gemelli a su y faire, hein mademoiselle ? Est-ce que vous savez si aujourd'hui le père Gemelli aussi sera présent ? »

– A la soutenance des thèses ? Je ne sais pas, mais je ne crois pas.

– Papa était de ceux qui à son époque ont bataillé pour faire naître l'Université Catholique, pour rassembler les fonds etc., lui expliqua Ambrogio.

– Ah je comprends.

Devant l'amphithéâtre, il y avait une petite foule : les candidats étaient reconnaissables à leurs thèses reliées de frais qu'ils tenaient à la main ou sous le bras. Almina tendit à son frère le fascicule qu'elle avait porté jusque-là : « Ambrogio, ta thèse. »

Le jeune homme prit le fascicule, remercia sa sœur d'un signe de tête : « Petit chat » et, ayant salué ses proches à la ronde, il s'éloigna. Les autres, un peu pressés par Fanny (« Installons-nous, il y a pas mal de gens, je ne voudrais pas qu'ils prennent les meilleures places »), entrèrent et s'assirent.

Après les avoir installés, l'entreprenante Fanny ressortit un instant voir Ambrogio : « Comment ça va ? » lui demanda-t-elle avec tendresse : il était évident qu'elle aurait aimé rester un peu avec lui.

Faisant mine, pour plaisanter, de se mettre au garde-à-vous : « Aujourd'hui je vais mieux, merci sœur Mayer », lui répondit le jeune homme, imitant le langage de l'hôpital militaire. Puis levant la main il lui effleura le visage d'une caresse : « Tu voudrais me tenir compagnie ? »

– Oui, lui dit Fanny, mais je comprends que maintenant, il vaut mieux que tu restes seul.

– De toute façon tu ne peux pas me faire repasser ma leçon, elle est trop longue. Il lui montra en souriant le fascicule de la thèse.

Fanny approuva, compréhensive : « Alors ciao mon Ambrogio. »

– Si tu restes avec les autres, lui suggéra judicieusement le jeune homme « ce pourrait être pour toi une bonne occasion de connaître un peu mon père.

– Oui, bien sûr.

23

La jeune fille regagna l'amphithéâtre qui se remplissait de plus en plus : comme il n'y avait pas de siège libre près du père et de la mère – assis au milieu du groupe Riva –, Fanny, pour se mettre à côté d'eux, fit se lever le peu formaliste Pino et prit sa place. De l'autre côté des parents, Michele et Almina faisaient un peu bande à part.

Fanny, avec son charme habituel, se mit à s'entretenir avec les parents et avec Francesca ; de temps en temps elle était obligée de fouiller dans les coins les plus reculés de sa mémoire pour retrouver – pour autant qu'elle le connaissait – quelque détail relatif, par exemple, à la contenance de l'amphithéâtre ou à son année d'inauguration, parce que Gerardo – qui continuait à manifester son admiration pour tout ce que père Gemelli avait fait – le lui demandait. Fanny, pour se faire aider, crut opportun de s'adresser à Alma : mais elle, tout à coup arrachée à l'empyrée où elle naviguait et confrontée à de tels problèmes prosaïques, arbora son visage de petite statue franchement ignorante. Aux questions de l'autre elle écarquillait les yeux ou avançait la lèvre inférieure comme pour dire : « Et qui le sait ? Moi, des questions comme celles-là, je ne me les suis jamais posées ». Fanny laissa tomber.

Ramenée tout de même un peu sur terre, Alma regarda autour d'elle et aperçut tout à coup une silhouette féminine connue, qui s'avançait calmement dans l'allée principale de l'amphithéâtre, entre les fauteuils et les gens. « Oh regarde qui vient là, Colomba ! Comment se fait-il qu'elle soit ici ? » murmura-t-elle.

Michele, qui fut le seul à l'entendre, regarda du côté de la nouvelle venue. Grande et élégante, avec ce beau visage que le pauvre Manno, avant de mourir, avait évoqué parmi les pierres de Cassin (au milieu du fracas des *spandau* allemands et des explosions de l'artillerie : mais qui pensait encore à de telles choses ?) Colomba, que personne n'avait pensé à inviter, venait elle aussi assister à la soutenance de thèse d'Ambrogio.

– De qui parles-tu ? De cette jeune fille ? demanda Michele qui, avant ce jour, ne l'avait jamais vue.

– Oui.

– Tu la connais ?

– C'est Colomba, la fiancée de Manno, celle de ses dernières lettres.

– Ah. C'est donc qu'elle aussi a été informée de la soutenance d'aujourd'hui.

Alma se tourna instinctivement pour avertir les autres de la présence de Colomba, puis réfléchit et se retint. « Je ne sais pas si je dois le dire aux autres », murmura-t-elle.

– Pourquoi ne devrais-tu pas le dire ? lui demanda Michele.

Mais, juste à ce moment-là, par l'entrée du fond, les professeurs en toge et toque apparurent dans la salle. S'avançant solennellement en file indienne, ils allèrent prendre place sur l'un des côtés de la table, tandis que le bourdonnement de la petite foule, après avoir augmenté, cessait presque tout à fait. Les gens encore debout se hâtèrent vers une quelconque place ; Colomba fit de même, tout en continuant à regarder autour d'elle, sans doute à la recherche des Riva.

– Pourquoi ne devrais-tu pas le dire aux autres ? recommença à demander Michele à mi-voix.

Elle haussa les épaules : « Eh bien, tu sais, il y a Fanny. »

« Fanny ? » pensa Michele, « et alors ? » Mais ce n'étaient pas ses affaires.

Au bout de quelques minutes Francesca, à son tour, remarqua Colomba dont elle avait croisé le regard en se retournant. Les deux jeunes filles échangèrent un joyeux signe de salut. Tout de suite Francesca avertit tout le monde, et expliqua à Fanny : « C'était la fiancée de Manno. Tu l'as connu Manno toi aussi, n'est-ce pas ? »

– Oui, à Stresa, lui répondit Fanny, opinant. Et, jusqu'à ce que ce fût au tour de Ambrogio de soutenir sa thèse, Colomba représenta le principal centre d'intérêt du groupe Riva.

En fait (comme il fallait s'y attendre), la soutenance des thèses paraissait décidément ennuyeuse aux profanes : non seulement ils ne comprenaient pas de quoi il était question autour de la longue table, mais par moments ils n'entendaient même pas.

Ambrogio fut le cinquième du groupe des Sciences Economiques ; il entra – comme les autres candidats avant lui – par une porte secondaire ; tandis qu'il gagnait la chaise solitaire devant la sévère table des professeurs, il salua les siens d'un signe de tête et, reconnaissant Colomba, la salua aussi.

Il répondit au fur et à mesure aux questions qui lui étaient posées avec son calme habituel, avec sang-froid même. Giulia éprouvait de l'énervement à sa place, à le voir là, au centre de la cérémonie, privé d'aide, devant ces professeurs à l'air si important.

À la fin de l'épreuve, un jeune rapporteur de thèse complémentaire fit au candidat une observation un peu piquante à propos de la « désinvolture » avec laquelle il avait surmonté une difficulté. Pino, à mi-voix, le gratifia de : « être abject, traître, abruti ! ». Mais il fut bientôt clair que l'intention du jeune rapporteur n'était pas de mettre Ambrogio dans l'embarras, mais plutôt de saisir l'occasion de la présence de tant d'illustres collègues pour faire étalage de ses propres subtiles compétences. (Ainsi, même la conclusion des études – et même à l'Université catholique – pouvait être une occasion d'exhibition : mais Gerardo qui, comme tant d'autres

gens incultes, s'était consacré avec simplicité à la réalisation de cette Université différente des autres, ne s'en rendait, et c'était bien, absolument pas compte.)

La soutenance des thèses de Sciences Economiques achevée, le jury d'examens se leva et sortit de la salle en procession. Le président avait averti qu'elle reviendrait au bout d'une dizaine de minutes pour la proclamation des résultats et la lecture des notes.

Aussitôt Ambrogio rejoignit sa famille ; Colomba, à son tour, s'approcha d'eux. « Ça a bien marché, bravo, tu as été très bien » commenta à qui mieux mieux un peu tout le monde. Le jeune homme éluda avec modestie, mais il était visiblement content que la longue période des études universitaires fût une bonne fois pour toutes achevée. Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte que c'était à lui de dire quelque chose, par exemple de demander à Colomba comment elle allait et comment marchaient ses études. « J'essaie de passer le plus d'examens que je peux », répondit-elle, « parce qu'au printemps je me marie, et alors adieu, je crains de ne plus pouvoir me consacrer autant aux choses d'avant. »

Ambrogio se demanda s'il n'y avait pas dans ces paroles une sorte de regret. Mais il se hâta, comme à son habitude, de « remettre les choses à leur place » : « Je pense peut-être cela tout simplement parce que c'est un autre qui l'emmène » se dit-il.

Colomba, c'était évident, était plus belle que Fanny et même que toutes les autres jeunes filles présentes dans l'amphithéâtre. Elle prit congé avant le retour des professeurs : « Je suis désolée, il faut m'excuser, mais j'ai peu de temps. »

En la regardant s'éloigner, Michele dit à Alma : « Tu veux mon avis ? Celle-ci restera belle toute sa vie. Comme toi. Enfin nous en reparlerons dans trente ou quarante ans. »

– Quel drôle de discours, fit Alma.

– C'est vrai, reconnut Michele.

– Tu m'expliqueras après, murmura-t-elle. Michele lui fit en souriant signe que oui.

Quand le jury eut réintégré la salle, le président appela à la table chaque candidat et, lui remettant un parchemin, le proclama docteur. Puis, lecture fut faite, pour chacun d'eux, des points obtenus. Le score d'Ambrogio était de cent cinq points sur cent dix, un bon résultat.

Quand le jury de Sciences Economiques sortit pour laisser la place à celui des Lettres, les Riva se levèrent eux aussi et se dirigèrent vers la sortie. « Tu vois celui qui est devant tout le monde, le président de la commission des Lettres ? » dit, en hésitant un instant, Almina à Michele : « C'est Apollonio. »

– Celui-là ? Ah, enfin je le vois ! (Mario Apollonio, doyen de la faculté de Lettres et de Philosophie, écrivain et critique littéraire et théâtral de grande renommée, s'avançait, souriant un peu de l'atmosphère de fête de la soutenance de thèses, mais toutefois comme d'un jeu qui ne lui déplaisait

pas. Il avait un visage extraordinairement humain.) « Il a une tête qui me plaît », fit observer Michele.

– Papa, tu vois celui-là ? dit alors Alma, le désignant aussi à son père. C'est le professeur Apollonio, le doyen de la faculté des Lettres ; c'est l'un des professeurs de lettres les plus éminents d'Italie.

– Ah je vois, je vois, commenta Gerardo, satisfait qu'un homme aussi important enseigne à l'Université catholique.

Quand tout le monde fut sorti, Fanny reprit solidement la situation en main. En prenant soin, discrètement, qu'il n'y ait pas trop de haltes, elle guida le groupe par un itinéraire qui permette à Gerardo de se faire une idée d'un autre secteur de l'Université (« Ça je l'ai déjà vu », disait-il de temps en temps, « à l'inauguration de 26 » ; il était pourtant presque aussi enchanté qu'alors.)

A la sortie de l'Université, ils suivirent tous Fanny jusqu'à une pâtisserie très *chic*[1] de la rue Borgonuovo. A la vérité Giulia aurait préféré s'entretenir sans plus tarder avec son fils, savourer avec lui le succès remporté. Michele et Alma, de leur côté, auraient désiré « se détacher » des autres ; mais ç'aurait été une impolitesse de ne pas seconder une maîtresse de maison aimable comme Fanny (dont la maison, pour l'heure, semblait coïncider avec l'entière Milan) ; et puis Michele avait été prié de continuer à faire partie du groupe, directement par Ambrogio.

La pâtisserie arborait le nom assez insolite de « Troisième Gaule », appellation qui provoqua la perplexité de Pino : « Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Quel nom bizarre ! » Il se tourna vers Michele : « Eh, écrivain, ça ne te paraît pas un nom extravagant ? » Michele se garda bien de se prononcer : la proximité de Almina, qui marchait à ses côtés comme un agneau, l'enchantait au point de lui faire trouver incongru un déplacement de son attention sur quelque chose d'autre, même sur un examen philologique amusant. Il se borna à un murmure.

– Ecoutez, dit alors Fanny, qui pensait bien d'informer tous ces provinciaux, cet endroit où nous sommes sur le point d'entrer est sans doute « la tasse de chocolat » la plus courue d'Europe. Vous vous rendez compte ? Et, au distrait Michele, pour son information personnelle : « Ici viennent beaucoup des plus grands noms de la culture de Milan, comme l'écrivain Piovene et les professeurs Andrea Guerritore, et Carlo Felice Manara de l'Université d'Etat, et madame Zezi Locatelli, et Liliana Grassi d'architecture. »

Cette très importante « tasse de chocolat » abrita donc les festivités pour le diplôme de Ambrogio.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

TROISIÈME PARTIE

1

En automne – toujours de cette année 1947 – le livre de Michele parut. En raison de son contenu, il avait été accepté par la première maison d'édition à laquelle il l'avait proposé : à deux ans de la fin de la guerre en effet, on n'avait pratiquement aucun témoignage direct de la tragédie des militaires italiens en Russie. Néanmoins, les « lecteurs » professionnels de la maison d'édition (il s'agissait d'une des plus importantes en Italie) n'en avaient pas relevé le style inhabituel, hors de tout courant ou école, singulièrement adapté à la tragique narration. Avec leur modeste intelligence de *routiniers**, ils attribuaient l'impression de nouveauté qui émanait de l'ouvrage au fait qu'il s'agissait de l'œuvre d'un étranger au « milieu ». En tout cas, à peine sorti, le livre commença à se diffuser.

Pourtant, le jeune auteur – plus que jamais aux prises avec des difficultés financières – n'avait pas l'esprit suffisamment libre pour en suivre le succès. Une fois vendus pour trois fois rien les meubles de la maison de Nova, les heures du jour et de la nuit ne lui suffisaient désormais plus pour étudier, relayer son oncle au chevet de sa tante infirme, et chercher par tous les moyens à gagner de l'argent. Il ne s'était pas résolu à demander un prêt aux Riva, pas même après que son oncle le lui eut fortement conseillé : « Il te suffirait de leur faire entrevoir tes difficultés, eux-mêmes alors te le proposeraient. Et puis, un prêt n'est pas un cadeau : tu le rendrais avec tous les intérêts. » Mais là, rien à faire, Michele avait préféré persister dans ses tentatives frustrantes de donner des leçons particulières, sans trop de succès d'ailleurs, parce qu'il y avait énormément d'étudiants qui avaient, comme lui, besoin de donner des cours. De plus, à Monza, personne ne le connaissait.

Mais Almina était là, pour fêter la sortie du livre et en suivre pas à pas le succès naissant. Le premier exemplaire avait été pour elle ; en le lui apportant un après-midi à l'Université, le jeune auteur, fébrile, l'avait trouvée qui déambulait d'une salle de cours à une autre en compagnie de quelques amies, avec son habituel petit air énigmatique et ses tresses sur la poitrine. « Où vas-tu débutante ? Tu ne vas pas me croire, mais j'ai ici un cadeau pour toi. » Et, l'entraînant hors de la cohue : « Sais-tu d'où je viens ? Directement de chez l'éditeur. Et je ne te cache pas que je suis un brin exalté, parce qu'en ce moment même mon livre est en train de se diffuser dans Milan, et que demain nous le verrons exposé dans les librairies. » Il avait ouvert sa serviette : « Mon contrat prévoyait six exemplaires pour mon usage personnel : le premier est pour toi. » Alma avait d'abord tourné et retourné le livre dans ses mains, puis ayant lu la dédicace avait regardé le

jeune homme avec une indicible émotion, sans prononcer un mot. « Voilà, c'est ça : prends ton air de belle petite statue, je m'y attendais. C'est la meilleure façon pour que je puisse te contempler. » Il avait été sur le point de lui faire une caresse, mais la présence de tant de gens autour d'eux l'avait retenu. De son visage, de toute sa personne, transparaissait un amour infini : « Je crois bien », murmura-t-il, « que, même dans l'avenir, ce sont les seuls cadeaux que je réussirai à te faire. Mais bah », avait-il dit ensuite en essayant de reprendre sa voix normale. « Prends cet autre exemplaire, il est pour Ambrogio et pour ta famille. » Alma avait essayé de le repousser : « Non, un seul suffit, non... »

– Avec cette dédicace ? avait-il fait observer. Celui-là il vaut mieux que tu le gardes pour toi. Puis il avait pris congé : « Ce serait bien hein, maintenant de pouvoir rester un peu ensemble ? Hélas, je dois m'en aller parce que j'ai quelque chose d'urgent à faire, je suis désolé. Ciao Almina. » (L'urgence était un rendez-vous avec un compagnon de captivité, étudiant comme lui, mais à l'Université d'Etat, section chimie, qui fabriquait du savon chez lui. Le rationnement continuant, le marché noir continuait aussi ; au cours des mois suivants, Michele, à son tour, réussirait en effet à fabriquer et à vendre quelques caisses de savon, mais avec des gains plus que modestes.)

Le lendemain, au lieu d'arriver avec le tram jusqu'à l'Université, Almina descendit au centre, à l'arrêt de la place de la Scala, et entra – avec un certain pincement au cœur – dans la Galerie. Là, elle se dirigea d'un bon pas (le sol était encore en partie rafistolé par de grands placards de ciment) vers la librairie de la maison d'édition de Michele. Dans la vitrine principale, le nouveau livre occupait la place d'honneur et portait, bien lisibles sur la couverture, le nom et le prénom de l'auteur, de son Michele... Alma constata avec joie qu'il se trouvait aussi dans les autres librairies de la Galerie et dans celles d'alentour. Ce matin-là, elle arriva à l'Université avec un notable retard.

Les après-midi suivants, à la fin des cours, au lieu de prendre, comme c'était son habitude, le tram qui devait la conduire à la gare, elle gagnait à pied le centre ville. Elle entrait – chaque fois le cœur un peu battant – dans la Galerie, et allait tout droit se poster devant la librairie de l'éditeur : dans la vitrine principale, le livre occupait immuablement la place d'honneur, avec une douzaine d'exemplaires disposés différemment tous les deux ou trois jours : en demi-cercle, en escalier ou d'une autre manière. Alma comptait et recomptait attentivement ces exemplaires et, les jours passant, elle nota avec une certaine inquiétude que leur nombre diminuait un peu. Mais d'autres livres avaient été exposés là qui en avaient disparu en l'espace d'une seule semaine et parfois moins (au grand regret de la jeune fille qui éprouvait pour les auteurs inconnus une espèce de solidarité) : celui de Michele, en revanche, résistait.

Après avoir stationné un peu plus qu'il n'était nécessaire devant la vitrine, la jeune fille – toujours gracieuse, avec ses tresses qui accompagnaient

les mouvements de sa tête – inspectait les vitrines des trois autres librairies de la Galerie, puis d'une quatrième située un peu plus loin, à l'extérieur, sous les arcades nord de la place du Dôme : le livre continuait à figurer dans toutes, même si ce n'était qu'à un ou deux exemplaires. (Un jour, comme elle ne l'avait pas repéré dans la vitrine sous les arcades, Alma eut un coup au cœur, posa la main sur la poignée de la porte : elle allait, avec le prétexte de l'acquérir, dire son étonnement qu'on n'ait pas en vitrine un livre « comme celui-là », un livre dont « tout le monde parlait » : elle le découvrit juste à temps pour s'en empêcher.)

Comme l'arrêt des trams le plus proche pour la Gare centrale était place de la Scala, la jeune fille devait, au terme de son inspection, parcourir la Galerie en sens inverse : elle en profitait chaque fois pour s'arrêter encore un peu en contemplation muette devant la vitrine de l'éditeur. Mais « l'heure de pointe » approchait, les tramways vers la gare allaient être bondés – les gens s'y accrochant même en grappes à l'extérieur – et Alma sentait qu'elle ferait bien de se dépêcher ; avant de se détacher de là toutefois, elle entrait parfois dans le magasin et commandait d'une voix claire un exemplaire du livre, énonçant haut et clair le nom de l'auteur (« de Michele Tintori »), afin que les personnes présentes l'entendent, et peut-être, pourquoi pas, éprouvent de la curiosité et l'achètent à leur tour. Quelquefois il lui arrivait de ne pas pouvoir résister à la tentation de demander (à voix plus basse, bien sûr) à l'employé qui le lui emballait : « Dites-moi, comment marche ce livre ? Toujours bien ? »

– Oui, bien sûr, il a du succès, nous le vendons toujours, lui répondait l'employé.

– Et pour le futur ? Les perspectives vous semblent bonnes ?

L'employé haussait les épaules : « Si la chose vous intéresse, je peux appeler le directeur, venez » et bien qu'à ce moment-là elle cherchât à s'esquiver, il s'éloignait en lui faisant signe de le suivre : zigzaguant entre des étagères chargées de livres jusqu'au plafond, il la guidait vers un bureau, dans un coin : « Excusez-moi monsieur, cette jeune fille voudrait des renseignements. »

A la fin ce directeur, un homme débonnaire, doté, pour ce qui concernait les livres, d'une mémoire prodigieuse, apprit à la connaître : « Oh, notre demoiselle ! Vous êtes venue chercher un autre exemplaire du Tintori ? C'est bien. » Un jour, il lui demanda : « Mais dites-moi, vous le connaissez peut-être personnellement cet auteur ? »

– Euh... Oui.

Il attribuait à Almina, à cause de son air timide et de ses tresses, un âge sensiblement inférieur à celui qu'elle avait véritablement : « Vous êtes sans doute sa nièce ? »

– Non, je suis une amie, répondit-elle en rougissant.

– Mais alors dans ce cas, affirma à la ronde le directeur – loin de penser que l'auteur pût être amoureux de cette fillette – il faut faire un prix à la

demoiselle. Et, tourné vers la caisse : « Remise de dix pour cent pour la jeune fille. »

Même après cette expérience, Alma ne réussit pas à s'empêcher d'entrer d'autres fois dans la boutique et, à partir de ce moment-là – avec un esprit pratique tout féminin –, elle paya toujours avec dix pour cent de remise.

Les difficultés de Michele atteignirent leur point culminant vers la fin de l'année. Il se rendait bien compte du besoin qu'avait son oncle d'être aidé, au moins pour les principaux frais que sa présence occasionnait (non seulement sa quote-part alimentaire mais aussi la facture de l'électricité, triplée à cause de ses longues veilles d'étude). Il avait en outre un besoin plus qu'urgent de s'acheter un manteau et un costume neuf. Mais le peu qu'il réussissait à amasser lui suffisait à peine pour couvrir ses dépenses universitaires (le tram « banlieusard », les repas dans le sous-sol de la faculté, les droits d'inscription qu'il était tenu de payer au secrétariat) et pour acheter ses cigarettes dont, vu sa continuelle tension nerveuse, il ne réussissait pas à se passer. Aux jours de plus grande gêne, il en venait à se demander s'il valait vraiment la peine de vivre dans un monde comme celui-là ; parfois – dans un moment particulièrement décourageant – il pensait que, des nombreux freins à la liberté de l'homme, le plus grand et le plus tragique était de ne pouvoir choisir d'exister ou non. Puis il se blâmait, se rappelait que, « par-dessus tout », Alma elle aussi faisait partie de son existence, et que ce n'était pas rien... « Mais à quoi sert que je sois amoureux d'elle et qu'elle le soit de moi, si je n'ai même pas un costume décent pour aller la voir ? » De toute façon il n'avait pas le choix : en tant qu'homme il était tenu de mener non seulement des batailles militaires – où l'avaient si admirablement et efficacement aidé son ange gardien et saint patron, saint Michel archange – mais aussi ces petites et incessantes batailles contre les misères quotidiennes : « Quand on est dans la merde jusqu'au cou, comme cela arrive si souvent au cours de la vie, il ne reste qu'à lutter, là aussi, pour s'en sortir... »

2

Il obtint son diplôme au printemps suivant, en 1948, un peu avant les fameuses élections générales du 18 avril, un an et demi après son rapatriement.

A sa soutenance de thèse, seul Ambrogio était présent et le candidat aurait préféré que même lui ne fût pas là, parce qu'il avait choisi un sujet de peu d'intérêt et qu'en outre il ne l'avait pas bien préparé. Il s'était opposé en particulier à la présence de Alma : « Je te demande de ne pas insister. Je désire que tu ne me voies pas dans cette situation, parce que j'aime trop paraître grand à tes yeux ; tant que c'est possible, bien sûr. » Alma, bien que contrariée, était donc ce jour-là (un samedi), restée à Nomana à préparer un petit dîner pour fêter le diplôme.

Ambrogio et Michele sortirent ensemble de l'Université tout de suite après la proclamation des résultats. Ils étaient tous les deux fatigués : Ambrogio à cause de son travail à l'usine, dont le poids, en fin de semaine, se faisait sentir, Michele à cause de la tension nerveuse prolongée qu'il venait de vivre. Le nouveau diplômé portait un manteau couleur chameau, en apparence neuf, en réalité tiré d'une vieille couverture de la maison.

Le soir tombait. Sur la place, devant l'Université, comme du reste sur toutes les autres places et dans les rues de Milan, quelques rares voitures étaient stationnées. Ils montèrent dans la Millecento neuve des Riva, modèle sport. Ambrogio prit le volant et se dirigea vers le centre.

– Alors ? dit-il, pour engager un peu de conversation.

– Ben alors ! murmura Michele ; du diplôme ils estimaient tous les deux avoir déjà assez parlé.

– Je ne te l'ai même pas demandé, excuse-moi, et pourtant j'y pensais ce matin : comment marche la deuxième édition de ton livre ?

– Il vient juste de paraître, sourit Michele, depuis... combien de jours ? Une dizaine à peu près.

– De toute façon une seconde édition est un bon signe.

– Oui, admit l'autre.

– Et puis le livre se vend, les gens le lisent avec intérêt. J'en entends souvent parler.

Michele hocha la tête. « Même s'il ne me rapporte presque rien. Tu sais que pour la première édition je n'ai pas touché une lire ? »

– Comment cela se fait-il ?

– C'était dans le contrat : il fallait que je me contente de la gloire d'être publié par une maison d'édition aussi importante. Ils commenceront à me donner un petit pourcentage seulement maintenant, avec la seconde édition.

– Eh bien, mais qui sait combien d'éditions il y aura ! dit Ambrogio, confiant. A propos, dis-moi, es-tu allé voir Apollonio ?

– Alma ne te l'a pas dit ? J'y suis allé, oui.

– Ah, il était temps. Mieux vaut tard que jamais, hein Michele ? commenta Ambrogio.

Ils rirent ensemble. Malgré sa détermination, arrêtée depuis le temps où il était en première année, Michele ne s'était jamais résolu à rendre visite au célèbre critique. Dernièrement, à l'occasion de la sortie du livre, il avait projeté de lui en apporter un exemplaire : mais avant qu'il ne mette à exécution cette énième résolution, un compte rendu d'Apollonio était paru dans le quotidien catholique milanais ; C'était une critique splendide, enthousiaste : jamais, pour aucune œuvre d'auteur vivant, Apollonio n'avait écrit de cette façon.

Almina, quand elle avait lu l'article (informée par son père sous les yeux duquel il était tombé au petit déjeuner), avait poussé un cri de joie : ce qui pour elle, pour cette petite statue de marbre, était vraiment inédit. Puis elle s'était mise à déambuler entre la salle à manger à la cuisine, en brandissant

le journal, très émue : « Vous vous rendez compte ? Vous comprenez ce que cela signifie ? Il n'y a pas en Italie un critique de la valeur d'Apollonio : personne n'est à même de juger mieux que lui. »

– Parmi les critiques catholiques, tu veux dire ? lui avait demandé son frère Fortunato, occupé comme son père à déguster son café au lait.

– Non, en général. Il n'y a pas un spécialiste de littérature plus profond, ni plus autorisé que lui. La jeune fille s'était lancée dans des explications (elle éprouvait un grand besoin de parler) : « Je te donne un exemple : depuis qu'à l'Université d'Etat Alfredo Galletti – qui est peut-être le plus grand critique de la vieille école – a laissé la chaire d'Italien vacante – tout le monde insiste pour qu'Apollonio concoure, tu comprends ? A cause de sa renommée et parce qu'il a plus de titres que personne ; mais lui, heureusement, n'a pas l'intention de quitter l'Université catholique. »

– Ainsi, tu t'es décidé à aller le voir ? répétait maintenant Ambrogio.

– Oui, mais pas à l'Université, chez lui. Il y avait déjà là, en visite, Grassi et Strehler, tu as entendu parler d'eux ? Et, à un signe négatif de l'autre : « Ce sont deux fanatiques du théâtre, de notre âge ou à peine plus vieux. Ils sont possédés d'une fièvre pour le théâtre qui est impressionnante. Avec Apollonio – qui, lorsqu'il en parle avec eux paraît presque un enfant lui aussi – ils voudraient monter, ici à Milan, une compagnie permanente ou quelque chose comme ça. Mais qui sait s'ils pourront y arriver ! Il faut beaucoup d'argent. »

Il s'assombrit un peu : « Toujours l'argent, ce maudit argent », pensa-t-il, et il fit une grimace. A vrai dire, depuis quelque temps (depuis que le vice-recteur de son collège – ce Clergé indigène que nous connaissons nous aussi – lui avait trouvé un poste de suppléant dans une institution privée de Milan), sa situation s'était faite un peu moins précaire, au point qu'il avait pu s'acheter un costume, celui qu'il portait à présent. De plus, depuis que les élections générales avaient été fixées au 18 avril prochain, les problèmes économiques étaient en train de passer au second plan pour tout le monde : c'est qu'il s'agissait de la sauvegarde de la liberté à peine remportée et peut-être, pour beaucoup, de la vie tout court.

– Et alors, que t'a dit Apollonio, en substance ?

– Ce n'est pas seulement un maître, c'est un monsieur. Il m'a très bien accueilli. Mais en ce qui concerne mon programme pour l'avenir... – Michele secoua la tête – « il a dit en substance que je dois faire ma route seul ; il nous faut rester amis, cela absolument, et il m'a invité à aller chez lui quand je voudrai, mais pas à la façon de ses assistants et des autres personnes de son entourage ; parce que, selon lui, je ne peux développer mes propres techniques d'expression que dans l'isolement, et aussi... Enfin bref. Il a dit que je ne devais m'associer avec personne, pas même avec lui. Le jeune homme serra les lèvres, perplexe.

– Je ne comprends pas. Tu es content ou pas ?

– Je ne sais pas. Ma première réaction a été d'orgueil, tu peux bien l'imaginer. Corrompus comme nous le sommes par le péché originel !

Ambrogio se mit à rire.

– Pourquoi ris-tu ? Ce n'est pas vrai ?

– Si, mais tu dis ça comme si tu disais que là, devant nous, il y a un camion.

– C'est vrai.

– Bon, continue.

– Eh bien, après ce péché d'orgueil – Michele sourit à son tour – je dois dire que j'ai été pris d'une certaine inquiétude, et qu'elle m'est restée, que je la sens encore maintenant. Parce que je suis vraiment isolé, tu comprends ? Tout à fait hors du cercle, et sans la moindre idée du métier... Mais ce n'est pas tant cela. Si tu parles d'un projet que tu as en tête avec d'autres, je veux dire avec des gens vraiment capables d'en parler, tu sais combien de temps tu évites de perdre ? Non seulement les autres peuvent t'apporter quelque chose de plus, mais ton projet lui-même devient plus clair pour toi, il s'élabore en quelque sorte.

– Je comprends.

– Enfin, conclut Michele, reste le fait que je pourrai toujours en parler avec Alma.

– Avec Alma ? Mais que dis-tu ? De ton travail ? Mais c'est une... une enfant. Elle est intelligente, d'accord, mais de quelle façon veux-tu qu'elle t'aide ?

– Tu te trompes, s'exclama Michele avec transport. Parler avec elle c'est un peu comme faire l'examen d'un projet devant... par exemple une de ces peintures du quatorze ou quinzième siècle : ce qui dans ton projet est inutile ou erroné tombe tout seul, pour incompatibilité je veux dire. En somme le seul fait qu'elle soit comme elle est, t'aide énormément. Tu comprends ? Devant la résistance muette de l'autre, Michele finit par acquiescer pour lui-même, opinant en silence, comme il le faisait autrefois en prison.

– Eh bien dis donc, quel béguin, fit observer Ambrogio. Dans quel état tu es réduit, mon pauvre Michele. Qu'il soit bien clair que je n'y suis pour rien, continua-t-il en riant. Moi, de ton béguin pour Alma, je n'ai pas la plus petite responsabilité.

Ils étaient arrivés sur la place de la Scala. Comme ils l'avaient prévu, ils purent aisément garer la voiture, et ils gagnèrent à pied le siège provincial de la Démocratie Chrétienne, où Ambrogio devait retirer du matériel.

3

Dans le vieil édifice de la rue Clerici où se trouvait le siège du parti, il y avait à cette heure de nombreuses allées et venues : employés et ouvriers, mais aussi étudiants chargés, par leurs respectives sections villageoises, d'y passer au terme de leur journée de travail, avant de retourner en province. Certains portaient sous le bras ou sur l'épaule de lourds rouleaux d'affiches ou des paquets de tracts et d'opuscules, d'autres montaient les escaliers vers

les bureaux pour fixer des dates de meetings ou pour recevoir des instructions, d'autres encore descendaient vers les sous-sols où était amassé le matériel de propagande.

Les deux jeunes gens y descendirent aussi. Michele, en tant que nouveau venu, regardait autour de lui avec curiosité. Dans les sous-sols, affiches et tracts étaient empilés partout ; dans un grand local délimité sur un côté par des barrières, on découvrait aux murs de nombreux panneaux portant le nom des communes et, devant chacun d'eux, par terre, le matériel destiné à cette commune, déjà prêt et trié. Cinq ou six étudiants – presque tous arborant l'insigne de l'Action Catholique – se pressaient pour la distribution autour d'un garçon pâle, coiffé d'un béret, qui avait des façons très ambrosiennes et efficaces et que tout le monde appelait comptable.

– Comptable, l'appela à son tour Ambrogio, et après l'avoir salué d'un sourire. Le matériel de Nomana s'il vous plaît.

Le comptable était en train de discuter avec un vieil ouvrier ; il le quitta pour s'approcher d'Ambrogio, il paraissait exaspéré.

– Que se passe-t-il ? lui demanda Ambrogio. Quelque chose ne va pas ?

– Ce qui ne va pas c'est qu'un inconscient de Limito a emporté les affiches destinées à Cernusco, dit le comptable (il devait être diplômé depuis peu, il n'avait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans), et maintenant le responsable de Cernusco va s'en prendre à moi. » Il protesta : « Vous voyez ce que vous faites avec votre hâte ? C'est sans arrêt la même chose ! »

– Je suis désolé, dit Ambrogio.

Le vieil ouvrier s'était à son tour approché : « Allons comptable », s'écria-t-il en dialecte, « calme-toi. Des affiches vous en avez ici des tas, vous ne voudriez pas en priver Cernusco sur Naviglio. »

– Vous ne savez pas que ceux de Cernusco, intervint – lui aussi en dialecte – un tout jeune homme de Gorgonzola, qui était près de lui, s'ils le voient arriver sans affiches ils le choperont et le plongeront dans le Naviglio ?

– Tais-toi toi, malheureux de Gorgonzola, lui répliqua sur le même mode celui de Cernusco.

– Gorgonzola et Cernusco, tous dans le même panier, intervint en riant un autre (il était – Ambrogio le reconnut – de Incastigo, zone industrielle ; c'est pour cela qu'il qualifiait de « panier » la plaine agricole).

Le comptable leva les yeux au ciel, émit un soupir, puis : « Allons, ne perdons pas de temps », dit-il ; et à Ambrogio : « Tu retires seulement pour Nomana ou également pour les environs ? »

– Je ne sais pas. Si le matériel pour le Raperio est prêt, donne-le moi aussi, je le leur laisserai en passant.

Mais l'un des étudiants préposé à la distribution se souvint que le matériel du Raperio avait déjà été retiré une heure auparavant par un garçon aux cheveux roux.

– Ah oui, je le connais, déclara Ambrogio.

– Ecoute, toi, rends-moi un service. Le comptable s'adressa à l'étudiant : « Rassemble les affiches pour Cernusco. Consulte le tableau et mets le compte juste, pas au pif ».

– Je donne aussi celles sur lesquelles il y a un squelette de dessiné ?

– Non, cria presque le comptable. Celles du Guareschi nous commencerons à les distribuer seulement après-demain. Combien de fois dois-je le répéter ?

Puis il haussa les épaules. « Je vous apporte tout de suite les vôtres » dit-il à Ambrogio.

Aidé par un autre, il apporta donc le matériel à Ambrogio et Michele ; ce dernier, avant de quitter le local, se retourna pour jeter un dernier coup d'œil ; ces hommes qui s'affairaient pour les prochaines et terribles élections étaient tous des volontaires, issus des classes les plus disparates mais, d'une façon ou d'une autre, formés – comme lui-même et Ambrogio du reste – par l'Action Catholique, dont on respirait ici l'atmosphère particulière, saine et décidément populaire.

4

Une fois les affiches installées dans le coffre, les deux jeunes gens montèrent en voiture et parcoururent rapidement la rue Manzoni. Ils ignoraient que dans un grand hôtel de cette même rue était descendu quelques heures auparavant le secrétaire du parti communiste Palmiro Togliatti, occupé à sa campagne électorale.

Après la rue Manzoni, ils se dirigèrent vers Sesto, laissant derrière eux d'abord la porte Venezia, puis la place Loreto. La chaussée était presque partout défoncée, mais en plusieurs endroits les réparations étaient en cours, en asphalte ou en blocs de pierre. Michele remarqua sur le côté d'une route quelques-uns de ces rustiques écrans en bois et toile de jute que les tailleurs de pierre avaient l'habitude d'installer à côté d'eux durant le travail pour que les éclats qui jaillissaient sous leurs outils n'atteignent pas les passants. Il se rappela son père, le sculpteur tailleur de pierre, et chercha des yeux le nom de la route : il lui plairait de revenir ici, pour regarder ces hommes travailler.

Les murs de la plupart des rues étaient constellés d'affiches électorales : en général celles des partis anticommunistes semblaient prévaloir. Ce n'était pas le cas dans la périphérie, et surtout à Sesto, que la voiture atteignit après avoir traversé de brefs paysages de campagne. Dans cette grosse localité industrielle on sentait dans l'air comme un ferment : ce n'était pas pour rien que, régulièrement, se formaient ici d'importants cortèges d'ouvriers, que les partis rouges faisaient marcher sur Milan pour intimider la population. Sur les murs, les affiches de ces partis abondaient, avec des menaces manuscrites ponctuées des symboles de la faucille et du

marteau ; au milieu de tout ce rouge, les deux jeunes gens avaient l'étrange impression d'être presque des clandestins.

Ils virent, sur un mur aveugle, une longue inscription irrégulière exaltant Tito. « A propos de Tito », dit Michele, « je ne parle pas de ce gorille de cirque, mais de ce garçon de Nomana qui était avec moi à Souzdal et qui habite dans cette ferme perdue, comment s'appelle-t-elle déjà... »

– Le Casaretto.

– C'est ça. Comment va-t-il ? Il s'est rétabli ?

Ambrogio fit signe que non de la tête. « Pas encore. J'ai entendu dire qu'il a encore une fois changé de sanatorium. Il a repris un poids presque normal, mais il est toujours très mal en point. »

– Pauvre diable. Demain, j'irai volontiers le voir à la ferme.

Ambrogio acquiesça. Il se souvint aussi de cette autre ferme, la Nomanella, de cette *mater dolorosa, mamm Lusia,* et de la silhouette de Ferrante qui s'était faite plus courbée depuis la mort de Giustina et le retour manqué de Stefano. Pauvres gens ! Il allait leur rendre visite de temps en temps : il n'essayait plus de trouver des arguments de réconfort, simplement il restait un peu avec eux. Encore plus souvent que lui – tous les dimanches que Dieu faisait – Luca, qui avait été le fiancé de Giustina, allait les trouver. Il arrivait à la Nomanella au début de l'après-midi, vêtu de ses plus beaux habits, comme si elle était encore là. La grand-mère, qui était devenue gâteuse, ne le reconnaissait pas toujours, un jour elle l'avait même pris pour Stefano : « Tu es revenu Stefano ? » lui avait-elle dit. Luca, sa mèche crâne sur le front, s'asseyait avec les autres, l'hiver à la cuisine, l'été dehors, en cercle sous l'un des cerisiers ; il parlait tranquillement, pas nécessairement de Giustina, qui pourtant, tant qu'il était là, paraissait n'avoir pas tout à fait disparu. Pourtant, elle n'était plus de ce monde. « Il faut te chercher une fiancée, Luca », lui avait dit une fois Ferrante. « Il y a le temps, pa'», avait-il répondu.

Après Sesto, Monza. Bien qu'un peu prosaïque, la ville, étrangère à la violence et riche de tradition catholique, donnait chaque fois, à qui y arrivait de Sesto, un sentiment de soulagement. « Ici personne ne songe aux tueries » sentaient confusément tant Ambrogio que Michele, chacun pour soi. (Une demi-heure avant, Pierello lui aussi l'avait pensé en traversant la ville dans le train qui se dirigeait vers Nomana). Monza, de toute façon, n'était qu'une petite ville pour qui venait de Milan et de Sesto...

Ils laissèrent derrière eux, sur son versant nord, le palais royal ; puis apparut la campagne, qui se faisait déjà luxuriante, et les premiers villages de la Brianza. La route les coupait presque tous par le milieu. « Tu vois ici aussi toutes ces affiches pour les élections du 18 ? » fit remarquer Ambrogio à Michele.

– Je vois. Je voudrais vraiment savoir comment toute cette histoire va finir, murmura celui-ci.

– Ça ira bien, tu verras.

– Espérons.

Après Incastigo, une fois dépassé, sur le grand pont à deux arches, l'escarpement rocheux où court le Lambro, la route commença à monter en zigzaguant à travers les collines, au milieu des bois de robiniers encore dénudés.

– Est-ce que par hasard tu as remarqué si l'eau du Lambro était boueuse ? demanda Ambrogio.

– Non à vrai dire. Avec cette obscurité.

– J'aurais dû regarder aujourd'hui en descendant à Milan. Parce que, s'il y a un peu de crue demain, nous pourrions venir pêcher au carrelet près de la nouvelle usine. Nouvelle, c'est une façon de parler, je pense à celle qui est vide sur ce côté-ci de la rive.

– Ah, ça ne me déplairait pas de voir ça.

– Alors nous irons.

– C'était une des usines que l'on voyait du pont ?

– Non, du pont on ne la voit pas. Et, après un silence : « Nous sommes en train d'y monter métiers sur métiers, certains neufs mais la plupart d'occasion, achetés un peu partout. Je vais te dire la vérité : parfois je suis inquiet à l'idée de faire fonctionner des machines désormais vieilles ; d'après ce que j'ai étudié à l'Université ça pourrait être dangereux. Aujourd'hui, quand nous étions dans l'amphithéâtre, je n'arrêtais pas d'y penser. »

– Et alors ?

– Plus que de capitaux – qui n'abondent pas, mais qui ne manquent pas non plus – c'est une question de mentalité. Papa ne veut pas perdre davantage de temps : « Si nous ne créons pas de postes de travail dans un moment comme celui-ci », dit-il sans arrêt, « je ne comprends vraiment pas à quoi nous servons, nous autres industriels. Du reste, si c'est vraiment nécessaire, les métiers, nous pourrons les changer par la suite. » Comme *forma mentis,* il est sans doute resté plus ouvrier qu'entrepreneur : cette histoire de postes de travail a toujours été son idée fixe.

– Oui, je le sais. Bah, ton père me plaît.

Ambrogio hocha la tête. « Heureusement qu'il y a une dizaine de jours, à Turin, nous avons signé ce traité d'union douanière avec la France. »

– Avec la France ? Un traité d'union douanière ?

– Tu n'es pas au courant ?

– Non.

– Ils l'ont signé à Turin : pour nous, le ministre Sforza, pour les Français, Bidault. Cette idée de l'union douanière avec les autres pays européens est une des idées fixes de De Gasperi, tu le sais. Il la considère comme un premier pas vers l'unification de l'Europe.

– Ainsi maintenant nous avons une union douanière avec la France ? dit Michele. Non, je ne le savais pas. Avec cette histoire de diplôme, il y a des semaines que je n'arrive pas à lire les journaux.

– Je te dirai que, pour ma part, je trouverais étrange que ça dure. Je ne sais pas ce qui se passe dans les autres secteurs, mais pour nous du textile ce

serait une telle aubaine... Les Français ne peuvent pas rivaliser avec nos prix.

– S'ils ont signé, ils savaient bien ce qu'ils faisaient.

– Ouais.

5

La voiture, ayant franchi le portail, s'arrêta devant la porte de la maison. Alma, qui attendait, apparut sur le seuil. Giudittina – qui allait maintenant sur ses treize ans – la talonnait, à son tour gagnée par l'impatience de sa sœur.

– Michele, comment ça s'est passé ? Tu as réussi ? Oui ? demanda Alma émue, prenant et gardant dans ses mains la main droite du jeune homme. Ainsi tu es docteur ? Oh bravo !

– Tu as réussi ? Tu es devenu docteur ? Oh comme vous me faites rire, cria Giudittina.

– Tais-toi, petite peste, dit Ambrogio. Mais elle, au lieu de se taire, bondit tout à coup et, tandis que Alma, avec son sourire toujours égal de petite statue, continuait à serrer avec tendresse la main de Michele, atterrit sur ce dernier qui fut obligé de faire un effort sur ses jambes pour ne pas être renversé.

– Regardez-moi cette inconsciente, s'écria Ambrogio.

– Laisse-la faire, la défendit Michele ; et à Giudittina : « Mais quel enthousiasme ! Qu'est-ce que tu m'aimes ! »

Imitant Alma, Giudittina saisit une main de Michele. « Allez, explique-nous », dit-elle en continuant à faire l'intéressante, « maintenant que tu es diplômé, tes chevilles n'ont pas un peu gonflé ? »

Ambrogio secoua la tête. « Je vais déposer les affiches, puis je range la voiture dans le dépôt à bois », déclara-t-il en remettant le moteur en route. Il voulait dire la remise aménagée dans l'ancien dépôt à bois.

Michele et Alma auraient bien voulu rester un peu seuls, mais il faisait presque nuit et on ne pouvait plus se promener dans le jardin. Quand ils entrèrent dans la maison, tous – c'est-à-dire Pino, Rodolfo, et pendant un moment aussi Giulia et Francesca, qui pourtant avaient à faire en cuisine – se pressèrent autour de lui pour lui faire fête, à l'instar de Giudittina. Giulia proposa qu'en attendant le dîner il se repose un peu : « ne serait-ce qu'un petit quart d'heure, c'est toujours mieux que rien. Tu as dû avoir une journée très fatigante. Ta chambre est prête, pourquoi ne vas-tu pas t'étendre un peu ? »

« Ne t'en va pas, non, reste ici » imploraient les yeux de Alma, qui toutefois continuait à se taire.

– Merci, je ne me sens pas fatigué, répondit Michele à la mère.

Il venait de la cuisine des odeurs de minestrone et de rôti, les odeurs réconfortantes de la vie. « Ma chambre », pensa Michele, « c'est-à-dire celle de Manno qui est mort » (il lui arrivait encore, surtout dans des moments

heureux comme celui-ci, de repenser tout à coup à ses expériences de mort) : « Lui ne peut pas les sentir ces bonnes odeurs. Qui sait », rêvassa-t-il, « à quel point est profondément différente de la nôtre la réalité où se trouve l'esprit de Manno en ce moment... Si nous pouvions nous faire une idée du monde des morts, de leur façon d'être dans l'au-delà ! Mais nous ne le pouvons pas. Et puis d'ailleurs, dans l'éternité, le temps n'existe pas... »

– Viens, lui dit Alma, toute contente qu'il soit resté avec elle, installons-nous au salon.

« Il faut que dans mon prochain livre je parle de Manno », se proposa Michele, tout en suivant avec les autres la jeune fille : « Je ne dois pas permettre que, nous disparus, son souvenir se perde, englouti tout de suite dans le silence », « l'horrible silence ». Pourtant, même en supposant que son prochain livre ait du succès, pendant combien de temps les gens le liraient-ils ? « Peut-être cent, peut-être deux ou trois cents ans, une bagatelle, un rien, comparé à l'éternité... »

– Papa et Fortunato vont bientôt rentrer du bureau, était en train de lui dire Alma, et Andrea aussi va venir, tu sais, Andrea Marsavi : il veut te féliciter lui aussi. Tu es content ?

Le jeune homme, ramené à la réalité, arrêta des yeux égarés sur la jeune fille, sur sa tête vive, fragile, sur ses cheveux châtains. « Oui, bien sûr », dit-il, et il lui sourit.

6

A table, autour de Michele, tout le monde était vraiment réuni : non seulement Gerardo et Giulia et leurs sept enfants, mais aussi Andrea qui dans deux mois épouserait Francesca et qui était arrivé avec un énorme bouquet de fleurs pour elle. « Dommage que Fanny ne soit pas là », se disait secrètement Ambrogio, « dommage ». Fanny et lui avaient également décidé de se marier ; en l'espace de quelques mois il y aurait donc deux mariages à la maison. Les femmes – Giudittina incluse – se levèrent de table pour aider Noemi, se relayant pour porter les mets et ramener les plats vides. C'était l'habituelle animation, Michele ne pensait plus aux morts.

– Ainsi, en un an et demi à peine depuis que tu es revenu de captivité, tu as déjà mis à ton actif un diplôme et un livre, fit remarquer Pino.

– Eh bien dis donc, c'est ce qui s'appelle être un réalisateur, reconnut Fortunato, lui aussi sur le point d'obtenir son diplôme d'ingénieur. Et quel livre en plus ! J'ai lu l'article d'Apollonio : bravo Michele.

– Oui, vraiment, ajouta Francesca admirative. Sais-tu que, si nous n'étions pas si amis, je serais intimidée devant quelqu'un comme toi ?

Almina, arrêtée avec la soupière dans les mains pour ne pas perdre un seul mot, approuvait, heureuse.

– Allons, ça suffit, dit Michele, essayant de se dérober, cessez de vous moquer de moi. Mais à voir le bonheur de Alma il se sentait heureux lui aussi. « Que cette maison, si pleine de vie, soit bénie », disait-il en son cœur.

– Dis, Michele, voulut savoir Rodolfo, qui apparaissait plus réfléchi par rapport à l'année précédente, après un article comme celui d'Apollonio (je l'ai lu moi aussi, il était très beau) que se passera-t-il ?

Michele se tourna vers Alma : « Dis-moi, tu ne leur aurais pas fait lire de force cet article à tes frères ? »

– Non, répondit Alma, toute souriante, toujours avec la soupière dans les mains, je t'assure que non.

– Je l'ai lu de ma propre initiative, franchement, confirma Rodolfo, personne ne m'y a obligé. Alors dis-moi, que va-t-il se passer ? Ils vont te mettre dans les textes de littérature ? Et les enfants, à l'école, devront t'étudier ?

A cette sortie tout le monde se mit à rire, même si la question de Rodolfo les intéressait.

– Dis, dis, répéta en effet Fortunato.

Le jeune écrivain secoua la tête en souriant. « En Italie, chaque critique travaille en principe pour son propre compte », expliqua-t-il, « et se désintéresse ou presque de ce que découvrent les autres critiques, même les plus grands. Ainsi le travail de chacun d'entre eux ne sert pas à grand-chose. Ça se passe différemment quand c'est un critique étranger, surtout français, qui découvre une œuvre italienne. C'est vrai qu'en littérature, tout compte fait, nous sommes des provinciaux : encore plus, peut-être que dans un autre domaine. Nous le sommes même à un point incroyable. » Il hocha la tête, songeur. « A cet égard le fascisme qui empêchait beaucoup de s'en rendre compte, était presque miséricordieux ». Il remarqua le visage attentif, presque tendu de Gerardo : « Est-ce que je ne serais pas en train de parler d'une façon trop abstraite ? » se demanda-t-il.

– Tous les critiques sont vraiment comme ça ? demanda Francesca.

Michele serra les lèvres : « Eh bien il y en a un qui fait exception, un seul : Benedetto Croce. Celui-là, aujourd'hui en tout cas, est considéré comme un maître un peu par tous. »

– Croce, le libéral ?

– Oui, lui. Mais personnellement, je ne le considère pas vraiment comme un critique. A part le fait que maintenant il fait surtout de la politique, il est... trop philosophe, il finit par traiter les choses de la littérature comme... Mais nous sommes peut-être en train d'entrer dans l'abstrait. En tout cas vous êtes au courant des bévues qu'il peut commettre avec ses idées, des stupidités qu'il a dites, par exemple à propos de Pascoli.

– Dis-moi, lui demanda Almina, sa soupière toujours dans les mains. Est-ce que vous, je veux dire toi et l'éditeur, vous avez envoyé le livre à Croce ?

– Non.

– Et pourquoi ? Vous auriez dû le lui envoyer, s'exclama-t-elle. Comment se fait-il que vous n'y ayez pas pensé ? Mince !

Sa foi dans le livre de Michele apparaissait telle, que les autres se mirent à rire. Seule Giuditta dit : « Eh, bien sûr que vous auriez dû le faire ! »

Alma posa la soupière sur le meuble le plus proche (le cache-radiateur) – et s'approcha de Michele : « Ecoute », lui dit-elle à mi-voix, « j'en ai en haut un exemplaire : demain tu y mets la dédicace et je m'occupe de l'envoyer. »

– Quelle dédicace ? Envoyer à qui ?

– A Benedetto Croce.

– Allons donc. Michele secoua la tête en souriant, amusé.

Après quoi, pour ne pas demeurer trop longtemps au centre de l'attention, il déplaça délibérément la conversation sur le grand sujet de ces derniers jours : les élections qui auraient lieu dans deux semaines.

Il apparut tout de suite que le danger d'une victoire du front marxiste, bien qu'assez éloigné, préoccupait tout le monde : « Le risque est vraiment grand », fit observer Gerardo, « il est même terrible. »

– Il vaut mieux ne pas penser à ce qui arriverait si ce sont eux qui gagnent », reconnut à mi-voix Ambrogio ; mais vous verrez qu'ils ne gagneront pas.

– Je le crois moi aussi, dit Fortunato. Mais la disproportion de l'enjeu est très problématique : si la démocratie chrétienne gagne, il s'agira d'une victoire électorale, un point c'est tout ; pour les communistes il restera toujours la possibilité de prendre le pouvoir la prochaine fois, aux prochaines élections. Pour les démocrates en revanche, une victoire communiste serait la fin, la... il coupa l'air de la paume de la main, pour imiter le tranchant d'une lame.

Le geste fut si réaliste qu'il y eut un instant de silence ; Giudittina, avança même la tête, comme sous un couperet ; Giulia s'en aperçut, qui lança un regard de reproche à Fortunato : « Et la Providence, alors ? » s'écria-t-elle. « Et puis, pour quelle raison les communistes devraient-ils gagner ? Ici en Brianza tous ensemble » (elle voulait dire : communistes et socialistes qui, pour ces élections, s'étaient associés en un « front populaire »), « ils n'arriveront pas à un tiers des voix. »

– Bien sûr, renchérit Rodolfo, rappelons-nous qu'à Visate, il y a deux ans, aux élections administratives, les rouges ne se sont même pas présentés. Pas vrai Andrea ?

– C'est vrai, lui répondit Andrea de bonne grâce, ils avaient peur que pas un seul d'entre eux ne soit élu, c'est pour ça qu'ils ne se sont pas présentés.

– Ah oui, dit Francesca. Si je me rappelle bien, ton père était candidat à ces élections, et c'est lui qui a eu la préférence, n'est-ce pas ?

Andrea opina : « C'étaient surtout les ouvriers qui avaient voté pour lui. »

– Mais de quelle façon aviez-vous fait les élections ? Avec une liste unique ? s'informa Pino.

– Non, il y avait deux listes : l'une pour la Démocratie Chrétienne, et l'autre, réduite – minoritaire comme on dit – pour l'Action Catholique.

– Et laquelle des deux a gagné ? demanda avec vivacité Giudittina, déjà réconfortée.

– La Démocratie Chrétienne bien sûr, parce que l'autre était une liste qui comportait peu de noms et qui avait été mise en place seulement pour que les élections ne se fassent avec une seule liste.

Non loin de Visate, à Monticello (ce fut Fortunato qui le rappela) l'ex-podestat avait été, en cette occasion, élu maire. Il n'était pas plus fasciste après qu'avant, mais simplement chrétien ; les gens lui avaient accordé une forte majorité parce qu'ils le considéraient comme l'homme le plus à même d'administrer la commune.

– Dommage que l'Italie ne soit pas tout entière comme notre Brianza, murmura Alma, qui elle aussi s'était un peu troublée.

– Malheureusement il y a les zones rouges, dit Fortunato. L'Emilie, la Toscane...

– Oui. Là ils semblaient d'abord tous fascistes et maintenant ils paraissent tous communistes, fit remarquer Ambrogio ; et il secoua la tête.

– Quand les fascistes ont tenu les élections, en 24, c'est-à-dire deux ans après avoir pris le pouvoir, leur liste a gagné haut la main, non seulement en Emilie et en Toscane, rappela Gerardo, mais dans toute l'Italie. Elle a obtenu bien deux tiers des voix. Il n'y a qu'ici chez nous qu'elle a perdu : à Monza et Brianza elle a fait à peine dix-neuf pour cent.

– En attendant, maintenant en Emilie..., fit Ambrogio. Quand on pense à tous ces pauvres prêtres assassinés dans le « triangle de la mort » ! Il regarda Michele : « Tu as lu les journaux dernièrement ? Tu sais qu'il y a deux jours encore ils en ont tué un autre ? »

Michele acquiesça : « Oui, je le sais. »

Giulia regarda de nouveau sa fille mineure avec des yeux inquiets : « Giuditta », dit-elle, « va un peu voir à la cuisine où en est Noemi avec la timbale de courgettes. Va l'aider. »

– Oh la la, fit Giudittina, consciente qu'on l'éloignait pour ne pas l'impressionner. Elle se leva de mauvaise grâce.

– Allons dépêche-toi.

La gamine s'exécuta en secouant à chaque pas, de façon caricaturale, la tête vers la gauche puis vers la droite. Ambrogio fut sur le point de lui dire une phrase ironique, mais il eut tout à coup la vision de ce qui pourrait arriver si les communistes, les élections gagnées, faisaient subir aux industriels italiens le même sort qu'aux Russes : sans doute que Giudittina serait tuée, peut-être après avoir été violée quantité de fois ; ou peut-être qu'ils la déporteraient avec son père et sa mère, sur l'une de ces épouvantables bétaillères... Comme ils étaient encore en train de le faire avec les derniers « ex » en Tchécoslovaquie et en Pologne... Il eut un frisson d'horreur : il pensa à la mitraillette qu'il tenait cachée dans le grenier, et à celles de ses frères : avant qu'une chose pareille n'arrive, il en tomberait des bourreaux rouges... mais cela ne résoudrait rien, cela n'empêcherait pas le massacre de sa famille, au contraire. « Seigneur, fais que ça n'arrive pas, je t'en supplie », invoqua-t-il avec ferveur, en fermant un instant les yeux.

– Je ne comprends pas, était en train de dire Francesca, les Emiliens qu'on rencontre à la mer, tous ces vacanciers, sont si sympathiques, si gais... Comment peuvent-ils tuer les gens de cette façon ?

– Ils ont le sang chaud, proclama sentencieusement Gerardo, non sans affectation. En réalité ça n'expliquait pas grand-chose, mais en autodidacte qu'il était, Gerardo mêlait inévitablement à des observations sensées et souvent savantes – quand elles étaient le fruit de son expérience directe – des lieux communs comme celui-là. Ses enfants le savaient, personne ne broncha.

– Vous devriez les voir ces jours-ci les Emiliens, dit alors Andrea, et se tournant vers Francesca qui était assise près de lui : « Tu sais que je suis allé jeudi chez notre fournisseur de Faenza. » Il s'adressa de nouveau aux autres : « A la gare de Bologne, j'ai dû attendre plus d'une heure la correspondance : eh bien on peut dire que dans cette gare, personne ou presque ne travaille plus, la vie s'est comme arrêtée : ils attendent les élections. Comme ils sont presque tous communistes – et qui ne l'est pas ne se risque pas à le dire, par peur – ils sont convaincus que le communisme vaincra et il leur semble désormais inutile de travailler dans... oui, en somme, dans une société qui selon eux est sur le point de finir. Ça c'est ce que m'a expliqué ensuite notre fournisseur de Faenza. A la gare, comme on ne trouvait pas de porteur, c'est moi qui ai fini par porter jusqu'à la sortie la valise d'une femme qui avait un enfant sur les bras ; parce qu'elle semblait sur le point de se mettre à pleurer, la pauvre. »

– Tu ne lui as pas plutôt porté sa valise parce qu'elle était mignonne ? demanda Fortunato le libéral.

Andrea sourit à la plaisanterie en plissant son nez effilé ; Francesca sourit aussi.

– Il n'y a pas de quoi plaisanter, dit au contraire Gerardo gravement.

Ambrogio fit observer : « Si les choses se passent de la même façon dans les zones rouges, on se demande comment ça finira quand ils auront perdu les élections ; parce que, pour ma part, je suis convaincu qu'ils les perdront. Est-ce qu'ils accepteront de reprendre le travail ou est-ce qu'ils tenteront la révolte ? Regardez ce qui s'est passé en Grèce. »

Michele, à ses mots, se fit plus attentif : effectivement, l'exemple de la Grèce était inquiétant. Là-bas les communistes, après avoir été comme en Italie alliés des autres forces politiques dans la lutte contre les Allemands, avaient soudain déchaîné leur révolution. Il en était résulté une sauvage guerre civile, avec des phases alternées : l'été de l'année précédente, les communistes étaient arrivés à proclamer « libre république » le territoire en leur possession ; mais maintenant ils étaient en train de se retirer vers la frontière yougoslave, poussés par les troupes américaines et par l'armée régulière grecque qui s'était révélée dans cette campagne, comme en son temps dans la guerre contre l'Italie, coriace et fidèle.

Tandis que les autres commentaient (« Quelle belle perspective, quelle magnifique perspective ! ») ou rappelaient quelques détails de la guerre

civile grecque en en nommant les protagonistes («... ce salaud de Markos »), Michele s'interrogeait : qui sait si en ce moment, en Grèce, les communistes n'étaient pas en train d'emmener des enfants ? Il s'était tout à coup souvenu des enfants espagnols de Souzdal, vêtus de haillons (« *Este, señor, es el pais de la mierda...* »). Mon Dieu, par quelles expériences folles et barbares étaient en train de vivre les êtres humains de notre époque !

Au milieu de ces conversations, Rodolfo, après avoir consulté sa montre, posa sa serviette d'un geste énergique et se leva. « Que fais-tu ? » lui demanda sa mère.

– Salut la compagnie, répondit-il. Il est temps pour moi de me rendre à l'oratoire.

Ces derniers temps il avait beaucoup grandi et un peu maigri, son visage irrégulier s'était fait plus sérieux.

– A l'oratoire ce soir ? Quoi faire ? s'informa son père.

– Nous devons sortir avec les équipes des affiches.

– Quelles affiches ?

– Comme la semaine dernière : nous devons coller les affiches dans le village.

– Oui c'est vrai, expliqua Ambrogio. Même ce soir les garçons doivent placarder les affiches électorales : c'est moi qui les ai rapportées de Milan.

– D'abord finis ton assiette, dit sa mère à Rodolfo comme on pose une condition. Tu ne vas pas laisser tous ces légumes ! Tu veux donc gaspiller tous ces dons de Dieu ?

– Mais..., protesta-t-il ; puis il leva les yeux au ciel et écarta les bras, comme faisait autrefois Pierello pour s'en remettre au destin et, se rasseyant et saisissant sa fourchette, se dépêcha d'engloutir ses légumes. Sa mère aurait voulu le reprendre encore, lui dire de ne pas manger de cette façon, mais elle se retint : depuis un certain temps une sorte de maturation était intervenue dans le comportement du garçon, et, au fond, cette prompte obéissance elle-même l'attestait ; il ne fallait donc pas trop l'importuner.

Michele pensait toujours aux enfants grecs : jusqu'à maintenant aucune nouvelle n'avait transpiré mais effectivement, ces jours-là, les communistes en repli en avaient emmené des milliers, après avoir fait main basse sur eux çà et là dans les villages. Toutefois ces enfants – dont certains très petits – n'arriveraient pas en Russie comme les enfants espagnols : la querelle entre Tito et Staline interviendrait à temps, et le gouvernement grec pourrait ensuite les récupérer en Yougoslavie, par une tractation diplomatique dont la presse du monde entier parlerait.

7

On en était au café (du vrai café, importé du Brésil comme autrefois) et les conversations à table s'étaient fractionnées, quand parvint de la rue une rumeur confuse. Les nerfs de tous étaient tendus : bien qu'il ne manquât pas une composante joyeuse dans ce bruit, Ambrogio se leva et, au lieu d'ouvrir

une des fenêtres de la salle à manger qui donnaient sur la rue, alla dans la pièce voisine : là il s'accouda à l'unique fenêtre et regarda. C'était l'une des équipes des garçons préposés à l'affichage qui arrivait ; le jeune homme revint dans la salle à manger et appela Michele : « Viens voir. » Ils se remirent ensemble à la fenêtre.

Les garçons s'avançaient en plaisantant et en riant, avec à leur tête, comme chef d'équipe, Saulo, l'aîné des sept enfants du chauffeur Celeste (futur industriel et futur maire de Nomana, comme on l'a dit). Derrière lui venait un garçon qui portait une petite échelle d'à peine six ou sept barreaux, installée horizontalement sur une bicyclette, puis un autre jeune, plus petit, lui aussi une bicyclette à la main, qui portait le seau de colle suspendu au guidon. Derrière, portant les rouleaux des affiches, diverses brosses et un grand pinceau plat à manche, s'avançaient les autres avec, en queue, de plus petits encore qui les suivaient, non pour travailler mais par jeu, et qui criaient joyeusement de leurs voix enfantines. Saulo, le chef d'équipe, plutôt irrité par ce brouhaha, contribuait à l'augmenter en gratifiant de temps en temps sa troupe de phrases en dialecte comme : « En avant marmaille. En avant équipe de bras cassés. En avant chrétiens de choc pots de colle... » A quoi, les plus proches parmi ceux qui le suivaient, en particulier le petit qui justement portait la colle, lui répondaient ponctuellement : « Et toi aussi. – Et toi tu es le chef. – Et tu es le plus chrétien de tous... » sans perdre une réplique, jusqu'à ce qu'ils aperçurent les deux jeunes gens à la fenêtre et se turent. « Bonsoir docteur », salua le chef d'équipe, et aux siens : « Halte, arrêtez ici », ordonna-t-il.

Il montra un espace sur le mur de la maison d'en face : « Ici mettons-en quatre, l'une à côté de l'autre : deux avec le bouclier et deux avec le profil de la démocratie. »

– Nous en avons davantage avec les fils barbelés, avertit l'un de ceux qui portaient les affiches, tandis que l'équipe se disposait à l'action.

– Je sais, répondit Saulo d'une voix nettement agacée, je sais. Mais celles-là je vous ai dit que nous les mettrons dans les parages du siège communiste. Allons, ne perdons pas de temps.

Peu après il fut contraint d'élever de nouveau la voix : « Non, Adeodato, non. Combien de fois dois-je te dire que, pour mettre la colle, tu n'as pas besoin d'étendre l'affiche par terre ? Tu ne comprends pas que, de cette manière, tu salis le visage de la Démocratie ? »

– Le visage de la Démocratie, murmura Michele. Ça, ça me plaît.

– Veux-tu que nous descendions dans la rue ? lui proposa à mi-voix Ambrogio. Nous pourrions même pousser jusqu'à l'oratoire ? C'est là que les équipes aboutissent.

– C'est le haut commandement, tu veux dire ? fit Michele. Ils rirent tous les deux.

– Le commandement se trouve sans doute au siège du parti. Mais nous pourrons y passer aussi si tu veux, il est sur la route de l'oratoire. Pour toi ce serait une expérience, non ?

– Mais... et ici ? Tu voudrais laisser en plan la compagnie ? Il était évident qu'il pensait surtout à Almina, qu'il lui déplaisait de se séparer d'elle ; mais dans le même temps, l'occasion de voir de ses propres yeux comment se déroulait, dans le village, la bataille électorale, l'attirait.

– Allons-y, dit Ambrogio. Maintenant le dîner est fini et nous ne serons pas absents longtemps. Dans une demi-heure nous sommes de retour. Il remit les volets en place.

– Tas d'incapables, entendit-on crier Saulo, au-dehors. Vous avez renversé le seau de colle. Imbéciles. Adeodato, c'est toi qui as fait ça, hein ?

– Non, répondait Adeodato, c'est cet empoté de Beniamino.

8

Le siège du parti – avec sa plaque bien en évidence à l'extérieur – se trouvait dans la rue Manzoni, un peu avant de déboucher sur la place. Il coïncidait avec la boutique d'un horloger d'Incastigo qui – comme il l'utilisait seulement le mercredi, jour de marché – n'avait pas eu de difficulté à la sous-louer au parti les autres jours de la semaine. A l'intérieur se trouvaient quelques consoles d'exposition et une ou deux petites armoires aux rayonnages maintenus scrupuleusement vides, ainsi qu'un certain nombre de chaises paillées, apportées ici depuis l'oratoire. Dans un coin, sur des chaises et même par terre, était empilé du matériel de propagande : Ambrogio reconnut certains des paquets de prospectus qu'il avait avec Michele retirés ce jour-là à Milan.

Six ou sept inscrits, tous ouvriers, se trouvaient en ce moment dans le local et conversaient, assis en cercle. Ils saluèrent cordialement les deux jeunes gens, mais sans se lever, à la manière indépendante et même un peu impolie des Briantais.

– C'est donc ici le haut commandement ? dit Michele, revenant à sa précédente plaisanterie.

Ambrogio acquiesça avec un sourire : « A nous, ça nous suffit ». Et, tourné vers les autres : « Pas vrai ? » puis à Michele : « Allons, asseyons-nous un moment. »

Ils s'assirent et tous déplacèrent leurs chaises de façon à les faire entrer dans le cercle. Ambrogio s'adressa à l'un des présents, un type blondasse d'âge moyen, au cou de taureau : « Renzo, pour le matériel, les équipes de garçons échouent ici ou à l'oratoire ? »

– Ils échouent un peu partout, lui répondit en dialecte l'interpellé, et il se mit à rire.

– Pour les affiches ils viennent ici, précisa, lui aussi en dialecte, un autre, mais pour la colle – comme c'est le fils du papetier qui l'a préparée, vu que c'est son domaine – ils vont à la papeterie.

– Ah bon.

– Vous avez entendu cette foire, hein ? dit l'ouvrier blond à Michele. Il y a aussi trois de mes fils dans la bande.

– Lui, le présenta alors Ambrogio à Michele, c'est Renzo Crippa, le vice-secrétaire. Et à Renzo : « je viens justement de voir un de vos fils : Adeodato. »

L'ouvrier hocha la tête en souriant : « Il est petit mais... » (il voulait dire : mais il se débrouille bien.)

– Eh ! reconnut Ambrogio. Eh bien, dit-il ensuite, de l'air de reprendre les choses au début, on peut savoir de quoi vous êtes en train de discuter ?

– Vous pouvez bien l'imaginer de quoi nous parlons, lui répondit Renzo, des élections. Forcément.

– Ça on le sait, s'exclama en écartant les mains un troisième ouvrier, jeune, qui avait des cheveux noirs très courts.

– Quelle originalité, n'est-ce pas ? fit un petit homme courbé et chenu – il s'agissait de Felice – Mais c'est comme ça : on ne réussit pratiquement pas à parler d'autre chose.

– De toute façon, ici à Nomana, vous êtes sûrs de gagner, non ? fit observer Michele.

– Oui, Nomana ce n'est pas un problème, admit Felice.

– Mais il ne faut pas s'endormir là-dessus, intervint un autre, d'âge difficilement définissable, au visage mince, aux traits délicats, qui jusqu'alors n'avait pas parlé.

Ambrogio le présenta à Michele : « Lui c'est Pio Cavenago. Il a un fils qui fait des études de prêtre. »

Cavenago hocha la tête avec gravité.

– Bien sûr que nous ne devons pas nous endormir, dit le jeune homme aux cheveux courts, parce que les rouges, eux, travaillent. Et comment.

– D'ailleurs c'est incroyable... Le vice-secrétaire Renzo s'adressa à Ambrogio d'un air interrogateur : « Vous savez que parmi les rouges maintenant, il y en a beaucoup qui sont sûrs, mais vraiment sûrs, de gagner ? Je ne dis pas de gagner ici à Nomana, bien entendu, mais dans toute l'Italie. Vous devriez les entendre. »

– Surtout ceux qui travaillent à Sesto, affirma Felice. Là-bas on leur bourre le crâne.

– C'est tout de même étrange, insista Renzo, toujours en regardant Ambrogio d'un air interrogateur, qu'ils soient aussi convaincus.

– Bah..., lui répondit Ambrogio. Des raisons fondées, ils ne peuvent pas en avoir beaucoup. Et puis ce ne sont pas les premières élections que nous faisons. Ils ont dû se laisser convaincre par leur propre propagande, je ne vois que ça.

– Espérons-le. Parce que sinon, quelle catastrophe, murmura Renzo Crippa. Il vaut mieux mourir.

Michele le considéra, intéressé. C'était un ouvrier comme les autres, et même, à la différence de ses compagnons, il portait encore sa vareuse de travail en toile. Pourquoi parlait-il ainsi ? Qu'est-ce qui le déterminait ? Seulement des motifs religieux, ou bien...

– Ambrogio, ici présent, et Tito Valli, vous ont sans doute raconté comment ça se passe en Russie, hein ? demanda-t-il, essayant de le sonder.

Renzo fit signe que oui. « Vous connaissez donc Tito Valli, ce malheureux ? » demanda-t-il.

– Bien sûr que je le connais, répondit Michele, nous étions ensemble en prison.

– Ah. Alors vous aussi vous êtes un miraculé. Eh bien, oui, ils nous ont tout expliqué. Et même Luca du reste. Vous le connaissez Luca Sambruna, notre secrétaire de section ? Il était en Russie lui aussi.

– Alpin, grande gamelle, précisa celui aux cheveux courts.

– Je connais Luca, oui.

– Ah. De temps en temps il nous raconte ce qu'il a vu, hier soir encore il en a parlé, dit Renzo. Mais pour moi, plus que ces choses... Voyez-vous, j'ai quatre fils. Je ne dis pas que s'ils gagnent les élections ils les emmèneront matériellement. Ça, en Italie, ça peut arriver comme ça peut ne pas arriver, et pour les miens du moins, qui sont fils d'ouvriers, je ne crois pas que ça arrivera. Mais ils leur farciront le crâne, c'est ça le hic. Parce que nous du peuple, continua-t-il, toujours en dialecte, nous ne pouvons pas rivaliser avec une propagande comme la leur, même si nous savons bien qu'elle est fausse : c'est tout juste si nous sommes allés à l'école, nous autres. Ils leur gonflent la tête et... je sais bien ce que je dis. En somme ce qui arrivera à nos fils – pour donner un exemple – c'est ce qui arrive à ces garçons qui ont de mauvaises fréquentations, vous savez, avec des gens qui leur tournent la tête : ils finissent par ne plus raisonner comme le reste de la famille. Je l'ai juste sous les yeux, un cas semblable. Ils se détournent et... En somme c'est comme ça qu'on perd ses enfants. Et moi, les miens, je n'ai pas l'intention de les perdre. Pour rien au monde.

Michele approuvait : « pour les prolétaires, au sens premier du terme, le plus grand bien c'est leur lignée... mon propre père, pour ne pas risquer de me perdre, ne m'a-t-il pas fait étudier dans un collège qui lui absorbait les deux tiers de sa pension de mutilé ? »

– Eh bien, allons, maintenant ne jouons pas aux pessimistes, intervint Pio, avec l'intention de dédramatiser. Les rouges ne gagneront pas parce qu'en Italie il y a encore beaucoup de gens qui ont la tête sur les épaules. Et puis nous avons l'Eglise, non ?

« *Contrordre camarades* » récita à ce moment-là le plus jeune de l'assemblée, qui ouvrait la bouche pour la première fois : « *la phrase de l'Unita : tous les camarades doivent être animés d'un même courant de pensée, ce courant que pisse le "Capital" contient une erreur d'impression et doit être lue : ce courant que tisse le "Capital"* ».

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Michele, surpris, à Ambrogio.

– C'est l'un des dessins humoristiques du « Candido » de cette semaine, tu sais, le journal de Guareschi ; même ici à Nomana, il est très lu.

Les autres rirent, Renzo murmura alors d'une manière plus populaire « *La faucille et le marteau, au milieu le populo.* » Le discours, au désappointement de Michele, tournait à la banalité.

– Et Luca ? dit Ambrogio, changeant de conversation. Comment se fait-il que ce soir il ne soit pas ici au siège ?

– Il est sorti il n'y a pas longtemps jeter un coup d'œil sur les équipes.

– Mais il a dit qu'il passerait d'abord à l'oratoire, pour s'entendre avec don Mario, précisa Felice. En ce moment il doit être là-bas.

– Quoi ? Don Mario ? s'exclama Michele, et à Ambrogio : Il existe donc encore, don Mario ?

– Et comment qu'il existe. Et il est plus que jamais sur la brèche.

– Oui, dit Pio, en voilà un qui ne s'endort pas. C'est un vrai prêtre, don Mario.

Les autres approuvèrent, avec un évident respect.

– Tu veux le voir ? demanda Ambrogio. Si tu veux le voir il faut nous dépêcher – il regarda sa montre – parce que dans un quart d'heure l'oratoire ferme. On pourra revenir ici après. Tu voudrais m'emmener à l'oratoire ?

– Allons, viens, nous repasserons ici tout à l'heure.

Ils se levèrent, saluèrent le petit groupe et sortirent.

– Mais..., fit observer Michele, nous avions à peine commencé à discuter.

– Vraiment ça t'intéresse ces discours ? fit l'autre, perplexe. Peut-être, oui ; moi j'y suis tellement habitué que... mais l'oratoire va bientôt fermer : au retour, si tu veux, nous pourrons nous arrêter ici de nouveau. Et après un silence : « J'avais scrupule à te retenir trop longtemps loin de... de la maison. »

Michele, du plat de la main, lui donna une tape dans le dos.

9

Situé derrière l'église, l'oratoire était entouré d'un vieux mur d'où émergeaient des silhouettes sombres de sapins et d'où s'échappaient les cris des enfants.

Dès l'entrée, les deux hommes découvrirent, à la lumière de trois ou quatre ampoules sommaires suspendues autour de l'unique cour, les garçons occupés à se poursuivre. Ils étaient accoutumés à ce spectacle depuis l'enfance ; Michele se demanda si bientôt, en Italie, il serait encore possible d'y assister. Quel enjeu vraiment terrible allait se jouer aux prochaines élections !

Leur tournant le dos, don Mario et Luca se promenaient l'un près de l'autre en longeant la cour : de dessous la soutane pointaient les tibias minces de don Mario, et l'autre modérait son lourd pas d'alpin, broyeur de kilomètres, pour rester à sa hauteur.

– Don Mario, Luca, les appela Ambrogio en haussant la voix pour couvrir le brouhaha des enfants.

Ils se retournèrent tous les deux : Luca mit ainsi bien en vue sa touffe de cheveux juvénile, don Mario ses cheveux en brosse, ses lunettes et sa figure d'enfant souffreteux.

– Mon ami Michele est ici qui voudrait vous saluer.

Tous les deux, l'air heureux, se portèrent en hâte à la rencontre des visiteurs.

– Nous faisons un tour pour voir comment fonctionne la machine électorale, expliqua Ambrogio en souriant, tandis qu'ils se serraient la main. Il y a dehors de véritables hordes qui collent des affiches, et vous vous restez ici.

– Qui pourrait combattre contre ceux-là ? s'exclama Luca en riant.

Don Mario, comme à son habitude, prit au contraire la boutade au sérieux : « Il faut montrer aux garçons qu'on a confiance en eux ; alors ils se tirent bien d'affaire. »

– Enfin, bien, je ne sais pas... – dit, mi-sérieux, Ambrogio, qui pensait au seau de colle renversé.

Luca, en souriant, l'approuva de la tête.

– Eh bien, don Mario, fit Michele. Que me racontez-vous de beau ?

– Que voulez-vous que je vous dise, moi ?

– Comment vous voyez la situation, par exemple.

– Vous plutôt, dit don Mario, vous qui êtes très cultivé, un écrivain. Je sais que votre livre fait tant de bien... Il le regarda avec satisfaction : « Bravo Michele ! Allons, dites-moi, vous, comment vous pensez que ça va finir ? »

– Eh bien, j'ai confiance.

– C'est vrai ? Ah bon, bon.

Ils se mirent à se promener tous les quatre autour de la cour, avec le risque d'être bousculés par les bandes d'enfants qui se poursuivaient. Don Mario aurait voulu connaître l'avis de Michele sur certains épisodes dont avaient dernièrement parlé les journaux et la radio ; mais le jeune homme lui répondait seulement à moitié, sans s'engager.

– Aujourd'hui pour Michele, ça a été une rude journée, dit alors Ambrogio. Il a eu son diplôme, vous le savez ?

– Aujourd'hui ? Dame ! fit don Mario, et, écarquillant les yeux derrière ses lunettes. Ça devait être une thèse splendide !

– Pour l'amour du ciel. Non, vraiment non, don Mario ; je vous en prie, ne me mettez pas dans l'embarras, dit Michele. Une thèse bâclée, dans le seul but de rentrer à la maison avec le diplôme. Tout bien considéré, une honte.

Le prêtre s'arrêta et le regarda, interdit.

– Malheureusement c'est comme ça, maintint le jeune homme.

Ambrogio intervint pour expliquer : « Michele a obtenu un diplôme en Droit, une matière qui maintenant ne l'intéresse plus. Sa tête et sont cœur sont... ailleurs. »

« Le cœur, disons qu'il est ici, à Nomana », pensa en souriant le nouveau lauréat.

– Vous savez, continua Ambrogio, qu'il est déjà en train de préparer un second livre ?

Le visage de don Mario s'éclaira : « Un second livre ? Ah bien, très bien. » Et à Michele : « C'est le Seigneur qui vous inspire. On en a tellement besoin aujourd'hui. »

– Comme vous êtes bon, don Mario, murmura Michele en secouant la tête.

– A propos de nouveaux livres, dit le prêtre en se remettant à marcher, vous avez lu la correspondance de Claudel et de Gide, qui vient juste de sortir ?

– Je l'ai prise, c'est chez Garzanti, n'est-ce pas ? Mais je ne l'ai pas encore lue ; ces dernières semaines, vraiment, c'était impossible.

– C'est angoissant, dit don Mario, vous verrez. Certains, le présentateur du livre par exemple, y trouvent tant de choses, mais moi j'y trouve et j'y vois seulement l'essentiel : la résistance d'une âme à la grâce. C'est une chose épouvantable. Quand vous l'aurez lu je voudrais vraiment connaître votre avis.

– Je ne crois pas que j'arriverai à m'angoisser vraiment pour l'âme d'un champion de la culture athée, dit Michele à mi-voix, après avoir vu le massacre de tant et tant de malheureux que cette culture a produit. Bien sûr, c'est vous qui avez raison, à n'en pas douter : chaque âme compte. Mais moi... Il regarda don Mario qui s'était rembruni : « Je sais que je me trompe », l'assura-t-il.

– Ecoutez don Mario, intervint Ambrogio. Michele a aujourd'hui déjà assez cogité (il avait employé le dialecte romain : *ponzato).* Maintenant il voulait seulement se rendre un peu compte de la façon dont se déroule la campagne électorale au village : c'est de ça qu'il faudrait parler.

– Quoi ? s'écria Luca, surpris. Tu veux savoir ce que nous faisons au village ? A la différence des autres, Luca s'exprimait en dialecte. Il regarda Michele dans les yeux : « Si tu penses trouver ici à Nomana quelque chose à mettre dans ton livre tu te trompes beaucoup. C'est moi qui te le dis. »

Le jeune écrivain se mit à rire : « Ne pensons pas aux livres pour le moment. »

– La campagne électorale..., continua Luca, on fait ce qu'on peut, voilà tout. La plupart des gens ici pensent comme nous, tu le sais ; mais ce n'est pas une raison pour nous endormir. Et puis il est nécessaire d'obtenir le plus de voix possible, parce qu'il faut bien que quelqu'un contrebalance la situation des zones rouges. Et si ce n'est pas nous qui nous en chargeons, qui le fera ? Il s'adressa à Ambrogio : « Voilà tout. Que peut-on dire d'autre ? »

– Contrebalancer la situation des zones rouges, réfléchissait Michele. Luca raisonne comme lorsque, en chasseur alpin, il trouvait naturel de combattre aussi pour les dispersés et tous ceux qui, pour une raison ou une autre, ne combattent pas, afin de les sauver eux aussi. Exactement pareil.

– La réalité c'est que nous en faisons trop peu, soupira, pensif, don Mario. Je ne parle pas de Luca et d'Ambrogio, qui se donnent généreuse-

ment encore tant de mal, après être allés à la guerre. Mais quand on pense à l'enjeu ! La possibilité pour notre peuple de se conserver chrétien ! Moi, quand je pense à ça et que j'entends les incitations du pape...

– Oui, heureusement que nous avons le pape ! dit Luca, convaincu.

– Quand je pense à ses paroles, je n'ai plus de paix, continua le prêtre. Ce sont deux mille ans de foi et de civilisation chrétienne, conquises jour après jour au prix de sacrifices infinis – vous vous rendez compte ? – qui sont sur le point d'être mis en cause d'un seul coup.

Luca opina avec gravité. « Oui, mais ne dites pas que je fais mon devoir ; j'en prends trop à mon aise, voilà la vérité. Même ce soir en fin de compte, que suis-je en train de faire ? Et nous avons si peu de soirs devant nous. »

– Eh bien Luca, ce n'est pas la peine d'en faire trop, lui objecta Ambrogio. Il faut faire ce qu'on peut, mais sans exagérer. Tu l'as bien dit toi-même tout à l'heure : « faire plus pourrait finalement avoir l'effet contraire. »

– Ça c'est vrai, admit don Mario. Le mieux est l'ennemi du bien. C'est ce que dit aussi monsieur le curé, qui sait bien ce qu'il dit.

Il se réclamait de son supérieur direct avec déférence. Ambrogio se rappela comment, pour sa part, le curé était plutôt critique à l'égard de don Mario : il ne supportait pas ses élans, qu'il jugeait excessifs. Durant la messe il lui arrivait de souffler avec désapprobation quand il voyait son aide élever l'hostie, devant l'assemblée des fidèles, d'une façon qui lui paraissait exaltée... A ce souvenir il sourit.

Michele, bien que restant attentif à la conversation, réfléchissait maintenant à l'extraordinaire engagement assumé par l'Eglise : le pape, le pasteur suprême, avait pratiquement pris en mains la direction de la lutte pour défendre la chrétienté. « C'est vraiment un pasteur au sens évangélique du terme, quelqu'un qui, pour son troupeau, s'expose devant tous contre les loups. Pauvres de nous si aujourd'hui nous n'avions pas un tel pape », pensa le jeune homme, et ce n'était pas la première fois, « pauvres, pauvres de nous, si à sa place il y avait un pasteur faible ou indécis. Mais ça n'aurait pas pu arriver, parce que dans les moments de plus grand danger le Seigneur prend soin de son église ». C'est vrai qu'il y avait aussi d'autres forces en présence, plus ou moins démocrates et civiles ; mais quelle organisation, sinon celle, capillaire, de l'Eglise catholique – qui s'était montrée formidable – aurait pu s'opposer à la marée rouge montante qui menaçait de submerger l'Europe ?

– Vous avez lu dans le journal d'hier, était en train de dire don Mario, que le gouvernement hongrois a approuvé une loi par laquelle il se rend maître de toutes les écoles chrétiennes ?

– Pour moi c'est surprenant qu'un gouvernement communiste les ait laissées fonctionner peu ou prou, ces écoles, fit observer Ambrogio. Des écoles religieuses en Russie, il n'y en a plus depuis un bout de temps. (Et pas que des écoles, pensa-t-il. Il suffisait de penser à quoi étaient réduites les églises. Parce que même les Russes avaient su les construire au cours des

siècles, leurs églises : ces mastodontes de type quasi bourbonien, au milieu des villages, par exemple sur le Don, à Abrassimovo, à Monastirskina, à Vechtchenskaïa, qui maintenant étaient tous désaffectés et transformés en dépôts de céréales. Quant à Michele il se souvint un instant de ces troupes de saints hagards sur les murs du couvent de Souzdal transformé en *lager*, la *religio depopulata*...)

L'horloge du clocher sonna un coup, puis un autre, un autre encore, jusqu'à neuf ; à ce son, les voix des garçons s'amplifièrent : ils savaient que, malheureusement, le moment, était venu pour eux d'interrompre leurs jeux.

– Il est neuf heures, dit don Mario, excusez-moi un instant, je donne congé aux enfants et je reviens.

– C'est que... nous devons partir nous aussi, déclara Ambrogio. N'est-ce pas, Michele ?

Michele, toujours songeur, acquiesça : « Oui, bien sûr, il est tard. »

Luca, à son tour, tenta de prendre congé. Mais don Mario ne voulait pas les laisser partir de cette façon et leur fit signe d'attendre.

En le voyant venir vers eux, certains des garçons allèrent à sa rencontre, hors d'haleine : « Laissez-nous finir, don Mario », le prièrent-ils, « il n'y en a pas pour longtemps, nous en sommes à la dernière reprise... »

– C'est tous les soirs pareil, dit le prêtre. Allons, ça suffit maintenant, vous finirez demain. Demain c'est dimanche, vous aurez bien le temps de jouer.

Tandis que les quelques garçons le suivaient d'un air contrit, la voix des autres diminuait rapidement et se faisait discontinue ; certains, abandonnant leurs jeux, se dirigèrent suant et soufflant vers le portail et commencèrent à sortir ; les plus grands cherchaient leurs petits frères pour partir ensemble. « Bonsoir don Mario – Bonne nuit », entendait-on. « Ciao Corrado, Clemente », répondait don Mario, « ciao Fermo ». La cour peu à peu se vidait.

Le prêtre se dirigea vers le local où se trouvaient les jeux de table : deux tennis, un petit billard, quelques autres choses.

« Peut-être que les garçons qui, d'habitude, l'aident à fermer l'oratoire, sont dehors ce soir avec les équipes », pensa Luca, et il suivit don Mario ; Ambrogio devina la pensée de l'ex-chasseur et lui emboîta le pas.

Michele fit aussi quelques pas mais s'arrêta : il attendrait dans la cour. De l'intérieur du local lui parvint un bruit de chaises déplacées, de battants de fenêtres qu'on fermait ; tout à coup les lampes de la cour s'éteignirent.

Dans le noir, le clocher se découpait mieux. Il y avait aussi un peu de lune, et grâce à sa lumière, le jeune écrivain pouvait maintenant découvrir en entier le profil supérieur de l'église : l'église où, avec l'aide de Dieu, seraient un jour bénies ses noces. Mais en ce moment c'était surtout la masse verticale du clocher qui le fascinait : il lui sembla qu'il en émanait un sentiment de calme certitude, et aussi de paix. Fatigué comme il l'était, il éprouva un soudain désir de paix : « Pourquoi ces maudits communistes ne

nous laissent-ils pas tranquilles, à l'ombre de nos clochers ? Pourquoi nous obligent-ils à cette autre guerre ? »

De toute façon la lutte était en cours, et on ne pouvait absolument pas la perdre. Tandis qu'il fixait le clocher, son imagination commença à se déchaîner : qui sait si dans peu de temps autour de ce clocher, il n'y aurait pas des rafales, et des horreurs, et du sang, la guerre civile ? « Non, Seigneur, je t'en prie ». Et pourtant – il suffisait de penser à la Grèce – cela pouvait bien arriver... Qui sait, dans un tel cas, si en Italie les nôtres surmonteraient cela, ou si ce clocher et les autres deviendraient tous silencieux comme ceux de la Russie ?

– Michele, eh Michele, l'appela Ambrogio, sorti avec les autres du local des jeux ; et à don Mario et à Luca : « Celui-là, il me semble qu'il est en train de mijoter quelque description : le village sous la lune ou quelque chose comme ça. »

Rappelé au présent, Michele les rejoignit en hâte ; ils sortirent ensemble sur la voie publique, qui ici était étroite et pavée de cailloux. Luca ferma à double tour le vieux portail de l'oratoire au moyen d'une grosse clé qu'il consigna ensuite à don Mario. Il prit congé tout de suite : « Je dois vraiment y aller. Bonsoir. »

Sur la route, quelques jeunes enfants retardataires s'étaient remis à jouer. « Assez », leur cria don Mario. « A la maison. Il est l'heure de rentrer, vous n'avez pas encore compris ? »

Les enfants le regardèrent, contrariés, puis s'en allèrent, certains souriant déjà de nouveau.

– Maintenant, peut-être, dit Ambrogio à don Mario, pour compléter notre enquête, Michele et moi allons passer devant le haut commandement ennemi, je veux dire au cercle. Don Mario sourit : « Voulez-vous que je vous accompagne ? »

– Non, répondit Ambrogio, parce qu'en plus je ne pense pas que votre journée soit finie.

– Pour dire la vérité, non. Je dois préparer la seconde moitié du sermon de demain.

– Vous voyez ? Donc saluons-nous.

10

Michele s'étant déclaré d'accord, les deux amis, au lieu de revenir sur leurs pas pour rentrer à la maison, suivirent un parcours qui passait devant le cercle Garibaldi, siège des rouges. Mais ils ne purent en voir grand-chose parce qu'il se trouvait dans une maison aux fenêtres plutôt hautes par rapport à la rue ; on apercevait seulement, près de l'entrée, une plaque, illisible dans le noir.

– Qu'y a-t-il d'écrit ? demanda Michele qui, en passant, avait, sans s'arrêter, essayé de la déchiffrer.

– Quelque chose comme « cercle prolétaire Garibaldi ». Au fond, c'est une auberge comme une autre.

A l'intérieur, le passage des deux jeunes gens fut remarqué par un habitué, qui se trouvait par hasard près d'une fenêtre.

– Qu'est-ce qu'ils veulent ces deux bâtards ? s'exclama-t-il. Il s'agissait de Marasca, un ouvrier qui avait du mal à rester ouvrier, criblé de dettes qu'il était, et toujours sur le point de finir vagabond.

D'une table, à quelques pas, Foresto leva des yeux interrogateurs.

– Qu'est-ce qu'ils veulent ces deux bâtards ? répéta alors Marasca à voix plus haute.

Foresto cessa de battre les cartes et demanda : « Qu'y a-t-il ? »

Au lieu de répondre Marasca fit claquer sa langue avec désapprobation.

– Eh bien ? lui demanda Foresto sévèrement.

Marasca, tenu de donner une explication, ne savait comment concrétiser en paroles ses façons alarmistes, d'autant plus que Ambrogio et Michele, sans s'apercevoir de rien, s'éloignaient. « Il y a deux gueules de raie qui viennent de passer », déclara-t-il enfin.

Sep, assis à la même table que Foresto, se leva rapidement après avoir échangé un coup d'œil avec lui. Il alla à la fenêtre, écarta le rideau et regarda dehors. « C'est Ambrogio Riva avec un de ses amis... Quelqu'un qu'il me semble avoir déjà vu au village », dit-il. Il laissa retomber le rideau et revint vers la table.

– Alors il s'agit de tes amis, hein ? fit observer Foresto en se remettant à battre les cartes.

Pour toute réponse Sep poussa un juron. (Les discours de son cousin Tito et la quotidienne angoisse de sa mère n'étant pas restés sans effet sur lui, il n'était plus communiste et avait décidé de passer aux socialistes. Au début, Foresto et les autres communistes s'en étaient irrités ; mais, depuis un certain temps, vu que pour ces élections, communistes et socialistes se présentaient ensemble, on avait fait taire son courroux. Pas au point, toutefois, qu'à l'occasion, il ne se concrétise par quelque pique).

– En fait ce n'est pas avec ce Riva-là, Ambrogio, que j'ai fait sérieusement le partisan au val d'Ossola, déclara Sep en s'asseyant et en appuyant sur les mots, jetant ainsi à la figure de l'autre son passé de partisan toc.

Foresto encaissa sans répliquer.

– Tout de même je me demande bien ce que viennent faire des industriels dans notre rue ? intervint à ce moment-là avec acrimonie Pollastri, assis à une table voisine, les bretelles de son pantalon apparentes.

– Faire deux pas, pourquoi pas ? lui répondit Foresto.

Il y eut un silence.

– Ils font bien, les industriels, de se balader tant qu'ils le peuvent, conclut, toujours en dialecte, Foresto, parce que bientôt ce n'est pas sûr qu'ils pourront circuler.

C'étaient des phrases comme celle-là qui alimentaient malgré tout chez ses partisans l'espérance d'une révolte authentique.

– Moi..., dit alors Marasca, qui s'était approché de sa table, mais il ne poursuivit pas.

– Toi, quoi ? fit avec dureté Foresto. Tu penses peut-être encore à la voiture sport ?

Les autres, autour de la table, leurs cartes en mains, rirent sous cape : cet idiot de Marasca était allé dire partout que, une fois les élections gagnées, au moment de la « répartition », il prendrait la Millecento neuve des Riva. Il l'avait dit et répété un tas de fois, en ignorant qu'il était, suscitant chez beaucoup de gens, même du peuple, de la crainte pour leurs biens. Foresto avait dû intervenir en le sommant d'arrêter.

Il dit alors : « Et qui emmènerais-tu en promenade, avec la voiture sport, dis un peu : sans doute ton beau spécimen de femme ? »

Il y eut des ricanements, parce que la femme de Marasca – peu intelligente et, pour cela, cause principale de sa misère – était aussi particulièrement laide.

Marasca s'éloigna de la table en jurant ; où qu'il se trouvât, il finissait toujours par être maltraité ; non, la vie n'était pas généreuse avec lui.

11

Quand Ambrogio et Michele rentrèrent à la maison, Andrea était encore là, heureux d'être près de sa Francesca. « Vous avez esquivé la récitation du rosaire, vous deux hein ? » dit-il en les accueillant avec un visage souriant.

– Si tu veux, nous pouvons en réciter tout de suite un autre, proposa Ambrogio pour plaisanter.

– Mais certainement, c'est une bonne idée, renchérit Michele.

Andrea fit signe que non de la tête en prenant un air effaré, puis il se tourna vers Francesca et lui sourit.

En entendant la voix de Michele, Alma – qui était en train de faire la vaisselle à la cuisine – ôta rapidement son tablier de couleur vive et accourut dans la salle à manger : elle fit asseoir le nouveau diplômé à table et, s'asseyant joyeusement près de lui : « Qu'as-tu vu d'extraordinaire ? » lui demanda-t-elle.

« Dommage que Fanny ne soit pas là », pensa encore une fois Ambrogio.

La conversation se ranima. Giulia servit une liqueur, un peu plus tard Francesca en servit une autre. A onze heures (qui sonnèrent à la pendule, sur le cache-radiateur, et dont les coups rappelèrent à Michele, songeur, ceux du clocher et ses pensées précédentes), Andrea se leva avec un regret évident et prit congé. Giudittina était déjà allée dormir, ainsi que Rodolfo (après avoir, à son retour, raconté par bribes les entreprises de l'équipe des afficheurs).

Puis, vers minuit : « Nous nous retirons nous aussi », dirent Gerardo et Giulia. Sur la porte, Giulia se retourna : « Vous ne vous sentez pas fati-

gués ? » demanda-t-elle. « Toi, surtout Michele, qui aujourd'hui es passé par toutes ces épreuves ? »

Michele ne sembla pas bien saisir la question : un peu hagard, il se borna pour toute réponse à sourire à la *mater familias.*

– Ils nous chassent, lui dit alors Ambrogio qui lui aussi, à présent, aspirait au repos, il serait bien que nous nous décidions. Et à l'autre qui continuait à ne pas réagir : « Allons, tu pourras passer l'entière journée de demain avec ton Almina, de l'aube au crépuscule. »

– Bêta, se fâcha un peu Alma.

Ils montèrent tous à l'étage. Ils se saluèrent par de répétés et ensommeillés « Bonne nuit – A demain alors – Bonne nuit » et chacun entra dans sa chambre.

Tout en se préparant lentement pour la nuit, Michele repensait encore au clocher de Nomana que lui avaient rappelé tout à l'heure les coups de la pendule. Maintenant qu'il n'était plus distrait par les discours des autres, il se le représenta nettement, cerné par la guerre civile : des gens tiraient de la cage du clocher et du toit de l'église, d'autres à plat ventre par terre, le mitraillaient furieusement depuis les bords de la place ; plus loin, des groupes de rouges sillonnaient les rues et emprisonnaient les gens ; on ne voyait pas les Américains, qui sait où ils étaient. Les rouges entraient dans les maisons, ils entraient même dans celle des Riva, qui – heureusement ! – était déserte, parce que Ambrogio et ses frères étaient dehors à combattre avec leurs mitraillettes. Almina ne pouvait pas être loin : peut-être qu'elle se trouvait dans quelque cave avec d'autres femmes du village, et alors les rouges pourraient s'en emparer si les nôtres – toujours peu enclins à abattre leurs prochains, à tuer – étaient écrasés. L'imagination fervente de Michele lui projeta son Alma entraînée par les rouges : leur joie bestiale d'avoir entre les mains une jeune fille comme celle-là, eux, les plus grands assassins de l'histoire, les plus grands responsables de déportations, eux qui étaient objectivement plus meurtriers – au mépris de leur humanitarisme de départ – que les nazis eux-mêmes.

Il s'imagina les communistes forçant Alma sur un lit ou sur l'herbe et... Ils l'avaient fait avec un nombre incalculable d'autres femmes avant de les déporter : pourquoi ne le feraient-ils pas avec elle ? « Ça suffit, allons, arrête avec ça, arrête une fois pour toutes. » Il allait arrêter, d'accord : mais à combien de millions de femmes, russes, roumaines, polonaises, n'était-ce pas arrivé en réalité ? « Et même maintenant, en ce moment, pendant que je suis ici à me préparer pour dormir, à combien cela arrive-t-il en Grèce ? Et plus encore en Chine où désormais les communistes sont en train, semble-t-il, de gagner la partie ? Oui, qui sait combien ! Mon Dieu ! Mon Dieu, aide-les, toi ! »

Il battit plusieurs fois des paupières, inspira une grande bouffée d'air, puis jeta un regard circulaire sur la chambre paisible et bien rangée qui avait été celle de Manno. « Tâche d'arrêter vraiment », se dit-il, « ou tu vas finir par te charger d'adrénaline au point de ne plus pouvoir dormir ».

Ses quelques préparatifs pour la nuit achevés, il fit le signe de la croix et récita une prière ; puis, se glissant entre les draps frais, il éteignit la lumière. Est-ce que des choses horribles comme celles-là pouvaient avoir lieu en Italie ? Peut-être que les communistes italiens n'étaient pas autant sous l'emprise de la doctrine, qu'ils n'étaient pas aussi totalement « aliénés » que ceux de l'est... C'est sûr que si l'on pensait à ce désastreux Robotti rencontré durant la captivité... mais il se souvint aussi de Togliatti, le secrétaire du parti, qu'il avait vu et écouté à Souzdal. Oui, Togliatti... sa figure joufflue de professeur à lunettes avec la cravate toujours un peu de travers, que les journaux devaient ensuite rendre si familières, il l'avait vue en avant-première à Souzdal où le secrétaire communiste avait tenu une harangue aux prisonniers. De cette harangue Michele ne se rappelait pratiquement que la façon dont elle était ponctuée de jurons. La Russie était vraiment le pays des blasphèmes : malgré cela, ceux d'un individu conscient comme Togliatti l'avaient tellement heurté que – à l'encontre de ses habitudes – il s'était, cette fois-là, refusé avec entêtement de prêter attention au discours. Dommage, parce que l'homme – il s'en était rendu compte – avait une personnalité originale, que du coup, il n'avait pas pu saisir. Mais quel genre d'homme était en réalité Togliatti ? Un jour à la Chambre, à la surprise de tous, il s'était mis à parler de Guido Cavalcanti et du Quattrocento florentin... Michele s'en était indigné, cela lui paraissait une provocation : « Comment s'est-il permis ? De quel droit ? Un homme comme lui doit forcément haïr notre Moyen Age, notre beau Moyen Age chrétien, il ne peut que le haïr ». Une autre fois Togliatti en était venu à comparer le ministre de l'Intérieur Scelba à... à... comment s'appelait-il ? En somme à un obscur gibelin du quatorzième, non, peut-être du treizième siècle : quelqu'un dont Michele – malgré toute sa passion pour cette époque – n'avait jamais entendu parler. Quel homme étrange que ce Togliatti ! « Logiquement, s'il connaît vraiment l'époque médiévale, il ne peut pas être intimement sous l'emprise de l'idéologie de la même façon que les autres. Du reste, à Souzdal déjà, j'avais bien remarqué qu'il n'était pas totalement abêti... Mais assez ! Je me demande si, comme on le dit, il a vraiment pris pour compagne cette fille de l'Université catholique... » Il s'agissait de Nilde, justement, celle qui avait cet accent émilien et ce front bombé, et que lui et Ambrogio, en première année, avaient rencontrée durant leurs incursions à la faculté des Lettres. « Dieu que le monde est petit ! »

En tout cas, Togliatti et les communistes n'étaient eux aussi que des moyens, ne l'oublions pas. Ils n'étaient que de simples instruments de châtiment, de contrecoup aux fautes des hommes. Si lui, Michele – bien qu'à moitié exténué – voulait en ce moment affronter de façon positive le problème d'une éventuelle guerre civile, c'était de là qu'il devait partir : des fautes des hommes, en particulier de tous ceux qui composaient la société italienne... Dans la guerre qui venait de finir les morts italiens n'avaient pas été – toutes proportions gardées – très nombreux : selon les dernières estimations, de quatre à cinq cent mille, y compris les civils victimes des bom-

bardements et ceux qui étaient tombés dans la lutte entre partisans et fascistes. En raisonnant à froid c'était peu, comparé aux hécatombes des autres pays (la Russie et l'Allemagne en particulier). Cela donnait à penser que – dans les mystérieux équilibres de la « communauté des saints » – chez nous, justement, avaient particulièrement pesé tous nos saints, cet interminable et splendide cortège qui va de François, Thomas, Catherine et les autres du Moyen Age (qui sait comment Togliatti les jugeait), jusqu'aux plus récents : don Bosco, Cottolengo, don Orione (« don Orione, fils d'un tailleur de pierres... ») et Padre Pio, qui est vivant. Sans doute qu'avaient pesé aussi les saints pour ainsi dire « officieux » (« nous nous exprimons un peu approximativement, hein, Michele ? ») c'est-à-dire tous les braves gens d'hier et d'aujourd'hui, comme don Mario, et Luca, et Tito Valli, et monsieur Gerardo qui se démenait sans relâche pour créer de nouveaux postes de travail, et ces ouvriers réunis là-bas dans la boutique de l'horloger transformée en état-major (même si on en riait un peu), et les innombrables bons pères et mères de famille, et les sœurs cloîtrées, et les frères contemplatifs, lesquels dépensaient chaque jour de leur vie à cela : chercher à expier devant Dieu, par les oraisons et la pénitence, même les péchés des autres. En somme la question était de savoir si, dans l'équilibre de la « communauté des saints », les mérites de tous ceux-là réussiraient encore une fois à compenser les fautes de l'ensemble ; « il y a vingt ans, après l'autre guerre, l'insurrection rouge en Italie a pu être évitée : y arriverons-nous encore aujourd'hui, alors qu'il n'y a plus le fascisme ? » Ou au contraire, est-ce que cette fois allait commencer, pour l'Italie aussi, une période d'abandon de la part de Dieu, cette chose terrifiante dont il avait été le témoin, là-bas à l'est ?

Le sommeil le submergeait peu à peu. Oui, mais personnellement, que faisait-il pour aider la communauté ? Cette communauté dont faisait aussi partie son Alma ? Il avait écrit son livre, très bien, très bien, mais ne pouvait-il rien faire d'autre ? Maintenant qu'il s'était débarrassé des examens (à l'idée d'être enfin lauréat il éprouva un sentiment de libération), maintenant... il pourrait aussi, par exemple, donner des conférences, parler... Voilà, oui, bien sûr... Il irait là-bas, au siège provincial du parti, voir ce comptable au béret... et il lui proposerait... Le sommeil finalement le submergea.

Il rêva que le comptable au béret acceptait avec empressement son offre de tenir des conférences sur le communisme, puis il rêva de son ami aumônier père Turla, qui au contraire lui opposait un visage sombre : « pourquoi », lui disait-il dans le dialecte de Bergame, « quand tu as fait la liste des saints « officieux » ne t'es-tu même pas rappelé de moi, pourquoi t'en es-tu fichu complètement ? »

Avec le recul des ans nous pouvons présumer que le mécanisme salvateur de la « communauté des saints » a effectivement joué un rôle. Nous pouvons présumer que le nouveau grand bain de sang n'a pas eu lieu parce que les mérites ont pesé plus que les démérites dans la société italienne

d'alors. Laquelle était, c'est vrai – pour autant que nous puissions en juger – gravement imparfaite, mais somme toute propre, et pas encore « affranchie de Dieu » selon les schémas laïques, ni enfoncée dans les péchés de la chair, comme elle devait l'être par la suite.

Nous sommes – bien sûr – dans le domaine de l'intuition, et, tant qu'on n'en a que l'intuition, une réalité n'est pas démontrée. Toutefois nous pensons que les choses se sont vraiment passées comme ça. A travers quel déroulement historique ? C'est-à-dire – le fascisme disparu – à travers quels autres processus ?

Nous pensons que ce fut bel et bien à travers les choix et surtout l'action – en elle-même tout autre que sainte, mais qui s'est avérée ensuite salvatrice – du secrétaire du parti communiste Togliatti. Lequel, ces jours-là, malgré sa familiarité avec le Moyen Age, était sans doute assez loin de s'en rendre compte. (En conclusion : Togliatti fut-il « homme de la Providence », en tant que faisant partie des desseins de Dieu, comme l'avait été Mussolini avant lui ? C'est ce que nous pensons.)

12

Qui écrit a la faculté de se placer au niveau de n'importe qui, même de Togliatti (il y a des écrivains qui se sont placés plus haut) ; nous nous mettrons donc à sa hauteur et nous y resterons en compagnie du lecteur, le temps de finir notre récit. Désolés si la chose peut sembler sacrilège, un peu comme étaient apparus sacrilèges à Michele les *excursus* du secrétaire communiste dans la civilisation du Moyen Age.

Ce soir-là à Milan, le député Togliatti était rentré à son hôtel très tard. Il n'était pas moins fatigué que Michele, parce que, au cours de la journée, il avait dû s'astreindre à deux réunions importantes : la première, dans l'après-midi, avec des cadres provinciaux du parti, l'autre – plus pénible, composée de seuls responsables – le soir après dîner, et que celle-ci venait à peine de se terminer.

Tandis qu'après l'avoir précédé à l'étage, sa secrétaire et compagne – précisément la jeune professeur à l'accent émilien dont nous venons de parler – était en train de préparer sa chambre, le chef (au sens propre du terme : c'est-à-dire la tête qui seule décide pour le corps tout entier) du parti communiste italien, réfléchissait dans la solitude, assis dans le hall devant un verre. Ce jour-là aussi il avait dû constater l'habituel phénomène : depuis qu'il était revenu de Russie, il allait répétant à tout le monde, clairement et sans ambiguïté, que le parti devait s'en tenir aux règles démocratiques, spécifiant que telle directive ne représentait pas un écran, qu'il n'y avait rien à cacher derrière. Bien, il le répétait à tout le monde, et qu'arrivait-il ? Que personne ou presque, à commencer par les siens, ne le croyait. Certes, ces derniers feignaient de le croire et, formellement, agissaient comme s'ils le croyaient (le monolithisme du parti fonctionnait

aussi en cela, et comment !), mais lui sentait bien qu'en leur for intérieur ils n'y croyaient pas ; surtout les ex-partisans... Certains de ceux-là, même, ne réussissaient pas à se retenir, et tous les deux ou trois jours tuaient quelqu'un : en Emilie par exemple, régulièrement ils tuaient quelque prêtre et si d'aventure ils étaient pris par la police, ils allaient même jusqu'à se donner des airs de méritants du parti, les inconscients ! Il est vrai que, dans l'ensemble, depuis un certain temps, leur manie de déchaîner la révolution s'était relativement calmée. « C'est seulement parce qu'ils voient dans quels ennuis se débattent les camarades grecs, c'est seulement cela qui les freine un peu. Ils n'imaginent pas qu'il y a bien pire. Ce qui arrive en Grèce est pour moi la dernière – mais vraiment la dernière – des raisons. Comme ils agissent en inconscients, tous autant qu'ils sont ! C'est qu'ils n'ont rien vu, qu'ils ne se doutent de rien... » Lui oui, il avait vu et il savait, lui et les quelques autres survivants des terribles « répressions » exercées en Russie sur les communistes de toutes nationalités. Entendons-nous, Togliatti ne parvenait pas encore à s'expliquer ce qui était arrivé : les différentes explications qu'il avait essayé d'en donner (toutes d'ordre historique et social, comme les conditions arriérées de la Russie, ses traditions autocratiques, l'extrémisme du caractère russe...) n'expliquaient pas en réalité ces immenses massacres de compagnons fidèles. Sous le tsarisme en effet – il y repensait maintenant – jamais, absolument jamais, il n'était arrivé que les partisans du tsar fussent massacrés en série de cette façon ; les massacres de communistes sous le régime bolchevik n'étaient pour le moment pas explicables, certes. Mais ils avaient eu lieu, c'était là le problème. Non seulement ils avaient eu lieu, mais lui sentait (« du reste ils n'ont jamais cessé tout à fait ») qu'ils recommenceraient bientôt sur une grande échelle. Il y avait trop de signes avant-coureurs. Il revint en pensée aux terribles années passées à Moscou, aux cauchemars de chaque nuit dans cet infâme hôtel *Lux* où étaient hébergés avec lui tant d'autres dirigeants antifascistes, italiens ou non. La police y faisait systématiquement des rafles nocturnes : elle s'emparait, dans une chambre ou dans une autre, d'un camarade sans défense, et l'emmenait sans tapage pour le soumettre à des tortures barbares ou pour le tuer carrément. Après ces arrestations, au matin, il sentait sur lui les regards terrorisés des survivants, comme s'il était en son pouvoir de faire quelque chose, alors qu'il était lui-même terriblement inquiet pour son propre sort. Et il n'était pas le seul : à Moscou des gens plus importants que lui tremblaient aussi, tous les gros bonnets du régime, sans parler des simples militants... (Quant aux non communistes ou, pire, aux adversaires du système, ceux-là ne l'intéressaient pas : certes, un nombre inconcevable d'entre eux avaient également été tués, des dizaines et des dizaines de millions, mais ce fait ne le touchait pas. A leur égard prévalait toujours, pour lui, la fameuse argumentation de Lénine : que le communisme avait programmé d'être humain avec ses adversaires, et que s'il n'avait pas pu l'être, cela n'avait dépendu que d'eux.) Au temps de l'hôtel *Lux* c'était avant tout la survie des siens qui l'intéressait : des

quelque trois cents camarades italiens qui, pour se soustraire aux persécutions fascistes, s'étaient réfugiés en Russie (« Tous des gens fidèles, on pouvait en jurer ») ; « eh bien ceux-là, la police en avait supprimé en quelques années pas moins de deux cents... » « Deux cents sur trois cents, sans qu'un seul d'entre eux ait commis le moindre manquement ! » A y repenser c'était vraiment incroyable ! Et combien de ses collaborateurs parmi ces deux cents : Costa pour commencer, et Bruno Rossi, et Manservigi de Ferrare, homme, celui-là, parmi les plus intelligents qu'il ait jamais connus, toujours si serré dans ses argumentations... Et le Milanais Gorelli, et cet antifasciste infatigable, Vincenzo Baccala, qui avait été le premier secrétaire de la section romaine : condamnés, ces deux-là, à mourir dans le gel épouvantable de la Kolyma. Et Guarnaschelli de Turin, ce jeune ouvrier autodidacte ; et puis Calligaris et le Napolitain Peluso et Arnaldo Silva, tous les trois tués par balle, en pleine tête, et... comment une chose pareille avait-elle pu se produire ? Maintenant encore, ça semblait impossible ! C'était pourtant bien cette réalité, et pas une autre, qu'il avait alors vécue, lui, le chef du parti communiste italien. « Beau chef ! Je devais sourire comme un serf, avoir l'air désinvolte, pour que Staline n'arrête pas aussi son regard sur moi ou sur ma femme (ah, la malheureuse Paulina, femme de Molotov, déportée et réduite à l'état de larve...) » Pour éloigner le couperet des siens, il s'était trouvé dans la dure nécessité d'être sans pitié envers les autres, surtout envers ces pauvres dirigeants polonais dont on lui avait impérieusement demandé d'approuver l'élimination. Et il l'avait approuvée avec le maximum de zèle : en compensation il avait réussi à arracher à la mort quelques-uns, seulement quelques-uns, des siens, parmi lesquels son beau-frère Paolo Robotti. « Paolo, je l'ai enlevé aux mains des tchékistes alors qu'il avait déjà la colonne vertébrale fichue... » Cet épisode, se rappela-t-il avec une pointe d'ennui, la torture de Paolo, se prolongeant pendant presque deux ans – et bien que jamais commentée en famille, bien que toujours tue – avait fini par être à l'origine de sa rupture avec Rita, la femme de Paolo : parce que, au fil des jours, l'air perpétuellement angoissé de cette femme lui avait peu à peu rendu sa présence insupportable...

Il allongea la main vers son verre, mais les pensées l'occupaient à tel point qu'il ne le prit pas : il se contenta d'y faire courir sur le bord le gras de son pouce ; puis il retira sa main. Quant à Paolo, le pauvre, il ne s'était pas plaint, il n'avait pas posé de questions : en vrai communiste, il s'était tout de suite appliqué avec un grand zèle au nouveau devoir qui lui avait été assigné : la campagne d'endoctrinement des militaires prisonniers. Ainsi, lui, Togliatti, n'avait pas été obligé de lui interdire le retour au pays, comme aux quelques autres qui, à cause des tortures subies, ou parce qu'ils avaient assisté au massacre de leurs camarades, étaient devenus traîtres. Quel ennui ç'aurait été, pensa-t-il, de devoir laisser pour toujours en Russie son propre beau-frère, comme il y avait laissé Armando Cocchi. Il revit confusément – sur le flot des souvenirs – la figure de Cocchi, ce Bolonais geignard, qui en

était arrivé au point de confesser son désespoir aux officiers italiens prisonniers... L'irresponsable !

Hors de l'hôtel il entendait de temps en temps passer quelque automobile, le long de l'importante rue Manzoni ; le bruit, bien que très amorti, arrivait jusque dans le grand hall. L'une de ces voitures sembla s'arrêter à la hauteur de l'hôtel. Des phrase hachées en anglais parvinrent à Togliatti, puis il vit entrer dans l'hôtel deux officiers américains : ils étaient âgés, probablement importants. Ils parlementèrent un moment entre eux – pas bruyamment comme avaient l'habitude de le faire les jeunes soldats *made in USA*, mais toutefois eux aussi sur le ton de la plaisanterie – puis ils se dirigèrent vers les ascenseurs.

Ils n'étaient pas encore sortis du champ de vision du secrétaire du parti que – comme il s'y attendait – d'une petite salle adjacente, ses gardes du corps en habits civils apparurent à leur tour : deux ex-chefs partisans très sûrs ; ils firent quelques pas avec une feinte négligence, l'effleurèrent à peine du regard et se retirèrent à nouveau. Eh bien, il était temps d'aller dormir. Pourtant Togliatti ne le fit pas, il hésitait encore ; il bougea un peu dans son fauteuil, s'installant de manière à mieux voir le hall et le long comptoir derrière lequel se trouvaient les portiers. Son regard s'arrêta sur l'un de ces derniers : un individu grisonnant, « à la tête certainement vide », qui prenait un air important. Autrefois, quand il était jeune révolutionnaire, il aurait qualifié de bourgeoise cette façon de faire, et elle l'était ; mais maintenant il savait que c'était aussi l'attitude des portiers d'hôtels de luxe de l'Union Soviétique. Et s'il s'était seulement agi des portiers d'hôtels... Une infinité de choses, malgré tant d'années d'efforts, n'étaient pas du tout socialistes en URSS. Certes à considérer cela, il ne s'étonnait plus que le camarade Staline s'en prenne à tout groupe, et même à tout individu composant la société soviétique, qui ne se décidait pas encore à se transformer en socialiste... Mais, comme tout était loin de l'attente de sa jeunesse, quand lui et ses compagnons d'étude, en particulier Gramsci... Oui, Gramsci, le petit bossu. Celui-là, pendant qu'il était en prison, avait élaboré un ensemble de théories qui aurait peut-être pu éviter les massacres : selon lui le pouvoir devait être pris, non pas par la violence et les exécutions, mais bien plutôt par la conquête systématique des centres de la communication sociale et de la culture. Oui, mais en supposant qu'on pût y arriver (de tous les êtres humains, les intellectuels sont certainement les plus réductibles à un troupeau), comment le conserver ensuite, ce pouvoir, sans recourir à la violence ? En Italie les catholiques modernistes se chargeraient, avait écrit Gramsci, de changer la mentalité des masses adversaires, en les rendant avant tout sainement athées. Des histoires malheureusement. On voyait bien, désormais, où ces catholiques avaient fini sous la coupe d'un pape hargneux comme celui-ci... Il n'en restait même pas l'ombre. En Italie du moins, parce qu'à en croire les nouvelles qui parvenaient de France, la culture catholique de là-bas, en fin de compte... grâce surtout à ce Mounier...

Mais assez ; Togliatti regarda machinalement l'horloge. Récapitulons : bientôt recommenceraient les tueries entre communistes à tous les niveaux et – lui n'en doutait pas – elles ne se limiteraient pas à la Russie, mais seraient étendues à toutes les sociétés de l'Est. Lequel, parmi les divers chefs qui maintenant étaient comme des divinités à Prague, à Varsovie, à Budapest, serait liquidé le premier ? Hein ? Lequel d'entre eux serait fusillé ou pendu le premier ? Certains de ces chefs étaient ses amis personnels depuis l'époque de l'hôtel *Lux*... (« Attention je dois me tenir prêt à les désavouer... ») Il émit un soupir. Tout de même ! Non seulement c'était inexplicable, mais c'était atroce, atroce au-delà de tout, que cela fût la réalité communiste ! Il bougea un peu dans son fauteuil : eh bien cela ne le dispensait pas de la voir et de la prévoir, il ne devait pas fermer les yeux comme un enfant. Il devait, au contraire, se comporter avec le plus de prudence possible. Et il le ferait : « Etant donné cette situation objective, nous ne nous devons pas nous soustraire aux contrôles qui dérivent automatiquement de la démocratie. Pour éviter que, même au sein de notre parti, nous n'en venions à nous manger entre nous (ce Secchia !), il nous faut consentir à ce que les autres partis coexistent réellement avec nous : avec leur vigilance, leur brouhaha, etc., ils rendront impossible un tel genre d'excès. Il s'agit là de la démocratie entendue au sens occidental, c'est-à-dire réactionnaire, et pas de la nôtre ? Qu'importe : en l'état des choses elle nous est indispensable, un point c'est tout. »

Heureusement que la situation, en Italie, n'était pas comme en Europe de l'est. Ici il n'y avait pas l'armée rouge mais les Américains ; en outre, la nécessité de rivaliser, sur le plan électoral, avec les partis bourgeois, légitimait même aux yeux les plus suspicieux n'importe quel choix de programme. « Si tout le monde, camarades et adversaires et dirigeants soviétiques, croit que je me déguise en démocrate, que je joue à faire le démocrate, très bien, laissons-les croire : je me ferai donc passer pour un faux démocrate pour pouvoir en être un vrai. Ou », ajouta-t-il froidement, « *presque* vrai ». Il sourit intérieurement, sans aucune gêne : « le démocrate occidental « pourri » mais avec les précautions requises », continua-t-il. « Parce que, pour commencer, le parti doit rester à l'intérieur comme il est, une organisation de fer, avec ses justes décisions partant d'en haut : sinon, qu'adviendrait-il ? Au minimum ils éliraient un chef à leur image et ressemblance, un naïf type Markos, qui ferait tout de suite la révolution et les habituelles conneries. Non, le parti doit rester ce qu'il est : démocratique par rapport aux autres mais monolithique à l'intérieur, et ce ne sera pas mal aussi qu'il reste armé ; parce que la perspective de la révolution n'est pas à écarter, c'est même ce qui le fait tenir, et qui conditionne même ceux qui sont en dehors. Ce que nous faisons en effet, nous le faisons seulement pour nous, certainement pas pour les autres. » Il eut une bouffée de haine : « Non pour ces emmerdeurs de capitalistes. Et encore moins pour ces horreurs de sacristains qui – seulement parce que nous le leur permettons provisoirement, pour des raisons qui sont les nôtres – pourront maintenant prendre le

pouvoir. Qu'ils ne se fassent pas d'illusions pourtant : nous ne travaillerons jamais pour leur affreuse société de prêtres, et même nous ferons notre possible pour leur en rendre difficile l'édification. Il suffira de les empêcher, jour après jour, d'en corriger les failles, faire en sorte par exemple qu'ils ne puissent éloigner des charges publiques quiconque se révèle un élément nocif ou un voleur : cela nous sera facile si nous savons conduire notre action toujours au nom de la liberté, la liberté individuelle, à laquelle ils tiennent tant. Nous finirons même par devenir les champions de la liberté des individus... » Il eut une grimace amusée : « Vraiment splendide. »

Il prit finalement son verre et commença à siroter sa boisson. Il était tard, vraiment l'heure de se retirer, et pourtant il continuait à traîner. Il entendit un ascenseur s'arrêter au rez-de-chaussée et les portes automatiques se fermer ; il pensa qu'il devait s'agir de sa secrétaire et il y eut en effet, tout de suite après, un martèlement de talons féminins sur le dallage. La jeune femme parut dans le hall : « Vous n'avez besoin de rien, professeur ? »

(Elle l'appelait ainsi, « professeur » et, malgré l'intimité, se comportait avec lui exactement comme une élève avec son professeur : « C'est inévitable, il y a trop de choses de moi qu'elle ne peut pas comprendre », pensa-t-il.)

« Non merci » répondit-il. Finalement, il se leva.

QUATRIÈME PARTIE

1

Environ un mois plus tard, c'est-à-dire deux semaines après les élections générales, Ambrogio et Fanny se fiancèrent.

La fête eut lieu un dimanche. Le jeune homme descendit à Milan avec la Millecento sport, apportant avec lui, dans un petit écrin de satin, la bague pour sa fiancée. Au rythme du moteur, ses pensées tournaient joyeusement autour du bijou et de l'image de Fanny (Fanny aux yeux verts doucement rieurs qui, radieuse, viendrait lui ouvrir la porte, Fanny qui inclinerait gracieusement sa tête de jeune page pour admirer la bague).

La traversée des villages – avec leurs murs encore tapissés d'affiches électorales et les longs calicots, désormais lâches, au-dessus des rues – détournait pourtant de temps en temps sa pensée de l'attente joyeuse pour la reporter sur les élections, et en particulier sur les commentaires qu'on en avait fait la veille à Nomana. Il se souvenait de certaines phrases de Michele qui était littéralement électrisé par la grande victoire du parti d'inspiration chrétienne. « Il nous faut bien réaliser cela », avait-il dit en substance, « dans toute l'Europe libre les peuples sont en train de confier la direction de leurs affaires aux chrétiens. On l'a vu en France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne ; même en Allemagne ! Et maintenant c'est au tour de l'Italie. Il est important de se rendre compte que cela n'arrivait plus depuis des siècles ! Et aussi de ce que cela signifie : que les gens, après avoir vu de leurs yeux les beaux résultats où mènent les autres chemins, ont finalement compris que c'est seulement du Christ que peut venir le Salut, même sur le plan politique. » Et encore : « Plus que tout, nous devons remercier le pape : rarement dans l'histoire de l'Eglise, un berger a été à ce point à la hauteur de la situation, aussi apte que lui à bien conduire son troupeau. » Impressionnant un peu tout le monde, Michele avait aussi souligné : « Pour nous chrétiens, c'est une occasion unique : nous avons enfin la possibilité, nous de cette génération, d'empêcher que cette civilisation ne courre au désastre. Oui, nous pouvons réellement nous opposer à ce que l'Europe entière ne se transforme en un immense Krinovaïa » (il voulait dire – Ambrogio l'avait compris – en une immense fosse de cannibales, et pas seulement au sens figuré.) « C'est donc sur cette possibilité », avait insisté Michele, « que nous devons axer toute notre action future, ce qui ne sera pas facile. C'est un travail culturel énorme que celui qui nous attend : en bref il nous faut pallier les défaillances de générations entières. » Quand ensuite lui, Ambrogio, lui avait demandé

quelque exemple concret de ce qu'il faudrait faire, il avait affirmé que, pour commencer, il était inadmissible qu'il n'y ait en Italie qu'une seule Université catholique : « Il faut faire en sorte qu'il y en ait cinq, dix. Et pas seulement en Italie, mais dans les autres pays d'Europe. » Il avait ensuite évoqué les maisons d'édition et les journaux, mais là tout le monde, plus ou moins, était intervenu, laissant inachevé ce passionnant exposé. Tout de même, quelles perspectives grandioses faisait entrevoir le jeune écrivain !

« Eh bien mais nous y arriverons, j'en suis sûr », se dit Ambrogio, cédant à l'euphorie. En ces jours qui suivaient la grande victoire (à Nomana le parti d'inspiration chrétienne avait obtenu 71 pour cent des voix), tout semblait possible. Il appuya avec enthousiasme sur la pédale d'accélérateur.

A Monza, ville éminemment catholique, il lui sembla – et c'était peut-être vraiment le cas – que les gens avaient le visage plus détendu et plus gai que d'habitude.

(Si, ces jours-là, les catholiques étaient euphoriques comme au sortir d'un cauchemar, l'état d'âme de leurs adversaires nous est bien rendu par le comportement du poète Saba, tel que le décrivit plus tard le presque poète Vittorio Sereni :

Et un jour, un jour ou deux après le 18 avril,
je le vis errer d'une place à l'autre,
d'un café à l'autre de Milan
suivi par la radio.
"Chienne" vociférait-il "chienne" Les gens
le regardaient stupéfaits.
Il le disait à l'Italie. Brutalement,
comme à une femme
qui, volontairement ou non, nous a blessé à mort.)

Mais la rencontre avec Fanny approchait et toute autre sollicitation atteignait maintenant de moins en moins Ambrogio. A la fin, après avoir, sans plus faire attention à ce qui l'entourait, dépassé Sesto, il parcourut à vive allure les rues de Milan jusqu'à la rue Boccacio, arrêta l'automobile devant l'immeuble où habitait la jeune fille et, avec une impatience grandissante, prit l'ascenseur pour monter à son appartement.

2

Il s'attendait à passer la journée entière dans cette maison, en compagnie de sa fiancée et de ses parents. Mais Fanny était d'un autre avis et, dès qu'il eut accroché son pardessus au portemanteau de l'entrée (près de la bizarre canne de promenade de sa future belle-mère, longue de deux pieds à peine) : « Sais-tu que je m'attends à ce que tu m'emmènes faire une belle promenade », lui dit-elle.

– Ah bon ? Très bien. Et où veux-tu que nous allions ?

– Je ne sais pas, répondit la jeune fille, nous verrons. En tout cas il faut que ce soit une belle promenade.

Pour l'heure, tout le monde – fiancés, père et mère – se dirigea vers le salon ; la maison de Fanny était exactement comme elle l'avait tant de fois définie : « florissante » c'est-à-dire grande et commode, avec des objets, des tableaux et des bibelots partout, même dans les couloirs.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à son futur beau-père, le *commendatore*[1] Mayer, se demandant – puisqu'il paraissait entendu que lui et sa femme ne viendraient pas à la promenade – si l'idée de Fanny ne lui déplaisait pas.

Non seulement elle ne semblait pas lui déplaire, mais il commenta : « Une promenade ? Mais bravo. Quelle belle idée, Ninina. »

Monsieur Mayer était chauve, très corpulent mais vif, et sa façon de parler paraissait à Ambrogio accordée à son aspect et à son titre. Le salon où ils entrèrent, meublé de fauteuils excessivement confortables, lui sembla également assorti – toujours selon l'idée qu'il s'en faisait au terme *commendatore.* Sur un petit meuble se trouvait pourtant une photographie de Fanny en uniforme d'infirmière pour signifier que, durant la guerre, cette famille ne s'était pas désintéressée de la souffrance générale.

La mère (qui depuis un certain temps n'avait plus les cheveux blonds, mais châtains avec des mèches) approuva elle aussi l'idée de sa fille : « Une promenade ? Mais oui, bien sûr, certainement. » A la différence de son mari, elle ne ressentait, en présence de son futur gendre, aucun embarras. Ayant pu constater, en d'autres occasions, à quel point il était un auditeur patient, elle se serait sentie en reste avec lui si elle ne s'était pas tout de suite mise à parler « en roue libre » (expression celle-là aussi, de Fanny), peu importait de quoi ; et c'est ce qu'elle se proposait de faire sans tarder. Pour l'heure, elle se bornait à sourire ostensiblement, d'un air ravi.

– Alors ? demanda Fanny quand ils se furent tous installés dans les fauteuils. Avez-vous finalement commencé les travaux dans la villa ?

– Aux « Dragons » ? Non, malheureusement, j'ai honte, mais pas encore, lui répondit Ambrogio en souriant.

La jeune fille, bien que souriant elle aussi, désapprouva de la tête : « Oh, mais quand donc vous déciderez-vous ? »

– Ce ne sont pas des travaux qui demanderont beaucoup de temps, affirma le jeune homme, tu verras. D'autre part, ces temps-ci, expliqua-t-il, plus encore pour les autres que pour elle, à part les élections, chez nous on n'a pas arrêté de courir après une nouvelle usine. Il s'adressa à son futur beau-père : « Mon père est obsédé par l'idée de multiplier les postes de travail, au point que je suis un peu inquiet ; je me demande si nous n'allons pas vers des ennuis sérieux. »

[1] Titre honorifique donné par l'État italien à des hommes d'affaires de valeur reconnue (N.d.T).

– Oh, votre papa est très habile, dit le père de Fanny, avec un geste vague, il sait bien mener ses affaires.

Ambrogio, un peu interdit, décida de prendre la phrase comme un compliment ; mais il était évident que l'autre n'avait pas une vision bien claire de la situation. Peut-être que, avec sa mentalité bourgeoise, il ne pouvait concevoir qu'on pût agir en fonction de ses idéaux, à plus forte raison quand on était un industriel.

– Les travaux, il y en a pas mal, fit remarquer Fanny. Il y a cette cloison à démolir pour agrandir la chambre, et le nouveau cabinet de toilette à construire ; et nous avons aussi décidé de repeindre le porche de l'entrée, tu te rappelles ? Et puis il y a... elle énuméra quelques autres travaux qu'ils avaient ensemble estimés nécessaires quelque temps auparavant, durant une visite que Fanny avait faite aux « Dragons » tout exprès. Ils occuperaient tous les deux une moitié de la villa, laissant l'autre moitié à la disposition de l'un ou l'autre des frères d'Ambrogio, quand ils se marieraient à leur tour. Tandis qu'elle énumérait les travaux à exécuter, il paraissait presque aux deux futurs époux voir leur nid se former : Ambrogio lui-même se laissa quelques instants prendre par la douceur d'une telle perspective.

– Eh bien, tu sais je ne veux pas attendre, conclut avec résolution la jeune fille. Nous avons dit que nous nous marierons cet été et il faut qu'il en soit ainsi.

– Moi non plus je n'ai pas envie d'attendre, sois-en sûre, lui dit Ambrogio.

Les parents souriaient. « Je parierais », dit le jeune homme, « qu'en ce moment ton père et ta mère repensent à l'époque de leurs propres fiançailles. »

Fanny acquiesça avec grâce (dans des moments comme ceux-là Ambrogio la trouvait adorable et avait une grande envie de la serrer dans ses bras).

– Nos fiançailles ? s'exclama au contraire le *commendatore* d'un air surpris ; et se tournant vers sa femme : « Nous sommes-nous jamais fiancés, nous deux ? »

Fanny se mit à rire en secouant son petit casque de cheveux dorés : « Papounet, s'il te plaît », dit-elle.

– Filippo, je t'en prie, souffla sa femme et, tournée vers son futur gendre : « Croyez-vous ? Si c'est malin ! »

– Je parle sérieusement, je ne plaisante pas, protesta son mari. Quand donc nous sommes-nous fiancés, dis-moi ?

– Mais, vous vous êtes bien promis de vous épouser, non ? intervint Fanny pour les aider, même si, que sais-je, vous n'avez pas échangé la bague.

Son père fouillait dans sa mémoire et en même temps continuait à faire signe que non.

– Pour l'amour du ciel, Filippo, dit sa femme agacée et, à sa fille : « Comment ? Que dis-tu ? Que nous n'avons pas échangé d'anneaux ? Et celui avec le brillant et les petits éclats autour, qu'en fais-tu ? »

– Ah c'est celui-là. Je ne savais pas.

Le *commendatore,* pendant ce temps, sa tête chauve rentrée dans les épaules et la bouche serrée jusqu'à lui faire gonfler un peu les joues, faisait toujours signe que non, que lui, en tout cas, ne se souvenait de rien.

– Oh Ambrogio, s'écria la mère, vous voyez le mari impossible que j'ai ?

Une domestique d'âge moyen entra, en coiffe de dentelle, blouse noire et petit tablier blanc de soubrette, avec le chariot des apéritifs. Elle était de toute évidence plus stylée que Noemi, et certes beaucoup plus impersonnelle : en tout cas, pensa Ambrogio, elle ne pouvait pas être plus dévouée.

– Un moment, Ines, dit Fanny, et aux autres : « Écoutez, je crois qu'il est inutile d'attendre. Il vaut mieux que nous fassions tout de suite la petite cérémonie, non ? » Elle s'adressa au jeune homme : « Tu es d'accord, Ambrogio ? »

– Avec toi toujours, lui répondit-il.

– Alors je vais chercher la bague.

– Va.

Elle se leva avec grâce et sortit du salon, sa jupe virevoltant autour de ses jeunes jambes, ce qui attira le regard d'Ambrogio.

Ines, quand elle eut guidé le chariot dans un coin (« Laissez, Ines », lui dit la mère, « nous nous en occuperons ») sortit à son tour.

Fanny revint aussitôt avec un petit étui de satin, tout pareil à celui que Ambrogio avait sur lui et qu'il sortit à son tour de sa poche. La jeune fille s'arrêta devant lui qui, instinctivement, fit le geste de se lever ; mais elle le lui interdit en posant les deux mains sur ses épaules et en s'asseyant au contraire sur l'accoudoir de son fauteuil. Elle ouvrit son étui, Ambrogio fit de même et les deux jeunes gens se glissèrent mutuellement la bague au doigt. Les bagues s'adaptaient sans problème parce que la prévoyante Fanny avait eu, en temps voulu, la précaution de prendre soigneusement les mesures. « Voilà qui est fait », dit-elle.

– Eh bien, vous n'échangez pas un baiser ? demanda anxieusement la mère.

– Bien sûr que si, répondit Ambrogio avec enthousiasme.

Les deux fiancés s'embrassèrent et madame Mayer parut sur le point de se mettre à pleurer. « Oh Filippo », s'exclama-t-elle, « notre Ninina. Notre Ninina qui nous quitte ! »

– Eh bien ? Tu ne vas pas te mettre à pleurer pour ça, j'espère ? lui répondit le *commendatore* qui, à la surprise d'Ambrogio, paraissait encore plus ému que sa femme. Qu'est-ce que tu voudrais ? Que Ninina reste à la maison et qu'elle devienne vieille fille ? Il ne manquerait plus que ça ! Se tournant vers les deux jeunes gens, il répéta d'une voix plus forte, presque incontrôlée : « Il ne manquerait plus que ça ! » et, en même temps il tirait son mouchoir de sa poche tandis que ses yeux rougissaient incroyablement.

– Chers parents émotifs, sourit Fanny. Elle se leva du bras du fauteuil : « Regardez plutôt, regardez ça ! Sapristi Ambrogio, quelle bague, quelle merveilleux brillant ! Oh, merci. » Elle se pencha pour embrasser son

fiancé une seconde fois, puis : « Vous ne voulez pas la voir cette merveille de bague ? » et, sans l'ôter elle alla vers sa mère la main tendue ; ce faisant, elle était encore une fois extrêmement gracieuse : « Elle te plaît ? »

– La tienne, dit Ambrogio en la montrant à la ronde avec un peu d'embarras – est encore plus belle. Celle-là, bien sûr, les autres l'avaient déjà vue. Le jeune homme retira sa main, un peu déconcerté par l'émotion inattendue des parents de sa fiancée. « Fanny n'habitera pas bien loin », crut-il bon de leur rappeler. « Et vous savez que vous pourrez venir aux « Dragons » quand vous le voudrez, que vous serez toujours les bienvenus. »

– Oui, oui, vous êtes un brave garçon, Ambrogio, dit le *commendatore.*

– Mon Dieu, mais quelle bague *chic*[1] ! dit la mère. Fais-la moi voir encore Ninina. Regarde Filippo : C'est vraiment un petit joyau.

– La pierre vient d'un petit stock que mon père a acheté pendant la guerre, expliqua Ambrogio. Il les avait acquises par prudence, pour avoir quelque chose avec quoi s'enfuir si le front était arrivé jusqu'à Nomana. Maintenant nous sommes en train de revendre ces pierres pour acheter de nouveaux métiers à tisser. Mais papa en a mis une de côté pour chacun de ses enfants ; justement pour nos fiançailles.

– Quelle chance, s'écria avec enthousiasme la mère. Ainsi, sans dépenser une lire, votre père a déjà chez lui tous les brillants pour les fiançailles ! Ça oui, c'est une chance.

Le *commendatore* secoua la tête, comme habitué à ce genre de babillage.

Ines revint peu après pour annoncer, toujours avec discrétion, que le déjeuner était servi.

3

Tous les quatre entrèrent dans la salle à manger, une pièce lumineuse ornée de grands tableaux dix-neuvième siècle aux cadres dorés.

L'un d'eux – comme les autres de sujet résolument profane (je suis dans une maison de « laïcs » se rappela Ambrogio) – était accroché en face de lui et lui tombait donc sans arrêt sous les yeux. Il représentait Diane au bain, accompagnée des nymphes et assaillie par Actéon.

Tandis qu'on servait les hors-d'œuvre, Ambrogio se souvint des élections qui avaient eu lieu deux dimanches plus tôt : il était étrange qu'on n'en ait pas parlé jusque-là. « Et les élections ? » jeta-t-il.

– Ah, c'est vrai, s'écria Fanny. Tu as vu « L'Italia illustrata », le numéro qui vient de sortir ?

Le jeune homme acquiesça : « Oui, Alma l'a ramené à la maison avant-hier. »

– En tout cas, quel fortiche ce Michele !

– Il est doué, c'est vrai. Tu aurais dû voir Almina comme elle était aux anges avec ce journal entre les mains : ç'en était presque comique.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

– Quoi ? demanda la mère « L'Italia illustrata » ?

– S'il te plaît maman. C'est sa sœur Alma qui faisait rire, pas « l'Italia illustrata ».

– Mais vous êtes bien en train de parler de la revue ?

– Oui, précisément, lui répondit Fanny. Dans le dernier numéro ils publient les photos des douze personnages qui ont le plus influencé les résultats électoraux. Et l'un des douze, figure-toi, est notre presque beau-frère Michele Tintori. C'est ce camarade d'Université qui a écrit un livre, je t'en ai déjà parlé maman, tu te souviens ?

– Ah oui, tu m'en as parlé, attends ; c'est celui qui est revenu d'Afrique en... sur un petit bateau. Hein, est-ce que je dis une bêtise ?

– Maman, celui de la barque est un autre, c'est un cousin d'Ambrogio qui s'appelait Manno. Michele, lui, est revenu de Russie.

– Oh, le pauvre.

– Tu as remarqué, demanda Fanny à Ambrogio, que Michele est le seul des douze dont « l'Italia illustrata » ne publie pas la photographie ? Aligné avec les autres visages, au lieu du sien, ils ont mis la photo de son livre, la page de couverture.

– Oui je l'ai remarqué en effet.

– Pourquoi n'ont-ils pas publié sa photo ?

– Je n'en ai pas idée ; peut-être qu'ils n'en avaient aucune sous la main. A moins qu'ils n'aient pensé que c'était déplacé de mettre un garçon comme lui à côté de De Gasperi et de tous ces gros bonnets.

– N'empêche, quel as ce Michele, répéta Fanny. Une autre édition de son livre est sur le point de sortir, n'est-ce pas ?

– Oui, la troisième. Elle sortira le mois prochain, en juin.

– Et cette lettre que lui a écrite Benedetto Croce ?

Ambrogio hocha la tête en souriant : « Tu as vu ? »

– Qui ? Comment ? intervint le *commendatore* Mayer, doutant d'avoir bien compris. Benedetto Croce a écrit à ce garçon ?

– Oui, répondit Ambrogio amusé. Et le plus beau, figurez-vous, c'est que c'est ma sœur Alma, la fiancée de Michele, qui a provoqué les choses. C'est elle qui a eu l'idée d'envoyer le livre à Croce : un soir alors que nous étions à table, il y a à peu près un mois. Vous auriez dû la voir : nous la taquinions parce qu'elle parlait comme une môme... Et d'ailleurs Alma est une môme, non, Fanny ? Personne n'arrive à comprendre comment Michele a pu se prendre d'un béguin aussi terrible pour elle. En tout cas, ce soir-là, la môme a eu raison, il faut le reconnaître. Elle avait... elle a dans le livre de son Michele une telle foi... D'après elle, il suffisait de l'envoyer à Croce, et le reste viendrait tout seul : et c'est ce qui s'est passé, le livre a réellement fait impression sur Croce.

Le *commendatore* remarqua que Ambrogio, en racontant ces choses, ne cherchait pas le moins du monde à se donner de l'importance ou à produire un quelconque effet ; il n'y pensait même pas. Encore une fois monsieur

Mayer ne put s'empêcher de noter à quel point son futur gendre était différent des gens auxquels il était habitué.

– Eh bien, votre ami doit être très doué, conclut-il.

– Mais dites-moi, comment est-il ? s'informa la mère. C'est un beau garçon ?

Fanny fit signe que oui et le décrivit sommairement : « Pas mal. Il est assez grand, avec les cheveux noirs. » Cette description et les commentaires de la mère – très amusants pour Ambrogio – (« Ah bon ! Vraiment ! Mais quel amour ce doit être... ») ainsi que les efforts de Fanny pour les tempérer, justement parce qu'elle remarquait l'amusement de son fiancé (« Maman, ne sois pas si dissipée, je t'en prie »), reportèrent peu à peu la conversation sur un plan plus habituel.

La proximité de Fanny – pourtant si différente (Ambrogio s'en rendait bien compte) de la fiancée que, dans l'abstrait, il avait essayé de se représenter durant son adolescence – troublait de plus en plus le jeune homme. L'excellent vin et les personnages du tableau contribuaient aussi à le réchauffer : l'une des nymphes, en particulier, l'attirait, qui tournait à moitié vers lui son corps nu, infiniment plus appétissant que n'importe quel mets.

– Vous parliez tout à l'heure des élections d'il y a quinze jours, fit le *commendatore*. Vous avez vu Togliatti et Nenni et tous les autres, comme ils ont eu du mal à admettre qu'ils avaient perdu ? Les pauvres, je les comprends ! Pendant au moins trois jours, jusqu'à ce que sortent les résultats définitifs, leur presse n'a pas arrêté d'entretenir l'espoir. A tel point que je ne savais pas s'il me fallait être solidaire avec eux ou avoir peur.

– Solidaire avec eux ? dit Ambrogio. Mais... Non, jamais, même si, bien sûr, ils ont dû avaler une belle couleuvre. Surtout dans les zones où ils étaient sûrs de gagner. Vous avez lu dans le journal l'histoire de ces ex-partisans qui, en Toscane, se sont enfuis des villages ? Il doit y en avoir encore quelques-uns cachés dans la montagne : qui sait ce qu'ils avaient l'intention de faire s'ils avaient gagné !

– Maintenant il faut que ceux qui ont gagné, dit le *commendatore* (à la différence d'Ambrogio, il ne s'identifiait pas à eux), s'occupent tout de suite d'augmenter la production. Pour sauver la baraque il n'y a pas d'autre moyen : il faut produire et encore produire. Il faut absolument que les gens se sentent bien et il n'y a pas d'autre moyen, répéta-t-il.

Ambrogio se rappela que l'analyse de Michele était plutôt différente. Mais celle du *commendatore* lui parut également fondée : « Je crois que la possibilité de produire, nous l'aurons », dit-il, « le plus grand obstacle à la reconstruction a été jusqu'à présent le désordre que les rouges n'ont cessé de semer : ces incessantes grèves sans fondement, ces barrages sur les routes, et tous ces malfaiteurs, et ces cortèges interminables comme ceux qui ont eu lieu entre Sesto et Milan et qui tenaient tout le monde en haleine. Mais désormais tout cela devrait être fini ; vous avez vu que la dernière marche sur Milan, la police l'a bloquée sans histoires ? Je crois vraiment que

maintenant tout le monde pourra se mettre à travailler et que nous allons enfin venir à bout des difficultés. »

– Mais, dit le *commendatore* (et Ambrogio eut – du reste sans s'en étonner – l'impression que la victoire des chrétiens ne lui plaisait pas vraiment), les ouvriers aussi ont de bonnes raisons. S'ils protestent on ne peut pas leur donner tort.

– Ils ont raison de ne pas vouloir vivre dans la misère, avec des salaires si bas, ça je le crois bien ! Mais, précisément, ce sont le désordre et le chahut continuels, ainsi que l'opposition systématique aux mesures nécessaires, qui les maintiennent dans la misère. Et ce ne sont pas les ouvriers qui veulent cet état de choses, mais les communistes et les socialistes. Ceux-là veulent commander ou faire du chahut. Il répéta : Ce ne sont pas les ouvriers qui veulent le désordre : à part un petit nombre, bien sûr. Les autres les suivent par peur ou par ignorance. Du reste, la majeure partie des ouvriers ne leur est pas favorable, les élections l'ont démontré. Il suffit de faire le compte des voix populaires.

– Elles l'ont démontré, ça c'est vrai, admit à regret le *commendatore.*

« C'est le père de Fanny, je ne dois pas le juger », se dit Ambrogio avec un début d'irritation. « Mais c'est bien là la bourgeoisie *chic*[1] : au début, à l'idée que les rouges pourraient gagner, ils mouraient de trouille ; maintenant que les rouges ont été battus, ils ne sont pas contents que les chrétiens prennent les rênes. Ils ne se sont mis avec nous que pour sauver leur peau ; mais de cœur, et d'esprit – en cela Michele a raison – ils sont plus près des rouges que de nous. »

– Eh bien, maintenant, assez parlé politique, intervint Fanny qui avait deviné autant le désappointement de son fiancé que celui de son père.

– Tu as raison, assez, oui, consentit tout de suite Ambrogio. Un jour comme celui-ci, par-dessus le marché ! Le *commendatore* lui-même fut d'accord : « Une chose est sûre », dit-il avec l'évidente intention de faire la paix avec son futur gendre, si, petit à petit, ceux qui ont gagné parviennent vraiment à donner du travail aux gens, et surtout à leur donner des salaires décents, bref si les gens commencent à se sentir à l'aise, personne ne pensera plus au communisme.

Ambrogio essaya d'abonder dans son sens : « Oui, je le crois moi aussi. Quand on prépare certains examens (de statistique par exemple, n'est-ce pas Fanny ?), on tombe sur des choses à première vue incroyables. Une fois, dans le cadre d'un exercice, j'ai dû faire des analyses ; et savez-vous ce que j'ai découvert ? Naturellement ce n'était pas une enquête à proprement parler, seulement un travail d'investigation pour les études : eh bien j'ai trouvé que, dans quinze ans, ou à peu près, il devrait y avoir en Italie une automobile par famille. »

– Ça, c'est impossible, déclara la mère.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

– Moi aussi ça me paraît impossible. Pensez que, aujourd'hui encore, il nous faut l'aumône des Américains pour manger... C'est vrai que ça parait insensé, reconnut Ambrogio. Mais comme l'économie, celle qu'on étudie à l'Université, est tout de même une science... eh bien, je pense qu'il y a là quelque fondement...

– Mais est-ce que tu te rends compte que nous n'avons même pas assez de routes ? objecta Fanny, pourtant elle aussi diplômée en Sciences Économiques.

– En effet. Et ce ne sont pas seulement des routes qu'il faudra construire.

– Avez-vous tenu compte, dans votre analyse, demanda le père, du fait qu'à trois ans de la guerre notre revenu national est encore inférieur à ce qu'il était avant-guerre ?

– Oui, c'était mon point de départ. Mais j'ai examiné la courbe des accroissements, y compris ceux de l'autre après-guerre, et pas seulement en Italie. J'ai également tenu compte d'un autre paramètre : les développements, en Amérique, du rapport entre les revenus et le fait de posséder une voiture, et aussi... mais peut-être que ce sont des choses qui n'intéressent pas les dames. Il jeta un coup d'œil à sa future belle-mère.

A ces mots celle-ci, qui s'était mise à parler à mi-voix avec Fanny, s'arrêta, comme prise en faute.

Ambrogio s'empressa de conclure : « En somme », dit-il, « je crois, moi aussi, que lorsque chaque famille aura son automobile et un pouvoir d'achat en conséquence, le communisme n'attirera plus personne. »

– Même sans en arriver à l'automobile, dit le *commendatore* ; il suffit que les gens aient suffisamment de... et il frotta l'un contre l'autre son pouce et son index de manière significative.

Ambrogio acquiesça. Aucun d'eux ne se rendait compte qu'ils étaient en fait assez loin de la réalité.

Le déjeuner se poursuivit sur un ton plus léger. Pendant ce temps le tableau évocateur continuait à attirer le regard d'Ambrogio qui se sentait de plus en plus possédé du désir de poser les mains sur cette nymphe ; ou plutôt sur Fanny, qui elle, n'était pas peinte, mais bien réelle : un désir qui devenait impérieux. « Qu'est-ce qui m'arrive ? » se demanda-t-il soudain. « Voilà que je me laisse suggestionner comme un débauché, ça alors ! » C'était pourtant ce qui lui arrivait, même si ce n'était pas l'état d'un débauché mais d'un jeune homme normal. « Il est vraiment temps que je me marie, vraiment temps », finit-il par se dire. Il avait vingt-sept ans maintenant. Eh bien, il ne lui restait plus que quelques mois à patienter, dans quelques mois il serait marié.

4

En ce même moment Michele et Almina se promenaient côte à côte dans le jardin de Nomana.

Ils auraient dû être heureux : indépendamment du jugement favorable de Croce sur le livre de Michele et de la reconnaissance de « l'Italia illus-

trata », ils étaient jeunes (ce seul fait d'être jeunes constitue en soi un grand bien), ils étaient amoureux l'un de l'autre et ils étaient ensemble. Michele entourait d'un bras la taille de Alma ; ils échangeaient de temps en temps quelques mots mais, le plus souvent, ils marchaient en silence le long des petites routes, bordées par le muguet entre les grands arbres verts. Quand ils arrivaient du côté des balcons, l'amphithéâtre des montagnes se déployait devant eux à perte de vue : « Regarde, Alma, comme Dieu a bien fait son travail ! » Ils auraient dû être heureux, vivre en paix ces quelques belles heures que la Providence leur concédait. Le jeune écrivain s'en rendait compte, mais cependant, bien que continuellement repoussées, les nombreuses choses qu'il avait laissées en suspens pour venir à Nomana le harcelaient avec une insistance qui le rendait nerveux : toutes obligations dont il devrait s'acquitter au plus vite s'il voulait se rendre disponible pour participer, dans le futur aussi, à la grande lutte contre la barbarie. D'abord ces recherches spécifiques, indispensables à son nouveau livre, puis – ou plutôt conjointement – les lectures systématiques qu'il devait s'efforcer de faire pour se tenir au courant de la production catholique française des dernières décennies. « Surtout ces deux qui sont tellement en vogue, Maritain et Mounier (bien que moi, je n'aime pas Mounier… mais qu'ai-je lu de lui ? Trop peu). Pour bien connaître les auteurs catholiques français combien d'heures me faudra-t-il ? Disons, au minimum, une centaine de nuits, il faut que je m'y mette tout de suite, sans perdre davantage de temps. » Bien entendu, il ne devrait pas non plus négliger les auteurs non catholiques, à commencer par Proust et l'Irlandais Joyce, qui – d'une manière différente – étaient, selon certaines rumeurs, les initiateurs d'une littérature d'un type nouveau (« Mais nouveau dans quel sens ? Pas dans le sens de Krinovaïa et de Majdanek, j'espère… ») ; et puis il y avait ces importants auteurs américains et anglais (« Eliot ! ») qu'il devait lire au plus vite, qu'il ne pouvait pas ignorer plus longtemps… Pourtant, à bien y penser, ce n'était pas l'urgence de cette perspective qui l'angoissait, mais le fait que, à partir de juin, avec le début des vacances d'été, il se retrouverait sans salaire pendant quatre mois. Il devait donc, en tout premier lieu, chercher un travail de remplacement. Et ce n'était pas tout : pour subvenir à ses besoins et pour pouvoir se marier, il lui faudrait se décider à obtenir un autre diplôme : en Lettres cette fois, puisque, à tout prendre, la profession d'enseignant lui paraissait désormais la moins incompatible avec son travail d'écrivain. Sans s'en rendre compte, il poussa un soupir.

Alma leva vers lui son énigmatique visage de petite statue avec des tresses : « A quoi penses-tu ? »

– Peu importe.

– A moi, pourtant, tu devrais le dire.

Michele lui sourit sans répondre.

– Du reste je le sais déjà, affirma la jeune fille, tu penses à toutes les choses que tu dois faire.

– Exactement.

– Ecoute, lui proposa-t-elle, pourquoi n'en parlons-nous pas ? Elle voulait l'aider. Elle repensait vaguement au singulier manque de sens pratique que le jeune homme avait montré, en passant – même brillamment – un diplôme qui à présent ne lui servait à rien. Certes, elle n'était pas en mesure de le diriger, et du reste elle ne le désirait pas, mais elle n'entendait pas pour autant n'être pour lui qu'un objet de contemplation. Elle l'aimait éperdument et désirait l'aider. « Michele, veux-tu que nous en parlions ? »

– Je pensais aux choses que je ne peux pas renvoyer, entre autres à certains livres français que je dois lire de toute urgence.

– Ceux des auteurs catholiques ?

– Oui.

– Nous en avons déjà parlé une fois, tu te rappelles ? Avant que tu n'obtiennes ton diplôme. D'ailleurs, je ne te l'ai pas encore dit, mais j'ai jeté un coup d'œil aux fichiers de la bibliothèque de l'Université ; il y a beaucoup de titres, un tas de titres, même d'œuvres très récentes. Et il y a tous les numéros de la revue « Esprit ».

– Tu es déjà allée voir ? Toi ? Eh bien ! dit Michele en secouant la tête.

– Si tu veux, les œuvres dont tu as besoin, je peux les retirer au fur et à mesure. Bref, si tu le désires, je peux en quelque sorte te servir de secrétaire.

– Ça ne me va pas d'être un poids pour toi, dit Michele après avoir évalué quelques instants l'inattendue proposition.

– Mais que dis-tu ? Un poids ? Crois-tu qu'un travail que je ferais pour toi me pèserait ? Je vais même mieux te dire – Alma parut sur le point de commencer un discours préparé depuis longtemps – il me semble que ces nouvelles études, tu pourrais les utiliser de façon pratique.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, tu pourrais, par exemple, en tirer des articles à publier dans les revues de l'Université. Pour toi, qui as publié ce livre, avec ce résultat, ça ne devrait pas être difficile d'y arriver. Ça servirait, pour commencer, à te faire connaître par les spécialistes, je veux dire les « professionnels du secteur » et, par la suite, ça pourrait t'ouvrir la voie pour devenir premier assistant, et même, si tu le veux, professeur.

– Professeur d'Université, moi ? Michele fit de la tête un signe de dénégation. Non, Alma, vraiment non, je veux enseigner, ça oui, mais aux enfants comme je le fais maintenant, parce que ça, ça ne me prend pas la tête. Et je ne veux pas consacrer à l'enseignement, c'est-à-dire au salaire, une heure de plus que les dix-huit ou vingt hebdomadaires qui sont strictement nécessaires. Ainsi il me restera beaucoup d'heures, et surtout j'aurai la tête libre pour mon vrai travail. Si je me lance dans la carrière universitaire je suis fichu, tu comprends ? Je finirai par ne plus pouvoir pratiquement m'occuper d'autre chose. Il fut pris d'un soupçon : « Dis-moi, est-ce que ce n'est pas plutôt que tu voudrais me voir professeur d'Université plutôt que de collège ? C'est cela ton désir ? »

– Non, pas du tout, loin de moi cette idée. Je pense surtout que tu aurais de plus grandes... possibilités dans ta lutte contre le retour à la barbarie. Et

puis il me semble que tu devrais à tout prix ne pas séparer tes études – celles sur les auteurs français par exemple, que tu feras de toute façon – des résultats pratiques.

– Nous y revoilà !

– Michele, ça c'est peut-être un peu ton... défaut. Alma ne voyait pas clairement ce dont pourtant elle avait l'intuition et qu'elle aurait voulu exprimer ; elle essaya de le faire du mieux qu'elle pouvait : « tu n'affrontes pas les problèmes qui se présentent à toi de façon pratique, un par un, voilà, mais tu procèdes au contraire toujours par grands plans. Maintenant par exemple tu veux en même temps écrire un autre livre et obtenir un autre diplôme, et ainsi... »

– Et ainsi ?

– Eh bien de cette façon tu te tues au travail, mais les problèmes pratiques demeurent sans solution.

Au lieu de réfléchir sérieusement à ce que Alma disait, Michele se borna à sourire en secouant la tête. Il lui faudrait des années pour se rendre compte à quel point la belle petite statue aux tresses était, pour ces choses-là, plus perspicace que lui.

– Enfin, je parlais... en général, finit-elle par dire, sans insister davantage.

– C'est tout de même lamentable qu'en Italie les écrivains ne puissent pas vivre de leurs livres, fit le jeune homme. Quand on pense qu'en France et en Amérique beaucoup deviennent même riches... Regarde cet Américain, Burns : les revenus de son premier livre lui suffisent pour vivre tranquillement ici en Europe, et dans les meilleurs hôtels, pendant qu'il écrit le second.

(John Horne Burns, ex-soldat comme Michele, avait tiré de sa propre expérience de guerre sur le front italien un livre qui lui avait valu une certaine renommée : certains même, dans son pays – entre autres John Steinbeck – voyaient maintenant en lui l'un des plus grands espoirs de la jeune littérature américaine. Dernièrement, Burns était rentré d'Amérique en Italie et Michele avait demandé à son éditeur, qui était aussi l'éditeur de la traduction italienne du livre de Burns, de lui être présenté. Les deux jeunes gens – très différents – avaient tout de suite sympathisé et, depuis quelques semaines, se rencontraient régulièrement. Ils déambulaient dans les rues de Milan en discutant : l'un – l'agressif Burns, de la littérature des molosses, mettait en pièces le monde entier avec son esprit critique et par moments, cynique ; l'autre le reconstruisait systématiquement avec tout autant de force car, lorsqu'elle se déchaînait, l'intelligence positive de Michele aimait affronter les obstacles, d'autant plus quand ils paraissaient insurmontables.)

– Chez nous, par contre, aucun écrivain ne peut vivre du revenu de ses livres : pour les maisons d'édition, c'est une affaire entendue. Prends par exemple B. (Michele nomma l'un des plus célèbres écrivains italiens), « tu sais qu'il publie chez mon éditeur ; eh bien, lui aussi est obligé de faire autre

chose, sinon il ne pourrait pas joindre les deux bouts. C'est indiscutable », répéta-t-il.

– Le Seigneur nous aidera, conclut Alma. Mais maintenant assez, ne pensons plus à ces choses qui nous énervent. Toi surtout. Après ce par quoi tu es passé, tu dois te laisser un peu vivre, non ? Elle le regarda avec un immense amour : « Remercions Dieu d'être ici ensemble, tous les deux. Que nous importe tout le reste ? »

– C'est vrai, tu as raison, c'est toi la plus sage. Quand je pense à... Il voulait dire : à ceux qui sont restés là-bas, entassés le long de la route, dans le vallon de Krinovaïa par exemple : vingt-sept mille cadavres ! C'était autre chose que les revenus des livres ! « Qui sait à quoi sont réduits leurs os à cette heure-ci », se dit-il. Il revenait des marécages de la mort et ne pouvait pas s'empêcher, de temps en temps, de penser à ces choses lugubres.

Almina devina sa peine et lui mit une main sur le front : « N'y pense plus, Michele, je t'en prie. Mon amour, ne pense plus à ces horreurs ; dis-toi que la vie c'est aussi autre chose. »

Comme une confirmation concrète et immédiate, à quelques pas d'eux, un rossignol se mit à chanter du cœur du bois. Il avait une voix limpide, très belle ; il s'essaya en un long couplet, puis le répéta avec quelques variantes : l'espace vert entre les arbres était frappé d'enchantement.

– Tu entends ? Alma s'était arrêtée et souriait à Michele avec des yeux où le rire le disputait aux larmes.

Le jeune homme acquiesça. Tous les deux restèrent à l'écoute en se tenant très proches l'un de l'autre. Le rossignol émit encore quelques couplets en crescendo, puis, aussi soudainement qu'il avait commencé à chanter, se tut.

– Oh, quel dommage, il s'est déjà arrêté ! dit Alma après avoir attendu un peu.

– Il recommencera bientôt, tu verras, la rassura Michele. Il ne peut pas faire autrement ; en cela il est un peu comme moi. Sauf que lui n'a rien d'autre à penser, le veinard ! Il a chanté toute la nuit, tu l'as entendu ?

– Non.

Ils se remirent à se promener.

– Michele, j'ai une idée, s'écria tout à coup Alma.

– Une idée ?

– Oui pour manifester nous aussi notre gratitude aux Américains.

– Mais... Que viennent faire ici les Américains ?

– Je pense à ce bateau français qui portait l'inscription « Merci Amérique » et dont nous parlions à table.

– A table il a été question d'un bateau français ?

– Mais oui, c'est Fortunato qui en a parlé ; il l'a vu au cinéma, dans un documentaire.

– Je n'ai pas entendu ; c'était peut-être quand je parlais avec ton père.

– Il a dit que les Français, pour manifester leur reconnaissance aux Américains de leur aide : le plan Marshall et tout ça, leur ont envoyé un

bateau chargé de spécialités françaises, des articles de mode, des parfums etc. ; et que, sur les flancs du bateau, ils avaient écrit en grand : « Merci Amérique ». Ces jours-ci, le bateau fait le tour de tous les ports américains.

– Ah, je comprends. Et alors ?

– Nous, par contre, d'après Fortunato, nous ne faisons rien, et nous nous faisons plaindre.

– Nous avons pourtant fait quelque chose nous aussi, ne serait-ce qu'en bloquant les communistes aux élections. Est-ce que tu sais qu'en Amérique, il y a des gens qui sont descendus danser dans les rues pour fêter nos résultats ?

– Oui, je l'ai entendu dire. Mais il m'est venu une idée. Sais-tu ce que nous pourrions leur offrir, aux Américains, nous autres Italiens ?

– Dis-moi.

– Eh bien nous pourrions leur offrir le rossignol.

– Mais... que veux-tu dire ?

– Nous devrions leur en envoyer un certain nombre, les libérer en Amérique dans les jardins et dans les bois, de façon à ce qu'ils se fixent là-bas aussi ; je ne crois pas – étant donné le climat à peu près semblable – que les difficultés seraient insurmontables ou que la dépense serait si grande.

– Mais... il n'y a donc pas de rossignols en Amérique ?

– Non, il n'y en a pas. Ça j'en suis sûre : je me rappelle bien que Manno le disait. Si nous réussissions, en en exportant là-bas, disons... quelques milliers, à le faire s'y implanter... ce serait un cadeau merveilleux, tu ne crois pas ? Surtout pour... elle baissa la voix : « pour les gens comme nous, pour les jeunes gens amoureux de ce pays. »

– Almina, s'écria le jeune homme touché, tu sais que c'est une idée ? Ce serait une chose vraiment sympathique. C'est vraiment une pensée féminine !.. Si toutefois elle est réalisable. Bravo, ma petite statue de marbre ! Il réfléchit un instant : « Je pourrais en parler à John Burns... Non, finalement, parce qu'il serait l'un des destinataires du cadeau... A Apollonio, plutôt : en tout cas la chose l'amusera. »

– Ça ne serait pas mieux que tu en parles, que sais-je, à quelque spécialiste de Sciences Naturelles ?

– Oui mais je n'en connais pas, objecta Michele. Si j'étais collaborateur d'un journal, je pourrais lancer l'idée par ce biais...

– Oui.

– Je connais le directeur de « L'Italia », il m'a invité lui-même à collaborer, mais je n'ai pas accepté parce que je n'aurais pu lui envoyer des articles que de façon discontinue, en volant quelques heures à mon travail. Il y a des modalités à respecter et où trouverais-je le temps pour une collaboration sérieuse ? Plus tard, sans doute, parce que « L'Italia » est un journal qui doit être soutenu. Mais maintenant...

– Peu importe, dit Alma. Essaie d'en parler à Apollonio alors. Quand le vois-tu ?

– Je pensais aller le trouver dans quelques semaines. Mais pourquoi ne viendrais-tu pas, toi aussi ?

– Moi ? Oh non. Je serais trop intimidée !

5

Les élections du 18 avril 1948 eurent un tel effet qu'elles déterminèrent objectivement l'histoire de tout un chacun en Italie. Elles permirent vraiment au pays de parfaire sa reconstruction (il fallut pour cela un an, ou à peine plus) et de commencer à développer de façon systématique les activités productives. Sur le plan spirituel, le renouveau s'annonçait encore plus important. Le peuple disposait maintenant de lui-même en cela qu'il avait désormais une autorité élue librement, alors que la perspective de retomber aux mains d'une minorité déviante – qu'elle fût rouge ou d'une autre couleur – allait lentement s'évanouissant. L'Italie avait donc la possibilité de retrouver son identité et elle tenta de le faire, ignorant que, cinq ans plus tard à peine – une majorité politique homogène échouant à s'instaurer – le gouvernement ne serait plus en état d'imposer au pays une véritable autorité. Ces cinq années serviraient en fait de rente aux décennies à venir durant lesquelles on avancerait d'abord encore impétueusement – sur la lancée et de façon désordonnée, dans les secteurs productifs et matériels en général – pour tomber peu à peu dans une nouvelle dissolution. Mais, à ce moment-là, personne ne prévoyait un fait semblable et les gens se mirent au travail avec une formidable énergie.

Pour les Riva, l'heureuse 1948 fut aussi l'année des mariages : celui de Francesca, en juin, dans l'église de Nomana toute ornée de fleurs (Andrea avait la passion des fleurs) puis, en août, celui d'Ambrogio.

Pour ce second mariage la famille Riva au grand complet descendit à Milan. Les proches parents s'y trouvaient aussi, parmi lesquels les deux tantes de Monza, celles qui autrefois s'étaient réfugiées à Nomana ; l'oncle Ettore, ayant bravement chaussé ses éternelles lunettes en pince-nez[1], n'eut qu'à sortir de chez lui et se diriger vers l'église où devait avoir lieu la cérémonie. Il s'agissait de San Pietro in Gessate, choisie par Fanny bien que ce ne fût pas sa paroisse « parce qu'elle me plaît terriblement » (en fait par caprice : elle trouvait que c'était le cadre idéal à cause des fresques antiques sur les murs, où quelques personnages portaient les cheveux en casque, comme elle. « Mais nous avons tout de même fait l'offrande à notre curé » n'avait pas manqué de préciser le *commendatore* Mayer). Des amis se joignirent également aux parents, parmi lesquels – en qualité de témoins du marié – Michele et Luca, ce dernier avec le ruban bleu de la médaille militaire au revers. Celeste était allé le chercher en automobile : dans le bref trajet entre la Catafame et Nomana tous les deux avaient évoqué le pauvre Manno, du même âge et ami de Luca, qui « aurait pu être ici aujourd'hui à

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

faire la fête lui aussi ». Celeste avait rappelé le dernier voyage en compagnie du jeune homme jusqu'à Plaisance (« Je lui avais tant recommandé de ne pas s'exposer ! »), Luca sa rencontre fortuite avec lui dans la petite gare des Pouilles.

L'église de San Pietro in Gessate – dominée et comme écrasée par l'énorme, indigeste masse du Palais de Justice qui lui fait face – est construite en briques et date de l'époque des Sforza, quand Milan était la ville de l'eau et du silence. Son dallage se trouve à un niveau sensiblement inférieur à celui de la route.

« Le temps coule », se disait rêveusement Michele dans l'église, en attendant la mariée avec les autres témoins, « les années passent, les siècles s'enfuient inexorablement et de tout cela que reste-t-il ? À peine un peu de poussière... Combien ? C'est mesurable... » Il fit, par rapport au niveau actuel de la route, un calcul sommaire : « Entre un et deux millimètres par an : voilà ce qui reste du temps passé ». Tout à coup, il vit entrer dans l'église Alma qui venait vers lui joyeusement. Comme toujours elle était terriblement attrayante et, aujourd'hui, il la trouvait encore plus belle dans les vêtements neufs qu'elle s'était fait faire pour l'occasion. « C'est incroyable comme un vêtement peut mettre en valeur la beauté d'une femme, vraiment incroyable », se surprit à penser le jeune écrivain. Et, comme, avec Almina à ses côtés, les sombres pensées ne pouvaient pas durer longtemps, l'idée de la brièveté des choses l'abandonna.

Les parents et les amis de Fanny – beaucoup moins nombreux que ceux d'Ambrogio – étaient reconnaissables, non pas par leurs tenues (même parmi les femmes venues de la Brianza, certaines se fournissaient dans les *boutique*[1] ou chez les couturiers milanais), mais par un rien de plus désinvolte, de plus profane et de moins « sobre » dans le comportement ; ils étaient en tout cas moins beaux que les gens de la campagne compagnons d'Ambrogio, surtout les hommes.

Selon la tradition, tout le monde s'était disposé pour attendre la mariée à l'intérieur de l'église, chacun debout à sa place et le futur époux à quelques pas de l'autel, près d'un prie-Dieu recouvert de velours rouge et entouré de fleurs. Derrière lui se tenaient les quatre témoins, à côté de leurs fauteuils également drapés de velours rouge. Alma, palpitante comme une petite colombe, demeura près de Michele jusqu'à l'arrivée de la mariée. Les deux témoins de Fanny n'étaient pas jeunes comme ceux d'Ambrogio. Il s'agissait de deux de ses oncles, l'un paternel, l'autre maternel, ce dernier (médecin-chef, ainsi que « socialiste bourré d'argent » comme avait expliqué Fanny quelques jours plus tôt avec l'élégante désinvolture qui la caractérisait) étant un « type de la *haute*[2], *dans les papiers* de la nouvelle adminis-

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

[2] En français dans le texte (N.d.T.).

tration de la ville ». On ne parvenait pas à deviner lequel des deux c'était, car ils avaient tous les deux la soixantaine, étaient tous les deux fournis en abondance de dents en or, et avaient l'un comme l'autre un aspect dans l'ensemble assez triste. Les autres invités occupaient les premiers bancs de l'église, également fleuris et recouverts d'étoffe rouge : les femmes et les jeunes filles, en robes de fête aux formes et aux couleurs les plus diverses, arboraient une quantité de bibis à volants et rubans, et beaucoup portaient de longs gants sur leurs avant-bras nus. Elles étaient partagées entre leur intérêt pour la cérémonie et celui (en général dominant) pour leurs parures. A côté d'elles les hommes, vêtus de toutes les nuances de gris sombre – certains des campagnards arboraient des gants de daim qui émergeaient d'une poche de leur veston – attendaient souriants et un peu embarrassés, éprouvant pour les mises de leurs femmes un mélange de suffisance et de satisfaction. Seul Fortunato – investi de la charge de maître de cérémonie – allait et venait dans l'église sans compagnie, surveillant il ne savait lui-même quoi, se demandant de temps en temps qui des deux témoins de Fanny était le richard socialiste pour lequel on lui avait recommandé d'avoir des égards particuliers : « Lequel des deux peut avoir assez peu de cervelle pour être socialiste ? » se demandait-il, en libéral agressif qu'il était. Pino se posait la même question mais sans agressivité : quoiqu'il n'eût reçu que des coups bas de la part des socialistes – à commencer par Sep – il lui paraissait vaguement, en tant que ex-partisan, avoir tout de même encore quelque chose à partager avec eux.

Après un délai d'attente raisonnable, Fanny parut, n'ayant rien à envier aux autres en beauté ce jour-là, avec ses épais cheveux châtain dorés et sa robe blanche aux manches serrées qui faisaient ressortir la fragilité de ses bras ronds. Elle s'avança avec grâce, au bras de son père, sur le tapis rouge déployé pour elle au milieu de la nef centrale. Le marié la contemplait à la dérobée avec émotion ; il entendait rester imperturbable, mais la pensée que, dans quelques heures, il pourrait tenir entre ses bras cette splendide créature sans en être séparé par aucun voile, le troublait et lui faisait battre le cœur. A vingt-sept ans il n'avait pas encore connu de femme charnellement, et la perspective de la proche étreinte s'accompagnait en lui d'un sentiment de mystère qu'il se préparait à affronter avec une puissance virile dont il était conscient.

Fanny, bien que secrètement troublée elle aussi, l'était toutefois beaucoup moins et, de toute façon, n'avait pas le temps de trop y penser : « Dieu du ciel », dit-elle à mi-voix une fois qu'elle eut pris place à côté de lui. « As-tu vu la tenue de ma tante Fiorenza, ce *tailleur*[1] fou ? » Et, au bout d'un instant : « Si tu savais, mon Ambrogio, quel mal j'ai eu à convaincre papa de ne pas mettre un melon... » En somme, elle ne parvenait pas à se soustraire – à moins qu'elle ne se fît un devoir d'être présente – aux petites choses du moment.

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

Le prêtre officiant, don Carlo Gnocchi – celui qui, après la guerre, avait fondé quelques associations pour l'aide aux enfants mutilés – arriva de la sacristie et s'avança vers l'autel.

Il portait une chasuble blanche tissée d'or et avait un beau visage fin. En le voyant Luca sursauta dans son fauteuil recouvert de velours : il se souvenait du visage de cet homme à Arnaoutovo durant la terrible nuit de la bataille, de sa barbe hirsute, de son teint jaune, et de ses yeux enfoncés. Il se rappelait comment don Carlo – agenouillé parmi les blessés devant l'isba-infirmerie – l'avait reconnu dans les ténèbres et béni, traçant sur lui le signe de la croix. Puis il y avait eu cette sortie folle avec Pedrana et les autres pour déloger les Russes du vallon (« *Maintenant et à l'heure de notre mort...* »), et la terrible marche sur Nikolaïevka durant laquelle le capitaine Grandi était mort pendant que ses chasseurs alpins chantaient en pleurant la chanson...

Les noces furent célébrées avant la messe : au moment de prononcer le oui définitif, le serment solennel entre tous qui le lierait pour la vie entière à Fanny, Ambrogio fit à nouveau un rapide examen de conscience – tout comme il l'avait fait avant son serment militaire – pour s'assurer qu'il agissait en pleines lucidité et liberté : il se fit donc solennellement la promesse de rester, si nécessaire au prix de sa vie, fidèle à la créature qui, confiante, se tenait à ses côtés. Fanny ne fut pas aussi compliquée : elle avait pris sa décision depuis longtemps (bien avant lui), et maintenant ce qu'elle désirait par-dessus tout c'était que les « formalités » s'achèvent vite.

Après les *flash* du photographe, les lectures et menus rites, tous usages auxquels l'officiant et les époux étaient tenus de se conformer, la messe commença. Le point culminant en furent les vœux de don Carlo, extraordinairement simples et affectueux et sans aucune recherche d'effet, une homélie si sentie qu'elle fut parfaite. Pino l'enregistra sur bande (les magnétophones étaient depuis peu apparus dans le commerce), ou plutôt crut l'enregistrer, car il était assez malhabile dans ces choses : l'appareil avait bien été convenablement installé sur la balustrade à côté du prêtre, les bobines tournaient docilement, mais les leviers de commande n'étaient pas dans la bonne position si bien que, des beaux vœux spontanés, il ne resta pas un seul mot. (Pino ne s'en rendit compte que plus tard, alors que les époux étaient déjà partis et le plus irritant fut de constater qu'en revanche les toasts truffés de lieux communs et les petits discours ennuyeux prononcés ensuite durant le déjeuner à l'*hôtel* avaient, eux, été enregistrés.)

Inconsciente de tout cela, Fanny suivit l'homélie en restant assise « tranquille comme Baptiste » pour s'exprimer à sa manière ; à la fin remercia don Carlo – qu'elle voyait pour la première fois – en inclinant doucement la tête.

Nous ne décrirons pas en détail la messe, ni le repas de noce qui suivit, soigneusement organisé par la même Fanny dans un hôtel « à la hauteur » ; repas durant lequel le témoin médecin et socialiste « grand manitou » dans l'administration communale de Milan, snoba le jeune étudiant en médecine Pino qui s'empressait auprès de lui. L'important personnage fut plutôt sec

aussi avec Gerardo qui – respectueux comme toujours de toute autorité et aussi de son apparence – lui manifestait un déférent intérêt. En revanche, bien dans la lignée de la grande tradition humaniste des médecins italiens, le « manitou », une fois excité par le vin, crut bon de gratifier son co-témoin Michele d'une leçon esthético-littéraire ; l'autre absorba les lieux communs de son interlocuteur sans ciller, avec une parfaite imperméabilité.

Finalement, tard dans l'après-midi, les deux époux – après s'être changés – purent partir en automobile, alors que les plus jeunes (parce que l'un d'eux avait commencé à le faire) criaient : « Enfin seuls, enfin seuls... » et lançaient par poignées de minuscules dragées qui crépitaient contre l'auto. (Michele se souvint du cri : « *Confites, señor, confites* » des enfants espagnols, là-haut à Souzdal. La guerre était encore proche, on ne pouvait pas encore se libérer des souvenirs et ces enfants, en ce moment, devaient toujours être là-bas, derrière les fils barbelés.)

6

La traditionnelle lune de miel, les époux la passèrent à Naples et dans ses alentours enchanteurs, Amalfi, Positano, Capri.

Durant le voyage de retour, fait par étapes, ils s'arrêtèrent à Pérouse où ils arrivèrent en soirée. Le lendemain (tandis que Fanny, qui avait décidé de sortir seule un peu plus tard faire quelques achats en ville, traînait paresseusement au lit dans la lumineuse chambre d'hôtel), Ambrogio prit l'automobile pour rendre visite à son ex-ordonnance Paccoi, qu'il n'avait pas vu depuis le lointain jour de leur rapatriement, cinq années auparavant.

Bien qu'il ne fût pas particulièrement sensible à la beauté, le jeune industriel, en parcourant les rues de Pérouse, s'en sentait entouré. Pas de rue, d'édifice, ou même – à bien regarder – de simple mur, qui n'en montrât quelque signe. « Mazette », se dit-il plus d'une fois, « quelle belle ville ! Michele a raison quand il affirme que Pérouse est la plus belle de toutes les villes... Même Florence ne l'est pas autant. Qui sait comment vivaient les gens autrefois ici, quand ils savaient construire de cette façon... » La beauté ne se limitait d'ailleurs pas à l'architecture, mais faisait partie intégrante de chaque chose : même les noms des rues et des portes de la ville – il le remarqua – n'étaient pas des sortes d'étiquettes interchangeables comme cela se voit partout, mais chacun d'eux (du moins pour les plus anciens) exprimait vraiment, avec un poétique à-propos, les caractéristiques du lieu qu'il désignait.

Mais le plus beau coup d'œil l'attendait à la sortie nord de la ville : là, les collines sur lesquelles se dresse Pérouse étant particulièrement dentelées, les hauts murs (souvent formés de trois couches superposées : étrusque, romaine et médiévale) sont soumis à une alternance de saillies et de renfoncements, entre lesquels pénètre profondément la campagne avec ses petits vallons d'un vert prodigieux couverts de fleurs sauvages, ou ses plantations d'oliviers argentés. Deux ou trois fois, Ambrogio arrêta l'automobile pour descendre et admirer. Sans doute, les circonstances

étaient propices, mais le fait est que tout lui apparaissait d'une beauté inouïe : « Il est impossible », se disait-il, « qu'il existe au monde un endroit aussi beau. Il faut absolument que je revienne ici avec Fanny ». (Il n'aurait pas été peu étonné s'il avait connu les pensées de tant de Pérugins qui, tout en vaquant à leurs occupations « *sans la hâte que l'honnêteté évite* » avaient remarqué sa plaque d'immatriculation : « Heureux celui-là », pensaient-ils, « qui vit à Milan, la ville industrielle où l'on peut gagner de l'argent ».)

La rue de la Tramontana, non goudronnée, dans laquelle il s'engagea une fois franchis les murs de la ville, menait, toujours plus au nord, vers la campagne bien cultivée, d'abord en se tenant bien haute sur les dorsales (et sans doute tirait-elle son nom de cette position venteuse), puis en serpentant au pied des cols, çà et là couronnés sur les cimes par les cercles bien découpés des pins parasols, ou encore flanqués de cyprès en longues rangées ou en bouquets. Les pentes moins escarpées étaient recouvertes de blé, d'oliviers et de vignes, les plus raides seulement d'oliviers, qui finissaient par donner au paysage tout entier leur tranquille couleur vert-argent.

L'automobile traversa quelques petits villages, parcourut un bref tronçon de la route nationale Tiberina bordé de cyprès et de quelques maisons paysannes, devant lesquelles se trouvaient de belles meules dorées. Après avoir plusieurs fois demandé son chemin, le jeune homme s'engagea enfin, à l'intérieur d'un sous-bois, sur une petite route en terre qui menait à une large cuvette cultivée : là on lui indiqua, de loin, la maison où habitait la famille de Giovanni Paccoi.

Paccoi, en ce moment, était placidement en train de briser à la charrue les mottes d'un petit champ situé à une portée de fusil du chemin de campagne. Dès qu'il le vit, Ambrogio le reconnut ; très ému, il roula encore un peu puis s'arrêta derrière quelques rangées de vigne qui le cachaient à la vue de l'autre. Là, sans descendre de voiture, il se mit à l'observer : petit et robuste, le bras gauche un peu rétracté à cause de la blessure rapportée de Tchertkovo, le visage cuit par le soleil et un peu plus large, mais toujours avec cet air embarrassé qui lui était propre, les cheveux mouillés par la sueur, l'ex-artilleur de Russie suivait pas à pas la charrue tirée par deux énormes vaches blanches. Enfin, Ambrogio le voyait dans son milieu ! De plus en plus ému, conscient de lui devoir la vie, il se le rappela tel qu'il était six années plus tôt : le jour de la visite de Bonsaver par exemple, occupé avec zèle à présenter le mieux possible le petit repas (« une caisse couverte d'une serviette de table, entre deux tabourets ! ») ; ou bien tandis qu'il piétinait pendant la retraite, tout emmitouflé, le visage couvert d'un masque de glace. Et cette terrible matinée où lui, Ambrogio, avait été blessé et où il l'avait laissé libre de s'en aller de son côté... « S'il m'avait écouté je serais mort » : « Ce discours vous ne devez pas me le faire, ça va mon lieutenant ? » avait-il dit au contraire, « je sais où est mon devoir ». A le voir maintenant, ici, dans son Ombrie natale, Ambrogio s'expliquait mieux cette réponse d'une dignité si totale. « Giovanni Paccoi », murmura-t-il, « je ne pourrai jamais te remercier assez. »

La pièce que le paysan était en train de labourer était si petite (peut-être destinée aux semis) que la charrue devait sans arrêt faire demi-tour : parvenues au bout du court lopin de terre, les vaches attelées s'arrêtaient sur un ordre du laboureur et attendaient qu'il dégageât le soc de la terre ; à un autre ordre, s'ébrouant et se heurtant un peu entre elles, elles exécutaient un demi-tour et, tandis que le soc s'enfonçait à nouveau dans le sol, refaisaient lentement le parcours en sens inverse. Le travail s'effectuait pratiquement sans bruit (seul Paccoi entendait bruire la terre fertile qui se retournait devant ses pieds) mais, du haut d'un figuier, le chant d'un oiseau inconnu l'accompagnait, un chant fort et étrange, qui paraissait rituel.

Comme le visiteur hésitait à s'avancer, répugnant instinctivement à interrompre un tel travail, Paccoi lui-même résolut le problème ; il avait vu arriver l'automobile et avait attendu en vain de la voir déboucher du tronçon de route caché par les vignes. Il arrêta donc la charrue au terme d'un de ses demi-tours et, abritant ses yeux de sa main levée, regarda attentivement dans cette direction. Promptement, Ambrogio remit alors le moteur en marche et vint se ranger à sa hauteur. Il descendit du véhicule et s'avança à grands pas vers son ami ; à ce moment précis, l'oiseau – un loriot – cessa sa chanson.

Paccoi – que Ambrogio avait prévenu par lettre de sa visite – le reconnut tout de suite et esquissa le geste de « rectifier la position ». Puis il se rappela n'être plus sous les armes, cria quelque chose aux vaches pour qu'elles continuent à ne pas bouger et, abandonnant la charrue, se pressa à sa rencontre. Le loriot se détacha alors précipitamment du figuier et s'envola vers le soleil ; il était – Ambrogio eut le temps de le remarquer – d'une couleur intensément dorée, on aurait dit une flèche d'or.

– Giovanni, enfin je te revois, depuis le temps !

– Mon lieutenant ! dit Paccoi en rendant, avec son air embarrassé, l'accolade à son supérieur. Pourquoi ne pas m'avoir précisé le jour de votre arrivée ? dit-il en dialecte. Je vous aurais attendu à la maison ou plutôt je serais venu à Pérouse vous chercher !

– Je ne savais pas exactement quel jour je viendrais, lui répondit Ambrogio. Mais comment vas-tu Giovanni ? Comment va ton poignet ?

– Bien, mon lieutenant, maintenant ça va. Il souleva son bras blessé et fit tourner sa main dans les deux sens : « Après tout ce que nous avons passé, remercions le Seigneur. Et vos blessures ? »

– Moi aussi je vais bien, grâce à Dieu. J'ai été assez longtemps à l'hôpital mais maintenant ce n'est plus qu'un souvenir. Et puis je me suis marié, je suis en voyage de noces, tu le sais.

– Oui, vous me l'avez écrit dans la lettre. Paccoi se tut, lui aussi ému. Eh, mon lieutenant, murmura-t-il, vous vous rappelez ?

Ambrogio fit plusieurs fois signe que oui de la tête.

– Mais moi, dit Paccoi, se souvenant tout à coup d'un détail, je dois vous remercier d'une chose : de tous ces cadeaux.

– Allons, tu plaisantes.

– Ces deux pièces d'étoffe surtout, elles m'ont drôlement servi, vous savez !

– Ce n'est pas de pièces d'étoffe que je te suis redevable moi, c'est de la vie, déclara Ambrogio, et il glissa son bras sous celui de son compagnon. Allons, fais-moi voir ton travail. Ça m'intéresse.

Ils se dirigèrent ensemble vers la charrue : « Maintenant finis ce que tu as à faire, fais le peu qu'il te reste pendant que je t'attends ici. On est bien ici dans cette campagne si belle. »

– Mais non, que dites-vous ? Allons à la maison tout de suite. Ma famille aussi vous attend, ils sont tous impatients de vous connaître.

– Tu voudrais abandonner ton travail au beau milieu ? Et ensuite tu serais obligé de le reprendre ! Non. D'ailleurs tu n'en as pas pour longtemps à finir, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, mais...

– Dépêche-toi alors ; comme ça je pourrai apprendre moi aussi de quelle façon on guide une charrue.

Paccoi se fit encore un peu prier ; il lui paraissait impoli de ne pas se mettre tout de suite à la disposition de son hôte ; enfin il consentit, ou plutôt il obéit, selon l'usage d'autrefois.

Ambrogio marcha près de lui durant le premier trajet d'aller et retour, procédant lentement dans le chaume au pas des vaches haletantes, mais il s'aperçut vite que, de cette façon, il gênait le travail ; il se résolut alors à s'arrêter à l'ombre d'un arbre, un petit chêne. « Il vaut mieux que je te regarde travailler d'ici », dit-il. « Sinon je t'embarrasse plutôt qu'autre chose. »

Son visage sombre de nouveau en sueur, Paccoi fit donc plusieurs lents allers et retours sous le magnifique soleil, jusqu'à ce que toute la terre du petit champ fût retournée. Autour d'eux, l'atmosphère paisible, non seulement faisait oublier la guerre, désormais passée et lointaine, mais aussi l'industrie et la constante tension qui s'y rattachait. « Dire que je lui avais offert de venir travailler là-haut avec nous : comme il aurait eu tort d'accepter ! »

Finalement Paccoi fit halte et, avant de détacher les vaches de la charrue, il se tourna vers son visiteur qui s'empressa de le rejoindre.

Ils se dirigèrent, à la suite des grandes vaches blanches toujours attachées entre elles, vers la maison paysanne.

7

Suivit l'accueil courtois, mais pas du tout exubérant (on était en Ombrie où tout excès est inconvenant) des femmes de la maison : la mère et une belle-sœur de Giovanni. Quand il eut rentré les vaches dans l'étable, ce dernier monta dans sa petite chambre sous les toits pour se laver en hâte la tête, le cou et le thorax, puis il redescendit, ayant endossé une chemise fraîche-

ment lavée. On fit installer l'hôte à la cuisine, on posa devant lui du vin couleur de paille et – sur une planche à hacher en bois – du jambon et du fromage de brebis. Le vin, en particulier, était exquis : « Les paysans de notre région n'oseraient même pas rêver d'un vin comme celui-là », constata-t-il.

Entretemps il remarquait que les deux femmes se mettaient à préparer – à cet égard il ne pouvait y avoir de doute – un véritable repas. « Vous cuisinez pour le retour des hommes à midi ? » demanda-t-il, incertain.

– Oui, et pour vous aussi mon lieutenant, lui répondit la mère, si toutefois vous vous en contentez.

– Mais je... j'ai laissé ma femme à Pérouse, elle est seule et...

– Vous ne pouvez pas aller la chercher en auto ? fit Giovanni inquiet. Vous n'allez pas refuser de rester avec nous.

La mère et la belle-sœur regardèrent à leur tour le visiteur, consternées. Ambrogio pensa vaguement à l'hospitalité des anciens, du temps d'Homère. « Je resterais bien volontiers », dit-il, « mais... ce n'était pas... ce n'était pas prévu. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ce n'était pas prévu ? fit Paccoi.

– Je veux dire : je n'y avais pas pensé. Sinon j'aurais amené ma femme, et je serais venu ici à une heure plus décente. Vous êtes vraiment trop gentils, mais je ne veux pas vous déranger.

– Nous déranger ? Mais que dites-vous ? Vous n'y pensez pas ?

– Allons, ne faisons pas de cérémonie, dit la mère soulagée, et elle fit un signe à sa belle-fille qui signifiait : « continuons ».

Après avoir regardé sa montre et calculé le temps qui lui était nécessaire, Ambrogio repartit donc peu après pour aller chercher Fanny. Le vin qu'il avait bu le rendait légèrement euphorique, et, tout en roulant, il se proposait gaiement de répéter à sa femme le vieux dicton ombrien que Paccoi lui avait appris en Russie : « *Où l'on casse la graine, Que le Bon Dieu nous mène* ».

Fanny accueillit de bonne grâce l'invitation et, durant le repas, immanquablement abondant, elle sut s'entretenir avec les femmes auxquelles Ambrogio ne savait pas trop comment adresser des compliments ; elle, au contraire, s'intéressa à une foule de choses et s'attira la sympathie de tous, y compris des autres hommes de la maison, c'est-à-dire du père et du frère de Giovanni, rentrés à midi.

On apprit que Giovanni était lui aussi sur le point de se marier et qu'avec la nouvelle année agraire il recevrait en métayage une ferme non loin de celle-ci. « Les propriétaires, qui sont aussi les nôtres, savent que c'est un brave garçon et un grand travailleur », dit la mère satisfaite, « nous nous connaissons depuis des générations. »

Les hommes parlèrent d'un tas de choses, révélant à leurs hôtes que, malheureusement, la paix était en réalité précaire ici aussi. Bien sûr les gens de la région, les paysans, étaient opposés à la violence et au sang et, sous cet aspect, les choses se passaient différemment qu'en Lombardie. Ici, la civilisation ancienne, comme elle imprégnait le milieu, imprégnait l'âme des gens, même de ceux qui avaient voté communiste. « Qui ne sont pas

méchants, vous devez le croire, c'est seulement qu'ils veulent la terre. » C'était pour cette raison, au grand dam des hommes de la maison – opposés au communisme et donc, comme si c'était inévitable, pro fascistes (on n'en finissait pas de faire des découvertes) – que la presque totalité des paysans métayers avait voté communiste. « Mais, les paysans propriétaires de leur terre, ce n'est pas du tout dans les vues du communisme », fit remarquer Ambrogio, « c'est même le contraire. » Peu importait : la propagande rouge en Ombrie (et dans les régions avoisinantes) se centrait en tout cas sur cette promesse mensongère.

« A la fin, même ici, on ne pourra en venir qu'à l'industrialisation », se disait l'industriel lombard. « Mais s'il pousse des usines dans des endroits comme celui-ci, tout sera forcément modifié, voire bouleversé » (il prophétisait plus encore qu'il ne le croyait, hélas). « Alors ? » Dans la mesure où il n'est pas possible de contraindre les gens à un genre de vie qui ne leur convient plus, il ne savait pas trop ce qu'il fallait souhaiter…

Devant la maison se trouvait la charrette sur laquelle le père et le frère de Giovanni étaient rentrés du travail : c'était une charrette à timon, de forme incroyablement antique, petite et carrée, avec deux roues massives : « On dirait un char romain », se disait Ambrogio songeur (c'était bien ça en effet : l'antique char demeuré inchangé dans ces campagnes, depuis deux mille ans). De temps en temps, par la porte grande ouverte de la cuisine, le regard du jeune homme tombait sur cette charrette ; il finit par éprouver un vrai sentiment de regret à l'idée que bientôt peut-être, un instrument de travail d'un dessin aussi agréable, héritage encore vivant du passé, deviendrait une relique.

8

Tard dans l'après-midi, sur la route qui les ramenait à Pérouse, Fanny sortit de la boîte à gants le guide du Touring de l'Italie du centre et se mit à le feuilleter. « Sais-tu que ces gens m'ont beaucoup plu ? » déclara-t-elle. « C'est plutôt étonnant mais… que veux-tu que je te dise, ils m'ont plu, oui. »

– Il y a de quoi, murmura Ambrogio.

– Dieu du ciel, quelles braves gens ! Donc : ici, en haut de Pérouse il y a Gubbio, voyons un peu ce qu'ils disent de Gubbio. Eh ! ville des mystères, figure-toi… Elle lut un moment en silence : « Ah voilà les « Tables Eugubines », je ne m'en souvenais plus. »

– Les « Tables Eugubines » ? Qu'est-ce que c'est ?

– Comment tu n'as pas étudié ça au collège ?

– Non. De quoi s'agit-il ?

Ce sont des prescriptions pour prévoir l'avenir d'après le vol des oiseaux, écoute : « *Il s'agit de sept plaques de bronze verdâtre, datant du troisième siècle avant J.-C. : les deux premières recouvertes de caractères étrusques et les autres*

de caractères latins ; toutes décrivent la manière de tirer les auspices du vol du pivert. »

– Le pivert ? Tu as dit le pivert ?

– Oui, pourquoi ? C'est ce qui est écrit.

– Mais, sais-tu que moi, ce matin, quand je suis arrivé, la première chose que j'ai vue c'est un pivert ? Du moins je crois : il était de la taille d'un merle et d'une belle couleur dorée, vert doré. Je ne vois pas ce que ce pourrait être, à part un pivert. Je n'en avais jamais vu de ma vie.

– Tu veux rire, mon Ambrogio ?

– Non, je t'assure.

Fanny vit bien que son mari ne plaisantait pas. (Nous, nous savons qu'il se trompait : ce n'était pas un pivert qu'il avait vu, mais un loriot. Les deux oiseaux se ressemblent beaucoup mais le second se rencontre, dans ces parages, plus fréquemment que le premier et il est aussi plus remarquable à voir : qui peut nous garantir après tout que l'erreur ne vienne pas des traducteurs des Tables Eugubines et que l'oiseau qu'évoquent les inscriptions en étrusque ne soit pas plutôt le loriot ?) « Tu veux parier », fit Fanny, « que j'ai épousé un aruspice ? Eh bien, dis-moi un peu, quels auspices devons-nous en tirer ? »

– Qu'est-ce que j'en sais, moi ? répondit Ambrogio amusé. Que dit le guide du Touring à propos de la façon de voler de l'oiseau ? Celui de ce matin a volé de la gauche vers la droite pendant une cinquantaine de mètres, disons le trajet d'une flèche, puis je ne l'ai plus revu. Et en plus, avant de disparaître, il chantait.

– En plus il chantait ! dit Fanny. Quel toupet, ce pivert ! Mais à ce sujet le guide n'explique rien, c'est dommage, il ne dit rien d'autre. Et alors ?

– Alors, fit Ambrogio, sois tranquille, ça signifie que tout va bien. Ici ce sont des lieux hospitaliers, non ? C'est tout simplement que lui aussi nous a souhaité bonne chance, comme tous ceux qui rencontrent des jeunes mariés en voyage de noces.

– Oh comme il est doué mon aruspice ! et, avec transport : « Dans quel endroit merveilleux tu m'as amenée », dit Fanny. « Même les piverts se dérangent pour nous présenter leurs vœux. » Elle lui effleura délicatement la joue de la main : « Mon Ambrogio », dit-elle.

– Toi, tu as envie que je te serre dans mes bras, n'est-ce pas ? (par cette phrase, en ces premiers temps, ils désignaient l'union conjugale).

– Oui, répondit Fanny à mi-voix.

– Nous arrivons à l'hôtel maintenant, dit Ambrogio. Je suppose que toi non plus, ce soir, tu n'as pas envie de descendre pour le dîner ?

– Non, certes non, après tout ce qu'ils nous ont fait manger !

– Très bien. Comme ça nous irons tout de suite au dodo, et cette nuit sera deux fois plus longue que la précédente.

Sa jeune épouse le remercia d'un sourire.

9

A cette époque les grandes autoroutes n'existaient pas, mais il n'y avait pas non plus beaucoup d'automobiles en circulation, et l'on pouvait rouler bon train sur les routes nationales. Le dernier jour du voyage, Ambrogio ne manqua pas d'en profiter, repris par son sens du devoir envers la communauté, laquelle, pour lui, était circonscrite à Nomana où son père et son frère Fortunato portaient en ce moment sa part de charges. Et si par hasard, pendant son absence, il y avait eu quelque grave problème dans l'entreprise ? Au téléphone, deux jours plus tôt, ils l'avaient assuré que non, que tout allait bien, mais il savait par expérience que l'industrie est sujette à de continuels imprévus et donc à des risques incessants, insoupçonnables pour un observateur extérieur.

Fanny remarquait sa hâte et souriait : « Tu me pardonnes mon impatience, n'est-ce pas ? » finit-il par lui dire.

– Je sais bien que j'ai épousé un homme dynamique, lui répondit-elle.

A Nomana, les deux époux commencèrent une vie méthodique. Ambrogio se levait tôt pour être à l'usine (la « vieille ») en même temps que son père, c'est-à-dire un peu avant l'arrivée des ouvriers. La pause de midi qui aurait dû être de deux heures était souvent écourtée, à cause de clients ou de fournisseurs qui s'étaient présentés au bureau au dernier moment. Le retard de son mari contrariait un peu Fanny, qui, après le déjeuner, aimait à se promener avec lui dans le jardin des « Dragons », tout à leur disposition, avec la fauvette (la voix de l'été en Brianza) qui faisait entendre de temps en temps, du cœur des taillis, sa cascade de notes. (« Pour quelle raison garder un jardin qui, en plus, nous coûte cher, si nous n'en profitons pas, peux-tu me le dire ? ») Le soir, Ambrogio aurait dû être de retour à la maison à sept heures, mais comme il réservait l'après-midi à l'usine « neuve » sur le Lambro, et aux déplacements qui s'y rapportaient, à Milan, à Monza, ou dans la région de Busto Arsizio, il ne pouvait pas avoir d'horaire fixe. Au début, Fanny essaya de le rappeler à l'ordre en insistant sur ce qu'elle savait être son point sensible, ses devoirs envers sa famille ; puis, peu à peu, elle s'adapta. Du reste elle se rendait compte que, le temps passant, Ambrogio lui était de plus en plus attaché : leur vie familiale était non seulement sans heurts (ceux que provoquaient les questions d'horaire étaient négligeables) mais aussi, dans l'ordre des sentiments, tranquille et sûre. Tout de même, durant les longues heures d'absence de son mari, la jeune épouse s'ennuyait un peu ; avec sa belle-mère Giulia, elle consacrait bien quelques après-midi à l'assistance de gens dans le besoin, mais cette activité n'avait jamais été planifiée à la façon du travail des hommes et n'était donc pas systématique (bien que – à cause de fréquents imprévus impossibles à différer – elle fût, dans son genre, assez prenante). Sa belle-mère ne l'encourageait pas : « Vous venez de vous marier », lui disait-elle, « bientôt viendront les enfants et tu verras que tu trouveras à peine le temps de t'occuper d'eux ; au début, bien entendu, parce qu'après on s'organise. Donc agis tranquillement : ce

qui importe, avec les plus pauvres, c'est de leur faire sentir que tu t'intéresses à eux de tout cœur, que tu les aimes bien ; alors peu à peu ils se sentent en confiance et commencent à bouger par eux-mêmes, tu verras. Mais il vaut mieux que tu t'occupes à fond de cela quand tu seras exercée à faire la maman, pas avant. »

Pour Giulia, il était évident que Fanny voulait avoir beaucoup d'enfants, sept ou huit, peut-être dix, comme c'était le désir de Francesca déjà enceinte du premier. Mais sa belle-fille – qui n'était pas issue comme les Riva d'un milieu catholique pratiquant et, de surcroît, populaire – avait, sur le sujet, des idées bien arrêtées. Passés, sans fécondité, les premiers mois du mariage, elle avait convaincu son mari de pratiquer la méthode Ogino-Knaus, destinée à différer la grossesse : « Ce n'est pas une méthode immorale, l'église elle-même l'admet, pourquoi, au moins pendant quelques petites années, ne pourrions-nous pas la suivre ? » Ambrogio, au début un peu perplexe, avait consenti.

10

Cette heureuse année 1948 fut aussi celle de l'entrée au noviciat, chez les missionnaires, de Rodolfo, à présent âgé de quinze ans. L'événement eut lieu en octobre, au moment de la rentrée des classes. Le garçon, qui était devenu à la fois beaucoup plus doux et beaucoup plus résolu, partit un jour de pluie pour Vicenza, le lieu même d'où, jeune épousée, était arrivée en son temps la mère de Manno. Giulia et Gerardo étaient heureux de sa décision (« donner un fils à Dieu ! ») et ne le cachaient pas. Pourtant, au moment de la séparation, quand, sous la bruine, le garçon monta dans l'auto au volant de laquelle était assis Celeste, tout sérieux et pénétré, Giulia éclata en sanglots, prise d'effroi. Comme au début de la guerre, lorsque Ambrogio était parti soldat, elle savait que ce fils non plus ne reculerait pas devant son devoir, fût-il ingrat, et elle l'imaginait déjà, insoucieux de lui-même, se donnant sans compter à une humanité souffrante, peut-être même, qui sait, dans quelque léproserie. Ambrogio lui aussi, en montant à son tour dans l'auto pour accompagner son frère au séminaire, se rappelait son propre départ pour la guerre, au point qu'il finit par adresser à ses proches qui se pressaient à la portière une plaisanterie de type militaire : « Ne dites surtout pas à Luca et à don Carlo que Rodolfo va dans la zone de recrutement de la division Julia : ils pourraient mal le prendre, eux qui sont de la Tridentina. »

Sans rien comprendre à la plaisanterie, la mère redoubla de sanglots, bientôt imitée en cela par Noemi et, de façon assez inattendue, par Fanny. Alma elle aussi avait les larmes aux yeux, comme Francesca – venue tout exprès de Visate pour assister à ce départ – et l'émotif Pino. Si bien que, tout à coup, les yeux de Rodolfo rougirent à leur tour.

Pour la famille Riva l'heureuse année 1948 se conclut par deux diplômes : celui de Fortunato et celui de Pino. On était à la fin de l'au-

tomne, les ouvriers des Riva étaient maintenant plus de sept cents : ils avaient donc largement doublé et leur nombre paraissait vouloir atteindre celui de la charcuterie Marsavi qui, pourtant, continuait lui aussi à augmenter lentement.

11

Dans les deux usines textiles, le nombre des travailleurs s'éleva encore au cours des années suivantes.

Ambrogio, à présent, s'en inquiétait : « Ça ne va plus, il y a trop de disproportion entre nos possibilités financières et une telle croissance », disait-il parfois à son père.

– Mais les banques mettent à notre disposition les capitaux nécessaires, rétorquait Gerardo. Vous voyez bien vous aussi qu'ils augmentent les crédits dès que nous le leur demandons.

– C'est parce que les directeurs ont confiance en toi. Mais c'est précisément pour ça que nous devons faire attention. Bien sûr c'est à toi de juger, pas à moi, mais... Et puis il y a aussi la question du rapport entre le nombre d'ouvriers et le nombre d'employés : ce n'est pas un rapport normal que le nôtre.

Sur ce plan-là, Fortunato soutenait son frère : « Ambrogio a raison. Bientôt nous en serons à mille ouvriers contre combien d'employés ? A peine une vingtaine. »

– Vingt-quatre exactement, répliqua Gerardo.

– Et ça te paraît normal ? Mais papa, c'est complètement disproportionné, disait Fortunato, c'est fou, tout simplement fou.

– C'est vrai, soulignait Ambrogio. Ça aussi, c'est un aspect de la situation qu'il nous faudrait, selon moi, examiner, vraiment à fond.

– D'autant plus, renchérit Fortunato que, parmi nos vingt-quatre employés, il n'y en a pas un qui ait une licence ou un quelconque diplôme. Pas un seul. Ainsi, à qui échoient toutes les responsabilités ? A des autodidactes, ou peu s'en faut, à des gens qui ont seulement fait quelques années d'école technique.

– Mais qu'est-ce qu'on en ferait des diplômés dans nos usines, vous voulez me le dire ? objectait le père qui, comme nous le savons, avait seulement fait les classes élémentaires. Du reste, est-ce que vous n'êtes pas là vous deux ? Et est-ce que vous n'êtes pas diplômés ?

Ambrogio et Fortunato secouaient la tête. « Papa, ce n'est pas pour insister, mais c'est un problème qui doit être étudié sérieusement. »

– Nous pouvons l'étudier, d'accord. Mais je ne comprends pas ce que vous avez contre nos contremaîtres. Est-ce que vous avez l'impression que Serafino, par exemple, ne connaît pas son affaire ? Ou que le fils de Rina n'est pas à la hauteur ? (Rina était une ancienne ouvrière en chef, Serafino était le meilleur des techniciens de l'entreprise. En fonction des besoins, Gerardo confiait au fur et à mesure les charges de direction aux plus

capables d'entre ses subordonnés, ou encore à leurs enfants qui avaient suivi quelques cours techniques et avaient été embauchés depuis peu.) « Papa, c'est sûr que Serafino et le fils de Rina sont plus que compétents », reconnut Ambrogio, « ils font même des miracles, mais... la question n'est pas là. »

– Non seulement ils font des miracles, mais il les font volontiers, insistait Gerardo. En un certain sens, du point de vue du mordant, ils ont même des leçons à nous donner sur la manière dont le travail doit être affronté. Tout non diplômés qu'ils sont. De toute façon, les garçons, je ne suis pas ici pour apporter la contradiction. Voulez-vous que nous examinions ce problème à fond ? Que nous y consacrions, par exemple, trois demi-journées d'affilée ? On peut faire ça, si vous voulez.

– Regarde les Marsavi, avança encore Ambrogio (il savait, par expérience, que les références pratiques étaient pour son père les arguments les plus efficaces), eux, dans l'entreprise, ont des dizaines de diplômés en tous genres, tu le sais. »

– C'est sans doute qu'ils en ont besoin pour leur travail. Mais je vous ai dit que je suis d'accord pour examiner ce problème.

– Il y a une autre chose qu'il faudrait examiner, affirmait parfois Ambrogio, c'est comment séparer les comptes de l'activité industrielle de ceux de l'activité commerciale ; en somme des continuels achats-ventes que tu fais, papa.

– Oui, comme ce stock de coton brésilien que tu as acheté et vendu « c.i.f. Genova » la semaine dernière, ajoutait Fortunato. Tu as vu, Ambrogio, quelle affaire magistrale ça a été ! Elle a suffi à elle seule à nous rembourser d'une moitié de la dépense pour les derniers métiers. Papa, tu as vraiment été à la hauteur.

– Oui, bien sûr, reconnaissait Ambrogio, mais ce sont deux activités différentes. Le « dottore » Mascheroni de Monza (il s'agissait du conseiller fiscal de l'entreprise) insiste chaque année, quand nous lui présentons le matériel pour le bilan, pour que nous gardions séparés les documents des deux activités. Il dit – et il a raison – qu'au jour d'aujourd'hui nous ne sommes nous-mêmes pas en mesure de savoir si l'activité industrielle nous rapporte effectivement et, si oui, combien.

– Pino Mascheroni est un saint homme, renchérit le père, mais je lui ai expliqué tant de fois qu'il nous est impossible de lui donner les factures séparées comme il le voudrait. Vous savez bien vous aussi comment ça se passe : parfois il nous faut mettre en chantier, au moins en partie, la matière première que nous avions achetée dans l'idée de la revendre. C'est même le cas la plupart du temps.

– Si nous avions un bon comptable, ne serait-ce qu'un seul, avec cette charge précise, nous pourrions avoir des comptes séparés : il suffirait d'une personne pour s'occuper des factures.

– Eh bien, nous pouvons aussi examiner cette éventualité, bien que... Bien que, voulait dire Gerardo, et ses fils le comprirent, l'idée d'employer

des gens pour gérer quelque chose de déjà produit ne l'attirât pas du tout : lui, les gens, il les aurait plutôt utilisés pour produire davantage.

Finalement, on décida de consacrer les trois après-midi suivants au problème d'une organisation plus rationnelle de l'entreprise. Le dernier jour, Fortunato – qui s'était dans l'intervalle inscrit au Polytechnique de Milan à un cours pour dirigeants industriels – fit intervenir comme conseiller l'un de ses enseignants. Celui-ci se déclara « stupéfait » du rapport employés-ouvriers existant mais, en même temps, demeura si frappé par les capacités intuitives de Gerardo qu'il lui déconseilla d'introduire des changements en contraste avec ses « conceptions de manager ». Du diagnostic du professeur, ce qui frappa le plus les trois industriels, ce fut un avertissement, que Gerardo, en particulier, rumina assez longtemps : « Faites attention : il est à prévoir que les industries qui fonctionnent avec des machines anciennes, comme c'est le cas de la vôtre, seront rapidement en difficulté à cause de la concurrence des toutes nouvelles qui sont en train d'apparaître. »

A la fin Gerardo prit sa décision : pour procéder à un substantiel renouveau des structures productives, des capitaux, quoique peu abondants, il en possédait ; mais, pour éviter qu'ils ne se dévaluent, il les avait pour le moment investis dans quelques biens immobiliers à Milan et à Monza (maisons et terrains qu'il lui avait été possible de conserver, même après l'effort récent pour les aménagements). « Ces capitaux », dit-il à ses fils, « il nous faut continuer à les garder en réserve. En attendant, vous allez faire votre apprentissage pendant, disons, deux autres années, c'est-à-dire jusqu'à la moitié de 1952. D'accord ? Après quoi, quand vous aurez les idées suffisamment claires, nous réaliserons ces immeubles et, sur la base d'un projet que nous étudierons ensemble en détail, nous procéderons au renouveau des implantations. »

Tel était donc le programme qui représenta ensuite, pour Ambrogio, Fortunato et tous ceux qui avaient une quelconque responsabilité dans l'entreprise, une constante référence. Mais, comme dit le proverbe, « l'homme propose et Dieu dispose » : la crise – appelons-la même la bourrasque – arriva plus tôt que prévu. Et pas du tout à cause de la vétusté des implantations ni des déséquilibres dans le tableau des effectifs du personnel, pas plus que pour toute autre raison inhérente à l'entreprise, mais, de façon inattendue, pour des motifs extérieurs : la bourrasque eut une origine politique.

12

Un matin de février 1952 – alors que Noemi lui préparait son petit déjeuner – Fortunato lut un titre dans le journal : la France avait, par un décret de son ministre des Finances Pinay, résilié sans préavis le traité d'union douanière avec l'Italie.

Il lut l'article avec attention, ligne après ligne : il savait que, par une série de contrats signés l'année précédente, l'entreprise travaillait essentiellement en ce moment pour le marché français : au moins deux tiers

de sa production étaient destinés à ce marché. Non pas directement (« par chance » comme il pensa tout de suite) mais indirectement, en cela que l'acquéreur du produit était un groupe industriel milanais qui possédait des ateliers de confection, non seulement en Lombardie, mais aussi dans le Piémont et en Ligurie. Dans ces ateliers, les pièces de toile de chanvre et les rouleaux de sangles envoyés par wagons depuis l'entreprise Riva étaient coupés et élaborés. Le produit fini était ensuite exporté selon les modalités d'une série de contrats que le groupe avait contractés avec des sociétés ferroviaires et maritimes françaises.

Quand il eut fini de lire attentivement les quelques lignes qui, visiblement, comportaient des détails inexacts, Fortunato s'adressa à Giudittina qui venait, elle aussi, de descendre au rez-de-chaussée et était encore à moitié endormie. Il lui mit dans les mains le journal, plié de façon que l'article fût bien en vue : « Monte à l'étage voir papa qui doit être réveillé et en train de se préparer », lui dit-il, « montre-lui cet article. Celui-ci, tu vois ? Dis-lui de le lire tout de suite. »

Puis il attendit, dégustant pensivement son café, debout, comme il le faisait toujours ; peu après son père le rejoignit.

Durement frappé par la nouvelle, Gerardo s'imposa avant tout de ne pas le montrer. « Sans doute il peut y avoir des ennuis sérieux », dit-il à son fils, « mais nous ne devons pas crier avant d'avoir mal. Dès que tu seras à l'usine appelle Ambrogio et tâchez de me dresser un bilan de la situation. Faites-moi une liste de la marchandise destinée à la France : celle qui est prête, celle qui est en cours de fabrication, celle qui est en magasin sous forme de matière première, celle que nous avons commandée et qui doit arriver, etc. ; et aussi de celle que nous avons déjà consignée et qui n'a pas encore été payée. Il y a aussi ces liasses de lettres de change des Brusasca que nous avons virées aux fournisseurs et aux banques : fais-m'en faire tout de suite un récapitulatif. Nous verrons bien. De mon côté je vais tâcher d'obtenir une rencontre avec les Brusasca. » Les Brusasca étaient les titulaires du groupe exportateur.

Cette première rencontre avec eux ne suffisant pas il en fallut une deuxième, puis d'autres encore tandis que, d'abord un fonctionnaire autorisé du groupe, puis le vieux Brusasca en personne, commençaient à faire la navette entre l'Italie et Paris.

La décision la plus difficile à prendre – parce qu'elle pouvait être lourde de conséquences pour les Brusasca et pour les Riva – était de savoir s'il fallait interrompre le travail en cours, ou mener à leur terme les contrats. La première solution – la plus sûre du point de vue financier – aurait comporté l'immédiate mise « à pied » de centaines de subordonnés, tant du groupe que de l'entreprise, et en même temps un colossal emmagasinage de marchandises et de matière première qui n'auraient pas été facilement utilisables d'une autre façon. La seconde, par contre, aurait concédé un sursis de quelques mois, qu'on aurait pu consacrer à la recherche de nouvelles commandes, et qui aurait probablement permis de ne pas fermer les

usines ; mais on risquait ensuite de ne pas pouvoir faire entrer les produits finis en France. Quant à les vendre en Italie, avec de telles mesures et une telle confection, ce n'était pas envisageable.

– Vous ne devez pas vous inquiéter, répétaient à Gerardo les fonctionnaires du groupe exportateur (dont le siège était à Milan, au forum Bonaparte). « Vos lettres de change portent toutes la signature d'aval de monsieur Brusasca : à l'époque vous l'avez formellement demandée et vous avez eu raison. C'est une signature qui vaut des milliards, de quoi vous inquiétez-vous ?

– Eh, répondait Gerardo, pas du tout convaincu, eh. En lui-même, il pensait : « Et dire que pour faire face à ces grosses commandes, j'ai négligé tant de vieux clients ! »

Les autorités politiques de Rome, intéressées et autant que possible sollicitées par les Brusasca (lesquels cependant ne disposaient pas dans la capitale de correspondants adaptés), firent savoir que le président du conseil De Gasperi en personne s'employait activement à rétablir l'union douanière avec la France – union qu'il avait lui-même voulue en son temps – et rassuraient vaguement tout le monde, rapportant les rencontres au niveau diplomatique déjà intervenues ou prévues. Du coup, à Milan et à Nomana, on passait du scepticisme (l'état d'esprit le plus fréquent) à l'optimisme et même à l'euphorie (cela évoquait à Ambrogio les premières heures qui avaient suivi la fermeture de la poche sur le front russe).

A l'occasion de la rencontre décisive, le vieux Brusasca dit à Gerardo : « Ecoutez, je lis la question qu'il y a dans vos yeux ; je n'ai qu'une chose à vous dire : c'est que j'ai toujours, toujours, vous entendez, honoré ma signature, et que j'entends honorer de la même façon celle qui est sur les lettres de change qui sont entre vos mains. »

– Oui, mais permettez-moi une question. Supposons que la marchandise n'entre pas en France ; dans ce cas avez-vous la liquidité disponible pour faire face ? Ou, en tout cas, des réserves en maisons ou terrains, réalisables en peu de temps ?

– Tout mon argent est investi dans les usines, répondit doucement Brusasca, et il se tut un instant. « Mais », ajouta-t-il, « ce sont des usines que beaucoup envient, et il ne devrait pas être difficile de les vendre. » Il essaya d'écarter une telle perspective en secouant plusieurs fois la tête (ses traits s'étaient tendus) : « Ecoutez Riva, ne nous laissons pas gagner par la panique. »

Finalement, Brusasca fit savoir qu'il penchait pour la seconde des solutions, c'est-à-dire mener à terme les fournitures : « A condition que vous, Riva, soyez disposé à me donner les produits semi-finis. »

– Laissez-moi en parler à mes fils, lui répondit Gerardo qui voulait réfléchir encore, je vous donnerai la réponse d'ici demain.

Face au dilemme, Ambrogio et Fortunato se trouvèrent désarmés comme des enfants. Encore une fois la décision incombait à Gerardo avec son intuition innée, certes, mais aussi son niveau d'école élémentaire. L'idée

de devoir, d'une semaine à l'autre, mettre des centaines d'ouvriers à pied, lui était absolument intolérable, et pas seulement à cause de l'agitation, des cortèges et du chahut que les rouges auraient immédiatement organisés. « Je me mets à la place de certains ouvriers : nous, le pain et le beurre nous l'aurons encore sur la table, mais eux ? Et puis il y en a certains, comme Gatti, avec sa fille si malade, qui lui coûte les yeux de la tête... et un tas d'autres avec leurs ennuis. En fin de compte, Brusasca est un gentilhomme : écoutez garçons, je lui donne la marchandise. »

Mais les trains qui convoyaient les produits manufacturés envoyés par les Brusasca furent l'un après l'autre bloqués à la douane française ; là on les fit décharger, et tandis qu'il s'évertuait à trouver le moyen de les dédouaner et de les faire entrer en France, Brusasca se vit bientôt contraint de payer près d'un million de lires par jour rien qu'en dépôt de douane. Il ne fut plus capable d'escompter ses effets à l'échéance prévue et demanda à Riva de la proroger : « juste le temps strictement nécessaire pour débloquer la situation. »

C'est ainsi qu'au printemps de 1952 commença pour les Riva une nouvelle guerre, différente, mais par certains aspects non moins exténuante, que celle qui s'était conclue sept années auparavant.

13

D'abord, ils durent affronter chaque fournisseur de matière première, puis les banques qui avaient reçu les effets en paiement ou en escompte, en leur en demandant à leur tour le renouvellement : si possible intégral ou au moins partiel (auquel cas ils versaient la différence en argent comptant). Ils durent aussi se mettre fébrilement à la recherche d'un surplus de travail pour ne pas arrêter les métiers ; entreprise ardue : ils furent contraints d'accepter même les commandes à perte ou presque, certaines même provenant de clients financièrement peu sûrs. Toujours dans le même temps, ils durent s'efforcer de se débarrasser de celles des matières premières en souffrance dans les magasins qui ne seraient désormais plus utilisables. Et parce que la situation financière, déjà péniblement supportable, risquait à tout moment de s'aggraver, ils entreprirent aussi de vendre certains des immeubles de Milan et de Monza, avec la réalisation desquels on projetait de rénover les usines.

Pour Gerardo et ses fils les horaires n'existaient pratiquement plus. En théorie, le père aurait voulu faire tout tout seul (sans en parler, il se rappelait la dure lutte pour la survie de l'entreprise qu'il avait soutenue, précisément tout seul, au moment de la grande crise de 1929 et, de façon irrationnelle, il aurait voulu épargner une semblable épreuve à ses fils). Ceux-ci, inexperts comme ils l'étaient, l'avaient au début un peu laissé faire, mais ensuite, chacun selon ses aptitudes, ils l'avaient tacitement relayé dans diverses tâches : Fortunato en se consacrant surtout aux ventes, Ambrogio au renouvellement des effets et au fonctionnement des usines ; le père, lui, s'occupait de

trouver de nouvelles commandes. Du groupe Brusasca de Milan arrivaient de temps en temps des informations rassurantes à propos d'une prochaine conclusion des tractations, aux fins de faire entrer la marchandise en France ; et, tout bien considéré, ces nouvelles apaisantes aidaient à avancer (comme autrefois au front ce qui se disait sur la proximité des lignes amies).

A quatre mois du début de la crise – les effets étaient à échéance de quatre mois – Ambrogio fit personnellement le calcul des renouvellements effectués : il entra dans le bureau de Gerardo, le tableau à la main : « Sais-tu, papa, à quel chiffre se montent les renouvellements que nous avons faits aux Brusasca ces quatre derniers mois ? »

– Dis-moi.

– Presque exactement un milliard. Mille millions, renouvelés, on peut dire, un par un.

– Ça alors, murmura le père, impressionné par le chiffre. Ça semble impossible que nous ayons pu aller jusque-là.

– Et pourtant ! L'ennui c'est que, maintenant, ils voudraient les renouvellements des renouvellements.

– Par chance ils ne demandent pas de renouveler tout ; seulement les effets qui arriveront à échéance dans les prochaines semaines. Eh bien, ceux-là, il faut les renouveler absolument : nous ne pouvons pas les laisser aller au protêt juste maintenant que Brusasca est sûr de faire passer une grosse *tranche* de la marchandise qu'il a en douane (c'était ce que lui avait dit Brusasca : une *tranche*, à la française, et Gerardo le répétait). Dès qu'il encaissera, il recommencera à payer ses effets, tu verras : il m'a donné sa parole.

– Espérons-le. Parce que, autrement, je sais pas combien de temps nous pourrons tenir.

14

Trois mois plus tard, en septembre, la situation n'avait pas du tout changé. A la fin du mois, Michele et Alma se marièrent. Ils enseignaient maintenant tous les deux, Alma – qui était diplômée en lettres – dans le même collège que mademoiselle Quadri Dodini. Ils ne s'étaient pas mariés en juin – c'est-à-dire au début des vacances scolaires – parce que Michele avait d'abord voulu finir et donner à son éditeur le manuscrit de son second livre (un roman-essai) que, à la différence de l'œuvre précédente, il lui avait été assez difficile de mener à bien. Ayant fait une expérience pratiquement ignorée de la culture italienne (il avait vu de ses yeux et expérimenté en personne les fruits de l'antichristianisme intégral), il s'était efforcé, dans cette seconde œuvre, de faire converger – par le biais d'aventures, de découvertes et de conversations de ses personnages – toutes les étapes du processus de déchristianisation qui, commencé avant même l'époque moderne, avait récemment abouti aux fours crématoires d'Auschwitz et au cannibalisme de Krinovaïa et d'autres *lager* (et pas seulement *lager)* soviétiques. Pour un tel travail, non moins que de l'historiographie catholique, il

s'était servi *a contrario* des enquêtes laïques, surtout de celles de Marx qui lui étaient familières depuis le temps de la prison. Michele, d'accord en cela avec beaucoup d'autres spécialistes catholiques, voyait le début de la déchristianisation dans le passage de l'humanisme chrétien à l'humanisme *tout court*[1] : passage qui – commencé en Italie – avait abouti à y produire, bien qu'à échelle réduite, un premier et parfait Hitler ou Staline, en la personne du grand-duc Valentino, le fameux prince de Machiavel. Il s'agissait d'un homme de l'entourage du pape : c'est donc que la redécouverte du paganisme et l'immoralité qui avaient commencé à corrompre un peu partout les coutumes chrétiennes, s'étaient infiltrées jusque-là... Ce tragique processus avait été plus tard arrêté, puis renversé (signe, selon Michele, que le Christ est toujours avec les successeurs de ses apôtres, si indignes et pécheurs qu'ils soient) par la grande réforme catholique, la dénommée Contre-réforme qui pourtant n'avait pas pu concerner toute la chrétienté, ni, dans les nations catholiques elles-mêmes, tous les milieux culturels. A ce premier gigantesque pas vers la déchristianisation, Marx – selon ce qui apparaissait à Michele – n'avait pas donné d'importance. Il avait par contre très bien saisi et salué avec enthousiasme le pas suivant, c'est-à-dire la fracture produite dans la société chrétienne par le protestantisme. Partant du présupposé que « *la critique de la religion est le préliminaire de toute critique* », Marx avait indiqué en Luther le libérateur de l'homme de l'« *esclavage extérieur à Dieu* », et montré comment la philosophie allemande avait ensuite successivement complété l'œuvre de Luther, libérant également l'homme de l'« *esclavage intérieur à Dieu* ». Une fois *libres* de Dieu – en pratique, de sa morale – les divers groupes humains susceptibles d'accéder à la suprématie (d'abord l'Etat, puis la classe, puis la race) avaient – toujours selon les vues de Michele – théorisé chacun sa propre hégémonie avec l'asservissement concomitant de tous les autres groupes, et ce, d'une manière d'autant plus radicale que le sens moral chrétien s'était atténué. Les deux points culminants de ce processus avaient été jusque-là l'extermination de six millions de juifs désarmés dans la lutte raciale nazie, et de dix millions (comme on le pensait : en réalité le double) de paysans russes, eux aussi désarmés, dans la lutte de classes communiste. Ce gigantesque phénomène d'anéantissement de l'homme, qui était le véritable produit de sa « libération de Dieu », le jeune écrivain avait essayé de le rendre sans équivoque : mais il s'était rendu compte à quel point l'entreprise s'avérait difficile, étant donnés les innombrables préjugés désormais introduits dans presque tous les esprits par le laïcisme et la déchristianisation. Il savait que les analyses pourtant rigoureuses sur lesquelles se fondaient ses écrits se heurteraient à beaucoup d'obstacles ; c'est pour cela qu'il s'était efforcé de donner à chaque page le maximum de caractère incisif. Pour que l'œuvre le satisfasse pleinement, il lui aurait fallu encore du temps : mais sa voix n'aurait alors pas été présente dans le concert des milieux culturels en une période où de nouveaux mas-

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

sacres apocalyptiques – perpétrés par les communistes détenteurs du pouvoir – avaient commencé à se produire en Asie. Il s'était donc résolu à publier l'œuvre non parachevée, en se proposant de la reprendre éventuellement par la suite. Car il s'était également rendu compte que – malgré la ferme vigilance du pape Pie – une grave erreur d'origine française, tendant à présenter les vérités marxistes comme des vérités chrétiennes – certes perverties, mais tout de même toujours chrétiennes – était en train de s'infiltrer sournoisement dans le monde catholique et risquait d'y semer une immense confusion ; cela l'avait rendu d'autant plus impatient.

Le mariage de l'écrivain et de Alma fut béni dans l'église de Nomana par l'ex-aumônier père Turla qui, à ce moment-là, était tout occupé par un projet : construire en montagne un petit sanctuaire en souvenir des soldats prisonniers morts en Russie, notamment les alpins : « Tout dans le sanctuaire : les fresques des murs, les mosaïques du dallage, les vitraux, doit représenter clairement ces soldats comme ils étaient dans les *lager*, de façon que, même dans dix ou cinquante ans l'officiant, à chaque messe, se souvienne d'eux ; car ce sont des morts trop abandonnés, beaucoup trop. »

Après la cérémonie, tout le monde se rendit, pour le déjeuner, à l'auberge Villa Olmo sur le lac de Côme. Le lac, en cette journée de septembre, présentait ses couleurs les plus belles et la vue dont on jouissait, depuis le spacieux jardin de l'auberge, sur l'eau, les monts et le ciel, était vraiment enchanteresse. Mais la beauté des choses peut aussi devenir douloureuse, si l'âme de celui qui observe est dans l'angoisse.

Ainsi Ambrogio ne goûtait pas le paysage. Même si, extérieurement, il n'en donnait pas de signe, il retournait sans cesse en pensée aux effets prorogés de Brusasca qui arriveraient à échéance dans deux jours : il s'agissait d'une somme élevée. « La semaine dernière, avec les renouvellements, nous y étions arrivés par pur miracle, mais cette semaine je ne vois vraiment pas comment nous ferons. Et cette fieffée banque de Monza qui s'y met à son tour ! Non seulement elle ne consent plus de renouvellements, mais elle nous a demandé de combler le découvert. Il faut trouver la manière de boucher aussi ce trou-là, mais comment ? »

Fortunato, quant à lui, pensait à la difficile tractation de vente d'un des immeubles de Milan. Il était malheureusement pratiquement sûr de ne pas pouvoir obtenir un prix supérieur à celui – vraiment bas – qui lui avait été offert hier par le possible acquéreur. Devait-il vendre tout de même ou non ?

Gerardo, qui s'était juré ce jour-là (« au moins le jour des noces de ma fille, que diable ! ») de ne pas penser aux affaires, se trouvait mortifié de ne pas pouvoir aider don Turla – avec lequel il avait voyagé en automobile de Nomana jusqu'au lac – à construire son église. « Si nous arrivons à sortir sans trop de casse de ce profond puits où nous nous trouvons, je l'aiderai. Sûr que je l'aiderai quand nous en sortirons, si nous en sortons... Enfin, à Dieu-vat. » Cette impression d'être au fond d'un puits noir, avec la lumière apparaissant là-haut, très loin, comme un petit cercle bleu impossible à

atteindre, lui revenait souvent. Elle correspondait si bien au sentiment qu'il avait de sa situation qu'il lui arrivait d'en rêver. Naturellement, il ne montrait rien de son état d'âme. D'ailleurs, aujourd'hui, cela aurait paru inexplicable puisque – considérant que c'était son devoir de père (de même qu'il considérait de son devoir d'entrepreneur de retirer les effets en dépit des difficultés) – il avait dûment pourvu aux besoins des jeunes époux, non seulement en acquérant pour eux, selon l'usage, les meubles de la chambre nuptiale, mais en y ajoutant aussi d'autres objets indispensables et même une automobile pour son gendre : « Cela te fera économiser pas mal de temps que tu pourras ainsi consacrer à ton vrai travail, celui qui est le plus important. »

Seuls les autres donc – c'est-à-dire les invités et, parmi les proches, les jeunes et les femmes, moins conscients de la gravité de la situation – purent s'extasier sur la beauté du lac finement moiré par le vent du Nord, entouré des montagnes vert sombre et dominé par le bleu profond du ciel de Lombardie. Giudittina, en particulier, s'extasiait. Elle avait à présent dix-sept ans et, depuis un certain temps songeuse, avait souvent « le vague à l'âme » comme Michele l'avait récemment fait remarquer à Alma ; laquelle Alma était en tout cas, ce jour-là, éperdument heureuse. Il lui semblait que Dieu, en lui concédant une telle joie, concédait vraiment trop à un être humain. Dans sa robe blanche de mariée, avec ses tresses châtain qui descendaient sur sa poitrine délicatement modelée, elle regardait de temps en temps son Michele, avec ravissement et sans parler.

Enfin, après s'être changée de vêtements, elle partit avec lui dans l'auto neuve, sous la rituelle grêle des minuscules dragées (« Souzdal ! ») tandis que tous, tout autour, riaient et plaisantaient et que les plus jeunes – sur un signe de Fortunato – accouraient vers l'auto pour en soulever l'arrière et l'empêcher ainsi de partir. Michele, relevant le joyeux défi, finit par démarrer en bondissant, creusant avec les roues des petits sillons dans le gravier de l'allée.

15

Au printemps de l'année suivante, 1953, la crise de l'entreprise se poursuivait. « Il y a plus d'un an maintenant que nous luttons de cette façon, certaines fois jusqu'aux affres », se disait parfois Ambrogio. « Combien de temps durera cette histoire ? Cette guerre-là ne va tout de même pas s'éterniser comme l'autre ? » La perspective l'effrayait et il essayait de se persuader que non, qu'une telle chose n'était « ni envisageable, ni possible », se raccrochant à tous les prétextes.

Aux élections du 6 juin 1953 – les secondes élections générales de la République – le parti d'inspiration chrétienne perdit la majorité absolue conquise cinq ans plus tôt. Les conséquences allaient être très graves – comme on l'a déjà dit – bien que, sur le moment, personne ou presque en Italie ne s'en rendît compte. Quant aux Riva ils n'avaient même pas le

temps d'y penser ; le seul à s'inquiéter était Michele qui, avec son Alma, venait ponctuellement en visite à Nomana chaque samedi soir. Ambrogio s'arrangeait donc aussi pour être présent à ce dîner de fin de semaine dans la maison paternelle, essayant à chaque fois d'y traîner la réticente Fanny : « Demain nous passerons la journée comme tu le voudras », lui disait-il pour l'amadouer, « nous irons dans ta famille à Milan si tu veux. »

– Chez moi ? Ça t'attire peut-être une telle perspective ? Moi non.

– Eh bien alors, nous irons faire une belle promenade. (Fatigué comme il l'était, il aurait préféré passer sa journée de repos dans le jardin, ou même étendu sur son lit.)

– Ecoute Ambrogio, cette fois encore je te fais plaisir. Mais est-ce que ce ne serait pas plus gentil d'inclure le samedi dans notre promenade, hein, la semaine prochaine ?

– Tu sais bien que le samedi je suis retenu tard.

– Oh la barbe !

Durant le dîner, immanquablement, son beau-père poussait Michele à commenter les événements politiques du moment : il aimait la façon dont son gendre, à chaque fois, prolongeait la chronique en histoire, il aimait la profondeur de ses analyses.

Après les élections de 53, Michele était devenu pessimiste : « De Gasperi l'a dit et répété très clairement avant les élections : déjà, avec notre constitution qui se targue de donner des garanties à tous, même une majorité homogène et sûre comme celle que nous avions avait de sérieuses difficultés à faire passer les lois. Alors imaginez maintenant ! »

– Mais est-ce que la Démocratie Chrétienne n'a pas contribué, et plus que les autres, à rédiger la constitution ?

– Si, en effet. Mais à ce moment-là, ne l'oublions pas, les démocrates chrétiens avaient seulement la majorité relative. En pratique, autant eux que les rouges, dans la crainte – les uns et les autres – que l'adversaire n'ait l'avantage, ont tout fait pour être les premiers à insérer dans la constitution une tutelle, des obligations et des clauses de toutes sortes qui garantiraient les minorités. Avec ce résultat que la majorité a maintenant encore plus de difficulté à gouverner. Si, en plus, elle n'est pas homogène, elle ne gouverne pas du tout. Voilà pourquoi De Gasperi insiste tant ces derniers mois pour introduire cette nouvelle loi électorale.

– Laquelle ? La « loi de l'arnaque » ?

– Précisément. Au départ, elle devait permettre une majorité structurelle de partis démocratiques au parlement, qui puisse faire passer au moins les lois les plus importantes. Mais vous avez vu comment ça s'est terminé... Communistes et socialistes ont fait un tel chahut contre cette loi, que même nous, maintenant, finissons par l'appeler la « loi de l'arnaque ».

– Et alors ?

– Et alors une démocratie, sans une majorité qui fonctionne, n'est plus une démocratie. Désormais, pour avancer, les démocrates chrétiens sont

obligés de se soumettre à des compromis de plus en plus nuisibles avec les rouges.

Michele parti, ni Gerardo ni ses fils n'avaient pourtant le temps de penser à la politique. Aucun d'eux ne lut même le dénommé « testament politique » de De Gasperi. Ce fut encore Michele qui en parla, quelques jours après la mort subite du grand homme d'Etat auquel était liée la reconstruction italienne, et aussi malheureusement la funeste union douanière avec la France : « Il y a dans le « testament » une analyse complète de notre situation. En substance, pour que la majorité puisse fonctionner, une modification de la constitution est indispensable. Mais qui pourrait désormais réunir les deux tiers des voix nécessaires pour modifier la constitution ? »

Naturellement, au cours de ces rencontres, on ne parlait pas seulement de politique. Comme on avait soin de ne parler ni d'affaires ni de travail, il restait les petits faits de la vie quotidienne vers lesquels les femmes ou Pino orientaient la conversation.

Pino était revenu depuis quelques mois d'Angleterre, où il avait pendant un an fait un stage de médecine spécialisée. A son retour il s'était, l'un des premiers soirs, présenté à son père dans le bureau de la maison (c'était une habitude invétérée de Gerardo d'apporter de l'usine quelque travail à finir après dîner) avec l'intention manifeste de lui parler. Comme son père lui demandait, en guise de prologue, dans quelle branche exactement il s'était spécialisé en Angleterre, il avait répondu : « Dans les maladies tropicales et dans la pratique de la langue anglaise. »

– Maladies tropicales ? Et l'anglais ? Pourquoi ? Tu penses peut-être aller en Afrique toi aussi, comme ton frère Rodolfo ?

– Oui papa.

– Et tu n'en as rien dit ni à moi ni à ta mère ?

– Je n'étais pas sûr de ma constance. (Son père s'était souvenu du temps où Pino était toujours peu sûr de lui et où il avait l'habitude de dire : « je suis un bon à rien ». La vie partisane l'avait guéri de cette maladie et surtout la confiance qu'avait placée en lui ce commandant, comment s'appelait-il déjà ? Beltrami, dont plus personne ne se souvenait désormais.) « Mais maintenant, le moment est venu de vous en informer », avait dit Pino. « Finalement, vous aurez en Afrique deux fils missionnaires, l'un prêtre et l'autre médecin. Dans la mesure, bien entendu, où je suis capable de résister, en Afrique ! »

Pour compléter sa préparation il faisait maintenant un stage dans le petit hôpital de Nomana (celui où avaient été hospitalisés Giustina et Tito Valli) et, de là, il rapportait de temps en temps quelques nouvelles : « Aujourd'hui nous avons accueilli Untel... nous avons renvoyé tel autre... » Au village tout le monde se connaissait.

Un soir il rapporta que Foresto, toujours chef des communistes de Nomana, avait été hospitalisé. Quelques jours plus tard il communiqua, troublé, que le diagnostic le concernant était funeste : leucémie, cancer du sang, un mal à l'époque sans remède. La nouvelle attrista tout le monde

parce qu'on ne pouvait rien faire, vraiment rien, pour cet homme qui, bien qu'adversaire, était un prochain lui aussi. Foresto voulut apprendre du médecin l'entière vérité : il se trouva ainsi, d'un seul coup, confronté à la mort qui déjà le saisissait inéluctablement. Ce en quoi il avait cru, ce pourquoi il avait œuvré jusque-là, ne lui servait plus à rien parce que tout avait été axé sur cette vie, sans référence aucune à l'au-delà... Le malheureux passa quelques semaines enfermé dans un mutisme dont personne ne savait sur quoi il allait déboucher. Don Mario allait le trouver chaque jour et essayait de le distraire par un peu de conversation, en ayant toujours soin, pour ne pas profiter d'une telle tragédie, de ne pas aborder d'arguments religieux. Le malade ne lui posa jamais de questions sur l'au-delà, du reste il ne lui posait aucune question : il le laissait parler et c'était tout. Mais un jour, après l'avoir un moment considéré en silence, il le pria de lui envoyer Luca : « si toutefois il a envie de venir me voir. » C'est ainsi que Luca, toujours secrétaire de la Démocratie Chrétienne, se rendit, un peu étonné, au chevet du chef communiste. On le vit revenir à l'hôpital les jours suivants mais jamais il ne rapportait aux autres un seul mot de ses conversations avec Foresto. En réalité, il se passait ceci : le communiste – depuis des années fermé à tout ce qui n'était pas politique – était en train d'essayer de se rapprocher du fait chrétien, précisément par le biais de la vie politique. Il voulut d'abord savoir comment il se faisait que tant de démocrates-chrétiens du peuple étaient disposés, pour l'au-delà, à sacrifier leur intérêt terrestre : « Ça m'a toujours paru une grosse absurdité, mais je dois reconnaître que maintenant ça ne me semble plus tel. » Luca, s'aidant de son bon sens populaire, mais surtout de sa foi, qui était authentique, argumenta patiemment avec lui, l'aidant, pour autant que cela lui était possible, à tâtonner entre les grands « pourquoi » : la vie, la mort, le destin éternel. Enfin il proposa à l'autre de parler aussi avec don Mario : « Lui, sur ces choses, en sait infiniment plus que moi, à tel point que lorsque j'étais au front je pensais, pour essayer de comprendre, à ce qu'il m'avait enseigné. » Foresto finit par accepter.

A cet homme condamné à mort don Mario parla seulement du Christ crucifié mais, pour saisir la réalité salvatrice de la croix, il fallut à l'autre des semaines de réflexion. Enfin il adhéra et demanda à se confesser. Après quoi l'ennemi des hommes, qui ne se donne jamais pour vaincu, revint à la charge plusieurs fois, faisant même de son âme un champ de bataille, si bien que Foresto dut passer par d'épuisantes luttes spirituelles. Luca l'aidait comme il le pouvait, de même que don Mario qui chaque matin lui apportait la communion et, un soir, après une grave crise, il lui donna même, à sa demande, l'extrême-onction.

Pino rapporta chez lui : « Il me semble que don Mario supplie chaque jour le Seigneur de l'emporter » : « Prends-le maintenant, maintenant qu'il est réconcilié avec toi, prends-le tout de suite. »

Et un jour le Seigneur le prit. A Nomana, quand sonna le glas, tout le monde sut qu'il sonnait pour Foresto, non plus *foresto* (étranger) désormais.

Et son corps fut porté dans le cimetière du village pour y attendre la résurrection, en bon ordre avec tous les autres.

Finalement, pour Pino, vint le jour du départ. Il était joyeux ce jour-là, avec son air toujours désarmé de gamin et, pour ne pas se donner d'importance, prenait de temps en temps la mine de quelqu'un qui est en train de mijoter une espièglerie. Son frère Rodolfo, à qui ses supérieurs avaient accordé un permis spécial, l'accompagna en automobile à l'aéroport de Milan-Linate avec Ambrogio et Fortunato. Rodolfo était maintenant habillé en frère et allait prononcer ses vœux : « Ainsi tu m'as pris de vitesse, hein, c'est toi qui arriveras en Afrique le premier. »

– Je suis ton aîné ou pas ? En âge en tout cas, sinon en jugeote !

16

A son tour Rodolfo partit pour l'Afrique à la fin de 55. Il avait presque vingt-trois ans, il était devenu grand et maigre et, malgré son visage un peu irrégulier, c'était vraiment un beau jeune homme. C'était lui le plus beau des fils de Gerardo. En même temps que le sens de la responsabilité pour sa nouvelle condition (« Je suis un ministre du Christ à jamais ! ») on lisait dans ses yeux une joie contenue : enfin la Providence lui concédait d'entrer – après des années de préparation et de pénitence et depuis le temps qu'il le désirait – dans le camp du Seigneur, ouvrier envoyé par Lui à la messe infinie. Les choses de la famille semblaient le toucher moins (« *Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, se retourne, est inapte au règne de Dieu* »). Toutefois, avant de sortir de chez lui pour monter dans l'automobile qui allait l'emmener à l'aéroport de Milan-Linate, il ne put faire moins que de s'ouvrir – pour un moment – à l'anxiété des siens, surtout de sa mère. Ses efforts continuels pour épauler son mari et le soutenir dans la lutte exténuante qu'il menait depuis plus de trois ans (laquelle, loin de cesser, paraissait – suite à une communication reçue justement ces jours-ci – sur le point de devenir encore plus dramatique), avaient laissé dans la silhouette de Giulia des traces visibles ; d'autant plus visibles pour lui, Rodolfo, qu'il n'avait pas continuellement sa mère sous les yeux, mais ne la voyait que de temps en temps. « Mon Dieu, comme maman s'est flétrie, pauvre femme : elle s'est toute ratatinée... » Sur le point de partir il prit donc ses parents à part : « Il y a une chose dont je suis convaincu », leur dit-il, « c'est que cette pénitence, ce « bain-marie » comme vous le disiez tout à l'heure à table, où le Seigneur nous tient depuis des années – ou plutôt, vous tient – n'est pas dû au hasard. »

– Espérons-le, ne put se retenir de murmurer Gerardo avec un soupir. Il avait, peu de temps auparavant, donné à son fils une petite liasse de grosses coupures de billets de banque français, réunis au prix de féroces sacrifices : « Aux autres j'ai fait un cadeau quand ils se sont mariés, il est donc juste qu'aujourd'hui je t'en fasse un aussi. Avec cet argent – je me suis bien informé – on ne te fera pas de difficultés à la douane, parce qu'il a cours

légal en Afrique équatoriale française où tu vas. » Et, son fils ayant essayé de les refuser : « Mais non papa pourquoi ? Je n'en ai pas besoin ». « Il te sera très utile au contraire, tu verras. Ne serait-ce que pour procurer de quoi manger aux pauvres gens de là-bas. Le problème du pain quotidien doit y être encore pour beaucoup de monde le problème majeur. »

Rodolfo dit alors : « Je suis convaincu que cette grande épreuve où le Seigneur vous tient est voulue par lui, pour une bonne cause. Elle vous empêchera à tous de devenir riches, comme c'était effectivement le danger. »

Son père fut sur le point de protester : « Mais sais-tu que pour créer un poste de travail il faut aujourd'hui près de cinq millions ? Si on ne réunit pas les capitaux nécessaires, comment peut-on créer de nouveaux emplois ? Et nous, industriels, si nous ne servons pas à cela, que faisons-nous sur terre ? » C'est cela, plus ou moins, qu'aurait voulu objecter Gerardo. Mais il ne dit rien ; il sentait que dans les paroles de son fils prêtre, qui les lui adressait avec une autorité nouvelle, il y avait un fond de vérité. Il se tint donc, devant lui, comme à l'église devant son confesseur.

– Je sais bien, dit le jeune homme, que toi, papa, tu n'as jamais agi pour l'argent et que toute ta vie a été au service des autres. Je le sais pour l'avoir constaté de mes yeux depuis que je suis au monde. D'ailleurs, si aujourd'hui je vais où je vais, c'est justement parce que j'ai appris tes leçons. C'est pour la même raison, je crois, que Pino est médecin missionnaire au Tanganyika. Mais le danger existait : peut-être pas pour toi, mais il existait un peu pour nous tous. Nous aurions pu prendre goût à la richesse, souhaiter avant tout l'abondance matérielle. Voilà, je voudrais que vous ne perdiez pas cela de vue. Il s'adressa à sa mère : « Maman, s'il en est ainsi, nous ne devons pas *nous ronger*, nous ne devons pas nous angoisser à cause de l'épreuve. C'est cela que je voulais vous dire, rien d'autre. » Très ému, il leva sa jeune main et les bénit.

17

Ce qui laissait penser aux Riva que la crise de l'entreprise était sur le point de devenir encore plus dramatique, était une information que leur avait communiquée Brusasca. Le vieil entrepreneur les avait en effet tout à coup avertis qu'il n'était plus en mesure « de quelque façon qu'on retourne le problème » d'honorer ses effets. Il leur avait donc proposé d'accepter en paiement quelques-uns de ses propres établissements.

Comme il fallait lui donner une réponse, Gerardo et ses deux fils aînés se réunirent, le soir même du départ de Rodolfo, dans le bureau de la maison. (Cette même pièce où, alors que Ambrogio préparait ses examens, Colomba, mutine, apparaissait soudain : « Eh puits de science... » Comme ils étaient loin ces jours-là ! A présent il s'agissait de tenir ses engagements, de résister, de ne pas se laisser distraire, même par le souvenir.)

Très vite, après avoir examiné la situation, les deux jeunes Riva se montrèrent préoccupés : « Pourquoi Brusasca nous a-t-il fait traîner jusque-là

avant de nous offrir ses usines ? Pourquoi ne nous les a-t-il pas offertes quand nous n'étions pas acculés à ce point ? »

– Sans doute, répondit Gerardo, parce qu'il espérait ne pas y être contraint ; de toute façon, s'il nous les avait offertes au début, nous nous serions bien gardés de les accepter.

– Si nous les prenons maintenant, combien de temps nous faudra-t-il pour les vendre ? Des mois ou des années ?

– Ça, personne ne peut le dire.

– Et dans l'intervalle ? Lui ne nous donnera plus d'effets en escompte.

– Précisément, dit, un peu pâle, Gerardo. Nous serons tenus, au fur et à mesure que les siens arriveront à échéance, de les remplacer par certains des nôtres.

– Ce qui fait que si l'on arrive au protêt, ce sera notre signature et non la sienne qui sera en cause.

– Exactement.

– Ah non, c'est trop commode pour lui !

– Il ne peut plus s'en sortir, il a trop perdu, fit observer Fortunato en se calant dans sa chaise. Pensez aux chiffres énormes que nous avons perdus, nous : lui a perdu encore plus.

– Après tout, fit remarquer Gerardo, en nous avertissant et en nous proposant cette tractation, Brusasca se montre encore honnête.

– Mais comment ferons-nous pour nous charger d'autres usines ? Combien y en a-t-il ?

– Trois, selon ses calculs. Il faudra refaire les comptes.

– Trois autres usines en plus des deux nôtres ? Il est clair que nous n'avons absolument pas l'argent pour les faire fonctionner, même pas pour commencer.

– Ça c'est évident. Et d'ailleurs, les usines, lui s'engage à nous les donner arrêtées. Arrêtées et fermées. Il est en train de les arrêter du reste, parce qu'il n'a plus d'argent pour les faire fonctionner ; vous savez bien que depuis longtemps il ne verse à ses ouvriers que des acomptes sur les payes.

– Ainsi on en est venu à fermer les usines, fit remarquer Fortunato ; il avait, ces dernières années, plusieurs fois reproché à son père ses « marottes » sociales qui rendaient tout plus difficile.

– Oui, reconnut Gerardo, on en est là. Mais après avoir fait l'impossible pour ne pas y arriver.

– C'est le mot, dit Ambrogio, l'impossible. Vraiment. Et quand on pense que ce n'est pas fini !

– Oui. Alors, garçons, que décidons-nous ?

– Suppose que nous refusions.

– Dans ce cas, j'ai bien peur que dans peu de temps, Brusasca ne soit même plus en mesure de nous donner les usines.

– Ah nous sommes dans de beaux draps !

– Papa, si la situation en est à ce point, il n'y a vraiment rien à décider : il ne nous reste qu'à prier Dieu pour qu'Il nous vienne en aide.

C'est ainsi que, une nouvelle fois contraints par les circonstances à faire ce qu'ils n'auraient pas voulu faire, les Riva prirent en paiement trois complexes industriels – dont un seul situé en Lombardie – et se mirent tout de suite en devoir de les vendre. L'opération, déjà tentée sans succès par le groupe Brusasca, se révéla particulièrement difficile. Gerardo résolut alors de décharger Fortunato de toute autre responsabilité, le déléguant à celle-là seule. Le jeune ingénieur (bien que, en réalité, dégagé de ses autres obligations, seulement dans l'intention paternelle) se consacra à cette tâche avec un extraordinaire soin et en même temps avec une telle habileté, qu'il fut remarqué par plus d'un entrepreneur. Il fallait absolument aux Riva – pour ne pas en arriver à substituer leurs propres effets à ceux de Brusasca – un minimum d'argent frais : en bref, il leur fallait vendre tout de suite au moins un ensemble. Fortunato y parvint (« les prières de maman... », pensèrent de nombreux membres de la famille, à commencer par Gerardo) ; il vendit celui qui était situé en Lombardie pour un prix tout compte fait raisonnable.

Le vieux Brusasca, quand il l'apprit et qu'il sut l'habileté avec laquelle le jeune homme avait conduit l'opération, fit une chose insolite : il appela personnellement Gerardo au téléphone. « L'avenir de votre entreprise est assuré par ce garçon », lui dit-il, « je m'en réjouis avec vous. » Il était content, pour lui-même aussi – on le comprenait à sa voix – de constater que les obstacles les plus angoissants pouvaient être surmontés.

Le premier complexe vendu, Fortunato se mit à faire la navette entre le Piémont et la Ligurie – où étaient situés les deux autres – pour essayer de vendre tout de suite ceux-là aussi ; mais, en dépit de tous ses efforts, il ne parvint pas à renouveler l'*exploit*[1].

18

Quelques mois plus tard, au début de 56, la nouvelle parut dans les journaux que l'ex-aumônier des chasseurs alpins, don Carlo Gnocchi, avait été admis dans une clinique, dans des conditions de santé très graves. Depuis longtemps on ne le voyait plus à Nomana et ses amis Riva eux-mêmes furent obligés de suivre les dernières phases de sa maladie dans les journaux, parce que les médecins interdisaient toute visite. Don Carlo était maintenant connu de l'Italie entière : ses associations pour l'aide aux enfants mutilés avaient des ramifications au centre et dans le sud, et le président de la République en personne s'était même dérangé pour l'inauguration de l'une d'entre elles. (A cette occasion, Fanny, se rappelant que le discours si beau et si sincère qu'avait fait le prêtre, maintenant célèbre, à l'occasion de ses noces, avait été perdu, s'en était beaucoup plainte. Tout ça parce que Pino n'avait pas su faire fonctionner l'appareil enregistreur... Elle avait protesté auprès d'Ambrogio : « Ton cher frère ! ce jour-là il s'est comporté en vrai partisan. » Ambrogio avait souri : « Ça te semble un discours

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

logique ? Que viennent faire les partisans avec les magnétophones ? Et d'ailleurs toi, les partisans, ne les as-tu pas toujours vus d'un bon œil ? » « Oh assez, tais-toi, je sais ce que je dis. » De temps en temps Fanny, se rebellant contre la situation créée par la crise, avait des mouvements d'humeur.)

Le 28 février don Carlo comprit qu'il était à la fin : le cancer l'avait physiquement consumé, depuis plusieurs heures son corps squelettique était, de l'estomac jusqu'en bas, paralysé, inerte. Il tournait de temps en temps les yeux vers le crucifix qui se trouvait sur sa table de chevet – un crucifix que lui avait donné sa mère le jour de son ordination – et il priait en silence. Peut-être demandait-il à Dieu d'abréger ces heures terribles. De temps à autre, il levait péniblement une main et se la passait sur les yeux ; il entra enfin en agonie et commença à râler. Quelques minutes avant de mourir il redevint lucide, ouvrit les yeux et, au prix d'un effort suprême saisit le crucifix et se le posa sur la poitrine. Là-haut, tous les chasseurs à qui il avait fermé les yeux dans la neige devaient l'attendre...

Pour les funérailles une énorme foule se forma à Milan, avec un grand nombre d'ex-chasseurs, le chapeau alpin sur la tête, et des centaines d'enfants mutilés. Dans le triste cortège, les chasseurs portaient ces enfants sur leurs épaules comme ils l'avaient déjà fait en d'autres occasions, en un geste qui avait beaucoup plu à don Carlo.

Tout en avançant, au milieu de la foule, à côté de Michele, Ambrogio récitait mentalement des *requiem*, la prière des morts. Par moments pourtant il en était distrait, se demandant pourquoi Dieu avait ôté don Carlo de la terre alors qu'il n'avait que cinquante-quatre ans et qu'il était si nécessaire. Il faisait le raisonnement élémentaire que font tant de gens dans des circonstances analogues : « Les crapules, ceux qui font le mal, et les inutiles, Dieu les laisse ici. Par contre il emporte ceux qui sont utiles, ceux qui pourraient faire encore tant de bien. Pourquoi ? » Plus d'un, devant cette constatation, est induit à penser que Dieu ne se soucie pas beaucoup de l'humanité, ou même que Dieu n'existe pas. Certes, Ambrogio n'était pas disposé à adopter ce point de vue, mais il aurait voulu trouver une réponse valable. Il se tourna vers Michele et lui posa à mi-voix la question. Michele, moins lié à don Carlo, était en ce moment, au milieu de cet ondoiement de chapeaux alpins, en train de penser aux nombreux morts ensevelis sans funérailles, simplement jetés dans les fosses communes des *lager* (ce jour même, en Russie et en Chine, combien en avait-on jeté ?). Il mit quelques instants à comprendre ce que lui demandait son beau-frère : « Pourquoi Dieu emporte ceux qui sont nécessaires, ceux qui font le bien ? C'est ça que tu te demandes ? »

– Oui. Alors qu'il laisse ici tant de malfaisants. Il y en a qui doutent de Son existence à cause de ça, tu le sais ?

– Je le sais. Mais c'est précisément, je crois, ce qui nous donne la réponse : si Dieu intervenait systématiquement pour frapper les salauds et

pour préserver les bons, il contraindrait par là même les hommes à faire le bien. Autant dire qu'il les priverait de leur liberté.

– Ah je comprends.

– Il est vrai que lorsque la mort emporte l'un de ceux auxquels nous sommes attachés, les raisonnements et la logique passent au second plan...

– C'est vrai. Je suis en train d'en faire l'expérience.

– Tu vois. Ce que nous n'arrivons pas à avaler, c'est la mort de l'homme ; j'entends la mort en tant que telle, dit Michele. – Il avait vu une grande quantité de morts et il continuait à faire de telles réflexions. – C'est parce que cela nous rappelle que nous n'y étions pas destinés. Face à chaque mort nous le ressentons de nouveau.

– Tu es encore en train de penser au... péché originel, n'est-ce pas ?

Michele acquiesça.

– Quelle idée fixe, dit Ambrogio en souriant.

– Sans lui, on ne peut pas expliquer l'histoire en général, et même pas l'histoire de chaque homme en particulier », pensa Michele, mais il n'insista pas.

En attendant, don Carlo était mort : on ne l'entendrait plus parler de Dieu ou des chasseurs alpins, on ne le verrait plus sourire... Devant cette décourageante réalité, tous les raisonnements passaient vraiment au second plan.

19

La crise de l'entreprise se poursuivit, d'autant plus qu'était apparue, en même temps que divers ennuis mineurs, une nouvelle grosse difficulté : l'un des clients peu sûrs, duquel les Riva avaient accepté des commandes – d'abord limitées puis toujours plus importantes, dans le but de ne pas arrêter les métiers – leur avait tout à coup demandé d'intervenir à l'échéance de ses effets. S'il ne s'agissait pas d'un franc honnête homme à la manière du vieux Brusasca, ce n'était pas non plus un flibustier, mais plutôt un individu sans scrupule qui, de plus en plus paniqué, n'avait pas hésité à mentir pour continuer à faire marcher ses ateliers de confection, recourant même à des expédients pour présenter sa situation financière aux fournisseurs ; surtout à ceux qu'il savait trop occupés pour le contrôler.

En fait, dans ces années-là, tandis que naissaient de plus en plus de nouvelles industries, un grand nombre des anciennes était en train d'entrer en crise : cette crise que précisément Gerardo et ses fils avaient craint et à laquelle ils avaient pensé faire front en rénovant à temps leur machinerie. (Il faut dire que, malgré les terribles difficultés, les Riva n'avaient pas du tout abandonné ce programme : surtout sur l'initiative d'Ambrogio qui, forçant littéralement la main à son père à l'occasion de la vente de certains des immeubles de Milan, avait utilisé une petite part des profits pour l'acquisition de métiers automatiques, de modèle récent : « Il s'agit là aussi de survie, papa », avait-il obstinément expliqué).

Mais, à cause de l'insolvabilité du nouveau client, ils durent accepter une autre série de renouvellements systématiques, équivalente à presque un tiers de celle de Brusasca. « Ainsi nous sommes encore plus noyés qu'avant, plus noyés que jamais », se disaient les Riva avec amertume, « et le paiement des intérêts de tout cet argent tombe désormais sur nos seules épaules ; ce qui suffirait en soi à nous saigner à blanc ».

A peu de temps de là, un autre client – celui-là connu et estimé des Riva et de tous, depuis toujours – vint à se trouver lui aussi en difficulté et dans l'incapacité de payer. Quand les Riva furent priés d'intervenir, ils se virent contraints de lui opposer un refus – à lui qui, moins qu'un autre, l'aurait mérité. Ses effets (qui à ce moment-là, heureusement pour les Riva, ne s'élevaient pas à une trop grosse somme) allèrent donc au protêt. Le vieux client, à cause aussi d'autres déconvenues plus graves, tomba dans un état de telle prostration qu'en l'espace de quelques mois il en arriva au suicide. A Nomana, on parla de la chose avec désarroi mais pas pour longtemps : on n'avait pas de temps à lui consacrer, il semblait qu'on fût revenu en temps de guerre.

Pour les Riva, traiter avec les banques était devenu une véritable humiliation : les dirigeants bancaires s'en rendaient compte et si certains se déclaraient « contraints malgré eux » de demander le paiement des découverts, ce qui posait chaque fois aux Riva un problème crucial, d'autres au contraire – se fiant surtout, et ils le disaient clairement, à l'intégrité morale de Gerardo – essayaient de satisfaire les incessantes demandes de renouvellement sans trop faire d'histoires. Il y eut même un ancien directeur de filiale autorisé qui, mis au courant du paiement exigé par une autre banque, augmenta en proportion, de sa propre initiative, le crédit maximum consenti à l'entreprise, ce qui représenta pour les trois industriels – même si cela ne suffisait pas à résoudre tous leurs problèmes – un indicible soulagement

C'est dans un tel climat qu'un groupe chimique milanais se porta acquéreur du complexe sur le Lambro : celui-là et pas un autre, et seulement l'immeuble bien entendu, parce que les métiers et autres machines textiles ne l'intéressaient pas. Ce fut là, sans conteste, pour Gerardo, le moment le plus pénible. Malgré l'obsessionnel besoin d'argent il ne se serait sans doute pas résolu à vendre si Fortunato ne lui avait succédé dans la tractation avec décision, concluant la vente et mettant pratiquement son père devant le fait accompli ; Gerardo se borna à apposer sa signature.

Après quoi on dut licencier tous les ouvriers du complexe, lesquels avaient, il est vrai, diminué en nombre au cours des années (beaucoup avaient trouvé une place dans les usines neuves, surtout à la vitrerie de Nomana qui continuait à croître démesurément). Mais il en restait encore à peu près deux cents, qui se retrouvèrent au chômage.

Immédiatement, les communistes intervinrent, s'employant à faire le plus de chahut possible. Ils déclarèrent l'usine « occupée » et l'un de leurs députés y fit même une « descente », suivi par un cortège des siens. Seul le

chef technicien de l'entreprise l'accompagna (le plus ancien des autodidactes affectés par Gerardo aux tâches essentielles). Il entendait – comme il l'expliqua par la suite – faire une tentative pour convaincre le député de promouvoir un financement d'Etat de l'entreprise. Le député (un paysan remis à flot à l'occasion glorieuse de son élection et qui n'entendait plus – cela se voyait – avoir de problèmes économiques pour le restant de sa vie) fit avec les siens l'inspection des rangées de métiers tristement arrêtés, exprimant continuellement au chef technicien (à voix haute, pour se faire entendre de tous) son « extrême étonnement » de la « vétusté » des machines. « Où ont-ils dépensé leurs sous, ces capitalistes, à Saint Moritz ou au casino ? Pourquoi n'ont-ils pas plutôt acheté de nouvelles machines ? » Le chef technicien comprit que toute tentative pour aider l'entreprise serait vaine ; il le suivit donc jusqu'à la fin sans dire un mot.

Les communistes renouvelèrent ces questions dans leurs journaux : « Où ont-ils mis leurs sous, ces capitalistes ? Pourquoi ne les ont-ils pas investis dans de nouvelles machines ? » et ils répandirent par tous les moyens la nouvelle que la police interviendrait bientôt pour expulser de l'usine à « coups de matraque » les ouvriers « occupants ». Bref, ils s'efforcèrent avec acharnement de créer du désordre. Mais la police n'intervint pas. D'ailleurs, les ouvriers – malgré les pancartes affichées à l'extérieur de l'usine – ne l'occupaient pas. Ils préféraient attendre que Gerardo tînt sa promesse, à savoir qu'il s'emploierait à convaincre les nouveaux entrepreneurs de les embaucher.

Un matin, sur les murs de Nomana, entre des dessins de potences, apparurent de grands écrits à la chaux : « Riva, paie donc les ouvriers, pas la police ! ». Tout le monde dans le village savait que les Riva avaient payé les salaires jusqu'à la dernière lire et que la police n'était pas du tout intervenue. Mais pour Gerardo, voir son nom sur les murs, désigné à la vindicte publique, et se sentir un objet de haine – la haine comme instrument de pouvoir – pour ces antéchrist de province, fut cause d'une grande peine.

Par la suite, une grande partie des ouvriers licenciés fut effectivement reprise par le groupe chimique. Seuls restèrent chez eux les plus anciens qui furent plus tard, bien que très lentement, presque tous réintégrés dans l'usine de Nomana.

20

La crise de l'entreprise, commencée comme nous l'avons dit en 52, ne se termina qu'en 58, quand les Riva réussirent à vendre – à quelques mois d'intervalle – les deux usines restantes qu'ils avaient obtenues en paiement de Brusasca, deux années auparavant. Entretemps, l'autre client insolvable avait fait faillite et les Riva avaient dû payer tous les effets reçus par lui et virés à des tiers.

Lorsque, avec le produit de la vente de la dernière usine Brusasca, ils eurent retiré le dernier effet et remboursé les prêts consentis par des amis ou des parents (l'oncle Ettore et les Marsavi, en particulier), ils se retrouvèrent

économiquement épuisés, sans plus un seul des biens immobiliers de Milan et de Monza, mais avec l'usine de Nomana encore en fonction. « Eh bien, nous sommes tout de même vivants et debout, avec notre envie de travailler intacte », répétait Gerardo à ses fils, pauvre homme qui avait désormais dépassé les soixante-dix ans.

En réalité, il fallut encore deux ans aux Riva pour retrouver leur équilibre et un rythme de production normal. Ce qui les y aida le plus ce fut le renouvellement partiel des machines de l'usine, obstinément conduit par Ambrogio à l'époque des difficultés. Cependant, Fortunato – qui depuis longtemps s'était marié et habitait Milan où il lui était plus facile de garder le contact avec les clients et les fournisseurs – en avait maintenant assez d'être industriel. Il n'en parlait pas encore à son père, mais il répétait à son frère : « C'est une vie de fou, comment ne t'en rends-tu pas compte ? La crise de notre entreprise, ce sont les Français qui l'ont causée, elle a eu une origine politique, d'accord. Mais c'est un fait que pratiquement toutes les industries – je dis bien toutes, sans exception – se retrouvent à plus ou moins long terme – disons au bout de vingt ou trente années – en grave danger de faire faillite. »

– Pour les Marsavi ça n'a pas été le cas, jusqu'à présent.

– Ils en ont vu eux aussi de toutes les couleurs au temps de la crise mondiale de 29, et puis en 44. Du reste, attendons encore quelques années et nous verrons.

– En 44 c'était à cause de la guerre, parce qu'ils ne trouvaient pas de matières premières.

– Pour quelque raison que ce soit, c'est arrivé. Mais, je te le répète, laissons passer quelques années et nous verrons.

Douter ces jours-là du sort des Marsavi paraissait insensé : non seulement ils avaient, depuis la fin de la guerre, doublé leur industrie mais, affrontant résolument le problème de la rareté des habitations ouvrières – devenu en Brianza essentiel – ils venaient de finir de construire, pour leurs employés, un quartier de modernes habitations à loyers-vente (vraiment un quartier, qui couvrait le versant d'une colline), et ils étaient sur le point d'en commencer un autre, toujours à la limite de Visate.

– Et le risque périodique de faire faillite, de tout perdre, n'est pas le seul inconvénient, continuait Fortunato, il y a le fait, non moins plaisant, d'être en plus considérés comme des exploiteurs, presque des voleurs professionnels.

– Pas par les gens de Nomana en tout cas, ni de la Brianza en général.

– Mais qu'est-ce que c'est que la Brianza ? Un mouchoir de poche. Nous n'arrivons pas à un million de personnes sur cinquante en Italie. Non, Ambrogio, même à la télévision, côté gouvernemental, as-tu vu comment ils nous considèrent, nous autres industriels ? Ils nous supportent parce que nous sommes d'une certaine façon nécessaires, mais c'est un fait que, pour eux, nous sommes des exploiteurs. On a l'impression qu'ils se retiennent de ricaner chaque fois qu'ils nous nomment.

– Oui. Mais si nous baissons les bras, si nous renonçons, nous leur abandonnons tout à ces goujats ; et par conséquent aux marxistes qui les manœuvrent.

En effet, ce moyen de communication tout nouveau, la télévision, qui avait commencé à se répandre en Italie en 1953, se montrait au fil des ans toujours plus influencé par les marxistes et les pro marxistes. Pour ne pas mécontenter ces derniers, les chrétiens – pourtant représentés depuis longtemps dans cette entreprise d'Etat – n'y tenaient plus leur propre discours mais se limitaient à des propos de compromis qui, graduellement, devenaient pour ainsi dire institutionnalisés. (A la grande inquiétude de l'écrivain Michele Tintori qui saisissait bien l'énorme influence de ce moyen d'expression sur le public : « La télévision a plus d'effet que toute la presse réunie », affirmait-il, « elle finira forcément par influencer les générations qui montent, auxquelles il est très grave que ne soit pas proposé – comme il serait juste de s'y attendre – le modèle italien qui s'est montré le plus valable à l'épreuve de la guerre : le modèle alpin pour être clair ou, disons, le modèle populaire chrétien. Par contre, vous le voyez, on leur présente continuellement, du moins implicitement, le type du progressiste, du révolutionnaire potentiel. Les émissions de variétés soumettent les spectateurs à ce romanesque de l'écornifleur qui est l'un de nos modèles humains les pires. Avez-vous remarqué que le langage « désengagé » en Italie est en train de devenir de plus en plus romanesque ? »)

Jusqu'alors, malgré les mises en garde de Michele, les Riva, pris comme ils l'étaient dans leur lutte pour la survie, n'avaient pas eu le temps de s'en rendre compte. Et, même à présent – alors qu'enfin sortis du cauchemar de la crise ils émergeaient du tunnel et commençaient à regarder autour d'eux – ils ne le saisissaient toujours pas très bien.

Ils voyaient que le niveau de vie des Italiens s'était sensiblement amélioré, justement grâce à l'expansion des industries, bien que la menace rouge ne donnât pas signe de diminuer, au contraire. La présence, dans le corps de la nation, du parti communiste – énorme et bien organisé – se faisait de plus en plus sentir, et le zèle de ses adeptes était tel que l'idéologie marxiste n'avait pas perdu de son pouvoir de fascination, même après le renversement du « culte » de Staline en 56 et les bouleversantes révélations connexes – faites par les chefs russes eux-mêmes – sur les énormes massacres qui avaient eu lieu dans ce pays. Le devoir d'approfondir et de diffuser ces nouvelles aurait normalement dû revenir aux chrétiens opérant à la télévision. Mais ils étaient continuellement menacés – par une espèce de chantage – d'être taxés de fascistes par le très puissant appareil politico-culturel communiste, de même qu'ils étaient sommés sans répit de donner des preuves d'antifascisme, comme au temps mythique de la « Résistance ». Pour avoir la paix, ils se contentaient donc, monotones comme des marionnettes, d'attirer quotidiennement l'attention générale sur les crimes passés nazis et fascistes. De la sorte – comme c'était dans l'intention des marionnettistes – l'attention générale finissait par être ponctuellement

détournée des crimes communistes, encore plus colossaux. L'horreur, toujours entretenue, à l'égard de l'infâme extermination de six millions de juifs (causée par les nazis depuis des années disparus de la scène) avait pour conséquence de noyer les révélations sur l'extermination de presque vingt millions de paysans petits propriétaires, perpétrée, elle, par des communistes ; de plus, on parvenait ainsi à occulter jour après jour les massacres – encore plus immenses que ceux des Russes – qui, à cette époque, se succédaient en Chine.

Il faut dire aussi que les intellectuels « laïques » (qui, bien que non communistes, finissent eux aussi par poser comme objectif de l'homme son bonheur sur la terre) étaient, le temps passant, de plus en plus nombreux à se découvrir des affinités avec les communistes. Mieux encore : ils estimaient que ces derniers, étant les plus à gauche des matérialistes, étaient aussi – du moins en intention – les plus cohérents. Ainsi le camp laïque était-il jour après jour plus conditionné, avec la fatale incidence que cela entraînait sur les journaux, lesquels depuis toujours, en Italie, sont aux mains des laïques.

Dans un tel contexte, le pape Pie XII – bien qu'isolé faute de moyens efficaces de communication sociale – continuait sans relâche à prodiguer ses tenaces et admirables enseignements et il allait le faire jusqu'à son dernier souffle. C'est pourquoi les marxistes et les laïques en tous genres s'élevaient désormais surtout contre lui. Ainsi l'Evangile se renouvelait-il : le temps des *hosanna* adressés au pape était fini et celui des « *crucifiez-le* ! » était revenu. Mais un soir, alors que les siens l'avaient depuis longtemps laissé seul face à cette marée de vociférations et de calomnies croissantes et folles, un soir qu'il gisait, malade et découragé, le Christ lui apparut pour le réconforter. (En relation avec cet épisode, on peut dire que l'Evangile se prolonge encore de nos jours, à vingt ans de distance : en effet, ces mêmes chrétiens qui, durant l'agonie du pape Pie XII, ont dormi dans la lâcheté, n'aiment pas, aujourd'hui, que l'on parle de ce miracle. Ainsi a fini par se créer autour de l'événement une sorte de conspiration du silence, seulement interrompue, de temps à autre, par quelque mécréant qui évoque l'événement pour en ricaner.)

CINQUIÈME PARTIE

1

Les années passaient, la vie continuait. Michele – qui n'avait même pas essayé de s'introduire à la télévision (il pensait avec raison que les responsables démocrates-chrétiens, pour ne pas se brouiller avec les rouges, n'auraient jamais accepté quelqu'un comme lui) – avait achevé une nouvelle œuvre, une tragédie. Après l'avoir proposée à son éditeur pour une éventuelle publication, il en avait fait tirer, en attendant sa réponse, une centaine d'exemplaires qu'il destinait à des hommes de théâtre, et il s'était aussitôt rendu à l'Université catholique pour remettre personnellement le premier à Mario Apollonio. Cela, non sans battement de cœur, car Apollonio était alors considéré, même en dehors des milieux catholiques, non seulement comme le plus grand historien italien de théâtre, mais aussi comme le meilleur des critiques ; pour le néo-dramaturge, son jugement était donc de la plus haute importance.

L'illustre professeur avait accueilli le fascicule avec un sourire bienveillant (il sortait de l'amphithéâtre et nombre des étudiants qui se pressaient autour de lui jetaient des coups d'œil curieux à Michele, cet homme plus très jeune, la quarantaine désormais) : « Je lirai votre œuvre avec un immense intérêt », avait déclaré le professeur. Comme il devait se rendre à un séminaire dans les locaux, l'écrivain l'avait accompagné : « Vous n'avez pas vraiment voulu m'enseigner les techniques de théâtre », s'était-il permis, tout en marchant, de lui dire d'un ton amical. « Vous n'avez pas voulu me les expliquer, en discuter à fond avec moi, comme je vous l'avais demandé. Savez-vous que cela m'a obligé à un effort terrible ? »

– De découvertes personnelles, ou de recherches dans les manuels ? Je veux dire : ces techniques, êtes-vous allé les chercher dans des études toutes faites, ou les avez-vous découvertes tout seul ?

– Je les ai inventées au fur et à mesure, bien sûr, comme vous me l'aviez conseillé. Mais quelle entreprise ! Je n'aurais jamais cru qu'écrire pour la représentation fût si différent qu'écrire pour la lecture. C'est vraiment tout autre chose, ça n'a rien à voir.

Apollonio acquiesçait : « Les techniques, un auteur original comme vous se doit de les inventer, en cela vous n'avez pas le choix », affirma-t-il. « C'est ensuite à nous, qui transmettons le savoir au public, de les étudier et de les faire connaître. »

C'était encore une fois une grande reconnaissance. Michele, pour le remercier, n'avait pas pu faire autrement que de sourire timidement (en ces

choses il était resté un tout jeune homme). « En attendant », avait-il fait observer, « pour écrire cette tragédie, au lieu des cinq ou six mois rituels, il m'a fallu... beaucoup plus de temps. »

– Eh bien, avait dit Apollonio, ça me donne encore plus envie de vous lire. Je le ferai avec l'intérêt que vous pouvez imaginer. Puis je vous téléphonerai.

Ce ne fut pas lui, mais sa femme, qui téléphona, quelques jours plus tard. Alma, qui avait décroché, reconnut sa voix parce qu'elle était allée plusieurs fois avec Michele rendre visite au professeur. « C'est justement vous que je cherchais, madame », lui dit la femme d'Apollonio, « je voulais vous dire que, de toute ma vie, je n'ai vu mon mari aussi ému par la lecture d'une œuvre. Jamais je ne l'ai vu comme ça ! Il dit que c'est un chef-d'œuvre, un travail extraordinaire ; je suis heureuse pour vous, croyez-moi, vraiment heureuse. »

Comme quatorze ans plus tôt, à l'époque de la publication du premier livre de Michele (les œuvres suivantes avaient rencontré un accueil de plus en plus hostile à cause de la graduelle prédominance du marxisme et du pro marxisme dans les milieux culturels), Alma était aux anges. Elle remercia madame Apollonio, à sa manière aimable, en petite statuette de marbre qu'elle était restée ; puis elle courut dans le bureau de son mari, lui communiquer la grande nouvelle : « Sais-tu qui vient de téléphoner ? La femme d'Apollonio. Et sais-tu ce qu'elle a dit ? Qu'elle n'a jamais vu – jamais – son mari aussi ému durant la lecture d'une œuvre qu'il l'a été en lisant la tienne. Et... enfin que ta tragédie est un chef-d'œuvre. »

Le visage de Michele s'éclaira. « Peut-être que nous y voilà », pensa-t-il, « peut-être que le moment est enfin arrivé. Cette fois j'entre en lice moi aussi et... » « Dis-moi ce qu'elle t'a dit exactement », demanda-t-il à sa femme, « répète-le moi, allons. »

– Elle a dit que, d'après Apollonio, c'est un travail extraordinaire, un vrai chef-d'œuvre.

– Ah, vraiment.

Alma, toujours très attirante, l'était d'autant plus en ce moment, le visage rose d'émoi. Mais, comme d'habitude, il semblait qu'elle ne parvînt pas à extérioriser tout à fait l'émotion qui la faisait vibrer.

– Le chef-d'œuvre, c'est toi, lui dit son mari. Il écarta un peu le fauteuil du bureau où il était en train de travailler et – « Viens ici » – prit la petite statue sur ses genoux : « Raconte-moi ça ».

– Mais je t'ai déjà tout dit, répondit-elle en l'embrassant.

– Oui, en effet c'est une bonne nouvelle ; laisse-moi réfléchir... Ils s'embrassèrent encore, à plusieurs reprises, comme deux enfants heureux.

– Un moment, fit-il. Madame Apollonio t'a-t-elle dit que c'est son mari qui l'a chargée de téléphoner ?

– Non, elle ne me l'a pas dit. J'ai même eu l'impression qu'elle le faisait de sa propre initiative, par... amitié. Tu n'as pas idée de ce qu'elle semblait contente.

– C'est une vraie dame. Cela, nous l'avons constaté d'autres fois, non ? Eh bien, il y a fort à parier que demain ou après-demain, Apollonio se manifestera à son tour.

– Oui. Oh mon Michele ! Almina appuya son front contre la joue de son mari : « Quel enchantement que d'être ta femme ! »

– Même si, lui dit-il, des occasions d'être fière de moi comme celle-là, je t'en donne assez rarement.

– Allons donc ! En réalité elle pensait : « C'est que toi, pour les choses pratiques, tu ne veux en faire qu'à ta tête. Comme lorsque tu n'as pas voulu montrer à l'éditeur la lettre de Croce, parce que tu disais que les catholiques ne doivent pas chercher d'appuis, qu'ils doivent se suffire à eux-mêmes au lieu de s'en « remettre » aux autres... » Mais, en petit chat de marbre qu'elle était, elle s'abstint de le lui dire.

– En tout cas, mieux vaut une fois de temps en temps que jamais, conclut-il.

Les effusions, même après dix ans de mariage, n'étaient pas rares entre eux. Lorsque, en se réveillant le matin, il découvrait près de lui sa femme endormie, Michele s'en étonnait toujours, comme d'un incroyable don de Dieu. Dans la lumière incertaine il l'examinait avec émotion, effleurant parfois délicatement son visage (dont il lui paraissait sentir sous les doigts la perfection de statue), son cou gracile, une épaule, un sein. « Ce n'est pas un rêve, elle existe vraiment... Et elle est ici, elle est vraiment ici avec moi ! » se disait-il. Il lui arrivait de se mettre tout à coup à l'embrasser furieusement : « Tu es ici, Alma, tu es ici avec moi ! »

– Mais... qu'est-ce qui t'arrive ? Bien sûr que je suis ici... je suis ta femme, balbutiait-elle abasourdie. Tu t'attendais à quoi ? A ne plus me trouver ? Puis, tout à fait réveillée, elle lui rendait ses caresses avec transport car ils étaient toujours très épris l'un de l'autre. Pourtant, au cours de ces premières dix années de vie commune, les épreuves ne leur avaient pas été épargnées : bien que le désirant, ils n'avaient pas eu d'enfant et ils avaient dû assister, sans rien pouvoir faire, à la tragique lutte, pour leur survie économique, des parents de Alma, qui étaient aussi désormais la seule famille de Michele. De plus, bien que la façon d'écrire du jeune homme en fût arrivée à influencer d'autres écrivains et des journalistes en renom, son nom ne s'était pas vraiment affirmé dans les sphères littéraires. Personne, en effet, ne reconnaissait formellement cette influence comme venant de lui, et il continuait à travailler seul et pratiquement ignoré en se gardant d'en revendiquer la moindre part.

Le professeur Apollonio l'appela au téléphone quelques jours plus tard. Il ne se limita pas à répéter le jugement anticipé par sa femme, mais affirma qu'une œuvre comme celle-là devait être représentée au plus vite. Il suggéra à Michele d'en envoyer tout de suite une copie à certains hommes de théâtre, auxquels il se proposait d'écrire dans le même temps. « Dommage », laissa-t-il échapper, « que nous ne puissions pas nous adresser à mes amis Grassi et Strehler. »

– Et pourquoi donc ?

– Parce que je ne fais désormais plus partie de la direction du Piccolo Teatro. Apollonio eut un petit rire : « Ils m'ont remplacé « par relève », vous comprenez ? »

Non, Michele ne saisissait pas bien le sarcasme contenu dans cette phrase. Mais il ne posa pas de question.

2

Quelques mois passèrent. Petit à petit, Michele se rendait compte que si son œuvre avait été apolitique il n'aurait eu aucun mal à la faire représenter, et que même, étant donnée la rareté des textes nouveaux, elle aurait sans doute été, du fait de son indubitable valeur dramatique, accueillie à bras ouverts. Mais il s'agissait de théâtre politique... (La pièce, en effet, dont l'action se déroulait en Russie, mettait en scène les protagonistes des terribles aventures propres à ce pays, proclamant de façon vigoureuse et déchirante l'impossibilité de changer la conscience et la nature de l'homme par des moyens matérialistes, bref – ni plus ni moins – l'impossibilité de construire le communisme ; il s'agissait donc bien de théâtre politique.)

A qui le lui faisait observer, il objectait : « Est-ce que, de nos jours, la politique ne se trouve pas au centre des passions des gens ? Le théâtre d'aujourd'hui ne peut donc pas éviter d'être, peu ou prou, politique. Exactement comme le théâtre médiéval ne pouvait pas éviter d'être religieux et le théâtre grec mythique. » Il ne manquait pas de donner, à l'appui, de solides exemples : « Regardez Brecht, le succès extraordinaire qu'il a actuellement en Allemagne et un peu partout. Aucun auteur dramatique n'est aussi en vedette que lui : et dites-moi, a-t-on déjà vu théâtre plus politique que le sien ? »

« Oui, c'est vrai, mais... »

Le « mais » on ne le formulait pas, mais il était implicite : « mais Brecht est marxiste, c'est-à-dire qu'il se trouve du côté vers lequel se tourne, comme beaucoup d'autres secteurs de la culture, l'ensemble des critiques, des chroniqueurs et des directeurs de théâtre. Tu ne t'en rends donc pas compte ? Brecht est vraiment le chantre du marxisme. »

Michele, naturellement, devinait ces objections. « Brecht est surtout un pauvre malheureux », se bornait-il à répondre mentalement. « Pour rester communiste il a supporté, sans un mot pour la défendre, que sa maîtresse, Carola Neher, fût déportée dans les *lager* de Staline. Où elle est morte qui sait dans quelles conditions, et après qui sait quels sales « traitements » de la part des tchekistes. Quand on pense que jusqu'à présent elle a été la meilleure actrice de l'Opéra de quat'sous » ! Qu'éprouvera Brecht quand il lui arrivera d'assister à la représentation de son « Opéra » ? « Aura-t-il honte, ou a-t-il désormais le cerveau à ce point lavé qu'il n'éprouvera plus aucune émotion ? »

Un soir, après avoir appelé Apollonio au téléphone pour savoir si quelqu'un s'était manifesté avec des propositions concrètes, il se décida à lui faire part de sa perplexité.

– Je ne crois pas que les choses se soient détériorées à ce point, que les marxistes aient un tel droit de cité, lui répondit le professeur, songeur ; et, après quelques instants de réflexion : « Écoutez Tintori : le metteur en scène De Ponti doit se produire dans les prochains jours, ici à Milan, au théâtre Goldoni. Lui est d'extraction catholique, par conséquent... Faisons une chose : je lui téléphone et je tâche d'organiser une rencontre ; nous irons le trouver ensemble. »

Le théâtre Goldoni – l'un des plus importants de la ville – est situé non loin du Dôme. Le professeur et Michele s'y rendirent à pied, précisément à partir du Dôme où ils s'étaient donné rendez-vous (sous l'arcade centrale du porche nord. Là – comme un fait exprès –, était exposé le tout récent répertoire du Piccolo Teatro de Milan, dirigé par Grassi et Strehler : il s'agissait de la presque totalité des œuvres de Brecht, d'ardente visée marxiste ; mais tous les deux avaient feint de ne pas le voir).

Après la place, ils passèrent devant un petit restaurant que Michele connaissait pour y avoir déjeuné plusieurs fois avec John Burns, tout de suite après la guerre. Burns, à présent totalement oublié, était en ce temps-là un jeune espoir de la littérature américaine. Michele fut sur le point de parler de lui à Apollonio, mais celui-ci était en train de lui donner des précisions sur le metteur en scène qu'ils allaient rencontrer : « Il est le fils de l'ex-sénateur De Ponti, un homme très aisé » Apollonio frotta entre eux le pouce et l'index de sa main droite « un milliardaire. Et il est aussi le neveu du ministre Tiziano. »

– Ah, ça je ne le savais pas.

– Comme vous le voyez, ce sont là deux personnalités importantes de la démocratie chrétienne, surtout le second. De Ponti – je parle du metteur en scène – a à peu près le même âge que vous, Tintori. S'il en est arrivé à ce stade, il ne le doit pas seulement à ses propres mérites de metteur en scène (qui sont pourtant remarquables, je vous l'assure) mais aussi au fait d'avoir cette parenté-là ; autrement dit, il doit sa position au parti. Je suppose que quelqu'un qui a tant reçu du parti chrétien ne peut pas s'être tout à fait acoquiné avec les marxistes. Vous ne croyez pas ? Ce serait un comportement de... vraiment de...

– Eh ! reconnut Michele.

– Il n'y a même pas à en discuter, ce serait dire du mal de notre prochain, dit Apollonio. Je suis certain qu'aujourd'hui De Ponti ne laissera pas passer l'occasion de démontrer que la confiance qu'on lui fait est bien placée. Vous verrez. Apollonio, de toute évidence, jugeait les autres d'après lui-même. Michele – tout aussi candide – fit chorus sans effort.

Ils pénétrèrent par une entrée secondaire dans la grosse bâtisse du théâtre Goldoni et furent aussitôt dirigés, derrière la scène, vers une pièce garnie de meubles de fortune dépareillés. Michele regardait autour de lui

avec un vif intérêt : « C'est ma première entrée dans les antres sacrés du théâtre », se disait-il, commençant à goûter l'aventure.

De Ponti les rejoignit peu après : il avait un front haut d'intellectuel et arborait un négligé savant, tricot ras de cou et veste fendue. Il tenait dans une main le scénario de Michele que lui avait fait remettre Apollonio.

– Cher professeur ! Vous n'imaginez pas à quel point ça me fait plaisir de vous voir. Comment allez-vous ? Comment allez-vous ?

Et, après qu'ils se furent assis tous les trois, toujours s'adressant à Apollonio : « Je vous ai beaucoup admiré vous savez ? Je veux dire pour la façon dont vous avez traité ces faux jetons du Ministère dans le dernier numéro de « Drammaturgia ». Un discours magistral : vous les avez littéralement étrillés.

– Oh, fit Apollonio en souriant, ce sont des vétilles, trois fois rien...

Ils plaisantèrent encore un peu ; puis De Ponti, levant le manuscrit : « Mais venons-en au fait, à la raison de notre rencontre », fit-il ; et, presque sans changer de ton : « malheureusement je dois tout de suite vous dire que je ne peux pas insérer ce travail dans mon programme, parce que pour cette année et pour toute l'année prochaine je suis... » Il coupa l'air de sa main au-dessus de sa tête, pour signifier : je suis submergé. « Mon programme est déjà complet, surchargé même. »

La chose ne paraissait pas vraisemblable ; les deux visiteurs le regardèrent, interdits. « Nous y revoilà », pensa Michele.

– Mais c'est une œuvre objectivement importante, dit Apollonio à mi-voix. Quelqu'un d'aussi bien placé que vous ne devrait pas la laisser passer.

– Je n'en doute pas, répondit l'autre. Puisque vous le dites, (« prends note », saisit Michele au passage : « Puisque vous le dites »), je ne doute pas qu'elle soit importante. Mais que puis-je faire ? Mon plan de travail est déjà complet vous dis-je. Pour au moins deux ans. Je ne peux rien y ajouter.

S'ensuivit un bref silence.

– Excusez-moi, fit tout à coup Michele qui, jusqu'à ce moment, n'avait pratiquement pas parlé. Puis-je vous demander si vous avez lu le scénario ?

– Si je l'ai lu ? Bien sûr que je l'ai lu. Naturellement.

– Et comment le jugez-vous ?

– C'est à moi que vous demandez cela ? Alors que nous avons ici notre maître en la matière ? Il n'existe pas de jugement plus autorisé que le sien.

« Il ne veut même pas se compromettre par un jugement verbal », pensa à nouveau Michele, et il regarda Apollonio en secouant la tête, comme pour dire : il est inutile que nous perdions notre temps.

De Ponti saisit ce coup d'œil et s'en offensa ; son front et ses pommettes rougirent un peu. « Écoutez mon bon monsieur », dit-il à Michele, « savez-vous que j'ai participé à la résistance ? »

– A la résistance ? répondit Michele. Qu'est-ce que cela vient faire ?

– Ah ça ne vous semble donc rien ?

Apollonio intervint promptement pour étouffer la querelle dans l'œuf : « Vous savez, Tintori lui aussi a beaucoup souffert de la guerre : c'est l'un

des rares survivants des camps russes de prisonniers, en réalité la plupart du temps camps d'extermination, comme nous le savons justement grâce à lui. » Il sourit pour inviter à la détente puis, avec courtoisie, montra qu'il s'intéressait aux dires du metteur en scène : « Donc vous avez participé à la résistance ? Je l'ai lu quelque part en effet. Où était-ce ? Je ne m'en souviens pas. »

– A Urbino.

– A Urbino ?

– Oui, à l'Université. Naturellement, continua De Ponti d'un air piqué, je ne dis pas qu'il se soit agi d'un des plus grands épisodes de la résistance nationale. L'Université de Urbino n'est qu'une petite Université ; mais nous y avons tout de même fait quelque chose ; et comment !

Apollonio hocha plusieurs fois la tête pour l'inviter à poursuivre. Les yeux de Michele – qui en ce moment même était tenté d'envoyer paître la « résistance » dans son entier – s'arrêtèrent sur une cicatrice que le professeur portait au front. Peu de gens connaissaient l'origine de cette blessure : elle lui avait été infligée par un SS, avec la crosse ferrée de son fusil, un jour que Apollonio – ayant vu à l'arrêt, sur une petite place de Milan, des camions chargés de déportés – s'était précipité pour leur acheter, faute de mieux, quelques fruits, et avait essayé de les leur faire passer. On l'avait ramassé sans connaissance, la tête ensanglantée. Pour lui, la résistance au nazisme signifiait bien quelque chose de vécu et d'authentique – pensa Michele – c'est pour cela qu'il n'en parlait jamais, et d'autant moins à tort et à travers.

Il résolut tout à coup de ne pas s'en tenir là et, interrompant tout à coup De Ponti, déjà un peu moins vexé : « Écoutez », lui dit-il, « j'ai l'impression qu'il y a un malentendu. Vous parliez de résistance ; pouvez-vous me dire pourquoi vous vous êtes opposé au nazisme ? Sans doute à cause des erreurs sur lesquelles il se fondait, de ses abus de pouvoir et surtout des victimes qu'il a faites ; en cela je suis de tout cœur avec vous. Mais le communisme aussi repose sur des erreurs qui ont des conséquences tragiques. Pour ce qui est des victimes, il en a sans conteste fait beaucoup plus, et puisqu'il n'a pas disparu comme le nazisme, il continue à en faire tous les jours et en ce moment même, notamment en Chine comme vous le savez. Donc, précisément en vertu de votre sens de la résistance, vous devriez être d'accord avec moi en ceci : que le phénomène communiste doit au moins être mis en cause. Nous ne pouvons pas laisser faire le procès du stalinisme par les seuls staliniens, vous ne croyez pas ? Or ma pièce entend justement... »

Le metteur en scène, qui l'avait écouté en devenant de plus en plus rouge, l'interrompit d'une manière presque hystérique : « Non, mon cher monsieur. Non. Non. J'ai fait de la résistance », répéta-t-il en haussant la voix. « Voulez-vous le comprendre ? Et vous ne pouvez pas m'obliger à agir comme si je n'en avais pas fait. »

Michele cessa d'argumenter. Il était trop évident que l'autre n'avait en rien à cœur la résistance, mais seulement ce qui pouvait lui être utile, qu'il

ne voyait que son « nombril ». « Rien d'autre ne l'intéresse. Avec un père et un oncle aussi bien placés, il se sent protégé du côté gouvernemental et essaie donc, de l'autre côté, de se concilier les grâces des communistes. Il se fout pas mal des victimes de la Chine ! Mais quelle honte, tout de même... »

Apollonio intervint à nouveau, renoua avec patience les fils de la conversation, et l'orienta tant bien que mal vers un terrain qui leur permette, à lui et à Michele, de s'en sortir sans anicroches. Enfin il se leva et tous les deux prirent congé. Le théâtre, tandis qu'ils le traversaient de nouveau vers la sortie, n'avait déjà plus pour Michele l'attrait qu'il avait eu peu de temps auparavant.

3

– Urbin..., demanda l'écrivain, perplexe, quand ils furent sur la voie publique, ce ne sont pas les troupes italiennes de l'armée régulière qui l'ont libéré ?

– Je ne saurais vous le dire, répondit le professeur en le regardant avec curiosité.

– Je crois que si ; ou, en tout cas, les Polonais de Anders, ce qui revient au même. Je dis cela parce qu'un soir à Nomana – vous savez, le village de ma femme – quelqu'un avec qui je bavardais, et qui avait été sous-officier des chasseurs alpins dans le corps italien qui combattait avec les « alliés », m'a dit : « Notre bataillon a reçu la relève des Polonais sous Urbin : nous avions la ville en face de nous ». Je m'en souviens d'autant mieux que cela m'a fait penser au « *nous avions face à nous Urbin venteux* » de Pascoli. Oui. Je ne crois décidément pas qu'elle ait été libérée par des résistants de l'Université.

Ils continuèrent à marcher en silence. Au bout d'un moment Apollonio dit : « Peut-être que les choses sont effectivement pires que je ne le supposais. »

– Je suis désolé pour vous, fit Michele ; il voulait dire : je suis désolé qu'un homme tel que vous ait, à cause de moi, essuyé un refus.

Le professeur secoua la tête, débonnaire : bien que lui aussi mortifié, il n'avait pas perdu ce beau sourire intelligent et paternel qui, si souvent, avait été un réconfort.

Les rues de Milan – même les plus centrales – ont toujours quelque chose d'actif et de travailleur, et cela invitait les deux hommes à ne pas dramatiser, à continuer sur leur lancée, à ne pas céder.

– Ce qui devrait peut-être nous inquiéter le plus, avança Apollonio après quelques pas, c'est le désordre qui, me semble-t-il, s'infiltre un peu partout. A présent tout le monde applaudit ce saint homme de pape Jean, et fait bien ; mais ce qui sonne faux, c'est que même ceux qui ne devraient pas l'applaudir le font, et en premier lieu les communistes.

– Pour eux il n'y a qu'une chose qui compte : c'est que, vu son amour pour tous les hommes sans exception, le pape baisse la garde en ce qui les concerne.

– Oui. Mais il est implicite qu'en même temps il leur demande de se convertir.

– Sans doute. En attendant il baisse la garde et c'est tout ce qui compte pour eux.

– Eh bien, comme je le disais, la confusion n'est pas petite. Mais je ne voudrais pas que les profiteurs, comme ce monsieur que nous venons de rencontrer, finissent par créer des troubles trop importants.

Ils se turent de nouveau.

– Bah, jeta Michele, en deux mille ans, nous autres catholiques n'avons pas réussi à faire sombrer l'église, ce n'est pas maintenant que nous y arriverons.

Ils sourirent ensemble : c'était une plaisanterie, mais aussi une constatation objective. Du reste pourquoi s'alarmer outre mesure ? A cette époque, le monde catholique était encore sous l'effet du lumineux exemple de Pie XII : la doctrine de l'Eglise était toujours aussi limpide et univoque, et ses certitudes tellement enracinées dans le cœur des fidèles que l'idée d'une prochaine crise paraissait vraiment hors de propos. Et pourtant...

– Savez-vous, professeur, que le mois dernier mon éditeur m'a rendu le manuscrit de la pièce ? Avec beaucoup d'excuses et de belles paroles, bien entendu : mais il ne la publie pas. Je crois que même dans l'édition, on n'a pas envie de déplaire aux marxistes.

– Je vois.

Près de la place du Dôme, ils repassèrent devant le petit restaurant où John Burns avait autrefois l'habitude de déjeuner. Cette fois l'écrivain le rappela au professeur : « Vous voyez ce petit restaurant, professeur ? J'ai déjeuné ici plusieurs fois avec John Burns, l'écrivain américain. Vous vous souvenez de lui ? Vous avez lu sa *Galerie* ? »

– Oui, mais c'est tout ce que j'ai lu de lui. John Burns... Il est mort il me semble.

– Oui. Son second roman *Lucifer avec un livre* n'a pas eu de succès. Il a sombré dans la misère et l'alcoolisme et il s'est pratiquement suicidé par la boisson.

– Ici en Italie ?

– Oui, mais pas à Milan, à Rome : il n'arrivait plus à s'arracher à l'Italie, le pauvre. Il est mort sans une lire en poche, si bien que c'est l'éditeur qui a dû payer les obsèques.

Quelle tristesse !

Michele essaya inutilement de jeter un coup d'œil dans le local, à travers les fenêtres : qui sait s'il s'y trouvait encore ce serveur communiste qu'il s'était tellement efforcé – sous le regard d'abord railleur, puis peu à peu complice de Burns – de convertir au christianisme et à la démocratie ? Contre toute attente, le serveur avait fini par se convertir pour de bon...

« Mon seul succès apostolique et politique jusqu'ici », pensa l'écrivain. « Qui sait si, depuis, celui-là a conservé sa foi ? »

Parvenus place du Dôme, les deux hommes se saluèrent avant le portail nord où était triomphalement exposé le programme marxiste du Piccolo Teatro de la commune de Milan : « L'expérience que nous avons faite aujourd'hui est... symptomatique », dit Apollonio (il ignorait que, pour lui aussi, viendraient les jours de l'ostracisme : en effet, pour mettre en difficulté la culture chrétienne, les rouges et surtout leurs porte-parole, soi-disant chrétiens comme ce De Ponti, soumettraient infatigablement ses représentants à la contestation, jusqu'à les priver de toute autorité effective. Apollonio serait petit à petit exclu des divers *mass média,* et, à la fin, même de ceux d'obédience catholique). « C'est pour cela que nous nous devons de travailler d'arrache-pied, encore plus qu'avant », continua-t-il. « Vous surtout, qui vous êtes donné pour tâche – je crois d'ailleurs que c'est la Providence elle-même qui en a décidé en vous faisant vivre ces terribles expériences – de faire connaître le vrai visage du communisme. » Et comme Michele approuvait en silence : « Nous sommes bien d'accord ? »

– Oui, lui répondit l'écrivain. Du reste, je ne peux pas faire autrement que travailler. Et puis, comme vous le dites, j'ai vu des choses bien pires.

Le professeur parti, l'écrivain flâna un peu, mains dans les poches, aux abords de la cathédrale, comme autrefois, avec John Burns ; mais, désormais, il ne pouvait plus discuter avec lui... Il eut soudainement l'idée de réciter pour l'écrivain disparu les prières des morts afin de tâcher de l'aider maintenant, puisque, en dépit de toutes ses argumentations, il n'avait pas réussi à l'aider de son vivant. De temps en temps il levait les yeux sur les hauteurs du Dôme qui lui apparaissaient sous des perspectives différentes : partout, sur les flèches gothiques, se trouvaient des statues, faites du même marbre que les murs ; il y en avait des centaines et des centaines. Il pensa aux maîtres tailleurs de pierre qui les avaient réalisées : hommes inconnus qui, ici et ailleurs, avaient passé leur vie entière, surtout au Moyen Âge, à sculpter avec patience, et souvent avec un art admirable, les statues des cathédrales, dont ils savaient pourtant que, une fois hissées à leurs places, personne ne pourrait les admirer : personne, sauf Dieu.

Après tout lui-même ne s'était-il pas considéré comme un tailleur de pierre ? Bien qu'il sculptât des pages au lieu de la pierre. Qu'était donc cette peine qui le tenaillait parce que les gens ne connaîtraient peut-être jamais son œuvre ? Certes, comme dit l'Évangile, on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau : toutefois son devoir était de continuer à écrire sans se laisser troubler, que le succès s'ensuive ou pas. Ses œuvres, Dieu certainement les aimerait ; et aussi son père, le tailleur de pierre sculpteur, qui se trouvait là-haut avec Dieu.

4

Quelques semaines passèrent. Le néo-dramaturge avait expédié des exemplaires de son œuvre à d'autres hommes de théâtre, et aussi à quelques

spécialistes du monde russe. Inopinément, il reçut de l'un de ces derniers – un journaliste très connu et député au parlement – une lettre sans ambiguïté. Elle provenait de Rome : « *Cher Tintori, c'est très prudemment et avec défiance que j'ai commencé à lire votre travail. Puis, au fur et à mesure que j'avançais, j'ai été pris par la lecture. C'est une œuvre originale, très vive, utile, peut-être même importante. Elle mérite d'être mise en scène au plus vite. Elle a aussi des défauts, naturellement, mais superficiels...* » Suivait une brève indication des défauts, puis la lettre concluait : « *J'ai téléphoné à Lucio Ferri. Lui aussi l'avait lue et partageait mon opinion ; il pense qu'elle mérite d'être mise en scène au plus tôt. Il s'en occupera. Meilleurs souhaits donc – votre Ludovico Zarbini.* »

L'écrivain en fut électrisé. Il s'assit à sa table de travail, relut la lettre avec attention, puis se leva de nouveau et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Zarbini était l'un des journalistes italiens les plus avisés et les plus intelligents, et son avis était de toute façon important. Dommage que Alma ne fût pas là : il aurait voulu en parler tout de suite avec elle, mais elle était en ce moment en train d'enseigner ses petites jeunes filles du collège de religieuses. Quant à Lucio Ferri, c'était un homme de théâtre très connu : ainsi, lui aussi avait apprécié son travail, Apollonio n'était donc pas le seul, parmi les hommes compétents en matière de théâtre. A propos de Ferri, que disait exactement la lettre ? Michele la rouvrit et relut : «... *pense qu'elle doit être mise en scène au plus tôt. Il s'en occupera.* » Mais alors comment se faisait-il que, jusqu'à présent, Ferri ne se fût pas manifesté ? Michele, le connaissant comme l'un des dramaturges et directeurs de théâtre les plus affirmés – et en outre chrétien déclaré –, lui avait envoyé l'un des premiers exemplaires. Enfin, peu importait, l'essentiel était que maintenant il ait l'air de vouloir s'occuper de son œuvre. Mais « s'occuper » qu'est-ce que cela signifiait au juste ? « Quel homme énergique tout de même ce Zarbini ! Il est allé tout de suite au fait, sans perdre de temps. Il est député libéral : moi avec les libéraux, je suis pourtant quelque peu en désaccord, je ne parviens pas à leur pardonner cette semi-parenté d'idées qu'ils ont avec le marxisme. Eux au contraire, Croce d'abord, et maintenant Zarbini, se montrent dans les faits plus généreux que moi ! » Mais qu'entendait faire exactement Lucio Ferri ? C'était cela maintenant qui importait le plus. Michele eut une soudaine inspiration : il devait téléphoner à Apollonio, et sans perdre de temps ! Lui, sans aucun doute, connaissait personnellement Ferri : « Ainsi, si Apollonio lui-même donne un coup de pouce... » Le téléphone était sur sa table : il s'assit de nouveau, ouvrit son agenda à la page où se trouvait le numéro de Apollonio, souleva le combiné, puis s'arrêta. Alma ! Ce n'était pas juste de la laisser en dehors de l'aventure. En tant qu'auteur il lui donnait si peu de satisfactions... Il attendrait son retour et ils téléphoneraient ensemble : il voulait la faire participer. Il reposa le combiné. « D'ailleurs si j'attends l'heure du déjeuner, j'aurai plus de chances de trouver Apollonio chez lui. »

5

Ce jour même, Apollonio téléphona à son tour à Ferri, à Rome, puis il appela Michele : « Il a l'intention de mettre l'œuvre en scène. Aujourd'hui même il a entrepris les démarches pour la subvention nationale. »

– La subvention nationale ?

– Oui. Il existe une petite loi qui destine un peu de fonds aux œuvres d'auteurs nouveaux – trois millions de lires par œuvre – et Ferri essaie d'en tirer profit. J'ai confiance, nous tenons le bon bout.

A toutes fins utiles, il donna ensuite le numéro de Ferri à Michele.

Durant les semaines suivantes, comme aucune nouvelle ne parvenait de Rome, Michele et Alma, passèrent de l'espoir à l'inquiétude ; un soir, ne supportant plus cette incertitude, l'écrivain décida de téléphoner à Ferri. Ce fut le directeur en personne qui lui répondit. « Apollonio ne vous a pas dit ? » demanda-t-il dès qu'il entendit le nom de Tintori. « Nous allons jouer votre pièce, c'est décidé. Je suis, en ce moment même, en train de choisir les acteurs. Nous donnerons deux œuvres nouvelles, dont la vôtre. Au fait, les tirages... avez-vous des exemplaires disponibles ? Oui ? Et vous ne me les avez pas encore envoyés ? Allons vite, expédiez-les moi tout de suite. Chez moi ? Non, au théâtre plutôt : prenez note, je vous dicte l'adresse et le téléphone, à partir de maintenant vous m'appellerez là-bas. »

« J'ai peut-être été indiscret en lui téléphonant chez lui... », se disait Michele, « tant pis, c'est fait. » En même temps il notait l'adresse : Théâtre de l'Étoile, rue teatro di Marcello. « Deux théâtres dans la même rue ? » demanda-t-il.

– Oui, lui répondit Ferri en riant, seulement, le théâtre de Marcello a deux mille ans et les paraît bien, parce qu'il s'agit d'une ruine, et même assez importante. Il se rendit compte que Michele ne connaissait pas cette partie de Rome : « Vous savez où se trouve la rue du théâtre de Marcello ? Elle passe au pied du Capitole. Vous voyez la fameuse montée du Capitole, celle de Michel Ange ? Eh bien elle commence juste en face de notre petit théâtre de l'Étoile. »

Michele posa aussi des questions à propos du metteur en scène, demanda s'il avait déjà été choisi. « Non, je ne l'ai pas encore choisi », répondit Ferri, « et, à vrai dire, j'envisage de faire moi-même la mise en scène de votre pièce. Ce serait ma première mise en scène, qu'en dites-vous ? Mais je ne sais pas encore, il faut que je réfléchisse. »

Michele était de plus en plus ému (près de lui, la tempe appuyée à la sienne, Alma suivait attentivement le dialogue et le cœur manquait de lui éclater de joie) : « Je... je ne sais vraiment pas comment vous remercier », dit-il enfin, assez banalement.

– Comme on voit que vous êtes nouveau à ces choses, dit Ferri à l'autre bout du fil, et il se mit à rire. Il leur faisait à tous les deux l'effet d'un homme, non seulement à la hauteur de ses tâches, mais aussi ayant l'âme bonne.

Quand ils eurent raccroché : « *C'est la Providence* tu vois ? » s'écria Michele. Il se leva : « Quand on pense qu'après cette rencontre avec De Ponti, je craignais que le travail ne soit jamais représenté, en tout cas de mon vivant. Et pourtant... »

Alma, heureuse au-delà de toute expression, lui fit une caresse. Michele, tout à coup, eut la sensation d'avoir trop de chance, au point qu'il devint quelques instants soucieux : il savait en effet que ce qu'il avait craint pour lui-même, n'être pas représenté ou publié, était arrivé et arrivait encore à beaucoup d'autres.

Il vécut les jours suivants dans un état de tension extraordinaire. Au plus fort de ses occupations, dès que son attention se relâchait, il imaginait la magnifique aventure qu'il était sur le point de vivre. Il irait à Rome, il verrait les personnages créés par son imagination prendre corps, il les verrait s'incarner dans des acteurs qui s'emploieraient à rendre les faits, les sentiments, le monde imaginés par lui, de la meilleure façon possible. Chacun de ces acteurs – dont il ignorait toujours les noms – transformerait nécessairement, ne fut-ce qu'à cause de sa propre apparence, le personnage inventé par lui, et lui insufflerait un peu de lui-même. Quel serait le résultat ? « C'est vraiment une chose d'écrire pour être lu », pensait Michele, « et une autre, très différente, d'écrire pour la représentation. »

S'il lui arrivait de se réveiller dans le courant de la nuit, il ne pensait plus qu'à cela : il se figurait la salle, les gens, le jeu des acteurs, les applaudissements, puis les articles dans les journaux et les commentaires, les rencontres avec tel ou tel critique (dont il ignorait les traits et qu'il essayait de se représenter). Sa démonstration vraiment inattaquable (il en était convaincu) de l'impossibilité de construire le communisme – laquelle constituait en plus une excellente confirmation historique *a contrario* de la doctrine sociale de l'Église – entrerait enfin dans le concert de la culture, y porterait ses fruits. Peut-être qu'elle parviendrait à jeter quelques doutes, sinon parmi les communistes, du moins parmi les intellectuels laïques qui les soutenaient. Peut-être même des doutes importants... Après Rome – pourquoi pas ? – le spectacle, étant donné l'immanquable succès, se transporterait dans d'autres villes, et partout les journaux en parleraient. L'imagination de l'écrivain se déchaînait : peut-être que la presse étrangère – qui a bien plus d'influence que la nôtre sur la réalité mondiale en devenir – s'y intéresserait. Sa tragédie (« comme les tragédies de l'antique théâtre grec qui avaient été réellement des écoles de vie », pensait-il en s'exaltant) pourrait même devenir un obstacle concret à la barbarie, empêcher que les terribles hécatombes communistes – comme en Russie et en Chine – ne s'étendent à d'autres pays...

6

Lorsque, quelques semaines après sa conversation téléphonique avec Ferri, il apprit, toujours par téléphone, que les répétitions avaient commencé, Michele ne put se retenir davantage.

Ayant obtenu de l'école une courte autorisation d'absence, il partit pour Rome en automobile et, tant que cela lui fut possible – c'est-à-dire jusqu'à Bologne – il emprunta la nouvelle grande autoroute en construction qui devait traverser l'Italie. Depuis la fin de la guerre les automobiles avaient énormément augmenté en nombre, mais pas encore au point de rendre, en semaine, la circulation difficile sur les routes de grande communication. Ainsi, comme il roulait sans trop de problèmes, même après avoir quitté l'autoroute, l'écrivain était libre de rêvasser. Il se sentait dans un état de croissante euphorie : il ne pensait même plus au glissement idéologique, pourtant évident, de tant d'hommes de théâtre (et donc aussi de chroniqueurs et critiques qui jugeraient son œuvre) vers le marxisme ; il lui suffisait que quelques individus, encore libres et impartiaux, tels que Apollonio, Ferri et Zarbini, aient réussi à porter sa pièce sur la scène : « Quand les gens seront au courant de son existence, ils iront la voir, et alors elle marchera par sa force propre... »

Il rencontra Ferri le jour même, tard dans l'après-midi. Le célèbre dramaturge et directeur de théâtre avait un aspect dans l'ensemble modeste, commun. Malgré la fatigue du voyage, Michele ne pouvait s'empêcher de l'observer avec attention et il se rendit bientôt compte que l'autre l'examinait aussi, avec un non moindre intérêt. Réalisant ensemble l'étrangeté de la situation leurs physionomies l'exprimèrent et ils changèrent d'attitude, essayant de se comporter de manière ouverte, comme de vieux amis. Sur une invitation de Ferri – qui avait une dizaine d'années de plus que Michele – ils se mirent même à se tutoyer.

Michele apprit que finalement Ferri ne s'était pas réservé la mise en scène de la tragédie, mais qu'il l'avait confiée à Pavi Austeri, un célèbre metteur en scène, l'un des plus importants d'Italie. Ils le rencontrèrent le lendemain matin aux répétitions. Pavi Austeri était un homme sec, à l'air excessivement intellectuel, qui salua l'auteur avec une étrange froideur ; Michele s'en étonna. Mais il n'était pas au bout de ses surprises : il s'aperçut – et il n'en croyait pratiquement pas ses yeux – que les acteurs ne jouaient pas leur rôle en bougeant et en agissant normalement (fût-ce – à ce stade de la répétition – leur feuillet à la main), mais qu'ils se contentaient de lire leurs répliques, chacun d'eux debout derrière un pupitre.

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il au metteur en scène, dès la première interruption.

– Ferri ne vous a pas expliqué ?

– Non.

– Nous entendons faire une expérience vraiment nouvelle : les acteurs ne bougeront pas, le mouvement ne sera rendu que par les lumières.

– Et son rôle, chacun le dira ou le... lira ?

Pavi Austeri fit de la tête signe que non au mot dira, signe que oui à lira. « Vous avez vu », dit-il sèchement.

« C'est de la folie ! » pensa immédiatement Michele ; mais il ne répliqua pas. « Attends encore un peu, observe d'abord », s'imposa-t-il.

Les répétitions reprirent. Personne ne s'adressait jamais à lui, l'auteur, qui pourtant était là présent, pour lui demander une explication, un approfondissement du texte, une information quelconque.

Les acteurs (sauf deux ou trois choisis préalablement par Ferri, comme Michele devait l'apprendre par la suite) étaient très jeunes et par conséquent inadaptés aux rôles. « Sans doute les ont-ils choisis aussi jeunes pour faire des économies », pensa Michele, « ils pourvoiront ensuite à y remédier par le maquillage ».

Mais, un peu plus tard, il dut se rendre à l'évidence : « Celui-ci n'arrivera jamais à soutenir son rôle ; ni celui-là, et cet autre non plus sans doute ; sans compter que les jeunes maquillés en vieux (et vice versa, du reste) risquent toujours de paraître ambigus. Mais pourquoi tout cela en fin de compte ? Qu'est-ce qui oblige Pavi Austeri à rendre les choses aussi difficiles ? Comment un tel embrouillamini pourrait-il avoir du succès ? »

Il ne put y tenir plus longtemps, se leva et, bredouillant à mi-voix une excuse, quitta la salle où se déroulait la répétition. Il traversa quelques couloirs et gagna le bureau de Lucio Ferri.

– Monsieur Ferri s'est absenté pour deux jours au moins, lui communiqua la secrétaire.

– Mais... je l'ai vu hier soir, et il ne m'a rien dit ?

– Oui. Mais ce matin il a dû partir brusquement pour Florence où nous sommes sur le point de monter « Un homme Dieu le sait » (c'était la dernière œuvre de Ferri) parce que le metteur en scène est tombé malade.

L'écrivain lombard, peu habitué à de tels empêchements, avait l'impression qu'on se moquait de lui. Et pourtant il n'était pas possible que Ferri lui fît une blague comme celle-là... Et puis dans quel but ? Personne, après tout, ne l'obligeait à représenter sa pièce.

Il sortit du théâtre, songeur.

Dehors, le décor était enchanteur au-delà de toute expression : devant le théâtre, de l'autre côté de la route (qui descendait à droite vers les ruines de Marcello et vers le Tibre) se dressait la colline du Capitole, agrémentée de lauriers et de pins, traversée par le net escalier de pierre « qui semble conduire au ciel », construit par Michel-Ange.

Michele se souvint de la sensation qu'il avait éprouvée quelques temps auparavant, à la sortie du théâtre Goldoni de Milan, lors de sa malheureuse rencontre avec De Ponti : cette incitation à travailler encore, à ne pas céder, qui lui avait été suggérée par l'environnement milanais si débordant d'activité. « Ici l'ambiance est tout à fait différente », constata-t-il. Pourtant, il s'y sentait parfaitement à son aise ; il appartenait à cette culture et à cette civilisation, non moins qu'à l'autre.

Bien. Mais à présent il avait besoin de réfléchir. Il se mit à faire les cent pas sur la route qui descendait vers le Tibre. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre ce qui se cachait derrière le choix de Pavi Austeri : le metteur en scène se comportait, avec l'œuvre qui lui était tombée entre les mains, comme il l'aurait fait avec une pomme de terre brûlante. Il ne

renonçait pas à la diriger (Pourquoi ? Probablement en raison de ses rapports professionnels avec Ferri), mais en même temps il devait ressentir du malaise et peut-être de la peur. Sans doute s'attendait-il à des réactions défavorables de la part de ses confrères du monde du théâtre, ce monde qui était le sien, celui dans lequel il lui fallait vivre... Oui, c'était cela et rien d'autre qui pouvait expliquer son étrange comportement : même ici à Rome en effet, d'après ce que Ferri lui avait confirmé le premier soir, la plupart des critiques et des chroniqueurs de théâtre, feignaient, même s'ils ne l'étaient pas vraiment, d'être pro-marxistes par intérêt. (« Tout de même, que de lâcheté en Italie ! ») Quoi qu'il en fût, Pavi Austeri devait compter avec cette réalité : voilà pourquoi il s'était montré si embarrassé avec lui, voilà pourquoi il n'avait pas voulu employer des acteurs appropriés qui auraient sans doute contribué au succès de la représentation... Et voilà pourquoi il était en train de transformer la représentation elle-même non pas, comme il l'avait affirmé, en une « expérience neuve », mais en une lecture dramatique, aseptisée, neutre, sans vitalité, autrement dit non théâtrale.

Le premier réflexe de Michele – quand il eut saisi tout cela – fut de faire tout de suite demi-tour et de revenir au théâtre : il allait demander au metteur en scène de suspendre les répétitions ; si l'autre s'y refusait, il ferait intervenir – pensait-il – la société nationale qui présidait aux droits d'auteur, et il ferait bloquer la représentation.

Mais, après quelques pas furibonds, il s'imposa une dernière réflexion. Valait-il la peine de se mettre à discuter avec un inconnu ? Ne serait-ce pas mieux d'affronter la question avec Ferri ? Il était bien évident que si. Oui mais ses obligations d'enseignant (il donnait maintenant des cours dans un lycée) ne lui permettaient pas d'attendre le retour du régisseur à Rome. Alors ? Fallait-il traiter de la question avec lui par téléphone, depuis la maison ? « Non, mille fois non. Que pourrais-je conclure par téléphone ? » Il pensa que le mieux serait de rejoindre Ferri à Florence : « Aujourd'hui même, pourquoi pas ? Oui, c'est la meilleure solution : je ne dois pas perdre de temps. » Il décida de prendre l'automobile et de partir tout de suite. « Si, pour une raison quelconque, je n'arrive pas à le voir, je me libérerai de l'école pour une semaine entière, je reviendrai ici à Rome et je n'en bougerai plus jusqu'à ce que j'aie résolu ce maudit problème ».

Il recommença à faire les cent pas, songeur. De temps en temps son regard tombait sur quelque chose qui avait l'air d'être une cage et qui se trouvait au milieu des plantes grimpantes, de l'autre côté de la route, contre un pan de la paroi rocheuse du Capitole. Toujours pensif, Michele finit par traverser la route pour aller s'en assurer : il s'agissait bien d'une grosse cage qui renfermait – chose incroyable – un aigle vivant, très mal en point. Le volatile et l'écrivain, tous les deux surpris, se regardèrent dans les yeux et demeurèrent ainsi un certain temps, sans bouger : « Qui peut bien », pensait l'homme, « avoir eu la méchante idée de t'enfermer là-dedans ? Qui que ce soit, comment ne s'est-il pas rendu compte que, pour conserver sa valeur emblématique, un aigle ne doit pas être en cage ? »

Les yeux de l'oiseau, extraordinairement fixes dans les siens, paraissaient, par leur fixité même, lui renvoyer sa propre pensée : « Prends bien garde à toi, fais attention... ». Quoiqu'il ne parvînt pas, sur le moment, à bien le déchiffrer, ce confus message finit par le troubler.

« A quoi t'ont-ils réduit, tout de même, pauvre animal ! » L'écrivain se souvint des seuls aigles qu'il avait vus en liberté, là-haut, dans la Valteline, terre des chasseurs alpins : un couple qui avait son nid à mi-hauteur d'une paroi inaccessible de la cuvette de Bormio. Souvent, l'un ou l'autre, majestueux, les ailes déployées, se détachait du rocher en surplomb et se mettait à raser les parois, scrutant tout de son regard acéré. Parfois tous les deux s'élevaient ensemble jusqu'au-dessus des monts environnants – non plus en quête de nourriture mais pour le simple plaisir de voler – et, là-haut, petits dans le ciel limpide de la vallée, ils décrivaient des cercles magnifiques. Les chasseurs et les imbéciles auraient voulu s'emparer d'eux mais – comme Michele l'avait fait remarquer à Alma – il suffisait aux oiseaux de se tenir à quelques centaines de mètres des hommes pour être à l'abri, sans cesser pour autant de faire partie du paysage.

Michele s'approcha de la porte de la cage et l'inspecta, avec la sérieuse intention de l'ouvrir pour en faire s'échapper l'oiseau et qu'il s'envolât, par exemple vers les montagnes des Abruzzes, terre alpine celle-là aussi. Mais il était douteux que, dans l'état où il était, il pût encore voler ; d'ailleurs la porte était fermée par un gros cadenas. L'homme plongea de nouveau son regard dans celui de l'animal : « Je devais bien m'attendre à ce que celui qui te retient prisonnier, même s'il ne comprend rien au reste, s'y connaisse en embrouilles et en fermetures ! »

Les yeux de l'aigle recommencèrent à lui rendre avec fixité son regard. « Que veux-tu me dire ? Qu'il pourrait m'arriver à moi aussi d'être mis en cage ? Ou que je me trouve déjà en de bonnes mains ? »

7

Michele ne parvint pas à rencontrer Ferri à Florence. Il n'eut l'occasion de lui parler que quelques jours plus tard par téléphone, de chez lui (Alma n'assistait pas à la conversation : bien qu'il la tînt informée de tout, son mari, cette fois, avait appelé exprès en son absence).

Ferri, affectant de ne pas donner trop d'importance à la chose, admit que oui, peut-être, le choix du metteur en scène n'avait pas été très heureux. Mais que pouvait-il faire désormais ? Il fallait en particulier tenir compte des dépenses déjà engagées...

Ces temps derniers, Michele s'était longuement demandé ce qu'il devrait faire s'il ne parvenait pas à obtenir de Ferri une représentation digne de ce nom : lui faudrait-il tout laisser tomber ou bien fermer les yeux et se plier aux caprices du metteur en scène Pavi Austeri ? Il savait pertinemment que si Ferri, à son tour, renonçait à représenter sa tragédie, il aurait bien du mal à trouver un autre régisseur qui le veuille... En raisonnant froidement, il

avait fini par admettre qu'une lecture dramatisée serait, après tout, mieux que rien ; mais cela n'avait pas été sans révolte ni humiliation. Comme il était puissant tout de même, ce démon qui, là-bas à l'est, avait contraint des centaines de millions d'êtres humains à l'esclavage des *lager* et du cannibalisme, et qui se faisait maintenant sentir jusqu'ici ! Était-il possible qu'une œuvre objectivement importante – sur ce point les jugements de Apollonio, de Zarbini et de Ferri lui-même s'accordaient – dût rester lettre morte ? C'était donc cela la vie ? (Oui, lui disait une voix intérieure – c'est cela la vie : la difficulté et, pour beaucoup, l'impossibilité de se réaliser.) La chose lui paraissait tellement inadmissible qu'il avait fini par ne rien arrêter du tout, par laisser sa décision en suspens.

Maintenant, ayant Ferri au bout du fil, il essayait de le convaincre de la grosse erreur qu'il était sur le point de commettre (« Ne serait-ce que du point de vue économique : qui diable achètera un billet pour assister à une simple lecture ? ») et de lui faire admettre que la seule issue était d'en revenir au projet initial (« Il faut absolument que tu fasses toi-même la mise en scène : c'est la seule façon de tout arranger. »)

Mais l'autre lui répondit que non, que ce n'était désormais plus possible, ni même pensable. Il promit seulement, sous la pressante argumentation de Michele, de demander à Pavi Austeri de représenter de façon classique au moins les points clés de l'œuvre. Puis – en véritable homme de métier, pour qui les coups de théâtre étaient chose naturelle – il communiqua à Michele, toujours sur le même ton, une importante nouvelle : « Je ne t'ai pas encore dit que la télévision a décidé d'enregistrer le travail et de le diffuser sur les ondes ? Je me suis déjà occupé de tout. Tu es content ? »

Michele en resta sans voix : La télévision signifiait des millions de spectateurs, ce qui changeait radicalement la perspective, même si – peut-être – cela rendait encore plus cuisante la déception de n'avoir pas droit à une représentation digne de ce nom.

– J'ai bien entendu ? demanda-t-il. Ils retransmettront vraiment la pièce à la télévision ?

– Oui, tu as bien compris. Ils la prennent sans même l'avoir vue, ils viendront l'enregistrer ici au théâtre, puis elle passera à la télévision, c'est déjà tout entendu. Ferri parlait avec le naturel de quelqu'un qui, en ce qui concernait la télévision était chez lui : et, de fait, il l'était.

– Écoute, tu m'assures qu'au moins les points principaux seront représentés normalement ?

– Je te promets de le demander à Pavi.

La perspective de la télévision enthousiasma Alma, et avec elle tous les parents de Nomana qui décidèrent d'assister en masse à la première d'une œuvre aussi importante. La seule à se montrer réticente fut Fanny, qui, depuis les années de crise qu'avait connues l'entreprise familiale, n'éprouvait qu'ennui pour tout ce qui concernait les cousins d'Ambrogio. « Ça ne me dit plus rien, chéri », avait-elle répondu à son mari qui lui faisait miroiter le

voyage à Rome ; son caractère s'était aigri et il n'était pas rare qu'elle répondît de la sorte, de façon désagréable, et même pire.

Ambrogio décida donc de se rendre à Rome sans elle et d'y accompagner en automobile son père et sa sœur Francesca. Cette dernière, pour être présente, projetait de laisser à Visate tous ses enfants (sept désormais, en quatorze ans de mariage, tous avec le nez effilé, signe distinctif des Marsavi). Giuditta, sur le point d'accoucher (elle s'était mariée quelques années plus tôt), devait par contre renoncer, à son grand regret. Fortunato (qui depuis quelque temps n'était plus dans l'industrie mais dans le commerce d'immeubles et de terrains), sa femme et Alma, se rendraient à Rome en avion juste à temps pour la première.

Michele gagna la ville avec quelques jours d'avance pour assister aux dernières répétitions. Comme c'était prévisible, le metteur en scène Pavi Austeri n'avait pas répondu de façon favorable à la proposition de Ferri de représenter normalement les points clés de la tragédie ; il lui avait été facile d'objecter qu'il en serait dérivé un inadmissible mélange de genres. Par contre, la veille de l'arrivée de l'auteur, il s'était rendu en personne à l'imprimerie où s'élaboraient les affiches et les tracts du spectacle, et avait fait ôter son nom de chaque épreuve, le remplaçant par celui d'un de ses assistants, un garçon qu'on voyait de temps en temps à ses côtés aux répétitions. Ce fut par pur hasard que Michele – qui s'était rendu lui aussi à l'imprimerie pour y jeter un coup d'œil – vint à connaître la chose. Promptement, il bloqua l'impression et demanda à Ferri d'intervenir en le menaçant, cette fois ouvertement, d'empêcher la représentation. Ferri, se rendant à ses bonnes raisons, s'indigna à son tour du comportement de Pavi Austeri qui, après avoir manipulé à sa guise le spectacle, tentait maintenant de ne pas y figurer, et fit donc réintégrer son nom dans les imprimés : « Tu vois dans quelle ambiance on est obligé de travailler dans notre milieu ? Tu te rends compte ? Et Pavi, je t'assure, n'est pas le pire. Loin de là. »

Enfin, ce fut la générale. Au parterre, aux côtés du metteur en scène Pavi Austeri, étaient assis le régisseur Ferri, l'auteur Tintori, le journaliste et député Ludovico Zarbini, un ou deux critiques de théâtre de leurs amis et un vieux journaliste de « l'Osservatore Romano » qui s'était, quelques années plus tôt, occupé favorablement des livres de Tintori.

Malgré l'absurde des personnages, tous vêtus de façon identique, rivés chacun à leur pupitre, réduits à de simples voix, ce fut tout de même, grâce aux ressources du texte, une soirée exaltante : ces spectateurs peu ordinaires, qui avaient lu le manuscrit, imaginaient l'action manquante et s'en émouvaient, Zarbini et Ferri surtout ; ce dernier, presque en réponse aux objections de l'auteur, répétait même de temps en temps : « Si ce n'est pas du théâtre ça ! Si ce n'est pas du théâtre ! » au point que Michele se laissa gagner par l'enthousiasme général et commença, contre toute raison, à espérer un succès. Pavi Austeri (qui, seul des présents, gardait – comme par modestie – une attitude détachée) ressentait tout cela et finit par s'alarmer encore plus.

8

Le soir de la première, le théâtre de la Stella s'emplit à craquer. Michele arriva en compagnie de sa femme et des parents de Nomana avec lesquels il avait dîné. Almina qui, pour l'occasion, s'était confectionné une très belle robe du soir en voile bleu, la plus belle robe que Michele lui ait jamais vue (et qu'il ne lui verrait jamais plus par la suite) rayonnait de confiance au point qu'elle paraissait émettre de la lumière. Avec ses traits de statue et ses cheveux châtains ramassés en chignon sur la nuque, elle, lombarde, était singulièrement en harmonie avec le milieu romain et son mari était à tel point occupé de sa présence qu'il aurait voulu ne se consacrer à rien d'autre. Mais il devait faire face à ses obligations : pour commencer, il devait présenter le fameux journaliste Zarbini – qui était venu à sa rencontre dans le foyer – à Gerardo et à ses beaux-frères et belles-sœurs qui, le connaissant de réputation, étaient émus de pouvoir échanger quelques mots avec lui. Il devait aussi se renseigner auprès d'un placeur pour savoir si quelque personnalité romaine était arrivée (oui, lui fut-il répondu, certains hommes politiques). Il devait encore demander au vieux journaliste de « l'Osservatore Romano » qui attendait en faisant les cent pas dans le foyer, s'il avait réussi à amener avec lui un important critique (non, ce soir ce critique avait à faire ailleurs, mais il avait promis de venir le lendemain). En compensation, tous les chroniqueurs des journaux romains, sans exception se trouvaient là : « et ils sont, je vous préviens, un peu nerveux », lui dit Zarbini. « Certes ils ne s'attendent pas à un panégyrique du communisme, mais ils espèrent bien que votre critique n'est pas trop poussée ; ils s'en apercevront bien, hein ? » Le journaliste sourit : « Mais attention : ce sont des gens qui mordent. » Il lui en désigna un, assis sur un petit sofa : un étrange individu au visage dur et aux cheveux rayés de blanc et brun qui faisaient penser au manteau d'un zèbre : « Celui-là, vous le connaissez ? C'est... » et il le lui nomma.

– Ah, l'homo... je ne l'avais jamais vu.

– C'est l'un des plus impitoyables, quand il s'y met.

Le spectacle, ou plutôt la lecture, commença à l'heure prévue. Comme durant la répétition générale, les lumières – auxquelles était préposé un technicien habile – furent employées sans économie et judicieusement, donnant, au début, l'impression qu'elles pourraient pallier le manque de mouvement sur scène. Mais ce ne fut qu'une impression passagère. Au bout d'une dizaine de minutes, Michele se rendit compte que le rapport qui s'était établi entre la scène et le parterre n'était pas du tout le rapport de participation habituel au théâtre. « Ce n'est pas l'état d'esprit dont parle si souvent Apollonio. C'est quelque chose de différent : un rapport... comment dire ? Plutôt d'attention, voilà, comme celui qui s'établit entre le public et un conférencier... C'est donc cela que visait Pavi Austeri ? Oui, sans doute, et il a dû le faire en connaissance de cause, il connaît trop bien son métier pour se tromper. »

Alma, près de lui – et les autres spectateurs en général – n'étaient pas du tout en mesure d'analyser en profondeur ce qui se passait, mais ils sentaient confusément que quelque chose manquait : peut-être y avait-il trop d'immobilité sur la scène, oui, ce devait être cela : en tout cas, ils tâchaient de demeurer bien attentifs pour ne rien perdre du propos (à proprement parler : le propos).

Il n'y eut pas de grands applaudissements sauf au tomber du rideau pour l'entracte : lequel, comme Michele le remarqua avec surprise, fut anticipé de quelques scènes. « Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est encore que cette innovation ? » Mais il n'avait pas le temps de s'interroger davantage.

Tandis qu'il se dirigeait avec Alma vers le foyer, Zarbini lui fit joyeusement signe de le rejoindre en agitant la main : il voulait le présenter à un important personnage politique, ex-président du conseil des ministres et toujours parlementaire influent, d'origine piémontaise. Celui-ci salua l'auteur avec simplicité et engagea volontiers la conversation : « Savez-vous que j'ai rencontré quelques-uns de vos personnages, l'an dernier encore à Moscou ? Avec Khrouchtchev, par exemple, j'ai bu de la vodka, et ça me fait un certain effet de le voir maintenant transporté sur scène. » Bien qu'il en fût arrivé à des charges aussi hautes, l'homme politique était resté extrêmement simple, presque ingénu. Ce devait être en outre un chrétien authentique. Michele qui, au début, se comportait avec lui avec la déférence requise, finit par se sentir tellement à l'aise qu'il renvoya à plus tard les diverses choses dont il aurait dû s'occuper pendant l'entracte. C'est que cette rencontre inattendue était déjà en train de se transformer dans sa tête en poésie. Il eut soin de faire participer à la conversation – soutenue aussi en partie par Zarbini – l'épouse de l'ex-président qui, tout comme son mari, était une personne sans façon (elle portait une très jolie fourrure : « Bien plus que jolie », lui expliquerait ensuite Almina, « vraiment fa-bu-leu-se, qui sait combien elle a pu coûter ! »). L'ex-président, quant à lui, ne manquait pas d'adresser de temps à autre la parole à Alma, avec courtoisie ; les minutes passaient.

Tout en regardant à la dérobée le petit groupe, Gerardo et Ambrogio – les femmes étaient restées dans la salle en compagnie de Fortunato – faisaient les cent pas côte à côte dans le foyer bondé. Gerardo n'en croyait pas ses yeux : son gendre et sa fille en train de converser tranquillement avec l'ex-président du conseil et avec Zarbini ! Michele, interceptant par hasard un regard de son beau-père, se demanda tout de suite de quelle façon il pourrait bien le faire participer à la conversation. Comme l'homme politique provenait du milieu textile piémontais, il essaya d'amener la conversation sur ce sujet : le vieil homme, avec un réel plaisir, accepta de parler de sa terre natale. Michele enchaîna alors en parlant de l'industrie textile en Brianza (« qui est mon pays »), et ébaucha vaguement un parallèle ; l'autre lui ayant en retour demandé si, en Brianza, l'industrie textile n'était pas à prédominance cotonnière, Michele déclara qu'il n'était pas en mesure de répondre et posa la question à sa femme : « qui est justement fille

d'un industriel textile », expliqua-t-il. Naturellement Almina ne pouvait pas répondre d'une manière adéquate. « Ici, il nous faut ton père », dit alors Michele et, toujours plus amusé par ses propres et inusitées manœuvres, il appela d'un signe de la main Gerardo et Ambrogio, les présenta, puis leur posa la question.

Zarbini, pendant ce temps, s'étonnait de ce que Michele ne cherchât pas à connaître les réactions des critiques ; tout à coup il se décida : « Je fais un saut là-bas », dit-il, « je vais écouter ce que disent les chroniqueurs et les critiques de journaux. » Ramené par ces mots à la réalité, Michele aurait voulu le suivre, mais il lui fallait un certain temps pour se libérer. Zarbini s'en alla seul.

Il revint peu après alors que Gerardo finissait d'expliquer avec zèle à l'ex-président les caractéristiques de l'industrie textile en Brianza. « Les avis », annonça-t-il à Michele qui le regardait d'un air interrogateur, « sont partagés ».

– Très partagés ? demanda Michele. L'autre lui fit signe que oui.

– Ces messieurs et dames nous accompagneront bien prendre un verre au bar ? », proposa l'épouse de l'ex-président.

– Bien sûr, avec plaisir ! accepta gracieusement Alma.

Les hommes, après s'être inclinés, escortèrent donc galamment les dames et tout le monde se dirigea vers le bar cependant que Gerardo et Ambrogio prenaient congé.

Il y avait foule devant le comptoir. Michele demanda aux unes et aux autres ce qu'ils désiraient boire et, benjamin du groupe, se jeta dans la mêlée ; un autre moment passa ainsi. Tandis qu'ils sirotaient enfin leurs boissons, ils remarquèrent que pas mal de gens quittaient en hâte le foyer pour retourner dans la salle. « Serait-ce que le spectacle recommence ? » demanda Zarbini étonné.

– Ce n'est pas possible, il n'y a pas eu le signal lumineux, fit observer Michele. La majeure partie des gens, du reste, traînait toujours dans le foyer.

A tout hasard, l'ex-président les libéra : « Allez-y, je vous en prie, allez vous rendre compte, je ne voudrais pas être un frein. »

Comme ils approchaient de l'entrée de la salle, Zarbini, Michele et Alma entendirent les voix des acteurs : la lecture avait bel et bien recommencé. Dès qu'il eut pris place, Michele estima qu'elle devait durer depuis une dizaine de minutes au moins... Comment cela se faisait-il ? Que s'était-il passé ? Pourquoi la reprise n'avait-elle pas été signalée dans le foyer par les habituels mouvements de lumière ?

Il n'eut pas le temps de réfléchir parce que son attention fut de nouveau absorbée par la lecture que faisaient les acteurs, toujours immobiles derrière leurs pupitres. Encore une fois l'auteur sentit que le rapport entre scène et spectateurs n'était décidément pas celui qui existait ordinairement au théâtre.

Finalement, la lecture terminée, les applaudissements crépitèrent et durèrent longtemps. Les acteurs et le metteur en scène furent rappelés sur la scène plusieurs fois au point que Gerardo, Ambrogio, Fortunato, Alma et tous ceux de Nomana, eurent l'impression d'assister à un grand succès : ils ignoraient (mais Michele, lui, ne l'ignorait pas) que les applaudissements des nombreux amis et relations de Ferri et de Pavi Austeri auraient de toute façon suffi à soutenir la première.

Au cours d'un rappel plus long que les autres, quelqu'un se mit à crier : « L'auteur... nous voulons l'auteur » si bien que Michele – qui en avait peu envie – dut monter sur la scène pour s'incliner, remercier, sourire en file avec les autres.

9

Les applaudissements ayant cessé, le public commença à se disperser. Dans le groupe de Nomana on commentait avec chaleur ce qui était jugé comme un grand succès ; tout le monde s'en félicitait avec Michele en se dirigeant lentement vers la sortie, entre les fauteuils du parterre.

Au bout de la rangée, un portier attendait l'auteur : « Professeur, deux messieurs étrangers désirent vous parler. »

– Deux étrangers ?

– Oui, deux Russes. C'est ce qu'ils ont dit.

– Et ils veulent me parler ?

L'autre acquiesça : « Oui. L'un d'eux a sa carte de journaliste. »

– Ah.

– Que décidez-vous ? Vous acceptez de leur parler ?

Michele était perplexe. « Pourquoi pas ? » décida-t-il pourtant : « Voyons ce qu'ils ont à me dire. » Et aux siens : « Ça ne vous ennuie pas de m'attendre un moment, près de la sortie ? »

– Je viens avec toi, lui dit Ambrogio.

– Oui, allons-y.

Le portier les précéda jusqu'à un renfoncement du foyer où attendaient deux messieurs d'âge moyen ; l'un robuste, de type sanguin, avec des moustaches hirsutes et une longue touffe de cheveux qui lui barrait le front ; l'autre maigre et grand, avec de rares cheveux d'un blond de lin et des yeux très clairs.

– Ce sont bien des Russes, murmura Ambrogio dès qu'il les vit. Il n'y a pas le moindre doute ; et il pensa : « En tout cas, ils ne doivent pas être de la police : ils ont un air trop découragé » (Il avait suivi son beau-frère avec la secrète intention de lui prêter main forte en cas de nécessité.)

Michele acquiesça : le maigre et blond lui rappelait un peu le lieutenant d'infanterie inconnu qui, une vingtaine d'années auparavant, lui avait, de façon si inexplicable, sauvé la vie. (Le lieutenant de Arbousov, dont il ne sut jamais le nom et qui, depuis lors, n'avait pu participer à aucune première théâtrale ni manifestation artistique d'aucune sorte – et Dieu sait si ça lui aurait plu, artiste comme il l'était ! – parce qu'il se trouvait sous un peu de

terre, comme tous les autres, Italiens, Russes et Allemands, demeurés pour toujours dans l'atroce vallée.)

– Vous êtes russes ? demanda Michele en tendant la main au plus âgé et robuste des deux.

Tous les deux répondirent que oui : « Russes en exil », précisèrent-ils en serrant la main aux deux Italiens. L'individu trapu aux moustaches hirsutes, manifestement très ému, expliqua pourquoi ils avaient voulu rencontrer l'auteur : « Ce que nous voulions vous dire c'est que votre tragédie est le reflet de la vérité. Vous avez réellement compris : vous êtes l'un des rares en Italie à avoir compris. »

Michele, à son tour ému, essaya une plaisanterie en russe – dans le russe laborieux des prisonniers de guerre italiens – que les deux hommes ne comprirent pourtant pas ; après l'avoir répétée en s'efforçant en vain d'être plus clair, Michele abandonna.

Le Russe trapu commenta certains passages de la pièce qui venait d'être représentée ou, pour mieux dire, d'être lue. « Comment avez-vous réussi à porter sur scène une œuvre semblable ? » demanda-t-il. « Nous étions persuadés que nous allions assister à l'un des habituels travaux pro communistes qui sont désormais de mode en Italie : nous nous préparions à l'éreinter dans notre revue, parce que c'est notre devoir d'expliquer et de combattre sans répit ; et au contraire... Pour nous ça a été une surprise merveilleuse. »

– Oui, confirma l'autre Russe (lequel, après les quelques mots de présentation semblait s'être cantonné dans une attitude de muette tristesse, qui devait lui être habituelle). Oui, c'est vrai.

– Quand j'étais prisonnier à Oranki, j'ai eu l'occasion de parler avec des intellectuels russes, des gens comme vous, qui n'étaient pas disposés à se plier à la dictature », dit Michele. Pour moi c'étaient des rencontres très importantes, au cours desquelles j'ai appris beaucoup de choses. La lutte pour la liberté est, en Russie, sans comparaison plus dure qu'elle ne l'était en Italie au temps du fascisme, n'est-ce pas ?

Le Russe trapu approuva : « Dans nos prisons on ne risque pas d'écrire des traités idéologiques contre le régime, comme l'a fait Gramsci ici en Italie. Donc, si je comprends bien, vous avez eu l'occasion de parler avec nos déportés ? »

– Oui, avec les « *zeks* », avec plusieurs, dont certains très cultivés.

– Ah s'il était possible de faire connaître à nos compatriotes cette œuvre qui voit les choses d'un autre point de vue ! », soupira le Russe. Ce serait par certains aspects édifiant, pour eux aussi. Puis il sourit : « En tout cas vous êtes courageux : demain vous allez être agressé par tous les journalistes italiens. Vous le savez, n'est-ce pas ? »

– J'espère que non, répondit Michele, j'espère avoir au moins les journaux catholiques de mon côté.

– Ne vous faites pas trop d'illusions, lui dit le Russe avec amertume, il y a quelques années encore, certainement, mais maintenant, ceux-là aussi se sont tous laissés envoûter.

– Non, pourquoi dites-vous cela ? C'est seulement qu'en ce moment l'époque est un peu trouble, affirma Michele. Mais nous nous reprendrons, vous verrez.

A présent, la plupart des gens avait quitté le théâtre. Les quatre hommes se dirigèrent eux aussi vers la sortie, toujours bavardant. « Vous la publiez en italien votre revue ? » demanda Michele.

– Oui. Nous essayons de faire savoir comment se passent réellement les choses en Union Soviétique.

– C'est étrange que je ne la connaisse pas.

– Elle est peu diffusée, malheureusement.

– Eh bien, à partir de maintenant il nous faut rester en contact.

– D'accord, répondit le Russe. Il tira de sa poche une carte qui portait le nom et l'adresse de la revue et la tendit à l'écrivain ; Michele, en échange, lui donna sa propre carte de visite.

Dans le hall, tous les parents de Nomana attendaient, près de la porte d'entrée ; parmi eux se trouvait Alma, la joie toujours peinte sur son visage, adorable dans sa belle robe couleur bleu ciel. Michele ne fit pas les présentations mais il tendit la main aux deux exilés qui la lui serrèrent en s'inclinant ; puis ils saluèrent Ambrogio de la même façon et sortirent. Alma s'empressa de rejoindre son mari et passa son bras sous le sien.

– Les pauvres bougres, dit à mi-voix Ambrogio, en réponse au regard interrogateur de la famille. Ils ressemblent aux « Humiliés et offensés » de Dostoïevski.

– Ce sont des réfugiés, n'est-ce pas ? demanda Fortunato.

– Oui. Ils publient, ici à Rome, une revue pour combattre le communisme.

Le groupe des Riva sortit du théâtre juste au moment où les lumières de la façade s'éteignaient ; ce, qui du coup, rendit à l'extérieur toute chose plus sombre.

Même ainsi pourtant, le décor environnant était magnifique. Grâce à des projecteurs savamment disposés entre les arbres avoisinants, la montée de pierre du Capitole paraissait irradier une sourde lumière bleutée, tout comme, au sommet, les deux statues équestres de Dioscuri et, plus loin, le haut des constructions de Michel-Ange qui avaient maintenant quelque chose d'irréel. Tandis que le groupe se dirigeait vers le parc automobile le plus proche, Michele chercha un instant des yeux la cage de l'aigle prisonnier : il en repéra vaguement la silhouette. « Là dedans, à quelques pas de nous, se trouve toujours ce pauvre animal prisonnier », pensa-t-il, « il est là, même si personne n'y pense ni ne s'en soucie. »

Derrière lui, Fortunato commentait le contretemps de l'entracte : « Je me demande comment ça a pu arriver... Comment ont-ils pu reprendre le spectacle alors que le parterre était pratiquement vide. Et pourquoi n'ont-ils pas donné l'habituel signal lumineux ? » Il s'adressa directement à Michele : « Pendant ces cinq ou dix minutes, est-ce que quelque chose d'important a été perdu pour les spectateurs ? »

– Oui malheureusement. Pavi Austeri a déplacé sans aucune raison valable l'un des moments les plus dramatiques et marquants qui conclut la première partie, et il l'a reporté après l'entracte... Sans raison ? Eh, un instant, un instant...

– Est-ce qu'il ne l'aurait pas plutôt fait exprès ? demanda Ambrogio.

Michele s'en rendait compte seulement maintenant. « Si », répondit-il en hochant la tête. « C'est ce qui a dû se passer. Je n'y avais pas pensé, mais c'est ce qui a dû se passer. J'en suis même convaincu : le metteur en scène l'a fait par peur des critiques des communistes. Oui, en tout cas pour brouiller les pistes. »

– Mais pourquoi ? demanda la femme de Fortunato qui, comme les autres, ne savait rien du comportement de Pavi Austeri.

Michele le leur expliqua brièvement : « Il se moque bien du succès ou de l'insuccès de ma tragédie », conclut-il. « Ce qui lui importe c'est de ne pas se mettre à dos, dans le futur, toute la presse progressiste. » Il rapporta la tentative du metteur en scène d'ôter son propre nom des affiches.

– Quelle espèce de..., s'écria Fortunato entre ses dents.

Mais les autres prirent la chose sans dramatiser : celui-là était un froussard, d'accord ; mais l'essentiel, selon eux, était qu'il n'ait pas pu empêcher le succès de la pièce ; à l'égard duquel il n'y avait aucun doute.

– C'est ce que vous croyez, dit Michele, mais ce n'est pas le cas. A la façon dont les choses se sont passées, il est clair que ce n'est pas un succès. Vous vous en rendrez compte demain en lisant les journaux.

Ses paroles soulevèrent un concert de protestations ; personne n'y croyait.

10

Le lendemain matin Michele fut réveillé par la lumière qui entrait dans la chambre d'hôtel, à travers les lamelles des stores. Il réalisa qu'il n'était pas chez lui ; il était à Rome... « Les journaux ! » pensa-t-il aussitôt, « il faut que je sorte acheter les journaux ».

Près de lui, les cheveux un peu en désordre sur son beau visage moite, sa femme continuait à dormir ; comme d'habitude, l'écrivain s'attarda un peu à la contempler dans la pénombre : « Bénie sois-tu, Alma, d'être comme tu es ! » Aujourd'hui, comme chaque jour, l'enchantement se répétait, cette joie incomparable de la trouver près de lui au réveil.

Un peu plus loin, bizarrement accrochée au bras de laiton d'un lampadaire, pendait la robe du soir. « Tu t'es faite belle, mon amour, pour un succès qui n'a pas eu lieu... » L'écrivain sourit en secouant la tête avec tendresse. Quelle compagne merveilleuse Dieu lui avait octroyée ! Le Seigneur, oui... et c'était seulement maintenant qu'il se Le rappelait ! Reposant sa tête sur l'oreiller, Michele traça avec le pouce une petite croix sur son front et, comme chaque matin, récita les louanges à Dieu qui non seulement l'avait créé, à partir de rien, mais qui l'avait aussi construit à son image et ressemblance, c'est-à-dire intelligent et capable d'aimer. Par là

même, Dieu l'avait placé bien au-dessus des milliards de milliards de soleils flamboyants, et de tous les autres objets magnifiques qu'Il s'était également plu à créer. Michele récita la prière dans la forme qu'il avait fini, au fil des ans, par lui donner : « Béni soit le Père, c'est-à-dire l'Être incréé, source de Sa propre existence, béni soit le Fils, qui est la Pensée éternellement pensée de l'Être, Son Expression face à Lui même ; béni soit l'Esprit saint, c'est-à-dire l'Amour qui procède éternellement de l'Être et de son Expression. Que ces trois personnes qui forment un Dieu unique soient glorifiées, maintenant comme toujours, comme avant que n'aient été créés tous les autres êtres intelligents, capables d'aimer et de haïr, c'est-à-dire les anges et les hommes. Et que cette gloire dure éternellement dans les siècles des siècles, amen. » A la prière de louanges à Dieu il fit suivre – comme chaque matin, et toujours avec une grande tension de l'esprit – la prière d'imploration pour les morts (ses frères en Jésus-Christ, qu'avec un amour infini Il a rachetés du péché originel en versant son propre sang), évoquant surtout ceux qui lui étaient les plus proches par parenté ou par amitié.

Mais il lui fallait se lever et, en tâchant de ne pas faire de bruit, se laver, s'habiller et sortir en hâte sans réveiller Alma. Son Alma ! Il se remit à la contempler : Comme elle était belle, ainsi abandonnée dans la pénombre ! Quel enchantement que de pouvoir rester là, perdu dans cette contemplation qui était comme une sorte d'anticipation du paradis (la contemplation de la beauté sortie des mains de Dieu !) Quel enchantement vraiment ! Et pourquoi l'interrompre ? Après tout, qui l'obligeait à sortir et à se torturer… avec quoi ? Avec les rabâchages des journalistes communistes et socialistes et de tous les petits lâches qui se rangeaient à leurs côtés par intérêt ! Il lui semblait déjà les lire – s'érigeant en porte-parole de la culture la plus authentique. « Quelle culture ? Celle des hécatombes, celle qui a produit les plus grands massacres de l'histoire et qui ne s'en rend même pas compte ! » De plus on était en avril, le mois de Rome, et lui était à Rome près de cette belle créature par laquelle tout son être se sentait attiré… et… « Allons Michele dépêche-toi, ne perds pas de temps. » Il sortit les jambes de dessous les couvertures, enfila à tâtons ses pantoufles, se leva et entra dans la salle de bains en fermant la porte sans bruit. (Presque tous les hôtels avaient maintenant des chambres avec salles de bains : les gens étaient en train d'oublier la pauvreté d'autrefois.)

Quand il sortit de là, lavé et rasé, il trouva Alma assise sur le lit.

– Saint Michel archange, bonjour.

– Ciao cadeau du ciel.

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ?

– Parce que je voulais te laisser dormir.

– Tu n'y penses pas ! J'ai autre chose à faire que dormir : ce matin nous devons sortir en vitesse acheter les journaux, tu l'as oublié ? Alma repoussa les couvertures et posa les pieds sur le tapis : « Je ne te ferai pas perdre de temps, tu vas voir. Je serai prête dans une minute. »

– Non, prends ton temps, je t'apporterai les journaux.

– Il n'en est pas question, nous devons aller les chercher ensemble.

11

Ils sortirent de l'hôtel sans avoir déjeuné et se dirigèrent en hâte vers le kiosque le plus proche où déjà, les jours précédents, Michele s'était procuré les journaux qui annonçaient la prochaine représentation. Ils dépassèrent une femme d'âge moyen arrêtée devant une porte, avec à ses pieds une valise déformée et, sur la valise, un paquet ; elle attendait probablement l'autobus, elle avait l'air d'une femme de service à peine débarquée en ville. En passant devant elle, Michele l'examina à la dérobée : elle semblait fatiguée et dépaysée, qui sait d'où elle venait ; peut-être qu'elle avait voyagé toute la nuit. L'écrivain se sentit presque honteux de son impatience à connaître l'opinion des journaux sur son œuvre : « En voilà une », se dit-il, « qui ne lira jamais son nom dans les journaux, jamais. » Il demeura songeur.

– Veux-tu que je les choisisse moi, les quotidiens ? lui demanda sa femme quand ils furent devant le kiosque.

– Faisons-le ensemble. Ils achetèrent un exemplaire de chacun des quotidiens en vente et, bien qu'il y ait là une notable allée et venue de gens, les ouvrirent tout de suite l'un après l'autre à la page des spectacles : tous relataient, peu ou prou, la première de la pièce. Ils s'attardèrent un peu, cherchant à voir, en diagonale, si les jugements étaient positifs ou négatifs, puis : « Viens », dit l'écrivain, « allons nous mettre dans un coin plus tranquille. » Il ne pensait déjà plus à la pauvre domestique écartée par le sort.

Ils se dirigèrent vers leur hôtel, mais au bout d'un moment s'arrêtèrent à nouveau dans une rue sans circulation, l'une de ces rues romaines en pente, ombragées de longues rangées d'arbres, ici des chênes verts dont la végétation était taillée presque en pointe. « Commençons », dit Michele, « je vais lire celui-ci, et toi celui-là. Voyons un peu. »

Ils lurent donc tous les journaux les uns après les autres en se les passant et en échangeant de temps en temps des commentaires.

Comme il fallait s'y attendre, la presse marxiste crachait fiel et rancœur. « Tu as vu ce que dit celui-ci dans « l'Unità » ? » demanda Alma.

– Bien sûr que j'ai vu. Tu t'attendais à quoi ?

– Comme il maltraite ce pauvre Pavi Austeri ! Et ce passage où il prétend que tu es une espèce de corrupteur de la jeunesse ! Qu'est-ce que ça signifie ? Il est fou celui-là ou quoi ?

Michele se mit à rire.

– Sérieusement, qu'est-ce que ça signifie ?

– Mets-toi à leur place : tu sais bien que certains de nos jeunes acteurs qui, au début, étaient plus ou moins communistes, ont changé leur fusil d'épaule au cours des répétitions. Il faut croire que les journalistes en ont eu vent.

– Tout de même ! Parler de toi de cette façon... Quels misérables !

– Pense à Socrate, allez. Michele rit de nouveau.

Mais Alma n'avait pas envie de rire et s'assombrissait au contraire de plus en plus. « Et celui de « Avanti »... Quelle vipère ! » s'écria-t-elle au bout d'un moment : « Écoute ça, il ne cesse de t'insulter. »

– Mm.

– Il dit qu'en fait de tragédie, ta pièce est une farce, parce que (elle lut) : « *les informations de l'auteur, en matière de marxisme et de communisme, ne vont pas au-delà des approximations de la "Domenica del Corriere".* »

– Elle est bien bonne hein ? Michele secoua la tête : L'Union soviétique il n'y a qu'eux qui la connaissent, les socialistes. Imagine : ils ne savent même pas que là-bas, les valets de leur espèce, une fois utilisés, ont été expédiés en masse dans les *lager*. Et si on le leur dit comme je le fais, ils ne savent pas réagir autrement que par l'insulte. C'est leur façon de se rassurer, tu comprends ?

– Quels imbéciles.

– Oui, ils ne sont pas très futés. Tu as vu Nenni quand Khrouchtchev a fait ses révélations ? Il a rendu, tout indigné, le prix Lénine : sincèrement indigné même. Il l'avait pris sans se rendre compte le moins du monde de ce qu'il faisait, pauvre naïf. Et lui c'est le chef. Et même après – du moins jusqu'à présent – ils n'ont pas cherché à en savoir davantage sur la réalité soviétique, ils n'ont pas tenté le plus petit approfondissement, rien.

Ils se remirent à lire, en silence.

– Ce qui m'inquiète, murmura Michele au bout d'un moment, d'une voix changée, c'est plutôt celui-ci. Il agita avec un rien d'irritation le journal qu'il tenait à la main : « Tu l'as lu ? »

– Non. C'est « Il Popolo » ?

– Oui, le journal de la Démocratie Chrétienne. Il tient presque les mêmes propos que les journaux marxistes. Bizarre.

Il poursuivit sa lecture : « De toute évidence, la chronique théâtrale du « Popolo » a fini dans les mains de quelqu'un du genre de De Ponti. Oui, c'est sûrement ça. » (Ah, ces paroles amères des deux exilés russes à propos de la presse catholique achetée !) « Qui sait, pour se démarquer de moi, ce qu'elle aura dit sur mon compte, hier soir au théâtre, cette petite putain qui fait tout pour complaire aux rouges. » Il regarda au bas de l'article : « Ce n'est pas signé. Qui cela peut-il être ? De toute façon, un tel article c'est un mauvais signe. »

– Si ça se trouve, le journal catholique tient le même discours ? demanda Alma. Lequel est-ce, je ne l'ai pas encore vu.

– Non, celui-là grâce à Dieu est favorable : tiens, le voici : « Il Quotidiano ». Malheureusement, son tirage est limité. L'écrivain demeura quelques instants pensif : il se souvenait de sa confiance au temps de la grande victoire électorale de 48, quatorze ans plus tôt, de ses rêves relatifs à un prochain grand développement de la presse catholique ! Quelle désillusion ! Sa femme l'observait, inquiète. « Tiens, lis-le Alma, il cite Apollonio et... enfin il parle bien. Même s'il ne prend pas du tout position parce que... Attends, redonne-le-moi un moment » Il chercha le passage et lut : « *le soir de la première a été perturbé par des propos accidentels* – il fait allusion

aux petites plaisanteries de Pavi Austeri, sauf que ce n'était pas accidentel – « *perturbé par des propos accidentels, qui ont empêché les critiques de se faire une idée juste* » ; tu comprends ? Il est favorable et il me semble même avisé, mais il s'abstient tout de même de se prononcer. »

– Heureusement que « l'Osservatore Romano »...

– Oui, par chance. Celui-là ne prend pas de gants. Tu l'as lu ? C'est un long article – pas comme celui des journaux de parti – et sérieux, raisonné : un article bien fait, très favorable.

La presse indépendante était elle aussi de son côté, à l'exception de l'un des quotidiens à grand tirage de la capitale, dont le chroniqueur, après avoir fait l'éloge de Ferri et de Pavi Austeri, s'en prenait étrangement au manque de modestie de l'auteur. Michele, toujours arrêté sous les chênes verts de la route – relut les lignes qui le concernaient sans parvenir à se les expliquer. « Quand on pense », dit-il à sa femme, « que ce type est un ami de Ferri, et qu'il était l'un des rares à assister à la répétition générale. Qu'est-ce qui lui a pris ? J'aimerais bien le savoir. Bref », dit-il tout à coup en mettant les journaux sous son bras, « n'oublions pas que nous n'avons pas encore pris le petit déjeuner. Viens, retournons à l'hôtel. »

– Que de gens méchants il y a par le monde, dit Alma à voix basse en glissant son bras sous celui de son mari.

Michele lui sourit : « Ma chérie, tu sais que j'ai vu pire. Du moins, ici, on ne nous tire pas dans la nuque, en tout cas pour le moment, et on ne nous fait pas mourir de faim. Rends-toi compte que personne ce matin ne nous empêchera de déjeuner. Il ne faut pas que tu trouves que c'est peu de chose. Par rapport à tant d'autres, nous sommes privilégiés, très privilégiés, je t'assure. » Il plissa le front : « Pense à ceux qui, en ce moment, se débattent entre leurs mains, sans espoir de salut, tenaillés par l'angoisse parce qu'ils se savent condamnés à mort : tous ces pauvres paysans chinois petits propriétaires, par exemple – qui ne possèdent parfois qu'un lopin de terre – et qu'ils font systématiquement mourir. »

12

Ce même jour, les Riva quittèrent Rome pour retourner en Lombardie. Alma partit avec eux, rappelée à ses devoirs d'enseignante. Michele, par contre, resta encore quelques jours dans la capitale pour assister aux autres représentations de sa pièce. Il voulait essayer de comprendre quelles transformations subissent les phrases quand elles passent du langage écrit au langage parlé.

Un soir, Lucio Ferri, intrigué, le rejoignit dans la salle et prit place à côté de lui : il finit par s'intéresser aux problèmes de l'autre que, pour sa part, il avait résolus depuis longtemps : « Pour ma part, le discours me vient en tête avec l'effet qu'il produira au théâtre. Bien sûr c'est une question d'expérience, de pratique. »

– Dis-moi un peu, lui demanda Michele durant l'entracte (ils étaient restés assis à leurs places), tu te l'expliques toi, l'indignation du chroniqueur de... ? Il nomma le quotidien le plus répandu de la capitale.

– Certes, lui répondit Ferri. Il est clair qu'il s'en est pris à toi parce que, tout au long des répétitions, tu n'as rien fait pour l'approcher et lui lécher les bottes, par exemple en lui vantant ton travail. Tout est là : ça l'a profondément vexé.

– Mais... je lui ai donné un exemplaire du texte. Que pouvais-je faire d'autre ? Ça m'aurait paru déplacé de faire plus.

– Et pourtant c'est comme ça que ça se passe. Sais-tu que je t'ai admiré pour cela ? Je le lui ai même dit à lui, je lui ai rappelé qu'en Amérique les auteurs se gardent bien de vanter leur œuvre avant la représentation et que, s'ils le faisaient, ils se disqualifieraient. Mais ici nous sommes en Italie, pas en Amérique. Il secoua la tête : « Écoute, puisque nous en sommes à ce point, j'ai quelque chose de pire à t'annoncer : je ne savais pas comment te le dire et... Tu sais, l'enregistrement pour la télévision ? » il s'interrompit.

– Oui ?

– Ils l'ont annulé. Après la rumeur des journaux de gauche je m'y attendais. En tout cas, ils m'en ont averti ce matin. C'est même le directeur en personne qui m'a appelé au téléphone : « Il n'en est absolument pas question », m'a-t-il dit. Il avait presque l'air de m'en vouloir de lui avoir fait courir un « si gros risque » ». Ferri eut un rire amer. « Quand on pense que si tu t'étais intéressé à des futilités plutôt qu'à une réalité qui bouleverse le sort de tout le monde, ils auraient fait passer ton travail à la télévision sans problème ! C'est déjà tout manigancé, tu le sais. »

Michele se contenta de hocher la tête. Au bout d'un instant il dit : « Je pense tout à coup à... comment s'appelle-t-il déjà ? Le directeur de « l'Unità », ce fasciste converti au communisme. Tu as vu comment la télévision s'est comportée avec lui ? Non seulement ils ont parlé et reparlé du livre où il raconte son édifiante conversion, mais ils en ont fait une adaptation. Ils l'ont retransmise en deux épisodes, tu t'en souviens ? Il y a cinq ou six mois. »

– Tu penses si je m'en souviens ! répondit Ferri.

– En tout cas, les écrivains russes prisonniers dans les *lager* et dans les asiles psychiatriques pour criminels n'ont même pas la télévision à leur disposition : ce n'est pas pour autant qu'ils pleurnichent. Je ne vais donc pas me mettre à pleurnicher.

Ferri le regarda avec intérêt : il était évident que Michele n'envisageait pas un seul instant de s'adapter à la situation, de se plier au moindre compromis.

– Tu n'as donc pas besoin de cela pour vivre ? lui demanda-t-il.

– Non, grâce à Dieu. J'enseigne dans un lycée, et cela me suffit pour mon pain quotidien. Quant à ma femme, elle n'a pas besoin de moi pour vivre, parce qu'elle enseigne elle aussi ; donc.

– Ah, c'est comme ça que tu vois les choses !

– Oui, répondit tranquillement Michele.

A la fin du spectacle Ferri lui dit : « Écoute, demain j'ai quelques heures de libres : j'aimerais les passer à bavarder avec toi. »

– Moi aussi, répondit Michele.

Ils passèrent une bonne partie de la matinée suivante à converser, d'abord dans le bureau de Ferri, puis en se promenant dans les rues de Rome. Le régisseur fut absolument sincère avec Michele, répondit à toutes ses questions, même les plus indiscrètes, sur le milieu théâtral (« tu connais cette boutade : "Homosexuel depuis un an seulement et déjà metteur en scène ?") et sur le monde de la télévision, tous fondés sur le compromis ».

– Tu es écœuré par le milieu romain n'est-ce pas ? demanda-t-il tout à coup à l'écrivain lombard.

Michele fit signe que non : « Ce qui m'intéresse plutôt, c'est de comprendre la façon dont la corruption originelle se fait sentir ici aussi, au cœur de la nation. »

D'être avec lui, l'autre avait l'impression de respirer un air singulièrement oxygéné : un air de montagne pensait-il. Il se demanda s'il pourrait tirer de cet individu si fidèle à lui-même un personnage pour le nouveau drame auquel il se préparait à mettre la main, et finit par se répondre que non : « Quoique vrai », se dit-il, « ce serait un personnage trop invraisemblable ».

Dans l'après-midi du même jour – qui était le dernier qu'il passait à Rome – Michele retrouva les deux réfugiés russes dans les très modestes locaux où ils préparaient leur revue. Il finit par décider avec eux de faire traduire la tragédie en russe, s'engageant à renoncer à toute rétribution. Et comme il se rendit compte que le coût de la publication aurait malgré tout constitué pour les deux hommes un notable poids, il s'offrit d'y participer. « Je fais des voyages à l'étranger tous les deux ans pour connaître le monde », se dit-il, « eh bien les quelques sous que j'ai mis de côté pour aller aux États-Unis, je les dépenserai plutôt dans cette entreprise. De toute façon l'Amérique ne s'échappera pas, elle sera toujours là. »

Ainsi fit-il. Au bout d'un an, la pièce – traduite en russe par le réfugié blond et dégarni qui ressemblait vaguement au lieutenant Laritsev de Arbousov – fut mise en vente dans les milieux de la diaspora russe, tant en Europe qu'en Amérique, et même envoyée par la poste en Union soviétique à raison de quelques exemplaires à chaque fois, semaine après semaine et toujours avec un emballage différent. En Italie, plusieurs exemplaires furent placés dans les chambres d'hôtel des intellectuels russes qui venaient en « visite organisée », et la rumeur se diffusa si bien parmi eux que beaucoup demandèrent secrètement le petit volume aux interprètes ou aux portiers d'hôtels. C'est ainsi que Michele – tout à fait à son insu – participa d'une certaine façon au phénomène qui devait ensuite prendre le nom de *samizdat*. Peu de temps après, certains intellectuels polonais, eux aussi exilés, demandèrent à leur tour à entrer en contact avec lui et Michele,

aux mêmes conditions, combina une traduction. Laquelle, comme la traduction russe, fut très vite épuisée.

Entre temps à Rome, le Concile Vatican Deux était sur le point de commencer. À cette époque-là, l'Église – grâce surtout à l'action des pontifes passés – ressemblait à une cité parfaitement défendue et en ordre ; mais c'était précisément à cause de cela que sa voix et son enseignement ne parvenaient pas à ceux qui avaient précédemment déserté ses murs. Aux fins louables de ne pas se couper davantage de ces gens-là et même, si possible, de rétablir le dialogue avec eux, les actuels pasteurs paraissaient avoir l'intention de tenir (dans les limites du possible, et parfois au-delà de ces limites) le même discours qu'eux ; discours qui, naturellement, finissait par n'être plus celui de Michele, ni d'aucun de ceux qui étaient restés fidèles à l'Église au cours des siècles.

SIXIÈME PARTIE

1

Le temps continua à passer, ce temps qu'on ne peut arrêter, qu'une partie des êtres humains fait croître (« ah, ce temps qui ne passe pas ! »), qu'une autre fait diminuer (« tout de même, comme les jours et les années passent vite... »), mais qui les mène tous, également et inéluctablement, vers la conclusion mystérieuse.

– Après la mort... Que deviendrons-nous réellement ? Parfois je me demande comment est fait l'au-delà, disait Gerardo à son fils, le père Rodolfo, qui venait d'arriver d'Afrique pour une période de repos à Nomana.

On était en août 1968, Gerardo approchait des quatre-vingts ans. Il avait beaucoup maigri et ses vêtements – bien que Giulia, devenue elle aussi une petite vieille, s'occupât de temps en temps de les lui faire rétrécir, et que lui-même ne manquât pas de s'en faire confectionner de nouveaux – étaient désormais tous trop grands pour lui. Il avait perdu beaucoup de dents et sa bouche, surtout quand il riait, était assez désagréable à voir ; en outre, il devenait sourd. Toutefois il n'avait pas complètement arrêté de travailler : « J'ai besoin d'entendre battre les métiers », aimait-il à dire (ses affirmations, autrefois prises au sérieux par tout le monde, paraissaient maintenant parfois puériles – même lorsqu'elles ne l'étaient pas – et il se trouvait souvent quelqu'un pour en sourire). En plus d'une circonstance il s'était récemment trouvé en désaccord avec son fils Ambrogio sur d'importantes décisions à prendre à propos du travail : en général à tort, et il l'avait ensuite reconnu. A la suite de cela, après avoir bien pesé le pour et le contre et sans que personne le lui ait demandé, il avait délégué intégralement la direction de l'entreprise à Ambrogio, ne gardant pour lui-même qu'un petit local isolé, où il avait fait installer son vieux bureau et un téléphone. De là, il pouvait profiter à loisir du bruit des métiers qui lui parvenait même moins atténué que dans le bureau principal ; et de là, en toute indépendance, il avait entrepris d'acheter et de vendre, pour son propre compte, des filés et des tissus en quantité modeste, comme au tout début de son activité. « Ainsi, je ne reste pas oisif », disait-il aux quelques représentants de commerce qui venaient lui rendre visite (en général des hommes âgés avec lesquels il avait commercé des années durant, mais aussi quelques nouveaux venus inexpérimentés que son nom impressionnait encore.) De toute façon, pour combler son oisiveté, ses deux fils missionnaires auraient suffi, le père Rodolfo justement – qui en ce moment marchait à ses côtés – et le docteur Pino

dont il s'était fait de plus en plus un devoir de soutenir les initiatives par l'envoi systématique de matériel, recueilli à cette fin dans des centres spécialisés : avant tout, bien sûr, des médicaments, mais aussi du matériel en tous genres – sanitaire, hydraulique, agricole, scolaire – ainsi que des machines, des vivres, des vêtements. Plus d'une fois il avait réussi à se servir, pour envoyer tout cela en Afrique, d'avions de transport de l'armée de l'air militaire (qui était alors tenue, par règlement, d'effectuer chaque année des vols de reconnaissance dans des « zones particulièrement nécessiteuses »). En fréquentant ainsi à la fois des missionnaires et des militaires, le vieil industriel avait avec surprise découvert l'affinité existante entre ces deux types humains ; il n'était naturellement pas en mesure de distinguer tout ce qu'ils avaient en commun, mais il percevait bien leur égale disponibilité à se dépenser et leur facilité à se contenter, avec les comportements, étrangement semblables, que cela entraînait.

Pour l'heure, Gerardo était donc en train de parler de l'au-delà avec son fils. Ils se promenaient sur le chemin du potager qui conduisait au balcon et à l'if « au vent du nord » d'où, autrefois, chantaient les rossignols (à présent, depuis que les incessants sifflements de la vitrerie les avaient chassés, il y avait des années que, à Nomana, on n'en entendait plus chanter un seul). En revanche, au bord du chemin, se trouvait toujours la haie de charmes le long de laquelle Manno s'était querellé avec le rossignol durant sa dernière permission, avant de repartir pour toujours. De l'autre côté poussait la même camomille spontanée qu'alors, cette camomille à la bonne odeur de brindilles séchées. Comme il faisait jour et que l'air était chargé d'autres bruits, les sifflements de la vitrerie leur parvenaient atténués.

– Si l'on pouvait savoir comment est fait l'au-delà, disait Gerardo. Quand j'étais jeune je pensais en avoir une idée, mais maintenant...

– Il n'est pas facile de s'en faire une idée, reconnut son fils, qui éprouvait un secret sentiment de peine pour le délabrement paternel. (« C'est forcé qu'il pense à la mort », se disait-il, « qui sait combien de ses insuffisances la lui rappellent chaque jour, pauvre papa ».) « Pourquoi », lui demanda-t-il, « voudrais-tu tellement avoir une idée exacte de l'au-delà ? »

– Eh bien... parce que..., murmura Gerardo.

– Nous autres hommes, ne pouvons pas nous représenter une réalité qui n'est faite que d'esprit, dit le prêtre. Je crois que sur ce point il n'y a vraiment rien à faire.

– Mais pourquoi, je me le demande parfois, personne n'est-il jamais revenu pour rapporter comment cela se passe de l'autre côté ?

– Quelqu'un est revenu, lui fit remarquer le prêtre. Lazare, qui a été ressuscité par Notre Seigneur. Comme il avait parlé d'une voix normale, le vieux entrouvrit sa bouche aux vilaines dents et inclina la tête vers lui en tendant l'oreille. « C'est vrai qu'il est un peu sourd », pensa père Rodolfo, « j'ai tendance à l'oublier ». Lazare, celui de l'Évangile, répéta-t-il d'une voix plus forte, lui, sans aucun doute, a rapporté les choses qu'il avait vues là-bas parce que, après sa sortie du sépulcre, si tu t'en souviens, il ne s'est

pas replié sur lui-même mais, au contraire, il a offert au Seigneur et aux apôtres un dîner chez lui.

– Et l'Évangile ne dit pas ce qu'il a rapporté ?

– Non. C'est la preuve que cela coïncidait avec tout ce que le Seigneur enseignait jour après jour. C'est évident, du reste.

– Mais qu'enseignait précisément le Seigneur ?

– La même chose que ce que l'Église nous enseigne aujourd'hui : en substance, que celui qui se sauvera jouira pour l'éternité de la vision béatifique de Dieu.

– Oui bien sûr. Mais de quoi s'agit-il exactement ? La vision... Nous ne pouvons pas nous l'imaginer dis-tu. Le vieux demeura pensif. « De toute façon ce que je voudrais surtout savoir, c'est si là-bas nous nous soucierons encore vraiment des personnes que nous avons aimées sur cette terre, et si nous serons encore en leur compagnie. »

– Je le crois vraiment. Pense à la position privilégiée – au-dessus des anges et des saints – où Jésus a voulu poser sa mère terrestre... Du reste l'amour humain est objectivement un bien : et comme en Dieu il y a tout bien, nous le retrouverons là-bas. De toute façon, papa, dis-toi bien que de l'autre côté nous ne trouverons pas une réalité, comment dire, inférieure à celle-ci, mais bien le contraire. Nous trouverons un bonheur durable, celui que tout le monde cherche toujours ici sur terre, parce que c'est précisément pour ça que nous sommes faits.

– Oui, murmura Gerardo, oui. Il réfléchissait, utilisant ce cerveau qui bientôt se dissoudrait, comme c'est le destin de tout organe de chair. « Mais... »

– Mais, papa ?

– Les choses de là-bas n'auront presque plus de rapport avec celles de cette vie : elles seront forcément différentes, très différentes.

– Sans aucun doute. Son fils le considéra avec compassion : Papa, moi aussi je pense que les choses d'ici-bas ont leur validité. Je repense à saint François et au rocher de la Verna : lui, saint François, avait plus que quiconque le sens des choses terrestres ; l'air, l'eau, le feu, les fleurs, l'herbe... pense au Cantique des créatures. De plus, contrairement à nous, il connaissait aussi le monde de l'au-delà, parce qu'il avait été en extase plusieurs fois ; en somme, il pouvait en quelque sorte faire la comparaison. Eh bien, au moment de quitter la Verna pour aller mourir à Assise (il savait qu'il allait y mourir et il le disait, parce que Dieu le lui avait révélé), bien qu'impatient de rejoindre le ciel, il s'est mis à pleurer quand il a salué cette pierre qui lui était chère, parce qu'il avait tant de fois prié et médité à son ombre. Tu vois : même les choses d'ici-bas comptent. Et Lazare, pour en revenir à lui... était loin, même après avoir expérimenté l'au-delà, de considérer comme zéro tout ce qui est et se fait sur la terre ; c'est si vrai qu'il s'est donné beaucoup de mal pour offrir ce dîner au Seigneur : un dîner préparé avec soin, comme nous-mêmes le ferions dans nos maisons.

– Oui, dit le vieil industriel, hochant la tête à plusieurs reprises, oui. Tout de même, les choses de l'au-delà, moi... eh bien, elles ne m'attirent pas spécialement. Un endroit où se trouvent des milliards et des milliards d'âmes, que dis-je, des milliards de personnes, après la résurrection des corps ! Qui sait combien de milliards, tu te rends compte ? Sans compter les anges, qui sont eux aussi une infinité... Comment un endroit comme celui-là pourrait-il attirer ? Je me demande même s'il est possible que quelqu'un s'y trouve à son aise...

– Tu sais, autrefois à cet égard on aurait manqué de références, mais pas aujourd'hui. Bien sûr, je le répète, nous ne pouvons pas nous représenter l'au-delà. Mais qu'il ait été possible au Créateur de créer un paradis... adéquat – père Rodolfo sourit – tout ce qui est créé de matériel nous le prouve d'avance. Papa, je ne suis pas un scientifique, mais j'ai lu dans les vulgarisations que, dans notre seule galaxie, il y a plus ou moins cent milliards d'étoiles, et que, dans l'univers jusqu'ici exploré avec les moyens modernes, il y a plus ou moins cent milliards de galaxies : ce qui signifie – d'après ce que les scientifiques ont découvert jusqu'à présent – cent milliards par cent milliards d'étoiles, c'est-à-dire de soleils... Quel nombre cela fait-il ? Bref, quelqu'un qui a pu créer un tel nombre de soleils, ne peut certainement pas avoir de difficulté à créer un endroit où sont magnifiquement à leur aise autant de milliards de personnes et d'anges que tu veux.

– C'est vrai, tu as raison.

Pour éloigner son père de la pensée de la mort, le missionnaire essaya de changer un peu le cours de la conversation : « Nous ne savons pas s'il existe – comme certains le supposent – d'autres astres habités ; mais s'il n'y en a pas, eh bien il me semble que cette immense extension de l'univers ne doit pas être non plus sans but, ne serait-ce que parce qu'elle sert à nous donner, à nous les hommes, l'idée de la puissance du Créateur. »

– A nous les hommes ? Tu veux dire que nous sommes si importants ?.. murmura Gerardo.

– Nous savons par révélation que nous sommes faits à l'image et à la ressemblance de Dieu : et nous voyons bien qu'il y a un abîme entre l'homme et toutes les autres créatures. Pense un peu : nous sommes les seuls êtres capables de sortir de l'astre où nous sommes nés, avec la seule matière (la boue dont parle la Bible) d'où Dieu nous a tirés. Tu sais que pour Noël les Américains ont prévu d'arriver à tourner autour de la lune.

Gerardo acquiesça : il regardait son fils de son vieux regard bleu délavé et un peu éteint. Sans doute ne devrait-il pas attendre beaucoup – pensa ce dernier avec un pincement au cœur – pour s'assurer par lui-même des choses de l'au-delà.

2

Noemi sortit de la maison (elle avait maintenant plus de soixante-dix ans, était devenue grosse et un peu boiteuse, ses cheveux grisonnaient et il

lui manquait plusieurs dents ; malgré cela elle était toujours très active. Elle disposait d'un compte en banque de quelques millions et, aux « Dragons », d'une pièce bien arrangée, avec lit et coin cuisine, au-dessus de l'appartement des concierges. Elle n'y allait que le dimanche pour ranger : « Cette pièce me sera utile quand je serai vieille », affirmait-elle). En ce moment, la main en visière au-dessus des yeux, elle scrutait dans plusieurs directions : découvrant enfin les deux hommes qui se promenaient dans le potager, elle les appela d'une voix forte comme elle le faisait autrefois avec les enfants : « Monsieur Gerardo, père Rodolfo, c'est prêt... »

– Nous arrivons tout de suite, lui cria avec sollicitude le religieux, pour éviter qu'elle ne renouvelle son appel – comme elle devait immanquablement le faire autrefois avec les enfants. Et, faisant demi-tour, il se dirigea sans attendre avec Gerardo vers la maison.

Dans la salle à manger – toujours la même, toujours tenue bien en ordre, sans changement notable – se trouvaient déjà Giulia et Ambrogio, ce dernier à peine rentré de l'usine (sa femme et ses enfants étaient à la mer : c'est pourquoi, et encore plus volontiers depuis que son frère Rodolfo était arrivé, il prenait ses repas dans la maison paternelle).

Giulia était en train de faire du rangement dans l'un des tiroirs du buffet : depuis quelque temps, ranger était devenue chez elle une sorte de manie, comme si elle éprouvait le besoin de mettre chaque chose à sa place avant de partir pour toujours. Au cours des dernières années, elle avait ainsi déplacé plusieurs fois les lettres, les livres, les cahiers, les accessoires scolaires de ses enfants, et les leur avait restitués par bribes, de loin en loin, disant à l'un ou à l'autre : « Ce sont tes affaires : plus tard, ça pourra peut-être t'intéresser, emporte-les. » Année après année, pour Noël, elle avait, toujours maternelle, distribué à ses filles et à ses brus la plupart de ses bijoux, ses bibelots de valeur, et jusqu'aux plats et vases d'argent et de cristal de la maison (certains n'étaient jamais utilisés mais, pour d'autres, comme on avait l'habitude de les voir dans un endroit donné, il y avait eu des protestations ; mais elle : « Pourquoi attendre que je meure ? Prenez-les, allons, profitez-en maintenant, tant que vous êtes jeunes »). Au physique, ces temps derniers, elle avait comme rapetissé et devenait de plus en plus bossue : « mais c'est toujours elle, c'est toujours maman », pensa père Rodolfo en la voyant. Et, instinctivement, il remercia Dieu de la lui conserver encore.

Après s'être lavé les mains (dans un cabinet de toilette neuf, construit à la place de l'ancien débarras), les hommes gagnèrent leur place autour de la table. Comme Giulia continuait à fourrager dans le tiroir du buffet, son mari l'apostropha gentiment : « Autrefois c'était moi qui ne me mettais jamais à table à l'heure, mais à présent ! »

– J'arrive, j'arrive, s'écria Giulia, commencez à manger, j'en ai pour une minute.

– Non maman, tant que tu n'es pas là, je ne bénis pas le repas, dit Rodolfo.

La petite vieille ferma alors – mais pas tout à fait – le tiroir autour duquel elle s'affairait, et se dépêcha de passer à table où elle prit dévotement part à la prière commune ; puis, tandis que les autres s'asseyaient, elle sortit en hâte de la pièce : « Je vais me laver les mains et je viens tout de suite ».

– Décidément, commenta Ambrogio, maman ne tient pas en place. Et à Rodolfo : « Tu la vois faire ? »

Rodolfo hocha la tête : « Je l'avais déjà remarqué » murmura-t-il.

– Francesca fait son possible pour lui tenir compagnie, dit Gerardo qui, pour entendre ce que disait son fils, avait un peu tendu le cou vers lui. Elle vient tout exprès de Visate chaque jour. Et pourtant, à Visate, ils ont maintenant aussi leurs problèmes, les pauvres. »

= J'en ai entendu parler, fit père Rodolfo.

– Les Marsavi sont dans une situation à peu près équivalente à la nôtre au temps de Brusasca et de cette exportation en France, précisa Ambrogio. Ils suent sang et eau pour faire face, jour après jour, et pour eux il s'agit de chiffres encore plus gros que ce n'était le cas pour nous. Pauvre Andrea, toujours par monts et par vaux pour combattre les banques.

– Et pourtant, fit observer Rodolfo, dans ce nouveau secteur pharmaceutique qu'ils ont créé, ils produisent des choses vraiment efficaces ; leur préparation contre la lèpre est radicale, nous l'utilisons depuis quelques années et ils ne nous ont jamais fait payer, vous le savez : ils suffit que nous leur écrivions et ils nous l'envoient tout de suite. Ce sont vraiment de braves gens !

Gerardo acquiesça, pensif : « Mais ce curé, quelle honte ! » dit-il.

– Le curé ? demanda père Rodolfo, étonné, que veux-tu dire ?

– L'actuel curé de Visate, lui expliqua Ambrogio à la place de son père. C'est l'un de ces prêtres nouveau style qui... enfin, c'est lui qui est à l'origine des ennuis les plus sérieux qu'aient connus les Marsavi : figure-toi qu'il est allé jusqu'à dire, dans un sermon, que s'ils ne sont pas payés comme il faut, les ouvriers ont le droit de voler, parce qu'alors ce n'est plus un vol. Mais qui décide s'ils sont payés ou non comme il faut ? Ce que je constate c'est qu'aujourd'hui ils ont tous une automobile, que beaucoup ont même un appartement et un tas d'autres choses.

– Et eux, les ouvriers, comment réagissent-ils ?

– Les plus âgés sont toujours à leur place, ils continuent comme avant ; mais un grand nombre de jeunes sont un vrai désastre, dit Ambrogio. Ils ne volent pas, mais parfois ils se livrent à des déprédations. Il faut dire que même les Acli et la Cisl (tu sais bien comme ils comptent, ici en Brianza) tiennent plus ou moins les discours balourds du curé. Il secoua la tête : « Je ne comprends vraiment pas ce qui a pris à nos syndicalistes : après le Concile, alors qu'ils étaient libres de choisir leur voie, ils n'ont rien su faire de mieux qu'emboîter le pas aux rouges, sans crainte de se contredire et de démentir de façon éclatante ce qu'ils avaient dit et fait auparavant. Avoir affaire à eux, à ceux de la Cisl je veux dire, est devenu pire pour nous,

aujourd'hui, que d'avoir affaire aux rouges ; j'en fais moi-même l'expérience ces temps-ci avec les tractations qui ont commencé pour le nouveau contrat de travail. Alors, figure-toi les Marsavi... »

– Sais-tu que, à Visate, dit Gerardo, certains gamins en sont venus à frapper deux vieux ouvriers qui les avaient réprimandés pour des vandalismes qu'ils avaient commis ?

– Mais qu'est-ce que vous fabriquez donc ici en Italie ? s'exclama père Rodolfo. Il voyait tout de son point de vue personnel : les Italiens, et les Européens en général – tous, même les ouvriers – lui paraissaient extraordinairement riches ; et ils l'étaient, comparés aux indigènes parmi lesquels il vivait. Ces incidents qu'on lui rapportait – tout comme d'ailleurs les grands récents tapages étudiants dont la nouvelle lui était parvenue là-bas en mission – lui semblaient donc, d'une certaine façon, des futilités, des caprices de riches.

Avant que les autres aient pu répondre, Giulia – qui, après s'être lavé les mains, avait trouvé le moyen de traîner encore un peu – revint dans la pièce. Les hommes changèrent alors de conversation (la mère était devenue plutôt craintive) : Ambrogio se mit à parler des Américains, lesquels, comme la télévision l'avait rappelé la veille au soir, projetaient d'envoyer dans l'année un astronef avec trois hommes à bord pour tourner autour de la lune : « Il y a un moment qu'ils en parlent et, du reste, vous avez vu, leurs vaisseaux vides y sont déjà allés trois fois sans problèmes ; il y a fort à parier que les hommes aussi s'en tireront avec les honneurs. »

– Mais, est-ce que c'est vrai ce qu'on raconte, qu'ils arriveront même à débarquer sur la lune ? demanda Gerardo. Ça me paraît une chose tellement impossible !

– Et pourtant tu verras papa, répliqua Rodolfo, avant l'année prochaine, ou au maximum dans deux ans, ils y arriveront, précisément comme c'est dans leur programme.

– C'est vrai qu'à bien y penser, ça paraît une chose incroyable, dit à son tour Ambrogio. Aller sur la lune !

La mère écoutait sans parler, abasourdie.

– Ce sera véritablement une grande victoire de l'homme, dit le moine ; j'en parlais au jardin avec papa : une extraordinaire démonstration de la supériorité de l'homme sur les autres créatures.

– Oui, fit Gerardo. Et pourtant tu vois comment se comportent certains commentateurs de télévision ? On dirait que ça le rend fou : de temps en temps ils ressortent le prix que ça coûte.

– Sans compter que nous autres, Italiens, ne dépensons pas un sou, fit remarquer Ambrogio.

Ils ne pouvaient imaginer alors que cet esprit mesquin de dénigrement se développerait dans le monde entier et finirait – quelques années après la grande aventure – par la recouvrir d'une sorte de voile d'aversion, puis de silence. Ainsi les hommes trouveraient-ils encore le moyen de gâter une

entreprise de la taille de celle-là... Toutefois, il n'en resterait pas moins qu'ils l'auraient aussi accomplie.

3

A la fin du repas, après avoir pris son café à la hâte, Ambrogio se dirigea seul vers l'usine, parce que Gerardo entendait passer la journée entière en compagnie de son fils arrivé d'Afrique.

Dans le dernier tronçon de la route, la rumeur des métiers à tisser vint à sa rencontre : désormais ils étaient tous automatiques, non seulement plus rapides que ceux d'autrefois, mais aussi capables de changer tout seuls les navettes au fur et à mesure qu'elles s'épuisaient (Marietta « des navettes » – aux manières extravagantes, aux cheveux hérissés et aux yeux noirs d'agneau – était morte, et les vieilles canetières dont s'occupaient autrefois ses petites débutantes, n'existaient plus). Ils étaient aussi capables, ces métiers neufs, de s'arrêter tout seuls dès qu'un fil de la trame cassait ; ce n'était plus deux ou trois que surveillait chaque ouvrière (comme autrefois du temps de Giustina) mais huit ou dix, et même davantage. Les murs de l'usine étaient toujours les mêmes, simplement repeints, et les volets neufs étaient maintenant en aluminium. Pour loger les bureaux on avait construit un petit pavillon à côté de l'entrée, sur l'emplacement d'un entrepôt démoli : autour du pavillon poussaient des petits touffes de tilleul encore graciles, qui contrastaient avec les vieux tilleuls taillés ras des autres cours.

Ambrogio entra dans son bureau du rez-de-chaussée et s'assit à sa table, la seule du local. Devant lui, la grande fenêtre était ouverte et laissait entrer la pressante rumeur des métiers et la chaleur du mois d'août. Il avait encore une demi-heure avant la rencontre « informelle » (« informelle : quel langage de bureaucrates ! ») qui lui avait été demandée par le conseil de l'usine, et il entendait s'y préparer. Sur sa table, à côté d'autres documents, était disposé un graphique avec les coordonnées relatives à la main d'œuvre : trois lignes brisées qui divergeaient de plus en plus. Le nombre des employés (à peine supérieur à deux cents) n'avait presque pas varié depuis des années ; celui des effectifs présents (une ligne courbée vers le bas) était depuis quelques années en diminution à cause de ce nouveau phénomène d'absentéisme qu'on commençait à ressentir aussi à Nomana ; la troisième ligne, relative au coût de la main d'œuvre, se cabrait carrément à travers toute la feuille. C'était surtout cela qui inquiétait Ambrogio : non qu'il ait eu besoin du graphique pour en être informé, car cette donnée du problème le hantait plutôt ; mais le fait, ainsi projeté, paraissait encore plus menaçant.

Il devait se résoudre à éliminer certaines des activités désormais en perte de vitesse (les fiches disposées sur sa table les lui indiquaient), parce que Dieu seul savait à quoi l'on pouvait s'attendre avec le nouveau contrat de travail. Depuis que les socialistes étaient entrés au gouvernement, les syndicats avaient réussi à faire promulguer des lois punitives contre l'industrie,

rendant la vie de plus en plus difficile aux entrepreneurs, souvent sans avantage aucun pour les ouvriers. Tout avait commencé après la décision des chefs soviétiques (une gifle terrible pour les syndicalistes) de faire construire aux entrepreneurs italiens la grande usine d'automobiles de la Russie, à Togliattigrad sur la Volga. Pour tout arranger, au cours de cette année 1968, les chahuts estudiantins s'en étaient mêlé. A en croire son beau-frère Michele, toujours spécialiste de communisme, la vague était partie de la Chine : les étudiants occidentaux (appelés sans relâche par leurs maîtres en modernité – il ne faut pas l'oublier – à la révolution et aux changements) avaient tout à coup été éblouis par ce qui se passait en Chine. Ils avaient vraiment cru que les étudiants chinois engagés dans la soi-disant « révolution culturelle » (en réalité mis en troupe et agités comme marionnettes par la faction la plus féroce du parti communiste chinois) étaient en train de transformer leur pays par « le pouvoir de l'imagination » et ils s'étaient jetés à corps perdu sur la même voie. Dans les différents pays occidentaux, les grandes cohortes estudiantines étaient en train de produire des conséquences diverses (particulièrement graves aux U.S.A.). En Italie elles rendaient en fait chaque jour la classe politique plus démissionnaire par rapport aux événements de rue. Le vide du pouvoir qui se produisait n'était pourtant pas occupé par les étudiants, incapables de faire autre chose que du chahut, mais par les syndicats, qui continuaient à avoir un certain pouvoir sur la rue. Après quoi – conformément à leur nature – les syndicats traduisaient leur pouvoir croissant par des demandes d'augmentations salariales et de dépenses sociales de plus en plus inconsidérées. Quant aux rares hommes de culture qui s'efforçaient – comme son beau-frère Michele dans le quotidien catholique milanais – de faire connaître ce qui était réellement en train de se passer en Chine, et qui dénonçaient le grand aveuglement collectif, ils n'étaient pas du tout pris en considération, pas même pour être raillés...

« Nous en sommes à un tel point », pensa Ambrogio, « que même celui qui vient à connaître ces choses, ne parvient pas à comprendre qu'il doit s'en inquiéter... » L'industriel fit de la tête des signes répétés de dénégation : il avait parfois la paradoxale impression que les seuls individus encore dotés, en Italie, du sens de la responsabilité, en somme les seuls individus majeurs, étaient les entrepreneurs. « Ça donne presque envie de laisser les autres se débrouiller, de les laisser s'avancer jusqu'à ce qu'ils se cognent au mur... Fortunato a bien fait de planter là l'industrie ! » Mais avait-il vraiment bien fait ? Ambrogio n'avait pas encore fini de le penser qu'il en doutait déjà : « Eh non. Il faut pourtant qu'il y ait quelqu'un qui fasse front, parce que les choses ne pourront pas durer longtemps comme ça : les gens devront forcément revenir à la raison un jour... »

Mais assez avec tout cela, il lui fallait se concentrer sur son problème immédiat ; il reporta toute son attention sur ses fiches.

Au bout de quelques instants, le téléphone sonna. L'industriel souleva le récepteur d'un geste machinal : « Oui ? Allo. »

– Allo ? Allo ? C'est toi Ambrogio, oui ? Ici c'est Fanny.

– Ah, bonjour chérie, comment vas-tu ?

– Tu vois, dit Fanny, je ne me suis pas trompée en t'appelant au bureau plutôt qu'à la maison, et elle se mit à rire.

– Eh oui. Mais dis-moi, comment se fait-il que tu m'appelles à cette heure-ci ?

Fanny se trouvait à la mer sur le Gargano, avec ses deux fils et sa fille (Manno quinze ans, Filippo, dit Popi, quatorze ans et Orsetta onze ans). Ambrogio ces jours-là ressentait beaucoup le manque des deux garçons, surtout l'aîné, si « Riva », si ressemblant – par la simplicité de caractère et la bonne volonté – à lui-même et à son père Gerardo. « Dis-moi un peu, d'où me téléphones-tu ? De l'hôtel ? »

– Bien sûr Ambrogio. Il faudrait être fou furieux pour être à la plage ou en promenade avec ce soleil...

– Mm.

Ambrogio sourit. En fin de compte, cela lui faisait plaisir d'entendre sa femme et cette façon de parler qui lui rappelait les temps anciens. Il pensa que le lendemain, samedi, il la reverrait, et qu'il reverrait aussi ses enfants ; et, en ce moment, la perspective de deux jours d'interruption de travail lui était plutôt agréable. « Alors ? Pourquoi ce coup de fil ? Qu'y a-t-il de beau ? » Il s'attendait à ce que sa femme lui demandât de leur apporter quelque objet ou vêtement oublié à la maison.

Mais : « Je ne voudrais pas te contrarier », répondit au contraire Fanny. « Nous nous étions mis d'accord pour que tu sois ici avec nous dimanche et peut-être même dès demain après-midi... »

– En effet, dès demain après-midi, pas peut-être, dit Ambrogio, Pourquoi ? Il ne souriait plus.

– C'est-à-dire que... Pour ce qui est de demain, tu n'avais pas l'air sûr...

– C'est vrai. Mais ensuite j'ai pu me libérer.

– Eh bien alors, ça ne fait rien, peu importe, dit sa femme.

Ambrogio se la représentait, un air de contrariété sur son visage désormais sans beauté – avec ce front anguleux et ces dents un peu ressorties. Il sentit naître en lui un mélange de pitié et d'irritation. Mais cela ne dura qu'un instant : « Qu'y a-t-il, dis-moi », demanda-t-il d'une voix aussi détendue que possible. « Est-ce que par hasard vous avez un autre programme ? »

– Ce sont les enfants. Ils insistent pour aller aux îles Tremiti, tu comprends ?

– Et nous ne pourrions pas y aller tous ensemble dimanche ?

– Non. Les seules places – le seul coin disponible sur le bateau – sont pour le départ de demain, voilà l'ennui. Nous avons téléphoné au port, tu ne le croiras pas, mais pour le départ de dimanche il n'y a rien à faire : tout était complet.

– Ah, je comprends.

– De toute façon c'est sans importance, dit sa femme. C'est comme si je n'avais rien dit, laissons tomber.

– Non, fit Ambrogio, attends, pourquoi ? Les enfants y tiennent sûrement.

– Oui. Figure-toi que Manno s'est mis en tête de dénicher des tortues.

– Très bien. Je peux renvoyer ma venue à samedi prochain, voyons, laisse-moi consulter mon agenda... Oui, nous pouvons faire comme ça.

– Mais, si ça te déplaît de renvoyer...

– Pourquoi ? Peu importe. D'ailleurs en ce moment la fatigue du voyage – d'abord en avion, puis en voiture de location – aurait été considérable, et... Bref, faisons comme ça : je viendrai samedi prochain.

– Tu veux parler avec les enfants ?

– Oui. C'est-à-dire pas maintenant. J'attends d'un moment à l'autre le conseil de l'usine et je dois encore consulter des documents. Embrasse-les pour moi et bonne promenade, tâchez de vous amuser.

– Au revoir chéri. Ne m'en veuille pas. Mais il y avait du soulagement dans sa voix.

– De quoi ? Tu n'y penses pas ! Fais plutôt attention sur le bateau, surtout à Filippo.

– Oui, ciao. Porte-toi bien.

Où était passée – pensa Ambrogio en reposant le combiné – la Fanny A.Y.V. qu'il avait connue à l'Université, celle qui avait été son infirmière (comme elle était gracieuse alors...) et qu'il avait ensuite épousée ? Les yeux verts, bien sûr, elle les avait toujours, mais ils étaient devenus durs, et surtout lointains. « Pauvre Fanny. Je l'ai amenée dans un monde qui n'était pas le sien, qui ne lui convenait pas. » Au début, elle avait bien essayé de s'adapter, avec brio même, mais cette épreuve interminable, la crise de l'entreprise, était arrivée trop vite, « elle a fini par se dégoûter... » Certains jours, Ambrogio avait cru être sur le point de la perdre : une ou deux fois Fanny avait quitté la maison (Dieu, quels moments que ceux-là !) mais, par chance, elle s'était à chaque fois réfugiée dans sa famille et était revenue après quelques jours. Par la suite, le temps passant, ils avaient trouvé un *modus vivendi* : il avait fini par se plier sans dire un mot à ses croissantes manifestations de vanité (son exigence de toujours s'habiller chez des couturiers *à la page*[1], sa passion pour les parties de canasta, la fréquentation de ces réceptions *chic*, toutes choses auxquelles il était, par tempérament, réfractaire). Bref, il s'était satisfait de ce que, au moins, elle lui reste, avec une résignation fidèle. D'ailleurs, la présence des enfants y avait beaucoup contribué.

Mais assez avec tout cela : il lui fallait préparer son entrevue avec le conseil, bien clarifier les limites dans lesquelles il pourrait répondre à leurs inévitables questions. Il disposa mieux les fiches devant lui sur la table et, s'apercevant qu'il en manquait quelques-unes dont il aurait besoin, appuya sur un bouton pour appeler l'employée qui lui servait de secrétaire, une femme d'âge moyen en sarrau noir, qui entra promptement et alla les lui

[1] En français dans le texte (N.d.T.).

chercher sur les étagères. Elle les disposa devant lui sur la table et s'en alla, après lui avoir demandé s'il avait besoin d'autre chose : elle avait un air plein de sollicitude et s'inquiétait visiblement des nouveaux problèmes que cette visite imminente ne manquerait pas d'entraîner, et qui nuiraient fatalement à la bonne marche de l'entreprise. « En voilà une qui est restée fidèle », pensa Ambrogio avec un demi-sourire. Du dehors continuaient à entrer la chaleur estivale et le fracas des métiers... Quelle série ininterrompue de tracas que la vie ! Plus il en surmontait, plus il s'en présentait. Est-ce que cela valait vraiment la peine de continuer un tel jeu ? L'industriel recommença à se concentrer sur ses tableaux.

Le téléphone sonna de nouveau et, de nouveau, l'homme saisit machinalement le récepteur : « Oui ? Entreprise Riva », récita-t-il.

– Pourrais-je parler, s'il vous plaît, avec monsieur Ambrogio Riva ? demanda une voix un peu hésitante de femme. (Qui cela pouvait-il être ? Il lui semblait connaître cette voix...)

– C'est moi-même. Qui est à l'appareil ?

– C'est toi Ambrogio ? Vraiment ? s'exclama la voix tout à coup joyeuse. Quel effet ça me fait, si tu savais, de t'entendre à nouveau après tant de temps. C'est donc vraiment toi ?

– Oui, c'est bien moi.

– Devine qui te parle.

– Tu es Colomba, n'est-ce pas ? dit Ambrogio, du coup étrangement ému. Il n'avait plus revu Colomba depuis le jour de la soutenance de sa thèse, combien d'années auparavant ? « Colomba ! Quel plaisir de t'entendre. Comment vas-tu ? Comment ça va ? Tu as reçu ma carte de félicitations, n'est-ce pas ? »

– Oui, justement. Je l'ai reçue aujourd'hui, figure-toi, après trois semaines de retard. On me l'a fait suivre de Novare ici, à Alagna, où nous sommes en vacances. J'ai tout de suite pensé : « Cet incroyable Ambrogio qui, après tant d'années, m'envoie des vœux pour mon anniversaire ! » C'est la seconde fois que tu m'en envoies, n'est-ce pas ? L'an dernier aussi je les ai reçus : c'était aussi une carte.

– Oui, en effet.

– Eh bien, je me suis dit, cette fois il faut absolument que je lui téléphone. Et me voici.

– Tu as très bien fait.

– Si tu savais quel drôle d'effet ça me fait de t'entendre après tant de temps !

– A moi aussi, répondit Ambrogio. (Il disait vrai. Il ressentait une émotion intense, paradoxale, presque un émoi d'adolescent aux premières approches de l'amour.) Nous ne nous sommes pas revus depuis le jour de mon diplôme, tu te rappelles ? Donc depuis 47. Cela fait, voyons... cela fait vingt et un ans, tu te rends compte !

– C'est tout à fait ça, Ambrogio.

A cette époque il s'était imposé, par loyauté envers Fanny, de ne plus rencontrer Colomba ; fidèle à son caractère, il avait tenu parole et n'avait jamais dérogé.

– Quel type étrange tu es, dit Colomba. (Sa voix était toujours fraîche, jeune, ce qui la faisait supposer inchangée aussi quant au reste : « Mais certainement il n'en est rien », pensa Ambrogio.)

– Pourquoi ? Parce que je me suis manifesté après tant d'années ? Eh bien, parle-moi de toi. Comment vas-tu ? Que fais-tu de beau ? Et tes enfants ? Tu en as deux n'est-ce pas ? Ils doivent être grands maintenant.

– Eh oui. L'aînée est même fiancée. Les années passent, cher Ambrogio. Le garçon est encore jeune, il est au collège, figure-toi que... Colomba lui donna encore quelques menus renseignements. Vraiment, sa voix n'avait pas changé : Ambrogio croyait la voir devant lui, jeune fille, avec sa silhouette de liane, ses yeux gris-bleus et sa belle tête de statue grecque. « Finalement, me suis-je dit », conclut Colomba, « pourquoi ne nous déciderions-nous pas à nous rencontrer un jour ? »

– Certes ! dit-il, je te reverrais vraiment volontiers.

– Nous rentrons à Novare à la fin septembre. Tu pourrais venir nous trouver tout de suite après... Essaie de ne pas laisser passer trop d'autres mois, ou même d'autres années. L'adresse tu l'as.

– Oui, fit Ambrogio. Mais... Où as-tu dit que tu te trouves en ce moment ? A Alagna ?

– Oui, en Valsesia. J'ai une villa ici : une petite villa en bois, tu ne le croiras pas, mais qui est le fruit de mon travail. Je l'ai achetée après la mort de mon mari : l'été, pour les enfants c'est l'idéal.

– Bravo, la complimenta Ambrogio. En même temps il se demandait : « Pourquoi attendre ? Après tant d'années, mûris comme nous le sommes tous les deux... Il est vrai que d'entendre sa voix m'émeut, mais il serait ridicule d'imaginer que je puisse manquer de fidélité à ma femme, ne serait-ce qu'en pensée. » « Laisse-moi un peu calculer, Colombina », dit-il. Combien de temps me faudrait-il pour venir à Alagna ? Deux ou trois heures j'imagine ?

– Oui je crois. Nous, de Novare, il nous faut un peu plus de deux heures. Pourquoi ? Est-ce que tu serais en train de projeter de faire une balade par ici ?

– Eh bien, plus ou moins...

– Vraiment ? Mais quelle merveille, quelle chance !

– Demain tu es... vous êtes à la villa ? Ou avez-vous quelque promenade en perspective ?

– Non, nous sommes ici. Alors tu viens demain ?

– Si tu m'invites...

– Bien sûr. Dis donc, quel type décidé tu es ! Toujours le même, hein ? Eh bien, je t'attends demain. Prends garde, à présent tu ne peux plus te dédire. Elle paraissait surprise et en même temps un peu émue : « A quelle heure penses-tu arriver ? »

– Disons vers quatre heures. Ça te va ?

– Parfait. Mais sais-tu que j'ai du mal à y croire ? Écoute, je t'explique comment tu dois faire pour trouver notre villa : il y a une route qui sort de Alagna vers... Elle se mit à lui donner les indications.

L'employée-secrétaire frappa à la porte du bureau et l'entrouvrit ; Ambrogio, couvrant d'une main le récepteur, lui fit du menton un signe interrogateur.

– Le conseil de l'usine est là, annonça à mi-voix l'employée.

– Très bien, un instant seulement.

La femme se retira en refermant la porte.

Au bout d'un instant : « Alors à demain, et souviens-toi, je t'attends de pied ferme, tu dois tenir parole ». Colomba raccrocha.

Ambrogio demeura perplexe. « Que diable suis-je en train de mijoter ? Qu'est-ce que je cherche ? Voyons, est-ce que ce ne sont pas des représailles après le coup de fil de Fanny ? » Par la fenêtre, la chaleur et la rumeur pressante des métiers continuaient à entrer, inchangés. Au-delà d'une cloison on entendait, de loin en loin, crépiter une machine à écrire. « Ma vie toujours égale... », pensa Ambrogio, « ma vie est faite désormais ! » Il eut une sensation d'effroi, mais se reprit tout de suite avec énergie : « Eh bien ? Est-ce que tu ne l'as pas choisie cette vie ? Et du reste, que serais-tu capable de faire d'autre ? » Mais il n'avait pas le temps de réfléchir : derrière la porte se trouvaient les délégués du personnel ouvrier qui attendaient d'entrer. Il allongea la main vers la sonnette, l'éternelle urgence... « D'urgence en urgence : c'est toujours comme ça pour moi. Oui, et alors ?.. » Mais pourquoi toutes ces réflexions ? Il n'appuya pas sur la sonnette. De façon très inattendue, demain il reverrait Colomba, un événement pour le moins étonnant. Il secoua la tête, mais cette perspective lui donnait bel et bien de nouveau cette émotion de jeune garçon à un premier rendez-vous d'amour. « Allons, je suis en train de donner de l'importance à un fait qui ne peut pas en avoir. J'aurais d'ailleurs dû inscrire le nom de Colomba dans la liste pour les vœux, non pas il y a deux ans, mais il y a dix ou douze ans, voilà. » Non. Dix ans plus tôt encore, cela lui aurait paru déloyal envers Fanny d'envoyer des billets de vœux à une femme comme Colomba, pour laquelle il avait autrefois éprouvé une si forte inclination... D'autant plus qu'en lui les sentiments ne changeaient pas si facilement. Tout de même, à cette époque-là, juste après la guerre, quelle extraordinaire fascination avait exercé sur lui la jeune fille ! C'était seulement le souvenir du pauvre Manno, la répugnance à l'idée de la lui prendre, à lui qui était mort, qui l'avait empêché de lui faire la cour, de se déclarer... A ce moment-là cela lui eût paru sacrilège. « Quelles choses incroyables on fait quand on est jeune ! » Eh bien, mais qu'allait-il remuer maintenant ? « Allons, rends-toi compte : à cette époque Colomba (Andromaque, disait Manno en parlant d'elle : vraiment des propos d'adolescents), Colomba, donc, avait vingt ans, maintenant elle en porte quarante – trois ou quarante – quatre sur les épaules, dont pas mal de veuvage et de travail pour faire vivre la maisonnée. Elle a même une fille sur le point de se marier... Qui sait dans quel état elle est maintenant,

pauvre femme ? » Il éprouva pour elle, qui avait certainement beaucoup changé (il suffisait de comparer la Fanny actuelle avec celle d'autrefois) un nouvel élan de sympathie, mais différent, plein de mélancolie. Pourtant sa voix ne lui avait pas paru celle d'une femme ravagée... « Mais quelles bêtises suis-je donc en train d'échafauder ? Je suis un homme marié, finissons-en avec ces rêvasseries ! »

Il appuya sur la sonnette.

4

Pourtant, le lendemain, quand l'industriel sortit l'automobile du portail des « Dragons », non seulement ces rêvasseries et cette absurde émotion d'adolescent ne l'avaient pas du tout quitté, mais, dès qu'il se fut mis en chemin vers Alagna, elles s'intensifièrent plutôt.

Nomana et le paysage familier restèrent bientôt en arrière. La direction d'ouest qu'il avait prise, assez inhabituelle pour lui, lui donnait peu à peu, par la traversée d'une campagne et de villages moins connus, un insolite sentiment d'aventure. Peut-être qu'à cette heure Colomba, assise devant son miroir, se préparait à le recevoir (« on sait quel zèle les femmes mettent dans ces choses... ») ou encore qu'elle était en train de ranger le séjour ou le salon de sa villa (« en bois a-t-elle dit, pauvre Colombina, elle l'a achetée avec ses économies. Elle est diplômée en biologie : sans doute s'est-elle fait embaucher dans quelque entreprise chimique ou pharmaceutique pour conduire sa barque et élever ses enfants... et elle est même parvenue à s'offrir une petite villa. Elle a bien du mérite. »)

Petit à petit, insensiblement, l'automobile augmentait de vitesse. Elle traversa en vrombissant le Tessin sur le long pont en fer de Sesto Calende, d'où le regard embrassait le lac, à droite, en direction de Stresa (« Qui sait dans quel état est le vieil hôtel qui me servait d'hôpital ; qui sait quelles personnes le fréquentent maintenant... »). Plus loin c'était la montagne, celle qui avait servi de cadre aux prouesses partisanes de Pino, et cela aussi reportait en arrière dans le temps, rajeunissait.

De temps à autre, Ambrogio jetait un coup d'œil à la jauge rouge de l'essence qui signalait qu'il atteignait la réserve : « Il va falloir que je m'arrête, oui, c'est ça, je m'arrête à la prochaine pompe ». Mais, bizarrement, il dépassa plusieurs distributeurs sans ralentir. En fait, bien qu'il n'en eût pas une conscience claire – et si on le lui avait fait remarquer, il eût été fort surpris – il n'arrivait pas à se résoudre à interrompre son voyage, même pour peu de temps...

A un peu plus d'une heure de son départ, les premiers indices de la Valsesia apparurent ; un panneau indiquait même Alagna, qui se trouvait encore assez loin. L'embouchure de la vallée, très large et parsemée de villages, était comme une sorte de prolongement de la plaine : l'auto s'y engagea à une vitesse qui suscitait la désapprobation des gens de bon sens. Quelques montées, Varallo avec quelques distributeurs d'essence (Ambrogio prêtait peu d'attention au reste), puis plusieurs kilomètres plus

loin, un petit distributeur isolé sur le bord de la route qui serpentait maintenant entre deux raides parois rocheuses. Il était vraiment temps de s'arrêter, mais il ne s'y résolvait pas : « Au prochain. Sans faute, au prochain distributeur, je m'arrête » et il continua. Pas pour longtemps, car le moteur cessa tout à coup de fonctionner. Il ne lui restait plus qu'à se garer le plus possible sur la droite, ce qui l'obligea à empiéter des deux roues latérales sur le bord herbeux. « Mince, quel ennui ! Mais aussi quel crétin, quel sombre crétin j'ai été ! » Il n'y avait ni village ni habitations en vue et le distributeur était resté loin derrière, à quelque deux kilomètres.

Il remonta les glaces, ferma les portières et il s'y dirigea sans attendre, d'un pas rapide mais sans courir : « Je ne peux tout de même pas arriver à Alagna en sueur comme un gamin ». Entretemps il regardait en vain autour de lui, en quête de quelqu'un qui aurait pu lui fournir des renseignements. Il essaya même, maladroitement, d'arrêter quelques-unes des automobiles qui allaient dans le même sens que lui. Mais celles qui remontaient la vallée en sens inverse étaient relativement plus nombreuses : « C'est vrai que nous sommes samedi après-midi, je ferais peut-être mieux d'arrêter une de celles-là ; je me ferai conduire au premier garage et je tâcherai de revenir ici avec un quelconque moyen de transport. » Il fit donc signe à une automobile, à une autre, à d'autres encore, mais sans succès. Il renonça, mais après avoir constaté qu'il n'avait même pas parcouru un kilomètre et que le distributeur était encore loin, il recommença, inquiet, au bord de l'angoisse, à s'agiter en direction des autos qui remontaient rapidement la vallée. A la dernière il adressa même un geste rageur, et tout aussitôt s'étonna : « Mais qu'est-ce qui me prend donc, je n'ai pas la plus petite intention de faire... quoi que ce soit avec Colomba. Je vais seulement rendre visite à une vieille connaissance, un point c'est tout ». « A une vieille connaissance », répéta-t-il tout haut, levant même un bras en signe d'avertissement. « Et alors ? Qu'est-ce que c'est que cette agitation qui m'a pris ? Il y a de quoi rire. » Et il rit, d'une voix forte : « Ah, ah, ah. » Puis il pensa : « Voilà que je me mets à parler tout seul ! Quelle honte ! »

Il cessa de gesticuler et se contraignit à un comportement normal. Au distributeur, il ne trouva ni une automobile disponible pour le raccompagner, ni un téléphone pour avertir Colomba de son retard. Il était maintenant quatre heures, l'heure du rendez-vous. Après avoir perdu encore un peu de temps à attendre vainement que quelque automobile s'arrête pour s'approvisionner, il s'éloigna de nouveau à pied, d'un pas normal, une bouteille d'essence à la main (on n'avait même pas réussi à lui dénicher un bidon). Mais il ne pouvait pas s'empêcher de se représenter Colomba qui l'attendait ; et il se la figurait comme il l'avait toujours vue, c'est-à-dire telle qu'elle était à vingt ans. Il essayait bien, raisonnablement, d'ajouter un peu de gris à ses cheveux ou d'embonpoint sur ses flancs, mais l'image, insensiblement, s'en libérait et retournait à ce qu'elle avait toujours été. Peu à peu, sur toutes les pensées qu'il remâchait (ce que se disait Colomba en l'attendant et ainsi de suite) une seule finit par prévaloir : dans peu de temps, quoi

qu'il en fût, il allait la revoir, il allait revoir Colomba ! Malgré lui, il pressa le pas, redevint nerveux, de plus en plus incapable de dominer son agitation intérieure. Mais que diable lui arrivait-il ? La célèbre maxime : « Il existe plus de choses entre le ciel et la terre que ce que notre philosophie peut en concevoir » lui passa tout à coup par l'esprit ; il ne pouvait pas s'expliquer ce qui lui arrivait en ce moment et qui le prenait au dépourvu. Ayant enfin rejoint l'automobile, il versa le contenu de la bouteille dans le réservoir, puis – d'un geste théâtral, absolument inhabituel chez lui – jeta la bouteille qui alla s'écraser contre un mur de l'autre côté de la route.

Il lui fallut un certain temps pour remettre le moteur en route, parce que le réservoir était complètement à sec. Au premier distributeur il s'arrêta et fit le plein, puis : – « allons, à présent dépêchons-nous, ne perdons pas davantage de temps... » – se mit à parcourir, dans un état fébrile, les quelque trente kilomètres qui le séparaient encore de Alagna. Il risqua au moins deux fois de quitter la route (« qu'est-ce que je dirais chez moi et partout si je me retrouvais à l'hôpital ? Ou même seulement si je bousillais l'automobile ? Qui sait quel genre de double vie ils se figureraient... Seigneur, aide-moi, Toi ! ») Mais pouvait-il vraiment s'attendre à ce que le Seigneur lui prêtât main forte dans une circonstance comme celle-là ? Il était en train de se le demander, quand il dut répondre par l'affirmative : c'était précisément ce qui arrivait : l'auto s'était retrouvée tout à coup – après un virage effectué à grande vitesse – sur un morceau de route défoncé où elle fit quelques bonds terribles avant d'effectuer une sorte de zigzag dément entre deux autres autos qui allaient tranquillement se croiser. Ambrogio sentit son cœur battre la chamade. Ce n'était que par miracle qu'il n'avait pas provoqué un désastre ! Il vit – dans le rétroviseur – les deux voitures s'arrêter et les conducteurs en descendre, consternés. Le Seigneur l'avait aidé oui, mais lui était un chien, ni plus ni moins, il n'était pas digne d'être un homme s'il mettait ainsi en danger la vie des autres ; et même la sienne, après tout, sa vie de père de famille et de responsable du travail de quantité de gens. « Et d'ailleurs pourquoi ? Pourquoi ? » Franchement, il ne se l'expliquait pas.

Il réduisit sensiblement sa vitesse. En tout cas, Dieu l'avait aidé même dans une circonstance comme celle-là. Oui, Dieu lui avait (il le sentait intimement) manifesté de l'indulgence, de la miséricorde... « Que peut bien vouloir dire cela ? » se demanda-t-il, essayant, comme c'était instinctif chez lui, d'en tirer un enseignement : « Est-ce que par hasard le Seigneur a voulu m'inciter à être moins rigide que je ne le suis habituellement ? Les temps changent, la sensibilité se transforme... Peut-être est-ce là une invite à me conformer ? Parfois, c'est vrai, je sens qu'il serait de mon devoir de corriger la rigide structure mentale qui est la mienne... La vérité c'est que Dieu est indulgent, qu'Il est infiniment bon avec nous, même lorsque nous nous trompons, et que je viens d'en faire l'expérience. De quel droit Le considérer avant tout comme un Père fouettard ? Certes c'est ainsi qu'Il apparaissait pendant la guerre, mais c'était l'époque du châtiment et... »

Bien, en tout cas, jusqu'à quel point lui, Ambrogio, devrait-il se corriger ? Plus que des pensées, il formait des bribes de pensées et, comme tant d'autres fois, il finit par laisser le problème en suspens. Déjà la précédente émotion recommençait à l'envahir, mais il parvint à conserver un train modéré. La route de la vallée se faisait de plus en plus alpestre, étroitement bordée, sur les deux côtés, par de magnifiques sapinières.

Enfin ce fut Alagna. Avant d'entrer dans le village Ambrogio s'arrêta sur un large bas-côté herbeux, se changea en hâte de chemise (il avait apporté une chemise de rechange : en ces choses Fanny l'avait dégrossi), et se recoiffa sommairement. Avant de repartir il consulta sa montre : il avait une heure et demie de retard.

Il traversa le village sans s'arrêter : l'horloge du clocher – aigu, montagnard – lui confirma ce retard. Où était la route que lui avait indiquée Colomba ? Était-ce celle-ci ? Non, lui expliqua un jeune garçon qui lui fit sensiblement rebrousser chemin : dans son impatience, il l'avait dépassée. Enfin il s'y engagea et la parcourut lentement : voici les villas qu'il s'attendait à voir, et voici celle de Colomba : sur le portail bas de la clôture on lisait, sur une petite plaque, son nom d'épouse.

5

Devant la villa s'étendait un petit bout de pré sur lequel se trouvaient un parasol bariolé et quelques chaises longues. Colomba se leva de l'une d'elles et fit quelques pas vers l'auto. Ambrogio l'aperçut avant même de descendre, et son cœur se mit à battre. « Imbécile », se dit-il tout en ouvrant énergiquement la portière. « Imbécile ». « Tu rends tout simplement visite à une vieille connaissance, c'est clair ? Comme tu n'es pas un sauvage, tu rends visite aux gens. Et souviens-toi qu'une femme de plus de quarante ans n'est pas une jeune fille de vingt. Vu ? » Du même air décidé et sans presque regarder du côté de la jeune femme, il posa une main sur le loquet de cuivre oxydé du petit portail, l'inclina et pénétra dans le jardinet.

Colomba l'accueillit avec un cri joyeux : « Oh, Ambrogio, c'est toi, tu es arrivé ! » Toute souriante, elle vint à sa rencontre et lui tendit la main : « Ambrogio ! Sais-tu que je ne t'attendais presque plus ? Que t'est-il arrivé ? Mais d'abord, dis-moi, comment vas-tu ? Fais-toi voir un peu. » Et tout aussitôt, gaiement : « Sais-tu que je te trouve très bien ? »

Foin des réflexions et des admonestations ! Colomba était splendide, non moins attirante que lorsqu'elle avait vingt ans, bien que, naturellement, elle ne fût plus la même qu'alors. « Moi aussi je te trouve très bien », dit Ambrogio. « Comment est-ce possible ? Tu es... tu es... » et il s'interrompit, comme un gamin.

Colomba rit, amusée ; on voyait à son doigt l'anneau nuptial : « Allons, dis-moi, que t'est-il arrivé ? »

– Hein ? Tu parles du retard ?

Colomba acquiesça : « Oui, je ne savais pas si je devais t'attendre encore ou non. »

– J'aurais dû te téléphoner, excuse-moi. Mais d'abord je n'en avais pas la possibilité : mon moteur s'était arrêté en rase campagne, loin des villages, et pour repartir il m'a fallu un sacré bout de temps. Après je ne me suis pas arrêté pour t'appeler, pour ne pas me retarder davantage.

– Donc tu as eu des ennuis. Oh, je suis désolée.

– Non, ce n'est rien.

– En tout cas je te remercie d'être venu. Ta visite me fait grand plaisir.

– A moi aussi cela fait plaisir, dit Ambrogio.

– Rends-toi compte, après vingt ans, vingt et un, même !

Ambrogio acquiesça.

– Mes enfants sont allés jouer au tennis avec quelques-uns de leurs amis, mais ils seront bientôt de retour.

Ils s'étaient dirigés vers le parasol : « Que faisons-nous ? Veux-tu que nous nous asseyions ici, ou préfères-tu visiter d'abord ma petite maison ? »

– Sais-tu que tu as une belle villa ? la complimenta-t-il.

– Oh, elle est en bois, je te l'ai dit, très modeste.

– En tout cas elle me plaît.

– Mais puisque tu ne l'as pas encore vue ! Colomba rit en secouant sa belle tête dont la coiffure évoquait une statue grecque, comme autrefois.

– Je vois bien comment elle est faite extérieurement, non ?

La jeune femme s'arrêta un instant pour observer à son tour l'extérieur de sa maison : « Oui, dehors elle n'est pas mal », reconnut-elle, « ça peut aller. Mais viens, que je te montre l'intérieur. »

La villa à un seul étage était construite en troncs de sapins, à la façon des maisons rustiques de la vallée. Un sous-sol en maçonnerie assez haut la soutenait, incrusté de mousses et de lichens, ce qui rappelait les hivers durs de la montagne. Contre le sous-sol poussaient quelques rosiers grimpants à petites roses, maigres et d'aspect presque sauvage.

Le style de l'intérieur, à mi-chemin entre villa et chalet, n'était pas très confortable, mais soigné et de bon goût. Dans le séjour, une solide cheminée de pierre portait, gravé, un avertissement en latin : *« Nec procul nec adhuc »*.

– Où es-tu allée la pêcher cette inscription ?

– C'est mon père qui me l'a suggérée.

– Ah bon. Parle-moi de ton père. Comment va-t-il ? Et ta mère ?

Ils échangèrent quelques nouvelles sur les gens qu'ils connaissaient, sur Nomana, sur la villa des « Dragons » qui avait appartenu à la vieille Eleonora, grand-tante de Colomba.

Dans une autre pièce s'étalaient, dans une petite vitrine, plusieurs coupes de trophée : il y en avait peut-être une vingtaine.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Ambrogio surpris. Qui les a gagnées ? Tes enfants ?

– Non, dit Colomba, c'est moi qui les ai presque toutes gagnées en jouant au tennis. Sais-tu que j'en gagne encore ?

– Ah.

– Tu te rappelles ces parties que nous faisions à Visate ? Nous y allions en bicyclette, tu t'en souviens encore ?

Ambrogio hocha la tête : « Oui, bien sûr. »

– Je n'ai jamais cessé de jouer. Au moins (dit-elle sur le ton de quelqu'un qui se justifie) pour ne pas moisir, pour me garder saine et en forme.

– Je te comprends et je t'envie. Si au moins j'avais fait quelque chose de semblable !

A présent Ambrogio s'expliquait mieux la robe qu'elle portait, blanche et à plis verticaux, serrée à la taille : à part la longueur, plus raisonnable, elle rappelait un peu le costume féminin de tennis. « Andromaque s'est mise à jouer au tennis », se prit-il à penser. « Voilà pourquoi, malgré les années et le veuvage, cette belle créature ne s'est pas du tout fanée. »

Ils sortirent de la villa, toujours bavardant, et se dirigèrent vers le parasol : dans l'herbe, sa démarche était la même qu'autrefois (quand lui-même étudiait au jardin) vive et jeune, et sa silhouette attrayante comme alors.

– Tu veux savoir quelque chose ? ne put se retenir de dire Ambrogio, et il prit, en contradiction avec son trouble intérieur, un air assuré : « Laisse-moi te le dire avant que tes enfants n'arrivent : tu es toujours très belle, Colomba ; tu es restée une très belle créature. »

Les yeux de la jeune femme brillèrent de contentement : « Oh, ça me fait vraiment plaisir », s'écria-t-elle joyeusement. « Tu es gentil Ambrogio, je te remercie. Parce qu'il est vrai que la rencontre d'aujourd'hui, par la force des choses, était pour moi d'une certaine façon, comme un examen et... Donc je te remercie. »

– Comme il avait raison Manno quand il disait que tu es une espèce de miracle, continua l'homme, comme il avait raison ! Il secoua la tête d'une manière presque douloureuse.

Colomba le regarda, surprise. « Mais Ambrogio... Je te connaissais comme quelqu'un de posé, de peu exubérant ; tu as toujours été comme ça. Et, sans doute, tu dois l'être encore à présent que, en tant qu'homme d'affaire, tu... »

– Tu veux me rappeler que je suis un barbon, hein ? Oui, tu fais bien de me le rappeler.

– Mais non, que dis-tu ? Pourquoi ? Je ne voulais absolument pas dire cela. Je voulais dire que tu es un industriel, que tu l'as toujours été : tu l'étais, même adolescent. Ça ne signifie pas que tu es un industriel ventripotent... je dirais même que je t'ai toujours plutôt vu comme un soldat : toi et ton cousin – elle baissa la voix – vous l'avez toujours été à mes yeux : autant toi qui es ici que lui qui est resté à la guerre. Elle se tut.

« Manno... », pensa Ambrogio et : « Qui sait si maintenant il voit ces retrouvailles ou s'il n'en a plus rien à faire ; si, pouvant nous voir, il ne nous

regarde même pas ». Sans s'en apercevoir, il en revenait à ses raisonnements d'adolescent : et il hochait la tête.

– Viens, lui dit-elle, asseyons-nous. A cette heure-ci, on est bien dehors.

Interrompant l'étrange atmosphère qui était en train de s'installer entre eux, un jeune garçon d'une quinzaine d'années apparut sur la route : « Maman », annonça-t-il joyeux, « nous voilà ». Parvenu au portail, au lieu de l'ouvrir, il s'y appuya des deux mains, et, prenant son élan, le franchit d'un bond.

– Giulio, tu sais que je ne veux pas, le gronda Colomba.

Derrière Giulio arrivait aussi sa sœur, une gracieuse jeune fille d'une vingtaine d'années qui, elle, ouvrit le portail normalement. Ils vinrent ensemble saluer le visiteur et, tout en lui serrant la main, ils l'observaient avec une certaine curiosité. Pour eux Ambrogio était le cousin du premier fiancé de leur mère, cette silhouette sans visage, presque aussi lointaine que les personnages des livres d'histoire : le cousin de quelqu'un qui, avant de mourir à la guerre, avait écrit à leur mère des lettres étranges – qu'ils n'avaient pas lues – mais où ils savaient qu'il était question de patrie et d'autres choses aussi improbables. Il était tellement loin d'eux, ce défunt fiancé de leur mère, qu'ils n'avaient jamais supposé qu'on puisse demander de lui des nouvelles concrètes et sensées, qu'on puisse en somme en parler comme d'une personne vraie. Quand ils eurent serré la main d'Ambrogio les deux jeunes gens s'assirent, un peu embarrassés, en face de lui dans l'herbe.

Une conversation commença alors, qui alla de l'école et des examens – lesquels, en cette année de « contestation » estudiantine généralisée n'étaient plus une hantise pour personne – au prochain mariage de la jeune fille. On ne parla pas du tout de Manno, par contre on parla de la moto de Giulio, dont ces jours-ci le dérailleur avait été « esquinté » et qu'il allait falloir changer : « Ce qui signifie débourser quinze mille lires », précisa le garçon en frottant l'un contre l'autre son pouce et son index. « C'est-à-dire que je devrai y investir un mois et demi de l'argent de poche que je reçois de maman. » S'apercevant à plusieurs signes que sa mère n'appréciait pas qu'on parle d'argent devant le visiteur, Giulio se demanda si ce n'était pas le bon moment pour résoudre enfin le problème de sa moto (ce n'était pas la première fois qu'il abordait en famille la nécessité d'en acquérir une neuve : « une de celles qui ont une plaque, pas comme mon vieux clou qui n'en a pas. »). Plus sa mère essayait de changer de conversation, plus le garçon insistait et revenait sur le sujet, si bien que Colomba finit presque par se fâcher.

A leur tour arrivèrent la femme de ménage puis, pour une visite de courtoisie, le fiancé de la jeune fille. C'était un garçon de haute taille, portant lunettes, qui finissait ses études universitaires. Il s'assit dans l'herbe près de sa fiancée et répondit avec beaucoup de sérieux et d'empressement aux questions du distingué visiteur.

On devisa ainsi jusqu'à sept heures, l'heure de prendre congé. Ambrogio répugnait pourtant à s'en aller déjà, sans avoir pu s'entretenir en tête-à-tête

avec Colomba. A propos de quoi ? Il ne le savait pas lui-même, mais il n'avait pas l'intention de partir tout de suite. Colomba donnait elle aussi l'impression de ne pas vouloir qu'il s'en aille encore : « Quel dommage qu'il y ait eu cet ennui de voiture », dit-elle en effet à plusieurs reprises, d'un air anxieux.

– Écoute, ça n'a pas de sens que j'aie fait un voyage de cent cinquante kilomètres pour rester aussi peu, tu ne trouves pas ? », fit observer tout à coup l'industriel. « Que dirais-tu si, par exemple, nous sortions dîner ensemble ?

– Dîner ? Sortir ? fit Colomba. Oh dommage que je n'aie rien préparé ici à la maison !

– Tu ne pouvais pas savoir que je serais en retard, dit Ambrogio, secrètement content (vraiment comme un gamin) que la jeune femme n'ait pas repoussé tout de suite sa proposition. Eh bien, alors, qu'en dirais-tu de sortir ?

– Sortir dîner ? » Colomba qui n'était pas habituée à de telles propositions, se tourna vers sa fille comme pour lui demander l'autorisation : « Toi, qu'en dis-tu ? »

– Maman, si ça te fait plaisir... Pourquoi ne devriez-vous pas sortir ?

– Dans ce cas, vous deux venez chez moi, proposa tout de suite le fiancé aux jeunes gens. Allons, vous savez que nous avons ce barbecue derrière la villa... Nous dînerons tous ensemble sur le pré ; hein, ça vous va comme idée ?

La petite fiancée se montra ravie : « Oui, bien sûr, c'est moi qui vais préparer à manger. » D'enthousiasme Giulio se mit à faire « le cri des indiens » qui était une sorte de ululement de son invention, rythmé par le battement répété de la main contre la bouche.

6

Les enfants partis, Ambrogio et Colomba décidèrent donc de sortir ensemble et la jeune femme, après s'être changée, monta dans l'auto du visiteur. Entre temps, sa fille avait retenu par téléphone une table dans un restaurant panoramique en dehors du village, qu'ils atteignirent au bout d'une dizaine de minutes. L'endroit, situé sur un coteau couvert de grands noyers, avec, à l'horizon, la perspective de l'imposante masse du mont Rosa, était vraiment panoramique.

– Pourquoi ne parlons-nous pas un peu ensemble, avant de passer à table ? proposa Ambrogio.

– Volontiers, répondit Colomba. De quoi veux-tu que nous parlions ? demanda-t-elle en souriant ; à son tour, elle se sentait à présent vaguement troublée.

– De tout. De tout ce que nous aimerions savoir l'un de l'autre. Tu n'as pas de questions à me poser, toi ?

– Si, quelques-unes peut-être, puisque nous sommes disposés à la confidence. Elle le regarda dans les yeux. Encore une fois, Ambrogio ne put s'empêcher de remarquer sa beauté. Combien d'années se conserverait-elle ainsi ? Combien de temps encore, infatigable joueuse de tennis, Andromaque réussirait-elle à arrêter le temps ? « Viens », lui dit-il, « Faisons quelques pas sur cette petite route. »

Le dernier soleil, très oblique, teintait de rouge chaque chose alentour : la petite route de montagne, les troncs des noyers, les prés. Colomba passa avec naturel son bras sous celui de son compagnon qui, du coup, peu à peu, finit par se sentir étrangement hors du temps : Quelles heures était-il en train de vivre ? Était-ce aujourd'hui ou tant d'années auparavant ?

Il secoua même la tête comme pour se réveiller. « Commence, veux-tu... ? Pose-moi des questions » proposa-t-il.

– Si ça te fait plaisir, dit Colomba. Elle se tut un instant pour remettre ses idées en ordre : « A l'époque – je veux dire après la guerre, quand nous étions jeunes – tu as éprouvé beaucoup de sympathie pour moi. Cela, je le sentais. »

– Oui, confirma Ambrogio, même si je m'efforçais de ne pas le montrer.

– Justement. C'est ma question : était-ce seulement pour... comment dire ? Pour ne pas faire tort à la mémoire de ton cousin, que tu ne t'es pas déclaré ?

– Oui, c'était seulement pour ça ; il m'aurait semblé commettre une mauvaise action.

– N'était-ce pas aussi pour des raisons... disons physiques ? Je me le suis demandé, tu sais ? Je veux dire : peut-être que je ne t'attirais pas physiquement.

– Tu as pu penser cela ? s'exclama Ambrogio. Tu étais vraiment loin de la réalité. Il la regarda dans les yeux : « Je n'ai qu'une chose à te dire, c'est que tu t'es lourdement trompée si tu as pensé cela. »

Colomba soupira et en même temps sourit, perplexe.

– Réfléchis un peu, dit Ambrogio. T'es-tu demandée pourquoi je ne me suis jamais manifesté avant aujourd'hui, ou avant l'an dernier, si tu veux ? Pendant vingt ans, scrupuleusement, je n'ai pas donné signe de vie.

– En effet. Pour être sincère, je dois avouer que la chose m'a paru bien étrange, fit observer Colomba.

– Eh bien, nous ne sommes plus des enfants et je peux te le dire : c'est précisément parce que tu m'attirais trop. C'est pour ça que je ne me suis pas manifesté ; ça n'aurait pas été loyal envers ma femme. J'aurais risqué de la tromper, ne serait-ce qu'en pensée.

Colomba tourna un peu vers lui sa belle tête aux magnifiques cheveux. « Je te comprends et je te crois. C'est dans ton style, vraiment c'est tout toi de faire une chose pareille. »

– D'autant plus que tu es restée veuve, continua Ambrogio. J'ai pensé que ce ne devait pas être facile pour toi du point de vue... enfin, sentimen-

tal... Tu me comprends ; et je ne voulais pas non plus t'exposer inutilement à la tentation.

– Ça a été très difficile en effet. J'étais désormais habituée au rapport physique, si c'est ce que tu veux dire ; ça m'a manqué de façon terrible au début. J'ai eu du mal à me garder fidèle à la mémoire de mon mari. Colomba hocha la tête comme si elle se parlait à elle-même : « Parce qu'en plus, tu n'as pas idée du nombre de ceux qui, au travail par exemple, essayaient... oui, en somme disons qu'ils auraient voulu me consoler. Vraiment ça n'a pas été facile ; mais, avec l'aide de Dieu j'y suis parvenue, je n'ai jamais cédé. »

– Tu as été courageuse, dit Ambrogio ému.

Ils marchèrent un moment en silence.

– Donc l'an dernier, reprit-elle, tu as pensé qu'après une vingtaine d'années nous avions finalement assez mûri tous les deux ? C'est pour cela que tu t'es décidé à m'envoyer cette carte pour mon anniversaire ?

– C'est à peu près ça, oui.

– Et tu te sens vraiment au-dessus de toute tentation à présent ?

Ambrogio fit avec la tête un signe de dénégation. « Non. Je dois t'avouer que non », déclara-t-il avec franchise.

– Écoute Ambrogio : puis-je te demander ce que tu éprouves réellement en ce moment ? Tu n'es pas obligé de me répondre.

– Et pourquoi donc ? A partir de demain je devrai retourner au silence pour un certain nombre d'années encore, mais ce soir... Nous ne sommes plus des adolescents, je n'ai pas l'intention de te cacher quoi que ce soit. Il fit une pause : « Donc tu veux savoir ce que ressens ? Pour commencer, un trouble extraordinaire. Quand j'étais en route pour venir ici – est-ce que je dois te le dire ? – je me suis comporté comme un gamin, ou plutôt comme un fou. »

– Mais, Ambrogio, que dis-tu ?

– En somme comme quelqu'un qui n'a pas sa tête. Et je ne parviens pas moi-même à comprendre ce qui m'arrive.

Il lui raconta comment il était tombé en panne pour ne pas s'être décidé à s'arrêter à temps : c'était cela – et non un ennui mécanique comme il le lui avait fait croire – la cause de son retard ; il lui dit comment il avait follement effectué un dépassement sur la chaussée défoncée, et comment il avait couru le risque de sortir à chaque instant de la route : « Je ne comprends pas ce qui m'a pris. Parce que – du moins en surface – je me sentais et je me sens normal, c'est ça qui est étrange. Je ne sais pas si je fais bien, si c'est bien raisonnable de te raconter tout cela. Je ne voudrais pas – excuse ma présomption – enflammer ton imagination et... en somme te faire du mal. »

– Non, ne crains rien, dit Colomba ; elle le dit avec une sorte de lassitude.

– Autre chose, si tu veux que je vide mon sac : sais-tu que hier, après avoir parlé avec toi au téléphone, j'avais comme la sensation d'avoir raté

ma vie. Et pourtant, après tout, je ne l'ai pas gaspillée : j'ai toujours fait ce que je pensais être mon devoir et, à mon échelle, j'ai été utile à mon prochain. A mes ouvriers, par exemple, et à leurs familles, même si aujourd'hui il est de bon ton de dire le contraire.

– Bien sûr, fit Colomba, avec chaleur, mais alors, si les choses sont ainsi, je dois comprendre que demain tu retourneras à ton silence ?

– Que pourrions-nous faire d'autre ? Tu le vois bien toi aussi.

– Eh bien, nous pourrions décider de façon loyale de ne pas manquer de fidélité, toi à ta femme et moi à la mémoire de mon mari ; après quoi, comme même l'amitié est une bonne chose... Et puis maintenant nous avons mûri, nous avons des enfants, et déjà grands.

– Je ne sais pas ce que tu éprouves, dit Ambrogio, mais à moi en ce moment, il semble que ces vingt dernières années se sont comme annulées : il me semble être revenu en arrière, quand j'étais près de toi en ce temps-là.

Colomba secoua la tête, puis lui effleura la joue d'une main.

– Dis-moi, c'est peut-être la même chose pour toi ? lui demanda Ambrogio.

– Peut-être un peu, oui, murmura-t-elle.

– Tu vois ? fit-il.

Après avoir lentement parcouru, d'abord dans un sens, puis dans l'autre la petite route, entre les noyers aux troncs couleur de sang, ils étaient revenus dans les parages du restaurant. Ils ne renouvelèrent pas la brève promenade : « Entrons », décida Ambrogio.

Ils entrèrent, prirent place à la table qu'ils avaient réservée, commencèrent à dîner. Mais, malgré tous leurs efforts ils ne parvenaient pas à parler à leur façon habituelle, comme ils l'auraient voulu et comme le voulaient les circonstances.

Ambrogio se l'imposa seulement lorsque, par hasard, une famille amie de Colomba prit place à une table voisine. Scrupuleusement, il se mit alors à parler des bons résultats scolaires de ses deux garçons, puis des garçons eux-mêmes dont l'un, l'aîné – rapporta-t-il – portait le nom de Manno, et l'autre celui du défunt père de Fanny. Il parla de son beau-frère Michele, l'écrivain, qui voyait dans le récent projet d'introduction du divorce en Italie la fin d'une période de civilisation. Il évoqua aussi les « Dragons », et fit des observations plutôt banales sur les continuelles dépenses qu'occasionnaient les vieilles maisons ; quand Colomba lui demanda si cette année les hirondelles avaient fait leur nid dans l'entrée, il dut admettre qu'il ne le savait pas : « Je ne fais pas attention aux oiseaux. C'est Manno qui... mais je regarderai et je te le ferai savoir. D'accord ? »

A son tour Colomba parla de ses enfants, du prochain mariage de sa fille et des soucis que cela entraînait inévitablement ; elle parla aussi de son travail et de tennis.

Le dîner terminé, Ambrogio la raccompagna chez elle. Il faisait noir, vraiment nuit, le ciel frais et limpide était plein d'étoiles. Colomba, dans l'auto, ne parlait plus. Ambrogio se tourna à demi vers elle et remarqua que

ses yeux semblaient encore plus beaux que d'habitude ; à la fin, il se rendit compte qu'elle pleurait.

Une tentation terrible l'envahit alors : celle ne pas s'arrêter à la villa de troncs, de continuer sa route et de l'emmener avec lui. En quelques instants, une infinité de choses lui passa par l'esprit, notamment tout ce qu'il avait lu et entendu dire à propos de l'importance toujours moindre que, même dans les milieux catholiques, on donnait au péché de chair : certains prêtres soutenaient bien le caractère licite – ou presque – des relations pré-conjugales, alors pourquoi pas extraconjugales ? Il avait entendu dire que certaines femmes, catholiques et sérieuses, après s'être imprégnées de la « nouvelle morale », s'étaient comme repenties de leur propre intransigeance et avaient tout mis en œuvre pour tâcher de rattraper le temps perdu... Du reste, Dieu lui-même n'avait-il pas, ce jour même, montré une évidente compréhension pour son état d'âme en l'aidant de façon tangible en ces moments fous du voyage ? Oui, Dieu ! Mais avec lui on ne pouvait pas plaisanter. Les nouveaux prêtres soutenaient... : « *Mais je vous le dis : si quelqu'un regarde une femme avec désir il a déjà commis le péché avec elle* ». « Je vous le dis »...Autre chose que le bavardage des théologiens du moment, lesquels « pourvu qu'il y ait l'amour » justifiaient tout. Et puis il suffisait de penser au vieux don Mario qui maintenant faisait office d'aumônier à l'hôpital de Monza, et à don Carlo Gnocchi quand il était vivant, aux prêtres vrais, qui parlaient le même, l'identique langage d'il y avait deux mille ans : c'étaient eux les porte-parole de Dieu, non ces prêtres permissifs d'aujourd'hui.

Il arrêta l'auto devant la villa, ils descendirent ensemble ; aucune lumière n'éclairait les fenêtres, les enfants de Colomba devaient être encore dehors. Il prit sa main, l'approcha de ses lèvres et la baisa ; Colomba continuait à pleurer, toujours en silence, sans sanglots. Qui sait – depuis qu'elle était veuve – combien de fois elle avait pleuré ainsi. Ambrogio pressa plusieurs fois ses lèvres sur le dos de sa main, puis la quitta et remonta dans l'auto.

Le voyage de retour ne fut pas agité comme celui de l'aller. Il fut même en apparence tranquille, mais Ambrogio connut là des moments de vraie désolation. Certes, il n'aurait pas pu conclure autrement qu'il l'avait fait. Aurait-il jamais permis, lui, que Fanny se donnât à un autre homme ? Une telle perspective lui était absolument intolérable. Les hommes ne peuvent pas vivre à la manière des bêtes, cela était évident, et la nouvelle morale dont on parlait tant n'était tout simplement pas une morale. Petit à petit, tout cela lui devint plus clair. Le problème moral ne se posait même plus. Restait sa peine, et encore plus la peine de Colomba, leur sort à tous les deux, et aussi les grandes questions : pourquoi, à l'époque, quand cela était possible, ne s'étaient-ils pas choisis, si l'attirance entre eux était telle qu'elle se révélait avoir la même force après vingt ans ? Et pourquoi Manno qui, avant lui, était tombé amoureux de Colomba, était-il mort, balayé ? Ces deux faits avaient complètement changé la vie de la jeune femme... Pourquoi s'étaient-ils produits ? Il ne pouvait pas y répondre.

« Andromaque s'est mise à jouer au tennis », se disait-il de temps en temps : et, à la différence d'avant, il lui paraissait maintenant y avoir dans ce fait quelque chose de poignant. La jeune femme dont, plus d'une fois, la vie affective avait été brisée, ne se laissait pas aller, au contraire, elle semblait avoir engagé un pari avec son propre destin : elle n'entendait pas se laisser aller, elle n'entendait pas déchoir. Et elle résistait de façon admirable, presque surprenante ; mais jusqu'à quand ? Qu'était la force d'une femme, si on la comparait à la force du temps qui pulvérise toute chose ? Il vint à Ambrogio, d'une si inégale comparaison, un angoissant sens d'inanité. Il était bien loin de supposer que son agitation d'hier et d'aujourd'hui, cet inattendu comportement d'enfant, étaient une rébellion contre sa propre déchéance commençante, contre la longue décrépitude qui, en chacun de nous, alors qu'il est encore vivant, anticipe la tombe. Il ignorait que bon nombre d'autres, à son âge, étaient passés et passent toujours par des expériences analogues qu'ils ne savent pas s'expliquer et dont, en général, ils ont honte de parler.

Une fois chez lui, dans son lit, il ne parvint pas à s'endormir. De temps en temps, il se tournait et se retournait, troublé, luttant contre son imagination qui lui projetait la façon dont il aurait passé ces mêmes heures s'il les avait passées avec Colomba. Chrétien imparfait (comme nous tous, chrétiens, le sommes) il s'aida par la prière, et aussi en se représentant la douloureuse et stupéfaite désapprobation de ses enfants, l'aîné surtout, si cohérent et sévère. Quand le réveil sonna, il se leva sans avoir dormi une seule minute, chose qui ne lui était plus arrivée depuis le temps révolu de la guerre.

SEPTIÈME PARTIE

1

Six ans plus tard, vers le soir.

Dans une Fiat 127, les deux fils d'Ambrogio, Manno et Filippo dit Popi, quittaient Milan en direction de Nomana. Le plus jeune des deux (Popi, vingt ans, yeux et cheveux sombres, caractère extraverti) sifflotait en conduisant avec désinvolture ; l'autre (d'un an son aîné, cheveux clairs et yeux bleus comme ceux du grand-père Gerardo et du défunt « oncle » Manno dont il portait le nom) était au contraire taciturne et montrait un visage sérieux. Il commençait à faire noir : le boulevard Fulvio Testi – la nouvelle grand-route à plusieurs voies qui sort de la ville en direction du nord – était, comme d'habitude, encombré par la circulation. « Et encore, ce soir, ça va », fit observer Filippo dit Popi, « parce que l'heure de pointe est passée. Par contre, tu as vu, hier, ce trafic ? »

Manno se borna à acquiescer.

– Il faut s'en souvenir, continua Popi, quand on ne peut pas sortir de Milan avant six heures, il vaut mieux attendre jusqu'à sept heures que le plus gros soit passé, hein ?

Des discours comme celui-là, Popi en faisait souvent ; il regarda son frère aîné qui lui répondit en hochant la tête de nouveau, d'un air absent.

– D'ailleurs, même si les cours à l'Université finissent à cinq heures, il n'est pas question de sortir de Milan avant six heures, au moins tant que dure la campagne pour le référendum, continua Popi, l'oncle Michele est là pour nous le rappeler, hein ?

Encore une fois Manno ne répondit pas et Popi rit tout seul. Membre du comité des catholiques combattants (« rétrogrades » selon l'opinion laïque...) qui avaient promu le référendum contre le divorce, l'oncle Michele en effet, non seulement ne se ménageait pas à l'approche de la grande consultation populaire, mais ne laissait pas non plus de trêve à ses neveux, surtout à Manno qui était, par conviction propre, anti-divorce lui aussi. Ce jour-là par exemple, l'oncle avait chargé Manno de porter un article dactylographié à la rédaction d'une revue, de retirer certains tracts au siège de la Démocratie Chrétienne et, à une autre adresse, un paquet de journaux qu'il devait emmener avec lui en Valtelline le lendemain. Oui, décidément, pensa Popi, l'oncle ne se ménageait pas ! Le pauvre qui, depuis des années, travaillait à un gros livre sans même savoir s'il lui serait ensuite possible de le publier, vu que désormais les rouges et les laïques conditionnaient les choix de presque toutes les maisons d'édition. Malgré tout, l'oncle

ne se ménageait pas et, à présent, pour ce qui était de la bataille contre le divorce malheureusement, il n'épargnait pas non plus les autres, du moins ceux qui le soutenaient, comme son frère Manno.

Filippo, dit Popi, haussa les épaules et se remit à siffloter. La circulation était à peu près fluide ; trente à quarante voitures seulement s'arrêtaient à chaque feu rouge des deux principales bretelles de la grand-route et l'on était loin de ces files désordonnées « d'Italiens en guerre » des heures de pointe ; pourtant on ne pouvait pas dire que c'était une circulation de détente. « La circulation à Milan ne peut jamais être détendue », déclara le garçon, traduisant en paroles ses ruminations. « Tu te souviens de ce jour de pluie en février, quand il y a eu la paralysie totale ? Quel désastre ! C'est arrivé l'an dernier aussi, du reste : il suffit que toutes les autos – et quelquefois même pas toutes – se mettent en mouvement, et la ville est complètement paralysée. Tu parles d'une blague ! »

Manno continuait à se taire. La Fiat 127 se trouvait maintenant à l'avant du long cortège d'automobiles qui, après avoir stationné au feu, s'étaient remises en mouvement ; en manœuvrant avec adresse, Popi s'efforçait de gagner la tête. « Heureusement que cette année ils ont doublé le prix de l'essence », continua-t-il imperturbable, « les Arabes du moins, ces voleurs, s'occupent de mettre un peu d'ordre dans notre trafic. »

Une fois dépassées plusieurs autos et, enfin, une Millecento (il y en avait toujours en circulation : on en fabriquait encore quelques années plus tôt), la 127 était maintenant arrivée en tête du peloton : seule, une autre 127 la serrait vraiment de près, au volant de laquelle se trouvait un garçon qui, à la différence des deux frères, était fourni d'une longue tignasse, selon la mode qui sévissait à présent.

Relevant promptement le défi, Popi aux cheveux courts entra en compétition avec longue-chevelure. « *Cent-vingt-sept, une nouvelle manière de voyager en auto* », déclamait-il, en même temps, répétant un slogan publicitaire en vogue. « Il n'y a pas à dire, c'est bien vrai », affirma-t-il, toujours parlant tout seul. « Tu te rends compte ! Avec à peine neuf cents centimètres cubes de cylindrée nous sommes en train de battre tout le monde à plate couture. Ose dire que ce n'est pas vrai ! »

Au loin, le feu suivant se mit au rouge : les deux 127 durent ralentir, passant de cent trente à cent dix, puis à quatre-vingt-dix à l'heure ; elles ralentirent encore, imitées par la Millecento qui les avait rejointes, puis par toutes les autos qui les suivaient. Enfin, elles durent stopper.

Popi poussa un grand soupir, puis se tourna vers son frère : « Mais arrête donc », s'écria-t-il. « Tu rumines encore ça ? Quel crétin tu es ! Qu'est-ce que ça peut te faire à toi qu'ils fassent cours ou non ? En Architecture, au lieu des cours, c'est le bordel, tu le sais très bien, alors je t'en prie. Déjà l'an dernier qu'est-ce que vous avez fait d'autre ? »

– Ça te va bien de plaisanter, toi, grommela Manno. Chez vous, à la Catholique, les choses fonctionnent encore tant bien que mal. Je voudrais t'y voir, dans ce bordel.

– Oh, même chez nous, ne crois pas... C'est fini le temps de Gemellone où l'on priait jour et nuit à la chapelle : maintenant chez nous aussi les rouges ont un local pour leurs réunions, tapissé de la tête de Ho Chi Minh et d'images porno. Qu'est-ce que tu crois ?

Manno secoua sa tête blonde et souffla, comme pour dire : « Tu ne prétends pas comparer avec ce qui se passe chez nous ? Ce serait ridicule. » A vrai dire, dans l'instant, ce n'était pas tellement le désordre qui régnait en Architecture, sa faculté, qui provoquait sa mauvaise humeur, mais certaines constatations qu'il avait faites, quelques heures plus tôt, au siège de la Démocratie Chrétienne où il s'était donc rendu pour retirer des tracts sur la demande de son oncle Michele. Accueilli avec froideur et presque impolitesse, il avait découvert que les politiciens démocrates-chrétiens milanais (dont on savait qu'ils appartenaient, depuis quelques années, à une faction opportuniste, organisée par un pétroleur d'État pour conditionner le parti) étaient très irrités contre les membres du comité pour le référendum sur le divorce, qui les contraignaient à combattre la gauche. Les choses étant ainsi, comment pourrait-on remporter la bataille à Milan ? Pour couronner le tout, il avait également appris qu'un chef de la section, par lequel il avait été traité avec une particulière intolérance, était désigné par tous d'un surnom qui le qualifiait pourvoyeur de fonds des hommes d'affaires. C'était le vieux commis chargé d'empaqueter les tracts qui le lui avait révélé : « Vraiment ici ce n'est plus comme autrefois... », avait-il affirmé en secouant la tête avec amertume. A présent, le jeune Manno ne pouvait pas s'empêcher d'y repenser et, par contraste, d'évoquer le comptable au béret et ses aides bénévoles dont il avait entendu parler par son oncle Michele et par son père. Comment diable avait-on pu en arriver à la situation actuelle ? Mais il préférait ne pas en parler avec son frère qui, envers la Démocratie Chrétienne, était déjà par trop critique.

Lequel frère, en attendant, ne cessait de fixer le feu. Dès que, de l'autre côté de la route, le disque passa à l'orange, il redémarra si vite que l'auto fit une embardée. Malheureusement, au lieu d'en faire autant, son adversaire chevelu tourna tranquillement à droite en direction de Sesto San Giovanni, si bien que ce départ « en trombe » s'avéra tout à fait superflu.

La grand-route qui traversait la zone industrielle au nord de Milan ne laissait maintenant entrevoir que quelques lambeaux de campagne : partout des constructions avaient jailli, qui s'étendaient sur plusieurs communes différentes. Au rond-point de Monza, toujours grouillant de circulation, les murs étaient comme d'habitude tapissés d'affiches avec de grandes inscriptions à l'adresse des automobilistes oublieux : « *Rappelle-toi que Dieu t'aime* », « *Rappelle-toi que Dieu t'aime* » ; on était bien entré en Brianza. Sans s'en rendre compte, Popi, qui depuis qu'il avait cessé la compétition avec le chevelu avait un peu modéré son allure, se remit à siffloter : « Et puis merde à la faculté d'architecture ! » déclara-t-il tout à coup avec fougue.

Manno secoua la tête. « Vous, de la Catholique, devez remercier le pauvre Apollonio », dit-il, « parce que, au début, même chez vous, ça sentait

le roussi, encore plus peut-être que dans les Universités d'État. Mais Apollonio a eu le courage de mettre à la porte cette femme professeur, comment s'appelait-elle ? Celle qui a fini au « Manifesto » ; ce n'est qu'à partir de là que les choses ont réellement commencé à mieux fonctionner chez vous. En tant que président de faculté, il avait le loisir de la jeter dehors, et il l'a fait : je le lui ai moi-même entendu raconter, un jour qu'il était venu dîner chez l'oncle Michele. Tous, à la Catholique, mouraient de trouille. Que se passera-t-il disaient-ils, cette femme a des appuis parmi les extrémistes, dans l'Université et au-dehors. Mais lui a tenu bon et l'a mise à la porte. Son attitude a encouragé le recteur qui, peu de temps après, a viré les dix ou quinze étudiants les plus chahuteurs. A bien y penser, pas même vingt coquins sur vingt mille, mais ça a suffi, tu as vu, pour remettre les choses en ordre. »

– Oui, je le sais. Mais le feu couve sous la cendre, c'est moi qui te le dis, déclara Popi, sans se soucier de s'assurer si le terme coquins, outre les vingt incriminés, concernait aussi les vingt mille, dont il faisait partie.

– En attendant, chez vous, les professeurs font leurs cours régulièrement et, le moment venu, n'importe qui peut passer tranquillement ses examens. Tu veux comparer ? Chez nous en architecture il se passe des mois sans qu'ait lieu un vrai cours, et les profs doivent, ou bien accepter de parler de révolution et de communisme – les habituelles conneries – ou bien se tenir à l'écart ; parce que si l'un d'entre eux fait mine de venir dans une assemblée pour y parler de choses sérieuses, il est cuit. Sais-tu que, ce matin encore, ils ont fait du tir à la cible sur le professeur X ? « Un pas à droite, X » – lui criaient-ils et ils le bombardaient avec une pièce de maquette en bois, ou même en fonte, l'obligeant à s'écarter, et puis : « un pas à gauche » et ils en balançaient une autre... le pauvre, à la fin, avait l'air d'une loque. Forcément, même les profs les plus décidés à ne pas céder ont fini par renoncer à faire leurs cours. Je me demande comment tout ça va finir ?

– Ça finira que ces profs-là aussi, le ministre démocrate-chrétien les virera de l'Université, dit en riant Popi, voilà comment ça finira.

– Le fait est que chez nous il n'y a pas eu un Apollonio pour redresser les choses au départ, fit Manno, et il soupira. « Malheureusement. Pauvre Apo, quel homme c'était ! » Il se souvint d'une phrase désespérée que, quelque temps avant de mourir, Apollonio avait écrite à propos du monde catholique en décomposition. « Il y a deux ans, quand il est mort, j'ai vu l'oncle Michele pleurer comme un enfant : c'est la seule fois où je l'ai vu pleurer », murmura-t-il.

– Tu le verras pleurer de nouveau dans pas longtemps, après les résultats du référendum, dit Popi, mi-rieur, mi-sérieux.

– Là, tu dis des conneries, le rabroua cette fois son frère, bien que sans dureté, l'Italie, Dieu le veuille, n'est pas toute faite de merde faisandée. Cette fois, nous ne perdrons pas. C'est même vraiment l'occasion pour... Il s'interrompit, hochant la tête pour lui-même, avec énergie.

– Vous travaillez comme des bêtes, toi et l'oncle Michele, pour ce référendum, se moqua Popi, et en attendant tu ne vois donc pas ? Il y a même des prêtres qui, pour « rester avec le peuple », comme ils disent, prétendent qu'il est bien de voter pour le divorce. C'est au point que chez nous, à l'Université catholique, les partisans du divorce peuvent donner toutes les conférences qu'ils veulent, alors qu'à vous, les anti-divorce, il n'est même pas permis de parler. Et ça se passe à l'Université catholique !

Manno fit de nouveau signe que oui de la tête, d'un air tout à coup farouche : « Des Judas et des salauds, il y en a toujours eu », dit-il, « ça n'empêche pas le christianisme de suivre sa voie depuis deux mille ans. »

Popi cessa de plaisanter : avec un frère sérieux comme le sien, ça manquait de piquant ; il alluma plutôt ses codes. Dans l'obscurité naissante commençaient à apparaître et disparaître çà et là, sur les bords de la grand-route – réduite à présent à quatre voies seulement – des feux rougeâtres et fumants, au moyen desquels les prostituées signalaient leur présence et disponibilité.

– *Arieccole* (les revoilà), fit Popi, utilisant l'argot de Rome diffusé par la télévision, ce soir encore les p... sont à l'affût. Il dit les p..., en n'usant que de la première lettre de leur qualificatif parce que, malgré les temps et le langage vulgaire de l'Université et des milieux de jeunes en général, les deux frères – surtout entre eux – parlaient d'une manière propre.

Manno jeta un coup d'œil aux feux, alimentés avec des pneus d'automobile usagés : à la lueur obscène de chaque feu on apercevait une, deux ou plusieurs prostituées, reconnaissables à leurs minijupes qui leur arrivaient à peine à l'aine. (Quelques années plus tôt, venant d'outre les Alpes, les minijupes s'étaient diffusées partout et beaucoup de filles les avaient adoptées ; par la suite, elles étaient passées de mode et semblaient maintenant devenues une sorte d'uniforme des catins qui ne les auraient pour rien au monde abandonnées, tant elles étaient adaptées à leur profession.) Outre les femmes, autour des feux se trouvaient quelques hommes qui parlementaient avec elles ; les automobiles de ces hommes encombraient dangereusement la chaussée.

– Il nous faut remercier les socialistes, fit observer Manno. Ce sont eux, une fois entrés au gouvernement, qui ont transformé les routes d'Italie en bordels.

– Ouais, mais les socialistes, ce sont bien tes démocrates-chrétiens qui les ont appelés au gouvernement, ne manqua pas de faire observer Popi. Dégoûté de toutes les tendances politiques italiennes sans exception, il se considérait comme un sans-parti (selon la terminologie de ses compagnons « engagés » – mais engagés dans quoi ? – bref, un je-m'en-foutiste.)

– Tous les nôtres ne les voulaient pas, objecta l'autre, mortifié, ceux qui s'apparentent à l'oncle Michele ou à papa, c'est-à-dire la majorité, n'en voulaient pas, tu le sais bien.

– Mais que pouvaient-ils faire, s'ils n'avaient pas assez de voix pour gouverner ? Du reste, par rapport aux socialistes, ils avaient contre eux même

le pape et Kennedy, et toute la clique, fit Popi. Et ne me redis pas que l'oncle Michele avait prévu depuis le début qu'on en arriverait à ce merdier, et qu'il l'a même écrit. Je le sais bien, et alors ? C'est un fait que personne ne l'a écouté, et que maintenant nous sommes tous dedans jusqu'au cou.

– Oui mais le moment est venu où l'on peut en sortir, du merdier, dit Manno. C'est justement ce que projette Gabrio Lombardi. Et cette fois nous en sortirons, tu verras.

En tout cas, l'un comme l'autre avaient détourné les yeux des pécheresses, afin de ne pas succomber à la tentation, comme nous y exhorte le *Pater Noster.* D'ailleurs, jusqu'ici, ils n'avaient pas connu de femme : les us familiaux, pour tous les deux, prévalaient encore sur ceux de la société.

A la hauteur de Incastigo où de la grand-route se détachait une route mineure qui conduisait au vieux pont sur le Lambro – elle aussi neuve et flanquée de jeunes peupliers – il y avait un dernier feu ; la 127 dut s'y arrêter au rouge. Là, une pécheresse était aux prises avec un garçon qui pouvait avoir dans les quatorze ans et qui lui faisait des propositions, moitié pour plaisanter et moitié sérieusement. La pécheresse s'évertuait à le chasser, le poursuivant même et le poussant hors du cercle lumineux du foyer de fortune, son sac à main levé en guise de fouet. Un camionneur crasseux, aux culottes en accordéon, qui assistait à la scène en riant, tentait d'intervenir en faveur du garçon.

– *An vedi oh* (vise-moi ça), commenta Popi, empruntant une nouvelle fois le langage de la télévision ; mais ils ne purent en voir davantage parce que le feu se mit au vert et qu'ils repartirent : ils tournèrent à droite, dans la route secondaire. « Tout de même, quelle honte ! »

– Une belle honte, oui, murmura Manno. Avec un spectacle comme celui qu'offraient tous les jours les prostituées, se disait-il – qui sait combien de garçons des villages de la Brianza risquaient d'être corrompus. « C'est une grâce qu'on ne voie pas encore de telles choses à Nomana ».

– Pauvre Italie ! fit Popi. Ajoute à ça ceux qui séquestrent les gens, et les voleurs, et les délinquants de tout poil qui tiennent la vedette partout, pendant que les rouges prétendent entraver toujours plus l'action de la police ; pendant ce temps-là, le gouvernement fait tout sauf gouverner... Ce ne sont pas seulement les Universités, c'est l'Italie tout entière qui s'en va à vau-l'eau.

– Ouais. C'est justement pour ça qu'il faut faire front, se dépêcher de renverser la situation.

– Avec quoi ? Avec votre référendum ?

– Est-ce que tu te rends compte que tous ceux qui détruisent, tous jusqu'au dernier, sont du côté du divorce ? Si nous arrivons à leur assener un bon coup sur la tête en démontrant qu'ils ne sont qu'une minorité, ce sera le début de la reprise.

– Mais la propagande qu'ils font est au moins dix fois supérieure à la vôtre, dit Popi. Huit ou neuf affiches sur dix, et pratiquement toutes les banderoles qu'on voit à Milan sont leur œuvre ; sans parler des journaux.

– Normal : les bourgeois et les rouges associés ensemble ont tellement plus de fric que nous ! Manno s'interrompit et secoua la tête : « C'est incroyable... je ne sais pas s'il vaut mieux en rire ou en pleurer : les bourgeois qui s'associent aux rouges pour démanteler la situation, et qui s'y complaisent en plus ! »

– Je ne comprends pas comment vous pouvez penser sérieusement remonter une telle pente, dit Filippo-Popi.

La 127 franchit, sur l'habituel pont à deux arches, la grande gerçure où court le Lambro, fleuve depuis des années réduit à un cloaque à ciel ouvert à cause des déchets en tous genres. (Disparues les longues algues vertes qui autrefois flottaient dans le sens du courant, disparus les gardons aux frétillements d'éclair doré et tout autre poisson. Maintenant, aux dires des journaux, il n'y vivait que les bacilles des égouts, eux aussi, en un certain sens, emblématiques.) Au-delà du pont, la route, toutefois, remontait les collines au milieu des bois encore intacts de robiniers, qui semblaient accroître la fraîcheur du soir.

Voici le Raperio, district de Nomana (le village où, à la fin de la guerre, avait été capturée par les communistes de Praga la malheureuse femme qui s'était réfugiée dans la mercerie sur la place : mais les deux jeunes gens ignoraient tout simplement l'épisode). Comme Incastigo, comme Nomana elle-même et tout autre village et ville de Lombardie, le Raperio avait plus que doublé de volume, bien que – ici du moins – les habitants aient peu augmenté. Des maisons nouvelles avaient poussé autour du vieux noyau. Sans comparaison plus confortables et plus riches que les anciennes, elles étaient toutefois incroyablement disparates, et disposées – ici comme partout – d'une manière extraordinairement désordonnée : vaguement alignées certes, mais tournées de tous côtés, les hautes mélangées aux basses, de styles et de couleurs différents, de formes si biscornues parfois que le paysage, autrefois si beau, en était irrémédiablement défiguré.

Mais, à cette heure, grâce à l'obscurité, tout cela ne se remarquait pas beaucoup, et du reste les deux frères n'avaient jamais connu l'ancien paysage où l'œuvre de la nature et celle de l'homme s'harmonisaient avec bonheur. A la perspective de la table dressée, désormais toute proche, leur appétit à tous deux commençait à se réveiller. L'auto traversa rapidement la partie neuve au sud de Nomana, formée de quelques rues flanquées de petites villas et de gros ensembles avec un gratte-ciel et un demi-gratte-ciel (rue don Gnocchi, avenue Kennedy, rue Manno Riva, partant de la petite « place du Cinquième Régiment Alpin »), puis remonta la vieille rue Santa Caterina non plus caillouteuse mais goudronnée, pour enfin s'arrêter devant le portail des « Dragons ». « C'est toi qui vas chez l'oncle Michele porter le matériel, hein ? » dit Popi en entrouvrant la portière.

– Oui, bien sûr.

Popi ouvrit alors en grand et descendit de voiture.

2

Levant l'une après l'autre, acrobatiquement, ses longues jambes (les deux frères étaient tous les deux grands, comme beaucoup de jeunes de la nouvelle génération), Manno se transféra à la place du conducteur et manœuvra les commandes : docile, la 127 repartit. Il traversa la partie centrale du village, animée à cette heure par de notables et bruyantes allées et venues de véhicules à quatre ou à deux roues. Çà et là, sur les vieux murs, on découvrait quelque inscription, non plus à la chaux, comme autrefois, mais à la bombe : « Vive la classe 1954 – A bas l'armée » ou bien « Si part la 54, par la douleur – les pisseuses se feront sœurs » (Indéniablement, de par l'apport laïque, le langage des conscrits s'était plus que déniaisé). Devant la cour de Sansone, l'auto fut obligée de s'arrêter à cause d'un feu rouge. Manno lança – à travers le portail à arc brisé surmonté du sigle « A.D. 1777 » – un coup d'œil dans la cour : il n'y vit pas de charrettes remplies d'herbe comme on en voyait autrefois en cette saison, mais des automobiles : il y en avait même plusieurs (souvent plus d'une par famille), rangées sous les portiques, ou, tant bien que mal dans les anciennes étables, ou encore dans les poulaillers qu'on avait agrandis avec de la tôle.

Plus loin, sur la place surveillée par un agent de police (Nomana à présent en comptait trois, en uniformes noirs, identiques à ceux des agents de Milan, et pourvus de petits postes émetteurs-récepteurs) le jeune homme dut réduire sa vitesse et s'aligner sur le pas des gens qui se dirigeaient vers l'église. « Ah c'est vrai, nous sommes au mois de mai », se rappela-t-il, « c'est donc la bénédiction ». Puis, toujours mentalement, il ajouta : « Mais moi, jusqu'au 12, je ne peux pas participer aux offices du soir » (le 12 était le jour du référendum populaire). Il passa aussi devant le bar Piper (« *l'bar de la science* » comme l'appelaient les gens du peuple) habituellement fréquenté par les intellectuels du village : il y aperçut quelques « contestataires » à peu près de son âge, occupés ces jours-là à la campagne pro divorce. « Bande de crétins », se dit-il.

Le portail du jardin du grand-père était grand ouvert (depuis des années il n'y avait plus de portier) et le jeune homme le franchit en s'annonçant par quelques coups de klaxon. Près de la maison était stationnée l'Alfa Romeo 1300 de l'oncle Michele, une portière ouverte et les lumières intérieures allumées. « Ah, l'oncle est sur le pied de guerre, sans doute s'en va-t-il parler quelque part. »

Son oncle, effectivement sur le point de partir, se trouvait dans le hall : « Oh, cher Manno », le salua-t-il. « J'ai une conférence à Lomazzo d'ici peu et je dois me dépêcher. Tu as apporté tout ce qu'il faut ? »

Manno acquiesça : poussant du bout du pied la porte qu'il avait trouvée entrebâillée, il était entré avec, sur les bras, le lourd paquet de journaux et de tracts retirés à Milan. Dans le hall, outre son oncle et sa tante Alma, se trouvait aussi Luca qui, malgré ses protestations, le débarrassa prestement et

alla tout déposer sur la table du bureau déjà encombrée d'autre matériel de propagande.

– Cher Manno ! fit l'oncle en souriant. Voilà bien un fils de la loi – La locution (dialectale, transposée telle quelle en italien) signifiait fils légitime, non seulement quant au sang mais aussi, et surtout, quant aux habitudes – Je t'ai encore donné du travail aujourd'hui, hein ? Je suis désolé. Enfin, dans une dizaine de jours tout cela sera fini. Il se rembrunit un peu : « Même pas dix jours, neuf. C'est peu, vraiment peu. En neuf jours nous ne pouvons pas faire grand-chose.

– Mon oncle, j'ai lu l'article que tu m'as fait porter à la rédaction des « Études catholiques », dit le garçon : il est tout simplement formidable, vraiment au cœur du problème. Je crois qu'il sera utile.

L'écrivain fit signe que non d'une main : « Les gens qui ont l'intention de voter pour le divorce ne lisent pas "Études catholiques" » aurait-il voulu lui expliquer. La tante Alma, par contre, qui tenait à la main la veste de son mari et était en train de la brosser, sourit à son neveu avec gratitude. La signification de ce sourire n'échappa pas au garçon. « Comme elle l'aime », pensa-t-il, « c'est à n'y pas croire ! Je voudrais tant que le Seigneur m'accorde une femme amoureuse comme celle-ci. Toute ma vie, et même pour l'éternité, je l'aimerais moi aussi de la même façon. » Ce n'était pas la première fois qu'il le pensait.

– Alors, est-ce que ma veste est prête ? demanda Michele à sa femme. Excuse-moi mais je ne voudrais pas me faire attendre. Et à Luca : « Donc nous sommes bien d'accord : tout cela », il montra quelques paquets de feuilles sur une chaise du hall, « est à distribuer de suite. Quant au brouillon de l'affiche, il doit être consigné à Corbetta, le typographe, avant demain midi. Que comptes-tu faire ? Tu le lui fais envoyer par quelqu'un ou tu le lui portes toi-même ? »

– J'aime mieux y aller moi-même, répondit Luca.

– D'accord, c'est gentil. Explique-lui bien que les deux lignes qui mentionnent le sujet de la conférence, c'est-à-dire les mots : *« Référendum : choix de civilisation »* doivent être en gros caractères. Dis-lui qu'il faut qu'ils aient douze à quinze centimètres de haut. Ou plutôt, pas moins de quinze.

– Très bien je m'en occupe (Luca s'exprimait comme toujours en dialecte).

Tante Alma, qui avait fini de brosser la veste, aida son mari à l'endosser. « Crois-tu que Luca ne sache pas lui-même ce qu'il doit faire ? » fit-elle observer.

– Mais non, dit Luca, il a raison de bien me préciser les choses.

Michele sourit : « Je sais moi aussi que Luca est capable de se débrouiller. Ce n'est pas pour rien qu'il était du Cinquième. »

– Quel Cinquième ? demanda le jeune Manno.

– Le Cinquième de Chasseurs Alpins, lui répondit tante Alma. A quoi crois-tu que ton oncle Michele puisse se référer d'autre, quand il parle avec Luca ? Cinquième bataillon, ou Cinquième quelque chose de Chasseurs Alpins.

– Cinquième Régiment, précisa l'oncle. Tu vois que tu ne le sais pas ? Cela signifie que je n'en parle pas assez. Eh bien, à partir de demain nous en parlerons plus souvent, n'est-ce pas Luca ?

Luca rit, amusé, son visage honnête toujours surmonté de sa touffe de cheveux qui maintenant était devenue grise et un petit peu moins fournie. « Ah, les chasseurs... », murmura-t-il, et il fit un geste vague, pour signifier quelque chose de désormais lointain, révolu.

– Allons, il faut vraiment que je me dépêche, dit Michele, sinon je finirai par être en retard et ceux de Lomazzo pourraient protester. Il se tourna vers Manno : « Tu veux que je t'emmène jusque chez toi ? »

– Merci mon oncle, mais j'ai mon auto.

– Ah, bien sûr. Écoute alors : demain à Milan il faudrait que tu passes au siège du comité, rue San Marco. Adresse-toi directement à la secrétaire : elle te donnera trois ou quatre articles dactylographiés faits par des collaborateurs volontaires. Je veux les voir avant qu'ils soient imprimés. D'accord ?

– Oui mon oncle.

– Et puis, quand le référendum sera passé, on te fera un petit monument.

– C'est à toi, mon oncle, qu'il faudrait le faire, le monument.

L'oncle lui fit signe que non en souriant. « Allez, ciao. » Puis il tendit la main à Luca : « Ciao Cinquième Chasseur », lui dit-il en jetant un coup d'œil de biais à sa femme. Puis, se tournant de nouveau vers Manno : « En fait le comité, ici à Nomana, c'est Luca. C'est lui qui fait tout. »

– C'est vrai, reconnut le jeune homme.

– Eh, je serais frais tout seul, il y a aussi les autres, protesta Luca.

– Tu fais du bon boulot, comme d'habitude, dit Michele en se dirigeant vers la sortie. Mais, à ce moment-là, on entendit la voix de son beau-père qui l'appelait de la salle à manger. L'écrivain revint sur ses pas et, passant en hâte la tête par la porte : « Papa je suis en retard, je dois me sauver », dit-il tourné vers ses beaux-parents qu'on voyait à peine dans la pénombre, assis devant le téléviseur.

– Attends, écoute ça, s'écria le vieux Gerardo tout excité. Ils sont en train de parler de toi, tu n'entends pas ? Ils viennent juste de citer ton nom.

Michele entra alors tout à fait dans la pièce, avec Alma et les autres. Dans son cadre lumineux, le présentateur poursuivait (ce n'était pas la première fois que ces jours-ci il nommait Michele) : «... d'après lui la liberté du conjoint qui n'est pas d'accord – c'est-à-dire du conjoint qui ne veut pas le divorce – est donc violée par la loi. L'écrivain Michele Tintori a conclu en affirmant que le droit des enfants lui-même à conserver l'intégrité familiale est violé par cette loi. » Le présentateur fit une pause : « Le député Untel, porte-parole du parti radical, a au contraire défendu la loi, soutenant que le divorce... »

– Eh bien, ça y est, je suis passé, alors je vous salue, dit joyeusement Michele, sinon cette fois je vais être vraiment en retard !

– Où les as-tu prononcées ces phrases ? lui demanda tout de même sa belle-mère, invinciblement portée, comme tous les vieux, à traîner un peu.

– Ce sont des phrases écrites, qui ont été envoyés à la télévision par les secrétaires des partis et aussi par la secrétaire de notre comité. Je les ai préparées au bureau. Maman, je vous donnerai tous les détails demain, maintenant il faut vraiment que je me sauve. Bonne nuit. Bonne nuit à vous aussi papa ; et il s'éloigna.

Sa femme Alma le suivait : « Dis donc comme tu es important, Michele, quel as tu fais ! » le plaisanta-t-elle affectueusement.

– Certes, certes, répondit Michele sur le même ton, il vaut mieux que nous n'y pensions pas, sinon nous serions impressionnés ; allez ciao. Et, enlaçant d'un bras sa femme il l'attira à lui et embrassa avec amour son visage toujours beau de petite statue.

Le jeune Manno remarqua l'élan qu'il y avait eu dans ce geste et la joie de sa tante : « Comme ils s'aiment ces deux-là », pensa-t-il à nouveau.

– Ciao, fils de la loi, lui dit son oncle en dialecte avec un sourire et, suivi de Luca qui avait pris sous son bras les paquets de feuillets à distribuer, il sortit de la maison.

Mais les autres, y compris les deux beaux-parents qui s'étaient levés de leurs fauteuils, lui emboîtèrent le pas et, tandis qu'il mettait le moteur en route, s'attardèrent un peu autour de l'auto. « Un instant », lui dit Alma, « as-tu pensé à prendre la clé du portail ? »

Michele baissa la vitre : « Hein ? quoi ? »

Sa femme répéta sa question. L'écrivain lui fit signe que oui en souriant, démarra et sortit enfin du jardin avec un léger crissement des pneus sur le gravier.

Les deux vieux rebroussèrent chemin pour rentrer dans la maison avec Almina qui, depuis près d'une semaine, était venue s'installer à Nomana pour ne pas rester seule le soir. « Je suis contente que la télévision parle finalement de Michele », dit Giulia. « Une reconnaissance comme celle-là est importante. »

Manno savait qu'il ne s'agissait pas du tout d'une reconnaissance et que la télévision ne citait son oncle que parce qu'elle était tenue de lire la documentation que lui avait transmise le comité et les partis. Il savait aussi (là encore, l'oncle le lui avait dit) qu'à peine le référendum terminé ils retourneraient au silence habituel à son égard. Mais il ne dit rien aux deux vieux. Il s'offrit par contre d'accompagner Luca avec sa voiture : « N'aie pas de scrupules, je t'accompagnerai très volontiers. »

– Merci, mais j'ai ma propre auto, là dehors, lui répondit Luca.

– Eh bien alors, dis bonjour de ma part à mon camarade Tarcisio, ton fils.

– Merci, je n'y manquerai pas.

– Je l'ai vu hier à Milan, à une rencontre du CL. Il le sait, non, que nous aussi, à notre modeste échelle, nous nous battons contre le divorce ? » (CL : Communion et Libération, était un organisme nouveau qui réunissait de plus en plus de jeunes chrétiens depuis que l'Action Catholique semblait comme paralysée.)

Luca opina cordialement. Le garçon monta dans la 127 et la mit en route.

3

Sortant à pied du jardin, Luca installa ses paquets sur le siège arrière de son propre véhicule (une Millecento en excellent état dans laquelle, comme dans beaucoup d'automobiles d'ouvriers briantais, une petite croix était suspendue au rétroviseur), et s'assit à son tour au volant.

Il gagna d'abord la maison du typographe Corbetta, comme lui vieux militant de la Démocratie Chrétienne et qu'il pouvait donc se permettre de déranger à n'importe quelle heure. Comme il ouvrait grand sa portière devant la papeterie-typographie, il s'en fallut de peu qu'il ne heurtât le *Farirö* (ce petit serrurier qui, autrefois, avait ouvert aux partisans la caserne des carabiniers : le lecteur s'en souvient-il encore ?) qui marchait sur l'étroit trottoir. Luca descendit en hâte de l'auto, s'excusa et échangea en riant quelques mots avec lui à propos du danger évité. (Depuis des années le *Farirö* paraissait tout ragaillardi parce que son fils était devenu un industriel – un important industriel même – en métallurgie et mécanique). Pour le reste, l'ex-petit serrurier n'avait pas changé de style et, entre autres, continuait à enflammer ses allumettes en les frottant sur le fond de ses culottes (lesquelles, maintenant en laine d'excellente qualité, se prêtaient encore mieux à l'opération.)

Mais voici, derrière le *Farirö*, que venait à grands pas Pierello, accompagné de sa fille cadette. Il était coiffé de son béret à visière et portait sa sacoche sous le bras. Sans doute – pensa Luca – venait-il de débarquer du train (il travaillait toujours à Sesto, à la fonderie) ; comment donc se faisait-il que sa fille l'accompagnât ?

– Ciao Piero, lui dit-il.

– Ciao, lui répondit Pierello sèchement.

– Toujours en forme, hein ?

Mais l'autre ne répondit pas ; il paraissait très abattu.

– Eh, quelque chose ne va pas ?

Pierello fit signe que non de la tête et passa son chemin sans s'arrêter, laissant Luca perplexe : « Que diable a-t-il pu lui arriver ? »

Après avoir remis au typographe la maquette de l'affiche et s'être entretenu avec lui une demi-heure (Corbetta, grand bavard, ne voulait pas le laisser partir), Luca rentra chez lui. Il n'habitait plus à la Catafame (où étaient restés ses parents, qui avaient loué les pièces laissées vacantes par leur fils – et même le « grenier aux fauvettes » – à des immigrés du sud), mais à Nomana, dans une copropriété de la zone neuve. Comme tant d'autres ouvriers de son âge – Pierello, par exemple, qui résidait lui aussi dans une copropriété non loin de là – il était propriétaire d'un bel appartement de quatre pièces avec chauffage central, dont le mobilier pouvait rivaliser, du point de vue du confort, avec celui de la maison Riva. Tarcisio, son fils de

vingt et un ans, étudiant en architecture, vint lui ouvrir et, avec précaution, le débarrassa de ses paquets : « Tu veux que je les porte au siège *pa*? »

– Non laisse. Nous irons ensemble plus tard, après manger.

– Très bien *pa* (ils parlaient en dialecte).

– Ton ami Manno t'envoie le bonjour : je l'ai vu tout à l'heure.

– Ah merci.

Tarcisio était resté un bon garçon, pensa Luca, c'était lui aussi un « *fils de la loi* » comme Manno, en dépit de cette école de désordre qu'ils fréquentaient tous les deux à Milan. Luca n'avait pas à se plaindre non plus de ses quatre autres enfants, filles et garçons : pas un seul ne s'écartait du droit chemin. Il savait qu'à cet égard il avait beaucoup de chance, parce que les choses ne se passaient pas du tout de la même façon pour les autres chefs de famille ouvriers qui, souvent, avaient des enfants « contestataires » qui les faisaient damner. Par-dessus le marché, dernièrement, la drogue était apparue à Nomana...

– Au fait, dis-moi un peu, ce garçon de ton âge, comment s'appelle-t-il, Taddeo, le fils de Pierello et de Luisina, celui qui faisait des études de prêtre... est-ce que par hasard aujourd'hui il aurait fait des siennes ?

– Ah, tu es déjà au courant ? C'est sans doute chez les Riva qu'on te l'a dit ?

– Non. C'est seulement que j'ai rencontré son père et qu'il m'a paru préoccupé.

– Je crois bien ! Cet après-midi les gendarmes ont encore convoqué Taddeo. C'est peut-être toujours pour cette histoire d'auto qu'il a brûlée à Milan.

– Il a brûlé une auto ? Ah oui c'est vrai, tu me l'avais dit.

– Dans une manifestation pour le Vietnam.

– Ah bon ! Quel insensé ! Mais qu'est-ce que son père a fait au bon Dieu pour mériter un fils pareil ?

4

En ce moment même, chez lui, Pierello était assis à table pour dîner : un dîner qui lui restait vraiment en travers de la gorge. De temps en temps, il secouait avec désapprobation sa tête ronde aux yeux châtain (ses cheveux aussi avaient conservé la même couleur châtain clair, presque sans fils blancs, bien que, à présent, en 74, il eût plus de cinquante ans). Avec sa femme Luisina et ses deux plus jeunes filles, il était assis à la table de la cuisine, parce que la famille n'utilisait jamais pour les repas la belle table de la salle à manger, toujours tenue brillante comme un miroir.

Les trois femmes se taisaient par respect pour sa peine. De temps en temps, Luisina – certes vieillie, mais toujours pourvue de ce charme qui, en son temps, avait conquis Pierello – se levait de table pour aller prendre quelque chose, ou pour vider les restes d'une assiette dans la poubelle en plastique, avant de l'installer dans le lave-vaisselle grand ouvert. Un moment plus tard, elle se levait encore pour quelque autre tâche et cette

façon de bouger sans cesse trahissait sa nervosité. A la fin elle ôta de dessus le feu la machine à café expresso et l'apporta sur la table ; avant qu'elle n'ait eu le temps de prendre aussi dans le placard mural les tasses, les petites cuillers et le sucre, l'aînée de ses deux filles s'en était chargée. Luisina la regarda un instant d'un air interrogateur (comme ses filles travaillaient toute la journée au bureau, la mère, malgré leurs protestations renouvelées, ne voulait pas être aidée à table). « Maman je t'en prie, pour ce soir au moins, laisse tomber », lui dit sa fille. Luisina ne répliqua pas. La jeune fille versa le café fumant à la bonne odeur, d'abord au chef de famille. « Vous voulez me faire boire aussi du café ? » protesta Pierello.

– Nous en prenons tous les soirs, papa, lui fit remarquer sa fille.

– Oui, mais...

– Piero, ça aussi ça passera, dit Luisina. Comme son mari elle s'exprimait en dialecte, alors que les deux jeunes filles parlaient en italien.

L'homme hocha la tête et se mit à remuer son café avec sa petite cuiller. Quand sa fille eut aussi servi sa mère, sa sœur et rempli sa propre tasse, Luisina se leva pour poser la machine qui contenait le restant du café sur une étagère, où se trouvait déjà le dîner de son fils dans deux assiettes couvertes. Pierello qui avait suivi des yeux tous les gestes de sa femme, fixa les deux assiettes et éloigna de lui son café. « Ce soir, je n'en ai pas envie », dit-il avec découragement.

– Piero je t'en prie.

– Laisse.

La femme but pensivement une ou deux gorgées de son café puis repoussa à son tour sa tasse.

– Maman ! intervint alors sa fille cadette. Et, se tournant vers son père : « Mais enfin, aujourd'hui il n'est rien arrivé de plus ! Taddeo n'a rien fait qui soit de nouveau répréhensible. Les gendarmes lui ont seulement demandé des détails sur cette histoire d'auto, vous le savez. »

– Et ça te paraît peu ? s'écria le père en prenant un air sévère.

– Non ce n'est pas que ça me paraît peu. Sa fille soupira : « Mais ce qui est arrivé est arrivé, il faut bien que cette histoire suive son cours. »

– Ah ce qui est arrivé est arrivé ! Tu trouves ! Mais pourquoi est-ce arrivé ? Que dirais-tu toi si un salig... si quelqu'un brûlait notre auto ? Et, s'adressant à sa femme : « En plus, c'est un ouvrier aussi celui-là, non ? »

Il faisait allusion au propriétaire de la voiture brûlée quelques semaines plus tôt, à Milan, par son fils et d'autres manifestants.

– C'est un employé de bureau, précisa sa fille, mais... par hasard.

– Eh bien, c'est un employé comme toi, dit Piero, du reste, que ce soit n'importe qui... pourquoi ces salauds devraient-ils brûler au hasard les autos en stationnement ?

– Ils font cela quand il y a des manifestations. Je ne dis pas qu'ils font bien : ce sont des irresponsables, vous savez que, sur ce point, je suis d'accord avec toi, avec vous.

– Ce sont des bandits, déclara Piero, parce que celui qui retrouve sa voiture brûlée n'en a plus et que personne ne la lui paiera.

– Nous sommes d'accord, papa. Mais enfin ces choses arrivent presque tous les jours. Notre Taddeo a été seulement plus crétin que les autres parce qu'il l'a fait sous les yeux de ces étudiants qui le connaissaient et qui ensuite l'ont dénoncé. Et quand la police l'a interrogé, il n'a pas dit non, il n'a pas nié. Après tout il a été honnête.

– Ah, honnête ! Tu trouves cela honnête de brûler les autos des autres ?

– Comment peux-tu parler comme ça ? s'écria Luisina elle-même.

– Non, écoutez... Ce que je veux dire c'est que maintenant vous ne devez pas vous ronger les sangs. Parce qu'il est sûr que Taddeo sera convoqué d'autres fois et qu'ils lui feront peut-être même un procès. Vous ne pouvez pas vous en faire comme ça à chaque fois. Vous vous rendez malade, vous comprenez ?

– Où en sommes-nous rendus ! fit Pierello, et il se tut. Il se rappelait à quel point, quelques années auparavant, il avait été fier de cet unique enfant mâle (auquel il avait donné le nom de son inoubliable ami Tadeusz, le prisonnier polonais). Taddeo faisait alors des études de prêtre au séminaire. Puis, qui sait comment, la tête lui avait complètement tourné.

– Ce sont ses deux compagnons qui l'ont dévoyé, affirma-t-il sans s'expliquer, suivant le cours de sa pensée, ceux qui étudiaient avec lui au séminaire : le fils Consonni surtout. Voilà qui c'est. Et avec ces deux-là le nouveau frère, don Vittorio.

– A en croire la mère de Consonni, ce serait au contraire le nôtre qui a dévoyé le sien, fit Luisina.

– Le nôtre ? Après tout, elle a peut-être raison. Qui peut le savoir avec certitude ? Mais qu'est-ce qui leur a pris, je me le demande. Tous les trois ont abandonné le séminaire... Avant c'étaient de braves garçons, parmi les meilleurs du village, et on ne peut plus dociles. Tout à coup, ils se sont comme gâtés. Et même à certains jeunes prêtres, qu'est-ce qui leur a pris, tu peux me le dire toi ?

– Il ne faut pas parler comme ça des personnes consacrées, fit observer avec gravité Luisina en lançant un coup d'œil vers ses filles. Ce n'est pas à nous de les juger.

– Peut-être, mais tu as vu don Mario, l'an dernier, quand il est venu à Nomana pour la fête de la crucifixion ? Quand je lui ai parlé de cette histoire et du mauvais exemple que donne don Vittorio à notre fils, les larmes lui en sont venues aux yeux : il n'a rien dit, mais il est d'accord lui aussi, et comment !

La mère adressa de nouveau un regard angoissé à ses filles. « Tous les jeunes prêtres ne sont pas comme ça », objecta-t-elle, « seulement quelques-uns. »

L'aînée des filles qui était une jeune personne de bon sens se leva : « Ermelinda », dit-elle à la plus jeune, « nous allions oublier qu'il y a Mike Bongiorno ce soir, à la télévision ; allons ça va être l'heure. »

Ermelinda (elle portait le nom de sa grand-mère paternelle) se leva, un peu hésitante : « Mike Bongiorno, ah oui, c'est vrai. »

– Viens, dit l'aînée. Elle la précéda dans la salle à manger où, dans un coin, se trouvait le téléviseur. « Est-ce que ce ne serait pas mieux, ce soir, d'aider maman à débarrasser ? » proposa la cadette.

– Laisse tomber, fit à mi-voix la première, maman a peur que nous soyons choquées, tu ne vois pas ? Pauvre femme, si elle savait tout ce qu'on est obligé d'entendre tous les jours au bureau !

– Je le crois bien que tous les jeunes prêtres ne sont pas comme ça, continua Pierello en s'adressant à sa femme. Parce qu'alors ça voudrait dire qu'il n'y a plus de religion. Il ne manquerait plus que ça !

– Quand la tête leur tourne à ce point, les prêtres finissent en général par se défroquer, dit librement Luisina à présent que ses filles n'étaient plus dans la pièce. Comme a fait don X, le prêtre de L., par exemple. Dans le fond, c'est une grâce que notre garçon ait abandonné l'habit avant, quand il était encore temps : sinon j'en serais morte de chagrin.

– Je suis bien d'accord, mais n'appelle pas ça une grâce. Pierello fit une pause. Quelle canaille tout de même !

Il se leva, comme venaient de le faire ses filles. Il ne parvenait vraiment pas à trouver la paix. « Où peut-il être maintenant ? »

– Tu peux bien l'imaginer, il a dû aller à ce petit journal.

– Alors comme ça, moi qui suis revenu du travail par le train de huit heures, je devrais attendre jusqu'à minuit, si ce n'est pas plus tard, pour parler avec lui, hein ? Et à la fin, ce sera pourtant à moi, à nous, de payer l'auto qu'il a brûlée. Parce que lui, monsieur l'étudiant, ne gagne pas une lire : c'est encore nous qui devons aussi payer ses études.

Luisina fit un signe qui signifiait : « Laisse tomber. »

– Dis-moi un peu, lui demanda son mari, est-ce qu'il t'a dit à toi, quelles questions lui ont posées les gendarmes ? Bref, où en sont les choses maintenant ?

Sa femme fit un signe de dénégation. « A moi il n'a rien dit, mais il a parlé un peu avec sa sœur. »

– Ah, c'est comme ça ?

Debout dans la cuisine, l'ouvrier ruminait la situation. « Alors comme ça, moi qui suis son père, je dois attendre jusqu'à minuit, pour savoir quelque chose, hein ? » répéta-t-il.

Sa femme le regarda en silence.

– Eh bien je n'ai pas envie d'attendre, s'écria Piero. Il alla vers le porte-manteau et prit son béret à visière avec lequel il était rentré du travail : « Je n'ai pas envie d'attendre », répéta-t-il. Il mit la main sur la poignée de la porte.

– Piero, cet enfant... essayons de ne pas le perdre tout à fait, fit sa femme, et ses yeux se remplirent de larmes.

Son mari la considéra quelques instants : « N'aie pas peur, je ne me laisserai pas gagner par la colère », dit-il à mi-voix et il sortit.

5

La petite revue progressiste « Brianza Nouvelle » avait son siège dans la « Librairie don Milani ». C'était une petite boutique à une seule ouverture, située à quelques mètres de la place dans un édifice de construction récente. Le gros immeuble (avec à l'arrière, l'usine, encore plus volumineuse, construite dans les années du « miracle économique ») empêchait maintenant presque tout à fait de jouir de la vue qu'on avait autrefois sur le cercle des montagnes.

En ce moment, Taddeo et les autres jeunes rédacteurs ne se trouvaient pourtant pas au siège, mais au bar voisin Piper, « *l'bar de la science* », qui faisait l'angle avec la place. L'un après l'autre, ils y avaient retrouvé don Vittorio, le prêtre rouge, lequel était assis à une petite table alors que, à l'église, on était en train de donner la bénédiction. Le prêtre avait accueilli chacun d'entre eux par des phrases sarcastiques : « Comment ? Tu ne vas pas à l'église écouter l'histoire du peuple élu qui a échappé au pharaon entre deux murailles d'eau ? » ou bien : « Tu viens ici au lieu d'aller à l'église ? Ça ne t'intéresse donc pas l'histoire de saint Pierre qui foudroie les méchants ? »

Les rares personnes qui circulaient sur la place (maintenant goudronnée et presque entièrement occupée par un grand parking) ressemblaient assez à celles d'autrefois. Elles étaient toutefois mieux vêtues, en particulier les femmes, même les très jeunes qui, sous l'influence de la télévision et du modernisme, arboraient toutes un rien de *sexy* dans leur habillement (Michele les appelait d'ailleurs « les petites vamps »). C'était précisément à cause de la commodité qu'on avait à les observer depuis le bar de la place, que don Vittorio en était devenu un habitué. Il n'était du reste pas hypocrite et ne se le cachait pas, mais dans l'actuelle phase de son travail intérieur – où se mêlaient aussi des aspirations en elles-mêmes nobles et justes, mais qui perdaient sans cesse du terrain face à la suggestion du grand renouveau préconisé par Karl Marx –, il n'accordait désormais plus beaucoup d'importance à ce genre de tentations. En son temps, plusieurs années plus tôt, le jeune novice s'était comme tant d'autres engagé sur la voie de la nouveauté et du progressisme, croyant de bonne foi interpréter un message provenant d'en haut. Par la suite, à plusieurs reprises, il avait été pris de doutes, souvent torturants, bien que sa lecture de l'Évangile se fût petit à petit éloignée de l'interprétation façon « Concile de Trente » et « bourgeoise ». De plus, ces temps derniers, l'intérêt croissant pour la femme l'avait au début laissé interdit, mais pas toutefois au point de le pousser à une nouvelle réflexion.

Les garçons progressistes l'admiraient pour son absence de préjugés, en dépit des protestations des « bien-pensants » (surtout du curé – nouveau lui aussi, mais qui pensait « à l'ancienne »), et cela finissait par l'inciter à des attitudes de plus en plus non-conformistes. Ce soir-là donc, les jeunes gens étaient venus s'asseoir autour de lui. C'étaient des garçons et des filles, pour la plupart d'extraction chrétienne – certains même, comme on l'a dit, ex-

séminaristes – mais qui comprenaient aussi l'*élite* de la jeunesse communiste de Nomana, jeunesse toujours faible en nombre, certes, mais qui maintenant, plus instruite et ouverte depuis qu'étaient loin derrière elle les temps sauvages du communisme stalinien, ne faisait pratiquement plus qu'un avec les « contestataires » catholiques.

Le groupe était passé des plaisanteries – qui se répétaient à chaque nouvel arrivant – au commentaire des derniers incidents ; naturellement, le héros du jour était Taddeo, le fils de Pierello, qui avait des ennuis à cause de son rôle dans la lutte pour la victoire des communistes indochinois. Ces jeunes s'enorgueillissaient à l'idée que soutenir la guerre de libération communiste leur coûtât des sacrifices réels comme celui-là. Quant au fait que les Indochinois – Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens – ne voulussent en rien être libérés par les communistes (et ils le montraient de façon éclatante à toute avancée de ces derniers, fuyant dans des proportions de neuf sur dix avec les troupes de leurs armées nationales respectives, dès que les circonstances le leur permettaient), ces jeunes l'ignoraient, ou – si par hasard ils en avaient vent – le jugeaient monstrueux et certainement dû à la non-préparation de ces populations. Les raisons des Américains (qui après être entrés en guerre pour la liberté de ces peuples – exactement comme autrefois en Europe contre les nazis – avaient, en 72, deux ans auparavant, retiré leurs troupes et se limitaient maintenant à ravitailler les armées nationales) étaient couvertes par la clameur d'opposition de presque tous les journaux italiens, ainsi que de la radio et de la télévision.

« L'impérialisme » américain fut aussi à l'ordre du jour des conversations de ce soir-là : « Il faudra bien que ces salauds d'Américains cessent d'aider leurs représentants fantoches demeurés au Vietnam et au Cambodge. »

– Ils ont contre eux les étudiants d'Amérique et l'opinion publique du monde entier, si bien qu'ils sont obligés de s'en aller : mais, vous le voyez, ils ne veulent pas céder tout à fait.

– Il n'y a vraiment plus que les gens de Nomana pour espérer que ce soit eux qui gagnent.

– Ces gens-là ne comprennent rien. Comment ne se rendent-ils pas compte qu'une défaite des Américains représenterait une extraordinaire victoire de la liberté dans le monde entier ?

– Eh bien, c'est peut-être justement ça qu'ils ne veulent pas.

– Quels imbéciles ! Mais comment est-ce possible qu'ils n'en aient rien à faire de toute cette souffrance, de tous ces morts ? (C'était Tecla, une jeune fille en blue jeans, aux yeux ardents, qui venait de prononcer cette phrase.)

– Ouais. Et il faudrait ne pas faire de brasiers avec des autos pour les réveiller, ces hypocrites ? s'exclama un autre, avec dureté.

Taddeo acquiesça, d'un air à la fois sévère et modeste : mis au centre de l'attention comme il l'était, il demeurait résolument réservé.

– Les gens de Nomana continueront à ne pas comprendre tant qu'ils seront envoûtés par le capitalisme, expliqua avec gravité Consonni, directeur de la revue et ex-séminariste, qui achevait des études de philosophie à

l'Université d'État. Il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter les raisonnements de nos proches, non ?

– Vous avez raison, vous êtes de braves garçons ! les approuva le prêtre. Tous les autres étaient aussi inconditionnellement d'accord.

(Avec ces jeunes qui, se considérant capables d'affranchir le peuple, avaient, non sans sacrifices personnels, créé le périodique progressiste et installé la petite librairie, Michele avait inutilement tenté de discuter. Qu'ils fussent, au lieu de libérateurs, des dispensateurs d'esclavage eux-mêmes envoûtés, ils ne pouvaient absolument pas l'envisager, du moins en ce temps-là. C'est seulement des années plus tard que certains d'entre eux le comprendraient. Ils avaient donc fini par être, pour l'écrivain, l'illustration vivante de la justesse de vues du « petit bossu » Gramsci qui, à son époque, avait bien démontré aux siens que la conquête du pouvoir pouvait s'effectuer, non par la voie léniniste de la révolution violente, mais par l'envoûtement, c'est-à-dire par le conditionnement progressif de tous les organes d'information – tels que journaux, radio, télévision – et celui des institutions culturelles – telles que écoles, maisons d'édition, théâtres, cinémas. Gramsci avait prévu, avec une extraordinaire lucidité, qu'une fois ce conditionnement réussi, les chrétiens eux-mêmes, devenus graduellement athées après avoir accepté l'analyse soi-disant neutre et scientifique que le marxisme fait de la réalité, se chargeraient d'éliminer le grand obstacle, à savoir la vision chrétienne de cette réalité. Et de fait, ces jeunes gens et ce prêtre, comme d'autres groupes semblables éparpillés en Italie et en Europe, s'étaient précisément engagés dans cette voie lorsque – Pie XII disparu – la culture catholique, au lieu de lutter contre les analyses marxistes, s'était mise à chercher avec insistance des points de convergence avec elles. Il faut dire aussi que, entretemps, la culture européenne tout entière – à cause, surtout, de la situation analogue qui s'était créée en France, son centre incontesté – avait fait, en quelques années, de grands pas en arrière vers un état de quasi pré-civilisation. A cet égard Michele trouvait emblématique la récente affirmation de Picasso, rapportée par tous les journaux : « Si aujourd'hui Raphaël renaissait, il ne vendrait pas un seul de ses tableaux et personne ne les regarderait ». Malheureusement, les choses en étaient effectivement là. La sensibilité envers les œuvres d'art authentiques avait tellement diminué, qu'on en était maintenant arrivé au point de voir, dans certaines expositions – et non des moindres –, une rangée de flacons contenant les fèces de l'artiste, en lieu et place de ses tableaux.)

– Bien, le Vietnam est extrêmement important, avait dit Consonni réclamant l'attention de tous, mais nous ne devons pas perdre de vue que ce numéro du journal est dédié à la liberté du divorce. Cette fois-ci, nous ne pouvons pas consacrer à l'Indochine plus d'une demi-page.

– Nous sommes d'accord.

– Oui, bien sûr, nous sommes d'accord.

– Vous avez bien préparé les articles sur le divorce comme nous en avions décidé au cours de la dernière réunion ? s'assura-t-il.

– Moi, le mien oui.

– Moi pas encore. C'est-à-dire que je l'ai juste ébauché, parce que je voudrais d'abord avoir votre avis.

– Moi je suis prêt.

– Eh bien, tout à l'heure, durant la séance consacrée à la rédaction, nous verrons tout cela. En tout cas, vous devez me les remettre avant demain soir. Il ne faut absolument pas que ce numéro sorte en retard.

– Ah non, bien sûr !

– Il ne manquerait plus que ça.

– Alors ? demanda celui qui devait encore terminer son article. Pourquoi ne pas y aller tout de suite, je veux dire à la rédaction ?

Parce qu'il manque Elvira... (il s'agissait de la deuxième fille de Igino, étudiante en lettres à l'Université catholique).

– Ah oui.

– Toujours en retard celle-là.

– Ouais. Je veux dire, en effet.

Les jeunes contestataires avaient traîné encore un peu en attendant leur compagne absente.

La conversation s'étirant, don Vittorio s'était adressé directement à Taddeo : « Eh bien ? Si tu nous racontais ce que t'ont dit les gendarmes ? »

– Qu'est-ce que vous voulez ? Un rapport circonstancié vous aussi ? avait demandé le jeune homme en souriant. Puis, revenant à son sérieux un peu raide, il s'était mis à raconter.

Ce fut à ce moment-là que Pierello, qui se rendait à la librairie don Milani, passa devant le bar.

6

A travers les vitres éclairées, il vit son fils en train de parler aux autres : « Le voilà. Qu'est-ce qu'il peut bien prêcher cet imbécile ? Il est sûrement en train de raconter ses exploits d'aujourd'hui... Que pourrait-il raconter d'autre ? Eh bien, moi aussi qui suis son père, j'ai le droit d'entendre après tout ! »

Toutefois il n'oubliait pas l'appel angoissé de sa femme : « Piero, ce fils... essayons de ne pas le perdre tout à fait ». Perdre son fils, à ce point ! Pourtant s'il était entré dans le bar, il n'aurait pas pu l'écouter raconter ses frasques sans intervenir, et il en serait né – comme ça, en public – une discussion bien plus grave que si elle avait lieu en tête-à-tête. En homme simple qu'il était, Piero aimait ce fils – son seul enfant mâle – depuis toujours, de toute son âme... Il sentait donc, douloureusement, que ce n'était pas rien que de risquer une rupture.

Tandis qu'il se tenait ainsi, irrésolu, devant la vitrine, il vit tout à coup le prêtre approuver chaleureusement Taddeo et solliciter l'approbation des autres. Alors il centra son attention sur ce détail : si son fils méritait la réprobation, il est sûr que ce prêtre la méritait encore plus. Piero s'écarta un

peu de la vitrine pour réfléchir : un religieux qui se comportait de cette façon ! Pour un ouvrier fervent comme lui c'était un vrai scandale, à tel point que, de propos délibéré, il essayait de ne jamais penser à ce prêtre. Et puis toujours avec ces filles enragées autour, un homme de Dieu ! Comment, avec un tel exemple sous les yeux, la jeunesse pouvait-elle se comporter convenablement ? Il est vrai que, avec ou sans ce prêtre, les temps avaient changé et que même ici, à Nomana, les rapports entre les sexes n'étaient plus ceux d'autrefois, du temps de sa jeunesse, où la plupart des hommes arrivaient au mariage sans avoir connu de femme. Ah non, vraiment, les choses n'étaient plus comme ça à présent ! Ce fameux dicton qu'on n'entendait autrefois qu'en bas, dans la plaine, à Sesto par exemple, où il travaillait toujours à la fonderie, circulait maintenant ici aussi : « *Si Dieu ne pardonne pas le rut – qu'il reste là-haut tout seul à jouer du luth* ». A cette pensée l'ouvrier sourit avec une certaine indulgence, bien que, intimement, cette réalité lui déplût : car combien de temps faudrait-il ensuite au peuple chrétien pour en revenir à ses coutumes ? Bah, pour les gens ordinaires, passe encore : mais un prêtre ? Était-il possible qu'il ne se rendît pas compte, au moins, de ce qu'avait d'inconvenant une telle promiscuité ? « Pas étonnant avec ça que tant de prêtres rouges se défroquent, pas étonnant que les séminaires se vident... » Celui du diocèse par exemple, où, à ce qu'il avait entendu dire, les aspirants au sacerdoce avaient, en l'espace de quelques années, carrément diminué de moitié. Ça lui était donc égal à don Vittorio un fait aussi terrible ? Il n'y pensait jamais ? Pierello secoua avec désapprobation sa tête ronde : qui sait ce qu'allait devenir ce prêtre ! Il se souvint de don X, prêtre de L., un village proche de Nomana, qui – tenaillé par le besoin de la femme – avait, quelque temps auparavant, obtenu son retour à l'état laïque pour se marier, et qui, durant l'une des premières nuits des noces, était mort d'infarctus. Certes, lui, Pierello, n'entendait pas se poser en juge, mais n'était-ce pas une leçon pour tous ? Et quelle leçon !

Tout en ruminant ces choses, il s'était peu à peu éloigné du bar Piper et il était maintenant en train de quitter la place où l'éclairage excessif et la circulation incessante d'automobiles le dérangeaient. Il passa devant le nouvel oratoire (en béton armé, doté d'un grand salon à amphithéâtre avec des fauteuils en velours, et d'une magnifique cour pour le jeu, cet oratoire disposait même d'un petit autocar pour accompagner les garçons : quelle différence par rapport à autrefois ! Mais à quoi bon tout cela – pensa l'ouvrier – si à présent beaucoup de parents n'y envoyaient plus leurs fils, de crainte que le prêtre contestataire ne les poussât à la rébellion ?) Tout de même, à bien y penser, où en était-on arrivé !

Piero s'engagea dans une ruelle peu éclairée. Voyons, que se passait-il au juste ? Après la guerre, le bien-être général s'était accru, le peuple, les ouvriers, étaient arrivés – en travaillant dur, bien sûr, et en se sacrifiant – à avoir leur propre appartement et leur propre automobile, et ils pouvaient envoyer leurs enfants à l'Université ; toutes choses autrefois absolument

impensables. Certes, tout le monde n'en était pas là mais c'était le cas de la grande majorité, et il était à prévoir que, en prenant le bon chemin, tout le monde y arriverait dans un laps de temps raisonnable. Les gens auraient dû être contents, avoir enfin le cœur en paix, et au lieu de ça... Non seulement les enfants se rebellaient de plus en plus contre leurs parents et contre les institutions – comme son Taddeo – mais la plupart des gens, au lieu d'être satisfaits, paraissaient devenus hargneux. Ils voulaient toujours plus, et de plus en plus tôt, en travaillant de moins en moins... Les syndicats s'y étaient mis à leur tour, sans relâche et, depuis que les chrétiens et les rouges s'étaient mis ensemble, ils prenaient les choses à bras le corps d'une manière telle que les choses finiraient forcément mal... En effet, beaucoup d'usines, bien que continuant à monter leurs prix pour pouvoir payer ces salaires incessamment en hausse, ne pouvaient plus y arriver et demandaient de l'aide au gouvernement. D'ailleurs certaines avaient fermé : la vieille filature sur le Lambro par exemple, celle où autrefois travaillait sa femme Luisina, et aussi la nouvelle fabrique de charcuterie de Nomana ; d'autres – comme la Motta à Milan – étaient en permanence occupées par les ouvriers qui continuaient de manifester. « Il fallait y penser quand c'était le moment, au lieu de faire des cortèges maintenant », se disait Pierello. Comment diable tout cela allait-il finir ? Était-il possible que les hommes ne dussent jamais, vraiment jamais, avoir de paix ?

Après avoir un peu erré au hasard, il finit par se retrouver à nouveau sur la place, attiré par le bar Piper comme par un aimant. Là, il constata que son fils et les autres jeunes contestataires avaient quitté le local : sans doute s'étaient-ils transférés au siège du petit journal. L'ouvrier hésita à s'y rendre à son tour, selon son dessein premier : il appellerait Taddeo dehors et... Et quoi ? Il n'avait pas encore compris que discuter ne servirait à rien, mais vraiment à rien ? Et alors ? Oui, et alors ! Avec un sentiment renouvelé de frustration, il finit par faire demi-tour et par se diriger lentement vers chez lui : « Demain matin je dois prendre de bonne heure le train pour Sesto ». Maintenant que tout était automatisé, le travail à la fonderie n'était plus aussi pénible qu'autrefois, mais lui n'était plus très jeune.

7

Dans l'après-midi du lendemain, tout à fait inconscient de la façon dont ce voyage se conclurait, Michele partit pour la Valteline. Il tint une réunion d'organisation à Sondrio, puis dîna dans un petit restaurant avec les membres du comité local qui lui exposèrent leurs inquiétudes : « Ici, la victoire serait pacifique », affirmèrent-ils en substance, « s'il n'y avait pas les membres de l'Action Catholique et nos syndicalistes. »

– Ils luttent tous pour la liberté du divorce ?

– Pas vraiment. Mais quand ça se présente ils la défendent, et le peuple – habitué à se fier à eux – ne comprend pas pourquoi d'autres chrétiens, et

même les évêques, s'expriment de façon contraire. Notre clergé est très inquiet, au point qu'il essaie de ne pas prendre position.

– Mais, depuis qu'ils ont emboîté le pas aux marxistes, on ne peut plus considérer les gens de l'Action Catholique comme des chrétiens. Comment se fait-il que ces gens fidèles les prennent encore comme référence ?

– C'est vrai, vous avez raison, fit observer le président du comité, un solide et sensé comptable d'une quarantaine d'années, aux façons très alpines : « C'est justement là qu'est le problème : que nos gens sont des gens fidèles, donc qu'ils ne changent pas facilement. »

– Je comprends, reconnut Michele avec un serrement de cœur. Il repensa aux grandes années de Pie XII : comment les catholiques avaient-ils pu, par la suite, se disperser à ce point ? Naturellement, ç'avait été dans de bonnes intentions, pour tenir le plus possible en échec les égarés, pour devenir le levain de la masse entière, sur ce point il n'y avait pas de doute. Il y avait aussi une autre excuse : dans son cheminement historique, l'Église ne se heurte pas seulement au bien et au mal, mais aussi à la stupidité humaine : il suffisait de penser aux tragiques défections qu'elle avait subies – même au niveau populaire – à la suite de sa lutte – pourtant juste – contre les erreurs de la révolution française. A certaines périodes, l'étroitesse d'esprit des gens est tellement patente qu'il vaut mieux éviter certaines luttes, même si elles sont justes, pour ne pas se mettre trop à l'écart. Michele, dans son for intérieur, sentait que peut-être, à la fin, les bêtises et défaillances actuelles pourraient – dans les mains de Dieu – ne pas être négatives. Oui mais, en attendant, les bêtises étaient des bêtises. Le voilà, pour le moment, le résultat des prises de position de Maritain et de Mounier et des autres qui avaient ouvert la voie aux communistes et modernistes ! La voilà la belle issue ! Il se rappela comment, depuis le début, il s'était opposé de toutes ses forces aux nouvelles orientations ; par la suite – après le Concile – ayant l'impression d'aller à l'encontre d'un choix délibéré des bergers, il s'était (et il n'était pas le seul) retiré à l'écart. Il n'avait presque plus publié, continuant pourtant à écrire « pour après le déluge », comme il avait l'habitude de dire avec mélancolie. Entre autres, il avait entrepris une grande œuvre narrative qui récapitulait l'expérience de sa génération « pour ceux qui, demain, devront se préparer à reconstruire. » Entretemps, année après année, les nouvelles provenant de l'est avaient confirmé de plus en plus la justesse de ses analyses de départ. On savait maintenant que les victimes causées par le communisme en Union Soviétique se chiffraient à plusieurs dizaines de millions : selon les statistiques de Kourganov-Soljenitsyne, carrément à soixante-six millions, et sans le plus petit « surcroît de qualité » dans la vie des gens. Tu parles d'une société nouvelle, plus juste et heureuse... Soixante-six millions d'êtres humains sacrifiés, dans la vaine tentative de changer la conscience et la nature de l'homme ! En Chine, les victimes étaient encore plus nombreuses, même si jusqu'à présent il n'existait pas de statistiques à cet égard. Mais il y avait ce terrifiant calcul de Walker pour le compte du Sénat américain (de

trente-quatre à soixante-quatre millions de victimes jusqu'en 1970) et – dernièrement – il y avait eu les estimations de certains spécialistes de démographie parisiens qui signalaient l'absence, dans les statistiques chinoises, de cent cinquante millions d'êtres humains... Et en Indochine ? La victoire des communistes était seulement une question de mois : au mépris des attentes stupides de tous les envoûtés, dont beaucoup descendaient continuellement dans les rues manifester pour la « liberté » des peuples d'Indochine, combien, là aussi, y aurait-il de victimes ? Combien d'autres millions et millions ? Jamais, absolument jamais, dans le cours entier de l'histoire, on n'avait assisté à un phénomène si meurtrier et en même temps si mensonger ; parce que, tandis qu'on tuait un nombre aussi inconcevable d'êtres humains, le communisme continuait à se présenter comme le champion du salut des hommes. (Il était en cela favorisé par l'appui constant qui lui venait en grande partie de la culture « laïque » patronne des *mass média,* laquelle, bien qu'elle fût anti-totalitaire, a plusieurs ancêtres communs avec le marxisme. Il faut dire aussi que sans l'infatigable zèle de tant de champions des « lumières » démocratiques pour couvrir – naturellement « dans une bonne intention » – d'abord les massacres de Lénine et de Staline, puis ceux de Mao, et enfin tout ce qui était maintenant en train de se passer en Indochine, les communistes n'auraient pas pu perpétrer ces épouvantables hécatombes, ni réduire en esclavage un nombre aussi considérable d'êtres humains.)

Quant aux bergers, par chance, depuis un certain temps ils ne parvenaient plus à cacher leur propre angoisse devant la façon dont se passaient les choses. Dès qu'il s'en était aperçu, Michele était revenu à la charge avec des essais et des articles dans les rares périodiques qui les acceptaient encore : « Mais qui sait s'il est encore temps de redresser la situation ? » se demandait-il parfois. Il se le demanda ce soir-là encore à Sondrio.

Après le dîner, il se rendit avec quelques membres du comité dans la petite ville de Tirano, où il tint une conférence dans le cinéma Italia, en présence d'une cinquantaine de personnes à peine. Parmi celles-ci se trouvait un petit groupe de partisans du divorce, pas plus de cinq ou six, qui entouraient un jeune syndicaliste chrétien, venu – comme il le déclara – pour exposer, en contradicteur, les thèses du « monde du travail ». Visiblement il ne pouvait disposer de thèses chrétiennes en faveur du divorce, et en effet il exposa à la lettre les thèses marxistes. Michele les connaissait au point qu'il aurait pu les énumérer à son contradicteur dans l'ordre même où elles allaient lui être exposées : mais il l'avait laissé dire et, après lui avoir répondu point par point comme à un contradicteur marxiste ordinaire, lui avait précisément fait remarquer le caractère marxiste de ces thèses ; puis il s'était attaché, avec fermeté, à démontrer à son interlocuteur l'incompatibilité manifeste entre christianisme et communisme marxiste. L'autre s'était efforcé de diverses façons de nier cette incompatibilité et, ce faisant, sa presque parfaite ignorance du communisme, théorie et praxis, fut tout de suite évidente pour Michele. L'écrivain s'en attrista. N'était-ce pas justement

cela la tâche qu'il s'était fixée depuis le début : faire connaître, au moins aux croyants, la réalité du phénomène communiste ? Quel échec que sa vie ! Le plus grand quotidien catholique – le Milanais – l'avait carrément exclu quelques années plus tôt (comme il avait exclu Apollonio et d'autres, qui luttaient aussi pour la vérité). Dans le même temps, le journal s'était adjoint les services de communistes inscrits au parti... Pas étonnant que la jeunesse chrétienne fût aujourd'hui tellement ignorante, ici, comme à Nomana et partout, et si incroyablement fascinée par l'adversaire. Adversaire qui, de son côté, après avoir peu à peu conduit l'Italie à l'actuelle phase pré-insurrectionnelle, n'entendait plus, depuis un certain temps et compte tenu de ses échecs à l'est, faire la révolution violente, d'autant plus que la prise du pouvoir par l'envoûtement, préconisée par Gramsci, s'avérait par contre très payante. Pourtant, aujourd'hui, il lui aurait suffi de peu pour renverser l'organisation d'État désormais en miettes... Si les chrétiens ne réussissaient pas, par une claire victoire à ce référendum, à renverser la situation, combien de temps encore se prolongerait l'actuelle phase de désagrégation dans la paralysie ? Une phase où – hélas ! – pas mal d'activistes pour le communisme étaient justement de jeunes chrétiens comme celui-ci, qui dans son ignorance crasse ne faisait que s'opposer au christianisme...

Après la conférence, les organisateurs demandèrent à l'écrivain de rester encore un peu avec eux, parce qu'ils désiraient être mieux informés sur la façon dont se déroulait la bataille électorale dans le reste de la Lombardie, et aussi tout simplement pour lui offrir à boire, à l'alpine. Bien qu'essayant de se dérober (« Il est tard, et demain matin j'ai une rencontre à Milan »), Michele avait fini par les accompagner dans un bar, parce que ces gens lui plaisaient, tout d'une pièce comme ils l'étaient, sans excès de langage et fidèles sous tous rapports. Ils lui rappelaient son vieil ami père Turla (qui maintenant était curé dans un village du val Camonica), la grande vallée parallèle à celle-ci, où il avait fini par construire son sanctuaire en souvenir des morts de la guerre. « Père Turla, je ne le vois plus depuis longtemps, mais ce n'est pas seulement ma faute, c'est aussi la sienne, que Dieu lui pardonne, cet "impuni" ». Outre le père Turla, ces gens lui rappelaient ses autres compagnons de captivité, dans l'atroce box à chevaux de Krinovaïa : et peu importait que les inflexions piémontaises du val Maira ou du val Varaita de ceux-là fussent différentes de l'inflexion lombarde de ceux-ci.

8

Il remonta en voiture alors que minuit avait déjà sonné depuis une demi-heure à l'horloge de la tour de Tirano qui, dressée en bordure des maisons, lui sembla une gigantesque sentinelle postée dans l'ombre.

Dieu du ciel, comme il les sentait siens, tous ces endroits sévères ! Dans la solitude de la nuit, alors que l'auto filait sur les routes droites de la vallée, les souvenirs affluaient à son cœur...

Il traversa en sens inverse Sondrio, où les dernières lumières s'éteignaient ; puis il passa au pied de la petite ville de Morbegno, désormais enveloppée dans le sommeil. Au-dessus des maisons les plus hautes on découvrait, au flanc de la montagne, un petit monument éclairé qui, dans l'Italie des grèves, du divorce et de tous les fléchissements, rappelait tenacement l'héroïque fidélité des chasseurs alpins d'ici. « Salut bataillon Morbegno, pompons blancs, salut... » Le Morbegno – le bataillon de Luca – avait été anéanti trente années plus tôt, durant la retraite du Don, au cours de cette terrible nuit de Varvarovka, alors qu'il se battait seul contre la grande colonne ennemie qui aurait dû couper en deux la division Tridentina. Il avait lutté jusqu'à être détruit, le fier Morbegno, en défendant avec acharnement les dispersés et les désarmés que les chasseurs entraînaient avec eux vers le salut. Par la suite on n'avait plus vu de pompons blancs dans les trains militaires qui rapatriaient les restes de la division Tridentina... Les fameux « trains du rosaire » dont plus d'une fois lui avaient parlé don Carlo Gnocchi et Luca. Et dire que cette prière, le rosaire, avait été ensuite... Pourtant il s'agissait de la prière des pauvres, comme don Turla ne cessait de le répéter. Comment en était-on arrivé à ce qu'elle soit, d'abord critiquée par certaines personnalités catholiques, puis proscrite ? Père Bertrando le premier, avec un acharnement particulier... Ce frère qui avait été son compagnon d'Université, cet incorrigible exhibitionniste ! Ici précisément, sur ces terres, dans le sanctuaire entouré de peupliers de la Madone de Tirano, il avait, au terme d'un sermon, devant les habitants de la vallée interdits, théâtralement brisé une couronne du rosaire. Et au séminaire archiépiscopal de F., ces séminaristes qui avaient brûlé tous leurs chapelets ! « Maudi... Non Michele, ne maudis pas, allons tiens-toi tranquille. Et ralentis plutôt : tu ne crois pas que tu exagères ? »

Il leva le pied de l'accélérateur. Ces temps-ci, père Bertrando faisait plus que jamais parler de lui avec ses conférences pro divorce : il se donnait en spectacle un peu partout, acclamé par les rouges et par les bourgeois. Se donner en spectacle, il n'avait cessé de le faire, depuis l'époque lointaine de l'Université où il écrivait des poésies sur Mussolini, et pourtant il n'avait jamais réussi à tenir la vedette comme en ce moment : le plus grand quotidien pro divorce national venait de lui consacrer un article à la une, et la quasi-totalité de la presse opposée à la morale chrétienne lui tissait des louanges.

Quel désastre que la presse italienne – pensa Michele – quelle honte ! Huit à neuf journaux sur dix avaient pris position – en tant que « laïques » – en faveur du divorce. Et avec quelle intolérance et quelle grossièreté ! C'était au point que, à Milan – autant dire le plus grand centre de l'édition nationale – lui qui avait la charge d'entretenir les rapports entre le comité et la presse, n'avait réussi à établir des contacts qu'avec un nombre limité de périodiques mineurs...

C'est justement pour cela – sans négliger ces périodiques – qu'il consacrait maintenant tant de temps aux conférences et aux rencontres avec le

public. Cela lui fit repenser à ces aviateurs allemands si entraînés (il avait rencontré certains d'entre eux en prison) qui, dans la dernière phase de la guerre – les avions faisant défaut – avaient fini par être utilisés comme simples soldats... Ce souvenir le troublait. Car cette lutte autour du mariage civil – dont l'indissolubilité avait été introduite en Italie par le christianisme un millénaire et demi plus tôt – lui paraissait la dernière véritable possibilité de bloquer la déchristianisation des lois et des coutumes. C'est pour cela que, depuis quatre mois, suspendant toute autre activité, il y consacrait bénévolement la totalité de son temps, avec toute la force dont il était capable. Gare si cette lutte devait échouer ! Tout de suite après, immanquablement, on autoriserait aussi l'avortement, c'est-à-dire le massacre d'innocents à naître... Michele, par nature réfractaire à toute utopie, et fondamentalement influencé dans sa vision des choses par l'expérience de la guerre, se disait pourtant, tandis que l'auto roulait rapidement dans le noir : « Des guerres, malheureusement, il y en aura toujours, il ne faut pas se faire d'illusions ; mais c'est une chose que les guerres entre peuples encore chrétiens et une autre entre peuples déchristianisés comme ce que j'ai vu à l'est... » Son imagination lui projeta les nouveaux moyens d'anéantissement que les hommes s'étaient forgés, et en particulier les colonnes incandescentes surmontées de champignons nucléaires, dont l'Italie elle-même pourrait un jour recevoir le contrecoup pour l'extermination en série d'enfants à naître : Milan, Monza, Nova, et jusqu'à Nomana, investies par ces masses de feu... A cette perspective, il sentit la chair de ses bras se hérisser : que pouvait-il faire d'autre que lutter, comme il le faisait déjà, contre la déchristianisation ? « Allons assez, tu verras, cette fois nous y arriverons. » Après tout, si dans cette lutte, les chrétiens avaient contre eux la bourgeoisie riche, patronne des *média* et les féroces aboiements des marxistes de toutes confessions, ils avaient avec eux la majorité du peuple sain, des personnes propres. « Et ça ce n'est pas rien... » En outre, les gens fidèles avaient trouvé en Gabrio Lombardi, le président du comité qui les avait appelés à la lutte, un authentique guide. Michele le connaissait bien, il pouvait même se dire son ami : outre qu'il s'agissait d'un chrétien exemplaire, c'était un chef authentique comme il en apparaît rarement en Italie – la terre où tous se prennent pour des généraux. Pourquoi donc ne pas nourrir une confiance raisonnable ?

(En effet, un début de renversement d'opinion – que l'écrivain, en ce moment, ne pouvait pas prévoir – se produirait quelques années plus tard, à la suite de l'esclavage féroce instauré par les communistes vainqueurs au Vietnam, esclavage que la fuite par mer d'innombrables malheureux avait rendu patent. Jointes à cela, les folles hécatombes perpétrées par leurs compagnons au Cambodge et les guerres survenues entre les états communistes vietnamien, cambodgien et chinois, entraîneraient en Italie nombre de remises en question, non seulement parmi les « laïques » sympathisants, mais aussi parmi les militants communistes eux-mêmes. Un sensible relâchement de l'emprise marxiste sur la société s'ensuivrait et l'on en reviendrait – nous ne pouvons pas dire aujourd'hui pour combien de temps

– à une situation de relative liberté dans les esprits. Quant aux chrétiens, il s'avérerait que le choc de leur déconfiture au référendum sur le divorce constituerait précisément le début de leur réveil. Plus tard, Dieu ferait à son église l'immense don du pape polonais : un pape enfin à nouveau « pierre » et « roc ».)

Les longues lignes droites de la Valtelline étaient désormais restées loin derrière. A droite apparut enfin la bifurcation vers la vallée de Spluga : là-haut, parmi ces montagnes, se trouvait Madesimo où Michele, dans sa jeunesse, était allé quelquefois skier. Il se rappelait maintenant qu'au cours de cette nuit terrible où il avait été fait prisonnier par les Russes à Arbousov, il avait précisément cru, dans son délire, être à Madesimo, errant sur ses routes gelées, à la recherche de Ambrogio... A gauche, au creux de la chaîne abrupte, était par contre niché Tartano, le village des chasseurs de Luca, ceux qui composaient l'équipe qu'il commandait à Arnaoutovo et à Nikolaïevka. Qui sait – se demanda l'écrivain – quel pourcentage de gens d'un village aussi « alpin » que Tartano voteraient pour l'indissolubilité du mariage ? (Nous sommes actuellement en mesure de répondre : ce fut dans la proportion de quatre-vingt-neuf pour cent.)

Voici les premiers prémices du lac de Côme : rigoles géométriques dans les prés du fond de la vallée, et quelque miroir carré d'eau sombre dans l'herbe. La route se serre à gauche contre le flanc de la montagne, commence à se tordre et à s'incurver, en suivant – par endroits même en l'entaillant – la paroi rocheuse. Puis elle rejoint la rive du lac, s'en détache un moment, la rejoint à nouveau et se met à la suivre, creusant de plus en plus le pied des promontoires qui descendent à la verticale dans l'eau.

L'écrivain réduisit encore sa vitesse, pas assez toutefois pour que, dans quelque virage, les roues arrières ne crissent rudement sur l'asphalte. Dans l'obscurité, la surface solennelle du lac était presque invisible, seulement dessinée, le long de la rive opposée, par les rangées de lumières des villages qui s'y reflétaient. Mais Michele, tout à coup, n'avait cure du paysage : il venait de se rappeler qu'il n'avait pas encore dit ses prières du jour : « Au lieu de critiquer ceux qui critiquent le rosaire, tu ferais mieux de penser plutôt à prier, toi ! » Mais il était trop fatigué pour le faire convenablement : il résolut de réciter un simple *angele Dei* : « Anges de Dieu, qui êtes nos gardiens » invoqua-t-il mentalement, s'adressant, comme c'était son habitude, non seulement à son propre ange gardien, mais aussi à celui de sa femme : « veillez sur nous, nous qui vous avons été confiés par la pitié céleste... » Quelle prière merveilleuse que celle-ci ! Les hommes et les anges qui s'aident et qui luttent ensemble... « Vous deux, anges gardiens », continua Michele, « ne veillez pas seulement sur moi qui suis en voyage, mais aussi sur elle, sur Alma, qui, à cette heure, est sûrement en train de dormir sans défense. »

La prière terminée, il recommença à laisser vagabonder ses pensées. L'auto continuait sa course sur la route presque déserte qui longeait le lac

et, par moments, l'écrivain devait secouer la tête et écarquiller les yeux pour ne pas se laisser gagner par le sommeil.

Tout à coup, alors qu'il était en train de traverser le village de Dervio, il ressentit comme un petit choc, peut-être au moteur, peut-être aux roues : « Eh », balbutia-t-il, « que se passe-t-il ? » Il eut l'espoir que ce qui avait causé ce heurt était une irrégularité de la chaussée : « Parce que sinon, à cette heure... Ce serait vraiment un pépin que de devoir rester en rade... »

Mais, à la sortie du village, le moteur tressauta à nouveau puis s'arrêta. Sans freiner, Michele scruta la route devant lui : un peu plus loin sur la droite, c'est-à-dire du côté du lac, se trouvait un distributeur d'essence devant une construction encore éclairée qui paraissait être une boutique ; il guida alors l'auto, qui maintenant n'avançait plus que sur sa lancée, jusqu'à cet endroit, et freina devant ce qui se révéla être un bar. « Je n'avais vraiment pas besoin de ça... », se disait-il ce faisant, «... non, vraiment pas ! »

9

Il essaya plusieurs fois, quoique sans conviction, de remettre le moteur en route en actionnant la clé de contact. A la fin il renonça et considéra la situation : il était presque une heure et demie, sans doute que, dans peu de temps, ce bar aussi allait fermer ; il lui fallait donc téléphoner tout de suite à Alma pour l'avertir qu'il ne rentrerait pas, puis chercher un endroit pour dormir. « Heureusement que dans ces villages il ne manque ni de petits hôtels ni de pensions ». A la réparation de l'auto, il serait temps de penser le lendemain matin, dès l'ouverture des magasins. « Il faudra donc que je sois levé et prêt un peu avant huit heures... parce que, à dix heures, j'ai cette réunion à Milan que je ne peux pas manquer ».

Il ouvrit la portière, sortit de l'auto et, après avoir gravi quelques marches, entra dans l'établissement à un étage, pratiquement neuf, garni de meubles en métal léger. Quelques clients retardataires s'y trouvaient qui le regardèrent sans parler : il s'adressa à une jeune fille ensommeillée, laquelle, assise derrière le comptoir, avait à son entrée levé la tête comme pour lui demander ce qu'il désirait : « Avez-vous des jetons de téléphone, s'il vous plaît ? »

Elle fit signe que oui, se leva et se dirigea vers la caisse.

– Donnez-m'en dix, merci. Il posa un billet de cinq cents lires sur la soucoupe du comptoir.

La fille ouvrit un tiroir et compta dix jetons qu'elle lui tendit : « Nous fermons à une heure et demie, dans cinq minutes » l'avertit-elle.

– D'accord, lui répondit-il. Pouvez-vous me dire s'il est possible de trouver un endroit pour dormir dans le village ?

La jeune fille lui fit signe que oui en réprimant un bâillement.

– Nous en parlerons après, dit Michele et, entrant dans la cabine téléphonique transparente qui se trouvait dans un coin de la pièce, ferma la porte derrière lui.

Au bout de deux sonneries à peine, Alma lui répondit. « Eh bien, que se passe-t-il ? Tu es encore éveillée ? » dit-il, et, sur le ton de la plaisanterie, pour ne pas l'inquiéter : « Bravo, c'est comme ça que tu dois faire : tu dois toujours veiller quand je suis dehors en promenade. »

– En… où ça ?

– En promenade, répéta-t-il amusé. Comme « *les voiles rouges qui errent sur la mer en quête de fortune* » (c'était une phrase qu'ils avaient tous les deux entendu prononcer, dix ou quinze ans plus tôt, par un orateur romagnol, au cours de l'inauguration d'un monument dans une petite ville balnéaire ; il lançait de temps en temps des boutades comme celle-là, et sa femme le savait).

Cette fois pourtant, elle ne comprenait pas : « Hein ? Quoi ? Tu as dit la mer ? » demanda-t-elle.

– C'est-à-dire le lac, corrigea-t-il, et comme elle ne semblait toujours pas comprendre : « En somme, puis-je savoir pourquoi tu n'es pas allée dormir comme je te le prêche toujours ? »

– Mais je dormais, qu'est-ce que tu crois ? lui répondit-elle. C'est seulement que le téléphone est sur la table de nuit, comme convenu.

– Ah ! Et tu as répondu pratiquement à la première sonnerie ? Depuis quand as-tu des réflexes aussi rapides ? (il était sur le point d'ajouter « petit chat de marbre » mais il se retint, de crainte que sa voix – le silence des clients se prolongeant – ne s'entende hors de la cabine.)

– Mais enfin que t'est-il arrivé, où es-tu ? lui demanda sa femme.

– Je suis à Dervio, pratiquement encore au début du lac, du côté de la Valtelline. L'auto ne veut plus avancer, et comme il est une heure et demie…

– Une heure et demie ? s'écria Almina. Oh mon Dieu. Ce n'est pas vrai, laisse-moi vérifier. Du coup, sa voix s'était faite plus vive.

Michele se la représenta allumant la lumière et regardant le petit réveil posé sur la table de nuit près du téléphone. Il sourit en secouant la tête avec tendresse : Alma, qui sous tant d'aspects continuait à admirer inconditionnellement son mari, n'avait pas confiance en lui pour ces petites choses, parce qu'elle le savait distrait.

– Même pour un si petit nombre, un et demi, tu ne me fais pas confiance ? protesta l'écrivain.

– Oui, c'est vraiment une heure et demie, oh pauvres de nous, entendit-il dire sa femme. Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

– On fait comme ça, dit Michele, passant par jeu au ton que l'on prend avec les enfants. Ici, dans ce village, il y a tant d'endroits pour dormir que, sais-tu ce que je vais faire ? Est-ce que tu le sais ? Je vais fermer gentiment la voiture et je vais aller dormir. Ensuite, demain matin à huit heures je ferai

réparer et je repartirai tout de suite, parce que, à dix heures, j'ai ce colloque à Milan. Je t'ai téléphoné seulement pour que tu ne t'inquiètes pas.

– Tu plaisantes ? s'exclama Almina en s'animant. A Milan, il y aura les journalistes et les directeurs des revues catholiques, non ? Et même Cesare Cavalleri ? C'est un colloque important.

– Oui. Et alors ?

– Et tu voudrais y aller non rasé, vu que tu n'as pas ton rasoir ? Et sans même changer de chemise ?

– Très bien. Alors, avant, je passerai en vitesse à la maison me faire la barbe et changer de chemise. Ça te va ?

– Non ça ne me va pas, insista-t-elle. A présent, elle était lancée : « Parce que c'est une question de temps : pour aller d'où tu es à Milan il te faut au moins deux heures, non ? Et pour la réparation combien crois-tu qu'il te faudra ? Une autre heure ? Ou peut-être plus ? » Elle fit une digression : « Au moins, est-ce qu'ils te la rembourseront, cette dépense, ceux du comité ? »

– Allons Almina, ne te mets pas à jouer les pingres.

– De toutes façons les magasins n'ouvrent pas avant huit heures, et sur le lac, où tout le monde se laisse vivre, peut-être plus tard. Comment feras-tu si tu dois être à Milan à dix heures ?

– Eh bien, dit Michele, si la réparation s'éternise je me ferai conduire en auto à Lecco, et là je prendrai le premier train pour Milan. Que veux-tu que je fasse ? Au pire, j'arriverai à temps pour les saluer, ces directeurs, et leur expliquer mon retard.

– Non. Tu ne comprends donc pas que c'est une rencontre importante pour toi ? Que cela pourra te servir même après, une fois le référendum passé ?

– Dis donc ! Quel sens pratique ! dit-il en riant.

– Bien sûr que je suis pratique, dit Almina, une femme qui a un mari écrivain doit forcément l'être. Il ne manquerait plus que ça.

– Eh bien, j'essaierai de faire de mon mieux, promit Michele. En tout cas je t'ai prévenue. Maintenant ciao, il faut que je raccroche, je t'embrasse.

– Un moment, fit-elle, où as-tu dit que tu te trouves ?

– A Dervio.

– Dans le village ? Où exactement ?

– Un peu en dehors du village, du côté de Lecco. Il y a un emplacement avec un distributeur Shell : j'ai arrêté la voiture là, donc je ne suis pas sur la route, ni dans un autre endroit dangereux. Je t'ai bien tout dit ? Allons, sois tranquille.

– Écoute, dit la petite statue de marbre, je l'ai noté : « Dervio » – « Shell », parce que ces noms de villages et d'essence je ne m'en souviens pas facilement. Alors, maintenant, tu vas m'attendre là bien gentiment, et je vais venir te chercher : le temps de m'habiller et d'arriver, disons dans un peu plus d'une heure.

– Non ! s'écria Michele tout à coup apeuré. Qu'est-ce qui te passe par la tête ? Tu es folle ? Voyager seule de nuit ? Et puis que voudrais-tu faire ? Me remorquer ? Ta Fiat 500 n'y arriverait pas. Non écoute-moi...

– Ne discute pas, je t'en prie.

– Mais c'est trop dangereux. Si tu tombais en panne ? Et puis à cette heure tu pourrais rencontrer quelque malintentionné avec une voiture plus puissante que la tienne, et...

– Écoute, je prendrai la 125 de papa, c'est tout ce que je peux t'accorder. Ça te va ?

– Absolument pas, Alma. Voyons, essaie de raisonner, écoute moi un moment...

– S'il te plaît Michele, ne perdons pas davantage de temps. Ton auto, c'est sûr que nous n'allons pas la remorquer : je ne me sens pas versée dans ce genre de choses ; vois ce que tu peux faire, je ne sais pas, prends le numéro de quelque garage dans le coin... Bref, tu sauras bien, toi qui es un homme important. Allons, ciao, à tout de suite.

– Non Alma, je ne veux pas, c'est dangereux. Il haussa la voix : « Je ne veux pas. JE NE VEUX PAS, tu as compris ? »

– Je n'en ai pas pour longtemps. En attendant pense à ceci : nous ferons la route du retour ensemble comme deux jeunes mariés. Et, autre chose : il est inutile que tu essaies de rappeler pour me faire changer d'idée, parce que maintenant je décroche le téléphone. Elle fit une brève pause : « Ciao mon amour, mon très doux amour : tu sais bien que t'aider dans ta lutte contre la moitié du monde m'est une joie », dit-elle d'une voix tout à fait changée, pleine de tendresse. « Si je ne t'aide pas moi, qui t'aidera ? » et clic, elle raccrocha.

Son mari secoua la tête, profondément touché par la grande douceur qu'il y avait eu dans ces derniers mots. Puis il soupira et pressa le bouton de l'appareil pour récupérer les jetons non utilisés : un seul tomba en tintant dans la petite niche prévue à cet effet.

10

Alma s'habilla en hâte, sortit de sa chambre et, en traversant le couloir, adressa à la chambre voisine un fugitif « Ciao papa, ciao maman », ignorant que c'était là son dernier adieu sur terre à ses parents. Puis elle descendit l'escalier en prenant soin de ne pas faire de bruit. Il lui fallut un certain temps pour ouvrir et refermer la porte de la maison, sortir la Fiat 125 du garage (aménagé, comme nous le savons, dans un local qui avait été un dépôt à bois), ouvrir le portail du jardin, sortir l'automobile, en descendre et enfin refermer le portail.

L'air était lourd du grondement accablant et incessant des fours de la vitrerie qui, désormais, gâchait irrémédiablement les nuits de Nomana. (Avec le relâchement de l'autorité, n'importe qui pouvait maintenant,

pourvu qu'il y aille de son intérêt, causer impunément au village n'importe quelle nuisance). La jeune femme, encore sous l'effet de la douceur de ses dernières paroles à son mari, se souvint du chant des rossignols d'autrefois : « Pauvres petites bêtes », pensa-t-elle, « nous sommes en mai, c'était là leur mois de prédilection ».

L'auto traversa les rues du bourg désertes et exagérément éclairées par les lampes au néon de l'éclairage public. « Qui sait si ce n'est pas aussi à cause de cette lumière excessive que les rossignols s'en sont allés ? » Alma se rappela ce jour lointain d'avant son mariage où, par reconnaissance pour les Américains qui apportaient leur aide économique à l'Italie, elle aurait voulu leur offrir des rossignols : comme cette petite attention avait plu à Michele et de quel sens il l'avait chargée ! Son Michele ! Quelle force il y avait en lui – une force d'âme si grande que, au début, si enthousiaste qu'elle fût, elle n'aurait pu l'imaginer ; mais en même temps aussi, sous certains aspects, quel enfant c'était ! Pour certaines choses de la vie pratique, des choses que n'importe qui d'entre les plus médiocres aurait tout de suite saisies, il était vraiment désarmé (ainsi l'utilité, pour lui qui écrivait, de faire demain bonne impression sur ces directeurs de revue, et particulièrement sur Cesare Cavalleri). Mais tout cela lui passait au-dessus de la tête, heureusement qu'elle était là pour... essayer d'y pourvoir. Avec l'espoir que, ensuite, demain, après cette fatigue, au lieu de chercher à se concilier les bonnes grâces de ces directeurs, les plus disponibles et ses alliés entre tous, il ne trouve le moyen, par-dessus le marché, de leur chercher querelle pour un détail ! Il lui semblait déjà le voir faire, c'était vraiment son genre, oui. Alma, de dépit, donna une petite tape des deux paumes sur le volant. Puis elle secoua la tête et sourit : il aurait même été capable de se lancer dans la discussion avec cette rosette en travers du col... Quel rire ! Quelques semaines plus tôt elle lui avait tricoté un pull-over neuf et, par jeu, avait appliqué une rosette sur le col. Michele avait endossé le pull avec naturel, sans broncher. Dieu, quel enfant vraiment !

A la sortie du village, dans la montée vers Visate (cette même route que Ambrogio et Colomba avaient parcourue tant de fois à bicyclette, et que Pino et Sep avaient descendue le jour de leur rapatriement de Suisse), elle accéléra avec décision. En bas à gauche, dans la cuvette, sur le fond à peine visible des montagnes, se trouvait la ferme Nomanella : elle la chercha des yeux à la lueur de la lune, mais ne parvint pas à la distinguer. Qui sait si la vieille *mamm Lusia*, demeurée veuve depuis des années, s'y était déjà installée pour passer l'été, ou si elle était encore au village chez sa fille mariée ? En train de prier, dans un cas comme dans l'autre, pour tous ses morts, pauvre Lucia ! Alma alluma avec un soupir les lumières du tableau de bord et contrôla le niveau de l'essence : il y en avait plus qu'il ne lui en fallait.

Bientôt les villages restèrent loin derrière. La jeune femme n'éprouvait aucune peur malgré l'inquiétude de son mari : « Quand il s'agit de moi il est toujours comme ça, il perd son sang-froid, il devient émotif : lui qui a vu de si terribles choses ! » Elle sourit : Michele l'aimait immensément, voilà

pourquoi il déraisonnait quand il s'agissait d'elle. Cela, le fait que, après plus de vingt ans de mariage, son mari l'aimât de cette façon, était ce qui comptait le plus dans sa vie. Et pourtant, à bien y penser, c'était le plus incroyable... Michele était toujours amoureux d'elle comme un adolescent ; il ne se lassait pas de la courtiser, de la louanger avec ses mots simples et poétiques. « Tu ne penses pas qu'un jour tu t'apercevras que je suis vieille ? » lui disait-elle parfois, un peu effrayée. « Car moi aussi, par la force des choses, je vieillirai et je ne serai plus la même. Comment feras-tu alors ? Tu dois t'y préparer. » Mais au lieu de lui répondre : « je vieillirai à mon tour » ou quelque chose d'approchant, il lui disait : « Non chérie, pas du tout, tu ne peux pas vieillir. Tu es une petite statue de marbre, et donc... » Il l'aimait aussi, physiquement, avec une fréquence qui par moments la surprenait. « Est-ce que cela se passe de la même façon chez les autres époux ? » lui demandait-elle, « avec cette fréquence ? » « C'est que, pour certaines choses, les écrivains sont plutôt doués », plaisantait-il. « Mais pourquoi nous poser tant de questions ? Le Seigneur nous a fait ce don, jouissons-en. » Certains jours Alma se demandait si tout cela n'était tout de même pas excessif... Mais assez. Bientôt elle allait le revoir : elle subirait son inévitable semonce, puis elle lui céderait la place au volant, et durant le voyage de retour, nichée contre lui (là, tout de suite, déjà, elle en éprouvait le désir), elle appuierait la tête sur son épaule... « Dépêchons-nous donc », se dit-elle, « parce que, malgré tout, je dois être à l'école demain matin à huit heures. Ce référendum tombe bien mal : si au moins ils l'avaient fait pendant les vacances !.. »

Bien qu'elle serpentât toute parmi les collines, la route de Lecco – grâce à des aménagements effectués quelques années auparavant, et à de longs tronçons nouveaux – permettait une vitesse soutenue. Parvenue au pied des montagnes, c'est-à-dire quelques kilomètres avant Lecco – elle rejoignait la « route à grande circulation » à deux chaussées et plusieurs voies qui venait de Milan. Alma aborda la grande artère avec prudence ; elle remarqua qu'il y avait encore là une certaine circulation, chose qui la rassura et, en même temps, la rendit plus attentive à sa conduite. Voici le pont sur l'Adda et, de l'autre côté, la ville de Lecco avec sa banlieue Pescarenico, devant laquelle le fleuve formait en sortant du lac le fameux miroir qui avait vu la fuite de Lucia ; dans le roman de *don Alexandre*, cette partie s'élargissait « *lisse et plane, et aurait paru immobile, n'eût été le tremblement et l'ondoiement léger de la lune qui s'y reflétait du milieu du ciel* ». « Exactement comme à présent », constata la jeune femme qui connaissait l'admirable page par cœur (elle la faisait immanquablement étudier à chaque génération nouvelle de ses élèves). Elle ralentit, intéressée, et tandis que son regard courait au-delà du parapet du pont, s'en répéta mentalement quelques lignes : « *Adieu, monts surgissant de l'eau et dressés vers le ciel* » « Ah oui, les voilà là en effet » « *cimes inégales, bien connues de ceux qui ont grandi parmi vous, et imprimées dans leur esprit, non moins que ne le sont les traits de leurs plus proches parents... adieu ! Comme il est triste le pas de celui qui, grandi parmi vous, s'en éloigne !..* » A ces

mots Alma se sentit soudain un nœud à la gorge, comme si, bizarrement, ce triste adieu valait aussi pour elle. « *Adieu maison natale...* », essaya-t-elle de poursuivre, mais elle dut s'interrompre du fait de l'émotion devenue insoutenable.

– Qu'est-ce qui me prend donc ? balbutia-t-elle, troublée.

Au-delà du pont, la route contournait Lecco en longeant la rive du lac pour ensuite, toujours sans s'en détacher, continuer vers le nord, enchâssée dans la roche, au pied de la montagne. Là, elle redevenait à deux voies comme avant le pont, mais elle n'était pas entièrement achevée et, en certains endroits, une seule des voies était praticable : apparemment à cause des possibles éboulements, mais peut-être aussi pour d'autres raisons, moins compréhensibles. Elle avait été construite au cours des dernières deux ou trois années, quand les choses en Italie avaient commencé à ne pas fonctionner, et elle en était elle-même une démonstration.

Après une dizaine de kilomètres, la double voie cessait tout à fait et l'on se retrouvait sur l'ancienne route, celle qui datait du siècle dernier, étroite et toute en courbes, serpentant à travers villages et hameaux, traversant de petits champs fortement inclinés vers le lac et des oliveraies graciles. Alma jeta un coup d'œil à la montre du tableau de bord : deux heures étaient largement passées. « Il faudrait que je me presse », se dit-elle ; elle accéléra sensiblement mais raisonnablement, sans pour autant, dans les virages, faire crisser les roues sur l'asphalte comme l'avait fait son mari une heure avant. Elle s'était remise de son inexplicable émotion (« quels tours nous joue la fatigue ! ») et était de nouveau calme. Même la solitude de ces lieux inconnus – que pourtant elle ne manquait pas de ressentir – ne l'inquiétait pas.

11

Les seuls à être inquiets pour elle, en ce moment, étaient les deux anges, le sien et celui de Michele qui maintenant dormait paisiblement dans l'Alfa 1300. Avant que le bar ne ferme il avait pris les dispositions nécessaires à la réparation de son auto le lendemain, puis il s'était assis, pour attendre, à la place du chauffeur. Sans se rendre compte à quel point, en ce moment, elle était opportune et capitale, il avait répété sa prière aux deux anges gardiens puis s'était dit : « Il va falloir que je surveille la route pour que Alma ne passe pas sans me voir ». Il avait même fait quelques essais, scrutant avec attention chacune des rares automobiles qui venaient de Lecco. Après quoi, rompu de fatigue, encore plus psychique que physique – sans compter qu'il avait du sommeil en retard – il s'était appuyé sur le volant, sa tête reposant sur ses avant-bras. « Attention : il ne faut pas que je m'endorme », s'était-il dit. « Et il faut que je veille à ne pas... avec les bras... je ne dois pas... appuyer sur le klaxon... les bras... le klaxon... le... » Sans s'en apercevoir, il avait fini par s'assoupir.

Ainsi, les seuls à être vigilants, alors qu'approchait le moment de la mort de Alma, étaient les deux anges gardiens : l'ange robuste de Michele et le sien, cet ange courtois que Dieu avait posté près d'elle avant même qu'elle ne naisse, quand elle se trouvait encore dans le sein de sa mère, pour qu'il veillât sur elle dès cet instant. Ce furent les deux anges qui inspirèrent à la jeune femme une prière que – devinant presque l'origine de la sollicitation – elle leur adressa : « Anges de Dieu qui êtes nos gardiens... » Combien de fois avait-elle prié ainsi en voiture et ailleurs, avec Michele ! Pas ces temps derniers pourtant... « Ni même aujourd'hui », pensa-t-elle, « à part ces quelques instants ce matin en me rendant à l'école, je n'ai pas prié. Ce genre de négligence m'arrive désormais trop souvent, oui, je dédie trop peu de temps à Dieu. Alors qu'il faudrait être toujours prêts, comme nous le répétait sœur Anna au collège. Elle nous le répétait aussi à Varenna, où cette vipère a failli me mordre quand j'étais petite : « Vous devez toujours être prêtes, comme si chaque jour de votre vie était le dernier ». Pauvre sœur Anna... Quel rire, la fois où, justement ici à Varenna (je ne devrais plus en être bien loin à présent), Camusso lui a dit : « Vous ne trouvez pas que vous êtes un peu jeteuse de sort, ma sœur ? » Alma sourit à ce souvenir : « Pourtant la sœur avait raison, c'est ainsi qu'on devrait vivre. Eh bien, voyons ce que j'ai fait aujourd'hui dont il me faut me repentir ». Elle fit un rapide retour en arrière : oui, cette intolérance à l'école, à l'égard de Ivana, à cause de son comportement de boutiquière précoce... Parfois elle se laissait aller à de telles intolérances : devant la vulgarité – tout bien considéré, inoffensive – de Ivana, comme devant la prétention *radical-chic* de certaines autres de ses élèves – surtout Bassetti – qui lui était également insupportable. « Eh bien non, il ne faut pas : je dois être patiente avec toutes ». Elle se souvint d'une phrase importante, que Michele citait souvent : nous devons veiller à ce que notre lutte contre le mal ne se transforme pas en persécution contre quelqu'un. Elle soupira. Puis elle recommença à se remémorer sa journée, répertoriant chaque action négative dont elle pouvait se repentir. « Hier soir encore, quand la télévision a cité les paroles de Michele et son nom, à quel stupide sentiment de fierté ai-je cédé... Michele dit que la situation de marginal à laquelle le contraint la culture laïque – qui désormais en Italie fait la pluie et le beau temps – nous évite du moins les tentations de la vanité. Et moi au contraire ! Un rien m'a suffi – une citation de bureaucrate – pour tomber dans le péché de vanité, comme une gourde ! Comme je suis fragile finalement, si loin de l'idéal de la femme forte chrétienne que les sœurs nous indiquent ! Et comme je suis loin aussi de l'idéal évangélique "soyez parfaits comme est parfait votre père qui est dans les cieux" ».

Elle eut le sentiment (une voix intérieure le lui disait) qu'elle devait se repentir sérieusement, profondément, pas d'une façon superficielle. « Oh oui, je me repens », se dit-elle, « je me repens sérieusement » : d'ailleurs, à partir de maintenant, elle tâcherait de ne pas retomber dans ces erreurs.

Mais il n'y aurait pas d'après pour elle ; en tout cas pas ici sur la terre où, certes, elle aurait pu encore pécher, mais aussi donner tant de joie.

Devant la Fiat 125 roulait depuis quelques minutes une auto plutôt cahotante qui ne semblait pas vouloir la laisser passer et qui même, de temps en temps, la contraignait à ralentir. Alma, d'ordinaire, se refusait à demander le passage à coup de klaxon ou de phares ; mais, après une ou deux tentatives infructueuses de dépassement, elle avait dû se résoudre à faire des appels. Le conducteur de l'autre véhicule avait alors répondu à sa demande d'une manière incohérente : après s'être d'abord, comme à regret, poussé vers la droite, il n'y était resté que quelques instants, se déportant presque aussitôt tout aussi lentement vers le milieu de la route, juste au moment où Alma s'apprêtait à le doubler ; il semblait – à ce qu'elle avait pu voir confusément – très jeune. Agacée, la jeune femme se proposa d'attendre une ligne droite assez longue, puis de réclamer à nouveau le passage avec plus de détermination. Un ou deux kilomètres s'étirèrent ainsi. Enfin une portion de route apparut, qui semblait se prêter au dépassement, tronçon rectiligne, ménagé dans la roche, quelques mètres au-dessus de la surface du lac. Alma fit plusieurs appels de phares et donna même un petit coup de klaxon ; une nouvelle fois, de la même façon lente et indécise, l'automobile cahotante se poussa paresseusement vers la droite. Mais que se passait-il ? Qu'est-ce qui lui prenait à celui-là ? Ce que Alma ignorait, c'était que le chauffeur était sous l'empire de la drogue et que, sans s'opposer consciemment à ce dépassement, il réagissait simplement aux stimuli extérieurs, plus par l'intention qu'en actes, comme s'il l'avait fait de très loin et par personne interposée. Enfin il y eut un espace suffisant pour passer : Alma, après un nouvel appel de phares, entreprit de s'y engager en accélérant avec énergie. Elle avait presque effectué la manœuvre quand l'autre automobile heurta légèrement l'arrière de la sienne, à peine sur un angle. A peine sur un angle, mais la 125 fut projetée avec violence d'abord vers la droite, puis vers la gauche, où elle alla cogner le trottoir de la roue, en un bond impétueux. Alma, s'accrochant au volant, tentait de toutes ses forces de redresser, mais en vain ; ce ne fut qu'une question de secondes : la jeune femme entendit le crissement du métal contre l'arête de pierre du parapet et reçut en même temps un terrible choc à la tête. Après quoi elle ne se rendit plus compte de rien ; elle ne s'aperçut pas que l'auto, ayant défoncé le parapet, plongeait dans l'eau noire. Elle eut seulement une lointaine, très lointaine perception de froid, et ce fut sa dernière perception ici-bas.

Sur son âme, comme deux aigles, fondirent les deux anges, ailes refermées : le sien et celui de Michele, prêts à la défendre une dernière fois contre d'éventuelles embûches à l'entrée du monde des esprits. Mais il n'y eut pas d'embûches.

Et tandis que, roulant lentement sur elle-même, l'auto qui contenait le corps désormais sans vie de Alma s'enfonçait dans le lac, l'âme de la jeune femme et les deux anges abordaient ensemble l'au-delà, ce monde pour nous inimaginable parce que constitué uniquement d'esprit. En lui souriant

sans sourire et en lui parlant sans parler, les anges – splendides créatures à mi-chemin entre rayons de lumière et soldats – donnèrent la bienvenue à Alma : « Te voilà, petit chat de marbre ? » l'accueillit le sien avec familiarité (et qui d'autre que lui, l'ange invisible, placé par Dieu à ses côtés avant même sa naissance, avait eu avec elle plus de constante familiarité ?) Lisant dans ses yeux immatériels la muette interrogation : « Et Michele ? Que deviendra Michele sans moi ? » l'ange accentua son sourire de façon encourageante.

– Son moment à lui aussi viendra, lui répondit l'autre ange d'un air plus martial, ce n'est qu'une question d'années, quelques dizaines, autant dire rien, pour ceux qui sont ici.

En un ultime sursaut de comportement terrestre, Alma soupira.

Entretemps, autour d'elle, d'autres présences spirituelles se manifestaient : elle vit même l'une d'entre elles venir à sa rencontre. C'était un esprit de femme d'une incomparable beauté : Almina écarquilla ses yeux nouveaux : « Marietta ! » s'écria-t-elle : « Oh, Marietta, c'est toi ? »

C'était vraiment « Marietta des navettes », qui tant et tant de fois avait accompagné Alma enfant à l'église ou en promenade, le long des routes alors caillouteuses de Nomana, en la tenant par la main. Elle n'avait plus ses cheveux hérissés, ni sa face jaune, ni ses jambes tordues, mais elle avait gardé – quoiqu'à présent immatériels – ses beaux yeux noirs d'agneau qui, sur la terre, semblaient si déplacés dans son pauvre visage ; mais ici ils ne l'étaient plus, après que tout le reste de sa personne – quoique sans changer vraiment – se fut en quelque sorte adapté à eux.

– Bienvenue Almina, dit joyeusement Marietta. Bienvenue.

– Personne, à la réflexion, n'était plus digne que toi du paradis, murmura Alma en extase.

– Oh, pour cela nous sommes ici si nombreux, dit Marietta d'une voix angélique (mais qui rappelait encore, d'une certaine façon, sa voix toujours un peu épouvantée d'autrefois), parce que pas un seul de ceux pour qui le Christ est mort ne se perd, chère Alma, pas un seul. Tu verras ton cousin Manno, et Giustina, et Stefano, avec leur père Ferrante, tu verras Foresto, et sœur Candida, et Romualdo, et même Praga d'Incastigo que – grâce aux prières infatigables de don Mario – le démon n'a pas réussi à tenir assujetti jusqu'à la fin.

A ce moment, l'ange de Michele fit un geste circulaire de salut : « Eh bien, je dois redescendre », dit-il avec un demi-soupir, « ma place est encore là-bas » et il entrouvrit les ailes pour se lancer dans le tragique monde des hommes.

FIN

DANS LE TOURBILLON DE L'HISTOIRE

par François Livi

Le choix des titres des trois sections, empruntés à l'Apocalypse de saint Jean, n'a rien de fortuit. « Sortit alors un autre cheval rouge feu ; à celui qui le montait fut donné le pouvoir de bannir la paix de la terre pour faire s'entre-tuer les hommes. Et on lui donna une grande épée. » (VI, 4), lit-on après l'ouverture du deuxième sceau par l'Agneau. Dans *Le Cheval rouge*, la section éponyme du livre, la guerre, qui sévit sur le monde, fait également irruption dans le petit monde de Nomana. Ambrogio Riva, fils d'un industriel d'origine ouvrière, Michele Tintori, Stefano sont envoyés sur le front russe. Le livre suivit les progrès des troupes de l'Axe du bassin du Donets jusqu'au Don, où le front se stabilise. En décembre 1942 les Russes reprennent l'initiative et enfoncent le front : la retraite commence. Les noms de Meskov, où Stefano trouve la mort, d'Arbousov, égrènent le noms d'autant de batailles désespérées que les soldats italiens et allemands livrent pour échapper à l'encerclement. Étranger à toute image d'Épinal, mais aussi à toute auto-accusation collective, Corti reconstitue ces pages d'histoire avec un réalisme et une force impressionnants. Il ne passe sous silence ni le mépris des Allemands – dont l'organisation et la discipline légendaires sont encore un fois évidentes – pour leurs alliés, ni le désordre des divisions italiennes, à l'exception des troupes d'élite : les divisions alpines et les *bersaglieri*. Ni les souffrances et les atrocités que les combats et les différentes armées – les dominateurs d'hier, les envahisseurs d'aujourd'hui – infligent aux populations civiles, les éternels perdants de toute guerre. Mais ces journées dramatiques sont vues aussi, avec une impartialité exemplaire, du côté soviétique.

Michele est fait prisonnier, tandis que les brigades alpines, contraintes de se retirer le 17 janvier, marchent vers une fin tragique. La destruction de ces trois héroïques divisions – Tridentina, Cuneense, Julia –, auxquelles le général Guderian rendra un hommage appuyé, la bataille d'Arnaoutovo, sont évoquées sur un rythme haletant. Les Allemands stabilisent le front en mars 1943. Mais le cheval rouge, le cavalier qui le monte, sont loin d'avoir achevé leur œuvre. La guerre, les destructions, les carnages, bref le mal, continuent d'étendre leur emprise.

Après l'ouverture du quatrième sceau, le prophète voit apparaître le cheval livide : « Je vis paraître un cheval verdâtre ; celui qui le montait avait nom la Mort, et l'Enfer l'accompagnait. Il leur fut donné pouvoir sur le quart de la terre pour faire périr par le glaive, par la famine, par la peste et par les bêtes sauvages de la terre. » (VI, 8). La trame du *Cheval livide* est plus complexe et changeante. C'est une véritable plongée dans l'univers du mal. En mai 1943 Manno Riva, le cousin d'Ambrogio, vit en Tunisie les dernières heures de la présence italienne en Afrique. Les alliés sont sur le point de jeter à la mer les troupes de l'Axe. De Manno, nous suivons les péripéties et les choix décisifs : s'étant embarqué avec quelques camarades, il rejoint les côtes de la Sicile. Après quelques jours de permission à Nomana, il est envoyé en Grèce. C'est là que le surprend l'armistice signée le 8 septembre par l'Italie fasciste. Rentré en Italie, Manno s'engage dans les troupes italiennes qui combattent aux côtés de la V^e^ armée américaine. Il meurt en décembre 1943 dans la bataille de Montelungo, humble gage de la renaissance de sa patrie. Les alliés permettront ensuite à ces « derniers soldats du roi » d'Italie, regroupés dans la Corps Italien de Libération, de déployer jusqu'à six divisions face aux Allemands qui occupent l'Italie.

Manno a retrouvé l'Italie pour y mourir avec honneur. Michele, en revanche, est loin de retrouver le chemin du retour. Il découvre d'abord le rôle peu enviable que jouent auprès des prisonniers les réfugiés politiques italiens, devenus commissaires politiques communistes. Sur ce plan aussi, les révélations récentes des archives soviétiques et italiennes confirment l'exactitude des faits rapportés par Eugenio Corti : l'élimination, voulue par Staline, de deux cents des trois cents réfugiés politiques italiens en U.R.S.S. qui ne suivaient pas la ligne officielle du communisme, les lourds propos de Togliatti sur les prisonniers italiens, assimilés en fait à des fascistes à éliminer, le massacre des prisonniers qui n'étaient pas en état de marcher, puis leur lente agonie dans les camps de concentration (45 000 mourront en captivité, 10 000 reviendront en Italie) jusqu'à ce que, en mai 1943, Staline donne l'ordre de ne pas les faire mourir d'inanition.

Le goulag fait découvrir à Michele l'effrayante saison en enfer qu'y vivent les déportés politiques, hommes et femmes, ou ceux et celles que leur foi chrétienne à voués aux camps de concentration. Au travers de ses bribes de dialogues avec les déportés russes, Michele cherche à comprendre la nature profonde des deux visages – nazi et communiste – de la barbarie totalitaire. Le lager est une plongée au cœur de l'empire du mal. C'est le témoignage de l'indicible : la faim, la soif, la perte de l'identité humaine, de la raison, une existence spectrale, le déchaînement enfin des forces chtoniennes, qui explosent dans les pages terribles consacrées au cannibalisme dans les camps. Mais c'est aussi la découverte d'une fraternité, d'une charité qui peuvent briller dans un endroit d'où toute trace d'humanité semble avoir été bannie.

L'offensive russe, dont Pierello est témoin, enfonce les lignes allemandes en Prusse orientale. La retraite allemande entraîne les souffrances habi-

tuelles pour les populations civiles – où les vainqueurs d'hier se mêlent aux prisonniers. Les armées allemande et russe continuent de rivaliser en barbarie : les atrocités perpétrées par les uns et par les autres nourrissent une spirale de violence aveugle, de haine, de soif de détruire. Les événements des années quatre-vingt-dix nous rappellent, hélas, qu'elle n'appartient pas qu'au passé, fût-il récent.

Glaive, famine, peste, bêtes sauvages de la terre : l'homme s'enfonce dans l'animalité, sombre dans l'abjection. Les combats entre maquisards et fascistes, en Italie du Nord, avec leur cortège de sauvagerie, de représailles, l'attestent aussi. Eugenio Corti montre admirablement que les tortionnaires – fascistes ou communistes, souvent communistes après avoir été fascistes – trouvent, dans le drapeau totalitaire qu'ils brandissent, l'occasion de donner libre cours à leur haine de l'homme : à leur hantise de détruire et de se détruire. Sur autre plan, l'épopée de la résistance en Lombardie, les rivalités entre maquisards royalistes ou démocrates et maquisards communistes, la constitution de l'éphémère république de la Vallée d'Ossola, sont retracées avec une précision et une sûreté remarquables.

Quand la tourmente diminue d'intensité, l'arbre de la vie peut recommencer à pousser. Planté au centre de la Jérusalem céleste, cet arbre est l'image d'un bonheur sans fin, l'accomplissement de l'Éden perdu : « Au milieu de la place de la ville, de part et d'autre du fleuve, l'arbre de vie qui fructifie douze fois, une fois par mois, et dont les feuilles servent à la guérison des nations. » (XXII, 2). La fin de la guerre voit le retour progressif des prisonniers et des combattants dans un pays ravagé. En septembre 1946 revient aussi Michele : dans les goulags il a appris la découverte des camps d'extermination nazis, le génocide qui y a été accompli, les déportations qui ont eu lieu en URSS après l'établissement des nouvelles frontières en Europe. Bien des pays vont perdre leur indépendance, devenir des satellites de l'empire soviétique.

Après le tournant des élections du 18 avril 1948, qui gardent l'Italie dans l'aire des démocraties occidentales, le récit se ramifie pour suivre l'évolution des destinées individuelles dans une société soumise à de profondes transformations. Ambrogio prend la direction de l'entreprise paternelle, qui connaîtra des hauts et des bas avant de cesser ses activités en 1958. Ces hauts et ces bas caractérisent également sa vie avec Fanny, la jeune infirmière de la Croix-Rouge, qui l'avait assisté pendant sa convalescence à Stresa : Ambrogio l'avait épousée, faute d'avoir su déclarer son amour à Colomba, la fiancée de Manno... Mais les enfants d'Ambrogio sont porteurs d'espoir : en la vie, en l'homme. Le destin de Michele – le plus ouvertement autobiographique des personnages du roman – et de sa femme Alma est en revanche un destin de souffrance, mais aussi de sérénité.

Les années de guerre, l'étude, théorique et pratique, des différents visages du totalitarisme, de son fonctionnement, représentent une étape de formation dans sa vocation d'écrivain. Son premier livre, publié en 1947 – allusion à *La plupart ne reviennent pas* – est une sorte de *Bildungsroman.*

Progressivement marginalisé par la culture dominante, Michele poursuit, avec des modalités différentes, son combat pour la dignité de l'homme. Il faut campagne contre le référendum sur le divorce, en 1974. Alma trouvera la mort dans un accident de voiture provoqué par un drogué. Aux anges exterminateurs de l'Apocalypse succèdent des anges gardiens : ils accompagnent l'homme dans sa marche vers l'éternité. L'arbre de vie continuera de pousser sur terre, jusqu'à ce qu'il atteigne la mesure parfaite. Un temps est encore donné à la cité des hommes pour refléter, le moins imparfaitement possible, la Jérusalem céleste. Le mystère de l'histoire, du salut, individuel et collectif, demeure entier lorsque Eugenio Corti prend congé du lecteur.

*
* *

Le Cheval rouge tient littéralement en haleine le lecteur par l'exceptionnelle ampleur de son sujet, par ses changements de rythme, de registres stylistiques, d'action, parfaitement maîtrisés par l'auteur. Loin d'en souffrir, l'unité du livre en est renforcée. En jaugeant la vie, dans toute son épaisseur rugueuse et mystérieuse, dans toutes ses facettes, *Le Cheval rouge* est tour à tour tragique, épique, dramatique, humoristique : roman de l'histoire et sur l'histoire, il est en même temps un très beau roman d'amour, une admirable fresque de la vie en province (mais nullement un roman provincial). Rempli de pages brûlantes de vérité, *Le Cheval rouge* est aussi une mine de pages d'anthologie – consacrées la plupart du temps à des scènes collectives –, de portraits physiques et psychologiques des plus convaincants.

Cette harmonie tient à une technique du récit très réussie. Les chapitres, les séquences « photographiques » font habilement alterner des gros plans et des focalisations : sur un personnage, sur un lieu, sur une histoire. Les changements de décor, de théâtre d'action, concourent à la richesse et à la variété de l'ensemble. Le point de repère étant toujours Nomana. Cette technique est solidaire de la mobilité de l'instance narrative. Le narrateur, extérieur au récit, relate les événements tantôt à partir de son « observatoire », tantôt à partir de la perception de tel ou de tel autre personnage. La même bataille est vue, dans son développement, dans ses multiples enjeux, tantôt avec les yeux des soldats italiens, tantôt du point de vue des combattants russes. Ceux-ci ne sont pas présentés dans leur ensemble anonyme, mais dans la force et la vérité de chaque individu. Avec ses dizaines de personnages, appartenant à différents milieux – dont plusieurs sont des personnages historiques –, le roman rappelle que la foule est une somme d'individus, de personnes : elle ne devient masse que lorsque les personnes perdent leur conscience, leur âme. Mais le narrateur ne se cache pas derrière ses personnages. Il intervient – par des incises, des parenthèses – en s'adressant indirectement au lecteur, on en disséminant, dans le récit, non pas des digressions, mais des réflexions métacritiques. L'un et l'autre procédés

ajoutent à l'implication du lecteur dans un récit qui, aussi passionnant qu'un roman d'aventures, revendique constamment son statut de chronique véridique.

*
* *

Nomana, épicentre du roman, auquel les vagues de l'histoire arrachent puis rendent les personnages principaux, n'est pas simplement un lieu permettant au narrateur de relier les événements qui se déroulent en Union Soviétique, en Afrique, en Grèce, en Pologne, en Allemagne, en Italie, au monde de la province lombarde. Encore moins un microcosme qui tendrait à rapetisser, en les réécrivant sur l'échelle restreinte des perceptions locales, les drames qui traversent le monde. Le petit monde de Nomana, décrit avec un amour et une exactitude qui jaillissent de chaque page, est un gage de vérité. La transition de ce microcosme, débordant de vie, à des horizons plus larges, est naturelle et possible car dans les deux cas l'auteur est en quête d'une vérité humaine.

Ouvriers, petits entrepreneurs, paysans, d'inoubliables silhouettes féminines : tous ces personnages, ruisselants de vérité, sont décrits avec une mesure parfaite. Nous n'avons pas affaire à des types, mais à des hommes et à des femmes réels, vivants, souvent entourés d'un halo d'affectueuse ironie. Le monde de la campagne, le petit bourg, avec ses lieux de sociabilité, ses rancunes provinciales, ses tiraillements, ses non-dits, sont explorés jusqu'aux recoins les plus secrets. Aussi la description du monde de Nomana répond-elle, d'abord, à l'exigence de témoigner. À cet égard *Le Cheval rouge* est un mémorial. Ce livre peut assurément être défini comme le roman des petites gens, des paysans, des ouvriers : les « grands acteurs de l'Histoire », qui apparaissent dans le roman, n'en sont pas les protagonistes. Mais l'ambition de Corti va bien au-delà.

Ce qui tient à cœur au narrateur, ce n'est pas de montrer une société prétendument archaïque, mais un monde fondé sur des valeurs profondes. Corti ne décrit pas une réserve où l'on aurait parqué, au gré de l'histoire, des individus aussi étranges qu'étrangers au progrès, aux différentes modes et idéologies, que l'on confond parfois avec la « modernité ». Il veut rappeler qu'un monde comme celui de Nomana, en grande partie pénétré de valeurs chrétiennes, a réellement existé. Or, de ces valeurs, Nomana n'a certainement pas l'exclusivité. Et c'est par là aussi que le passage du microcosme lombard aux vastes étendues d'Europe orientale, ou à l'Afrique, s'effectue avec le plus grand naturel. Car la solidarité qui s'établit entre les paysans russes et des soldats aux abois – quelle que soit la couleur de leur uniforme –, les lueurs de fraternité qui éclairent la nuit noire des goulags, ont très souvent, dans *Le Cheval rouge,* des racines chrétiennes.

La foi, une conception spirituelle de la personne, ont donc, nécessairement, une projection sociale. Dans ce roman, c'est la « civilisation alpine »

qui traduit le mieux l'efficacité de ces convictions personnelles, de cette éthique de la vie. La « civilisation alpine » n'est pas un repère géographique, mais une catégorie humaine et spirituelle : l'honnêteté, la solidarité, l'amour du travail, les valeurs chrétiennes en sont les piliers. Aussi la vie militaire ne fait-elle que confirmer, dans un contexte dramatique, ces vertus que la vie civile a déjà forgées et affinées, au fil des générations. Fort peu bellicistes, selon Corti, les brigades alpines sont excellentes au combat, inébranlables, incapables de se dérober à leur devoir. Leur légendaire esprit de corps n'est que le prolongement de la solidarité, de la confiance réciproques et traditionnelles entre montagnards habitant le même village, la même vallée. En somme, les brigades alpines comme le petit monde de Nomana sont, pour Eugenio Corti – qui a servi dans l'artillerie et non pas dans les divisions alpines, rappelons-le… – un exemple vrai et convaincant de la façon dont la foi chrétienne peut pénétrer, même si c'est de façon imparfaite, la vie d'un homme ou d'une communauté, sans la moindre concession à la bigoterie ou au fanatisme. Qu'un chasseur alpin, avant de combattre, ou à la fin d'une journée de marche, récite le chapelet, ne provoque aucun sourire narquois : c'est tout simplement la manifestation naturelle d'une foi profonde qui, étant telle, permet le dialogue avec des interlocuteurs venus d'autres horizons culturels et spirituels.

Pendant la retraite de l'hiver 1942-1943 en Russie, Ambrogio ne peut que comparer avec amertume la débandade de bien des unités italiennes à l'ordre et à la discipline des Allemands. À l'amont d'un tel comportement, on trouve, dans la vie civile, ce même désordre. Croire que l'uniforme peut faire changer de mentalité, c'est une illusion. Et Ambrogio se demande avec inquiétude si ce chaos ne va pas déferler aussi sur la vie civile et politique de l'Italie à venir (ce qui va effectivement se produire). Si la vie sociale et aussi pauvre et décevante, c'est parce que le levain chrétien s'est affadi. Or cette constatation de Corti vaut aussi bien pour Nomana que pour les grands pays européens : avec des conséquences autrement plus importantes, cela va de soi. La racine du mal, de l'injustice, c'est la déchristianisation de la société, le triomphe d'idéologies athées. Face à cette logique, il existe une logique du sacrifice : aux effets cachés, invisibles mais réels. Dans *Le Cheval livide*, Manno offre sa vie pour contribuer à la renaissance de sa patrie. Alma meurt alors qu'elle se dépense pour préserver l'union de la famille, maillon indispensable, à ses yeux, pour garantir le tissu social du pays. Témoin nostalgique – mais qui n'a rien d'un *laudator temporis acti* – Eugenio Corti est aussi un prophète, à la manière d'un Soljénitsyne.

*
* *

Des onze années de travail et de recherche solitaires pour écrire *Le Cheval rouge*, Eugenio Corti a dit : « J'ai été obligé de me constituer, d'un bout à l'autre, toute une base culturelle. Je devais parler d'événements liés au marxisme et au nazisme et je ne pouvais me fier à la culture officielle, viciée par les idéologies et par les jeux de pouvoir. J'ai dû avoir recours à des sources de toute première main ». Et de poursuivre : « En outre je n'avais pas d'exemples littéraires dont j'aurais pu me réclamer. Pour mon propos, la littérature contemporaine n'était pas utilisable. J'ai dû me rattacher directement à la grande littérature internationale de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle. J'ai dû m'inventer une tradition ». Il a choisi le roman historique.

Dans la littérature italienne du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, Eugenio Corti ne pouvait guère trouver, en dehors de Manzoni, d'exemples réellement probants (je n'oublie pourtant pas Bacchelli et ses *Moulins du Pô*, Tomasi di Lampedusa et son *Guépard*, quelques chapitre de *La Storia*, d'Elsa Morante). Le nom de cet autre « grand Lombard » qu'est Manzoni a souvent été cité : l'ambition de fonder sur de nouvelles bases le roman historique, l'éclairage chrétien qui entoure les personnages, la grande variété de registres stylistiques, l'humour, enfin, rapprochent indéniablement Eugenio Corti de son illustre devancier. Mais les différences entre *Les Fiancés* – dont l'histoire se situe dans la Lombardie du XVII^e^ siècle, ravagée par les luttes entre Impériaux et Français, par la peste – et *Le Cheval rouge*, sautent aux yeux. D'abord dans le roman de Corti, nulle « fin heureuse » comme dans *Les Fiancés*. Il est vrai que l'on a pu appeler le chef-d'œuvre de Manzoni aussi bien « l'épopée de la divine Providence » que l'« apologie du péché originel ». Toujours est-il que son dénouement heureux ne fait pas de doute. Qu'il puisse masquer le jansénisme larvé de Manzoni est un autre problème. Mais rien de semblable dans *Le Cheval rouge*. On ne peut que souscrire à l'analyse du philosophe Cornelio Fabro : « *Le Cheval rouge* est le roman de la passion d'une humanité chrétienne, qui n'a rien de prométhéen ; toutes les classes sociales apparaissent dans ce poème spirituel : les humbles et les gens haut placés, des ouvriers et des entrepreneurs, des soldats et des officiers, et, en politique, des fascistes, des nazis et des communistes ». Le triomphe du bien sur le mal n'a pas lieu « ici sur cette terre, comme dans *Les Fiancés*, mais dans la lumière éternelle de Dieu. »

D'autre part le problème du roman historique, tel que Manzoni le pose, est traité en des termes rigoureusement spéculaires par Eugenio Corti. Pour Manzoni le roman historique est un point de départ, pour Corti un point d'arrivée. On sait que le sous-titre des *Fiancés* – en 1825-1827 ainsi que dans l'édition définitive de 1840-1842 – était *Chronique milanaise du XVII^e^ siècle*. Manzoni voulait clairement signifier par là que ce roman-essai s'en tenait à la vérité historique, l'art du narrateur ne visant qu'à mettre au jour la vérité psychologique des personnages. Mais, à l'instar de la tragédie historique, le roman lui-même apparaît à Manzoni comme un compromis insatisfaisant entre l'invention et l'histoire. D'où la condamnation qu'il formule dans *Du*

roman et en général des compositions mixtes (1845) et la conclusion radicale à laquelle il parvient dans *De l'invention* (1840) : la vérité idéale sur laquelle l'artiste se fonde se trouve en Dieu. Manzoni fait sienne cette thèse de Rosmini. La tentation de l'histoire l'emporte. Manzoni remanie son *Histoire de la colonne infamante* (publiée en 1842, à la suite du roman), minutieuse reconstruction des injustices perpétrées par les autorités milanaises lors de la peste de 1630. Le genre romanesque sera délaissé, en dépit du succès exceptionnel des *Fiancés*. Le chemin d'Eugenio Corti, du journal *La plupart ne reviennent pas* au *Cheval rouge* est exactement inverse : le romancier pourra dégager, tout en respectant la vérité historique des faits relatés, la signification profonde des événements, la vérité morale des personnages. D'autres livres de Corti – dont l'essai *L'expérience communiste*, parvenu en 1994 à sa quatrième édition – ont accompagne l'écriture romanesque sur un registre purement historique. Bref, c'est sans doute avec les grands écrivains russes – de Tolstoï à Soljénitsyne – que Corti a davantage d'affinités.

D'ailleurs, la solution que Corti adopte est assez originale, d'autant que *Le Cheval rouge* ne relève pas directement de l'écriture autobiographique : son roman se présente comme une chronique qui débouche progressivement – grâce à l'identification de plus en plus appuyée entre Michele Tentori et l'auteur – sur la vie, sur l'époque même où le roman qui va être achevé doit trouver un éditeur. Tout en gardant son statut d'œuvre littéraire, il appelle le lecteur à le prolonger : à le prolonger par ses réactions, par ses réflexions, par sa vie.

*
* *

Si Eugenio Corti a emprunté le titre de son roman et de ses trois sections au livre da saint Jean, c'est pour esquisser une ligne d'espérance. Mais peut-être aussi pour rappeler quelle est sa conception de l'écriture. Dans *Réelles présences* George Steiner rappelait que, faute de « réelles présences » signifiantes, extérieures au monde artistique – il faisait allusion à l'eucharistie, au mystère de la transsubstantiation – l'écriture n'aboutit qu'à des arabesques formelles aussi fascinantes que stériles : de subtiles variations aphasiques sur l'impuissance d'une culture à communiquer, en dehors d'un système de signifiants que chaque artiste crée et détruit à sa guise.

On postule donc l'existence du « livre » par excellence, le livre vivifié par l'Esprit, inspiré aux hommes, où, de façon unique, signifiant et signifié coïncident. Si cette écriture existe, pétrie d'un sens unique et très dense, car il dépasse l'homme et le définit, alors l'écriture humaine n'est plus un signe chaotique et arbitraire, ni un rival du Logos créateur. Au contraire, de ces « réelles présences » l'écrivain, avec ses instruments, tire la légitimité de sa création. Il tire aussi l'énergie pour sonder et interpréter le mystère de l'existence, individuelle et collective, pour pouvoir poursuivre, dans le tour-

billon de l'histoire, ce fil rouge qui empêche les vicissitudes humaines de basculer dans l'absurde.

Livre de la mémoire, livre où sont consignés des événements disparus, des vérités soigneusement occultées ou délibérément altérées, *Le Cheval rouge* s'apparente à ce livre doux comme le miel, amer à avaler, mais fortifiant, dont parle l'Apocalypse. Grand roman historique né dans un pays où l'arbre du roman a donné peu de fruits durables, *Le Cheval rouge* semble pouvoir résister à l'usure du temps. Il n'a rien d'un météore ou d'une étoile filante, d'une concession à des modes passagères. Il deviendra sans doute une étoile fixe de la littérature de notre siècle.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, par François Livi 7

PREMIER VOLUME : LE CHEVAL ROUGE 11

PREMIÈRE PARTIE (32 chapitres) 13
DEUXIÈME PARTIE (11 chapitres) 101
TROISIÈME PARTIE (29 chapitres) 128
QUATRIÈME PARTIE (21 chapitres) 220
CINQUIÈME PARTIE (27 chapitres) 283
SIXIÈME PARTIE (7 chapitres) 363

DEUXIÈME VOLUME : LE CHEVAL LIVIDE 389

PREMIÈRE PARTIE (30 chapitres) 391
DEUXIÈME PARTIE (8 chapitres) 485
TROISIÈME PARTIE (14 chapitres) 514
QUATRIÈME PARTIE (14 chapitres) 551
CINQUIÈME PARTIE (28 chapitres) 589
SIXIÈME PARTIE (15 chapitres) 674
SEPTIÈME PARTIE (9 chapitres) 723

TROISIÈME VOLUME : L'ARBRE DE LA VIE 745

PREMIÈRE PARTIE (28 chapitres) 747
DEUXIÈME PARTIE (23 chapitres) 833
TROISIÈME PARTIE (12 chapitres) 892
QUATRIÈME PARTIE (20 chapitres) 931
CINQUIÈME PARTIE (12 chapitres) 983
SIXIÈME PARTIE (6 chapitres) 1016
SEPTIÈME PARTIE (11 chapitres) 1043

DANS LE TOURBILLON DE L'HISTOIRE, par François Livi 1081

Achevé d'imprimer en mars 2001
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : mars 2001
Numéro d'impression : 103027

Imprimé en France

Depuis sa publication discrète, en 1983, chez Ares, un petit éditeur milanais, *Le Cheval rouge* est devenu en Italie un véritable phénomène littéraire. Car dès sa parution, et au fil des rééditions qui se sont succédé sans discontinuer, *Le Cheval rouge*, bien qu'ignoré en raison de son anticonformisme idéologique par la « critique officielle », a captivé un très large public. Dans une enquête publiée en 1986 sur le plus beau roman italien des dix dernières années, Eugenio Corti et *Le Cheval rouge* distançaient Sciascia, Morselli, Moravia... Son succès a rapidement dépassé les frontières : il a déjà été traduit en espagnol et en lituanien ; la traduction anglaise va paraître en Amérique ; les traductions japonaise et roumaine devraient être prochainement publiées. Une adaptation à la télévision, en douze émissions, est actuellement à l'étude.

Comme peu de livres de notre temps, *Le Cheval rouge* a su créer, entre son auteur et ses lecteurs, un formidable courant de sympathie. Cela tient d'abord au caractère de témoignage que revêt ce roman : non seulement les personnages historiques qui le traversent, mais tous les événements historiques relatés — de la campagne de Russie aux manifestations de la barbarie nazie, de la découverte du goulag communiste aux épisodes de la Résistance en Italie du Nord, à la vie politique des années cinquante et soixante — sont absolument et rigoureusement vrais. Ce monde fourmillant de personnages, de drames, de grandioses scènes collectives baigne dans la complexe luminosité de la vérité. Ce qui explique la multiplication des points de vue, l'absence de catégories et de clivages définitifs entre personnages « positifs » et « négatifs », mais aussi la lumière crue, nullement convenue, qui éclaire des pages d'histoire trop souvent faussées par bien des demi-vérités. Cette force de la vérité est la charpente qui soutient *Le Cheval rouge*. Mais Eugenio Corti a écrit aussi un très grand roman. Son souffle épique, la variété des registres stylistiques, la vérité et la puissance des passions emportent le lecteur dès les premières pages.

Grand roman historique dans un pays où l'arbre romanesque a donné peu de fruits durables, *Le Cheval rouge* est fait pour résister à l'usure du temps. L'ampleur et la profondeur des sujets abordés, la saisissante vérité des personnages et des situations font de ce roman un point de repère fondamental dans la littérature italienne du XX^{e} siècle.

Né en 1921 en Lombardie, Eugenio Corti est envoyé en 1940 sur le front russe. Après la capitulation de l'Italie fasciste, il s'engage dans le Corps de Libération italien qui combat les Allemands en Italie. De son expérience de la tragique retraite de Russie, Eugenio Corti tire une chronique hallucinante : La plupart ne reviennent pas. *La campagne des soldats du Corps de Libération italien — ces laissés-pour-compte de l'Histoire — inspire une autre chronique :* Les derniers soldats du roi. *En 1962, sa pièce* Procès et mort de Staline *est mise en scène par Diego Fabbri. Elle sera traduite, sous le manteau, en russe et en polonais.*

Le Cheval rouge, *composé durant les années soixante-dix, est le fruit d'un travail immense. Pour l'écrire, l'auteur a dû ordonner ses souvenirs, en vérifier l'exactitude et rassembler la documentation la plus fiable sur l'histoire si commentée et pourtant si mal connue de ce siècle.*

ISBN 2-8251-0636-4

Illustration de la couverture :
Le Cheval, œuvre de l'artiste ukrainien Petro Heydeck.